Albert Lemoine

UNE ANNÉE DE GUERRE

ET

DE DIPLOMATIE

La durée du siége de Sébastopol, la vigoureuse résistance des assiégés, tous les incidens, toutes les difficultés de la rude campagne qui se poursuit en Crimée, ont répandu dans le pays un sentiment de malaise et presque d'inquiétude que l'état de guerre seul suffirait à expliquer, mais qui s'aggrave encore d'une espèce de désenchantement d'autant plus pénible, que pour la plupart, il faut bien en convenir, nous avions plus espéré. Avant de se lancer dans la guerre, les générations du jour ne savaient plus ce que c'était que ce fléau; elles ignoraient toutes les calamités qu'il traîne après lui; elles avaient tant de confiance dans leurs richesses et dans leur civilisation, dans les armes et dans les moyens d'action que le développement des sciences et de l'industrie mettait à leur disposition! puis, tout ce qui leur revenait des lieux où les Ottomans et les Russes avaient commencé les hostilités était si bien fait pour encourager toutes les espérances et toutes les illusions! Au moment où la France et l'Angleterre ont déclaré la guerre, qui, dans la généralité du public, n'imaginait pas que les marines et les armées de ces deux vaillantes nations n'avaient qu'à se montrer pour chasser l'ennemi devant elles? Et qui aujourd'hui, bien que ni les flottes ni les troupes anglaises ou françaises n'aient éprouvé aucun échec du fait des Russes, ne croit pas

avoir à décompter avec lui-même parce que la prise de Sébastopol n'est pas encore un fait accompli?

C'est à ce moment critique où nous sommes, où la première campagne vient de se terminer, où la guerre va sans doute recommencer plus terrible que jamais; c'est dans cet instant suprême que, prenant notre part de l'émotion générale, nous avons voulu nous rendre compte de ce que nous éprouvions, en revenant sur nos pas, en rassemblant nos souvenirs, en cherchant à fixer notre point de départ dans cette guerre, et le point où elle nous trouve aujourd'hui, soit à Vienne, soit sous les murs de Sébastopol.

I.

Quelle était la situation politique et militaire, quelles étaient les prétentions des gouvernemens au mois de mars 1854, lorsque la France et l'Angleterre ont pris la résolution de devenir parties actives dans la lutte engagée depuis le mois d'octobre précédent déjà entre la Russie et la Turquie?

Au point de vue purement militaire, les forces de la Russie étaient encore intactes, sa position n'avait été entamée sur aucun point. Elle avait perdu, il est vrai, sur la frontière d'Asie le petit fort de Chevkétil, mais ce léger échec avait été plus que compensé par les succès que ses troupes avaient remportés et n'ont pas cessé de remporter depuis sur cette frontière; de plus, elle occupait les deux principautés de Valachie et de Moldavie, elle travaillait à faire insurger la Servie, elle réussissait, par l'intrigue et par l'argent, à provoquer une folle prise d'armes dans la Grèce indépendante; enfin, dans le pressentiment de ce qui allait arriver, elle venait de donner l'ordre à son armée du Danube d'entrer dans la Dobrutscha. Prévoyant la déclaration de guerre qui allait lui être adressée, elle voulait prévenir cet acte de vigueur par un acte éclatant, et son armée, qui avait commencé à passer le Danube dans la journée du 20 mars 1854, avançait avec une rapidité menaçante, repoussait les Turcs jusqu'à Babadagh et jusqu'au mur de Trajan, et semblait prête à marcher sur Schumla ou sur Silistrie.

De leur côté, la France et l'Angleterre n'étaient alors représentées dans le Levant, comme expression de leur puissance militaire, que par leurs flottes. Au bruit du canon de Sinope, les deux escadres étaient entrées dans la Mer-Noire, où elles avaient promené leurs pavillons tout le long de la côte de l'Asie-Mineure jusqu'à la frontière de l'empire russe; puis, n'ayant rencontré l'ennemi nulle part, elles étaient revenues sur la côte d'Europe, dans le Bosphore d'abord, et de là à Baltchik, d'où elles surveillaient la flotte russe de Sébas-

THE GETTY CENTER
LIBRARY

topol. Il n'était douteux pour personne que si l'ordre leur était donné d'agir, elles deviendraient aussitôt les maîtresses de la Mer-Noire, soit que l'ennemi osât la leur disputer, soit que leur présence suffît pour lui en interdire la navigation. C'était un résultat certain, et dont l'importance ne saurait être estimée trop haut. En cas de guerre entre la Russie et la Turquie, la prépondérance dans la Mer-Noire est comme une épée dont les coups prennent, au gré de celui qui la tient, une portée immense, d'autant plus redoutable que les pays qui forment le bassin de cette mer sont tous médiocrement peuplés, dépourvus de ressources et de moyens de communication. Il en résulte que pour l'attaque comme pour la défense c'est une arme des plus puissantes. S'ils n'eussent été libres de leurs mouvemens dans la Mer-Noire, les Russes auraient eu à surmonter, dans les campagnes de 1828 et 1829, de bien autres difficultés que celles qu'ils ont rencontrées; ils n'auraient peut-être pas pu faire vivre leur armée du Danube, et à coup sûr ils n'eussent pu faire le siége de Varna. De même, en 1854, la présence de la flotte anglo-française dominant la Mer-Noire a suffi pour faire abandonner par les Russes leurs garnisons de la côte de Circassie, car on ne peut pas dire qu'elles aient été attaquées. Dieu sait cependant les sommes d'argent, le nombre des hommes, la persévérance des travaux qu'elles avaient coûtés pendant de si longues années! Néanmoins il a fallu les abandonner, car elles n'étaient plus tenables. C'est là ce qui explique l'importance de Sébastopol et ce qui en fait en quelque sorte le nœud de la guerre. Cependant jusque-là les flottes alliées n'avaient rien fait de plus que se montrer dans la Mer-Noire.

Quant à l'armée turque, si elle n'avait pas eu de succès en Asie, elle venait de faire sur les bords du Danube une campagne d'hiver honorable pour elle. Cette armée, à l'existence de laquelle on n'avait pas voulu croire d'abord en Europe, venait de prouver qu'elle vivait bien réellement. Cette armée qui datait de 1842, qui avait été formée sur le plan le plus économique, économique à ce point même que le temps passé sous les drapeaux suffisait à peine à l'instruction des soldats, cette armée qui était médiocrement pourvue d'armes de guerre, moins bien vêtue, presque pas chaussée, très mal payée et nourrie à l'avenant, cette armée que son gouvernement n'était encore parvenu à entretenir dans l'état où elle était que par une espèce de miracle dont il lui serait sans doute aussi difficile qu'à personne de rendre compte, venait cependant de déployer de rares qualités militaires (1). Qui nous dira jamais ce qu'elle a enduré de souffrances

(1) L'armée turque a été formée par quelques officiers européens, prussiens pour l'artillerie, français pour le reste. L'infanterie tout entière a été instruite par un seul officier, M. d'Anglars, aujourd'hui chef de bataillon et commandant de place à Kamiesh.

dans une rude campagne d'hiver où le génie bien inspiré de son chef ne lui laissait pas de relâche, la promenait à travers les boues, les glaces et les neiges, quelquefois sans pain, souvent sans souliers, toujours à peu près complétement dépourvue des secours hospitaliers, sans que son courage ait faibli, sans que nous ayons entendu parler d'aucun acte d'indiscipline collective. Il y a eu sans doute des actes de pillage et de barbarie, mais ils n'ont pas été commis par les troupes réglées du sultan. C'était le fait des Arabes-Égyptiens, qui dans le commencement de la guerre ont souvent coupé des têtes; c'était le fait des *bachi-bozouks*, et surtout parmi ces derniers des Albanais chrétiens catholiques, qui pillaient et maltraitaient sans pitié tout ce qui était de religion grecque jusqu'au jour où Omer-Pacha, fatigué de leurs méfaits, les a désarmés et licenciés malgré leur bravoure, malgré les services qu'ils avaient rendus en plus d'une occasion, notamment au siége de Silistrie, où ils s'étaient particulièrement distingués. Quant aux Turcs eux-mêmes, ils ne se sont jamais rendus coupables de pareilles indignités. Loin d'encourager les lâches violences, leurs généraux payaient une prime pour les prisonniers qu'on leur amenait vivans; ils peuvent sans crainte opposer leur conduite à celle des chrétiens du pays qui ont pris part à cette guerre, entre autres à celle du chef hellène, autrefois général au service du roi Othon, Hadji Petros, qui faisait tous les soirs brûler vifs pour le divertissement de son camp quelques-uns des Turcs qui étaient tombés en son pouvoir! S'il ne les a pas tous fait périr dans ce cruel supplice, s'il en est resté pour rendre compte des barbaries commises sur leurs camarades, c'est que Fuad-Effendi, qui, lui aussi, payait la rançon des prisonniers qu'on lui livrait vivans, y a mis bon ordre en faisant repasser la frontière à Hadji Petros et à ses héros soi-disant chrétiens, mais malheureusement lorsqu'ils avaient déjà eu le temps de faire un mal immense, et à leurs coreligionnaires plus qu'à personne.

Au mois de novembre 1853, j'ai vu à Constantinople quelques prisonniers russes, et je crois pouvoir garantir qu'ils étaient aussi

Les écoles où se formaient les officiers ont été dirigées pendant de longues années par M. Mougino, capitaine du génie, de si regrettable mémoire, et par M. Magnan, lieutenant-colonel d'état-major, employé aujourd'hui avec le contingent turc devant Sébastopol. M. Magnan a eu la jambe brisée par la chute de sa tente dans le coup de vent du 14 novembre 1854, mais il est heureusement rétabli, et il a pu reprendre son service. Ce sont des officiers prussiens, trois ou quatre, qui ont formé l'artillerie; je regrette de ne connaître le nom que d'un seul d'entre eux, M. Grach, lieutenant en Prusse et colonel dans l'armée turque, qui a concouru d'une manière brillante à la défense de Silistrie. Ce n'est que justice de rappeler les noms de ces dignes officiers, qui ont eu à remplir une tâche dont on ne soupçonne pas les difficultés et les déboires, et qui s'en sont acquittés avec honneur.

bien traités sous tous les rapports que les soldats turcs, dont la caserne leur servait de prison. C'est en ma présence qu'un de ces prisonniers, — un homme d'un certain âge et qu'à cause de son âge même les Turcs croyaient être un père de famille, — a refusé l'offre qui lui était faite par le ministre de la guerre, le séraskier Méhémet-Ali, d'être rendu aux Russes. On croyait le rendre à sa famille; mais il déclara qu'il ne savait plus s'il avait encore des parens, et qu'il aimait mieux rester prisonnier. Je sais tout le mal que l'on peut dire des Turcs, je connais les déplorables vices de leur administration, je me fais bien peu d'illusions sur la vitalité de leur empire et sur la valeur politique et morale de leur gouvernement; mais cela ne me semble pas une raison suffisante pour m'associer à toutes les calomnies que j'entends débiter encore chaque jour sur le compte de cette race, aujourd'hui si malheureuse, autrefois si grande et si puissante. Parmi ceux qui la poursuivent de leurs diatribes, il en est qui croient faire acte de foi; j'avoue que je ne saurais être de ces chrétiens-là. Si profond que soit l'abîme où se débat aujourd'hui l'empire ottoman, si cruelle que soit la corruption qui le dévore, il est faux et injuste de vouloir confondre dans une même condamnation le peuple et le gouvernement. Le peuple est pauvre, ignorant au-delà de toute croyance; il semble avoir lui-même le sentiment d'un avenir fatal, mais néanmoins il a conservé des vertus véritables. Les unes sont négatives, comme la sobriété, la patience, la résignation, le manque absolu d'envie, qualité si rare en Europe; les autres sont positives, comme la dignité personnelle, le courage, la véracité, la reconnaissance pour les services rendus, et, malgré de très grands préjugés, la tolérance. Je sais que ce dernier trait surtout semblera paradoxal; cependant il n'en est rien : l'histoire est là pour prouver que ce n'est pas un paradoxe. De tous les états de l'Europe, l'empire ottoman est le seul qui ait duré pendant des siècles en respectant, en laissant vivre du moins dans son sein des religions différentes de celle des maîtres de l'état. C'est peut-être aujourd'hui une des causes de sa faiblesse; mais à coup sûr c'est aussi une preuve éclatante de la tolérance des fils d'Othman et une preuve qu'aucun autre peuple ne pourrait fournir. Juifs ou chrétiens, Arméniens, Yézidis, Druses, Ansariés, Grecs ou Latins, tous ont pu vivre et se maintenir sous l'autorité des Turcs. Ils étaient rayas, ils étaient soumis à une suprématie dure et blessante, cela est vrai; cependant ils ont pu conserver leur foi, et avec leur foi leur loi civile, leur juridiction religieuse, leur autonomie intérieure au sein de leurs diverses communions. En vérité il nous sied bien de reprocher leur intolérance aux Turcs, à nous fils des Français qui, même au XVIIe siècle, n'ont pu vivre avec leurs frères protes-

tans et les ont chassés du royaume, à nous fils des Goths, descendans de ceux qui ont fait une épouvantable destruction des Morisques et des Indiens de l'Amérique, à nous Espagnols du XIXe siècle qui n'avons pas encore accordé sur notre terre inhospitalière un lieu de sépulture décent aux membres des confessions chrétiennes différentes de la nôtre, à nous Italiens de l'an de grâce 1855 qui mettons les gens au bagne parce qu'ils lisent la Bible protestante? Y a-t-il donc encore si longtemps que le séjour de la Norvége était interdit aux juifs, que l'Allemagne leur a reconnu certains droits, que l'Angleterre a émancipé les catholiques, que l'empereur Nicolas les persécutait à outrance, que la Grèce du roi Othon faisait mille difficultés pour admettre chez elle un établissement de *sœurs de la Charité?*

Il faut remarquer aussi que, quels que soient les défauts et les vices des Turcs, il n'est peut-être personne ayant vécu en Orient qui ne reconnaisse que de toutes les races répandues dans leur vaste empire, ils sont encore la plus honnête, la meilleure et la seule qui possède une autorité morale quelconque sur les autres. Lord John Russell disait au commencement de 1853, en plein parlement, que l'une des raisons pour lesquelles il ne pouvait pas consentir à la destruction de l'empire ottoman, c'était l'épouvantable anarchie dont elle donnerait le signal depuis les bords du Danube jusqu'aux embouchures de l'Euphrate dans le Golfe-Persique. Parole vraie, mais dont le sens profond échappe malheureusement à ceux qui ne savent pas ou qui ne veulent pas avouer quelle est la misère morale de ces populations, quelle est l'implacable violence des haines qui les divisent. Si toutes elles détestent plus ou moins le Turc, elles se détestent bien autrement entre elles. C'est le Turc qui, même dans le discrédit où son autorité est tombée, les force encore à se supporter les unes les autres. Supprimez-le aujourd'hui, et demain commencera une période de carnages et d'exterminations qui ne pourrait avoir de fin que par la conquête européenne, c'est-à-dire lorsqu'après de longues guerres l'Europe se serait entendue pour savoir à qui il appartiendrait de conquérir tel ou tel morceau de cette vaste proie.

Voilà pourquoi il est téméraire de pousser à la ruine des Turcs malgré tout ce qu'on peut leur reprocher; nous en conservons bien d'autres qui ne les valent peut-être pas, et qui dans ce moment-ci font certainement moins d'efforts qu'eux pour essayer de se corriger, pour tâcher de se remettre au pas de la civilisation. Je ne sais pas, je l'avoue en toute humilité, ce qu'il faut espérer du mouvement qui s'opère en Turquie; mais certes si elle peut être régénérée, j'ai plus de confiance pour le faire dans un gouvernement éprouvé par de cruelles vicissitudes, qui sent sa faiblesse et son impéritie, qui ne

fait pas seulement appel aux armes de l'Occident, qui sollicite aussi le secours de ses arts, de ses lumières, de ses capitaux, de son industrie, de ses sentimens, de ses idées et de ses lois; j'ai, dis-je, plus de confiance pour renouveler la Turquie dans le parti de la réforme qui la gouverne aujourd'hui que dans la civilisation slave, qui n'est après tout qu'un despotisme militaire, le pire de tous les gouvernemens. Pour régénérer l'empire ottoman, si faire se peut, je m'en rapporterai à Réchid-Pacha, qui aime son pays et qui espère le guérir en lui inoculant tout ce qu'il pourra porter de notre civilisation occidentale, plutôt qu'au prince Menchikof, qui ne professe, autant que je le sache du moins, aucune sympathie ni pour la Turquie ni pour notre Occident.

L'armée ottomane était donc mal pourvue, mais elle avait, pour suppléer à bien des choses, une résignation à toute épreuve, un patriotisme capable de tous les sacrifices. L'opinion publique, qui s'est quelquefois exagéré les succès militaires et les résultats obtenus par les Turcs, ne leur a pas toujours, en revanche, tenu compte des qualités qu'ils ont déployées à cette époque si critique pour eux. Elle ne s'est pas fait, par exemple, une juste idée du dévouement dont la population a fait preuve. Qu'on se figure un pays aussi mal gouverné, une administration presque absente, des moyens de communication presque nuls, des déserts, des villages semés çà et là sur de vastes étendues de territoire et privés de rapports réguliers avec le reste du monde, pas de correspondance, pas de journaux, rien de ce qui sert chez nous à éclairer le sentiment public ou à l'exciter, et qu'on examine les chances que dans de pareilles conditions pouvait avoir le gouvernement de rassembler ses armées aussi vite qu'il a pu le faire, s'il n'y avait été aidé par le bon vouloir de tous. Imaginez un pauvre paysan turc perdu dans sa chaumière au fond de l'Asie-Mineure, et à qui l'on vient apprendre que le sultan réclame son bras, le gagne-pain de sa famille, pour aller défendre, sur la frontière du Danube, une contrée dont le nom n'est sans doute jamais parvenu jusqu'à lui. S'il n'avait pas voulu partir, qui aurait pu l'y forcer? Personne assurément, et cependant ils sont tous partis, et cependant quelques mois ont suffi pour réunir sur les bords du Danube ou sur la frontière d'Asie plus de deux cent mille hommes, dont chacun avait le droit de dire qu'il était venu là par l'effet de sa propre volonté, poussé par le sentiment du devoir envers son pays et sa foi. Et tout cela s'est fait simplement, modestement, sans bruit, sans harangues passionnées ni assemblées tumultueuses, sans démonstrations éclatantes, sans qu'il fût besoin de proclamer la patrie en péril, ni de tirer le canon d'alarme. Au contraire il n'est pas une seule des pièces publiées par le gouvernement dans ces cir-

constances qui ne recommande aux musulmans le calme et le respect des chrétiens et des étrangers. Aussi n'a-t-on presque rien su en Europe de ce mouvement qui a rempli les cadres des régimens d'une façon si honorable pour le peuple tout entier. J'ai vu souvent alors à Constantinople des bandes de ces pauvres gens qui venaient chercher dans la capitale, dans les magasins du gouvernement, des armes et des habits. On les rassemblait le plus ordinairement dans la vaste cour de la Yeni-Djâmi, de la grande mosquée qui est au bout du pont de Galata, avant de les conduire à la revue du séraskier. C'était un spectacle intéressant et qui aurait pu fournir plus d'un sujet d'étude aux crayons de Decamps, lui qui sait si bien reproduire les types orientaux. Ils étaient là trois ou quatre cents ou plus encore, accusant tous par la misère de leurs vêtemens le dernier degré de l'indigence, mais en général sains, vigoureux et bien faits, armés d'une pipe et d'un bâton, portant sur l'épaule quelque petit paquet assorti au triste état de leurs finances, se formant en rangs sans cris, soutenant avec dignité, mais sans bravade ni mauvaise humeur, les regards de la foule qui se pressait autour d'eux, et sans que j'aie jamais surpris ni un coup d'œil ni un geste offensant pour les *giaours*, pour les infidèles qui s'arrêtaient comme moi à les contempler. Parfois cependant ces pauvres savaient avoir quelque chose à offrir à leur gouvernement. Voici un fait dont j'ai été témoin. Un jour où j'étais allé voir à Scutari les immenses casernes qui ont été depuis changées en hôpital pour le service de l'armée anglaise, j'y trouvai une bande de dix-huit cents à deux mille hommes qui étaient arrivés le matin même de l'intérieur de l'Anatolie. Obéissant à une circulaire du ministre de la guerre qui invitait tous ceux qui avaient des chevaux à les vendre au gouvernement, ils avaient amené avec eux un certain nombre de bêtes plus ou moins propres au service, une centaine peut-être. Quand, afin d'obtenir la permission dont j'avais besoin pour visiter l'établissement, j'entrai dans le divan du général qui commandait alors à Scutari, je le trouvai occupé à liquider les comptes de tout ce monde : aucun ne voulait recevoir d'argent, ils offraient leurs chevaux au sultan !

Ce qui manquait surtout à l'armée ottomane en tant qu'armée active, c'étaient des chefs de corps, des colonels capables, des administrateurs, des officiers instruits au service des armes spéciales, artillerie, génie, état-major. Dans une armée aussi jeune, aussi nouvellement formée, on ne devait pas s'attendre à trouver des officiers savans ou expérimentés; mais cette situation, déjà fâcheuse, avait été empirée par le favoritisme déplorable qui est une des plaies les plus dangereuses du gouvernement turc. Les écoles avaient fourni pour les compagnies des officiers tels quels; malheureusement les

créatures des pachas et des grands et les créatures de leurs créatures, qui dédaignent à la fois et les écoles et les grades subalternes auxquels elles conduisent, comptaient et comptent encore pour une proportion infiniment grande dans les grades supérieurs. Ces gens-là sont le fléau de l'armée, où ils apportent les habitudes cupides de leurs maîtres, l'insubordination et la nonchalance particulières à qui se sent protégé, l'ignorance et la pauvreté morale de l'homme qui n'a jamais rempli que des fonctions domestiques ou d'autres moins faites encore pour élever les caractères. Beaucoup d'entre eux ne valent pas le plus humble des soldats qu'ils ont l'honneur de commander. Il ne faudrait pas tirer de là une règle absolue, car parmi les généraux et les officiers supérieurs de l'armée turque on trouve aussi des hommes braves et honnêtes; par malheur il ne faut pas un bien grand nombre d'individus de l'autre espèce pour corrompre et perdre une armée, surtout lorsque parmi les hommes respectables on en compte si peu qui aient de l'expérience et de l'instruction. C'est ainsi que la manière dont ses troupes sont commandées et administrées a déjà coûté au sultan deux armées en Asie, c'est ainsi que son armée de Roumélie, son armée d'Europe n'eût peut-être pas été plus heureuse, si la fortune ne lui avait donné dans la personne d'Omer-Pacha un chef qui dès aujourd'hui a conquis sa place parmi les illustrations militaires de notre époque.

Il me semble qu'il ne peut pas y avoir plusieurs façons d'apprécier le mérite d'Omer-Pacha. S'il y a quelques doutes à cet égard, ce ne peut être que sur la question de savoir ce qu'il faut admirer le plus de sa sagesse ou de sa vigueur, de sa prudence ou de son activité. Entouré de piéges et d'intrigues, comme l'est toujours malheureusement un général turc, il a su tout maîtriser, tout dompter par l'énergie de son caractère, retenant dans l'obscurité et réduisant à l'impuissance les élémens impurs, mettant en lumière ceux qui méritaient d'être distingués, ne paraissant que très rarement de sa personne, car il n'était ni à Oltenitza, ni à Citate, ni à Silistrie, mais dominant si bien tout le monde, que le mérite de tout ce qui a été fait est remonté jusqu'à lui, et qu'en fournissant à ses lieutenans les occasions d'acquérir quelque gloire personnelle, il n'a jamais pu en être jaloux. C'est là une des plus grandes et des plus rares qualités du commandement, celle qui appartient surtout aux hommes supérieurs. Placé à la tête de troupes jeunes, inexpérimentées, imparfaitement équipées et plus mal pourvues encore, il les a nourries par des prodiges d'activité et d'intelligence, il les a formées et aguerries, il leur a inspiré une confiance absolue dans leur chef; il leur a imposé des fatigues et des travaux extraordinaires, harcelant l'ennemi sans cesse, l'inquiétant, l'attaquant, le combattant partout sur la

longue ligne du Danube, et cependant ne se compromettant nulle part, n'offrant aux Russes, supérieurs par l'organisation et par l'expérience, par l'instruction et par l'armement, que les chances d'actions secondaires, ne risquant enfin jamais cette armée qu'il devait regarder comme la dernière de l'empire ottoman. C'était là le difficile problème qu'il avait à résoudre, et il s'en est tiré avec honneur. Bien des causes sans doute ont contribué à l'évacuation des principautés, mais il serait souverainement injuste de ne pas faire dans le nombre une part brillante au mérite dont l'armée turque a fait preuve sous la conduite du prudent et énergique Omer-Pacha.

Quoi qu'il en soit, on était bien loin d'être arrivé à ce résultat, lorsque la France et l'Angleterre ont déclaré la guerre à la Russie. Les Turcs avaient eu déjà, il est vrai, quelques affaires brillantes, ils avaient heureusement livré un combat défensif à Oltenitza, ils avaient attaqué avec succès et emporté les redoutes ennemies à Citate; mais en définitive l'armée russe occupait avec confiance tout le territoire des deux principautés, et de plus elle venait de forcer le passage du Danube, d'emporter Isaktcha, Toultscha, Matchin, et poussait vivement les Turcs jusqu'au mur de Trajan.

Ainsi donc, sous le point de vue purement militaire, la Russie avait alors l'avantage en Asie, et en Europe elle semblait être bien près de l'obtenir. Sur mer, elle avait essayé de prendre l'offensive; mais l'affaire de Sinope, regardée avec raison (1) par la France et par l'Angleterre comme une violation de l'engagement pris de borner son action militaire à se maintenir sans rien entreprendre de nouveau dans les deux principautés, avait déterminé l'entrée des flottes alliées dans la Mer-Noire, et cette démonstration avait suffi pour que dans la Baltique comme dans la Mer-Noire la Russie songeât à se mettre sur le pied de la défense et de l'observation.

Sous le rapport politique et moral, il n'est pas moins intéressant de bien fixer les situations et les prétentions réciproques des belligérans.

D'un côté, la France et l'Angleterre annonçaient qu'elles prenaient

(1) Dans sa dépêche circulaire du 19 octobre 1853, communiquée à tous les gouvernemens de l'Europe, le comte de Nesselrode avait dit :

« Nantis du gage matériel que nous donne l'occupation des deux provinces moldo-valaques, bien que toujours prêts, suivant nos promesses, à les évacuer du moment que réparation nous aura été faite, nous nous contenterons provisoirement d'y maintenir nos positions en restant sur la défensive aussi longtemps que nous n'aurons pas été forcés de sortir du cercle dans lequel nous désirons enfermer notre action. Nous attendrons l'attaque des Turcs sans prendre l'initiative des hostilités. Il dépendra donc entièrement des autres puissances de ne point élargir les limites de la guerre, si les Turcs s'obstinent à vouloir nous la faire absolument, et de ne point lui imprimer un caractère autre que celui que nous voulons lui donner. »

les armes pour maintenir l'indépendance et l'intégrité de l'empire ottoman; elles réclamaient l'évacuation des principautés, non pas seulement comme question de fait, mais comme question de droit, et, sans formuler aucun engagement précis dans les termes, elles posaient comme but de leurs efforts, comme condition de la paix à intervenir, un traité qui garantirait à l'avenir la Turquie contre des entreprises semblables à celles dont la mission du prince Menchikof avait été le prélude, qui ferait entrer l'empire ottoman dans le concert européen, en stipulant des garanties formelles et positives pour le sort des sujets chrétiens du sultan; enfin elles s'engageaient à ne retirer de la guerre, quoi qu'il pût arriver, aucun avantage particulier (1).

De son côté, la Russie rejetait en principe toute immixtion des tiers dans sa querelle avec la Turquie. Elle consentait à recevoir par l'intermédiaire de l'Autriche, mais à titre officieux seulement, les communications que pouvaient vouloir lui faire sur ce sujet les grandes puissances réunies en conférence à Vienne déjà depuis plusieurs mois. Elle refusait d'ailleurs de reconnaître officiellement l'existence de cette conférence, et elle n'avait pas encore répondu au protocole qui y avait été signé le 9 décembre 1853. Elle ne voulait pas entendre parler du projet de rattacher la Turquie à l'équilibre européen; elle prétendait ne traiter de la paix que directement, sans intermédiaire et sans assistance de personne, avec un plénipotentiaire ottoman; elle réclamait toujours la signature par la Porte de la note de Vienne; enfin elle continuait à vouloir occuper les principautés comme un gage matériel jusqu'à la conclusion du traité qui devait consacrer ses prétentions.

Telle était la position respective des belligérans à la fin du mois de mars 1854. Quant aux autres états de l'Europe, ils avaient le pressentiment qu'ils pourraient être entraînés dans la querelle de leurs voisins, mais ils faisaient des vœux ardens pour n'être pas réduits à cette nécessité, ils prenaient des mesures pour la conjurer. Les états du Nord négociaient un traité de neutralité. Les petits princes de l'Allemagne, qui, dans leur difficile situation, croyaient pour la plupart n'avoir de garantie de la durée de leurs trônes que dans la prépondérance européenne de la Russie, faisaient au fond du cœur des vœux pour cette puissance, mais ils n'osaient pas les manifester. Ils n'osaient pas se prononcer contre l'opinion de leurs peuples; ils ne savaient non plus quelle conduite tenir entre l'Autriche et la Prusse, qui cherchaient à introduire une médiation, mais qui n'avaient pas encore pris

(1) Voyez les protocoles de la conférence de Vienne, les déclarations de guerre faites par les deux gouvernemens, les traités qu'ils ont conclus ensemble et avec la Porte.

d'engagemens positifs, de sorte qu'on ne pouvait deviner comment allait se produire la rivalité qui manque rarement de les diviser : cas embarrassant pour ces petites cours, qui ne peuvent pas avoir de politique positive, et dont le grand travail consiste à n'avoir pas d'opinions à elles propres, mais à inventer, lorsqu'elles connaissent la manière de voir de leurs puissans confédérés, un moyen terme qui puisse prouver bien clairement au monde que si elles ne tiennent pas complétement pour l'un, elles ne tiennent pas non plus tout à fait contre l'autre. C'est à ce passe-temps ingénieux que se consacrent les talens des hommes d'état de Lippe-Rudolstadt, de Lichtenstein, d'Anhalt-Dessau, et même de principautés plus considérables, voire de royaumes. La manifestation pacifique de Bamberg, comme ils l'appelaient gravement, aurait été le plus beau jour de leur vie, si plus récemment encore ils n'avaient pas remporté un triomphe beaucoup plus éclatant, lorsqu'entre l'Autriche, qui demandait la mobilisation des contingens fédéraux, et la Prusse, qui naturellement n'en voulait pas, ils ont inventé et fait adopter la mise sur pied de guerre. Quant à l'Autriche et à la Prusse, elles étaient représentées, avec la France et l'Angleterre, à la conférence de Vienne, qui devait prendre bientôt une très grande importance, mais qui n'avait encore fait que deux tentatives de conciliation, également malheureuses toutes les deux : la note de Vienne, repoussée d'abord par la Porte, et dont il fut ensuite impossible de presser l'acceptation, lorsque les commentaires du comte de Nesselrode en eurent fixé le sens; puis l'offre de médiation, à laquelle, comme nous l'avons dit, l'empereur Nicolas n'avait pas encore répondu.

Voilà le point de départ des événemens. Comment se sont-ils développés?

II.

Lorsque les gouvernemens anglais et français résolurent d'envoyer leurs troupes en Orient, ils n'avaient et ne pouvaient sans doute avoir un plan de campagne bien arrêté (1). En tout cas, s'ils en avaient aucun, on doit croire, à en juger par les premiers actes des généraux alliés, que ce plan de campagne était assez peu d'accord avec ce que l'opinion publique attendait alors de deux si grandes

(1) Au début, l'armée française d'Orient se composait d'environ 45,000 hommes, répartis en quatre divisions, mais dont il fallait provisoirement déduire celle du général Forey, destinée à l'occupation de la Grèce; restaient donc 35 à 36,000 hommes pour opérer contre les Russes.

Aujourd'hui nous sommes bien sortis de ces proportions : l'armée d'Orient se compose de dix divisions d'infanterie, deux divisions de cavalerie, de la garde impériale, soit

nations. En général on ne se rendait pas bien compte de la position singulière qu'avait prise la Russie, occupant deux provinces de l'empire ottoman contrairement à toutes les notions de droit international, mais hésitant, mais n'osant pas pousser son injuste entreprise jusqu'au bout, et s'étant engagée vis-à-vis de l'Europe, même après la déclaration de guerre de la Turquie, à rester sur la défensive. Cependant c'est surtout quand on est dans son tort et qu'on a pris le parti d'y rester, qu'il semble que l'on peut appliquer sans scrupule le fameux adage des jésuites : qui veut la fin veut les moyens! Que serait-il donc arrivé, par exemple, si dans les premiers jours d'octobre 1853 l'empereur Nicolas, prenant acte et se faisant fort de la déclaration de guerre de la Porte, eût renoncé à la comédie de modération qu'il jouait encore devant l'Europe, et prétendu que, délié de ses engagemens par suite de la dénonciation des hostilités, il ne faisait qu'user de son droit en donnant l'ordre à sa flotte de Sébastopol de prendre à son bord le corps de débarquement, qui était

à peu près 125,000 hommes, dont 80 ou 90,000 hommes en Crimée, et le reste en route ou à Constantinople, où l'on forme en ce moment une armée de réserve.

L'armée anglaise, de son côté, était ainsi composée au début de la campagne :

Général en chef : lord Raglan.

Généraux de division : sir G. Brown, commandant de la division légère; son altesse royale le duc de Cambridge, commandant la division des gardes et des *highlanders;* sir de Lacy-Evans et sir R. England, commandans des divisions d'infanterie, et le comte Lucan, commandant la cavalerie.

L'artillerie se composait de deux batteries d'artillerie à cheval, six batteries montées et trois compagnies d'artillerie à pied, soit 2,106 soldats.

La division de cavalerie était forte de 8 régimens à 250 hommes, soit 2,000 sabres.

L'infanterie comprenait 3 régimens de la garde et 23 régimens de la ligne; comptés à 850 hommes par régiment, non compris les officiers, c'était un total de 18,750 baïonnettes.

Un détachement du génie, fort de 325 hommes, était aussi attaché à l'armée.

C'était donc en définitive un total de 25,731 soldats, non compris les sous-officiers et les officiers de tous grades. En tenant compte des officiers et des régimens qui avaient un effectif plus nombreux que 250 sabres ou 850 baïonnettes, c'était une armée de plus de 30,000 hommes. A aucune époque, l'Angleterre n'avait fait un si grand effort.

Mais, comme la France, elle ne devait pas s'arrêter à son premier chiffre. En effet, au mois de décembre, lors de la petite session du parlement, M. Sidney Herbert a déclaré que le nombre des soldats anglais envoyés dans le Levant depuis le commencement de la guerre s'élevait à 54,630 hommes, et depuis il n'a pas cessé d'être expédié des renforts en Crimée. Dans une correspondance publiée par le *Times* du 2 avril, il est dit que, pendant les trente-cinq jours qui viennent de s'écouler, le port de Southampton lui seul a vu s'embarquer 12,600 hommes, destinés soit à l'armée d'Orient, soit à remplacer les régimens qui ont été retirés des garnisons de la Méditerranée pour être dirigés sur Constantinople et la Crimée. Et cependant, grâce aux maladies bien plus encore qu'au feu de l'ennemi, il ne reste pas aujourd'hui en Crimée 30,000 hommes de troupes anglaises!

Au commencement de la guerre, c'était donc avec une armée de 60 à 70,000 hommes, composée à peu près par moitié d'Anglais et de Français, que les gouvernemens alliés se proposaient de paraître sur le champ de bataille.

tout prêt depuis plus d'un an, et de se diriger sur Constantinople? Les vents du nord, qui règnent pendant l'automne, eussent conduit la flotte russe en deux ou trois jours à l'entrée du Bosphore, et il est douteux que les canons du château génois et les treize vaisseaux turcs (dont quatre égyptiens presque innavigables) qui étaient à l'ancre dans les eaux de Buyukdéré et de Thérapia eussent pu l'arrêter, comme il n'est pas prouvé que la flotte anglo-française, mouillée encore à cette époque dans la baie de Besika, aurait pu arriver à temps pour prêter aux Turcs une assistance utile. Si l'affaire eût été conduite avec prudence et résolution, les amiraux anglais et français, qui auraient dû prendre alors sur eux de déclarer et de faire la guerre au nom de leurs gouvernemens, n'auraient probablement pu être prévenus de ce qui se passait que vingt-quatre ou trente heures après que la flotte russe eût été déjà sous les murs de Constantinople. Qu'on n'oublie pas en effet que, dans ce même mois d'octobre, il a fallu huit jours entiers aux escadres combinées pour franchir le passage des Dardanelles, et presque un mois pour se porter de Besika à Beïcos (1). Dans des circonstances aussi critiques, on aurait certainement trouvé le moyen d'abréger de si longs délais; néanmoins il serait encore resté bien du temps aux Russes pour agir, pour foudroyer la capitale de l'empire, pour soulever la population grecque, pour déterminer une crise dont l'issue eût été impossible à prévoir. Sans doute c'eût été un parti aventureux, et surtout peu honnête; mais après tout ce qu'on avait déjà fait, et lorsqu'on avait l'intention bien arrêtée de persévérer dans les premiers erremens, on ne sait pourquoi la Russie n'a pas tenté quelque entreprise de ce genre, ou du moins quelque chose qui lui fît plus d'honneur que l'affaire de Sinope, qui pût lui faire espérer un plus grand profit.

(1) C'est le 19 octobre 1853 que les firmans qui autorisaient l'entrée des escadres combinées dans les Dardanelles ont été expédiés par la Porte. C'est dans l'après-midi du 21 que la frégate anglaise *Retribution* apporta ces firmans aux amiraux Hamelin et Dundas, qui prirent aussitôt leurs dispositions pour franchir le détroit. C'est le samedi 22, à deux heures du matin, que les escadres commencèrent leur mouvement. De notre côté, les mesures avaient été si heureusement prises, qu'à onze heures du matin nous avions déjà huit vaisseaux sur neuf qui avaient franchi les Dardanelles; *le Valmy* seul restait à la traîne. Du côté des Anglais, aucun vaisseau n'avait pu réussir à refouler le courant, et, malgré les bateaux à vapeur dont elle était pourvue, l'escadre de l'amiral Dundas fut obligée d'attendre jusqu'au 29 que les vents faiblissent pour reprendre son mouvement; c'est dans la nuit du 29 au 30 seulement que le dernier de ses vaisseaux put doubler les Dardanelles. C'est dans la soirée du dimanche 30 octobre que *le Henri IV* et *le Jupiter*, qui tenaient la tête des escadres combinées, mouillent à San-Stefano, à deux milles au-dessous de la pointe du sérail. Ils y passent la journée du 31 à attendre l'avant-garde anglaise, composée de l'*Albion* et du *Vengeance*. Le mardi 1er novembre, les quatre vaisseaux essaient de franchir la pointe du sérail; mais *l'Albion*, remorqué par deux frégates à vapeur, réussit seul à doubler. Le mercredi 2, *le*

L'opinion était bien loin alors d'attribuer de pareilles visées à la Russie. Elle avait oublié que, jusqu'à la déclaration de guerre de la France et de l'Angleterre, le gouvernement de l'empereur Nicolas avait pris l'engagement de se tenir exclusivement sur la défensive. Aux yeux du public, la guerre avait été engagée sur la ligne du Danube avec toutes ses conditions ordinaires, et moins d'abord il avait eu de confiance dans la force de résistance des Turcs, plus ensuite il se laissait exalter par leurs moindres succès. Les gouvernemens alliés ne partageaient probablement pas cet entraînement, et la plus vulgaire prudence leur conseillait de commencer par organiser leurs forces et d'observer ce qui se passait sur le Bas-Danube, où les premières opérations de l'ennemi avaient pris une tournure menaçante. Ils avaient d'ailleurs d'autres sources d'information que les bulletins plus ou moins véridiques des deux parties. Des officiers envoyés sur le théâtre de la guerre, sir John Burgoyne, général du génie, M. Dieu, colonel d'état-major, M. Ardent, colonel du génie, et d'autres dont les noms nous échappent, avaient parcouru les Balkans, visité les places fortes de la Turquie, inspecté l'armée d'Omer-Pacha, étudié les ressources militaires et administratives du pays, et c'était sans doute d'après leurs rapports que les gouvernemens se dirigeaient. Ces rapports n'ont pas été publiés et peut-être ne le seront-ils jamais; il faut croire cependant qu'ils ne représentaient pas la situation sous un jour très encourageant. Si cette induction est exacte, elle explique pourquoi les armées alliées envoyées au secours de la Turquie s'arrêtèrent à Gallipoli, choisi non pas comme première étape, mais comme la base et le pivot des opérations futures. Se faire de la presqu'île une place d'armes inexpugnable, prendre une position qui domine les abords de Constantinople, cou-

Vengeance et *le Jupiter* parviennent à passer; *le Henri IV* ne passe que le 3. C'est enfin le dimanche 14 novembre seulement que *la Ville-de-Paris* vient rallier les escadres alliées dans le Bosphore, à Beïcos, à dix milles au-dessus de Constantinople, pas davantage.

Toutes les difficultés qui ont demandé tant de temps pour faire franchir à la flotte anglo-française les cent soixante-huit milles qui séparent Besika de Beïcos, auraient singulièrement favorisé les opérations des Russes. Tout ce qui était contre nous était un puissant auxiliaire pour eux. La déclaration de guerre de la Porte avait été décidée le 26 septembre dans un grand conseil, composé de plus de deux cents membres; c'est dire que dès ce jour-là elle était publique, quoique le manifeste où elle a été officiellement dénoncée n'ait paru que dans le *Journal de Constantinople* du 4 octobre. La nouvelle aurait pu parvenir à Saint-Pétersbourg par le télégraphe d'Odessa dans les journées du 30 septembre ou du 1er octobre, et un ordre pris en conséquence de la déclaration de guerre aurait pu être retourné à Sébastopol dans la journée du 3 ou du 4 octobre. Il y aurait donc eu beaucoup plus de temps qu'il n'était nécessaire pour que la flotte russe se présentât à l'embouchure du Bosphore avant le 19 du même mois. Qu'est-ce qui a empêché la Russie de tenter un coup de main? Ce ne sont pas les scrupules probablement, car, dans le cas de scrupules, pourquoi Sinope?

vrir la capitale par des travaux qui devaient embrasser dans leur vaste système de défense toute la ligne qui va de la Méditerranée à la Mer-Noire, depuis le golfe de Saros jusqu'au cap Kara-Bournou : tel est le plan que paraissent avoir conçu d'abord les généraux anglais et français. Il semble que l'on craigne de voir les Russes, suivant les traditions de Diebitch, faire un puissant effort sur la ligne des Balkans et reparaître bientôt avec leurs masses de cavalerie dans la plaine d'Andrinople. C'est à fortifier la capitale et la presqu'île de Thrace que les armées alliées emploient le mois d'avril et la plus grande partie du mois de mai 1854.

Il est bien loin de notre pensée de critiquer cette première vue que les gouvernemens de France et d'Angleterre semblent avoir eue de la campagne. Par beaucoup de motifs, on devait agir ainsi. Les deux puissances maritimes n'étaient pas seulement alors les deux uniques alliées actives de la Turquie; elles n'avaient aucune donnée certaine sur l'effet que leur déclaration de guerre allait produire en Europe, sur les modifications qu'un pareil acte allait faire subir à l'attitude des autres cabinets. Aussi longtemps que la Prusse et l'Autriche n'avaient pas pris de position définie, il était sage sans doute de ne pas s'engager plus loin vers le nord avant de s'être établi et d'avoir reconnu les intentions de l'ennemi que l'on venait combattre. Il y avait aussi d'autres raisons qui étaient peut-être plus réelles encore. Les gouvernemens qui n'avaient pas voulu croire que la Russie pousserait les choses à l'extrémité, qui avaient craint d'irriter la situation en développant leurs armemens lorsque l'on négociait à Vienne, lorsque la Prusse et l'Autriche particulièrement faisaient espérer que l'empereur Nicolas finirait par se rendre à leurs conseils, étaient assez peu capables, un mois après avoir déclaré la guerre, de prendre l'offensive, surtout à cinq cents lieues de Toulon, à mille lieues de Portsmouth. Si l'on se rappelle qu'il y a vingt-cinq ans, en 1830, il fallut une année entière de préparatifs pour envoyer une armée de trente-cinq mille hommes à Alger, à cent cinquante lieues de Toulon, on ne peut qu'admirer la merveilleuse rapidité avec laquelle on a su agir en 1854; mais de ce que l'on put transporter comme par enchantement une cinquantaine de mille hommes sur les bords de la mer de Marmara, il faudrait se garder de conclure que, dès le jour de leur arrivée à Gallipoli ou à Scutari, ces troupes représentaient une armée convenablement équipée pour marcher droit à l'ennemi : elles n'avaient encore ni cavalerie ni moyens de transports par terre. Maître de la mer, on avait pu les acheminer par détachemens isolés; débarquant dans un pays ami, on avait pu les mettre à terre sans grands bagages, en comptant sur les ressources que les localités devaient offrir au moins dans les

premiers temps, en s'en remettant aux troupes elles-mêmes du soin de s'organiser à mesure qu'elles arriveraient à leur destination et qu'elles recevraient le matériel qu'on leur expédiait en toute hâte; mais ces conditions même excluaient la possibilité d'une entrée immédiate en campagne.

En se perfectionnant, l'art de la guerre n'a pas réduit, comme poids ou comme volume absolu, la quantité du matériel qu'une armée doit traîner après elle; ce qu'on a surtout obtenu, c'est de réduire sous un poids et sous un volume comparativement moindres une quantité de puissance plus considérable qu'autrefois. Dans nos guerres d'Afrique, cela a été un avantage immense, et qui seul a rendu possibles les expéditions presque fabuleuses de nos colonnes, si légères et si mobiles. Le peu qu'elles portaient avec elles suffisait à vaincre la résistance des barbares; mais en face d'un ennemi pourvu de tous les moyens inventés par la science ou par l'industrie, la somme de ce qu'on appelait autrefois les *impedimenta belli*, les entraves de la guerre, et qu'il serait peut-être plus juste de nommer aujourd'hui ses instrumens, est certainement plus grande que par le passé. Si l'on a diminué les équipages personnels des princes, des officiers et même des soldats, en revanche on n'a pas cessé d'augmenter les approvisionnemens généraux des armées; il semble même qu'ils doivent être d'autant plus considérables, que l'on agit plus loin de chez soi, et que, pour aller trouver un ennemi civilisé, il faut traverser des pays moins peuplés, moins percés de routes, moins riches, moins industrieux. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer le nombre des chevaux qu'entretenaient jadis les armées avec celui qu'elles entretiennent aujourd'hui : non pas que la proportion de la cavalerie par rapport aux gens de pied se soit accru, c'est peut-être le contraire qui est arrivé, mais parce que le service de l'artillerie s'est beaucoup développé, parce qu'il faut avoir encore un train des parcs, un train des équipages, puis des chevaux pour le génie, pour les pontonniers, pour les ambulances, etc. C'est pour avoir été dépourvue de quelques-uns de ces indispensables auxiliaires que l'armée anglaise a incomparablement plus souffert que la nôtre en Crimée, et à l'heure où nous parlons, c'est encore parce que les alliés n'ont pas un nombre suffisant de chevaux, surtout de chevaux de trait (1),

(1) A moins d'être familiarisé avec les conditions et les exigences de la vie maritime, on peut à peine se faire une idée des difficultés que l'on rencontre lorsqu'il s'agit de transporter par mer un grand nombre de chevaux. En thèse générale, il n'y a dans aucune marine militaire ou commerciale des navires disposés pour porter des chevaux. Aussi, quand on a du temps devant soi pour préparer une expédition, on construit pour ce service des bâtimens spéciaux qu'on appelle bâtimens-écuries. Il y en avait quelques-uns, en 1830, dans la flotte de l'amiral Duperré devant Alger. Si le temps manque,

qu'ils ne peuvent pas aller chercher l'armée russe qui tient la campagne entre Eupatoria et Simféropol, et qu'ils ont éprouvé tant de difficultés dans leurs travaux de siége, sur la distance presque imperceptible, quand on regarde la carte, qui sépare la plage de Kamiesh du bastion du Mât, ou le port de Balaclava de la tour Malakof. « Ç'a été un jeu pour nous, disait à la chambre des communes M. Sidney Herbert, *secretary at war* dans le cabinet de lord Aberdeen, ç'a été un jeu pour nous de franchir les trois mille milles que l'on compte de la côte d'Angleterre à celle de Crimée; mais nous avons échoué sur les six derniers milles de la route que nous avions à fournir pour appro-

comme cela est arrivé en 1854, on ne trouve que des navires dont les entre-ponts sont trop peu élevés pour recevoir des chevaux; il faut alors les mettre sur le pont des bâtimens frétés. Ce n'est que par exception que les Anglais ont rencontré dans les gigantesques et magnifiques paquebots des compagnies subventionnées par l'état quelques navires dont les aménagemens intérieurs permettaient d'y loger des chevaux : l'*Himalaya*, le *Golden Fleece*, le *Jason*, le *Trent*, et peut-être un ou deux autres dont j'ignore les noms. Plus grand que tous les autres, l'*Himalaya* porte jusqu'à trois cent cinquante chevaux; malheureusement ce navire, qui aurait pu rendre de si grands services, a éprouvé, vers la fin de l'année dernière, des avaries qui viennent à peine d'être réparées. Si l'on excepte ces paquebots, aucun des six ou sept cents transports frétés par les gouvernemens de France et d'Angleterre n'était capable de porter des chevaux autrement que sur le pont. Or c'est une condition qui réduisait, sous ce rapport, leurs services à bien peu de chose. Ainsi, sur les bricks de 150 à 200 tonneaux qui forment l'immense majorité des transports français, le nombre des chevaux embarqués varie de huit à douze, attendu qu'il faut toujours laisser sur le pont des bâtimens à voiles un certain espace libre pour la manœuvre. On n'est pas soumis à la même nécessité sur les navires à vapeur; cependant nos grandes frégates à vapeur elles-mêmes, qui transportent de huit cents à mille hommes, ne peuvent prendre à leur bord que 120 ou 130 chevaux, et pour de courtes traversées seulement. On doit compter encore que la nourriture des chevaux, le foin, même pressé, l'eau surtout, occupe un grand espace; or l'espace à bord, c'est la denrée que le propriétaire du navire loue à l'affréteur. Tout cela rend le transport des chevaux très difficile et par conséquent très dispendieux, surtout quand les navires sont rares, quand on tombe, comme il est arrivé, sur une année de disette où la flotte commerciale de l'Europe est employée exceptionnellement au transport des grains. Aussi, dans les marchés passés par le gouvernement français avec les entreprises de navigation à vapeur, voit-on que, pour le passage d'un cheval de Marseille à Constantinople, il a dû payer 290 fr., tandis que le passage d'un simple soldat ne lui coûtait que 85 fr., et celui d'un officier supérieur ou général 280. Pour surcroît de difficultés aux opérations des alliés, il faut ajouter que le pays où l'on allait étant dépourvu de routes, on n'y trouve que des chevaux de selle ou de bât. Les misérables charrettes de la Turquie, les *arabas*, le plus grossier véhicule que l'on puisse imaginer, sont traînées presque exclusivement par des bœufs. Dieu sait ce qu'il en a coûté aux Anglais pour avoir compté sur les ressources locales, pour avoir cru qu'ils pourraient utiliser un pareil moyen de transport, lui confier les équipages de leur armée! Quant aux chevaux turcs, ils sont en général très vifs, très ardens, mais aussi très petits et très faibles, au-dessous de la taille de nos chevaux de hussards et de chasseurs, et trop peu vigoureux pour porter en campagne le poids que nous imposons même à nos chevaux de cavalerie légère. L'insuffisance du nombre des chevaux et la difficulté de les faire vivre pendant l'hiver sur les plateaux de la Chersonèse ont été les deux plus grands embarras de la campagne.

visionner convenablement nos troupes, sur les six milles qui s'étendent du port de Balaclava aux lignes anglaises devant Sébastopol. »

Toutefois les événemens qui s'accomplissaient en Europe allaient bientôt permettre aux armées alliées de quitter la position purement défensive qu'elles avaient dû prendre d'abord.

La déclaration de guerre adressée par la France et par l'Angleterre à la Russie avait produit partout une grande impression, mais nulle part plus qu'en Allemagne, où les allures, le ton hautain, l'influence et l'ambition de la Russie excitent des antipathies et des appréhensions plus vives qu'en aucun pays de l'Europe. L'effet s'en fit sentir presque aussitôt à Vienne, et c'était chose toute naturelle. Vis-à-vis des autres membres de la conférence qui s'était formée depuis le mois de juillet précédent, c'est-à-dire vis-à-vis de l'Autriche et de la Prusse, la résolution suprême que venaient de prendre la France et l'Angleterre pouvait à bon droit être regardée comme une sorte de mise en demeure. Jusque-là, il est vrai, tous les protocoles de Vienne n'imposaient aucune obligation étroite à ceux qui les avaient signés, jusque-là il ne s'était encore agi pour la conférence que de proclamer des principes, que d'offrir ses bons offices ou sa médiation; mais lorsqu'enfin on voyait ses tentatives de médiation si mal accueillies par la Russie, lorsque les deux puissances avec lesquelles on s'était mis depuis huit mois en communauté d'idées annonçaient que le sentiment de leur dignité blessée par les façons altières du cabinet de Saint-Pétersbourg et la violation des engagemens les plus positifs les contraignaient à prendre les armes pour le maintien des principes proclamés en commun, alors il était bien difficile, sinon impossible, de ne pas sortir des termes généraux où l'on s'était tenu jusqu'à ce moment, de ne pas arrêter à son tour quelques principes non plus de théorie politique, mais d'action. S'abstenir, c'était faire aveu d'impuissance, c'était reconnaître qu'on n'avait ni le courage, ni la loyauté de maintenir ce qu'on avait déclaré nécessaire à l'équilibre européen; c'était abdiquer, c'était sortir de ce concert des grandes puissances auquel il peut être dangereux de vouloir tenir tête, et d'où l'on ne peut se retirer pour jouer un rôle passif, une fois qu'on a eu l'honneur d'y être admis, qu'en perdant son prestige et sa considération. Le protocole, on devrait dire la convention du 9 avril 1854, ne fut donc que la conséquence forcée des déclarations faites le 27 mars par la France et par l'Angleterre.

Dans ce document, l'Autriche et la Prusse ne reconnaissaient pas seulement le droit de l'Angleterre et de la France à faire la guerre, elles déclaraient encore qu'elles-mêmes avaient lieu de se tenir pour offensées, et elles s'engageaient à maintenir, comme condition *sine quâ non* de la paix future, l'intégrité territoriale de l'empire ottoman,

à rattacher l'existence de cet empire à l'équilibre général de l'Europe, enfin à n'entrer dans aucun arrangement avec la Russie sans en avoir préalablement délibéré en commun avec les puissances occidentales.

C'étaient là des engagemens positifs et considérables, mais que les deux cours ne devaient pas trouver encore suffisans; elles allaient à leur tour entrer dans la querelle avec un traité particulier qui ne leur imposait pas seulement, comme le protocole du 9 avril, l'obligation de faire prévaloir certains principes dans un avenir indéfini, mais qui précisait un moment où elles devraient prendre les armes. Le 20 avril 1854, le jour même où le maréchal de Saint-Arnaud prenait officiellement à Marseille le commandement de l'armée d'Orient, les deux grandes puissances allemandes signaient en effet un traité d'alliance offensive et défensive par lequel elles promettaient de poursuivre auprès de la cour de Russie l'évacuation des principautés et la suspension du mouvement de l'armée russe sur le territoire ottoman. Dans le cas où les négociations n'aboutiraient pas, l'une des deux parties contractantes s'engageait à mettre son armée sur le pied de guerre, et toutes deux s'obligeaient à prendre l'offensive contre la Russie, si elle déclarait l'incorporation des principautés à son territoire, si elle franchissait la ligne des Balkans, ou même si elle l'attaquait. Toutefois ce n'était pas encore assez pour aider efficacement au rétablissement de la paix. Si les deux grandes puissances allemandes eussent osé ou pu faire davantage, peut-être la Russie, qui depuis a accepté en principe les quatre propositions formulées dans les notes du 8 août 1854, aurait-elle reculé devant la perspective nettement dessinée d'une coalition générale. Est-il plus honorable pour elle de négocier après Silistrie, après Giurgevo, après l'Alma, après Inkerman, après le traité du 2 décembre, qu'il ne l'eût été au milieu d'avril 1854, lorsque ses armes n'avaient encore éprouvé aucun revers sérieux, lorsqu'elle venait de remporter quelques succès sur le Bas-Danube et dans la Dobrutscha, lorsqu'en donnant à la Prusse et à l'Autriche des gages certains de sa bonne volonté, elle eût mis ces deux puissances en position d'offrir à tous les belligérans une médiation qu'il eût été difficile de repousser? Au fond, c'était ce que désiraient l'Autriche et la Prusse, la Prusse surtout, ce qu'elles ont sans doute espéré, mais ce qu'elles n'ont pas obtenu par le protocole ni par le traité d'avril.

Il serait souverainement injuste cependant de ne pas reconnaître l'importance que ces actes ont eue dans leur temps. Si étrange, pour ne rien dire de plus, que soit aujourd'hui la position de la Prusse, qui, après avoir tout signé jusqu'au mois de juillet, et même recommandé à Saint-Pétersbourg, par des pièces qu'elle ne peut plus re-

tirer, l'acceptation des quatre propositions formulées dans les notes du 8 août, s'est trouvée exclue de la conférence de Vienne, où l'on n'a pas négocié sur d'autres bases que celles des notes du 8 août; si singulière, disons-nous, que soit cette position, il ne faut pas croire néanmoins qu'au mois d'avril 1854, quelques jours à peine après la déclaration de guerre, ce n'ait rien été que de voir la Prusse liée au moins dans la question de principe avec les puissances occidentales; à bien plus forte raison cela est-il vrai de l'Autriche, dont la conduite n'est pas toujours appréciée comme elle devrait l'être.

L'Autriche a dans cette question des intérêts très certains, mais très divers, très positifs, mais très compliqués. Cela peut ralentir son allure, qui n'a jamais été, que nous sachions, ni vive ni rapide; mais, dans toute cette affaire, elle a toujours été sûre et ferme et plus nette chaque jour qu'elle ne l'avait été la veille. Si l'Autriche, en sa qualité de puissance riveraine du Danube, est intéressée au moins autant que personne à refouler de ce côté l'influence de la Russie, elle est aussi puissance italienne, et elle aussi, elle a pris sa part des dépouilles de la Pologne; si d'un côté elle doit se défendre contre la propagande slave, de l'autre elle est puissance allemande, elle préside la diète germanique, où la majorité des princes, qui seuls y sont représentés, sont à la dévotion de la Russie. Si ferme et si arrêtée que soit sa volonté particulière, elle ne peut cependant pas se séparer de ce grand corps, qui semble avoir été créé pour l'immobilité, que les traités de 1815 ont heureusement constitué comme résistance passive, mais auquel ils n'ont donné que bien peu d'élémens d'activité propre. Qui pourrait comprendre l'Autriche ou la maison de Habsbourg reniant son origine, ses traditions, sa gloire, son honneur, et sacrifiant pour l'intérêt d'une crise passagère le solide appui qu'elle trouvera toujours en Allemagne, aussi longtemps du moins qu'elle-même n'aura pas rompu les liens qui l'attachent à la famille germanique? C'est une grande garantie de sécurité pour elle, mais qui lui impose aussi des tempéramens, des transactions, des lenteurs dans l'exécution des desseins qu'elle peut concevoir. On ne lui tient pas assez de compte ni de ces nécessités de sa situation, ni de la persistance d'initiative dont elle a d'ailleurs fait preuve depuis un an. Après le traité du 20 avril, c'est le traité du 13 juin, conclu avec la Porte pour l'occupation des principautés durant le siége de Silistrie, c'est ensuite la proposition faite à la diète de se rendre partie au traité du mois d'avril; puis, quand l'Allemagne a accepté, c'est la signature de la note du 8 août, puis la demande de mobilisation des contingens fédéraux, puis le protocole du 28 novembre, et enfin le traité du 2 décembre. Ce sont là des actes signi-

ficatifs, et dont chacun entraîne l'Autriche un peu plus avant dans la voie où elle s'est engagée.

Quoi qu'il en soit, le protocole du 9 avril, qui montrait que l'accord subsistait toujours entre les grandes puissances malgré les déclarations de guerre du 27 mars 1854, le traité de Berlin, qui prouvait que l'Autriche et la Prusse entendaient aussi dans de certaines limites résister à la Russie, produisirent en Europe une vive impression, et l'effet s'en fit sentir presque immédiatement à Saint-Pétersbourg, surtout lorsque parut dans la *Gazette officielle de Vienne* la lettre par laquelle l'empereur François-Joseph ordonnait à son ministre de l'intérieur, M. le baron de Bach, de faire procéder immédiatement à une levée de 95,000 hommes. La cause assignée par l'empereur à cette levée extraordinaire, c'était la concentration de troupes russes qui s'opérait depuis quelque temps sur la frontière nord-est de l'empire, aux environs de Cracovie, et que la Russie justifiait de son côté par les mouvemens analogues que faisait à la même époque l'armée autrichienne en Transylvanie et dans le Bannat. C'est ici le lieu de remarquer la singulière position qu'occupent les deux empires l'un par rapport à l'autre, et de voir comment il suffit, dans le cas d'une lutte en Orient, qu'ils ne soient pas complétement d'accord pour paralyser réciproquement une partie de leurs forces. Lorsque c'est la Russie qui commence l'attaque en passant le Pruth et occupant les principautés, voyez en effet quelles inquiétudes doit inspirer à l'armée active des Russes cet éperon des Karpathes, cette forteresse naturelle de la Transylvanie, qui s'avance dans l'est jusqu'à une quarantaine de lieues du Pruth, et qui permettrait de prendre à revers tout l'armée répandue dans les principautés ! Les Russes ont aussi un moyen de faire échec à une pareille démonstration des Autrichiens en réunissant à leur tour une armée d'observation dans l'angle que forme à Cracovie la frontière allemande. Là, les Russes sont à moins de cent lieues de Vienne, et le gain d'une bataille pourrait leur en ouvrir le chemin par un pays riche et facile. C'est sur ce point que l'Autriche est vulnérable pour la Russie : c'est là aussi qu'une grande armée russe est rassemblée depuis un an, et c'est à couvrir cette importante position que sont employées presque toutes les ressources disponibles de l'Autriche. C'est une situation d'équilibre réciproque qui a dû la rendre beaucoup plus circonspecte que la France et l'Angleterre, mais qui a eu cependant jusqu'ici pour résultat de paralyser et d'immobiliser cent cinquante ou deux cent mille Russes, plus peut-être, qu'on aurait trouvés sur les bords du Danube ou en Crimée, si l'attitude de l'Autriche ne les avait pas retenus dans le voisinage de sa frontière. Le service rendu indirectement aux puissances alliées a été réel et considérable.

Ces démonstrations de l'Europe forcèrent tout d'abord la Russie à modifier sa position dans les principautés. Coupée de ses communications dans la Mer-Noire, ayant en face les Turcs, que pouvait bientôt appuyer un corps auxiliaire de soixante mille Anglo-Français, et devant tenir compte sur ses derrières des troupes que l'Autriche réunissait en Transylvanie, il était impossible à l'armée du prince Gortchakof de rester éparpillée dans les principautés depuis Kalafat jusqu'à Galatz sans places fortes, sans base d'opérations, sans lieux sûrs de dépôt pour ses vivres et pour son matériel. Il était imprudent de ne pas évacuer le pays, et il était dur de le faire après une campagne pénible et laborieuse où l'on n'avait pas eu d'avantages capables de compenser cette retraite imposée presque sans combat, ou du moins sans avoir encore vu d'autres ennemis que les Turcs, par les nécessités stratégiques et par les manœuvres de la diplomatie. On s'ingéniait à Saint-Pétersbourg pour relever le moral des troupes, pour tâcher de sauver les apparences, pour trouver surtout quelque moyen de frapper un coup brillant sans se compromettre davantage avec les puissances allemandes. On se décida en conséquence à abandonner d'abord la petite Valachie pour concentrer l'armée sur le Sereth, et en même temps on résolut de pousser vivement les opérations qu'on avait assez heureusement commencées sur le Bas-Danube et dans la Dobrutscha, et de les couronner par la prise de Silistrie. On satisfaisait ainsi aux nécessités de la position militaire et politique sans avoir l'air de reculer, en marchant au contraire en avant, mais en restant dans les limites où le traité du 20 avril posait le *casus belli*. Afin de donner plus d'éclat à ce plan d'opérations, le maréchal Paskiévitch était, au mois d'avril, nommé au commandement de l'armée du Danube.

Il serait téméraire de prétendre savoir ce qui s'est passé dans les conseils de l'empereur Nicolas, et d'assurer que ce plan de campagne ait jamais été formulé aussi nettement qu'il vient d'être dit. Les résolutions des Russes, comme celles de toutes les puissances, devaient être incessamment modifiées par les événemens qui se produisaient chaque jour. Si l'on examine cependant leur conduite dans son ensemble, on verra qu'elle suppose les projets que nous leur avons prêtés; c'est tout ce qu'on a voulu indiquer ici. Malgré la réserve qu'auraient dû lui inspirer les souvenirs de ce qui s'était passé dans la campagne de 1828, on assure que l'empereur Nicolas avait encore, en 1854, la prétention de diriger du fond de son cabinet les opérations de ses armées, et on attribue à son immixtion perpétuelle dans des événemens dont il ne pouvait pas être à Saint-Pétersbourg un juge bien compétent les revers que le prince Gortchakof a essuyés dans sa campagne d'hiver. On croit savoir encore que le siége de

Silistrie a été aussi imposé malgré lui au maréchal Paskiévitch, que c'est le dépit de se voir perpétuellement contrarié dans tout ce qu'il voulait faire qui l'a décidé à abandonner le commandement de l'armée, et même on affirme que la blessure qui a servi de prétexte à sa retraite n'a jamais existé.

Les alliés n'avaient cependant pas attendu l'effet que le traité du 20 avril 1854 devait produire à Saint-Pétersbourg pour commencer les hostilités. Dans la Baltique, la flotte anglaise, qui, dès le mois de mars, avait franchi les Belts, s'avançait dans l'est au fur et à mesure que l'adoucissement de la température lui ouvrait le passage, et en attendant qu'elle pût aller montrer son pavillon dans les eaux du golfe de Finlande, elle faisait une chasse active à tous les navires russes. Dans la Mer-Noire, la flotte combinée avait reçu le 10 avril la nouvelle de la déclaration de guerre avec de grands transports d'enthousiame, et dès le 22 elle cherchait à Odessa la réparation d'un outrage commis contre un parlementaire. C'est là que les premiers coups de canon furent échangés. L'affaire en elle-même eut assez peu d'importance, comme le disait avec bon goût l'amiral Hamelin dans son rapport, mais seulement parce que les amiraux de la flotte combinée n'ont pas voulu lui donner de plus grandes proportions. De ce qu'on s'est attaqué seulement au port et aux établissemens publics, les généraux russes ont prétendu dans leurs bulletins une foule de choses extraordinaires. Peut-être sont-ils excusables, parce qu'ils ignoraient ce qu'on voulait faire et les limites que les amiraux avaient eux-mêmes imposées d'avance à leur action. Peut-être cependant seront-ils détrompés un jour, lorsqu'on écrira l'histoire de cette guerre, lorsqu'ils pourront lire le projet de combat arrêté d'avance en conseil, et qui semble être le compte-rendu exact de tout ce qui s'est passé le jour même de l'action, tant l'exécution du programme a été complète. Rien de plus, rien de moins que ce qu'on avait voulu.

C'était le commencement des hostilités, mais ce n'était pas encore la guerre réelle, la guerre qui produit des résultats à la suite desquels on est obligé de faire la paix. Si la guerre n'était pas le moyen, cruel sans doute, mais le seul souvent qui soit possible pour arriver à la paix, ce serait certainement le plus grand crime des nations. La flotte russe, en refusant toute offre de combat, en restant dans ses ports, à la grande déconvenue de nos marins, en ne voulant pas se risquer, même lorsqu'on lui présentait la bataille à infériorité de nombre et de force pour nous, remettait le sort de la guerre aux mains des armées de terre. C'était à elles d'agir. Or, quand il fut bien acquis que le passage des Balkans par les Russes serait considéré par les puissances allemandes comme un *casus belli*, lorsque les événemens de la campagne que les Russes faisaient alors dans la Do-

brutscha et sur les bords du Danube eurent démontré que l'armée ottomane possédait une plus grande force de résistance qu'on ne l'avait d'abord supposé, il n'y avait plus de raison pour l'armée anglo-française de rester à Gallipoli et à Andrinople. Elle était là sur le terrain interdit par le traité du 20 avril, elle aurait eu l'air d'y rester sous sa protection. Elle qui était venue pour prêter assistance au sultan, si elle avait attendu dans les plaines de la Roumélie que l'armée ottomane eût seule repoussé l'ennemi commun, ou eût succombé sous l'effort que les Russes faisaient alors sur les bords du Danube, elle se serait déconsidérée, et il n'y aurait eu en Europe et dans le monde qu'un cri contre elle. Par cela seul qu'elle était maîtresse de la mer, et que la résistance des Turcs donnait assez de garanties de solidité pour qu'on ne fût pas à la merci d'une manœuvre hardie, comme on l'avait été en 1829, il fallait se rapprocher du théâtre des opérations actives, il fallait marcher à l'ennemi. Tel était le sentiment universel et juste dans les troupes des deux nations, et ce fut avec la satisfaction la plus vive qu'elles reçurent l'ordre d'aller prendre position à Varna.

C'était de toute façon une résolution sensée. Si l'armée turque devait succomber, si la place de Silistrie devait être prise, si les Russes, vainqueurs d'Omer-Pacha, devaient rêver un nouveau passage des Balkans, il ne leur était pas permis de laisser à Varna, sur leurs flancs, un corps de quarante ou de cinquante mille hommes, composé de la fleur des armées de l'Angleterre et de la France, et qui, dans le cas d'une marche sur Andrinople, les aurait infailliblement coupés de leur ligne de retraite, de leurs approvisionnemens, de leur base d'opérations. L'armée du maréchal Paskiévitch y aurait péri tout entière, ou bien elle aurait été forcée de venir présenter la bataille aux alliés, et c'était ce qu'ils devaient chercher, ce qu'ils cherchent encore aujourd'hui en Crimée. Si les Turcs réussissaient à se défendre sur la rive droite du Danube, s'ils forçaient les Russes à repasser sur la rive gauche, l'armée alliée pouvait espérer d'arriver assez à temps pour prendre part aux opérations; en tout cas, elle restait toujours sur sa base, en position de se porter sur le Danube, si les circonstances l'exigeaient, ou ailleurs, si les Russes, en se retirant dans l'intérieur des terres avant qu'elle eût le temps de s'organiser pour une campagne méditerranéenne, lui dérobaient la chance de les joindre. Tout le littoral de la Mer-Noire restait toujours exposé à ses coups.

Les événemens devaient aller plus vite que les prévisions des hommes. Les Russes, qui avaient inauguré la campagne par des succès assez brillans, qui avaient forcé le passage du Danube, qui avaient emporté Isaktcha, Toultscha, Matchin, qui avaient pu mettre

le siége devant Silistrie, allaient échouer devant cette place, et, par suite de cet échec, ils repassaient sur la rive gauche du fleuve et évacuaient les principautés avant que l'armée alliée eût pu se mettre sur le pied de campagne, et se pourvoir du matériel et des moyens de transport qui lui étaient indispensables pour aller chercher l'armée russe sur les bords du Danube. C'est le 1er juillet que le maréchal de Saint-Arnaud prend en quelque sorte, par un ordre du jour, position à Varna. C'était déjà dans la nuit du 29 au 30 juin que les Russes avaient levé le siége de Silistrie. Bien que l'honneur principal de la levée du siége, qui a été l'un des événemens les plus importans de la guerre, appartienne sans contredit à l'armée turque, il faut reconnaître que deux causes secondaires y ont aussi puissamment contribué. L'une, ce sont les pertes épouvantables que l'insalubrité du climat et de la saison a fait éprouver aux Russes et devait nous faire subir à nous-mêmes, soit au repos à Varna, soit lorsque l'impatience de rencontrer l'ennemi allait si malheureusement faire entrer une de nos divisions dans la Dobrutscha; l'autre, c'était l'appréhension bien légitime qu'inspirait aux Russes l'arrivée de l'armée alliée à Varna.

Je ne sais ce que les Russes en diront quand ils écriront l'histoire à leur manière; mais ce qui est certain, c'est qu'une très grande partie des travaux, d'ailleurs très bien exécutés, qu'ils firent devant la place, avait pour but exclusif de se protéger contre la possibilité d'une diversion par les Anglais et les Français. Les tranchées qu'ils ont laissées derrière eux à Silistrie ont fait l'admiration de tous les officiers qui les ont visitées, et elles ont dû donner un pressentiment de ce qu'ils ont été capables de faire à Sébastopol comme rapidité et comme excellence de travail. Du reste, ce n'a pas été le seul genre de mérite qu'ils aient montré dans ce siége, si meurtrier pour eux, et qu'ils n'ont abandonné qu'après quarante jours de tranchée ouverte, lorsque la position compromise qu'ils occupaient, et qu'ils n'étaient plus de force à garder, les exposait à la chance d'être jetés dans le Danube. Officiers et soldats semblent avoir fait leur devoir, dans ces circonstances si tristes pour eux, avec une égale ardeur, et le nombre des généraux tués ou blessés suffirait seul à prouver que les chefs ne se ménageaient pas plus que les autres. Par un singulier hasard, le général Schilders, qui est mort des suites d'une blessure reçue devant Silistrie, était l'officier du génie qui, colonel alors, avait dirigé l'attaque de la place en 1829, et le prince Gortchakof, qu'on dit avoir été également blessé au siége de 1854, commandait comme général-major le corps de siége en 1829. C'est au siége de 1854 que se fit remarquer d'une façon particulière un capitaine du génie, M. de Totleben, qui, dit-on, est aujourd'hui général, et qui a bien mérité

sans doute cet avancement si rapide, car c'est lui qui dirige depuis le commencement tous les travaux de la défense de Sébastopol. Mais aussi plus sérieuse a été l'attaque, plus il revient d'honneur aux assiégés. Parmi ceux-ci, il faut distinguer les Égyptiens, qui ont construit, armé et défendu l'ouvrage appelé, d'après eux, fort des Arabes, *Arab-Tabia*, ouvrage de fortification passagère, ouvert à la gorge, armé de neuf pièces de canon seulement, dépourvu de tout revêtement, et contre lequel cependant vint se briser le principal effort des assaillans. Les Russes l'ont battu avec des masses d'artillerie considérables, ils ont plusieurs fois bouleversé ses épaulemens par la mine, par les bombes, par les boulets; ses défenseurs l'ont toujours relevé. Il faut citer encore les Albanais Myrdites, catholiques latins, qui ont déployé une intelligence et une ténacité merveilleuse dans la guerre d'embuscade et de chicane qui s'engagea tout autour de ce point si chèrement disputé. Parmi les hommes, il faut nommer Moussa-Pacha, le colonel Grach et deux officiers anglais de l'armée de l'Inde, MM. Butler et Nasmyth, qui avaient profité d'un congé pour venir faire la guerre sur les bords du Danube. Le premier, capitaine au régiment des chasseurs de Ceylan (*Ceylon riflemen*), fut tué d'une balle au front sur le rempart même d'Arab-Tabia, à la défense duquel il concourut de la manière la plus brillante. Un de ses frères, officier dans l'armée de la reine, a été tué à la bataille d'Inkerman. M. Nasmyth, capitaine d'infanterie dans l'armée de Madras, s'était voué aussi à la défense d'Arab-Tabia, et en même temps qu'il prenait part à l'action, il rédigeait la correspondance du *Times*. Les brillans services qu'il a rendus en cette occasion lui ont valu le rang de major dans l'armée de la reine. On assure que les journaux anglais comptaient cinq correspondans enfermés, pendant le siége, dans les murs de Silistrie.

III.

Ainsi, par terre comme par mer, l'ennemi se dérobait; l'armée russe quittait en hâte la rive gauche du Danube, elle évacuait les principautés, elle menaçait de se retirer dans les profondeurs de la Bessarabie, et sa flotte, toujours immobile sur ses ancres au fond de la rade de Sébastopol, se laissait bloquer sans même avoir l'air de prendre garde à nos croiseurs. Que faire? quelle conduite tenir? quelle entreprise tenter?

Sur ce point, je le sais, les avis ont été et sont encore très partagés. Cependant, malgré tout ce qui est arrivé, malgré les lenteurs, les incertitudes et les cruelles épreuves du siége de Sébastopol, il semble que l'on doive dire encore que ce que l'on a fait était ce qu'il y

avait de mieux à faire, et peut-être la seule chose que l'on pût faire. On discutera les moyens que l'on a employés, on contestera le talent des généraux, la prévoyance des gouvernemens, l'habileté des administrations; on blâmera la fameuse marche tournante sur Balaclava, et peut-être aura-t-on raison : sur tous ces points, il y a beaucoup à dire; mais je ne sais pas encore une bonne raison à donner pour prouver qu'après le siége de Silistrie et la retraite des Russes les armées alliées ont pu songer à autre chose qu'à l'expédition de Crimée, ou que même elles auraient pu ne la pas faire. Je persiste à croire que le projet était bon, qu'il a déjà produit des résultats utiles et avantageux, et, pour n'en citer qu'un, on doit regarder, par exemple, comme un résultat important d'avoir convaincu la Russie qu'on lui faisait une guerre sérieuse, et de l'avoir amenée à accepter en principe le protocole du 28 décembre.

Examinons en effet les diverses hypothèses que l'on a pu mettre en avant.

On dira peut-être que ce qu'il y avait à faire après la levée du siége de Silistrie, c'était de conserver sa position à Varna et d'attendre; mais attendre quoi? Ce n'est pas une solution qui doive être prise au sérieux. Qui pourrait avoir assez de candeur pour imaginer que la Russie aurait songé à traiter avec vous, parce que vous seriez restés à Varna? Les semblans de propositions qu'à la date du 29 juin le comte de Nesselrode adressait à l'Autriche n'étaient-ils pas dérisoires? et si vous aviez voulu y entendre, quel rôle ridicule n'auriez-vous pas joué! Ce n'était pas à Varna, c'était à Toulon et à Portsmouth que vous auriez dû rester. Mais lorsqu'après plus d'un an de négociations où l'Europe avait épuisé tous les moyens de conciliation, deux puissances comme la France et l'Angleterre ont tiré l'épée, est-ce pour la rentrer dans le fourreau quand elles sont arrivées en présence de l'ennemi, en attendant qu'il lui plaise de négocier ou de se moquer d'elles? Qui oserait dire que deux puissances de cet ordre peuvent entrer dans une guerre contre la Russie sans devenir par le fait les principaux belligérans, sans être appelées, à raison même de leur grandeur et de leur état militaire, à prendre la première place sur le champ de bataille, à supporter le plus gros et le plus pesant de la guerre? Vraiment il eût fait beau voir que la France et l'Angleterre laissassent tout le poids de la difficulté sur les épaules des Turcs! Dans quel abîme de déconsidération ne seriez-vous pas tombés, et la belle paix que vous auriez faite, si même il avait plu à l'ennemi de la faire, et comme il se serait gardé d'abuser de la patience dont vous lui auriez donné une preuve si édifiante!

On dira encore que si l'on devait faire quelque chose, c'était dans les principautés et dans la Bessarabie, ou bien dans le Caucase qu'il

fallait agir; mais à ces diverses hypothèses il y a des objections formidables. Qu'eussiez-vous fait dans le Caucase, et en quoi ce que vous y auriez fait aurait-il pu servir au but que vous devez poursuivre dans la guerre, le rétablissement de la paix? Qui vous dit que vous auriez été bien reçus par ces héroïques, mais barbares peuplades, avec lesquelles on essaie depuis plus d'un an de nouer des relations sans avoir encore pu parvenir à aucun résultat? Voyez comment les Circassiens vous ont faussé compagnie l'autre jour, lorsque le *Leopard* et le *Fulton* sont allés attaquer Soudjak-Kale! Peut-être n'a-t-on pas fait de ce côté des efforts assez considérables; en débarquant quelques milliers de réguliers turcs, conduits par des officiers du génie et de l'artillerie et pourvus d'un matériel respectable, il ne serait pas impossible d'enlever la chaîne de postes fortifiés qui représente aujourd'hui la seule route ouverte par terre à la Russie pour communiquer avec la Géorgie. Ce serait sans nul doute un résultat de quelque importance, car il mettrait en péril tout l'héritage conquis de ce côté par Pierre le Grand et par ses successeurs. Peut-être n'a-t-on pas tiré tout le parti qu'on aurait pu des moyens d'action dont on disposait dans le Caucase; qui osera dire cependant que la Russie aurait demandé la paix, parce qu'on aurait réussi dans une campagne de ce genre? qui soutiendra que c'était là un plan d'opérations digne d'occuper les armées de la France et de l'Angleterre?

Le projet de passer le Danube et d'attaquer les provinces méridionales de la Russie européenne est plus spécieux, toutefois il ne résiste pas mieux à une discussion loyale. Il est une première raison qui à nos yeux suffirait pour le faire condamner sans appel : c'est qu'une campagne faite dans ces provinces devait avoir pour conséquence la plus probable de changer le caractère de la guerre. Au lieu de faire une guerre toute politique et d'équilibre, on allait droit à la guerre révolutionnaire. Je sais bien que les réfugiés de toutes les nations qui abondent aujourd'hui dans le Levant, et qui assiégeaient en foule les quartiers de nos généraux, cherchaient à les entraîner dans cette voie; mais à coup sûr on ne saurait trop louer les généraux d'avoir résisté, au moins les principaux d'entre eux. C'était pour maintenir l'intégrité de l'empire ottoman, c'était pour obtenir de la Russie des garanties contre le retour des complications où l'Europe avait été jetée, que les alliés avaient pris les armes, et non pour révolutionner la Pologne ou la Hongrie. Une pareille entreprise eût changé tout l'état politique de l'Europe, rompu les alliances qui étaient en train de se former, décidé contre vous les hésitans, fait jeter le masque à tous vos ennemis secrets. Quelle folie de tenter une pareille aventure, lorsque l'Autriche paralysait à votre bénéfice une partie notable des forces de la Russie, lorsqu'elle se chargeait

de garder pour vous les principautés, lorsque désormais elle répondait matériellement, aussi bien que moralement, de l'intégrité du territoire turc!

Une autre raison, et qui sans doute ne vaut pas moins que la première, c'est que l'armée n'était pas en état d'entreprendre une pareille campagne. De ce que l'on avait pu faire en un mois, grâce aux merveilleux progrès de la navigation à vapeur et au développement du matériel naval, ce qu'il eût été impossible de faire en un an un quart de siècle plus tôt, il ne faut pas conclure que le temps et l'espace sont supprimés. On avait transporté des troupes avec une rapidité incroyable, on avait pu les débarquer sans imprudence, parce qu'on était toujours sûr avec la flotte de pouvoir les maintenir et les ravitailler, mais on n'avait pas encore leurs équipages; les navires restaient toujours leur base d'opérations, leurs magasins, leurs dépôts, dont il était impossible de les séparer. Les ressources manquaient encore pour faire un mouvement en avant autrement que par mer ou le long de la côte; les correspondances de l'armée, nous en appelons aux souvenirs de tout le monde, n'étaient-elles pas alors unanimes pour affirmer que les alliés ne pouvaient pas, faute de moyens de transport, se rendre de Varna à Silistrie? A bien plus forte raison n'auraient-ils pas pu franchir le Danube et se lancer dans l'intérieur de la Russie, au milieu de plaines où l'ennemi n'eût pas manqué, comme autrefois les Scythes fuyant devant Darius, de faire le désert autour de vous partout où il aurait été encore à faire. Vous auriez peut-être commencé par les siéges d'Ismaïl et de Réni. Ce ne sont pas, il est vrai, des places aussi fortes ni surtout aussi bien armées que Sébastopol; mais si, même dans l'état où vous êtes aujourd'hui, vous avez encore tant de peine à mener votre matériel de siége de Balaclava ou de la baie de Kamiesh jusqu'à vos tranchées, comment vous y seriez-vous pris pour l'expédier depuis la mer jusqu'à Réni ou jusqu'à Ismaïl? Et le climat, qui a fait tant de victimes parmi vos troupes en repos dans leurs cantonnemens de Varna, quel mal ne leur eût-il pas fait dans les plaines et dans les marais du Danube? Si vous voulez savoir ce qu'il aurait pu vous en coûter, relisez les tristes récits qui ont paru dans le temps sur les pertes qu'a faites l'armée russe en évacuant les principautés, quoiqu'elle eût à peine à se défendre contre les Turcs. Et puis où, dans la Bessarabie, auriez-vous trouvé une position comparable à celle que vous occupez sur le plateau de Chersonèse? Avec ce que vous aviez de monde, comment auriez-vous pu faire des siéges d'un côté et résister de l'autre aux armées de secours que la Russie pouvait jeter sur la Bessarabie bien plus facilement qu'en Crimée? C'est cent cinquante ou deux cents lieues de plus pour elle à faire faire à

chaque soldat qu'elle expédie sur Sébastopol, à travers des pays et des steppes encore moins faciles que les plaines de la Bessarabie, et qui par exception semblent n'avoir pas de traînage pendant l'hiver! Celui qui vient de s'écouler a été assez long, assez rude; ce n'est ni la neige ni le froid qui ont manqué, et cependant il ne paraît pas, quoi qu'on en ait dit, que les traîneaux aient rendu quelques services au sud de l'isthme de Pérécop; tout ce que nous pouvons savoir porte au contraire à croire que les renforts n'ont pu arriver à l'armée du prince Menchikof qu'avec des peines inouies, en laissant beaucoup de monde et presque tout leur matériel sur la route.

L'expédition de Crimée, ou pour mieux dire le siége de Sébastopol, ne présentait aucun de ces inconvéniens. Pour le faire, l'armée n'avait pas à quitter sa base d'opérations : la flotte et la mer, par laquelle elle était toujours sûre de pouvoir tirer des secours et des approvisionnemens. C'était une entreprise qui avait un but fixe, certain, précis, et en attirant la plus grande partie des forces militaires des belligérans dans la Crimée comme en un champ clos, elle empêchait peut-être la guerre d'étendre ses ravages. C'était aussi une entreprise digne des deux grandes nations qui y ont engagé leur honneur, car c'était marcher droit au but, aller chercher l'ennemi dans son fort pour lui ôter les armes dont il s'était servi pour troubler la paix du monde. S'attaquer à Sébastopol, c'était d'ailleurs rester fidèle à l'esprit de la guerre que l'on faisait pour obtenir par la force, puisqu'on ne pouvait les obtenir par les négociations, des garanties contre une surprise heureuse dirigée sur Constantinople. On avait pris les armes pour mettre l'empire ottoman à l'abri de la menace que cette forteresse, cette place d'armes organisée pour l'agression perpétuelle, faisait sans cesse peser sur lui. Rien ne devait mieux prouver à l'Europe qu'on ne suivait pas d'autres projets que ceux qu'on avait annoncés. Sous le rapport de la politique générale, le siége de Sébastopol était sans danger, et ceux qui prétendent que la paix en a été rendue plus difficile seraient sans doute bien embarrassés de répondre, si on leur demandait pourquoi la Russie se montrerait plus irritée, ou serait plus empêchée de négocier, parce qu'on a envahi la Crimée que parce qu'on eût envahi la Finlande ou la Bessarabie! Il est un fait cependant qu'il est encore difficile d'expliquer, c'est qu'après avoir pris une aussi grande résolution, les gouvernemens alliés n'aient pas précipité aussitôt tout ce qu'ils pouvaient avoir de ressources disponibles en hommes et en matériel sur la Crimée, qu'ils n'aient pas déployé, dès le jour où l'expédition fut arrêtée en principe, la merveilleuse activité dont ils ont fait preuve après la bataille d'Inkerman. La guerre contre la Russie est toujours une grande

guerre, surtout quand il s'agit d'aller la faire sur le territoire russe.

L'expédition se fit donc, et d'abord tout parut lui sourire. Le temps lui fut propice, et sa navigation ne fut pas inquiétée par l'ennemi. On a peine à le comprendre. En effet, bien que l'on ne doive avoir qu'une confiance très limitée dans les divers états qui ont été publiés de la flotte russe, il semble cependant acquis que dans les premiers jours du mois de septembre 1854, au moment où l'escadre combinée partit de Baltchick suivie d'un immense convoi (quatre ou cinq cents voiles), il existait dans le port de Sébastopol une centaine de bâtimens de guerre armés, dont neuf vaisseaux de ligne au moins et cinquante ou soixante canonnières. On se demande encore pourquoi les Russes n'essayèrent pas de tirer un parti quelconque d'un armement aussi considérable. Ils n'avaient sans doute pas de chance de remporter une victoire navale sur les alliés, très supérieurs en force et surtout en tactique navale; cependant s'ils eussent fait une sortie en masse de Sébastopol, s'ils se fussent précipités sur un convoi qui occupait plusieurs lieues en longueur, qui, composé de bâtimens de toutes les espèces et de toutes les dimensions, devait nécessairement naviguer dans un certain désordre, on ne sait pas ce que, les circonstances aidant et avec l'imprévu qui joue toujours un si grand rôle à la mer et dans les opérations militaires, ils auraient pu produire. Il est probable qu'ils auraient presque tous succombé sous le feu de nos vaisseaux, ou même sous l'avant de nos frégates à vapeur; pourtant ils avaient de bien grandes chances aussi de jeter la panique dans le convoi, de le forcer à se séparer, de faire des avaries à un certain nombre des transports, et sinon de désemparer l'expédition, au moins de faire en sorte que pour un mois ou six semaines il fût impossible de la réunir et de la remettre en état. Or six semaines, c'était partie gagnée pour les Russes, car il est à peu près certain qu'une fois le mois d'octobre passé, l'expédition aurait dû être remise au printemps de l'année suivante. Je sais bien que la flotte russe aurait disparu à peu près tout entière dans cette tentative désespérée; mais n'était-ce pas pour elle un sort plus honorable que celui qui lui était réservé d'être coulée bas par les mains de ses équipages pour servir de barricade au fond de la mer?

De même le débarquement se fit de la manière la plus heureuse, sur une plage bien choisie, où les circonstances locales sauvaient aux assaillans la plupart des dangers qui accompagnent toujours une opération si délicate. Il fallut cependant trois journées entières pour l'accomplir, et dans ce cas encore, comme dans le précédent, on ne s'explique pas l'inactivité des Russes. Ils étaient campés à six lieues au plus du point de débarquement, dans une position formidable, hérissée de redoutes et d'artillerie, et qu'ils auraient dû, à ce qu'il

semble, regarder comme une place d'armes, comme une forteresse sous le canon de laquelle ils pouvaient se croire assurés de trouver toujours un couvert certain dans l'hypothèse où, la fortune des armes trahissant leur courage, ils eussent été forcés de reculer devant les envahisseurs. Et ce qui devait les inviter d'autant plus à s'opposer au débarquement, à contester le terrain pied à pied, c'était ce qu'ils savaient indubitablement, que les alliés n'avaient que très peu de cavalerie (1,000 hommes au plus), et sans cavalerie pas de victoire décisive en rase campagne, pas de crainte pour l'armée du prince Menchikof d'être empêchée de se reformer sous les batteries qu'elle aurait retrouvées derrière elle. « Je regretterai toute ma vie, disait le maréchal de Saint-Arnaud dans son rapport, je regretterai toute ma vie de n'avoir pas eu là mes deux régimens de chasseurs d'Afrique. » Ce n'était pas le nombre qui manquait aux Russes, car sur le champ de bataille de l'Alma ils opposèrent aux cinquante mille hommes que les alliés avaient débarqués des forces à peu près égales; ce n'était pas la confiance non plus, car on donne pour certain que le prince Menchikof avait fait disposer sur les hauteurs de l'Alma des tribunes pour les dames, invitées par lui à venir voir comment il jetterait l'armée alliée dans la mer. S'il eut jamais cette présomption, il en fut bien puni lorsqu'au jour de la bataille il vit ses positions emportées par les Anglais avec le flegme britannique, et ses régimens enfoncés par la furie française avec une impétuosité telle que les Russes, se croyant sans doute attaqués par de la cavalerie, formaient des bataillons carrés pour résister aux charges des zouaves, fait unique peut-être dans l'histoire de la guerre, et qui a singulièrement flatté l'orgueil de ces vaillans soldats.

L'effet produit sur les Russes par la journée du 20 septembre fut de toutes manières considérable. Il leur fallut plus d'un mois pour se remettre, et ce fut le 25 octobre seulement, après avoir reçu de nombreux renforts et composé une nouvelle armée, qu'ils se crurent en état d'entreprendre quelque chose contre les alliés. Il paraît même que ce ne fut pas seulement la force physique et l'organisation matérielle des régimens russes qui furent brisés à l'Alma; on peut croire aussi que leur moral fut pendant quelques jours très vivement ébranlé, au moins c'est ce que l'on est en droit de conclure de tous les témoignages qui en ont été rendus jusqu'ici, des bulletins qui ont paru, et même de certaines omissions ou de certains passages du très remarquable rapport que les journaux de Saint-Pétersbourg publièrent un mois après l'action, sous la signature du prince Menchikof. Deux circonstances suffiraient d'ailleurs seules à le prouver : la première, c'est la facilité avec laquelle l'armée alliée accomplit son mouvement sur Balaclava, sans être inquiétée, ne ren-

contrant l'ennemi que sur un seul point, par suite d'une surprise réciproque, et prenant les Russes dans de telles dispositions, qu'ils s'enfuirent devant une tête de colonne composée de quelques compagnies de tirailleurs, à qui même ils abandonnèrent sans la moindre résistance une assez forte partie de bagages. Une armée pourvue d'une cavalerie nombreuse et combattant sur son propre territoire ne peut se laisser surprendre dans de pareilles conditions, presque sous le canon d'une place forte telle que Sébastopol, que parce qu'elle a l'esprit occupé d'autre chose que de la nécessité de battre l'ennemi. De même la précipitation avec laquelle fut coulée la flotte dans l'après-midi du 23 septembre, lorsque les vigies signalèrent l'escadre française débouchant du cap Loukoul, témoigne d'un certain désordre dans les idées. Les cinq vaisseaux et les deux frégates qui, réunis par des chaînes, beaupré sur poupe, formaient une estacade de batteries continue sur tout le travers de la passe, présentaient avec les forts de la rade un obstacle qu'il eût été tout au moins très difficile et très coûteux de franchir. En tout cas, il était naturel de laisser à nos canonniers le soin de couler ces navires. Pourquoi les Russes ont-ils voulu leur épargner cette peine? Ce fut une résolution désespérée, prise à l'improviste dans un moment de trouble, et ce qui le prouve, c'est que l'exécution fut faite par les canons de la place, sans qu'on ait songé à rien enlever du précieux matériel qui se trouvait à bord, sans même qu'on ait donné le temps aux hommes des équipages d'emporter leurs sacs!

Aussi est-il fort à regretter que les alliés n'aient pu tirer immédiatement parti de la victoire de l'Alma. La bataille est du 20 septembre, et c'est seulement dans l'après-midi du 23 que l'armée se remit en marche. Que serait-il arrivé si les Anglais prêts en même temps que nous, car nous étions en mesure dans la journée du 21, eussent obéi à l'impulsion du maréchal de Saint-Arnaud, qui voulait marcher droit sur Sébastopol, distant de six ou sept lieues seulement? Malheureusement il n'en fut pas ainsi, les Anglais n'eurent achevé d'enterrer leurs morts et d'embarquer leurs blessés que quarante-huit heures après nous. Ce fut une dépense de temps très précieux, qu'il ne faudrait pas cependant reprocher trop vivement à nos alliés. Le nombre de leurs morts, de leurs blessés et de leurs malades était beaucoup plus considérable que le nôtre, et en second lieu la place qu'ils occupaient, la gauche de l'armée, les tenait plus éloignés que nous de la côte, rendait leurs communications avec la mer plus lentes et plus difficiles. A ces inconvéniens, qui résultaient de la force des choses, il faut ajouter aussi que les Anglais s'étaient embarqués dans cette expédition sans équipages d'aucune espèce, sans voitures d'ambulance, sans aucun moyen de transports. Tous

leurs malades, tous leurs blessés devaient être portés un à un, à épaules d'hommes, par des corvées que fournissaient les bâtimens de guerre. C'était une grande imprudence sans doute que de se lancer dans une pareille entreprise en étant aussi médiocrement équipé, et dès ce jour on aurait pu appliquer à l'armée anglaise la phrase que M. Layard, dans un article du *Quarterly Review*, attribue au général Bosquet lorsque, le 25 octobre suivant, il voyait partir la cavalerie anglaise, commandée par lord Cardigan, pour la brillante charge d'où elle allait revenir si mutilée : *C'est magnifique, mais ce n'est pas la guerre*. Qu'il soit authentique ou non, le mot est d'une justesse frappante, et en rendant un hommage mérité aux grandes qualités que les Anglais ont déployées dans cette rude campagne, il dit aussi par où ils ont péché : le défaut d'expérience chez les officiers combattans et le manque d'organisation dans les services administratifs, qui ont souvent paralysé les efforts du courage le plus héroïque, ou fait dépenser dans des entreprises éclatantes, mais sans résultats possibles, une multitude d'existences précieuses.

Si regrettable que fût cette perte de temps, elle n'a rien été cependant en comparaison de la perte bien autrement sensible qu'allait faire l'armée alliée. Le maréchal de Saint-Arnaud, qui était l'âme de l'expédition et qu'une énergie presque surhumaine avait pu seule maintenir sur son cheval pendant la bataille, était frappé à mort. Dès le 23, il semble déjà apparent que cet esprit si entreprenant, cette volonté si ferme et si hardie dans ses desseins ne domine plus les conseils des alliés. Le barrage improvisé par la flotte russe à l'entrée de Sébastopol vient modifier les situations et détermine le mouvement sur Balaclava, qui fixe le sort de la campagne. Mais qui a inspiré cette idée? qui a fait adopter cette résolution? C'est ce que nous ignorons encore. Tout ce que nous savons, tout ce que nous pouvons deviner, c'est que le sacrifice consommé par les Russes a fait changer le plan d'opérations, et que le changement ne s'est fait qu'après de certains tâtonnemens dont les traces sont visibles dans les mouvemens des troupes et des flottes, mais que personne n'a encore racontés, et qui très probablement n'eussent pas existé si le maréchal de Saint-Arnaud eût encore été dans la plénitude de ses forces. C'est un point que l'histoire éclaircira plus tard.

Quoi qu'il en soit, au lieu de se porter sur le nord de Sébastopol et d'attaquer la place de ce côté, comme il paraît être à peu près sûr qu'on l'avait projeté dans le principe, l'armée alliée prit le parti de changer complétement de système et d'attaquer par le sud, lorsque l'échouage de la flotte russe lui ôta l'espoir de forcer l'entrée de la rade et d'emporter la place par un coup de main. Elle se mit en route pour Balaclava, et cette manœuvre, qui, dans le commence-

ment, fut vantée comme un trait de génie, a été depuis critiquée avec une vivacité qui ne fait que s'accroître. Je ne saurais avoir la prétention de juger entre les deux opinions extrêmes qui se sont prononcées à ce sujet, mais j'essaierai de les résumer chacune en exposant les principaux argumens sur lesquels elles s'appuient. Cette réserve est d'autant mieux imposée à un écrivain qui n'est pas du métier, que chacune des deux opinions a de très bonnes raisons à faire valoir pour se justifier.

Pour quiconque a jeté les yeux sur les innombrables cartes et plans qui ont été publiés depuis un an, et nous devons supposer que tous nos lecteurs sont dans ce cas, l'idée d'attaquer Sébastopol par le côté nord après la victoire de l'Alma est celle qui se présente comme la plus simple et la plus naturelle. En effet, le côté nord de la place n'était couvert à cette époque que par un ouvrage isolé, un fort octogone capable de contenir et de loger une garnison de quatre mille hommes au plus, établi sur un plateau de peu d'étendue, mais d'un relief très élevé et du haut duquel on peut envoyer presque impunément des boulets et des bombes sur toute la rade et sur la moitié peut-être de la ville construite de l'autre côté de la baie. Une fois maîtresse de ce point, l'armée alliée couvrait de ses feux la flotte et l'arsenal ennemis, elle atteignait le véritable but de l'expédition, qui était de détruire les élémens de la puissance maritime de la Russie dans la Mer-Noire, car sans doute alors on ne rêvait pas l'occupation permanente de Sébastopol et encore moins la conquête de la Crimée. Ce qui devait rendre ce plan d'attaque d'autant plus séduisant, c'est que, ne pouvant songer à l'investissement de la place avec le petit nombre de troupes dont on disposait, et pressé d'ailleurs d'arriver vite à un résultat, on pouvait, grâce aux circonstances topographiques, s'approcher très près de ce fort par le nord et par l'est sans avoir rien à redouter de ses feux; c'est que pour l'emporter, dût-on entreprendre un siége régulier, on n'avait de travaux à faire que sur un arc de cercle de 5 ou 600 mètres de développement. Circonstance non moins importante pour une armée qui avait encore à débarquer tout son matériel, on devait ainsi se croire certain de pouvoir ouvrir une brèche sur l'un des saillans avec un nombre de canons comparativement très réduit. Pour tout le reste, les conditions devenaient à peu près égales entre les deux armées, car tous les ouvrages qui existaient alors sur la rive septentrionale de la baie de Sébastopol et qui baignent leur pied dans ses eaux, le fort Constantin, les batteries de Sivernaia, etc., ne pouvaient absolument rien pour concourir à la défense du fort du nord; lorsqu'on l'eût occupé, ils étaient réduits par le fait même à l'impuissance définitive; on n'avait plus en quelque sorte qu'à laisser tomber du haut

du plateau les bombes et les obus pour rendre tous ces ouvrages inhabitables, pour forcer l'ennemi à les évacuer.

Il y avait pourtant une objection considérable à ce plan, qui au premier abord semble si simple : c'est que la côte ne présentait dans le voisinage aucun point de débarquement où l'on se considérât comme certain de pouvoir mettre à terre en sécurité, avec la rapidité convenable, tout le matériel que l'opération exigeait. On venait d'apprendre par expérience à Old-Fort que dans ces parages il suffisait d'un peu de houle et d'une faible brise pour produire un ressac qui rendrait difficiles les communications de la flotte avec la terre et le débarquement d'objets aussi peu commodes à manier que des pièces de canon du poids de trois et de quatre tonnes. Cette considération toute puissante paraît avoir déterminé la marche de l'armée sur Balaclava, où l'on était sûr de rencontrer les conditions que l'on désespérait de trouver au mouillage de la Katcha ou à l'embouchure du Belbec. Quant aux baies de Kamiesh et de Kazatch, qui en définitive sont devenues les points principaux et les plus favorables de débarquement, on ignorait alors le parti qu'on en pouvait tirer; c'était à qui, des Anglais et des Français, n'y irait pas; on n'avait confiance que dans le port de Balaclava. Il ne manque cependant pas de gens qui critiquent le parti qui fut pris, qui pensent encore que l'on aurait dû persister dans le premier projet, qui allèguent que l'on était dans la belle saison, que l'on avait encore, comme l'événement l'a prouvé, plus de cinquante jours de beau temps devant soi, que c'était plus qu'il n'en fallait pour enlever le fort détaché du nord, et qu'enfin on n'a pas gagné ce que l'on croyait posséder à Balaclava, car dans le coup de vent du 14 il s'est perdu de ce côté tout autant de navires qu'au mouillage si décrié de la Katcha.

Quoi qu'il en soit, le mouvement de l'armée sur Balaclava s'accomplit heureusement, sans rencontrer aucune difficulté de la part de l'ennemi, et en vérité on doit s'en étonner. Au lieu de s'enfoncer dans l'intérieur du pays, si les Russes avaient entrepris de défendre les formidables positions des plateaux de la Chersonèse, ils auraient pu mettre l'armée alliée dans la situation la plus difficile. Séparée de la mer, c'est-à-dire de ses magasins et de ses dépôts flottans, dépourvue presque complétement de moyens de transports par terre, elle n'avait guère de vivres avec elle que ce que les sacs des soldats, remplis à la Katcha et sur le Belbec, pouvaient contenir (huit jours au plus), et si, dans les défilés de la Tchernaïa, elle eût rencontré une résistance sérieuse, elle aurait eu sans doute de cruelles épreuves à subir. On ne sait pas encore ce qui a pu empêcher les Russes de tenter l'aventure. Ils venaient d'être vigoureusement battus à l'Alma, cela est vrai; mais ils avaient derrière eux une grande

place de guerre qui devait les encourager à reprendre confiance. Quoi qu'en dise le prince Menchikof dans son rapport, ils ne pouvaient pas craindre d'être coupés de leurs communications avec l'intérieur aussi longtemps que Sébastopol restait en leur pouvoir. Ils devaient connaître, à cent hommes près, le chiffre de l'armée à laquelle ils avaient affaire, et ils ne pouvaient pas imaginer que cette armée, à peine aussi nombreuse que la leur, eût la prétention d'investir Sébastopol, et encore moins de les y renfermer eux-mêmes. Eussent-ils été battus dans la vallée de la Tchernaïa et battus encore sur les plateaux de la Chersonèse, ils étaient toujours sûrs de conserver une sortie et leurs communications avec l'intérieur, soit par le nord, soit par le sud de la place.

Mais, tandis que l'armée russe filait sur Simphéropol, les alliés arrivaient le 27 septembre à Balaclava, et s'établissaient le lendemain au-dessus de la place, dans des positions qu'ils ne devaient plus quitter. Le sort de la campagne était fixé; ils avaient gagné par ce mouvement, et grâce à la facilité avec laquelle il s'était exécuté, des avantages d'une haute importance. Désormais leurs communications avec la mer étaient assises sur des bases certaines, infaillibles. Le service de leurs approvisionnemens était assuré contre toutes les chances des événemens naturels ou militaires. Ils avaient la certitude de pouvoir débarquer sans encombre l'immense matériel de guerre et de siége dont ils allaient avoir besoin. Enfin, et c'était là une considération d'un très grand poids, ils trouvaient sur les plateaux de la Chersonèse des positions inexpugnables, où ils défiaient en pleine sécurité, quelles que fussent d'ailleurs les vicissitudes du siége, tout ce que la Russie pouvait envoyer de forces contre eux. Ils occupaient maintenant une forteresse naturelle où ils pouvaient tout braver, et pour une armée qui opérait à six cents ou à mille lieues de chez elle, devant une des plus grandes places de guerre du monde, à la veille de la mauvaise saison, avec la perspective d'attirer sur elle toutes les ressources disponibles d'une puissance militaire telle que la Russie, c'était déjà avoir acquis des résultats de premier ordre que d'être dans une pareille situation.

Cependant, comme il faut à chaque médaille son revers, l'attaque de Sébastopol par le côté sud entraînait pour les alliés, au point de vue du but à obtenir, c'est-à-dire la prise de la place, des conditions plus difficiles que ne l'eût fait l'attaque par le côté nord. L'assiette de la position était plus solide, on avait plus de sécurité pour les opérations; mais aussi pour agir contre l'ennemi, pour faire le siége, on s'y prenait par le côté qui présentait peut-être le plus d'obstacles. Attaquer Sébastopol par le sud, c'est faire ce que ferait un homme qui, chargé de desceller une chaîne fixée dans un mur,

commencerait son travail non pas par l'anneau qui tient à la muraille, mais par l'autre bout de la chaîne, et se mettrait dans l'obligation d'avoir à détruire tous les anneaux l'un après l'autre. La tour Malakof, le bastion du Mât, le bastion central sont les anneaux de la chaîne. En second lieu, si les nouvelles positions de l'armée alliée étaient très fortes, elles présentaient un développement hors de proportion peut-être avec le nombre des hommes que l'on pouvait employer, même en y ajoutant les renforts qu'il était raisonnable d'attendre dans un avenir prochain. En effet, la ligne sur laquelle on se tenait seulement sur la défensive, sur le pied d'observation, c'est-à-dire la distance qui sépare Inkerman de Balaclava, ne compte pas moins de trois lieues de longueur, et le front d'attaque se développe en arc de cercle, du fort de la Quarantaine à Inkerman, sur une étendue de 8,000 mètres, qui a exigé, pour être mis dans l'état formidable où il se trouve aujourd'hui, plus de 40 kilomètres, plus de dix lieues de tranchées creusées en partie dans le roc, et dont les épaulemens ont en beaucoup de points reçu 18 ou 20 pieds d'épaisseur, afin de résister aux calibres énormes de l'artillerie russe. C'était avec une armée de cinquante à soixante mille hommes seulement qu'on commençait de si gigantesques travaux contre une place non investie, dont la garnison a dû être souvent, comme à Inkerman, supérieure en nombre aux assiégeans, contre un arsenal dont l'inépuisable matériel, accumulé depuis des années pour la conquête d'un empire, a pu suffire aux prodigieuses consommations des six derniers mois! Je n'entrerai pas dans les détails de ce siége extraordinaire; je n'ai pas autorité pour en parler, et je confesse que, malgré toutes les sources d'information auxquelles j'ai puisé, je ne dispose pas de renseignemens suffisans pour entreprendre l'histoire si délicate de tous ces travaux d'approche, de tranchées, de construction de batteries, etc., lors même que j'aurais assez de présomption pour ne pas sentir mon incompétence. C'est une œuvre qui ne pourra être tentée que par l'un des acteurs de ce long et terrible drame. Il est cependant dès aujourd'hui quelques observations générales qu'il me sera sans doute permis de présenter.

Quand on revient sur ses souvenirs, ce qui frappe du côté des Russes depuis que nous sommes allés les trouver chez eux, c'est la vigueur de la résistance. Ils n'ont pas d'initiative, mais, en toute occasion où on les rencontre, on a affaire à une opiniâtreté merveilleuse. Il faut que nous entreprenions quelque chose pour éveiller leurs idées, mais alors ils se mettent à l'œuvre avec énergie, exécutant avec une fidélité, une discipline scrupuleuses tout ce que les livres de l'art de la guerre enseignent de faire dans tel ou tel cas donné. Il faut que le développement de nos forces et de nos res-

sources nous permette d'approcher du mont Sapone pour qu'ils songent à y construire ces redoutes que l'on vient de disputer si chèrement, et du haut desquelles ils auraient pu nous faire tant de mal, lorsque l'insuffisance de nos moyens nous arrêtait sur notre droite. Mis vingt fois dans une situation où ils auraient dû essayer quelque chose par eux-mêmes, ils n'ont rien fait, rien tenté; mais pendant le siége, et sans doute parce que nous nous trouvions à la portée de leurs regards, ils ont contesté pas à pas chaque pouce de terrain sur lequel nous avons voulu nous établir, ils ont été infatigables dans les sorties, dans les surprises de nuit, dans l'emploi des mille et une recettes indiquées par tous les traités spéciaux pour harceler, harasser l'assiégeant, pour le priver de sommeil, le tenir dans des alertes perpétuelles qui agissent sur la santé des troupes autant et plus encore que le fer et le feu. Dans cette longue et si coûteuse campagne, on a beau chercher, on ne voit les généraux russes faire nulle part preuve d'imagination; ils ne cherchent pas à contrarier la navigation de l'armée envahissante, ils nous permettent de débarquer sans coup férir, ils nous laissent nous promener tranquillement jusqu'à Balaclava et occuper, sans conteste de leur part, les plateaux de la Chersonèse, et c'est aussi sans avoir à rien combattre que leur résistance que depuis six mois passés nous faisons le siége de Sébastopol. Il n'y a eu qu'une exception, le 5 novembre, le jour de la sanglante bataille d'Inkerman. Cette fois, mais cette fois seulement, les Russes prennent sérieusement l'offensive. L'entreprise, il faut le dire, était bien conçue, quoiqu'il y ait eu dans l'exécution, dans l'ordonnance de la bataille, quelque chose de barbare, non pas vis-à-vis de nous, que les Russes avaient le droit de vouloir détruire, mais à l'égard de leurs soldats, qu'ils offraient à nos coups en masses si compactes et si serrées, que le moindre nombre d'entre eux seulement pouvait faire usage de ses armes, tandis qu'aucune de nos balles ne se perdait sans faire une ou plusieurs victimes dans ce flot d'hommes sous lesquels ils avaient espéré nous noyer. Aussi la fin de la journée a-t-elle présenté ce résultat, sans pareil peut-être dans l'histoire, d'une armée qui met hors de combat à l'ennemi un plus grand nombre d'hommes qu'elle n'en a eu elle-même d'engagés dans l'action. Du côté des alliés, 14,000 hommes seulement, 8,000 Anglais et 6,000 Français, prirent part à la bataille, et la perte qu'ils ont fait subir aux Russes doit être évaluée à 15,000 ou à 20,000 hommes tués ou blessés, 20,000 encore plutôt que 15,000. En vérité, plus on réfléchit sur les incidens de cette guerre, plus vivement on est entraîné à croire qu'en Russie l'influence d'un despotisme établi depuis longtemps et exercé sans pitié a fini par frapper de stérilité toutes les imaginations, par inspirer à tous le

mépris de la vie des hommes : — *de ces gens-là il y en a toujours.*

Cependant, pour être tout à fait juste, même avec l'ennemi, il faut reconnaître d'abord que la défense de Sébastopol a contribué à relever l'honneur des armes russes, singulièrement compromis après Silistrie et Bomarsund. Il faut aller plus loin et ajouter que les faits doivent porter les esprits sérieux à revenir sur certaines données qui semblaient être acquises. Ainsi, par exemple, bien des gens croyaient qu'en allant en Crimée, on allait se trouver devant une armée où le nombre des mécontens était immense, où les déserteurs se présenteraient en foule. Il faut constater au contraire que les transfuges ne sont pas nombreux, et que même à la suite d'une victoire on fait peu de prisonniers. Ainsi encore on se croyait autorisé par l'exemple du passé à tenir pour certain que l'administration de l'armée russe était déplorable, que le vol et la concussion y étaient de règle générale, et que par suite le soldat était nécessairement mal tenu et mal équipé. Loin que telle soit la vérité, nos soldats, après toutes les grandes affaires, ont constaté, sur les innombrables morts auxquels ils ont dû rendre les derniers devoirs, la propreté des hommes, le complet des sacs, la bonne qualité et l'excellent état d'entretien de tous les objets d'habillement ou de fourniment réglementaire. Sous tous ces rapports, l'armée russe a certainement fait de très grands progrès pendant le règne de l'empereur Nicolas, depuis les campagnes de 1828 et 1829. Il y a plus, dans les deux armes du génie et de l'artillerie, où nous nous estimions certainement supérieurs aux Russes, ils nous ont montré qu'à tout prendre ils étaient au moins pour nous des ennemis très respectables. Si les généraux en chef ont été pauvres en combinaisons, en inventions stratégiques, le général de Totleben, qui dirige, comme officier du génie, les travaux de défense de Sébastopol, a dans son arme fait preuve d'une activité et d'une énergie qui méritent les plus grands éloges. Quelle que soit désormais l'issue du siége, il y aura conquis une réputation des plus honorables. De même l'artillerie des Russes a déployé dans toute la campagne des qualités auxquelles on ne s'attendait certainement pas. Je ne parle pas de l'abondance de son matériel, c'est un produit du gouvernement général; mais je parle de la vivacité et de l'exactitude de son tir, de la confection de ses artifices, et surtout de l'extraordinaire mobilité qui lui a permis de retirer du champ de bataille de l'Alma ou d'amener sur celui d'Inkerman des pièces de calibres que l'on regardait jusque-là comme consacrés uniquement aux remparts ou aux batteries de siége. On lui reproche, il est vrai, de quitter trop tôt la partie, on dit que sur le terrain elle ne soutient pas assez ses troupes, et que la peur de perdre ses pièces lui fait abandonner le

champ de bataille plus vite que peut-être elle ne devrait le faire; on prétend que les généraux, pour n'avoir pas à craindre de rapporter à l'empereur Nicolas qu'ils avaient laissé tant ou tant de pièces dans les mains de l'ennemi, commençaient toujours leur retraite, quand ils se croyaient compromis, en sauvant leur artillerie et sacrifiant leurs soldats : tout cela est possible et sans doute fondé; mais ce qui est certain, c'est qu'à l'Alma on n'a pris aux Russes que trois pièces de canon et pas une seule à Inkerman.

Quels que soient cependant les mérites de l'armée russe, ce qui est mieux constaté encore, c'est la supériorité morale que les armées alliées ont prise sur elle et dans des conditions dont la rigueur pour les nôtres ne saurait être imaginée. Bien des faits d'armes brillans, dont les dates sont encore présentes à toutes les mémoires, sont là pour attester cette supériorité; mais ce qui doit plus toucher encore que ces épisodes glorieux, c'est ce long et rigoureux hiver passé sur un plateau désert, sous la neige et sous la pluie, dans la gelée et dans la boue, au milieu des privations les plus cruelles, à six cents lieues de la patrie, devant une place pourvue comme il n'en est peut-être pas une autre au monde, sous le feu d'un tonnerre d'artillerie incessant, en présence d'une armée qui, pendant le mois de novembre particulièrement, devait être supérieure en nombre à celle qu'on appelait l'armée assiégeante, — et qui de fait n'a pas, en dépit de tout, lâché sa proie, n'a pas cessé de resserrer les lacs dans lesquels elle voulait la prendre. Les travaux ont été poursuivis plus ou moins activement, selon le nombre des bras dont on pouvait disposer, mais ils n'ont jamais été complétement suspendus. Alma, Balaclava, Inkerman, noms éclatans qui rappellent des actes héroïques, mais qui devraient pâlir devant ces terribles nuits de garde de tranchée où les victimes avaient les pieds gelés, succombaient au froid, à la dyssenterie, au scorbut, à la fièvre, mouraient ou contractaient des infirmités pour le reste de leur vie, silencieusement, tristement, sans le tumulte et sans l'ivresse de la bataille, sans pouvoir dire d'un membre perdu qu'il avait été mutilé par l'ennemi dans une action glorieuse, dans tel jour de victoire, à l'ombre du drapeau déchiré, sous la pluie de la mitraille, au bruit du canon, au son des fanfares guerrières qui célèbrent la mort des héros, qui font oublier sa douleur au soldat blessé, et lui donnent la force de sourire encore à l'honneur du régiment, aux triomphes de ses camarades et de son pays! Qu'on se figure, s'il est possible, ce qu'ont dû souffrir pendant les mois de novembre et de décembre, lorsque les nuits ont seize et dix-sept heures de durée, les huit ou dix mille hommes qu'il fallait fournir chaque jour pour la garde des tranchées, et qui devaient passer presque tout leur temps cachés dans un fossé, l'œil au

guet, toujours prêts au combat, ne pouvant pas faire de feu pour ne pas fournir un point de mire à l'ennemi, supportant la gelée, recevant la neige et la pluie, ou, ce qui était pire encore et ce qui s'est renouvelé souvent sous le climat si variable de la Crimée, surpris par un dégel pour être repris à quelques heures de là par le froid, qui les trouvait les pieds dans l'eau et la boue!

L'armée anglaise, moins aguerrie, moins bien administrée, moins nombreuse que la nôtre et qui avait entrepris dans le principe de faire autant que les Français, a failli périr à la peine. Il n'y a pas d'héroïsme qui puisse résister à de pareilles épreuves trop longtemps soutenues, et cependant pour les Anglais les choses en étaient venues à ce point, qu'au dire d'un des témoins interrogés par le comité d'enquête de M. Roebuck, les soldats, pendant le mois de novembre, veillaient régulièrement trois nuits sur quatre, et n'avaient en moyenne que trois heures de repos sur les vingt-quatre dont se compose la journée. Comment s'étonner après cela que les sentinelles se soient plus d'une fois laissé surprendre? Pouvaient-elles ne pas s'endormir sous les armes? Comment s'étonner encore si les soldats anglais, moins rompus à la fatigue que nos vieilles troupes d'Afrique, ne s'ingéniaient pas comme elles pour se faire des abris, pour se creuser des trous, pour se construire des *gourbis* où les nôtres se trouvaient par comparaison infiniment mieux que leurs voisins? Mais ils n'avaient même pas le temps nécessaire pour y songer! C'est la triste raison qui explique comment, tout en ayant expédié plus de soixante mille hommes pour le théâtre de la guerre, les Anglais n'ont jamais eu plus de trente mille hommes présens en Crimée, comment à la date du 5 avril ils avaient dû évacuer plus de dix-sept mille malades sur les hôpitaux de Constantinople! Et encore, pour faire le compte des pertes qu'a subies l'armée anglaise, faudrait-il ajouter le chiffre des morts qu'elle a ensevelis à Varna ou sous les murs de Sébastopol! Aujourd'hui ces douloureuses épreuves sont passées; l'armée alliée, renforcée par de nombreux envois de troupes, pourvue d'un matériel plus considérable que par le passé, appuyée sur les prodigieux travaux que sa persévérance a accomplis au milieu de circonstances inouies, ravivée par le retour de la belle saison, tente un nouvel effort sur Sébastopol, qu'elle écrase sous le feu de quatre cent soixante-treize pièces de canon, et livre à l'ennemi un combat qui doit être ou le dernier de la guerre ou le prélude d'une lutte gigantesque. Dans quelle situation nous prend cette crise suprême? Où sommes-nous arrivés? Quelle est la position actuelle de chacun par les armes ou dans la diplomatie?

IV.

Quelle est après un an de guerre la situation réciproque de toutes les parties engagées, soit par les armes, soit par les négociations, dans cette grande lutte?

La Russie qui s'était préparée à cette guerre depuis longues années, qui l'avait commencée avec la confiance la plus superbe et dans la persuasion que l'Europe était trop divisée pour pouvoir empêcher l'accomplissement de ses projets, la Russie a-t-elle trouvé une alliance dans le monde, a-t-elle fait un pas dans l'opinion des peuples? A cela on peut, je crois, répondre hardiment par la négative. Le sentiment de satisfaction universelle que fit éclater le faux bruit de la prise de Sébastopol, les contributions volontaires qui sont venues des pays neutres à l'adresse de notre armée d'Orient, les souscriptions considérables qui ont été réunies sur diverses places de l'Allemagne et dans les pays du Nord, lors du dernier emprunt français de 500 millions, ont dû montrer à la Russie qu'elle n'avait ni crédit, ni sympathies parmi les peuples. A-t-elle été plus heureuse avec les gouvernemens? A moins de lui compter pour un succès d'avoir poussé la Prusse à se mettre dans la singulière position où elle se trouve aujourd'hui, on ne voit pas ce que la Russie a gagné par la diplomatie depuis un an, et les traités qui lient l'Autriche avec la Turquie et avec les puissances occidentales sont certainement des échecs notables pour la politique russe. Dans la guerre, la Russie a encore moins réussi. Elle résiste à Sébastopol, mais elle a dû évacuer les principautés et la côte de Circassie; elle est dans l'impuissance de tirer aucun parti des victoires que ses armées ont remportées sur les Turcs en Asie; elle a perdu deux grandes batailles; sa flotte de la Mer-Noire n'existe plus; le vaste littoral qu'elle possède sur cette mer est exposé partout aux insultes de ses ennemis; l'étranger est sur son territoire : à Balaclava, à Kamiesh, à Eupatoria, les alliés sont établis dans des positions qu'elle n'est pas en état de menacer sérieusement. En effet, ce n'est pas elle qui attaque; c'est elle qui est attaquée, qui est pressée dans Sébastopol, qui est sur le point de perdre avec cette place les armes que, pendant de longues années de paix, elle avait préparées à loisir pour la conquête de l'Orient et pour la déchéance de l'Occident. Tout ce que la Russie peut revendiquer encore comme le bénéfice de cette première année de guerre, c'est que les coups qui lui ont été portés n'atteignent pas encore ses ressources vitales, bien que cependant elle doive cruellement souffrir. Malgré le soin avec lequel elle cherche à dissimuler ses plaies, il en est qu'elle ne peut

déjà plus cacher. Le fer et les maladies ont produit dans ses armées des vides immenses, et qu'elle ne peut combler qu'avec du temps et de l'argent. Or l'argent, qui est aujourd'hui plus que jamais le nerf de la guerre, lui fait surtout défaut; le blocus de ses côtes, qui a fait monter chez elle à des prix incroyables une foule de denrées aujourd'hui nécessaires à l'existence ou au travail des hommes; la suspension du commerce, qui enlève au trésor une partie de ses recettes; l'impossibilité de se procurer des capitaux étrangers, ont mis les finances de la Russie dans la position la plus difficile (1). Et si, pour faire la guerre, il faut des écus aussi bien que des hommes, on ne voit pas quelle est dans cette partie terrible l'importance de l'enjeu qu'elle opposera cette année aux 15 ou 1,800 millions que la France et l'Angleterre se préparent à dépenser contre elle.

La Russie cependant ne désespère pas encore du résultat. Après avoir accepté comme bases de négociations les principes formulés dans les notes du 8 août, elle vient de repousser les moyens qu'on lui proposait pour donner à ces principes une application pratique. C'est une résolution grave pour tout le monde, grave surtout pour elle, car la conséquence peut en être d'augmenter prochainement le nombre des ennemis auxquels il lui faudra résister par les armes. L'article cinquième du traité du 2 décembre 1854 impose en effet à l'Autriche, dans le cas où les négociations qui allaient s'engager à Vienne devaient ne pas aboutir, l'obligation de se concerter avec les puissances occidentales sur les moyens à prendre pour obtenir le but de leur alliance, c'est-à-dire le rétablissement de la paix, en lui

(1) Il est impossible d'estimer exactement les pertes que le commerce de la Russie a eu à subir par suite de l'état de guerre et les privations qui en sont nécessairement résultées pour la masse du peuple. Il est cependant quelques faits que l'on peut citer et qui donnent une idée de la situation. Ainsi l'on sait que l'année dernière les croiseurs anglais ont pris à eux seuls quatre-vingt-deux navires au commerce russe; mais ce n'est rien en comparaison du tort que lui a causé le blocus des ports de la Baltique, maintenu avec une rigueur et une persévérance extrêmes dans une mer des plus difficiles. Quoi qu'on en ait dit, l'effet du blocus a été très sensible : le prix du sucre s'est élevé à plus de 1 fr. 50 c. par livre, l'huile à plus de 5 fr., le vin en proportion, et le reste à l'avenant. Par les dernières correspondances, nous voyons que les ateliers, les fabriques, les usines qui mettent en œuvre les matières premières que la Russie tire de l'étranger sont presque tous fermés par suite de la crise financière aussi bien que par le défaut des élémens de leur travail. Il n'y a que les manufactures impériales qui fonctionnent encore, mais ce n'est qu'à l'aide de sacrifices immenses et hors de proportion avec le but que l'on se propose en soutenant leur activité, qui est de ménager l'amour-propre de l'empereur. C'est d'ailleurs peine perdue. Quoi qu'on ait pu faire pour lui dissimuler les souffrances que la guerre provoquée par son ambition imposait à son peuple, l'empereur Nicolas en a vu l'année dernière un témoignage des plus frappans, lorsque, pendant plusieurs semaines, sa capitale est restée, dans les longues nuits de l'automne du Nord, privée de tout moyen d'éclairage : le blocus empêchait l'importation des houilles nécessaires à la production du gaz!

donnant pour base les notes du 8 août. C'est là l'une des premières conséquences du rejet par la Russie des conditions qui lui ont été offertes à Vienne, c'est comme un défi indirect jeté à l'Autriche. L'Autriche va-t-elle aussitôt relever le gant? Peut-être, mais il n'est pas impossible non plus que le désir de ménager ses confédérés allemands et d'entraîner à sa suite cette masse si difficile à mouvoir, que l'espérance de préparer à la Prusse un moyen de rentrer dans le concert européen, ou de tenter par l'intermédiaire de cette puissance un dernier effort pour le rétablissement de la paix, ne suspendent pendant quelque temps encore l'action de l'Autriche. En tout cas cependant elle est engagée, et elle a donné aux puissances occidentales le droit de la mettre en demeure; l'obligation qu'elle a souscrite à leur profit est arrivée à échéance.

Pour ce qui est de la France et de l'Angleterre, il n'y a pas à discuter sur ce qu'elles ont à faire : pousser la guerre avec un redoublement d'énergie, avec tous les moyens dont elles peuvent disposer, c'est pour elles la seule conduite à tenir. L'expérience qu'elles viennent de faire encore doit leur prouver qu'il n'y a malheureusement pas d'autre raison de s'entendre avec la Russie que la force : c'est à la force seule qu'elle cèdera. Au début de cette déplorable querelle, qu'avait-on obtenu, après une année de négociations et de prières de toute l'Europe, pour la conservation de la paix? Rien que des refus hautains et le maintien de toutes les prétentions formulées dans l'ultimatum du prince Menchikof. On a fait du chemin depuis lors, et la Russie a beaucoup baissé de ton, cela est vrai; mais, qu'on le remarque bien, chacun des pas qu'elle a faits ou qu'elle a eu l'air de faire dans la voie de la modération a correspondu à une grande résolution, à un succès diplomatique, ou à une victoire des alliés. Elle est sourde à toute autre considération. Il faut la déclaration de guerre du 27 mars, le protocole du 9 et le traité du 20 avril 1854 pour lui faire abandonner le terrain de la fameuse note de Vienne et la prétention de traiter seule à seule avec la Turquie, pour qu'elle veuille bien savoir qu'il existe une conférence de Vienne. Il faut le traité de la Porte avec l'Autriche et l'échec de son armée devant Silistrie pour lui faire évacuer les principautés, et pour qu'elle fasse à l'Europe des ouvertures de négociation, inacceptables, il est vrai, mais qui constituaient un changement considérable dans ses allures, et qui emportaient comme conséquence le retrait de beaucoup de prétentions maintenues jusque-là avec une persistance extraordinaire. Aux ouvertures du comte de Nesselrode, l'Europe répond par les notes du 8 août, et le premier mouvement de la Russie, c'est de les repousser avec hauteur. Presqu'en même temps aussi les armées alliées débarquent en Crimée, et après l'Alma, après Inkerman, après

deux sanglantes défaites, le cabinet de Saint-Pétersbourg accepte ces mêmes notes, mais en thèse générale seulement et avec des réserves. C'est alors que l'Autriche conclut avec la France et l'Angleterre le traité du 2 décembre, et que la Russie accepte et signe le protocole interprétatif des notes du 8 août. Aujourd'hui elle vient de rompre les négociations engagées sur cette base, et l'on doit considérer comme perdues les espérances de paix qu'un sentiment légitime et honorable avait fait concevoir à l'Europe. Que la responsabilité de cette rupture retombe sur qui de droit, et ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Autriche n'auront rien à en craindre. Si les démons de la guerre sont de nouveau lâchés sur le monde, si les peuples doivent supporter des sacrifices de tout genre, s'il n'y a pas encore assez des deux ou des trois cent mille victimes humaines qui ont déjà succombé dans cette guerre effroyable, la faute n'en est pas à ceux qui, provoqués de la manière la plus inique, n'ont demandé, pour faire la paix, que des garanties contre le retour de pareilles calamités et une simple satisfaction morale pour le préjudice que l'ambition de la Russie a causé à l'univers. Il faut de nouveaux malheurs pour vaincre son opiniâtreté; il faut qu'elle élargisse le champ de la guerre, qu'elle l'étende à des pays où elle court la chance de provoquer des complications épouvantables. Eh bien! qu'elle accepte sa destinée, elle et ceux, s'il en est, qui seraient assez téméraires pour s'associer à sa fortune. Ce n'est ni à la France, ni à l'Angleterre de reculer dans cette lutte entreprise pour la défense du faible contre le fort, pour le droit contre la violence, pour la civilisation et l'indépendance de l'Occident contre l'ambition et le despotisme de l'Orient; c'est à ces deux grandes puissances, unies dans une cause si juste, de montrer dans les conseils une fermeté digne des héroïques armées qui les ont représentées sur le champ de bataille, et qui, après avoir supporté les rigueurs d'une campagne d'hiver unique sans doute dans les fastes militaires, tiennent aujourd'hui Sébastopol sous leurs batteries, et achèvent la destruction de cet arsenal où les tsars forgeaient des armes pour l'asservissement du monde.

XAVIER RAYMOND.

LE CANAL

DES DEUX MERS

D'ALEXANDRIE A SUEZ.

MOYENS D'EXÉCUTION.[1]

La communication de la Mer-Rouge et de la Méditerranée, cette question dont l'origine remonte à l'antiquité la plus reculée, tant étudiée et tant débattue depuis trois mille ans, et, sauf une seule exception, si complétement oubliée depuis dix siècles, est en ce moment même agitée de nouveau. Au premier aspect, il est difficile d'expliquer l'oubli dans lequel elle est tombée de plus en plus, à mesure que s'accroissaient et l'importance des résultats à obtenir et la puissance des moyens d'exécution dont disposent les nations modernes. Comment ce grand problème, dont la solution a été recherchée avec tant de persévérance par les pharaons, par les rois de

(1) La question du percement de l'isthme de Suez est une de celles qui doivent le plus préoccuper les gouvernemens et le commerce de notre siècle. La *Revue* a déjà, dans sa livraison du 15 mars dernier, donné une belle étude de M. Baude sur ce sujet au point de vue des relations internationales et de l'industrie du monde; on ne s'étonnera pas de la voir accueillir, sur les moyens d'exécution du canal des deux mers, un nouveau travail de l'un des premiers ingénieurs de notre temps, M. P. Talabot, qui a étudié la question sur les lieux mêmes.

Perse, par les Ptolémées, par les césars, par les kalifes, a-t-il cessé d'occuper le monde? Sésostris (Rhamsès II), Necos, Darius, Ptolémée Philadelphe, Trajan, Adrien, Omar, et dans ces derniers temps Napoléon, ces puissans souverains, ces grands esprits, ont-ils donc poursuivi une entreprise inutile ou chimérique? Comment, après tant de travaux et d'efforts, la barrière entre les deux mers existe-t-elle encore? En quoi consistent les tentatives faites depuis Rhamsès le Grand pour la franchir? Quels en ont été les résultats? Quelles sont les difficultés qui en ont entravé le succès ou anéanti les traces? Quels obstacles en ont empêché le renouvellement dans les temps modernes? C'est ce que je me propose d'examiner dans la première partie de ce travail aussi succinctement que le permettent les complications de la question et la multiplicité des faits. Dans la seconde partie, j'exposerai, d'après des études récentes, les données réelles du problème à résoudre et les diverses solutions dont il est susceptible; j'apprécierai les difficultés propres à chaque solution, et je discuterai la valeur des objections que soulève le projet d'un grand canal maritime.

I. — DESCRIPTION DE L'ISTHME.

La Basse-Égypte est si bien connue, qu'une description détaillée serait ici superflue; je me bornerai donc à rappeler celles des dispositions principales des lieux qui ont trait à la question qui nous occupe.

L'immense plaine qui termine la vallée inférieure du Nil forme, comme chacun sait, un triangle dont le sommet est au Caire, et auquel la côte maritime d'Alexandrie à Peluse sert de base. Il est probable qu'à une époque bien antérieure aux temps historiques ce vaste espace n'était qu'une immense et profonde baie qui, selon toute apparence, communiquait avec la Mer-Rouge par un détroit ou bosphore ouvert entre les pentes extrêmes des deux chaînes de montagnes qui bordent les rives de cette mer. Ce détroit, où l'inégalité des marées dans les deux mers qu'il mettait en communication devait entretenir des courans très prononcés, ayant été intercepté, il n'en reste d'autre trace que le vaste et profond bassin des *lacs amers,* qui occupe, sur une longueur de 40 kilomètres, la partie centrale de l'isthme de Suez. Au sud, ce bassin est séparé de la Mer-Rouge par un isthme d'environ 15 kilomètres de largeur, et dont la hauteur n'excède guère celle des hautes mers; au nord, il est limité par une langue de terre beaucoup plus étroite (5 ou 6 kilomètres seulement) et plus élevée de 4 ou 5 mètres. Au-delà, on remarque une autre dépression (le lac Timsah) qui communique avec le Delta par une

vallée étroite appelée par les Arabes Ouady-Toumilat. Le sol actuel de cette vallée est seulement de 2 ou 3 mètres au-dessus de la haute mer; sa direction est de l'orient à l'occident, et sa longueur de 40 kilomètres environ; elle débouche dans la vallée du Nil non loin de l'ancienne branche pelusiaque, et à la hauteur où se trouvait sur cette branche la ville de Bubastis, point de départ du premier canal qui ait été établi pour faire communiquer le Nil et la Mer-Rouge. Le lac Timsah et l'Ouady-Toumilat sont séparés du lac Menzaleh par un rameau étroit détaché de la chaîne arabique; le col le plus bas de ce rameau placé en face du lac Timsah s'élève d'environ 15 mètres au-dessus de la mer. Une fois ce col franchi, on se trouve sur les bords du lac Ballah, affluent du lac Menzaleh, c'est-à-dire au niveau de la Méditerranée, dont on est séparé par la plaine, autrefois riche et peuplée, aujourd'hui entièrement déserte, de Peluse.

Il résulte de cette courte description qu'il suffit, pour mettre la Mer-Rouge en communication avec le bassin du Nil, de couper les deux seuils si peu élevés, placés l'un près de Suez, au sud du bassin des lacs amers, et l'autre près des ruines auxquelles on attribue généralement le nom de Serapeum, au nord du même bassin, tandis que pour mettre la Mer-Rouge en communication directe, non avec le Nil, mais avec la Méditerranée, il serait nécessaire de couper en outre le col d'El-Ferdan, qui sépare le lac Timsah du lac Menzaleh, et dont la hauteur est de 15 mètres. En présence d'obstacles si insignifians, les tentatives faites dans l'antiquité la plus reculée pour ouvrir cette communication n'ont rien de surprenant, et il faut convenir que l'abandon où elle est restée depuis douze siècles est un triste témoignage de l'incurie et de l'impuissance des conquérans modernes de l'Egypte.

II. — NATURE ET FORMATION DE L'ISTHME.

La nature du seuil de Suez et l'époque de sa formation ont donné lieu à beaucoup de suppositions et de débats. Vu le peu d'élévation de ce seuil, le bassin des lacs amers doit être considéré comme une dépendance de la Mer-Rouge, qui en aurait été séparée par l'interposition de cette langue de terre. Quand et comment a eu lieu cette interposition? C'est ici que les avis se partagent. Suivant Danville et bien d'autres après lui, c'est par des dépôts successifs et à une époque relativement moderne. L'itinéraire d'Antonin et la version des Septante placent une certaine ville d'Hero dans la vallée de Giessen (l'Ouady-Toumilat), entre Thou et Serapeum, ce qui correspondrait à peu près à l'emplacement actuel des ruines appelées Abou-Keycheyd; l'extrémité nord de la Mer-Rouge portait le nom de *golfe*

heroopolitain; donc la ville d'Heroopolis, qui donnait son nom au golfe, est l'*Hero* de l'itinéraire et des Septante; donc elle est représentée par les ruines d'Abou-Keycheyd, donc la Mer-Rouge s'étendait alors jusqu'à Serapeum, extrémité nord du bassin des lacs amers; donc ce bassin a été séparé postérieurement de la Mer-Rouge par l'accumulation des dépôts et des sables. Voilà l'argumentation des partisans de cette hypothèse.

Du temps de Danville, le terrain de l'isthme était peu et mal connu; plusieurs objections radicales s'élèvent aujourd'hui contre ce système. En premier lieu, le seuil de Suez n'est formé ni de sables, ni d'alluvions modernes; c'est une formation tertiaire analogue aux terrains à gypse qu'on rencontre sur divers points du bassin de la Méditerranée, et par conséquent bien antérieure à l'existence de l'homme sur la terre. C'est par l'émersion de ce seuil que s'est opérée la séparation du bassin des lacs; cette émersion, probablement contemporaine de celle des seuils de Serapeum et d'El-Ferdan, a sans aucun doute précédé de beaucoup les temps historiques, et il faudrait, pour expliquer l'hypothèse de Danville, rapporter à une époque récente soit le soulèvement de l'isthme, soit l'abaissement de la Mer-Rouge, faits dont assurément on retrouverait les traces. Ces considérations géologiques suffiraient pour rejeter l'hypothèse de Danville, mais les argumens d'un autre ordre ne manquent pas. Je me bornerai à indiquer les principaux.

D'après Hérodote, le parcours du canal entre la prise d'eau sur le Nil, près de Bubastis, et son embouchure dans la Mer-Erythréenne, exigeait quatre jours de navigation. Cette distance eût été à peine de deux journées, si l'extrémité nord du bassin des lacs eût été la rive de la Mer-Rouge.

La ville d'Heroopolis, placée à Abou-Keycheyd, eût été encore à une distance de 28 kilomètres de la rive prétendue de la Mer-Rouge, dans une vallée tout à fait indépendante, et à vrai dire dans la vallée du Nil, et non pas *dans le golfe heroopolitain.*

Dans le système de Danville, il faut nécessairement placer au lac Timsah les lacs amers que les auteurs anciens mentionnent si souvent; or comment le lac Timsah, qui dans tous les temps a été envahi par les eaux du Nil, et dont le fond était cultivé, ainsi que toute la vallée environnante, a-t-il pu jamais contenir des eaux remarquables par leur amertume? Comment un changement aussi extraordinaire que la retraite de la Mer-Rouge de Serapeum à Suez, événement qui aurait fait reculer les côtes de cette mer de plus de 50 kilomètres, et qui se serait passé à une époque relativement moderne, n'aurait-il été mentionné par aucun des auteurs de l'antiquité? car il n'y a pas de milieu, il faut admettre que la retraite de

la mer s'est opérée depuis Strabon, ou que les choses ont toujours été, depuis le temps d'Hérodote, dans l'état où nous les voyons.

Les deux seules données sur lesquelles repose le système de Danville sont, d'une part, l'itinéraire d'Antonin, document dont l'authenticité et l'exactitude sont fort contestables, qui mentionne une certaine ville d'*Hero* placée sur le chemin de Thou à Serapeum, à XXIV MP (vingt-quatre mille pas) de Thou (Abbâceh), et à XVIII MP (dix-huit mille pas) de Serapiu, et d'autre part la version des Septante, qui dit que Joseph vint à la rencontre de Jacob : *ad Heroum civitatem, in terram Ramesse.*

Sur le premier point, rien ne prouve que la ville d'*Hero* de l'itinéraire soit l'Heroopolis du golfe; comment en effet cet itinéraire aurait-il indiqué cette ville à une époque où elle n'existait plus et où elle était remplacée depuis longtemps par Arsinoé ou Cléopatris, qui, elle-même, avait été abandonnée pour Clysma, ville qui figure sur l'itinéraire? Quant au second point, la Vulgate ne parle en aucune façon de la cité d'*Heroum* ni de la terre de *Ramesse;* elle dit simplement : *Misit autem Judam ante se ad Joseph ut nuntiaret ei et occurreret in Gessen.* Saint Jérôme a le premier fait remarquer que le texte hébreu de l'Ancien Testament ne parle ni d'Heroum, ni de Ramesse : *In Hebræo nec urbem habet Heroum nec terram Ramesse, sed tantummodò Gessen.*

Les bases sur lesquelles a été bâti ce système sont donc aussi peu solides que les argumens contraires sont écrasans. Je pourrais encore multiplier les preuves; mais je me dispenserai de prolonger cette discussion, aujourd'hui épuisée. Rien ne prouve que Abou-Keycheyd soit Heroopolis, et quelle qu'ait été la situation de cette ville, l'existence du seuil de Suez dans l'antiquité la plus reculée ne saurait être mise en doute.

Il m'a paru nécessaire de traiter avec quelque étendue cette question, sur la solution de laquelle reposent essentiellement la géographie ancienne de l'isthme, l'intelligence des tentatives de canalisation essayées dans l'antiquité et l'explication des faits historiques les plus importans. A la situation d'Heroopolis se rattachent en effet celles d'Avaris, l'ancienne capitale des peuples pasteurs, ces mystérieux et primitifs conquérans de l'Égypte, du Patumos d'Hérodote, du Pi-Thoum et du Pi-Hahiroth de la Bible, d'Arsinoé, de Cléopatris, de Clysma, etc. Parmi les événemens de premier ordre dans l'intelligence desquels la détermination des limites de la Mer-Rouge joue un rôle important, je citerai la fuite des Hébreux sous la conduite de Moïse. Si en effet la Mer-Rouge s'étendait jusqu'à Serapeum, c'est par le nord du bassin des lacs amers que Moïse a dû conduire les Hébreux; si au contraire l'état des lieux n'a pas changé depuis cette

époque (1491 ans avant Jésus-Christ), c'est vers l'extrémité de la baie actuelle de Suez que le législateur des Hébreux aura franchi la plage où périt en partie l'armée égyptienne. La ville de Pi-Hahiroth, près de laquelle le pharaon atteignit les Hébreux, aurait été placée, dans le premier cas, près de Serapeum, et dans le second, près de Suez, ce qui est fort différent.

III. — FORMATION DU DELTA.

Je considère donc comme démontré que l'état actuel des choses remonte à des temps très éloignés, et, selon toute apparence, au dernier cataclysme qu'ait subi notre globe. Depuis cette révolution, une transformation lente s'est opérée dans la baie triangulaire où le Nil versait alors ses eaux. L'énorme quantité de dépôts que ce fleuve charrie comblait d'abord le sommet du triangle, puis successivement la baie tout entière. Dès l'origine, suivant la loi qui régit les embouchures de tous les grands fleuves, les eaux se divisaient en deux bras dirigés suivant les côtés du triangle et entre lesquels se trouvait embrassé le Delta.

A l'époque où Hérodote visitait l'Égypte (460 ans avant Jésus-Christ), les deux branches principales du Nil étaient la *Canopique,* qui se dirigeait au nord-ouest, en suivant le désert libyque, et débouchait dans la mer près de *Canope* (Aboukir) et par une branche latérale près de *Bolbitine* (Rosette), et la *Pelusiaque,* qui, suivant l'autre côté du triangle et se dirigeant au nord-est, passait près de *Silæ* (Salieh), débouchait dans les lacs au sud de *Peluse,* et versait à la mer par une bouche située près de cette ville. Quatre autres branches, toutes dérivées de la branche canopique, portaient les eaux du fleuve à la mer, en traversant le Delta.

La portion orientale du Delta, mieux abritée du courant du fleuve, s'est élevée plus rapidement, et la branche pelusiaque a dû disparaître la première. La tête du Delta, d'abord très voisine du sommet du triangle, s'est successivement abaissée jusqu'au point où elle se trouve aujourd'hui et où se séparent les deux branches principales du Nil, l'une, la plus orientale, débouchant à la mer près de Damiette, et l'autre près de Rosette. Par suite de la même loi qui a entraîné l'atterrissement de la branche pelusiaque, loi qui est encore favorisée par l'effet du courant littoral, la branche de Damiette va ou du moins allait s'appauvrissant au profit de celle de Rosette. Les travaux que le gouvernement égyptien a entrepris sur les projets et par les soins de M. Mougel auront pour résultat de répartir, au moyen d'un barrage établi en tête du Delta, les eaux entre les deux branches proportionnellement aux besoins de chacune.

Plusieurs portions des anciennes branches du Nil existent encore et servent, concurremment avec les canaux exécutés dans les temps modernes, à distribuer les eaux dans le Delta. Toutefois l'extrémité de la branche canopique, à partir de l'embranchement sur Rosette, s'est oblitérée; les branches de Damiette et de Rosette sont les seules aujourd'hui qui versent leurs eaux à la mer; les autres branches du Nil se jettent dans les deux grands lacs Menzaleh et Bourlos, qui, aujourd'hui comme au temps d'Hérodote, occupent, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, la plus grande partie des rives du Delta. Les bouches anciennes qui faisaient communiquer ces lacs avec la mer existent encore aujourd'hui en même nombre et à peu près sur les mêmes points, si ce n'est que probablement elles se sont avancées dans la mer avec la rive du Delta.

L'élévation successive du sol vers l'est du golfe, surtout dans l'Ouady-Toumilat et dans le voisinage de Peluse, et l'oblitération de la branche pelusiaque ont eu pour effet de restreindre la surface cultivable et de faire avancer d'autant la limite du désert. Aussi la vallée de l'Ouady-Toumilat et les baisses dans lesquelles elle s'épanouit, l'immense plaine de Peluse et toute la rive est du lac Menzaleh, ces contrées, aujourd'hui désertes et inhabitables, étaient-elles autrefois très peuplées et très florissantes, ainsi que le constatent les ruines multipliées dont le sol est couvert.

D'après les recherches de MM. Girard et de Rozières (1), l'élévation séculaire du sol de la Basse-Égypte et du lit du Nil peut être estimée à environ 12 centimètres à la hauteur du Caire ou de Memphis, et, en moyenne, pour tout le Delta, à 6 centimètres. D'après ces données, M. Élie de Beaumont a calculé les chiffres de l'exhaussement sur les bords de la Méditerranée à 13 et 14 millimètres par siècle. Quant à l'avancement séculaire du Delta dans la mer, il varie beaucoup suivant les lieux : il paraît avoir été considérable aux bouches de Damiette et de Rosette (environ 4 mètres par an); mais on peut dire en général que les rives du Delta ont peu varié depuis les temps historiques. Cette immobilité résulte de la lenteur de l'exhaussement de ces rives et de l'influence du courant littoral; on peut voir à ce sujet la savante et concluante discussion de M. Élie de Beaumont dans ses *Leçons de géologie pratique*.

L'existence d'un courant littoral sur la côte d'Égypte ne saurait être contestée. La figure générale du Delta, la disposition des bouches principales du Nil, la forme qu'affectent les dépôts qui leur servent de rives, la formation des langues de terre qui séparent de la mer les lacs du Delta, enfin et par-dessus tout l'existence du port

(1) *Description de l'Égypte*, t. XX.

d'Alexandrie, qui serait comblé depuis longtemps, s'il n'était protégé par le courant littoral, sont autant de preuves qui n'admettent aucune contestation.

IV. — RÉGIME DU NIL.

Le Nil commence à croître vers le solstice d'été, entre le 20 juin et le 1er juillet; son niveau va s'élevant jusqu'à la fin de septembre. Il commence à décroître et va s'abaissant graduellement jusqu'à la fin de mai. La hauteur de la crue, mesurée à l'échelle du *meqyas* (1) du Caire, varie entre 5 mètres et 9 mètres. D'après M. Lepère, on peut diviser les crues selon les hauteurs, comme il suit :

Au-dessous de $5^m 40$	famine.
De $5^m 40$ à 6^m	crue insuffisante, disette.
De 6^m à 7^m	récolte faible.
De 7^m à $7^m 50$	récolte favorable, abondance.
Au-dessus de $7^m 50$ jusqu'à 8^m	crue forte, devenant de plus en plus nuisible.
Au-dessus de 8^m	crue extrêmement nuisible, famine certaine, danger de peste.

Malgré les incertitudes qui restent encore, soit sur la dimension rigoureuse de la coudée employée à diverses époques, soit sur la position exacte du zéro de l'échelle servant à mesurer les crues, il est extrêmement probable que la hauteur des crues n'a pas varié (cela est même certain depuis l'époque romaine), et que les limites des crues favorables ou nuisibles étaient à peu près les mêmes du temps d'Hérodote qu'aujourd'hui, d'où il résulte que l'exhaussement successif des crues suit exactement celui du Delta, et que le niveau du lit et des eaux du fleuve s'élève exactement de la même quantité que ses rives.

La vitesse du Nil est, dans la partie inférieure, d'environ 50 à 60 centimètres par seconde, en basses eaux, et dans la partie supérieure, de 60 à 80. M. Lepère cite deux faits desquels il résulte que la crue de 1799 a parcouru 300 kilomètres en 5 jours, soit $0^m 70$ par seconde et 750 kilomètres en 11 jours, soit $0^m 80$ par seconde.

D'après les évaluations de MM. Girard, Linant et Mougel, le débit du Nil peut être évalué de 6 à 700 mètres cubes par seconde en basses eaux, et de 9 à 10,000 en hautes eaux. Ces chiffres sont à peu près ceux des débits extrêmes du Rhône (500 mètres en basses eaux et 10,000 en hautes eaux), mais le débit total annuel du Nil

(1) Nom donné par les Arabes aux *nilomètres* ou échelles destinées à mesurer les hauteurs du Nil.

est de plus de 90 millions de mètres cubes, tandis que celui du Rhône n'excède pas 54 millions.

Le débit moyen du Nil serait ainsi de.....	2.860	mètres cubes	par seconde.
Celui du Rhône est de.....	1.718	—	—
Celui de la Seine de.....	249	—	—
Celui du Mississipi de.....	23.500	—	—
Celui du Maragnon de.....	143.640	—	—

Ainsi le Nil débite dix fois autant que la Seine, à peu près le double du Rhône et seulement le huitième du Mississipi et le cinquantième du Maragnon.

Les eaux du Rhône contiennent en moyenne $\frac{1}{2500}$ de limon; celles du Nil, attendu la durée des crues et la ténuité des dépôts en suspension, en contiennent probablement davantage, mais en admettant la même proportion, les 90 millions de mètres cubes d'eau que débite le Nil entraîneraient 36 millions de mètres cubes de limon. L'élévation moyenne du Delta étant seulement de 6 centimètres par siècle, il en résulte qu'un cinquième environ des matières que le Nil tient en suspension serait employé à élever le sol de la Basse-Égypte, et que le surplus serait versé dans la Méditerranée.

V. — NIVEAUX RELATIFS DU NIL ET DES DEUX MERS.

D'après le nivellement fait en 1799 par les ingénieurs de l'expédition d'Égypte, le niveau des basses eaux du Nil au Caire dépasserait seulement de 5^m11 celui de la Méditerranée. Les nivellemens exécutés avec le plus grand soin en 1847, et dont j'aurai occasion de parler plus tard, constatent au contraire que cette différence de niveau est en réalité de 13^m27. Si on prend le chiffre de 7 mètres pour la hauteur moyenne de la crue, la cote des hautes eaux sera 20^m27.

L'exhaussement du lit du Nil au meqyas étant supposé de 12 centimètres par siècle, ces cotes doivent être réduites de $1^m,20$ pour dix siècles; c'est un point qu'il importe de ne pas perdre de vue, quand on veut se rendre compte des tentatives de canalisation de l'isthme essayées dans l'antiquité.

Les nivellemens des ingénieurs de l'expédition d'Égypte avaient établi que la Mer-Rouge était notablement plus élevée que la Méditerranée. La différence de niveau était, d'après ces nivellemens, au maximum de 9^m90, et en moyenne de 8^m46. Les opérations exécutées en 1847 ont au contraire constaté que le niveau de basse mer est à peu près le même dans les deux bassins, et que, dans les grandes marées, le niveau de la Mer-Rouge est même inférieur à celui de la Méditerranée. Toutefois l'amplitude de la marée étant en moyenne de 2 mètres dans la Mer-Rouge et de 40 centimètres seulement dans

la Méditerranée, il en résulte que la mer moyenne est de $0^m,80$ environ plus élevée dans la Mer-Rouge que dans la Méditerranée.

Les opérations de 1799 eurent donc ces deux résultats, également erronés, de relever le niveau de la Mer-Rouge de près de 8 mètres en même temps qu'elles abaissaient le niveau du Nil au Caire de la même quantité, c'est-à-dire que le niveau des basses eaux du Nil au meqyas, qui est en réalité de plus de 13 mètres au-dessus du niveau des basses mers, aurait été, d'après ces opérations, d'environ 2 mètres au-dessous de ce niveau, et de 4 mètres au-dessous de celui de la haute mer. On comprend la portée d'erreurs aussi graves, et on ne sera pas surpris qu'elles aient eu pour conséquence, en ce qui concerne le passé, d'obscurcir de plus en plus l'histoire de l'isthme, et, quant à l'avenir, de donner naissance à des projets impraticables.

Le niveau des basses eaux du Nil est donc en réalité supérieur d'environ 13 mètres à celui de la basse mer, soit dans le golfe de Suez, soit dans la Méditerranée, et de 11 mètres à celui de la haute mer à Suez. Les grandes crues, étant d'environ 7 mètres, élèvent le niveau du Nil de 18 mètres au-dessus de la haute mer et de 20 au-dessus de la basse mer.

Pour se rendre compte de l'état du Nil à une époque antérieure, il faut, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, réduire ces hauteurs de 12 centimètres par siècle, et en supposant qu'on remonte au temps de Rhamsès (1300 ans avant Jésus-Christ), soit à trente-deux siècles, le niveau du Nil reste encore supérieur à celui de la basse mer de plus de 16 mètres en hautes eaux et de plus de 19 mètres en basses eaux.

Un calcul que je n'indique pas, de peur de multiplier encore les chiffres, déjà trop nombreux, que je me vois forcé de faire passer sous les yeux du lecteur, démontre qu'à la même époque les hauteurs correspondantes du Nil dans la branche pelusiaque, à Bubastis, origine de l'ancien canal, devaient être de 5 mètres en basses eaux et de 9 mètres en hautes eaux. Si donc les eaux des crues pénétraient librement, dans l'Ouady-Toumilat, jusqu'au lac Timsah et jusqu'au seuil de Serapeum, dont la hauteur n'est que de 5 à 6 mètres au-dessus de la basse mer, il est indubitable que même à cette époque reculée elles devaient chaque année, au moment du maximum de la crue, déverser par-dessus le seuil, dans le bassin des lacs amers. C'est ce qui arriverait certainement encore et *à fortiori* aujourd'hui, si la vallée était libre, et si les eaux du Nil étaient conduites jusqu'au lac Timsah par des canaux d'une dimension suffisante. Dans la crue de 1800, qui fut remarquable par son élévation, les eaux couvrirent en effet les terrains bas qui entourent le lac Timsah, et elles s'approchèrent beaucoup de Serapeum. Il n'est

pas même certain qu'elles n'aient point franchi le seuil, et ce n'est que sur le dire des Arabes que les ingénieurs de l'expédition ont affirmé qu'elles n'avaient pas pénétré dans le bassin des lacs amers.

A l'époque où les environs du lac Timsah étaient peuplés et cultivés, les eaux du Nil y étaient certainement portées par des canaux; il n'était donc besoin ni d'études, ni d'opérations graphiques pour reconnaître la possibilité de jeter les eaux du Nil dans le bassin des lacs amers; il suffisait de les livrer à elles-mêmes pour leur voir franchir le col de Serapeum, et il est extrêmement probable que ce fait se renouvelait dans toutes les crues très élevées. Une fois ce résultat constaté, n'est-il pas tout simple qu'on ait essayé de prolonger la navigation du Nil jusque dans le bassin des lacs amers, et faut-il s'étonner que les premières tentatives de ce genre se perdent dans la nuit des temps?

V. — HISTORIQUE DES TENTATIVES FAITES POUR CANALISER L'ISTHME.

Il est donc à peu près certain que les premiers travaux de canalisation de l'isthme remontent à une époque très reculée, et c'est ainsi que s'expliquent la tradition arabe qui reportait au premier des pharaons (2300 ans avant Jésus-Christ) et la tradition grecque qui attribuait à Sésostris l'honneur de cette tentative. Les textes qui se rapportent à cette question peuvent du reste se résumer en peu de mots.

D'après Hérodote, « le canal aurait été entrepris d'abord par Necos, fils de Psammitichus, et continué par Darius. Sa longueur est de quatre journées de navigation, et sa largeur est suffisante pour que deux trirèmes puissent y passer. L'eau dont il est rempli vient du Nil et y entre un peu au-dessus de Bubastis; il aboutit à la Mer-Érythrée, près de Patumos, ville d'Arabie. Il commence dans la plaine, se dirige d'abord d'occident en orient, passe par les ouvertures de la montagne, et se porte, au midi, dans le golfe d'Arabie. »

Aristote dit que « les pharaons et Darius, qui s'étaient promis de grands avantages de la confection de ce canal, en avaient discontinué le travail, après avoir reconnu que la Mer-Rouge était plus haute que l'Égypte. »

D'après Diodore de Sicile, qui du reste est d'accord avec Hérodote, « Darius n'aurait point achevé le canal; il se serait laissé arrêter par l'avis de quelques ingénieurs qui lui dirent qu'en ouvrant les terres il inonderait l'Egypte, qu'ils avaient trouvée plus basse que la Mer-Rouge; mais il aurait été achevé par Ptolémée II, qui mit à l'extrémité du canal des barrières qu'on ouvrait quand on voulait passer, et qu'on refermait ensuite très promptement. »

D'après Strabon, qui est de beaucoup l'auteur le plus explicite sur la disposition du tracé, « ce canal aurait, selon quelques-uns, été creusé par Sésostris avant la guerre de Troie; selon d'autres, il aurait été commencé par Psammitichus fils, continué par Darius, qui l'aurait abandonné, quoique presque achevé, parce que, dit Strabon, *on lui avait persuadé à tort que la Mer-Rouge était plus élevée que l'Égypte.* Les Ptolémées, qui le firent couper, firent construire un euripe ou barrière fermée qui permettait une navigation facile du canal intérieur dans la mer, et réciproquement. » Strabon ajoute ces paroles remarquables : « Le canal se jette dans la Mer-Rouge à Arsinoé, que quelques-uns appellent Cléopatris, et coule à travers *les lacs dont les eaux, qui étaient amères, sont devenues douces par la communication avec le fleuve. Aujourd'hui ces lacs produisent de bons poissons et abondent en oiseaux aquatiques.* L'origine du canal est au bourg de Phacusa, près de Philon, vers la côte du Delta, à l'ouest de Bubastis. Près d'Arsinoé, on trouve la ville des Héros (Heroopolis). »

Enfin voici le texte de Pline : « Après le golfe Sanique, on trouve le golfe d'OEant, dans lequel est située la ville des Héros. On trouve encore le port de Dancon, d'où sort un canal navigable qui conduit au Nil, en parcourant, de ce point jusque dans le Delta, l'espace de LXII MP, ce qui est la distance qu'il y a entre le fleuve et la Mer-Rouge. Sésostris en conçut anciennement le projet; Darius eut le même dessein; ensuite Ptolémée II fit creuser le canal en lui donnant 100 pieds au moins de largeur, 30 pieds de profondeur, et XXXVII MP, 10 de longueur, jusqu'aux sources amères, où l'on s'arrêta de peur d'inonder le pays, la Mer-Rouge ayant été trouvée en cet endroit supérieure de trois coudées au sol de l'Égypte. Quelques auteurs en donnent une autre raison : on craignit de gâter par cette communication les eaux du Nil, fleuve qui seul en Égypte donne des eaux potables. »

Ces textes ont été interprétés très diversement. Il n'est en effet aucune opinion qui n'ait ses partisans : les uns soutiennent que le canal a été non-seulement entrepris, mais achevé par Sésostris; les autres, qu'il n'a point été complété et qu'il n'a jamais servi. Entre ces deux opinions extrêmes, on rencontre tous les systèmes, toutes les hypothèses intermédiaires qu'il est possible d'imaginer.

Les auteurs qui attribuent le premier canal à Sésostris (Rhamsès II le Grand, Meiamoun, 1535 ans avant Jésus-Christ) sont en petit nombre; cette opinion est toutefois soutenue par l'un des plus profonds égyptologues de notre temps, par sir Gardner Wilkinson, dont l'autorité est si grande en cette matière. Ce savant a même apporté à cette opinion l'appui d'un fait nouveau, en découvrant dans

les ruines d'Abou-Keycheyd un monument consacré à Rhamsès Meiamoun, et qu'il suppose se rattacher à l'exécution du canal par ce pharaon.

L'opinion d'Hérodote, qui avait voyagé et longtemps séjourné en Égypte, est la plus généralement adoptée, et quels qu'aient été le nombre et le sort des tentatives antérieures, il résulte du texte bien positif de cet écrivain que les premiers travaux étaient généralement attribués par les Égyptiens eux-mêmes à Necos, et que l'entreprise aurait été menée à fin pour la première fois par Darius, fils d'Hystaspe (521-435 ans avant Jésus-Christ). Comment supposer en effet qu'Hérodote, qui voyageait en Égypte vingt-cinq ans seulement après la mort de Darius, ait pu se tromper sur un point aussi capital que l'achèvement du canal, et ne rien dire de la prétendue différence de niveau qui avait arrêté Darius et ses ingénieurs? Hérodote affirme de la manière la plus positive que le canal débouchait dans le Golfe-Arabique, et puisque la rive du golfe n'a pas changé sensiblement, comme d'ailleurs la longueur qu'il donne au canal correspond parfaitement à cette rive, il faut bien admettre que le canal, dès cette époque, avait été poussé jusqu'à la mer. D'ailleurs il serait bien difficile de comprendre comment, le canal ayant été conduit jusqu'aux lacs amers, la partie, si facile et si utile, de ces lacs à Suez n'aurait pas été ouverte. Il n'était pas besoin d'ingénieurs alors pour reconnaître la relation des niveaux du Nil et de la Mer-Rouge, car, lorsque le bassin était plein, ses eaux s'avançaient, dans la partie basse du seuil, presque jusqu'à la laisse de la haute mer, et quelques coups de pioche suffisaient pour établir la communication et faire déverser ses eaux dans la mer. Ce fait une fois reconnu, il s'agissait, pour établir un canal régulier, de remuer un cube de terre d'au plus 200,000 mètres, et qu'était ce travail pour des monarques qui ont élevé les pyramides et qui disposaient à leur gré d'une immense population et d'armées innombrables?

Enfin une dernière preuve de l'achèvement du canal par Darius, c'est le monument si remarquable reconnu sur la rive occidentale du bassin des lacs amers pendant l'expédition de 1799, par MM. de Rozières, Devilliers, Delille et Alibert. Ce monument ou plutôt les débris qui en restent se composent de blocs de granit et de poudingue. Quelques-uns des blocs de granit portent des inscriptions cunéiformes bien conservées, et qui font remonter l'origine de ce monument au temps de l'occupation de l'Égypte par les rois de Perse. Il est naturel, dans l'ignorance où nous sommes de sa destination, de le rapporter aux travaux exécutés par Darius dans l'isthme, et si cette supposition était fondée, la position qu'il occupe prouverait que le canal a été poussé dès cette époque jusqu'à la mer. S'il en était autrement,

ou si, comme on l'a prétendu, le rivage de la mer avait été alors près de Serapeum, c'est évidemment vers ce dernier point qu'aurait été élevé le monument destiné à perpétuer le souvenir de cette entreprise. Je regarde donc comme incontestable l'assertion d'Hérodote, assertion qu'on ne peut contester en effet qu'à l'aide de textes plus récens de cinq siècles au moins, et écrits par des auteurs dont un seul, Strabon, de beaucoup le moins affirmatif, avait voyagé en Égypte.

Après avoir contesté, d'après Diodore, Strabon et Pline, l'achèvement du canal par Darius, on a été jusqu'à douter, sur l'autorité de Pline, que les Ptolémées eux-mêmes l'eussent jamais complété. Sur ce dernier point, l'assertion de Strabon me paraît si décisive, que je ne puis comprendre qu'elle ait été mise en question. Le texte de Pline est évidemment le plus incertain de tous; il écrivait soixante-treize ans après Strabon, et il n'avait pas vu les lieux que Strabon avait visités, et sur lesquels celui-ci donne les renseignemens les plus explicites.

D'après Plutarque, Antoine, arrivant à Alexandrie peu après la bataille d'Actium, trouva Cléopâtre occupée à faire franchir aux navires de sa flotte l'espace étroit qui sépare les deux mers, en les faisant *charrier* par-dessus l'isthme. Ce fait ne prouverait en aucune façon que le canal n'eût pas été achevé deux cent cinquante ans auparavant par Ptolémée Philadelphe; il prouverait seulement qu'on l'avait négligé et laissé encombrer. La bataille d'Actium a été livrée le 2 septembre (30 ans avant Jésus-Christ). Antoine, après l'avoir perdue, se retira pendant quelque temps dans la Cyrénaïque. Son arrivée à Alexandrie correspond par conséquent à la fin d'octobre ou au commencement de novembre, c'est-à-dire à une époque où les eaux du Nil étaient déjà en décroissance, et je montrerai plus tard que, pour peu que le canal eût été négligé, la partie voisine de Suez devait être impraticable hors le temps des crues. D'ailleurs Strabon, dont le témoignage est postérieur de quelques années à la bataille d'Actium, dit positivement que le canal débouchait de son temps dans la Mer-Rouge, à Arsinoé, autrement Cléopatris, et près d'Heroopolis, après avoir traversé les lacs amers, dont les eaux étaient devenues douces. Que peut-on demander de plus catégorique et de plus concluant? Comment contester après cela et l'achèvement du canal par les Ptolémées et la position d'Heroopolis dans le voisinage d'Arsinoé? N'en résulte-t-il pas qu'Heroopolis, Arsinoé ou Cléopatris, et probablement le Dancon de Pline, sont des villes placées successivement à l'extrémité de la Mer-Rouge, et qu'on a substituées les unes aux autres en les rapprochant de la mer, soit parce que la partie avancée du golfe s'encombrait, soit parce que les navires augmentaient d'échantillon et exigeaient un plus grand tirant d'eau? On

peut en dire autant du Patumos d'Hérodote, et probablement aussi de Clysma, ou du moins de l'une des villes de ce nom.

Je ne vois donc aucune bonne raison de douter que le canal a été mis à fin une première fois par Darius 500 ans avant l'ère chrétienne, et qu'ayant été abandonné pendant les longues guerres et les invasions multipliées qu'a subies l'Égypte, il a été rétabli par les Ptolémées. Les assertions d'Aristote et de Diodore, qui attribuent à la Mer-Rouge un niveau plus élevé que celui de l'Égypte, peuvent d'ailleurs très bien se concilier avec l'état des lieux, tel qu'il est aujourd'hui constaté. Le sol des terrains bas qui environnent le lac Menzaleh est très peu supérieur au niveau de la Méditerranée. Les marées ordinaires de la Mer-Rouge, s'élevant de 2 mètres au-dessus de ce niveau, dépasseraient, comme l'indique Pline, d'environ 3 coudées le niveau d'une assez grande partie des terrains du Delta. Il est bien probable d'ailleurs que le niveau des eaux dans le bassin des lacs amers, supérieur à la Mer-Rouge pendant les hautes eaux, s'abaissait de beaucoup dans la saison de l'étiage, car il devait être difficile d'amener dans ce bassin, sans appauvrir trop la branche pelusiaque, une quantité d'eau suffisante pour compenser les pertes considérables résultant de l'évaporation. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que les eaux douces une fois parvenues dans le bassin des lacs amers, on ait été arrêté dans le projet de pousser le canal jusqu'à la Mer-Rouge par la crainte de faire pénétrer, dans la saison de l'étiage, les eaux salées dans le bassin des lacs, ou même au-delà, en suivant le canal, et que cette crainte ait suspendu les travaux jusqu'à ce qu'on ait trouvé un moyen d'empêcher cette communication sans nuire à la navigation.

Les opinions sont beaucoup mieux fixées sur les vicissitudes qu'a subies le canal de Suez dans les temps plus récens. On est d'accord que, sous Trajan peut-être et plus probablement sous Adrien (120 ou 130 ans après Jésus-Christ), un canal fut commencé, partant du Caire et se dirigeant vers l'Ouady-Toumilat, dans la pensée de rétablir avec une nouvelle prise d'eau, placée sur le fleuve et non sur une de ses branches, la communication du Nil avec la Mer-Rouge. Il est probable que l'encombrement de la branche pelusiaque fut la cause première de cette tentative, dont les résultats sont mal connus.

Ce canal, commencé près de la Babylone d'Égypte (le Caire), fut exécuté jusqu'à Pharbœtis (Belbeys), où il allait rejoindre l'ancien canal. Bien loin de prouver que l'ancien canal était abandonné, ce fait prouverait au contraire qu'il existait et qu'il était praticable, mais qu'on avait reconnu la nécessité de reporter la prise d'eau au-dessus de la bifurcation du Nil, et d'abandonner la branche pelusiaque.

Tous les auteurs arabes admettent que le canal creusé sous les pharaons ou par les rois de Perse débouchait dans la Mer-Rouge, près de Kolzoum, dont les ruines se voient encore au nord de Suez. Tous sont d'accord que le canal a été recreusé pour la première fois dans la période arabe, sous le calife Omar, surnommé *prince des fidèles*, par Amrou-ben-el-A'ss, qui fit la conquête de l'Égypte l'an 639 de notre ère; qu'il est resté ouvert à la navigation pendant cent vingt-cinq ans environ, jusqu'au règne du calife abasside Aboudja-far-al-Mansour, qui le fit combler en 762-767, et que, depuis cette époque, il est resté fermé et abandonné à partir du lac Timsah, mais que la section entre le Caire et ce lac est restée longtemps en activité.

On trouve, dans le mémoire de M. Lepère (1) sur le canal des deux mers, le témoignage suivant, fourni par un négociant de Suez comme le résumé de la tradition arabe sur le canal des deux mers : « Dans les premiers temps de l'ère chrétienne, l'emplacement de Soueys n'était occupé que par quelques Arabes qui vivaient de la pêche et de la contrebande. La ville de Qolzoun se trouvait placée sur le monticule situé au nord de la ville, près du bord de la mer. Là existait un château fort dont on voit encore, enfouie sous les décombres, une porte voûtée appelée *porte Consul*. Le port se trouvait au nord et au pied de la ville, bâtie en amphithéâtre sur cette éminence, dans une étendue circulaire que l'on reconnaît encore, quoique les sables l'aient comblée. Le canal, qui communiquait au Nil, venait s'y décharger; l'eau douce se trouvait contenue par deux fortes digues qui la séparaient du port et de la mer. L'eau du Nil, dans ce bassin formé au milieu de la mer, se trouvait au-dessus de son niveau dans les plus grandes marées; les bâtimens qui venaient du large s'approchaient de la digue du port et faisaient leur eau de l'autre côté. On voit encore les restes de ces digues, courant du nord-nord-est au sud-sud-ouest, sur 5 ou 600 toises; une très petite partie s'élève au-dessus des sables qui les recouvrent. Ces digues laissaient une entrée dans le port, qui s'appelait *porte de la mer*, et qu'on trouvait en face de celle appelée *Cherker* (petit pays dans les montagnes, à cinq lieues de Soueys). Cette porte doit se retrouver dans un monticule de décombres qui forme une île à marée haute. La porte occidentale de la ville, qui s'appelait *Bâb-el-Maor*, existait où l'on voit encore une mosquée, sur le chemin de Bir-Soueys. Alors les eaux du Nil fécondaient cette contrée; quelques arbres arrêtaient l'œil, qui se perd aujourd'hui à l'horizon des déserts; les jardins entouraient la ville, et le commerce la faisait fleurir. » Cette tradition me paraît

(1) *Description de l'Égypte*, tome II.

mériter au plus haut point l'attention et la confiance. Elle présente, à mon avis, le tableau exact et circonstancié de l'état de choses créé par l'existence du canal, état de choses qui n'a été contesté qu'à l'aide d'argumens tirés de la situation actuelle des lieux, et dont j'aurai occasion d'examiner plus tard la valeur.

Quelques auteurs arabes prétendent qu'Amrou forma le projet de joindre les deux mers par une communication directe à travers l'isthme, communication qu'il se proposait d'alimenter avec les eaux du Nil, et qu'Omar s'y opposa dans la crainte d'ouvrir aux vaisseaux chrétiens l'entrée de l'Arabie. Cette assertion est remarquable à deux points de vue : elle prouve en effet, d'une part, que les Arabes savaient à quoi s'en tenir sur les niveaux relatifs des deux mers et du Nil, et d'un autre côté c'est la première fois qu'on voit apparaître l'idée de la coupure directe de l'isthme. On a prétendu, à la vérité, que le canal de Necos avait pour but la communication directe des deux mers, mais cette opinion ne repose sur aucun fait ni sur aucune autorité. La tranchée du seuil qui sépare le lac Timsah du lac Menzaleh eût été une œuvre fort considérable et de bien peu d'intérêt, car elle aurait seulement abrégé la navigation des barques allant directement de la Méditerranée dans la Mer-Rouge, sans rien changer aux conditions de cette navigation, qui pouvait s'opérer par la branche pelusiaque, alors l'une des principales, en remontant jusqu'à Bubastis, et en prenant ensuite le canal dont la prise d'eau était voisine de cette ville, d'où il résulte que l'exécution du canal direct entre le lac Timsah et Peluse n'aurait eu d'autre résultat que d'abréger ce détour. Or quel intérêt pouvait avoir ce raccourcissement sous les pharaons et même sous la dynastie perse, et que pouvait être à cette époque le commerce direct entre la Méditerranée et la Mer-Rouge? Sous les Ptolémées même, ce commerce, qui avait pris une importance réelle, se faisait nécessairement par l'entrepôt d'Alexandrie, et ces souverains, comme les précédens, n'étaient évidemment préoccupés que des relations de l'Égypte avec la Mer-Rouge. Bien loin d'ouvrir une communication directe éloignée de l'Égypte, ils l'auraient certainement fermée, si elle avait existé. Il est donc incontestable qu'à aucune époque, ni de l'antiquité, ni du moyen âge, il n'a été fait de tentative pour établir la communication directe des deux mers.

VI. — VESTIGES ET RÉGIME DE L'ANCIEN CANAL.

Pour compléter ces détails sur l'ancien canal de l'isthme, il me reste à en décrire les vestiges encore subsistans.

En 1799, le lit de l'ancien canal était reconnaissable à l'entrée de

l'Ouady-Toumilat, entre Abbaceh et Ras-el-Ouady, sur une longueur de plus de 50 kilomètres. Cet ancien lit fait aujourd'hui partie d'un canal d'irrigation dont la prise d'eau est à Zagazig, dans la branche Tanitique (canal de Moèze), et qui vient rencontrer à Ras-el-Ouady le canal appelé le Zafraneh, prolongement de l'ancien canal de Trajan, ou du prince des fidèles, canal qui a été rétabli pour l'irrigation de la partie est de la plaine entre le Caire et l'Ouady.

A l'est de Ras-el-Ouady jusqu'à Abou-Keycheyd, on retrouvait à peine de faibles traces de l'ancien canal, qui, dans cette partie, a été envahi par les sables; mais au-delà se présentaient alors, comme aujourd'hui, sur 5 ou 6,000 mètres, les restes les plus considérables de ce grand ouvrage. On y remarque en effet un large canal bien conservé, formé d'un plafond de 90 mètres de largeur et de deux digues peu élevées. La cote du plafond est seulement de $1^{m}87$ au-dessus de la mer; la hauteur des digues au-dessus du plafond est d'environ 4 mètres. On peut suivre les traces de ce grand travail jusqu'en face du santon de Cheick-Ennedy, sur une longueur de plus de 5,000 mètres; au-delà, la digue est disparaît complétement; la digue ouest se continue, mais en se relevant successivement, et avec un tracé très accidenté, jusqu'au bassin des lacs amers, qu'elle aborde par le nord-est. On retrouve le canal à l'extrémité sud du bassin des lacs amers; le tracé en est peu régulier; la largeur est de 40 à 50 mètres, la hauteur du plafond varie de 1 à 2 mètres au-dessus de la mer, et les digues sont plus élevées de 4 à 5 mètres. En 1799, ces vestiges se voyaient distinctement jusqu'aux ruines de Qolzoum, à 2,000 mètres de Suez; depuis cette époque, la partie qui longeait la plage a disparu entièrement par suite de l'envahissement de la mer.

Les fouilles faites dans cette partie du canal, soit en 1799, soit en 1847, constatent que le canal a été primitivement creusé à 1 mètre au-dessus de la basse mer. A cette hauteur en effet, on rencontre constamment le terrain naturel qui appartient à la formation de gypse dont j'ai déjà parlé. Quant à la partie voisine du lac Timsah, le sol étant sablonneux, les fouilles seraient sans intérêt; mais la cote actuelle du fond était dans l'origine à 1 mètre environ au-dessus de la mer.

Le large canal voisin d'Abou-Keycheyd présente les apparences de grandeur et de régularité qui caractérisent les œuvres des anciens pharaons, et si quelque portion des vestiges encore visibles peut être attribuée à Rhamsès II, c'est assurément celle-ci. Le tracé irrégulier du canal de Suez appartient évidemment à une époque bien postérieure; on a conclu de cette irrégularité que cet ouvrage était purement arabe, et que par conséquent Darius et Ptolémée n'y

avaient eu aucune part. De pareilles considérations ne sauraient prévaloir contre des textes positifs, et tout ce qu'il est raisonnable d'en conclure, selon moi, c'est que ces deux ouvrages appartiennent à des époques très éloignées l'une de l'autre, ce qui est d'accord avec l'histoire et avec la tradition.

Le lit de la section du canal de Suez, qui était originairement à 1 mètre au-dessus de la basse mer, a été encombré par les dépôts et par les sables mouvans sur une hauteur variable de 0^m80 à 1^m50. Sur quelques points, il disparaît même complétement. Les partisans de l'opinion d'après laquelle le canal n'aurait jamais été utilisé se sont étayés sur l'absence d'alluvions fluviales, soit dans le bassin des lacs amers, soit dans le canal de Suez; mais en premier lieu rien ne prouve qu'une portion des dépôts qui remplissent aujourd'hui le canal et le fond du bassin ne provienne des eaux du Nil, et on pourrait citer plusieurs localités où les eaux de ce fleuve ont, sans aucun doute, longtemps circulé, et où l'on ne retrouve aujourd'hui que des sables; de plus, il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce que les eaux du Nil, sortant du bassin des lacs amers, fussent relativement assez claires. Il est probable en effet que la plus grande partie des dépôts avait lieu à l'entrée de ce bassin, et toute la partie septentrionale est aujourd'hui si complétement envahie par les dunes, qu'il est même impossible d'y distinguer les traces de l'embouchure du canal, et bien moins encore les dépôts que les eaux du Nil peuvent y avoir apportés il y a douze ou même vingt-quatre siècles.

On remarque dans le bassin des lacs amers des laisses de coquillages placées à des hauteurs diverses. Sous l'influence d'un climat conservateur et grâce à la solitude du désert, ces laisses fragiles se sont conservées jusqu'à nous, et elles témoignent aujourd'hui et témoigneront longtemps encore d'un état de choses qui remonte à dix siècles, et peut-être au-delà. Les plus élevées d'entre elles sont de 1^m92 à 2^m28 au-dessus de la basse mer, c'est-à-dire à peu près exactement au niveau des hautes mers de vive eau. On en a conclu que les lacs amers communiquaient jadis librement avec la mer; on en trouvait d'ailleurs la preuve dans le grand nombre d'espèces maritimes qu'on a cru reconnaître parmi ces coquillages. Enfin on attribuait les dépôts salins et les eaux amères qui remplissent aujourd'hui, comme dans l'antiquité, le fond de ce bassin, à l'évaporation des eaux de la mer enfermées dans le bassin par suite de la fermeture du canal de Suez.

D'abord il n'est point encore prouvé que les espèces maritimes soient si abondantes dans ces laisses; celles que j'ai vues sont au contraire analogues à celles que l'on rencontre dans le lac Menzaleh, et la hauteur des laisses les plus hautes prouverait seulement qu'à

l'époque où elles ont été déposées, le niveau le plus élevé des eaux douces qui remplissaient le bassin différait peu de celui de la haute mer. En second lieu, c'est le gypse qui forme la plus grande partie des cristallisations qu'on remarque dans le bassin, et ce gypse provient, non de la mer, mais du sol même du bassin, où il est extrêmement abondant. Quant aux autres sels et aux eaux amères qui en occupent aujourd'hui, comme il y a trente siècles, la partie inférieure, ils ne sauraient être attribués qu'à des sources salines qui ont reparu dès que les eaux douces ont cessé d'y affluer. Comment expliquer autrement l'existence de cette nappe d'eau dans un lieu où il pleut si rarement, et pourquoi, en supposant que ces eaux proviennent de la mer, ne se seraient-elles pas évaporées comme le surplus de celles qui remplissaient le bassin?

L'existence des laisses de coquillages, les restes très caractérisés d'une jetée qui se trouve au sud du bassin prouvent catégoriquement que le bassin a été rempli. Les renseignemens que les historiens nous ont laissés témoignent tous qu'il a été rempli par les eaux douces, et on ne saurait en trouver un seul en faveur de la libre communication avec la mer; pour tout esprit non prévenu, ces preuves me paraissent suffisantes, et je crois inutile d'y insister. J'ajouterai seulement que lors même qu'il serait démontré que le bassin a été envahi par la mer après l'abandon du canal par les Arabes, cela ne prouverait en aucune façon qu'il n'ait pas été avant cette époque pendant longtemps, et à plusieurs reprises, occupé par les eaux du Nil.

Essayons maintenant de nous rendre compte du régime du canal aux diverses époques où il a été en activité.

En premier lieu, le plafond du canal de Suez étant à 1 mètre au-dessus de la basse mer, il en résulte que le tirant d'eau dans cette partie ne pouvait guère excéder 2 mètres. Le point le plus bas du seuil de Suez est en effet à 3 mètres environ au-dessus de la basse mer, et si le niveau des eaux dans le bassin des lacs avait excédé cette hauteur, il eût été indispensable d'empêcher par une digue l'écoulement vers la mer. Si cette digue avait été élevée de plusieurs mètres, il en resterait des traces; mais, en la supposant de 2 mètres à 2^m 50, il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'elle eût disparu. Toujours est-il que si le niveau du bassin a excédé la cote de 3 mètres, ce ne peut être de beaucoup, et que, selon toutes les apparences, il devait osciller, en hautes eaux, entre 3 et 4 mètres au plus.

Cela posé, si on veut se reporter à l'époque de Rhamsès II, la cote du Nil, étant, comme je l'ai indiqué, à la prise d'eau de Bubastis, de 5 mètres en basses eaux et de 9 mètres en hautes eaux, excédait de 1 à 2 mètres dans le premier cas et de 5 à 6 mètres dans le second le niveau du bassin des lacs. Avec les données et les dimen-

sions du canal, il est facile de se rendre compte du débit, qui ne pouvait excéder 15 mètres par seconde en basses eaux et 90 mètres dans les plus hautes eaux. Or dans ce climat l'évaporation seule enlèverait chaque jour une tranche d'au moins 1 centimètre de hauteur sur toute l'étendue de la nappe d'eau du bassin, ce qui correspond à environ 30 mètres par seconde. Il est même probable que cette dépense est au moins double en été, et si l'on ajoute à ce chiffre la consommation faite par le canal lui-même et par les irrigations des terrains alors cultivés qu'il traversait, il demeure évident que le débit était insuffisant pendant une partie de l'année pour alimenter le bassin des lacs, et que par conséquent le niveau de ce bassin devait s'abaisser jusqu'au moment où la crue du Nil venait relever le débit du canal au-dessus du chiffre nécessaire pour l'alimentation. Une tranche d'un mètre de hauteur dans le bassin des lacs représente environ 260 millions de mètres cubes; en supposant que le canal fournît un excédant de 30 mètres par jour en sus des besoins de l'alimentation, cent jours eussent été nécessaires pour amener ce cube dans le bassin et pour y élever d'un mètre le niveau des eaux. D'un autre côté, l'évaporation enlevant dans la belle saison au moins 2 centimètres par jour, soit 1 mètre en cinquante jours, si le bassin fût resté cent jours sans rien recevoir, son niveau se serait abaissé de 2 mètres, et si on le supposait alimenté à moitié pendant cent jours, l'abaissement eût été de 1 mètre.

Le niveau du bassin des lacs oscillait donc, selon toute apparence, d'une hauteur de 1 à 2 mètres en contre-bas du maximum, qui ne dépassait, comme on l'a vu, le plafond du canal que de 2 à 3 mètres au plus. Il en résulte que chaque année, à l'époque des basses eaux, le tirant d'eau dans le canal, à l'entrée comme à la sortie des lacs, devenait insuffisant pour la navigation, qui restait ainsi suspendue jusqu'au retour de la crue. Le niveau du Nil à la prise d'eau s'était élevé à la vérité probablement de près d'un mètre sous les Ptolémées; mais d'un autre côté la branche pelusiaque s'était appauvrie, et, tout compensé, les résultats devaient être à peu près les mêmes.

Les Romains et les Arabes ayant relevé la prise d'eau, il leur eût été facile de maintenir les eaux du bassin à un niveau constant; mais il est plus que douteux que les dimensions et les pentes du canal fussent convenablement calculées pour cela, et il y a lieu de penser que le régime du bassin était assujetti à des variations analogues à celles que nous venons de décrire pour les temps antérieurs.

Je crois pouvoir conclure de cet examen : 1° que la navigation a toujours été intermittente dans l'ancien canal; 2° que le tirant d'eau n'excédait pas 2 mètres dans les momens les plus favorables; 3° que le niveau du bassin des lacs amers s'abaissait chaque année au-des-

sous de celui de la basse mer; 4° que le canal, principalement établi en vue d'une navigation intérieure, ne pouvait recevoir que des navires maritimes d'un très faible échantillon.

VII. — PROJETS MODERNES.

Quoi qu'il en soit des présomptions que nous venons de présenter sur le régime de l'ancien canal, un point du moins est hors de doute : c'est que les projets de canalisation de l'isthme conçus ou exécutés dans l'antiquité ou dans le moyen âge n'avaient d'autre destination que de mettre le Nil en communication avec la Mer-Rouge, qu'ils ne s'appliquaient par conséquent qu'à la navigation habituelle du fleuve, et que les caboteurs du plus petit échantillon pouvaient seuls pénétrer dans ceux de ces canaux qui ont été mis à fin. La question de la communication des deux mers par un canal disposé pour la grande navigation maritime n'a donc été ni résolue, ni même posée dans les temps anciens. J'ajouterai que, jusqu'en 1847, elle ne l'a pas été davantage, ainsi qu'on en peut juger par l'exposé que nous allons présenter des projets mis au jour dans les temps modernes.

Depuis le kalife Al-Mansour (767) jusqu'à l'expédition d'Égypte, il n'est plus question de l'isthme de Suez. Les opérations faites en 1799 par les ingénieurs attachés à cette expédition ont servi de base à tous les projets présentés depuis cette époque; les résultats de ces opérations étant erronés, ces projets pèchent par la base; aussi me bornerai-je à en indiquer les principales dispositions.

Le premier de ces projets, rédigé par M. Lepère, ingénieur en chef des ponts et chaussées, attaché à l'expédition (1), se divise en deux branches distinctes : la première, qui n'est que la reproduction de l'ancien canal, est dirigée du Nil vers la Mer-Rouge; la seconde, destinée à réunir le fleuve et le port d'Alexandrie, n'est autre chose que le canal d'Alexandrie, aujourd'hui le Mahmoudié, restauré et recreusé; la communication entre ces deux branches s'établit par les divers bras du Nil (2).

Cet énoncé suffit pour indiquer que ce projet ne s'applique qu'à une navigation intérieure à faible tirant d'eau. En effet, avec les dispositions indiquées par M. Lepère, et en admettant les cotes du nivellement de 1799, la saison de la navigation avec le tirant d'eau de 2 mètres eût duré à peine quatre-vingt-dix jours, et la tenue de 3 mètres tout au plus trente jours par an.

(1) *Description de l'Égypte*, t. II.

(2) Le canal de Moèze jusqu'au bras de Damiette, ce bras jusqu'au canal Faraouhnieh; ce dernier canal, la branche de Rosette jusqu'au canal d'Alexandrie.

M. Lepère supposait la Mer-Rouge introduite dans le bassin des lacs amers au moyen d'une tranchée suffisante pratiquée dans le seuil de Suez; la branche orientale, dont l'origine était dans le bras de Moèze, près de l'emplacement de l'ancienne Bubastis (aujourd'hui Tell-Basta), et par conséquent sur un point très voisin de la prise d'eau du canal des pharaons, débouchait dans les lacs amers près de Serapeum. Dans ce projet, cette branche ne comportait que deux écluses, l'une placée à l'entrée du bassin des lacs, du côté de Suez, destinée à rendre le niveau du bassin indépendant des variations de la Mer-Rouge; l'autre, placée près de Ras-el-Ouady, divisant la branche orientale en deux biefs à alimentation indépendante. Ces dispositions devraient être entièrement modifiées par suite des opérations de 1847, et plusieurs écluses seraient nécessaires pour racheter la hauteur d'environ 7 mètres, dont les basses eaux du Nil à Tell-Basta dépassent le niveau de basse mer.

La branche occidentale, composée de deux biefs terminés chacun par une écluse, débouchait d'une part dans le lac Maréotis, et de l'autre dans le lac Madieh, la navigation continuant à travers ces lacs, soit vers Alexandrie, soit vers la rade d'Abouqyr.

Ce projet a été modifié heureusement par M. Linant de Bellefonds, ingénieur en chef au service du pacha d'Égypte, qui en a subordonné les dispositions à l'exécution du barrage, alors projeté et depuis plusieurs années en cours d'exécution en tête du Delta. Ce barrage, dont j'ai déjà parlé, devait avoir pour résultat de relever notablement les eaux du Nil en amont; il était donc naturel de prendre la retenue ainsi formée pour le point de partage des deux branches du canal, dirigées de là l'une vers Alexandrie, l'autre vers l'Ouady-Toumilat et la Mer-Rouge. M. Linant supposait le bassin des lacs amers rempli par les eaux du Nil; il donnait au canal $3^m 52$ de tirant d'eau en tout temps, et distribuait la pente à racheter pour chaque branche, d'après les cotes de 1799, entre six écluses.

Basé, comme on voit, sur l'exécution du barrage du Nil, ce projet est convenablement disposé d'après les niveaux attribués aux eaux du Nil et aux deux mers. Les niveaux réels entraînent le remaniement du profil du canal : le tirant d'eau est insuffisant pour un canal maritime; mais la disposition générale du tracé est à peu près ce qu'il y a de mieux à faire, sauf toutefois qu'au lieu de placer près du Caire la prise d'eau de la branche orientale, il est indispensable de la transporter immédiatement en amont du barrage. La disposition adoptée par M. Linant aurait deux inconvéniens : l'un, d'allonger sans nécessité et même sans utilité le parcours de 60 kilomètres; l'autre, bien plus grave, de subordonner la navigation à toutes les difficultés que peut présenter le lit du Nil entre le barrage et le Caire. Il sera

déjà bien assez difficile de maintenir en amont du barrage un chenal d'une profondeur suffisante; les plus puissantes ressources de l'art ne suffiraient pas pour assurer un pareil résultat dans la partie du Nil si inutilement parcourue.

Je passe sous silence les autres projets proposés sur la direction de Suez à Alexandrie, projets qui reposent tous sur les nivellemens de 1799, et qui par conséquent ne sauraient différer beaucoup de ceux de MM. Lepère et Linant, et je viens à ceux qui ont eu pour but d'établir la communication directe entre les deux mers à travers l'isthme et par la voie la plus courte. Ces projets appartiennent à deux systèmes différens : les uns, comme celui indiqué par Amrou et rejeté par le kalife Omar, supposent un grand bief de partage alimenté par les eaux du Nil et versant les eaux dans les deux mers; les autres, suivant le système adopté par M. Lepère et par M. Linant, s'appliquent à un canal alimenté par les eaux de la Mer-Rouge. Lorsqu'on supposait cette mer élevée de plus de 9 mètres au-dessus de la Méditerranée, il était naturel en effet de songer à établir la communication entre les deux mers, en faisant déverser la plus élevée dans la plus basse. La facilité de cette opération et la probabilité de son succès n'avaient pas échappé à M. Lepère, qui l'a indiquée en peu de mots, mais très suffisamment dans son mémoire sur le canal des deux mers (1).

Dans cet aperçu rapide, M. Lepère n'indique pas clairement les dispositions du canal direct; mais il est évident qu'il entend parler d'un canal à écluses alimenté par les eaux de la Mer-Rouge, et disposé de manière à ce qu'au besoin on puisse y établir, à l'aide du grand réservoir des lacs amers, un courant suffisant pour pouvoir

(1) « Dans ce projet du canal de Soueys, nous avons expressément motivé le choix de l'ancienne direction par l'intérieur du Delta, vers Alexandrie, sur les considérations commerciales particulières à l'Égypte, et sur ce que la côte, vers Peluse, ne paraît pas permettre d'établissement maritime permanent. Néanmoins nous croyons devoir reconnaître qu'abstraction faite de ces considérations, il serait encore facile (ce qui parut au contraire difficile et même dangereux avant l'invention des écluses) d'ouvrir une communication directe entre le Lac-Amer et le Ràs-el-Moyeh, prolongée sur le bord oriental du lac Menzaleh jusqu'à la mer vers Peluse. Nous n'avons pas nivelé positivement sur cette direction, de Serapeum au Ràs-el-Moyeh, mais sur une ligne peu distante et parallèle, du Mouqfar à la pointe du Menzaleh, où nous avons remarqué que le sol bas et salin, faisant suite à l'Ouàdy, a dû être couvert par les eaux du Nil, et antérieurement par celles du Lac-Amer, dont il n'est séparé que par une levée faite de main d'homme : nous croyons même qu'il n'y aurait que quelques parties de digues à construire jusqu'au Ràs-el-Moyeh, le désert s'élevant de toutes parts au-dessus de ce bas-fond; nous pensons qu'un canal ouvert sur cette direction présenterait un avantage que n'aurait pas le canal de l'intérieur. En effet, la navigation, qui pourrait y être constante, ne serait pas assujettie aux alternatives des crues et des décroissemens du Nil; il serait facile d'y entretenir une profondeur plus considérable que celle du premier canal, au moyen d'un courant

faire chasse et maintenir la passe à son embouchure dans la baie de Tineh. Je ferai remarquer seulement que M. Lepère paraît admettre ici, comme sur plusieurs autres points de son mémoire, que le lac Timsah communique avec le lac Menzaleh par une vallée qui aboutirait à Râs-el-Moyeh. C'est là une erreur facile à reconnaître et que la carte de l'expédition contredit formellement. Le lac Timsah est un cul-de-sac, qui est même séparé du lac Menzaleh par le col d'El-Ferdan, dont la hauteur est de 15 mètres, et dont la moindre largeur est d'environ 10 kilomètres.

M. Linant, comptant sur l'exactitude des nivellemens des ingénieurs de l'expédition et reprenant l'idée de M. Lepère, est arrivé à un projet plus rationnel et plus grandiose. Ce projet consiste à ouvrir entre les deux mers une communication libre formant un grand fleuve d'eau salée, ou plutôt, comme l'exprime cet ingénieur, un bosphore. Si on admet en effet que les hautes eaux de la Mer-Rouge dépassent de près de 10 mètres le niveau de la Méditerranée, et que le sol de l'isthme va, comme l'indiquent les nivellemens de 1799, constamment en s'abaissant du sud au nord, en sorte que, pour jeter en masse la mer la plus élevée dans la plus basse, il suffirait de couper les seuils peu élevés de Suez et de Serapeum, la solution la plus économique et la plus complète du problème de la communication des deux mers serait assurément celle que propose M. Linant : la plus économique, car l'ouverture du canal n'exigerait que des terrassemens presque insignifians et pas un seul ouvrage d'art; la plus complète, si, comme M. Linant le croit certain, le grand courant d'eau claire que porterait le canal à la Méditerranée

alimenté par l'immense réservoir des lacs amers, d'où les eaux, par leur chute, pourraient acquérir une vitesse capable de prévenir les dépôts de sable que les vents y apporteraient du désert. On doit bien observer que l'on n'aurait pas à craindre qu'il s'y formât de barre comme il en existe aux bouches de Damiette et de Rosette, parce que les eaux du Lac-Amer, qui alimenteraient les chasses, n'y déposeraient pas de limon, et que l'énergie du courant, qu'on pourra resserrer entre deux jetées, devra entretenir un chenal constamment ouvert et profond. Mais ce canal, en recevant son exécution, serait indépendant de celui de l'intérieur, qui rattache tout le commerce de l'Égypte à un autre centre commun, et notamment à la ville du Caire, où aboutissent toutes les relations commerciales de l'Afrique.

« Ce canal restant toujours navigable, on pourrait plus souvent profiter des vents favorables à la sortie de la Mer-Rouge, ce que ne permettent pas les crues trop tardives du Nil, qui, comme on l'a déjà dit, ne coïncident pas assez avec le temps moyen des moussons : il serait enfin très utile pour l'expédition des ordres et dépêches qui exigent le plus de célérité. J'ajouterai que, si je ne voyais quelques difficultés à recreuser et entretenir à la profondeur convenable le chenal entre Soueys et sa rade, je proposerais d'établir, à l'usage des corvettes et même des frégates, la communication directe des deux mers par l'isthme, ce qui deviendrait le complément de cette grande et importante opération. » — (*Description de l'Égypte*, t. II.)

suffisait à maintenir une passe convenable à travers la plage de Tineh.

Voici les principales dispositions de ce projet :

Les seuils de Suez, de Serapeum et d'El-Ferdan (car M. Linant connaît trop bien les lieux pour commettre la même erreur que M. Lepère, quant au dernier) sont coupés par des tranchées de 3 mètres de profondeur sur 15 mètres de largeur moyenne; M. Linant laisse ensuite au courant qui doit s'établir à travers ces tranchées par le déversement des eaux le soin de les approfondir et de les élargir de manière à assurer partout au canal une largeur moyenne de 50 mètres et une profondeur de 6 à 7 mètres, représentant un tirant d'eau de 4 à 5 mètres. M. Linant suppose qu'en sortant de la tranchée d'El-Ferdan, les eaux suivraient une vallée se dirigeant vers Peluse par Bir-abou-Roq; mais les études de 1847 n'ont pu fournir aucune trace de cette vallée; elles démontrent au contraire que les bas-fonds de Krayeh, comme la petite vallée dans laquelle se trouve Bir-abou-Roq, versent également leurs eaux dans le lac Ballah, et que le niveau du terrain va en s'élevant constamment et sans aucune interruption, en partant des bords du lac jusque sur les pentes supérieures de la chaîne arabique. La chaîne de dunes mobiles qui se montre sur ces pentes de Bir-abou-Roq à Abou-Assab, à peu près suivant une ligne horizontale comprise entre les cotes 20 et 40 mètres, forme en effet une sorte de vallée secondaire, dirigée vers la Méditerranée; mais cette vallée sans profondeur est très élevée au-dessus du niveau de la mer. Le projet de M. Linant ne serait donc pas exécutable dans cette direction. Rien n'empêcherait cependant de suivre les bords du lac Menzaleh, en choisissant convenablement le terrain, et ce détail ne changerait presque rien à la disposition générale du projet.

Préoccupé de la différence du niveau de la Mer-Rouge avec les basses terres de l'Égypte, M. Linant propose d'exécuter deux fortes digues pour empêcher le déversement des eaux salées dans le Delta : l'une de ces digues est placée à l'entrée de la vallée de Toumilat, et l'autre près de Râs-el-Moyeh. Une simple rigole de direction, creusée dans la vallée supposée de Bir-abou-Roq, servirait de premier lit aux eaux, qui, par leur vitesse, auraient, d'après cet ingénieur, bientôt transformé ce lit insuffisant en un grand fleuve, et arriveraient ainsi dans la plaine de Peluse qu'elles traverseraient, au moyen d'un canal aboutissant à la mer, entre les ruines de Peluse et celles de Faramah; ce canal, flanqué d'une digue destinée à empêcher le déversement des eaux salées dans le lac Menzaleh, débouche dans la baie de Tineh, où le courant ouvrirait bientôt une large et profonde passe.

M. Linant pense que des chasses, quelle qu'en fût l'énergie, ne pourraient suffire à ouvrir une passe qui, vu la faible inclinaison de la plage, ne saurait avoir moins de 7 ou 8 kilomètres de longueur; il croit au contraire que le grand courant d'eau claire, déversant par l'embouchure du nouveau bosphore, produirait infailliblement ce résultat. Il propose, pour assurer l'entrée du canal et pour le protéger contre les dépôts du Nil poussés par le courant littoral, l'exécution, à l'ouest de la passe, d'une jetée qu'on pousserait le plus loin possible, et qui, selon lui, suffirait pour assurer en tout temps aux bâtimens la possibilité d'aborder la passe directement et sans mouiller. Le lac Timsah, dans ce projet, deviendrait un grand port naturel. Quant à l'entrée de la Mer-Rouge, M. Linant suppose que la vitesse du courant versant de cette mer dans le canal, aidée par l'action de dragues convenablement employées, suffirait pour l'approfondir et la rendre praticable aux navires.

VIII. — ÉTUDES DE 1847.

Les divers projets que nous venons d'indiquer étaient restés dans le domaine des spéculations théoriques, et rien n'annonçait qu'ils dussent en sortir de longtemps, lorsqu'en 1846, sur l'initiative de M. P. Enfantin, qui, depuis vingt ans, n'a cessé d'appeler par tous les moyens l'attention publique sur cette grande question, une société s'est formée dans l'intention de réunir enfin par des études rigoureuses et complètes les élémens d'une solution. Cette société, composée de trois groupes, allemand, anglais et français, se composait principalement d'hommes de ces trois nations voués à l'industrie. Trois ingénieurs membres de la société, MM. Robert Stephenson, Negrelli et Paulin Talabot, furent chargés de la direction des études et se partagèrent le travail. MM. Stephenson et Negrelli se chargèrent des opérations à exécuter dans la Mer-Rouge et dans la Méditerranée, l'ingénieur français de celles qui concernent l'isthme.

Dès le 30 avril 1847, une brigade d'ingénieurs allemands, munis de tous les instrumens nécessaires, s'établissait dans la baie de Tineh, et employait près de trois mois à faire de cette baie une étude approfondie.

Les travaux topographiques exécutés dans la Mer-Rouge par les soins de l'amirauté anglaise suffisaient pour le moment, et l'étude détaillée de la rade de Suez fut en conséquence ajournée.

De mon côté, je m'occupai immédiatement de réunir le personnel et de préparer les instructions accessoires pour les opérations dont j'étais chargé. Le défaut de vérification des opérations de 1799, les circonstances dans lesquelles elles avaient été exécutées étaient de

nature à m'inspirer des doutes sur l'exactitude des données alors recueillies. Cependant l'habileté et la réputation des ingénieurs qui avaient opéré par eux-mêmes ces nivellemens, la vérification qu'ils croyaient en avoir faite au moyen de la crue extraordinaire de 1800, enfin le témoignage de M. Linant, qui habite l'Égypte depuis longtemps et qui connaît parfaitement les lieux, tout se réunissait pour confirmer les résultats obtenus par les ingénieurs de l'expédition.

Toutefois, il fallait bien le reconnaître, ces résultats avaient quelque chose d'extraordinaire et de contraire aux lois mathématiques. L'énorme dénivellation qu'ils établissent entre les deux mers, sur une distance d'à peine 140 kilomètres, était tout à fait inexplicable; aussi était-elle restée inexpliquée. On ne pouvait l'attribuer aux vents qui règnent dans la Mer-Rouge, car ces vents soufflent, pendant la plus grande partie de l'année, de la région du nord, et ils tendraient plutôt à abaisser le niveau de cette mer qu'à l'élever. D'ailleurs, quel phénomène prodigieux ne serait-ce pas qu'un vent régnant assez violent et assez constant pour soulever les eaux d'une mer entière de 9 mètres! Les courans observés, soit dans cette mer, soit au détroit de Bab-el-Mandeb, soit dans la mer des Indes, n'ont rien d'extraordinaire; aucun fait donc ne pouvait justifier ce résultat, et j'étais, je l'avoue, vivement préoccupé de ce défaut de justification d'un phénomène aussi merveilleux et de l'absence de toute vérification des opérations des ingénieurs de l'expédition. Cependant, en présence de résultats positifs, affirmés par des hommes d'un mérite éminent, confirmés par les études locales de M. Linant de Bellefonds, je ne pouvais pas hésiter, et j'ai dû accepter comme certain qu'une différence notable de niveau existait entre les deux mers; j'ai dû admettre que les seules questions à éclaircir étaient la quotité exacte de cette différence et la disposition géométrique du sol de l'isthme qui les sépare.

C'est d'après ces considérations que furent préparées les instructions de la brigade française, instructions qui limitaient les études au terrain compris entre le Caire, Suez et Tineh. Si je n'avais été convaincu de l'exactitude des opérations de 1799, j'aurais certainement ajouté la direction du Caire à Alexandrie; mais, confiant dans le résultat de ces opérations, j'ai dû m'abstenir de prescrire un travail long, dispendieux, et, selon toutes les probabilités, sans intérêt. La brigade française fut mise sous la direction de M. Bourdaloue, ingénieur habile et expérimenté, qui en matière de nivellement jouit d'une autorité incontestée, et qui depuis trente ans a exécuté sous ma direction des opérations très étendues et très multipliées. Elle se composait d'un géomètre triangulateur, d'un chef des nivellemens et de huit opérateurs exercés. Cette brigade, munie d'excellens instru-

mens, arriva au Caire le 17 septembre 1847. Grâce au concours bienveillant de M. Linant, l'expédition fut très bien accueillie par le vice-roi, qui s'empressa, avec une extrême libéralité, de mettre à sa disposition tout le personnel et tout le matériel qui pouvaient être nécessaires pour les travaux de l'expédition, et qui voulut bien se charger de pourvoir, à ses frais, à la subsistance de la brigade pendant toute la durée de ses opérations dans le désert. Son altesse, en accordant une escorte de soixante soldats, dix Bédouins des tribus du désert, soixante chameaux, vingt dromadaires, trente-deux tentes, etc., voulut bien autoriser M. Linant de Bellefonds, directeur général des ponts et chaussées en Égypte, et quatre élèves ingénieurs égyptiens à s'adjoindre aux travaux de la brigade. Cette brigade fut partagée en deux divisions : l'une d'entre elles commençait à opérer le 25 septembre, à partir du Caire et en se dirigeant vers l'Ouady-Toumilat; l'autre se mettait en route pour le centre de l'isthme, et arrivait près du lac Timsah le 8 octobre. Les opérations de l'isthme se continuèrent pendant les mois d'octobre et de novembre et jusqu'au 10 décembre, et une dernière vérification se prolongea même jusqu'au 6 janvier.

Chaque division d'opérateurs était partagée en deux sections : l'une chargée de la triangulation et des opérations géométriques, l'autre des nivellemens en long et en travers. La première section marchait en avant de la deuxième, qui rattachait ses opérations aux points géométriques établis par les triangulateurs. Toutes les opérations étaient faites avec d'excellens instrumens exécutés ou choisis pour la circonstance (1). Toutes les précautions d'usage étaient prises dans le règlement, dans le maniement et dans l'emploi de ces instrumens. Jamais on n'opérait sans s'assurer que l'instrument était en bon état, et chaque opérateur faisait constamment tous les renversemens de lunette, toutes les répétitions et toutes les observations doubles nécessaires pour assurer l'exactitude de l'observation, et pour corriger les erreurs provenant des imperfections inévitables dans le règlement des instrumens. Chaque ligne de nivellement était suivie en même temps par deux opérateurs agissant séparément, et qui s'arrangeaient pour comparer les cotes de distance en distance. De cette manière, chaque section a toujours marché en se vérifiant elle-même; de plus, deux grandes vérifications de l'opération géné-

(1)

4 théodolites.....	de Richer.
3 niveaux, cercle grand modèle.....	de Gavet.
2 — système Bourdaloue.....	—
2 — petit modèle.....	—
3 boussoles de 20 centimètres.....	de Chevalier.
5 — de 18 centimètres.....	—

rale ont été faites, l'une par le nivellement de Suez au Caire, par la route des Indes, l'autre par un deuxième nivellement à grands coups de la Méditerranée à la Mer-Rouge.

La première de ces vérifications a donné pour la cote du Caire une différence de 7 centimètres seulement; la seconde, faite rapidement et à grands coups, présente une différence de 58 centimètres entre Suez et Tineh, et aurait pour résultat d'abaisser encore d'autant le niveau de la Mer-Rouge. Ce nivellement, étant fait avec beaucoup moins de soin que le nivellement principal, mérite moins de confiance; mais, tel qu'il est, il suffit pour en démontrer l'exactitude. On doit donc admettre, jusqu'à démonstration contraire résultant d'opérations faites avec le même soin et par des opérateurs aussi exercés : 1° que la basse mer du 8 décembre 1847 à Tineh étant prise pour point de départ, la basse mer du 25 novembre à Suez n'était que de 3 centimètres au-dessus de ce niveau; or la marée du 8 décembre ayant été à Tineh de 0^m38, et celle du 25 novembre à Suez de 1^m95, la cote de la mer moyenne serait à Tineh de 0^m19, à Suez de 0^m99 : la différence entre les niveaux moyens des deux mers serait donc de 0^m80, comme je l'ai indiqué plus haut; 2° que le niveau des basses eaux du Nil, au meqyas du Caire, est de 13^m27 au-dessus de la basse mer du 8 décembre à Tineh.

On a cherché, je le sais, à contester ce résultat par des considérations théoriques; mais les opérations de 1847 ont été faites avec un tel luxe de précautions et de vérifications et par des agens si expérimentés, qu'elles sont à l'abri de toute contestation qui ne reposerait pas sur une nouvelle série d'opérations faites avec le même soin et la même habileté. Si les considérations théoriques étaient de quelque valeur en présence d'un fait matériel aussi bien constaté, je pourrais me prévaloir à mon tour d'une autorité qui, en pareille matière, en vaut bien une autre, celle de l'illustre Laplace, qui a toujours nié comme impossible la différence de niveau entre les deux mers résultant des opérations de 1799. Comment s'étonner d'ailleurs que ces opérations, interrompues à plusieurs reprises par les mouvemens militaires, faites rapidement à grands coups de niveau par des opérateurs divers, en grande partie avec des instrumens imparfaits et sans aucune vérification, n'aient donné que des résultats incertains ou erronés? M. Lepère lui-même, l'ingénieur en chef qui les dirigeait, s'exprime ainsi à ce sujet (1) : « Pressés par le temps, inquiétés par les démonstrations hostiles des tribus arabes, obligés de suspendre à plusieurs reprises l'opération, forcés enfin d'exécuter au niveau d'eau une grande partie de ces nivellemens, mis dans

(1) *Description de l'Égypte*, t. II.

l'impossibilité de faire aucune vérification, il n'y a rien d'étonnant à ce que les ingénieurs habiles qui faisaient ces opérations dans des circonstances si exceptionnelles soient arrivés à des résultats incertains. » La discordance entre les opérations de 1799 et de 1847 s'explique donc sans peine. Au reste, une dernière vérification, exécutée en 1853 à travers l'isthme par les soins de M. Linant, est venue confirmer encore l'exactitude des opérations de 1847. D'après les chiffres publiés par cet ingénieur, cette vérification aurait donné pour le niveau du repère de basse mer à Suez une cote plus élevée de 12 centimètres seulement que celle qui résultait du nivellement de 1847.

IX. — EXAMEN DES DIVERS PROJETS DE CANALISATION DE L'ISTHME.

Les divers projets présentés pour la communication des deux mers se divisent, comme on a pu voir par l'exposé qui vient d'en être fait, en deux catégories distinctes : la première comprenant les tracés qui réunissent les ports de Suez et d'Alexandrie, la deuxième ceux qui mettent le port de Suez en communication directe avec la baie de Tineh.

La première catégorie comprend elle-même deux systèmes de tracés distincts : le premier se dirigeant, à travers le Delta, d'Alexandrie vers l'Ouady-Toumilat; le second rattachant les deux branches du canal à la retenue du barrage et franchissant le Nil en amont de cet ouvrage.

Les projets de la seconde catégorie se rattachent également à deux systèmes distincts : le premier s'appliquant à un canal à point de partage alimenté par les eaux du Nil, et descendant du point de partage vers chacune des deux mers au moyen d'écluses; le second à un canal sans écluses, mettant directement et sans obstacles intermédiaires les deux mers en communication.

Ces quatre combinaisons comprennent tous les systèmes proposés ou proposables : aussi examinerai-je chacune d'elles en prenant les résultats des opérations de 1847 pour point de départ; mais d'abord quelles dimensions convient-il d'adopter pour un canal destiné à relier les deux mers? Ce canal doit-il être disposé pour recevoir seulement les plus grands navires employés aujourd'hui par le commerce et les bateaux à vapeur de dimensions analogues, ou bien doit-il admettre les plus grands vaisseaux de guerre et les bateaux à vapeur dont les dimensions excéderaient même celles des vaisseaux de guerre?

Dans le premier cas, des écluses dont les sas auraient 17 mètres de largeur, 60 mètres de longueur et un tirant d'eau de 7 mètres

suffiraient, et ces dimensions admettraient même les frégates de premier rang. Pour les bateaux à vapeur à roues de 320 chevaux, il faudrait porter la largeur du sas à 18m 50, et pour ceux de 500 à 600 chevaux il serait nécessaire d'adopter une largeur de 21 mètres et une longueur de sas de 90 mètres.

Pour les navires de guerre de second rang, une largeur de 17 mètres et une longueur de 72 mètres suffisent; pour les vaisseaux de premier rang, le tirant d'eau doit être porté à 8 mètres, la largeur d'écluse à 18 mètres au moins, et la longueur à 76 mètres. Enfin le dernier vaisseau à vapeur sorti des chantiers de la marine impériale, *la Bretagne*, exigerait un tirant d'eau de 8 mètres, une largeur de sas de 19 mètres et une longueur de 85 mètres.

Il me paraît qu'on doit d'abord écarter les vaisseaux de premier rang à pleine charge à cause de leur tirant d'eau excessif, qui aggraverait beaucoup les difficultés d'exécution. En allégeant ces bâtimens de leur artillerie, de leurs embarcations et d'une partie de leurs approvisionnemens, il serait toujours possible de les faire passer dans le canal, pourvu que le tirant d'eau réalisable atteignît 7 mètres, limite suffisante pour les plus grands bâtimens du commerce et pour les bateaux à vapeur du plus fort échantillon, d'où il résulte qu'un tirant d'eau pratique de 7 mètres, qui correspond à un tirant d'eau d'exécution de 8 mètres, suffira à tous les besoins de la navigation.

La largeur des écluses pourrait être réduite à 18 mètres, en écartant les grands bateaux à vapeur à roues; mais, pour ces derniers navires, une dimension de 20m 50 à 21 mètres serait nécessaire.

Enfin, la longueur du sas n'ayant pas d'influence sur les dimensions générales du canal et n'entraînant qu'une dépense d'eau qui est ici sans inconvénient, il convient d'adopter une limite suffisante pour tous les bâtimens sans exception, soit par exemple 100 mètres, d'où il résulte que, pour que la navigation du canal des deux mers satisfasse à tous les besoins, les dimensions de cet ouvrage devront être réglées comme il suit :

Tirant d'eau	8 mètres.
Largeur des écluses	21
Longueur du sas	100
Largeur du canal au plafond	40
ou mieux partout où le terrain s'y prêtera	50

Cela posé, la difficulté capitale de tous les projets aboutissant à Alexandrie, c'est le maintien d'un tirant d'eau de 8 mètres au point où le canal traversera le Nil. Les inconvéniens des traversées en rivière sont bien connus : s'il ne s'agissait que d'un tirant d'eau de 2 à 3 mètres, les procédés ordinaires suffiraient pour assurer le suc-

cès; mais le maintien d'une profondeur de 8 mètres présente des difficultés qui n'ont jamais été ni surmontées ni même abordées.

L'emploi d'un pont-canal pour franchir le fleuve soulève des objections non moins graves; ce système oblige en effet à relever la ligne d'eau du point de partage d'au moins 12 mètres, et à exécuter par suite quatre écluses de plus sur chaque versant; il présente d'ailleurs des difficultés d'alimentation très sérieuses.

La traversée du Nil est donc la difficulté capitale des tracés par Alexandrie. J'en conclus immédiatement que tout tracé par le Delta qui aurait à traverser les diverses branches du fleuve et les canaux d'irrigation qui sillonnent le pays doit être repoussé. Il y a d'ailleurs, pour rapprocher le tracé du Caire, des raisons qui touchent aux intérêts politiques et matériels de l'Égypte, et dont il est impossible de faire abstraction. Enfin la construction du barrage, s'il s'achève et s'il produit les résultats qu'on en attend, serait une raison décisive pour reporter en amont de cet ouvrage l'origine des deux branches du canal.

Les nivellemens de 1847 établissent d'après les renseignemens fournis par M. Mougel, à qui sont dus les projets du barrage et qui en a dirigé l'exécution, que cet ouvrage une fois complété aurait pour résultat de relever le niveau du Nil en amont à la cote 17; le radier est d'ailleurs établi à la cote 10,40, et les hautes eaux atteignent la cote 19,22. Il en résulte que le tirant d'eau en amont du barrage serait en basses eaux de $6^{m}60$, et en hautes eaux de $8^{m}80$. Si donc ce projet s'achève, s'il réalise les espérances de l'ingénieur distingué qui l'a conçu, il suffirait de relever un peu le niveau de la retenue pour assurer pendant onze mois au moins un tirant d'eau supérieur à 8 mètres. Reste la difficulté de maintenir le lit du fleuve au niveau du radier; mais cette difficulté, à peu près insoluble dans les cours d'eau à crues rapides et passagères qui modifient sans cesse le fonds me paraît très surmontable dans un fleuve comme le Nil, qui n'a chaque année qu'une crue unique, et qui s'élève lentement et régulièrement pendant trois mois pour s'abaisser ensuite avec la même régularité et avec une lenteur plus grande encore pendant le reste de l'année. Avec ce régime, une puissante machine à draguer suffirait sans doute pour maintenir le lit au niveau du radier.

Admettons donc avec M. Linant que la retenue du barrage servira de point de partage au canal, et supposons le niveau inférieur à cette retenue fixé à la cote 18 mètres, c'est-à-dire 1 mètre au-dessus du projet de M. Mougel. Cette base adoptée, rien de plus simple que le tracé du canal. L'une des branches, de 180 kilomètres de longueur, se dirigerait vers Alexandrie, en suivant l'ancien lit, aujourd'hui oblitéré, du canal de Joseph, puis celui du canal appelé le

Ratasbée, jusque près de Teirieh, et de là en ligne droite sur Alexandrie. La seconde suivrait à peu près le tracé de l'ancien canal des pharaons jusqu'aux lacs amers. Arrivé à ce point, on aurait le choix entre trois partis : jeter la Mer-Rouge dans le bassin en coupant le seuil de Suez, remplir le bassin avec les eaux du Nil, qu'on conduirait jusqu'à Suez, ou enfin tracer en dehors du bassin un prolongement du canal qui irait rejoindre l'ancien canal de Suez.

Le premier parti serait très économique, si la profondeur du bassin était suffisante; mais il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi. C'est tout au plus, en effet, si les bas-fonds les plus profonds arrivent à la cote 8 mètres, et la plus grande partie de la surface de ce bassin ne dépasse guère la profondeur de 3 mètres au-dessous de la basse mer. L'introduction de la mer dans les lacs amers ne produirait donc qu'un tirant d'eau insuffisant, et si ce bassin devait devenir partie intégrante du canal, il faudrait nécessairement le remplir jusqu'à un niveau supérieur de beaucoup à celui des plus hautes mers, d'où il résulte qu'il ne pourrait être alimenté qu'avec les eaux du Nil amenées par le canal lui-même.

Pour augmenter autant que possible la profondeur dans le bassin et pour diminuer en même temps la tranchée de Suez, il conviendrait d'élever autant que possible le niveau de la retenue des lacs, et on pourrait la fixer à 6 mètres sans inconvénient. Seulement il serait nécessaire d'exécuter une digue du côté de Suez pour empêcher les eaux de s'écouler directement à la mer.

Au lieu de jeter la navigation dans le bassin des lacs, il serait infiniment préférable d'adopter la troisième solution en prolongeant le canal à l'ouest des lacs et le continuant sans interruption jusqu'à la Mer-Rouge. Ce système présente plusieurs avantages importans.

En premier lieu, il évite les difficultés qu'entraînerait nécessairement le maintien des passes à l'entrée et à la sortie du bassin;

2° Il économise la dépense d'eau considérable qu'exigerait l'alimentation du bassin;

3° Il met la navigation à l'abri des inconvéniens que présenterait souvent la navigation des lacs.

En adoptant ce système, on resterait libre de remplir ou de ne pas remplir d'eau douce le bassin des lacs; il est probable qu'on trouverait un avantage à y jeter les eaux en excès dans les crues trop considérables, et à faire ainsi du bassin une sorte de régulateur des crues du Nil; on éviterait ainsi la nécessité d'entretenir en tout temps le niveau de ce bassin à une hauteur fixe, ce qui, dans certaines saisons, pourrait présenter des difficultés.

La longueur totale de la branche orientale du canal serait dans ce système de 212 kilomètres, dont 148 kilomètres du barrage à Sera-

peum, et 64 de Serapeum à Suez. La longueur des deux branches serait de 392 kilomètres; chacune d'elles exigerait 6 écluses, y compris celle de prise d'eau, soit en tout 12 écluses pour le canal entier.

Si donc le niveau de la retenue du barrage peut être maintenu à la cote 18 mètres ou environ, le tracé et l'exécution du canal ne présenteraient aucune difficulté sérieuse; mais si, par des motifs que je ne puis prévoir, l'exécution du barrage était abandonnée, ou si, cet ouvrage achevé, on reconnaissait que la retenue, qu'il est destiné à créer, ne peut être relevée à la hauteur nécessaire, force serait de recourir à un pont-canal pour franchir le fleuve.

Dans ce cas, le niveau du bief du pont-canal, servant de point de partage, devrait être relevé d'au moins 12 mètres au-dessus des hautes eaux, et porté par conséquent à 31 mètres, ce qui exigerait 4 écluses de plus sur chaque versant. Un pont-canal d'un kilomètre de longueur et s'élevant de 18 mètres au-dessus des basses eaux, les écluses à établir aux abords de ce pont à une grande hauteur au-dessus du terrain naturel, ce sont là des ouvrages très dispendieux; mais la difficulté la plus grave serait encore l'alimentation du bief de partage. Pour amener les eaux à une élévation convenable par une rigole d'alimentation, il faudrait remonter la prise d'eau de cette rigole à 350 kilomètres au moins dans la vallée du Nil. Selon toutes les apparences, la prise d'eau du grand canal attribué à Joseph, qui arrose la rive gauche du Nil depuis Manfalout jusqu'au Delta, est à une hauteur convenable, mais il s'en faut que les pentes aient été ménagées de manière à profiter de toute la hauteur disponible, et, bien que je n'aie pas la cote exacte des eaux à l'extrémité de ce canal, je suis convaincu que le niveau n'excède guère celui des hautes eaux du Nil au barrage, si même il l'excède. Pour faire servir ce canal à l'alimentation du bief de partage, il faudrait donc relever ses eaux de 12 mètres environ, opération qui entraînerait l'emploi de machines à vapeur versant dans un réservoir placé à une hauteur convenable et mis en communication avec le bief du pont-canal.

Ce système serait compliqué et dispendieux, mais il ne présente aucune difficulté insurmontable. Tous les biefs du canal, à l'exception de ceux dont le niveau serait plus élevé que celui du Bahr-Jousef, seraient alimentés directement par le canal ou par des dérivations du Nil. Dans ces termes, la dépense d'eau, à laquelle il y aurait lieu de pourvoir par des moyens mécaniques, n'excéderait certainement pas 300,000 mètres cubes par jour, soit 4 mètres cubes par seconde, qui, élevés à 12 mètres de hauteur, exigeraient des machines d'environ 600 à 800 chevaux de puissance effective. Je n'indique ce projet dispendieux que comme une ressource extrême pour le cas où il faudrait renoncer à la traversée directe du Nil; je

crois fermement, quant à moi, que le problème de cette traversée est susceptible d'une solution satisfaisante. Dans tous les cas, il conviendrait de ne recourir à la combinaison coûteuse, mais sûre, d'un pont-canal, qu'après s'être assuré par des études plus complètes et par des expériences positives qu'il est impossible de faire autrement.

Quelque difficile et quelque dispendieuse que soit d'ailleurs l'exécution d'un pont-canal sur le Nil, ce travail ne dépasserait en rien les ressources actuelles de l'art de l'ingénieur. L'emploi du fer permet aujourd'hui de franchir les grands cours d'eau par des arches à grande ouverture et par conséquent au moyen d'un petit nombre de piles; le système des tubes en fonte, spécialement approprié à la nature du fond du Nil, simplifie et facilite l'opération délicate de la fondation. Ces ressources et beaucoup d'autres, dont les ingénieurs disposent aujourd'hui, permettent d'aborder sans hésitation des œuvres qui, il y a peu d'années, auraient été considérées comme impossibles. Si donc la possibilité d'un passage à niveau dans le Nil laisse des incertitudes, l'exécution d'un pont-canal n'en présente aucune; c'est une question de dépense, et par ce procédé la solution est assurée, et le succès certain.

Je viens maintenant aux projets qui ont pour objet la communication directe entre les deux mers. En ce qui concerne le canal proprement dit, les difficultés sont beaucoup moindres sur cette direction, où l'on ne rencontre aucun obstacle qui puisse être comparé à la traversée du Nil. Par malheur, cet avantage est plus que compensé, comme on le verra tout à l'heure, par les inconvéniens que présente l'embouchure du canal dans la Méditerranée.

Le premier système de canalisation directe, celui qui avait été proposé au khalife Omar par son lieutenant Amrou, peut être réalisé très simplement au moyen des dispositions suivantes : une rigole d'alimentation navigable, et rattachant ainsi la ville du Caire au canal des deux mers, amènerait, en suivant à très peu près le tracé de la branche orientale du projet que je viens d'examiner, les eaux du Nil, prises à la retenue du barrage, dans un grand bief de partage, dont la ligne d'eau pourrait être établie à la cote 9 mètres, et qui s'étendrait de Serapeum à Ras-el-Moyeh, près du lac Ballah. Les deux versans du canal, desservis chacun par quatre écluses, s'étendraient, l'un de Serapeum à Suez, suivant le tracé déjà décrit, l'autre de Ras-el-Moyeh à Tineh. La longueur de ce tracé serait en totalité de 144,000 mètres, savoir :

Bief de partage	33,000 mètres.
Branche de Suez	63,000
Branche de Tineh	48,000
Total	144,000 mètres.

Celle de la rigole d'alimentation navigable serait environ de 150,000 mètres. Cette rigole aboutirait au point de partage près de Serapeum; une branche dérivée vers le nord, latéralement au canal maritime, servirait à alimenter un immense réservoir formé par le lac Ballah et l'extrémité sud du lac Menzaleh, au moyen d'une digue rattachant les ruines de Sethrum (Tell-el-Sherig) à l'embouchure du canal. Ce réservoir, dont le niveau pourrait être élevé à la cote 6 mètres et qu'on remplirait aux époques des crues, servirait à donner des chasses puissantes dans le chenal de Tineh.

La disposition du tracé direct est encore plus simple dans le système d'un canal sans écluses; il suffit en effet, dans ce cas, d'ouvrir d'une mer à l'autre une large tranchée dont le plafond serait placé à 8 mètres au-dessous de la basse mer. Le tableau suivant indique les hauteurs de tranchées pour les diverses parties du trajet :

Seuil de Suez	Longueur,	26,000^{m}	Hauteur,	10 à 11^{m}
Bassin des lacs	—	37,000	—	3 à 4
Seuil de Serapeum	—	12,000	—	10 à 16
Lac Timsah	—	3,000	—	4 à 9
Seuil d'El-Ferdan	—	14,000	—	14 à 23
Lacs Ballah et Menzaleh, plaine de Peluse.	—	48,000	—	7 à 9
Longueur totale		140,000^{m}		

La difficulté capitale de ce tracé étant le maintien de la passe et du chenal de Tineh, et la pente dont on peut disposer d'une rive à l'autre n'étant que de 80 centimètres, il conviendrait de donner au canal de très grandes dimensions; exécuté avec une largeur de 100 mètres au plafond, il fournirait à peine un débit de 100 mètres par seconde en mer moyenne, et à peu près le double dans les hautes mers.

Cet examen sommaire des divers tracés est jusqu'ici à l'avantage des tracés directs. On va voir qu'à d'autres égards le tracé par Alexandrie présente au contraire une supériorité incontestable.

Tous les tracés débouchent dans la Mer-Rouge au même point; il n'y a donc, sous ce rapport, aucune différence à établir entre eux, la question à résoudre est la même pour tous : le golfe de Suez se prête-t-il aux exigences de la navigation du canal? peut-on espérer de maintenir l'entrée du canal? y a-t-il moyen d'y créer un abri suffisant pour les navires? C'est ce que nous allons rechercher.

Le port actuel de Suez n'est qu'une portion du chenal étroit par lequel l'anse située au nord de cette ville communique avec le golfe. La profondeur, en basse mer, n'y excède pas 2^{m} 50, non plus que dans le reste du chenal, dont la longueur est de plus de 6 kilomètres. Pour approfondir ce chenal, M. J.-M. Lepère propose de faire de l'anse de Suez un grand réservoir de chasse que remplirait la marée;

mais, la hauteur des chasses dont on pourrait disposer par ce procédé n'excédant pas 2 mètres, il n'y aurait rien à en attendre pour l'approfondissement d'un chenal dont la longueur dépasse 6 kilomètres. Toutefois, comme il ne s'agissait dans le projet de M. Lepère que d'une navigation à 3 mètres de tirant d'eau, il y avait bien peu à faire pour obtenir cette profondeur dans le chenal, et on comprend que cet ingénieur n'ait pas hésité à faire déboucher son canal projeté dans le port actuel de Suez, en apportant à ce port et au chenal qui y conduit les améliorations dont ils sont susceptibles.

Il serait superflu de démontrer qu'il n'y a rien à espérer d'un système de chasses, si énergique qu'on le suppose, pour maintenir une passe de 8 mètres de tirant d'eau dans un chenal de 6 kilomètres et avec une marée moyenne de $1^{m}50$. Je ne dirai pas pour y parvenir, mais pour le tenter il faudrait d'abord exécuter deux digues pleines sur toute la longueur du chenal actuel, et, ces digues exécutées, la retenue des chasses serait tout à fait impuissante pour agir sur la passe située à l'extrémité des digues, c'est-à-dire à plus de 6 kilomètres de l'écluse de chasse. Le canal alimenté par les eaux du Nil arrivant à Suez à la cote 6 mètres, il eût été possible de régler la retenue à ce niveau avec les eaux du canal; mais, même avec cette ressource, je ne pense pas qu'on pût espérer, à beaucoup près, de maintenir la profondeur nécessaire pour rendre la passe praticable à des navires de 7 mètres de tirant d'eau, ce qui, attendu le mouvement de la mer, exigerait au moins 8 mètres en hautes eaux, soit $6^{m}50$ en basses eaux. D'ailleurs, ni la ville ni les établissemens du port de Suez ne sont dignes des sacrifices qu'il faudrait faire pour les utiliser; rien n'empêche donc de faire déboucher le canal sur le point de la rade le plus favorable pour l'établissement d'un nouveau port. D'après les renseignemens que j'ai pu réunir, je suis disposé à penser que la situation la plus avantageuse pour le nouveau port est à 5 kilomètres à l'ouest de Suez. Cet emplacement présente en effet plusieurs avantages :

1° Il est en dehors des bancs de sable qui encombrent la partie nord-est du golfe de Suez, et qui rendent si difficiles les abords du port actuel. Je n'ai aucun doute qu'on ne trouve à une petite distance de la plage la profondeur nécessaire, car la partie occidentale de la rade de Suez est la plus profonde, et la profondeur va en augmentant du côté de la rive nord-ouest, ainsi que le témoignent les sondes du commandant Moresby, qui indiquent 6, 7 et 8 brasses presque tout près de la laisse de basse mer, dans toute la partie nord-ouest de la rade.

2° Ce port serait mieux placé par rapport à la rade, dont la partie occidentale est la plus profonde et la mieux abritée.

3° Le nouveau port serait protégé, du côté de l'est, par un môle d'abritement servant en même temps de jetée d'appareillage qui pourrait être exécuté, sans trop de dépense, à l'aide des bas-fonds qui limitent la rade de ce côté.

A l'ouest, il serait parfaitement abrité par la montagne d'Attaka, et au sud par la pointe avancée de Râs-el-Attaka. Les vents du sud-est seraient les seuls dont les navires eussent quelque chose à craindre dans le port; or, d'après le commandant Moresby (1), les vents de la région du sud, qui ne soufflent qu'en hiver, ne durent que quelques jours; ils ne sont frais que par occasion, et n'atteignent que par exception la force d'un coup de vent maniable; les vents du nord, qui sont presque constans, et les vents d'ouest, qui soufflent quelquefois avec beaucoup de violence dans les mois d'hiver, sont les seuls contre lesquels il importe que le port soit abrité, et, sous ce rapport, l'emplacement choisi ne laisse rien à désirer.

Cette combinaison dispenserait de l'emploi des chasses comme moyen de creusement de la passe. Je suis convaincu que des machines à draguer suffiraient pour obtenir ce résultat, et qu'avec deux jetées laissant entre elles une largeur de 50 mètres, prolongées jusqu'à la tenue de 9 à 10 mètres, on n'aurait presque rien à faire pour maintenir à une profondeur convenable le chenal une fois creusé. Au reste rien n'empêcherait d'employer, comme moyen de chasses, après les coups de mer du sud, les seuls qui puissent encombrer la passe, la retenue entière du canal et celle même du bassin des lacs amers, et c'est dans cette mer qu'il convient de maintenir la ligne d'eau du canal à la hauteur de 6 mètres jusqu'à son embouchure.

La rade de Suez est suffisamment abritée, la tenue en est bonne et la profondeur convenable. Nous venons de voir que, pour établir dans la partie nord-ouest de la rade un très bon port, il suffirait d'exécuter un môle pour isoler l'emplacement du port du reste de la rade; le chenal conduisant du canal dans le port serait facile à creuser et à maintenir. A tous les points de vue, la solution de la question du débouché du canal dans la Mer-Rouge est ou déjà résolue, ou facile à résoudre sans sortir des limites de temps et de dépenses les plus modérées.

Les ouvrages à exécuter pour assurer la tranquillité du port et la permanence de la passe consistent donc : 1° en un môle d'abritement d'environ 2,000 mètres de longueur, destiné à garantir le port des vents de la région de l'est et à maintenir les sables qui encombrent la partie nord-est de la rade; 2° en deux jetées, dont je ne puis déterminer la longueur exacte, servant à délimiter et à protéger la

(1) *Instructions nautiques sur la Mer-Rouge*, par K. Moresby et F. Elwon.

passe et le chenal qui font communiquer le canal avec le port; 3° en une écluse de chasse destinée à nettoyer la passe.

Ces ouvrages ne présentent rien d'extraordinaire. Ils sont loin d'approcher, comme difficultés et comme dépenses, de beaucoup de travaux du même genre exécutés dans plusieurs ports d'Europe. Le fond est excellent, la profondeur suffisante; l'agitation de la mer n'a rien d'excessif, les courans sont insignifians; enfin il n'existe dans le golfe aucune embouchure dont les alluvions soient à redouter. Dans ces conditions, la possibilité de maintenir la passe et d'établir un bon port ne saurait être douteuse.

Il s'en faut de beaucoup qu'on en puisse dire autant de la baie de Tineh. Ici, en effet, l'influence des alluvions du Nil rend à peu près impossibles le maintien d'une passe et l'exécution d'un port ou même d'une rade abritée. M. Lepère, dans le paragraphe 4 du chapitre 3 de son mémoire, que j'ai cité plus haut, et M. Linant, dans son projet de canal direct, ont admis tous les deux qu'avec une différence supposée de niveau de 9 mètres entre les deux mers, le courant qui existe à l'embouchure du canal serait suffisant pour creuser la passe et la maintenir. Il me paraît utile d'examiner ici jusqu'à quel point on pourrait, dans l'hypothèse adoptée par ces ingénieurs comme point de départ, espérer ce résultat.

Les sondages, pratiqués avec autant de soin que d'exactitude par la brigade allemande, démontrent que la profondeur de $7^{m}50$ se rencontre seulement à 6 kilomètres du rivage, et que la profondeur de 9 à 10 mètres, nécessaire pour donner passage, en tout état de la mer, aux navires de 7 mètres de tirant d'eau, ne se trouve qu'à une distance d'au moins 8 kilomètres, d'où il résulte que, pour fournir au canal une embouchure praticable, il serait indispensable d'étendre jusqu'à 8 kilomètres de la plage les deux jetées entre lesquelles le chenal doit nécessairement être contenu. La largeur de ce chenal ne saurait, vu sa destination, être moindre de 80 mètres. Si on admet 50 mètres pour la largeur au plafond du canal des deux mers, il est facile d'apprécier qu'avec la pente de 9 mètres la vitesse y serait d'environ $1^{m}10$, et le débit de 580 mètres cubes par seconde. Cette vitesse de $1^{m}10$ serait réduite à peu près à moitié dans le chenal; on pourrait néanmoins, en rapprochant les extrémités des jetées à 50 mètres l'une de l'autre, la rétablir à la passe. Je doute beaucoup qu'on parvînt, même dans ce cas, à maintenir une passe d'une profondeur suffisante; mais avec la pente réellement disponible qui, comme nous l'avons vu, ne peut fournir qu'une vitesse de 11 centimètres par seconde et un débit de 105 mètres cubes, on ne peut attendre aucun effet du courant alimenté par le canal. D'un autre côté, on ne peut espérer de maintenir par des dragages un chenal de 8 kilomètres de longueur dans un fond aussi mobile. Il

serait, à la vérité, facile d'établir, en barrant une partie du lac Menzaleh, par une digue dirigée de l'embouchure du canal sur Tell-el-Sherig, une grande retenue formée du lac Ballah tout entier et de la partie sud du lac Menzaleh, et alimentée par les eaux du Nil. Toutefois, en supposant qu'on maintienne à 6 et même à 8 mètres le niveau de cette retenue, ce qui ne pourrait avoir lieu que dans la saison des crues, que peut-on attendre des chasses, même les plus puissantes, dans un chenal de cette longueur et dans une mer sans marée? Ce procédé dispendieux, qui aurait le double inconvénient d'employer des eaux précieuses et chargées de limon, serait sans aucun effet, et on se trouverait réduit, pour le maintien du chenal et de la passe, à la ressource tout à fait insuffisante des dragages mécaniques.

Le débouché du canal dans la baie de Tineh présente donc une difficulté insurmontable quant au maintien du chenal et de la passe; mais, en supposant même que cette difficulté fût levée, cette solution resterait exposée à d'autres objections tout aussi graves. M. Linant, admettant que les navires pourraient en tout temps enfiler la passe et entrer dans le chenal, en a conclu que l'établissement d'un port d'abri n'était pas nécessaire. C'est une erreur grave; un port ou plutôt une rade d'abri est, en pareil cas, la première de toutes les nécessités. Sans cette ressource, les navires arrivant par les coups de vent de la région du nord, fort habituels dans cette mer, ne pouvant sans danger attaquer la passé, seraient infailliblement jetés à la côte, tandis que ceux qui, approchant de l'embouchure du canal, trouveraient un vent contraire seraient forcés de regagner la haute mer. L'appareillage à l'extrémité du chenal serait aussi impossible par un vent contraire. Non-seulement une rade serait nécessaire; mais, attendu les dangers que présente la côte, il la faudrait bien abritée, et comme elle serait exposée à recevoir à la fois un grand nombre de navires de fort échantillon, dont l'évitage exige un emplacement considérable, il la faudrait aussi très étendue. Or deux jetées de 8 kilomètres au moins chacune, un grand brise-lame pour abriter la rade, les phares et feux de signaux, ce sont là des ouvrages hors ligne, soit pour la difficulté d'exécution, soit pour l'élévation des dépenses. Je suis convaincu que, pour établir dans la baie de Tineh une rade sûre et un chenal convenablement disposé, il faudrait dépenser autant que pour l'exécution du canal entier par la voie d'Alexandrie, et cela pour n'obtenir qu'une passe incertaine, ou plutôt certainement impraticable. On voit que la portée de cette discussion est d'exclure entièrement tout projet qui viendrait aboutir à la baie de Tineh (1).

Cette rade, ce port, dont l'établissement sur la côte de Peluse dé-

(1) *Tineh*, en arabe, signifie boue, vase; cette baie est parfaitement nommée.

passe les ressources de l'art, existent naturellement à Alexandrie, qui semble prédestinée à servir d'origine au canal des deux mers. Alexandrie possède deux ports : l'un à l'ouest, appelé le port vieux, et l'autre à l'est, connu sous la dénomination de port neuf. C'est dans le port vieux que déboucherait le canal; c'est en effet celui dont la situation, les abords et la nature du fond se prêtent le mieux à l'établissement d'une passe commode et sûre pour l'entrée de cette grande voie navigable. Le port vieux forme l'extrémité orientale d'une magnifique rade entièrement fermée par une ligne de rochers en partie cachés sous l'eau et en partie apparens à la surface.

Cette rade, qui, par son étendue et sa profondeur, serait susceptible de recevoir les flottes les plus nombreuses, n'est abordable que par trois passes. Les deux extrêmes, de 3 à 4 brasses de profondeur seulement, sont sinueuses et difficiles : celle du centre, dont la moindre profondeur est de 5 à 6 brasses, et dont la largeur est de 300 mètres, pourrait, dans des eaux tranquilles, suffire à tous les besoins; mais l'agitation habituelle de la mer ne permet pas d'y faire entrer des bâtimens calant plus de 7 mètres. Il résulte même d'une lettre de l'amiral Brueys, remarquable par sa date (9 juillet 1798, vingt-deux jours avant la bataille d'Abouqyr), que, malgré une récompense de 10,000 francs offerte aux pilotes du pays, aucun d'eux ne voulut se charger de faire entrer dans la rade les navires dont le tirant d'eau excédait 6^{m} 50. M. Gratien Lepère (1) pense qu'il serait facile d'approfondir un peu cette passe. Il propose à la vérité, pour y parvenir, des moyens peu praticables; mais avec les ressources dont on dispose aujourd'hui, et vu la nature de la roche tendre qui forme l'enceinte de la rade, cette opération ne présenterait aucune difficulté sérieuse. L'insuffisance du tirant d'eau de la passe est beaucoup aggravée par l'agitation habituelle de la mer et par la nature et l'irrégularité du fond; un navire marchant à la voile et déviant un peu du chenal de la passe praticable pour son tirant d'eau est exposé à toucher, ce qui entraînerait sa perte immédiate. Enfin la rade d'Alexandrie présente un autre inconvénient grave, c'est que la sortie est très difficile, et même à peu près impossible, par les vents compris entre l'ouest-sud-ouest et l'est-nord-est, qui sont les plus forts et les plus habituels dans ces parages. L'emploi des bateaux à vapeur pour remorquer les bâtimens, tant à l'entrée qu'à la sortie, ferait disparaître ce dernier inconvénient et atténuerait beaucoup les dangers que présente la passe. Avec cette ressource, on pourrait, je crois, la considérer comme habituellement praticable pour les bâtimens de 7 mètres de tirant d'eau.

(1) *Description de l'Égypte*, t. XVIII.

A la vérité, les navires arrivant par un gros temps à Alexandrie pour y prendre la voie du canal ne pourraient entrer directement dans la rade du port vieux, mais du moins ils seraient assurés d'un abri dans le port neuf, où l'on peut mouiller par tous les temps. La rade trop célèbre d'Abouqyr présente en outre sous le vent un autre mouillage très sûr, en sorte que, même par les plus mauvais temps, les navires, soit qu'ils arrivent pour entrer dans le canal, soit qu'ils en sortent, sont également assurés d'un abri, dans le premier cas en mouillant dans le port neuf, dans le second en restant dans la rade du port vieux.

Ainsi le port d'Alexandrie, et c'est là le grand avantage du tracé qui prend ce port pour débouché du canal des deux mers dans la Méditerranée, suffit parfaitement dans son état actuel à tous les besoins de la navigation de ce canal, et il serait facile, avec quelques travaux de peu d'importance exécutés dans la passe, de l'améliorer encore. En présence de ces avantages, comment hésiter sur le choix du point où le canal devra déboucher dans la Méditerranée? N'est-il pas évident qu'en dehors d'Alexandrie toute tentative échouera, et que toutes les dépenses et tous les efforts ne produiront qu'un chenal impraticable et des abords impossibles?

Il serait superflu d'entrer ici dans les détails compliqués de l'estimation des dépenses qu'entraînerait l'exécution du canal des deux mers; je me bornerai à résumer l'évaluation que j'ai faite par aperçu de chacun des tracés que je viens d'indiquer.

1° *Ligne d'Alexandrie à Suez.* Longueur, 392,000m.

Ouverture du canal	115,550,000 fr.
Ouvrages d'art	21,900,000
Somme à valoir	4,550,000
Total de la dépense du canal	142,000,000 fr.
Embouchure et rade de Suez	20,000,000
Dépense totale	162,000,000 fr.
Dans le cas où il serait nécessaire de recourir à un pont-canal, ce chiffre devrait être augmenté de	38,000,000
Ce qui porterait la dépense totale à	200,000,000 fr.

2° *Canal direct avec point de partage.*

Ouverture du canal	42,800,000 fr.
Rigoles d'alimentation	17,500,000
Ouvrages d'art et réserve du lac Ballah	14,400,000
Somme à valoir	5,300,000
Total	80,000,000 fr.
A quoi il faut ajouter la dépense à faire dans la rade de Suez, évaluée plus haut à	20,000,000
Et celle des travaux à exécuter dans la baie de Tineh, qui dépasserait certainement	50,000,000
Dépense totale du projet n° 2	150,000,000 fr.

3° *Canal direct sans écluses*. Longueur, 140 kilomètres.

Ouverture du canal sur 100m de largeur au plafond	205,500,000
Retenues de chasse et somme à valoir	24,500,000
Travaux maritimes à Suez et à Tineh	70,000,000
Total	300,000,000 fr.

Ces deux derniers projets, fussent-ils praticables, coûteraient donc autant et plus que le tracé par la vallée du Nil, et en s'en tenant à celui-ci, le seul qui puisse être exécuté avec quelque confiance, on voit que la dépense en peut être évaluée à 162 millions au moins et à 200 millions au plus. Ces chiffres sont bien éloignés de l'estimation de 30 millions faite par M. Lepère, et encore plus de celle de M. Linant, qui est d'un peu moins de 4 millions pour le tracé par Alexandrie, et d'un peu plus de 10 millions pour le canal direct; mais l'énoncé seul de ces chiffres suffit pour indiquer qu'il s'agissait, dans les idées de ces ingénieurs, d'un canal à dimensions restreintes et à petite navigation, et qu'il n'y a par conséquent aucune comparaison à établir entre ces diverses évaluations.

Je conclus de ce qui précède : 1° que le canal direct ou sans écluses est sujet à une objection radicale, savoir l'impossibilité absolue de maintenir une passe d'une profondeur suffisante dans la baie de Tineh, et l'immensité des dépenses qu'il faudrait faire, soit pour l'essayer, soit pour établir une rade d'abri; 2° qu'il est plus dispendieux que le tracé par la vallée du Nil.

Il est vrai que la longueur n'en est guère que de 140 kilomètres, tandis que celle du canal d'Alexandrie à Suez est de près de 400; mais si l'on tient compte de la provenance et de la destination des navires, qui presque tous appartiennent à des pays situés à l'occident de l'Égypte, on reconnaîtra que pour comparer l'espace parcouru dans les divers tracés, il faudrait ajouter à la longueur du tracé direct à travers l'isthme l'excès de parcours des navires entre Tineh et la hauteur d'Alexandrie. Eu égard à cette différence et à la difficulté qu'éprouveraient les navires sortant du canal pour s'élever au vent en se dirigeant du fond de la baie de Tineh vers l'Europe, l'avantage que présente sous le rapport de la longueur le tracé direct se réduit à peu de chose, et il serait d'ailleurs plus que compensé par les dangers que présente la navigation du golfe de Peluse.

Ces considérations capitales suffiraient pour décider la question, mais je pense que plusieurs autres motifs doivent diriger dans le même sens les idées des hommes qui cherchent à réaliser la communication des deux mers. En premier lieu, il faut s'attendre à une opposition obstinée du gouvernement égyptien à tout tracé qui éloignerait du sol du pays le tracé de cette importante voie navigable,

et qui n'y rattacherait pas la capitale de l'Égypte, son port unique sur la Méditerranée et la navigation du Nil. Il y a en effet de si grands avantages matériels et politiques pour cette nation à ce que le canal maritime traverse le Delta et relie le Caire et Alexandrie; l'avenir, la puissance de l'Égypte se rattachent d'une manière si étroite à la direction de cette grande voie, qu'il ne faut pas s'étonner de cette opposition, et qu'il convient au contraire de la prévenir et de s'en préoccuper, car elle est fondée sur des motifs très légitimes. Très heureusement au reste la nature des choses se trouve ici parfaitement d'accord avec les intérêts et les désirs du gouvernement égyptien, puisque le tracé par Alexandrie est le seul praticable, le seul qui puisse avoir un résultat certain.

Je n'ai dissimulé aucune des difficultés que présente ce tracé, mais je crois avoir démontré que la solution de ces difficultés n'est qu'une affaire de temps et d'argent, et qu'elles ne sont pas au-dessus des ressources actuelles de l'art de l'ingénieur; ce projet est donc praticable. Il n'est d'ailleurs pas douteux qu'on ne puisse établir dans les deux mers une embouchure convenable; Suez possède une excellente rade foraine qu'il est facile d'abriter par des ouvrages bien disposés; celle d'Alexandrie est une des plus belles rades fermées qui existent. Le succès de cette grande œuvre est assuré, si elle est entreprise sur des bases convenables. J'ai cherché à évaluer la dépense de ce grand projet sans illusions comme sans exagération, et si je suis arrivé à un chiffre beaucoup plus élevé que celui de mes devanciers, c'est que j'ai supposé le canal établi sur des bases beaucoup plus larges, de manière à satisfaire tous les besoins de la grande navigation. Le chiffre de 200 millions fût-il dépassé, il s'agit ici d'un si grand intérêt, que, même en mettant de côté les produits directs qu'on peut tirer d'un tarif de navigation, les avantages que les nations commerçantes du globe réaliseraient par l'exécution de cette grande entreprise seraient encore hors de toute proportion avec les dépenses.

X. — DES OBJECTIONS SOULEVÉES PAR LE PROJET DE CANAL.

Il me reste à apprécier les objections auxquelles a donné lieu le projet du canal des deux mers, et derrière lesquelles se retranchent les oppositions sincères ou intéressées que ce projet a soulevées. Ces objections se divisent en deux catégories distinctes, les unes portant sur les difficultés que présente l'exécution et sur celles qu'entraînerait l'entretien du canal, une fois exécuté, les autres mettant en question l'utilité même de cette entreprise.

En ce qui concerne l'impossibilité d'établir un bon port dans la

Mer-Rouge, ou les incertitudes de la traversée du Nil et les difficultés d'alimentation du point de partage, les observations qui précèdent répondent suffisamment aux objections qui portent sur ces divers points. La multiplicité des écluses est assurément un inconvénient, mais ce n'est pas une impossibilité. Dans le cas le plus défavorable, il y aurait au plus vingt écluses qui, à un quart d'heure et même une demi-heure par écluse, n'emploieraient que cinq et tout au plus dix heures.

L'alimentation du canal par les eaux du Nil a fait naître des craintes sur la possibilité d'un entretien convenable. Sans doute l'emploi d'eaux troubles pour alimenter la navigation n'est pas sans inconvénient; toutefois il ne faut pas s'exagérer la portée des conséquences qui pourraient en résulter. Chacun des versans du canal consommerait à peu près 500,000 mètres cubes d'eau par jour, qui, d'après la proportion de $\frac{1}{2500}$, contiendraient environ 200 mètres cubes de limon; il s'agit donc tout au plus de 73,000 mètres cubes de dépôt à enlever par an dans chacune des branches du canal. Ces dépôts, répartis sur toute la ligne du canal, n'élèveraient pas le fond d'un centimètre par an; répartis, comme ils le seraient selon toutes les apparences, dans les premiers biefs, ils en élèveraient le plafond de 15 centimètres au plus. Une drague à vapeur de dix à quinze chevaux enlèverait facilement 100 mètres cubes par heure. Pour entretenir chaque branche, il suffirait annuellement de soixante-treize jours de dix heures de travail d'une pareille drague pour chaque branche, et d'une dépense de 200,000 francs au plus pour le canal entier.

L'encombrement du canal par les sables mouvans a excité aussi quelques inquiétudes. La réponse à cette objection se trouve dans l'état de l'ancien canal, dont les vestiges étaient encore visibles en 1799 sur la presque totalité du parcours. Les seuls points où ils eussent disparu sous les sables se bornaient à l'embouchure dans le bassin des lacs, et à quelques kilomètres de longueur dans la vallée de l'Ouady-Toumilat, à l'est de Ras-el-Ouady. Ainsi, après plus de dix siècles d'abandon, les sables n'avaient comblé le canal que sur des longueurs insignifiantes, et encore, dans les parties envahies, est-il rare que les dunes dépassent le niveau des anciennes digues. La seule partie du tracé de l'ancien canal où elles aient pris de la hauteur est celle qui avoisine Serapeum et le bassin des lacs, mais là encore les plus élevées des dunes se sont-elles fixées d'elles-mêmes et sont-elles aujourd'hui couvertes de tamaris; de plus, il est facile d'éviter sur ce point les sables mobiles, en rejetant le tracé dans la plaine de gravier qui se trouve à l'ouest des dunes. Quant à

la branche occidentale du canal, elle est partout, sauf peut-être dans la partie qui occupe l'emplacement de l'ancien lit du Bahr-Jousef, à l'abri de l'invasion des sables.

Passons maintenant à la deuxième catégorie d'objections, à celles qui, en admettant la possibilité du canal des deux mers, tendent à en mettre l'utilité en question.

On a prétendu que les difficultés de la navigation de la Mer-Rouge suffiraient pour détourner le commerce de cette voie. Jusque dans ces derniers temps, cette mer a été peu pratiquée, et il était permis d'en exagérer les périls. Aujourd'hui on sait beaucoup mieux à quoi s'en tenir; l'expérience a fait justice de ces exagérations, et les trajets réguliers et habituels des bateaux à vapeur qui font la correspondance de l'Inde témoignent assez que la navigation à vapeur n'y rencontre aucune difficulté sérieuse. Ces craintes sont-elles plus fondées en ce qui concerne la navigation à voile? Je ne le crois pas. La Mer-Rouge, beaucoup moins sujette aux coups de vent violens que la Méditerranée elle-même, n'offre d'autres inconvéniens réels que la constance des vents dans certaines saisons et dans certains parages, d'autres dangers que les récifs cachés qui se rencontrent souvent dans le voisinage des côtes ou des îles dont elle est parsemée. Quant au dernier point, de bonnes cartes et un peu de précaution y remédieront, et y ont déjà presque complétement remédié. Reste donc à se rendre compte de l'influence que peut avoir la constance des vents.

Pendant les mois d'été, de mai à septembre inclusivement, les vents du nord règnent généralement dans toute la Mer-Rouge, de Suez au détroit de Bal-el-Mandeb. Cette saison serait donc favorable pour aller aux Indes, mais très défavorable pour le retour. Pendant les mois d'hiver, d'octobre à avril, la direction et la tenue des vents varient avec les parages; voici les indications que fournissent à ce sujet le capitaine Moresby et M. Rogers.

Du détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'au 15e parallèle, les vents soufflent constamment du sud, sauf quelquefois un jour ou deux, à l'époque de la pleine et de la nouvelle lune, pendant lesquels ils viennent du nord; le courant prend ordinairement la direction du vent, et a une vitesse de 15 à 20 milles par jour. Du 16e au 20e parallèle, les vents sont variables et soufflent presque autant du nord que du sud. Du 21e au 27e parallèle, le vent du nord est le vent régnant; mais il se passe rarement une demi-lunaison sans qu'il y ait un ou deux jours de vent du sud. Du 27e degré à Suez, le vent du nord est rarement interrompu par celui du sud, si ce n'est en décembre, janvier et février. Les courans suivent, comme dans les

autres parties de la Mer-Rouge, la direction du vent, mais ils sont moins marqués.

Dans la saison la plus défavorable, c'est-à-dire en juillet et août, le navire *l'Euphrate* a mis pour aller de Moka à Suez trente-six jours en 1832, et trente-deux jours en 1836. M. Rogers estime qu'un navire bon marcheur doit gagner 31 milles par jour, en louvoyant de Moka à Suez. D'après le capitaine Moresby, la traversée de Suez à Jiddah exige au moins dix jours dans la saison favorable, et au plus vingt jours dans la saison défavorable.

Ces résultats prouvent que la Mer-Rouge est navigable dans toutes les saisons et sans grande difficulté; mais l'emploi des remorqueurs à vapeur, si cette mer devenait un jour la route des Indes, rendrait cette navigation plus prompte et plus sûre, en facilitant en hiver la sortie du détroit de Bab-el-Mandeb, et en toute saison la remonte de la mer de Suez, depuis Râs-el-Mohammed. Au reste, il importe au plus haut point de remarquer que le changement des vents régnant dans la Mer-Rouge coïncide de la manière la plus heureuse avec le renversement des moussons dans la mer des Indes. C'est en effet de mai en septembre que les vents de la région du nord règnent dans la Mer-Rouge; or c'est aussi de mai en octobre que règne dans la mer des Indes la mousson du sud, favorable pour aller aux Indes et en Chine. A l'époque favorable pour la remonte de la Mer-Rouge, c'est-à-dire d'octobre en avril, la mousson du nord, qui commence en novembre et finit en avril, favorise également le retour des navires dans la mer des Indes. Pour l'aller comme pour le retour, la combinaison des vents régnans est, on le voit, très favorable pour les voyages à Calcutta et dans les mers de la Chine. Ajoutons que dans cette direction les navires trouvent en toute saison des vents favorables pour la côte indienne du golfe d'Arabie, des bouches de l'Indus au cap Comorin, pour l'île de Ceylan, pour les îles de la Sonde, les Célèbes, les Moluques, etc.

Si donc le canal des deux mers était exécuté, la navigation de la Mer-Rouge ne mettrait aucun obstacle à l'adoption de cette voie pour les voyages de l'Inde et de la Chine; la disposition des vents régnans dans cette mer est au contraire très favorable à la rapidité des communications entre l'Europe et ces contrées. La seule objection fondée qu'on puisse faire contre cette direction, c'est l'inconstance des vents dans la Méditerranée et les retards que cause souvent le passage du détroit de Gibraltar. Cette dernière difficulté peut être levée, comme pour le détroit de Bab-el-Mandeb, par l'emploi des remorqueurs; quant à l'autre, elle est inévitable, et il ne faut pas perdre de vue qu'elle est bien compensée dans la route actuellement pratiquée par

les calmes qu'on rencontre souvent vers les tropiques, par les dangers que présente la côte occidentale d'Afrique et par les difficultés qu'éprouvent si généralement les navires pour doubler le cap de Bonne-Espérance.

Ainsi les argumens qu'on a cherché à tirer contre le canal des difficultés propres à la Mer-Rouge ne sont en aucune façon justifiés par les faits. Ces argumens sont cependant la base sur laquelle est établi le système des partisans du chemin de fer, comme solution exclusive de la communication des deux mers. Si en effet la Mer-Rouge n'était praticable que pour les bateaux à vapeur, si la grande masse du commerce des Indes devait, quoi qu'il arrive, continuer à suivre la voie du Cap, un chemin de fer, moins dispendieux, plus facile à exécuter que le canal, satisferait aussi bien et même mieux à tous les besoins du trafic de voyageurs et de marchandises précieuses, qui seul pourrait user de la voie de l'isthme. Les partisans du chemin de fer se bornent en général à présenter leur projet comme une solution très incomplète du problème; quelques-uns cependant soutiennent que, dans tous les cas et en admettant la navigabilité de la Mer-Rouge, la solution du chemin de fer serait encore la meilleure. Il convient donc d'examiner jusqu'à quel point cette assertion est fondée.

Ce système présente d'abord une difficulté capitale; il entraîne deux transbordemens et quatre manutentions successives de la marchandise; c'est là un vice radical dans une communication commerciale aussi importante que celle de l'Europe avec l'Inde. Il en résulterait, en temps, en argent, en avaries ou inconvéniens de toute sorte, des pertes incalculables qui rendraient cette voie de communication bien inférieure à celle qui est aujourd'hui usitée. Les avantages que présenterait le chemin de fer de l'isthme au point de vue de la vitesse sont incontestables en ce qui concerne les voyageurs et la messagerie, mais ils disparaissent complétement lorsqu'il s'agit de marchandises. On peut admettre en effet qu'un navire du commerce marchant nuit et jour, halé, s'il est de faible tonnage, par des chevaux organisés en relais, et, dans le cas contraire, par un remorqueur à vapeur, fera, vu la lenteur nécessaire pour la conservation des talus, seulement 100 kilomètres par jour, et que, tous retards compris, il parcourra le canal en quatre jours pleins, en sorte que, le cinquième jour après son entrée dans le canal, il sera à la voile dans l'autre mer.

A côté de ce résultat, supposons un navire de 600 tonneaux arrivant à Suez, et admettons qu'un autre navire, nolisé et préparé d'avance, attende à Alexandrie le chargement du premier; on aura

à exécuter les manœuvres suivantes : débarquer la cargaison sur le quai de Suez, la mettre en wagons, la décharger sur le quai d'Alexandrie, et la mettre à bord du navire méditerranéen. Le navire venant de l'Inde perdra au moins un jour pour venir se mettre à quai et se préparer au débarquement; la marchandise débarquée le premier jour parviendra au plus tôt à Alexandrie le surlendemain. Ce n'est donc que le cinquième jour à partir de l'arrivée du navire de l'Inde qu'on pourrait commencer le chargement du navire européen, et comme le chargement et l'arrimage de ce navire exigeraient au moins cinq jours, il en résulte que le temps employé à traverser l'isthme serait, dans ce cas, de neuf jours au moins au lieu de quatre. Encore ai-je supposé qu'un navire prêt à partir attendait le chargement à Alexandrie; mais s'il n'en est rien, si ce port ne contient aucun navire disponible, s'il faut attendre un nolisement, qui peut dire jusqu'où iront les pertes de temps et d'argent, et pendant ce temps que deviendra la marchandise? Restera-t-elle à bord? sera-t-elle mise en magasin à terre? Je mentionne en passant l'obstacle insurmontable que mettrait ce système au transport d'une mer dans l'autre des marchandises en vrac, et entre autres de la houille, et je viens à une objection décisive selon moi.

Les navires ne peuvent pénétrer dans les mers de l'Inde orientale et de la Chine ou en sortir qu'à l'aide de la mousson. Pendant six mois, on peut aller dans ces mers, mais on ne peut en revenir; pendant six mois, on peut en revenir, mais on ne peut y aller. Qu'en résulte-t-il? C'est que les navires partis de ces mers au commencement de la mousson d'été seront forcés d'attendre à Suez, dans ces parages dépourvus de tout, même d'eau, le retour de la mousson d'hiver. Or pendant ce temps, avec le canal maritime, ce même navire, avec son équipage, aurait poursuivi son voyage jusqu'à Londres, et serait revenu à Suez avec un chargement de retour, en sorte qu'on aurait économisé avec le canal l'emploi du navire supplémentaire que nécessite le chemin de fer.

La navigation européenne serait également, dans ce système, grevée d'une perte de temps considérable, car les navires arrivés à Alexandrie avec les marchandises destinées pour l'Inde seraient forcés d'y attendre l'arrivée des bâtimens de l'Inde pour trouver une cargaison de retour. On aurait à la vérité, dans la Méditerranée, la ressource des voyages liés, qui manque presque entièrement dans l'autre mer; mais cette ressource ne pourrait profiter qu'à un bien petit nombre de navires.

Le chemin de fer ne saurait, on le voit, être considéré à lui seul comme une solution complète de la communication des deux mers;

mais on ne peut nier les avantages spéciaux que présente cette voie et les services qu'elle rendrait comme complément du canal. Le trafic à desservir est assez considérable pour alimenter deux voies; le service des voyageurs, celui des marchandises de prix, la correspondance des bateaux à vapeur rapides, se feraient par le chemin de fer; les bâtimens à voiles ou mixtes, les bateaux à vapeur lents, prendraient le canal. Chaque trafic serait ainsi desservi de la manière la mieux appropriée à sa nature. Dans ce cas, il faudrait ajouter à l'évaluation de la dépense du canal, pour les 400 kilomètres de chemin de fer à exécuter entre Alexandrie et Suez, une somme qu'on peut évaluer au plus à 100 millions. L'exécution simultanée d'un chemin de fer et d'un canal, y compris les travaux à exécuter pour l'établissement ou pour le perfectionnement des ports et des rades dans l'une et l'autre mer, entraînerait donc une dépense totale de 260 à 300 millions.

Les adversaires de toute entreprise de ce genre soutiennent que les avantages qu'on peut en retirer ne seront jamais en proportion avec une telle dépense. Les raisons alléguées à l'appui de cette opinion ont été indiquées et discutées plus haut : je n'y reviendrai pas. Dès qu'on admet que le canal est possible, que la Mer-Rouge est praticable, ces objections disparaissent d'elles-mêmes, et on se trouve en présence de chiffres tellement significatifs, qu'ils excluent toute discussion.

Dans un travail plein d'intérêt publié ici même (1), M. J.-J. Baude a exposé les avantages qu'on peut attendre de l'exécution du canal de l'isthme. Cela me dispense d'entrer sur ce point dans aucun détail, et je me bornerai à rappeler ici quelques résultats généraux.

L'abréviation de la distance entre Ceylan et les ports de l'Europe serait d'environ moitié pour tous les ports situés dans l'Océan, et des deux tiers pour ceux situés dans la Méditerranée. Si, au lieu de prendre Ceylan comme point de comparaison, on prenait Bombay, un point situé dans le golfe d'Oman, sur la côte orientale d'Afrique, ou dans la Mer-Rouge, l'avantage serait beaucoup plus grand encore. M. J.-J. Baude évalue comme il suit le trafic actuel entre les ports de l'Europe et les Indes :

Grande-Bretagne	1853	1,330,655 tonnes.
Hollande	1852	286,151 —
France	1853	139,792 —
Espagne	1850	11,517 —
Total		1,768,115 tonnes.

(1) Voyez la livraison du 15 mars 1855.

Dans une excellente étude statistique faite par M. Chemin-Dupontès, et qu'il a bien voulu me communiquer, ce trafic est évalué ainsi :

Angleterre	1,401,234 tonnes.
Hollande	335,909 —
France	65,658 —
Espagne	8,062 —
Hambourg et Brême	19,699 —
	1,830,562 tonnes.
Autres pays d'Europe (approximativement)	169,438
Total	2,000,000 de tonnes.

Comme M. Baude, M. Chemin-Dupontès évalue donc le mouvement actuel du trafic à 2 millions de tonnes au moins, l'un et l'autre regardant ce chiffre comme susceptible d'un très grand accroissement. D'après M. Dupontès, ce trafic se répartit de la manière suivante entre les diverses contrées que baigne la mer des Indes :

		Tonnes.	Tonnes.
Golfe-Arabique	Bombay	172,119	172,374
	Divers ports	255	
Golfe du Bengale	Madras (avec l'Angleterre)	53,410	378,371
	Calcutta —	252,613	
	Ceylan —	35,813	
	Divers ports (avec la France)	35,912	
	— (avec Hambourg)	623	
Mers de Chine	Singapour et Poulo-Pinang (Angleterre)	33,657	162,575
	Divers ports de Chine —	98,940	
	— et Océanie (France)	11,448	
	Philippines (Angleterre)	7,043	
	— (France et Espagne)	8,865	
	— (Hambourg)	2,622	
Iles de la Sonde	Java et Sumatra (Angleterre)	13,027	358,375
	— (Hollande)	335,909	
	— (France)	7,938	
	— (Hambourg)	1,501	
Mers du Sud	Australie et Nouvelle-Zélande (Angleterre)	614,827	621,919
	— — (Hambourg)	5,774	
	Divers ports	1,318	
Divers	Maurice (Angleterre)	68,461	136,948
	Cap —	41,238	
	— et Afrique orientale (Hambourg)	1,310	
	Maurice et Cap (France)	5,171	
	Ports divers (Angleterre)	8,563	
	— (France)	4,336	
	— (Brême et Hambourg)	7,869	
			1,830,562

Le mouvement de 1853 dépasse celui de 1852 de plus de 300,000 tonnes. A la vérité, c'est l'Australie qui a fourni cet excédant; mais

qui oserait fixer une limite au progrès commercial qu'on peut attendre de contrées dont les unes, comme la Chine et le Japon, sont encore fermées au commerce européen, et dont les autres, comme les îles de la Sonde, l'Australie, l'Afrique orientale, etc., ne sont encore exploitées que sur quelques points isolés de leur immense étendue?

En présence d'un trafic de 2 millions de tonnes et d'un avenir sans limites, toute appréciation des résultats qu'on peut attendre de l'ouverture d'une communication entre la Mer-Rouge et la Méditerranée serait superflue. D'ailleurs les résultats financiers de cette entreprise ne sont qu'un côté très secondaire de la question. Sans aucun doute, l'opération envisagée comme une affaire serait avantageuse, le tarif le plus modéré donnerait des produits considérables, l'économie sur les frais de transport serait immense; mais ces résultats, malgré leur importance, ne sont rien auprès des conséquences qu'on doit en attendre pour la civilisation du monde. Quelle impulsion et quelle puissance acquerraient ainsi les efforts des puissances européennes pour civiliser l'Inde, pour ouvrir la Chine et le Japon au commerce du monde, pour coloniser la Malaisie, la Mélanésie, l'Océanie! Abstraction faite de ces immenses territoires, de l'énorme trafic auquel ils donneraient immédiatement lieu et de celui qu'ils promettent pour l'avenir, en tenant seulement compte des contrées sur lesquelles l'influence de la voie nouvelle s'exercerait plus directement et plus immédiatement, les résultats dépasseraient encore tout ce qu'on a jamais obtenu et tout ce qu'on peut espérer d'une œuvre de l'industrie humaine. Les 20,000 kilomètres de côtes qui bordent le bassin occidental de la mer des Indes, la Mer-Rouge, le golfe d'Oman, le Golfe-Persique, l'Arabie, l'Abyssinie, tant d'autres contrées autrefois prospères, et que la barbarie, livrée à elle-même, s'acharne à transformer en déserts, cette côte orientale d'Afrique, dont les mystères pleins d'intérêt commencent seulement à se révéler à nous, voilà le champ que le canal ouvrira à l'activité et à l'esprit d'entreprise des races civilisées. N'eût-il pas d'autre but, ce serait assez pour le classer parmi les œuvres qui touchent le plus profondément à l'avenir de l'espèce humaine.

Si le canal est possible, si l'opération est avantageuse en elle-même, si les résultats en sont infinis, si elle n'exige que des ressources relativement peu considérables, comment se fait-il qu'une œuvre d'un si grand intérêt reste ignorée et abandonnée? Quelles sont les objections qui en arrêtent la réalisation? D'où vient que la coupure de l'isthme de Suez occupe beaucoup moins les nations civilisées que celle de l'isthme de Panama, qui présente des difficultés bien autrement sérieuses, et qui est bien loin d'entraîner des conséquences aussi importantes?

Il fut un temps où l'incurie et l'impuissance du gouvernement ottoman suffisaient pour expliquer l'abandon où restait cette grande question; mais il est évident pour tous aujourd'hui que les dispositions de ce gouvernement sont entièrement changées, et que les craintes que pouvait lui inspirer l'établissement d'une grande voie de communication à travers l'Égypte ont disparu. Selon toute apparence, cette entreprise non-seulement ne rencontrerait pas d'opposition de sa part, mais elle obtiendrait au contraire tout son concours. La concession faite à M. de Lesseps par Mohammed-Saïd-Pacha et la manière dont cette concession a d'abord été accueillie à Constantinople en sont la preuve. La difficulté est donc ailleurs.

La canalisation de l'isthme est une œuvre universelle, elle touche plus ou moins aux intérêts de toutes les nations civilisées; elle ne peut donc être exécutée par l'entremise ou au profit de l'une d'entre elles. De là la nécessité du concours et de l'entente préalable des peuples qui jouent les premiers rôles dans le commerce du monde. C'est pour réaliser ce concours que M. Enfantin et ses amis avaient réuni en société des élémens pris dans les trois nations les plus commerçantes de l'Europe. Les événemens politiques ont empêché cette combinaison de porter ses fruits, mais les circonstances nouvelles qui résultent de l'alliance étroite de l'Angleterre, de la France, de l'Autriche et de la Turquie semblent éminemment favorables à une solution, et le moment est venu de poser nettement les conditions et les difficultés du problème. En France, en Allemagne, on ne rencontrera ni mauvais vouloir ni opposition; les gouvernemens et les peuples sont d'accord sur l'utilité du projet et sur les conséquences qu'on peut en attendre. En Angleterre, il faut le reconnaître, il n'en est pas tout à fait ainsi. Émise et propagée par des agens actifs et intelligens, acceptée par beaucoup d'hommes influens, l'opinion s'est répandue que l'exécution du canal serait contraire aux intérêts de la nation.

L'Angleterre est appelée à jouer un rôle prépondérant dans cette affaire; ses intérêts doivent être pris en très grande considération, et si par malheur il était vrai que l'ouverture du canal maritime les compromît, il faudrait désespérer de voir, de longtemps du moins, s'accomplir cette œuvre importante. Mais est-il donc vrai que la canalisation de l'isthme puisse nuire à l'Angleterre? Cette question a été parfaitement traitée par M. Baude dans le travail que j'ai déjà cité; je me bornerai à dire quelques mots des objections principales qu'on élève au nom des intérêts généraux de ce pays, et qui, je le crains bien, ne couvrent que des intérêts privés beaucoup moins respectables.

L'ouverture de l'isthme, plus favorable aux nations méditerra-

néennes qu'à l'Angleterre, modifiera, dit-on, la situation respective de ces puissances et compromettra la supériorité de l'Angleterre. Assurément il est permis de s'étonner que la question ait pu être envisagée à ce point de vue, et si nous n'étions habitués de longue main à voir le détestable esprit qu'on a décoré longtemps du nom d'esprit national, et qui n'est que le travestissement de l'esprit national bien entendu, propager les plus déplorables et les plus dangereux préjugés, il n'y aurait vraiment pas lieu de se préoccuper d'un argument aussi singulier; malheureusement les faits n'ont que trop prouvé combien la jalousie des nations est exclusive et tyrannique, et il ne reste que trop de traces de cette politique suivant laquelle les grandes nations européennes se sont toujours beaucoup plus préoccupées du mal qu'elles peuvent faire à leurs voisins que du bien qu'elles pourraient se faire à elles-mêmes.

Quoi! l'Angleterre fait à elle seule les deux tiers du commerce avec l'Inde et la Chine, elle possède en Asie un empire immense; elle peut réduire d'un tiers les frais de ce commerce et rapprocher cet empire de moitié de la distance totale, et elle ne le ferait pas! Et pourquoi? Pour empêcher les nations méditerranéennes de faire dans les mers orientales un peu plus de commerce qu'elles n'y en font aujourd'hui! Elle se priverait des avantages immenses qu'elle doit retirer politiquement et commercialement de cette communication nouvelle, par cet unique motif que d'autres nations de l'Europe sont plus favorablement placées qu'elle pour en user, et bien qu'elle ait plus à gagner à cette grande œuvre que toutes les autres nations réunies!

On objecte encore l'interruption possible du canal des deux mers par la guerre, par la violence ou par la négligence des souverains de l'Égypte; mais on reconnaîtra sans doute qu'on préviendrait ce danger en déclarant, par un traité qui lierait toutes les puissances européennes, la neutralité de cette voie de communication, en prenant les mesures nécessaires pour faire respecter cette neutralité et pour assurer la libre navigation du canal.

Enfin on redoute pour l'Angleterre la réduction qu'apporterait dans le nombre des navires qui font le commerce de l'Inde la diminution d'un tiers dans la durée du voyage. Ce genre d'argument, Dieu merci, a perdu toute force en Angleterre; on n'y croit plus que les encouragemens indirects, donnés à l'industrie et au commerce aux dépens de la masse des consommateurs, soient avantageux au pays, et je doute que cette objection y fasse encore aujourd'hui beaucoup d'impression. On ne comprend pas pourquoi ceux qui l'admettent ne conseillent pas au gouvernement anglais de prescrire, pour les voyages des Indes, la voie du cap Horn, plus longue et plus difficile, car elle

emploierait encore plus de navires que celle du cap de Bonne-Espérance, et elle fournirait de plus habiles marins.

C'est donner trop d'importance à ces objections. Qu'il soit bien établi d'ailleurs que le canal maritime de Suez est praticable, qu'il facilitera et abrégera les relations avec l'Inde, que cette grande œuvre peut être exécutée dans des limites de temps et de dépenses abordables, et l'esprit public, si puissant en Angleterre, aura bientôt fait justice des oppositions intéressées et des objections surannées.

XI. — RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Les faits et les conséquences qui résultent de l'exposé qui précède peuvent se résumer en peu de mots.

Un canal à régime intermittent et à faible tirant d'eau a été ouvert à plusieurs reprises entre le Nil et la Mer-Rouge, soit dans l'antiquité, soit dans le moyen âge.

Les projets pour la canalisation de l'isthme établis sur les données erronées de 1799 ne s'appliquaient également qu'à des canaux de petite et tout au plus de moyenne navigation.

La différence de niveau entre les deux mers, qui, d'après les nivellemens de 1799, aurait été de près de 8 mètres, n'existe pas. Les basses mers sont de niveau, et la différence de 80 centimètres qui existe entre les mers moyennes provient uniquement de l'inégalité des marées.

La cote du zéro du meqyas du Caire, qui, d'après les nivellemens de 1799, n'aurait été que de $5^{m}29$, est en réalité de $13^{m}27$.

Le projet de coupure de l'isthme par la voie la plus courte, de Suez à Tineh, serait d'une exécution facile; mais le maintien de l'embouchure du canal et l'exécution d'un port et d'une rade abritée sur la plage de Tineh présentent des difficultés dont la solution eût été douteuse, même avec la hauteur qu'attribuaient à la Mer-Rouge les nivellemens de 1799, et qui deviennent absolument insurmontables dès qu'il est constaté que les deux mers sont à peu près de niveau.

Le seul projet praticable pour la réunion des deux mers consiste à joindre Suez et Alexandrie par un canal à deux versans, dont le point de partage est placé en amont du Delta. Si l'on s'en tenait à un tirant d'eau de 3 mètres, un canal de moins de 400 kilomètres de longueur franchissant une hauteur totale de moins de 20 mètres serait une œuvre des plus ordinaires; mais l'adoption d'une profondeur de 8 mètres, nécessaire pour les grands navires, augmente de beaucoup la dépense, et exige pour la traversée du Nil des ouvrages tout à fait hors ligne, dont l'exécution présente des difficul-

tés incontestables, dont le succès pourtant est certain, soit que l'achèvement du barrage du Nil suffise pour assurer le tirant d'eau demandé, soit qu'on en vienne à la ressource dispendieuse, mais sûre d'un pont-canal.

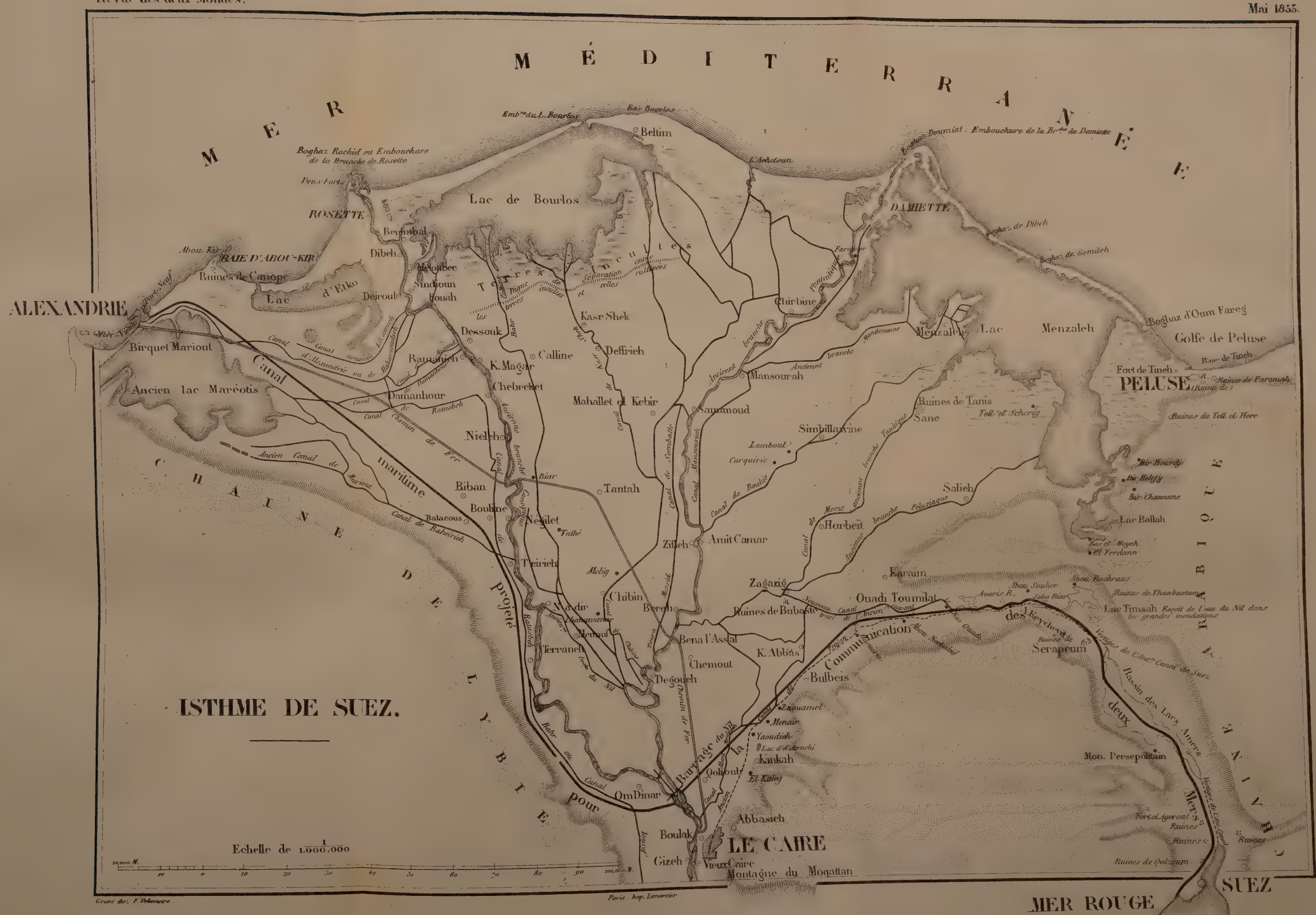
Le port d'Alexandrie fournit dans la Méditerranée un excellent débouché, le port de Suez au contraire ne saurait être utilisé; mais un nouveau port et une rade abritée peuvent être établis avec succès sur un autre point du golfe.

L'exécution du canal et celle du chemin de fer devraient être menées de front. Chacune de ces voies a son utilité spéciale, et le trafic est plus que suffisant pour toutes deux.

La dépense de l'entreprise, comprenant le canal, le chemin de fer, le port et la rade de Suez, serait au plus de 300 millions.

En présence d'un mouvement commercial qui dépasse déjà 2 millions de tonnes, et qui est destiné à croître rapidement, les avantages que présente cette entreprise sont largement suffisans pour en assurer l'exécution immédiate. L'Égypte et la Turquie, jusqu'ici fort contraires à toute tentative de ce genre, se montrent aujourd'hui mieux disposées; mais le vif intérêt que témoignent la plupart des puissances européennes pour cette question est tenu en échec par l'indifférence ou même par l'opposition de l'une d'entre elles. C'est là qu'est aujourd'hui la véritable, la seule difficulté, et il ne servirait de rien d'en dissimuler les causes ou l'importance. Tant qu'elle ne sera pas résolue, tant que subsisteront les oppositions ouvertes ou dissimulées que soulève aujourd'hui ce projet, toutes les tentatives faites pour le réaliser resteront sans résultat. Qu'on se mette d'accord, qu'une solution diplomatique intervienne, que l'usage et la neutralité du canal soient réglés par une convention internationale, et cette grande œuvre s'accomplira d'elle-même. Les obstacles matériels, dont on fait tant de bruit, disparaîtront devant les ressources de l'art moderne. On cessera de prétendre qu'un canal dont la plus grande difficulté consiste à franchir un faîte élevé de 18 ou au plus de 31 mètres est impossible, et quelques années suffiront pour assurer au monde la jouissance d'une œuvre qui, par son importance et par les conséquences qu'elle doit produire, ne saurait être comparée à aucune autre.

PAULIN TALABOT.


MER MÉDITERRANÉE
ISTHME DE SUEZ.
ALEXANDRIE
ROSETTE
DAMIETTE
PELUSE
LE CAIRE
SUEZ
MER ROUGE
CHAINE DE LYBIE
Lac de Bourlos
Lac d'Etko
Lac Menzaleh
Lac Timsah
Lac Ballah
Golfe de Peluse
Ancien lac Maréotis
Canal maritime projeté pour la communication des deux Mers
Canal d'Alexandrie ou de Mahmoudieh
Canal de Damanhour
Canal de Rahmanieh
Canal de Mahsoudieh
Canal de Mariout
Canal de Bahéirieh
Canal de Tanta
Canal de Menouf
Canal de Sombate
Canal de Mansourah
Canal de Boulée
Canal de Moeiz
Canal de Zagazig
Canal de Bubaste
Canal de Menzaleh
Canal de Tineh
Canal de Pharaon
Canal de Moïse
Canal de Ismaïlia
Canal de Suez
Chemin de Fer
Barrage du Nil
Bassin des Lacs Amers
Mer Morte
Montagne du Moqattam
Vieux Caire
Gizeh
Boulak
Abbasieh
Om Dinar
Kankah
Menaïr
Bulbeis
Serapeum
Ruines de Tanis
Sane
Salieh
Mansourah
Mahallet el Kebir
Tantah
Zifteh
Zagazig
Ouadi Toumilat
Ruines de Bubaste
Chibin
Berchem
Bena l'Assal
Chemout
Degouch
Terranch
Nadir
Menouf
Negilet
Biar
Biban
Boulme
Balacous
Teirieh
Melig
Nielleh
Chebrebet
K. Magar
Calline
Deffrieh
Kasr Shek
Dessouk
Ramanieh
Damanhour
Deirout
Sindioun
Fouah
Dibeh
Bermbal
Ruines de Canope
Birquet Mariout
Beltim
Chirbine
Menzaleh
Samanoud
Simbillawine
Lamboul
Carquirie
Anit Camar
Horbeit
Karaun
Abou Souher
Abou Bachraus
Ruines de Thaubastum
Ruines de Serapeum
Mon. Persepolitain
Ruines de Tell el Herr
Ruines de Tell el Scherig
Ruines de Qolzoum
Fort de Tineh
Echelle de 1/1,000,000
Gravé dir. F. Delamare
Paris Imp. Lemercier

LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DE 1830 A 1848.

Histoire de la Littérature française sous le Gouvernement de Juillet,
par M. A. Nettement, 2 vol. in-8o.

Raconter l'histoire littéraire de son temps n'est pas pour l'écrivain ami de la vérité une tâche moins délicate que le récit des événemens politiques dont il a été le témoin, car les passions suscitées par les idées sont parfois aussi vives que les passions suscitées par les faits. Pour demeurer toujours impartial, il faut, avant de prendre la plume, soumettre ses souvenirs au contrôle le plus sévère, et trop souvent on s'abuse sur la sincérité de l'épreuve. Il est bien difficile en effet de condamner les principes qu'on a défendus pendant vingt ans, lors même que ces principes n'ont pas triomphé, et si la victoire s'est rangée de leur côté, il est assez malaisé de juger sans orgueil la cause vaincue. Avoir vu par ses yeux ce qu'on se propose de raconter est à coup sûr un immense avantage; mais la vivacité même des souvenirs n'est pas sans danger. La connaissance des hommes dont les œuvres sont soumises à notre examen, si utile pour l'intelligence de leurs intentions, donne parfois à nos paroles un accent de raillerie dont les générations futures n'auront pas le secret. M. Alfred Nettement, en écrivant ce qu'il appelle l'*Histoire de la Littérature française sous le Gouvernement de Juillet,* ne paraît pas

même avoir entrevu les dangers que je signale. On dirait qu'il a fermé les yeux pour ne pas apercevoir les difficultés de sa tâche. Il s'est mis à l'œuvre sans défiance de lui-même, sans hésitation, comme s'il s'agissait de recueillir ses souvenirs pour les transmettre à un ami. Il n'y a pas une page de ce livre qui porte l'empreinte de la réflexion. L'auteur ne semble pas même comprendre que l'improvisation n'est pas de mise dans un pareil sujet. A quoi bon condenser sa pensée? N'est-il pas sûr d'intéresser en disant ce qu'il sait, plus souvent encore ce qu'il croit savoir? Il commet parfois d'étranges bévues sur les hommes et sur les choses, il lui arrive de confondre les noms; mais de pareilles étourderies, qui blessent à bon droit les vrais amis de la littérature, ne sont que des peccadilles sans importance pour les lecteurs d'un certain parti. Pourvu qu'il défende en toute occasion, à tout propos, la monarchie traditionnelle et la foi catholique, cette classe de lecteurs indulgens lui pardonne sans hésiter les plus étranges méprises. Qu'il attribue la découverte d'une planète à M. *Du* Verrier, peu leur importe : il attribuerait à M. Leverrier la comédie de *Michel Perrin*, qu'ils ne songeraient pas même à s'étonner de son ignorance. Qu'il prenne M. Jules Coignet, le paysagiste, pour M. Léon Cogniet, peintre d'histoire, et le place d'emblée à côté de M. Paul Delaroche, c'est une erreur dont il n'a pas à rougir, car, tout en se trompant, il demeure fidèle à ses convictions politiques et religieuses. Qu'il parle de peinture ou d'astronomie, il trouve moyen d'invoquer le trône de saint Louis ou la chaire de saint Pierre, et cela suffit pour amnistier toutes ses bévues.

Que devient cependant l'histoire littéraire de la France sous le gouvernement de juillet? Bien habile serait vraiment celui qui réussirait à saisir l'enchaînement des idées de l'auteur à travers ces perpétuelles déclamations. Quel plan s'est-il proposé? quel programme s'est-il tracé? Je ne me charge pas de le deviner. Malgré la division de l'ouvrage en quatorze livres, malgré les titres spéciaux attachés à chacun de ces livres, malgré les prolégomènes sur l'état du monde intellectuel en juillet 1830, malgré la conclusion qui prétend résumer les doctrines exposées dans cette histoire, je dois dire que ce livre n'apprendra rien à ceux qui ne connaissent pas le mouvement littéraire de la France de 1830 à 1848, et ne sera pas lu sans étonnement et sans dépit par ceux qui le connaissent. Il ne faut donc pas laisser passer un pareil livre sans redresser les idées fausses qu'il pourrait accréditer en France et en Europe. La génération nouvelle qui grandit sous nos yeux, en acceptant comme vraies les affirmations de M. Nettement, entasserait dans sa mémoire des trésors d'ignorance dont elle aurait grand'peine à se débarrasser, et l'Europe prendrait volontiers pour une agitation stérile le travail intel-

lectuel accompli chez nous dans l'espace de dix-huit années. C'est aux écrivains qui ont pris part à la lutte, qui ont été mêlés activement à la discussion suscitée par ce travail, qu'il appartient de rétablir la vérité et de montrer ce que l'esprit français a voulu et tenté de 1830 à 1848, ce qu'il a réalisé, ce qu'il a légué aux générations futures en œuvres et en leçons. Ici, je le sens bien et je n'ai pas besoin qu'on me le rappelle, je me trouve placé en face du danger que je signalais tout à l'heure; mais grâce à Dieu, malgré mon profond respect pour toutes les convictions politiques ou religieuses que je crois sincères, je suis habitué à juger la littérature d'après des principes purement littéraires, et cette habitude simplifie singulièrement ma tâche, en circonscrivant le champ de mes investigations. Or le trône de saint Louis et la chaire de saint Pierre n'ont rien à démêler avec les questions de goût. Juger l'art au point de vue catholique ou monarchique, c'est vouloir se tromper de gaieté de cœur.

Pour étudier avec profit le mouvement littéraire de la France de 1830 à 1848, il ne suffit pas de l'envisager sous un triple aspect : sous l'aspect historique, sous l'aspect philosophique, sous l'aspect poétique. Bien que ces trois formes de la pensée résument la pensée tout entière, ce triple examen doit demeurer stérile si l'écrivain qui entreprend cette tâche n'aime pas d'un amour sincère l'histoire, la philosophie et la poésie. Or M. Nettement nous paraît précisément placé dans cette fâcheuse condition. Je ne crois pas le calomnier en affirmant qu'il n'aime ni l'histoire, ni la philosophie, ni la poésie, et les motifs de sa répugnance ne sont pas difficiles à comprendre. Étant donné sa profession de foi, qu'il reproduit presque à chaque page, il ne peut accepter ni l'étude impartiale des faits, ni la recherche des idées premières, ni le libre développement de l'imagination. L'étude impartiale des faits ébranle trop souvent la vénération qu'il voudrait assurer sans retour à la monarchie traditionnelle. La recherche des idées premières offre à sa foi le même danger, peut-être même un danger plus terrible, puisqu'elle remet en question toutes les croyances. Quant à la poésie, dès qu'elle se développe librement, elle doit lui déplaire, puisqu'elle se propose la peinture des passions. Je ne veux pas accuser M. Nettement de mauvaise foi, j'accepte volontiers comme sincères tous les reproches qu'il adresse à la littérature de son temps; mais je crois avoir le droit de lui dire que sa profession de foi devait lui interdire la tâche qu'il vient d'accomplir. Ses doctrines concluent à l'immobilité. Il est donc parfaitement logique en plaidant pour l'immobilité. Il se rendrait coupable d'inconséquence en plaidant pour le mouvement; sa faute n'est pas d'avoir écrit ce qu'il a écrit, car il ne pouvait pas écrire autre chose,

mais bien de n'avoir pas compris que ses doctrines le condamnaient à une perpétuelle négation et lui prescrivaient le silence. En parlant au nom de la légitimité, il était obligé de récuser la discussion historique; en parlant au nom de l'église catholique, il n'était pas amené par une pente moins impérieuse à récuser la discussion philosophique; l'imagination, qui nous retrace les joies et les souffrances des passions, heurtait cruellement toutes ses affections religieuses. S'abstenir était le seul rôle qui pût lui convenir. S'il eût été entouré d'amis clairvoyans, il n'aurait pas entrepris de juger l'histoire, la philosophie et la poésie de son temps au nom de la foi catholique et de la monarchie traditionnelle.

Ce n'est pas que l'histoire, la philosophie et la poésie soient ennemies de la religion et de la monarchie : la discussion impartiale des faits accomplis ne conduit pas nécessairement à nier les services rendus à la France par la royauté; mais elle ramène ces services à leur juste valeur, et ne prend pas l'engouement pour l'expression de la vérité. La philosophie ne se pose pas en adversaire de la religion, car elle considère l'idée de Dieu comme un des fruits naturels de la réflexion. Bossuet et Fénelon, qui sont demeurés cartésiens jusqu'à la fin de leur vie, avaient pour la philosophie plus d'indulgence et de sympathie que M. Nettement : ils savaient que, loin de saper la foi, elle peut lui venir en aide. Que la raison, livrée à ses seules forces, privée du secours de la révélation, arrive à pénétrer la nature et les attributs de la Divinité, est-ce un danger pour l'église? M. Nettement peut consulter à cet égard les plus savans évêques, et il saura ce qu'il doit en penser. La foi catholique proscrit-elle la poésie? M. Nettement me répondra sans doute par l'affirmative, et je reconnais en effet que la foi catholique, telle qu'il la comprend, lui donne le droit de se montrer pour les poètes aussi sévère que Platon. Je me permettrai pourtant de lui rappeler les noms de Léon X et de Jules II, qui ont encouragé libéralement l'expansion de la fantaisie.

Ainsi M. Nettement se trouve placé dans cette étrange condition : au nom de la monarchie traditionnelle et de la foi catholique, il condamne résolument l'histoire, la philosophie, la poésie. Et cependant les rois qui ont pris au sérieux leurs devoirs n'ont rien à redouter de l'histoire; la morale de l'Évangile n'a rien à redouter de la philosophie; le sentiment religieux trouve dans la poésie un puissant auxiliaire : *la Messiade* de Klopstock et les *Méditations* de Lamartine ne sont pas un encens moins pur que les psaumes du roi-prophète; mais toutes les causes comptent parmi leurs défenseurs des esprits clairvoyans et des esprits aveugles, — et par malheur M. Nettement n'est pas au nombre des esprits clairvoyans. Il compromet maladroitement les principes politiques et religieux qu'il croit servir. S'il

m'était permis d'employer une comparaison vulgaire, je le rangerais volontiers dans la classe des enfans terribles. Proclamer à tous propos la nécessité de l'immobilité, les périls du mouvement, est une étrange manière d'affermir la foi monarchique et la foi catholique : c'est un aveu qui ressemble à une trahison.

Les travaux historiques accomplis de 1830 à 1848 se personnifient dans trois écrivains, MM. Augustin Thierry, Jules Michelet et Adolphe Thiers. M. Mignet a publié sur la succession d'Espagne un mémoire plein d'érudition et de lucidité, vrai modèle du genre; mais tant qu'il n'aura pas donné son travail, promis depuis vingt-cinq ans, sur la réforme, la ligue et le règne de Henri IV, nous serons forcés de chercher l'expression la plus complète de sa pensée dans son tableau de la révolution française publié sous la restauration.

Bien que l'ouvrage le plus considérable de M. Augustin Thierry remonte à l'année 1825, cet historien éminent, qui se rattache aux grandes écoles de l'antiquité par l'alliance heureuse de la science et de l'art, a joué dans le mouvement littéraire de notre pays, sous le règne de Louis-Philippe, un rôle que personne ne peut oublier. Ses *Lettres sur l'Histoire de France,* ses *Récits mérovingiens,* son *Essai sur la formation et les développemens du Tiers-État* sont des monumens qui n'ont rien à redouter des investigations futures. C'est dans les *Lettres sur l'Histoire de France* qu'il faut chercher les premiers vagissemens de la liberté municipale. Toute la seconde moitié de ce recueil peut être considérée comme un modèle de narration. Il semble que l'illustre écrivain ait pris à tâche de montrer aux poètes de notre temps que les in-folios de dom Bouquet renferment les matériaux d'un autre *Ivanhoe.* Les luttes courageuses de la commune de Laon seront pour les futurs historiens de notre pays un éternel sujet d'étude et d'émulation. La première moitié de ce livre, consacrée à l'examen critique des historiens de la France, se distingue par une rare sagacité, et je pourrais ajouter par une rare modération, car il faut se contenir pour ne pas éclater de rire ou ne pas s'emporter en voyant les premiers annalistes de notre pays chercher dans Clovis ou dans Charlemagne l'image de François Ier ou de Louis XIV. On a beaucoup reproché à M. Thierry d'avoir substitué aux noms consacrés depuis longtemps pour la première race les appellations germaniques. Pour ma part, je suis très loin de m'associer à ce reproche : la seule manière de rétablir dans son vrai jour la race mérovingienne était de lui restituer sa physionomie purement germanique, et comme les impressions reçues par les sens jouent un rôle immense dans le développement et dans la durée de nos idées, je ne crois pas que l'auteur des *Lettres sur l'Histoire de France* pût se dispenser de rendre aux noms de nos premiers rois l'orthographe qui leur appartient. Pourtant

j'accorderai volontiers qu'il a quelquefois dépassé le but en proposant à notre curiosité des aspirations qui défient tous les efforts de notre langue. Qu'il ait pour lui l'autorité des frères Grimm, il ne m'appartient pas de le nier; mais je doute qu'une bouche française arrive jamais à prononcer Hlodwig. Pour établir l'origine germanique de la première race, il suffisait peut-être de substituer Ludwig à Louis, Hilpérik à Chilpéric, Siegbert à Sigebert; en un mot, il eût été plus sage de n'offrir aux érudits et aux gens du monde que des noms faciles à prononcer. Toutefois, malgré son exagération, la réforme tentée par M. Augustin Thierry a porté coup, et personne aujourd'hui ne songe plus à confondre la physionomie de la première race avec celle des Valois et des Bourbons, comme l'ont fait tant d'historiens applaudis dans leur temps.

Les *Récits des temps mérovingiens* sont le complément naturel des *Lettres sur l'Histoire de France*. Ne croyant pas pouvoir recommencer pour la France ce qu'il avait si glorieusement accompli pour l'Angleterre, il a voulu du moins enseigner à la génération nouvelle l'art de débrouiller les premiers monumens de notre histoire. Quel que soit le charme de ces *Récits*, je ne chercherai pas à déguiser mon regret. J'aurais aimé à voir M. Augustin Thierry nous retracer le développement politique et social de notre pays, de 481 à 752, depuis l'avénement de Clovis jusqu'à la chute de la race mérovingienne : un tel tableau n'eût peut-être pas dépassé la limite de ses forces. Au lieu de cette histoire générale, il s'est contenté de nous donner quelques épisodes de ces temps qui passaient volontiers pour indéchiffrables avant qu'il n'eût pris la peine de les éclairer. S'il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, il a pourtant métamorphosé complétement cette première partie de notre histoire. Il a tiré de Grégoire de Tours un parti excellent, je pourrais dire un parti vraiment inattendu, car, malgré les efforts de dom Ruinart pour éclaircir les récits de l'évêque de Tours, bien des événemens demeuraient confus. M. Augustin Thierry, en appelant à son aide la philologie et la géographie, en distinguant avec soin les personnages gaulois ou gallo-romains des personnages purement germains, a trouvé moyen de restituer à ces temps éloignés la physionomie qui leur appartient. Je ne veux pas discuter trop sévèrement les citations qu'il place au bas des pages, et qui ne s'accordent pas toujours d'une manière littérale avec le texte de son récit; de telles inexactitudes ne peuvent être prises pour des erreurs, et n'altèrent pas d'ailleurs la vérité générale du récit. A cette heure, les épisodes de l'histoire mérovingienne racontés par M. Augustin Thierry sont à coup sûr les plus belles pages, les plus savantes, les plus fidèles que cette période ait inspirées. C'en est assez pour désarmer les érudits

chagrins qui voudraient contester l'exactitude de quelques détails.

Les *Considérations sur l'Histoire de France*, qui précèdent les *Récits mérovingiens*, nous offrent l'exposé complet et précis de tous les systèmes imaginés pour expliquer les origines de notre monarchie. Il est impossible de lire sans étonnement ce récit des aberrations de l'intelligence française. M. Thierry, qui sait par expérience ce que coûte la conquête de la vérité, apprécie sans colère et sans amertume les travaux de ses devanciers. Il juge avec une sincérité parfaite les étranges imaginations de l'abbé Dubos et de Boulainvilliers. Il proclame avec raison, comme le point de départ de la vraie science, les investigations laborieuses de Valois, qui n'a eu que le tort d'écrire sous le nom de *Valesius*. Pour les érudits, ce n'est pas une objection; mais pour les gens du monde c'est un grave inconvénient, et sans les révélations de M. Thierry, Valesius courait grand risque de demeurer éternellement ignoré de cette foule d'esprits très prompts, très agiles, qui ne demandent pas mieux que de s'instruire, pourvu que l'on se borne à leur parler la langue de leur pays. Je considère cette introduction aux *Récits mérovingiens* comme un des plus savans traités qui existent sur la matière, et je ne parle pas seulement en mon nom, mais au nom de tous les hommes compétens qui, par leurs études spéciales, ont conquis une légitime autorité. Aujourd'hui, au milieu des documens qui se multiplient chaque jour, nous avons peine à comprendre toutes les fables imaginées pour la formation et le développement de la nation française. Il semble que le plus court chemin pour arriver à la vérité était celui qui devait se présenter le premier; mais ceux qui ont étudié l'histoire des sciences savent depuis longtemps à quoi s'en tenir sur la valeur de cette croyance. L'astronomie, la physique, la chimie, sont là pour démontrer qu'avant de recourir à l'investigation directe de la vérité, l'esprit humain s'est consumé en efforts impuissans, en folles rêveries. La science historique a subi le sort commun de toutes les sciences.

L'*Essai sur la formation et les développemens du Tiers-État* a modifié sans doute sur quelques points particuliers les premières doctrines de l'auteur. Cependant il est impossible de ne pas voir dans ce dernier livre l'application et la confirmation des idées émises dans les *Lettres sur l'Histoire de France*. Que des faits nouveaux aient rendu M. Thierry plus indulgent pour la puissance royale, je ne veux pas le nier; mais ces faits nouveaux n'ont pas dépravé ses instincts démocratiques, et malgré son indulgence pour la puissance royale, il n'a vu dans la série des événemens accomplis que l'éducation de la liberté politique sous la tutelle des franchises municipales. Il n'a pas menti à son passé. Si le spectacle des événemens contemporains a jeté quelque trouble dans ses convictions,

l'autorité de la science, qu'il ne méconnaîtra jamais, a suffi pour les raffermir. La postérité pensera de lui ce que nous pensons nous-mêmes, ce que nous pouvons affirmer, sans nous exposer au reproche de présomption : il a fait dans la science historique une large trouée par laquelle passeront tous les historiens vraiment dignes de ce nom. Si la force lui a manqué pour reconstruire l'édifice entier de notre histoire, il a du moins posé les fondemens de cet édifice, et cette gloire suffit à son nom.

M. Jules Michelet occupe dans la science historique une place à part. Aussi érudit, aussi laborieux que M. Thierry, il ne possède pas sa netteté de vue. Après avoir appliqué à l'histoire romaine le système de Vico, il a cherché dans l'histoire de France l'occasion de soumettre à une nouvelle épreuve ce système ingénieux, mais désespérant, que l'expérience réprouve, et qui, s'il était vrai, équivaudrait à la négation du progrès. Plus d'une fois, M. Michelet, emporté par l'évidence, a déserté la cause de son maître; mais il a puisé, dans son commerce familier avec le philosophe napolitain, une prédilection fâcheuse pour le symbolisme, et cette prédilection l'a trop souvent égaré. Je ne veux pas contester tout ce qu'il y a de nouveau, de légitime, dans son interprétation du moyen âge : cependant je crois que tous les bons esprits, tous les esprits sains, verront dans l'*Histoire de France* de M. Michelet une lecture dangereuse. Dans ce livre en effet, la légende côtoie si souvent les récits authentiques, les traditions populaires, les chants de la veillée usurpent si souvent l'autorité de l'histoire, que le lecteur le plus attentif a grand'peine à démêler la vérité. Si mon affirmation avait besoin de preuves, je me contenterais de citer le règne de Charles VI. A coup sûr, l'érudition ne manque pas dans ce récit; mais quel emploi l'auteur en a-t-il fait? Soyons de bonne foi, parlons sans amertume et sans faiblesse, ne nous laissons pas égarer par l'éclat du talent, par le charme de l'imagination : le règne de Charles VI, dans le livre de M. Michelet, est tout simplement une lecture qui donne le vertige. Les esprits les plus vigoureux craignent, en fermant le volume, de partager l'aliénation du malheureux monarque. Il y a telle fête racontée par M. Michelet qui remplace la pensée par des visions à l'égal de l'opium et du haschisch. Est-ce là l'émotion que doit se proposer l'historien? Pour ma part, je ne le crois pas.

Le récit de la révolution française a été pour M. Michelet une épreuve plus périlleuse encore que le moyen âge de la France. Animé d'intentions généreuses, mettant avec raison le droit au-dessus du succès, il n'a pas toujours su garder l'impartialité qui convient à l'historien. Dans son désir, très naturel, d'éclairer l'origine des événemens, il a plus d'une fois appelé le roman à son aide. Les femmes

ont pu lui en savoir bon gré, mais les hommes studieux ont accueilli avec dépit cet étrange abus de l'imagination. Quand l'auteur, imitant les sauvages qui veulent deviner la marche de leur ennemi, applique son oreille au sol du Champ-de-Mars pour entendre la grande voix de la révolution, qui de nous peut s'empêcher de sourire? Quand il compare la captivité, le procès et le supplice de Louis XVI à la passion du Christ, qui de nous ne prévoit que ce parallèle, dont la chaire catholique pourrait seule s'emparer, doit le conduire à fausser l'histoire? Une fois en effet que l'Évangile devient le guide et le modèle du récit, il est impossible que ce souvenir n'entraîne pas l'auteur à d'étranges puérilités.

Cependant, malgré ces reproches, que je crois mérités, M. Michelet laissera une trace profonde dans l'histoire de notre littérature. S'il a égaré un trop grand nombre d'esprits, il n'est pas moins vrai qu'il a propagé, qu'il a popularisé le goût de l'histoire. En appliquant au récit des événemens politiques le style de *Notre-Dame de Paris*, il a commis sans doute une lourde bévue; mais cette bévue même a été pour ses livres un puissant auxiliaire, et bien des intelligences, qui seraient demeurées inactives en face de la vérité nue, se sont émues à la voix d'un historien qui tient à la fois du poète et de l'hiérophante.

M. Thiers se sépare nettement de M. Thierry et de M. Michelet par la nature de son esprit. Il ne possède ni les instincts épiques du premier, ni les prédilections symbolistes du second. Le passé lointain le préoccupe médiocrement, il se passionne plus volontiers pour les événemens d'hier et d'aujourd'hui; mais sur hier et sur aujourd'hui il veut savoir tout ce que savent les hommes de son temps, tout ce que la postérité saura. C'est une intelligence curieuse, avide de renseignemens, qui épuise sans se lasser toutes les sources d'information, qui ne recule devant aucune lecture, si fastidieuse qu'elle soit, pourvu qu'elle espère en tirer profit. Finances, diplomatie, stratégie, rien ne le décourage, rien ne le rebute. C'est là sans doute un immense avantage pour l'historien, car il possède une merveilleuse aptitude pour tous les genres d'investigation, il comprend sans effort tout ce qu'il aborde, et, privilége plus rare encore, il expose avec une lucidité parfaite tout ce qu'il vient d'apprendre. Il est doué d'une singulière puissance d'assimilation, et parle des choses qu'il vient d'étudier comme des choses qu'il saurait depuis longtemps. Les souvenirs, qui, chez la plupart des esprits, ont besoin d'une certaine durée pour s'éclaircir et se préciser, sont chez lui aussi nets le lendemain même de l'information qu'au bout de quelques années. Il abuse parfois de ce don merveilleux pour inonder son lecteur d'une lumière surabondante. Il ne se renferme pas toujours dans les limites de

l'histoire. Au lieu de se contenter de raconter les batailles gagnées ou perdues par la France, il se laisse aller au plaisir de discuter les batailles qui pouvaient se livrer; il se souvient trop de ses conversations avec le général Jomini. C'est une belle chose sans doute que de savoir si l'armée autrichienne pouvait être prise en flanc, en écharpe ou à revers; mais tous les lecteurs qui ne sont pas voués à la profession militaire se contenteraient du simple récit de la bataille livrée. Les détails dans lesquels se complaît M. Thiers, très intéressans pour les élèves de Saint-Cyr, de Metz ou de l'école d'état-major, ne laissent souvent dans la mémoire de la foule qu'une trace confuse. Le récit de la bataille de Hohenlinden justifie pleinement ce que j'avance. Et cette profusion de savoir ne se présente pas seulement dans les actions militaires, elle se rencontre au même degré dans les transactions diplomatiques et dans l'exposé des mesures administratives. M. Thiers, qui connaît à fond tous les sujets dont il nous entretient, discute les négociations comme les batailles. En traitant de la confédération germanique, il compose une monographie savante, au dire des hommes compétens, et ne paraît pas s'apercevoir que le récit reste suspendu. Je pourrais adresser le même reproche au livre consacré à l'expédition de Boulogne. C'est un exposé très complet, sans aucun doute, des moyens accumulés par Napoléon pour terrasser l'Angleterre; mais chacun conviendra qu'il était possible de restreindre cet exposé dans des limites plus étroites.

Toutefois il faut reconnaître que l'*Histoire du Consulat et de l'Empire,* bien qu'elle s'écarte parfois des conditions du genre purement historique, est un livre que les générations futures consulteront toujours avec profit. Il est permis de croire que l'auteur, en raison de sa position exceptionnelle et de l'infatigable curiosité de son esprit, n'a négligé, n'a omis aucune source d'informations. Je regrette seulement que dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire,* comme dans l'*Histoire de la Révolution française,* il ait trop souvent confondu le triomphe de la force avec le triomphe du droit. L'auteur se laisse trop facilement éblouir par l'éclat du génie, et condamne trop légèrement les causes vaincues. Pour lui, le juste est ce qui réussit; la cause qui succombe est la cause de l'erreur. Ce n'est pas ainsi que Tacite comprenait sa tâche, et la postérité se rangera du côté de Tacite.

Ce qui caractérise le mouvement philosophique de la France de 1830 à 1848, c'est un amour ardent de l'indépendance dont le développement de la raison ne saurait se passer. M. Cousin se taisait, mais il avait imprimé aux études philosophiques une impulsion puissante, et le souvenir de ses leçons éloquentes animait les jeunes élèves de l'École normale, qui allaient semer sa parole dans toutes

les parties de la France. Il ne m'appartient pas de raconter tout ce que la science a gagné en précision, en évidence, en autorité, pendant ces dix-huit années. Je laisse à des écrivains plus compétens le soin de montrer, preuves en main, tout ce qu'il y a de généreux et d'élevé dans les travaux accomplis pendant cette période, sans autre préoccupation que la vérité. Pour moi, je dois me contenter d'une tâche plus modeste et moins difficile. Il me suffira de résumer sous une forme générale les vœux et les espérances de la philosophie sous le gouvernement de juillet. Or, si je ne me trompe, ses vœux et ses espérances n'allaient pas à moins qu'à constituer la science de l'homme moral aussi solidement que la science de l'homme physique : elle voulait mettre la psychologie sur la même ligne que la physiologie dans le domaine scientifique. La pensée que je rappelle ici a trouvé dans Théodore Jouffroy un éloquent interprète. Parmi ceux qui prennent à cœur les progrès et l'autorité de la philosophie, il n'y en a pas un qui ait oublié l'admirable préface placée en tête des *Esquisses de Philosophie morale* de Dugald Stewart. C'est là que Théodore Jouffroy a déposé le secret de son ambition et de ses espérances; c'est là qu'il a exprimé dans une langue harmonieuse et précise comment il comprenait, comment il voulait agrandir la science à laquelle il avait voué sa vie. Doué d'une rare sagacité, d'une infatigable persévérance dans l'observation, il n'a pas eu de peine à démontrer que l'étude des phénomènes intellectuels, si décriée par les hommes dont toute l'attention se concentre sur le monde extérieur, est aussi précise, aussi certaine que l'étude des phénomènes de la circulation et de la respiration. Théodore Jouffroy peut être à bon droit considéré comme le représentant le plus original de la philosophie pendant cette période de dix-huit ans. Le vœu qu'il avait exprimé, il a tenté de le réaliser, et si la mort n'eût interrompu ses travaux, il est probable qu'il eût élevé un monument philosophique d'une haute importance. Cependant, malgré la brièveté de sa vie, il occupe dans l'histoire de la philosophie une place considérable, et que personne ne saurait lui contester. Le chef de l'école écossaise, Reid, dont il a traduit toutes les œuvres avec une élégante fidélité, ne le surpasse pas en précision. Le cours de droit naturel professé à la Sorbonne restera comme un modèle achevé d'exposition et de discussion. Dans cette narration savante, tous les systèmes de morale sont expliqués et appréciés avec une rare pénétration. C'est un livre précieux qu'on ne pourra se dispenser de consulter. Quiconque voudra savoir quelles erreurs l'esprit humain a dû traverser avant d'apercevoir la vérité morale, avant de se former une idée complète du juste et de l'injuste, du devoir et du droit, devra interroger avec un soin scrupuleux les travaux

de Jouffroy sur ce sujet, tout à la fois si intéressant et si affligeant.

Le parti clérical a fait grand bruit de quelques pages où cet esprit éminent raconte sa tristesse après la perte de ses premières croyances. Pour réduire à leur juste valeur les conséquences que les théologiens ont voulu tirer de ces aveux, il suffit de rappeler deux chapitres de Jouffroy dont les théologiens ne parlent pas, — *la Sorbonne et les Philosophes, Comment les dogmes finissent*. Jouffroy, ne trouvant pas dans les croyances traditionnelles de sa famille la certitude et l'évidence dont son esprit ne pouvait se passer, avait suivi résolument l'exemple de Descartes, et proclamé son ignorance absolue comme le premier degré de son initiation à la science. Ce n'est pas là, quoi que puissent dire les disciples du père Perrone, désespérer de la philosophie; mais tout au contraire manifester pour le libre développement de la raison une prédilection ardente que la douleur la plus vive ne saurait étouffer. D'ailleurs tous ceux qui ont connu Jouffroy, tous ceux qui ont pu l'entendre ou le voir, tous ceux qui ont suivi ses leçons, ou qui ont écouté ses causeries familières, savent très bien que chez lui le poète ne tenait pas moins de place que le philosophe. Il n'est donc pas étonnant qu'en racontant la perte de ses croyances, il ait donné à sa pensée une forme attendrissante; mais il acceptait résolument la détresse de son intelligence, dans l'espérance d'acquérir par le travail et la réflexion des croyances plus solides et plus durables. Il ne voulait pas croire pour se dispenser de savoir, il voulait savoir pour croire. Qui de nous oserait le blâmer? S'il ne se rencontrait pas de temps en temps des esprits de cette trempe, la science ne tarderait pas à dépérir, la lumière de la vérité s'obscurcirait de jour en jour, et la paresse, amoureuse des ténèbres, imposerait bientôt silence à toutes les voix généreuses. C'est pourquoi je n'hésite pas à proclamer Théodore Jouffroy le représentant le plus éloquent et le plus original de la philosophie sous le gouvernement de juillet. C'est de lui surtout qu'on a pu dire avec justesse que les abeilles du mont Hymète s'étaient posées sur ses lèvres pendant son sommeil, car il n'oubliait jamais d'appeler l'imagination au secours de sa pensée. Sa parole était celle d'un poète dans la discussion des problèmes les plus ardus. Il empruntait à l'histoire, au spectacle de la nature, des comparaisons tantôt vives, tantôt ingénieuses, qui animaient son discours et faisaient de son enseignement quelque chose de particulier, tout à la fois émouvant et profitable. A cet égard, je ne crains pas d'être démenti par les auditeurs de Théodore Jouffroy.

Il serait inutile de rappeler ici les noms de tous ceux qui ont secondé le mouvement commencé par M. Cousin et continué par son ancien camarade de l'École normale. Ce qu'il importe de signaler,

c'est le double aspect sous lequel peut et doit être envisagée la philosophie fondée en France sous la restauration, et devenue, sous le gouvernement de juillet, la nourriture intellectuelle de la jeunesse. Il y a dans cette philosophie un côté excellent que tous les bons esprits doivent glorifier à l'envi, le côté spiritualiste. A coup sûr, de toutes les évolutions de la pensée humaine, le spiritualisme est celle qui développe le plus sûrement la notion du droit. Depuis Platon jusqu'à Descartes, il n'y a pas une pensée généreuse que le spiritualisme ne puisse revendiquer comme sienne. A proprement parler, le spiritualisme est une protestation permanente contre toute injustice, en quelque lieu, en quelque temps qu'elle s'accomplisse. Le sensualisme et le scepticisme conduisent trop facilement aux doctrines les plus égoïstes. Quant au mysticisme, livré tout entier aux conseils d'un monde supérieur, il aboutit presque toujours à l'indifférence. Le spiritualisme est la seule théorie qui soutienne et encourage l'activité humaine, qui enseigne et démontre la nécessité, la légitimité du progrès, qui déclare incomplet tout homme dépourvu de volonté, c'est-à-dire, en d'autres termes, inhabile à comprendre la liberté. Envisagée sous ce rapport, la philosophie française fondée par MM. Royer-Collard, Cousin et Jouffroy ne mériterait que des éloges. C'est à l'Écosse, c'est à Reid, à Stewart que revient l'honneur de cette heureuse réaction contre les doctrines d'Helvétius et de Condillac; mais ce n'est pas, hélas! le seul aspect sous lequel nous devions envisager la philosophie française de notre temps. L'Allemagne, qui a rendu à l'histoire de la philosophie des services si éclatans et si nombreux, en est venue à justifier le passé tout entier. A force de chercher la raison des choses, dans son désir de tout expliquer, elle a donné raison à toutes les causes victorieuses, et les chaires de philosophie dans notre pays se sont associées à l'égarement de l'Allemagne. La légitimité absolue du fait accompli, quel qu'il fût, est devenue la monnaie courante de l'enseignement. Pour tous les bons esprits, il est hors de doute qu'une telle conclusion répugne à la nature intime du spiritualisme, et pourtant cette contradiction est un des élémens de la philosophie nouvelle. Il appartient à la génération assise aujourd'hui sur les bancs de nos colléges de la dégager de cet élément impur, et de lui restituer toute sa grandeur et toute son autorité. Non, il n'est pas vrai que dans le passé tout soit juste et légitime. La conscience du genre humain, à tous les momens de l'histoire, proteste hautement contre une doctrine si affligeante. Tous les cœurs généreux, tous les esprits élevés, à quelque pays, à quelque temps qu'ils appartiennent, s'inscrivent contre cette amnistie offerte à l'injustice consommée et promise à l'injustice future. Il faut donc faire deux parts dans la philosophie française de notre temps : la

part du spiritualisme pur, et la part du spiritualisme perverti par une fausse interprétation de l'histoire. Sans doute tous les événemens accomplis ont leur raison d'être, autrement ils ne seraient pas; mais entre le fait, si bien expliqué qu'il soit, et le droit, dont l'image est gravée au fond de notre intelligence, il y a un intervalle immense que nul sophisme ne saurait combler : c'est là une vérité que la génération nouvelle ne doit pas oublier.

Cependant, malgré le reproche que je lui adresse et que je crois très mérité, la philosophie française de notre temps a rendu à l'intelligence humaine un éclatant service, en réduisant Helvétius et Condillac à leur juste valeur. Quant au danger qu'elle présente et que je viens de signaler, il a cela de particulier que la doctrine dont il fait partie nous offre le moyen de le prévenir ou de le combattre. Tout homme en effet qui comprend la vraie signification du spiritualisme n'hésite pas à placer le droit au-dessus du fait. Dans la philosophie de l'histoire, c'est-à-dire dans l'appréciation des événemens accomplis, il porte les convictions inébranlables du spiritualisme, et ne recule pas devant la victoire la plus éclatante. Il se range du côté de Herder, et se prononce hardiment contre Hegel. Ainsi la philosophie de notre temps, qui, après avoir relevé tant de courages par la réfutation du sensualisme, a légitimé tant de lâchetés par une déplorable interprétation de l'histoire, renferme en elle-même de quoi prémunir ceux qu'elle pourrait égarer : c'est assez pour assurer à notre temps une place éminente dans l'histoire de la philosophie. Le bienfait se place à côté du péril.

Nous sommes à peine séparés par quelques années du mouvement poétique de notre pays sous le gouvernement de juillet, et pourtant il nous semble que nous pouvons le juger comme s'il s'agissait d'un siècle éloigné. Depuis sept ans en effet, la plupart des voix qui parlaient si haut et qui occupaient la renommée de 1830 à 1848 sont devenues muettes. On dirait que les esprits éminens dont la foule se plaisait à répéter les noms se sont réfugiés dans le silence pour pressentir la postérité. A Dieu ne plaise que je désespère de mon temps et que je condamne le présent au nom du passé! Cependant tout homme sincère est forcé d'avouer que les œuvres poétiques de la France, dans les sept dernières années, ne sauraient se comparer aux œuvres créées pendant la période dont je m'occupe. L'avenir, un avenir prochain peut-être, se chargera de réhabiliter la période nouvelle où nous sommes entrés. En attendant cette heure fortunée, rendons pleine justice à la génération dont les cheveux commencent à blanchir.

De toutes les formes de la pensée poétique, la forme lyrique est à mon avis celle qui, sous la monarchie de juillet, s'est le plus ap-

prochée de la perfection. Je n'ignore pas les taches qu'on peut signaler dans beaucoup d'œuvres applaudies qui ont conquis et gardent encore une sympathie glorieuse; mais, je le dis avec une sincère conviction, il y a dans ces œuvres, quelques reproches qu'elles puissent d'ailleurs mériter, un amour profond de la beauté, que je ne retrouve pas ou que je rencontre bien rarement dans les œuvres du temps présent. Ce rêve ardent et passionné qui s'appelle la gloire jouait alors un grand rôle dans la poésie lyrique. Aujourd'hui l'amour de l'excentricité est à peu près le seul sentiment qu'on puisse apercevoir dans les œuvres nouvelles. Étonner, étonner à tout prix, telle est la devise des jeunes poètes qui se servent encore de la forme lyrique. Émouvoir, attendrir, éveiller des passions généreuses, susciter de grandes pensées, chimère et folie, bonnes tout au plus à distraire les vieillards!

Trois ans après la chute et l'exil des Bourbons, Béranger publiait ses dernières chansons, qui, pour la richesse des images, la précision du style, n'ont rien à envier aux premières inspirations de ce maître illustre, et qui les dominent par la grandeur de la pensée, par la sérénité, par la prévoyance. Jamais vie de poète ne fut close plus dignement, et le silence même qu'il a gardé depuis vingt-deux ans est une preuve de sagacité dont nous devons lui tenir compte. Il a senti que son rôle était fini, et il jouit en paix de sa légitime renommée.

Lamartine, qui avait pris une place à part dans notre poésie par les *Méditations* et les *Harmonies*, a créé dans *Jocelyn* une sorte d'épopée intime dont le souvenir ne s'effacera pas. J'entends dire que cet admirable poème est pour l'auteur le premier signe de décadence; c'est un arrêt que je n'accepte pas. Que *Jocelyn* manque de composition, je l'accorderai volontiers, j'aurais mauvaise grâce à le contester; mais le poète a prévu le reproche et l'a réfuté d'avance en nous donnant *Jocelyn* pour le journal d'un curé de campagne. Qu'il y ait dans ce touchant récit plus d'un incident que le roman peut revendiquer à bon droit et que la poésie pure doit dédaigner, c'est une vérité familière à tous les bons esprits. Pourtant *Jocelyn* gardera longtemps une place glorieuse dans l'histoire de l'imagination française. Il y a dans le journal du jeune prêtre une candeur, une sincérité, une tendresse qui émeuvent tous les cœurs, et qui réduisent à néant toutes les arguties de l'école. Je n'hésite pas à classer ce récit dans le domaine de la poésie lyrique, et le lecteur ne s'en étonnera pas : les pages où le récit se développe ont moins d'importance que celles où Jocelyn, en face de la nature, en face de Dieu qui lit dans son cœur et qui le juge, s'abandonne librement à l'expansion de sa pensée.

Victor Hugo, dont le nom avait si rapidement grandi sous la restauration, mais dont *les Orientales* avaient montré l'alliance malheureuse d'une habileté consommée et d'une pensée presque insaisissable, tant elle tenait peu de place dans les vers du poète, a répondu victorieusement à ce reproche, hélas! trop mérité, par *les Feuilles d'automne*. De tous les recueils lyriques de Victor Hugo, *les Feuilles d'automne* sont probablement le seul qui restera, car c'est le seul où se rencontre une sensibilité vraie, le seul où se révèlent des pensées sérieuses. Malgré la prolixité de quelques pièces, c'est, à tout prendre, un livre qui plaira toujours aux âmes délicates, et qui assure à l'auteur les suffrages de la postérité. Pour le juger avec équité, pour parler de lui sans dépit et sans amertume, il faut oublier les *Chants du Crépuscule*, *les Voix intérieures*, et surtout *les Rayons et les Ombres*, où nous retrouvons toute la puérilité des *Orientales*, avec moins de splendeur dans les images, moins de limpidité dans le style. Dans l'ordre lyrique, *les Feuilles d'automne* sont le chef-d'œuvre de Victor Hugo. C'est donc aux *Feuilles d'automne* qu'il faut demander la mesure et la portée de son talent. Espérons que les *Contemplations* se placeront à côté des *Feuilles d'automne* et ne réveilleront pas le souvenir des *Orientales*.

Après Lamartine et Victor Hugo, le nom d'Alfred de Vigny est celui qui se présente le premier, et j'ai lieu d'espérer que les générations futures ne lui contesteront pas cette glorieuse parenté. Par la délicatesse de son talent, par la pureté du langage, par le nombre et la variété des pensées qu'il suscite, et qui font de ses vers une nourriture savoureuse, il se rattache aux plus beaux temps de notre poésie. Il a trié d'une main sûre les premiers essais de sa jeunesse, et s'est bien gardé de réunir sans distinction tout ce qu'il avait écrit pendant son adolescence. Le public lui a su bon gré de ses scrupules, et les poèmes d'Alfred de Vigny sont aujourd'hui consultés, étudiés, comme des œuvres d'un goût achevé. *Éloa*, *Dolorida*, *Moïse*, sont et demeurent des modèles de grandeur, de passion, de mélancolie, et n'ont rien à redouter des caprices de la mode.

Si l'on jugeait Sainte-Beuve d'après le seul recueil qu'il ait publié sous la monarchie de juillet, on serait injuste envers lui. Il y a en effet dans les *Pensées d'août* tant de pages obscures, tant de pensées impénétrables pour la foule, qu'on a quelque peine à reconnaître l'auteur des *Consolations*. C'est à ce dernier livre qu'il faut demander ce que vaut Sainte-Beuve dans l'ordre lyrique. Toute autre manière de l'apprécier nous entraînerait hors de la vérité.

Les *Iambes* d'Auguste Barbier marquent dans la satire française une transformation, ou, si l'on veut, un rajeunissement dont le souvenir ne s'effacera pas. Quelques fragmens d'André Chénier avaient

donné le ton au poète nouveau; mais cette parenté n'exclut pas l'originalité. *La Popularité, la Curée, l'Idole,* méritent l'attention et la sympathie de tous les esprits élevés par la grandeur des pensées, par la noblesse du but que le poète se propose, et par le maniement des images. L'analogie, dont les grands maîtres de l'antiquité tenaient compte avec une vigilance si assidue, a trouvé dans Auguste Barbier un fervent et fidèle adorateur, et, par le seul respect de l'analogie, il a conquis sur la foule une autorité, une puissance d'action que les intentions les plus généreuses n'auraient jamais réussi à lui assurer. Ce n'est pas d'ailleurs la source unique de sa renommée. Il ne se contente pas de manier les images en artiste consommé : quand il s'agit de frapper un grand coup, il ne recule pas devant le mot propre, devant ce que les rhéteurs appellent l'expression crue, et comme il sait préparer, comme il sait justifier cette hardiesse, il est très rare qu'il ne réussisse pas à émouvoir d'un mot plus profondément que ne ferait un poète amoureux de la périphrase. Le *Pianto* et *Lazare* nous ont montré le talent d'Auguste Barbier sous un aspect que les *Iambes* ne permettaient pas de pressentir. Sous le ciel de l'Italie, dans la solitude du Campo-Vaccino, sur les dalles brûlantes de la Mergellina, dans le cimetière de Pise, animé par le pinceau de Giotto, de Benozzo Gozzoli et d'Orcagna, dans les lagunes de Venise, il a trouvé des pensées que l'antiquité ne désavouerait pas, et qui attestent chez lui l'étude des grands modèles, sans que son originalité se démente un seul instant. Quant au poème de *Lazare,* si parfois la méditation philosophique y prend la place de l'émotion poétique, c'est cependant une plainte éloquente sur les misères de notre civilisation, sur l'envahissement de la nature par l'industrie. Il me suffira de rappeler les pages consacrées aux collines de la verte Érin et *le Minotaure* pour montrer que l'auteur des *Iambes* a conservé toute l'élégance et toute la vigueur de son talent.

Tandis que toutes les voix répétaient à l'envi *l'Idole* et *la Curée,* un poète nouveau, d'une nature toute diverse, offrait à la foule étonnée ses premiers chants. L'auteur de *Marie* débutait presque en même temps que l'auteur des *Iambes*. Je n'ai pas à caractériser ce touchant recueil d'élégies, qui est demeuré gravé dans toutes les mémoires; mais je me plais à rapprocher les noms de Brizeux et de Barbier, parce qu'ils représentent deux pensées également sincères, également loyales, et que la sincérité est pour une bonne part dans leur popularité. Chacun sent, en les écoutant, que leurs paroles sont dictées par une émotion vraie, et ne sont pas un jeu d'esprit. Avant de les admirer, on les aime, et c'est le cœur, bien plus que l'esprit, qui plaide et gagne leur cause.

Cette liste, déjà si glorieuse, serait incomplète, si j'oubliais le

nom d'Alfred de Musset. Les *Contes d'Espagne et d'Italie* nous avaient révélé une imagination ardente, un esprit ingénieux et hardi. La franchise de son allure, son langage cavalier, effarouchaient la pruderie et déroutaient toutes les théories : c'en était assez pour mettre le jeune poète à la mode, c'était trop peu pour fonder sa renommée. L'imitation de Régnier tenait d'ailleurs trop de place dans *Don Paëz* pour ne pas laisser quelques doutes sur l'originalité de l'auteur; aussi n'a-t-il pas tardé à se dégager du souvenir de *Macette*. Si j'avais à désigner dans le recueil de ses œuvres les pièces que je préfère, et qui marquent à mes yeux le rang qui lui appartient, je n'hésiterais pas à nommer *Namouna* et les quatre *Nuits*, où s'est épanchée son âme tout entière. Dans *Namouna*, à côté d'une fine raillerie, nous trouvons des strophes éloquentes sur Lovelace et Don Juan. Dans les *Nuits*, nous entendons le bruit des sanglots qui s'échappent de la poitrine du poète; ce n'est pas une œuvre conçue à loisir, ciselée avec patience, c'est un cri déchirant arraché par la douleur. Aussi, pour moi, ces pages éplorées sont les plus belles qu'Alfred de Musset ait jamais écrites.

Dans le domaine du roman, la France, de 1830 à 1848, a produit des œuvres dignes d'une sérieuse attention. Aujourd'hui que nous sommes séparés des émotions de la lutte par un long espace de temps, nous éprouvons un profond étonnement en nous rappelant tout ce qui a été dit sur ces livres signés de noms éclatans, et qui n'ont plus, pour nous intéresser, que leur propre valeur. Si je ne craignais pas d'être classé parmi les panégyristes du temps jadis, je dirais que c'était le bon temps. A cette époque, la publication d'un roman conçu par un esprit puissant était un véritable événement. On se passionnait, on se querellait pour la destinée des personnages; on ne riait pas des lettres adressées à Richardson pour sauver Clarisse. C'était là le beau côté de l'ardeur littéraire; mais cette ardeur même condamnait le goût public à de singulières méprises. *Notre-Dame de Paris* parut en mai 1831, et ce roman, dont je n'entends pas contester le mérite, fut salué comme l'aurore d'une véritable régénération. Aux yeux des disciples fervens, c'était quelque chose de mieux qu'*Ivanhoe*. Depuis vingt-quatre ans, l'opinion publique s'est quelque peu modifiée à l'endroit de *Notre-Dame de Paris*. Les bons esprits rendent pleine justice au talent descriptif de l'auteur; mais ils reconnaissent en même temps que dans cette œuvre populaire, et dont la popularité s'explique facilement, il y a bien des parties fausses, bien des chapitres désavoués par le bon sens et par l'histoire. L'amour de la Sachette pour sa fille est plutôt l'amour d'une lionne pour son lionceau que l'amour d'une femme pour son enfant. Et s'il faut résumer d'un mot le sentiment des âmes délicates, je dirai que dans cette

œuvre, dont la conception et l'exécution révèlent certainement une imagination puissante, la pierre tient trop de place et l'homme trop peu. C'est à ces termes que se réduit la critique fondamentale de *Notre-Dame de Paris*. Quel que soit le talent de l'auteur, quelle que soit la richesse de sa fantaisie, il ne peut se dérober à ce reproche. Esmeralda et Phœbus, Gringoire, Claude Frollo et Quasimodo en face des tours de Notre-Dame n'ont guère plus d'importance qu'un lézard se jouant au soleil sur le mur d'un jardin. C'est comprendre bien malheureusement la gloire littéraire de la France que de comparer *Notre-Dame de Paris* à *Ivanhoe*. Dans le roman du conteur écossais, le côté humain tient à bon droit la première place. Le roi Jean, Richard Cœur-de-Lion, le prieur Jocelyn, Brian de Bois-Guilbert, Isaac et Rebecca, Cedric et lady Rowena, sont vrais dans le sens éternel du mot avant d'être vrais dans le sens historique. Or, je le demande à tous les hommes de bonne foi, qui oserait en dire autant des personnages de *Notre-Dame de Paris?* Il faut donc, pour demeurer dans la vérité, ne voir dans cette œuvre que l'effort d'un génie vigoureux, mais d'un génie égaré, qui ne cherche dans le monde entier que la couleur et la forme, et oublie l'âme humaine, sans laquelle toute forme et toute couleur demeurent dépourvues de valeur poétique. Il peut sembler présomptueux de donner son opinion pour celle des générations futures, et pourtant je ne crains pas d'affirmer que *Notre-Dame de Paris* ne sera pas acceptée dans cinquante ans comme une œuvre humaine. C'est le dernier mot de la poésie réduite aux élémens du monde visible, ce n'est pas une conception qui relève de l'histoire et de la philosophie. *Notre-Dame de Paris* restera dans notre histoire littéraire comme une date importante, le souvenir du bruit qui s'est fait autour de ce roman ne s'éteindra pas; mais tous ceux qui préfèrent la vérité à la splendeur, l'homme à la pierre, continueront de placer *Notre-Dame de Paris* au-dessous d'*Ivanhoe*.

Colomba, publiée neuf ans après *Notre-Dame de Paris*, offre un contraste frappant avec l'œuvre de Victor Hugo. Dans *Colomba,* en effet, l'homme tient la première place, et c'est là ce qui établit la supériorité poétique de *Colomba* sur *Notre-Dame de Paris*. Sobriété d'incidens, sobriété de style, analyse profonde des caractères, tout se réunit pour démontrer que le roman de Mérimée gardera longtemps la place qui lui est dès à présent assignée. Dans *Colomba,* le paysage n'occupe jamais le rang qui appartient au développement des sentimens humains. Il ne s'est pas fait autour de ce livre autant de bruit qu'autour de *Notre-Dame de Paris;* aucune question n'a été posée à propos de cet admirable récit, qui a fait son chemin dans le monde, comme les fables de La Fontaine, comme les comédies de Molière, par la seule puissance de la vérité. Les esprits dé-

licats l'ont savouré comme une nourriture exquise, et la foule s'est rangée à leur avis, sans savoir que l'auteur de *Colomba* se rattachait directement, par une incontestable filiation, à cette glorieuse famille de poètes qui nous a donné l'*Œdipe-roi, le Roi Lear* et *Cinna*. Il n'y a aujourd'hui aucun mérite à mesurer l'intervalle immense qui sépare *Colomba* de *Notre-Dame de Paris* : il y a quinze ans, cette distinction, qui nous paraît si naturelle, si nécessaire, si impérieuse, passait pour un paradoxe. Les admirateurs de Mérimée étaient accusés d'engouement pour les récits écourtés. *Colomba* n'était qu'une nouvelle, adroitement conçue, simplement écrite; ce n'était pas une composition assez vaste pour soutenir la comparaison avec *Notre-Dame de Paris*. Quinze ans ont suffi pour ramener la question à des termes équitables; personne ne s'étonne plus aujourd'hui d'une telle comparaison; ce qui nous surprendrait à bon droit, ce serait de voir contester la supériorité de *Colomba*. Quant à ceux qui ont prévu, il y a quinze ans, le sentiment public d'aujourd'hui, ils peuvent sans présomption s'applaudir de leur sagacité. Il n'est pas facile en effet de devancer l'opinion de son temps. On a beau vivre dans le commerce familier des plus grands modèles, des œuvres les plus pures : il faut une singulière puissance d'isolement pour réagir contre l'atmosphère intellectuelle que l'on respire. Si l'on avoue hautement ses répugnances et ses prédilections, on est souvent accusé d'orgueil; on entend dire autour de soi qu'on repousse l'avis commun pour le seul plaisir de se singulariser. Qu'on ait la patience d'attendre sans fléchir pendant quelques années, qu'on demeure ferme dans son avis, et le temps se charge de réduire le paradoxe à l'état de monnaie courante. C'est là précisément ce qui est arrivé pour *Colomba*. Ceux qui ont pressenti la destinée de *Colomba* ne sont plus que les parrains de l'opinion commune.

Après Victor Hugo et Mérimée, le nom qui se présente le premier est celui d'Alfred de Vigny. *Stello* occupe et gardera dans le domaine du roman une place considérable. Il est permis de ne pas accepter sans réserve tous les principes développés par l'auteur dans les trois récits dont se compose la première consultation du docteur noir; il est impossible de contester la grâce, l'élégance et la grandeur de ces trois récits. Si l'histoire n'est pas d'accord avec l'auteur sur la destinée de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier, si elle démontre par des preuves surabondantes que leur mort prématurée doit s'expliquer autrement que par leur qualité de poète, il faut reconnaître qu'Alfred de Vigny a déployé dans la défense du paradoxe qu'il avait embrassé toutes les ressources d'un écrivain consommé. La thèse qu'il a soutenue est réfutée victorieusement par des documens authentiques. Tous ceux qui connaissent le passé, et

le passé dont je parle n'est pas loin de nous, savent que Gilbert et Chatterton ne sont pas morts victimes de la poésie, mais victimes de l'orgueil. Chatterton, que l'auteur se plaît à représenter comme un martyr de la pensée, a servi et trahi plusieurs causes, et l'éclat de son talent ne justifie pas son apostasie. Ses plus fervens admirateurs, tout en déplorant sa fin cruelle, n'oseraient prendre en main la défense de son caractère. Quant à André Chénier, dont tous les cœurs généreux vénèrent la mémoire, il a succombé, comme tant d'autres, pendant l'orage révolutionnaire, parce que la cause qu'il défendait était la cause vaincue. Ce n'est pas son génie qui l'a envoyé à l'échafaud : la plus haute éloquence ne suffit plus aujourd'hui à soutenir une telle assertion. Cependant je me plais à reconnaître que l'auteur de *Stello* a su revêtir d'un charme inexprimable sa triple méprise. Il se trompe et il nous trompe en nous parlant de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier, mais il trouve, pour contredire l'histoire, des argumens ingénieux, et l'élégance incomparable de son langage demande grâce pour l'infidélité de ses souvenirs.

Sainte-Beuve, dans son roman de *Volupté*, a retrouvé toute l'élévation, toute la finesse d'analyse qui nous avait charmés dans les *Consolations*. On peut blâmer la trame du récit, et même, s'il faut dire toute notre pensée, ce livre, d'ailleurs si digne d'étude, ne satisfait pas aux conditions élémentaires du roman : la narration proprement dite est trop souvent interrompue par des digressions; mais le personnage d'Amaury restera comme le type de l'ambition et de la défaillance, Mme de Couaën comme le modèle de la grandeur. Les pages obscures qui se rencontrent dans ce livre n'attiédiront pas la sympathie qu'il a excitée chez les esprits éclairés. Quoi qu'on puisse penser de ces pages, qui ont souvent un caractère maladif, il faudra toujours se souvenir de *Volupté* comme d'*Obermann*, et consulter le roman de Sainte-Beuve en même temps que le roman de Senancourt, pour connaître avec précision les plaies morales de notre temps.

Je ne veux pas essayer de suivre George Sand dans toutes les transformations de son talent. La popularité de ses œuvres me dispense d'une pareille tâche. Il me suffit de rappeler qu'il a porté dans toutes ses tentatives une vivacité, une ardeur d'imagination, que ses adversaires mêmes ne songent pas à contester. Je n'approuve pas, je n'admire pas sans réserve tout ce qu'il a écrit, il y a dans ses livres plus d'une page que je voudrais effacer; mais *Valentine* et *André*, *Mauprat* et *la Mare au Diable*, suffiraient pour assurer la durée de son nom. Que l'auteur de ces admirables récits ait trop souvent pris le paradoxe pour la vérité, qu'il se soit laissé entraîner à des déclamations que l'éloquence ne justifie pas, je n'essaierai pas

de le nier; mais ce reproche, qui d'ailleurs ne s'applique pas aux livres que je viens de nommer, ne saurait altérer aux yeux des juges compétens l'immense valeur de ce talent privilégié. Valentine et Bénédict, Geneviève, Henriette et André sont des personnages dont chacun de nous peut apprécier les mérites. Devant de telles créations, toutes les querelles d'école se taisent; la discussion serait oiseuse, l'admiration est un devoir. Quoique dans la plupart des livres de George Sand les hommes n'aient pas le beau rôle, ils ne lui ont pas gardé rancune et lui pardonnent volontiers de réunir dans la femme toutes les perfections. C'est un caprice dont la poésie peut très bien s'accommoder. L'auteur de *Valentine* et de *la Mare au Diable* possède une imagination merveilleuse et sait animer tout ce qu'il touche. Toutes les fois qu'il se contente de raconter, il est sûr de nous intéresser, de nous émouvoir, de nous charmer. Son talent ne s'obscurcit que lorsqu'il essaie de soutenir une thèse. Dès qu'il s'aventure sur le terrain de la philosophie, son style, d'ordinaire si limpide et si rapide, devient terne et languissant. Comme il essaie de deviner ce que l'étude peut seule enseigner, il tâtonne et trébuche plus d'une fois. En pareil cas, l'extrême justice toucherait à l'iniquité. A quoi bon juger les romans de George Sand comme *le Contrat social* et *l'Esprit des Lois?* La philosophie n'est pas le domaine de cet esprit ingénieux, de cette imagination hardie. Maître absolu dans le domaine de l'émotion, l'auteur de *Valentine* n'a rien à gagner dès qu'il franchit les limites de son royaume, et nous aurions mauvaise grâce à le chicaner sur l'indécision ou la confusion des idées qu'il veut défendre. Il a conquis depuis longtemps un titre glorieux et que personne ne songe à lui disputer, celui de conteur excellent. Il a trop de bon sens pour que son ambition ne soit pas satisfaite. Raisonneurs qui veulent conter, conteurs qui veulent raisonner se fourvoient trop facilement. Que chacun reste dans son rôle et développe les facultés qu'il a reçues sans rêver une tâche au-dessus de ses forces : c'est le plus sûr moyen d'éviter les désappointemens.

Je reconnais volontiers qu'on a fort exagéré le talent de Balzac. Je ne puis me rappeler sans sourire que des panégyristes de bonne foi ont placé *la Comédie humaine* à côté de *la Divine Comédie*, quelques-uns même au-dessus. Il ne faut pourtant pas que ces folles apothéoses ferment nos yeux au mérite de ce conteur ingénieux, de cet observateur persévérant, qui a laissé sur les mœurs de notre temps des études pleines de vérité. Parmi ses livres si nombreux, beaucoup seront justement oubliés; mais *Eugénie Grandet* et *la Recherche de l'Absolu* suffisent pour assurer sa renommée. Ces deux récits, d'un intérêt si puissant, si simplement inventés, suffisent pour lui conci-

lier les suffrages des juges les plus sévères. Quant aux derniers ouvrages de Balzac, je suis loin de partager l'enthousiasme qu'ils ont excité. *Les Parens pauvres*, utiles peut-être à consulter comme renseignement, ne sont pas une œuvre d'art dans l'acception la plus élevée du mot. Il y a dans cette étude une accumulation de fange qui soulève le cœur de dégoût. C'est là d'ailleurs un défaut commun au plus grand nombre de ses livres. Il observe avec une attention persévérante, il voit bien et se souvient; mais il a pour les vices des yeux de lynx et pour le bien des yeux de taupe. Quand on a passé quelques jours avec lui, on finit par prendre l'humanité tout entière en mépris, on ne va nulle part sans mettre la main sur sa bourse, on regarde avec défiance les femmes les plus jeunes, dont le sourire ingénu, le regard limpide ne devraient inspirer que la sympathie. Il faut quelques semaines pour réagir contre cette maligne *jettatura*. Ce qui a manqué à Balzac, c'est la connaissance de notre langue, l'intelligence des procédés du style. A cet égard, du reste, il se rendait justice. S'il avait de son talent d'observateur et d'inventeur une idée que les louanges les plus enthousiastes ne pouvaient dépasser, il savait très bien qu'il ignorait les lois de la langue et les secrets du style; il disait naïvement qu'il n'avait pas eu le temps de les étudier.

Dans un récit de longue haleine, *la Confession d'un Enfant du siècle*, Alfred de Musset n'a pas réalisé toutes les espérances de ses admirateurs; mais dans un cadre plus étroit, dans *Frédéric et Bernerette*, dans *le Fils du Titien*, dans *les Deux Maîtresses*, il a montré une grande finesse d'analyse, une élégance de narration qui ont marqué sa place parmi les premiers écrivains de notre langue. C'est un conteur charmant, dont toutes les pages se recommandent par des qualités de premier ordre. Le choix des images, la sobriété des détails font de ses nouvelles de véritables bijoux.

Marianna et *Mademoiselle de La Seiglière* assignent à Jules Sandeau un rang éminent dans la famille des romanciers. Il y a dans ces deux livres une connaissance profonde des passions et en même temps un talent singulier pour la peinture du paysage. Simplicité de conception, exécution délicate et savante, l'auteur n'a rien négligé pour exciter et enchaîner l'attention. Par l'élévation des pensées, par la vérité des sentimens qu'il nous retrace, il a conquis dans notre littérature une place à part. Sévère pour lui-même, il n'a jamais gaspillé ses facultés, et c'est un éloge mérité par un trop petit nombre d'écrivains.

N'oublions pas *la Chartreuse de Parme*, récit énergique, marqué au coin de la vérité, où Henri Beyle a donné la mesure complète de son talent, ni le conteur ingénieux qui vient de mourir, Gérard de

Nerval. Le souvenir de *Sylvie* est encore trop récent pour qu'il soit besoin de le raviver.

Après avoir rappelé les efforts souvent heureux de Charles de Bernard et de Mme Reybaud, qui ont montré dans *la Femme de quarante ans* et dans *Misé Brun* un véritable talent de narration, il me reste, pour épuiser la liste des romanciers, à parler de trois hommes qui avaient reçu du ciel des dons précieux, mais qui les ont prodigués, oubliant l'art pour l'industrie : le lecteur a déjà nommé Frédéric Soulié, Eugène Sue et Alexandre Dumas. Oui, sans doute, chacun de ces trois écrivains possède un secret que personne ne peut lui contester, le secret d'intéresser, de nouer fortement une fable, de multiplier les incidens, d'animer les personnages; mais qui oserait soutenir qu'ils n'ont pas abusé de leur puissance? A coup sûr, *les Mémoires du Diable* ne sont pas l'œuvre d'un esprit vulgaire. Il y a dans l'enchevêtrement des épisodes, dans la rapidité du dialogue, quelque chose qui n'appartient pas au premier venu; mais c'est un livre conçu à la hâte, écrit au pas de course, et qui renferme bien des pages inutiles. L'auteur le savait bien, et ne s'estimait pas au-dessus de sa valeur. Le besoin, l'habitude de produire sans relâche, lui interdisaient les travaux qui demandent du temps et de la réflexion.

Les Mystères de Paris et *le Juif errant,* qui ont tenu en haleine pendant quelques mois la curiosité parisienne, attestent chez l'auteur une rare aptitude pour l'observation, mais en même temps une propension marquée pour les procédés les plus vulgaires de composition. Dans ces deux livres, dont quelques chapitres se recommandent par la vigueur du pinceau, les épisodes se suivent sans jamais être engendrés l'un par l'autre; ils ne portent jamais le caractère de la nécessité, ce qui est un grave défaut pour tous les esprits sensés. Ici d'ailleurs, comme dans *les Parens pauvres,* nous retrouvons un amour immodéré de la fange. Malgré l'avis de Nicolas Boileau, je ne pense pas que l'art puisse tout ennoblir. Balzac et Eugène Sue ont pris trop à la lettre l'arrêt prononcé par le législateur de notre poésie. Il y a des choses hideuses qu'il faut laisser dans le domaine de la réalité, et qui ne valent pas la peine d'être imitées, car le talent le plus vigoureux ne réussit pas à leur donner droit de cité dans le domaine de l'art.

Monte-Cristo et *les Mousquetaires,* qui ont enchanté tous les oisifs de notre temps, et qui révèlent à coup sûr une merveilleuse puissance d'invention, méritent à peu près les mêmes reproches que *les Mystères de Paris* et *le Juif errant.* Ils blessent en effet les esprits délicats par l'emploi de procédés vulgaires. Ils amusent, et c'est un grand point sans doute, mais il reste à savoir comment l'auteur s'y prend pour nous amuser. Or il faut bien avouer qu'il ne se montre

pas difficile sur le choix des moyens : tout incident, neuf ou vieux, lui est bon, pourvu qu'il prolonge le récit. Ces deux livres, si vantés, si populaires, sont une lanterne magique plutôt qu'une narration sérieuse. L'auteur traite ses lecteurs comme de grands enfans, et le succès lui a donné raison; mais il est permis à ceux qui vivent dans le commerce des écrivains d'une autre famille de se montrer plus sévères : la popularité de *Monte-Cristo* et des *Mousquetaires* ne doit pas les désarmer. Dire qu'Alexandre Dumas amuse la foule, c'est lui rendre justice; ajouter qu'il se joue de toutes les lois littéraires, c'est rendre hommage à la vérité.

Chose singulière au premier aspect, et qui ne surprendra pas les esprits clairvoyans : de toutes les formes littéraires inaugurées sous le gouvernement de juillet, la forme dramatique est celle qui a le plus vieilli, et c'était pourtant celle qui se donnait comme la plus nouvelle. Les poètes lyriques n'affichaient pas la prétention de surpasser Pindare et Simonide; les romanciers n'osaient pas traiter avec dédain Fielding et Richardson; quelques-uns même se donnaient pour les disciples de Walter Scott. Les poètes dramatiques le prenaient de plus haut, et n'hésitaient pas à déclarer qu'ils voulaient, qu'ils espéraient, qu'ils sauraient régénérer le théâtre. J'entends parler ici de ceux qui composaient l'école fondée sous la restauration, et dont les œuvres ont défrayé tant de discussions. A côté de ces œuvres, qui avaient au moins le mérite de ramener l'attention publique sur les conditions fondamentales de l'art, il y en avait d'autres, d'un ordre moins élevé, que le public applaudissait ou qu'il laissait mourir dans la solitude, et qui ne relevaient d'aucune école. Pour peu cependant qu'on prenne la peine de réfléchir, on ne doit pas s'étonner que les œuvres dramatiques conçues selon les théories de l'école nouvelle de 1830 à 1848 nous paraissent aujourd'hui appartenir à une époque lointaine; sauf de très rares exceptions, elles peuvent être comparées à des plantes de serre chaude. Elles manquent généralement de spontanéité, et semblent destinées à soutenir une thèse. Or il est facile de comprendre qu'un drame enfanté dans de telles conditions perde à peu près tout son intérêt dès que la discussion où il figurait comme argument s'est apaisée. Soyons justes pourtant, et ne condamnons pas sans réserve les tentatives dramatiques de notre pays, de 1830 à 1848.

Si les sentimens exprimés par Victor Hugo et Alexandre Dumas nous paraissent aujourd'hui manquer de vérité, ce n'est pas une raison pour méconnaître la hardiesse et l'habileté dont ils ont fait preuve. Oui, sans doute, *Marion Delorme, Hernani, le Roi s'amuse, Ruy-Blas* et *les Burgraves* nous étonnent comme des rêves étranges; il ne faut pourtant pas oublier que ces rêves, condamnés par le goût,

révèlent une singulière puissance, et marquent la place de l'auteur parmi les écrivains les plus originaux de son temps. Pour ma part, je suis loin d'accepter ces drames comme excellens, j'ai peine à comprendre l'enthousiasme qu'ils ont excité; mais je reconnais volontiers qu'ils sont le fruit d'une volonté persévérante, d'une haute ambition. Or l'ambition et la volonté sont précisément ce qui manque à la plupart des écrivains d'aujourd'hui. La seule pensée qui les domine, qui les anime et les conduise, c'est la pensée du succès qui se traduit en profit. Quant aux doctrines littéraires affirmées, combattues et défendues de 1830 à 1848, ils ne s'en soucient guère, et sourient toutes les fois qu'ils en entendent parler. Victor Hugo et Alexandre Dumas, quand ils écrivaient pour le théâtre, obéissaient à des convictions sincères; leur unique préoccupation n'était pas de réussir : ils voulaient assurer le triomphe de leurs idées, et, pour atteindre ce but, ils ne craignaient pas de heurter de front, de blesser profondément les idées reçues. Que voyons-nous aujourd'hui autour de nous? Se passe-t-il rien de pareil? Lorsqu'il s'agit de théâtre, qui donc oserait parler de théories? Il s'agit avant tout de faire une bonne affaire. La théorie est abandonnée, comme un futile délassement, aux hommes assez mal nés ou assez mal élevés pour ne rien comprendre à l'industrie. Parlons donc avec respect, avec déférence, du mouvement dramatique accompli en France de 1830 à 1848. Quels que soient en effet les reproches mérités par Victor Hugo et Alexandre Dumas, on ne peut contester la hardiesse de leurs tentatives et la sincérité de leurs convictions. S'il leur est arrivé de se tromper, et je n'essaierai pas de le nier, du moins ils visaient très haut, et ne prenaient pas alors le caissier du théâtre pour arbitre souverain. Il est trop vrai que *Christine à Fontainebleau* et *Charles VII chez ses grands vassaux* excitent aujourd'hui plus de surprise que de sympathie; il y a pourtant dans ces deux drames un effort vigoureux qui mérite d'être compté. Condamnons, c'est notre droit, l'exagération des sentimens, l'emphase du langage, les sacrifices trop fréquens offerts à la rime, mais reconnaissons en même temps que *Charles VII* et *Christine* dominent de bien haut les travaux présens de M. Alexandre Dumas et la plupart des tentatives dramatiques auxquelles nous assistons.

Alfred de Vigny n'a écrit que deux fois pour le théâtre, et se sépare nettement de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas. *La Maréchale d'Ancre* et *Chatterton* ne relèvent ni de *Marion Delorme* ni de *Christine à Fontainebleau*. Ce qui recommande les deux drames d'Alfred de Vigny, c'est tout à la fois le soin exquis de la forme et l'élévation constante des pensées. *La Maréchale d'Ancre* est encore aujourd'hui une œuvre très digne d'étude. Il y a trop d'événemens, et les carac-

tères ne sont pas assez développés; mais tout le premier acte est charmant, et le personnage de Leonora Galigaï est traité de main de maître. Quant à *Chatterton*, malgré l'élégance de la diction, malgré la délicatesse de plusieurs scènes, malgré la grâce de Kitty Bell et l'amusante fatuité de lord Talbot, les admirateurs les plus dévoués de l'auteur sont obligés d'avouer qu'il a vieilli. Le paradoxe défendu en plein théâtre il y a vingt et un ans n'est plus aujourd'hui qu'un paradoxe. En 1834, il se trouvait au parterre et dans les loges des esprits assez complaisans, assez crédules pour l'accepter comme une vérité. Le rare talent qui éclate à chaque page n'a rien perdu de sa valeur; seulement, la cause du poète méconnu par la société est aujourd'hui une cause perdue, et, tout en admirant l'éloquence de l'avocat, nous abandonnons son client à la justice de l'histoire.

Casimir Delavigne et Eugène Scribe ont continué, sous le gouvernement de juillet, la tâche qu'ils avaient commencée sous la restauration. Le premier, laborieux et timide, qui prétendait d'abord se rattacher aux maîtres du XVIIe siècle, n'a pas tardé à suivre les novateurs sur le terrain qu'il avait dédaigné jusque-là. Il les a suivis, mais d'un pas lent et d'un pied malhabile. *Louis XI, les Enfans d'Édouard, Don Juan d'Autriche*, aux yeux des purs disciples de Pierre Corneille et de Jean Racine, sont de véritables apostasies. Quant à ceux qui ne professent aucune doctrine exclusive, ils se contentent de voir dans ces trois ouvrages, dont le succès pourtant n'a pas été douteux un seul jour, une triple violation de la vérité historique, atténuée par un respect très insuffisant pour la vérité humaine. Le Louis XI de Philippe de Commines, le Richard III de Shakespeare, le Charles-Quint que M. Mignet a remis en lumière, n'ont pas grand'chose à démêler avec les fantaisies de M. Casimir Delavigne. Don Juan et Peblo sont voltairiens; les enfans d'Édouard ne semblent n'avoir qu'une seule pensée, nous offrir au dénoûment le tableau de Paul Delaroche.

Eugène Scribe, dont l'habileté matérielle ne peut être contestée, a laissé passer les novateurs sans rien changer à ses habitudes S'il lui est arrivé de tenter la comédie de caractère et d'échouer complétement, témoin *la Calomnie* et *l'Ambition*, il a fait preuve d'une adresse singulière, je ne dirai pas dans l'emploi, mais dans l'escamotage de l'histoire. *Bertrand et Raton* et *le Verre d'eau* sont là pour démontrer son talent de prestidigitation. Je ne voudrais recommander à personne ces deux ouvrages comme des modèles de vérité historique : il y a dans ces deux comédies bien des lieux communs que nous sommes obligés de saluer comme de vieilles connaissances; mais on ne peut nier que l'auteur n'ait dénaturé très habilement la biographie de Struensée et de la reine Anne. Aussi ne faut-il pas

s'étonner que les comédiens professent pour Eugène Scribe une si vive admiration. Quel dommage, s'écrient-ils naïvement, que Molière, qui avait tant d'esprit, n'ait pas su faire une pièce comme *Bertrand et Raton!* Et les comédiens sont sincères : c'est un chapitre qui manque à *Gil-Blas*.

Cinq ans avant la chute de Louis-Philippe, nous avons vu naître l'école du bon sens, représentée par MM. Ponsard et Émile Augier. Pour être juste envers ces deux poètes, nous devons les juger d'après leurs œuvres, sans tenir compte des paroles imprudentes échappées à leurs amis. Or *Lucrèce* et *Agnès de Méranie, la Ciguë* et *l'Aventurière* sont des œuvres qui se recommandent à l'attention de tous les hommes lettrés par de sérieuses qualités. Je suis très loin de penser que l'école du bon sens ait détrôné sans retour l'école poétique de la restauration; je me borne à déclarer que MM. Ponsard et Augier, ramenés à leur juste valeur, abstraction faite de toute question de dynastie, ont dès à présent conquis dans notre littérature une place très honorable. Qu'ils aient ou qu'ils n'aient pas voulu fonder l'école du bon sens, peu m'importe vraiment : je ne fais acception que de leur talent, et sans attribuer à leurs noms la même importance qu'à ceux de Victor Hugo et d'Alfred de Vigny, ce qui serait les desservir, je vois en eux des esprits ingénieux, amoureux du travail, à qui la sympathie publique ne manquera pas, pourvu qu'ils ne se laissent pas étourdir par les louanges.

Cette rapide esquisse du mouvement littéraire de la France accompli dans le court espace de dix-huit ans suffit à démontrer toutes les difficultés de la tâche entreprise par M. Alfred Nettement. Pour passer en revue, pour estimer les historiens, les philosophes et les poètes, il ne faut pas se défier de la pensée; or cette défiance domine dans toutes les pages du livre que M. Nettement vient d'écrire. Toutes les fois qu'il aperçoit le moindre symptôme d'indépendance, il se hâte d'invoquer l'autorité de l'église et de condamner la liberté. La philosophie, qu'il appelle constamment le rationalisme, sans se douter de la puérilité de cette appellation, lui apparaît comme un fantôme menaçant destiné à tout dévorer, religion, famille, propriété, et il l'excommunie, il l'exorcise avec une piété, une ferveur que je veux croire sincère; mais il lui échappe des aveux étranges qui atténuent singulièrement l'autorité de ses anathèmes. En parlant d'Auguste Comte et de sa philosophie positive, il avoue naïvement que son livre est presque inabordable, et il a raison, s'il entend parler de ceux qui sont demeurés étrangers à l'étude des sciences. Cependant, malgré cette déclaration, qui a du moins le mérite de la franchise, il ne craint pas de proscrire le livre d'Auguste Comte. Prenant pour guide l'analyse donnée par M. Littré, que ses connais-

sances encyclopédiques désignaient pour cette tâche délicate, guide, hélas! insuffisant pour un écrivain qui confesse son ignorance et qui la prouve surabondamment, il ne consent pas à croire que les lois du monde extérieur, les lois astronomiques, physiques, chimiques, minéralogiques, botaniques et zoologiques, résultent de la nature même des phénomènes observés, et il demande ingénument si le contraire ne serait pas aussi vrai. Quel homme sérieux voudrait essayer de répondre à cette question enfantine? Ailleurs, il confond l'idéalisme et l'idéologie, et affirme gravement que l'idéalisme conduit souvent au matérialisme. Ou les mots de notre langue ne renferment aucun sens défini, ou cette confusion de l'idéalisme et de l'idéologie est l'aveu le plus formel d'ignorance qu'il soit possible d'enregistrer. Il confond constamment la théodicée, c'est-à-dire la notion philosophique de Dieu et de ses attributs, avec la théologie, c'est-à-dire avec la notion révélée de Dieu. Grâce à cette confusion, il n'a pas de peine à excommunier tous les philosophes; remercions-le de ne pas les dévouer au bûcher.

Qu'est-ce donc que ce livre? Est-ce une histoire? Assurément non; Est-ce un pamphlet? Je répugne à le croire. Je ne veux pas mettre en doute la sincérité de l'auteur. C'est tout simplement une longue déclamation contre les facultés humaines, qui pourtant nous viennent de Dieu. Si l'on prend la peine d'examiner à loisir la question ainsi posée, on est amené à conclure que M. Nettement s'est rendu à son insu coupable d'impiété. Le but secret ou avoué de son histoire, peu importe, c'est de nous ramener au régime du moyen âge, de naturaliser chez nous l'immobilité égyptienne ou chinoise. Est-ce là comprendre la Providence telle qu'elle est définie dans l'Évangile? Pour moi, je ne le pense pas, et j'invoquerais au besoin les plus savans docteurs de l'église. La pensée n'est pas moins sainte que la prière, car la pensée nous vient de Dieu; le Créateur n'aurait pas donné à l'homme la curiosité, s'il avait voulu lui interdire la science. Savoir n'est pas ennemi de croire. L'ignorance et la haine de la science, quoi qu'on dise et qu'on fasse, ne seront jamais un encens agréable à Dieu.

GUSTAVE PLANCHE.

LA FERME

DE

CHAMP-DE-L'ÉPINE

I.

Le voyageur qui remonte, à partir de la rivière d'Ain, dont il est un des plus faibles affluens, le ruisseau poissonneux de l'Angillon, arrive, après deux heures environ de marche, au village de Chapois. Situé à distance à peu près égale entre les trois petites villes de Noseroy, Salins et Champagnole, ce village n'offre par lui-même rien de remarquable. Otez l'église, la maison commune, le chalet, deux vieilles tours en ruines : il ne reste plus qu'un assemblage d'habitations rustiques dont l'aspect extérieur n'a rien de très séduisant. On connaît la ferme comtoise avec sa toiture d'*ancelles* ou bardeaux, son appentis destiné à abriter la provision de bois, sa chambre à poêle ou plus simplement son *poêle*, son *abeiller* (rucher) et sa citerne faisant face au *matras* ou fumier, sur lequel caquettent deux ou trois poules sous la surveillance de *Sultan Chante-Clair*. Je passe sous silence le grenier à foin, la grange et l'écurie, dont une violente odeur ammoniacale trahit souvent la propreté douteuse. Tel est le type à peu près invariable de la maison de culture en Franche-Comté, et tel est aussi le tableau plus exact qu'attrayant d'une ferme à Chapois. Le village est d'ailleurs situé, comme on dit, *dans un fond*, ce qui indique suffisamment qu'on n'y jouit ni d'une vue bien étendue ni d'un air bien salubre.

Malgré tous ces désavantages, que nous n'exagérons nullement,

Chapois est renommé même pour les agrémens de son site, et plus d'un Jurassien y rêve une maison de campagne; c'est que les habitations s'élèvent sur la lisière d'un des plus beaux bois de sapins qui existent au monde, — la forêt de La Joux. Tel est le charme sauvage, telle est l'imposante majesté de cette forêt, qu'elle seule tient lieu à Chapois de toutes les autres beautés de la nature. Chapois n'a ni cascades, ni rochers, ni rivières; mais comment regretter tout cela, quand chaque habitant rencontre à quelques pas de sa maison ces grands et fiers arbres si beaux dans leur sombre parure, ces ombrages d'une fraîcheur incomparable, ces clairières sans nombre où le chevreuil broute en paix, ces *prés-bois* tout émaillés de narcisses et de délicieuses petites gentianes printanières d'un azur inimitable, ces calmes et profondes solitudes dont le silence n'est troublé que par le chant de la grive et le roucoulement du ramier? Si le lecteur veut bien nous suivre à Champ-de-l'Épine, une des fermes de Chapois les plus rapprochées de la forêt, il se convaincra que ce village a d'autres titres encore à son attention, et que les vieilles mœurs du Jura y ont gardé quelques représentans caractéristiques.

Le 8 février 184..., l'intérieur de cette ferme de Champ-de-l'Épine présentait un singulier aspect de tristesse et de désolation. Assis à côté d'un poêle de fonte chauffé presque au rouge, le fermier, Antoine Reverchon, était occupé à quelque menu travail de charronnage. C'était un homme d'une soixantaine d'années, dont le visage, déjà grave d'habitude et sévère même, paraissait en ce moment chargé de soucis. L'honnêteté y était écrite; mais c'était plutôt de la dureté qui s'y lisait à première vue. De temps en temps les traits du vieillard s'assombrissaient encore, sans qu'on pût dire si ce changement d'expression devait être attribué à une cause morale ou seulement aux souffrances d'une maladie aiguë, qui depuis près de deux ans tenait le brave villageois relégué au logis. De l'autre côté du poêle, Claude, sa femme, lavait, d'un air non moins préoccupé, la vaisselle qui avait servi au dernier repas. Cette vaisselle, des plus communes qui se vendent aux foires, était, ainsi que tout le reste du ménage, tenue avec une propreté irréprochable trop rare chez nos paysans. Près de la porte, Joséphine, une vive et fraîche jeune fille de vingt-deux à vingt-trois ans, manœuvrait une *beurrière* ou baratte en bois de sapin aussi nette et propre que si elle eût été achetée la veille au marché de Champagnole. La jeune villageoise s'efforçait de distraire par de gais propos ses parens de leurs préoccupations; mais elle n'était pas sans quelque trouble dans l'esprit, et loin d'être en état de dissiper la tristesse d'autrui, elle eût eu besoin peut-être que quelqu'un calmât sa propre inquiétude. L'attitude silencieuse de ses parens n'était guère faite au contraire que pour l'augmenter.

Soit que la température de la salle fût trop élevée pour que son beurre vînt à bien, soit qu'elle ne se proposât que de mieux entendre les bruits du dehors, Joséphine ouvrait à chaque instant la fenêtre, tantôt comme pour mettre à l'air deux ou trois pots d'œillets et de giroflées auxquels elle semblait tenir beaucoup, tantôt sous le prétexte de les replacer, crainte de froid, dans l'appartement. Pas une minute ne se passait aussi sans qu'un de nos trois personnages ne jetât un coup d'œil à la dérobée sur l'aiguille de l'horloge qui se dressait dans sa luisante cage de sapin verni, près du buffet de noces de la mère Claude. Tout cela se faisait sans qu'un mot fût prononcé. Il arriva enfin que la mère Claude voulant encore furtivement interroger le cadran, son regard rencontra celui de sa fille, qui avait pris précisément la même direction. Pour le coup la pauvre femme, à qui pesait singulièrement déjà ce long silence, n'y tint plus.

— Cinq heures! dit-elle d'un ton lamentable, et il n'est pas revenu!

— Mon Dieu, répondit Joséphine, que vous avez peu de patience, mère! Prévalet est-il revenu? *le Carabinier* est-il revenu? Un jour comme celui-ci, par exemple, il faudrait voir que Mélan ne fît pas comme les autres. Un verre de vin par-ci, un verre de vin par-là; il faut bien arroser ses rubans. Rentrer à Champ-de-l'Épine à cinq heures un jour de milice, on n'aurait jamais vu cela.

— Et moi je te dis, reprit la mère Claude, qu'il a un mauvais numéro, et que sans ça il serait déjà ici; ce n'est pas lui qui aime déjà tant à courir les bouchons. *Jeus-Maria* (1)! voilà qu'il va falloir le racheter, et encore on dit que les hommes ne se vendent pas moins de quinze cents francs cette année-ci! Et Dragonne, qui est malade! et ce terme en retard! Sainte vierge Marie, qu'allons-nous devenir?

— Comme vous y allez, mère! D'abord, pour le terme, M. de Grailly a dit qu'il attendrait tant qu'on voudra; ainsi rien ne presse. Pour un homme à acheter, vous parlez de quinze cents francs! Combien *le Carabinier* s'est-il vendu? Treize cents francs, pas un liard de plus. Et un bel homme comme ça encore, et qui a déjà servi! Rosalie Melet m'a dit ce matin que le fils du percepteur d'Andelot en avait trouvé un pour douze cents francs; vous voyez donc bien qu'il n'y a pas tant de quoi s'épouvanter. Nous aurons pas mal de *tomes* (2) à la pesée; à quarante-huit francs le cent (3), ça fait tout de suite de l'argent. S'il manque quelques sous, on vendra les deux *ormeaux* (4). Tranquillisez-vous donc, mère; quand même Mélan en

(1) *Jeus-Maria* est une exclamation de douleur. — *Jeus* tout seul est une exclamation d'étonnement.

(2) Fromages fabriqués en hiver.

(3) Les cinquante kilogrammes.

(4) Jeunes bœufs qui n'ont pas encore été attelés.

attraperait un mauvais, *ce ne serait pas la mort de Turenne* (1).

La mère Claude allait répliquer, quand un mugissement plaintif partit de l'écurie. — Pauvre Fanfan ! dit la vieille femme; lui aussi, il est en peine de Mélan; il n'a pas eu sa poignée de sel ce matin.

Fanfan était des quatre bœufs du père Reverchon celui que Mélan aimait par-dessus tous les autres. Les Reverchon se livraient peu à l'industrie du voiturage, et seulement quand il n'y avait absolument rien à faire aux champs. Depuis que Mélan avait grandi, c'était lui qui allait avec les voitures. Il fallait le voir prendre soin de Fanfan dans les écuries des auberges, lui parler le long de la route comme à un ami, l'encourager aux montées, car de fouet et de jurons, il n'en était pas question entre eux. De son côté, Fanfan n'était pas ingrat, et la mère Claude assurait que son fils n'entrait pas une seule fois à l'écurie sans que le pauvre animal ne se mît à beugler de toutes ses forces pour lui témoigner sa joie de le revoir.

— Fanfan n'a pas eu sa poignée de sel ? répondit Joséphine; je la lui donnerai, moi; j'y vais à l'instant.

— Et ton beurre ? dit la mère Claude.

— Mon beurre ! Je ne sais pas ce qu'il a, il n'avance pas.

— Vois-tu, Josète, si le beurre ne se fait pas, c'est que le sort nous en veut; nous sommes au malheur...

— Au malheur, parce que le beurre ne se fait pas ! Vous voulez rire, mère; il fait trop chaud ici, et voilà tout.

— Oui, Josète, nous sommes au malheur, c'est moi qui te le dis. N'as-tu pas vu ce matin à l'église ? le cierge que nous avons offert pour Mélan s'est éteint deux fois !

— Tenez, mère Claude, vous n'êtes pas plus raisonnable qu'un enfant. Je vous dis, moi, que Mélan aura un bon numéro. Je l'ai rêvé, il y a trois nuits, et vous savez bien que tout ce que je rêve arrive. Je gage pour plus de septante; mais mettons encore qu'il en ait un mauvais, on le rachètera, et voilà tout. Plaie d'argent n'est pas mortelle, comme vous disiez, il y a un mois, à Jean-Louis Maillard, quand sa maison a brûlé.

Le père Antoine n'avait pris aucune part à la conversation des deux femmes. Il continuait à travailler en silence son manche d'outil; mais lui aussi devait être absorbé par de pénibles réflexions, car tout à coup il se leva brusquement en secouant sa main gauche, qu'il venait de blesser d'un coup de sa serpe. A la vue du sang, la bonne vieille femme recommença ses *Jeus-Maria* et ses lamentations, tandis que Joséphine, mieux avisée, s'empressait d'apporter à son père l'eau et le linge nécessaires pour panser sa légère blessure. A peine le père Reverchon avait-il, avec l'aide de sa fille, terminé cette opé-

(1) Dicton très usité encore en Franche-Comté.

ration, qu'un nouveau mugissement, non plus plaintif cette fois, mais sonore et comme joyeux, partit encore de l'écurie. Tous se levèrent; Joséphine courut à la fenêtre, et à peine l'avait-elle ouverte, qu'un bruit de voix lointaines pénétra dans l'appartement. — Les voici! s'écria la jeune villageoise, entendez-vous? — Elle se précipita hors de la chambre, suivie de mère Claude, qui semblait avoir retrouvé ses jambes de vingt ans. Antoine s'achemina aussi vers la porte, mais lentement, moitié par impuissance physique, moitié parce qu'ayant depuis longtemps agité dans son esprit toutes les chances de l'événement, il avait fini par ne plus croire qu'aux pires, en s'efforçant d'armer contre elles son courage d'homme et sa résignation de chrétien.

La troupe des conscrits venait d'atteindre les premières maisons du village. Par moment, le vent apportait des lambeaux de la chanson qu'elle lançait aux échos de La Joux; mais l'ouïe la plus subtile n'eût pu à cette distance reconnaître les voix.

— *Jeus-Maria!* dit la mère Claude, Mélan ne chante pas avec les autres. Sainte vierge Marie, ayez pitié de nous!

— J'ai entendu sa voix tout à l'heure, moi, répondit vivement Joséphine, à qui il sembla qu'un mensonge dicté par une telle intention ne pouvait rien avoir de bien répréhensible. Fanfan l'a entendue aussi, bien sûr, autrement il n'aurait rien dit; mais tenez, écoutez donc, mère : les voilà qui arrivent devant le chalet. Je n'entends plus la voix de Mélan, mais vous savez bien que ce n'est pas son affaire de chanter, et qu'à l'église il ne dit presque jamais rien, surtout depuis un an ou deux. Il suffit que je l'aie entendu tout à l'heure. Allons, mère, prenez courage; s'il faut le racheter, on le rachètera; on en aurait déjà bien vu autant.

La bande avançait toujours, chantant à tue-tête. Nos montagnards ont un *bon coffre,* comme ils disent, et chanter fort est pour eux un point d'honneur. On ne perdait plus une parole de la chanson.

Les sept ans sont passés;
Le capitaine a dit :
Amis, prenez courage;
Encore deux ans;
Nous irons en Angleterre,
Tambours battans, drapeaux flottans.

Encore quelques pas, et la troupe enrubanée allait déboucher de derrière la maison des Vasselet. Il y eut alors pour nos trois personnages un moment d'inexprimable anxiété. Joséphine s'était portée de quelques pas en avant de la ferme, tandis que son père restait appuyé à la porte, calme au moins en apparence, et que la mère Claude, debout près de lui, balbutiait un *Ave Maria.* Tous trois avaient le regard tendu vers la maison des Vasselet, la respiration

haletante. La troupe apparut enfin, marchant aussi militairement que possible sur deux rangs. Mélan n'avait pas de plumet, ce qui était d'un heureux augure (1); mais il ne chantait pas et avait l'air singulièrement triste. Tout était donc perdu! Le vieillard rentra dans la ferme, la mère Claude se mit à sangloter; par bonheur l'œil perçant de Joséphine était allé jusqu'au chapeau de son frère, au-devant duquel s'épanouissait au milieu de flots de rubans un numéro triomphal. — Quatre-vingt-deux! s'écria-t-elle en s'élançant vers le jeune homme. Son père l'avait entendue; il revint sur la porte. La mère Claude refusa d'abord de croire à la bonne nouvelle, mais il fallut bien qu'à la fin elle cessât d'être incrédule.

— *Jeus*, dit-elle en continuant à pleurer, mais de joie cette fois, *Jeus*, quatre-vingt-deux! Qui est-ce qui aurait cru ça tout de même? Ce n'est pas l'embarras, quelque chose m'a toujours dit qu'il en ramènerait un bon. Quatre-vingt-deux, Antoine! notre Mélan qui a quatre-vingt-deux! Ris-donc, tu n'as presque pas l'air content!

La bande était arrivée devant la ferme. Nos villageois sont peu expansifs, ou s'ils le sont parfois, c'est à leur manière. On ne s'embrasse pas comme on ferait à la ville; mais on se mêle, on s'informe des bons et des mauvais numéros, on se démanche les bras sous prétexte de poignées de mains. Une partie des conscrits continuait à chanter; comme d'habitude, les plus bruyans étaient précisément ceux qu'avait maltraités le sort. Les enfans du village, les chiens des fermes couraient derrière la bande. Soit que la disposition d'esprit de Mélan ne fût pas tout à fait en harmonie avec la joie turbulente de ses camarades, soit que le jeune villageois n'eût voulu que dire bonjour à Fanfan, qu'il n'avait pas vu de toute la journée, il avait profité de tout ce désordre pour s'esquiver presque aussitôt après son arrivée à Champ-de-l'Épine. La troupe s'étant remise en marche pour aller se montrer dans les autres parties du village, il vint retrouver ses parens au *poêle*. Le père Reverchon ne s'était pas associé jusqu'alors aux transports de joie de sa femme et de sa fille, non que cette joie ne lui parût parfaitement naturelle et légitime, mais il lui semblait qu'avant de s'y abandonner, il devait d'abord payer sa dette de reconnaissance à celui qui en avait été le dispensateur. — A genoux, dit-il en voyant entrer son fils au *poêle*, et remercions le bon Dieu.

Tous s'agenouillèrent; le vieillard prononça d'une voie émue une courte prière d'actions de grâces, après quoi on le vit un tout autre homme. — Allons, dit-il gaiement, fais-nous à souper, Josète. Une bonne soupe au lait, du *brési* (2), entends-tu? Tu nous feras une omelette à la farine; je crois que Mélan l'aime. C'est un brave garçon,

(1) Les jeunes gens que le tirage au sort appelle sous les drapeaux portent des plumets, les autres des rubans.

(2) Bœuf salé.

ton frère, Josète; il ne m'a jamais fait de chagrin. N'oublie pas le miel, le fromage; tu iras au tonneau; il doit encore rester du vin de la fête. Comme tu disais tantôt, il faut arroser les rubans du garçon; c'est fête carillonnée aujourd'hui.

Joséphine se mit à l'ouvrage, et le souper fut bientôt prêt. La soupe une fois mangée, Antoine fit avec son couteau le signe de la croix sur un pain de six livres que venait d'apporter sa fille, opération qui a pour objet de mettre en fuite le diable caché au sein de la miche, d'où les enfans (on a si bonne vue à cet âge) ne manquent pas, dit-on, de le voir s'échapper. Cela fait, le bon villageois donna à Mélan, contre son habitude, l'*entamon*, morceau de choix, qui revient de droit au chef de la famille, quand l'état de conservation de ses dents lui permet d'user de sa prérogative. Ni Joséphine ni sa mère ne se placèrent à table; elles mangèrent toutes deux leur soupe sans s'asseoir et se remirent tout de suite à vaquer aux soins du ménage. La mère Claude était dans le ravissement de voir son *homme* en si heureuse humeur.

— Mais regarde donc, Josète, disait-elle tout bas à sa fille; *Jeus*, est-il content! ne dirait-on pas que c'est lui qui a tiré à la milice? Je ne me rappelle pas l'avoir vu comme ça, si fait, le jour qu'il a eu son garçon. Hein, ma pauvre Josète, qu'il fait bon au monde aujourd'hui!

Le père Reverchon était en effet d'une gaieté tout à fait en dehors de ses habitudes. C'est qu'il avait mesuré de l'œil, lui aussi, et mieux encore que sa femme et sa fille, toute la profondeur de l'abîme au fond duquel la pauvre famille avait couru le risque d'être précipitée. Depuis que son garçon était entré dans sa vingt-unième année, l'imagination du vieillard ne lui avait montré que les objets les plus sombres : ce terme en retard, Mélan pris par la conscription, la famille s'endettant pour le racheter, leur bétail saisi, leur mobilier vendu à l'encan, lui et les siens ruinés et déshonorés! Et tous ces malheurs, toute cette honte, non-seulement ils venaient d'y échapper, mais grâce à Mélan, dont l'activité égalait la bonne conduite, la famille pourrait étendre sa culture, et qui sait? entrer peut-être dans une ère, bien inespérée jusque-là, de prospérité et de bonheur domestique sans mélange. Laissons le vieux fermier faire part lui-même de ses projets à son fils.

— Tu as eu bonne main, Mélan, lui dit-il en avançant son verre pour trinquer; à la tienne, mon garçon! Il n'y en a pas un dans la commune qui ait ramené aussi haut que toi. Je gage qu'il était tout au fond; j'ai toujours dit que les bons étaient tout au fond. Moi, je n'ai eu que 65; il y a de ça pas mal de temps. C'est égal; tu nous restes; allons, bois un coup. Sais-tu ce que nous ferons? Si on marnait le pré de la Verne, hein, qu'en dis-tu? il faudra penser à ça. Du

vin, Josète. Je te disais donc que Faivre va être obligé de vendre... C'est dommage, Faivre était un brave homme; mais ces mauvais marchés qu'il a faits, tu sais bien... Il a déjà reçu du papier timbré, à ce qu'on dit, et ce n'est pas le numéro qu'a eu ce matin le garçon qui arrangera leurs affaires. Pour lors j'ai idée que M. de Grailly ferait bien d'acheter le pré de la Malcombe; il l'aurait à bon compte, ça nous arrondirait. Il faudra que tu ailles à Salins pour lui en parler. Tu sais que ta sœur... Elle est sortie, bon; je gage que Simon est déjà là, et qu'ils se parlent sur la porte. Eh bien! oui, imagine-toi, mon garçon, que quand il me l'a demandée, il y a de ça trois mois... Tiens, c'était juste le jour de la Saint-Mayeul (1)... Pour lors voilà que j'appelle Josète et que je lui raconte la chose. — Ah ça, père, me fit-elle en riant, depuis quand les oiseaux nichent-ils en hiver? — Moi, j'appuie sur la chose, et sais-tu ce qu'elle a fini par me dire...? Qu'elle ne voulait pas nous laisser tout seuls, ta mère et moi, et qu'on verrait quand tu aurais tiré à la milice. C'est une bonne *gent*, ta sœur; Simon n'aura pas à se repentir; on les mariera pour Pâques. Tu ne bois toujours pas; est-ce que tu le trouverais mauvais? Ça ne vaut pas le vin que j'ai bu un jour chez notre curé; mais, comme on dit, faute de grives, on mange des escargots. Il faudra te marier bientôt, toi aussi. Voyons, as-tu déjà des idées? Tu en aurais parlé à ton père, pas vrai, mon garçon? Que dis-tu de la Jeanne Lacroix, d'Andelot? En voilà qui n'achètent pas le pain à la livre; mais ils sont trop *farauds* pour nous. Son père m'a bien dit un jour... Suffit; je trouve d'ailleurs qu'ils n'ont pas assez de religion. La Toinette Robardet conviendrait peut-être mieux; mais pour lors je t'avertis que si tu ne veux pas qu'elle te mène, il te faudra lui enfoncer la bague (2). Enfin nous verrons; je ne suis plus bon à grand'chose, c'est moi qui bercerai les petits. Allons, bois donc, Mélan; tu as fait tout de même une bonne journée, va.

Sans une pointe de gaieté, à laquelle le vin de Salins n'était pas étranger, le vieillard eût remarqué dans son fils des signes non douteux d'impatience. Au moment où le père Reverchon avait déroulé devant Mélan la liste des partis auxquels il pouvait prétendre, le jeune homme avait souri amèrement. Évidemment il avait quelque demande délicate à faire à son père, et il attendait, pour la risquer, que le vieillard eût fini. A la fin cependant il se décida à parler, et vidant son verre d'un trait pour se donner du courage :

— Écoutez-moi, père, dit-il, j'ai quelque chose à vous demander.

— Parle, mon garçon, répondit le père Antoine; je vois bien ce

(1) Saint Mayeul, abbé de Cluny, est le patron de Chapois.

(2) Celui des deux époux qui aspire à l'autorité dans le ménage cherche, au moment de la célébration du mariage, à enfoncer aussi bas que possible l'anneau nuptial au doigt de l'autre.

que c'est, tu voudrais aller rejoindre les conscrits chez Michoulier. Personne de chez nous n'a jamais mis les pieds au cabaret, mais un jour de milice... suffit, je le permets. Tu n'as peut-être plus d'argent; dis à ta sœur qu'elle t'en donne, tu sais bien que c'est elle qui tient la bourse.

— J'ai encore de l'argent, père, répondit le jeune homme, et pour ce qui est des conscrits, j'estime qu'ils se passeront bien de moi pour ce soir. Je voudrais,... mais ça ne vous fâchera pas? je voudrais...

— Voyons, que voudrais-tu? Est-ce que tu te gênes avec ton père par exemple? Il ne faut pas être comme ça, mon garçon. Je dis oui d'avance; ainsi tu peux parler.

— Eh bien! père, je voudrais me faire... soldat.

— Bonne idée, mon garçon, bonne idée! s'écria le père Antoine, qui ne pouvait s'imaginer que son fils ne plaisantât pas. Soldat! c'est ça tout de même un état! On court le monde; on en voit du pays. Ne me parle pas de ceux qui ne sont jamais sortis de leurs trous, autant venir au monde estropié des quatre membres. C'est dommage que je sois si vieux, je partirais avec toi.

— Vous voulez rire, père, mais moi, non. Tenez, voilà le grand Margillet, est-ce que ça ne fait pas plaisir, quand il raconte ses histoires à la veillée? On entendrait voler une mouche. Il n'a cependant été qu'un an en Afrique.

— Un an de trop! répondit le père Antoine, qui commençait à trouver la plaisanterie un peu longue. Margillet était un bon enfant quand il est parti, on ne l'avait jamais vu se déranger. Maintenant où est-ce qu'on le trouve? A l'auberge, toute la sainte journée, et même on dit qu'il doit déjà pas mal d'argent à Michoulier. Sans aller si loin, qu'est-ce qu'il a fait dimanche dernier? Il a joué aux quilles pendant une bonne partie de la messe avec le fruitier... Mais, toi, qu'est-ce que tu as voulu dire tout à l'heure, avec tes histoires de soldat? Est-ce que tu voudrais nous quitter pour tout de bon? Parle, explique-toi; il faut que je sache à quoi m'en tenir.

Le père Antoine avait prononcé ces dernières paroles d'un ton sec, qui glaça Mélan de frayeur. Le pauvre garçon eût bien voulu n'avoir pas abordé ce terrain périlleux, mais il était trop tard pour reculer. Sommé par son père de s'expliquer, il dut obéir. — Pour lors, dit-il avec encore bien moins d'assurance qu'auparavant, voici comme la chose est venue. Je venais de tirer mon numéro, et j'étais devant la maison commune à regarder en attendant les autres, quand ne voilà-t-il pas que quelqu'un me tape sur l'épaule! Je me retourne; qu'est-ce que je vois? Un monsieur, mais un monsieur bien comme il faut, habillé tout en drap, avec une chaîne en or. — Ah ça! qu'il me fit, jeune homme, est-ce qu'on ne se vend pas? — Combien en donnez-vous? — Treize cents francs. — Quatorze

cents. — Treize cent cinquante. — Quatorze cents, pas un *liard* de moins. — Eh bien! fit-il, c'est cher, mais va pour quatorze cents. Touchez là, mon garçon. — Je n'ai pas voulu toucher, parce que je ne savais pas encore si vous seriez consentant; mais ça m'a mis tout de même la chose dans la tête. Quatorze cents francs, père, c'est un bon cheptel. On paierait ce terme en retard, et il y aurait encore de quoi acheter une bonne paire de bœufs. Bouquet et Dsouli commencent à ne plus guère tirer; ils sont vieux...

— Ils sont vieux, c'est ça, dit le père Antoine, dont le visage s'était assombri de plus en plus pendant que parlait son fils. Bouquet et Dsouli sont vieux, et ton père aussi, n'est-ce pas? Et les vieux ne sont plus bons à rien; on leur manque, on les met au rebut, on s'en débarrasse comme on peut. C'est ce que tu as voulu dire, hein donc? Mais voyons, ces bœufs, ces fameux bœufs, que tu achèteras avec tes quatorze cents francs, qui est-ce qui les mènera à la charrue? Moi, n'est-ce pas? avec mes soixante ans révolus et ma jambe, qui ne veut plus aller! Répondras-tu? Qui est-ce qui fera les foins? qui est-ce qui battra le blé? qui est-ce qui mènera le *matras* sur les champs?

— Simon sera votre gendre, il viendra chez vous, balbutia Mélan; son frère ne demandera pas mieux que de rester à Bas-du-Bois.

— Tu as réponse à tout, s'écria le vieillard; on t'a fait ta leçon, car enfin tout ça ne vient pas de toi, c'est la première fois que je t'entends parler de soldats et de tout ce que tu viens de me débiter. Non, non, ce n'est pas Mélan qui aurait eu tout seul l'idée d'abandonner dans leurs vieux jours son père et sa mère. Qu'est-ce qui t'a endoctriné? Il faut que je le sache, entends-tu? Il faut que je sache qui a voulu me débaucher mon garçon.

Mélan resta interdit; peut-être dans son trouble allait-il tout confesser à son père, quand l'incident le plus heureux du monde vint le tirer d'embarras. Un des amis des Reverchon, Pierre-Claude Jacquemet, qui venait complimenter la famille sur l'événement de la journée, entra tout à coup au *poêle*. Le père Antoine fut vivement contrarié de cette visite importune, et bien plus encore quand il vit Mélan, après quelques mots échangés avec Jacquemet, profiter de la circonstance pour se glisser vers la porte et sortir. Le mot de l'énigme, qu'il lui importait tant de connaître, venait de lui échapper peut-être pour toujours.

II.

Comme l'avait supposé le père Antoine, Joséphine était devant la ferme, avec Simon, à causer de leur bonheur futur, sur lequel le

jeune homme prélevait sans doute quelque léger et bien timide à-compte. Simon avait environ vingt-cinq ans; sans être, comme Mélan, un des plus beaux garçons du val de l'Angillon, il avait une figure douce et honnête qui prévenait en sa faveur, et personne ne s'étonnait, après l'avoir vu, que Joséphine, qui avait cependant le droit d'être exigeante en fait d'avantages personnels, eût laissé tomber son choix sur lui. Moitié fermier, moitié propriétaire, le père de Simon jouissait d'une modeste aisance campagnarde, et vivait dans une des trois fermes isolées de Bas-du-Bois, à une heure environ de Champ-de-l'Épine. Il y avait deux ans au moins que Simon *venait en blonde* (1) à Chapois. Grâce à Dieu, tout obstacle était enfin levé, ou du moins Simon était autorisé à le croire; aussi s'apprêtait-il, en apercevant Mélan qui sortait du *poêle,* à lui donner la plus cordiale poignée de main, quand la jeune fille tira son frère par le bras, et le menant vers la citerne : — Où vas-tu, Mélan? lui dit-elle à voix basse; chez cette malheureuse, n'est-ce pas? Je n'ai rien à te dire, moi; mais, au nom du ciel, qu'au moins notre père n'en sache rien; tu sais comme il est, ça le tuerait.

Mélan ne s'était nullement attendu à cette brusque apostrophe, qu'il ne croyait que son père et sa conscience en droit de lui adresser. Il s'éloigna, sans répondre un seul mot, moitié furieux, moitié confus. Tout dormait déjà autour de la ferme de Champ-de-l'Épine, et le jeune villageois se dirigea avec une précipitation fiévreuse vers le *chalet* (2) qui était le but de sa course. Il n'en était plus qu'à quelques pas, quand une jeune fille, que l'obscurité l'avait empêché d'apercevoir, s'avança en hésitant vers lui. — Est-ce vous, Mélan? lui dit-elle; Dieu soit loué! ce n'est pas trop tôt. Avez-vous bien pu me laisser si longtemps dans la peine? car enfin voilà plus de trois heures que vous êtes revenu de la ville. Est-ce que je pouvais aller aux nouvelles dans le village, moi, pour savoir votre numéro? J'en ai eu cependant l'idée; mais on est si méchant à Chapois! Par bonheur, mon père est rentré au chalet, et il m'a dit la chose. Enfin vous nous restez! J'ai bien prié le bon Dieu, allez, Mélan; mais vous ne dites rien, qu'avez-vous donc?

Mélan cherchait quelque chose à répondre, quand un bruit de pas se fit entendre du côté du chalet, et en même temps une grosse voix enrouée se mit à apostropher la jeune fille. — Ah çà! est-ce à cette heure-ci que les filles courent après les galans? cria l'individu qui arrivait. Si je ne me retenais, je te ferais passer un mauvais quart

(1) C'est-à-dire « venait voir sa fiancée. »

(2) On appelle ainsi des maisons construites comme les chalets des montagnes et destinées à la fabrication des fromages.

d'heure pour t'apprendre à *guillevauder* (1) comme ça, *grinbelle* (2) que tu es!

La jeune villageoise venait de se rapprocher de Mélan par un mouvement instinctif, comme pour se mettre sous sa protection. L'inconnu marcha droit vers eux; mais tout à coup, soit qu'il vînt seulement de reconnaître Mélan, soit plutôt qu'il n'eût joué en tout cela qu'une comédie, il changea complétement de ton et de langage. — Tiens, c'est vous, Mélan? dit-il; pardon, excuse, je ne vous avais pas reconnu; il fait si noir! Vous devez me trouver un peu prompt en paroles; mais c'est que, voyez-vous, c'est si glissant, une fille à garder! on aurait meilleur temps avec un troupeau de chèvres. Je sais heureusement qu'avec vous c'est en tout bien tout honneur. Je vais jusque chez les Fumey, s'ils ne sont pas encore couchés. Bonsoir, mon garçon; que je ne vous dérange pas.

Qu'on nous permette ici une courte digression. Le père si brutal et si accommodant à la fois que nous venons de voir apparaître n'est autre que le *fruitier* du village, et on comprend qu'un personnage de cette importance ne veut pas être introduit en scène avec aussi peu de cérémonie. Avant de revenir à Mélan et à la jeune habitante du chalet, nous devons faire connaître en quoi consistaient les fonctions du père de celle-ci.

Un village dans le Jura se compose de trois personnes et d'un nombre variable de paysans. Ces trois personnes sont le curé, le maire et le *fromager* ou *fruitier*. Le curé a le pas sur celui-ci, le maire le lui cède presque toujours. La Saint-Jean d'été est la fête du *fromager*, ainsi que celle du *bouèbe* (3) ou berger. Voyez-le ce jour-là : on décore de fleurs sa jauge, on lui offre un bouquet avec des dragées; chaque cultivateur lui apporte son offrande, qui est en général de deux sous par tête de vache laitière. Cependant ce n'est peut-être là qu'un fait d'exception; prenons-le donc dans sa vie de tous les jours. Le voilà installé avec sa chaudière et ses ustensiles chez le fermier pour lequel le fromage se fabrique ce jour-là. Tout au matin, le fruitier a de l'eau-de-vie à peu près à discrétion; à huit heures, un vaste bol de café au lait; aux repas de midi et du soir, une soupe au lard, du lard avec des choux, un saucisson de ménage, du jambon, du vin. Même convalescent, le maître de la maison ne mange guère, lui, que de la soupe, et ne boit que de l'eau.

D'où vient ce fétichisme pour un individu qui n'est au fond que le domestique, tout au plus le commis de l'association fromagère? La

(1) Vagabonder.
(2) *Grinbelle* ou *dringue*, fille de mauvaise vie.
(3) Dérivé de l'allemand *Bube*, jeune garçon.

fabrication des fromages étant la principale, presque l'unique richesse des populations agricoles du Jura, on comprend déjà que quelque chose de son importance doive rejaillir sur celui qui en est à la fois l'âme et le bras. Néanmoins le secret de son ascendant n'est pas là encore : c'est par les femmes que le fruitier triomphe dans la commune, c'est par elles qu'il ne se connaît de supérieur en considération que le curé. Ses relations avec elles sont de presque toutes les heures. Deux fois par jour, elles apportent le lait à la chaudière; il s'informe des malades, gens ou bétail, parle aux filles de leurs *galans,* aux femmes de leur train de culture; il a le mot pour rire avec l'une, avec l'autre le mot aimable, et comme à toutes ces qualités il joint celle d'être souvent jeune, presque toujours célibataire, quelquefois beau garçon, on ne s'étonnera pas qu'on se soit vu forcé d'en renvoyer plus d'un qui semait le désordre dans les familles. En général cependant, l'usage que les fruitiers font de leur ascendant dans le village est bien plus moral, surtout depuis quelques années, et on peut dire que presque tous ne se proposent plus aujourd'hui qu'un but : « se faire aimer » dans la commune pour être continués dans leur emploi.

Les premiers fruitiers du Jura vinrent, comme on le sait, du canton de Fribourg, et notamment du pays de Gruyère. Rebouteux, herboristes, vétérinaires, ils savaient tout, faisaient tout, se mêlaient de tout, même de magie blanche ou noire, à volonté. Les fruitiers d'aujourd'hui ont, Dieu merci, renoncé aux sortiléges, et ils ont sagement fait. Tromper dans les comptes, comme ils le faisaient autrefois, dit-on, ne leur serait pas non plus facile, car bien que la comptabilité se fasse encore par le système patriarcal de la *taille,* nos jeunes villageoises savent, elles aussi, calculer, et bien habile serait celui qui pourrait les induire en erreur à leur préjudice, ne fût-ce que d'une seule *raie* (1).

Tel est le fruitier d'aujourd'hui, bien différent, comme on voit, de celui d'il y a cinquante ans. D'où venait celui de Chapois? Il avait habité successivement tant de villages, ou, comme on dit, *de pays,* avait exercé tant de métiers, parlait tant de patois, soit de France, soit de la Suisse romande, qu'il eût été fort difficile d'établir auquel des deux versans du Jura revenait l'honneur (si honneur il y avait) de lui avoir donné naissance. Son nom n'était pas non plus un indice, car il signait (il savait écrire!) Isidore Gandelin, et si les *Gandelin* et les *Isidore* sont nombreux en Suisse, il n'en manque pas en Franche-Comté. Il fallait l'entendre raconter ses aventures quand il avait *un doigt de vin;* ce n'était ni par mois ni par années qu'il

(1) Les *raies,* dans la taille, marquent les unités; les *croix* marquent les dizaines.

datait alors ses récits, mais par des indications dans le genre des suivantes : quand j'étais *armailli* (1) au Suchet, — c'était du temps que je courais les villages la balle au dos, etc. Aucun de ces métiers ne lui ayant réussi, il était venu s'établir à Ney, près de Champagnole, où il avait obtenu, on ne sait comment, un emploi de *garçon farinier* dans un moulin assez important, et peu de temps après la main d'une villageoise dans l'été de l'âge, mais dans l'été de la Saint-Martin. Celle-ci était veuve d'un cultivateur qui ne lui avait laissé pour toute fortune qu'un champ de deux ou trois *soitures* (2) et une fille assez jolie qui touchait à la puberté. Isidore, ou, comme on disait, *Sidore*, mangea le champ, battit la fille, et maltraita si bien la mère, qu'elle mourut bientôt de chagrin.

Une fois veuf et ruiné, notre homme ne tarda pas en outre à perdre son emploi. Heureusement sa fille, qui avait appris l'état de couturière, commençait à avoir des journées. Chaque soir, elle remettait la modeste somme de dix sous, produit de son travail du jour, à son père, qui, de son côté, trouvait à s'employer, soit comme coupeur de bois, soit au moment des récoltes. La jeune villageoise s'appelait *Floriane*, nom déjà passablement prétentieux ; mais on doit savoir encore gré à ses parens de ne l'avoir pas nommée *Artémie*, *Otilie*, *Herminie* ou *Irma*, suivant une mode déplorable introduite depuis quelques années dans les montagnes du Jura, où l'on ne rencontre presque plus de Jeanne ou de Thérèse au-dessous de quarante ou cinquante ans. Ajoutons, pour ne rien omettre, que Floriane eut beau ne cesser de se conduire à Ney en digne et brave fille; Gandelin était son père, ou du moins elle vivait avec lui sous le même toit; personne ne voulut croire à son honnêteté.

Il y avait trois ans environ que Sidore habitait Ney, quand il apprit que la place de fruitier était vacante à Chapois. Il partit sur-le-champ; deux heures après son arrivée, on lui mettait à la main le *débattoir* et les *réseaux* (3). Gandelin sortait de l'excellente école du Suchet; il travailla lestement, proprement, et le soir même le *conseil de fruitière* (4), tout disposé à l'employer, décida qu'on prendrait des renseignemens sur son compte. Ces renseignemens, comme on le pense bien, ne furent pas flatteurs pour Isidore; mais quand ils arrivèrent, il avait déjà eu le temps de se faire des amis dans le village et même au sein du conseil de fromagerie. Chapois ne faisait que sortir d'une crise violente de dissensions intestines durant la-

(1) Celui qui soigne et qui traie le bétail dans les campagnes.

(2) *Soiture*, trente-cinq ares.

(3) *Débattoir*, bâton armé de pointes qui sert à dissoudre le lait caillé. — *Réseaux*, toiles claires au moyen desquelles on enlève les grains de fromage.

(4) Réunion des habitans d'un village, choisis pour administrer une *fruitière* ou *fruiterie*.

quelle, par suite d'un vote inexplicable qui avait éliminé du conseil la plupart des notables sociétaires, ceux-ci avaient fait *fruitière à part,* au grand détriment des petits fermiers, qui, réduits à eux seuls, ne purent fabriquer qu'en été. En arrivant à Chapois, Isidore avait trouvé les deux fruitières réunies de nouveau; mais les haines n'étaient pas éteintes, et une étincelle pouvait suffire à les rallumer. Des deux côtés cependant on affecta de se montrer d'abord porté à la conciliation, et il fut convenu à l'amiable qu'on attendrait la fin de l'hiver, époque ordinaire de la nomination des fruitiers, pour en choisir un, Isidore devant rester jusqu'à ce moment-là chargé du chalet. Seul, dans sa haine implacable contre le vice et les mauvaises gens, le père Reverchon s'opposa à cet atermoiement, qu'il regardait comme un abandon du devoir, et il ne cessa de répéter en toute circonstance qu'il fallait renvoyer Gandelin. Celui-ci sut bientôt quel ennemi il avait dans le père Antoine, et dès ce moment toute occasion lui fut bonne pour se venger.

III.

— Qu'avez-vous, Mélan? reprit Floriane après le départ de son père. Vous n'avez pas l'air content. Est-ce que ça vous fâche de n'être pas soldat?

Mélan tressaillit comme un homme qui a été deviné dans sa pensée la plus secrète. Le mouvement qu'il fit n'échappa point à Floriane.

— Comment avez-vous pu croire?... répondit-il en balbutiant; Floriane, vous pouvez supposer...

— Je ne suppose rien, je suis sûre, dit-elle d'un ton où il entrait encore plus de douleur que de dépit. Je ne croyais pas dire si juste tout à l'heure; je le vois bien maintenant. Dites vrai, Mélan : vous êtes décidé à vous en aller?

— Eh bien! oui; autant que vous le sachiez aujourd'hui que demain... Oui, je veux m'en aller, je veux me faire soldat; mais je reviendrai... Sept ans sont bientôt passés... Je vous écrirai souvent.

— Vous le voulez, Mélan; vous devez avoir vos raisons; je n'ai rien à dire contre. Faites donc comme il vous plaira. Vous me promettez de m'écrire souvent, n'est-ce pas?... Mon Dieu, que je suis malheureuse! Sept ans! Moi qui étais si contente quand j'ai appris que vous aviez un bon numéro! Je vous en voulais bien un peu de n'être pas venu me le dire tout de suite; mais je me suis dit que votre père... Quelle idée! Votre père... Il a tout appris... C'est lui qui veut... Mon Dieu, je crois que je vais tomber...

La pauvre fille chancela en effet, mais son ami la soutint à temps. Une pièce de sapin était étendue au bord du chemin non loin du chalet; il l'y conduisit et l'y fit asseoir.

— Pardonnez-moi, s'écria-t-il, Floriane, pardonnez-moi. Est-ce que je pourrais vous quitter, dites? Non, non, quand je le voudrais, je ne le pourrais pas. Ne pleurez donc pas comme ça : vous voyez bien que cela me fend le cœur.

Floriane sanglotait. La lune depuis quelques instans s'était dégagée de l'épais rideau de nuages qui l'avait masquée jusqu'alors; elle éclairait les joues pâles de la jeune fille, que sillonnaient d'abondantes larmes. Un instant de silence suivit, durant lequel la pauvre enfant s'efforça de maîtriser sa douleur. — Partez, Mélan, dit-elle enfin d'une voix presque assurée; partez, il le faut. Ne faites pas attention à moi; je ne souffre que ce que je mérite. J'aurais dû me dire dès le premier jour que votre père ne serait jamais consentant. J'en ai bien eu l'idée plus d'une fois; un jour même, je voulais vous dire qu'il fallait nous quitter, mais je n'en ai pas eu la force; il me semblait que je serais trop malheureuse, si je ne vous voyais plus. Votre père veut que vous partiez, il faut lui obéir. Votre mère aussi;... on dit qu'elle est si bonne, votre mère;... vous ne devez pas lui donner du chagrin. Nous nous reverrons encore une fois, — n'est-ce pas? — la veille de votre départ, et nous nous dirons adieu. Fasse le ciel que ce ne soit pas pour toujours! A bientôt, Mélan; mon père ne tardera pas à revenir : il faut que je rentre au chalet.

Mélan voulait la retenir, mais elle se dégagea de ses bras et s'éloigna rapidement; le jeune villageois n'essaya pas de la poursuivre. Resté seul, dans un état inexprimable de trouble et d'abattement, il sentait ses yeux se remplir de larmes. Le bruit des pas d'Isidore, qui revenait en sifflant, selon son habitude, quelque air grivois, le força à quitter la place. Tout en marchant, le pauvre jeune homme se mit à se parler tout haut à lui-même : — Elle croit que c'est mon père qui veut que je parte; si elle savait ce qui en est, et que c'est de moi seul qu'est venue la chose... Qu'est-ce que je voulais? Partir pour ne pas chagriner mes parens; mais je vois bien maintenant que je n'aurais pas pu quitter Floriane. C'est décidé, je dirai tout à mon père.

Au moment même où Mélan prenait cette résolution, le bruit d'une chanson vociférée par les plus discordantes voix du monde vint frapper ses oreilles :

Va, va, tu t'en repentiras,
Quand il faudra monter la garde;
Soufflant dans tes doigts, tu diras :
Cruel moment où j'ai pris la cocarde!

— Ils sont encore chez Michoulier; il faut que j'y aille, ça me fera peut-être passer mes idées. — Mélan se dirigea vers l'auberge. Comme il allait y arriver, il remarqua que la fenêtre de la salle du

cabaret était ouverte. Les conscrits ne chantaient plus, mais leur conversation était des plus animées. Un instant il lui sembla avoir entendu prononcer son nom; il s'avança, à la faveur de l'obscurité, jusque sous la fenêtre, et se mit à prêter l'oreille. Pas un mot de ce qui se disait au dedans de la salle ne pouvait lui échapper.

— Que fait donc Mélan, qu'on ne le voit pas? demanda une voix qu'il reconnut aisément pour celle d'un de ses amis, Désiré Prévalet. Il avait cependant bien promis de venir.

— C'est pour rire que vous dites ça, répondit la cabaretière, une grande femme maigre à la voix criarde qu'on appelait, par antiphrase sans doute, la Céleste. Mélan ici! En voilà un qui ne salit pas mon plancher : ce n'est pas pour dire, mais je ne connais pas encore la couleur de son argent.

— Vous ne voyez donc pas qu'il est avec la Floriane? dit un autre individu, auquel la couleur plus que blonde de ses cheveux avait fait donner le sobriquet de *Rougeaud*.

— Nous partons ensemble, n'est-ce pas, *Carabinier*? reprit Désiré, qui cherchait évidemment à changer la conversation. Moi, d'abord, je devance l'appel.

Le *Carabinier* était un grand luron tout récemment revenu de l'armée, et qui s'était de nouveau vendu quelques jours auparavant. Nous n'avons pas besoin de dire que son sobriquet lui venait du corps dans lequel il avait servi. — Tu seras un brave, toi, dit-il à Désiré. A la santé des braves!

Tous choquèrent leurs verres avec une telle force, que dame Céleste crut devoir les prier d'y aller un peu plus doucement.

— Moi, dit un des jeunes gens qui n'avaient pas eu la main heureuse, je me crois aussi brave qu'un autre; mais ça n'empêche pas que si quelqu'un voulait partir pour moi, je le laisserais faire tout de même. J'aime mieux aller avec mes bœufs; on s'amuse toujours de temps en temps dans les cabarets.

— C'est ta faute alors, Marescot, si tu en as attrapé un mauvais, dit le Rougeaud; tu devais faire comme la mère Reverchon : elle a offert un cierge...

— Quand elle en aurait encore offert quatre, répliqua un des amis de Mélan, est-ce que ça te regarde? est-ce de ton argent?

— Lui! ajouta Désiré, que l'acharnement du Rougeaud à mettre les Reverchon sur le tapis commençait à fatiguer, où prendrait-il pour les payer? Est-ce vrai, Rougeaud? Voilà Perret qui dit que tu avais oublié ta bourse la première fois que tu as entendu le coucou (1).

(1) N'avoir pas d'argent dans sa bourse la première fois de l'année qu'on entend chanter le coucou, c'est signe qu'on restera pauvre.

— On sait bien, reprit Perret, pourquoi le Rougeaud est tant après Mélan : c'est parce que la Floriane n'a pas voulu de lui.

— Une belle *dringue*, ma foi, votre Floriane! répondit le Rougeaud. Comme si on ne savait pas qu'avant de venir à Chapois,... suffit; c'est la sage-femme qui l'a dit elle-même.

— Tu en as menti, s'écria du dehors Mélan avec une voix de tonnerre; tu en as menti, mauvais Rougeaud!

Il avait rugi, il s'élança comme un lion. On entendit le long escalier de bois trembler sous ses bonds furieux. Une scène de violent désordre se passait pendant ce temps dans la salle. Tous s'étaient levés de leurs bancs; la Céleste allait de l'un à l'autre, criant qu'elle *n'entendait pas ça*, que c'était *une abomination*, qu'on *perdait sa maison*. Le Rougeaud avait saisi une bouteille vide que Désiré cherchait à lui enlever des mains. De son côté, le Carabinier avait pris position en travers de la porte, remplissant de sa vaste stature tout l'espace. Mélan vint se heurter contre le colosse.

— Laisse-moi, Carabinier, criait-il avec fureur; laisse-moi passer, que je le tue!

Le Carabinier demeurait impassible. — Paix, mes enfans, disait-il avec un flegme imperturbable, paix; ne faites pas les méchans comme cela. Désiré, emmène Mélan; toi, Rougeaud, pose ta bouteille, ou je te fais passer le goût du pain, et ce ne sera pas long. — Le Rougeaud obéit sans se faire répéter l'ordre; mais Mélan fit plus de résistance, et ce ne fut pas sans peine qu'on le décida à quitter l'auberge et à retourner à Champ-de-l'Épine.

IV.

Le lendemain de cette pénible journée, le père Reverchon était debout de grand matin, ce qui ne lui était pas arrivé depuis le commencement de sa maladie. Il profita du moment où la mère Claude était à traire ses vaches pour chercher à apprendre de Joséphine les motifs qui avaient pu pousser Mélan à vouloir se faire soldat. Joséphine fut grandement attristée à la nouvelle de l'étrange résolution prise par son frère; mais elle garda assez d'empire sur elle-même pour ne rien laisser voir au vieillard des pénibles sentimens qui l'affectaient. Elle répondit en bonne sœur qu'elle n'avait rien entendu dire sur le compte de Mélan, que sa détermination n'était sans doute que l'effet d'un coup de tête, et qu'un peu de réflexion l'y ferait certainement renoncer. — Il faut que j'en aie *le cœur net*, répondit le père Antoine; donne-moi mes habits, Josète, j'ai à sortir.

Cet ordre contraria vivement la jeune fille, qui comprit tout de suite les fâcheuses conséquences de la démarche que son père se proposait de faire. Évidemment il allait chez le curé; eût-il de-

mandé ses habits de fête pour faire une visite à tout autre dans le village? Le curé ne pouvait pas ignorer les relations de Mélan avec Floriane; s'il parlait, tout était perdu. Joséphine tenta, quoique avec assez peu d'espérance de succès, de détourner le vieillard de son dessein. — Vous n'y songez pas, père, lui dit-elle; il y a plus d'un an que vous n'avez mis le pied dehors, et vous voulez sortir, malade comme vous êtes, et par ce mauvais temps-là encore! Vous savez bien que l'humidité ne vous vaut rien.

— Je ne vais qu'à quelques pas, répondit le vieillard; je serai bientôt revenu.

— Attendez au moins que vous ayez déjeuné. La soupe va être prête; je vais la tremper dans un instant.

— Non, non, dépêche-toi, je n'ai pas faim ce matin.

Il fallut obéir. La jeune paysanne tira lentement et à contre-cœur du vieux buffet de noyer, où ils étaient précieusement renfermés depuis la Noël précédente, un pantalon et une veste de drap gris-bleu qui ne s'attendaient à être exhibés que lors de la solennité de Pâques. Le brave homme s'habilla aussi lestement que possible, et, sa toilette achevée, se mit immédiatement en route. Une amère inquiétude s'empara de Joséphine quand elle le vit s'éloigner. Elle tremblait pour Mélan; elle tremblait pour son père, dont la santé, déjà si fortement ébranlée, ne pourrait pas résister peut-être à la terrible secousse qu'elle pressentait. De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Il neigeait. C'était pitié de voir le pauvre vieillard s'avancer avec peine par les chemins boueux du village, malade, le front chargé de soucis. Arrivé à la porte du presbytère, il sonna. La gouvernante du curé vint lui ouvrir. Cette digne femme n'avait qu'un défaut, qu'on devinera aisément après l'avoir entendue souhaiter la bienvenue au bon villageois. — *Jeus*, dit-elle, ne voilà-t-il pas le père Reverchon qui vient voir M. le curé! Comment ça va-t-il, père Reverchon? Ce mariage est donc décidé? Quand va-t-on à Bas-du-Bois? Savez-vous que c'est tout de même un beau brin de fille que votre Josète? Ah çà, pendant que j'y pense, dites donc à Mélan de ne plus aller chez ce mauvais fruitier; cela fait joliment causer dans le village. Tenez, pas plus tard qu'hier, est-ce qu'on ne m'a pas dit qu'il avait promis le mariage à cette Floriane? C'est le fruitier lui-même qui le raconte partout. Mais entrez donc, père Reverchon; ne restez pas comme cela sur la porte; savez-vous qu'il y a de quoi attraper un bon rhume? Notre abbé est dans le village; il ne tardera pas à rentrer.

Le vieillard resta accablé par ces révélations. Il balbutia deux ou trois mots pour s'excuser de ne pas entrer à la cure, et reprit, plein de tristesse et de colère, le chemin de Champ-de-l'Épine. En le voyant revenir si tôt, Joséphine eut un instant d'espérance. Il ne devait pas avoir trouvé le curé, rien n'était perdu encore; mais au

premier coup d'œil qu'elle jeta sur le visage de son père, elle comprit clairement que toutes ses craintes ne s'étaient que trop réalisées. Mélan se rendait au *poêle* pour déjeuner, quand il se trouva face à face sur la porte avec le vieillard, dont les yeux flamboyèrent de colère en l'apercevant.

— Malheureux, s'écria le fermier d'un ton foudroyant, que viens-tu faire dans cette maison? Oses-tu bien encore paraître devant moi? On m'a tout dit; je sais tout. Tu devrais te cacher, tu devrais mourir de honte. Pars tout de suite; fais-toi soldat; va où tu voudras, pourvu que je n'entende plus parler de toi. Tes quatorze cents francs, tu peux les garder. Je n'en veux point, je n'en veux pas un sou; ils me feraient honte; je les jetterais par la fenêtre... Donne-les à cette malheureuse que tu as perdue. Misérable que tu es! ne t'ai-je pas dit que je te reniais pour mon fils? Tu es encore là, tu oses me braver : va-t'en!

Mélan courba la tête sous l'anathème paternel, et se retira sans répondre un seul mot. La mère Claude était accourue au bruit; il fallut tout lui raconter; la pauvre femme tomba évanouie. La voyant revenue à elle, grâce aux soins empressés de Joséphine, le père Reverchon se mit à la consoler à sa manière. — Tu es bien bonne, lui dit-il, de te mettre la mort au corps pour un garnement comme ça; moi, j'en aurais dix comme lui que je les chasserais tous.

— *Jeus Maria!* répondit la mère Claude en sanglotant, mon pauvre garçon, mon pauvre Mélan, je ne le reverrai plus!

Pendant huit jours, on n'entendit plus parler de Mélan à Champ-de-l'Épine. Des gens du village prétendaient l'avoir vu errer la nuit autour du chalet; mais personne à Chapois, sauf peut-être sa sœur, ne connaissait son asile. Joséphine, restée seule avec ses parens, dut cacher sa tristesse et s'efforcer de ranimer leur courage. Chaque jour, après avoir ri devant eux et cherché par tous les moyens à les distraire de leurs préoccupations, elle se retirait derrière le rucher ou dans quelque coin de la grange, et là, seule ou n'ayant pour témoin de ses larmes que Simon, qui, malgré la neige et les mauvais chemins, n'avait jamais été plus assidu à Champ-de-l'Épine, elle s'abandonnait à toute l'amertume de sa douleur. La mère Claude n'était pas moins désolée; mais de toute la famille, celui qui faisait le plus de peine à voir, c'était le père Reverchon. Il ne pleurait pas, lui, ne se désolait pas; son œil demeurait sec. Si Joséphine parvenait quelquefois à dérider la mère Claude, toute sa gaieté, bien factice, il est vrai, échouait contre la profonde douleur de son père. Le pauvre homme ne mangeait plus; son sommeil, quand il parvenait à s'endormir, était si agité, qu'il sortait de son lit plus las qu'il n'était en y entrant. Les journées se passaient d'une manière plus calme, mais non moins triste. Assis, selon sa coutume depuis le commencement

de sa maladie, le plus près possible du poêle de fonte, dans lequel il introduisait à chaque instant quelque bûche nouvelle, le fermier travaillait, sans prononcer une syllabe, presque sans lever la tête, à quelques pièces de charronnage qu'il manquait presque toutes, quoiqu'on eût vanté jusqu'alors son adresse pour ce genre de travail. Fanfan se mettait-il à beugler, le vieillard fronçait le sourcil, comme si tout ce qui lui rappelait son fils lui fût devenu insupportable. Il avait pris le pauvre animal en une telle haine, que, forcé une fois d'en parler, ce ne fut pas sous le nom de Fanfan qu'il le désigna, mais sous celui de *Brenet*, qu'il avait porté jusqu'au jour où un caprice de Mélan était venu le débaptiser.

Telle était la situation de cette malheureuse famille, quand un dernier événement vint achever de l'accabler. On était à la mi-février. La nomination du fruitier avait été renvoyée à cette époque. Le conseil de fromagerie s'assembla. Ce conseil était composé de huit membres, dont cinq de l'ancienne fruitière des *gros* (notables) et trois de l'autre parti. Isidore paraissait donc n'avoir que peu de chances en sa faveur. Il ne se découragea cependant pas et tenta même, avec l'aide de quelques-uns de ses amis, l'embauchage sur le camp opposé. La séance fut orageuse. Le parti des *gros* y représentait la tradition, les mœurs patriarcales; le père Reverchon n'avait pu malheureusement venir voter avec ses amis. La majorité cependant semblait encore leur être assurée, quand l'apostasie d'un paysan menacé d'être poursuivi par le cabaretier Michoulier, partisan d'Isidore, pour une dette de son fils, fit pencher la balance des voix en faveur de l'ancien fruitier. Le résultat de la délibération fut aussitôt annoncé au vieux fermier par un des membres de ce sénat villageois, théâtre de passions et de luttes non moins ardentes souvent que celles de nos assemblées politiques. Cet officieux informateur raconta jusque dans les moindres détails, au père Reverchon, tout ce qui s'était passé. Le vieillard écouta ce récit sans aucune émotion apparente. La seule chose qui parut l'affliger, ce fut l'apostasie à laquelle Isidore devait sa nomination. Le visiteur ne quitta Champ-de-l'Épine que l'*Angelus* de midi déjà sonné et la soupe apportée sur la table. Le vieillard dit le *Benedicite* selon sa coutume, mais il ne mangea absolument rien, malgré les instances de sa fille. — Ce soir, Josète, répondit-il; je mangerai ce soir tout ce que tu voudras; mais je n'ai pas faim maintenant, je t'assure que je n'ai pas faim.

Le père Antoine retomba presque aussitôt dans son silence obstiné des jours précédens, et, malgré tous ses efforts pour le faire parler, Joséphine ne put lui arracher une seule syllabe. L'expression sombre de sa physionomie, les brusques mouvemens involontaires qu'il faisait à chaque minute, dénotaient toute la violence de son émotion intérieure. A souper, il ne mangea encore rien. L'heure du repos

venue, il voulut *faire* lui-même la prière; mais la voix ne tarda pas à lui manquer, et Joséphine fut obligée de l'achever à sa place. Le lendemain, il se leva dès la pointe du jour; sa fille fut frappée de l'éclat fébrile de ses yeux. Elle ne put s'empêcher de communiquer ses craintes à Simon, qui vint dans la matinée à Champ-de-l'Épine. Comme la jeune fille se trouvait seule un instant avec son père, le vieillard mit de côté une liasse de papiers de famille, qu'il venait d'achever de mettre en ordre, et se tournant vers elle : — Tu as toujours été obéissante, toi, Josète, lui dit-il; veux-tu faire ce que je te dirai?

— Parlez, père, répondit la jeune fille en affectant une gaieté qui était bien loin de son cœur : on fera tout ce qu'il vous plaira; mais j'estime que vous n'allez pas me commander de me jeter dans la citerne, par exemple?

— Voici donc la chose, reprit le vieillard. Je ne peux pas m'accoutumer à l'idée de ce terme en retard; il me semble que si je venais à manquer avant qu'il soit payé, je ne serais pas mort comme un brave homme. C'est lundi la foire de Salins; j'ai regardé tout à l'heure sur l'almanach; il faudra que tu y mènes Rosette et Marquise. Ce n'est pas toi qui devrais y aller, je sais bien; mais je suis vieux et je n'ai plus que toi. Il faudra aussi relever le mur de Champ-de-l'Alouette; il était en bon état quand nous avons pris la ferme, on doit le rendre en bon état. Tu prendras ces papiers, Josète; soigne-les bien, entends-tu? Quand tu auras besoin de conseils, tu iras trouver notre curé ou mon ami Jacquemet, lequel tu voudras des deux. Tu me promets aussi... Je ne sais pas ce que j'ai; c'est par là, dans la tête... Tu me promets de te marier sous peu... avec... Simon...

Joséphine s'était bien promis de plaider à la première occasion la cause de Mélan devant son père; mais, voyant le pauvre homme si accablé, elle ne voulut pas ajouter encore à son ennui en abordant un sujet aussi pénible.

— C'est bien, père, répondit-elle; on fera tout ce que vous dites. Mais vous avez l'air bien fatigué; vous devriez vous coucher un peu. Et puis, regardez quel temps il fait; la neige vient battre jusque contre nos fenêtres; on n'a jamais vu d'*orval* (1) comme ça. Je vous ferai une infusion. Voulez-vous que j'aille chercher la bassinoire de M. le curé? Croyez-moi, père, couchez-vous; vous verrez que vous serez bien mieux.

— Je crois que tu as raison, Josète, répliqua le vieillard. La tête me tourne; je ne me suis jamais vu comme ça. Oui, oui, je serai mieux dans mon lit. Dis à ta mère qu'elle vienne m'aider à me cou-

(1) Tempête.

cher. Il n'y a pas besoin de bassinoire; tu mettras seulement un morceau de bois dans le poêle; j'aurai assez chaud.

La pauvre fille avait les larmes aux yeux; malgré ses efforts pour les cacher, le vieillard s'aperçut qu'elle pleurait.

— Ne fais donc pas l'enfant comme ça, Josète, lui dit-il; tu vois bien que ce n'est qu'un peu de fièvre. Quand même mon moment serait venu, est-ce que nous ne devons pas nous soumettre? Tu enverras chercher le curé; je tiens à mettre ma conscience en ordre pendant que j'ai encore un peu ma tête. Je n'ai pas besoin de te dire de te conduire toujours en brave fille. Vois-tu, Josète, si tu devais jamais faire quelque chose contre l'honnêteté ou contre la religion, j'aimerais mieux te voir morte tout de suite. Ta mère est vieille; il te faudra en avoir bien soin; lui obéir toujours et ne pas faire comme ton... Ne m'avais-tu pas dit que tu me ferais une infusion? Mais appelle d'abord ta mère; je sens que les jambes vont me manquer...

La mère Claude arriva tout éperdue. A peine le vieillard fut-il couché, que la fièvre, qui l'avait assailli depuis la veille, redoubla de violence. Dans l'étrange chaos d'idées qui se combattaient dans son esprit, le nom de Mélan s'échappa plus d'une fois de ses lèvres, mais mêlé d'une façon peu rassurante à ceux de Michoulier, d'Isidore et de ce fatal terme en retard. Une fois, il est vrai, comme Joséphine était penchée sur le lit du malade, elle l'entendit distinctement réclamer son fils, qu'il accusait l'aubergiste et le fruitier de lui avoir enlevé. La bonne fille se trouva alors dans un cruel embarras. Malgré la défense de Mélan de révéler à qui que ce fût son asile, Simon n'avait pu lui cacher longtemps que le fugitif était à *Bas-du-Bois*. Le manderait-elle à Champ-de-l'Épine? D'une part elle craignait d'irriter davantage encore son père et d'aggraver par là son mal, d'autre part de le laisser mourir sans que Mélan fût pardonné. La pauvre fille ne savait quel parti prendre; mais le vieillard ne lui avait-il pas recommandé le matin même de s'adresser au curé, quand elle aurait besoin de conseils? Joséphine courut au presbytère; le digne prêtre achevait, quand elle entra, la lecture d'une lettre qu'il venait à l'instant même de recevoir de Mélan; il la communiqua à la jeune villageoise :

« Monsieur le curé, écrivait Mélan, c'est à vous que je m'adresse, n'osant pas envoyer même une lettre à mes parens. Vous voyez déjà que je ne suis pas heureux, puisque me voilà réduit à ne pouvoir écrire à ceux que je dois aimer par-dessus tout; mais la faute n'est qu'à moi, et je ne dois pas me plaindre. Cette lettre n'est pas pour chercher à rentrer dans votre estime ni dans l'amitié de mes parens : je sais bien que je n'ai plus à espérer ni l'une ni l'autre; mais j'ai tant de chagrins, qu'il faut absolument que je les dise à quelqu'un; il me

semble que ça me soulagera. Je voulais d'abord écrire à Josète, mais je connais son bon cœur; elle aurait voulu parler à mon père pour moi, et je sens que je suis trop coupable pour pouvoir être pardonné. Vous, monsieur le curé, vous pourrez raconter mon histoire aux garçons de la paroisse pour les détourner de faire comme moi. Je pense qu'il n'y en a point qui en soient capables; c'est égal, vous leur direz toujours : Ne faites pas comme Mélan, et je suis sûr qu'ils vous écouteront. Je ne rentrerai jamais à Chapois; ainsi vous pouvez parler sans avoir peur de me faire du tort.

« Voici donc comment j'ai fait la connaissance de cette pauvre fille. Il y a bientôt un an, c'était le dimanche avant les foins. J'étais allé me promener après vêpres vers le communal. Les prés étaient tout en fleurs; ils embaumaient. Vous nous aviez recommandé le matin à la messe de ne jamais passer par les champs sans remercier le bon Dieu de toutes les bénédictions qu'il avait accordées aux biens de la terre. Je n'aurais jamais cru vous désobéir si tôt. Que voulez-vous, monsieur le curé? jamais je ne m'étais senti comme ce soir-là; j'étais comme dans le vin; j'estime que c'était l'odeur de la *miellée* (1) qui me montait à la tête. Voilà qu'au bout du champ de Faivre j'aperçois une fille qui courait vers moi de toutes ses forces : c'était cette pauvre Floriane; le taureau de Prévalet était après elle. Dragon n'est pas méchant, mais les mouches piquaient assez, et puis Floriane avait mis son mouchoir à carreaux rouges, et vous savez que les bêtes n'aiment pas cette couleur-là. Le taureau n'était déjà plus qu'à quelques pas d'elle; je la pris par le gros du corps, et je la jetai doucement de l'autre côté des buissons. Dragon me connaissait; il fut bien vite apaisé. J'avais dans ma poche une bonne poignée de sel pour Fanfan que j'allais voir au communal, ce fut l'autre qui l'eut; mais Fanfan n'y a rien perdu : il en a eu le double en rentrant à l'écurie. J'allai ensuite vers Floriane, qui était plus morte que vive. — Merci, Mélan, me fit-elle d'une voix encore tout effrayée; sans vous j'étais perdue. — Je voulus la reconduire jusqu'au village, mais elle me dit qu'elle s'en irait bien toute seule et qu'elle ne voulait pas me déranger. Je continuai mon chemin, mais avec bien du dépit de ce qu'elle n'avait pas voulu se laisser reconduire. Vous voyez, monsieur le curé, que je vous dis tout; il me semble que je suis en confession. Vous savez bien aussi que je n'ai jamais aimé à mentir; je suis déjà bien assez mauvais sans cela.

« La fête de Supt ne tarda pas. Mon père y fut invité chez les Maillard; il était déjà malade. — Mélan, me fit-il, tu iras : Jean-Claude ne serait pas content s'il n'avait pas quelqu'un de chez nous. — Je ne me le fis pas dire deux fois : je pensais qu'elle y irait avec

(1) Senteur des prés.

son père. Après vêpres, on alla au jeu de quilles et de là voir danser dans la grange. Pourquoi ne suis-je pas revenu à Chapois tout de suite après vêpres? Je serais peut-être encore aujourd'hui un honnête garçon. C'était l'aveugle d'Andelot qui faisait danser. Comme je regardais, Isidore m'aperçut. — Tiens, me fit-il, voilà Mélan; bonjour, Mélan! Ah! ça, est-ce qu'on a laissé ses jambes à Chapois, qu'on ne danse pas? — Je répondis que je ne savais pas, que je n'avais jamais dansé. — On danse tout de même, me fit-il; les cabris sautent bien, et personne ne leur a appris. — Il prit la main de sa fille, la mit dans la mienne et nous poussa à un endroit où il manquait du monde. Floriane devint toute rouge; je n'étais guère plus à mon aise : il me semblait à tous momens que mon père était là à me regarder, et vous aussi, monsieur le curé! Plusieurs fois j'embrouillai toute la danse, et je vis bien qu'on se moquait de nous. Peu à peu cependant je fis moins mal, je commençais même à y aller de bon cœur, quand quelqu'un se mit à dire qu'il était déjà tard et que c'était assez pour ce soir-là. Isidore mit sa fille à mon bras : — Allez toujours devant, nous fit-il; j'ai encore quelque chose à faire dans le village; je vous rattraperai. — Je vous attendrai, père, répondit Floriane; je ne vais pas en journée demain, ainsi j'ai tout le temps. — Non, non, fit-il, allez toujours; la lune est bonne, je vous aurai bientôt rattrapés. — Ce n'était pas bien, ça, n'est-ce pas, monsieur le curé? mais, bien sûr, Floriane n'y était pas consentante.

« Il faisait tout à fait doux; les cailles chantaient comme en plein midi. Nous marchions tout doucement; Floriane ne faisait que regarder derrière elle si son père ne venait pas. La danse m'avait échauffé; peut-être aussi le vin de la fête y était-il pour quelque chose, n'ayant pas l'habitude d'en boire. Je pris (pardonnez-moi, monsieur le curé, d'oser vous raconter cela), je pris la main de Floriane et je me mis à la serrer. — Que faites-vous, Mélan? me dit-elle; mon père peut nous voir. — Je ne répondis rien, mais je lâchai sa main. On marcha un bon bout de chemin sans rien se dire. Ce fut elle qui recommença : — Qu'avez-vous? me fit-elle; vous avez l'air tout ennuyé. — Et qui en est cause, lui fis-je, si ce n'est vous? — C'est donc bien contre mon vouloir, me répondit-elle, car bien sûr, je serais fâchée de vous causer du chagrin. — S'il en est comme vous dites, donnez-moi donc votre amitié. — Elle regarda encore derrière elle. — Mon père ne vient pas, se mit-elle à dire; j'ai peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose; si nous retournions à sa rencontre? — Il ne s'agit pas de votre père, mais de votre amitié. Il me la faut, je la veux! entendez-vous? — Il me sembla qu'elle devenait toute pâle; sa voix se mit à trembler. — Écoutez-moi, Mélan : ce que vous demandez ne se peut pas. Nos bêtes, vous le savez bien, ne vont pas au champ avec les vôtres. Votre père a ses idées et le mien aussi, et jamais ils ne tomberont

d'accord. Ne parlons donc plus de ça, je vous en prie; vrai, vous me feriez de la peine.

« Pourquoi ne l'ai-je pas écoutée? Mais plus elle disait non, plus je voulais lui faire dire oui. A la fin, elle laissa sa main dans la mienne. Mon cœur battait bien fort, le sien aussi, je crois, car c'était à peine si elle pouvait parler, et elle tremblait de tous ses membres. Je suis un malheureux, monsieur le curé, je le sais bien, d'oser encore me rappeler ces choses-là après tout le mal qui en est sorti pour mes pauvres parens. C'est plus fort que moi, je voudrais n'y plus penser que je ne le pourrais pas. Tenez, j'ai de grosses larmes dans les yeux en vous écrivant; mais je mentirais en disant qu'elles ne viennent que du repentir de ce que j'ai fait. Je ne verrai plus Floriane, plus jamais, je le jure devant vous; mais pour lui en vouloir, pour ne plus penser à elle, pour oublier cette soirée-là, non, monsieur le curé, je ne le pourrai jamais. Je le sais pour l'avoir essayé, et plus d'une fois; quand j'y mettrais tout mon courage, il me faudrait y renoncer au bout de deux heures.

« Il était bien tard déjà quand je rentrai à Champ-de-l'Épine. J'allai coucher dans le grenier à foin, moins encore pour ne pas déranger tout le monde en rentrant si tard que pour être plus seul avec mon contentement. Fanfan se mit à me dire bonsoir quand il m'entendit; mais j'avais l'idée à bien autre chose, et je n'allai pas vers lui. Il m'est impossible de vous dire ce que j'éprouvai ce soir-là et encore les jours suivans. Je me sentais plus fort, plus vivant que je n'avais jamais été; il me semblait que toute ma vie n'avait été jusqu'à ce moment-là que comme un sommeil ennuyeux, dont je venais seulement de me réveiller. Je fus ainsi pendant près d'une semaine; mais un soir, Josète étant venue à parler du fruitier, mon père se mit à dire qu'il n'avait jamais cherché qu'à lui faire du tort, que ce n'était pas un homme de droiture, et qu'on aurait bientôt à se repentir de l'avoir engagé. Quel coup pour moi! Je connaissais le caractère du père Antoine : une fois une idée entrée dans sa tête, je savais que rien ne l'en ferait sortir. Je me rappelai d'ailleurs ce que j'avais vu faire à Isidore à Supt, quand il mit sa fille à mon bras et nous laissa revenir seuls de nuit jusqu'à Chapois. Il me sembla qu'un homme qui avait fait cela était capable de bien des choses mauvaises. Je n'en doute plus maintenant : il a poussé sa fille vers moi cette fois-là et encore bien d'autres, rien que pour faire du chagrin à mon père; mais, comme je vous l'ai déjà dit, monsieur le curé, Floriane n'en était pas : c'est une trop brave fille, et quand je me rappelle tout ce qui s'est passé, je vois bien que la conduite de son père la peinait beaucoup, quoiqu'elle ne s'en soit jamais plainte devant moi.

« Je n'avais pas encore perdu à ce moment-là tous mes bons sen-

timens. — Comment! me fis-je, oserais-tu bien causer du chagrin à cette bonne Josète et à ta mère qui t'aime tant? Serais-tu assez dénaturé pour aller contre la volonté de ton père, surtout vieux et malade comme il est? Tu serais un sans-cœur; non, non, tu ne le feras pas! — Je pris le parti de ne plus revoir Floriane. Pendant huit jours, non-seulement je ne mis pas le pied au chalet, mais je me détournais pour ne pas passer devant. J'ai bien souffert cette semaine-là, allez, monsieur le curé. L'époque de la conscription approchait; je me mis à souhaiter d'avoir un mauvais numéro. — Je partirai, me dis-je, et mon père ne saura rien. — Persuadé que je n'avais plus que quelques semaines à être à Chapois, je me mis à retourner au chalet comme par le passé. Vous savez le reste, monsieur le curé. Quand j'ai eu ramené ce maudit numéro, j'ai pleuré devant tout le monde, au beau milieu de la rue, et les gens, qui croyaient que c'était du contentement de ne pas partir! Si le même soir mon père m'avait laissé m'en aller, tout pouvait s'arranger encore; mais je n'avais pas réfléchi qu'il tenait trop à moi pour y consentir jamais. Et moi, comment ai-je répondu à son amitié? Devrais-je encore oser l'appeler mon père après avoir rempli de chagrins sa vieillesse, déjà si affligée par la maladie? Pourvu que je n'aie pas à me reprocher de lui avoir donné le coup de la mort!

« Voilà donc où m'a conduit ma folie! Pourtant, monsieur le curé, j'aimais mon père. Il n'y a pas un an encore, si quelqu'un m'avait dit que je ferais contre lui la moitié seulement de ce que j'ai fait, je l'aurais cru fou. Un an! il n'y a donc qu'un an que j'étais encore honnête! Quand j'y pense, comme ma vie était tranquille alors! Je n'avais de souci que de faire plaisir à mes parens, et eux de même envers moi. Quand je revenais du champ et que Fanfan se mettait à m'appeler, j'allais vers lui, je le caressais, je regardais s'il avait de la paille et du foin en suffisance. Pauvre Fanfan! lui aussi, je ne le verrai plus! La mère Claude m'attendait sur la porte et me souriait en m'apercevant; Josète m'apportait du *cérat* (1) et du lait. Annonçais-je à mon père qu'un champ était fini, il ne me répondait qu'en me marquant l'ouvrage du lendemain; mais je voyais bien sur sa figure qu'il était content. Le dimanche, quand j'avais mis mes habits propres, avec quel plaisir je partais pour l'église avec le père Antoine, qui m'expliquait en chemin ce qu'on devait chanter à l'office ce jour-là! Aujourd'hui je ne sais si j'oserais entrer dans une église; il me semble qu'elles ne sont pas faites pour des dénaturés comme moi.

« Pardonnez-moi, monsieur le curé, de vous en écrire si long; mais j'avais tant besoin de raconter mes peines à quelqu'un! Je vous

(1) Espèce de fromage.

en prie, ne cherchez pas à obtenir de mon père qu'il me pardonne, ce serait peine perdue; il n'y consentira jamais. Il ne le doit pas d'ailleurs, j'ai trop mal agi. Qu'il m'oublie, si c'est possible; qu'il oublie qu'il a eu un garçon qui s'appelait Mélan, c'est tout ce que je peux demander. Dites aussi à Josète qu'elle ne prononce jamais mon nom devant lui, elle ne ferait que le fâcher davantage et peut-être le rendre encore plus malade. Voilà, monsieur le curé, ce que j'avais à vous dire. Que vais-je devenir maintenant? Je n'en sais rien, je n'ai pas assez ma tête pour pouvoir y réfléchir. Tout ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne me ferai pas soldat; rien que ce nom-là me rappelle des choses qui me peinent trop. Je vous répète aussi, en finissant, que jamais je ne retournerai à Chapois, et que jamais je ne reverrai cette pauvre fille, quoique cela me soit bien dur, n'ayant pas le courage de lui en vouloir, mais au contraire l'aimant, bien malgré moi, tout autant que par le passé. »

Après avoir pris connaissance de cette lettre, dont plus d'un passage lui arracha des larmes, Joséphine exposa au curé l'objet de sa visite. Le digne prêtre se fit rendre un compte minutieux de toutes les paroles prononcées par le père Antoine au sujet de Mélan. — Faites venir le jeune homme, dit-il; je crois que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Je verrai votre père d'ici là, et je tâcherai de le préparer à le recevoir; mais il fait trop mauvais temps aujourd'hui, il y aurait folie à envoyer quelqu'un à Bas-du-Bois.

Fixée sur ce point, la jeune fille revint à Champ-de-l'Épine aussi lestement que le lui permit l'état des chemins, de plus en plus encombrés et par la neige tombante et par celle que remuait le vent. La *poussée* commençait, la poussée, terrible phénomène dont pourraient seuls se faire une idée ceux qu'aurait assaillis le *simoun* au milieu des sables du désert. Ici, ce n'est pas toute une caravane qui périt, mais un pauvre voyageur, un pauvre fermier, parti de chez lui quelques heures auparavant pour aller au village voisin, et que la tourmente de neige enveloppe à son retour. Je ne sais pourquoi, mais il me semble qu'il doit y avoir dans les angoisses de l'homme qui lutte contre la mort seul, sans une main à serrer d'une dernière étreinte, fût-ce même celle d'un inconnu, quelque chose de plus navrant encore que n'est l'agonie de celui qui succombe avec d'autres de ses semblables. Dans la *poussée*, rien de ce qui annonce la mort et y prépare : la plaine est éblouissante de blancheur, le vent souffle avec violence, mais presque sans bruit. Pour ajouter encore à l'amertume de sa dernière heure, c'est à quelques pas de son village, à quelques pas de sa maison, que l'infortunée victime, pleine de santé et de force peu d'instans auparavant, tombe pour ne plus se relever. Il ne se passe pas d'hiver sans que quelques terribles ac-

cidens de ce genre ne viennent jeter le deuil parmi les populations du Jura. Souvent on ne retrouve les corps que plusieurs jours après, et à moitié dévorés par les loups.

Joséphine connaissait toute l'étendue du danger; trop de ces lugubres histoires s'étaient passées dans le voisinage depuis qu'elle était au monde. Elle n'ignorait pas que, la veille encore, le maître d'école de Valempoulières avait été trouvé mort dans les neiges sur la route de Salins à Champagnole. Simon était à Champ-de-l'Épine depuis le matin : elle savait qu'elle n'avait qu'un mot à dire pour qu'il partît sans hésiter; mais ce mot, le prononcerait-elle? Si d'un côté elle se représentait Mélan réconcilié avec son père, la santé du vieillard subitement améliorée, rétablie peut-être par cet heureux événement, d'autre part son imagination lui montrait Simon aux prises avec la tempête et succombant à cette mort affreuse. Le curé lui avait recommandé d'attendre au lendemain, mais serait-il temps encore? Après être restée quelques instans près de son père, la pauvre fille revint sur la porte pour interroger de nouveau l'état du temps. La poussée était dans toute sa force; le vent prenait la neige à terre, la rejetait avec fureur contre le ciel, la balayait affreusement, comme il eût fait de la poussière des routes. Le chemin qu'elle avait frayé en revenant du presbytère était déjà complétement effacé. Si telle était la violence de l'ouragan au fond même du vallon, avec combien plus de fureur encore ne devait-il pas sévir en pleine campagne et sur les coteaux qui séparent Champ-de-l'Épine de Bas-du-Bois! Et la journée qui s'avançait! et la nuit qui approchait déjà! — C'en est fait, se dit tristement la jeune villageoise; il faut y renoncer pour aujourd'hui, pourvu qu'il ne soit pas trop tard demain!

Elle retourna au *poêle*, mais à peine venait-elle d'y rentrer, que le père Antoine se mit à prononcer d'une voix confuse d'abord, puis plus distinctement le nom de son fils. Joséphine regarda Simon; le jeune homme avait compris.

— J'irai, lui dit-il tout bas.

— Demain, Simon, répondit la jeune fille, fâchée sans doute d'être si vite obéie; il sera assez tôt demain. Si vous saviez quel *orval* il fait!

Mais déjà le jeune homme était hors de la chambre; Joséphine courut après lui pour essayer de le retenir, elle n'arriva sur la porte de la ferme que pour le voir s'élancer, tête baissée, au milieu de la tourmente. La neige tombait si épaisse, elle tourbillonnait avec tant de violence, qu'à peine avait-il fait dix pas, elle le perdit de vue. — Sainte vierge Marie, dit-elle en tombant à genoux, ayez pitié de moi et sauvez-le!

Jusqu'à Supt, tout alla assez bien pour l'intrépide montagnard. Il

mit, il est vrai, plus d'une heure pour un trajet de quelques minutes dans des circonstances ordinaires; mais il ne lui arriva pas une seule fois de faire fausse route. On ne voyait plus les chemins; si par momens on pouvait les reconnaître encore, ce n'était qu'aux prodigieux entassemens de neige qu'y avait jetés le vent, entassemens qui les rendaient tout à fait impraticables. A défaut de chemin, le jeune villageois se guida d'après les haies des champs et quelques arbres épars çà et là dans la campagne. Cinq heures sonnaient à Supt quand il y arriva; il hésita un instant, s'il ne s'arrêterait pas quelques minutes dans le village pour se reposer, car il avait eu de la neige tantôt jusqu'au genou, tantôt jusqu'à la ceinture, et ses forces commençaient à être sensiblement diminuées, mais il lui sembla qu'il ferait mieux de profiter des quelques instans de jour qui restaient, et il continua sa route.

C'était au-delà du village que l'attendait le péril. A peine avait-il dépassé les dernières maisons, qu'il prit trop à droite et s'engagea dans le chemin creux qui mène à la tourbière. La neige y était profonde de plus de trois pieds; il parvint cependant à s'en dégager après d'incroyables efforts, mais cette erreur de direction lui avait coûté des momens bien précieux. La nuit était venue, sombre, effrayante, une de ces nuits redoutées du voyageur égaré, même quand la tempête ne vient pas en accroître encore le danger et l'horreur. Pour surcroît d'infortune, la poussée sembla tout à coup redoubler de violence. La neige ondoyait autour de lui, comme les vagues d'une mer furieuse, elle marchait sous lui, elle se dressait contre lui, elle lui jetait à pleine poignée à la face sa poussière glaciale, l'enveloppant de tous côtés dans son sinistre tourbillon. Simon s'arrêta; immobile, appuyé sur son bâton, il écoutait si quelque bruit lointain ne viendrait pas lui indiquer la direction qu'il devait suivre. Rien que les hurlemens des loups que la faim et la nuit avaient chassés de la forêt. La peur commença alors à le saisir; il pensait à sa mère, à ses parens, à Joséphine, qu'il n'espérait plus revoir; de grosses larmes, qu'il essayait en vain de refouler, roulaient dans ses yeux. Les hurlemens des loups semblaient se rapprocher; il savait qu'il devait demeurer debout, s'il ne voulait pas devenir leur proie, que c'en était fait de lui, s'il s'asseyait ou tombait. De larges gouttes de sueur coulaient le long de son visage, sa vue s'était troublée, ses jambes faiblissaient; il allait tomber quand tout à coup, ô bonheur! un *Angelus* se fit entendre; la prière de Joséphine avait été exaucée. Le sentiment revint au jeune homme; il écouta, il reconnut le son de la cloche : c'était celle de Lemuy. Maintenant il pouvait s'orienter; ses forces revinrent avec son courage, il se remit en marche. A mesure qu'il s'avançait, la neige diminuait de profondeur, et il mar-

chait avec moins de peine. Il se trouva bientôt au sommet d'un monticule, et son cœur bondit de joie; à deux grands frênes qui y abritaient une croix gigantesque, il venait de reconnaître le monticule de la *Croix Girod;* il n'était plus qu'à quelques pas de Bas-du-Bois, il était sauvé!

A Champ-de-l'Épine cependant la soirée était bien avancée déjà. Le délire avait quitté le père Reverchon, qui semblait n'avoir plus pour tout mal qu'une extrême faiblesse; mais Joséphine n'était pas plus rassurée. Elle savait combien perfides sont ces *mieux* des dernières heures qu'accorde la nature au malade, soit pour adoucir, par un peu d'espérance encore, l'amertume des instans suprêmes, soit pour ménager au moribond le temps et le calme nécessaires pour régler ses intérêts de l'âme et du corps. Le sort de Simon ne l'inquiétait pas moins. Combien de fois, depuis son départ, n'était-elle pas venue sur la porte de la ferme pour examiner l'état du temps! La tourmente avait entièrement cessé; de l'ouragan de tout à l'heure, il ne restait plus que quelques légers nuages, au milieu desquels se jouait capricieusement la lune, dont la clarté était augmentée encore par l'éclat de la neige. Pourquoi donc Simon n'était-il pas de retour avec Mélan? Il y avait cinq heures au moins qu'il était parti, cinq heures pour un si court trajet! Il avait donc succombé en route; elle le voyait étendu dans la neige, luttant sans espoir contre des bandes de loups affamés. Cette idée l'affecta si vivement, que peu s'en fallut que sa douleur n'éclatât en présence même de son père. Elle sortit pour pleurer à son aise, mais à peine était-elle arrivée sur la porte de la grange, que deux individus se présentèrent à elle, couverts de neige, haletans, épuisés de fatigue. — Mélan, Simon! crie-t-elle en les embrassant avec fureur tous les deux. Les deux jeunes gens la suivent au *poêle*. Le père Reverchon demande ce que signifie tout ce bruit.

— Père, lui répond la jeune fille, c'est Mélan que je vous ramène; ne voulez-vous pas le recevoir?

— Mélan! dit le vieillard en se soulevant à moitié sur son lit; de quel Mélan veux-tu parler, Josète? J'ai eu un garçon de ce nom-là, mais je l'ai perdu. Je ne connais pas celui que tu veux dire. Qu'il approche cependant; on verra bien.

Mélan s'approcha la tête basse du lit du malade.

— Non, non, ce n'est pas là mon garçon, reprit le vieillard en s'animant de plus en plus. Mon garçon était honnête; il aimait son père, et aurait mieux aimé mourir que de lui manquer. Quelle ressemblance peut-il y avoir entre lui et celui que je vois là? Tenez, il faut que je vous dise son histoire, à celui-ci. Il avait pour mère la meilleure des femmes et pour père un brave homme, qui l'aimait par-

dessus tout. Qu'a-t-il fait, lui? Il a accablé sa mère de chagrins et empoisonné la vieillesse de son père. Comment se trouve-t-il ici? Qui l'a amené? Ne serait-ce plus ici une maison d'honnêtes gens?

L'œil du père Antoine était devenu étincelant de colère. Joséphine essaya d'intervenir et de parler pour Mélan.

— Tu as trop bon cœur, Josète, lui répondit le vieillard; tu ne le connais pas, toi; tu ne sais pas de quoi il est capable. Que dirais-tu d'un fils qui, voyant son père vieux et malade, voudrait l'abandonner pour se faire soldat? Que dirais-tu d'un fils qui, sachant que son père a un ennemi, donnerait la main à cet ennemi contre son père? Que c'est un mauvais garçon, n'est-ce pas, un enfant dénaturé! Encore si c'était là tout ce qu'il a fait! mais il savait que si ses parens étaient pauvres, ils tenaient tout de même à vivre en braves gens, et lui, qui s'est-il mis à fréquenter? ce mauvais fruitier. Il savait que son père avait en horreur la débauche, et n'a-t-il pas fallu qu'il allât parler à une créature comme la fille de cet Isidore! L'honnêteté, le salut de son âme, il ne sait pas ce que c'est. Dans quelques heures, dans quelques instans peut-être, jeparaîtrai devant Dieu; que mon mensonge se tourne contre moi, s'il n'a pas fait tout ce que je dis! Réponds, malheureux, l'as-tu fait, oui ou non?

— Je l'ai fait, répondit Mélan d'une voix si basse, qu'on l'entendit à peine.

— Et tu oses encore paraître devant moi! Ne t'avais-je pas défendu de mettre le pied dans cette maison? Que viens-tu y faire? Sans doute t'assurer où en est ma maladie. Va chez ton fruitier; rapporte-lui que tu m'as vu étendu sur mon lit, sans forces, n'ayant plus que quelques heures à vivre; n'oublie pas de lui dire que c'est toi qui m'as mis dans cet état-là; il te donnera sa fille en mariage. Vous vous valez bien, elle et toi.

— *Jeus-Maria!* mon pauvre Mélan! s'écria la mère Claude fondant en larmes.

— Ne soyez pas si dur, père, dit Josète; vous voyez combien il est repentant. Tenez, savez-vous d'où il vient dans ce moment-ci? De Bas-du-Bois, où il était chez Simon. Il a appris que vous n'étiez pas bien, et, malgré la *poussée*, il a voulu venir. Il a fait un bien mauvais temps dehors, allez, père; il y avait bien de quoi y rester, surtout par une nuit comme celle-là. Toute la faute est à ce mauvais fruitier; c'est lui qui l'a endoctriné. Si vous saviez la lettre que ce pauvre Mélan a écrite à notre curé et comme il se repent de ce qu'il a fait! Il y a de quoi pleurer rien que de la lire. Allons, père, pardonnez-nous; je ne vous ai jamais fait de chagrin, moi : eh bien, je vous demande en grâce de ne plus penser à tout ça.

— Josète a raison, ajouta Simon; si Mélan a eu des torts, c'est

qu'à son âge, que diable..... Père Reverchon, il faut pardonner.

Ces paroles des deux jeunes gens parurent faire quelque impression sur le vieillard.

— Je t'en prie, Josète, reprit-il avec moins de colère, ne me parle plus pour lui. Comme tu disais tout à l'heure, tu ne m'as jamais fait de chagrin, toi; je n'aurais peut-être pas la force de te dire non, et vois-tu, je ne peux pas, je ne dois pas pardonner. Ce serait mal fait; ce serait...

Le vieillard s'arrêta pour reprendre haleine. Soit fatigue, soit effet de son émotion, une pâleur mortelle s'était répandue depuis quelques instans sur son visage. Il s'apprêtait cependant à reprendre la parole, quand tout à coup, comme si Fanfan eût voulu, lui aussi, intercéder pour le pauvre jeune homme, un mugissement plaintif partit du fond de l'écurie et vint retentir jusque dans la chambre du poêle.

— Ils sont tous contre moi, dit le vieillard d'un ton dans lequel son émotion perçait malgré lui, tous jusqu'à Fanfan! Encore si j'étais bien sûr qu'il se repente... Dis-moi ce qu'il faut que je fasse, Josète; tiens, je ferai tout ce que tu voudras. N'as-tu pas dit qu'il fallait que je lui pardonne? Eh bien!... je ne peux plus parler,... la tête... Mon pauvre Mélan... Prenez garde, le fruitier!... Il veut me l'enlever... Les voilà qui l'emmènent...

Le vieillard s'était dressé par un mouvement fébrile sur son lit. Un dernier éclair jaillit de ses yeux, déjà à moitié envahis par la mort; ses bras s'agitèrent en avant, comme s'il eût voulu défendre son fils contre Gandelin. — Mélan! s'écria-t-il avec un accent désespéré; ce fut sa dernière parole. Joséphine et son frère le saisirent pour l'empêcher de tomber; mais l'âme était partie déjà, et le corps seul leur resta entre les mains.

— Malheur à moi! dit le jeune homme en se précipitant hors de la chambre, j'ai tué mon père!

V.

Quelques mois après ces événemens, Joséphine et Simon se rendaient à l'église du village pour recevoir la bénédiction nuptiale. Profondément affligée encore et de la perte de son père et de la fuite de Mélan, dont on n'avait aucune nouvelle, Joséphine avait résisté jusqu'à ce moment aux vives sollicitations de son *bon ami* et de la mère Claude, qui ne pouvait comprendre qu'une fille refusât, quand elle *trouvait,* et dans des conditions aussi avantageuses; mais M. de Grailly ayant déclaré, bien plus par intérêt pour la famille que par tout autre motif, qu'il ne permettrait pas que sa ferme restât

en souffrance faute d'un homme à la tête de l'exploitation, elle dut céder et se laisser, selon la coutume, acheter par Simon le bonnet et le *mouchoir* de noce. Isidore n'eut pas le dépit d'être témoin du bonheur des deux jeunes époux. Le lendemain même de la mort du père Reverchon, une vive réaction s'était manifestée dans le village contre Michoulier et lui. Repoussé par tout le monde, même par ses anciens amis, Gandelin avait été forcé de quitter Chapois, emmenant avec lui Floriane. Qu'est-il devenu? On affirme l'avoir vu contrebandier à Mouthe. Quant à Floriane, sans que nous puissions dire comment ni par quelle entremise, elle a pris, il y a quatre ans, à Poligny, le voile des sœurs du Saint-Esprit; on a vanté son dévouement lors du dernier choléra.

Je montai au Suchet l'été dernier. Cette montagne est, comme on sait, une des plus élevées de la chaîne du Jura. Parti de Jougne vers une heure du matin avec un guide, j'arrivai au chalet supérieur quelques instans avant le lever du soleil. Du *Faulhorn* ou du *Pic du midi de Bigorre*, l'œil embrasse un horizon plus varié et plus étendu, mais la vue dont on jouit du sommet du Suchet ne le cède à aucune autre en grandeur et en sévère beauté. A vos pieds étincellent les lacs de Genève et de Neuchâtel, tandis que se dressent devant vous, dans leur fière et resplendissante majesté, les grandes Alpes savoisiennes et bernoises. Après avoir longtemps contemplé cet imposant spectacle, je rentrai au chalet. Les *armaillis* étaient à prendre leur repas du matin. Seul, l'un d'entre eux, au lieu de déjeuner comme ses camarades, était assis dans un coin de la salle, un livre à la main, et paraissait plongé dans de profondes et pénibles méditations. Sa physionomie me frappa : il me semblait avoir vu déjà ce visage, mais plus jeune, plus ouvert, moins assombri. Au bout de quelques minutes, mes souvenirs étaient fixés. Je m'approchai du jeune homme. — Mélan! lui dis-je à voix basse. — Le pauvre garçon tressaillit, me regarda, et, se levant précipitamment, s'enfuit de la chambre. Le livre était resté ouvert; c'était une de ces bibles suisses qu'on trouve partout dans les chalets. Je la pris, et à l'endroit même où un instant auparavant se fixaient les yeux du pauvre exilé, je lus cette malédiction du livre des *Proverbes* contre les mauvais fils : « Que l'œil qui insulte à son père et qui méprise l'enfantement de sa mère soit arraché par les corbeaux des torrens! »

CHARLES TOUBIN.

LE SIÉGE

DE VALENCIENNES

ÉPISODE DE L'HISTOIRE MILITAIRE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Vers la fin de l'automne de 1854, j'avais transféré mon quartier-général à Valenciennes. Le temps était froid et triste; le soleil ne projetait plus ses rayons que rarement sur les prosaïques labourages du Hainaut; les arbres secouaient leurs dernières feuilles, et les rossignols de la forêt de Raismes avaient perdu leur voix. Les promenades aux environs, dans les champs de colza, sur les grandes routes de Condé ou de Douai, toutes noircies de charbon et encombrées par des voitures pleines de betteraves, me parurent bientôt dépourvues de charme. Peu égayé par l'aspect de ces paysages monotones, je me repliai sur moi-même, résolu à chercher ailleurs que dans le spectacle de la nature le moyen d'ajouter quelque attrait à ma nouvelle résidence. Je rends hommage au progrès industriel merveilleux dont le département du Nord est devenu le théâtre depuis quelques années, et m'en réjouis volontiers comme bon citoyen. Cependant, l'avouerai-je? lors de mon arrivée dans notre Newcastle français, je ne me trouvai pas du tout porté à visiter les manufactures de sucre indigène, à parcourir les forges ou les usines, ni même à descendre dans les fameuses mines de houille. Peu soucieux d'interroger les secrets de leurs abîmes, je me sentais bien autrement entraîné à demander aux bastions de la vieille ville flamande quelques souvenirs d'une de ces sanglantes affaires de guerre dont ils ont été si souvent les témoins.

Trois époques distinctes, mais chacune d'un immense intérêt, se partagent l'attention de l'historien militaire dans ses études rétrospectives sur Valenciennes; elles sont caractérisées par trois siéges célèbres que soutint successivement cette ville, exposée par sa situation géographique aux incessantes vicissitudes de la guerre : j'entends parler du siége de 1557 lors de la célèbre insurrection des Flandres, de celui de 1677 par Louis XIV durant les négociations pour la paix de Nimègue, et enfin du terrible siége de 1793. Étudier et raconter avec détails l'un de ces grands événemens militaires, entre les occupations du camp et l'espoir d'une guerre prochaine, n'était-ce pas la meilleure manière que je pusse imaginer de passer mon temps à Valenciennes? Je me mis sans retard à l'œuvre.

Les sévères figures du Taciturne et du duc d'Albe, la ligue des *gueux*, les luttes implacables de religion, l'inquisition aux prises avec la liberté, tout ce qu'il y eut de coloré et de dramatique dans les faits de cette époque mémorable offrait, on en conviendra, bien des séductions à un fanatique du XVIe siècle tel que moi. Je ne m'arrêtai pas cependant à la vue du sac et du pillage de Valenciennes par le sire de Noircarme, général des armées de Mme la Gouvernante (1), et je me refusai même à rechercher le nombre et les noms des pauvres magistrats huguenots que les Espagnols pendirent aux portes de la ville en cette circonstance après l'avoir livrée au pillage.

Deux siècles plus tard, en 1793, Valenciennes avait offert un autre spectacle, qui avait aussi sa grandeur : les patriotes et la garnison de cette énergique cité avaient opposé une résistance héroïque à une armée de cent mille Autrichiens, Anglais et Hanovriens, qui payèrent chèrement leur victoire (2). Dans ces scènes de carnage et d'incendie poétisées par le noble amour de l'indépendance, et dont on ne vit la fin qu'après la signature de la plus honorable capitulation, il y avait bien de quoi exercer la verve d'un écrivain. Je renonçai pourtant à raconter le siége de 1793, me rapppelant que M. de La Pommeraye l'avait raconté dans les plus grands détails. En définitive j'ai mieux aimé écrire le récit d'un des plus brillans et des plus heureux coups de main de nos anciennes armées que l'histoire d'un échec essuyé par nos soldats, quelque héroïque qu'il ait été d'ailleurs. Obligé d'opter, j'ai préféré la gloire des mousquetaires à celle des gardes wallones, et j'ai choisi pour sujet la prise de Valenciennes par le roi de France en personne, le 17 mars 1677, après huit jours seulement de tranchée ouverte. J'espère qu'on trouvera

(1) Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, sœur naturelle de Philippe II, roi d'Espagne.

(2) La ville fut reprise un an après sans coup férir par les Français, que commandait le général Schérer.

que j'ai eu raison (1). Dois-je ajouter ici que les militaires, préoccupés de la guerre d'Orient, se sentent portés plus que de coutume peut-être à étudier l'histoire des siéges célèbres? Aujourd'hui tout le monde en France parle de tranchées, de parallèles et de bastions. On pardonnera donc à un général de cavalerie de s'être fait officier du génie pour un moment.

I.

L'année 1676 avait été glorieuse pour Louis XIV : Condé pris le 25 avril, Bouchain le 10 mai, Aire le 31 juillet, la levée du siége de Maëstricht, défendue par le brave Calvo, enfin la victoire navale de Messine, remportée par le duc de Vivonne et Duquesne sur l'illustre Ruyter, qui y fut blessé mortellement, tels étaient les brillans résultats de la campagne. Comme ombre au tableau apparaissait cependant sur les bords du Rhin la prise de Philippsbourg (2), effectuée après quatre longs mois de siége il est vrai, mais qui n'en était pas moins un échec. Au regret que le roi devait en éprouver se joignait dans son esprit une déception plus vive peut-être : Louis XIV avait manqué l'occasion, la seule qu'il eut jamais dans sa vie, chose singulière, de livrer une bataille, et cela contre l'armée hollandaise et espagnole, commandée par le prince d'Orange en personne. Le 30 avril 1676, toute cette armée l'attendait rangée sur le glacis de Valenciennes. Si l'histoire dit vrai, les deux souverains brûlaient d'en venir aux mains. Le duc de Villa-Hermosa détourna Guillaume de cette pensée, et Louis XIV se rendit à l'avis de la majorité de ses maréchaux, qui le suppliaient de ne pas attaquer les lignes ennemies (3); mais les journaux hollandais, qui ne laissaient échapper aucune occasion de railler le grand roi, ne perdirent pas celle-là : ils prétendirent méchamment que Louis XIV ne s'était pas fait beaucoup prier pour renoncer à livrer bataille. Parmi les raisons qui tendent à me faire croire néanmoins qu'il en avait un désir réel, — sans citer, bien entendu, ni les correspondances de la cour, ni *le Mercure galant* de l'époque, — je ferai remarquer que le maréchal de La Feuil-

(1) A Valenciennes, tel est l'effet produit par cette vigoureuse action de guerre, que les impressions plus récentes du dernier siége y sont presque oubliées. L'étonnement de Louis XIV à la vue de sa *maison rouge* maîtresse par surprise de la place assiégée, où le grand roi ne s'attendait pas à entrer avant vingt jours, est une de ces anecdotes tout à fait locales qu'on ne manque pas de raconter aux étrangers de passage dans la ville.

(2) Le duc de Lorraine, fier de la prise de Philippsbourg, comptait si fort que l'Alsace lui était ouverte désormais, qu'il avait fait écrire sur ses étendarts : *Aut nunc aut nunquam* (aujourd'hui ou jamais)!

(3) Guillaume s'était retranché *sur la contrescarpe*, suivant l'expression alors en usage.

lade, ce courtisan accompli, appelé à donner son avis dans le conseil (1), soutint seul et avec persévérance l'opinion de son maître, dont il avait certainement su pénétrer la véritable pensée.

Quoi qu'il en soit, il paraît que les piqûres des gazettes hollandaises blessèrent au vif Louis XIV, qui jura de prendre bientôt quelque éclatante revanche sur les lieux mêmes. Ses armes, si heureuses en général avec les places fortes de Flandre, avaient moins brillé devant Valenciennes. Sans doute il s'était rendu maître en fort peu de temps de Condé, et notamment de Bouchain, à la barbe de l'ennemi, en présence de l'armée hollando-espagnole et du prince d'Orange, qui la commandait, sans que Guillaume eût tenté de s'y opposer; mais le grand roi avait toujours sur le cœur le désastre de 1656, alors que Condé et les Espagnols forçaient les lignes du maréchal de La Ferté-Senecterre, le faisaient prisonnier, et auraient infailliblement détruit l'armée française, qui assiégeait Valenciennes, sans le talent et les efforts de Turenne. Les débris de nos troupes furent sauvés, mais le siége fut levé (2).

A ces considérations d'amour-propre s'en joignaient d'autres d'un ordre politique plus sérieux. Le maréchal d'Estrades, chargé avec MM. de Croissy et d'Avaux (3) de suivre les négociations pour la paix de Nimègue, avait écrit au roi qu'afin de rendre les plénipotentiaires des états de Hollande moins intraitables, il était de toute nécessité que sa majesté s'emparât encore en Flandre de quelques places importantes (4), et Louis XIV, qui voulait sérieusement la paix, arrêta dans sa tête qu'à la campagne suivante Saint-Omer, Cambrai et Valenciennes, les trois villes les plus considérables de l'ennemi, seraient en son pouvoir. Disons-le à la gloire de ce grand prince, les succès de ses armées en 1677 dépassèrent tout ce qu'on en pouvait attendre; à la prise de ces trois places vint se joindre la brillante victoire de Cassel, et tout cela ne dura guère plus de six

(1) Le conseil se tint à cheval devant la ligne. Les détracteurs de Louvois prétendent que ce ministre fut pour beaucoup dans la résolution que prit le roi, et cela par crainte d'une bataille, toujours plus périlleuse qu'un siége, où l'on peut se mettre souvent à couvert.

(2) Don Juan d'Autriche et le comte de Fuen-Saldagne avaient des commandemens dans l'armée de Condé. Le duc de Bournonville défendait Valenciennes pour les Espagnols. Le maréchal de La Ferté fut racheté par le roi l'année suivante.

(3) Le duc de Vitry malade était venu mourir à Paris.

(4) Plus tard le maréchal d'Estrades écrit à Louvois, le 9 mars, de Nimègue : « Le siége des deux grandes places que le roy fait en même tems (Valenciennes et Saint-Omer, — le roi avait toutefois abandonné pour le moment le siége de la seconde) cause bien de l'épouvante aux gens de ce pays-ci, et cela ne peut produire que de très bons effets et donner sujet de se moquer des impertinentes propositions, etc. » — J'emprunte cette citation et plusieurs autres qui trouveront place dans cette étude à la précieuse collection de documens manuscrits conservés à la bibliothèque du ministère de la guerre.

semaines. Dans cette occasion, le roi dit à Racine et à Despréaux : « Je suis fâché que vous ne soyez pas venus à notre dernière campagne, vous eussiez vu la guerre, et votre voyage n'eût pas été long ! » Racine répondit : « Votre majesté ne nous a pas donné le temps de faire nos habits. »

Habilement secondé par Louvois, le roi sut mettre tant de secret et d'adresse dans les préparatifs de la campagne, que les approvisionnemens étaient faits, les ordres donnés, Valenciennes investie complétement, avant que l'ennemi eût découvert le point qu'il avait à défendre, de telle façon même que le prince d'Orange s'attendait encore, lors de l'investissement de Valenciennes, à voir l'armée française assiéger Mons. M. de Nancré, qui observait cette dernière ville, mandait à Louvois : « Soyez sans préoccupations de ce côté, on n'enverra pas de troupes de Bruxelles pour secourir Valenciennes; ils les réservent pour Mons, où ils disent qu'ils prendront leur revanche. » Le maréchal d'Estrades écrivait aussi de Nimègue au ministre : « Je vois peu d'apparence à la marche de l'armée des états vers Valenciennes; leur cavalerie est toujours dans le pays de Couhe et de Ravenstein, nourrie par les paysans, ce qui fait crier le pays de Gueldre... Mon *amy* (1) me mande même qu'on va eslargir les quartiers de la cavalerie depuis Indhoven jusqu'à Bar-le-Duc. »

Louvois a joué un grand rôle dans tous les événemens importans de l'époque la plus glorieuse du siècle de Louis XIV; mais sa part d'action a été surtout considérable dans l'épisode historique dont je m'occupe aujourd'hui. Il est donc nécessaire, avant d'entrer dans le récit du siége, de dire quelques mots de l'homme qu'on voit figurer au premier plan dans les divers incidens de ce drame militaire. Les documens exacts sur Louvois sont assez rares. Pour le connaître, on est forcé de recourir aux mémoires et correspondances de la fin du XVIIe siècle, dont les auteurs, il faut le dire, sont en général plutôt les ennemis déclarés que les panégyristes de ce célèbre ministre. Ces témoignages passionnés s'accordent néanmoins sur quelques points essentiels; je m'efforcerai d'en dégager la vérité.

Doué d'une santé vigoureuse et d'une grande activité, François-

(1) Cet *amy* était, à ce qu'il paraît, un personnage fort utile dont le maréchal d'Estrades, dans sa correspondance, vante fort souvent l'habileté, et dont le roi appréciait assez les services pour les rémunérer. Louvois écrit au maréchal, du camp devant Valenciennes, le 4 mars : « ..... J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 9 de ce mois... Je vous ay déjà mandé que le roy étoit fort content de votre *amy*, et que pour l'exhorter à continuer à vous écrire, sa majesté vouloit bien lui donner 200 écus par mois. Je vous supplie de l'exhorter à vous écrire le plus souvent qu'il pourra, et à vous informer de ce à quoy M. le prince d'Orange résoudra d'occuper son armée, et si l'on pense toujours au siége de Maëstricht, etc. » (Manuscrits de la guerre.)

Michel Letellier, marquis de Louvois, veillait à tout, pourvoyait à tout et n'oubliait rien. Ses portraits nous apprennent qu'il avait une grande taille, que sa figure était large, ses lèvres épaisses et ses traits sans distinction. Une aptitude merveilleuse pour le travail, une circonspection rare, formaient ses deux qualités dominantes. Il excellait dans l'art de conduire de front et avec succès les opérations militaires et les affaires politiques les plus compliquées. Sa discrétion était si connue, qu'un jour, sur le point de faire un grand voyage, il feignit de se laisser aller à en trahir le but : — Ah! monsieur, ne nous le dites pas, s'écria le comte de Gramont, nous n'en croirions rien! » On rendait justice aux talens de Louvois, mais il était généralement détesté (1). Son outrecuidance avait à la fin blessé Louis XIV lui-même, et le ministre était à la veille d'une disgrâce (2), lorsqu'il mourut subitement en 1691. Nonobstant l'affaiblissement certain de sa faveur à cette époque, son fils, le marquis de Barbezieux, lui succéda au ministère de la guerre, dont il avait obtenu la survivance depuis dix ans.

Louvois ne quittait que rarement le roi, et le suivait à l'armée, où ses attributions spéciales lui assignaient une place toute naturelle. Il joignait à ses fonctions de ministre celles de chef d'état-major général. Si, dans un siége, de fortes détonations se faisaient entendre tout à coup la nuit et annonçaient quelque sortie de la garnison, on voyait aussitôt Louvois paraître à la porte de sa tente ou de sa baraque, demandant des informations, et très souvent il se portait au feu pour prendre des renseignemens lui-même (3). Au camp, devant Valenciennes, il suffisait aux travaux les plus multipliés et les plus divers : il se tenait en rapports écrits avec M. de Quincy à Villiers, près Cambrai, avec M. de La Motte à Arques, avec le maréchal d'Hocquincourt à Péronne, avec M. de Calvo à Maëstricht, avec M. de La Coste à Charleroy, avec le maréchal d'Humières à Mézières-sous-Mons, et aussi avec MM. de Montal, de Nancré, lieutenans-généraux, etc. Sur tous ces points, il entretenait des correspondances en chiffres qui le mettaient continuellement au courant des desseins ou de la marche de l'ennemi. Toutes les opérations du siége proprement dit étaient soumises à son approbation : Vauban et M. Du Metz,

(1) « Cet homme était intraitable, farouche et malfaisant. » (*Mémoires* du marquis de La Fare.)

(2) On dit que Louis XIV fut outré de la proposition que lui fit son ministre de brûler la ville de Trèves; il n'avait pas oublié que l'incendie du Palatinat était dû aux conseils de Louvois.

(3) Voyez les *Mémoires* du sieur de Chambly-Laudrimont, autrefois capitaine au régiment de Navarre, ancien aide de camp de feu M. le marquis de Louvois. (Manuscrits de la bibliothèque de la guerre.) Ces détails ne concordent pas beaucoup avec ces paroles du marquis de La Fare : « Louvois, aussi craintif qu'insolent. »

lieutenant-général commandant l'artillerie, ne traçaient pas une ligne, n'armaient pas une batterie sans que Louvois eût été consulté. Ces occupations ne le dispensaient pas d'écrire sans cesse au maréchal d'Estrades à Nimègue, à M. Courtin (1) à Londres, et de recevoir de fréquentes dépêches de ces diplomates, tout cela indépendamment de ses courriers d'Espagne, de Sicile, d'Allemagne, etc., et enfin de sa correspondance particulière avec une foule de personnages différens.

Pour se rendre bien compte des occupations de cet homme laborieux, il faut lire dans la collection des manuscrits du ministère de la guerre les *minutes,* presque toutes écrites de sa main, relatives à tant d'objets différens. Louvois remplit souvent des fonctions militaires, telles que celles d'inspecteur général de l'artillerie par exemple, mais sans avoir jamais eu de position proprement dite dans l'armée. C'est Louvois qui introduisit l'usage de l'uniforme dans les troupes françaises, l'ordonnance qui l'établit est de 1670; les premiers uniformes des régimens d'infanterie étaient gris clair. Il donna à Louis XIV l'idée de l'hôtel des Invalides. Vauban lui avait enseigné l'art de la fortification (2). C'est par ce ministre que furent instituées les inspections générales de l'infanterie et de la cavalerie. Le premier il réunit un grand nombre de troupes sous les yeux du roi, dans des camps de plaisance où accouraient les officiers étrangers. Louvois créa aussi l'*ordre du tableau,* qui sans doute mettait un frein aux faveurs de cour, mais qui, en conférant des droits à l'ancienneté, retardait parfois la carrière des jeunes gens d'avenir. « Sous Turenne et Condé, écrivaient les auteurs de l'époque, il n'y avait pas d'*ordre du tableau,* et nos officiers n'en étaient pas plus mauvais pour cela. » N'en déplaise à Voltaire, je croirais difficilement qu'un sentiment de justice ait porté Louvois à constituer par cette ordonnance un droit à l'ancienneté des services; il n'avait qu'un but, c'était d'enlever encore quelques prestiges et quelques prérogatives à la noblesse de cour. Quant à voir dans Louvois un ministre à idées égalitaires ou démocratiques, suivant le sens que nous attachons au-

(1) Antoine Courtin, ambassadeur en Suède, puis nommé par le roi *son résident général vers les princes et états du Nord.* A cette époque, l'Angleterre n'était point en guerre avec la France. Cette puissance joua le rôle de médiatrice au congrès de Nimègue; elle y était représentée par M. Temple, un des ancêtres de lord Palmerston.

(2) Louvois eut toujours une prédilection particulière pour l'art de l'attaque et de la défense des places; il sut la communiquer à son royal maître. Louis XIV écrivait le 1er août 1676 à Louvois, qui était devant Aire, assiégée par le maréchal d'Humières : « Les grands siéges me plaisent encore plus que les autres. » Il voulait que le roi conservât les villes fortes dont il s'emparait. Turenne et Condé, craignant d'affaiblir l'armée en la répartissant dans des garnisons nombreuses, combattaient l'opinion du ministre, que Louis XIV adoptait presque toujours en définitive.

jourd'hui à cette expression, rien de moins fondé. Louvois avait pour principe (ce qui était incontesté d'ailleurs en ce temps-là) que tous les officiers devaient appartenir à la noblesse; il se montra tout simplement le continuateur des doctrines de Richelieu et de Mazarin, un nouveau niveleur de l'aristocratie au profit du pouvoir absolu, — procédé de flatteur, système de courtisan fatal aux royautés, qu'il séduit toujours et finit aussi toujours par perdre.

Malheur à l'homme qui s'était trouvé sur le chemin de Louvois ou qui avait marché sur ses brisées! Ceux qui volontairement ou à leur insu avaient provoqué en lui un mouvement d'irritation devaient s'attendre à des rancunes implacables. Les plus hardis, les plus puissans surent ce qu'il en coûtait d'entrer en lutte avec ce caractère indomptable. Il était mal avec Villars; il gêna tant qu'il put Turenne, qu'il n'aimait pas, et dont il laissa à dessein l'armée manquer de plusieurs choses nécessaires dans la campagne de 1675, où ce héros fut tué; il se vantait d'être le plus mortel ennemi de Lauzun; il fut, dans une occasion, dur jusqu'à l'insolence avec Catinat; il ne cessa de persécuter le vicomte de Lorges que lorsque cet officier-général lui eut fait sa soumission; c'est à ce prix qu'il obtint le bâton de maréchal. Louvois n'aimait à élever que des gens de peu ou des gens de condition qui se rendaient pour ainsi dire à sa discrétion. Si Louis XIV, jaloux de son frère, dit-on (1), pour sa victoire de Cassel, ne permit plus qu'il commandât en chef, à coup sûr Louvois fut pour quelque chose dans cette décision. Sans énumérer tous ceux qui furent poursuivis par la haine de ce ministre, disons ce que l'histoire ne lui pardonnera jamais : c'est d'avoir privé de tout commandement pendant plusieurs années, et cela après la retraite de Condé à Chantilly et la mort de Turenne, l'héritier des talens et de la gloire de ces deux grands capitaines, le maréchal de Luxembourg, qu'il fit emprisonner et voulut faire condamner à mort sous l'accusation ridicule d'*avoir fait un pacte avec le diable.* — Ce qui rend la chose plus odieuse, c'est que cela se passait au moment où Mme de Maintenon, avec qui, on le sait, Louvois n'avait pas craint

(1) Pour être juste envers Louis XIV, je crois devoir citer la lettre suivante qui semble en contradiction avec la pensée envieuse qu'on lui prête :

« *Au prince de Condé.*

« Du camp devant la citadelle de Cambray le 15 avril 1677.

« Mon cousin, c'est avec justice que vous me félicitez de la bataille de Cassel : si je l'avois gagnée en personne, je n'en serois pas plus touché, soit pour la grandeur de l'action ou pour l'importance de la conjoncture, surtout pour l'honneur de mon frère. Au reste je ne suis pas surpris de la joie que vous avez eue en cette occasion : il est assez naturel que vous sentiez à votre tour ce que vous avez fait sentir aux autres par de semblables succès. »

de lutter longtemps, régnait enfin sans partage sur l'esprit du roi, en un mot, à l'époque où les réactions religieuses, que Louvois n'avait jamais combattues, prenaient chaque jour plus d'extension. En résumé, Louvois était ce que nous appelons aujourd'hui un *vilain homme*. Tel qu'on le connaît cependant, on comprendra qu'il fût merveilleusement préparé à diriger tous les détails d'une grande action militaire comme celle qu'il nous reste à raconter.

C'est à la suite d'un hiver rempli par des fêtes magnifiques, destinées à mieux masquer les projets du roi, que Louvois partit secrètement de Saint-Germain, où était la cour; c'est le 1er mars 1677 qu'il arriva devant Valenciennes. Cette ville était dès lors une des plus fortes places des Pays-Bas. « C'était, dit un auteur contemporain, une grande cité, considérable par son commerce et fort peuplée. Les fortifications en étaient en bon état. L'Escaut et le ruisseau de Ronel, qui la partageaient en plusieurs endroits, en augmentaient encore la force par des inondations. » Le marquis de Richebourg, frère du prince d'Épinoy, était le gouverneur de cette place; il avait pour second le meilleur officier d'infanterie de l'armée espagnole, M. des Prés; selon *le Mercure Hollandais* de 1677, la garnison se composait de deux mille fantassins et de douze à quinze cents chevaux. Une partie de la bourgeoisie avait pris les armes sur la promesse d'une exemption d'impôts pendant douze ans. Toute l'Europe regarda l'entreprise de Louis XIV comme imprudente, surtout dans une pareille saison et par un temps abominable. Les ennemis, loin de s'en inquiéter, parurent s'en réjouir, ne doutant presque pas « qu'on n'y reçût un affront, ou qu'on n'y ruinât son armée (1). » Le fait est que, le jour où l'investissement de la place fut terminé, les bourgeois de la ville donnèrent « les violons » sur les murailles, dans l'intention évidente de railler et de défier les Français.

Valenciennes, au commencement de 1677, n'avait pas encore vu s'élever la citadelle qui la protége aujourd'hui. Cette citadelle, construite aussitôt après la prise de la ville, est l'œuvre de Vauban, qui dirigeait les travaux du siége en personne. Elle se trouve en arrière du front par lequel la place fut attaquée. La grande baie gothique, issue extérieure de cet ouvrage, dont le pont-levis traverse l'Escaut, servait, jusqu'à l'époque du siége, de porte à la ville même; elle conduit dans l'intérieur du *pâté,* espèce de construction massive, sorte de *ravelin* qui couvrait cette entrée importante. Le *pâté,* entouré d'un fossé plein d'eau venue de l'Escaut, a ses abords protégés par une *contregarde* revêtue, qui est elle-même précédée d'un *ouvrage couronné* d'un grand développement.

(1) « On regardoit, vu l'état de ses fortifications, l'attaque contre Valenciennes comme une témérité. » (*Mémoires* de Villars.)

Or à l'époque du siége cet *ouvrage couronné* ou *à cornes*, comme on dit à présent, était en terre et sans revêtement; sa gorge s'appuyait solidement d'ailleurs sur deux grandes demi-lunes, celle de droite baignée par l'Escaut, toutes deux percées d'embrasures et de meurtrières, avec vue sur le fossé, qui était pourvu de bonnes traverses, mais à sec.

Je ne dois pas oublier non plus deux demi-lunes, peu spacieuses d'ailleurs, qui, placées à cette époque en avant des deux demi-bastions de l'ouvrage couronné, en couvraient les approches. C'étaient les seules défenses de la place de ce côté. Quoique les lunettes et le fort Dampierre n'existassent pas alors, on voit cependant que ces fortifications n'étaient pas sans importance. Les traces du combat très vif qui se livra à l'entrée du *pâté* entre les mousquetaires et les défenseurs de cet ouvrage existent encore et sont faciles à reconnaître. Les balles ont fait sur la muraille de nombreuses et profondes marques, que j'ai regardées bien souvent en parcourant pied à pied l'itinéraire de nos intrépides soldats.

Après avoir décrit la place qu'il s'agissait de soumettre, il n'est pas hors de propos de jeter ici les yeux sur l'Europe au moment où commençait l'importante campagne de 1677, afin de nous rendre un peu compte du rôle qu'y jouait alors la politique respective des états. Le roi d'Angleterre et les amis de la dynastie des Stuarts nous étaient favorables. Dans le discours du trône, Jacques II s'était félicité de son rôle de médiateur à Nimègue. De leur côté, les orangistes le contrecarraient, bien entendu, et de leur mieux, sous ce rapport : c'était le parti de l'opposition dans les communes. Le pape Innocent XI, sympathique pour la France, avait envoyé à Vienne, en qualité de nonce extraordinaire, Ludovico Bevilacqua, patriarche d'Alexandrie, offrant de se porter médiateur entre les puissances catholiques. Néanmoins les Espagnols traînaient les négociations en longueur, car ils étaient pleins d'espérance sur les résultats d'une campagne prochaine (1). L'empereur et tous les alliés avaient promis d'envoyer encore sur le Rhin une armée plus puissante que les années précédentes. L'électeur de Brandebourg et le duc de Neubourg, qui s'étaient déclarés depuis quelque mois contre la France, avaient tenu des conférences à Wesel, où presque tous les ministres accrédités à Nimègue s'étaient rendus, et l'on y avait formé de si grands projets qu'on ne doutait pas du succès dès la reprise des hostilités. Ils comptaient que la chambre des communes anglaises, dont

(1) Les plénipotentiaires pour l'Espagne qui signèrent avec la France le traité du 17 septembre 1678 étaient le marquis de Las Balbaes et don Pedro Rouquillo. Le comte de Kinsky et l'évêque de Gurck, signataires du traité particulier du 7 février 1679, représentaient l'empire aux conférences de Nimègue.

la session était alors ouverte, et dans laquelle le parti anti-catholique exerçait dès cette époque une grande influence, forcerait Jacques II à déclarer la guerre à la France. En un mot, le moment d'abattre la grande puissance de nos armes était arrivé.

Informé de tous ces détails, Louis XIV, qui se doutait bien qu'après s'être emparés de Philippsbourg, ses ennemis feraient de grands efforts au début de la campagne qui allait s'ouvrir du côté de l'Alsace et de la Lorraine, résolut fort habilement de commencer de bonne heure ses opérations en Flandre, afin qu'après y avoir fait quelques conquêtes, il eût le temps d'envoyer en Allemagne des renforts de troupes (1). Au surplus tout engageait le roi à faire diligence; le 21 mars, quatre jours seulement après la prise de Valenciennes, M. de Perthuis écrivait de Courtray : « Il vient d'arriver douze mille Hollandais qui sont campés entre Gand et Bruges, près du canal. »

Jamais plan de campagne ne fut mieux conçu, plus soigneusement préparé, exécuté d'une façon plus brillante. Arrivé à la cense d'Urtubise, petite métairie tout près de Valenciennes, Louvois informait Louis XIV de l'investissement de la place, qui s'opéra avec la rapidité de l'éclair par les troupes de M. de Montal, lieutenant-général, et par celles du maréchal duc de Luxembourg. Louvois avait eu soin d'envoyer, comme de raison, des ordres aux gouverneurs des villes fortes pour pourvoir à la sûreté des passages et des routes que le roi et Monsieur devaient suivre pour se rendre à l'armée. Le maréchal d'Humières, chargé du commandement des troupes destinées à servir sous les ordres du duc d'Orléans, vint camper à Mézières-sous-Mons, et fit occuper les avenues de cette place, afin d'empêcher l'arrivée des secours qu'on chercherait à en tirer pour Valenciennes. Quelques extraits de la curieuse correspondance de Louvois nous le montrent fort préoccupé de cette pensée.

M. de Montal écrivait à Louvois le 1er mars, au Quesnoy, à huit heures du matin : « Monseigneur, je reçois votre lettre d'hyer au sujet des trois cents hommes de Saint-Sauve et du pain de munition. Je monte à cheval, et l'investissement sera exécuté comme vous l'ordonnez. » Le 1er mars aussi, le maréchal d'Humières rendait compte au ministre qu'il avait entouré Mons de manière à faire croire à l'intention des Français d'assiéger la ville, et cela dans la pensée d'empêcher les Hollandais d'envoyer du secours à Valenciennes. Le 2 mars, le marquis de Quincy écrivait de Villers qu'il avait pris des mesures analogues pour ôter à la garnison de Cambrai l'envie de jeter des renforts dans la place que se disposait à assiéger le roi.

(1) On sait de quelle manière le maréchal de Créquy remplissait les vues de Louis XIV dans le courant de l'année, et traitait l'armée du duc de Lorraine.

« Je me suis arrangé, dit-il, de manière à ce que l'ennemi ne pût traverser ni la Selle ni le Sauzet. » Ainsi Cambrai, Saint-Omer et Mons étaient serrées de très près par nos troupes; mais le roi n'en voulait réellement qu'à Valenciennes.

Louvois mandait à Louis XIV le 1er mars à quatre heures de l'après-midi : « Il n'est jusqu'à présent rien entré dans Valenciennes depuis les deux cents chevaux qui y pénétrèrent il y a quinze jours, et la place déjà est investie de tous côtés; l'on commencera la circonvallation plus serrée aussitôt que l'arrivée des pionniers donnera moyen de le faire. Il fait le plus effroyable temps qu'on puisse voir, et je crains bien que votre majesté ne puisse faire les journées qu'elle s'est proposées, particulièrement de Saint-Quentin au Casteau, et du Casteau icy. Si en arrivant au Casteau elle trouvait l'infanterie trop fatiguée, elle pourrait la faire aller au Quesnoy pour arriver le 5 icy (1). Je mande présentement à M. du Rencher d'envoyer à votre majesté quelqu'un au Casteau, le jour qu'elle doit s'y rendre, qui la puisse mener par le chemin qui sera praticable, et lui marquer par où elle pourra passer l'Escaillon. »

Si la lettre qu'on vient de lire prouve que Louvois pensait à tout, elle donne aussi de curieux détails sur l'état des routes et des communications dans notre pays à cette époque. Quelques lignes d'une lettre écrite par M. de Saint-Pouanges (2) à Louvois, et datée de Mauny le 1er mars, huit heures du soir, doivent encore être citées à ce propos. « Le roy est arrivé icy avec assez de peine, écrivait M. de Saint-Pouanges, et sans aucun bagage; la plupart des carrosses des courtisans sont demeurés par les chemins, et surtout celui de M. de Créquy. Pour le mien, il n'est pas demeuré; mais nous avons versé dans un penchant fort rudement. M. le chevalier de Nogent, qui était du côté que le carrosse est tombé, se plaint un peu de l'épaule, et moi de la tête.... » M. de Saint-Pouanges mandait encore au marquis de Louvois du Casteau-Cambrésis, 5 mars : « ..... Sa majesté fait estat de partir demain à la pointe du jour, et d'aller passer l'Escaillon à Bermirain; il ne sera point nécessaire que vous y fassiez préparer à manger pour sa majesté, parce que six chevaux de bast l'ayant suivie, ils arriveront assez tôt demain pour qu'on lui puisse accommoder à souper, sa majesté faisant estat de dîner à moitié chemin, etc. » Il paraît qu'en 1677 la manière de voyager en France ressemblait beaucoup à celle qui est d'usage en Afrique aujourd'hui.

Le roi était parti avec MM. de Schomberg, de La Feuillade et de Lorges. Le maréchal d'Humières ayant rejoint l'armée au camp de-

(1) Les journées de marche de l'infanterie étaient alors bien plus fortes qu'aujourd'hui.
(2) Fils de Colbert, cousin-germain de Louvois.

vant Valenciennes, où se trouvait déjà le duc de Luxembourg, le roi eut sous ses ordres pour le siége cinq maréchaux de France réunis (1). Le sol était encore partout couvert de neige, le temps affreux; mais on avait la certitude désormais que rien n'entrerait dans Valenciennes. L'ennemi n'était pas prêt à tenter quelque opération contre le camp français; assuré contre le dehors, l'investissement de la ville une fois terminé, le roi n'avait donc plus à s'occuper qu'à vaincre la résistance de la place. Or, ainsi que nous l'avons déjà dit, elle pouvait être envisagée comme très sérieuse.

Au mois de janvier précédent, le roi avait nommé lieutenans généraux pour servir en Sicile les marquis de Latour de Montauban et de Mornas. Quelques jours avant son départ, il fit une très grande promotion d'officiers-généraux pour la campagne de Flandre. Tous ces braves, illustrés par leur naissance et leurs services personnels, se distinguèrent plus tard dans nos armées, ou furent tués glorieusement sur nos champs de bataille. Quel que soit le drapeau de la France, nous devons être fiers du courage de nos soldats : ils se battirent aussi bien à Senef et à Fontenoy qu'à Fleurus et à Marengo; nos troupes faisaient aussi noblement leur devoir à Austerlitz qu'à la Moskowa; elles ne se conduisaient pas moins vaillamment à l'Alma et à Inkerman qu'elles n'ont combattu à Constantine et à Zaatcha. *Le Moniteur* est là pour enregistrer chaque jour les beaux faits d'armes de nos armées; il faut que l'historien, quand il le peut, rappelle aussi les belles actions de nos anciennes guerres, dont on perd si facilement la trace et le souvenir (2).

Aussitôt après l'arrivée du roi au camp on perfectionna les lignes,

(1) *Le Mercure Hollandais*, que j'ai été curieux de consulter, dit que l'armée française devant Valenciennes était composée de cinquante à soixante mille hommes, que la tranchée fut ouverte dans la nuit du 9 au 10 par trois mille travailleurs et soutenue par six bataillons de garde avec six escadrons.

(2) J'aime à rappeler ici les noms des officiers-généraux promus en mars 1677 par Louis XIV. Je m'estimerais heureux si, dans le fond de sa province, quelque pauvre gentilhomme, descendant obscur d'une des familles dont je parle, lisait avec émotion son nom reproduit ici. Voici les lieutenans-généraux nommés par le roi le 1er mars de cette année : — le prince de Soubise; les marquis de Genlis, de Joyeuse, de Rannes, de La Trousse et de Monclar; les comtes d'Auvergne, du Plessis, de Bissy, de Chazeron, de Montbron et de Gassion. Les maréchaux de camp furent : — le prince palatin de Birckenfeld; les marquis de Lambert, de Renty, de Schomberg, de Tilladet de Boufflers, de Quincy, de la Rablière; les comtes d'Ayen et de Broglio; les chevaliers de Fourbin et de Tilladet; MM. d'Albret, de Bocquemare, de Cezan, d'Ortys, de Pertuys, de Ranché, de Révillon, d'Aspremont, de Lançon, des Bonnets et de La Villedieu. MM. de Jonvelle et de La Fitte furent en même temps nommés brigadiers de gendarmerie. Les marquis de Nonnan, de Busenval de La Salle, de La Valette, de Montrevel, de Saint Gelais, du Bordage et de Livourne, ainsi que les comtes de Saint-Aignant, de Tallart, le chevalier de Grignan, et MM. de la Serre, de Saint-Rut, de Vivans, de Langallerie et de Cheverau, eurent le

on assigna les postes à l'armée, on réunit les officiers-généraux et l'artillerie au camp, où tout fut rendu successivement malgré les neiges et les glaces dont la terre était chargée. C'est le front situé entre les portes d'Anzin et de Tournay qui avait été choisi pour l'attaque (1). Le roi fit son entrée au camp le jeudi 4 mars. « Les courtisans, écrit Pélisson le 9, ont beaucoup souffert durant ces quatre ou cinq derniers jours, pas un n'ayant équipage, et le roy estant réduit lui-même à son simple carrosse pour lit. Les équipages commencèrent d'arriver hier, et l'abondance viendra peu à peu au camp, où déjà l'on ne manque ni de pain ni de fourrages... Le froid est très rude; on en a souffert particulièrement pendant deux nuits... Ceux qui ont accoutumé d'être en faction depuis trente ans disent n'avoir jamais vu rien de pareil. Le roy a très grand soin des soldats. Les courtisans font du mieux qu'ils peuvent à l'aide des fourrures et du feu. On applique partout des cheminées aux tentes, et l'on fait des écuries de paille et de boue pour les chevaux qu'on est asolument obligé de garder. »

Parmi les incidens de ces premiers jours du siége, il en est un fort honorable pour le nom de Nicolaï, que je me fais un plaisir de rapporter ici, d'autant que je ne le crois guère connu. Dans les rangs des mousquetaires, qui briguaient tous l'honneur de marcher à l'attaque des dehors de la place, figurait avec distinction Jean-Aimar de Nicolaï, fils de Nicolas de Nicolaï, premier président de la chambre des comptes, office des plus brillans et fort envié à cette époque. Le fils aîné du premier président, qui avait la survivance de l'office, venait de mourir à Paris; c'était le frère du mousquetaire. Le roi apprend la nouvelle de cette mort et fait appeler le jeune offi-

grade de brigadiers de cavalerie. Le roi promut en outre au grade de brigadiers d'infanterie les marquis de Nesle, d'Uxelles, de La Pierre, de Souvray; MM. de Ville-Chauvre, de Varennes, de Saint-André, de Phisfer, de Catinat, de Chimène et de Marans.

On lisait à ce propos dans *le Mercure galant* : « Tous ceux qui doivent remplir cette année ces grands emplois ayant esté nommés, le roy alla coucher à Compiègne le dernier jour de février. M. de Louvois estoit party deux jours auparavant comme un éclair qui devance la foudre. On n'a jamais veu une activité pareille à la sienne, et il conduit avec tant de prudence toutes les choses qu'il entreprend, qu'il ne faut pas s'étonner si le succès en est toujours si heureux. Sa grande application aux affaires, son extraordinaire prévoyance et ses soins continuels ont fait fleurir, pour les armées du roy seulement, les mois de may et de juin dès la fin de février. Cinquante mille hommes de cavalerie et d'infanterie ont trouvé toutes sortes de provisions, et surtout des fourrages, dans une saison peu avancée, dans un païs ruiné et sur des terres encore couvertes de neige. »

(1) J'ai sous les yeux une carte du siége, faite à la main et de l'époque, qu'a bien voulu me communiquer M. Dinaux de Valenciennes, le savant directeur des archives du Nord. Elle donne parfaitement idée des travaux de l'armée du roi. On choisit pour le front d'attaque celui d'Anzin, du côté de l'ouest et de la route de Douai : c'était le plus fort, mais le plus accessible.

cier auprès de lui; il l'informe du malheur de sa famille, lui ordonne de partir aussitôt afin d'aller consoler son vieux père, et, pour première consolation, lui assure la survivance qui vient de devenir disponible par la mort de son frère. Le jeune homme tombe aux pieds du roi et s'écrie : « Sire, dans quelque état que je serve votre majesté, elle ne peut pas vouloir que j'y entre déshonoré! » Louis XIV applaudit à ce noble sentiment, et Nicolaï, déjà premier président en herbe, fut le second, dit-on, qui entra en ville à l'assaut mémorable du 17, où il se couvrit de gloire (1).

II.

Après en avoir mûrement délibéré, il avait été décidé qu'afin d'enlever la couronne devant la porte d'Anzin, on embrasserait l'ouvrage par trois attaques. Celle de droite fut confiée à deux bataillons des gardes-françaises, celle de gauche à Picardie; enfin on relia ces deux attaques par une troisième, composée du 3e bataillon des gardes, mais cette attaque était fausse. Les parallèles et les boyaux de communication furent tracés pour cet objet.

Le roi plaça son quartier en avant de Famars, sur la rive gauche de la Rhonelle. Valenciennes était investie complétement, d'un côté par M. de Luxembourg à la rive gauche de l'Escaut, de l'autre par les troupes de M. de Montal à la rive droite; le corps du maréchal avait sa gauche à Saint-Saulve, le centre à Anzin, et la droite appuyée à l'Escaut, en avant de Saint-Léger. Le comte de Montal, à cheval sur la route de Mons, s'étendait de Saint-Saulve à l'Escaut, en contournant la ville, passant par Marly et se joignant par sa gauche aux quartiers du roi. Les corps des maréchaux d'Humières et de La Feuillade étaient établis autour de Famars. M. d'Humières, après son investissement simulé de la place de Mons, qui avait parfaitement réussi, était venu rallier l'armée royale le 11; il avait un fils qui servait dans les mousquetaires. Le maréchal de Schomberg était cantonné à Saint-Saulve, le maréchal de Lorges à Anzin. Le roi fit faire des ponts pour communiquer d'un quartier à l'autre. Cela n'était pas sans difficultés à cause des inondations de la Rhonelle et de l'Escaut. Quoiqu'il y eût beaucoup de neige et de glace sur la terre, il était continuellement à cheval, et par son exemple apprenait à ses troupes à mépriser les fatigues et les rigueurs de la saison.

C'est à l'entrée de la nuit du 9 au 10 qu'on ouvrit la tranchée. « Il est difficile d'ajouter quelque chose, dit un écrivain du temps,

(1) Celui qu'on reconnaît pour y être entré le premier est aussi un mousquetaire noir, le jeune de Beauvau de la branche de Tigny.

à la vigueur avec laquelle la place fut attaquée. Les troupes, animées par la présence du prince, travaillèrent aux tranchées avec une diligence incroyable malgré l'incommodité de la saison et tout ce qu'il y avoit de pénible dans ce travail, car après les grands froids les pluies survinrent en si grande abondance, et la terre étoit tellement imbibée, que les soldats et les sapeurs travailloient la plupart du temps dans l'eau jusqu'à mi-corps. »

Le succès si prompt qu'on obtint à Valenciennes fut dû sans doute à la vigueur de l'attaque, mais à ces deux circonstances aussi, que la place était serrée de près et les mesures si bien prises qu'elle ne put recevoir aucun secours durant le siége, qu'enfin les batteries et les palissades des dehors qu'on attaquait étaient ruinées par l'artillerie quand on donna l'assaut (1), — deux conditions, soit dit en passant, dont aucune n'est encore remplie pour la ville forte de Crimée que nous assiégeons en ce moment. Les communications de la place de Sébastopol avec l'extérieur ne sont ni coupées ni même gênées, et ses défenses, si je ne me trompe, n'ont pas encore été, au moment où je parle, notablement endommagées.

Le 10 et le 11, on commença les batteries; le 12, on les termina et perfectionna, sans travailler aux tranchées, qu'on ne reprit que le 13, et l'on fit des places d'armes. Il y avait alors vingt-huit pièces de prêtes; le 13, toutes les batteries étaient terminées. Elles étaient au nombre de douze, depuis le Noir-Mouton jusqu'à l'extrémité du faubourg Notre-Dame, armées d'environ soixante pièces : neuf batteries de canons, trois de mortiers. J'emprunte à la correspondance de Louvois quelques détails curieux sur ces premières opérations. M. Du Metz écrivait au ministre à une heure après midi :

« Les trois cents balles à feu et les six cents bombes sont à la batterie des mortiers, mesme qu'il y en a plutôt plus que moins; les mortiers sont tous sur leurs plate formes et prêts à donner l'aubade.

« Monseigneur, je feray faire ce soir, puisque vous me l'ordonnez, une salve de toute l'artillerie, pour avertir le roy qu'on tirera bientost les bombes; ensuite je ferai faire une seconde décharge, après laquelle on tirera les bombes et balles à feu.

« Il me semble, comme vous le disiez fort bien, monseigneur, que moitié bombes et moitié balles à feu, cela embarrassera davantage.

« Si M. de Vauban désire que l'on tire demain quelques bombes dans l'ouvrage à cornes, cela sera exécuté, et l'on recommencera demain les mêmes salves; l'on fera, suivant que vous l'ordonnez, plusieurs fausses amorces cette nuict, mesme l'on tirera quelques coups de canon aux endroits où les balles à feu auront fait leur devoir. »

(1) Les Français tirèrent en un seul jour treize cents coups de canon; les batteries de l'ennemi étaient presque entièrement démontées, lorsque le maréchal de Luxembourg donna le signal d'attaquer la contrescarpe.

« Du 15 mars. — Nous avons, M. de Vauban et moi, visité ce matin tous les endroits pour loger des pièces. Je fais travailler maintenant à trois batteries, l'une de huit pièces, l'autre de sept. L'on verra ce soir si l'on pourra loger quelques petites pièces dans le faubourg Notre-Dame. M. d'Augicourt et M. d'Allainville doivent être présentement sur les bateaux de cuivre (1) pour tâcher de reconnaître cela. Les ennemis ont ouvert des embrasures en bon nombre, tant sur la courtine que sur le cavalier (2). Je ferai tourner ce soir les embrasures de la batterie de huict pièces qui a ruiné la porte de Tournay (3) et la demy-lune qui est devant la porte, de manière que nous serons forts en canon contre le cavalier, et pourrons par ce moyen en venir à bout : c'est à quoi je vais m'attacher présentement, M. de Vauban m'ayant fait remarquer que le reste était suffisamment ruiné. »

La maison de Vauban est indiquée sur la carte du siége à six cent cinquante mètres environ en arrière de l'église d'Anzin, et à huit cents mètres du chemin couvert de la demi-lune de droite de l'ouvrage couronné. C'est de ce lieu, et à la faveur d'un rideau ou pli de terrain qui s'étend jusque assez près de la contrescarpe, qu'on ouvrit la tranchée, dans la nuit du mardi 9, et que fut fait le premier essai de l'attaque de gauche. Les batteries d'Allainville, de Ribergenne et de Saint-Hilaire furent établies de ce côté contre la lunette du Noir-Mouton, la porte de Tournay et le Grand-Cavalier, qu'elles eurent bientôt ruinés. On ajouta encore, en rabattant un peu vers la droite de l'ouvrage attaqué, trois batteries, — l'une particulièrement destinée à labourer le fossé de la face de la couronne et à en détruire les palissades.

Du côté de l'attaque de droite, on chemina d'une manière analogue en échelonnant six batteries successives de trente-cinq canons et mortiers en tout. Les cheminemens enveloppaient la gauche de l'ouvrage couronné, et l'artillerie battait de très près la deuxième demi-lune, la porte d'Anzin, qu'une des batteries voyait tout à fait à découvert, et un bastion du corps de place. Tous ces travaux furent poussés vigoureusement jusqu'à la nuit du 16.

Le journal du siége rédigé par Pélisson nous a laissé sur l'emploi des six jours qui précédèrent cette nuit quelques indications que je me bornerai à résumer (4). — Le mercredi 10, la première garde de tranchée fut montée par le comte Magalotti, lieutenant-général; le comte de Saint-Géran, maréchal de camp; M. de Rubantel, brigadier; le marquis de Dangeau, aide de camp du roi; M. de Jonvelle, briga-

(1) Le faubourg était inondé.

(2) Les cavaliers ont des dimensions considérables dans la plupart de nos places du nord de la France, et deviennent, quand ils sont armés, des réduits très forts.

(3) La porte de Tournay et sa demi-lune étaient à l'extrême gauche du front d'attaque. Le fort du Noir-Mouton les précédait; on l'avait enlevé, et l'on s'y était logé.

(4) Voyez la *Gazette de France* et *le Mercure galant*.

dier de cavalerie. Le maréchal de Schomberg commandait en chef les travaux. On fit plus de six cents mètres de cheminement. — Le jeudi 11, la seconde garde fut commandée par le maréchal de La Feuillade. On avança beaucoup, et l'on fit des places d'armes. — Le vendredi 12, la seconde garde fut relevée par M. le duc de Luxembourg. Le soir, la garnison abandonna l'ouvrage du *Noir-Mouton*. — Le samedi 13, M. le maréchal de Lorges commandait la garde en chef. Le canon et les carcasses firent grand mal à l'ennemi; on insulta une redoute et l'on s'empara de l'inondation du faubourg Notre-Dame. L'ennemi brûla tout le faubourg de Cambrai. — Le dimanche 14, la garde fut montée sous le commandement de M. le maréchal d'Humières, qui venait d'arriver. Le canon fit beaucoup de ravages, on construisit de grandes places d'armes. Les carcasses mirent le feu à plusieurs maisons; elles étaient remplies de grenades et de canons de mousquet chargés de balles; leur feu brûlait dans l'eau et ne pouvait s'éteindre.

Jusque-là, l'ennemi n'avait pas fait de sortie; les travaux d'attaque étaient soutenus par des forces considérables de cavalerie. Quelques gardes françaises avaient été tués, on ne comptait que trois ou quatre officiers blessés, ils appartenaient au régiment du roi. Le 13, on continua de battre épouvantablement la ville depuis huit heures du soir jusqu'à minuit. Pendant ce temps, on jeta plus de cinq cents bombes, sans compter les boulets de canon, qui étaient aussi fréquens que la grêle. Avant la minuit, l'ennemi occupa la petite redoute ou tourelle des grands moulins du faubourg Notre-Dame. Toute cette nuit et le jour suivant, ce fut un triste spectacle de voir les bourgeois effrayés transporter leur famille et leurs meubles d'un bout de la ville à l'autre. Le 14 au matin, on députa un exprès vers M. le duc d'Aremberg, grand bailli du Hainaut et gouverneur de Valenciennes, résidant à Mons, « pour l'informer de l'état de la place et de la manière dont les assiégeans la traitoient (1). »

La sixième garde fut montée, le lundi 15, par M. le maréchal de Schomberg, M. le duc de Villeroy, lieutenant-général; M. le prince palatin de Birckenfeld, de la maison palatine, maréchal de camp; M. le marquis de Montrevel, brigadier de cavalerie; M. le marquis de La Pierre, brigadier d'infanterie, et M. le marquis d'Arcy, aide de camp du roi. On arriva à moins de cinquante pas de la contrescarpe. M. de Sainte-Catherine, officier distingué d'artillerie, fut tué d'une balle au front, en regardant par une embrasure. Ce même

(1) J'emprunte ces détails au « Journal de Henry de Hennin, bourgeois de Vallentiennes, sur le siége de la ville emportée d'assaut par l'armée victorieuse de Louis XIV, roy de France et de Navarre, le 17 de mars 1677. » — Ce manuscrit est en la possession de M. ..., conseiller à la cour d'appel de Douai.

jour, au matin, « M. Biumy, capitaine au régiment de Sylva, fut blessé à la tête d'un coup de mousquet, dont il expira peu d'heures après, et M. de Saulx, enseigne dans le régiment de M. le comte de Solre, fut tué à la couronne. Après midi, M. Schoot, capitaine dans le régiment allemand de M. le baron de Mernich, y reçut aussi une blessure à la tête, qui lui causa la mort quelques jours après. Trente cavaliers, commandés par M. Sancto, capitaine, firent une sortie jusqu'au camp des ennemis, par Marly, où ils laissèrent quelques fantassins pour être soutenus dans leur retraite. Ils y tuèrent et blessèrent vingt Français. La fin principale de cette sortie était de faire passer un courrier avec des lettres d'importance (1). » Ce jour-là aussi, le fils de Mme de Sévigné, allant avec sa compagnie de gendarmes-dauphin porter des fascines pour les travaux, eut le talon de sa botte emporté d'un coup de canon.

Le mardi 16, M. le maréchal de Schomberg et les officiers-généraux de la garde précédente furent relevés par M. le maréchal duc de La Feuillade; M. le comte de Montbron, lieutenant-général; M. Stoup, maréchal de camp; M. le marquis de Revel, brigadier de cavalerie; M. le marquis d'Uxelles, brigadier d'infanterie, et M. le prince d'Elbeuf, aide de camp du roi. Ce jour-là, on avança considérablement les batteries de mortiers; la tranchée, étendue en trois branches, environna complétement l'ouvrage qu'on voulait enlever, et l'on fit des places d'armes assez grandes pour mettre un bon corps de fantassins à couvert. L'infanterie ennemie tout entière se trouvait dans les dehors, la cavalerie restée en ville, où les bourgeois avaient relevé tous les postes. Un officier espagnol, déserteur, vint vers midi porter au camp français la nouvelle que la garnison de la place était tout à fait insuffisante pour son étendue. Cependant on n'attacha que peu de foi à ce rapport, qui parut suspect. — La ville, dit cet officier, est d'ailleurs abondamment pourvue de vivres et de munitions de toute espèce, et ne manque pas de pompes, qu'on emploie au mieux pour éteindre les incendies. — Un autre déserteur se rendit dans la soirée et rapporta que, la nuit précédente, le comte de Solre était parvenu à entrer dans Valenciennes en traversant l'inondation à la nage malgré le feu des fusiliers de l'armée royale, mais qu'ayant été pris par le froid il se mourait, et qu'on lui avait déjà porté le saint-sacrement (2). « C'est, dit Pélisson, une belle action à ce seigneur, qui a déjà perdu Condé, et, comme on dit, plus

(1) *Journal d'un bourgeois de Vallentiennes.*

(2) On lit dans le *Journal d'un bourgeois de Vallentiennes :* « Le 8, à deux heures du matin, M. le comte de Solre, colonel du régiment d'infanterie de ce nom, accompagné d'un enseigne et de deux guides, entra dans la ville après avoir franchi les prairies inondées malgré l'extrême froidure de la nuit. »

de 50 mille livres de rentes dans le service du roy d'Espagne. » Au surplus la nouvelle était fausse, car le comte de Solre fut fait prisonnier dans l'ouvrage couronné à l'assaut, en même temps que le comte de la Tour-Taxis.

Ce même jour, que se passait-il en ville? « Le 10, environ à trois heures du matin, il arriva un courrier de Bruxelles avec une lettre écrite le 3e de mars par M. le duc d'Aremberg à M. le marquis de Richebourg, qui contenoit l'ordre d'exhorter les soldats et bourgeois à se défendre généreusement, avec la promesse d'un prompt et puissant secours. Sur les trois heures du matin, le comte de la Tour-Taxis parvint aussi à pénétrer avec trois autres officiers de distinction. Un trompette de M. de Louvois étant venu parler à M. le commandant, il ne voulut pas l'écouter. » Il s'agissait d'une réclamation qui semblerait singulière aujourd'hui, mais qui, à ce qu'il paraît, était dans les usages militaires de ce temps-là. Un courrier porteur de dépêches était attendu au camp du roi, on craignait qu'il n'eût été enlevé par l'ennemi, et Louvois écrivait en même temps au gouverneur de Valenciennes et à don Pedro Zavala, commandant à Mons, pour avoir des nouvelles de son courrier et prier qu'on le lui renvoyât (1).

Tout marchait à souhait, les troupes de l'attaque étaient logées sur la contrescarpe, les défenses des deux demi-lunes en avant de l'ouvrage couronné avaient été si bien ruinées par les feux courbes de M. Du Metz, que les assiégés, retirés dans cet ouvrage, avaient renoncé à le garder. Quant aux frises et aux palissades du fossé, elles étaient hachées, et les talus des faces de la couronne (non revêtue d'ailleurs, comme on sait) avaient, grâce à l'éclat des projectiles creux de l'attaque, perdu une bonne partie de leur raideur. Un conseil de guerre fut tenu, présidé par le roi, où l'on délibéra sur ce

(1) Des conventions ou cartels analogues avaient été échangés pour d'autres motifs, ainsi que le témoigne la note suivante de Louvois :

« Mémoire de passeports que M. Lefébure est prié de demander à M. le duc de Villa-Hermosa :

« Vingt passeports pour les pourvoyeurs et marchands de vin de la maison du roy, chacun pour deux chariots, six chevaux de bât, six bas officiers de la maison de sa majesté, et dix cavaliers d'escorte, pour pouvoir aller, tant de jour que de nuit, de l'armée dans toutes les villes et plat pays de l'obéissance du roy, et par le plat pays d'Espagne; lesdits passeports bons pour dix mois.

« De la même teneur pour les pourvoyeurs et marchands de vin de Monsieur, etc.

« Six passeports pour les pourvoyeurs de M. le marquis de Louvois, chacun pour un chariot, quatre chevaux de bât, quatre valets à cheval et six cavaliers d'escorte.

« Deux pour M. de Saint-Pouanges, pour un chariot, deux chevaux de bât, deux valets à cheval et six cavaliers d'escorte. » — Du 3 mars 1677.

Les chefs des armées belligérantes se faisaient, comme on voit, de petites galanteries, tout en échangeant des boulets de canon.

qu'il y avait à décider pour l'assaut. Vauban ouvrit l'avis de faire l'attaque en plein jour, contrairement aux précédens, et contre le sentiment général, en opposition notamment avec l'opinion de Louvois et de Louis XIV. « Tout le monde pensoit que la terreur et la confusion des assiégés seroient bien plus grandes dans une nuit obscure qu'en plein jour. » Vauban répondait que l'attaque étant d'une si grande étendue, les colonnes d'assaut avaient pour le moins autant à redouter le désordre dans l'ombre que l'assiégé. Suivant l'illustre ingénieur, il était à craindre ensuite que, dans une attaque de forme semi-circulaire, nos gens ne se tirassent les uns sur les autres, si l'on marchait dans l'obscurité. On faisait mieux son devoir d'ailleurs au soleil et sous les yeux du maître que la nuit; il devait y avoir enfin quelque chose de particulièrement brillant dans une action de ce genre, en présence d'un aussi grand roi. Vauban terminait par cette considération, dont l'événement a si bien prouvé la justesse, qu'en attaquant le matin, et même un peu tard, on ne trouverait plus l'ennemi sur ses gardes. « Les assiégés, disait-il, après avoir passé dans l'attente d'une insulte une longue nuit, qu'on s'arrangeroit pour leur faire laborieuse, épuisés de fatigue et tenus en éveil par le bruit infernal de l'artillerie, s'endormiroient à la venue du jour et se livreroient en pleine sécurité au repos, persuadés que, jusqu'à la nuit prochaine, il n'y auroit plus pour eux d'assaut à craindre. »

Le roi finit par se laisser convaincre. On agita ensuite la question de savoir si les troupes destinées à renforcer la garde de tranchée, en prévision de l'assaut, attendraient l'heure de la garde ordinaire pour descendre dans les places d'armes, ou si elles s'y rendraient le soir et dans l'ombre. Ce second parti, vivement recommandé par Vauban, fut adopté pareillement malgré l'énergique résistance du maréchal de La Feuillade, qui, dans l'intérêt des gardes françaises, dont il était le colonel, soutenait que pour se préparer au vigoureux coup de main du lendemain, une nuit tranquille était nécessaire aux colonnes d'assaut, que si elles devaient coucher sur la contrescarpe, elles n'y pourraient goûter à coup sûr aucun repos. L'opinion de Vauban prévalut donc encore cette fois. On parvint à dissimuler aux Espagnols tout bruit extraordinaire et tout mouvement suspect dans les tranchées. Grâce à l'obscurité d'une nuit profonde, les gardes, deux bataillons de Picardie, les deux compagnies de mousquetaires, un détachement de Soissons et un des grenadiers à cheval se glissèrent en silence, quand la nuit fut bien noire, dans les places qui leur étaient destinées, sans que l'ennemi se doutât qu'au point du jour quatre mille hommes des meilleures troupes de l'armée française étaient couchés à quelques mètres du fossé de la couronne, brûlant de s'élancer au premier signal.

III.

On doit le plus grand éloge à l'habileté avec laquelle toutes les mesures furent prises dans cette occasion. Que de fois n'a-t-on pas vu les entreprises les mieux combinées à la guerre échouer par du désordre ou faute de quelques précautions oubliées! Ici les conditions du succès furent réunies, on peut dire avec luxe, royalement en quelque sorte. Une troupe d'infanterie considérable, ayant pour avant-garde l'élite de la maison du roi, les grenadiers à cheval et les mousquetaires, ces jeunes héros déjà illustrés par tant de victoires, — telle fut la composition de la colonne d'assaut. Elle était digne de l'entreprise, et les préparatifs étaient à la hauteur des résultats.

La huitième garde, celle du jour de l'assaut, fut montée par M. le duc de Luxembourg, M. le marquis de La Trousse, lieutenant-général, M. le comte de Saint-Géran, maréchal de camp, et M. le prieur de Vendôme, aide de camp du roi. Les troupes qui montèrent la tranchée avec eux furent trois bataillons des gardes françaises, commandés par M. de Rubantel. M. de Magalotti voulut s'y trouver en qualité de lieutenant-colonel des gardes; ce n'était pas son tour comme lieutenant-général de jour (1). MM. les marquis de Bourlemont et de La Pierre firent de même et commandèrent les bataillons détachés de Picardie et de Soissons, leurs régimens. Les deux détachemens des mousquetaires gris et noirs marchèrent sous les ordres de M. le chevalier de Fourbin et de M. le marquis de Jonvelle; comme officiers-généraux qui n'étaient pas de jour, ceux-ci pouvaient s'en dispenser (2). Je crois utile de faire remarquer, — à propos de cet usage de combattre en volontaire hors de son tour qui se pratiquait alors, et valait, à ce qu'il paraît, aux officiers zélés les éloges des gazettes, — que rien de pareil ne peut plus avoir lieu aujourd'hui dans notre armée. Le droit de marcher y est sévèrement réglé et limité par un ordre de tour parfaitement connu d'avance. Chacun y remplit son devoir à son poste, et ne permettrait pas qu'un camarade vînt lui ravir ou même partager avec lui l'honneur d'un service pour lequel le nouveau-venu ne serait pas commandé.

Les troupes qui, à côté de la maison du roi et des mousquetaires (3),

(1) Il avait été de tranchée le 9 comme lieutenant-général.

(2) Ils avaient monté le 12 et le 14 comme brigadiers d'infanterie.

(3) Les mousquetaires s'étaient infiniment distingués dans les siéges, surtout depuis la campagne de 1672. Ils étaient devenus la terreur de l'ennemi dans ces occasions, et rien ne fut plus admirable que la manière dont ils emportèrent Valenciennes en 1677. Leur valeur personnelle et la prudence de leurs officiers les rendaient également recommandables dans ces sortes de rencontres. Le roi était capitaine des deux compagnies, composées chacune de deux cents cinquante *maîtres* (elles étaient depuis longtemps sur

eurent part à la gloire de la journée furent quarante-deux compagnies de tous les régimens d'infanterie de l'armée, et les *carabins* des gardes. Les deux pelotons de la compagnie des grenadiers à cheval de la maison du roi étaient commandés par MM. de Riotot et de Roquever. Les auteurs de l'époque racontent que l'air sauvage et martial des grenadiers produisit une vive impression sur l'ennemi, peut-être à cause des grandes moustaches ou du bonnet de fourrure à l'*esclavonne* qu'ils portaient; la barbe, comme on sait, depuis la mort de Henri IV, était passée de mode. Du reste les grenadiers, comme toutes les troupes dites de la maison du roi, servaient tantôt à pied, tantôt à cheval.

« Tous les matins (dit le bourgeois de Valenciennes que nous avons déjà laissé parler), la plupart des soldats et des bourgeois armés rentroient en ville pour aller quérir leurs nécessités. Cette fois la nuit avoit été plus fatigante que de coutume; il ne resta de garde dans les dehors de la porte d'Auzin, ce jour-là, que la compagnie de M. de Pitte-Pance, seigneur de Montauban, dont plusieurs soldats encore s'étoient absentés pour soigner leurs maisons, situées sur la paroisse de Saint-Jacques, lesquelles étoient fort exposées à la ruine et à l'incendie des bombes, toutes les autres compagnies de bourgeois et celle de la jeunesse qui avoient veillé au dehors étant rentrées en ville pour prendre un peu de repos. » Le duc de Luxembourg, à qui était confié le commandement des troupes d'assaut, passa la nuit dans la tranchée à reconnaître tous les lieux qu'on devait insulter le lendemain.

A huit heures, neuf coups de canon donnèrent le signal de l'attaque, et les colonnes se précipitèrent dans le fossé. Le marquis de La Trousse et le comte de Saint-Géran, à la tête des gardes et de Picardie, assaillirent le front de l'ouvrage couronné. L'attaque de droite fut composée des grenadiers à cheval, soutenus de la première compagnie des mousquetaires, les gris (1), et d'un détachement des gardes, sous les ordres de MM. de La Tournelle et d'Avegeant.

le même pied). Les mousquetaires de garde avaient bouche à la cour, les deux compagnies se relevaient tour à tour comme les régimens des gardes françaises et suisses. Ils combattaient comme les dragons, mais en général, dans les batailles, ils ont combattu à cheval et en escadrons. Cependant à la journée de Cassel ils servirent à pied au commencement de l'affaire, puis remontèrent à cheval. La première compagnie fut fondée en 1622, c'étaient les anciens carabins. Le premier capitaine fut M. de Montalet, le deuxième un gentilhomme du même nom, le troisième M. de Tréville. Ensuite vinrent le duc de Nevers, neveu de Mazarin, puis d'Artagnan, tué au siége de Maëstricht et remplacé par le bailly de Fourbin, qui commanda la première compagnie des mousquetaires gris au siége de Valenciennes. La deuxième compagnie ne fut constituée qu'en 1662, pour aller en Lorraine à l'expédition de Marsal, qui fut pris par le maréchal de La Ferté.

(1) Les noms de mousquetaires *gris* et *noirs* provenaient de la robe des chevaux des deux compagnies.

Les grenadiers de Picardie, un détachement de Soissons et la deuxième compagnie des mousquetaires (les noirs) se portèrent sur le côté droit de l'ouvrage. En un instant, les deux demi-lunes étaient occupées, et les palissades, déjà fort endommagées par le canon, furent arrachées ou renversées; l'ouvrage à couronne, attaqué par trois côtés, se trouva aussi assailli par la gorge. Déjà depuis longtemps les éclats des bombes, en labourant la terre, avaient beaucoup adouci les pentes et causé plus d'un éboulement dans les talus, qui, ainsi que je l'ai dit, n'étaient soutenus par aucun revêtement. L'escalade se trouvait donc facilitée pour notre infanterie sur tous les points des rampes, et l'escarpe fut gravie partout à la fois; l'ennemi se défendit bravement, mais ne put résister à l'impétuosité d'une pareille attaque. On tua, on fit prisonnier dans cet ouvrage tout ce qu'on y trouva : quantité d'officiers supérieurs ou de seigneurs de distinction, espagnols ou hollandais, en tout plus de huit cents hommes. Le pont de la contregarde avait été levé; l'ennemi, ayant sa retraite coupée, fut obligé de se rendre à discrétion.

Alors, par un hasard providentiel, les mousquetaires, toujours entreprenans et aventureux, découvrirent sur la gauche, dans un mur attenant à la contre-garde et descendant jusque dans l'Escaut, un petit guichet qui était ouvert. Ce passage, invisible d'abord, et qui dut être révélé par quelque fuyard, servait évidemment de communication avec la ville, et l'on avait négligé de le fermer. S'y précipiter, tourner la contre-garde par la gorge, où elle n'était pas retranchée, et en prendre possession, fut pour les mousquetaires l'affaire d'un instant. Ces intrépides soldats, trouvant apparemment que les grenadiers de M. de Riotot (1) n'allaient pas assez vite à leur gré, les bousculèrent, leur passèrent par-dessus les épaules, et prirent la tête.

Il est curieux de remarquer que ces braves faisaient en sorte de se trouver toujours les premiers, et de façon à ce que personne ne pût, sinon les rejoindre, au moins prendre leurs places. Les écrits de l'époque sont unanimes pour attribuer uniquement aux mousquetaires le succès de la journée. Ces jeunes gens, tous de la plus haute naissance, nourris dans les traditions de leurs compagnies, où l'intrépidité était une qualité presque vulgaire, téméraires, adroits, maniant parfaitement leurs armes et habitués à se battre en duel, formaient une troupe d'élite à laquelle rien ne devait résister. On comprend que dans des actions où la victoire dépendait de l'énergie ou de l'impétuosité d'une tête de colonne, le résultat d'un combat l'épée à la main dût être en leur faveur : c'est ce qui eut lieu durant l'assaut de Valenciennes. En effet, à partir du moment où les

(1) Il fut blessé grièvement à la tête au commencement de l'action.

Français eurent trouvé le passage de la poterne, sur le bord de l'Escaut, ils n'eurent guère à se déployer, et combattirent toujours au contraire sur un front des plus étroits, à la barrière de la palissade, sur le pont à bascule, dans le couloir du *pâté* et ailleurs.

La circulation se trouvait alors établie librement entre le camp français et le pont à bascule du *pâté*. Les abords de ce pont étaient retranchés par une bonne palanque ou porte palissadée; il s'y livra une chaude affaire. Les assiégés, on l'a déjà dit, n'avaient aucune idée que les Français songeassent à donner l'assaut pendant le jour. Ils regardaient sans doute comme probable que quelque attaque de vive force pût avoir lieu la nuit suivante, mais ils ne la craignaient pas pour l'instant. Fatigués de leur nuit, une partie des bourgeois s'étaient absentés pour rentrer en ville. Ces gardes civiques, moins disciplinés que l'infanterie régulière espagnole, avaient laissé aux régimens de Lumbres et de Sylva le soin de défendre les dehors, et jouissaient d'un petit moment de délassement dans les faubourgs, quand de terribles détonations et les cris de *tue! tue!* leur apprirent que les Français, contrairement à tous les précédens en usage, se permettaient d'insulter l'ouvrage couronné en plein jour, et que les défenseurs commis à sa garde n'avaient que le temps d'aller reprendre leurs postes de combat. Cependant l'attaque avait marché vivement. Après avoir traversé la petite porte près de l'eau, nos éclaireurs arrivaient sur la plate-forme située en arrière de l'angle de la contre-garde, et nous occupions cet ouvrage, quand les bourgeois débouchèrent du *pâté*, la mèche allumée et la balle en bouche, fifres et tambours en avant, pour porter secours aux ouvrages avancés. Les Valenciennois et nos soldats se heurtèrent au point où se trouve aujourd'hui la tête du pont. Il ne m'est pas démontré que le guichet en fût fermé, je crois au contraire que l'ennemi ne défendit pas la barrière; il était pressé d'arriver, et dans le premier moment il ne dut pas songer à la défensive (1).

La colonne des bourgeois qui accourait de Valenciennes, reçue en

(1) « M. Stas, qui commandoit au corps de garde du pont du *pâté* et s'occupoit plutôt *à faire lever le pont-levis qu'à défendre le guichet, comme il eût été raisonnable de faire,* reçut un léger coup de sabre sur l'épaule droite, et fut fait prisonnier avec son enseigne et quatre de ses soldats, dont deux furent blessés. Un de ces deux, nommé Adrien Boulanger, natif de Vallentiennes, s'efforçant de lever le pont-levis, et ne le pouvant à cause de la multitude des pierres et des briques que le canon des ennemis avait fait tomber d'en haut, fut percé d'un coup d'épée qu'il reçut au ventre et en mourut trois jours après. Ce premier pont étant franchi, les ennemis parvinrent au deuxième, qui était sur la rivière (c'était le pont du rempart de la ville); mais par bonheur Jean Wainepain, charpentier et canonnier de la ville, avec Nicolas Menar, graissier, avoient levé ledit pont et fermé les battans des portes au dedans. Nicolas Menar quitta ce poste et courut promptement à l'hôtel de ville pour informer le magistrat du progrès de l'ennemi. » (*Journal d'un bourgeois de Vallentiennes.*)

tête par les baïonnettes des mousquetaires (1), était poussée en queue par les autres bourgeois en retard qui s'efforçaient d'atteindre les premiers rangs. Resserrée dans un étroit espace et sans moyen de fuir, cette masse compacte ne pouvait ni avancer ni reculer. Il va sans dire qu'aussitôt que cela fut possible, le pont de la ville avait été fermé; il ne s'échappa donc que les bourgeois qui n'avaient pas encore passé l'Escaut, ou ceux qui, lorsqu'on leva le pont, n'étaient pas assez avancés dans le couloir obscur du *pâté* (2) pour ne pouvoir rebrousser chemin. On se fait aisément une idée de la confusion et du carnage dont ce défilé souterrain devint le théâtre; il était littéralement obstrué par les morts. Les Français furent obligés de s'arrêter assez longtemps pour déblayer le dessous des voûtes; cela ne fut possible qu'en jetant les cadavres dans l'Escaut.

M. de Moissac (3), jeune cornette des mousquetaires noirs plein d'activité et d'intelligence, après quelques instans de combat, n'avait pas tardé à acquérir parmi ses camarades l'autorité et l'ascendant que donnent toujours le talent et le courage exceptionnels; il ne faut pas oublier que dans ces corps de gentilshommes l'intrépidité hors ligne servait toujours de ralliement. Chacun « y menait des mains » de son mieux pour son propre compte, la subordination militaire y avait un caractère tout à fait particulier; aussi les mousquetaires suivaient-ils Moissac, quoique simple cornette, parce qu'il était de tous non-seulement le plus brave, mais incontestablement aussi le plus habile.

Quand on eut bien nettoyé l'intérieur du *pâté*, en le parcourant avec soin, Moissac y découvrit dans l'épaisseur d'une grosse muraille un escalier en pierres d'une soixantaine de marches qui menait à une baie conduisant à une arche ou passerelle en briques jetée au-dessus de l'Escaut à une certaine hauteur, laquelle touchait d'un côté au mur du *pâté*, de l'autre à celui de la ville. Nos jeunes gens se hasardèrent hardiment sur ce pont suspendu, où l'on ne pouvait marcher qu'un à un. Au bout du pont se trouvait une porte en bois pratiquée dans l'épaisseur de la courtine et qui était solidement fermée : les mousquetaires la firent sauter, et découvrirent un escalier tout rempli de pierres, de gravois et de ronces, qui semblait ne plus être en usage depuis longtemps; ils le déblayèrent sans souci des

(1) Ce fut une des premières circonstances où l'on employa cette arme. On lit dans le rapport de Louvois à M. Courtin, ambassadeur de France à Londres, sur la prise de Valenciennes : « ... Mais les mousquetaires ayant mis leurs bayonnettes dans leurs fusils... » Voyez XXIe volume, *Registre de la guerre de* 1677. (Manuscrits du ministère.)

(2) Dans la crainte qu'une bombe, en pénétrant dans l'intérieur du *pâté*, n'y éclatât et n'y causât de grands ravages, on avait bouché le puits ou cheminée circulaire par où la lumière pénétrait dans cet ouvrage.

(3) Le brave Moissac fut tué quelques jours après à la bataille de Cassel.

coups de mousquet dont on les saluait du haut du bastion de Notre-Dame. L'escalier les mena à la fois au corps de garde de la porte de la ville et au haut du rempart, où on ne les attendait pas si tôt, et l'on se battit pendant quelques instans. Leur premier soin, quand ils y eurent débouché, fut de tourner du côté de la ville une pièce de canon qu'ils trouvèrent sur le rempart, et de faire feu. Jaloux d'achever seuls ce qu'ils avaient si bien commencé, ils se gardèrent d'ouvrir la porte (1), et se bornèrent à recevoir des renforts au moyen de la passerelle. Dans le commencement, les mousquetaires seuls étaient admis à prendre ce périlleux chemin.

Par suite des circonstances que je viens de raconter, on voit que la plus grande partie de l'infanterie espagnole avait été prise dans les dehors, et que le même sort était échu aux bourgeois les plus braves, qui furent faits prisonniers dans le *pâté* comme dans une souricière. Quant à la ville, la plus grande confusion y régnait; le reste des compagnies bourgeoises se ralliait sur la place du Magistrat ou sous les ordres du marquis de Leyde, qui occupait une position à l'autre bout de Valenciennes; mais la porte d'Anzin et ses abords étaient déserts, le rempart de ce côté abandonné, le pont de la ville toujours levé, et l'on supposait qu'il se passerait encore quelque temps avant que les Français n'organisassent un moyen de traverser l'Escaut et d'abattre ce pont, ce qui permettrait aux assiégés un retour offensif et leur assurerait en même temps les moyens de défendre la porte d'Anzin. Ils avaient compté sans les mousquetaires, qui, en moins d'un quart d'heure, tournant cette porte, étaient descendus sur la Place-aux-Herbes, et se barricadaient en arrière du pont du Moulin (2). Ils agissaient ainsi pour tenir en respect un régiment de dragons, qui les chargea, mais dont ils firent le colonel, M. de Nandelspiech, prisonnier. On battait la générale partout, et les bourgeois se rassemblaient. La position de nos jeunes gens devenait critique; ils se trouvaient par le fait enfermés de tous côtés dans la ville ennemie. Alors ils occupèrent les maisons du faubourg, se mirent à tirailler des fenêtres, et firent si bien enfin, que Moissac eut bientôt l'honneur de recevoir une députation des bourgeois demandant à parlementer; il eut l'habileté d'échanger des otages et de jeter les premières bases d'une capitulation; le feu fut suspendu, et le maréchal de Luxembourg informé de l'état des choses.

Revenons pour un instant sur nos pas. Que se passait-il en arrière de notre colonne d'attaque?

(1) Ce fut longtemps après que le maréchal de Luxembourg fut contraint de donner des ordres pour qu'on abattît le pont et sa bascule.

(2) Ce pont est sur un bras de l'Escaut, à une certaine distance dans l'intérieur de la ville.

Les remparts de la ville avaient des vues sur les dehors de la place. Aussi, quand l'engagement eut cessé dans la couronne et la contre-garde, l'artillerie des assiégés, ne craignant plus de tirer sur les Espagnols, commença un feu nourri sur les Français. C'est pour cela sans doute que j'ai trouvé sur un plan du siége, tracé à l'époque même, des indices de logemens commencés dans l'ouvrage couronné par notre infanterie, qui dut chercher à s'y couvrir.

Aussitôt le signal de l'assaut donné, le roi, Monsieur et la cour s'étaient rapprochés de la contrescarpe; quand les mousquetaires parurent sur le rempart, la vue de ces braves avait fait éclater dans l'armée le plus grand enthousiasme. Aussitôt le prieur de Vendôme, aide de camp du roi de service, fut dépêché par le maréchal de Luxembourg auprès de la personne de sa majesté pour lui porter cette bonne nouvelle. Louis XIV disait la chose impossible, et ne voulait pas en croire ses yeux, quand M. de Vendôme lui montrait les habits rouges de sa maison couronnant les murs de la ville. Ce fut une allégresse indicible au camp et à la cour. Ce résultat inespéré combla le roi de joie, et comme quelques momens après la nouvelle que la place voulait capituler était arrivée, Louis XIV envoya les ordres les plus sévères pour empêcher le pillage.

Une centaine d'officiers s'étaient joints aux mousquetaires et aux grenadiers à cheval. Aux noms que nous avons déjà cités, ajoutons ceux de MM. le marquis de Wins, de Barrière, de la Hoguerre, de Rigoville, de Bois-Tiron et de Labarre. Cette troupe de cinq ou six cents hommes avait pénétré dans la rue d'Anzin et dans le reste de la paroisse Saint-Waast, qui se trouva d'abord déserte à cause de la profusion des bombes qui en avait éloigné l'assiégé; mais, si tôt que dans le camp on sut les Français entrés en ville, le feu de l'artillerie cessa... C'est alors que les compagnies bourgeoises qui s'étaient réunies à l'appel du tambour, par un retour vigoureux, forcèrent les Français à se retirer jusqu'au pont du Moulin, où nos troupes prirent position. Le marquis de Bourlemont, brigadier d'infanterie, colonel de Picardie, fut tué en cet endroit. Quelques instans plus tard, le maréchal de Luxembourg faisait enfoncer la grande porte de la ville et entrait à la tête des gardes françaises. Les assiégés battirent alors la chamade. Le maréchal ordonna aussitôt le désarmement de la cavalerie ennemie, qui stationnait sur la place, et envoya des otages au roi « pour solliciter sa miséricorde... Comme ces choses se faisaient, M. Leduc, lieutenant, et MM. Tardreau, Tasse et Wery, échevins, se joignirent et s'avancèrent jusqu'à la rue d'Anzin. Là ils rencontrèrent M. le duc de Luxembourg, lequel les arrêta, les interrogea, et dit aux siens en leur présence : — Messieurs, si quelqu'un de la ville a encore la hardiesse de tirer un seul coup de fusil,

pillez-la! — A quoi M. Tasse répondit : — Tout beau, monseigneur, il ne faut pas exposer toute la communauté à un tel malheur pour le fait d'un seul! Davantage souvenez-vous que la journée est encore longue, et que toute la bourgeoisie est sous les armes. Le régiment de M. le marquis de Leyde est à la porte Cambrésienne, et n'a pas encore donné! — Êtes-vous du magistrat? lui demanda le marquis de Louvois, qui intervint à cet instant. — Oui, répondit-il, et je viens demander la composition de la ville. — Il est trop tard, répondit M. de Louvois, et le roy est bien fasché contre vous, parce qu'on lui a rapporté que vous étiez obstiné à ne pas vouloir vous rendre! — Je ne pense pas, répliqua M. Tasse, qu'un roy magnanime blâmera jamais un peuple pour avoir témoigné à son prince la fidélité qu'il lui devoit. Voici seulement le sixième jour que vous battez la ville, vous n'aviez pas encore emporté un dehors jusqu'à présent; si la garnison a fait une faute, est-il raisonnable que la bourgeoisie en porte la peine? De grâce, faites-moi conduire au roi! — Il n'est pas nécessaire, dit M. de Louvois, j'ai la parole de sa majesté, soyez sans crainte : les habitans auront la vie et les biens saufs moyennant une somme dont on vous parlera tantost. J'entre en ville, suivez-moi (1)! »

Louvois vint à l'hôtel de ville, où il arrêta toutes les mesures nécessaires pour le logement des troupes; il annonça aussi aux habitans l'intention du roi qu'ils construisissent une citadelle à leurs frais. Quand on demanda au ministre la permission « de faire information sur la prise de la ville pour l'envoyer à son excellence (2), il la dénia en disant que *Valenciennes n'avoit plus rien à démêler avec Bruxelles.* » Malgré les murmures avec lesquels les soldats vainqueurs accueillirent l'interdiction du pillage, qu'ils croyaient leur être dû suivant les usages, la ville ayant été enlevée d'assaut, ils finirent cependant par se soumettre aux ordres du roi, et l'on commit peu de désordres dans la ville.

Le roi délégua, pour le gouvernement de Valenciennes, le comte de Bardi Magalotti, lieutenant-général, homme de beaucoup de prudence et d'une grande bravoure. Ce choix était judicieux. Natif de Florence, Magalotti devait avoir puisé dans son pays les traditions de certaines franchises municipales et de certaines libertés dont il aurait assurément à mettre l'usage en pratique avec les bourgmestres et les échevins de la ville flamande. Il justifia pleinement le choix de Louis XIV, gouverna avec sagesse la ville, où il se fit aimer, et mourut en 1691. « Ce succès, qui tient plus du prodige que de la

(1) *Journal d'un bourgeois de Vallentiennes.*
(2) Le duc de Villa-Hermosa sans doute.

vraisemblance, ne coûta au roy, dit Pélisson, que le marquis de Bourlemont, colonel du régiment de Picardie, trois mousquetaires, six grenadiers à cheval, un capitaine de Picardie et environ quarante soldats. La garnison, au nombre de trois mille hommes, demeura prisonnière de guerre et fut emmenée en France. Le comte de Solre, le comte de Taxis et le colonel Silva furent pris en combattant dans l'ouvrage à cornes au commencement de l'attaque. Le marquis de Richebourg, blessé, avait été fait prisonnier dans sa maison, M. des Prés aussi. Le roy donna à ses mousquetaires les chevaux de la garnison, qu'il fit démonter. A peine la capitulation que le roy accorda aux bourgeois fut-elle signée, le jour même de l'assaut, le 17 mars, que tout parut aussi tranquille dans la ville que si elle n'avoit point été assiégée. Malgré les ordres que le roy avoit donnés pour garantir la ville du pillage, il auroit été bien difficile d'en venir à bout, si l'on n'avoit pas eu affaire aux mousquetaires, qui n'ont en vue en combattant que la gloire. »

Louis XIV n'entra pas à Valenciennes à cette époque; il resta à son quartier-général, d'où il partit le 21 mars pour Cambrai. Il ne visita Valenciennes qu'en 1680 avec la reine, le dauphin et toute la cour. Il y revint en 1684. Le 27 mars, il écrivait au maréchal de La Ferté-Sénecterre : « Mon cousin, je suis bien aise de vous avoir vengé de Valenciennes; je crois même que vous ne serez pas fâché que, comme l'injure que vous y avez reçue (1) ne vous fait point de tort dans mon esprit, je n'aie pas poussé plus loin ma vengeance. J'aurois peine à trouver d'autres lieux où l'on pût vous venger de la sorte : vous y avez mis trop bon ordre pendant cette longue suite d'années où vous avez si dignement servi moi et l'état. » Louis XIV savait, dans ses relations habituelles, tempérer la pesanteur du pouvoir absolu par une recherche d'amabilité et une urbanité extrême qui lui gagnaient tous les cœurs, et dont on ne l'a jamais vu se départir.

Aussitôt après la prise de Valenciennes, le roi se dirigea sur Cambrai pour en faire le siége, et Monsieur, avec une partie de l'armée, alla prendre position devant Saint-Omer. Un an plus tard, la paix de Nimègue était signée.

Le Prince de La Moskowa.

(1) Louis XIV fait ici allusion à l'affaire de 1653, où le maréchal avait été fait prisonnier par Condé.

WASHINGTON

Histoire de Washington et de la Fondation de la République des États-Unis, par M. Cornelis de Witt, précédée d'une notice historique sur Washington, par M. Guizot. [1]

Si cette histoire de Washington n'est pas précisément un livre de circonstance, on peut dire du moins qu'elle paraît fort à propos. Quand les tentatives de la France pour établir une liberté régulière ont si tristement échoué, quand tant d'esprits en sont venus à ne plus oser croire à la liberté, il est opportun de contempler la noble vie de l'homme qui, au milieu de difficultés sans nombre, fonda des institutions libres dans cette Amérique du Nord, dont il avait conquis l'indépendance. L'exemple de tant de sagesse est fait pour rassurer ceux que le nom seul de ces institutions inquiète; le spectacle de tant de fermeté peut relever le courage de ceux qui désespèrent.

La vie de Washington a été écrite dans son pays par M. Sparks, que j'ai appelé ailleurs le Plutarque américain. On connaît cet ouvrage en Europe par la traduction qu'en a publiée M. Guizot, en l'accompagnant d'une belle étude historique, l'un des morceaux les plus élevés qui soient sortis de sa plume, étude qui est reproduite en tête du livre de M. de Witt, son gendre, qu'elle recommande et présente pour ainsi dire au public. Jusque-là, en France, on ne connaissait guère Washington que par un élégant éloge que M. de Fontanes prononça devant le premier consul : c'était Isocrate louant Aristide en

(1) Didier, libraire-éditeur, quai des Augustins.

présence d'Alexandre. L'hommage rendu par M. de Fontanes à la liberté ne persuada ni son illustre auditeur, ni l'orateur lui-même. L'écrit de M. de Witt est tout autrement sérieux, il ne persuadera pas tout le monde, mais les lecteurs désintéressés ne pourront refuser au héros leur admiration, et à l'historien leur estime.

Washington ne semblait pas né pour être un grand homme; il n'avait ni cette ambition qui pousse aux entreprises hardies, ni les facultés extraordinaires qui sont nécessaires pour en assurer le succès. C'était un planteur de la Virginie, « dont la vie n'offre d'abord, comme le dit M. de Witt, qu'un singulier mélange des recherches et des travaux aventureux du pionnier américain, des occupations sédentaires et laborieuses du commerçant de la cité et de l'existence à la fois opulente et rude des gentilshommes de campagne anglais. » L'agitation produite par les premiers soulèvemens qu'amenèrent les taxes illégales imposées par la Grande-Bretagne vint trouver Washington dans sa terre de *Mount-Vernon,* où « sans le secours d'aucun commis, il correspondait avec les agents qu'il avait à Londres pour le commerce de ses tabacs, et tenait ses journaux, ses grands-livres et ses copies de lettres avec la régularité du négociant le plus strict et le plus soigneux; » mais le planteur industrieux, le vendeur de tabac, avait au plus haut degré le courage militaire et le courage civil, qui sont restés l'apanage de la démocratie américaine, ces deux courages, dont l'union est nécessaire aux démocraties qui veulent vaincre.

Washington participa énergiquement à toutes les mesures de résistance légale qui furent prises contre les empiétemens inconstitutionnels de l'Angleterre sur les franchises américaines. Celui qui, dans une campagne contre les Français, avait déployé au passage de la Monongahela une valeur brillante était doué de trop de sagesse pour en appeler d'abord à la violence. « Personne, disait-il, ne doit hésiter un instant à employer les armes pour défendre des intérêts aussi précieux et aussi saints; mais les armes doivent être notre dernière ressource. » Washington ne désirait pas la guerre, mais il fut toujours résolu à combattre pour le droit. En apprenant le premier engagement des milices américaines avec les troupes anglaises à Lexington, il écrivait : « Sans doute il est douloureux que des frères se soient plongé l'épée dans le sein, et que les champs de l'Amérique, autrefois si heureux et si paisibles, soient désormais inondés de sang ou peuplés d'esclaves : déplorable alternative, mais un homme vertueux peut-il hésiter? »

Appelé au commandement de l'armée levée pour la défense de la cause américaine, commandement qu'il n'accepta qu'avec une modeste défiance de lui-même et qu'après avoir refusé le traitement

de général en chef, il n'y porta aucun entraînement d'amour-propre, aucune illusion sur les difficultés de l'entreprise. Il écrivait : « Lorsque le camp est plongé dans le sommeil, je passe de bien tristes momens à réfléchir sur notre fâcheuse situation. Bien des fois je me suis figuré que j'aurais été infiniment plus heureux si, prenant mon fusil sur l'épaule, je m'étais enrôlé dans les rangs au lieu d'accepter le commandement dans de semblables circonstances, ou bien si j'avais pu me retirer au fond du pays, et vivre dans un wigwam sans craindre que la postérité et ma propre conscience me reprochassent cette conduite. » Telles étaient ses réflexions. Mais cet homme, incapable d'aveuglement, et que l'enthousiasme n'emportait point, une fois entré dans une carrière qu'il n'avait pas choisie, devait aller jusqu'au bout, sans fatigue, sans découragement, comme le *settler* américain, enfoncé dans une forêt vierge, se fait son chemin en abattant les arbres devant lui, ne s'arrête et ne se repose que lorsque l'obstacle est franchi.

M. de Witt montre parfaitement avec quelles difficultés Washington eut à lutter pendant la guerre de l'indépendance, et surtout au début de cette guerre. « Chaque membre du congrès, chaque assemblée provinciale, chaque bourgeois influent était pour lui un embarras en même temps qu'un appui indispensable. De l'aveu de tous, Washington était l'âme de tout ce qui se faisait pour la défense de l'Amérique, et c'est à peine si on l'avait revêtu du pouvoir nécessaire pour faire subsister son armée ! Pour se procurer des munitions et des vivres, pour compléter ses cadres, pour faire exécuter ses moindres ordres, il fallait recourir à l'autorité de celui-ci, à l'influence de celui-là, parler assez haut pour être entendu, et avec assez de précaution pour ne pas blesser les susceptibilités démocratiques. Tant de ménagemens coûtaient à la fierté de Washington, mais il s'y soumettait par patriotisme, jamais pourtant assez au gré de certains hommes. Sans cesse il recevait de Philadelphie des avertissemens sur les plaintes de l'opinion publique : c'était telle assemblée dont il ignorait l'existence, qui ne se trouvait pas traitée avec assez d'égards, telle femme de pasteur qu'il avait négligé d'inviter à sa table, tel avocat qui s'étonnait de n'être encore que colonel. »

Tout cela est vu avec finesse et dit avec esprit. Peut-être M. de Witt ne tient-il pas assez compte de l'élan patriotique qui, en dépit de toutes ces misères, animait les Américains et devait les rendre invincibles. Du reste il lui est permis de l'oublier un peu, quand on voit que Washington lui-même par moment doutait du succès et écrivait à son frère dans un de ces instans de doute : « Soit dit entre nous, je crains que la partie ne soit bientôt perdue. » Cependant, comme le remarque M. de Witt, « il ne se laissa point abattre par

ces doutes et resta aussi ferme que s'il était plein de foi... Il répondait sans hésitation à ceux qui lui demandaient ce qu'il ferait si Philadelphie était prise : Nous remonterons au-delà de la rivière Susquehanna, puis, si c'est nécessaire, au-delà des monts Alleghanis. »

Les commencemens de la guerre sont bien peints par ces mots : « C'était une guerre de position, froide comme une partie d'échecs; peu de sang répandu, peu de combats héroïques et d'actions d'éclat; un seul grand spectacle : la fermeté de Washington dans la mauvaise fortune, sa lutte sans relâche contre le découragement, la peur et contre la trahison des siens. » Non, il y avait et surtout il y eut bientôt un autre grand spectacle : ce fut celui que donnèrent ces soldats improvisés, ces populations armées soudainement pour l'indépendance, ces hommes quittant la charrue ou le comptoir et qui finirent par vaincre une armée régulière. Les pièces qui manœuvraient sur cet échiquier étaient vivantes. Malgré l'inexpérience, l'indiscipline, les petites passions qui se mêlent toujours aux grandes choses, mais ne les empêchent pas plus qu'elles ne les font là où un grand sentiment existe, les Américains finirent par se montrer dignes de celui qui les commandait. Un homme ne suffit pas pour fonder l'indépendance d'un peuple, il faut que le peuple en soit. Du reste M. de Witt apprécie très bien le caractère militaire de Washington, ce mélange de patience et d'audace, de temporisation habile et de décision hardie qui lui faisait attendre le moment et le saisir, comme aussi l'énergique décision qui lui fit demander un pouvoir illimité, mais temporaire, sur l'armée. Ce pouvoir lui fut accordé pour six mois. Le danger d'une dictature militaire n'était pas grand avec un homme qui écrivait au congrès : « Loin de me croire dégagé par cette marque de confiance de toute obligation civile, je me souviendrai toujours que l'épée à laquelle nous n'avons fait appel qu'à la dernière extrémité pour la défense de nos libertés doit être posée dès que ces libertés seront fermement établies. » Washington était de ceux qui, après avoir fait de semblables promesses, les tiennent.

M. de Witt a un sincère désir d'être juste pour M. de Lafayette, dont la conduite pendant la guerre d'Amérique ne peut exciter que l'admiration. Je ne voudrais pas que, tout en établissant si bien ce qu'eut de noble et de sage toute sa conduite dans ce pays, il la citât comme « un exemple des *sacrifices que les Français peuvent faire au besoin de satisfaire leur vanité et de réaliser les rêves d'un esprit léger et généreux.* » — Cette nuance de mauvais vouloir involontaire, dont, je crois, il ne faut pas chercher la cause en Amérique, se trahit surtout au sujet de l'expédition dans le Canada qu'avait projetée M. de Lafayette et qu'il dut abandonner. « M. de Lafayette, dit M. de Witt,

partit pour la France sans autre mission que celle de jouir de la popularité dont son nom commençait à être couvert en Europe. »

M. de Lafayette n'avait peut-être pas de mission officielle, mais ses lettres prouvent qu'il ne quittait l'Amérique un moment que pour aller la servir encore. M. de Witt le reconnaît lui-même, car, parlant de l'alliance française, il ajoute : « Ce service n'était point encore assez grand pour satisfaire le zèle de M. de Lafayette. Les secours militaires envoyés par la France avaient été jusque-là ou nuls ou inefficaces. M. de Lafayette employa son séjour à Paris à préparer une intervention plus directe et plus importante de son pays dans la guerre de l'indépendance. Malgré la vive répugnance que Washington avait manifestée en 1778 pour l'introduction des troupes françaises dans les colonies, malgré les vieilles haines qui séparaient les deux races, M. de Lafayette se fit fort de faire accepter aux Américains le secours d'une armée. Longtemps le gouvernement français résista aux suggestions du jeune enthousiaste, longtemps l'on opposa l'expérience à ses espérances. Frappé de la sincérité de sa foi, circonvenu par son activité, le ministère finit par céder, et au commencement de 1780 tout se prépara pour l'envoi d'un corps d'armée aux États-Unis. » On voit que, de l'aveu même de l'auteur, M. de Lafayette fit à Paris autre chose que jouir de sa popularité.

M. de Witt, qui semble louer un peu à regret M. de Lafayette, loue Washington avec effusion et sans aucune arrière-pensée. En expiation de ma critique, je citerai ces lignes sur la correspondance de Washington : « C'est là qu'est vraiment peinte cette grande figure si originale par sa simplicité : peu d'éclat, peu de traits dans le détail et un ensemble frappant; peu de fécondité avec peu de concision; de la monotonie dans la forme et la puissance entraînante du génie; une pénétration et une portée dans les vues qui vont jusqu'à l'éloquence; une humilité sincère, mais sans emportement et sans pruderie, une passion ardente, mais dominée et contenue, contre lesquelles on n'est jamais tenté de se mettre en garde, et qui émeuvent et attirent les âmes les plus froides sans inquiéter les esprits les plus réfléchis. »

On sait que l'appui de la France assura le triomphe de la cause américaine, triomphe qui était fort incertain sans cet appui. Le siége d'York-Town, qui décida de l'issue de la guerre, présente le spectacle d'une alliance entre des troupes françaises et des troupes de sang anglais, alliance dont se renouvelle aujourd'hui l'héroïsme, mais dont malheureusement ne s'est pas renouvelé encore le succès définitif. Il faut convenir qu'York-Town n'était pas si difficile à prendre que Sébastopol. « Le 10 octobre, tout fut prêt, et l'artille-

rie commença à foudroyer la ville; mais deux redoutes en gênent encore l'approche. Le 14, Washington lance sur elle deux colonnes : l'une française, conduite par le baron de Viomesnil, l'autre américaine, commandée par le marquis de Lafayette. Le feu de l'ennemi est terrible, la mitraille les écrase, mais l'armée tout entière les regarde. Elles représentent la France et l'Amérique, et en se précipitant sur les batteries ennemies, une seule crainte domine les soldats, celle d'être devancés par leurs émules. » Il semble que, lorsqu'il écrivait ces lignes, l'auteur venait de lire un bulletin de Crimée, qu'il pensait aux zouaves et aux Écossais.

Après la guerre commence le rôle politique de Washington, plus admirable encore que son rôle militaire. Il entre dans cette carrière de dévouement, d'abnégation, de sagesse, au bout de laquelle s'est trouvée la liberté pour sa patrie, et pour lui la plus solide et la plus pure des gloires. Son ascendant réconcilie deux puissances dont les différends menaçaient l'avenir de l'Amérique : le parlement et l'armée. Le parlement marchandait les récompenses promises à l'armée, l'armée menaçait de se dissoudre en présence d'un ennemi vaincu, mais qui pouvait être encore dangereux. Washington fit honte à celle-ci d'un pareil dessein, et au parlement de sa maladroite ingratitude, et cette victoire du bon sens acheva d'assurer l'indépendance que les armes venaient de conquérir.

Washington allait donner une autre preuve de son patriotisme. Un parti se forma qui rêvait le rétablissement de la monarchie, et voulait déférer au général triomphant le pouvoir suprême. Dans ce parti monarchique étaient des hommes considérables qui croyaient sincèrement la république dangereuse et même impossible, qui croyaient la constitution britannique la meilleure des constitutions. Washington alors n'était pas éloigné de penser que l'on reviendrait à cette forme de gouvernement; mais lui et Hamilton, le seul des hommes de ce temps qu'on puisse comparer à Washington, quelle que fût leur opinion sur ce qui pouvait arriver dans l'avenir, furent d'accord pour *tenter*, comme disait Hamilton, *loyalement l'expérience*. Il ne s'agissait pas pour Washington d'étouffer la liberté, mais de profiter des fautes du congrès et de se laisser porter par l'armée libératrice au pouvoir suprême. Un colonel lui écrivit en ce sens au nom de ses compagnons d'armes. Washington répondit : « C'est avec un mélange de surprise et de douleur que j'ai lu attentivement les pensées que vous m'avez soumises. Soyez-en sûr, monsieur, aucun événement, dans le cours de cette guerre, ne m'a autant affligé que d'apprendre par vous que de telles idées circulent dans l'armée; je dois les regarder avec horreur et les condamner sévèrement... Je cherche en vain ce qui, dans ma conduite, a pu encourager une telle

proposition. » Paroles antiques, simplicité et grandeur vraiment romaines, dignes d'être l'exemple du monde, et qui ont trouvé en Amérique même un digne imitateur dans le généreux Bolivar, dont l'ingratitude des partis n'a pas terni la renommée!

Il y avait pour Washington d'autant plus de mérite à repousser les séductions du pouvoir suprême, que son pays ne possédait encore qu'une constitution provisoire, qu'il était permis de craindre de grandes difficultés et de violens orages. Les esprits étaient divisés, incertains, agités de passions violentes; on était même menacé par ces instincts subversifs dont le danger offre à tant de gens un prétexte plausible pour invoquer la tyrannie; « ce qui n'avait d'abord été que la guerre aux Anglais, dit M. de Witt, devint la guerre aux riches... La misère, la banqueroute, le *communisme*, la guerre sociale au sein des états, la guerre civile entre eux, le mépris et les insultes de l'étranger, toutes ces hontes et tous ces maux étaient imminens ou déjà présens. » Washington eût pu croire qu'un homme comme lui était appelé à sauver une patrie ainsi menacée, en saisissant la toute-puissance; mais son âme était plus grande que cela : au milieu de tous ces périls, il ne désespéra pas de la liberté, et il alla dans la convention de Philadelphie travailler à fonder non son pouvoir, mais la constitution de son pays.

La convention de Philadelphie a été le berceau de la constitution américaine; on y eut beaucoup de peine à s'entendre. Les tendances les plus opposées y étaient en présence, et tandis qu'Hamilton voulait un gouvernement qui, sans être la monarchie, pût y conduire, d'autres craignaient la tyrannie d'un pouvoir central trop énergiquement constitué. Tout cet ensemble de discussions, de tâtonnemens, de transactions d'où est sortie la constitution des États-Unis, est parfaitement déroulé par M. de Witt; c'est une des parties de son livre qui renferme les renseignemens et les aperçus les plus nouveaux. Malgré le dissentiment inévitable des opinions, on sent qu'il y a un besoin sincère d'union et un véritable désir de trouver le vrai. Les idées justes, de quelque part qu'elles viennent, finissent par triompher. La lutte était entre les grands et les petits états, entre la représentation exclusive du nombre et la représentation des unités politiques constituées par chaque état. Si la première avait seule triomphé, la république américaine était livrée sans contre-poids à la domination de la multitude; mais les droits donnés à ces personnes politiques, à la fois réelles et abstraites, qui sous les *états* créaient une barrière au principe absolu de la majorité, on peut dire que c'est là ce qui a remplacé heureusement l'élément aristocratique absent, et sauvé les États-Unis de ce pêle-mêle nivelé au-dessus duquel rien ne s'élève, au sein duquel rien ne résiste, et dont tour à

tour les agitateurs et les despotes ont si bon marché. La proposition du député Dikinson de faire nommer le sénat par les législatures locales fut un premier pas dans cette voie salutaire. Le second, plus décisif, fut de donner dans le sénat une représentation égale aux grands états et aux petits. Dans ce mode de représentation, on tient compte d'autre chose que du nombre : un droit collectif figure à côté du droit individuel, balance et restreint son empire. Il en résulte que les intérêts locaux et la vie locale ne courent jamais le risque d'être sacrifiés à cet être idéal qu'on appelle le peuple, à ce souverain irresponsable et insaisissable dont le nom est si commode à emprunter pour couvrir tous les abus et tous les crimes. Enfin de ces longs débats sortit la constitution des États-Unis, telle à peu près qu'elle existe encore. Washington put dire avec la modération de son jugement : « Je voudrais qu'elle fût plus parfaite; mais je crois sincèrement que c'est la meilleure qu'on puisse obtenir aujourd'hui. » Et Franklin, avec le tour piquant qu'il savait donner à sa pensée, montrant du doigt un mauvais tableau représentant un effet de soleil qui se trouvait là, put s'écrier : « Dans le cours de cette session et au milieu de mes alternatives de crainte et d'espoir, je l'ai regardé bien souvent sans jamais pouvoir découvrir si c'était un soleil levant ou un soleil couchant; je vois enfin, grâce à Dieu, que c'est un soleil levant. »

Franklin avait raison; mais le soleil devait se lever au milieu de bien des tempêtes. Rien de plus difficile, de plus laborieux au dedans et surtout au dehors que les premières années des États-Unis. Heureusement elles furent remplies par les deux présidences de Washington. L'habileté toujours honnête et l'honnêteté toujours habile qu'il montra pendant cet intervalle étaient nécessaires pour assurer l'existence de la nouvelle république, et on ne voit personne autour de Washington qui à sa place eût déployé tant de vigueur et tant de prudence. Après avoir dirigé la guerre de l'indépendance, il conduisit pendant huit ans, à travers une foule d'obstacles, les affaires de son pays. On peut dire qu'il a eu deux fois la gloire de le sauver.

Sa première présidence commence en 1789, date de la fondation d'un gouvernement libre en Amérique et en France, date glorieuse pour les deux pays. L'histoire de Washington et celle des hommes qui conduisirent la France pendant le même temps suffiraient pour expliquer la différence du succès, différence dont il y a beaucoup d'autres causes. On voit d'un côté autant de sagesse pratique que de l'autre on rencontre de généreuse inexpérience. Surtout l'éducation des deux pays était différente : les Américains avaient été préparés à la liberté par un état de choses qui leur avait appris à se

gouverner eux-mêmes; toute trace d'un pareil gouvernement avait disparu en France depuis des siècles.

La lutte s'établit d'abord entre les deux tendances naturelles à une fédération. Le besoin d'une certaine prépondérance du gouvernement central sur les états fédérés et la résistance de ceux-ci, résistance dont l'état de Virginie était le principal représentant, c'est là ce qu'il faut voir dans la lutte des *fédéralistes*, — mot qui avait aux États-Unis un sens opposé à celui qu'il a reçu en France, — et de leurs adversaires, qui s'appelèrent d'abord les *républicains*, puis les *démocrates*. Washington ne s'y trompait point quand il disait avec raison que «le principe *démocratique* était fondé sur divers principes, mais pour servir des intérêts locaux.»

M. de Witt, qui cite ces paroles, cède, ce me semble, à une préoccupation née d'une autre origine en opposant les *conservateurs* aux *démocrates*. Les démocrates n'étaient pas moins conservateurs que leurs adversaires, et même si l'on voulait trouver à cette époque, sinon le projet arrêté, au moins la pensée vague d'un changement de forme dans le gouvernement, si l'on voulait trouver une tendance qui ne fût pas conservatrice du présent, c'est chez certains fédéralistes qu'il faudrait la chercher. Washington, qui avait eu aussi ses doutes sur l'excellence et la possibilité de la république dans son pays, n'en avait plus : il la voulait sincèrement et y croyait. Ce qu'il craignait pour la république, c'était l'anarchie, et pour l'unité américaine, l'indépendance absolue des états qui pouvait la briser. C'est à combattre ces deux dangers par sa fermeté, et plus encore à les conjurer par sa prudence, qu'il s'appliqua pendant la durée de son pouvoir. On peut dire que toute sa politique intérieure était là. Il y réussit, et dans la septième année de ce pouvoir il pouvait s'écrier avec un noble orgueil : «Que vont dire les hommes qui prétendaient que nous étions hors d'état de nous gouverner nous-mêmes?» car on l'avait beaucoup dit des Américains. «Ils verront que le républicanisme n'est point le fantôme d'une imagination malade. Au contraire, sous aucune autre forme de gouvernement les lois ne sont mieux défendues, la propriété mieux assurée et le bonheur plus efficacement dispensé à l'homme.»

Les véritables difficultés du gouvernement de Washington furent au dehors. L'état nouveau qu'il avait si puissamment concouru à fonder se trouva en présence de notre révolution, bientôt dénaturée, qui tournait à la violence, et qui prétendait imposer aux nations réellement libres ce qui n'était plus chez elle qu'un simulacre de liberté. D'autre part, les Anglais se montraient mal disposés pour cette jeune république, naguère leur colonie. Tour à tour la France et l'Angleterre furent injustes et arrogantes envers l'Amérique. Leurs

luttes, la préférence de l'une ou de l'autre alliance, le retentissement des passions déchaînées par notre révolution dans ses plus mauvais jours, avivèrent aux États-Unis l'irritation des partis. Ce fut à travers tous ces obstacles, de 1789 à 1797, en passant par 1793, que Washington eut à maintenir l'indépendance de la politique de son pays, à éviter autant que possible une rupture avec l'une des deux puissances en guerre, à faire respecter un état né d'hier, à le protéger contre les intrigues de l'Angleterre et la propagande perturbatrice de la France, sans qu'il en coûtât rien à la liberté. Washington a fait tout cela. Il faut lire dans l'histoire de M. de Witt l'exposition très claire et très nette de la diplomatie de Washington. On ne saurait mieux exposer la marche de négociations difficiles, conduites toujours avec la même droiture de caractère et la même rectitude de jugement.

Washington établit tout d'abord pour les États-Unis ce principe de neutralité dans les affaires de l'Europe, que des insensés seuls peuvent vouloir ébranler aujourd'hui. « J'espère, disait-il, que nous saurons rester dégagés du labyrinthe de la politique et des guerres européennes. Ce devrait être la politique des États-Unis de pourvoir aux besoins des nations de l'Europe sans prendre part à leurs querelles. » Et il ajoutait : « Toutes les fois qu'un débat important s'élèvera entre elles, si nous savons sagement tirer parti des avantages que la nature nous a donnés, nous pourrons tirer parti de leur folie. » Ces dernières paroles peuvent sembler un peu machiavéliques pour Washington; mais elles sont corrigées par celles-ci, qu'on trouve citées au bas de la même page : « Je crois que, pour les nations comme pour les individus, celui qui profite de la détresse d'autrui perd infiniment plus, dans l'opinion des hommes et dans l'avenir, qu'il ne gagne par le coup du moment. » Du reste, Washington, s'il était un homme d'état sincère, n'était pas un diplomate candide. Grâce à Dieu, il est possible d'être honnête et habile, et la niaiserie n'est pas une condition de la vertu. Il y a des gens qui voudraient bien le faire croire. Il serait commode aux hommes sans principes d'établir que ceux qui en ont sont des imbéciles; cela dégoûterait d'une si dangereuse prétention : on serait dispensé d'admirer la probité et de compter avec elle, vu son incapacité innée. Mais non, comme il est possible d'être un grand coquin sans avoir beaucoup d'esprit, il est possible d'être un homme vertueux sans être tout à fait un sot. Pas plus que Franklin et M. de Lafayette, Washington ne manquait de finesse dans l'esprit, et quelques-unes de ses dépêches suffiraient à le prouver. M. de Witt a raison de dire : « La diplomatie de Washington fut infiniment plus agissante, plus adroite, plus féconde en expédiens,

plus ardente à poursuivre l'agrandissement de la puissance nationale qu'on n'est généralement porté à le penser. »

C'est un côté du personnage de Washington que son historien a mis plus en relief qu'on ne le fait d'ordinaire, et qui complète cette grande figure historique comme par une révélation inattendue. Les succès de la politique extérieure sont ceux qu'on est disposé à attendre des gouvernemens qui se disent forts parce qu'ils ne sont pas contrôlés, et on se défie un peu à cet égard des pays où, le peuple étant plus libre, le gouvernement l'est moins. L'exemple de Washington prouve que la liberté peut faire de la bonne diplomatie, car il manœuvre toujours habilement entre la France et l'Angleterre, résistant avec fermeté à leurs prétentions, sans en venir à une rupture définitive avec elles. Rarement un état commençant s'est trouvé dans une situation plus embarrassante. Comment rester uni à la France, d'où venaient alors les doctrines subversives de la constitution américaine, et dont l'envoyé, le citoyen Genet, organisait aux États-Unis des corps francs contre l'Espagne et armait des corsaires contre l'Angleterre, ce qui était peu propre à favoriser les négociations avec les deux gouvernemens? Washington réprima ces menées. Quoique bientôt inquiet de la direction qu'avait prise la révolution française, il ne pouvait s'empêcher d'espérer que tout cela tournerait en faveur des droits de l'humanité; mais cette sympathie pour la cause et le but de la révolution ne l'empêchait pas d'être très contraire au jacobinisme transplanté en Amérique, qui l'insultait grossièrement chaque jour, à cette démagogie stupide qui, le bonnet rouge en tête et le mot de citoyen à la bouche, embarrassait de son mieux le développement de la vraie liberté. Il est bon que le monde les ait vus là en présence pour être plus frappé du contraste.

Washington ayant arrêté le départ du *Petit-Démocrate,* navire que M. Genet faisait ouvertement armer en corsaire contre les Anglais, avec lesquels les États-Unis étaient en paix, le citoyen Genet déclara qu'il en appelait au peuple. Une discussion qu'il eut à ce sujet avec le secrétaire d'état, c'était Jefferson, montre, comme dit très bien M. de Witt, à quel point la passion démocratique et les habitudes révolutionnaires peuvent enlever l'intelligence de tout gouvernement régulier. Il parlait de la convocation du congrès. — Mais, répondait Jefferson, la question qui s'est élevée entre nous n'est point du ressort du congrès. — Comment, n'est-il donc pas souverain? — Non; le congrès est souverain pour faire les lois, le pouvoir exécutif pour les exécuter, et le pouvoir judiciaire pour les interpréter. — Après avoir entendu quelques détails de plus sur la constitution américaine, M. Genet témoigna le plus grand étonnement; puis, faisant

à Jefferson un profond salut : « Je ne vous ferai pas mon compliment sur cette constitution-là. »

Mais cette sage résistance aux menées de l'agent français contre l'Angleterre ne domptait point le mauvais vouloir de celle-ci. Un ordre du conseil déclara que tous les navires chargés des produits des colonies françaises seraient saisis par les croiseurs de sa majesté et vendus au plus offrant. L'indignation était au comble en Amérique, l'irritation extrême en Angleterre, le maintien de la paix semblait impossible. Washington mit le pays en état de défense, et, prêt à la guerre, il envoya Jay en Angleterre négocier la paix. Un traité fut conclu. Avant même d'être connu, il fut l'objet des attaques les plus passionnées et des accusations les plus furibondes de la part du parti de la France et de la révolution. L'image de Jay fut livrée aux flammes et le traité brûlé devant la maison du ministre et du consul d'Angleterre. L'une des sociétés démocratiques de la Caroline déclara qu'elle était amenée à regretter l'absence de la guillotine. Washington fut attaqué avec la dernière fureur. Le jacobinisme prit une teinte biblique; on se reprocha d'avoir adoré le président comme un dieu, d'être tombé dans l'idolâtrie; on s'écria, comme auraient fait les puritains d'Écosse : « Il est temps de n'avoir plus d'autre dieu que le Dieu fort! » Washington fut accusé d'avoir volé les deniers publics. Au milieu de cette tempête, indifférent à lui-même, mais envisageant froidement et avec tristesse les dangers qui menaçaient, quoi qu'il fît, son pays du côté de la France ou du côté de l'Angleterre, il pesa ces dangers, crut que le plus grand était de céder à ces détestables violences, et signa le traité avec l'Angleterre.

Dès ce moment, ce fut la France qui se montra mal disposée pour les États-Unis, et Washington eut la douleur d'avoir à lutter contre une nation à laquelle l'attachaient ses sympathies personnelles et les souvenirs de la guerre de l'indépendance; mais il n'y avait pas moyen de se faire illusion. Le directoire, piqué du rapprochement des États-Unis avec l'Angleterre, faisait attaquer par des corsaires les navires américains; ses agens excitaient les comtés voisins de la Louisiane à se séparer des États-Unis, et à se réunir à cette colonie, dont la France venait de faire l'acquisition.

Le gouvernement déplorable qui perdait la France au dedans par sa corruption la compromettait au dehors par ses intrigues, et Washington avait le droit de dire : « La conduite de la France envers le pays est outrageante au-delà de toute expression; rien ne l'autorise, ni son traité avec nous, ni le droit des gens, ni les principes de l'équité; elle n'a pas même pour elle le respect des apparences. »

En ce moment, Washington allait quitter volontairement le pouvoir, et il était obligé, dans sa lettre d'adieu, de prémunir le peuple américain contre sa passion pour la France que le gouvernement de la France ne méritait pas.

Retiré dans son habitation de *Mount-Vernon*, il reprit sa vie de planteur, se levant avec le soleil, inspectant ses journaliers, visitant ses fermes et ses bâtimens, et recevant ses amis. La nouvelle du coup d'état de fructidor vint le chercher dans sa retraite. Il en fut vivement indigné. « Il est assez plaisant, disait-il, et que de fois on l'a pu dire depuis ! de voir ces hommes qui n'avaient pas assez d'injures contre le pouvoir exécutif, et qui sonnaient le tocsin à la moindre démarche que leur imagination pouvait faire passer pour un abus d'autorité qu un acte d'usurpation, devenir tout à coup les chaleureux avocats des mesures arbitraires adoptées par le directoire à la suite des arrêtés du 4 septembre. Ils ne prennent pas même la peine de nier que la constitution ait été violée. »

Cependant les Américains commençaient à ouvrir les yeux, ils commençaient à s'irriter contre les menées du directoire, et on en vint à craindre une invasion des Français. Le bon sens de Washington, toujours éloigné des excès, jugeait cette crainte chimérique tant que la France serait occupée par sa guerre avec l'Angleterre; Néanmoins la prudence exigeait qu'on se mît en mesure de se défendre, si on était attaqué. Le congrès autorisa le président J. Adams à lever, en cas de nécessité, une armée de dix mille hommes, et Washington fut désigné par l'opinion pour la commander. Avec une vigueur de résolution que l'âge n'avait point affaiblie, il força le président à le laisser libre dans le choix de ses officiers-généraux, et se prononça, si l'on faisait la guerre, pour la faire en prenant l'offensive contre la France et l'Espagne, et pour rentrer par là en possession de la Louisiane.

Au milieu des soucis et des inquiétudes que lui donnaient ses nouvelles fonctions et les fautes politiques du président, Washington fut atteint par la fièvre. D'abord il ne daigna pas s'en occuper, mais le mal s'aggrava, et bientôt il comprit que sa maladie était mortelle. Sa mort fut calme et strictement stoïque. « Le moment est venu, dit-il, je m'en vais; que l'on m'enterre convenablement. Ne faites descendre mon corps dans le caveau que huit jours après ma mort. Me comprenez-vous? — Oui. — C'est bien. » Un peu après sa respiration devint libre. Il se tâta le pouls. On le vit changer de visage. Sa main quitta son poignet et retomba. Mme Washington, qui lui avait toujours été tendrement dévouée, se montra aussi laconique et aussi contenue que lui-même : « Est-il parti (*is hegone*)? » demanda-t-elle

d'une voix ferme et recueillie. Les assistans restaient mornes et silencieux. « C'est bien, reprit-elle, tout est fini, je le suivrai bientôt. » Cela est simple, énergique, un peu sec, un peu dur; point d'épanchement, même de serrement de mains entre les deux époux; pas une parole sur l'Amérique, sur la gloire, même pas un mot de religion, quoique Washington fût religieux. C'est bien, dit celui qui meurt; c'est bien, dit celle qui le voit mourir et qui espère ne pas lui survivre. Tel est le caractère américain, où ne dominent point l'imagination et la tendresse, mais la rigidité et la force.

J'ai attendu pour louer l'historien de Washington d'être au bout de ma tâche. Les citations que j'ai choisies dans son livre rendent les éloges presque superflus; elles ont fait connaître la droiture du jugement et la sage élévation des sentimens de l'auteur. Si j'avais pu, en quelques pages, donner à mes lecteurs une idée vraie de la carrière militaire, politique et diplomatique de Washington, je le devrais à la composition bien ordonnée de l'ouvrage, au bon emploi des matériaux, à l'ordre simple et lumineux dans lequel M. de Witt les a disposés. Son histoire de Washington ressemble à Washington lui-même. Au premier abord, elle semble quelque peu froide; mais à mesure qu'on avance dans cette lecture, l'historien intéresse davantage, comme le héros se fait plus aimer à mesure qu'on le regarde de plus près. M. de Witt est de la famille de ce généreux citoyen qui tomba victime d'une multitude qu'aveuglait sa passion pour un prince, de ce Jean de Witt, qui, traîné par des furieux dans les rues d'Amsterdam, répétait d'une voix ferme ces vers d'Horace :

> Justum et tenacem propositi virum
> Non civium ardor prava jubentium...

Le nom qui fut celui du vertueux patriote hollandais fait bien au frontispice de cette histoire exacte, judicieuse et sincère du grand patriote américain.

J.-J. Ampère.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril 1855.

L'Europe vient de passer un mois à se demander avec un redoublement d'anxiété ce qu'elle pouvait attendre des efforts de ses armées ou des dernières tentatives en faveur d'une solution satisfaisante de la crise actuelle. Elle a vécu, fixant à la fois son regard sur la Crimée, où le feu de l'artillerie alliée a été rouvert contre Sébastopol, et sur Vienne, où la conférence délibérait, — suivant cette marche simultanée du combat et de la négociation, et cherchant ce qui l'emportait, la paix ou la guerre. Qu'allait-il sortir de cette situation extrême? Le dénoûment est connu aujourd'hui : la guerre suit son cours pour le moment; c'est la diplomatie qui a échoué, et qui a, sinon définitivement interrompu, du moins suspendu et ajourné ses travaux sous la forme d'une délibération collective. Lord John Russell a quitté Vienne, et le ministre des affaires étrangères de France revient à Paris. Voilà où a conduit la seconde conférence de Vienne; elle finit, comme la première, par l'impuissance devant l'inflexibilité de la Russie. Seulement les circonstances sont autrement sérieuses qu'à l'époque où la note proposée au cabinet de Saint-Pétersbourg était le dernier mot des exigences européennes pour étouffer dans son germe une question redoutable. Le démêlé diplomatique suscité à Constantinople est devenu la guerre avec la Turquie; de la guerre avec la Turquie, la force des choses a fait sortir la guerre entre la Russie et les puissances maritimes, de même que de la guerre dans la Mer-Noire et en Crimée la force des choses peut faire sortir la guerre dans l'Europe entière. C'était à l'origine une question que tout le monde conspirait à éluder; une impatience de l'ambition russe en a fait une question d'équilibre général, qui domine encore aujourd'hui les opérations de nos armées, comme elle dominait hier les délibérations diplomatiques de la conférence réunie à Vienne.

C'est le 9 avril que le feu de toutes les batteries alliées a été rouvert contre Sébastopol, et que le bombardement, longtemps interrompu, a recommencé.

Croire que, même après cinq mois de travaux mêlés de combats incessans, l'entreprise soit facile, et que tout puisse être fini en un instant, ce serait supposer que dans cet intervalle la Russie est restée inactive; elle s'est hérissée au contraire dans sa forteresse. L'essentiel pour le moment, c'est que nos flottes sont devant le port, attendant l'heure d'agir, que cinq cents canons sont en position de foudroyer les ouvrages russes, et que dans ces premières opérations du nouveau bombardement notre artillerie a promptement acquis une supériorité marquée. Qu'on songe d'ailleurs que ce siége est certainement une des plus grandes choses militaires de ce siècle, que nos généraux, dont l'un, le général Bizot, vient encore d'être gravement blessé, ont à mesurer leur feu moins sur l'impatience de l'opinion européenne ou même de leurs soldats que sur leurs approvisionnemens, sur la durée probable de l'attaque, — qu'ils agissent contre une ville qui, en l'absence d'un investissement complet, reste libre de renouveler sa garnison, ses vivres, ses munitions. C'est ce qui explique sans doute comment un succès décisif n'est point venu plus promptement aider dans leurs efforts les négociateurs de Vienne, comment la Russie s'est crue autorisée à son tour à ne point souscrire aux conditions de l'Europe en présence de l'incertitude des opérations de la guerre. Le siége suit son cours dans la phase nouvelle où il est entré, et chaque jour rapproche nos soldats de Sébastopol, de cette citadelle où l'empire russe semble avoir placé sa destinée, en y concentrant tous les élémens d'une résistance formidable.

D'un autre côté, c'est au milieu du mois dernier que s'est ouverte la conférence, dont les plus graves délibérations ont coïncidé avec les plus récens incidens militaires. Elle commençait ses travaux sous de favorables auspices. L'avénement d'un nouveau tsar semblait permettre des rapprochemens qui eussent coûté peut-être à la fierté de l'empereur Nicolas. Les puissances occidentales, en se trouvant conduites à revendiquer pour l'Europe des garanties de sécurité, se montraient prêtes à céder ce que le droit évident n'exigeait pas. L'Angleterre et la France se faisaient représenter dans ces négociations par lord John Russell et M. Drouyn de Lhuys, chargés de dire le dernier mot de leur politique. La conférence de Vienne a réussi un instant à éveiller des espérances de paix par l'accord général qui s'est promptement établi sur les premières conditions, sur la transformation du protectorat des principautés, sur la liberté de la navigation du Danube. La facilité a peut-être été d'autant plus grande sur ces points de la part de la Russie, que par là elle désintéressait l'Allemagne, l'Autriche en particulier. Comme il était facile de le prévoir, les complications sont venues dès qu'on a touché à la question essentielle, celle de la limitation de la puissance russe dans la Mer-Noire. La France et l'Angleterre, d'accord en cela avec l'Autriche, laissaient cependant de côté Sébastopol. Leur interprétation de cette garantie se résumait dans l'alternative offerte à la Russie entre la réduction de ses forces navales dans l'Euxin et la neutralisation de la Mer-Noire, c'est-à-dire l'exclusion de tous les vaisseaux de guerre de cette mer. C'est alors que les plénipotentiaires russes se sont trouvés être sans instructions suffisantes, et quand ces instructions sont arrivées après quelques jours, les deux termes de l'alternative étaient également déclinés. Dès ce moment, la conférence n'avait plus rien à faire, pas

même à discuter la quatrième condition, relative à l'état des populations chrétiennes en Orient; elle n'avait qu'à se dissoudre ou à s'ajourner indéfiniment, le refus de la Russie ne laissant à l'Occident d'autre issue que de poursuivre par les armes la conquête d'une solution impossible à réaliser par la voie des transactions diplomatiques. Telle est la situation actuelle des choses.

Le nœud de cette situation, on voit donc clairement où il est aujourd'hui. Aux yeux des gouvernemens de l'Occident, il y a un fait menaçant pour l'équilibre du monde, pour la sécurité et l'indépendance de l'Europe : c'est l'ambition fixe et ardente de la Russie tendant sans cesse à envahir l'Orient, marchant à cette conquête par tous les moyens, par les influences religieuses et les affinités de race, créant à son action des centres presque inexpugnables par ses établissemens militaires, faisant le siége de l'empire ottoman. Cette ambition, ils ont voulu la désarmer sans humilier la Russie dans sa dignité, en lui imposant la destruction de son immense arsenal de la Mer-Noire. Dès lors la pensée à réaliser se trouvait naturellement indiquée; elle ressort de tous les faits, de toutes les circonstances, de toutes les conditions de la crise actuelle, des nécessités les plus évidentes de la défense de l'Europe, de toutes les considérations de sécurité pour l'Occident. Il y a une chose singulière à remarquer : on a imaginé bien des combinaisons différentes, on a cherché bien des manières de trancher cette terrible question. Un trait commun à la plupart de ces combinaisons et de ces solutions, c'est qu'elles vont directement contre le but qu'on se propose, et que le plus souvent, par une anomalie étrange, c'est le sultan qui paie les frais de la guerre. Que la paix confère à l'Europe le droit de créer de grands établissemens maritimes et militaires en Orient, il n'est pas sûr que la Russie en soit fort inquiétée; il est certain que ce serait une charge immense pour les gouvernemens de l'Occident, et en définitive quelle serait la puissance atteinte dans son territoire? Ce serait la Turquie, dont nos armes sont allées défendre l'intégrité. Que la paix proclame l'ouverture des détroits et la liberté de la Mer-Noire : les puissances maritimes de l'Europe peuvent, il est vrai, envoyer leurs vaisseaux dans l'Euxin; mais en même temps la Russie entre dans la Méditerranée, ses flottes de la Mer-Noire et de la Baltique se rejoignent; son pavillon peut aller flotter, sur les côtes de la Grèce et dans l'Adriatique, aux yeux des populations qu'elle cherche à subjuguer, et par le fait c'est l'indépendance de la Turquie qui est menacée, c'est Constantinople qui reste exposée à toutes les insultes, à toutes les attaques.

La proposition des gouvernemens alliés, en écartant ces combinaisons, avait le mérite de réduire à des termes simples, pratiques et décisifs la question née de la guerre actuelle, et c'est pour cela sans doute que la Russie a refusé d'y souscrire; elle n'a point souscrit aux propositions de l'Europe, et, comme l'a dit lord Palmerston dans le parlement, elle n'y a répondu par aucune proposition émanée de son initiative. Par un dernier scrupule cependant, les négociations une fois à peu près rompues, le prince Gortchakof a demandé une réunion nouvelle de la conférence. Un bruit soudain de paix prochaine s'est répandu en Europe. Sait-on quel moyen de transaction offrait le représentant du tsar? Le prince Gortchakof proposait le maintien

de la clôture actuelle des détroits, avec la faculté laissée au sultan de faire appel à ses alliés en cas de péril et de leur ouvrir l'entrée de la Mer-Noire, c'est-à-dire que la Russie accordait au sultan et à ses alliés une liberté qu'ils sont très capables de prendre par eux-mêmes, comme l'exemple l'a prouvé; mais c'est justement afin que cette coûteuse et périlleuse expérience ne se renouvelle pas que l'Europe a le droit de placer l'Orient sous des garanties plus sûres et plus inviolables, en le mettant à l'abri des irruptions et des tentatives d'une ambition démesurée. Il y aurait certainement un moyen bien meilleur : ce serait que l'Orient fût fort par lui-même, qu'il pût se défendre en opposant une civilisation puissante aux menaces d'envahissement. Malheureusement on ne crée point en un jour cette force et cette civilisation, et voilà pourquoi, à côté de l'Orient tel qu'il est aujourd'hui, il faut une Russie désarmée de sa puissance agressive. Dans cette négociation diplomatique qui vient d'avoir un si triste dénoûment, il y a un fait qu'on ne peut s'empêcher de remarquer. Quand la Russie adhérait, il y a quelques mois, aux quatre conditions interprétées par la France, l'Autriche et l'Angleterre, dont l'alliance venait d'être scellée, la limitation de sa prépondérance en Orient était au nombre de ces conditions. Elle en acceptait le principe, et on pourrait dire même qu'à ce moment ce principe se présentait sous un aspect plus menaçant pour elle. Comment se fait-il qu'elle rejette absolument, sans discussion, sans laisser voir la mesure possible de ses concessions, ce qu'elle acceptait il y a trois mois? Cela s'explique très simplement peut-être. La Russie a fait, sous le coup du traité du 2 décembre, ce qu'elle n'a cessé de faire à toutes les périodes de la crise actuelle. Quand elle s'est vue trop pressée par les circonstances, elle a eu l'air de céder; elle a détourné le péril le plus imminent, elle a arrêté les coalitions plus efficaces prêtes à se nouer, et, le premier moment passé, elle est restée avec l'excès de ses prétentions et l'orgueil de sa politique. C'est à ce jeu de tactique, de subtilités et de faux-fuyans que la Russie joue le repos de l'Europe depuis deux ans, et c'est ainsi que de l'impuissance de chaque négociation renaît fatalement la nécessité de la guerre. La Russie, cela est bien évident, compte sur les difficultés que rencontre notre expédition en Crimée, sur les divisions de l'Europe, sur les crises qui peuvent surgir, sur les neutralités qui la garantissent encore; elle ne fait que rendre plus saisissant le caractère de la lutte actuelle et en agrandir la portée, en dévoilant ce qu'il y a d'inconciliable entre l'indépendance de l'Occident et la politique des tsars, — et véritablement, on pourrait le dire, si Sébastopol était imprenable, c'est alors surtout qu'il faudrait le prendre.

La conclusion des derniers incidens diplomatiques, à moins d'un retour de la Russie, c'est donc la guerre. Mais dans quelles conditions nouvelles se poursuivra cette guerre? Quelle influence le résultat des négociations de Vienne exercera-t-il sur la politique de l'Allemagne? Il ne peut évidemment que préciser et déterminer avec plus de netteté la position de l'Autriche. Après la suspension des travaux de la conférence comme durant les négociations, le cabinet de Vienne reste entièrement d'accord avec les puissances occidentales. On a cherché à représenter l'Autriche comme prête à se rejeter dans la neutralité ou disposée à entreprendre une sorte de médiation. C'était oublier

que l'Autriche est l'une des signataires du traité du 2 décembre, que les conditions de paix adoptées par l'Angleterre et la France sont les siennes, et que par ses engagemens mêmes elle n'est plus ni médiatrice, ni neutre. Cette alliance règle sa position et domine les résolutions qu'elle aura à prendre. Aussi l'Autriche ne s'est-elle point séparée un instant de la France et de l'Angleterre dans les conférences, et elle n'a point été la dernière à trouver très dérisoire l'étrange proposition par laquelle le prince Gortchakof a couronné les négociations. Qu'on remarque en outre que par le fait même de l'impossibilité d'arriver à la paix par la voie diplomatique, le traité du 2 décembre, sans autre stipulation nouvelle, devient une alliance offensive et défensive. Mais alors l'Autriche est donc prête à agir et à appuyer par les armes ce qu'elle a soutenu par les négociations? Rien n'indique en effet qu'il n'en soit point ainsi. Seulement, avant d'en venir là, le cabinet de Vienne veut tenter un suprême effort en adressant un ultimatum à Saint-Pétersbourg, et sur la nature, sur les termes de cet ultimatum, il s'est trouvé encore complétement d'accord avec les plénipotentiaires de la France et de l'Angleterre. Dire en quoi consiste cette pièce serait difficile, on le comprend; ce qui est certain, c'est qu'elle résume toutes les garanties que l'Europe a réclamées et qu'elle a le droit de réclamer. Un délai fixe de peu de jours pour l'acceptation de cet ultimatum doit être laissé au cabinet de Saint-Pétersbourg, et si la Russie persiste encore dans la politique dont elle n'a pas voulu se départir dans les conférences, l'Autriche se trouve dès lors engagée dans l'action commune. Lorsque le cabinet de Vienne faisait parvenir l'an dernier au gouvernement russe ces conditions du 8 août, qui furent repoussées sous leur première forme comme elles viennent de l'être sous leur forme nouvelle, il pouvait rigoureusement ne point voir dans ce refus un motif d'action immédiate; il n'en avait pas contracté l'obligation. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi, et un refus de la Russie aurait nécessairement pour sanction la coopération de l'Autriche à la guerre.

Quant à la Prusse, sa position est moins nette à coup sûr. Les conférences ont commencé et se sont terminées sans elle. Il est peu probable que le cabinet de Berlin prête un appui très décisif à une œuvre à laquelle il n'a point participé, après avoir refusé jusqu'ici de prendre aucun engagement. Il y a loin de là cependant à une scission avec les puissances occidentales, et même le roi de Prusse, dit-on, se montrerait disposé à presser l'empereur Alexandre II d'accepter l'ultimatum qui doit lui être envoyé,—tout cela, il s'entend, sans aucune obligation ultérieure. En un mot, la neutralité est jusqu'ici le suprême effort de la politique prussienne. Il reste à savoir si cette neutralité sera toujours possible, et si la Prusse ne sera point placée à son tour dans la nécessité impérieuse de prendre une résolution dans son intérêt propre autant que dans l'intérêt de l'Europe. Ce jour-là, s'il doit venir, la Prusse ne sera point d'avis sans doute, comme on l'a dit récemment dans le parlement de Berlin, qu'elle a moins à craindre le tsarisme russe que la France. Dans son ensemble, la situation actuelle de l'Europe peut donc se résumer aisément : tandis que la dernière tentative diplomatique vient d'échouer, la guerre reste la terrible fatalité de l'Occident, et elle ne peut que s'aggraver encore en s'étendant, à moins que, ramenée à des con-

seils plus concilians et plus modérés par la menace d'une rupture définitive avec l'Autriche, la Russie ne sente aussi le prix d'une paix qu'elle ne serait peut-être bientôt plus libre de refuser.

De tous les résultats de cette étrange guerre, le plus extraordinaire assurément est cette alliance intime de la France et de l'Angleterre, rendue plus palpable en quelque sorte par un épisode qui touche à la vie intérieure des deux nations : le voyage récent de l'empereur et de l'impératrice à Londres, voyage accompli au milieu des honneurs et des fêtes. Une semaine s'est passée dans cette excursion. Le peuple anglais n'est point prompt à l'enthousiasme. Aussi dirait-on que, quand il s'y met, il regagne le temps perdu. Les rues de Londres ont été illuminées, et sur des transparens brillaient les initiales unies des souverains d'Angleterre et de France. L'empereur a reçu de la reine Victoria l'ordre de la jarretière; il a accepté un banquet qui lui a été donné par la cité de Londres, et il a répondu à l'adresse qui lui a été présentée par un discours dans lequel, en relevant l'union des deux peuples à la hauteur d'un fait permanent, il disait qu'il emporterait l'impression de « ce spectacle imposant qu'offre l'Angleterre, où la vertu sur le trône dirige les destinées du pays sous l'empire d'une liberté sans danger pour sa grandeur. » A la suite de ce banquet, le lord-maire a été créé baronnet, et on a eu soin de remarquer que pareille distinction n'était accordée au lord-maire qu'en commémoration des visites des souverains anglais eux-mêmes à la Cité. En un mot, l'Angleterre a reçu ses hôtes avec l'empressement d'une puissance qui, pour céder sans doute au sentiment, n'oublie pas ses intérêts, et qui apprécie aujourd'hui la valeur du concours de nos armées. C'est presque au lendemain des fêtes de ce voyage que l'empereur vient d'être l'objet d'un odieux attentat. Deux coups de pistolet ont été tirés sur lui au moment où il se promenait à cheval dans les Champs-Élysées. Le premier châtiment de ce triste genre de tentatives est heureusement de ne réussir presque jamais. Il n'est pas moins pénible de penser qu'à certaines heures les destinées d'un pays peuvent avoir pour instrument la volonté pervertie de quelque fanatique obscur.

C'est à cette déplorable tentative que vient aboutir la vie intérieure dans ces derniers jours, et ce fait suffit pour effacer tous les autres. Il y a peu de temps néanmoins survenait un acte administratif qui touche à un des intérêts les plus sérieux du pays : nous voulons parler du décret qui modifie d'une manière sensible l'existence de l'Institut. D'après les nouvelles dispositions, la séance publique annuelle des cinq classes de l'Institut doit avoir lieu le 15 août, jour de la Saint-Napoléon. Toutes les séances publiques particulières aux diverses académies sont réglées par le ministre de l'instruction publique. Les concours des prix académiques à décerner seront jugés d'après les formes établies par une ordonnance de 1824, c'est-à-dire, en d'autres termes, par une commission composée de quatre membres nommés par le gouvernement et des trois officiers de l'Académie en fonctions au 1er janvier. Il est institué un prix de 10,000 francs qui sera décerné tous les trois ans à l'ouvrage reconnu le plus propre à honorer ou à servir le pays. Les fonctionnaires préposés à la bibliothèque et aux différens services de l'Institut sont à la nomination du ministre de l'instruction publique. Enfin une sec-

tion nouvelle de dix membres, sous le titre de politique, administration et finances, est créée à l'Académie des sciences morales et politiques, et les membres de cette section nouvelle ont été pour la première fois nommés par le gouvernement. Il est aisé de voir les points essentiels et assez graves de cette mesure, qui a pour résultat de faire passer beaucoup de choses de l'Institut sous l'action administrative. M. le ministre de l'instruction publique a réformé l'enseignement, il a voulu réformer l'Institut. Il est cependant dans de tels corps des traditions qui ont leur force, et il est toujours grave d'y toucher, parce que ce sont les traditions mêmes de l'esprit et de la pensée, c'est-à-dire de deux puissances volontiers indépendantes qui ont sans doute leurs heures de mauvaise fortune, mais qui ont aussi leurs jours où elles sont l'éclat et la grandeur d'un pays.

Quand on observe cette société soumise à tant d'influences variables et entraînée alternativement dans toutes les directions, quand on l'observe dans le travail confus de ses élémens, de ses forces et de ses tendances, il est une question qui s'élève inévitablement, et qui est comme la moralité des révolutions ou des actes qui se succèdent. De tous ces élémens qui peuvent se résumer sous un double aspect, — dans les aspirations morales et les aspirations matérielles, dans le travail des esprits et des âmes et dans le travail des intérêts, — quels sont ceux qui sont en progrès ou en décadence? En un mot, quelles influences tendent à prévaloir dans la société contemporaine? Cette question, elle est partout, on la trouvera au seuil de la prochaine exposition universelle; elle ressort de tous les faits, de même qu'elle est le tourment des intelligences. Elle se cache dans un livre singulier et instructif sur les *réformes à opérer dans l'exploitation des chemins de fer*, au milieu d'un luxe de calculs, de détails techniques, de déductions merveilleuses. L'auteur ne fût-il pas connu, sans avoir eu besoin d'inscrire son nom sur la première page de son livre, on le reconnaîtrait aisément à une empreinte particulière, à cette griffe, pour ainsi parler, d'un esprit extrême et paradoxal : sorte de poète de la comptabilité tout enivré de son algèbre sociale et économique, humoriste du chiffre, prestidigitateur de la dialectique, qui fait aujourd'hui la monographie du chemin de fer ou de la *fonction voiturière*, selon son langage, comme il faisait autrefois la monographie de la propriété ou la théorie de l'échange. L'auteur admire-t-il cette grande invention de la vapeur appliquée à la circulation? On le dirait à voir l'enthousiasme de certaines de ses pages et les conclusions dans lesquelles il s'aventure. L'effroi ne balance-t-il pas l'admiration au contraire? On le dirait encore. Après tout, se dit parfois cet esprit terrible, cela peut être une immense mystification, et le progrès social pourrait bien consister, au bout d'un certain temps, dans « le retour aux pratiques antérieures momentanément délaissées. » Voyager, se mouvoir, passer la meilleure partie de sa carrière dans un wagon ou sur un *steamer*, est-ce donc la fin de l'humanité? Est-ce la réalité de la vie? Cette fièvre de vagabondage, cette agitation ardente ne serait-elle point une crise passagère? Le secret de ces contradictions est bien simple. L'auteur voit dans les chemins de fer un grand instrument de recomposition sociale à sa manière, quand il les considère en eux-mêmes, dans leur destination; il n'y voit plus que le danger d'une grande

mystification ou d'une perturbation immense, dès qu'il se trouve en présence des compagnies, entre les mains desquelles ils ne sont plus à ses yeux que l'instrument d'une puissance absorbante et abusive, qui les détourne de leur but en menaçant tous les intérêts. C'est là le résumé de son livre. Seulement l'auteur n'aperçoit que le côté économique d'une question qui a un sens plus général et plus profond.

L'existence des compagnies est effectivement un fait étrange, non pas au point de vue où se place l'auteur absolument, mais au point de vue de l'état de la société. Depuis plus d'un demi-siècle, il se poursuit un travail inexorable et irrésistible de décomposition. De toutes les forces collectives, politiques ou administratives, morales et intellectuelles, il n'en est point qui soit restée debout et ait échappé à l'action des révolutions. Tout ce qui existait comme corps a disparu. L'homme a été réduit à ce qu'on appelle dans le langage des chemins de fer une unité de trafic, et ce qu'on pourrait appeler sous un autre rapport une unité administrative. Et de cette dissolution universelle, de toutes les forces collectives anciennes, que sort-il? Il sort une puissance nouvelle sous la forme d'une association dont l'argent est le lien et la raison d'être. Ce n'est point seulement un fait économique qu'on puisse combattre ou neutraliser par des combinaisons économiques : c'est la manifestation d'une tendance de la société; c'est l'expression du développement des instincts matériels parvenus au point de constituer la seule force collective. Comment opposer à ce fait, qui n'est point sans doute le dernier mot de la civilisation, un contre-poids suffisant, si ce n'est par toutes les impulsions morales, par le sentiment vigoureux de tous les devoirs de la vie politique et civile, par l'effort intellectuel? Il en est de même des applications générales des chemins de fer. Le chemin de fer en lui-même est-il un instrument de recomposition sociale qui déplace et reclasse tour à tour les populations et les intérêts? Sous sa féconde influence, l'auteur du livre des *Réformes* voit se former des associations nouvelles, groupes ruraux, groupes industriels, et même, comme l'économie politique est à ses yeux la racine de tout, la loi génératrice des institutions politiques elles-mêmes, il en déduit la forme et le caractère de ces institutions. Le modèle de la société politique, c'est la société de commerce anonyme. L'auteur n'oublie qu'une chose, c'est que ces déclassemens et ces reclassemens dont il parle sont un fait matériel, et rien de plus, qu'il y a dans la vie sociale d'un peuple des intérêts plus élevés, plus permanens, et dans tous les cas d'une autre nature que les intérêts soumis aux statuts d'une société de commerce anonyme. En un mot, ces chemins de fer, cette industrie, ces groupes, que sont-ils sans la pensée morale qui leur assigne leur rôle, les contient et les dirige? Là où cette pensée n'est pas, les groupes sont des agrégations matérielles, les compagnies sont des puissances anormales; la société elle-même, quelque modèle qu'on lui donne, n'est qu'un assemblage sans lien, qui marche sans direction, qui peut à chaque instant se dissoudre, et que la force seule maintient. C'est dans cette lutte que se résume au fond l'histoire de notre temps. Veiller à l'étendue des concessions de chemins de fer, abaisser les tarifs, maintenir les prérogatives de l'état, revenir, comme le propose l'auteur, à la pensée qui inspira la loi de 1842 sur les lignes ferrées, ce serait sans doute un résultat; à un certain point de vue

cela ne changerait pas beaucoup la question essentielle, qui est tout entière dans l'absence d'équilibre ou de hiérarchie entre les influences morales et les instincts matériels.

Ce n'est point d'aujourd'hui que cette lutte est engagée entre toutes les forces morales défaillantes et toutes les forces matérielles qui grandissent au point de paraître par momens victorieuses; elle est dans l'essence de notre temps, elle est l'explication de tous les phénomènes de la vie sociale. Dissimulée dans le travail des mœurs ou se montrant au grand jour, elle s'est poursuivie à travers les métamorphoses publiques comme un drame qui de temps à autre laisserait apparaître ces deux esprits luttant dans une sorte de nuit de Walpurgis. Pour les âmes honnêtes, cette tendance contemporaine se cache sous un nom qui les rassure : c'est le règne de l'utile, comme s'il n'y avait d'utile pour l'homme que ce qui touche à son bien-être, à son luxe, au développement de son commerce et de son industrie. Il y a plus de dix ans déjà qu'un autre humoriste moins algébrique que l'auteur du livre des *Réformes des chemins de fer*, un esprit perçant et révolutionnaire à sa manière, mélange de l'ironie de Voltaire et de la rêverie allemande, M. Henri Heine en un mot, montrait l'invasion croissante du matérialisme en France. Il peignait ce morcellement à l'infini dont nous parlions, cette dissolution de tous les liens de la pensée, cette extinction de tout sentiment collectif qui constitue la mort morale d'un peuple, et il en cherchait la cause dans le culte des intérêts matériels et de l'argent. Il représentait aussi à sa façon ces grandes fêtes de l'industrie, ces premières inaugurations de chemins de fer, tout ce mouvement de l'humanité se précipitant dans de nouveaux orbites sous le charme invincible et inquiétant de l'inconnu, et il cherchait dans quelque coin isolé et obscur les terribles *réveilleurs* qui viendraient tirer les hommes de ce rêve d'industrialisme fiévreux et excessif. Ainsi parlait cet Allemand dans des lettres qu'il reproduit aujourd'hui sous le titre de *Lutèce*, et où il décrit Paris, la ville de tous les contrastes et de tous les entraînemens, qui sent fermenter dans son sein les passions les plus opposées et résume dans son existence, sous une forme saisissante, toutes les tendances d'un siècle. Lutèce était alors florissante et libre. Elle n'avait point connu encore ou plutôt elle avait oublié les angoisses des guerres civiles. Elle vivait enivrée dans le luxe de son bien-être et de sa liberté, sans distinguer assez peut-être entre la liberté et l'esprit révolutionnaire qui la corrompt, entre l'industrie, légitime expression du génie humain, et le culte exclusif des intérêts, qui conduit à une sorte de matérialisme politique et social. Un des mérites de M. Henri Heine est de ne point se tromper sur la nature des problèmes qui s'agitaient à cette époque en France, d'aller scruter à travers les apparences trompeuses le travail des sectes socialistes remuant déjà et grondant dans les profondeurs de la société. Le communisme lui apparaissait comme une puissance ou une menace, si l'on veut, — et pour lui, hélas! c'était le règne de nouveaux iconoclastes portant la main sur les belles statues de marbre, détruisant les bois de laurier pour y planter des pommes de terre. Voilà comment l'auteur de *Lutèce* se représentait à lui-même la société française : d'un côté la bourgeoisie absorbée dans le culte des intérêts matériels, de l'autre le communisme. M. Heine nous faisait sans doute

plus malades que nous ne l'étions réellement; il comptait surtout sans ce ressort intérieur que possède toujours la race française. Ses lettres n'en sont pas moins sous une forme humoristique un chapitre curieux de notre histoire morale à la veille d'une recrudescence révolutionnaire.

Un fait à observer dans le drame permanent de nos révolutions, c'est que si elles ont malheureusement pour résultat de dissoudre, comme nous le disions, toutes les forces collectives de la société, elles n'attaquent pas moins l'homme dans son individualité même, et prennent par là le caractère abstrait, factice, que nous leur avons vu, qui les fait ressembler si peu à d'autres mouvemens de ce genre, à la révolution anglaise, à cette révolution américaine, dont M. Cornelis de Witt raconte l'histoire, en racontant la vie de Washington, dans un livre instructif et attachant. Qu'on recherche l'origine et la nature de cette révolution par laquelle les États-Unis sont arrivés à l'indépendance : elle ne se fait point pour des mots et avec des mots, elle ne cherche point à en finir avec toutes les traditions d'un peuple, et elle ne commence pas par tout détruire pour arriver à refaire un édifice abstrait et chimérique. Elle a pour point de départ, au contraire, les réalités les plus profondes, la sauvegarde des intérêts les plus essentiels, le respect même des traditions, et elle s'applique à n'employer que les moyens légitimes. Quand survint l'acte du timbre, qui violait les droits des colonies anglaises, on proposait un pacte de non-exportation des produits des colonies, et Washington avouait qu'il « avait des doutes sur la légitimité de ce pacte. » Il disait que pour avoir le droit de résister aux injustices des autres, il fallait être juste soi-même. C'est ce sentiment profond et réel qui a fait la grandeur et le succès de la révolution américaine, identifiée en quelque sorte dans son origine avec Washington. Il y a dans Washington un trait éminent qui se dégage du récit même de M. Cornelis de Witt. Au milieu des travestissemens de tout genre qu'a subis la nature humaine, on éprouve une sorte de satisfaction intime et profonde à contempler un homme dans le vrai sens du mot. Washington est un homme, et il reste tel dans la politique, dans la guerre. Il gouverne les affaires de son pays comme les affaires de sa vie, d'après les mêmes règles, sous l'impulsion des mêmes mobiles. Cette distinction qui existe si souvent entre l'homme et l'acteur, le personnage, on ne l'aperçoit point chez lui. Il est toujours le même, qu'il soit chef du gouvernement ou qu'il se retire à Mount-Vernon; aussi est-il vrai et naturel partout, s'appliquant aux plus grandes choses, ou s'occupant de ses terres de la Virginie. Cette forte empreinte humaine est le signe de son caractère, en même temps que dans sa vie il est l'expression la plus complète de cette première phase de la révolution américaine. Il en est le héros calme, probe, scrupuleux et ferme, et c'est ainsi qu'il a laissé comme un exemple aux États-Unis, qui semblent oublier parfois ces traditions, aussi bien qu'à tous les pays, le souvenir d'un homme en qui s'alliaient les qualités les moins brillantes peut-être, mais les plus solides, et qui coûtent le moins à l'humanité.

La littérature sans doute ne puise point exclusivement à ces sources : elle a mille formes et mille nuances; elle se compose aussi de tout ce que l'imagination et l'observation peuvent inventer ou combiner. C'est la part du

roman, du théâtre, de la poésie. Une de ces œuvres de l'imagination sensée et de l'observation ingénieuse et pénétrante était représentée, il y a peu de jours, au Théâtre-Français, sous le titre piquant de *Péril en la Demeure*. L'auteur, M. Octave Feuillet, est accoutumé à jouer avec les titres et les sujets. Une mère qui se fait la confidente des amours de son fils pour le sauver, bien entendu; une jeune femme qui en est à effeuiller cette fleur de marguerite pour savoir si elle doit aimer, ou si elle n'aimera pas; son mari trop occupé d'affaires diplomatiques pour s'occuper de son ménage, et qui voyage au Pérou pendant que l'amour entre dans sa maison, c'est avec ces élémens que M. Feuillet a disposé une série de scènes spirituelles et vives, où heureusement, comme toujours, il n'y a que le péril sans le mal. L'auteur met toute sa bonne grâce et sa verve à conduire ces expériences jusqu'à la dernière limite, sans brouiller la morale et l'esprit, l'imagination et le bon sens. Tout s'accorde et marche au dénoûment en laissant le public charmé.

Mais revenons à la politique. La Belgique, comme on sait, a eu récemment une crise ministérielle, et un nouveau cabinet s'est formé. Ce cabinet avait à subir l'épreuve parlementaire, et il vient de se présenter aux chambres dès qu'elles ont été rouvertes. L'exposé lu par M. Dedecker résume la pensée du nouveau ministère, pensée de conciliation entre les partis. Néanmoins dès le premier jour il y a eu un incident qui dénote que le cabinet aura sans doute à se défendre contre une certaine opposition. Le président de la chambre des représentans, M. Delfosse, se fondant sur ce qu'il ne pouvait partager les vues du gouvernement nouveau, et qu'à ses yeux le président de la chambre devait être de la couleur politique du cabinet, M. Delfosse a donné sa démission. Il n'en a pas moins été réélu une première fois, et ce n'est qu'après un refus réitéré de reprendre la présidence que M. Delehaye, l'un des amis politiques du ministère, a été élu.

Cette épreuve d'une crise ministérielle par laquelle la Belgique passait il y a quelques jours, le Piémont la subit à son tour. Le cabinet dont M. le comte de Cavour était le président vient de donner sa démission, et c'est cette terrible loi sur la suppression des corporations ecclésiastiques qui a amené cette péripétie. La loi sur la suppression des couvens a été facilement adoptée par la chambre des députés; mais il s'en faut que l'adoption en fût aussi aisée dans le sénat. La meilleure preuve en est que, parmi cinq membres qui composaient la commission nommée pour élaborer le projet du gouvernement, il s'est formé trois avis différens, c'est-à-dire trois systèmes dont l'un était le rejet de la loi. La discussion suivait cependant son cours lorsqu'un fait nouveau s'est produit. L'évêque de Casal est venu offrir, au nom de l'épiscopat piémontais, une somme de 900,000 francs pour dégrever l'état des frais du culte, qui avaient été jusqu'à ce jour à sa charge. Le président du conseil a demandé le temps d'examiner cette proposition. Le conseil n'a pu s'entendre sur ce qu'il y avait à faire, et le cabinet s'est retiré. C'est cependant l'un de ses membres, le ministre de la guerre, le général Durando, qui a été chargé de former un nouveau cabinet, dont la pensée politique ne différera point sans doute essentiellement de celle du cabinet qui vient de se retirer.

CH. DE MAZADE.

UN FAUX DAUPHIN EN AMÉRIQUE.

The Lost Prince, by John H. Hanson. New-York, 1854.

O imitatores servum pecus! Il faut souvent répéter, en lisant l'histoire, l'imprécation d'Horace contre les plagiaires. Rien de plus rare que l'originalité, même dans le crime, même dans la folie. Que de révolutions renouvelées des Grecs! que de grands hommes modernes singes de l'antiquité! Hérodote nous conte que le roi Cambyses, dont la tête était un peu dérangée, vit en rêve son frère Smerdis assis sur le trône de Cyrus et touchant de sa tête au firmament. Cambyses croyait aux songes, et s'empressa de dépêcher à Suze un homme de confiance qui le débarrassa de ce frère dangereux. Peu après, Cambyses mourut lui-même. Or il y avait en Perse un homme d'esprit, mage de profession, qui s'avisa de se faire passer pour le défunt Smerdis, et il y réussit d'autant plus facilement que, Cambyses mort, l'homme qui avait assassiné l'héritier présomptif se gardait bien d'en convenir, n'ayant plus d'éditeur responsable. Il faut avouer que ce mage, s'il inventa lui-même l'imposture, fut un grand homme en son genre. Malheureusement il n'avait pas d'oreilles, le feu roi Cyrus les lui ayant fait couper pour je ne sais quelle peccadille. Une des sultanes constata la chose et la redit à des gens trop fiers pour obéir à un roi désoreillé. Après quelques mois de règne, le faux Smerdis fut massacré au milieu de son palais. On oublia sa fin tragique; on se souvint seulement qu'il avait été quelque temps maître d'un vaste empire, possesseur des trésors de Cyrus, usufruitier du harem de Cambyses, et la morale qu'on tira de l'aventure fut qu'un imposteur pouvait réussir, s'il avait des oreilles.

Je ne sais si Perkin Warbeck, qui se fit passer pour Richard IV, avait lu Hérodote, mais je suis convaincu que le faux Démétrius de Russie avait entendu parler du faux Smerdis, car je trouve que dans une de ses harangues il cite, à propos de bottes, les Assyriens et les Mèdes. Il me semble voir là le bout de l'oreille et la conscience du plagiaire qui l'oblige à se trahir lui-même. Quoi qu'il en soit, ce mage audacieux a trouvé plus d'un imitateur, et il en a un encore, à l'heure qu'il est, quelque part en Amérique, dans la personne du révérend Eleazar Williams, missionnaire protestant, Iroquois de nation, au dire de quelques gens de peu de foi, mais qui, selon M. Hanson, auteur du livre que je viens de lire, ne serait autre que Louis XVII, roi de France et de Navarre. Je me hâte de dire que jusqu'à présent le révérend Eleazar Williams n'a fait aucune démonstration de revendiquer son trône, et qu'il paraît principalement occupé de la conversion des Indiens Mohawks, idolâtres ou papistes, dont le salut lui semble également compromis.

Le biographe de ce nouveau prétendant est un homme d'esprit, connaissant assez mal l'Europe, pas du tout la France, d'ailleurs avocat subtil, ergoteur ingénieux, habile à discuter les mots et à découvrir un sens caché sous les expressions les plus simples. Il excelle, comme on dit, à fendre un cheveu en quatre. Probablement, il y a un siècle et demi, il aurait acquis une grande réputation comme généalogiste, s'il s'était appliqué à procurer des titres de noblesse aux enfans trouvés enrichis dans la rue Quincampoix. Aujourd'hui, sur un sujet extravagant, il a fait un livre qui se laisse lire, et c'est un succès déjà considérable.

Selon la recette, un peu triviale, de tous les avocats chargés d'une cause périlleuse, M. Hanson commence par embrouiller de son mieux l'histoire du vrai dauphin fils de Louis XVI. A cet effet, il traduit, en le commentant à sa manière, l'ouvrage de M. A. de Beauchêne, qui s'est livré à tant et de si patientes recherches sur les derniers momens de ce malheureux enfant. Dès qu'il est parvenu à élever un doute sur quelque petit fait, il a bien soin de faire remarquer qu'il emprunte ses argumens à un auteur convaincu de la mort du dauphin, et il en tire parti comme des aveux d'un adversaire. M. de Beauchêne, historien consciencieux jusqu'à la minutie, n'a voulu négliger aucun renseignement, et quelquefois il a dû produire des témoignages plus ou moins contestables. Il a d'ailleurs le soin de les contrôler par une critique sévère, et c'est sous toute réserve qu'il admet les révélations reçues longtemps après la mort du jeune prince. On conçoit que les hommes qui l'ont approché pendant sa captivité sont des témoins nécessairement un peu suspects. Les uns ont pu altérer les faits pour excuser ou faire valoir leur conduite; les autres, sans aucun motif intéressé, ont pu céder au désir si ordinaire d'ajouter quelques ornemens à leur lamentable récit. A Dieu ne plaise que je révoque en doute les mots pleins de délicatesse et de sensibilité que le prince, selon le rapport de ses gardiens, aurait laissé échapper pendant les derniers jours de son agonie! La terrible révolution que l'approche de la mort produit sur un malade explique suffisamment un développement extraordinaire de l'intelligence. Jusqu'à présent, on avait cru que ce malheureux enfant, qui, depuis les infâmes dépositions qu'on lui avait arrachées par la terreur, avait gardé un silence obstiné, s'était laissé vaincre par quelques bons traitemens, et avait consenti à parler à des gens qui lui semblaient autres que les monstres dont jusqu'alors il avait été environné. M. Hanson ne se contente pas d'une pareille explication. — Le jeune prince a été volontairement muet pendant plusieurs semaines; quelques jours avant sa mort, il a parlé. Savez-vous ce que cela prouve? C'est que l'enfant qui a fait entendre quelques phrases entrecoupées n'est pas celui qui a gardé le silence. Le prisonnier a été enlevé, on a substitué un autre enfant à sa place, et l'on n'en peut douter, car un garde national qui avait vu le dauphin aux Tuileries, ayant regardé, par une porte entre-bâillée, le prisonnier couché dans son lit, au Temple, a déclaré que le spectre décharné qu'il avait aperçu lui semblait plus grand que le prince. Donc ce prisonnier n'était pas le dauphin. — L'argument me paraît si concluant, que je n'hésiterai pas à m'en servir pour proposer une petite correction à l'histoire du XVIe siècle. Ce n'est pas Henri de

Guise qui fut assassiné à Blois, comme quelques auteurs l'ont prétendu trop légèrement, et la preuve, c'est que Henri III, regardant de loin le cadavre étendu sur le plancher, a dit : « Je ne le croyais pas si grand. »

Autre preuve : en 1815, les officieux ne manquèrent pas pour indiquer le lieu où gisait le fils de Louis XVI. Trois endroits furent désignés, chacun ayant son témoin authentique récusant les deux autres. Le roi Louis XVIII, tourmenté par les libéraux du temps, qui trouvaient matière à plaisanterie dans la recherche des ossemens des victimes sacrifiées par les terroristes, se trouvant d'ailleurs dans l'impossibilité de démêler la vérité entre trois assertions contradictoires, crut que dans le doute il fallait s'abstenir, et défendit de continuer les recherches. M. Hanson a deviné pourquoi il ne les avait pas permises. C'est tout bonnement que ce prince ambitieux et sans principes savait mieux que personne que le dauphin n'était pas mort. En effet, c'est lui qui l'avait fait enlever du Temple, afin de régner à sa place. Il aurait bien pu le laisser mourir de consomption entre les mains de ses bourreaux, il aurait bien pu faire porter à Saint-Denis des ossemens supposés, mais il a eu des scrupules. Que voulez-vous? On ne rencontre jamais des princes complets, comme ceux pour qui Machiavel a fait un cours d'éducation. On aura peut-être la curiosité d'apprendre comment le dauphin, parvenu au dernier période du marasme, fut enlevé de sa prison. A la vérité M. Hanson ne l'explique pas, mais quoi de plus facile à exécuter? Il suffisait de gagner les gardiens, de corrompre les commissaires de la convention, de séduire les gendarmes et les gardes nationaux, de se procurer un enfant du même âge, malade de la même maladie, de lui recommander de ne rien dire de compromettant, de l'apporter secrètement au Temple, d'en emporter le véritable dauphin, d'empoisonner le médecin qui le soignait pour qu'il ne s'aperçût pas de la substitution, etc. Autrefois les jurisconsultes disaient : *Agenti incumbit probatio rei*, mais nous avons changé tout cela.

Maintenant, si mon lecteur veut bien se transporter en Amérique et considérer les genoux et les poignets du révérend Eleazar Williams, il y verra des cicatrices, et, comme on sait, le dauphin avait des tumeurs aux genoux et aux poignets. Bien plus, le révérend Eleazar Williams a au bras une marque d'inoculation, fait très rare, et ce qui est encore plus extraordinaire, c'est qu'il ne se souvient pas d'avoir été inoculé. Ce n'est pas tout encore. Nous allons entendre parler Louis XVII lui-même... Mais il faut que je raconte d'abord ce que l'on sait de la vie *apparente* en Amérique du prince miraculeusement sauvé.

On a cru longtemps qu'il était né aux États-Unis, et qu'il était le fils d'un nommé Thomas Williams et d'une Indienne appelée Mary Ann Konwatewenteta. Thomas Williams lui-même était fils d'une Anglo-Américaine et d'un Indien. Par son éducation et le genre d'existence qu'il avait toujours suivie, il était tout à fait Indien lui-même; il avait oublié l'anglais ou ne l'avait jamais su, vivait, chassait et se battait avec les Iroquois, bon mari d'ailleurs et père de huit ou de neuf enfans, le nombre est incertain. Huit ont été enregistrés à leur naissance sur le livre de l'église de Caughnawaga, sa paroisse, où vous pourrez lire leurs noms. N'y cherchez pas le nom d'Eleazar ou *Lazau*, comme

disent les Iroquois. Ce nom n'est point enregistré, donc Eleazar n'est pas le fils de Thomas Williams, car il n'est pas probable qu'on eût oublié de garder note de sa naissance, considérant la régularité avec laquelle les registres de l'état civil sont tenus parmi les Iroquois. On ne peut pas admettre non plus qu'il soit né ailleurs qu'à Caughnawaga, dans l'hypothèse où il serait le fils de Williams, car le brave homme n'eût pas manqué d'en avertir son pasteur, à son retour dans ses foyers. Le témoignage de Mme Williams, née Konawatewenteta, serait décisif, mais il n'est pas trop facile de savoir ce qu'elle en pense. M. Hanson nous communique quelques déclarations de cette dame, dont une en langue iroquoise, pour plus grande clarté. De l'une il résulte qu'elle est bien la mère d'Eleazar Williams, de l'autre il conste qu'elle n'est pas sa mère et qu'elle l'a adopté. On a négligé, en recueillant cette dernière déposition, de lui demander quelles gens le lui avaient remis, ou bien en quel lieu elle l'avait trouvé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a fait sa croix au bas des deux *affidavits*, et l'on peut se demander si Mme Williams, en traçant ce signe vénéré, a bien su ce qu'elle faisait. Je n'ai jamais pratiqué les Iroquois, mais j'ai voyagé dans des pays si barbares, que, moyennant un petit verre d'eau-de-vie, on aurait pu faire apposer des croix à toutes les reconnaissances de paternité qu'on aurait voulu.

Le révérend Eleazar Williams, qui ne se souvient pas d'avoir été inoculé, ne peut pas, bien entendu, nous fournir des renseignemens exacts sur le lieu de sa naissance. Il convient qu'il n'a conservé aucun souvenir de ses premières années. Les gens qui l'avaient vu dans la famille Williams ont rapporté qu'il était d'abord à peu près idiot. Un jour, il tomba la tête la première dans le lac George, sur une pierre qui lui fendit la tête. Cela lui donna de l'esprit. Depuis le coup de hache qui fit sortir Minerve du cerveau de Jupiter, on est d'accord sur l'efficacité du remède. Cependant la mémoire ne revint pas bien nette au jeune Eleazar. Il a, dit-il, de vagues réminiscences de s'être assis sur la queue d'une belle dame, dans une grande maison, circonstance bien frappante, car les Iroquoises, loin de porter des queues, ont au contraire des jupes très courtes. Il se rappelle encore une horrible figure qui l'effrayait. Vous comprenez tout de suite que cette horrible figure était celle du cordonnier Simon. A New-York, on lui montra un jour le portrait de ce misérable, et aussitôt il reconnut la figure qui l'épouvantait. Quel fut le peintre du citoyen Simon?... Le portrait qu'on possède à New-York est-il ressemblant? Nul doute à cet égard. Il y a plus d'une gravure et plus d'une lithographie qui représente le bourreau du dauphin, et, bien que ces portraits ne paraissent point faits d'après le même original, on remarquera qu'ils ressemblent tous à un vilain coquin.

Grâce au rocher qui lui ouvrit si heureusement le crâne et l'intelligence, le jeune Eleazar put se livrer à l'étude. Il apprit l'anglais, qu'il ne sait pas encore très bien et qu'il parle avec un accent prononcé, au dire de son biographe. Il eut pour maître d'école un homme très pieux qui avait une manie singulière, celle de tenir un journal. [Voyez comme le nouveau monde ressemble à l'ancien!] Les événemens étaient rares aux environs du lac George, lieu de sa résidence; mais il inscrivait cependant sur ses tablettes

tout ce qui lui semblait digne de passer à la postérité. Par exemple : 21 janvier, *épluché du tabac.* — 22, *idem.* — 27, *dimanche. Assisté au service divin. M. Stow a prêché. Il a baptisé Patty, fille de Martha Suh.* Sa concision est désespérante; ainsi à quels soupçons ne donne pas lieu le nom omis du père de Patty Suh!

Eleazar Williams prit de son maître cette innocente manie d'écrire jour par jour quelques lignes inutiles. Il a tenu son journal très patiemment pendant de longues années, et nous devons à M. Hanson de nous en avoir donné de nombreux extraits. Ce journal ressemble beaucoup, pour l'insignifiance des détails, à celui du maître d'école. Jamais on n'a imprimé ou écrit de plus plates niaiseries. Trois choses peuvent s'y remarquer en outre : 1° la tristesse habituelle et la mélancolie d'Eleazar (je suis convaincu que le rocher n'était pas assez dur pour l'avoir tout à fait guéri); 2° sa dévotion singulière; 3° l'habitude prise de se contempler lui-même, au lieu de s'occuper de ce qui se passe autour de lui. Il voyage et ne dit pas un mot du pays qu'il a vu, mais il note fort soigneusement qu'il a fait une mauvaise digestion. Il est allé voir monsieur un tel, il s'est amusé. Jamais il ne dit de quoi ni pourquoi. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la lecture de ce journal est souverainement ennuyeuse.

Pourtant il aurait eu parfois quelque chose de mieux à dire. Sa vie a été passablement agitée. Après avoir bien appris son catéchisme, il fut présenté dans le monde en qualité de sauvage chrétien, protestant et civilisé. Il parlait mal l'anglais et bien l'iroquois. Cela lui valut quelques succès de société, et les personnes pieuses comprirent qu'un jeune homme si dévot pourrait devenir un missionnaire utile parmi les Indiens. Le gouvernement fédéral en fit également un agent pour ses relations politiques avec les tribus iroquoises. Pendant la dernière guerre entre l'Angleterre et les États-Unis, il rendit quelques services aux généraux américains par son influence parmi les Peaux-Rouges et les hommes de race blanche à demi sauvages qui habitent sur la frontière du Canada. Eleazar Williams fut alors le chef d'une milice qu'on appelait *the secret corps*, troupe qui n'est pas précisément celle qu'un descendant de saint Louis et de Henri IV aurait choisie pour apprendre le métier des armes, car le *corps secret* se composait de gens que les lois de la guerre autorisent à pendre lorsqu'on les attrape. C'était un service hasardeux et qu'on n'apprécie pas assez peut-être. Il consistait à s'informer mystérieusement des mouvemens et des desseins des Anglais et à les rapporter aux officiers américains. Quelques gens grossiers appelaient les soldats du *corps secret* des espions, mais il faut dire qu'ils se battaient quelquefois, à telles enseignes que leur chef fut blessé dans un engagement. A la paix, Eleazar Williams reprit sa première vocation, fut ordonné et devint le pasteur d'une mission indienne. Il se maria, fit des spéculations comme un grand nombre de ministres américains, mais il s'y prit mal. Il était pauvre, mais habitué à la vie dure des Indiens, et leur avait emprunté une bonne dose de leur insouciance.

J'avoue que je n'ai pu découvrir dans l'ouvrage de M. Hanson à quelle époque précisément le révérend M. Williams a eu quelques soupçons de son

illustre origine. Tout à l'heure je raconterai la révélation très romanesque qui lui fut faite, à ce qu'il prétend; mais je suis porté à croire qu'il s'occupait depuis quelque temps de sa généalogie. Ses traits et sa taille un peu replète démentent, à ce qu'il paraît, une origine indienne. Plusieurs fois on le prit pour un Européen, soit que le sang blanc, dont il aurait un quart s'il était réellement le fils de Mme Williams, ait dominé en lui, comme il arrive chez quelques métis, soit qu'en effet il soit de race blanche, adopté par une mère indienne. Il est certain que le portrait placé en tête du livre de M. Hanson n'offre nullement le type des tribus aborigènes du Nouveau-Monde. Il est également certain qu'il n'a aucune ressemblance avec les princes de la maison de Bourbon. Son biographe nous assure qu'il ressemble à Louis XVIII; ce serait alors la faute du dessinateur, qui aurait bien mal rendu la physionomie de son modèle. A mon avis, le révérend M. Williams a l'air d'un Anglais; mais, je le répète, c'est peut-être son dessinateur qui ne lui a pas rendu justice. Supposé qu'il ressemble aux Bourbons, il a pu se monter la tête sur cette ressemblance, car même en pays républicain il est toujours agréable d'avoir quelque chose de royal en soi. Une fois la ressemblance admise, il lui était facile d'imaginer un petit roman comme tout enfant trouvé en peut faire à ses heures perdues. A toute force, il a pu y croire lui-même, car d'un côté la charité chrétienne, de l'autre la médiocre opinion que j'ai de son intelligence, me portent à regarder M. Williams plutôt comme un fou que comme un imposteur.

Mais j'arrive au grand coup de théâtre. En 1841, M. le prince de Joinville fit un voyage aux États-Unis. Dans une de ses excursions, on lui présenta M. Williams comme un homme qui pouvait lui donner des renseignemens précis sur les mœurs des Indiens et sur les premiers établissemens des Français au Canada, dont le prince paraissait rechercher les souvenirs avec curiosité. Après leur entrevue, et *assez longtemps après*, le prince étant déjà reparti pour l'Europe, le révérend Eleazar Williams raconta ce qu'on va lire :

« Le capitaine du bateau à vapeur me dit que le prince désirait avoir une entrevue avec moi, qu'il serait heureux que j'allasse le voir, ou si vous l'aimez mieux, dit le capitaine, je vais vous le présenter. — Je suis à ses ordres, dis-je, et je ferai ce qu'il voudra. Sur quoi, le capitaine m'amena le prince de Joinville. En ce moment j'étais assis sur un tonneau. Le prince en me voyant tressaillit involontairement, et je remarquai une vive agitation dans ses traits et toute sa physionomie. Il pâlit légèrement, et sa lèvre trembla. Voilà ce que j'observai sur le moment, et plus tard j'en fus bien autrement frappé par le contraste de ce trouble passager avec l'aisance et le calme habituel de ses manières. Puis il me prit la main d'un air grave et respectueux, *earnestly and respectfully*, et la conversation commença. Tous les passagers et les personnes de sa suite même parurent surpris des attentions qu'il eut pour moi. Il m'invita à dîner à une table séparée préparée pour lui, et m'offrit la place d'honneur à son côté. Un peu intimidé par cet excès de politesse, je refusai. Après le dîner, la conversation roula sur les premiers établissemens des Français en Amérique, le courage et l'audace de leurs aventuriers,

et la perte du Canada, que le prince semblait regretter vivement. Au milieu de la conversation, mais je ne me souviens plus à quel propos, il me dit qu'il avait laissé sa suite à Albany, qu'il avait pris le premier moyen de transport venu, et qu'il était allé au bout du lac George. Il parlait facilement et agréablement, et je fus surpris de l'entendre s'exprimer si bien en anglais, avec un peu d'accent comme moi, d'ailleurs d'une manière très intelligible. Nous demeurâmes à causer bien avant dans la nuit à l'arrière du bateau, assis sur les coussins de la cabine. Nous couchâmes l'un auprès de l'autre. Le lendemain, le bateau n'arriva à Green-Bay que vers trois heures, et pendant presque tout le temps nous causâmes ensemble. Lorsque je me rappelai notre conversation, je m'aperçus que le prince m'avait préparé graduellement à ce qui allait arriver, bien que les différens sujets que nous abordâmes semblassent se présenter tout naturellement. D'abord il parla de l'état des affaires aux États-Unis et de la révolution américaine. Il témoigna son admiration pour nos institutions, et s'étendit sur l'assistance donnée par Louis XVI aux colonies dans leur lutte contre l'Angleterre. Il dit qu'à son avis les Américains n'avaient pas montré assez de reconnaissance pour ce prince, et qu'on attribuait à tort son intervention à des motifs intéressés et au désir d'humilier l'Angleterre; qu'au contraire, dans son opinion, Louis XVI avait une estime sincère pour l'Amérique. Il ajouta que tous les ans, le 4 juillet, en célébrant dans les États-Unis l'anniversaire de la déclaration d'indépendance, on devrait tirer une salve en l'honneur d'un roi qui avait tant contribué à notre émancipation; puis, passant à la révolution française, il dit que Louis XVI n'avait eu aucun dessein tyrannique contre le peuple, et que rien de ce qu'il avait fait personnellement ne pouvait justifier les excès de la révolution, qu'il fallait en chercher les causes dans le mauvais gouvernement de Louis XV, qui avait précipité une catastrophe préparée depuis des siècles. Si le peuple n'avait pas de griefs à alléguer contre Louis XVI, il avait de justes motifs de plainte contre les institutions oppressives de l'époque, la tyrannie de l'aristocratie et le lourd fardeau que l'église faisait peser sur la nation. Enfin il parla des changemens qui avaient eu lieu dans le gouvernement, et de l'heureuse amélioration survenue dans la condition actuelle du peuple français sous une monarchie *élective* (*sic*).

« Arrivés à Green-Bay, le prince me pressa de loger avec lui à Astor-House; mais je m'excusai, voulant aller chez mon beau-père... En revenant à l'hôtel, je trouvai le prince seul. Sa suite était dans la pièce à côté. Il commença par me dire qu'il avait une communication à me faire, très sérieuse en ce qui le concernait, et pour moi de la plus grande importance; que personne autre n'y ayant intérêt, il désirait obtenir de moi quelque garantie de ma discrétion, et me demanda ma parole de ne divulguer à personne ce qu'il allait m'apprendre. Après quelque hésitation, j'y consentis, sous la condition que dans le secret qu'il devait me révéler il n'y avait rien qui fût préjudiciable à personne. Finalement je signai une promesse à cet effet, et alors le prince parla à peu près de la sorte :

« — Vous vous êtes habitué, monsieur, à vous considérer comme originaire de ce pays. Cela n'est pas. Vous êtes né ailleurs, en Europe, monsieur,

et quelque incroyable que la chose vous paraisse d'abord, je dois vous dire que vous êtes le fils d'un roi. Ce doit être pour vous une grande consolation d'apprendre cela. Vous avez beaucoup souffert, et vous avez été fort abaissé; mais vous n'avez pas enduré plus de maux ou d'humiliations que mon père, qui a demeuré longtemps dans ce pays, pauvre et exilé. Entre lui et vous il y a cette différence, qu'il avait connaissance de sa haute origine, et que vous aviez le bonheur d'ignorer la vôtre.

« Quand le prince eut dit cela, vous jugez de ma stupéfaction... Je lui dis que sa communication était d'une nature si extraordinaire qu'il devait m'excuser si je me montrais incrédule, et qu'en réalité j'étais *entre deux* (*I was between two*).

« — Entre deux quoi? demanda le prince. [Il ne comprenait pas mieux que nous cette locution iroquoise.]

« Je répondis que d'un côté j'avais peine à croire ce qu'il me disait, et que de l'autre je craignais qu'il ne se trompât de personne. — Il répliqua qu'il n'avait garde de se jouer de ma sensibilité, qu'il n'avait dit que la vérité et qu'il avait les moyens de me convaincre. — Je le priai alors d'achever la révélation qu'il avait commencée et de m'apprendre le secret de ma naissance. — Il répondit qu'avant de le faire, il fallait une certaine formalité pour ménager les intérêts de toutes les personnes que l'affaire concernait. Là-dessus il tira de sa malle un parchemin et le mit sur la table où il y avait déjà de l'encre et des plumes avec de la cire. Il posa à côté un sceau de l'état de France, celui qui, si je ne me trompe, servait sous l'ancienne monarchie. Ce sceau était d'un métal précieux, mais qu'il fût d'or, d'argent ou de vermeil, c'est ce que je ne saurais dire. Par réflexion, j'incline pour le dernier, mais je puis me tromper, car j'étais bouleversé, et les choses qui dans un autre moment m'auraient le plus vivement frappé attiraient à peine alors mon attention. Cependant j'avouerai que lorsque j'eus tout appris, la vue de ce sceau présenté par un prince de la maison d'Orléans excita mon indignation. Le parchemin était fort bien écrit, sur deux colonnes, en français et en anglais. Je le lus et le relus avec une attention excessive pendant quatre ou cinq heures. Pendant tout ce temps, le prince me laissa à mes réflexions et demeura presque toujours dans la chambre, d'où il sortit pourtant deux ou trois fois.

« Le sens de ce document que je lus à différentes reprises, comparant mot pour mot les deux textes anglais et français, était une abdication solennelle de la couronne de France, en faveur de Louis-Philippe, par Charles-Louis, fils de Louis XVI, que l'on qualifiait de Louis XVII, roi de France et de Navarre, *avec tous les noms et titres d'honneur usités dans l'ancienne monarchie*, le tout accompagné d'une énumération en style de chancellerie des motifs, conditions et réserves de ladite abdication. Les conditions étaient, en somme, qu'on m'assurerait un établissement princier en ce pays ou en France, à mon choix, et que Louis-Philippe s'engageait à me faire avoir la restitution, ou l'équivalent, *de toutes les propriétés particulières de la famille royale, qui m'appartenaient*, et qui avaient été confisquées pendant la révolution ou qui avaient passé en d'autres mains... »

Le révérend Eleazar Williams était si abasourdi de cette révélation, qu'il

ne pensa pas à prendre copie du parchemin. Grand dommage! Il eût été intéressant de lire en style de chancellerie l'exposé des motifs de cette abdication, et d'après quelles lois ou quels usages Louis XVII, ayant des héritiers naturels à un degré fort proche, transmettait sans façon sa couronne à un parent éloigné. Quoi qu'il en soit, le révérend, dans ces quatre ou cinq heures passées en face de ce parchemin, devint tellement prince, qu'il répondit comme son oncle Louis XVIII en pareille occasion : « Je suis pauvre et proscrit, mais je ne sacrifierai point mon honneur! » Quand il le prit si haut, le prince de Joinville garda le silence pendant quelques minutes *dans une attitude respectueuse*. Puis enfin ils se séparèrent, le prince lui disant (c'est le prince de Joinville que je veux dire) : « J'espère que nous demeurons bons amis. »

Il n'y a pas un Français, pas un homme de la vieille Europe qui eût pu inventer cette histoire; on voit aussitôt qu'elle est fabriquée avec quelques mauvais romans ou des mélodrames de l'ancien genre, qui, pour un Iroquois mal *infarinato* de civilisation, sont les sources où il puise ses connaissances en droit politique et en étiquette de cour. Quelque absurde que soit l'invention, M. Auguste Trognon, secrétaire des commandemens du prince de Joinville, a cru devoir répondre en 1853 au journal qui avait inséré la relation que je viens de traduire. Peut-être la chose était-elle nécessaire aux États-Unis. Je ne ferai pas à mes lecteurs l'injure de croire qu'ils aient besoin qu'on leur communique l'assurance donnée par le prince que ses relations avec M. Williams se sont bornées à une conversation sur les anciens établissemens français au Canada. M. Hanson, bien entendu, a répliqué à la lettre de M. Trognon, et a trouvé moyen d'y remarquer quelques inexactitudes parfaitement insignifiantes. Il a de plus établi de la manière la plus authentique que le roi Louis-Philippe, à qui M. Williams avait transmis, en se réclamant du prince de Joinville, je ne sais quelle lettre d'un chef iroquois, avait envoyé à M. Williams, pour ce même chef, des catéchismes accompagnés d'une *lettre*. La lettre s'est *perdue*, mais le mal n'est pas si grand que pour la disparition du fameux parchemin. Grâce à la politesse des princes aujourd'hui, on ne leur envoie pas un méchant livre qu'ils n'en accusent réception, et il y a des gens, même en Europe, qui se croient ainsi en correspondance avec des têtes couronnées. Je me souviens que dans ma jeunesse, étant secrétaire d'un ministre, je reçus la visite d'un quidam qui venait chercher la croix d'honneur qu'on lui avait, disait-il, promise. Il me produisit à l'appui de cette promesse la lettre suivante : « Le ministre de... a reçu la demande que vous lui avez adressée en date du... Elle a été classée pour lui être représentée lorsqu'il s'agira d'une promotion dans l'ordre de la Légion-d'Honneur. » La conclusion à tirer de cela, c'est qu'il ne faut jamais écrire qu'à ses amis.

P. Mérimée.

LITTÉRATURE DE L'ENFANCE.

SCÈNES ET PROVERBES POUR LA JEUNESSE, par Mlle Julie Gouraud. — Une branche importante de notre littérature est demeurée dans une infériorité sensible vis-à-vis des littératures étrangères. Nous savons moins bien que les Allemands et les Anglais parler au peuple et à l'enfance, ces deux branches de la même famille d'esprits. Ce n'est pas que les efforts n'aient été singulièrement multipliés chez nous, par le dévouement d'un côté, et par la spéculation de l'autre, et que le talent ait manqué à ceux qui les tentaient; mais la plupart des écrivains voués à ces deux spécialités littéraires sont descendus jusqu'à la niaiserie en poursuivant la naïveté, et ne sont pas parvenus, chose remarquable, à se faire prendre au sérieux ni dans l'atelier, ni dans l'école. D'autres se sont brisés contre l'écueil de la manière et du compassé. L'abus de l'esprit a toujours été en France l'un des grands périls des lettres, et c'est surtout dans les livres destinés à l'enfance que cette disposition est déplorable.

Mlle Julie Gouraud a certes à se défendre plus que qui que ce soit contre l'esprit, c'est un ennemi personnel; mais en lisant ses œuvres, on voit que, sur ce point-là comme sur tous les autres, elle a pris sa mission au sérieux et n'a reculé devant aucun obstacle. Elle a donc atteint, sans trop d'efforts apparens, ce mérite suprême de la simplicité qui a fondé dans le siècle dernier la renommée de Mme Leprince de Beaumont et celle plus légitime encore de Berquin. Sans cesser d'être elle-même, elle a su parler leur langue aux humbles comme aux jeunes. Dans *Marianne Aubry*, cette sœur honnête et active de Simon de Nantua, elle a tracé toute l'épopée de la vie d'une servante avec ses joies, ses douleurs et ses épreuves héroïquement supportées; dans les *Mémoires d'une Poupée*, *l'Éducation d'Ivonne*, et surtout dans le volume qu'elle vient de faire paraître, elle est revenue aux enfans, objets de ses préoccupations les plus chères et les plus constantes. Elle les enseigne sans pédantisme, elle les amuse sans les tirer du cercle de leur vie et de leurs devoirs habituels. Elle ne fait pas voyager au loin leurs imaginations et leurs rêveries, et elle pare la nature sans la fausser. *La Potichomanie* et *les Souliers de Gaspard* sont de jolis tableaux de mœurs, tels que les aurait crayonnés de nos jours l'auteur du *Petit Joueur de Violon*. Ce petit livre est plein de sens, et il provoque le sourire approbateur de l'âge mûr en même temps que les éclatans accès de la joie enfantine. L. DE CARNÉ.

V. DE MARS.

JOAQUIM

RÉCIT DES ALGARVES.

I.

Sur la rive droite du Tage, à l'est de Lisbonne et le long de la route qui conduit à Santarem, se trouve le faubourg de Xabregas. C'est une interminable file de maisons éloignées les unes des autres, parmi lesquelles on distingue de grands couvens transformés en usines. La nouvelle destination de ces monastères ne leur a point donné un aspect plus gai. Au lieu de moines qui prient, ce sont des rouets et des bobines qui tournent et se dévident avec un bruit monotone. Derrière ces édifices s'étendent des enclos sans verdure que couronne une chaîne de collines crayeuses. On a beau s'éloigner de la ville, on ne rencontre rien de ce côté qui rappelle la campagne. Pas un chant d'oiseau ne vient égayer l'oreille du promeneur; en revanche, on y éprouve un indéfinissable sentiment de mélancolie. Au bord du chemin viennent expirer les vagues du Tage, si large en cet endroit qu'on aperçoit à peine les blanches maisons du village de Palmella, bâti au fond d'une anse sur la rive opposée. Les mouettes se balancent en troupes nombreuses au-dessus de cette vaste nappe d'eau, voltigeant comme des points blancs sur l'azur d'un ciel parfaitement serein. Les voiles des barques qui sillonnent le grand fleuve et se penchent hardiment sur les flots entraînent le regard vers les perspectives lointaines de l'Alemtejo. A ce vaste panorama

de collines et de montagnes échelonnées au bord d'un fleuve majestueux, il manque ce groupe de grands arbres à l'épais feuillage sous lesquels le voyageur aime à s'asseoir et que le peintre cherche pour premier plan de son tableau.

Par une brûlante journée du mois de juin, un vieillard de haute taille, coiffé d'un feutre gris et pointu, portant besace et bâton, et assez semblable à un *pifferaro* de la campagne de Rome, stationnait devant la porte d'un de ces tristes enclos du faubourg de Xabregas. Un soleil ardent lui frappait en plein sur le dos, sans qu'il parût y prendre garde. Le chapeau sur les yeux, le corps penché en avant, il soufflait avec gravité dans sa longue cornemuse et en tirait des sons assez harmonieux dont il marquait le rhythme en se balançant sur les deux jambes. Un chien caniche, attaché par une corde au bras du vieux mendiant, dormait paisiblement sur les marches de la porte qui demeurait close; il semblait même que depuis bien des années aucune main humaine ne l'avait fait tourner sur ses gonds. Des lézards couraient lestement sur la mousse qui en recouvrait les planches vermoulues; de grosses touffes d'herbes avaient pris racine entre les pierres disjointes du seuil, et d'épaisses toiles d'araignées, chargées de moucherons et toutes grises de poussière, la décoraient du haut en bas d'une capricieuse dentelle. Cependant le vieillard s'évertuait à redire sur son instrument, avec un grand luxe de fioritures, les airs naïfs et sauvages dont le souvenir se conserve parmi les pâtres des Algarves. Peut-être serait-il resté jusqu'au soir devant cette porte inhospitalière, si un coche qui se dirigeait vers la ville, en suivant la chaussée de Xabregas, ne fût venu à passer. Les quatre mules qui composaient l'attelage marchaient au petit pas, sans doute afin de soulever moins de poussière.

Lorsque le coche fut arrivé près du vieillard, un enfant aux cheveux noirs et bouclés se pencha à la portière : — Madame la marquise, dit-il à demi-voix, voyez donc ce mendiant qui joue de la musique devant une porte abandonnée!

— Eh bien! mon enfant, il faut lui jeter quelques *reis,* dit la marquise. Holà! brave homme!... Depuis le départ de João VI pour le Brésil, il n'y a plus personne dans cette maison...

— Grand merci, ma bonne dame, repartit le vieillard en essuyant son front ruisselant de sueur. Que voulez-vous? quand on ne voit plus, on va au hasard. Ah! méchant *caninho* (1), — et il secouait la corde de son chien, — c'est toi qui m'as joué ce tour-là... Il n'en fait jamais d'autres!

— Savez-vous bien où vous êtes? demanda de nouveau la marquise.

(1) Diminutif de *cão,* chien.

— Oh! oui; je sens l'air du *rio Tejo* (1), voyez-vous? Tant que j'aurai cette brise-là à ma gauche, je n'ai qu'à cheminer tout droit devant moi pour rentrer en ville... N'oubliez pas le pauvre aveugle, s'il vous plaît...

Il tendait son chapeau vers la voiture, et, comme l'enfant allongeait le bras pour y déposer son aumône, la marquise l'arrêta : — Attends, Joãozinho! Je veux qu'il monte avec nous.

— Mais voyez donc, madame, comme il est mal vêtu!

— Mon petit ami, reprit la marquise, la fierté, qui ne sied à personne, est un vilain défaut chez un enfant. — Et s'adressant au vieillard : — Vous êtes encore bien loin de la ville, mon pauvre homme!

— Bah! une petite lieue; je vais retourner en me promenant, et le bon Dieu me fera la grâce de rencontrer quelques âmes charitables qui me donneront de quoi avoir un morceau de pain. Ne m'oubliez pas, s'il vous plaît!...

— Brave homme, cria Joãozinho, que le reproche de la marquise avait piqué au vif, venez donc vous asseoir ici avec nous; on est si bien dans une voiture quand il fait grand chaud! Venez donc, et je vais vous donner tout ce que la marquise avait mis dans ma poche pour acheter des gâteaux.

— Un pauvre aveugle comme moi, monter en carrosse! s'écria l'aveugle en se redressant avec surprise et défiance; c'est pour vous moquer que vous dites cela, mon petit monsieur?...

— Non, non, reprit la marquise; avancez d'un pas, voilà la portière ouverte; là... baissez-vous un peu... levez le pied... vous y êtes.

Le cocher referma la portière et partit au trot.

— Ah! mon chien, s'écria l'aveugle, et mon chien, et *caninho?*...

— Il nous suivra, répliqua la marquise; tenez, il aboie et secoue les oreilles, tant il est joyeux de galoper après nous. Le cocher lui a ôté sa corde, ne craignez rien.

— C'est que, voyez-vous, ma bonne dame, cette pauvre bête est tout ce qui me reste; il n'y a plus qu'elle à m'aimer en ce bas monde. Vous êtes heureux, vous autres, vous êtes riches, et vous ne savez pas ce que c'est d'être abandonné dans sa vieillesse et réduit à errer dans les rues d'une ville étrangère pour demander son pain de porte en porte... Mes pauvres yeux ne peuvent plus me conduire, mais ils n'ont pas fini de pleurer!

L'enfant ouvrait ses grands yeux noirs et regardait avec étonnement le vieillard, qui secouait tristement la tête et semblait se parler à lui-même. Jamais encore il n'avait vu de près la misère, jamais

(1) La rivière, le fleuve du Tage.

il n'avait entendu ces paroles pénétrantes et vraies qui s'échappent d'un cœur souffrant.

— Excusez-moi, madame, reprit le vieux mendiant, surpris du silence que gardaient l'enfant et la marquise; j'ai peut-être mal parlé? Tout à l'heure je me sentais tranquille dans la rue, je faisais mon métier d'aveugle sans penser à rien, et voilà que la tristesse me prend dans cette voiture, où l'on est si bien assis!... Cet enfant-là est à vous, madame?

— Non, répondit la marquise; il est le fils d'une jeune dame de mes amies qui me l'a confié pendant un voyage qu'elle fait en Espagne; les miens sont mariés, et comme j'habite seule maintenant, j'ai gardé près de moi Joãozinho pour me tenir compagnie.

A ces mots, Joãozinho se rapprocha de la marquise en la regardant avec un sourire qui semblait implorer une caresse. La marquise lui déposa un baiser sur le front.

— Ainsi il a deux mères, ce petit monsieur-là, dit le vieillard; moi, j'avais deux enfans, mais il ne m'en reste plus! Si je pouvais voir encore les montagnes des Algarves, où s'est passée ma jeunesse! J'étais berger, je conduisais mes troupeaux sur les rochers et je regardais la mer que le vent faisait bondir au loin. Il fallait voir mes moutons grimper derrière moi et me suivre comme un général d'armée! Là où je plantais mon bâton ferré, ils faisaient halte et se couchaient à l'entour sans s'écarter d'un pas. Et puis je me suis marié... Pardon, madame, voyez-vous toujours *caninho?*

— Il est là qui trotte à côté de la portière, répliqua Joãozinho.

— Et les enfans que Dieu vous avait donnés, demanda la marquise, vous avez eu le malheur de les perdre, mon brave homme?

— Ils sont perdus pour moi, dit le vieux mendiant; mon garçon, qui était à bord d'un bateau pêcheur de Lisbonne, s'est ennuyé de naviguer toujours sur le Tage; il a voulu voir du pays et s'est embarqué sur un navire de long cours. L'autre, c'était une fille... Madame, je vous en conjure, laissez-moi descendre, j'étouffe ici. Aussi bien je sens au bruit des roues que nous sommes dans le faubourg de Santarem, et je demeure là tout près, au fond d'une ruelle, derrière la *Sé* (1). Grand merci de votre obligeance, madame; que Dieu vous garde, vous et tous les vôtres.

Pendant qu'il descendait de la voiture, Joãozinho glissa dans la main rugueuse du vieillard une poignée de menue monnaie, ainsi qu'il le lui avait promis, et la marquise dit à demi-voix : — Mon brave homme, quand vous aurez besoin de quelque chose, rappelez-vous la marquise de ..., qui demeure sur la place de *Sol do Rato*.

(1) La cathédrale.

Le bruit des roues l'empêcha d'entendre les remerciemens que l'aveugle faisait pleuvoir sur elle. *Caninho* témoignait par ses aboiemens et par ses gambades la joie qu'il éprouvait de revoir son maître; celui-ci respirait à pleins poumons et cherchait à reprendre son équilibre comme un voyageur qui vient de faire une longue route en diligence. Penché à la portière de la voiture, Joãozinho suivit longtemps du regard le grand vieillard infirme qui lui était apparu un instant comme ces images sérieuses et un peu effrayantes dont l'enfance essaie vainement de comprendre le sujet; puis il se rassit près de la marquise, et retrouva bientôt sa gaieté naturelle. Tandis que l'aveugle, ridé, usé par le chagrin, vêtu de toile grise, le bâton à la main et la besace au dos, marchait lentement le long des maisons, conduit par son caniche, les quatre mules emportaient rapidement et avec bruit, à travers les rues populeuses, le gracieux enfant aux cheveux bouclés, au teint frais et rose, qui savait déjà porter avec aisance le chapeau à plumes et le manteau de velours.

II.

Le père Joaquim, le vieil aveugle, n'était point de ces mendians de profession, criards et importuns, qui vont toujours frapper aux mêmes portes. Satisfait de l'abondante aumône que la marquise et le jeune enfant avaient déposée entre ses mains, il se promit de laisser passer quelques semaines avant d'avoir recours à leur générosité. Un jour, après avoir parcouru à pas lents les principales rues de Lisbonne, et ramassé quelques liards dans les quartiers du *Rocio* et du *Bairo-Alto,* Joaquim alla s'asseoir sur un banc de bois placé devant la boutique d'un barbier. Cette boutique, située à l'un des angles du marché qui fait face au port des pêcheurs, servait de rendez-vous aux marchands de poissons et aux marins. Le maître du lieu avait eu l'honneur de raser souvent les matelots français des navires de guerre stationnés dans le Tage, et il paraît qu'il tenait à conserver leur pratique, car il avait écrit sur les vitres de son échoppe, en caractères lisibles et ornés, ces mots peu corrects : *barbifier, couper des cheveux.* Il va sans dire que d'autres barbiers lui avaient volé cette phrase, et voilà pourquoi on la retrouve inscrite dans tous les bas quartiers de Lisbonne comme un texte sacramentel.

Assis sur le banc, son chien à ses pieds, l'aveugle tendait sa grande figure à l'air frais du fleuve, sans prêter l'oreille aux conversations de ses voisins. Peu à peu il inclina la tête et s'endormit de ce demi-sommeil qui repose à la fois le corps et l'esprit. Il était donc là assoupi et rêveur, quand un marin, parlant à haute voix et suivi d'une

demi-douzaine d'amis, vint prendre place à ses côtés. Le *caninho*, habitué à respecter le sommeil de son maître, accueillit les nouveaux arrivés avec un grognement de mauvaise humeur.

— Paix, vilain roquet! s'écria vivement celui des matelots qui paraissait être le personnage le plus important de la bande; si tu t'avises de me montrer les dents, je te jette dans le fleuve par-dessus le parapet du quai. Après six mois de mer, on n'aime pas à voir des visages renfrognés; entends-tu, vieux barbet? Eh mais! c'est vous, père Joaquim? Voulez-vous gagner une poignée de *reis*?

— Pourquoi pas, mon garçon? répondit le vieillard en relevant la tête.

— En ce cas, vieux père, jouez-moi un de vos airs de montagne qui feraient danser les rochers du cap Saint-Vincent. Allons, vite; faites-moi place, vous autres.

Le vieil aveugle se mit à jouer un de ses refrains les plus gais. Animé par cette musique naïve et un peu sauvage, le marin dansait, pirouettait et sautait en décrivant avec ses jambes des courbes fantastiques. Les bras arrondis, son chapeau de paille à la main droite, la main gauche sur la hanche, il trépignait et gambadait avec une verve prodigieuse. Pendant qu'il se démenait ainsi, les piastres sonnaient dans les poches de son gilet blanc. Toute sa personne était en proie à une allégresse désordonnée, mais ses traits demeuraient impassibles. Sa figure, bronzée par le soleil, portait l'empreinte de tous les rivages de la zone torride; elle avait pris cette couleur sombre et mate qui ne permet plus au sang de se montrer sous l'épiderme.

Quand il eut exécuté bon nombre de sauts et de pirouettes aux applaudissemens de l'assemblée, le marin passa le doigt dans les deux boucles de cheveux qui pendaient en avant de ses oreilles, remit son chapeau sur l'arrière de sa tête et donna au vieillard une poignée de *reis*.

— Plus d'une fois j'ai manqué d'être pendu, dit-il en se rasseyant; mais je ne l'ai jamais échappé de plus près que dans ce dernier voyage. Voilà pourquoi j'avais besoin de sentir la terre ferme sous mes pieds.

— Tu t'y reprendras une autre fois, répliqua un de ses voisins, vieux matelot à cheveux gris.

— Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise, murmura une voix.

— Voyons, mes amis, reprit le matelot, regardez là-bas ce brick qui se balance au flot comme un brave cheval encore haletant de sa course. Y a-t-il un mousse, un *rapaz* de quinze ans qui ne consentît à s'embarquer pour rien à bord d'un si beau navire?

— Le fait est que c'est là un navire à pendre en *ex-voto* dans

l'église de Belem, répondit le plus ancien de la bande. Avec ses mâts penchés en arrière, ses larges vergues, son avant effilé et sa poupe taillée en cœur, il a l'air de dire à tous les croiseurs de la mer : Bien fin qui m'attrapera !

— Et puis, reprit le matelot, il suffit de le voir pour comprendre qu'on n'a pas bâti une pareille coque, si leste, si élancée, pour la remplir de boucauts de sucre ou de sacs de café. N'oubliez pas non plus, s'il vous plaît, ces gentilles caronades qui regardent par les sabords, comme les poussins à travers les ailes de leur mère! Non, vrai comme je m'appelle Diogo, vrai comme j'ai été baptisé à la petite église de Cascaes, au bas du fleuve, jamais on n'a vu ni dans le *rio Tejo,* ni dans la rade de Cadix, ni dans celle de Rio-Janeiro, un plus joli brick que le *Bom-Pastor.*

— Le *Bom-Pastor!* c'est le nom de votre navire? demanda l'aveugle.

— Oui; c'est un joli nom, celui-là. Il y a sous le beaupré une statue peinte en couleur qui représente un personnage à grands cheveux, portant une brebis sur son dos, tout comme dans les images que les colporteurs vendent aux passans. C'est un joli nom, père Joaquim, un nom chrétien qui porte bonheur.

— Eh mais! dit le vieillard, c'est que mon fils était à bord; où est-il? Vous devez le connaître : un grand garçon de bonne mine, point tapageur, mais rude au travail; il se nomme Vicente. Est-ce qu'il n'est pas revenu avec vous?

A cette question, le visage de Diogo s'obscurcit; il jeta sur ses voisins un regard sérieux, tourna la tête en levant l'épaule, et tira de sa poche une boîte pleine de cigares. — Ah! oui, je connais bien Vicente, répondit-il avec un certain embarras; nous l'avons laissé au Brésil, où il a voulu être débarqué à cause d'une petite querelle avec notre capitaine. Quand nous sommes partis, il venait de prendre du service à bord d'un trois-mâts qui doit arriver ici un de ces jours... Voulez-vous un cigare, père Joaquim, un vrai *puro do Brazil?* Tenez, entre nous, Vicente aurait mieux fait de ne pas s'enrôler dans l'équipage du *Bom-Pastor.*

L'aveugle avait coupé une partie du cigare qu'il hachait dans le creux de sa main pour en faire de petites cigarettes de papier; il écoutait attentivement les paroles du marin Diogo, tout en flairant le fin tabac du Brésil débarqué en contrebande. Pour la première fois depuis six mois il entendait prononcer le nom de son fils, et les vagues paroles du marin n'étaient point de nature à satisfaire pleinement sa curiosité.

— Ami Diogo, reprit le vieillard, dites-nous franchement ce qui est arrivé à ce pauvre Vicente. J'ai eu bien du chagrin quand il est parti. Depuis qu'il m'a quitté, je compte les jours et les nuits. Sou-

vent je viens ici rôder aux alentours du port pour avoir de ses nouvelles... Je ne peux pas lire les gazettes, aveugle comme je suis; d'ailleurs je ne connais pas mes lettres!... Voyons, *por amor de Deos!* où est-il? que lui est-il arrivé dans ce voyage où vous avez eu de si grands dangers à courir?

Diogo interrogea du regard les amis qui l'entouraient, et comme ils étaient eux-mêmes affamés de nouvelles, tous d'un commun accord, celui-ci par un clignement d'œil, celui-là par un geste, un troisième par quelques paroles dites à voix basse, ils l'encouragèrent à parler.

— Eh bien! reprit Diogo, l'aventure qui est cause que Vicente ne s'en est pas revenu avec nous, je vais vous la raconter, père Joaquim, et en peu de mots : j'ai des visites à faire dans le quartier. Quand on arrive, on est bien aise d'aller saluer ses connaissances, n'est-ce pas? et puis je suis en tenue.

Cela dit, il se mit à frapper sur le banc avec la paume de sa main :

— Holà! hé! apportez une bouteille...

— Ce n'est pas ici un cabaret, répliqua le barbier en avançant entre deux rideaux son menton frais rasé et son front orné de boucles arrondies avec soin.

— Nous sommes tous des pratiques, répliqua Diogo; je me trouve fort bien ici, et pour une poignée d'or je n'irais pas plus loin. Dites à votre *rapaz* de m'aller chercher une bouteille de vin, pas de rouge, s'il vous plaît, cela est bon à bord des navires; à terre, il me faut du *vinho branco do labrador*, de ce vin blanc bourgeois, fort au goût, perlé à l'œil, et qu'on ne boit que dans la bienheureuse ville de Lisbonne. Tiens, *rapaz*, voici une piastre; tu garderas le surplus, et attention à ne pas me faire attendre.

Au bruit du vin clair et transparent qui s'épanchait dans les verres, tous les visages s'épanouirent, même celui de l'aveugle Joaquim, sur lequel se peignaient à la fois la résignation et l'inquiétude. Après une première libation, le petit groupe s'assit de nouveau sur le banc. Le vieillard, que le récit du matelot intéressait plus que tout autre, prit place auprès de Diogo, et celui-ci commença en ces termes :

III.

« Comme je vous le disais tout à l'heure, père Joaquim, le *Bom-Pastor* n'a pas été construit pour porter des boucauts de sucre, et votre fils Vicente aurait mieux fait de ne pas s'enrôler avec nous. Quand il monta pour la première fois sur le pont du brick, il parut un peu surpris de se trouver au milieu d'une vingtaine de gaillards de toutes les nations, de toutes les couleurs, Portugais, Brésiliens,

Américains, Français, Espagnols, qui ressemblaient moins à des anges qu'à des démons. Peu à peu cependant il s'habitua au régime du bord. Nous étions bien nourris : bœuf salé d'Amérique, porc fumé d'Irlande, *bacalao* et *fezaoes-carapates* (1), on nous donnait tout cela à discrétion, sans compter l'eau-de-vie de France et le vin rouge de l'Alemtejo. Vous avez beau ramer tout le jour de Belem à Xabregas et pêcher sur la côte par le soleil et par la pluie; vous n'avez point un pareil ordinaire, vous autres, et au bout de la semaine il ne vous reste pas même une cruzade d'or dans les poches pour vous divertir! »

Les pantalons de toile usée et les vestes rapiécées de ceux qui l'écoutaient prouvaient assez que Diogo avait dit la vérité. Après avoir jeté un regard de complaisance sur les boucles de ses escarpins, à moitié couvertes par les plis de son large pantalon blanc, le matelot reprit :

« Huit jours se passèrent, pendant lesquels nous fîmes route vers le sud; beau temps, belle mer, bonnettes hautes et basses à tribord, et le brick filant dix nœuds. Un soir que nous étions tous sur le gaillard d'avant, occupés à fumer nos cigares après le souper, le capitaine, s'appuyant sur une caronade, nous dit à haute voix : — Mes garçons, vous savez bien où je vous mène? Le *Bom-Pastor* a des brebis à prendre là, sur la gauche, au fond d'une baie où quelques amis discrets ont eu soin de les tenir rassemblées au bercail. Les peuples du Nord prétendent nous interdire ce petit commerce qui fait depuis si longtemps la fortune d'une foule d'honnêtes industriels : c'est leur affaire; la nôtre doit être d'éviter la rencontre des croiseurs, et, si nous ne pouvons échapper à leur vigilance, de leur répondre de notre mieux en faisant parler nos caronades et nos mousquets. Vous voilà prévenus, mes enfans; attention à veiller, et que chacun fasse son devoir!

« C'était un brave homme, ce capitaine, point exigeant, point rude pour les matelots, doux comme un agneau, sauf dans ses momens de colère, où il aurait mis le feu aux quatre coins de Lisbonne. Son petit discours ne nous apprenait rien, et pourtant nous l'entendîmes avec tant de plaisir, que tout l'équipage lui répondit par de grands cris, à l'exception de Vicente. Le pauvre garçon restait la bouche béante, regardant à droite et à gauche comme un sourd qui voit qu'on parle autour de lui, si bien que le capitaine lui dit avec un peu d'humeur : — Cela ne te convient pas, Galicien (2)?

(1) Morue et gros haricots dont les Portugais sont friands.

(2) Les Galiciens exercent, en Portugal comme en Espagne, les métiers qui exigent le plus de patience et de docilité; aussi sont-ils regardés avec un peu de dédain par les autres habitans de la Péninsule.

— Il a appelé mon fils Galicien! s'écria l'aveugle Joaquim en se levant de toute sa hauteur. Un Galicien est bon à faire la cuisine comme une vieille femme, à courir au marché le panier au bras, à porter sur son dos les enfans de son maître quand il est tombé trois gouttes de pluies dans les rues de Lisbonne!... Vicente est un enfant des Algarves, entendez-vous, un vaillant garçon, et qui a du cœur!...

« Les Galiciens sont de paisibles travailleurs qui gagnent leur vie de toute façon, répondit Diogo. Qui vous dit d'ailleurs que Vicente ne soit pas un honnête marin et un vaillant garçon? Seulement il manquait d'expérience. N'aurait-il pas dû penser qu'un navire gréé, équipé comme le nôtre, où le matelot était si bien payé, si bien nourri, allait à la côte d'Afrique? Par malheur, il ne s'en doutait pas; aussi parut-il surpris et mécontent de l'apprendre. Le capitaine commença à se méfier de lui, et lui il affecta de se tenir à l'écart. Il n'y avait pas à bord un meilleur matelot que Vicente; tandis que nous travaillions mollement, comme des gens habitués à garder leur énergie pour les grandes occasions, il faisait son service avec zèle et ponctualité, et pourtant nous ne l'aimions pas. Il n'est pas agréable d'avoir à côté de soi un homme qui a l'air de vous dire : « Vous êtes des brigands! je voudrais être à cent lieues d'ici. » Aussi, pour nous venger, nous l'appelions fainéant et poltron, bien qu'il ne fût ni l'un ni l'autre. Vous voyez que je lui rends justice, père Joaquim!

« Une fois que nous eûmes atteint les vents alisés, le brick sembla voler sur la mer. La côte d'Afrique se montra bientôt à nous, si basse qu'on eût dit un marais ou les bords d'un fleuve submergés par une inondation. Après avoir bien regardé du haut des mâts si quelque croiseur ne rôdait pas aux environs, le capitaine s'arrangea de manière à aborder le rivage à l'entrée de la nuit. Dès que le brick fut à l'ancre au fond d'une anse, derrière une ligne de palmiers plantés sur le sable, nous abaissâmes les mâts d'en haut, de peur que notre gréement, vu par-dessus les arbres, ne nous trahît. Il n'y avait là ni ville, ni fort, ni douaniers, rien qu'une case en forme de hangar, où les amis du capitaine tenaient sous clé deux ou trois cents noirs.

« Mes enfans, dit le capitaine, il ne fait pas bon ici pour nous, le pays est malsain de toute manière. A terre, nous avons à craindre les fièvres; sur la côte, ce sont les croiseurs qui nous cherchent. Il faut donc embarquer tout cela avant le jour. Demain, au lever du soleil, nous devons être au large, poussés par la brise de terre qui nous viendra en aide. Ces pauvres nègres sont trop heureux que nous arrivions de si loin pour les acheter. Si nous avions tardé de huit jours, leurs maîtres les auraient tous égorgés, car les vivres commençaient à leur manquer. »

« Il avait de l'humanité, notre capitaine. A dire le vrai, les petits rois noirs de la côte se font la guerre tout exprès pour avoir des prisonniers, et je crois qu'ils seraient en paix plus souvent, si les navires négriers ne se chargeaient point d'acheter leur butin. Ces questions-là regardent les avocats, les prêtres, les savans; chacun gagne sa vie comme il peut dans ce bas monde. Il y a ici et ailleurs des demoiselles bien élevées, bien délicates, riches à millions, qui ne voudraient pas donner une chiquenaude à une mouche, et pourtant c'est la chasse aux noirs, c'est la traite qui leur a donné tout ce qu'elles ont! Elles n'y pensent guère, n'est-ce pas? L'or est comme le feu, il purifie tout. Mes amis, buvons encore un coup de ce vin blanc; à parler si longtemps, j'ai la gorge sèche. »

Les amis ne se le firent pas dire deux fois; les verres que Diogo venait de remplir furent vidés d'un trait, et le négrier, se tournant vers le vieil aveugle :

« Père Joaquim, lui dit-il, votre fils n'était pas de cet avis-là. Il lui manquait la vivacité d'esprit qui fait qu'on aperçoit la justice là où elle est. Quand il vit que les noirs ne paraissaient pas très contens de s'embarquer, qu'il fallait les pousser un peu rudement, les battre même, et qu'on les entassait à bord sans trop calculer s'il y avait de l'air pour tous, Vicente fit la grimace. Comme le capitaine était resté à terre pour régler ses comptes, il se permit de dire à demi-voix : « Si mon pauvre père savait quel métier on me fait faire ici! Le berger de nos montagnes a un bâton à la main, mais il s'en sert pour conduire son troupeau, et non pour l'éreinter! » Et quand il s'agit de transporter à bord la dernière batelée de noirs, il se trouva dans la bande une femme, une négresse toute jeune, pas trop laide, qui allaitait un petit enfant. Ces gens-là ne sont pas si simples qu'on le pense : la négresse devina bien qu'elle avait affaire à de vieux forbans, après avoir passé en revue tous les hommes de l'équipage; elle arrêta ses regards sur Vicente, le lorgna dans le blanc des yeux, si tendrement, si piteusement, que le pauvre garçon fut ému jusqu'aux larmes. Il lui donnait la main pour embarquer, absolument comme le ferait un gentilhomme qui aide une grande dame à monter en voiture. Puis tout à coup la négresse lui passa sous le bras en le culbutant, sauta dans l'eau, gagna le rivage et disparut derrière les arbres. Il faisait nuit, personne ne se trouvait à terre pour l'attraper. Elle se sauva donc de son pied léger, emportant son petit avec elle, sans même avoir pris le temps de remercier Vicente, qui m'avait tout l'air de s'être prêté à cette petite manœuvre. »

Les assistans firent entendre un petit murmure d'approbation, et le vieil aveugle s'écria tout joyeux : — Je vous disais bien que mon fils était un honnête marin, un homme de cœur!

— Vous en parlez bien à votre aise, père Joaquim, reprit vivement Diogo. Et vous trouvez qu'il a bien fait, vous autres? Il venait de voler plus de mille piastres à l'armement. Voyons, ajouta-t-il en s'adressant à un grand pêcheur de l'Alemtejo qui l'écoutait de ses deux oreilles, voyons, Pedro, si quelqu'un s'avisait de rejeter dans le Tage le plus beau des poissons qui se débattent dans tes filets, que dirais-tu?... Parle donc, grand fainéant!

Le pêcheur se gratta la tête en se balançant d'un pied sur l'autre sans rien répondre, et les rieurs se tournèrent du côté du plus fort. Diogo reprit avec assurance :

« A quelque distance du point où nous avions pris notre cargaison se cachait un croiseur anglais qui nous guettait à la sortie de la baie. Soit que la négresse fugitive lui eût donné avis de notre présence, soit que ses espions nous eussent découverts, à peine avions-nous fait trente lieues au large, que le croiseur se montra à nos regards. La brise était faible, le navire ennemi se couvrait de voiles de haut en bas, et nous mettions dehors tout ce que nous en avions nous-mêmes : on aurait dit deux nuages blancs qui courent sur le ciel, à voir ces deux bâtimens chargés de toile qui volaient sur la mer des tropiques, si bleue et si transparente. A la poupe se tenait notre capitaine, l'œil à sa longue-vue, attentif à tous les mouvemens du croiseur, calme et doux comme à l'ordinaire. Nos canons étaient chargés, et les mèches allumées fumaient près des sabords; la grosse pièce à pivot, dressée à l'arrière, montrait à l'ennemi sa gueule chargée à mitraille; le plus profond silence régnait à bord. Le croiseur nous gagnait insensiblement; le capitaine, déposant sa longue-vue sur le banc de quart, empoigna une mèche enflammée et mit le feu à la grosse pièce de retraite. Le *Bom-Pastor* trembla comme si la foudre fût tombée sur le pont, et quand le nuage de fumée qui nous enveloppait se fut à moitié dissipé, nous vîmes le capitaine bondir furieux, haletant comme un possédé sur son banc de quart. Il était en colère pour tout de bon.

— Mes amis, s'écria-t-il, le sort en est jeté. Nous avons fait feu sur un bâtiment de guerre. Si nous sommes pris, nous serons pendus au bout des vergues. La loi nous déclare bandits et forbans, soyez-le jusqu'au bout et échappons à la corde... Aux écoutilles tout le monde!

« Dès que la mitraille de notre grosse pièce à pivot eut laissé des traces de son passage dans la voilure du croiseur, il nous lança coup sur coup des boulets qui causèrent quelque dégât dans notre gréement; mais nous n'y prîmes pas garde tout d'abord, occupés que nous étions à empoigner des noirs pour les jeter à l'eau.

— Ne jetez pas les vieux ni les malades! hurlait le capitaine, ils

couleraient trop tôt; choisissez les jeunes, les plus forts, ceux qui pourront nager longtemps.

« C'était comme si nous avions versé dans la mer des poignées de piastres, et le cœur nous saignait. Le croiseur mettait ses canots à flot pour recueillir les gredins de noirs qui ne voulaient pas se laisser reprendre et plongeaient comme des canards. Ils ne comprenaient point la manœuvre, et croyaient peut-être que nous voulions les renvoyer chez eux. Pendant ce temps-là nous gagnions du terrain; mais au plus fort de ce travail le capitaine avisa Vicente, qui se tenait au pied du grand mât, immobile, les bras croisés.

— Que fais-tu là, Galicien? lui cria-t-il d'une voix de colère.

« Vicente ne répondit rien.

— Tu ne veux pas jeter la cargaison à l'eau, fainéant? — Et le garçon secoua la tête sans se troubler. — Dans sa fureur, le capitaine cherchait une hache pour lui fendre le crâne, car enfin il refusait d'obéir au moment du danger, — quand un biscaïen vint couper la drisse de la brigantine. — Grimpe là haut, poltron, va, si tu l'oses, passer une drisse à la brigantine, et je te fais grâce, dit le capitaine, en prenant au collet le pauvre Vicente.

« Le poste était périlleux, et pour ma part j'aimais mieux travailler à alléger le navire que de grimper dans la hune du grand mât. Pourtant, si la voile avait continué de battre pendant un quart d'heure, au lieu de nous pousser en avant, le croiseur nous coulait avec ses boulets. »

— Que fit Vicente? demanda le vieillard. Soyez franc, Diogo; n'est-ce pas que mon fils ne recula pas devant le danger? n'est-ce pas qu'il vous fit voir à tous qu'on n'est pas poltron parce qu'on a le cœur moins dur que...

— Moins dur que des pirates, n'est-ce pas? reprit Diogo. Eh bien! oui, père Joaquim, Vicente grimpa dans la hune; il s'allongea sur la vergue, passa une drisse à la voile qui pendait et battait au vent, et cela sans se presser. Le croiseur tirait toujours, un peu au hasard, il est vrai, et sans nous faire grand mal, parce que nous lui avions fait perdre du temps. Quand la brigantine fut orientée de nouveau, le *Bom-Pastor* se mit à marcher mieux que jamais. Vicente descendit en se tenant d'une seule main, comme un singe qui se laisse glisser en bas d'un cocotier, et il aurait été bien embarrassé de faire autrement;... un biscaïen, le dernier qui tomba à bord, venait de lui enlever le bras gauche.

A ces mots, le vieil aveugle joignit les mains et leva vers le ciel ses grands yeux mouillés de larmes. — Infirmes tous les deux! qu'allons-nous devenir? murmura-t-il tout bas. — Puis il poussa un soupir, et craignant que le matelot ne lui eût caché une partie de la vérité :

— Diogo, mon ami, lui dit-il d'une voix étouffée, ne me cachez-vous rien? mon fils vit-il encore?

— Je vous ai dit toute la vérité, répondit Diogo; Vicente, en perdant un bras, nous a tous sauvés de la corde, et lui-même avec nous. Arrivé sur la côte du Brésil, le capitaine l'a congédié comme invalide, sans lui payer sa part entière du voyage, et voilà pourquoi le pauvre garçon a été obligé de revenir sur un autre navire. Vous le reverrez d'ici à huit jours. Après tout, père Joaquim, il ne faut pas vous désespérer. Avec le bras qu'il a perdu, Vicente peut se placer au coin de la place du *Pelourinho* et demander l'aumône en se faisant passer pour un ancien soldat. S'il s'ennuie de ce métier-là, avec le bras qui lui reste il peut se mettre au service d'un marchand de volailles et conduire dans les rues de Lisbonne un troupeau de dindes au moyen d'une guenille de drap rouge fichée au bout d'une baguette. Tout manchot qu'il est, il a deux cordes à son arc.

Quand Diogo eut fini de parler, il se leva d'un air dégagé et s'éloigna du groupe qu'il venait d'édifier par son effronterie. Il lui tardait d'aller dépenser en folles orgies l'or mal acquis dont ses poches étaient chargées.

— Croyez-vous qu'il fallût pleurer si jamais Diogo était pendu? demanda l'aveugle à ceux qui demeuraient assis près de lui; j'aime mieux retrouver mon fils mutilé que perverti comme cet homme-là!

— Ma foi, dit le vieux marin à cheveux gris, on en a envoyé à la potence qui valaient mieux que Diogo!

— Il n'a point honte, dit un autre, il se vante même de ses exploits parce qu'il n'a pas volé la bourse de son voisin; il a seulement jeté à l'eau quelques douzaines de noirs!

— Si j'avais sur moi des pièces d'or, ajouta un troisième, je ne voudrais pas le rencontrer la nuit sur le pont d'Alcantara; il pourrait lui venir la fantaisie de me jeter par-dessus le parapet...

— Eh bien! reprit l'aveugle, vous aviez pourtant l'air d'être de son avis tout à l'heure; vous hurliez avec le loup, et je ne répondrais pas que quelqu'un de ceux qui m'écoutent n'allât chercher fortune à bord de ce damné navire, et celui qui le fera n'aura point, comme mon pauvre Vicente, l'excuse de ne savoir où il va. — Allons, *caninho*, debout, mon vieux chien! marchons un peu, ne restons pas plus longtemps dans un lieu où nos oreilles ont entendu de si mauvaises choses et appris de si tristes nouvelles!

IV.

Le vieillard s'achemina vers le gracieux faubourg de la Junqueira, se rapprochant de l'embouchure du Tage, et marchant du côté de la

mer, comme s'il fût allé au-devant de son fils. Plongé dans ses souvenirs, il se rappelait le temps où, tenant d'une main sa fille et de l'autre Vicente, il gravissait les sentiers de la montagne, et voyait au loin fumer l'humble cabane où la mère de ses enfans préparait le repas du soir. Sa vie, commencée dans une pauvreté libre et calme, allait donc s'achever dans une misère douloureuse. Qu'était devenue Miguela, sa fille, qui avait quitté depuis sept ou huit ans le foyer paternel? Pourquoi était-il si malheureux, lui qui avait toujours pratiqué le bien et prié Dieu, tandis que tant d'autres, impies ou déshonnêtes, prospéraient autour de lui? Ces diverses questions, il se les faisait à lui-même, sans colère, sans amertume, avec la tristesse d'un cœur brisé. Peu à peu l'air frais du soir, si vivifiant après les chaleurs du jour, ranima le courage du vieil aveugle qui se laissait abattre par le chagrin. Le soleil, prêt à se plonger dans l'Océan, éclairait de ses rayons obliques les sombres rochers qui bordent l'embouchure du Tage, et colorait d'une teinte rose l'écume des hautes vagues déferlant à grand bruit sur la barre du fleuve. La vieille tour de Belem, puissante et gracieuse, toute blasonnée de la croix des chevaliers d'Aviz, se dressait comme un monument des gloires passées au milieu des teintes rouges du couchant. Tandis que la brise tempérée du nord gonflait les voiles des navires et frémissait dans les vergues des moulins sur les collines, tandis que le ciel, la terre et l'eau se revêtaient d'une nuance plus affaiblie et se décoloraient par une dégradation insensible de la lumière, le vieux mendiant, assis sur une pierre, s'associait par la pensée à ce magnifique tableau, et semblait prêter l'oreille avec recueillement aux derniers bruits du jour.

Bientôt il entendit du côté de la mer ce bruit nouveau dans le monde et déjà si connu, celui d'un bateau à vapeur frappant l'eau avec les aubes de ses roues : c'était le *steamer* anglais venant de Cadix. Il releva la tête, et comme le *caninho* tout effaré jetait ses aboiemens vers le navire, qui balançait dans les airs son panache de fumée : — Paix, *caninho*, paix! dit-il à voix basse; parce que nous sommes tristes, ne grondons pas ces gens gais et heureux qui vont d'un pays à l'autre semant de l'or et cueillant des plaisirs! Peut-être demain quelqu'un des passagers de ce *vapor* nous fera l'aumône : le pauvre a besoin de tout le monde.

Au moment où Joaquim s'éloignait de la grève solitaire sur laquelle s'élève la tour de Belem, un grand concours de curieux, de gens oisifs et affairés se pressait sur les quais et aux alentours de la douane pour voir arriver le *steamer*. Tout près de ce dernier endroit, un jeune enfant, richement vêtu, accompagné d'un domestique en livrée, se penchait vers le fleuve avec impatience. C'était

celui que nous avons déjà vu dans le coche de la marquise de....., sur la route de Xabregas, et que celle-ci nommait Joãozinho.

— Gaëtano, disait-il au domestique, aide-moi à monter sur le parapet; je veux voir si maman est à bord du *steamer*. Elle a écrit qu'elle arriverait aujourd'hui.

— Prenez garde, répondit Gaëtano; si vous alliez tomber, je serais grondé.

Et, tenant l'enfant par la ceinture, il demeurait derrière lui, fixe comme un piquet et fort ennuyé des mouvemens désordonnés du petit *fidalgo*.

— Tiens, tiens! s'écria Joãozinho, qui agitait à tour de bras son chapeau à plumes; vois donc, Gaëtano, vois donc cette belle dame qui regarde par ici : c'est maman, oh! oui, c'est elle!

— Ayez patience, répondit tranquillement le valet.

— Oh! c'est elle. Ne vois-tu pas comme elle me fait signe avec son mouchoir? Courons donc à la douane.

— Ayez patience, répliqua de nouveau l'indolent domestique, fort peu soucieux de faire cent pas de plus et de se mêler à la foule; ayez patience : si votre maman est à bord, elle nous verra en passant par ici...

Mais Joãozinho se faufilait déjà au plus épais de la foule avec l'étourderie et l'entêtement d'un enfant gâté. Le domestique, qui n'osait le lâcher pendant une minute, cherchait à modérer son élan; Joãozinho, de plus en plus animé, lui tirait le bras et lui mordait la main. Il y avait dans ce bambin de quatre ans tous les instincts tyranniques et vaniteux d'un fils de grande maison idolâtré de ses parens. Charmant vis-à-vis de ceux dont il recherchait les éloges, il se montrait impérieux et dur envers les inférieurs; aussi une bonne vieille, qu'il coudoyait au passage, s'étant mise à dire : — Oh! que c'est vilain de maltraiter ainsi ceux qui nous servent!

— Qu'est-ce que cela vous fait, à vous, répondit-il avec arrogance, puisque cet homme est mon domestique?

Ils arrivèrent donc ainsi, l'un entraînant l'autre, jusque devant le petit jardin de la douane, là où débarquent les passagers des *steamers*. Dès qu'il vit sa mère toucher le rivage, Joãozinho lui sauta au cou et l'embrassa avec la plus vive tendresse :

— Mère, s'écriait-il à haute voix, si tu savais comme j'ai été sage depuis ton départ! comme j'ai bien prié le bon Dieu pour toi!... Oh! comme tu as été longtemps absente, et combien je me suis ennuyé!

La mère pressait avec ravissement sur son cœur cet enfant si gentil, vêtu avec tant de goût et de délicatesse, et qui attirait tous les regards. Après avoir considéré en souriant le petit Joãozinho, chacun levait avec plaisir les yeux sur la mère, qui était fort belle :

— Ah le charmant enfant! disait-on autour d'eux; c'est un ange en vérité!

— Et comme cette dame a bon air avec son costume de voyage! La fatigue de la traversée ajoute encore à la grâce de ses traits!

— L'éducation et la naissance peuvent seules produire de ces types choisis et parfaits, ajoutaient ceux-ci.

— Comme il est gracieux et tendre, ce pauvre petit! répliquaient ceux-là; il n'a d'yeux que pour sa mère!

Il va sans dire que la mère et son enfant n'entendaient rien de ce qui se débitait autour d'eux, et qu'ils s'oubliaient tout entiers dans les embrassemens du retour. La preuve est qu'ils n'apercevaient pas même le domestique Gaëtano, qui se tenait là, debout, immobile, le chapeau à la main.

V.

Comme les oiseaux voyageurs, les navires arrivent souvent la nuit; on est tout surpris au matin d'apercevoir à l'ancre, au milieu d'un port ou d'une rade, un bâtiment qui ne s'y trouvait point la veille. Ce fut ainsi que vint mouiller dans le Tage, longtemps avant le lever du soleil, peu de jours après le retour du *Bom-Pastor*, le trois-mât qui ramenait Vicente. Personne n'attendait au rivage le matelot mutilé; il foula avec un serrement de cœur les grandes dalles du quai, et s'achemina tristement, son sac sur le dos, vers le quartier de la Sé, qu'habitait son vieux père. A cette heure matinale, — le soleil ne se montrait pas encore, — les rues désertes présentaient l'aspect morne et presque effrayant particulier aux grandes villes durant la nuit. Il semble que les abeilles aient abandonné la ruche; les gens que l'on rencontre de loin en loin ont l'air d'être les derniers survivans d'une population détruite. Vicente regardait les uns après les autres les ouvriers du port, les bateliers, les portefaix, les gens des campagnes qui commençaient à arriver sur les quais et sur les marchés, et il disait avec tristesse : — Tous ces gens-là peuvent gagner leur vie, mais moi!...

De son côté, l'aveugle descendait vers le port, comme il avait coutume de faire chaque matin. Frais tondu et les quatre pattes ornées d'un double rang de manchettes, le caniche guidait son vieux maître, tout en flairant le long des trottoirs quelques croûtes de pain oubliées. Il faisait si maigre chère, le pauvre animal! Arrivé au tournant d'une rue, le chien s'arrêta court, allongea la tête et se mit à sauter en avant.

— Eh bien! *caninho,* dit l'aveugle, veux-tu me faire courir? Tu as envie de galoper et de faire un tour de promenade sur la grande place, avec les camarades, vaurien, hein?...

Le chien se prit à sauter de plus belle en aboyant avec gaieté; il venait d'apercevoir et de reconnaître Vicente. Celui-ci s'était subitement arrêté en voyant venir son père. Comment l'aborder, comment lui dire : « Je viens associer ma misère à la vôtre; je ne puis plus vous nourrir par mon travail? »

Vicente se tenait donc immobile, les yeux fixés sur le vieillard qui marchait à sa rencontre. Quand il le vit tout près de lui, il ne put s'empêcher de crier : « Mon père! mon père!... » Et Joaquim ayant ouvert ses bras, il se précipita à son cou en l'embrassant.

Le vieillard pressait son fils contre son cœur, et des larmes coulaient de ses yeux fermés à la lumière.

— Je sais tout, lui dit-il d'une voix entrecoupée; oui, mon pauvre Vicente, je sais que tu n'as plus qu'un bras à jeter autour de mon cou; mais au moins tu me reviens honnête, tel que je te connais, tel que je te voyais quand j'avais des yeux! En vérité, je crois que je ressens plus de joie de te retrouver que je n'avais éprouvé de douleur à te perdre. Vois comme Dieu est bon; nous sommes bien à plaindre tous les deux, et pourtant il n'y a pas à l'heure qu'il est, dans tout le royaume, un homme plus content que moi. Allons, prends mon bras et conduis-moi! Comme tu es fort, mon garçon! qu'il fait bon s'appuyer sur toi! Détache la corde de *caninho*, et qu'il soit libre; il y a bien longtemps qu'il est de service, la pauvre bête!

Tandis que le chien, courant et jappant, décrivait des cercles autour de ses maîtres, et exprimait sa joie par ses démonstrations importunes, Vicente et son père suivaient la rue qui descend au port.

— Si nous allions déjeuner, dit le vieillard, tu dois avoir faim. Voyons : conduis-moi dans un cabaret champêtre, derrière la promenade du *Rocio*. Je ne travaille pas de toute la journée. Ah! mon garçon, quand je t'ai su parti, je me suis dit : Joaquim, ton fils a honte de son père l'aveugle; il est allé chercher fortune ailleurs, et ne reviendra jamais!... Sa sœur en a bien fait autant!... C'est dur de sentir qu'on devient à charge à ses enfans...

— Mon père, reprit Vicente, c'est bien dur aussi de s'entendre faire des reproches qu'on n'a point mérités. Vous m'avez donc haï pendant six mois?...

— Je n'y pense plus, mon enfant, répliqua vivement le vieillard; que veux-tu? quand j'allais sur le port, il y avait là des fainéans qui me disaient : « Vicente est au Brésil; il est à Goa; il est à Angola; ah! on fait fortune là-bas, dans les îles, » et tout cela me tournait la tête. Si j'essayais de répondre, ils me riaient au nez et répétaient de plus belle : « Il fera comme les autres, votre fils; il cherchera à se faire un sort. »

— Oui, dit Vicente, je cherchais à gagner quelque chose de plus

que ne me rapportaient mes journées, quand je naviguais sur le Tage. J'avais mes petits projets qui devaient vous profiter autant qu'à moi, mon père... Mais j'ai eu du malheur...

— Il ne faut désespérer de rien, mon garçon, dit le vieillard; depuis que je te tiens là, tout estropié que tu es, il me semble que j'ai recouvré la vue... Oh! si je pouvais te voir! N'y pensons pas; allons, marchons plus vite que cela...

Ils arrivèrent, en causant ainsi, devant un enclos dont la porte ouverte et surmontée de l'enseigne : *Vinho do labrador* (1), invitait le passant à entrer. Les deux infirmes prirent place sur un banc de bois, s'accoudèrent sur la table, et tirèrent de leurs poches chacun un joli petit pain blanc qu'ils avaient acheté dans la rue; on plaça devant eux une couple de verres remplis de vin. L'air était frais; le vent murmurait dans les figuiers, dans les treilles, et quelques oiseaux, cachés sous le feuillage épais des orangers, gazouillaient à plein gosier. Le père Joaquim et Vicente dévoraient leur pain blanc en silence, avec l'avidité et la conscience de gens qui ne sont pas habitués à savoir où ni quand ils dîneront. Bientôt l'aveugle, n'entendant plus jouer les mâchoires de son fils, en conclut que celui-ci avait fini de manger :

— Tu voudrais peut-être autre chose? lui demanda-t-il naïvement.

— Merci, mon père; ce pain-là me mènera loin!

— Voyons; sans façon, Vicente, j'ai de la monnaie sur moi; si nous mangions quelque chose de solide, un melon d'eau, par exemple?... Holà! hé! un melon d'eau bien mûr, bien fondant! Je te trouve tout triste, mon garçon, tu ne dis rien. Oh! c'est que ton infirmité te rend honteux, n'est-ce pas? Cela est pénible dans les premiers temps; on sent qu'on n'est plus un homme comme par le passé... il manque quelque chose. Ah! mon enfant, tu t'y habitueras plus tôt que tu ne le crois!

— Dieu le veuille! répondit Vicente en jetant un regard de tristesse sur la manche vide qui flottait à son côté... Écoutez, mon père, quand je m'embarquai, il y a six mois, j'avais mes petits projets, comme je vous le disais tout à l'heure. Si seulement le capitaine m'avait payé mes six mois, j'aurais rapporté une bonne somme; avec cette somme, cent cinquante *cruzades* (2) à peu près, je vous emmenais dans nos Algarves, mon père, et nous allions nous installer tous les deux à l'entrée du Val-Formoso. Là, j'achetais une barque pour aller pêcher; les voisins nous prêtaient de quoi payer les filets; au bout d'un an j'avais gagné de quoi m'acquitter, et vous n'aviez plus

(1) Vin bourgeois.

(2) La *cruzade* vaut deux francs cinquante centimes de notre monnaie.

qu'à vivre tranquille. Au lieu de courir les rues de Lisbonne, mon père, au lieu de faire ici le triste métier de mendiant, vous restiez assis devant la cabane à l'ombre pendant l'été, au soleil pendant l'hiver, écoutant le bruit des galets sur la plage et mangeant des caroubes tout votre content... Mais, j'ai eu affaire à des brigands; c'est tout au plus si je rapporte soixante cruzades, et me voilà estropié pour la vie!

A mesure que Vicente parlait, le vieil aveugle baissait la tête. Le dévouement de ce fils qu'il avait cru ingrat et le souvenir de sa province éveillaient dans le cœur de Joaquim plus d'une pensée amère. Quand on est retenu loin des lieux qu'on aime, il suffit quelquefois d'un mot, d'un son, d'une image inattendue, pour nous donner tout à coup le mal du pays. On est comme le blessé auquel le moindre choc à l'endroit douloureux arrache un cri. Joaquim se rappela le Val-Formoso; il lui revint comme une bouffée de l'air des Algarves, et toute son énergie l'abandonna pour un moment.

— Mon enfant, dit-il à Vicente en lui pressant la main, emmène-moi au pays. Mieux vaut y mourir de misère que de périr ici de chagrin et d'ennui... Je n'ai pas gagné autant que toi, il s'en faut; mes économies s'élèvent à dix cruzades; avec ce que tu as, cela fait soixante-dix. Le cousin Manoel nous passera bien pour rien dans son *escunha* (1). Rendu là-bas, tu achèteras un canot, un *bote,* le plus petit bateau du port, et tu prendras un enfant pour t'aider, hein?...

— Pour cela, il faudrait bien avoir au moins cent cruzades, répondit Vicente; c'est une somme qu'un invalide comme moi ne peut ramasser qu'au bout de deux ou trois ans.

— Eh bien! si je trouvais quelqu'un qui voulût nous aider?

— On emprunte quand on peut rendre, mon père. D'ailleurs il n'y a pas ici un homme des Algarves en état de nous avancer cette somme.

— Ah! reprit le vieillard, comme illuminé par une subite espérance, on a des connaissances, et de belles... J'ai découvert une dame, une marquise qui m'a offert sa protection, même qu'elle m'a fait asseoir dans sa voiture... Veux-tu me conduire chez elle, ce soir?...

— Pour mendier? dit tout bas Vicente.

— Si c'était la dernière fois, mon garçon, je ne vois pas qu'il y eût beaucoup à rougir?...

Le vieux Joaquim tira de sa poche une poignée de petite monnaie de cuivre qu'il compta à plusieurs reprises. Après s'être assuré qu'il ne restait plus rien dans son verre, il solda la dépense qui s'élevait à

(1) Goëlette; par altération du mot anglais *schooner*.

cinquante-trois centimes, et s'éloigna la tête pleine de projets, jasant avec la loquacité d'un aveugle qu'aucun objet extérieur ne distrait de ses pensées.

VI.

Vicente ne comptait pas beaucoup sur la protection de la marquise. Dès qu'il eut quitté son père, il se rendit sur le port pour y chercher du travail. Les patrons de barques auxquels il s'adressait trouvaient mille raisons pour déprécier les services qu'il pouvait leur rendre. C'était à qui lui offrirait le plus minime salaire, et cependant chacun d'eux désirait avoir au rabais un matelot expérimenté, plein de bon vouloir, qui ne coûterait pas plus qu'un mousse. La journée se passa donc sans que Vicente eût pris d'engagement avec personne. Comme il allait retourner vers son père, il rencontra Diogo, le matelot du *Bom-Pastor*, qui l'arrêta au passage.

— Viens avec moi, Vicente, lui dit le négrier, je recrute des camarades!...

— Pourquoi faire?

— Pour faire la noce et m'aider à dépenser mon argent. Le brick va repartir dans huit jours, et tu sais bien qu'un vrai marin ne s'embarque jamais avant d'avoir semé derrière lui sa dernière cruzade!

— Je n'ai pas le temps, répliqua Vicente.

— Tu es à terre de ce matin, et tu travailles déjà! Viens donc; j'ai commandé un souper là-bas, dans la rue de *Flor de Murta,* et il doit venir des violons ce soir... Ce n'est pas ton bras de moins qui t'empêchera de danser. Tu verras là les anciens, les camarades avec qui tu as navigué...

— Merci, dit Vicente, je n'ai point le cœur au plaisir!

Il s'éloigna donc et se dirigea vers la promenade du *Rocio*, où son père l'attendait. Le soleil venait de se coucher; la cloche du jardin donnait aux promeneurs le signal de la retraite. Une ombre fraîche et mystérieuse commençait à descendre des collines voisines sur le charmant petit parc. Les magasins se fermaient partout, et même dans les beaux quartiers; Lisbonne prenait cette physionomie austère, morne, qui contraste si fortement avec la douceur de son climat. A l'heure où la brise du nord fait frissonner les grandes eaux du Tage, où la limpide sérénité du ciel invite à la promenade, au moment où s'exhalent des jardins mille parfums pénétrans et suaves, chacun rentre chez soi, se barricade furtivement derrière sa porte massive, et l'on croirait qu'il est minuit. Dès qu'il ne fait plus jour, Lisbonne se voue au silence. De même que les femmes portugaises,

vêtues du *capote* (manteau à collet) en toutes saisons, les cheveux cachés sous *le lenzo* (1), ressemblent à des nonnes, tant elles ont d'austérité sous leur costume et de gravité dans leur allure, de même aussi, quand les clairons du fort Saint-George et de l'arsenal ont sonné la retraite, Lisbonne ressemble à un vaste couvent. L'Italien vit dans la rue, l'Espagnol au balcon, le Portugais chez lui, comme le Turc.

L'aveugle, assis sur une borne, avait entendu les promeneurs s'écouler devant lui, comme le rocher immobile entend passer à ses pieds les flots du ruisseau après la pluie. Quand son fils approcha, il le reconnut à son pas et se leva. — C'est toi, Vicente? As-tu trouvé un patron qui veuille t'occuper?

— Je n'ai pas de chances, mon père; ils ont tous envie de m'avoir, à la condition de ne point me payer!

— J'en étais sûr, mon garçon, répliqua l'aveugle; cette grande ville ne vaut plus rien pour nous! Je n'ai pas fait de quoi acheter un morceau de pain, et pourtant il y avait bien du monde. Allons-nous-en au pays! Allons, les pavés de Lisbonne sont ennuyés de me porter.

— Voulez-vous rentrer chez vous, mon père? demanda Vicente; il est nuit...

— Il faut passer chez la marquise auparavant, place de *Sol do Rato*, la grande porte cochère à droite en remontant... Viens, tu vas voir là de braves gens qui ont bon cœur...

La marquise habitait un de ces hôtels plus ou moins splendides que l'on appelle volontiers à Lisbonne du nom de *praço* (palais); ce sont des habitations spacieuses, bâties pour la plupart sur des collines, de manière que du haut des fenêtres la vue puisse embrasser le cours du Tage jusqu'à son embouchure. Le tremblement de terre de 1755 n'ayant laissé debout aucun des édifices anciens, la belle architecture du moyen âge et de la renaissance a disparu pour toujours. Lisbonne n'a plus rien qui rappelle les palais de Gênes ou de Venise, rien non plus qui puisse se comparer aux riantes façades des maisons de Séville. Le *praço* de la marquise était tout simplement un vaste logis, bâti entre une cour spacieuse et des jardins assez étendus. Le parterre, dessiné et planté d'après l'usage du pays, offrait un précieux assemblage des plus beaux végétaux apportés jadis à Lisbonne par les navigateurs portugais et acclimatés depuis longtemps sur les bords du Tage : ici le dattier de la Mauritanie, là le *dracena* des îles Mascarenhas; plus loin, le bananier de Madère, et partout des héliotropes en buissons, exhalant jour et nuit le parfum de la vanille. Les

(1) Pointe de mouchoir nouée sous le menton.

plantes grasses, variées à l'infini, aux feuilles aiguës, plates, rondes, triangulaires, allongées ou recourbées en cornes de bélier, originaires de la côte d'Afrique et du Brésil, y prospéraient en pleine terre, et donnaient à l'envi ces fleurs éclatantes et délicates qu'on est toujours surpris de voir s'épanouir sur des tiges aussi bizarres. Derrière les carrés et les plates-bandes établis près de la maison pour réjouir les regards s'étendait le *pomar* (verger), rempli de beaux orangers disposés en quinconces. Une roue d'irrigation versait une eau abondante à leurs pieds, et si le promeneur regrettait l'absence de la pelouse verte du jardin anglais, bordée de chênes, de hêtres ou d'ormeaux, au moins trouvait-il, sous le feuillage odorant des orangers, la douce fraîcheur, le *frigus opacum* du poète.

Le portail, la cour et les appartemens de l'hôtel étaient brillamment illuminés le soir même où l'aveugle Joaquim se proposait d'aller faire sa visite à la marquise. Il y avait réunion au palais, dans le salon d'honneur. A l'exception de quelques douairières fidèles à la simplicité du costume national, les invités de l'un et l'autre sexe étaient vêtus conformément au dernier bulletin des modes publié à Paris et à Londres. La conversation se faisait beaucoup en français, quelquefois en anglais; les grand'mères seules parlaient entre elles la langue du pays. Cette société polie et élégante avait puisé dans les principales contrées de l'Europe ses goûts et ses inspirations. Il ne restait de portugais que l'ameublement un peu suranné du salon. Les draperies et les riches étoffes semblaient y avoir été trop épargnées. Cependant les carreaux de faïence (*azulejos*) incrustés dans la partie inférieure des murs et représentant de petits sujets champêtres ne déplaisaient point au regard. Ils servaient de base à des peintures assez élégantes formant autour de l'appartement toute une série de panneaux surmontés de caissons. On comprenait que la maîtresse de ce palais n'avait point consenti à sacrifier aux exigences et au goût capricieux et étranger ces murs anciens et d'un assez bel effet.

Les invités étaient déjà réunis au salon et causaient par petits groupes, lorsque la mère de Joãozinho fit son entrée, dans toute la pompe d'une riche toilette, tenant son enfant par la main : — Dona Flora, lui dit tout bas la marquise, pouvez-vous bien vous faire attendre ainsi! n'ai-je pas donné cette réunion pour fêter votre retour?

A ce reproche qui lui était adressé d'un ton amical et affectueux, dona Flora répondit en serrant la main de la marquise avec empressement. Joãozinho s'échappa bien vite d'auprès de sa mère; il courut recevoir les caresses des dames, qui se disputaient le plaisir de l'asseoir sur leurs genoux pour le faire jaser. En s'occupant ainsi de l'enfant, celles-ci évitaient d'entrer en conversation avec dona Flora,

dont le regard distrait semblait chercher un public plus nombreux. Toutes ces jeunes femmes riaient et causaient gaiement; il y avait entre elles cette égalité de naissance et d'éducation qui est comme un lien de famille. Elles formaient un petit cercle d'amies. Dona Flora au contraire, par son allure, par l'aisance de ses manières, trahissait l'habitude d'un monde moins intime. Elle était comme l'oiseau étranger introduit subitement dans la volière, et que les hôtes du lieu regardent avec plus d'étonnement que de sympathie. Les mères, en la voyant passer auprès d'elles, prenaient un air de sérieuse dignité, et les jeunes filles, un peu jalouses de sa beauté sereine et calme, se consolaient l'une l'autre en disant : — Elle est belle, mais elle n'a ni grâce ni fraîcheur!

— Avant que vous ne nous chantiez quelque grand air, dit alors la marquise en s'adressant à son amie, permettez-moi d'asseoir Joãozinho au piano. Je veux que vous jugiez vous-même des progrès qu'il a faits en votre absence.

L'enfant ne se fit pas prier. N'était-il pas dans son élément, au milieu de ce monde bien connu qui le choyait et le flattait en toute occasion? Tandis que ses petits doigts couraient sur les touches, on l'encourageait par des murmures flatteurs. Assise près de lui, le coude appuyé sur le piano, dona Flora marquait la mesure, tout en répondant avec finesse et discrétion aux propos des *cavalheiros* groupés autour d'elle. L'un avait eu l'honneur de l'entendre à Madrid, à ce brillant concert auquel assistait la cour; l'autre lui avait jeté des couronnes sur le grand théâtre de Barcelone. Ces louanges, qui ne pouvaient manquer de lui plaire, dona Flora les accueillait sans embarras, sans trahir non plus ses joies secrètes. Il va sans dire que les jeunes gens la jugeaient beaucoup plus favorablement que ne le faisaient les dames; mais prêter à la conversation de ceux-là une oreille trop complaisante, c'eût été perdre tout à fait la bienveillance de celles-ci.

Dès que l'enfant eut achevé ses exercices, dona Flora s'approcha du piano. Elle préluda quelques instans avec cet aplomb magistral, cette sûreté de talent qui déconcerte les amateurs; puis, se tournant vers un groupe de jeunes filles : — Si quelqu'une de ces dames désirait chanter ou jouer un morceau? demanda-t-elle.

— Ah! mère, répondit aussitôt Joãozinho, tu sais bien que personne n'ose chanter devant toi!

Au regard sévère que sa mère lui lança, l'enfant comprit qu'il eût mieux fait de ne rien dire. Il avait dit vrai cependant. Honteux et plein de dépit, il alla se cacher dans une petite salle voisine, tandis que dona Flora, au milieu d'un auditoire attentif, attaquait les premières notes d'un grand air italien.

Il y a dans l'art une puissance souveraine. A mesure que la voix vibrante de dona Flora, pareille à la corde qui s'anime sous l'archet, s'épanchait en accens de plus en plus fermes et expressifs, tous ceux qui l'écoutaient, subjugués et ravis, tournaient vers elle leurs regards. La cantatrice, la femme étrangère, froidement accueillie par les amies de la marquise, avait disparu; il n'y avait plus qu'un être supérieur et impersonnel, une voix parlant au cœur et à l'âme de tous. Quel triomphe pour un artiste de dominer ainsi son public, de s'emparer des sensations de tous ceux qui l'entourent, de les contraindre à l'admirer, de les enlever en quelque sorte au-dessus de la terre, afin de pouvoir leur dire, en les y laissant retomber : Applaudissez maintenant! L'enthousiasme gagne les esprits les plus froids, les larmes coulent de tous les yeux; mais la voix inspirée, échappant elle-même aux émotions qu'elle a fait naître, semble s'élever d'un vol hardi dans les régions d'une éternelle sérénité. Tel fut l'effet que produisit sur les invités réunis dans le salon de la marquise la mère de Joãozinho, sans effort, par le seul prestige d'un beau morceau bien choisi et bien chanté.

Chacun était sous le charme, et dona Flora lançait, comme une gerbe brillante, le dernier éclat de sa voix, quand le vieux Joaquim, conduit par son fils, arriva près du portail de l'hôtel. — Nous voilà rendus, mon père, dit Vicente; suivez le mur, et vous trouverez un domestique à qui vous pourrez parler. Je vous attendrai ici.

L'aveugle fit quelques pas en avant : — C'est bien ici que demeure la marquise?

— Oui, répondit le valet qui se pavanait sur le seuil de la porte, la bandoulière sur l'épaule, le ventre tendu, dans l'attitude d'un suisse de cathédrale, *aussi puissant que beau, — gras, poli,* comme le chien de la fable, et comme lui prêt à

> Donner la chasse aux gens
> Portant besace et mendians...

— Peut-on lui parler? demanda Joaquim.

— Non, dit le valet, elle a du monde; d'ailleurs Mme la marquise n'a point coutume de recevoir des gens comme vous, bonhomme!

Pendant ce temps-là, Joãozinho s'était mis à la fenêtre de la petite salle qui donnait sur la rue; il aperçut Vicente debout au pied du mur. Oubliant tout à coup son dépit et la muette réprimande de sa mère, il rentra au salon.

— Maman, dit-il tout bas, il y a dans la rue, sous le reverbère, un pauvre qui n'a qu'un bras, viens donc le voir!...

— Tu es un vilain de m'interrompre pour si peu de chose, répondit dona Flora en l'embrassant; va jeter ceci à ton pauvre.

L'enfant courut de nouveau à la fenêtre et lança sur la tête de Vicente une pièce d'argent enveloppée dans un papier blanc. Quand celui-ci leva les yeux, il ne vit plus personne.

— J'ai entendu tomber quelque chose, dit aussitôt l'aveugle, qui revenait assez désappointé vers son fils.

— Oui, répondit Vicente. La marquise ne veut pas vous recevoir, n'est-ce pas? Tenez, voilà un *teston* (1) qu'on nous a jeté de là-haut; il en faut beaucoup comme ça pour compléter la somme dont nous avons besoin.

— Je reviendrai, répliqua l'aveugle; je reviendrai le matin, et nous verrons si la marquise a oublié sa parole! En toute chose, il est difficile de réussir du premier coup. Crois-tu que je me désespère pour si peu? Oh! non.

Puis, comme pour se donner du courage, prenant sa cornemuse, il se prit à jouer l'air favori de ses montagnes. Dona Flora avait fini de chanter, et il se faisait un moment de silence. Quand les sons de l'instrument qui s'éloignait frappèrent son oreille, elle s'approcha de nouveau du piano et improvisa un accompagnement plein de mélancolie. C'était comme l'écho d'une plainte lointaine, comme le gazouillement du petit oiseau qui se cache sous les feuilles. Le vieil aveugle s'en allait toujours, on ne l'entendait plus; mais dona Flora préludait encore, modulant sur tous les tons, avec un sentiment de tristesse croissante, ce motif si simple qu'elle avait saisi au passage. On l'écoutait avec surprise; quelques jeunes gens souriaient même de cette fantaisie, qu'ils appelaient une boutade d'artiste. Cette fois dona Flora était seule émue et troublée. Quand elle redressa la tête comme si elle sortait d'un rêve, elle fut tout effrayée d'apercevoir dans la glace la pâleur de son visage et les larmes prêtes à déborder de ses paupières.

VII.

Vicente n'avait point renoncé à gagner sa vie par le travail. Dès le lendemain il se remit en campagne. Un patron de barque l'engagea à la journée, et il recommença à ramer sur le Tage avec moins de vigueur, mais avec plus de zèle encore que par le passé. De son côté, le père Joaquim voulait à toute force retourner au pays des Algarves. Le mauvais accueil qu'il avait reçu la veille à la porte de la marquise ne le rebuta pas. Il résolut de tenter de nouveau l'entreprise et de pénétrer jusqu'à sa protectrice. Le voilà donc qui se met en route, la cornemuse à la main, la corde de son chien passée au bras.

(1) Pièce de monnaie qui vaut soixante centimes.

Il pouvait être dix heures du matin quand l'aveugle arriva devant l'hôtel de la marquise. Après avoir tâté la grande porte, il rencontre le marteau et frappe à coups redoublés. A ce bruit inattendu, un valet accourut, croyant qu'un hôte de distinction se présentait à l'entrée du palais. Les verrous sont tirés, la lourde clef tourne dans la serrure, et le valet, ouvrant la porte toute grande, aperçoit l'aveugle qui avançait le pied pour franchir le seuil

— Où allez-vous? demanda-t-il.

— Chez la marquise; est-ce qu'elle est déjà sortie?

— Elle ne peut vous recevoir, bonhomme.

— En êtes-vous sûr? Vous l'a-t-elle dit? Allez l'avertir que l'aveugle de Xabregas veut absolument lui parler; elle m'a fait asseoir dans sa voiture, et elle refuserait de me laisser entrer chez elle!...

Le domestique faisait de vains efforts pour décider le vieillard à se retirer. Celui-ci avançait toujours, frappant le sol de son bâton et élevant la voix. Les servantes se mirent aux fenêtres. L'une d'elles courut dire à sa maîtresse qu'un pauvre se querellait dans la cour avec les valets; la marquise reconnut le vieil aveugle qu'elle avait rencontré au faubourg de Xabregas, et elle ordonna aussitôt qu'on le fît entrer.

— J'en étais sûr, murmurait Joaquim, conduit à travers la cour et dans les longs corridors par le même valet qui venait de lui refuser la porte; Mme la marquise m'avait dit de me présenter chez elle quand j'aurais quelque chose à lui demander. Merci, mon ami, je n'ai point besoin de votre main; je vous suivrai pas à pas; *obrigado, obrigado* (1)!

— Asseyez-vous, mon brave homme, lui dit la marquise avec bonté; eh bien! que puis-je faire pour vous?

Le vieillard, un peu interdit, déposa sur le parquet son bâton, sa cornemuse et son chapeau; après un moment de silence: — Madame la marquise, dit-il, je suis bien à plaindre! Mon pauvre fils est revenu, mais il est revenu estropié; il aura bien du mal à gagner son pain. Nous voilà tous les deux dans une misère profonde!...

Tandis que l'aveugle parlait ainsi, Joãozinho entr'ouvrit la porte du salon. S'approchant du vieillard sur la pointe du pied, il prit le chapeau, le bâton, la cornemuse, et se mit à se promener devant la glace en imitant les gestes et l'allure du mendiant.

— Voilà Joãozinho qui se moque de vous, dit vivement la marquise, et pour l'en punir je lui promets qu'il ne sortira point avec nous ce soir.

Joãozinho s'en alla aussi brusquement qu'il était entré.

(1) Bien obligé.

— Je m'en étais bien aperçu, répliqua le vieillard; les enfans sont espiègles, ma bonne dame; il faut leur pardonner. Mon fils Vicente ne peut donc point m'aider par son travail, comme je vous le disais, et voilà pourquoi j'ai osé venir jusqu'à vous...

— Vous avez bien fait, mon brave homme; dites-moi franchement, que vous faut-il?

— Ah! madame, ce qu'il nous faudrait!.. une somme considérable, pas moins de... Avec ce que mon fils a rapporté, avec ce que j'ai ramassé à force d'économie, cela fait environ soixante-dix cruzades... Il n'y a pas de quoi faire...

Et il raconta les petits projets d'établissement qu'il avait formés avec son fils.

— Eh bien! reprit la marquise, j'y aviserai. Rassurez-vous, comptez sur moi; dès demain vous aurez la preuve de l'intérêt que je vous porte, et avant huit jours vous serez en mesure de prendre votre retraite au bord du Val-Formoso.

Le vieil aveugle pleurait de joie; il se mit à balbutier toutes les formules de complimens et remerciemens que lui suggérait sa reconnaissance, et sortit en comblant de souhaits heureux jusqu'aux valets, qui, par deux fois, l'avaient repoussé avec dédain.

Quelques instans après le départ du vieux Joaquim, la marquise descendit au jardin. Dona Flora s'y promenait seule d'un air triste et rêveur.

— Flora, mon enfant, qu'avez-vous? lui demanda la marquise. Hier vous pleuriez au salon, et je vous trouve pâle ce matin.

— Je souffre, madame; la tête me fait mal, je me sens oppressée... La vie que je mène me fatigue et m'ennuie. Oh! si je savais où me retirer!

— A votre âge, mon enfant?... Ne serait-ce point vous préparer des regrets amers et des ennuis bien plus cruels que ceux dont vous vous plaignez?

— Peut-être... Oh! madame, vous m'aimez, je le sais; vous m'avez accueillie comme votre fille et vous avez élevé mon Joãozinho comme votre fils... Mon éternelle reconnaissance vous est acquise, vous n'en doutez pas, madame, et pourtant je m'accuse chaque jour d'ingratitude..., parce que je vous trompe... Oui, j'ai là sur le cœur quelque chose qui m'oppresse. — En disant ces dernières paroles, dona Flora serrait la main de la marquise et la couvrait de ses larmes.

— Vous m'avez trompée! reprit celle-ci avec un douloureux étonnement, et en quoi?

— Je ne suis point la fille d'un *fidalgo* ruiné de Tra-os-Montes, comme je vous l'avais dit, madame; mes parens étaient de pauvres paysans de la côte...

— Il eût mieux valu ne pas déguiser la vérité, mon enfant; le mal est d'avoir manqué de franchise. Fille d'un gentilhomme ou d'un pêcheur, dona Flora, vous avez la noblesse que donne le talent.

— Une famille étrangère était venue passer quelque temps près de notre village, reprit dona Flora; mes parens me placèrent dans cette famille, et l'on m'y traita bien. On y faisait beaucoup de musique; je retenais les grands airs que j'entendais chanter, je chantais à mon tour, et, comme j'avais de la voix, on m'encourageait à cultiver mes talens naturels. Ce qui était d'abord un plaisir pour moi devint bientôt une passion. J'appris à jouer du piano pour m'accompagner, et quand cette famille étrangère quitta le pays, sous prétexte de la suivre, je désertai la maison paternelle. D'abord je vins à Lisbonne, puis je passai en Espagne, et je parcourus ainsi la Péninsule, d'un théâtre à l'autre, inconnue dans les premières années, puis peu à peu encouragée, acceptée et fêtée par le public. Voilà huit ans que je fais ce métier, madame, et c'est assez... Les applaudissemens de la foule ne valent pas la douce intimité de la famille; je sens autour de moi un vide affreux...

— Votre mari est toujours à Cuba, m'avez-vous dit; espérez-vous qu'il revienne bientôt?

Dona Flora secoua la tête sans rien répondre; le rouge lui monta au visage, et elle évita de regarder en face la marquise.

— S'il ne revient pas, ce sera à vous de l'aller rejoindre, Flora, reprit la marquise. Il m'en coûtera de vous dire un adieu qui peut-être sera éternel; mais enfin votre devoir vous y oblige. D'ailleurs, vous trouverez à utiliser vos talens dans cette riche colonie, et je serai heureuse de savoir que vous avez renoncé à la vie agitée dont vous sentez vous-même les ennuis... Permettez-moi de vous faire une confidence à mon tour.

— Parlez, madame. La confidence que vous avez à me faire, j'en suis sûre, ne vous coûtera ni larmes, ni sanglots.

— J'ai un protégé, mon enfant, — un vieillard infirme, aveugle, que je voudrais tirer de la misère. La pensée m'est venue de vous associer à cette bonne action. Si vous y consentez, nous donnerons à nous deux, sur le théâtre San-Carlos, un grand concert au bénéfice de mon aveugle. Je prends tous les frais à ma charge; à vous la plus belle part, à vous l'honneur d'être applaudie en sauvant de la détresse une pauvre famille. Vous êtes triste et chagrine, mon enfant; peut-être ne m'avez-vous pas tout avoué... Quelque secrète douleur vous agite encore... Eh bien! je vous indique le meilleur remède : rien n'est tel qu'une bonne œuvre pour apaiser les chagrins et pour nous réconcilier avec nous-mêmes.

— De tout mon cœur et avec joie j'accepte votre demande, ma-

dame, répondit dona Flora; puissé-je faire arriver une abondante aumône dans les mains de votre protégé! Ce sera la dernière fois que je monterai sur les planches d'un théâtre, je le crois bien, et tous les souvenirs de mes vanités passées s'évanouiront dans un bienfait.

VIII.

On ne trouve pas toujours ses amis quand on a besoin d'eux. La marquise eut quelque peine à rallier, pour une œuvre de bienfaisance, ceux qui se pressaient dans son salon peu de jours auparavant. En attendant le jour fixé pour le concert, elle fit parvenir quelques pièces d'or à l'aveugle, et joignit à ce don généreux l'envoi d'un trousseau complet. Grande fut la joie du vieillard quand il mit sur sa tête un chapeau neuf à larges bords, et sur ses épaules une veste de drap brun qu'il recouvrit d'un manteau bleu à collet. — Tu vois bien, disait-il à Vicente, j'avais raison de compter sur la marquise.

Vicente travaillait toujours; il était heureux de voir son père sortir de la misère, seulement il regrettait d'y contribuer si peu pour sa part. Un soir qu'il rentrait après sa journée, il aperçut une *sege* (cabriolet de place) qui s'enfonçait à grand'peine dans la ruelle étroite où il habitait ainsi que son père. La *sege*, attelée de deux chevaux maigres conduits par un postillon et guindée sur de hautes roues, résonnait sur le pavé avec un bruit de ferraille qui attirait aux fenêtres tous les gens du quartier.

— Holà! manchot! est-ce ici que demeure le *senhor* dom Joaquim? demanda le postillon en s'adressant à Vicente.

— Oui, répliqua Vicente avec un peu d'humeur, tout au fond de la ruelle.

— Il y a de quoi blesser ses chevaux et briser sa voiture à passer dans de pareilles rues, murmura le postillon, qui effleurait de sa grande botte le seuil des maisons.

Les voisins s'étaient mis aux fenêtres : — *Huma sege, huma sege na rua!* une voiture dans la rue! crièrent-ils tous à la fois.

— Pour qui donc une voiture?

— Pour l'aveugle qui demeure là au coin avec son fils le manchot.

— Voyez donc comme ces gens des Algarves sont fainéans! cela va mendier, et cela roule carrosse!

— Il y a des gens qui ont de la chance tout de même! Hier ils n'avaient pas de quoi manger, et voilà que le vieux est tout habillé de neuf des pieds à la tête.

— Qui sait? il va peut-être à la comédie!

Telles étaient les paroles que les voisins échangeaient d'une fenêtre à l'autre. Quand la *sege* fut arrivée, non sans peine, devant la

porte du vieillard, le postillon frappa avec le manche de son fouet :

— Holà! hé! dom Joaquim!... Je viens de la part de la marquise. Ma voiture est payée, n'ayez pas peur; on m'a donné ordre aussi de vous ramener ce soir.

— La marquise est en bonne santé? demanda le vieillard.

— Eh! oui, puisqu'elle m'envoie vous prendre; habillez-vous de votre mieux, et partons.

Vicente aida son père à s'arranger. A défaut de brosse, l'aveugle passa sa manche sur son chapeau neuf; il chaussa une paire de gros souliers bien larges, bien ferrés, qui demeurait sous son lit, et releva sur le col de son manteau les boucles de ses cheveux gris. S'il avait noué un mouchoir de soie autour de son cou, on l'eût pris pour un petit bourgeois des faubourgs allant à la foire de Campo-Grande. Le *caninho* fut consigné à la maison, la marquise ayant fait dire qu'on n'avait pas besoin de lui. Quand le vieillard fut tout prêt, il prit la main de Vicente et lui dit à voix basse: — Vicente, mon garçon, qu'en penses-tu, hein?... Je crois que je vais te rapporter de quoi compléter les cent cruzades...

— Dieu le veuille, mon père, répliqua Vicente; prenez bien garde en montant dans la *sege*, le marchepied est bien haut.

Le vieillard s'installa tranquillement au fond de la *sege*, à la manière d'un homme qui s'abandonne au charme d'une destinée meilleure. Dans ce cabriolet ouvert sur le devant, il respirait mieux que dans le carrosse de la marquise. Son fils le regardait partir en se demandant : — Où va-t-il? que signifie cela? — et, redoutant les questions que les voisins se préparaient à lui adresser en masse, il rentra seul dans son pauvre logement. Il se mit à rêver, assis dans une vieille chaise à fond de cuir, fumant à petites bouffées une mince cigarette et caressant de la main le *caninho* qui lui tenait compagnie.

Le postillon avait ordre de conduire l'aveugle au théâtre San-Carlos. Quand celui-ci fut arrivé à la porte, un domestique de la marquise vint le prendre par la main et le guida à travers les corridors. Joaquim ne savait pas où il se trouvait, et le domestique qu'il interrogeait se contentait de répondre : — Je vous mène auprès de Mme la marquise, monsieur.

Enfin ils arrivèrent devant une loge grillée, dans laquelle la marquise l'attendait avec quelques-unes de ses amies : — Mesdames, leur dit celle-ci avec bonté, permettez-moi de vous présenter le bénéficiaire. Bonsoir, senhor Joaquim; asseyez-vous, je vous prie.

— Vous me faites trop d'honneur, madame la marquise, répondit le vieillard; ce n'est pas dans votre palais que nous sommes ici, je touche le plafond avec ma tête.

— Vous n'êtes pas dans mon hôtel, répliqua la marquise, et pourtant vous êtes chez moi...

— C'est singulier, je sens l'huile par là et les fleurs par ici, dit Joaquim; on est assis sur du velours comme dans votre carrosse, et il semble qu'il y a autour de nous bien du monde qui parle bas!... Est-ce que nous sommes ici à la comédie?

— Oui et non, répondirent en souriant les amies de la marquise. Eh mais! que faites-vous donc là?

— Je roule du tabac dans une feuille de papier, dit Joaquim; c'est une cigarette... Peut-être qu'il est défendu de fumer ici?

— Assurément, reprit la marquise; vous devez vous apercevoir que nous ne sommes pas en plein air!

Tout à coup l'orchestre attaqua vigoureusement une ouverture dans laquelle les cuivres et les cimbales résonnaient avec fracas. Joaquim laissa tomber sa cigarette inachevée et se leva tout d'une pièce. Il se représentait sous des formes fantastiques ces instrumens qu'il n'avait jamais vus, et c'était pour lui comme un chœur de gnômes, de follets, de démons babillant entre eux, criant ou se menaçant. Il croyait entendre alternativement murmurer la brise dans le feuillage et hurler la tempête sur les flots. Doué de l'instinct musical accordé par la Providence aux peuples méridionaux, il suivait la mesure et se balançait de droite à gauche; le mouvement désordonné de ses grands bras marquait les élans de sa joie et l'intensité de sa surprise. Les dames le regardaient en souriant.

— Si cela vous ennuyait, dit la marquise avec intention, je vous ferais conduire chez moi, et vous y souperiez en attendant mon retour.

— M'ennuyer! s'écria Joaquim, m'ennuyer! Mais c'est la plus belle musique que j'aie entendue de ma vie... je crois rêver!...

Aussi, comme chacun applaudissait après l'ouverture, le père Joaquim se prit à frapper l'une contre l'autre ses mains calleuses avec un vacarme tel que les dames se bouchèrent les oreilles en éclatant de rire.

— Vous avez raison de vous réjouir, senhor Joaquim; ces mains qui applaudissent sont autant de piastres dans votre bourse, dit la marquise, et elle fit comprendre au vieil aveugle comment il était, sans le savoir, le héros de la fête.

Mais pour rester deux et trois heures de suite assis à la même place dans un théâtre, il faut être né dans une ville; il faut être habitué dès son enfance à ces plaisirs du monde qui fatiguent bien vite les natures simples et incultes. Moins réjoui par les solos d'instrumens qui suivirent l'ouverture et un peu dépaysé dans ce milieu brillant, Joaquim sentit le besoin d'aller respirer plus librement. On

le conduisit dehors, et là, au grand air, il fuma une demi-douzaine de cigarettes avec délices, en songeant au secours inespéré que lui envoyait la Providence. Dona Flora avait chanté plusieurs fois déjà, elle avait enlevé l'auditoire par l'éclat de sa voix et par la souplesse de son talent, lorsque le vieillard rentra dans la loge.

— Maintenant, mesdames, disait la marquise, nous allons entendre l'air tyrolien que Flora a étudié tout exprès pour cette soirée. C'est un thème charmant et qu'elle sait varier à ravir.

L'orchestre ayant préludé à l'air tyrolien par une courte introduction, les hautbois et les clarinettes en attaquèrent vivement la première phrase.

— Tiens, tiens, dit aussitôt l'aveugle, c'est un air de mes montagnes; je le sais par cœur...

Et il se mit à fredonner à demi-voix comme le merle qui récite sa leçon en prêtant l'oreille à l'oiseleur qui siffle auprès de sa cage; mais quand dona Flora, entrée en scène, lança d'une voix gracieuse et veloutée les premières notes de sa prétendue tyrolienne, le vieux Joaquim leva les mains, ouvrit la bouche et poussa un cri qui fut entendu de toute la salle. Puis sa poitrine se gonfla; il se pencha hors de la loge comme pour mieux écouter, et retomba enfin sur son siége en disant d'une voix étouffée : — Madame la marquise, qui donc chante ici?

— Une artiste d'un grand talent, dona Flora. On n'entend rien de pareil dans vos montagnes, n'est-ce pas, senhor Joaquim?

Le vieillard pâlissait; un tremblement nerveux s'emparait de tous ses membres; il pleurait et s'agitait comme s'il eût été en proie à une fièvre ardente.

— Mesdames, dit-il encore, je vous en conjure, ne me trompez pas!... Vous dites qu'elle se nomme...

— Dona Flora. Et qu'importe son nom? Vous nous empêchez de l'entendre...

— Impossible, impossible! s'écria Joaquim; elle ne se nomme point dona Flora!... Oh! non, vous ne la connaissez pas; c'est Miguelita!...

Au bruit que faisait le vieillard, un mouvement d'impatience éclata dans les loges voisines. On commença à dire : « Chut! silence! chut!... » Et la marquise cherchait à calmer Joaquim, dont l'exaltation allait croissant.

— Ah! s'écria l'aveugle en secouant ses cheveux gris, on veut m'imposer silence! Criez chut! chut! tant que vous voudrez; je vous dis que c'est Miguela, je vous dis que c'est ma fille.

S'élançant comme un fou sur le devant de la loge, il passa la jambe par-dessus la balustrade; et, le corps penché vers le théâtre, il appela à haute voix : — O Miguela! ô Miguela!

A cet appel, dona Flora pâlit, comme si une voix d'en haut lui eût crié : « Ah ! fille ingrate ! » Chacun cherchait à comprendre ce qui se passait; tous les regards se portaient sur le personnage étrange, inconnu, qui, sans plus de façon, troublait les joies de la soirée. Dona Flora, interdite et tremblante, essayait vainement de suivre l'orchestre, qui chantait toujours; sa voix expirait sur ses lèvres. Les dames qui se trouvaient dans la loge de la marquise, s'enfuirent comme épouvantées des gestes de ce vieillard, qu'elles croyaient en démence. Celui-ci, toujours penché vers la scène, répétait à haute voix le nom mystérieux : — Miguela ! Miguela !

Cette fois, dona Flora laissa tomber ses bras comme si un invisible trait l'eût frappée au cœur. La tête penchée, les yeux à demi clos et baignés de larmes, elle se retira vers le fond de la scène, faisant face au public qui l'applaudissait encore, et comme un athlète mortellement atteint qui disparaît de l'arène, mais sans bruit.

IX.

Une demi-heure après cette scène, qui avait donné à une simple soirée musicale quelque ressemblance avec une représentation dramatique, dona Flora entrait dans le salon où la marquise l'attendait en compagnie du vieil aveugle. Les rôles étaient changés; le mendiant avait retrouvé la dignité et l'autorité qui appartiennent à un père; humiliée et vaincue, dona Flora s'avançait avec embarras, comme si elle eût fléchi sous le poids de la riche parure que rehaussait l'éclat de sa beauté quelques instans auparavant.

— Te voilà donc, Miguela ! dit Joaquim en croisant les bras.

— Oh ! mon père ! s'écria-t-elle, enfin je vous ai retrouvé.

Et elle se penchait pour saisir l'une de ses mains.

— Me cherchais-tu ? demanda froidement le vieillard; espérais-tu me rencontrer dans les salons et sur les théâtres où tu te cachais sous un nom supposé ?...

— Mon père, pardonnez-moi, je vous en conjure ! Vous étiez si bon pour moi dans mon enfance !

— Oui, je t'aimais, quand tu étais une bonne et simple fille, quand tu n'avais pas honte de moi !... Ce soir encore, tu chantais pour des pauvres inconnus, pour les premiers venus, sans t'inquiéter de ton père, sans savoir s'il avait du pain dans son misérable réduit, sans te demander s'il n'était pas mort de faim ou de chagrin ! En faisant l'aumône avec tes chants, tu mendiais les applaudissemens du grand monde ! Si on t'avait dit : Votre père est à Lisbonne, et votre frère aussi; l'un est ce mendiant aveugle qui parcourt la ville avec un petit chien; l'autre, ce marin manchot qui rame sur

le Tage, réponds-moi, Miguela, aurais-tu couru vers nous pour nous embrasser et nous consoler?

— Oui, oui, elle l'eût fait, répondit la marquise, empressée de venir au secours de Miguela, qui fondait en larmes; oui, Joaquim, votre fille a bon cœur. Cette aisance qui vous est assurée désormais, recevez-la comme la rançon de sa faute, et pardonnez-lui!

Ces paroles de la marquise, qui lui inspirait un grand respect, parurent avoir produit quelque impression sur le vieillard. — Au nom de ma mère, qui m'a bénie en mourant, au nom de ma mère, dit Miguela, pardonnez-moi!

Elle s'était jetée au cou du vieillard. Celui-ci ne put résister à son émotion quand il sentit entre ses bras sa fille chérie; il lui sembla qu'il la voyait belle, parée comme une grande dame, vêtue de blanc comme les anges peints sur les vitraux des églises. En invoquant le souvenir de sa mère, Miguela avait touché la fibre sensible de ce cœur ulcéré. Joaquim, confondant en un même souvenir sa femme morte et sa fille retrouvée, embrassa celle-ci sans rien dire, mais en pleurant aussi. Ils se tenaient donc étroitement embrassés, quand Joãozinho entra à son tour.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, tout surpris de cette scène à laquelle il ne comprenait rien, maman qui embrasse le vieil aveugle vêtu de neuf! Est-ce une comédie nouvelle?...

La marquise l'attira près d'elle, et, le conduisant vers le vieillard : — Senhor Joaquim, lui dit-elle, et votre petit-fils qui veut sauter à votre cou!...

L'enfant, effrayé de voir ces visages sérieux et tout en pleurs, levait sur la marquise des yeux inquiets; mais le vieillard le prit dans ses bras, et, le soulevant à la hauteur de sa joue : —Ah! petit espiègle, lui dit-il en souriant, tu te moquais de ton grand-père l'aveugle!... Eh bien! tu le conduiras par la main, n'est-ce pas?

Le visage de l'enfant se contractait visiblement; une grande envie de pleurer se peignait sur ses petits traits. — Ah! Joãozinho, continua le vieillard, tu as du parfum dans les cheveux, et tu portes du velours, mon enfant; on a fait de toi une poupée!... Où donc est son père, Miguela?

— Répondez donc, mon amie, dit la marquise; et comme Miguela gardait le silence, elle ajouta : — Son mari est à Cuba, senhor Joaquim.

— Et qu'est-ce qu'il fait?

— Mais répondez donc, Flora, répéta la marquise.

— Madame, dit Miguela en faisant un suprême effort, c'est à vous que je vais répondre autant qu'à mon père. Celui que vous appelez mon mari, le père de Joãozinho, n'est ni à Cuba ni en Espagne; il est

mort : il a été tué en duel à Coïmbre. C'etait le baron de..., votre neveu, madame. En mourant, il m'avait recommandé de revenir à Lisbonne, de m'introduire auprès de vous, de rechercher votre patronage et votre appui, et de lui garder le secret.

— Des histoires! voilà encore des histoires! s'écria le père Joaquim. Un baron, un duel!... Ah! mon Dieu, que dirait ta mère, si elle vivait? Madame la marquise, est-ce vrai, ce qu'elle dit là?

— En vous déguisant la vérité, j'obéissais à ses volontés dernières. Lisez cette lettre que je porte toujours sur moi, vous y verrez que la mort seule l'a empêché d'épouser celle qui devait quelques mois plus tard donner le jour à son fils.

Cet aveu inattendu déconcertait aussi la marquise. Son premier mouvement fut de se reprocher d'avoir été trop crédule, d'avoir cédé trop légèrement à la sympathie qu'elle ressentait pour dona Flora; mais la lettre qu'elle tenait entre les mains, cette lettre tracée par son neveu blessé à mort, n'était-elle pas un acte de réhabilitation rédigé en bonne forme et valable aux yeux de tous? Elle le comprit ainsi. Sans trop se demander si elle eût pardonné de bon cœur et sans peine à son neveu une pareille mésalliance, la marquise sentit que la découverte de ce mystère n'avait en rien affaibli son affection pour dona Flora. Sa tendresse pour Joãozinho, sa bonté aidant, elle accepta courageusement ce qui était irrémédiable, et calma de son mieux les scrupules du vieux Joaquim, moins porté à pardonner certains écarts dont les exemples sont plus rares parmi les familles obscures et sages des habitans de la campagne.

— C'est égal, répondit l'aveugle avec tristesse, j'aimerais mieux avoir eu pour gendre un pêcheur, un pauvre berger, connu de tout le monde, qu'un *fidalgo,* un baron mort avant ses noces, et que personne n'a vu!

Miguela, qui s'était éloignée depuis quelques instans, reparut dépouillée de son élégante toilette, vêtue du *capote* et le *lenzo* sur la tête, comme une femme du peuple.

— Mon père, dit-elle à demi-voix, dona Flora a fait ses adieux au monde; elle est redevenue ce qu'elle eût mieux fait d'être toujours. Prenez le bras de votre Miguelita et allons trouver mon frère.

Celui-ci, inquiet de ne point voir revenir son père, rôdait autour de l'hôtel; ils le trouvèrent donc au premier pas qu'ils firent dans la rue. Sur la proposition de Miguela, ils montèrent tous les trois à l'appartement qu'elle occupait chez la marquise. On raconta d'abord les événemens de la soirée au pauvre Vicente, qui parut plus troublé que content de tout cet *imbroglio*. S'il eût, par bonheur, recouvré son bras enlevé par un biscaïen sur la côte d'Afrique, sa joie eût été plus grande, plus complète. Après avoir présenté Joãozinho à son on-

cle le manchot, on l'envoya dormir, car il était bien tard, et l'enfant rêva toute la nuit de mendians qui l'embrassaient, de dames qui pleuraient. Il lui semblait qu'on l'avait dépouillé de ses jolis habits de *fidalgo* pour lui faire endosser la veste de bure d'un pêcheur, et qu'on l'arrachait à la société polie qui le caressait en souriant.

Tel ne fut point son sort cependant. Dona Flora, ou si l'on veut Miguela, renonçant à l'existence brillante et agitée qu'elle menait depuis six ans, accompagna son père dans les Algarves. Avec ses économies, et elles s'élevaient beaucoup plus haut que celles de son père, Miguela acheta, au bord du Val-Formoso, une jolie maisonnette où le vieux Joaquim, son père, vécut en paix le reste de ses jours. Quelquefois elle chantait le fameux air qu'elle lui avait entendu jouer à lui-même dans la rue le soir qu'il y avait réunion chez la marquise, et par lequel il l'avait reconnue à son tour au théâtre San-Carlos. Vicente obtint, par la protection de la marquise, une place dans la douane, et comme il n'avait qu'une main pour fouiller les malles des voyageurs, il se montra, dans son emploi, moitié moins désagréable que ses collègues. Le *caninho*, ayant pris sa retraite avec son maître, devint gras et lisse à l'égal des *caninhos* bourgeois qui trônent sur les marches du *Caes de Sodre* à Lisbonne. Quant à Joãozinho, la marquise demanda à le garder quelque temps encore; puis, lorsqu'il fut question de son départ, elle obtint un sursis. L'enfant avait du sang de gentilhomme dans les veines. On l'avait élevé trop délicatement pour qu'il pût se faire à la vie rustique et simple que sa mère s'imposait par devoir et en expiation de ses heureuses années. La marquise l'aimait tendrement; comme il lui appartenait d'assez près, elle s'appliqua à détruire en lui les germes d'une vanité précoce, les caprices d'enfant gâté qui nuisaient au développement de son bon naturel. En grandissant, Joãozinho comprit qu'il devait se faire une carrière et conquérir le nom que son père, en mourant, avait voulu qu'il portât. A l'âge de douze ans, il entra à l'académie royale de marine, où nous le laisserons en train de devenir un habile officier. A la mort de l'aveugle Joaquim, Miguela revint à Lisbonne, près de son fils. Vicente, marié depuis quelques années, n'avait pas besoin de sa sœur. Entre elle et lui d'ailleurs il y avait peu de sympathie. A celle que l'on appelait toujours dona Flora, il fallait l'atmosphère d'une grande ville et les bruits du monde; au marin mutilé, l'air de la mer suffisait, avec les joies de la famille et un peu d'aisance au pays natal.

TH. PAVIE.

ASTRONOMIE COSMOGONIQUE

LA TERRE AVANT LES ÉPOQUES GÉOLOGIQUES.

Namque canebat uti magnum per inane coacta
Semina terrarumque animæque marisque fuissent,
Et liquidi simul ignis : ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis.

Il disait dans ses chants comment au sein de l'immensité de l'espace s'étaient rassemblés les principes de la terre, de l'air, de l'eau et du feu ; comment avec ces élémens primitifs s'était formée la nature entière, et le globe terrestre lui-même encore dans l'enfance.

(VIRGILE, *Églogues*.)

La fin du siècle dernier et le commencement de celui-ci ont été illustrés par les travaux d'un géomètre du premier ordre, Laplace, que l'on a souvent appelé le *Newton français*, au grand honneur de l'un et de l'autre de ces éminens génies. On a dit depuis longtemps qu'Homère avait fait Virgile, à quoi les partisans du poète romain répondaient que si Homère avait fait Virgile, c'était sans contredit son meilleur ouvrage : on pourrait dire la même chose de Newton par rapport à Laplace. Toutefois, en reconnaissant que Laplace, ainsi que Newton, appliqua à l'astronomie théorique sa puissante organisation mathématique, il faut reconnaître aussi que l'objet de leurs travaux fut bien distinct. Newton, fort des principes de la mécanique inaugurée par Galilée et de la grande loi de l'attraction universelle découverte par lui-même, avait dévoilé le secret des mouvemens cé-

lestes, sur quoi Lagrange, contemporain de Laplace, disait presque avec humeur : « Il faut avouer que Newton a été bien heureux de trouver un monde à expliquer ! » Mais ce même Newton, dont la réputation en France et dans le monde entier fut si redevable à Voltaire et à Mme Du Châtelet, après avoir entrevu que l'influence réciproque de toutes les planètes devait troubler leur marche et les faire dévier de l'ellipse parfaite que seules elles décriraient autour du soleil, crut que tôt ou tard cette cause perturbatrice dérangerait le monde, et qu'enfin l'univers *aurait besoin d'une main réparatrice.* C'était, en d'autres termes, admettre que la puissance créatrice qui avait produit l'univers n'avait pas été assez prévoyante pour lui donner une organisation stable. Leibnitz, le rival de Newton dans l'invention du calcul infinitésimal, mais métaphysicien d'un ordre bien supérieur, contesta énergiquement la singulière assertion de Newton; il montra qu'il était absurde d'admettre que celui qui avait primitivement fait le monde n'eût pas su en assurer indéfiniment la conservation, et qu'il fût de temps en temps obligé de remettre la main à son œuvre. Sénèque avait dit de l'auteur de la nature ces mots sublimes : *Semel jussit, semper paret;* « il a ordonné une fois, et depuis il s'obéit à lui-même. » Enfin David, le premier des inspirés, affirme que Dieu ne se contredit pas : *Dominus juravit et non pœnitebit eum.*

Ce sont principalement ces perturbations réciproques des corps célestes qui ont exercé le génie de notre Laplace. Aidé des progrès que l'analyse mathématique transcendante avait faits depuis Newton, Laplace attaqua de front ces inextricables difficultés. Au moyen d'approximations habilement conduites, il put aborder des problèmes que ses devanciers avaient jugés au-dessus des forces de l'esprit humain. Il mesura la portée de ces actions secondaires que Newton avait cru capables de faire péricliter le monde : il reconnut qu'elles étaient essentiellement périodiques, et qu'après avoir un peu faussé dans un sens la marche régulière des planètes, elles agissaient ensuite en sens contraire, défaisant plus tard le petit effet nuisible qu'elles avaient d'abord produit, et balançant le système du monde autour d'un état moyen dont il s'écarte très peu, à peu près comme le long du cours de l'année les vingt-quatre heures du jour tantôt allongent, tantôt diminuent de quelques secondes l'intervalle de temps précis qui sépare deux midis successifs. Chose curieuse, on vit un esprit éminemment religieux révoquer en doute la sagesse et la prescience de la Divinité, et un esprit sceptique établir que le monde était assujetti à des lois tellement sages, que sa stabilité ne courait aucun risque ! Le temps lui-même, dont Newton avait craint la fatale influence, concourait à assurer l'édifice en ramenant en sens contraire les effets qui primitivement avaient pu tirer le système du

monde de sa position moyenne. Suivant la belle expression de Claudien, Laplace avait absous la Divinité :

Absolvitque deos...

Ce serait une tâche curieuse que de faire connaître ces brillantes et importantes déductions de l'analyse transcendante, qui, entre les mains des héritiers de Newton et de Laplace, et notamment dans celles de M. Le Verrier, ont conduit à des résultats si inattendus pour le présent, le passé et l'avenir du monde solaire. Quelque admirables qu'ils soient cependant par la puissance de l'analyse, les travaux de Laplace s'offriront à nous aujourd'hui sous un autre aspect, et nous aideront à suivre les développemens principaux de la science du globe dans le triple domaine de la cosmographie, de la géologie, et particulièrement des recherches cosmogoniques.

Laplace fait justement remarquer que l'astronome, qui dans ses formules embrasse l'ensemble des mouvemens célestes, peut en ce sens *prédire l'avenir*, puisqu'ayant le secret de ces mouvemens il peut annoncer quelles seront dans les âges futurs les positions des astres. Le passé, pour l'espèce humaine, est à peu près aussi obscur que l'avenir, car chacun sait combien faible est la certitude de l'histoire, cette mémoire du genre humain, aussi peu infaillible que la mémoire des individus. Les formules de l'astronomie mathématique nous disent quel était il y a plusieurs siècles l'état du ciel, comme elles nous disent ce qu'il sera dans les siècles à venir, et quand une éclipse ou un autre phénomène céleste correspond à un fait historique, on sait avec précision dans quelle année, dans quel mois et à quel jour il faut placer l'événement désigné par cette chronologie astronomique.

Ce n'est pas seulement toutefois aux événemens historiques que la curiosité ambitieuse de l'esprit humain vient s'attaquer, et l'état actuel du globe, avec les traces qu'y ont laissées les catastrophes diverses qu'il a subies, semble provoquer la recherche des causes qui ont amené successivement les divers dépôts et stratifications qui composent le sol que nous foulons aux pieds. Là, les dépôts de la mer et ses productions végétales et animales alternent avec les dépôts formés à découvert sous l'air et le ciel. Chaque couche fluviale ou marine est une immense catacombe des êtres existans à une époque ancienne, et d'après la lenteur de formation de ces couches successives on juge pendant combien de millions de siècles la nature a été en travail producteur pour arriver à l'état actuel avec l'homme, qui sur la terre ne date que d'un petit nombre de milliers d'années, et qu'à la lettre on peut dire n'exister que d'hier. Il s'agit donc de reconstituer les âges passés de la terre et sa population d'êtres vivans à chaque

période. Tel est le problème que la nature semble jeter en défi à l'intelligence humaine avec toutes ses complications, et rien n'est plus littéralement applicable à ceux qui recherchent les causes de l'état actuel de la terre que cette expression biblique, que le *monde a été livré en proie à leurs discussions* (*mundum tradidit disputationi eorum*). Plus d'une fois même le zèle pour la vérité a engendré la passion, et la géologie a eu ses volcans et ses tremblemens de terre au moral comme au physique.

Il y aurait bien un moyen simple de se tirer d'affaire : c'est de prétendre, avec l'éloquent Bernardin de Saint-Pierre, que tous les êtres dont nous voyons les débris dans les entrailles de la terre n'ont réellement pas vécu, et que le monde *a été fait tout vieux.* Telle est la propre expression de ce génie si éminemment littéraire. Suivant lui, le monde n'a point eu d'enfance. Il a été créé de manière à fonctionner tout de suite. Des forêts en pleine croissance ont été formées telles que nous les voyons aujourd'hui, pour abriter ou nourrir des animaux qui n'avaient point passé par l'enfance et l'âge adulte. Les oiseaux de proie ont alors dévoré des cadavres qui n'avaient point eu la vie. *On y a vu des jeunesses d'un matin et des décrépitudes d'un jour.* Enfin, si les couches inférieures du sol tiennent en dépôt de si prodigieuses quantités de végétaux, de coquillages, de débris de poissons, d'oiseaux, de quadrupèdes, semblables ou non semblables aux habitans actuels de la terre, c'est que leur présence était nécessaire à l'harmonie du globe. Si l'on admettait cette théorie, il faudrait admettre que la nature a voulu préparer à l'homme une étrange déception, car elle a organisé les terrains de nos continens de manière à convaincre l'esprit le plus incrédule que l'état actuel du globe avec ses habitans d'aujourd'hui n'est pas le premier état qui ait existé. En tenant compte seulement de la vie à ciel découvert, les habitans de Londres ne sont que les seconds locataires de leur contrée, les Parisiens n'en sont que les troisièmes occupans, et les Autrichiens de Vienne sont la quatrième population de leur localité.

L'histoire et la théorie des catastrophes successives qui ont peuplé et dépeuplé alternativement d'animaux marins et terrestres les diverses parties de notre globe, constituent ce qu'on appelle les *époques géologiques* et quelquefois les *époques de la nature*, quand on ne considère celle-ci que dans l'enceinte de notre terre. Pour porter le flambeau dans la nuit des siècles antérieurs, on s'aide de toutes les lumières des sciences. Les lois de la mécanique, de la physique, de la chimie, sont consultées et donnent l'exclusion ou la confirmation aux hypothèses proposées par l'imagination, qui à l'ordinaire marche toujours en avant, négligeant un pénible contrôle qui cependant lui est indispensable. Puis on note toutes les indications rela-

tives à la forme des terrains, à leur nature, à leur stratification, aux débris organiques qu'ils contiennent tant pour les productions de la mer que pour celles de la terre. Le nombre des alternances et des retours de la mer est un élément important de la question, ainsi que la nature du sol que foulaient à chaque époque les générations vivantes qui pullulaient dans certaines localités. Enfin l'atmosphère d'alors, sa composition, son action sur le climat, sur la vie, sur les élémens de la terre, avec sa chaleur présumée, tout est mis en ligne de compte. C'est avec ces données, empruntées à l'observation aidée des lois physiques de la nature, que le géologue ressuscite pour ainsi dire le monde à chacune des époques du passé, à peu près comme les géographes, aidés de l'histoire, nous donnent des cartes de l'empire grec, de l'empire romain ou de l'empire de Charlemagne.

Mais ces fruits de l'arbre de la science, d'un accès si difficile, n'ont pas encore satisfait la soif de savoir qui semble l'élément fondamental de l'âme humaine, toujours prête, comme nos premiers parens, à préférer la science à tout, même au bonheur. L'état du globe terrestre antérieur à notre époque devait lui-même résulter d'un état précédent, qui en était la cause, et dont il n'était que l'effet. De proche en proche, on arrivait à la formation de la terre elle-même et des astres; c'était ce qu'on appelait et qu'on appelle encore la *cosmogonie*, ou la théorie de la formation de l'univers. Quand on pense combien les anciens avaient fait peu de progrès dans les sciences d'observation, et avec quel succès au contraire ils avaient cultivé les arts d'imagination, on conçoit facilement combien de cosmogonies durent être admises, même en faisant abstraction de toutes les cosmogonies théologiques. La hardiesse des *faiseurs de mondes* imaginaires a persisté presque jusqu'à nos jours, et Descartes lui-même, le père du doute et de la réserve, on ne peut plus infidèle à ses principes, avait fait le monde avec *le plein et la matière subtile mue en tourbillons*. Cicéron disait qu'il ne concevait pas que deux aruspices pussent se regarder sans rire; et moi je dis que je ne conçois pas comment Descartes, ce grave métaphysicien, pouvait sérieusement se regarder dans une glace!

Avant d'aller plus loin, précisons bien exactement, et en remontant vers le passé, les trois époques ou périodes de la nature entre lesquelles nous venons de voir se partager la curiosité de l'esprit humain. Il y a d'abord la période actuelle, c'est-à-dire l'ordre de choses dans lequel nous vivons depuis la dernière catastrophe du globe, qui date seulement de quelques dixaines de siècles. C'est l'*époque historique*, qui n'est caractérisée que par de petits changemens très lents dans la forme et l'aspect actuel des continens et des mers, changemens qui semblent la continuation affaiblie de l'effet des

grandes causes qui ont amené le dernier bouleversement. — En second lieu, il y a la période ou les *époques géologiques*, comprenant tous les changemens qui, à plusieurs reprises, ont bouleversé subitement la face du globe, déplacé les mers, remplacé en chaque localité la vie à ciel découvert par la vie sous-marine, et réciproquement, englouti des populations entières d'êtres vivans, végétaux et animaux, et laissé dans les entrailles de la terre, par la nature et la position des roches primitives et volcaniques, aussi bien que par les dépôts et stratifications postérieures et par les débris des êtres vivans à chaque âge de la terre, des monumens permanens dont l'inspection offre au géologue des hiéroglyphes bien autrement importans à déchiffrer que ceux de l'Égypte et de l'Assyrie. — La troisième et la plus ancienne époque de la nature est l'*époque cosmogonique*. La science qui traite de cette époque considère comment l'état de la terre, au commencement des âges géologiques, a pu être la suite d'une formation astronomique probable, d'où la terre et les planètes, comme la lune et les satellites, auraient tiré leur origine; elle remonte ainsi jusqu'au moment où les corps célestes qui peuplent le ciel par multitudes innombrables n'étaient encore qu'une matière chaotique disséminée dans l'univers, laquelle, sous l'influence des lois bien connues de la chaleur et de l'attraction, et avec l'aide de ce grand enfanteur de toutes choses, le temps, a donné naissance aux amas d'étoiles, aux soleils, aux planètes et aux satellites.

De ces trois âges du monde, — l'âge cosmogonique, l'âge géologique, l'âge historique, — le premier seul est ici l'objet de notre étude. C'est en prenant pour guide le génie de Laplace et ses déductions mathématiques que nous essaierons de soulever le voile que le temps et la nature ont jeté sur l'histoire primitive de notre planète. Tout a cédé au génie de l'homme, et ce « temps qui dévore tout ce qu'il crée, et ce passé envieux qui détruit comme le temps. »

> Tempus edax rerum, tuque, invidiosa vetustas,
> Omnia destruitis...

Il serait injuste de ne pas placer en tête de toutes les cosmogonies celle qui se trouve au commencement des livres saints, et qui, depuis plusieurs années, a tant exercé la sagacité des théologiens et des savans, surtout de ceux du protestantisme. Partant de ce principe métaphysique, parfaitement infaillible, que deux vérités ne peuvent pas être en opposition, ils ont recherché avec soin la concordance des Écritures avec la géologie, et ils se sont appuyés des découvertes de celle-ci pour pénétrer le sens souvent obscur des expressions bibliques. On compterait par centaines le nombre des ouvrages théologiques ayant pour objet *la concordance des quatre*

évangélistes. Eh bien! la concordance de la géologie et de la Genèse menace d'en produire encore davantage. Des fondations pieuses en Angleterre ont été consacrées à cette recherche, tant il est vrai que l'esprit humain ne peut se résoudre à ignorer même ce que peut-être il lui est impossible de savoir! Tout en ne partageant pas la sollicitude inquiète qui pousse vers cet ordre d'idées les sectes chrétiennes, où prévaut le libre examen individuel, et en laissant de côté l'interprétation symbolique ou littérale des diverses assertions du *livre,* — qui en France ont été suivies avec la plus rare sagacité par M. l'abbé de Tinseau jusque dans leurs extrêmes déductions, — nous reconnaîtrons et nous prendrons dans la Bible une date bien exacte de l'époque où s'est opérée la dernière catastrophe qui a donné à la surface de la terre l'aspect que nous lui voyons aujourd'hui.

Mais dépassons l'époque de cette dernière catastrophe; remontons au-delà des âges historiques, au-delà même des âges géologiques. Où était alors notre terre? D'où vient-elle? A-t-elle toujours occupé sa place actuelle dans le monde planétaire? Si elle a fait partie du chaos, comment en est-elle sortie? A quelle origine faut-il rapporter et sa formation et celle de toutes les autres planètes solaires? Celles-ci, au moment où j'écris, sont pour nous au nombre de quarante-trois, savoir quatre planètes de grosseur moyenne voisines du Soleil: Mercure, Vénus, la Terre (ou Cybèle), et Mars; quatre grosses planètes éloignées du Soleil: Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune; enfin trente-cinq petites planètes dans une position intermédiaire entre Mars et Jupiter. Il y a quelques jours encore, ce nombre n'était que de trente-deux; mais grâce à la découverte de M. Chacornac de l'observatoire de Paris, à celle de M. Goldschmidt dans son atelier de peintre, aussi à Paris, et enfin à celle de M. Luther, à l'observatoire de Bilk, près de Düsseldorf, nous en comptons aujourd'hui trente-cinq.

Les questions que nous venons de poser ont été débattues de tout temps par les savans comme par les poètes : nous ne voulons résumer ni les théories des uns ni les rêves des autres. Nous arrivons tout de suite à une des plus célèbres cosmogonies, celle de Buffon, qui imagine de faire sortir la terre et les planètes de la substance même du soleil au moyen d'une comète qui, venant choquer cet astre, en aurait détaché une traînée de matière fondue, dont les diverses parties, se conglomérant par l'attraction newtonienne en sphères de matière liquide, seraient devenues les divers globes planétaires qui circulent autour du soleil. Il est heureux que le choc en question n'ait eu lieu qu'une fois, car autrement il y aurait plusieurs systèmes de planètes autour de notre soleil; et tandis que toutes nos planètes tournent autour de l'astre central d'occident en orient, sui-

vant le zodiaque, il y aurait eu d'autres ensembles de planètes qui suivraient d'autres zodiaques autour de cet astre. Alors la stabilité du système établie par Laplace n'aurait plus lieu, et il y aurait à craindre l'effet des perturbations mutuelles de ces planètes, différentes de route comme d'origine. Laplace, et même tous ceux qui ont la moindre notion des mouvemens d'un corps autour d'un centre attirant, savaient que quand un corps qui circule autour d'un autre a passé une fois par un point, il y revient à chacune de ses révolutions. Ceux qui, connaissant cette loi, adoptaient la théorie de Buffon, devaient donc se demander pourquoi les planètes ne revenaient pas constamment toutes passer par le point d'où elles avaient été détachées du soleil, et en raser la surface, tandis qu'au contraire elles tournent autour de lui dans des orbites presque circulaires et indépendantes les unes des autres. Enfin la preuve que l'idée de Buffon était inadmissible, c'est que l'observation nous a appris que toutes les comètes sont des corps tellement légers et si peu compactes, que le choc d'une comète, bien loin de pouvoir détacher du soleil une masse considérable de matière, ne pourrait même pas se faire jour au travers de notre atmosphère pour venir heurter notre globe.

Ce qu'il y avait de conforme aux faits dans l'hypothèse de Buffon, c'était que chaque planète, ainsi détachée d'un globe ardent, pouvait être considérée comme une masse fluide de chaleur et complétement fondue. Tel est en effet l'état où se trouve encore l'intérieur de notre terre. A mesure que l'on pénètre à des profondeurs de plus en plus grandes, la chaleur augmente graduellement; et, d'après la loi de l'augmentation de cette température, on conclut qu'à une profondeur de soixante kilomètres toutes les matières que nous connaissons comme appartenant à la masse centrale de la terre doivent être en fusion. D'après ce système, un puits très profond doit être plein d'eau chaude, puisque le fond en est dans une région où la chaleur est considérable. Telle est la cause de la température élevée des eaux provenant des puits forés à une grande profondeur; telle est encore la cause des eaux thermales naturelles qui, pour être telles, n'ont besoin que de provenir d'une cavité profonde, comme il doit s'en rencontrer dans les terrains à couches très accidentées et qui ont été disloquées dans les diverses rechutes qui ont suivi la diminution du noyau de la terre, à mesure qu'il se contractait en se refroidissant; telle est enfin la cause qui, dès que l'écorce solide du globe vient à se fendre ou à se briser, amène à sa surface, sous forme de lave, la matière fondue elle-même dont le noyau de notre planète est formé.

Buffon n'a pas suivi toutes ces déductions modernes de la science

géologique; mais l'origine ignée qu'il attribue à la terre se trouvant d'accord avec les faits subséquens, on pouvait ne pas se montrer trop difficile sur la vraisemblance de l'hypothèse par laquelle il prétend expliquer l'état primitif du globe. Cet état est prouvé par la configuration même de cette planète et de toutes les autres qui ont la forme aplatie d'une orange, laquelle ne convient qu'à des corps fluides tournant sur eux-mêmes. La mécanique seule suffit pour démontrer mathématiquement ce fait important; mais l'importance même d'un tel résultat a engagé les expérimentateurs à le reproduire. Ils ont donc emprisonné de l'eau dans une enveloppe flexible; et, la posant sur une plate-forme tournante, ils ont vu la boule fluide s'aplatir en s'étendant dans le sens où se faisait la rotation. Le célèbre physicien de Gand, M. Plateau, correspondant de l'Institut de France, a opéré encore plus délicatement. Il a fait artistement flotter une grosse boule d'huile dans un mélange d'eau et d'alcool. Cette boule, sans enveloppe, était soutenue par le fluide environnant, comme si elle eût été dans l'air, sans appui et sans pesanteur. Faisant ensuite tourner le vase qui la contenait, ainsi que le liquide environnant, il voyait la boule d'huile s'aplatir légèrement, comme la Terre et Mars, quand le mouvement était faible; mais avec une vitesse de rotation plus grande, l'aplatissement était égal ou même supérieur à l'aplatissement de Jupiter et de Saturne, lesquels tournent sur eux-mêmes avec rapidité, avec des jours de neuf à dix de nos heures terrestres, et par suite nous offrent des globes bien plus déprimés que la Terre et Mars, qui tournent, comme on sait, à peu près en vingt-quatre heures.

Enfin Laplace vint! — C'est dans son *Exposé du Système du Monde*, ouvrage singulier de prétention mathématique, qu'il faut chercher ses idées sur la formation mécanique de la terre et des planètes. Ici il n'y a pas à craindre qu'une science sévère vienne contrôler et contredire les déductions d'une théorie due à l'auteur de la *Mécanique céleste*. C'est au contraire la science du mouvement qui sert de guide au théoricien, dès qu'il a posé son hypothèse première, savoir, que la terre et les planètes ont pour origine l'atmosphère même du soleil dont elles ont autrefois fait partie, et qui, en se resserrant autour de l'astre, par suite d'un refroidissement graduel, a dû tourner de plus en plus vite, de manière à rester suspendue à distance, comme la lune reste suspendue au-dessus de la terre, en vertu de son mouvement, qui l'éloigne autant de nous que la pesanteur la ramène, en sorte qu'elle reste toujours à la même distance. C'est en nous appuyant sur le célèbre ouvrage de Laplace, sans en copier servilement le texte, que nous chercherons à résumer les connaissances actuelles sur la physique de l'univers.

Avant de faire des planètes avec les atmosphères des soleils, faisons les soleils eux-mêmes. Tout le monde sait que notre soleil est l'un des individus d'une innombrable multitude d'astres pareils qui trace dans le ciel la bande étoilée, très irrégulière, qui constitue ce qu'on appelle la *voie lactée*. Le télescope nous révèle de plus dans le ciel bien des centaines d'agglomérations pareilles qui, à cause de leur prodigieuse distance, paraissent d'une petite étendue, comme serait la moitié ou le quart de l'espace que la lune occupe sur la sphère céleste. Néanmoins les puissans télescopes d'Herschel permettaient d'apercevoir que chacun de ces petits nuages blancs était un composé d'étoiles. On les y voyait comme des grains brillans de sable et de poussière,

Ὅσα ψάμαθός τε κόνις τε,

suivant l'expression d'Homère pour désigner des objets en nombre infini. L'analogie voulait que d'autres petites nébulosités que le télescope ne pouvait séparer en étoiles distinctes fussent considérées comme des amas d'étoiles trop éloignées pour que la vue pût les distinguer. C'est ainsi que les réverbères de la splendide illumination journalière de l'avenue des Champs-Élysées de Paris, se distinguent les uns des autres jusqu'à une certaine distance du promeneur; plus loin ils se rapprochent tellement en perspective, qu'il est impossible de les distinguer à l'œil nu; une lorgnette de spectacle permet de les séparer un peu plus loin encore, mais ils finissent par se confondre en vertu de la distance. Qui croirait que cette analogie ne frappa pas l'esprit, que dis-je, le sens commun d'Herschel! Les nébuleuses que son admirable instrument ne résolvait pas en étoiles isolées, furent considérées par lui comme des masses d'une matière continue qu'il appela *matière nébuleuse*, ainsi qu'on désignerait le petit nuage blanc que donne un grain de phosphore qui brûle, ou bien le premier gaz que dégage une allumette chimique. Et de ces nébulosités, contre toute analogie, *il fit des étoiles!* Suivant lui, une nébulosité, en se condensant, donne naissance à un soleil. Chose plus étonnante, le sévère auteur du *Système du monde*, cette incarnation de l'esprit mathématique, adopte de confiance cette bizarre idée. Il voit dans les nébuleuses plus ou moins arrondies des étoiles en voie de formation, c'est-à-dire de concentration, oubliant qu'à l'épouvantable distance où sont ces masses brillantes il faudrait, pour fournir à la matière d'une de ces nébuleuses, bien des milliers de soleils, quelque légère que l'on supposât la matière de ces corps célestes. Ajoutez que ces nébuleuses qu'on croyait irréductibles en étoiles n'étaient pas les plus faibles du ciel. La fameuse nébuleuse d'Andromède se

voit très bien à l'œil nu. Celle d'Orion est encore plus brillante, et même elle est, je crois, la plus brillante du ciel, tellement que Derham croyait que c'était une ouverture dans notre ciel terrestre au travers de laquelle on entrevoyait les splendeurs du ciel empyrée, demeure des bienheureux. J'ai pendant longtemps été seul à combattre l'idée anti-analogique du célèbre astronome anglais à grand renfort de raisons physiques et mathématiques. Enfin, dans ces dernières années, lord Rosse inaugura le milieu du XIXe siècle par la construction d'un télescope gigantesque, comme Herschel père en avait inauguré le commencement par les découvertes dues à son télescope de quarante pieds. Alors les nébuleuses rebelles se réduisirent en étoiles, et il fut bien avéré, comme du reste la logique l'avait proclamé d'avance, que la matière d'une nébuleuse contient de quoi produire un nombre infini d'étoiles.

Faut-il conclure de là que les étoiles n'ont pas été produites par la matière primitive de l'univers qui, en vertu de l'attraction, se serait conglomérée en plusieurs globes solaires? Nullement. La chose n'offre rien d'impossible; mais entre la possibilité et la réalité il y a loin, et en nous hâtant trop d'adopter cette formation, nous ferions injustice à d'autres hypothèses qui se présenteront peut-être. En attendant, les esprits qui ne peuvent rester dans le doute et qui *veulent* à toute force *savoir*, ou plutôt *croire*, pourront admettre une *matière chaotique* primitivement existante dans tout l'univers stellaire, et se rassemblant en masses isolées pour former des étoiles. Ces étoiles ultérieurement se rapprocheront entre elles en prenant un mouvement de rotation, et formeront ces étonnantes nébuleuses en spirales que lord Rosse a découvertes dans le ciel avec son puissant appareil. Ces traînées de soleils tombant vers un centre commun jusqu'à ce que les forces répulsives de la chaleur les arrêtent, sont, à mon sens, le témoignage de la plus immense période de durée que le ciel ait indiquée à l'intelligence de l'homme. Déjà, en voyant des étoiles toutes formées, on pense bien, avec le calme des régions célestes, qu'il a fallu beaucoup de siècles pour amasser, arrondir, dégager, et pour ainsi dire *individualiser* la matière qui compose chaque soleil; mais quand on voit une masse de soleils, une voie lactée tout entière, qui s'est mise en mouvement et a pivoté sur son centre de gravité de manière à former par le rapprochement de ses soleils des spirales d'étoiles allant en tournant vers un point de réunion future, on est effrayé du temps qu'il a fallu pour produire des effets si grands avec des forces si petites. Pour sentir encore mieux l'immensité de ces périodes de temps écrites dans leurs effets, remarquons que, dans les soleils ou étoiles fixes qui entourent le nôtre, nous observons de minimes déplacemens qui n'ont point ôté à ces

astres le titre d'étoiles fixes à cause de leur petitesse presque infinie. Or, comparativement, nous voyons ces étoiles de fort près. Que serait-ce donc si nous les observions à la distance où sont les nébuleuses? Leurs mouvemens ne seraient perceptibles qu'après des centaines de milliers de siècles. Combien donc de ces milliers de siècles ont dû s'écouler pour avoir eu le temps de produire avec des forces si faibles des effets si prononcés, et pour avoir disposé en files spirales toutes les étoiles d'une nébuleuse! A ce point de vue, la découverte des *nébuleuses spirales* par lord Rosse nous étend l'univers en durée tout autant que les travaux de sir William Herschel et de sir John Herschel l'ont étendu en profondeur par leurs catalogues d'environ quatre mille nébuleuses. Ce nombre, avec le grand télescope d'Herschel, eût été sans doute dix fois aussi grand, et avec le télescope de lord Rosse, qui a six pieds anglais d'ouverture, si on le transportait vers le sommet des hautes régions des montagnes équatoriales, on peut présumer qu'on verrait la voûte céleste entière *plafonnée* de nébuleuses, et ne laissant que de rares interstices sans matière perceptible.

Au reste, tout indique que l'univers, ou, pour parler plus exactement, cette portion de l'univers où nous sommes confinés, marche vers un degré de refroidissement ultérieur. L'hypothèse même de la formation des étoiles par une condensation et une réunion de la matière chaotique admet tacitement qu'un refroidissement graduel a permis à l'attraction universelle de réunir des élémens stellaires. C'est aussi en vertu de l'attraction devenue prépondérante par suite du refroidissement qu'ont dû s'opérer dans les étoiles toutes formées les traînées spirales qui les ont rapprochées en les faisant tourner autour du centre de gravité de l'ensemble. — Ainsi donc voici pour notre soleil les données d'où part Laplace. La matière des soleils, et spécialement celle du nôtre, s'est conglomérée en vertu d'une moindre chaleur ou refroidissement qui a permis aux particules disséminées de se réunir en une vaste masse enveloppée d'une atmosphère qui était d'autant plus étendue que la chaleur primitive était plus grande. La condition de la formation du soleil semble ainsi être identique avec l'idée de refroidissement de l'espace céleste, puisque si la chaleur, force essentiellement opposée à la condensation d'une masse gazeuse, n'eût pas été en faiblissant, on ne voit pas de raison d'admettre la condensation de la matière chaotique en soleils. Nous partirons donc avec Laplace de cette hypothèse d'un refroidissement graduel.

En plaçant l'origine de nos déductions au moment où le soleil formait une vaste masse tournante enveloppée d'une atmosphère que sa chaleur primitive maintenait très compacte, on voit qu'à mesure

que le refroidissement s'opérera, cette atmosphère diminuera de hauteur et se rapprochera de la masse centrale. Tournant alors dans un cercle plus petit, elle devra aller plus vite, ainsi que l'exige la loi infaillible de la conservation du mouvement. Enfin il arrivera un moment où ce mouvement sera tellement rapide, qu'il contrebalancera la pesanteur dans l'équateur de la masse tournante, et qu'alors toutes les parties qui forment un anneau dans cet équateur, resteront suspendues et ne suivront pas le mouvement de condensation du reste de la masse. C'est ainsi qu'aux distances où sont maintenant Saturne, Jupiter, la Terre, etc., le soleil, en se refroidissant, a abandonné des bandes annulaires de vapeurs, lesquelles ont toutes gardé dans le sens du zodiaque le sens du mouvement primitif dirigé suivant l'équateur solaire, de l'occident à l'orient, ce qui explique admirablement ce fait si merveilleux que toutes les planètes tournent dans le même sens autour du soleil et à peu près dans le même plan, suivant la route que l'on appelle le zodiaque, et qui traverse le ciel de l'occident à l'orient. Une fois ces bandes circulaires abandonnées et suspendues par leur mouvement même à diverses distances du soleil, la matière de chacune s'est, en vertu de l'attraction, réunie en une seule masse arrondie, et la planète a commencé d'exister sous une forme isolée à peu près semblable à ce qu'elle est maintenant. Il serait un peu long et assez difficile, sans l'aide de figures, de suivre Laplace dans ses déductions ultérieures; il explique très heureusement comment les planètes ainsi formées se sont mises à tourner sur elles-mêmes dans le sens de leur rotation autour du soleil, ce qui, après leur avoir donné leurs années, a fait leurs jours, et des jours d'autant plus courts que la planète est plus grosse. De plus, et ceci est capital, à mesure que les planètes se sont refroidies, leur atmosphère a fait autour d'elles ce que celle du soleil a fait autour de cet astre en donnant naissance aux planètes. L'atmosphère des planètes, en se contractant, est restée suspendue en anneaux circulaires qui plus tard ont produit les lunes ou satellites qu'on voit tourner autour de la Terre, de Jupiter, de Saturne, d'Uranus et de Neptune. Enfin le système solaire nous offre un exemple de ces anneaux qui se formaient autour des planètes; car Saturne, indépendamment de huit lunes ou satellites, possède toujours un anneau ou plutôt un ensemble de trois anneaux qui ne se sont point encore brisés pour former d'autres satellites à la planète. Voilà une explication bien simple à laquelle on était loin de s'attendre pour un phénomène aussi extraordinaire que le sont les anneaux de Saturne. Je passe bien d'autres conséquences de cette belle théorie, et notamment la cause qui a déterminé dans le mouvement de la lune cette particularité si étonnante, qu'elle nous tourne la même face, parti-

cularité que partagent du reste les autres lunes ou satellites par rapport à leur planète principale.

On juge ordinairement de la valeur d'une théorie par le nombre plus ou moins grand de faits qu'elle explique et lie ensemble; mais de plus, il faut avant tout qu'elle ne soit en contradiction avec aucune loi établie dans la nature. La théorie cosmogonique de Laplace satisfait à toutes ces conditions. Elle est amenée d'abord par les indices du refroidissement graduel qui semble propre à la partie de l'univers que nous occupons. Ce refroidissement se traduit par l'agglomération de la matière primitive et la formation des soleils. Chaque soleil, encore très dilaté par la chaleur, est pourvu d'une atmosphère immense qui, d'après les lois du mouvement, abandonne, suivant la direction de l'équateur de ce soleil, des anneaux de cette atmosphère, qui plus tard se brisent et s'arrondissent en planètes. De là tous les mouvemens coordonnés dans le même sens et dans la même région du ciel. De là encore tous les mouvemens dans des cercles exacts et non point dans des courbes très allongées qui viendraient raser le soleil pour s'éloigner ensuite considérablement de cet astre, comme cela résulterait de l'hypothèse de Buffon. Ensuite vient secondairement la naissance des lunes ou satellites formés autour des planètes, comme celles-ci l'ont été autour du soleil, puis cette heureuse explication de l'*inexplicable* anneau de Saturne, enfin cent autres détails auxquels cette théorie s'est pliée soit entre les mains de Laplace, soit entre celles de ses successeurs.

D'après la théorie présente, et en nous restreignant à notre planète, nous la voyons primitivement faisant partie de l'atmosphère embrasée du soleil, puis constituant une bande de feu isolée circulairement au-dessus de la surface de cet astre et ne suivant plus le reste de l'asmosphère solaire dans sa retraite. Lorsqu'ensuite toute la matière de la bande ou anneau de vapeurs incandescentes s'est réunie en un seul globe arrondi et tournant sur lui-même; et quand l'atmosphère de ce globe a donné naissance à la lune, la terre se trouve réduite à des conditions à peu près semblables à celles où la théorie de Buffon plaçait notre globe à son origine, du moins sous le rapport de l'incandescence et de l'état de fusion primitive. Tout ce qu'a dit Buffon de sa *terre* peut donc s'appliquer à la *terre* de Laplace, sauf quelques particularités relatives à l'état de la matière au centre de notre globe, lesquelles sont mieux représentées par la théorie du géomètre que par celle du naturaliste. Tout le bénéfice des déductions de Buffon est ainsi acquis à la théorie de Laplace, et il est surprenant que cette dernière soit aussi peu connue et aussi peu populaire. Celui qui, après l'avoir bien comprise, la développerait en s'aidant de figures gravées et en évitant le style d'oracle et le

langage impitoyablement mathématique de son auteur, rendrait un vrai service aux *consommateurs* de la science, en mettant à leur portée les plus belles déductions rétrospectives des notions de l'analyse transcendante et de la mécanique. L'homme, comme le voyageur, n'aperçoit bien que ce qui est autour de lui. Sa vue atteint difficilement l'espace lointain vers lequel il marche, comme il cesse d'apercevoir les parties de la route qui sont derrière lui. Homère, à tout instant, parle du passé, du présent et de l'avenir, et il met sur le même rang de difficulté la connaissance de ces trois existences. En astronomie et dans la vie sociale, le passé, comme étant la cause infaillible de l'avenir, est aussi important à connaître et souvent tout aussi difficile à faire éclore dans les théories. Calculer une éclipse qui a eu lieu il y a deux mille ans, est tout aussi pénible et incertain que d'en prédire une pour l'an 3855. Je sais bien que l'école utilitaire me répondra que, pour les besoins de la géologie, la théorie de Buffon, écrite en beau style, lui suffit, à peu près comme certaines gens portent volontiers un diamant faux, pourvu qu'il ait le même éclat qu'une pierre fine; mais ce diamant factice ne résiste pas longtemps à l'usage : il se raie, se ternit et se détériore promptement. D'ailleurs il est toujours pour une théorie imparfaite quelque point où son insuffisance se trahit. Pour la théorie de Buffon comparée à celle de Laplace, le point d'insuffisance se trouve dans la puissante réaction que le noyau encore élastique du globe doit exercer de l'intérieur à l'extérieur, réaction si bien reconnue et établie par M. de Humboldt et tout à fait inexplicable dans le système de Buffon. J'y ai rattaché le fait presque incroyable des projections de certains volcans à l'origine de leurs éruptions. L'énergie de ces premières convulsions souterraines pour lancer la matière éruptive, serait inexplicable dans toute autre théorie. Souvenons-nous aussi de la réponse de Pythagore à un interlocuteur qui lui demandait quel était avant tout le caractère distinctif de l'homme au milieu de tous les êtres. « C'est, dit le philosophe, la connaissance de la vérité. » Or quel est celui qui ferait cas d'une pièce d'or ou d'argent, s'il la savait fausse?

Si j'en juge par l'impression qu'a faite sur moi la première lecture du chapitre du *Système du monde,* où Laplace développe ces grandes idées sur la formation du système solaire, il n'est point de lecteur qui ne dût être émerveillé de ces oracles de la science positive qui nous font assister, non pas à la création du monde, comme le pensent à tort des esprits irréfléchis, mais bien à un développement des lois de la nature dans l'organisation si importante pour nous de notre soleil, des planètes et des satellites, et enfin de notre terre elle-même. Au reste il faut que le sujet de sa nature soit fort attrayant,

car il n'est, je pense, aucune personne ayant dans la science une autorité, si minime qu'elle soit, qui n'ait été poursuivie par les faiseurs de mondes. A chaque contradiction qu'on leur fait remarquer, ils demandent grâce en annonçant que plus tard on trouvera la rectification de l'erreur signalée. Or cette rectification est la plupart du temps une énormité tout aussi grande que la première absurdité. — Voilà un vers qui a un pied de trop, disait Sixte-Quint à un poète qui lui faisait hommage d'un sonnet. — Que votre sainteté ait la bonté de continuer! dit le poète. Sans doute elle en trouvera par compensation un autre qui aura un pied de moins. — Voilà l'image fidèle de l'entêtement des faiseurs de cosmogonie. De plus, tous menacent de porter hors de notre pays le fruit de leurs élucubrations et de priver ainsi leur *ingrate patrie* de la gloire qu'elle devait attendre des créations de leur génie. Je n'ai point encore appris que la France ait eu à déplorer de pareilles pertes. Tout ce que j'ai pu conclure de ces tristes communications, c'est la vérification de ce théorème aussi sûr que tous ceux de la géométrie, savoir qu'il serait plus facile de donner du bon sens à un fabricateur de mondes que de lui persuader qu'il n'en a pas. La cosmogonie marche de pair avec le mouvement perpétuel.

Une fois la terre constituée avec sa lune et son atmosphère réduite à une limite bien distincte de tous les autres corps célestes, nous entrons dans la série des considérations géologiques. Peu à peu les liquides que la chaleur tenait en suspension dans l'atmosphère à l'état de vapeur commencent à se précipiter en pluies de diverse nature. Nous avons déjà dit que c'est à certaines pluies de substances carbonifères que M. Boutigny attribue la formation des houillères. Cette idée généralisée est neuve et féconde. Aucun théoricien jusqu'ici n'a suivi ces diverses précipitations de notre atmosphère, qui ont dû avoir lieu à mesure que le refroidissement forçait chacune des substances primitivement en vapeur de retomber en liquide sur le noyau central. Ainsi, vers la température de 350 degrés thermométriques, les pluies de mercure ont commencé; les pluies d'eau n'ont été possibles que quand l'atmosphère n'était plus qu'à 100 degrés. A quelle époque ont commencé les précipitations des autres substances, soit simples, soit composées? Quelles étaient au milieu de tous ces matériaux hétérogènes les réactions chimiques de ce vaste laboratoire atmosphérique, à l'équateur, vers les pôles et dans les régions intermédiaires? Suivant les belles expressions de Lucain, — cherchez, ô vous que préoccupe l'organisation du monde!

Quærite, quos agitat mundi labor et cura!

Peu à peu la surface du noyau terrestre se solidifie par un refroi-

dissement subséquent, et prend une épaisseur capable de servir de fond et de bassin aux eaux et aux liquides, qui abandonnent sans retour l'atmosphère pour former les mers des divers âges. Ces dépôts fluides réagissent, ainsi que l'atmosphère elle-même, sur les matières combustibles ou salifiables de la partie solide. Par un refroidissement prolongé du noyau, et par suite de sa réduction à un plus petit volume, la croûte enveloppante, portée sur un noyau devenu trop petit, se brise à plusieurs époques dont les périodes deviennent d'autant moins fréquentes, que cette croûte prend plus d'épaisseur et de solidité. Enfin, le refroidissement général étant devenu suffisant, la vie apparaît à la surface du monde.

Nous voilà en pleine géologie et à la seconde époque de l'existence de notre globe. Cette seconde époque embrasse la suite de son histoire jusqu'au moment de l'apparition, comparativement très récente, de l'homme sur la terre. A partir de cette dernière transformation de l'aspect de notre planète, on n'observe plus que des influences très limitées des grandes causes qui ont à plusieurs reprises bouleversé la nature entière; mais les changemens météorologiques qui stérilisent ou fertilisent de vastes étendues de sol à la surface de la terre ne sont guère moins importans pour la race humaine que les changemens géologiques. D'ailleurs ceux-ci persistent encore par des effets séculaires très manifestes. Jusqu'à ce jour, ceux qui cultivent les sciences d'observation, trop amoureux de la gloire qui suit les recherches originales, n'ont pas songé à coordonner les acquisitions de la science et à compter les joyaux de leur trésor enfoui, dont ils ne font aucune part au public. Cependant, lorsqu'en répondant seulement aux questions des amateurs de la science, on voit combien leur imagination saisit de rapprochemens ingénieux, de points de vue nouveaux et importans, d'idées fécondes et originales, on ne peut s'empêcher de regretter qu'il n'y ait pas plus d'ouvrages destinés à l'exposition des vérités scientifiques, où chacun puiserait suivant sa portée et ses besoins. Bacon a vanté *la science des ateliers* où l'*ingéniosité* de l'homme est sans cesse stimulée par le besoin d'obtenir un résultat pratique. Que dire de la *science des salons*, où la pensée, libre des soins matériels, est un plaisir comme un besoin? Il ne s'agit que de savoir écouter, et non pas de vouloir exclusivement *se faire écouter*. L'initiation de la société à la science en général était le grand but que s'étaient proposé les encyclopédistes dans le siècle dernier. Les sociétés semblent demander aujourd'hui ce qu'on semblait leur imposer il y a un siècle. J'entrevois que pour la société française en particulier, tant pour les hommes de loisir que pour les travailleurs obligés, l'exposition universelle de l'industrie qui va s'ouvrir sera une école qui dé-

terminera bien des vocations capables de faire honneur à la France. L'exemple est le premier de tous les maîtres; et, comme le remarque très bien Tacite, il est dans la nature des hommes de suivre volontiers une initiative qu'ils ne prendraient pas d'eux-mêmes : *Insitâ mortalibus naturâ properè sequi quæ piget inchoare.*

Lorsque j'ai parlé de ces grandes déductions des formules mathématiques qui nous montrent le système solaire stable au milieu de légers balancemens qui se compensent de siècle en siècle, on a pu craindre que ces sublimes vérités ne fussent à jamais inaccessibles à ceux qui ne sont pas mathématiciens de profession. C'est une grande erreur. Tous ceux qui admirent une œuvre monumentale, comme une basilique, un pont, un viaduc, un canal, une jetée en mer, ne seraient sans doute pas capables de travaux si difficiles; mais ils sont peut-être plus aptes que d'autres à admirer les travaux du génie, et plus curieux même de les contempler. Tout ce qui est réellement grandiose se comprend facilement. Que l'on dise que, dans le système du monde, le *désordre,* si l'on peut s'exprimer ainsi, est tellement circonscrit, qu'il ne peut jamais atteindre une limite qui ferait péricliter le monde; que le balancement annuel de l'axe de la terre soit fixé à quelques deux-cent-millièmes, que le balancement séculaire soit reconnu être de un ou deux degrés, en sorte que le climat de Paris oscille entre celui d'Orléans et celui d'Amiens : l'esprit le plus superficiel comprendra ces énoncés si simples, et n'ira pas redouter, pour le présent ou l'avenir, des catastrophes chimériques, encore moins exiger que la puissance créatrice apporte à l'univers une main réparatrice, ce qui serait, comme nous l'avons déjà dit, l'inadmissible aveu d'un manque de prévoyance ou d'habileté.

Laplace, à la fin de l'exposé de son système cosmogonique, consacre quelques mots aux comètes, qu'il déclare en général étrangères à notre système solaire. En effet, la marche de ces astres, si près du néant par la petite quantité de matière qu'ils contiennent, n'offre aucune régularité. Ils viennent de tous les points du ciel et parcourent indifféremment dans tous les sens l'espace étoilé. Ce sont sans doute de petites vapeurs cosmiques fort inoffensives qui traversent le système des étoiles jusqu'à ce qu'elles viennent se heurter à quelque soleil qui les absorbe en les arrêtant, ou que, par suite de l'action des planètes près desquelles elles passent, leur marche soit rendue circulaire ou presque circulaire autour du soleil. C'est presque toujours la planète Jupiter qui, par sa grande masse et son attraction énergique, fausse la route de ces astres et les fait, pour un temps du moins, circuler autour du soleil. Suivant l'expression pittoresque de sir John Herschel, Jupiter est le tyran des comètes. Jusqu'ici, quatre seulement de ces astres ont été vus deux fois. Ce

sont les comètes d'Halley, d'Encke, de Biéla et de Faye. Au mois d'août prochain, la question sera décidée pour une cinquième comète, celle du père Vico, qui n'a encore été vue qu'une fois. La fameuse comète de trois cents ans de révolution, et qui était attendue pour 1848, n'a point encore reparu. Il est vrai qu'elle a obtenu des mathématiciens une permission de *prolongation d'absence* jusqu'en 1858, avec deux ans de plus ou de moins, en sorte que nous l'aurons, j'ose dire certainement, entre 1856 et 1860. J'ai déjà parlé bien des fois de cette comète aux lecteurs de la *Revue,* et mon impatience de la voir de retour ne fait que s'accroître d'année en année. Ce sera une belle acquisition pour l'astronomie qu'un astre qui, dans sa révolution *triséculaire,* tantôt rasant le soleil, tantôt s'en éloignant à d'immenses distances, vérifiera plusieurs des lois du mouvement, et sera pour la terre une espèce de courrier revenant voir tous les trois siècles si les hommes ont été en se perfectionnant pendant le cours d'une si longue période. Sa dernière apparition fut en 1556, époque de l'abdication de Charles-Quint, qui, dit-on, s'y décida à la vue de ce messager céleste qui semblait lui commander de résigner la puissance souveraine. Elle n'aura pas tant d'autorité en 1858.

La cosmogonie de Laplace n'est pas moins heureuse à expliquer l'origine de ces masses compactes désignées si justement sous le nom de pierres tombées du ciel, qui nous arrivent des espaces étrangers à notre terre. Il est en effet naturel de penser que toute la matière abandonnée par l'atmosphère du soleil ne s'est pas exactement réunie en une seule masse planétaire. Plusieurs portions de substance matérielle placées hors de l'action de la masse principale, y ont échappé provisoirement et ont dû faire comme de petites planètes minimes, circulant autour du soleil selon les mêmes lois que les grandes agglomérations, peuplant ainsi de petits corps invisibles tout l'espace céleste jusqu'à ce que la terre, venant à passer par là, les amène à elle par sa force attractive, les enveloppe dans son atmosphère qui les arrête, et enfin les précipite sur le sol en vertu de leur pesanteur. Mais le détail de ces curieux phénomènes nous écarterait des limites où nous voulons nous renfermer aujourd'hui. Je me borne à remarquer qu'on ne parle jamais avec effroi de ces chutes d'aérolithes qui ont été fatales à plus d'un individu de notre espèce, tandis que les pauvres comètes, les plus inoffensifs de tous les êtres, ont encore une assez mauvaise réputation. Une pierre volumineuse, tombée près d'Ensisheim, avait été suspendue par une chaîne à la voûte de l'église avec cette curieuse inscription dont je ne connais pas l'auteur : *De hoc multi multa, omnes aliquid, nemo satis.* Ce latin me paraît ressembler beaucoup au style de Tacite. Il signifie que sur

cette matière beaucoup de gens ont parlé, que tout le monde a dit son mot, mais que personne n'a épuisé la matière. Nous pensons que la belle théorie cosmogonique de Laplace donne un démenti formel à l'inscription d'Ensisheim. Suivant cette même théorie, les étoiles filantes, ces feux que nous voyons briller si inopinément pendant les nuits sereines, seraient aussi des substances étrangères à la terre que notre atmosphère enflammerait au moment où elles y pénètrent, et qui ne différeraient des masses qui nous donnent des pierres et des météores compactes que par une constitution gazeuse et légère qui les rendrait incapables de fendre l'air et de laisser des traces sensibles de leur existence. On a cependant quelquefois recueilli le résidu de leur combustion. On espérait beaucoup que ces substances étrangères à la terre nous amèneraient des élémens chimiques nouveaux, et l'excellent chimiste Laugier avait analysé dans cet espoir un grand nombre de pierres tombées du ciel; mais il n'y a trouvé que les mêmes substances chimiques connues sur notre terre et dans nos laboratoires. Rien n'est du reste extraordinaire ici, car ces petites planètes, formées dans la même région céleste que la terre, ont dû l'être de matériaux de même nature, et par suite il n'y a pas d'analogie physique ou logique blessée par l'identité chimique des aérolithes avec la terre.

Pour conclusion à cette étude, on peut dire que si la cosmogonie de Laplace ne satisfait pas à tout ce que l'esprit humain, toujours un peu présomptueux, avait ambitionné de savoir, si elle ne remonte pas jusqu'aux causes premières, elle recule du moins les bornes de la science, ou, si l'on veut, de l'ignorance, jusqu'à une distance qui fait honneur au génie de l'homme. Nous suivons assez loin la généalogie de notre globe terrestre pour que ses titres de noblesse astronomique remontent à une date respectable. J'avoue que je n'entrevois pas comment on pourrait remonter plus haut dans les âges cosmiques : je serais donc tenté de dire avec Pline que nous devons nous contenter de ce que nous avons découvert, et laisser à la postérité *quelque petite chose à faire* pour la vérité. Cependant si, à l'exemple de Fontenelle, nous introduisions dans un dialogue des morts l'auteur romain de l'*Histoire Naturelle* et l'auteur français du *Système du Monde*, Pline ne serait-il pas un peu embarrassé devant Laplace, et celui-ci n'aurait-il pas beau jeu à lui reprocher ses assertions orgueilleuses?

Pour ces trois périodes de l'existence du monde, savoir les *âges cosmogoniques*, les *âges géologiques* et les *âges historiques*, il est évident que chaque durée est fort inégale. La dernière période, qui date de l'époque où la nature a pris l'aspect que nous observons aujour-

d'hui, et où l'homme est entré sur la terre, est comparativement très courte, et ne remonte environ qu'à six mille ans; mais en ce qui concerne l'homme, l'importance de cette période compense son défaut d'antiquité. Quand on sonde les terrains inférieurs, on y trouve les indications de plusieurs catastrophes antérieures; on y voit la mer tour à tour envahir et délaisser les diverses contrées, après avoir pris le temps d'y accumuler les débris des êtres vivans qui n'ont pu s'y amasser que par un laps immense de temps. Il n'y a plus d'années, plus de siècles, qui puissent mesurer la durée de ces périodes géologiques. Le chanoine Recupero, qui s'était pour ainsi dire identifié en Sicile avec l'Etna, comptait avec stupeur le nombre des coulées de laves entassées par ce volcan depuis les couches situées à trois mille mètres de hauteur, jusqu'à celles qui étaient plus basses que le pied de la montagne. Cette observation lui décelait une durée inconcevable pour l'âge du monde, que l'on ne savait pas alors interpréter symboliquement. Qu'eût-il dit, s'il avait eu sous les yeux tous les faits de la science moderne relatifs à la formation des terrains tertiaires produits sous l'empire de la vie, pendant des périodes sans fin, des durées sans limites? La conclusion à tirer de ces observations, c'est que l'état actuel du globe étant de très récente date, et chacun des états successifs étant de longue durée, il n'y a pas lieu de craindre d'ici à longtemps pour le genre humain ce qu'on appelait vulgairement la fin du monde. L'histoire manquera de chronologie avant qu'une nouvelle catastrophe terrestre vienne clore les destinées de la race qui domine aujourd'hui sur le globe. Dans ces âges futurs, pour lesquels la durée de nos empires sera à peine perceptible, que sera la gloire, et que seront devenues surtout nos gloires actuelles qui nous passionnent tant?

Les termes manquent, à plus forte raison, pour exprimer la durée de l'âge cosmogonique qui a précédé les âges géologiques. Concevoir la matière disséminée dans l'espace, et sa lente agglomération en masses distinctes, en soleils, en nébuleuses ou amas de soleils, puis concevoir que tout cet ensemble ait eu le temps de pivoter sur son centre, en laissant des traces de la disposition que lui a imprimée son mouvement, c'est vouloir, à la lettre, se figurer l'*éternité* du passé!

En revenant à l'humanité, qui ne songera à ces paroles de Pindare qui datent de cinq siècles avant notre ère : « Les hommes éphémères, — car qu'est-ce que l'existence, qu'est-ce que le néant? — les hommes éphémères ne sont que le rêve d'une ombre! »

Σκιᾶς ὄναρ ἄνθρωποι.

L'espace, la matière, le temps manquent également à l'individu de notre espèce. Il n'est quelque chose que par son intelligence. Cette vérité tant répétée n'en est pas moins toujours nouvelle.

Laplace, dans sa *cosmogonie* (mot qu'il s'est bien gardé de prononcer), examine en passant l'opinion singulière des Arcadiens, qui se croyaient plus vieux que la lune, *cet astre*, dit Horace, *qui est postérieur aux antiques Arcadiens*. Je remarque que le Péloponèse a toujours eu maille à partir avec la lune. Quelques anciens croyaient la lune juste de la grandeur du Péloponèse; sans aucun doute, le lion de Némée était tombé de la lune; enfin les Arcadiens avaient été témoins de la naissance de ce satellite, qui, jusqu'à Galilée, fut un grand embarras dans toutes les théories. Les convenances d'analogie furent satisfaites quand Galilée d'abord, et ensuite Huygens et Cassini, eurent vu les lunes des autres planètes. On avait donc imaginé de faire la lune avec une comète que la terre aurait enchaînée à sa destinée; mais cette idée ne soutient pas l'examen. Une comète, *ce rien visible*, n'a point assez de masse pour former la moindre planète ou le moindre satellite. J'ai prouvé qu'une couche d'air d'un mètre d'épaisseur illuminée par le soleil serait plus brillante qu'une comète. Toutefois, en laissant de côté cette raison péremptoire de ne pas rapporter l'origine de la lune à une comète, conçoit-on pour Jupiter et Saturne la chance qui, pour leur donner des lunes, aurait fait arriver l'une après l'autre toutes ces comètes dans le même plan, et suivant l'équateur de la planète? Sans doute une comète qui passerait près de la terre infléchirait sa course à mesure qu'elle s'en rapprocherait, mais ensuite elle retournerait vers les espaces célestes, et son mouvement ne ressemblerait en rien à la marche de notre lune, admirablement balancée entre son mouvement en ligne droite, qui l'éloigne de la terre, et sa chute vers nous, qui la ramène d'autant, en sorte qu'elle conserve sa position sans aucun appui. Plusieurs personnes à qui j'expliquais cette belle idée, qui est de Borelli et que Voltaire attribue à tort à Newton, s'inquiétaient de ce qui arriverait si ce mouvement en ligne droite, qui éloigne la lune, n'était pas égal à l'effet de la pesanteur qui la ramène. Alors ils craignaient que dans un cas la lune ne disparût dans l'espace et nous privât de ses services, ou bien qu'elle ne tombât sur la terre, où elle couvrirait bien plus que le Péloponèse et ferait de terribles dégâts. Eh bien! la mécanique théorique rassure tout le monde. Un peu plus ou un peu moins de vitesse dans la lune ne produit qu'un peu d'allongement dans sa route circulaire autour de la terre; et, au lieu d'un cercle parfait, elle décrit ce qu'on appelle vulgairement un cercle allongé, c'est-à-dire une ellipse. C'est l'une des courbes étudiées dans l'école de Platon, lequel ne se doutait guère alors du rôle astro-

nomique que Képler devait faire jouer plus tard à cette courbe, longtemps négligée d'après cette idée que le cercle était la seule courbe assez parfaite pour que l'auteur de la nature pût s'en servir.

Deux ou trois érudits ont cherché à établir que l'antiquité avait tout su. Les modernes n'avaient fait que retrouver la science des anciens. Télescope, microscope, électricité, aimant, attraction même, tout était dans les ouvrages des Grecs et des Romains. Cette exagération n'a pas besoin d'être réfutée. Les sciences d'observation sont de date très récente, et ne remontent guère à plus de deux siècles. Il est donc curieux de voir comment une des écoles grecques concevait la formation du monde. On sait que Virgile n'était exclusivement d'aucune secte philosophique, quoique généralement il fût ce qu'on appelait *académicien* (*academicus*), c'est-à-dire platonicien. Ainsi les vers que j'ai mis en tête de cette étude pourraient être un résumé des opinions cosmogoniques de Pythagore et de Platon, qui adopta dans sa vieillesse le système de Pythagore, reproduit par Copernic dans les temps modernes. D'autres pensent que Virgile prit ses idées aux initiés des mystères, qui semblent avoir eu bien des notions exactes qu'ils ne divulguaient pas. Quoi qu'il en soit, on peut dire que l'auteur de cette théorie eut une sorte de prescience de la théorie cosmogonique de Laplace. Il montre d'abord la matière disséminée dans l'espace, ensuite se réunissant et s'agglomérant pour former les astres et le globe de la terre lui-même à l'état naissant. Si le lecteur veut bien ouvrir un Virgile à la sixième églogue, il verra que le poète passe très fidèlement des époques cosmogoniques aux époques géologiques, car il nous montre ensuite le sol se consolidant, la mer se séparant des continens, le soleil éclairant la terre pour la première fois, et les nuages, disséminés dans l'atmosphère, laissant tomber la pluie d'en haut. Plus tard, les végétaux apparaissent, puis les animaux, qui errent en petit nombre sur des montagnes encore sans nom. Enfin le poète passe à la naissance de l'homme et aux premiers âges de Saturne et de Prométhée, qui donne aux mortels le feu céleste. On voit que rien ne manque à la succession des événemens.

La théorie que Virgile développe ici en style poétique ferait grand honneur à l'antiquité, si elle eût été généralement adoptée; mais à côté de l'école, quelle qu'elle soit, qui professait cette belle doctrine, il en était d'autres où l'on enseignait que le soleil était un globe n'ayant qu'un pied de diamètre. Le secret de ces rencontres merveilleuses et du peu d'estime qu'on en a fait, c'est que la Grèce et l'antiquité ont tout dit, mais qu'elles n'ont rien démontré.

C'est aux séances de l'École normale primitive, en 1796, que Laplace exposa en peu de mots ses idées sur la formation du système

solaire, que depuis il développa de plus en plus dans les éditions subséquentes du *Système du Monde*. La science de l'empire (si la science peut être annexée à une forme de gouvernement quelconque) était trop exclusivement mathématique, pour que l'on pût apprécier toute la portée de cette théorie physique du monde considéré dans sa formation. L'auteur lui-même, trop partial pour ses travaux sans pairs dans la mécanique céleste, semble avoir placé au second rang sa *cosmogonie*, qu'il ne présente, dit-il, qu'avec la défiance que doit commander tout ce qui ne découle pas exclusivement des considérations mathématiques. Il semble n'avoir pas estimé à sa juste valeur ce fruit de son génie, à peu près comme Christophe Colomb mourut sans savoir qu'il avait découvert un nouveau monde et dans l'idée qu'il avait atteint l'Asie orientale, en quoi il ne faisait erreur que de la moitié du contour de la terre! Suivant l'expression d'Arago, les physiciens ont longtemps traîné les mathématiciens à la remorque. Enfin, grâce aux travaux de Gay-Lussac, d'Haüy, de Malus, de Biot, de Young, de Thénard, de Davy, de Coulomb, de Charles Dupin, d'Ampère, des mécaniciens et des industriels modernes, et surtout grâce à l'initiative d'Arago, qui, suivant l'expression pittoresque que j'emprunte à Voltaire, avait enfin *dégorgé son école mathématique*, les sciences physiques eurent leur existence indépendante, et leur *nationalité* fut enfin reconnue. Sans compter tout ce que fit la chimie pour les besoins et la prospérité des nations, la physique et la mécanique nous donnèrent les bateaux à vapeur, les chemins de fer et le télégraphe électrique, indiqué avec son nom actuel, par Ampère, en 1822. Cette réaction méritée en faveur de la science physique, *felix meritis*, suivant une épigraphe consacrée, ramena les esprits à une juste appréciation de la cosmogonie de Laplace, qui, en 1827, un siècle exactement après Newton, laissa, comme Alexandre, sa couronne scientifique *au plus digne*.

Depuis cette époque jusqu'au milieu du XIXe siècle, tout a confirmé cette belle assertion de Napoléon, savoir que dans les sociétés modernes *le pouvoir de la science fait partie de la science du pouvoir*. Au moment où j'écris, depuis quelques jours seulement, un câble électrique de 600 kilomètres (150 lieues!), jeté au travers du Pont-Euxin, nous apporte en quelques heures des nouvelles des intrépides argonautes français et anglais de la Crimée. Oserais-je citer ici quelques paroles de l'un des membres de l'Académie des sciences, le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, à qui on demandait quelques renseignemens sur le télégraphe sous-marin de la Mer-Noire : « J'envoie ma dépêche au général Canrobert, et j'en ai la réponse plus tôt que je ne l'aurais par lettre d'une ville située à moitié chemin de Lyon, de Bordeaux ou de Strasbourg, sans être

encore revenu de mon étonnement sur ce prodige? » Il est du devoir de la *Revue des Deux Mondes* de protester contre l'indifférence publique à l'égard de ce fait merveilleux. Il est des hommes qui ne seraient pas surpris si on leur annonçait une dépêche télégraphique venant de la Lune, de Vénus ou de Jupiter!

Revenant à notre sujet, nous dirons que la *cosmogonie* de Laplace a clos l'ère des divagations scientifiques relatives à la formation du monde. Il est difficile d'espérer une autre théorie qui explique tant de faits divers et se prête à de si nombreuses exigences. — Mais, dira-t-on, pourquoi remonter si haut dans la série des âges et ne pas partir de la fluidité primitive de la terre, comme l'a fait Buffon (à part sa comète invraisemblable), pour entrer dans la série des époques géologiques et se livrer à des études moins hypothétiques? — Je répondrai que les études cosmogoniques, bien loin de contrarier les déductions de la géologie, leur prêtent au contraire l'appui de leurs lumières pour écarter bien des opinions erronées.

Les atlas modernes de la géographie physique nous donnent, sur des cartes spéciales, la distribution des plantes, des animaux et des races humaines; les cartes géologiques s'occupent de fixer, pour les diverses époques qui ont précédé l'âge historique, la distribution des êtres vivans qui primitivement peuplèrent le globe. On va même chercher avec la sonde au fond des mers les restes des espèces éteintes ou de celles qui ont survécu à la dernière catastrophe. Eh bien! ne serait-il pas curieux de voir, dans un atlas de figures astronomiques, se dérouler la série des transformations qu'a subies la matière chaotique, disséminée d'abord sans forme dans l'espace illimité de l'univers, puis devenant des agglomérations de voies lactées ou nébuleuses formant des amas d'innombrables soleils? Ensuite autour de chaque soleil naîtrait un cortége de planètes. Plus tard, ces figures nous montreraient chaque planète enfantant les satellites qui sont aux planètes ce que celles-ci sont aux soleils. Alors chaque monde ayant son atmosphère individuelle, et se trouvant isolé de tout autre corps céleste, les tableaux d'astronomie physique se transformeraient en cartes géologiques, qui, jointes aux atlas récens de géographie physique, comprendraient l'histoire entière de l'univers, telle que l'homme peut ou la savoir, ou l'imaginer.

BABINET, de l'Institut.

DES CONTROVERSES

SUR LE XVIIIE SIÈCLE

I. — *Ménage et Finances de Voltaire*, par Louis Nicolardot, 1 vol. in-8°, 1854.
II. — *L'Église et les Philosophes au dix-huitième siècle*, par P. Lanfrey, 1 vol. in-12, 1855.

Nous entrons lentement, et à notre insu, dans un nouveau XVIe siècle, qui promet, si l'on n'y prend garde, d'être aussi orageux et aussi meurtrier que son aïeul. Les idées répandues depuis trois siècles se sont transformées, comme les dents du dragon de Cadmus, en armées de guerriers ennemis rangés en présence et prêts au combat. Les faits sortent de la poussière du passé, et les morts ressuscitent pour conserver l'œuvre qu'ils ont fondée ou gagner la victoire qu'ils n'ont pu remporter de leur vivant. Personne ne s'avoue vaincu, personne ne peut s'attribuer le triomphe. Nous avons des ligueurs fanatiques qui se croient encore sous le pontificat de Sixte-Quint, et qui rongent leur frein en attendant que la mort de sa majesté Henri IV leur permette de prendre une tardive revanche, et des huguenots courroucés tout prêts à prendre les armes contre Louis XIV. Entre eux s'interposent inutilement des universitaires jansénistes, l'âme encore émue du sort de Port-Royal-des-Champs, et des évêques gallicans qui reviennent de signer la déclaration de Bossuet. Des voltairiens, ivres des acclamations qu'ils ont fait éclater au triomphe du vieillard de Ferney, écrivent dans toute la chaleur de l'enthousiasme une apologie du grand polémiste. Que pensez-vous de l'affaire de Calas et de l'affaire du chevalier Labarre? Êtes-vous, oui ou non, pour la révocation de l'édit de Nantes? Voilà quelques-unes des con-

versations pleines d'*actualité* que l'on peut entendre en l'année 1855, dans le Paris du XIXe siècle. Phénomène bizarre! dans un temps où l'on croyait avoir scellé le passé dans sa tombe, il se trouve qu'aucune de ses passions n'est éteinte. On dirait, à contempler l'état intellectuel de la France et du continent européen, une de ces forêts enchantées que décrivent l'Arioste et le Tasse. Aux branches des arbres sont suspendues des armures et des faisceaux d'armes de toutes les nations d'autrefois; les guerriers qui les portèrent ont disparu, les guerriers qui les porteront de nouveau ne sont pas encore venus; mais parfois ces glaives s'agitent d'eux-mêmes, comme impatiens d'attendre et pressés de frapper; et le vent de la destruction, qui ne cesse de souffler même alors qu'on croit au beau fixe, secoue ces armures et leur fait rendre, en s'entrechoquant, un cliquetis sinistre. De temps à autre, le public, secoué de sa torpeur et de son lourd sommeil par ce bruit inattendu, se réveille en sursaut, se frotte les yeux, et se demande s'il en est à la veille des guerres civiles ou des guerres de religion, si l'on va recommencer la Saint-Barthélemy, si M. de Robespierre va reprendre le pouvoir, ou si ce sont par hasard les armées de la sainte-alliance que l'on entend dans le lointain. Dormons en paix, nous ne sommes encore qu'aux jours des mauvais rêves.

Parfois, lorsqu'il nous arrive de contempler ces noirs nuages qui s'amoncèlent à l'horizon comme des avalanches, et qui préparent la tempête menaçante que l'Europe voit d'année en année se grossir sur sa tête, alors la tristesse s'empare de nous, et nous nous reportons vers ces jours paisibles du dernier gouvernement constitutionnel, où l'on se passionnait pour l'indemnité Pritchard et le droit de visite, où l'on bataillait sur des nuances, où la France apprenait chaque matin que tout aurait été perdu, si l'amendement subversif de tel dynastique mécontent avait été adopté, ou si la motion de tel conservateur révolté avait été soutenue. Jamais il n'y eut époque où il fut plus facile et plus agréable de vivre; ce fut une ère charmante de dilettantisme. A-t-on assez commodément déliré à froid sur l'avenir du genre humain? s'est-on assez leurré de doux mensonges? a-t-on fait assez de sentimentalité et de politique platonique? Mais la révolution de février vint brutalement balayer de sa main grossière nos subtiles toiles d'araignée philosophiques, elle vint briser les frêles images des charmans petits dieux inoffensifs que nous adorions. Alors se produisit le plus curieux et le plus important des phénomènes du temps présent, si curieux et si important qu'il mérite bien qu'on s'y arrête et qu'on le décrive avec détails.

La révolution de février, en renversant l'édifice de 1830, porta un coup mortel aux doctrines du XVIIIe siècle, qu'elle n'avait cependant

pas l'intention d'attaquer. Le régime de juillet 1830 fut une représentation sage, avouable, modérée, acceptable, des idées du XVIIIe siècle. De doctes esprits et de fins critiques avaient travaillé trente ans à cette œuvre; ils avaient fait pour ainsi dire la toilette et l'éducation du XVIIIe siècle, ils l'avaient débarrassé de son bagage de blasphèmes, d'impiété, d'athéisme et d'utopies. On avait beaucoup ébranché, élagué, échenillé, et au terme de ce travail le XVIIIe siècle avait présenté un aspect décent et convenable comme les allées de Versailles et le jardin des Tuileries. On avait fait mieux encore, on avait créé des traditions à ce siècle, qui les brisa toutes, et on lui avait donné une généalogie. On parla peu de Diderot, peu de l'*Encyclopédie,* peu de Rousseau, peu de Voltaire lui-même, beaucoup de Montesquieu, non de l'auteur des *Lettres Persanes,* mais de l'auteur de *l'Esprit des Lois,* des doctrines anglaises et de leur influence sur la France, des cahiers de 89 et des constituans modérés; puis on présenta ce XVIIIe siècle à l'admiration du monde sous la forme visible de la révolution de juillet. Certes, si les principes du XVIIIe siècle étaient acceptables comme principes de gouvernement, c'était bien sous la forme du gouvernement constitutionnel modéré alors établi en France. Aussi, sans remuer, sans faire passer la frontière à un seul soldat, sans distribuer aux sujets des états despotiques des pamphlets de propagande révolutionnaire, ce gouvernement gagnait-il de jour en jour en influence sur l'esprit public de l'Europe. Du fond de la tombe, Voltaire put se frotter les mains de joie, et Rousseau lui-même put s'avouer en rechignant à demi satisfait. La révolution de février arriva et renversa ce régime si soigneusement élaboré. L'Europe, étourdie de ce coup inattendu, se replia sur elle-même, et s'écria comme le prophète : Comment est donc tombé ce cèdre magnifique qui semblait appuyé sur les fondemens de la terre! Ah! oui, comment? L'Europe ne chercha pas longtemps à pénétrer ce mystère, car les loisirs lui manquaient pour cela. Elle avait alors ses inquiétudes et cherchait à se débarrasser des dangers créés par la révolution, révoltes des nationalités, nouveautés démocratiques, émeutes, réclamations à main armée des droits de l'homme et du citoyen, bizarres exigences des prolétaires. Elle se débarrassa de tous ces dangers en maugréant, grognant et pestant contre la France et les doctrines françaises qui lui avaient donné de tels embarras, et jurant dans son incroyable stupeur qu'on ne l'y prendrait plus. De son côté, la France contempla avec terreur l'abîme ou plutôt les milliers d'abîmes ouverts sous ses pas. Elle fit comme l'Europe, elle fit mieux ou pis encore : elle se désavoua elle-même hautement, désaveu qui a eu et qui aura des conséquences nombreuses. Les hommes les plus considérables de la France vinrent faire publiquement leur confession

générale, se frappèrent la poitrine et demandèrent pardon à Dieu de leurs péchés passés. A leur suite, le public se couvrit la tête de cendres et se mit à déplorer ses erreurs anciennes. On poussa les choses à l'extrême, ainsi qu'il est d'habitude en France, et on appela l'autorité avec autant de force qu'on avait naguère appelé la liberté.

Le XVIIIe siècle était donc abandonné; mais si les doctrines révolutionnaires étaient désavouées, quelles seraient désormais les doctrines qui guideraient les destinées de la France? Le catholicisme, qui, comme doctrine, n'avait eu pendant les vingt années précédentes qu'une faible influence, se redressa naturellement et prit possession du terrain abandonné par la révolution. Il ne pouvait en être autrement. La France, comme tous les pays latins, est condamnée, à ce qu'il semble, à être longtemps ballottée entre le XVIIIe siècle et le catholicisme, ou, pour employer l'expression très énergique de Diderot à propos de Rousseau, à aller de l'athéisme au baptême des cloches et réciproquement. Quel chaos moral, quelles faussetés et quelles perversités de jugement, quel scepticisme, quelle lassitude, quel dégoût de toute croyance, et finalement quelle impuissance politique, philosophique, religieuse, peuvent produire les violentes oscillations de ces deux doctrines, ennemies absolument irréconciliables! — c'est ce que nous savons trop. Il faut à une nation, pour résister à ces secousses périodiques, la souplesse et l'élasticité, le subtil bon sens de la France. Grâce à ces qualités, notre nation fait encore assez bonne figure dans le monde; mais chez les autres peuples latins, quelle confusion, quel délire! La tête n'y est plus. Voyez l'Italie moderne, où le culte de la madone et de saint Janvier se mêle aux idées de Dupuis et de Volney, où l'athéisme vit à côté de la superstition! Voyez l'Espagne violemment révolutionnaire et non moins violemment catholique, où les représentans de la nation passent, dans une même séance des cortès, des idées de Rousseau à la doctrine de la religion d'état!

Ainsi remis par la révolution de février en possession de tout ce qu'il avait perdu, le catholicisme s'offrit à nous non-seulement comme doctrine religieuse, mais comme principe politique, et malheureusement sous sa forme la moins française, l'ultramontanisme. Cette dernière doctrine, objet de l'antipathie traditionnelle de la France, contre laquelle elle avait toujours protesté, contre laquelle elle s'était donné des garanties, se présentait donc pour la gouverner. Le public s'émut de nouveau. Alors commença une lutte d'articles de journaux et de pamphlets. L'ultramontanisme avait été imprudent : il avait déclaré hardiment la guerre à l'humanité des trois derniers siècles, il avait demandé l'extermination de la réforme, de la renaissance et de la révolution. Il avait soulevé les questions les plus étranges et les plus

menaçantes. L'étude de l'antiquité devait-elle, oui ou non, être supprimée? La révocation de l'édit de Nantes avait-elle été une mesure politique légitime? L'esprit du XVIIIe siècle se réveilla et reprit peu à peu faveur. En sept années seulement se sont accomplis ces reviremens de l'opinion publique. La situation est aujourd'hui celle-ci : l'ultramontanisme ne veut rien perdre du terrain qu'il a conquis; le XVIIIe siècle veut reconquérir le terrain qu'il a perdu. Nous ne savons quel sera le dénoûment de la crise; nous nous bornons, en historiens impartiaux et désintéressés, à constater fidèlement l'état de choses actuel.

D'innombrables écrits, — pamphlets, philippiques de toute espèce, — sont déjà nés de ce débat, que sont venus ranimer en dernier lieu deux livres de valeur fort inégale, — *Ménage et finances de Voltaire,* de M. Nicolardot, et *l'Église et les Philosophes au dix-huitième siècle,* de M. Lanfrey. L'un brûle tout ce que l'autre adore. Le premier maudit tout ce que le second bénit. M. Nicolardot fait passer le XVIIIe siècle tout entier devant la cour d'assises et démontre que tous les personnages de cette époque ont été voleurs, assassins, faussaires, faux monnayeurs, libertins. Il a renouvelé à l'égard du XVIIIe siècle le procédé de Voltaire envers ses ennemis. Toutes les fois que le célèbre écrivain avait à se plaindre de quelqu'un, il accusait invariablement ce quelqu'un de crimes honteux et contre nature. Les diatribes de M. Nicolardot, à demi fondées, à demi calomnieuses, reposent sur cette vérité incontestable, que la société du XVIIIe siècle était très corrompue. De son côté, M. Lanfrey démontre que le clergé du XVIIIe siècle présenta le plus odieux spectacle, celui de l'intolérance unie à la corruption. M. Lanfrey déclare qu'il n'a pas voulu exposer les défauts du XVIIIe siècle, parce qu'assez d'autres sans lui se chargeront du crime de Cham et profaneront la nudité paternelle. Très bien; mais la société laïque valait-elle beaucoup mieux que la société ecclésiastique? Non; dans ce siècle, immoral entre tous les siècles, les salons et les cours sont au niveau des sacristies. Les philosophes et les écrivains, quelque mal qu'on puisse en dire, composent en effet la partie la plus éclairée, la plus élevée, la plus morale de l'humanité de cette époque, et Voltaire est certainement, malgré ses fautes et ses étourderies, le plus honnête homme de son temps. Cependant ils ne sont pas pour cela des modèles de vertu, de grandeur et de noblesse dignes d'être offerts à la vénération de l'humanité. Ils peuvent être jugés d'un mot, ils appellent souvent la sympathie, rarement le respect. Ils ont plus d'esprit que d'âme, et chez eux l'intelligence domine au détriment du caractère. Comparez les écrivains du XVIIIe siècle à leurs prédécesseurs du XVIIe, à Pascal, à Bossuet, à Fénelon, à Bayle lui-même, et dites si l'on ne pourrait pas répéter à leur sujet la parole de Jésus lorsque la Cananéenne a touché ses

vêtemens : Je sens qu'une vertu est sortie de moi. Ils ont perdu une vertu en effet, le monde les a touchés, et ils participent plus ou moins de la corruption de leur temps. Et maintenant comparez-les à leurs aïeux du XVIe, et dites s'ils ont gagné en foi, en conviction, en résolution, en force de caractère. Décidément le XVIIIe siècle ne veut être jugé ni par des adversaires, ni par des enthousiastes; il veut être jugé avec calme et impartialité, et il attend encore un historien désintéressé.

Néanmoins, corrompu ou non, le XVIIIe siècle a existé, c'est là un fait irrévocable et désormais impérissable; toutes les colères de M. Nicolardot n'y feront rien. Il a accompli sa tâche, bonne ou mauvaise, et a laissé pour l'éternité des vérités et des erreurs qui maintenant, sous mille formes diverses et successives, vivront jusqu'à la fin des temps; il en faut donc prendre son parti. Maudire un fait ou le glorifier n'est guère profitable, il vaut mieux chercher à le comprendre. Comme nous sommes fort désintéressé dans la question qu'agitent et M. Nicolardot et M. Lanfrey, nous allons essayer à notre tour de dire comment le XVIIIe siècle a été nécessairement inévitable, et comment il a été à la fois bienfaisant et fatal.

Un des sujets d'étonnement de bon nombre d'honnêtes publicistes est la docilité avec laquelle les rois et les aristocraties de l'Europe acceptèrent les doctrines philosophiques qui devaient amener la plus violente révolution qu'ait vue le monde. Toutefois cette docilité s'explique dès qu'on sait que la pensée des philosophes était exactement la même que celle des rois. Avant la révolution française, il y en avait eu une autre, ou pour mieux dire le XVIIIe siècle n'est qu'une longue révolution impitoyable, pleine d'âpreté et de violence. Chez tous les peuples, le pouvoir laïque se montre jaloux jusqu'à l'excès de son autorité, ombrageux et exclusif. Partout le pouvoir sacerdotal est frappé à mort par les rois. On brûle, on spolie, on emprisonne, on exile au nom du despotisme. L'antique pouvoir de l'église croule, et personne ne s'émeut : au contraire les peuples applaudissent à ce pouvoir usurpateur, qui partout se présente sous la forme de la force armée et de l'arbitraire. De Saint-Pétersbourg à Lisbonne, l'Europe présente un même spectacle. Pierre le Grand installe hardiment son pouvoir au-dessus du pouvoir de l'église; Frédéric le Grand contient son clergé et lui impose silence; Pombal brûle des moines, Charles III expulse les jésuites, et Choiseul, aidé de l'Espagne, amène le représentant de l'église à l'affaiblir de ses propres mains. Il n'est pas jusqu'à l'Angleterre où la populaire église anglicane ne voie diminuer son importance sous la longue administration des whigs. Sur les ruines du pouvoir sacerdotal, ce n'est point la liberté qui s'établit, c'est le despotisme monarchique, lequel semble devoir être la loi des nations modernes. C'est là le fait dominant, important du XVIIIe siècle, et il se produit également chez les

nations appartenant aux trois formes diverses du christianisme, chez les nations catholiques, chez les nations protestantes, chez les nations du rite grec. Ce fait si général n'eut point cependant partout les mêmes conséquences; il devait en avoir et il en eut de funestes chez les nations catholiques.

J'ai toujours pensé que le XVIIIe siècle n'aurait pas eu la même violence, si la réforme eût été universellement acceptée au XVIe siècle. Des maux innombrables résultèrent de la séparation de l'Europe en deux camps ennemis; mais il en est deux surtout dont nous souffrons encore : le premier, c'est que les sources de la vie morale ne furent pas ou furent incomplétement renouvelées; l'autre, c'est que le pouvoir monarchique gagna en influence tout ce que perdit le pouvoir sacerdotal sans grand profit pour la liberté humaine. C'était au pouvoir monarchique seul en effet qu'il appartenait de mettre un peu d'ordre au milieu de la confusion où les troubles de l'église avaient jeté l'Europe; seul il pouvait maintenir en paix une province protestante qui, voisine d'une province catholique, brûlait de mettre cette dernière à feu et à sang; seul il était capable de protéger avec quelque efficacité les familles et les propriétés de citoyens toujours prêts à s'exterminer et à se dépouiller mutuellement. Aussi partout fut-il salué comme un libérateur. Il créa des armées permanentes, les peuples applaudirent; il confisqua les vieilles libertés nationales, on laissa faire; il décima les aristocraties turbulentes et factieuses, elles regimbèrent un instant, puis, avec cette servilité que l'impuissance donne très vite à l'homme, elles consentirent à se transformer en noblesses de cour et en aristocraties de plaisir. Comme on était encore très près du moyen âge, les princes catholiques, instrumens du clergé romain, et qui se proclamaient tels eux-mêmes, conservèrent à l'autorité sacerdotale son prestige, son influence politique, ses richesses dans l'état; mais avant qu'un siècle se fût passé, ils commencèrent à se sentir gênés de ce partage du pouvoir : à chaque instant, ils étaient harcelés, importunés, contrariés par cette autorité qu'ils avaient sauvée, qui n'existait que par eux, qui ne possédait aucune armée, qui, en un mot, n'était plus qu'un serviteur, et prétendait parfois à être le maître. Alors s'engagea une lutte odieuse, repoussante, entre la force et la ruse. Certes, dans la plupart des querelles qui s'élevèrent au XVIIe et au XVIIIe siècle, le faible, c'est le clergé, et l'oppresseur, c'est le pouvoir politique. Le clergé est désarmé relativement à la royauté; eh bien! il est néanmoins impossible de prendre la plupart du temps parti pour lui. On n'a pas d'armées permanentes, il est vrai, mais on ruse, on intrigue, on cabale, on importune jusqu'à ce qu'enfin le pouvoir politique exaspéré appelle brutalement quatre hommes et un caporal, et termine ces conflits incessans en posant les scellés sur l'église.

La force brutale, voilà en effet le pouvoir nouveau qui finit par s'établir au XVIIIe siècle. Je regrette que M. Lanfrey, qui a si habilement raconté les luttes du pouvoir civil contre l'église, n'ait pas fait ressortir la marche parallèle de ces deux faits : l'élévation graduelle du despotisme, la décroissance graduelle de l'église. L'un monte à mesure que l'autre descend, et lorsque l'église est entièrement détruite, le despotisme ne rencontre plus aucun obstacle. La révolution qui se déchaînera à la fin du siècle, et qui déclarera la guerre aux tyrans, ne connaîtra d'autre moyen de gouvernement que le despotisme du comité de salut public, et ne se reposera que lorsqu'elle se sera couronnée elle-même dans la personne d'un chef d'armée. Il est donc injuste, comme on l'a fait souvent, d'attribuer aux doctrines du XVIIIe siècle les progrès du despotisme. Elles n'y ont pas nui sans doute, mais dans leur lutte contre le pouvoir sacerdotal les philosophes n'ont fait que suivre le mouvement commencé par les rois, sans imaginer qu'en attaquant l'église ils travaillaient au profit du despotisme.

Cette sécularisation universelle de l'humanité était-elle nécessaire? Oui, car les peuples étaient arrivés à cet état de positivisme et de croyance raisonnée qui rendait désormais impossible le gouvernement du clergé. La foi elle-même avait perdu sa naïveté, les doctrines françaises du XVIIe siècle le prouvent assez. Dans les livres des grands écrivains de cette époque, les doctrines catholiques touchent déjà au rationalisme. Que sont devenus, entre les mains de ces docteurs illustres, le catholicisme du moyen âge, les passions de la ligue, l'enthousiasme naïf de l'Espagne du XVIe siècle? Les considérations politiques commencent déjà à l'emporter. Avec l'église gallicane s'introduit dans le catholicisme un commencement de sécularisation; l'église devient nationale : son chef immédiat n'est plus le pape, c'est le roi. On met en pratique la théorie de la séparation des pouvoirs. Le roi Louis XIV, dévot catholique jusqu'à la persécution inclusivement, prélude sans le savoir au XVIIIe siècle. Si le clergé veut conserver un pouvoir politique, il s'expose à devenir gênant. Le rôle de protection qu'il a rempli au moyen âge est fini depuis longtemps en effet; les peuples ne sont plus timides, faibles et naïfs comme autrefois, ils sentent maintenant leur force, et sont très capables de résister aux barons féodaux, si par hasard il en reste encore. Les gouvernans n'ont plus la grossière violence des maîtres d'autrefois. Certes Condé, Louvois et Louis XIV ne sont pas précisément des types d'humanité, et le doux Turenne peut bien encore ordonner la dévastation du Palatinat; mais leurs violences ne sont plus arbitrairement capricieuses comme celles des gouvernans du moyen âge. Si la protection du clergé n'est plus nécessaire, à quoi donc se réduit son rôle? Probablement à la prédication, à l'enseignement du

dogme et de la morale chrétienne; mais s'il s'obstine à conserver un pouvoir politique, le clergé s'exposera à commettre des injustices révoltantes, car il se heurtera contre des intérêts nouveaux qui lui sont étrangers, et dont il ne peut avoir qu'une connaissance imparfaite. Je ne veux point dire par là que les principes du clergé ne fussent pas préférables aux principes du despotisme : l'important en politique n'est pas d'avoir les meilleurs principes; l'important, c'est bien plutôt d'avoir les moyens de mieux faire la besogne du jour, de pouvoir mieux gouverner que tel autre à un moment donné. L'église s'obstina cependant et eut le double malheur de blesser à la fois les peuples et les rois, les rois par ses taquineries et ses exigences, les peuples par ses persécutions.

Si cette sécularisation universelle fut nécessaire, fut-il également nécessaire qu'elle s'accomplît au moyen du despotisme? Hélas! il n'y avait pas d'autre moyen de l'accomplir. Cette sécularisation était exigée par l'état même du monde, par l'état des esprits, par les intérêts nouveaux qui se faisaient jour de tous côtés et les classes nouvelles qui s'élevaient de toutes parts. Il fallait que le pouvoir politique dominât, et il n'y avait plus en Europe qu'un pouvoir politique debout (l'Angleterre exceptée), la monarchie, que les luttes du XVIe siècle avaient démesurément grandie. Cette sécularisation dut donc se faire sous forme despotique. C'est ici que nous pouvons exprimer de nouveau l'opinion que nous avons émise, que le demi-succès de la réforme a eu des conséquences désastreuses. Si la réforme eût été universellement acceptée, cette sécularisation se serait accomplie également, puisqu'elle était inévitable, mais sous forme libérale et républicaine. La féodalité n'aurait pas été aussi rapidement détruite, il est vrai, mais en revanche la tradition n'aurait pas été brisée, car c'est un fait éminemment révolutionnaire, que cette usurpation de tous les pouvoirs par la monarchie, qui s'est accomplie dans les trois derniers siècles. Les aristocraties féodales auraient conservé leur influence, et, grâce à elles, le moyen âge se serait continué en se transformant, les classes moyennes auraient grandi en importance, et auraient fait lentement et sagement leur éducation politique, éducation qui leur a toujours fait défaut. Un abîme ne se serait pas creusé entre les diverses classes de la société, et nous n'aurions jamais connu les castes et le régime des castes. La foi chrétienne, en pénétrant dans les classes inférieures, les eût moralisées et en eût fait un peuple solide, à la fois modeste dans ses prétentions et intraitable sur ses droits. Nous aurions eu en un mot un *peuple,* et non plus ce que nous avons encore, surtout dans les pays latins, une *populace* insolente, tour à tour violente et lâche. Cette sécularisation eût été, je le sais, essentiellement oligarchique; mais l'oligarchie est et sera toujours préférable au despotisme. Les œuvres de

l'oligarchie, pour être moins gigantesques que celles du despotisme, sont plus réellement grandes, ainsi que le prouve l'exemple de Rome républicaine, de Venise et de l'Angleterre.

Après l'établissement universel du despotisme, le fait dominant au XVIIIe siècle, c'est le règne de l'athéisme; l'un était la conséquence de l'autre. Nous n'entendons pas par athéisme la simple négation d'un Dieu personnel et dont la Providence régit le monde; nous donnons à ce mot une plus grande extension : nous entendons par athéisme toute doctrine qui repose sur un fondement purement humain, qui prend sa source dans l'homme même et qui n'a que lui en vue. Nous entendons par état athée tout état où la loi politique est la loi suprême et n'est pas une conséquence de la foi nationale. Cet athéisme fut celui que prêcha le XVIIIe siècle. Ses doctrines n'eurent en vue que la terre. Elles grandirent et devaient naturellement grandir chez des peuples où l'édifice ecclésiastique avait toujours été intimement uni aux croyances religieuses, mieux encore, identifié avec elles. L'église extérieure était la religion, et la religion était l'église extérieure. Lorsque l'une déclina, l'autre déclina en même temps, et la décadence d'une institution visible, matérielle, fut le signal de la décadence de la religion. A chaque pierre qui tombait de l'édifice ecclésiastique en dissolution, une croyance se détachait de l'âme du peuple. Une fois que le prêtre n'eut plus aucun pouvoir, le peuple n'eut plus de Dieu. C'est là, dans cet athéisme plus encore que dans les violences du pouvoir laïque, que le clergé trouva sa punition. Il avait voulu être tout à la fois la loi et les prophètes; il avait identifié la religion avec lui, il avait habitué les peuples à ne pas séparer la religion de la personne du prêtre, il s'était posé comme l'intermédiaire nécessaire entre Dieu et le peuple. Lorsqu'il disparut, Dieu disparut également. Le peuple n'eut plus aucune idée morale. La réforme de la France dut donc s'accomplir tout au rebours de la réforme du XVIe siècle, par l'athéisme; mais il est curieux d'observer combien la révolution du XVIIIe siècle, qui s'attaque si violemment au catholicisme, emploie ses méthodes et ses procédés. Comme lui, elle procède volontiers par formules générales et abstraites, et ne tient aucun compte de la vie et de ses manifestations infinies. Comme lui, elle ignore ou veut ignorer la puissance de l'âme individuelle, et elle aura au besoin la prétention de pouvoir étouffer les protestations de l'individu, au nom soit du témoignage universel, soit du salut de l'état. Comme lui, elle voudrait façonner le monde entier sur un moule unique et ne tient aucun compte de ce qui la gêne et la contredit. Comme lui, elle ne voit que le côté extérieur des choses et voudrait tout transformer en institutions. Elle diffère de lui toutefois par son inhabileté absolue à trouver des expédiens ingénieux, des moyens termes et des compromis, et aussi par son

emportement, son étourderie et son irréflexion. Une telle révolution ne pouvait s'accomplir que chez un peuple qui n'avait point passé par la réforme, et elle ne pouvait s'accomplir autrement. S'il se rencontre un pays où la foi religieuse n'existe qu'à la condition de l'obéissance absolue au prêtre, et si le prêtre y disparaît ou y devient, par telle ou telle raison, odieux ou impopulaire, qu'arrivera-t-il? Ce qui est malheureusement arrivé. Tel qu'il a été, le XVIIIe siècle était inévitable du jour où le XVIe siècle échoua.

Nous ne voudrions pas qu'on se méprît sur notre pensée. Nous ne discutons pas, nous exposons; nous essayons de dire quels furent les caractères du XVIIIe siècle, et pourquoi il fut ce qu'il a été. Selon nous, il était inévitable sous sa forme athée du jour où la réforme avait échoué. Lorsque les temps furent venus où la vieille société dut périr et où la réforme sociale fut nécessaire, l'athéisme se présenta donc comme la seule arme de combat. Ce fait particulier a eu deux conséquences : grâce à cette arme terrible, la révolution française a pu opérer la destruction la plus radicale dont l'histoire fasse mention, et en même temps elle a été privée d'un élément de rénovation morale. Le XVIIIe siècle, n'ayant pas de croyances, les remplaça comme il put, par des principes légaux et des opinions. Et ici s'élève une question à laquelle M. Lanfrey n'a pas songé. Des principes abstraits, adoptés par l'intelligence, peuvent-ils remplacer des croyances vivantes, qui se mêlent à tous les actes de l'existence et sont le principe même de la vie de l'âme? En d'autres termes, est-il vrai que les croyances religieuses sont absolument nécessaires à l'homme, comme la lumière l'est à la nature? La question vaut bien la peine d'être examinée. Il y a là dans cette question un des mystères insondables de l'ordre universel : le mystère n'a pu être pénétré et l'analyse philosophique n'a pu l'atteindre, pas plus qu'elle ne peut atteindre l'élément constitutif de la vie; mais il existe. Si philosophe que soit un peuple, il y a toujours un moment où la morale purement humaine ne lui suffit pas; les faits parlent assez haut d'eux-mêmes. Il s'ensuit que faute de cet élément religieux, la révolution est condamnée pour toujours peut-être à n'avoir qu'un développement très restreint. Dès que l'homme sent s'agiter en lui ce tourment de la croyance religieuse, la révolution se voit abandonnée, et le XVIIIe siècle recule. Aussi le catholicisme, contre lequel cette révolution fut dirigée en grande partie, conserve-t-il encore son ancien empire, et se dresse-t-il en face du XVIIIe siècle comme un adversaire obstiné et patient. Les péripéties de cette lutte, de ces actions et réactions succcessives ont été nombreuses, et il serait impossible de dire quelle en sera l'issue. La France, et à sa suite les nations du midi, semblent condamnées à flotter longtemps de l'un à l'autre sans parvenir à se fixer et à se décider entre les deux. Et

dans le fait se décider est presque impossible; accepter franchement et sans restrictions le XVIIIe siècle serait une décision réellement terrible, et l'esprit se trouble à la seule pensée d'une action aussi audacieuse. On a vu ce fait se produire en France sous la révolution, et le monde a frémi d'horreur. Renoncer au XVIIIe siècle est aussi difficile, car y renoncer, c'est renoncer pour les nations du midi à toutes leurs garanties, à toute leur vie politique. C'est un nœud gordien qu'on ne peut dénouer en le coupant; il ne peut être dénoué que par la méthode ordinaire, et pour cela il faut une main patiente, qui n'ait pas de mouvemens brusques et nerveux, la main du temps.

Ainsi, et pour nous résumer sur les deux points examinés précédemment, on peut dire que le XVIIIe siècle est le bouc émissaire de l'histoire, chargé d'expier les péchés et les erreurs de l'humanité antérieure. Il porte la peine des fautes commises au XVIe et au XVIIe siècle. Il porte la peine des superstitions de nos ancêtres, de leurs préjugés, de leur trop grande timidité. Les révolutions nécessaires à l'existence de la société moderne s'y accomplissent, mais d'une manière désastreuse et au moyen des instrumens les plus funestes, le despotisme et l'athéisme. L'homme paie de sa liberté l'indépendance du pouvoir politique, et paie de sa conscience morale la destruction du pouvoir sacerdotal, si bien que le jugement hésite en présence de l'histoire de ce siècle, et qu'on peut se demander s'il n'eût peut-être pas été préférable que cette révolution ne fût pas accomplie? Certes la maladie était grave, mais le remède employé était d'une violence effroyable, et devait être une source de nouvelles maladies dont quelques-unes sont même plus hideuses que toutes celles de l'ancienne société.

Après le despotisme politique et l'athéisme, produits désastreux des antécédens historiques de l'Europe non moins que de la France, un troisième fait, exclusivement français et résultat des erreurs de la monarchie, remplit tout le XVIIIe siècle : le règne et l'agonie de l'ancien régime.

Qu'est-ce que l'ancien régime? On entend généralement sous ce nom un régime d'erreurs et d'abus, de superstition et d'arbitraire. L'ancien régime fut tel en effet. Quoi donc! n'y avait-il en France ni droit, ni justice, ni légalité, et doit-on ces bienfaits à la révolution française? Le XVIIIe siècle, comme beaucoup l'en ont félicité, a-t-il donc inventé la justice? Non, certes; mais pendant toute la durée de ce qu'on peut appeler l'ancien régime, la France ignora complétement ce qu'étaient la légalité, les garanties politiques, la tolérance, la piété éclairée, et en revanche elle eut à supporter ce qui lui a toujours paru odieux à juste titre, l'intolérance, le bigotisme, l'hypocrisie, les caprices arbitraires des rois, l'injustice sociale, les préjugés de caste. Ne vous laissez pas prendre à ce mot d'*ancien ré-*

gime, il est trompeur : l'ancien régime est de date très récente, et nous en devons l'invention à Louis XIV. Rien n'est frappant, dans l'histoire du XVIIe siècle, comme la différence radicale qui sépare les règnes de Henri IV et de Louis XIII du règne de Louis XIV, et même le commencement de ce règne de sa fin. Henri IV, Sully, Richelieu, Mazarin, sont tous des hommes profondément modernes, pénétrés des nécessités de leur temps et des besoins de leur époque, très éclairés surtout relativement au génie propre de la France et au caractère social du peuple français. Aucun ne fut certes un modèle de vertus et d'humanité, car la sécheresse était le fond de leur nature : Henri IV fut souvent égoïste et ingrat, Richelieu sec et froidement cruel, Mazarin sec et accessible aux plus vulgaires corruptions; mais cette sécheresse de cœur était amplement rachetée chez eux par l'intelligence et les lumières. Ils n'ont pas de préjugés et de superstitions, ils n'ont pas ces dédains et ces insolences de caste qui furent tant à la mode plus tard, ils sont exempts de fanatisme religieux. Henri IV eut la gloire de fonder la société moderne française, Richelieu celle de la consolider. Qu'était-ce que cette société française? C'était un régime singulièrement humain et tolérant, un régime de conciliation et de compromis. La conduite de la France au XVIe siècle avait été très caractéristique de l'esprit national, singulièrement attaché à la tradition et en même temps plein de goût pour les innovations. La France était restée attachée à l'église catholique, et loin de repousser la réforme, comme la logique aurait semblé le lui commander, elle l'avait aidée en plus d'un sens. Les deux religions, ainsi mises en présence, se livrèrent une guerre acharnée qui semblait ne devoir finir que par l'extermination de l'une des deux; mais la France, malgré ses souffrances, ne désirait la mort d'aucune. La majorité désirait garder sa religion et laisser la sienne à la minorité. Le sentiment qui dominait surtout dans le public, c'était la haine du fanatisme religieux, de quelque côté qu'il vînt, et le souvenir amer du rôle que des pouvoirs étrangers avaient joué dans nos guerres intestines. Ce qu'on voulait, c'est qu'il n'y eût plus de ligue possible, plus d'intrigues d'un Sixte-Quint, et qu'à l'avenir on se prémunît contre Rome et contre l'odieuse Espagne, qui fut alors un moment pour la France ce que l'Angleterre avait été auparavant, ce qu'elle devait être plus tard. La France demandait à rester catholique, mais indépendante et libre; en d'autres termes, elle voulait les conséquences politiques de la réforme sans en accepter les principes religieux. Ce fut Henri IV qui se chargea d'établir ce semi-protestantisme, singulièrement en harmonie avec le caractère français, qui a survécu à toutes nos vicissitudes politiques, et qui, un moment éclipsé, reparut lorsque la révolution française eut modéré ses ardeurs athées et ses persécutions. Alors ce fut le catholicisme qui, à son tour, eut besoin d'être toléré, et il eut à subir son

édit de Nantes, qui est connu dans l'histoire sous le nom de concordat.

Ce régime, si véritablement français, vécut un peu moins d'un siècle, succomba sous Louis XIV, et fut remplacé par cette chose honteuse connue sous le nom d'ancien régime. Peu de règnes ont été plus funestes peut-être à la France que celui du grand roi. C'est Louis XIV le premier qui, par ses guerres injustes, a donné à l'Europe cette bizarre croyance dans laquelle beaucoup de gens persistent encore, que la France n'a eu d'autre but que l'asservissement des peuples. Louis XIV, ainsi que nous l'avons dit, trouva une France moderne fondée par Henri IV, consolidée par Richelieu, composée d'un peuple intelligent, industrieux, docile, zélé partisan de la monarchie, d'un clergé pieux, modéré, plein de science et de lumières, d'une noblesse brave, vaillante et polie qui avait cessé d'être oppressive et avait accepté définitivement l'autorité royale. Il laissa une France surannée, remplie d'abus de toute sorte, composée d'un peuple las, fatigué, hébété, déjà anarchiste et ennemi de la monarchie, d'un clergé intrigant, intolérant, mondain, d'une noblesse pleine de préjugés de caste, insolente et abâtardie. L'esprit du roi avait tout perverti. Il avait rendu la monarchie impopulaire en France et brisé l'ancien système de transactions inauguré par Henri IV. Il avait voulu créer une France sur le modèle de son caractère, au lieu de plier son caractère à l'esprit de la France. Il avait commis deux fautes. En plaçant le roi au-dessus des lois et des règles les plus simples de la morale, en en faisant une sorte de divinité qui ne se gouverne pas selon les lois des mortels, en ennoblissant l'adultère et en donnant le rang de princes à des enfans fruits d'illégitimes amours, il avait rendu la monarchie immorale comme le dieu indien pour lequel n'existent ni crimes, ni vertus, ni bien, ni mal. Par l'injuste et inutile révocation de l'édit de Nantes, il avait brisé la tradition française et anéanti l'œuvre de ses prédécesseurs. Par ses guerres continuelles et sa fureur de conquêtes, il avait répandu cette idée fausse, puérile, anti-chrétienne, qui a fait tant de mal à la France, que la gloire était le but de la vie des peuples. Bref, il laissa après lui un amas de corruptions, de superstitions, de préjugés, d'erreurs, d'injustices, qui aurait perdu la France, si la France n'avait pas protesté.

C'est l'histoire de ce bizarre régime et en même temps de la protestation de l'esprit français contre lui, qui remplit tout le XVIIIe siècle. Les protestations de l'esprit humain sont quelquefois étranges, celle du XVIIIe siècle le fut beaucoup. On protesta d'abord par la licence et le débordement des mœurs. Il a été souvent parlé de la réaction dirigée sous la régence contre le système de Louis XIV; mais en réalité cette réaction, loin de guérir le mal, ne servit qu'à l'ag-

graver. Elle ne servit qu'à favoriser l'ancien régime; elle ajouta des insolences nouvelles aux insolences anciennes, des préjugés nouveaux aux préjugés anciens. La noblesse devint de plus en plus impertinente, le clergé de plus en plus intrigant, le peuple de plus en plus mécontent. Une protestation fort différente de celle de la régence était donc nécessaire : elle s'accomplit. Les hommes qui firent cette protestation n'étaient point des saints et des héros; ils ne vinrent pas comme Luther déchirer la bulle du pape et déclarer en termes passionnés et violens que le règne du mensonge devait enfin cesser : non, c'étaient des hommes de beaucoup d'esprit, et d'un esprit tout mondain, qui vinrent insinuer ironiquement que les choses n'allaient pas très bien et qu'elles pourraient aller mieux, que les gouvernés n'étaient pas absolument obligés de supporter éternellement les folies des gouvernans, que les sujets n'existaient pas pour être les bêtes de somme de quelques mauvais plaisans titrés et mitrés. La protestation se fit d'abord d'une façon assez douce, sous forme d'allusion et d'allégorie, de tragédie et de roman. *Œdipe* et les *Lettres persanes* sont les œuvres qui peut-être caractérisent le mieux cette première période du XVIIIe siècle.

Cependant les années passèrent. Un homme, complète incarnation de l'ancien régime, corrompu jusqu'à sa dernière fibre, lâche, libertin et par momens bigot, indifférent au sort de ses sujets et en même temps intolérant par boutades, s'assit sur le trône. Avec ce roi, le plus misérable des souverains qui ait jamais régné, et certainement un des hommes les plus méprisables qui aient jamais vécu, le joug du gouvernement devint insupportable. La France fut de plus en plus mal administrée. La négligence, la paresse, l'injustice et l'arbitraire furent à l'ordre du jour. La royauté française aux expédiens n'échappa à la banqueroute qu'en dupant ses sujets. Grâces à l'absence d'une surveillance supérieure, les mauvaises mœurs régnèrent avec toute la férocité dont elles sont susceptibles. Le dernier des commis du ministère se trouva investi de la puissance de renvoyer à la Bastille par une lettre de cachet son créancier, son ennemi ou le mari gênant qu'il trompait. Cependant il restait encore à cette France si mal gouvernée la gloire militaire et le prestige de ses armes; mais ce prestige n'exista pas longtemps, Fontenoy ne fut qu'une exception brillante. Partout la France est vaincue, et partout le gouvernement abandonne ses défenseurs. Dupleix délaissé revient en France sans pouvoir obtenir une audience du roi; Montcalm se défend héroïquement dans les bois du Canada sans que le roi daigne lui envoyer des secours, et les champs de bataille de l'Allemagne sont témoins des revers et pour la première fois de la honte de la France. La nation française décline de plus en plus, à la grande joie des gouvernemens et des peuples que Louis XIV avait humiliés.

Walpole et après lui le premier Pitt se frottent les mains de satisfaction; Frédéric prodigue le sarcasme et l'outrage au lâche souverain qui régit de nom la France et à la courtisane intrigante qui règne à sa place. A mesure que marche cette longue décadence, la protestation de la France devient de plus en plus violente. On peut suivre pour ainsi dire d'année en année, chez les écrivains de cette époque, les progrès du mécontentement public, simple mécontentement d'abord, mais qui devient successivement de la colère, de la fureur, du délire, de la démence, et qui enfin, dans une dernière transformation, se métamorphose en une soif de carnage inextinguible et en un implacable esprit de vengeance. Dès l'année 1750, cette protestation a pris un caractère définitivement tranché, et, chose remarquable, la situation est tellement irritante, qu'elle communique alors aux écrivains ces haines passionnées et ces ardeurs qui ne semblaient pas devoir appartenir et qui n'appartenaient pas en effet à leur nature mondaine. Guerre à mort à tout ce qui existe, tel est le cri poussé par Voltaire, répété par les encyclopédistes, et auquel répondent les milliers d'échos de l'opinion publique. Guerre à mort à tout ce qui existe, et en attendant ce qui existe devient de plus en plus détestable. A Mme de Pompadour a succédé Mme Dubarry; la demeure des rois de France devient un lieu de prostitution, et ainsi vont les choses jusqu'à ce qu'enfin elles aboutissent, selon la pittoresque expression du marquis de Mirabeau, à une culbute générale, et que l'ancien régime reçoive son châtiment.

M. Lanfrey a très judicieusement commencé le tableau brillant qu'il a tracé du XVIIIe siècle par la révocation de l'édit de Nantes. C'est bien à cette date en effet que commence ce système misérable qui faillit ruiner la France, et en même temps cette toute-puissante réaction qui alla toujours en grossissant jusqu'à la tempête de 89. Seulement il est regrettable que le jeune écrivain n'ait pas retracé la marche parallèle de ce régime, qui devient de plus en plus détestable, et de cette réaction, qui devient de plus en plus formidable. Le XVIIIe siècle, ainsi compris, se justifie de lui-même. Les faits parlent pour l'historien. Le XVIIIe siècle fut comparable à l'effort désespéré d'un homme qui se noie. La France sentit qu'elle allait sombrer, et cela par la faute de ses gouvernans. Tous les pouvoirs, civil, religieux, judiciaire, lui étaient suspects; elle ne pouvait espérer la justice de ses parlemens, l'héroïsme de son roi, la charité de son clergé. Tous lui apparaissaient comme autant d'emblèmes de lâcheté, de mensonge et de trahison. Si elle voulait ne pas mourir, il lui fallait donc se sauver elle-même. Dans sa détresse, elle écouta avec ardeur et espoir les voix qui lui parlèrent de régénération et de gloire future. Et voilà pourquoi les philosophes furent si puissans. Abandonnée par la monarchie du droit divin et par le clergé repré-

sentant de la parole divine, la France crut pouvoir se passer de Dieu, et on pourrait résumer d'un mot terrible l'opinion qui fut pendant toute la seconde moitié du siècle celle de la majorité des Français. — Eh bien! si Dieu nous abandonne, que le diable vienne alors à notre secours, et qu'il nous sauve, puisque Dieu ne le peut pas ou ne le veut pas. — Voilà pourquoi l'athéisme eut tant de vogue; il se présentait naturellement comme la contre-partie, la contradiction et l'arme de destruction d'une monarchie et d'un clergé avilis et détestés.

Un mot maintenant sur les deux écrivains qui nous ont offert l'occasion d'exposer les quelques pensées qui précèdent. M. Lanfrey est jeune, ardent, intelligent, doué d'un incontestable talent; mais avant tout félicitons-le d'avoir aussi bien choisi son sujet et son heure. Il a eu la main heureuse, car il est douteux qu'il eût obtenu un tel succès, eût-il employé plus de talent encore qu'il n'en a mis dans son livre à raconter un autre épisode de l'histoire. Les controverses récentes ont puissamment aidé à son succès. Son livre est aussi très curieux comme signe des tendances de la génération qui surgit. Il y a quelques années à peine, aucun jeune homme n'eût osé écrire ce livre. Faire une apologie de Voltaire, fi donc! il fallait laisser cela aux bourgeois, aux vétérans du libéralisme. Passe encore pour Rousseau, personnage intéressant et romanesque; passe encore pour Diderot, brillant faiseur de paradoxes et *fantaisiste* de premier ordre, pour M. de Robespierre, le vertueux excentrique, pour Babeuf et Anacharsis Clootz! Mais Montesquieu, Locke, Voltaire, d'Alembert, Buffon, Mirabeau, la constituante, toute la partie à peu près raisonnable du XVIIIe siècle, comme on en faisait bon marché, comme on soufletait bien leur gloire, avec quel entrain on traînait leurs cadavres dans l'égout pour élever à leur place, celui-ci la statue de Marat et celui-là la statue de Fréron! Quelques années à peine nous séparent de cette époque; comme les jeunes gens sont devenus raisonnables et rangés! Naguère, quand un jeune homme prenait la plume, c'était pour écrire quelque apologie des temps féodaux qui aurait fait ouvrir les yeux à M. de Montlosier lui-même, quelque apologie du comité de salut public qui aurait étonné le chevalier de Saint-Just, quelque traité fouriériste sur l'organisation du travail ou la solidarité humaine. On s'affublait de costumes étranges, on était catholique démocrate, communiste, socialiste, que sais-je encore? et maintenant que ces folies sont passées, qu'elles n'offrent plus aucun danger, nous dirons qu'après tout il y avait en elles quelque chose de l'inquiétude du siècle et de ses espérances vers un avenir meilleur. Ce n'est pas M. Lanfrey qui est inquiet et tourmenté; il parle d'un ton tranché, rien ne l'intimide, rien ne l'arrête : il a le calme de la croyance absolue. De la première à la dernière page de son

livre, il ne trahit aucune émotion pour ce qui va périr, aucun regret de ce qui s'en va. Ses aspirations non plus ne sont ni très nombreuses, ni très élevées. Ce qu'il demande, c'est le présent légèrement modifié. Une concession du pouvoir accomplirait tous ses vœux : que l'état abandonne le patronage impartial qu'il exerce sur les cultes, et M. Lanfrey sera satisfait. Il y a quelques années, on était moins sensé, moins calme et plus exigeant. Et toi aussi, tu pars donc à ton tour, noble inquiétude, dernière vertu d'un temps qui n'en avait plus d'autres!

Le talent que M. Lanfrey a déployé dans ce livre est surtout un talent narratif. Son récit est vif, coloré, spirituel. Son exposé des causes de la révocation de l'édit de Nantes est ingénieux, bien présenté, et ne manque pas de nouveauté. L'histoire de Pombal et celle de l'abolition de l'ordre de Jésus par Ganganelli se lisent avec cette sorte de curiosité ardente qui tient l'esprit suspendu à la parole imprimée comme l'oreille de l'auditeur à la voix du tribun ou du comédien. Toutes les fois que M. Lanfrey raconte les faits, il s'acquitte parfaitement de sa tâche; mais lorsqu'il s'agit des idées, il est moins heureux. Ses jugemens sont souvent d'une excessive témérité; M. Lanfrey aime à trancher et il tranche *à outrance*, ce qui n'empêche pas ses appréciations d'être parfois d'une justesse contestable. Nous avons sous ce rapport quelques chicanes à lui faire. Ainsi, dès la première page, on rencontre cet axiome : « La civilisation, cette fille du XVIIIe siècle. » Vraiment, rien n'existait donc avant le XVIIIe siècle, et les six mille ans qu'a vécus l'humanité n'ont existé que pour annoncer l'arrivée de nos remarquables personnes. Il faudrait cependant s'entendre sur ce mot de civilisation. Pris dans un sens abstrait, il ne signifie rien, car ce mot n'exprime pas une entité métaphysique existant par elle-même : il exprime l'idée d'un ensemble de faits positifs, réels, existant à un moment donné du temps, sur un point donné de l'espace. La *civilisation* n'a jamais existé; il y a eu des civilisations particulières chez différens peuples, et qui n'ont pas attendu pour fleurir l'arrivée du XVIIIe siècle. Il y a eu une civilisation grecque, très complète et très parfaite en elle-même; une civilisation romaine, qui n'a jamais été dépassée dans la politique et dans la guerre; une civilisation catholique européenne, qui a donné à notre continent une unité de sentimens et d'idées que les différences de races n'ont pu vaincre et que les divisions du XVIe siècle n'ont pu effacer; une civilisation protestante, qui a présenté le spectacle de ce que peuvent accomplir l'activité et le travail de l'homme; une civilisation italienne, qui n'a jamais été surpassée dans les arts; une civilisation française, qui a offert le type le plus parfait des vertus mondaines et sociales. Tout cela n'est-il donc rien? Si par civilisation M. Lanfrey entend cette croyance athée qui considère la société comme n'ayant

qu'un but d'utilité et n'existant qu'en vue de satisfaire aux besoins de l'homme, il a raison : cette manière de comprendre la civilisation appartient au XVIIIe siècle.

Les jugemens de M. Lanfrey, lorsqu'ils ne roulent plus sur un ensemble considérable de faits, lorsqu'ils portent soit sur des idées pures, soit sur des individus, sont extrêmement controversables, et, sans frapper à faux, frappent souvent à côté de la vérité. Ainsi il professe pour Pascal une admiration qui, pour le dire en passant, est assez surprenante chez un enthousiaste du XVIIIe siècle, et il raille M. Sainte-Beuve, qui a osé dire qu'une seule chose manquait à Pascal, la grâce. Les railleries de M. Lanfrey ne sont pas heureuses : la grâce en effet, ou, si M. Lanfrey le préfère, ce que l'universalité des hommes entend par ce mot manque absolument à Pascal. Dans la même page, l'auteur prend à partie M. Cousin, parce que ce dernier a cru devoir attribuer quelque mérite à la prose de Descartes. Ici encore, nous sommes obligé de donner raison à M. Cousin. La période de Descartes n'est ni lourde ni diffuse, comme l'en accuse M. Lanfrey; le style de Descartes est sec, sans éclat, sans bonheur d'expression, mais il est singulièrement net et clair. Nous croyons qu'il est impossible de trouver un modèle plus achevé de *prose métaphysique* que le *Discours sur la Méthode*. Dans les dernières pages de son livre, après avoir adressé à la philosophie allemande le reproche banal d'obscurité que lui adressent tous les badauds, pour lesquels certainement elle ne fut jamais faite, il conseille aux philosophes allemands de se souvenir de Luther, « un vrai génie qui embrasa le monde! Éloquent, inspiré, héritier du génie mâle, clair et précis de la *race latine,* il ne connaissait ni l'objectif ni le subjectif. » Ce jugement est d'une remarquable nouveauté. Qu'a donc de commun le génie de Luther avec le génie latin? Jusqu'à présent Luther a été considéré comme la plus pure et la plus naïve incarnation du génie germanique. S'il est un homme chez lequel l'instinct de race ait été fort, c'est bien Luther, et cet instinct est chez lui si puissant qu'il lui a tenu lieu de génie. Par la tête, par le cœur, par les idées, par les vertus et par les vices, Luther est un pur Allemand.

Nous bornerons là nos chicanes, car nous voulons être juste envers M. Lanfrey, d'autant plus juste que, pour exprimer franchement notre pensée, l'esprit de son livre ne nous plaît point. D'un bout à l'autre, il y règne un athéisme modéré qui glace l'esprit : nous entendons par athéisme toute doctrine qui considère la société comme ayant sa fin en elle-même et n'existant pas en vue d'une fin divine, et, si nous savons lire, nous croyons avoir compris que telle est l'opinion de M. Lanfrey. On rencontre des pages brillantes, presque jamais une pensée d'une réelle élévation. Quand il est élo-

quent, il l'est d'une manière ingénieuse, jamais naïvement et avec essor. En revanche, l'auteur connaît son XVIIIe siècle jusque dans ses infiniment petits; son livre abonde en faits et en anecdotes curieuses, et il y a telles pages, celles sur Bayle, par exemple, qui sont dignes de tout éloge, tant pour l'expression que pour la pensée. Le jeune écrivain a voulu retirer la mémoire de Bayle de l'oubli où elle languit, et il l'a fait très heureusement. Bien des pages ont été écrites sur ce grand citoyen, mais nous ne croyons pas que personne ait payé à cette vénérable mémoire le tribut de reconnaissance qui lui est dû avec autant de délicatesse que le jeune écrivain. Ces trois ou quatre pages sur Bayle brillent précisément par les qualités qui font défaut à M. Lanfrey, une douce sympathie les éclaire, elles sont émues et presque tendres. Puisque M. Lanfrey a si bien compris Bayle, que ne lui emprunte-t-il quelques-unes de ses vertus, la modération par exemple, l'art de comprendre au moyen de l'intelligence les doctrines que notre cœur repousse, et le calme dans la discussion?

Quant à M. Nicolardot, nous demandons à ne pas lui rendre justice. Être catholique est certainement fort respectable, mais ce n'est pas une raison suffisante pour écrire sur le XVIIIe siècle des livres qui ressemblent à ces inepties révolutionnaires intitulées : *Crimes des papes* ou *Crimes des rois et reines de France,* avec lesquelles on a si longtemps entretenu le fanatisme athée de la populace. Ce livre a été écrit dans l'intention de prouver une assertion assez ingénieuse : c'est que Voltaire, et à sa suite les philosophes, les écrivains, les grands seigneurs et les souverains de l'Europe, étaient des fripons et des débauchés. Le XVIIIe siècle est en effet, dans notre opinion, le siècle le plus corrompu qui ait existé dans les temps modernes, parce qu'il est celui où la corruption a été le plus généralement répandue, et cela sans aucun contraste de grandes vertus ou de grands caractères. Les hommes des deux siècles précédens n'étaient pas toujours d'une perfection angélique; mais à côté de leurs vices ils avaient des vertus étonnantes, et des existences d'une pureté accomplie s'écoulaient au milieu d'un débordement hideux de passions sanglantes et fangeuses. Le XVIIIe siècle n'offre pas un tel spectacle. Le vice y est plus poli, plus humain que dans les périodes précédentes, mais il est plus général, et il n'est racheté par aucune vertu. Voilà ce que devait dire et ce que ne dit pas M. Nicolardot. Une fois cela dit, on peut opposer facilement un nom du XVIIe siècle, par exemple, à chacun des noms que flétrit M. Nicolardot. Il a trouvé plaisant de parler de *postdamie* à propos de Frédéric; mais sait-il bien de quoi au XVIIe siècle on accusait le grand Condé, et le prince de Conti, et Monsieur, et Vendôme, et le maréchal de Villars lui-

même? Le XVIIIe siècle n'a certainement pas contenu un cynique plus scandaleux que Bussy Rabutin, un roué plus impertinent que Lauzun, un prélat plus esprit fort et plus libertin que le cardinal de Retz. M. Nicolardot parle d'escroqueries, de dettes, de lettres de change non payées; n'a-t-il donc jamais lu les mémoires du chevalier de Grammont, et ignore-t-il que les plus grands seigneurs n'avaient point honte de tricher au jeu? Les trois derniers siècles se valent en infamies, à prendre les choses à un certain point de vue; mais le XVIIIe siècle n'a pas pour racheter ses vices ce que possèdent le XVIe et le XVIIe siècle, de grands caractères et de grandes vertus.

Voltaire est-il un fripon? M. Nicolardot le prétend, mais ne le prouve point. Nous n'avons trouvé dans ce livre que les vieilles histoires que nous connaissions depuis longtemps, l'anecdote du couteau de chasse racontée par Marmontel par exemple et les démêlés avec le président de Brosses. Nous citons ces deux faits parce qu'ils peuvent être pris comme mesure exacte des reproches qu'on peut adresser à Voltaire. Toutes les anecdotes ramassées par M. Nicolardot sont, ou comme l'affaire du couteau de chasse, des bizarreries d'homme d'esprit, ou comme l'affaire avec le président de Brosses, des petitesses et des vilenies d'homme nerveux. Quant aux lésineries fréquentes de Voltaire, elles s'expliquent très bien par la fatigue qu'éprouvent les gens même les plus généreux : il arrive un moment où ils sont las de donner et où ils lésinent sur des sommes insignifiantes. Voltaire réclamait quelquefois par voie légale le paiement de ses rentes : mais c'était son droit; M. Nicolardot ne le contestera pas, et d'ailleurs, dans la plupart des cas, il n'a recouru aux voies légales qu'après avoir patienté longtemps. Nous cherchons vainement dans tout cela où sont les friponneries de Voltaire. A bout de ressources, M. Nicolardot reproche à Voltaire de n'avoir jamais rien dépensé pour ses maîtresses. Nous ne comprenons pas ce reproche : il eût été bien plus ingénieux de l'accuser de leur avoir volé des diamans, et cette accusation eût été bien plus en harmonie avec l'idée du livre.

En voilà assez sur ce sujet si vaste et si difficile. Nous n'avons pas la prétention d'épuiser en quelques pages les réflexions que suggère une histoire qui est la nôtre et celle du monde contemporain; nous avons voulu seulement dire quelle était, à notre avis, la véritable origine du XVIIIe siècle, pourquoi il a été athée et destructeur, et quelle situation anormale il a créée. Ceux qui nous supposeraient l'intention d'avoir voulu préconiser la réforme et nous montrer hostile envers le catholicisme se tromperaient d'une étrange façon. Le rêve d'une France protestante ne peut entrer aujourd'hui que dans l'étroit cerveau d'un sectaire; la France nous semble donc condamnée à vivre longtemps entre ces deux puissances ennemies, le XVIIIe siècle

et le catholicisme. Est-il impossible cependant de sortir de cette impasse, et tout espoir est-il perdu? Entre le XVIIIe siècle et le catholicisme il n'y a pas de réconciliation possible, et toute idée d'un arbitrage et d'une médiation est vaine et puérile; mais n'y a-t-il malgré cela rien à faire? Devons-nous laisser au temps tout seul le soin de dénouer cette crise? Que ces deux grandes puissances continuent leur débat, et nous tous, en suivant d'un œil calme et en spectateurs désintéressés les vicissitudes de cette lutte, disons honnêtement ce que nous avons à dire. A la fin peut-être un nouvel élément inattendu surgira-t-il qui mettra fin à ces disputes. Et dès à présent, sans prendre parti, sans écrire de pamphlets, de notre coin solitaire nous pouvons recommander à notre siècle bien des vérités importantes qu'il ne connaît plus, et qui serviraient, si elles étaient retrouvées, à hâter l'heure de la paix. Ne pouvons-nous donc pas, par exemple, rappeler à nos contemporains, qui ne le savent plus, que ce monde merveilleux dans lequel nous vivons n'est pas un assemblage de forces matérielles créées seulement pour les besoins de l'homme, mais qu'il repose sur une idée divine, et qu'il est destiné à être le théâtre d'un drame providentiel et divin, — que l'homme a été destiné par conséquent à poursuivre un but divin, le triomphe absolu du bien et de la vérité? Ce point de départ une fois adopté, le XVIIIe siècle tombe en ruines; car si l'homme a une mission divine, il n'a plus sa fin en lui-même, et la société n'existe plus en vue de l'homme : elle existe en vue de sa mission et pour la gloire du Dieu éternel qui la lui donna dès les premiers jours du monde. L'élément théocratique et divin, fondement nécessaire des sociétés, aujourd'hui méconnu et remplacé par cette idée athée, — que l'homme n'a d'autre but que lui-même, et que la société n'a d'autre but que l'homme, — reparaît donc, mais sous sa forme pure, non enveloppé dans les langes d'une église exclusive et restreinte, quelque large et tolérante qu'elle soit. Le jour où cette idée sera devenue une croyance, la lutte entre le XVIIIe siècle et l'église sera bien près d'être finie. Pour le moment, nous sommes riches et puissans; nous avons des manufactures, des chemins de fer et des capitaux immenses : il ne nous manque qu'une chose qui était abondante autrefois avant les chemins de fer et les manufactures, le sentiment du divin. Réveillez donc ce sentiment, vous tous qui avez une voix pour parler; réveillez-le honnêtement, impartialement, sans esprit de sectaire. Là est maintenant, j'en ai la ferme conviction, l'unique route à suivre, l'unique méthode à employer, l'unique but à poursuivre, digne d'un esprit élevé, libre de préjugés, religieux enfin, dans le sens naturel du mot. Là est aussi l'unique moyen de sortir de l'impasse dans laquelle le XVIIIe siècle nous a jetés.

ÉMILE MONTÉGUT.

PEINTRES

ET

SCULPTEURS MODERNES

DE LA FRANCE.

DAVID ET L'ÉCOLE FRANÇAISE.

Louis David, son École et son Temps, par M. Delécluze.

Un des symptômes qui révèlent le mieux l'état présent de notre école de peinture et le mouvement accompli dans l'opinion est le crédit à peu près égal que nous accordons à tous les talens, à tous les systèmes, quels que soient leur origine et leur drapeau. Certains noms que l'on ne prononçait autrefois qu'avec passion, certains principes qui soulevèrent tant de querelles de plume et de parole, nous laissent assez calmes aujourd'hui. Personne ne songe plus, en face d'un tableau, à prendre fait et cause pour des rivalités d'école; en un mot, nous nous arrangeons de tout sans nous enthousiasmer précisément pour rien. Peut-être y a-t-il au fond de notre justice autant de lassitude et de scepticisme que d'impartialité réelle; peut-être faudrait-il attribuer aux fautes et aux déceptions de tous les partis cette sorte d'accommodement et de bienveillance réciproque. Quoi qu'il en soit, le résultat a cela de bon, qu'il est permis maintenant de juger sans préventions de secte non-seulement les produits de l'art contemporain, mais aussi les œuvres appartenant au passé. Il y a vingt ans environ, au plus fort de la lutte, on s'attaquait à tels maîtres anciens comme à des ennemis présens. Rubens pour les uns,

Léonard ou Poussin pour les autres, perpétuaient des erreurs dont il fallait avoir raison. S'agissait-il de maîtres plus près de nous, on y mettait moins de façons encore : David, par exemple, et ses élèves se voyaient punis de l'excès de leur gloire par un excès de dédain tout aussi regrettable. L'équilibre s'est rétabli depuis lors entre ces alternatives d'engouement et de mépris. Chacun a fini par comprendre que si l'école de David n'a pas tout l'éclat qu'on lui avait prêté, elle représente au moins une phase très honorable dans l'histoire de la peinture française.

C'est au moment où l'opinion tend à se fixer sur cette école, qu'il convenait de nous raconter la vie d'artistes tour à tour exaltés et dépréciés hors de mesure, mais qui, toutes choses remises en place, gardent une importance durable. Un écrivain qui les a vus de près, M. Delécluze, vient de se faire leur Vasari, et certes personne plus que lui ne devait se croire autorisé à prendre un pareil rôle. Ce rôle cependant était-il bien le seul qui convînt ici, et, tout en laissant une large part aux détails anecdotiques, fallait-il restreindre à ce point la part des aperçus personnels et des jugemens? Il semble qu'en recueillant ses souvenirs sur *Louis David et son école,* M. Delécluze ait voulu faire acte de biographe plus encore que d'historien. Si intéressans que soient les renseignemens produits, si nouveaux que puissent paraître certains faits, le tout ne suffit pas pour nous édifier pleinement sur les questions qu'il s'agissait de résoudre, et ce livre, écrit par l'auteur en vue de réhabiliter son maître et ses anciens condisciples, semble laisser à ceux qui le lisent le soin de poursuivre la tâche, on dirait presque la vengeance commencée. La réserve de M. Delécluze sera pour nous un encouragement et une excuse, si nous abordons à notre tour un sujet qu'il s'est abstenu d'envisager sous toutes ses faces, mais dont il a mis en relief quelques côtés avec une autorité sans réplique.

L'école de David a un incontestable mérite d'intention : elle aspire à exprimer des idées graves sous une forme sévèrement châtiée. Ses prédilections naturelles ou acquises sont pour la grandeur épique, la rigoureuse précision du style; la tradition d'art qu'elle entend continuer est la tradition antique, — en d'autres termes le culte de la vérité dans son acception la plus noble. Trop souvent, il est vrai, chez les élèves de David, — sans excepter même les plus éminens, — la recherche de la correction aboutit à la froideur, la retenue dégénère en simplicité apprêtée, et l'on a le droit de dire que dans l'art compris et pratiqué ainsi il y a quelque chose qui sent trop la convention et la rhétorique; mais il convient aussi d'ajouter que ces talens un peu gourmés se recommandent au moins par un fonds de dignité vraie et de savoir sérieux. En face de ces œuvres où rien n'est

abandonné aux hasards de l'exécution, où tout atteste la réflexion et les calculs, la pensée a conscience d'elle-même. Bien des tableaux ont une éloquence plus entraînante : il n'en est guère dont le sens soit moins douteux, ni l'action sur le raisonnement plus directe. Faut-il conclure de là que les disciples de David, et David lui-même, doivent être comptés parmi les plus grands maîtres de l'école française? A Dieu ne plaise que nous exhaussions à ce niveau le peintre des *Sabines* ou le peintre d'une *Scène de Déluge*, et que nous confondions la majestueuse sérénité de Poussin, le sentiment exquis de Lesueur, avec les efforts de volonté accomplis par les peintres modernes! Nous avons voulu au contraire, en indiquant le caractère général de l'école, faire pressentir d'abord ce qu'elle a d'insuffisant, eu égard à certaines conditions de l'art. Voyons maintenant ce que fut le maître lui-même, et quelle opportunité pouvait avoir la réforme qu'il entreprit. La portée véritable de son œuvre et de son rôle sera ainsi plus facile à saisir.

I.

Si l'on compare l'époque où allaient paraître les premiers tableaux de David à l'époque qu'avaient illustrée les peintres du XVIIe siècle, la décadence de la peinture française est un fait qui frappe tous les yeux. De l'esprit, mais nulle conscience, un goût sans élévation, sinon sans finesse, une facilité impertinente et une grâce toute futile, voilà ce que nous montrent à première vue les tableaux de Boucher et de ses émules, caquetages de pinceau, pour ainsi dire, beaucoup trop remis en honneur depuis quelques années, et qui au fond ne méritent ni plus ni moins d'estime que les impromptus galans et les petits vers du temps. L'école cependant ne se résumait pas tout entière dans cette phalange d'artistes qui décoraient d'une main si leste les éventails et les boudoirs. Sans parler de Joseph Vernet, de Chardin, et de quelques autres paysagistes ou peintres de genre plus honorablement inspirés, on trouverait bien des talens véritables parmi les peintres d'histoire et surtout parmi les peintres de portrait. Il y a donc exagération dans l'opinion, si souvent émise par les admirateurs de David, sur l'état de la peinture en France vers la fin du XVIIIe siècle. L'art n'était pas tombé dans la barbarie, comme on l'a dit pour rehausser d'autant la gloire du réformateur. Les doctrines étaient corrompues, cela est évident; mais l'habileté ne faisait certes pas défaut à une école où figuraient, entre autres gens de mérite, Doyen, Greuze, Duplessis et le statuaire Houdon.

David d'ailleurs ne puisa pas l'idée d'une régénération de l'art dans ses seules convictions, loin de toute direction et de toute in-

fluence extérieure. La voie nouvelle qu'il parcourut avait été frayée déjà par quelques précurseurs dont il ne faut pas vanter bien haut l'audace, mais auxquels on ne saurait refuser une sorte de courage, ou, en tout cas, de bonne volonté. On sait la résistance de Vien aux routines académiques et les velléités archéologiques rapportées d'Italie par les peintres qui avaient approché Mengs, Hamilton ou Winckelmann. Avant d'avoir obtenu le prix, David devait déjà subir, bien que de seconde main, l'influence des savans et des antiquaires établis à Rome. Une fois en contact direct avec eux, il acheva de se convertir à leur foi, et travailla résolûment à la propager par ses œuvres. Enfin, comme le dit M. Delécluze avec autant d'impartialité que de justesse, « l'artiste a obéi à un grand mouvement intellectuel, mais il ne l'a pas imprimé. »

Rien de plus facile, au surplus, que d'apprécier d'un coup d'œil le milieu où se produisit David et de mesurer la distance qui le sépare à ses débuts des peintres contemporains (1). Deux estampes gravées par Martini, et qui reproduisent l'une l'exposition des tableaux au salon de 1785, l'autre l'exposition de 1787, nous montrent *les Horaces* et la *Mort de Socrate* entourés ou en regard de bon nombre d'Hectors et de Coriolans, preuve évidente d'un goût assez général déjà pour les sujets antiques et de cette réaction contre la fantaisie que David, il faut le répéter, encouragea plus énergiquement que personne, mais dont il ne fut pas le premier à donner le signal. N'importe, le coup décisif était porté. A partir du moment où parurent *les Horaces*, il n'y eut plus ni parmi les jeunes peintres, ni dans le public personne qui hésitât à abandonner la cause d'une école surannée pour se jeter dans le parti de la réforme et du progrès. A la cour même, David ne rencontra que des protecteurs empressés, des complices pour ainsi dire, et la révolution qui allait éclater dans d'autres sphères se confondant déjà avec la révolution de l'art, le peintre des *Horaces* reçut au nom du roi l'ordre de peindre *Brutus rentrant dans ses foyers après avoir condamné ses fils.* Le choix d'un pareil sujet à cette date (1789) était à la fois un hommage au talent personnel de l'artiste et une concession politique : concession bien vaine, on le sait de reste, et qui, comme tant d'autres sacrifices à l'opinion, ne pouvait plus être déjà qu'un aveu officiel de faiblesse. Le comte d'Artois du moins n'eut pas à se reprocher de

(1) Il faut entendre par ce mot « débuts » les premières œuvres du peintre admises aux expositions du Louvre. On se rappelle que les académiciens seuls avaient le droit d'exposer leurs tableaux au salon, et David ne fut reçu membre de l'Académie royale de peinture qu'en 1783. Avant cette époque toutefois, il avait peint le *Bélisaire, Andromaque pleurant la mort d'Hector*, qu'il présenta comme morceau de réception, et, dès 1779, son *Saint Roch*, aujourd'hui à Marseille.

s'être compromis dans des avances à ce point significatives. Lui aussi il avait commandé un tableau à David, et cela à la veille de la prise de la Bastille; mais le sujet de ce tableau était tout uniment *les Amours de Pâris et d'Hélène.*

David n'eût-il laissé que les quatre ouvrages qui résument sa première manière, et dont le plus récent, *Brutus*, était achevé avant la chute de Louis XVI, il occuperait encore dans l'histoire de l'art français une place considérable. On ne saurait oublier l'immense influence qu'un retour si formel aux traditions de l'art antique exerça sur le goût, sur les modes, sur l'extérieur des mœurs, sinon sur les mœurs mêmes; en outre de pareils travaux ont assez de forces vives et de consistance pour survivre sans amoindrissement fort sensible aux circonstances qui les ont vus naître. Qu'ils aient emprunté aux émotions du moment un surcroît d'importance, c'est ce qui ne peut être mis en doute; mais, en dehors de ce mérite d'à-propos, il leur reste une valeur sérieuse. Est-il besoin, par exemple, de se reporter au temps où David peignait la *Mort de Socrate*, pour comprendre la beauté sévère et la noblesse de la composition? Nous employons ce mot à dessein. L'exécution du tableau est pesante, froide, mesquine, et, sous le rapport du faire, David se montre ici très inférieur à ce qu'il devait être plus tard; en revanche, il ne produisit dans tout le cours de sa vie rien d'aussi fortement pensé, d'aussi grand par l'ordonnance, rien d'aussi bien composé pour tout dire. Que l'on ne se méprenne pas cependant sur le sens et la portée de ces éloges. Même dans la *Mort de Socrate,* il ne faut admirer, à notre avis, que les témoignages d'une intelligence vigoureuse. Là plus qu'ailleurs l'inspiration se fait sentir, mais là encore cette inspiration semble venir tout entière de la tête. L'élan du cœur, l'accent ému, la puissance expansive, voilà ce qui fait défaut à une œuvre si robuste d'ailleurs et si grave. Veut-on apprécier par un exemple contraire l'insuffisance pathétique du *Socrate*, il suffira d'opposer à ce tableau le *Testament d'Eudamidas,* de Poussin.

Les spécimens principaux de la première manière de David, et en général tous les tableaux qu'il a signés, paraissent donc plus propres à imposer une estime réfléchie qu'à éveiller instantanément la sympathie. Ce qui manque dès les premières années au maître, — il a droit à ce titre par l'autorité de ses efforts, — ce qui lui manquera dans toute sa carrière et en face de tous les sujets, c'est un fonds de sensibilité, c'est l'âme. Il étudie et il comprend avec une rare sagacité l'homme extérieur; les formes qu'a aperçues son œil clairvoyant, il les traduira le plus souvent d'une main ferme et savamment discrète. Il saura combiner l'imitation de la nature avec l'imitation de l'art antique, et si le style qui revêt ce mélange n'est pas toujours exempt

de pédantisme, il ne manque certes ni de pureté, ni de vigueur; mais ne demandez pas à ce pinceau correct d'intéresser plus que votre esprit, de vous initier à d'autres mystères qu'aux secrets de la ligne et de la beauté palpable. L'expression des affections intérieures, la peinture des passions humaines, les conditions morales de l'art en un mot, sont pour David à peu près lettre close, bien qu'il recherche avec une obstination singulière les sujets tragiques. Étrange contraste en effet : la plupart des scènes qu'il entreprend de représenter ont un caractère nécessaire de terreur, de pitié ou de tendresse, et cependant, en les transportant sur la toile, il semble n'avoir ressenti qu'une impression purement pittoresque, qu'un seul besoin, celui de l'harmonie linéaire. David est inhabile à rendre la douleur; voyez les attitudes théâtrales des femmes dans *les Horaces*, et le groupe si pauvre d'expression que forment dans *Brutus* la mère et les sœurs des deux victimes. S'agit-il de peindre les langueurs ou les agitations de l'amour, l'impuissance du sentiment est moins douteuse encore. Quoi de plus insignifiant que les traits, que les figures tout entières de Pâris et d'Hélène? En dehors de la précision souvent animée du style, de cette fermeté passionnée pour ainsi dire, qui donne à la manière de David son originalité et son accent, trouvera-t-on dans aucune œuvre du peintre le signe d'une émotion profonde, la vive empreinte de la révélation? Partout l'ardeur à formuler une poétique, nulle part la verve et les effusions d'un poète. Je me trompe : David connut un jour l'enthousiasme du cœur, et l'on verra tout à l'heure en face de quelle abominable idole; mais hormis ce jour glorieux et coupable à la fois, chaque moment de sa vie d'artiste fut consacré à la pratique de la règle, aux calculs savans, aux comparaisons attentives. M. Delécluze, pour caractériser le talent et le rôle de son maître, dit que « la qualité éminente de David est d'être un peintre vrai. » Or est-ce bien la vérité que David représente dans l'art, et ne serait-il pas plus exact de dire qu'il représente la volonté? Il n'a pas su être pleinement vrai, puisqu'il lui a manqué l'instinct des vérités morales; mais il a su, il a voulu surtout restituer aux formes pittoresques la simplicité et la noblesse, en contrôlant l'étude de la réalité vivante par les exemples de la statuaire antique. Pour entreprendre une pareille tâche, pour accomplir dans le domaine de l'art cette réforme assez semblable à la réforme littéraire tentée par Alfieri vers la même époque, il faut être doué d'une résolution et d'une persévérance peu communes. David n'ouvrit à la peinture un horizon que relativement nouveau : il ne fut à tout prendre ni un inventeur, ni un initiateur suprême; mais il eut le mérite de remettre en honneur de sages lois méconnues depuis longtemps, et s'il est juste de ne pas saluer en lui un

artiste de génie, il faut au moins l'honorer comme un de ces talens utiles qui refont à propos la grammaire de l'art et en définissent clairement la syntaxe.

Peut-être cette prédominance de la volonté sur le sentiment, que laissent voir les œuvres du peintre, expliquerait-elle le rôle que joua l'homme public dans les événemens de la révolution. Certes on serait mal venu à essayer de justifier la carrière politique de David : trop de faits accablans interdisent même la tentation de l'excuser, et le moins qu'on puisse dire en s'autorisant seulement des tristes discours du député de Paris, c'est qu'il se montra aussi niais dans son exaltation révolutionnaire qu'impitoyable dans ses vengeances. Et de qui avait-il à se venger, grand Dieu ! Des membres de l'Académie? Ils s'étaient empressés de l'accueillir dans leurs rangs, et le jour où, fulminant à la tribune de la convention (1) un réquisitoire contre ses confrères, il prétend découvrir « dans toute sa turpitude l'esprit de l'animal qu'on nomme académicien, » comment n'a-t-il pas honte de lui-même, lui qui a dû ses premiers succès, que dis-je, la vie peut-être à l'un de ceux qu'il poursuit maintenant de ses outrages (2)? Avait-il mieux le droit d'invectiver le trône? Mais cet homme qui ne veut voir dans les souverains que « des tyrans redoutant jusqu'aux images des vertus, » dans les grands que « des sybarites gorgés d'or, » demandant aux arts « la satisfaction de leur orgueil ou de leur caprice, » oublie donc qu'il a été, lui le peintre de la vertu, pensionné, applaudi, encouragé de toutes façons par ces prétendus apôtres du vice? Enfin se souvenait-il davantage des amis de sa jeunesse, du noble André Chénier par exemple, celui qui, osant se glorifier de son amitié pour Marat, immortalisait sur la toile cette erreur effroyable? Non, les fureurs de David ont la même origine que les faiblesses de sa pensée. A force de se raidir dans un système de réforme à outrance, il n'a plus, même en face du bien, qu'un cœur atrabilaire ou infirme. Terroriste ou peintre, il ne prend conseil que de son cerveau, et les emphatiques pauvretés qu'il s'en vient débiter à la tribune trahissent, aussi bien que la composition théâtrale du *Serment du Jeu de Paume*, la rigueur du parti-pris, une froide imagination et un dogmatisme sans entrailles.

(1) 8 août 1793.

(2) Doyen s'était montré de très bonne heure hautement favorable à David, qui cependant ne put obtenir le grand prix de Rome qu'en 1775. L'année précédente, il avait échoué pour la quatrième fois. Vaincu par le découragement, il résolut de se laisser mourir de faim, et vingt-quatre heures s'étaient écoulées déjà lorsque Doyen réussit à se faire ouvrir la porte de la chambre où David se tenait renfermé. A force d'exhortations et de prières, le peintre académicien finit par triompher du désespoir de son jeune protégé, qu'il servit ensuite avec un redoublement de zèle quand vint l'époque d'un nouveau concours.

Nous l'avons dit pourtant, David obéit une fois à de plus chaleureux instincts. Ce fut, — hélas! — lorsqu'il peignit ce portrait de *Marat*, que le nom du modèle condamne à l'infamie, mais que le talent du peintre a élevé au rang des chefs-d'œuvre. Essayez de vaincre la répulsion que vous inspire la renommée de l'abject héros; oubliez, s'il se peut, l'immoralité du spectacle pour le caractère de la mise en scène : quelle ample simplicité, quelle verve! Nulle ostentation de science, point d'archaïsme ni de fausse grandeur comme dans le portrait de *Lepelletier de Saint-Fargeau*, peint par David quelques mois auparavant. Ici la puissance du style ressort de sa justesse même, et les moyens employés s'approprient si exactement au sujet, que partout ailleurs ils sembleraient hors de propos ou de mesure. Que l'on veuille bien examiner les conditions particulières de ce thème hideux. A ne considérer que sa laideur physique, Marat était de nature à décourager le pinceau. De plus, comment donner au portrait une certaine dignité pittoresque, quand la composition de ce tableau n'a d'autres élémens qu'une baignoire, un escabeau et quelques chiffons? Ou le peintre se contentera de reproduire le fait brut, et le résultat de cette transcription sera aussi peu conforme aux lois de l'art que le style d'un procès-verbal peut l'être aux exigences littéraires, ou bien il réformera si complétement la réalité, que son œuvre n'en reflètera plus rien. Le difficile en pareil cas est donc de se tenir en garde aussi bien contre l'imitation servile que contre l'infidélité prétentieuse, et c'est ce double écueil que David a su admirablement éviter. Rien de plus vrai et en même temps rien de plus imposant que l'aspect général de la scène. Et si l'on étudie les détails, comment ne pas reconnaître partout, dans l'expression du visage, dans le dessin du bras qui pend hors de la baignoire, dans l'effet du fond et des accessoires, dans le coloris même, cette habileté supérieure qui consiste à concilier le naturel et la majesté? La majesté! peut-on prononcer ici un pareil mot sans que la conscience se révolte? Ce sera là le juste châtiment des égaremens de David. Jamais il ne prouva mieux que dans son *Marat* la vigueur de sa manière, jamais il ne fit acte plus formel de grand peintre, et cependant cette toile ne peut être mise en lumière qu'au risque de diffamer sa mémoire. Honteux chef-d'œuvre propre à exciter du même coup l'admiration et l'horreur, et qui, digne d'un musée, méritera toujours d'être enseveli dans le cabinet de quelque curieux!

Le portrait de *Marat* et celui de *Lepelletier de Saint-Fargeau*, offerts, comme on sait, par David à la convention nationale, — quelques têtes peintes sur la toile où il devait reproduire son dessin du *Serment du Jeu de Paume*, — l'ébauche du jeune *Barra mourant*, — tels sont les travaux qui résument à la fois la période révolution-

naire dans la vie de l'artiste et, ce qui est infiniment plus honorable, une seconde phase dans son talent. Nous ne parlons pas de certains plans pour les fêtes publiques, d'un projet de statue colossale du *Peuple français,* et de quelques autres essais du même ordre : rêves présomptueux d'un esprit qui prend des travestissemens de rencontre pour le vêtement de la poésie et de grossières idées pour des idées fortes. Le tout n'honore que fort peu le crayon de David; mais les œuvres de son pinceau durant cette époque gardent, au point de vue de l'art, un mérite et un intérêt tout autres. Le style dans les premiers tableaux du maître a quelque chose de tendu, de détaillé à l'excès; dans ceux qui suivirent, la fermeté de l'exécution s'allie au contraire à une certaine liberté. La correction n'y est pas comme autrefois aride, la sobriété du coloris ne dégénère plus en monotonie, et, — sauf les réserves déjà faites en ce qui concerne l'invention, — le portrait de *Lepelletier,* la figure nue du jeune *Barra,* morceau charmant, bien qu'un peu recherché, et même les fragmens peints du *Serment du Jeu de Paume* révèlent un progrès que viendra bientôt confirmer le tableau des *Sabines,* l'œuvre la plus considérable à tous égards de David.

A l'époque où David ébauchait cette toile célèbre, il n'avait pas seulement modifié sa manière; un changement plus radical encore s'était accompli dans ses opinions, dans sa vie. On était en 1795, et le peintre de Marat, l'ami de Robespierre n'avait pu échapper qu'à grand'peine aux vengeances qu'appelait sur sa tête la réaction contre ses complices. Accusé devant la convention quatre jours après le 9 thermidor, David s'était efforcé de se faire pardonner ses terribles erreurs en les attribuant à l'influence que Robespierre avait exercée sur lui « par ses sentimens hypocrites... Personne, ajoutait-il, ne peut m'inculper plus que moi-même. On ne peut concevoir jusqu'à quel point ce malheureux m'a trompé. » Et, comme pour s'humilier davantage, il rejetait sur je ne sais quels accidens de santé son absence de l'assemblée pendant la journée du 9 thermidor. M. Delécluze assistait par hasard à cette séance où David expiait dans les angoisses de la peur et sous les outrages ses sinistres liaisons; il la décrit en quelques lignes avec l'émotion d'un honnête homme et le sentiment pittoresque d'un artiste : « Le représentant du peuple, le peintre David, dit-il, était à la tribune où il balbutiait quelques paroles sourdes qu'il cherchait, mais en vain, à opposer à la fureur de plusieurs de ses collègues acharnés à le faire décréter d'accusation. Il était pâle, et la sueur qui tombait de son front roulait de ses vêtemens jusqu'à terre, où elle imprimait de larges taches. Étienne, — M. Delécluze ne consent à se mettre en scène qu'à l'ombre de ce prénom, — Étienne avait souvent entendu par-

ler des tableaux des *Horaces* et de *Brutus;* il savait que David était le peintre le plus renommé de l'époque : aussi, malgré les charges terribles qui s'élevaient contre cet homme, ne fut-il frappé que de l'idée de voir le plus habile artiste de France menacé d'une mort prochaine. » Cependant cette vie, un moment si compromise, cessa bientôt d'être en danger. Un emprisonnement de quelques mois, suivi à la vérité d'une détention nouvelle après un court intervalle de liberté, tel fut le châtiment infligé à David, qui, une fois guéri de sa fièvre révolutionnaire, se garda soigneusement et en toute occasion d'en laisser soupçonner un nouvel accès. Mais revenons au tableau des *Sabines*, dont la première pensée occupa l'ex-membre du comité de sûreté générale pendant qu'il était détenu à la prison du Luxembourg.

David, en combinant les élémens de sa nouvelle composition, voulait prouver par le choix du sujet que désormais il n'imposait plus à l'art une signification politique, et, par l'exécution, qu'il renonçait en partie au système adopté dans ses premiers ouvrages. Les bas-reliefs de la colonne Trajane et en général les sculptures romaines appartenant à l'époque des empereurs lui avaient servi de types pour les *Horaces* et pour le *Brutus*. Il se proposait maintenant de choisir ses modèles parmi les monumens d'un art plus pur, et, comme il le disait lui-même, de donner à son tableau un caractère « plus grec. » Or ce caractère de beauté primitive que David rêvait pour ses *Sabines*, bien des concessions académiques, bien des sacrifices au goût conventionnel et théâtral l'altèrent, soit dans l'ordonnance de l'ensemble, soit dans l'agencement des détails, et il faut avouer que les efforts tentés ici pour se rapprocher du style grec se traduisent surtout par la nudité des personnages. Encore remarquera-t-on que, par un étrange contraste, ces sauvages guerriers, ces héros si formellement dévêtus, portent des boucliers ou des casques dont les ornemens accusent une civilisation et une industrie déjà singulièrement raffinées. Néanmoins, si, au lieu de s'attacher aux imperfections morales et à l'invraisemblance de la composition, on examine comment chaque morceau est étudié et rendu, il est impossible de ne pas admirer presque partout la rare élégance des contours, la précision souple du modelé et, — qualité toute nouvelle chez David, — une véritable aisance de pinceau. Le coloris même, quoique un peu gris, principalement dans le ciel et les fonds, n'a plus cette pesanteur ou cette aridité qui lassait ailleurs le regard; le dessin, sans affecter l'asservissement à la nature, est, excepté dans les chevaux, d'une justesse à peu près irréprochable. C'est par la justesse, par une proportion savante entre la beauté idéale des formes et leur exactitude matérielle que le tableau des *Sabines* commande l'étude et le res-

pect. Il est difficile, je le sais, même en face de cette noble figure de Romulus, dessinée avec tant de résolution et de finesse, même en face de cette jeune mère qui s'élance en élevant son enfant au-dessus des combattans, d'oublier la fatigue et les efforts de patience qu'a pu coûter, pendant les années de collége, la reproduction au *crayon manié* des classiques beautés des *Sabines*. Qui de nous pourtant, en relisant les livres sur lesquels il pâlissait à la même époque, ne s'est surpris à les goûter, à y découvrir un charme que son inexpérience et l'ennui de la tâche ne lui avaient pas permis d'abord de pressentir? Un examen impartial du tableau de David amènerait le même résultat, et tel qui ne l'entrevoit aujourd'hui qu'à travers ses souvenirs d'enfance s'étonnerait peut-être de rencontrer un art sagement sévère là où il n'apercevait autrefois que les témoignages du pédantisme.

Les *Sabines* pourtant, malgré les hautes qualités qui distinguent ce tableau, n'appartiennent pas, même au point de vue de la forme pure, à la classe des ouvrages excellens. C'est de la perfection du dessin qu'elles tirent leur valeur principale; mais ce dessin, si beau qu'il soit, ne porte pas comme celui des grands maîtres l'empreinte de l'imagination et d'un sentiment profondément original. Il atteste un goût remarquablement judicieux, un soin jaloux de la correction : il n'a pas la fierté qui se manifeste par exemple dans les moindres travaux des dessinateurs italiens. En un mot, la forme, telle que la comprend David, est plutôt l'objet d'une imitation choisie que le principe d'une invention. Il n'en faut pas moins, pour choisir et pour imiter ainsi, une somme de talent bien au-dessus de l'ordinaire, et si l'on ne retrouve dans les *Sabines* ni le grandiose, ni cette délicatesse exquise dont l'école florentine a eu plus qu'aucune autre le secret, on y reconnaît une science rare et une netteté d'exécution qui depuis plus d'un siècle manquait aux œuvres de l'école française.

Il est très regrettable d'ailleurs que David n'ait pas craint de pousser jusqu'à ses conséquences extrêmes la réforme qu'il venait d'introduire dans la peinture, et que, au lieu de s'en tenir aux progrès déjà accomplis, il se soit fait un devoir de travailler à épurer encore sa manière. Qu'arriva-t-il en effet? A force de n'attacher à la figure humaine qu'un sens exclusivement plastique, à force de n'étudier dans les monumens de l'art antique que les apparences et le style, il se laissa aller à ne plus peindre que des corps inanimés ou des statues. L'emploi systématique du nu et le morcellement par figures détachées de l'ensemble d'une composition devinrent pour lui les conditions premières et comme les nécessités de la tâche. En procédant ainsi, David croyait de la meilleure foi du monde ressusciter l'esprit et les traditions de l'art grec; il réussissait tout au plus

à en reproduire la lettre, et confondant le calme avec l'inertie, la simplicité avec les intentions négatives, il achevait, à grand renfort de patience, son *Léonidas aux Thermopyles,* tableau froid à l'excès, où le mérite de quelques détails ne saurait racheter la nullité de l'expression et l'insuffisance prétentieuse des formes générales.

Peut-être David lui-même éprouva-t-il quelque remords d'avoir exagéré à ce point les principes de sa méthode. On raconte, il est vrai, que peu d'instans avant de mourir il citait encore, comme un morceau de premier ordre, la tête du *Léonidas;* mais il est assez présumable que dès longtemps les autres parties du tableau avaient cessé de lui inspirer le même orgueil. M. Delécluze, entre autres observations sur le *Léonidas aux Thermopyles*, fait remarquer avec raison l'espèce d'incohérence matérielle que présentent les groupes peints en 1800 et ceux qui ne furent terminés que quelques années plus tard. Les uns sont traités dans un goût expressément archaïque, les autres, tels que les deux jeunes soldats détachant leurs armes suspendues à un arbre, accusent l'étude scrupuleuse du modèle vivant. David avait-il reconnu les graves inconvéniens de sa première manière et voulait-il déjà faire justice de ses propres entraînemens? On serait tenté de le penser, à moins qu'il ne faille voir dans cette disparate qu'un souvenir involontaire des travaux pour lesquels l'artiste avait interrompu son Léonidas.

David venait en effet, dans l'intervalle, de peindre le *Couronnement de Napoléon* et la *Distribution des aigles*, et ces sujets de l'histoire contemporaine lui avaient imposé l'obligation de consulter la nature de fort près. Déjà, dans son *Portrait équestre du premier consul,* il s'était permis quelque restriction à son système d'idéalisme; ce système, il s'agissait maintenant de l'abandonner complétement et de revenir, sous peine de manquer le but, à la méthode plus large et plus naturelle que le maître avait suivie dans les œuvres de sa seconde manière. Malheureusement quelque chose des habitudes contractées depuis lors vint combattre et paralyser en partie les bonnes résolutions de David. Nous ne parlons pas de la *Distribution des aigles*, tableau tout à fait manqué, que personne sans doute ne songerait à défendre; mais nous ne pouvons, même en face du *Couronnement,* ne pas apercevoir ce qu'il y a d'incomplet et d'incertain dans ces tentatives faites par David pour se renouveler et réduire ses prétentions accoutumées. On a dit maintes fois que la partie du *Couronnement* qui avoisine l'autel est un chef-d'œuvre de vérité. Chef-d'œuvre, soit, à ne considérer que le reste du tableau; mais que l'on choisisse d'autres termes de comparaison, que l'on rapproche, par exemple, le groupe de Pie VII et des cardinaux du portrait de *Léon X* ou de la *Messe de Bolsène* de Raphaël, combien cette vérité semblera-t-elle

effacée et timide auprès de la simplicité sans contrainte et du naturel sans fausse honte du maître italien! La figure de Napoléon elle-même, vraiment imposante d'ailleurs par l'attitude, ne trahit-elle pas les préoccupations un peu mesquines du pinceau, ses hésitations et en quelque sorte ses méfiances? Pourtant quoi de mieux fait pour le rassurer que les conditions particulières du sujet? quelles ressources pittoresques n'offraient pas à David l'auguste beauté de ses modèles, le lieu de la scène, la variété et la richesse des costumes! Avec de tels élémens, il lui suffisait, pour exprimer la grandeur, de tracer une image fidèle de la réalité. En voulant au contraire établir une espèce de compromis entre la sincérité et l'artifice, il n'est arrivé à produire qu'un *fac-simile* un peu bâtard, où percent, à côté d'une certaine volonté d'exactitude, des arrière-pensées académiques et la gêne qu'imposent à la main les doutes de l'esprit.

Le tableau du *Couronnement* et celui de *Léonidas*, auxquels il faut ajouter le portrait du *Pape Pie VII*, aujourd'hui au musée du Louvre, peuvent être considérés comme les derniers spécimens importans du talent de David. Le déclin de ce talent, déjà sensible dans le *Léonidas*, frappe encore plus les yeux quand on se trouve en face des œuvres qui suivirent, et il est au moins inutile de chercher à reconnaître le peintre des *Sabines* dans le peintre de *l'Amour et Psyché* ou de la *Colère d'Achille*. Ces deux toiles néanmoins, et quelques autres peintes par David pendant les dix années qu'il passa en Belgique, ne firent en apparence qu'ajouter à sa renommée lorsqu'elles furent exposées pour la première fois à Paris; mais l'esprit de parti ne demeura pas, à ce qu'il semble, étranger au succès qu'elles obtinrent alors, et peut-être les hommages rendus au peintre s'adressaient-ils plus directement encore à l'exilé. David, banni de France après la seconde restauration, mourut à Bruxelles en 1825.

Trente ans se sont écoulés depuis cette époque, et les souvenirs politiques qui se rattachent au nom de David ne sauraient plus aujourd'hui égarer l'opinion sur la valeur réelle de ses travaux. En outre ces trente années ont vu se succéder dans le domaine de l'art bien des entreprises contraires qui n'ont pas laissé en définitive de tourner au profit de notre impartialité, et de nous enseigner la prudence. Pour juger David, nous sommes maintenant aussi loin des engouemens des premiers jours que des injustices posthumes, et l'on n'aura à craindre le ressentiment d'aucun parti en ne donnant pleinement raison ni à ses enthousiastes, ni à ses détracteurs. Les toiles que nous avons mentionnées ne sont pas sans doute des œuvres de premier ordre, mais elles attestent, à des degrés divers, un talent remarquablement consciencieux, une science rare, et par-dessus tout une grande force de volonté. La volonté appliquée à l'expression de la

forme sans inclination naturelle vers un autre but de l'art, telle est, il faut le redire, la qualité supérieure, tel est le caractère essentiel de ce talent; c'est de là que lui viennent son genre de mérite et ses défauts. Aussi, tout en captivant l'attention, ne réussit-il jamais à émouvoir profondément. Avec beaucoup moins d'imagination, David a quelque chose des goûts et des habitudes morales de Lebrun. Impuissant comme le premier peintre de Louis XIV à rendre les affections de l'âme, comme lui, il n'évite, en poursuivant la grandeur, ni l'apparat, ni les effets de théâtre, et, quelque dissemblables que soient les moyens employés, il n'est pas impossible de démêler sous la simplicité un peu fastueuse de David les instincts qui se traduisent chez Lebrun par l'ostentation formelle. Il serait oiseux d'ailleurs de pousser plus loin le parallèle, et d'insister sur l'analyse d'un talent que ses œuvres principales nous ont suffisamment expliqué. La part une fois faite à l'habileté et aux imperfections personnelles de David, il reste à apprécier l'étendue de son influence sur les artistes qu'il a formés, à rechercher jusqu'à quel point cette influence a pu être féconde, et dans quelle mesure l'école française la subit encore aujourd'hui.

II.

Lorsqu'on examine l'ensemble des tableaux, des sculptures, des objets d'art de toute espèce, produits en France depuis les dernières années du règne de Louis XVI jusqu'à la fin de l'empire, il est difficile de ne pas être fatigué de leur apparence uniforme. Partout ou presque partout une soumission aveugle aux doctrines régnantes, une rivalité de monotonie pour ainsi dire, et, sous des dehors assez froids, un *classicisme* fanatique! A ne parler que de la peinture, supprimez les *batailles* de Gros, les toiles de Prud'hon, de Granet, les premiers ouvrages de M. Ingres : où trouverez-vous des signes très évidens d'indépendance? De là ces accusations de despotisme tant de fois portées contre David, de là les reproches auxquels les travaux de ses imitateurs servent communément de prétexte. Est-il bien juste pourtant d'attribuer ainsi au maître tous les torts des disciples, et, en le rendant responsable de l'ennui que peut nous donner son école, faut-il fermer les yeux à certaines qualités qu'elle lui doit? Il est clair que sans les exemples de David une foule d'artistes médiocres eussent laissé en repos les héros de l'histoire ancienne et les monumens de la statuaire grecque ou romaine. Où serait le profit après tout, puisqu'ils n'eussent fait qu'appliquer à la reproduction d'autres modèles leur chétive habileté? Mais sans ces mêmes exemples, quelques talens véritables se seraient-ils aussi sûrement mis

en lumière, et compterions-nous, à l'honneur de l'école française, des œuvres comme l'*Atala, le Déluge* ou la *Psyché?* Certes ce ne sont pas les leçons de David qui ont pu doter Girodet de ses instincts poétiques, ni Gérard de son ingénieuse imagination; est-ce une raison cependant pour méconnaître la part qu'elles ont eue au développement de ces facultés natives, et les deux peintres, comme plusieurs de leurs condisciples, n'ont-ils pas au moins acquis près de leur maître le goût de la correction et une savante expérience du dessin?

D'ailleurs il semble malaisé de concilier l'intolérance et la tyrannie prétendues de David avec l'estime qu'il professait pour certaines œuvres fort peu conformes aux siennes. Lui qui qualifia tout d'abord de « talent sûr » le talent si longtemps contesté de Prud'hon, lui qui louait aussi haut que personne la fougue de Gros et jusqu'à « l'énergie » de Hennequin, — auteur de ce tableau d'*Oreste* où des juges moins indulgens ne trouveraient à signaler qu'une médiocre audace, — craignait-il donc si fort les démentis à sa manière et l'esprit d'insubordination? Disons plus : les efforts de la réaction *romantique*, dirigés en apparence contre les théories de David, se trompèrent d'objet, et ne purent ruiner, au lieu de ces principes mêmes, que l'application qui en avait été faite à côté de lui et souvent malgré lui. L'imitation abusive de l'antique et l'immobilité du style pittoresque appelaient sans doute une réforme; mais en prétendant restaurer le culte de la nature, faisait-on autre chose que de reprendre l'œuvre commencée une quarantaine d'années auparavant? Il y avait innovation dans les formes; au fond, les intentions étaient presque les mêmes, en ce sens qu'on visait à réagir, comme autrefois David, contre l'affectation et les excès de la pratique. Les plus ardens novateurs sortirent, on le sait, de l'atelier de Guérin (1). Or la violence de la révolte contre Guérin ne prouve en réalité que l'insuffisance des enseignemens de cet artiste. D'une part elle est justifiée par les derniers et assez faibles ouvrages de Guérin, de l'autre par les succès de ses plus infidèles disciples, Géricault, Sigalon, MM. Delacroix et Scheffer. Qu'y a-t-il en tout cela qui incrimine sérieusement David? Le moment était arrivé de secouer le joug, je le veux bien; mais il avait fallu, pour que ce joug devînt insupportable, qu'il eût été imposé de seconde main. Il ne sera pas inutile d'ajouter que David n'avait pas été le maître de Guérin, et que celui-ci, en cherchant à l'imiter, obéissait

(1) Notons en passant une inadvertance et une erreur dans les pages que M. Delécluze a consacrées à Pierre Guérin. En citant les ouvrages les plus importans de l'artiste, M. Delécluze oublie de mentionner la *Clytemnestre*, tableau remarquable pourtant, et le meilleur spécimen peut-être de ce talent un peu grêle, mais foncièrement distingué. En outre M. Delaroche est, à deux reprises, classé parmi les élèves de Guérin, quoique M. Delaroche n'ait jamais eu d'autre maître que Gros.

par conséquent, non à des ordres reçus, mais bien à des entraînemens de son choix.

Il n'est donc que strictement juste de ne pas confondre David avec tous ses séides et de lui demander compte seulement, au lieu d'abus qui ne sont pas de son fait, de l'autorité directe qu'il exerça. Et d'abord quel est le rôle d'un maître? en quoi consistent ses devoirs? jusqu'où peut s'étendre son action sur l'esprit des élèves? S'il suffisait, pour enseigner la peinture, d'expliquer des procédés matériels et d'en surveiller l'emploi, nul doute que tout homme vieilli dans le métier pût convenir à cette modeste besogne. Au lieu d'un artiste dirigeant ses disciples, il n'y aurait en ce cas qu'un patron entouré de ses apprentis, et ceux-ci, une fois en possession des recettes, arriveraient vite à les pratiquer à souhait; mais les conditions à remplir ne sont ni si simples ni si faciles. La tâche du maître a un caractère complexe; il doit initier les jeunes gens qui lui sont confiés aux secrets techniques que l'expérience lui a révélés et leur transmettre ses propres principes; il doit d'un autre côté faire jusqu'à un certain point abnégation de son sentiment personnel en face des inclinations particulières qu'il entrevoit, des résistances instinctives qu'on lui oppose. On conçoit dès lors la nécessité d'une pénétration aussi fine qu'impartiale. C'est peu de signaler à un élève les fautes de proportion qu'il a pu commettre ou la discordance des tons qu'il a employés dans l'imitation d'un modèle : les avis de ses camarades éclaireraient au besoin celui qui a failli de la sorte, et l'intervention du maître en pareil cas n'est pas d'une utilité indispensable. En revanche, cette intervention peut être très efficace là où il s'agit de tendances à développer, d'hésitations à vaincre ou de progrès à stimuler. Il faut enfin que les leçons soient données non en vertu d'un système immuable et uniforme, mais en raison des besoins, des dispositions de chacun, et que, hormis certaines lois impérieuses pour tous, il n'y ait rien dans les avis du maître qui ne se plie aux aspirations et aux préférences individuelles.

Cette habileté à deviner les aptitudes, cette faculté de s'oublier soi-même pour tenir compte avant tout des intentions d'autrui, David les possédait à un degré remarquable. Il va sans dire qu'il ne poussait pas le désintéressement si loin qu'il répudiât ses propres principes en entrant dans l'atelier de ses élèves : là comme ailleurs, il admirait hautement l'antique et en recommandait l'étude; mais il ne parlait ainsi qu'aux jeunes gens dont l'organisation lui semblait assez forte pour être mise au régime qu'il avait suivi lui-même. Les exemples qu'il proposait aux autres étaient, suivant le cas, les tableaux italiens ou même ceux des petits maîtres flamands. Partout où il surprenait quelque trace d'originalité, quelque indice d'une

vocation spéciale, il acceptait sans difficulté le genre de talent qui se révélait à lui, si éloigné que pût paraître ce talent des goûts héroïques de l'époque. M. Delécluze, dans un des chapitres les plus intéressans de ses *souvenirs*, nous montre David passant en revue les travaux de ses élèves et distribuant le blâme et les encouragemens tantôt dans un langage au moins familier, tantôt en termes sérieux, toujours avec l'accent de la raison et un vif sentiment de l'art. « Tu mets la charrue avant les bœufs, dit David à l'un de ceux qui se préoccupaient de la couleur plus que du dessin; mais c'est égal, fais comme tu sens, copie comme tu vois, étudie comme tu l'entends, parce qu'un peintre n'est réputé tel que par la grande qualité qu'il possède, quelle qu'elle soit : il vaut mieux faire de bonnes bambochades, comme Téniers ou van Ostade, que des tableaux d'histoire, comme Lairesse et Philippe de Champagne. » Puis, désignant un autre élève, qui devait au reste pleinement justifier les prédictions du maître : « Celui-là a ses idées, il a son genre. Ce sera un coloriste; il aime le clair-obscur et les beaux effets de lumière. C'est bon, c'est bon; je suis toujours content quand je m'aperçois qu'un homme a des goûts bien prononcés. Tâchez de dessiner, mon cher Granet, mais suivez votre idée. » Malheureusement, ce que David démêlait dans les études de Granet, ces idées qu'il l'exhortait à suivre, tout cela se rencontre bien rarement dans un atelier, si nombreux qu'il soit, et celui de David, plus favorable qu'un autre à l'éclosion du talent, ne pouvait cependant en multiplier les germes. Huit ou dix élèves bien doués surent faire tourner au profit de leurs instincts les leçons qu'ils avaient reçues de leur maître; mais en regard de ces intelligences d'élite, cent autres essayèrent de suppléer par de malencontreux emprunts à leur indigence personnelle. On sait les contrefaçons qui se succédèrent pendant trente années et la fatigue qui s'en suivit. A qui la faute toutefois? Rien ne serait moins équitable que de s'en prendre à David de cette fécondité impuissante. Autant vaudrait confondre Michel-Ange avec ceux qui le parodièrent, ou bien imputer à Corrège les excès de manière qui choquent dans les œuvres de ses imitateurs.

David d'ailleurs craignait si fort d'imposer sa doctrine à ses élèves, il prétendait si peu les asservir, que plusieurs d'entre eux, se jugeant par trop libres, résolurent de chercher au-delà des préceptes du maître les lois fixes qui devaient les régir et la foi qu'il convenait définitivement d'embrasser. A leur avis, David avait entrevu seulement le vrai et le beau qu'ils se sentaient appelés à découvrir. Sa réserve était taxée par eux de mollesse; son admiration pour l'antique restait entachée de banalité et d'erreur, puisqu'elle se portait aussi bien sur les œuvres appartenant au siècle et au pays d'Auguste

que sur les œuvres grecques du temps de Périclès. Le culte absolu du beau tel qu'on l'avait compris et exprimé en Grèce jusqu'à Phidias, la condamnation en masse de ce que l'art avait produit depuis lors, y compris tous les tableaux italiens, tels étaient les fondemens du système, système assez radical, on le voit, et dont les adeptes s'intitulaient les *primitifs*, ou, moins modestement encore, les *penseurs*. Cette étrange secte eut, de 1797 à 1803 environ, sinon une importance réelle, au moins quelque notoriété. Il est vrai qu'à ses prétentions de réforme dans l'art se mêlaient je ne sais quelles arrière-pensées de régénération sociale, et la curiosité pouvait jusqu'à un certain point être éveillée par les théories de ces novateurs, qui, tout en formulant leur esthétique, proposaient par surcroît aux peuples de faire bon marché des mœurs et des croyances modernes. Ajoutons que deux des *penseurs*, vêtus, l'un en Agamemnon, l'autre en Pâris, s'étaient généreusement promenés aux Tuileries dans le dessein de convertir la foule et de lui inculquer le goût du beau. Un pareil acte de courage avait peu de chances d'être imité; mais on s'en occupa un moment, et la secte, sans recruter de nouveaux adhérens, réussit au moins à faire quelque peu parler d'elle. Quant aux tableaux au moyen desquels on entendait démontrer les hérésies de David et l'excellence du dogme *primitif*, il faut bien dire qu'ils ne virent jamais le jour. Tout se passa entre les initiés en oisives contemplations devant quelques statues du Musée, en conciliabules où le chef de la troupe, un jeune homme nommé Maurice Quaï, dissertait sur la philosophie de l'art, où M. Charles Nodier figurait à titre de rapsode et tenait la lyre. Aucune main ne tenait les pinceaux. Aussi que reste-t-il aujourd'hui des *penseurs* et de leur entreprise? Un vague souvenir de quelques fantaisies extravagantes ou puériles et une brochure de M. Charles Nodier, les *Essais d'un jeune barde*, dont les fragmens cités par M. Delécluze ne semblent pas de nature à sauver de l'oubli ni la doctrine même, ni celui qui s'en était fait l'apôtre, — ce Maurice Quaï, que le futur auteur de *Smarra* compare pourtant sans marchander à Moïse, à Homère, à Pythagore, voire « au Tout-Puissant et au Jupiter de Myron. »

Cependant, en dépit de cette espèce de sédition qui s'éleva tout à coup dans l'atelier du maître, et que fomentèrent pendant quelques années tous les paresseux intéressés à s'enrôler parmi les *penseurs*, David conserva jusqu'au bout son autorité et son attitude de chef : autorité fort peu tyrannique, nous l'avons dit, mais que chacun acceptait sans la discuter. Quelques paroles d'approbation adressées à un élève suffisaient pour enorgueillir celui-ci et lui assurer l'estime de ses condisciples. En dehors de ces succès à huis-clos, le titre seul d'élève de David était auprès des hommes du monde une recom-

mandation et presque une garantie de talent; à plus forte raison, les éloges publics donnés par le maître à tel tableau qui venait de se produire décidaient-ils de l'avenir d'un peintre et de sa renommée. La foule recueillait avidement au salon les jugemens de l'oracle, comme plus tard les *mots* de Gérard circulaient de bouche en bouche et dirigeaient infailliblement l'opinion, avec cette différence toutefois que les arrêts prononcés par Gérard n'étaient pas toujours sans profit direct pour lui-même, et que David au contraire ne se préoccupait en pareil cas ni de l'accroissement de sa gloire, ni des intérêts de sa situation. De là cette reconnaissance et ce respect filial qu'il inspira de tout temps aux artistes dont il avait favorisé les débuts; de là cette dépendance volontaire qui se prolongea chez les plus illustres d'entre eux, chez Gros par exemple, bien au-delà du terme de l'apprentissage. Passés maîtres à leur tour, ils se regardaient encore comme soumis à la discipline; ils persistaient à s'intituler élèves de l'homme dont ils étaient devenus les rivaux.

Les choses ont singulièrement changé depuis lors. Aujourd'hui le premier soin d'un peintre ayant bien ou mal achevé ses études est de renier ouvertement celui qui les a dirigées. Il affecte la plupart du temps de dédaigner non-seulement les enseignemens reçus, mais aussi l'autorité personnelle et le talent de son maître, et l'on peut citer comme des exceptions assez rares les élèves qui, au sortir d'une école, ne sont pas allés grossir les rangs ennemis. Ne faut-il voir là pourtant que des témoignages d'ingratitude, et les conditions mêmes de l'éducation actuelle, les incertitudes de ceux qui en prennent la charge ne justifient-elles pas en partie ces apparentes trahisons? Bien souvent, à l'époque où nous vivons, un artiste n'a pu vieillir dans les succès qu'en changeant sans cesse sa manière en raison des goûts, des modes de chaque moment. Au lieu de suivre invariablement la voie qu'il aura jugée la meilleure, il se détourne pour guetter d'où vient le vent et se diriger en conséquence : exemple dangereux ou en tout cas malaisément profitable à des gens qui espéraient recevoir des notions fixes et des convictions. Le moyen de prêcher aux autres ce qu'on n'est pas bien sûr de croire soi-même? Comment présenter à titre de vérités des principes qu'on rétractera peut-être demain? comment surtout inspirer aux élèves un patient et sérieux amour de l'art, quand soi-même on n'a d'amour que pour la vogue, de confiance que dans le succès immédiat? Rien de plus naturel alors que le relâchement des liens entre le maître et les disciples. Ceux-ci, pressés de faire figure et de se signaler à tout prix, ne consultent que leur ambition, et ne se mettent guère en peine de ce que pourra dire ou penser d'eux l'artiste qui n'a été que leur chef nominal. Ils ne songent ni à continuer un système, ni à défendre, à honorer une cause commune; c'est à eux seuls qu'ils entendent faire honneur; ce

qu'ils veulent mettre en relief, c'est un mérite tout individuel. Sous ce régime d'indépendance excessive, il peut y avoir bon nombre de talens, mais ces talens se contredisent et s'insultent en quelque sorte; le doute s'installe dans tous les esprits, parce que le bien et le mal se rencontrent un peu partout; bref, il n'y a plus d'école, partant plus de foi ni de progrès soutenu.

Les œuvres de David et celles des peintres qu'il a formés, — je ne parle, bien entendu, que des plus dignes, — ont au moins cette unité de physionomie sans laquelle l'art d'une époque court risque de laisser peu de traces. Ce n'est pas que la similitude soit ici tellement complète qu'on ne puisse reconnaître, sous les traits généraux de la race, les caractères particuliers et comme le tempérament de chaque talent. Dans les tableaux de Drouais et de son contemporain Fabre, une certaine originalité se fait jour à travers des dehors d'imitation formelle. Depuis Girodet et Gérard jusqu'à M. Ingres et Léopold Robert, les artistes éminens qui se sont succédé dans l'atelier de David n'y ont pas, tant s'en faut, transformé leur nature; mais tout en obéissant à des instincts différens, tout en vivant de leur vie propre, ces divers talens se relient entre eux par une sorte de solidarité, par un fonds de croyances communes. Sans doute, au point de vue de la forme, il n'y a que de lointaines analogies entre *le Déluge* et *l'Apothéose d'Homère*, entre la *Psyché* et *les Moissonneurs dans les Marais-Pontins*. Niera-t-on cependant que ces nobles ouvrages procèdent d'inspirations à peu près semblables, qu'ils aient pour objet l'expression d'une idée poétique, pour principe l'étude de l'antique et d'un même ordre de beau? Il n'est pas jusqu'à leurs imperfections, jusqu'à cette correction et cette dignité un peu pénibles qui ne les rattachent les uns aux autres et n'achèvent d'en déterminer le caractère identique.

La réforme entreprise par David et continuée sous ses yeux, ou après lui pendant un demi-siècle, a donc toute l'importance d'un grand fait dans l'histoire de la peinture française. Il n'y a pas lieu néanmoins de considérer cette révolution comme un de ces événemens décisifs qui ouvrent à l'art une ère nouvelle et une voie de progrès imprévu. David et ses élèves ne firent en réalité que se séparer de leurs prédécesseurs immédiats pour suivre à leur manière les anciens erremens de l'école. Bien avant eux on s'était épris en France de la grandeur et de la simplicité antiques : Poussin et ses contemporains le prouvent suffisamment. Dès longtemps, la raison, le goût de l'exactitude, les arrière-pensées littéraires, avaient donné aux œuvres de la peinture française leur signification et leur valeur. Depuis Jean Cousin jusqu'aux derniers survivans de l'école du XVIIe siècle, depuis Clouet jusqu'à Rigaud, les peintres d'histoire et de portrait ont, à la diversité des styles près, la même volonté de

ne rien laisser d'indéfini, le même besoin d'exprimer clairement des intentions avant tout ingénieuses, et il n'avait pas fallu moins que les enivremens de toutes les classes au temps de la régence et sous le règne de Louis XV pour que les héritiers d'une si sage méthode en vinssent à la répudier sans scrupule. David eut le grand mérite de rompre en visière avec ces décorateurs d'opéra ou de petites maisons. Il régénéra la peinture sans pour cela y introduire un élément absolument nouveau. En un mot, lui et les hommes imbus de ses principes confirmèrent des progrès appartenant à d'autres époques et retrempèrent à ses vraies sources l'art français, faussé dans ses formes aussi bien que dans son génie. Les excès survenus depuis lors n'ont pu anéantir les effets de cette réaction salutaire. Le bien qu'elle devait amener subsiste, même aujourd'hui, malgré tant de dangereux efforts en sens opposé, malgré la servilité ou la maladroite obstination des copistes et le zèle révolutionnaire de leurs ennemis. A examiner de près les résultats, le mouvement imprimé par David à la marche de l'école semble n'avoir été ni suspendu, ni même ralenti par ces résistances successives de l'esprit stationnaire ou anarchique. On a pu tour à tour reproduire à satiété les surfaces de la manière du maître, ou la contredire au moyen d'œuvres tout aussi superficielles sans être beaucoup plus originales; mais, dans la première période, il faut distinguer des imitateurs à courte vue ceux qui surent pénétrer au-delà du fait et comprendre le sens même des exemples qu'ils se proposaient; dans la seconde, il n'est pas moins juste, en réprouvant les aberrations du gros des sectaires, d'accepter certaines réformes légitimes, certains progrès accomplis par les chefs de la faction *romantique*, comme on disait alors. A quoi bon d'ailleurs revenir à ces distinctions de partis, à des catégories détruites, à des mots vides de sens aujourd'hui? David n'a plus maintenant ni séides, ni adversaires. Sa cause a cessé de se confondre avec celle d'un *classicisme* suranné; son nom ne peut plus servir d'enseigne aux apologistes ou aux détracteurs de la foi académique. L'école est aussi bien guérie, en ce qui le concerne, de la manie d'imitation que des fiévreuses injustices auxquelles elle s'abandonna ensuite; toutefois elle subit encore, sans vouloir peut-être se l'avouer, les conséquences lointaines de la venue de David. On n'en est plus depuis longtemps à copier avec une respectueuse niaiserie le style du maître, à se morfondre dans des essais tout matériels pour s'assimiler sa pratique; mais on a fini, volontairement ou non, par admettre ses principes, quitte à les interpréter suivant les besoins actuels et à en modifier à certains égards l'application.

Deux faits principaux ressortent de la situation où se trouve l'école française depuis quelques années : l'étude de plus en plus attentive de la nature, l'intelligence plus pénétrante que jamais de l'antiquité

et des maîtres. Laissons de côté les sophismes ou les déloyautés pittoresques, les effigies de la réalité vulgaire, et toutes ces jactances de pinceau qu'on essaie de nous donner pour des révélations prophétiques, mais qui ne seront, — nous l'espérons bien, — que des accidens sans conséquences durables. Les talens considérables de notre temps ne procèdent-ils pas, soit de la vérité sentie et reproduite quelquefois sous des aspects encore inaperçus jusqu'ici, soit d'une connaissance profonde des monumens de l'art ancien? David, en discréditant les conventions et la routine, préparait les progrès qui se poursuivent aujourd'hui; il ouvrait la double voie où nous voyons marcher des artistes fort indépendans les uns des autres, mais que de près ou de loin il guide encore. Bon nombre d'entre eux ont été formés directement par M. Ingres ou influencés par ses exemples, c'est-à-dire, dans une certaine mesure, par la tradition même de David. D'autres, sans faire cause commune avec le plus illustre représentant de cette tradition, n'ont pas pour cela rompu avec elle : ils l'ont interprétée, eux aussi, en se préoccupant surtout de l'imitation de la nature, qu'elle leur prescrivait. Envisagées ainsi, les deux grandes divisions qui séparent l'école contemporaine n'en demeurent pas moins tranchées; elles ont seulement un point de départ unique, ou plutôt elles témoignent en même temps de l'action utile exercée par David et de la perpétuité des principes auxquels il a obéi à son heure, mais qu'il n'a pas inaugurés. C'est qu'en effet une école ne subsiste qu'à la condition de garder le souvenir et l'intelligence de son passé; elle ne vit qu'en vertu des lois que lui imposent ses origines, ses progrès antérieurs, ses vieilles tendances. Ou elle se développe en rajeunissant une doctrine permanente, ou elle se perd, comme autrefois l'école florentine, dans des efforts de transformation impossible. Loin de nous la pensée d'immobiliser l'art, et de le condamner, sous prétexte de piété envers les ancêtres, à l'imitation matérielle et aux redites; mais, de même que les lettres françaises gardent à toutes les époques un caractère de netteté incomparable, ce fonds de bon sens, si rare partout ailleurs que notre pays lui a donné son nom, de même en peinture on ne saurait impunément renoncer à ces inclinations sobres et sages, à ces habitudes judicieuses que nos maîtres ont perpétuées d'âge en âge. Là est la vraie gloire de l'art français; c'est par là aussi que David et ses élèves se rattachent à leurs devanciers, et qu'ils méritent d'être proposés en exemple, non pas tous à titre d'hommes de génie, mais comme les restaurateurs et les disciples d'une tradition nationale qu'il est au moins prudent de respecter.

HENRI DELABORDE.

LE

CHEVAL DE GUERRE

Lorsqu'en 1851 j'ai publié l'ouvrage intitulé : *les Chevaux du Sahara*, mon but a été d'appeler l'attention de mon pays sur le parti qu'il pouvait tirer de cette race, jusqu'ici peu connue, peu appréciée, sinon des hommes qui l'ont vue à l'œuvre en Afrique. Mon but était en outre de montrer les admirables qualités du cheval arabe, de prouver qu'aucun cheval n'est capable de supporter comme lui la faim, la soif, les fatigues, les intempéries, et par conséquent ne réunit à un degré égal les conditions qui doivent distinguer *le cheval de guerre*. Je ne m'attendais pas, au moment où j'écrivais cet ouvrage, qu'à quatre années de là une expérience décisive viendrait confirmer, aux yeux des plus prévenus, l'opinion que je proclamais, que je cherchais à répandre, parce que je la croyais utile à la France.

Cette opinion avait vu se produire, à côté de nombreuses sympathies, de très sérieuses contradictions. Observateur convaincu, j'ai dû chercher, — à la lumière de faits nouveaux, de l'expérience acquise pendant la guerre de Crimée, de renseignemens émanés des hommes les plus compétens, — à dégager définitivement la question de toutes les incertitudes qui pouvaient encore l'envelopper. Dans les circonstances présentes, cette recherche avait pour moi plus que de l'intérêt, je la considérais comme un devoir, car, si dans les temps ordinaires la France accorde son attention à l'élève des chevaux, aujourd'hui c'est pour elle une nécessité politique et militaire de premier ordre. Ces considérations m'ont déterminé à livrer sans plus tarder à la publicité les documens que j'ai recueillis à l'appui de l'opinion exposée pour la première fois dans *les Chevaux du Sahara*.

Détruire l'objection principale qui a été faite, et qui tendrait à donner à la jument une influence plus grande qu'à l'étalon sur le produit; — prouver par ce qui vient de se passer en Crimée, par tous les renseignemens qui sont parvenus à ma connaissance, que le cheval arabe doit être considéré comme le premier cheval de guerre du monde; — montrer enfin la part qui lui est faite dans le système général de notre remonte, le parti que l'on peut en tirer pour améliorer nos races légères, — tel est ici mon but.

Je commence par répondre à l'objection qui donne à la jument la supériorité sur l'étalon, ou plutôt je laisse le soin d'y répondre à un homme dont la compétence ne saurait être récusée, car il a toujours passé pour l'un des meilleurs cavaliers dans un pays où l'on distingue seulement ceux qui sont réellement hors ligne : je veux parler de l'émir Abd-el-Kader, qui a fait du cheval une étude spéciale, et dont l'autorité est si grande en cette matière, qu'aucun Arabe n'oserait même contester ses assertions.

Le procès qui s'est élevé sur la question de savoir quelle est l'influence relative de l'étalon et de la jument sur le produit ne date pas d'aujourd'hui. Toujours on se plaît à nous représenter un Arabe à côté de sa jument; l'or de l'acheteur brille à ses pieds, mais pendant que l'on compte cet or pour le lui donner, l'enfant d'Ismaïl jette un coup d'œil mélancolique sur le noble animal dont il ne peut se séparer, s'élance sur son dos et s'enfonce dans le désert : *l'œil ne sait bientôt plus où il a passé.*

Ce procès resté pendant depuis des siècles, il est temps de le vider une fois pour toutes, puisque de la solution du débat peut dépendre en grande partie la ruine ou l'amélioration de nos races. M. Petiniaud, inspecteur des haras, vient d'ailleurs de raviver cette discussion. Dans une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser, et que je demande la permission de reproduire ici, ce savant hippiatre affirme que, chez les Arabes, la jument est tenue en plus grande estime que le cheval, d'où cette conséquence, que la pureté de la race chez la jument est considérée par eux comme plus importante que chez l'étalon. Cette observation devait d'autant plus m'émouvoir, que M. Petiniaud vient d'être chargé par le gouvernement de parcourir les pays musulmans de l'Asie pour y acheter des chevaux de pure race orientale. Par ses connaissances approfondies sur la matière, par le but même de son voyage, il était en mesure de contrôler mieux que personne les opinions que j'ai émises, ainsi que mes assertions sur la manière dont les Arabes envisagent ces questions.

Je laisse d'abord parler M. Petiniaud.

« Paris, ce 28 octobre 1854.

« Après trois ans de courses chez les tribus qui campent depuis Diarbekir

et Alep jusqu'aux confins du Nedjed, je rentrai à Baghdad en janvier dernier. Parmi les papiers qui m'y attendaient, je trouvai un journal des haras contenant un article sur *les Chevaux du Sahara*. La lecture de ce morceau trop court, mais qui dénotait une si profonde connaissance de l'Arabe et de son cheval, m'inspira le désir de posséder l'ouvrage entier. A mon arrivée en France, vous avez eu l'extrême obligeance de me l'envoyer, je dois avant tout vous prier d'agréer l'expression de ma reconnaissance.

« Personne ne pouvait lire avec un plus grand intérêt que moi un ouvrage que vous auriez pu certainement intituler : *Du Cheval arabe d'Asie et d'Afrique;* car tel est l'esprit de tradition de ce peuple exceptionnel qu'à chaque ligne je reconnaissais dans les mœurs des Mogrebins les mœurs de leurs ancêtres les Nedjeds, et cela après une séparation de bien des siècles.

« En 1851, je descendais le Tigre de Mossoul à Baghdad, j'avais entre les mains un volume d'Hérodote. Toutes ses descriptions des hommes et des choses étaient encore pleines d'*actualité*. Ainsi il dépeignait, il y a deux mille trois cents ans, les mœurs des Arabes d'aujourd'hui avec la même fidélité que vous, mon général, vous avez su dépeindre en Afrique les Arabes d'Asie; le temps et l'espace sont impuissans devant l'immuabilité de telles mœurs. Guerres intestines, *fantasias*, chasses, amour pour le cheval, etc., j'ai tout vu en Asie, tel que vous l'avez décrit en Afrique.

« Votre ouvrage, qui a le grand mérite de contenir toute la vérité et en même temps rien que la vérité, est appelé à exercer une grande influence sur l'éducation du cheval en France. Cette lecture pleine de charmes développera le goût du cheval chez ceux qui ne s'en sont pas encore occupés, et nos éleveurs puiseront d'utiles documens parmi les nombreux faits d'éducation que vous citez avec l'autorité d'une longue et si intelligente expérience. Ils apprendront enfin à ne plus réserver leur admiration pour un cheval dont la première qualité est la graisse, et ils connaîtront les avantages que l'on doit retirer de l'exercice précoce auquel on soumet le poulain pendant son premier âge. *Le cheval est dans le travail*, disent les Arabes. Il faut donc l'y habituer de bonne heure.

« J'ai vu tous les Arabes, et surtout les Nedjeds, soumettre leurs chevaux de deux à trois ans aux plus rudes épreuves. Ils les réduisent, à force de travail, à la dernière expression de misère. Après ces rudes épreuves, le moindre repos remet le cheval, et son maître sait alors ce qu'il doit en espérer.

« Il est un fait cependant qui m'étonne, permettez-moi de vous en parler, c'est la supériorité qu'Abd-el-Kader accorde au cheval sur la jument, et cela de la manière la plus positive. Chez tous les Arabes d'Asie, et surtout chez les Nedjeds et les Annazas, où se trouvent sans contredit les premières races de chevaux, la jument est considérée comme bien supérieure au cheval, et je ne puis croire que le seul motif d'intérêt détermine les Arabes à placer la jument si au-dessus du cheval.

« A la naissance d'un poulain, quelle que soit la noblesse de son sang, son arrivée est pour ainsi dire regardée comme un malheur. Naît-il une pouliche au contraire, grande joie, grande fête dans toute la famille! Cette pouliche est appelée à continuer la race; *Mahomet est entré dans la tente.* Ni femmes ni enfans ne se permettraient de soustraire une goutte du lait

que peuvent donner chamelles, chèvres, brebis, etc. Tout est réservé à l'heureuse pouliche, objet de l'amour et des plus tendres soins de la part de tous les habitans de la tente.

« Les plus beaux chevaux des Nedjeds sont facilement vendus; on les embarque sur les ports du Golfe-Persique pour les Indes anglaises. A leur arrivée à Bombay, ils coûtent de 8 à 12,000 francs et une moitié des prix de courses. Quant aux jumens de pur sang, il est bien difficile, sinon impossible, de se les procurer.

« Abbas, pacha d'Égypte, a depuis sept ou huit ans des agens qui courent en tous sens. Ils sont parvenus à en acheter vingt-trois ou vingt-quatre. Elles ont été payées de 22,000 à 50,000 francs, et sur ces vingt-quatre il est de notoriété publique que douze ou treize seulement étaient vraiment de première race. J'ai vu payer celle qui coûtait le moins cher 86,000 piastres (la piastre 4 1/2 = 1 franc). C'était à un pauvre diable qui n'avait d'autre fortune que sa jument. Il avait longtemps résisté aux offres qui lui étaient faites; sa famille avait profité d'une de ses absences pour les accepter. Ce malheureux pleurait à chaudes larmes, tout en comptant le monceau de pièces d'or qui était devant lui. Que d'exemples je pourrais vous citer dans ce genre!

« Voici encore un fait général à l'appui de la haute estime que les Arabes ont pour la jument relativement au cheval : veulent-ils parler d'un animal qui a laissé dans la mémoire des Arabes le souvenir d'une bonté remarquable ou de quelques courses extraordinaires, vous n'entendrez jamais dire : « Le fameux cheval du cheikh un tel, » mais toujours : « La jument du cheikh un tel. »

« En dehors de cette différence, toutes les paroles d'Abd-el-Kader et les vôtres sont celles qui sont dans la bouche de tous les *sportmen* de l'Asie. »

Cette lettre fit une grande impression sur moi. Je venais d'entendre confirmer par un témoignage considérable tout ce que j'avais écrit sur les Arabes. Je pouvais avoir mal observé, on m'avait peut-être induit en erreur. Les musulmans sont fanatiques et méfians; ne devais-je pas craindre qu'ils ne se fussent fait un devoir en même temps qu'un plaisir de me tromper? Tromper un chrétien, c'était alors une action si méritoire! Eh bien! non, j'étais dans le vrai : en voyant et en interrogeant les Arabes de l'Algérie, j'avais vu et entendu les Arabes de la souche primitive.

Et puis dans tout cela je trouvais encore un sujet inépuisable de profondes méditations. N'était-ce pas en effet quelque chose d'admirable que de voir un peuple disséminé sur de vastes espaces, du Golfe-Persique à l'Océan, sans voies de communications, sans imprimerie, sans télégraphes, sans aucun des moyens de civilisation moderne, mais parlant la même langue, obéissant à la même loi et conservant par la simple tradition, aussi bien que nous aurions pu le faire par des livres, les usages, les mœurs et jusqu'aux préceptes de ses pères? Cette unité dans de pareilles conditions était vraiment de nature à inspirer l'étonnement.

Quoi qu'il en soit, il restait entre M. Petiniaud et moi une question

chevaline très importante à élucider : celle de la supériorité du cheval sur la jument, ou de la jument sur le cheval. J'affirmais que les Arabes ne donnaient la préférence à la jument que *parce qu'elle fait des petits et que ces petits rapportent de l'argent, et quelquefois beaucoup d'argent.* M. Petiniaud voyait au contraire dans cette préférence une preuve de la supériorité que les Arabes auraient, selon lui, accordée à la jument. Comme l'opinion de M. Petiniaud ne s'était pas formée à la légère, qu'elle était le résultat de longues et consciencieuses observations, que pour être déracinée elle avait besoin d'une autorité plus considérable que la mienne, je lui proposai de faire intervenir Abd-el-Kader dans ce débat. Je fis remarquer à M. Petiniaud qu'aucun arbitre n'était plus compétent que l'émir, qu'il était sur les lieux, qu'il voyait chaque jour les hommes les plus influens du désert, que parmi ses compagnons il en était qui avaient une célébrité incontestée en matière chevaline, qu'enfin, quoi qu'il décidât, notre désaccord devant tourner au profit de la science, nous aurions tous les deux à nous féliciter du résultat obtenu. M. Petiniaud accepta, et voici la réponse qu'Abd-el-Kader fit aux questions que je lui posai :

LA JUMENT ET L'ÉTALON.

« Louange au Dieu unique,
« Son règne seul est éternel. »

« A celui que nous aimons, à celui qui sait rendre simples les affaires les plus difficiles, le général Daumas. Que le salut soit sur vous et votre famille, ainsi que la miséricorde et la bénédiction de Dieu. Et ensuite je vous dirai que j'ai reçu votre lettre chérie; elle contient des questions très graves sur la race chevaline. Je vais y répondre de mon mieux et point par point.

« Première question. — La mère donne-t-elle au poulain plus de ses qualités et perfections que l'étalon, ou bien au contraire le poulain prend-il plus des qualités et perfections de son père? »

« Voici ma *réponse :*

« Le poulain provient de l'étalon et de la jument, cela est vrai; mais l'expérience des siècles a démontré que les parties essentielles de son corps, — comme les os, les tendons, les nerfs et les veines, — procèdent toujours du père. Il n'y a pas de doute à élever là-dessus, car le dernier Arabe sait aujourd'hui que toutes les maladies qui sont inhérentes aux os, aux tendons, aux nerfs et aux veines, et qui se trouvent dans l'étalon au moment de la monte, se perpétuent dans son produit, quelque temps qui s'écoule. — Je citerai

notamment les exostoses, les formes, la jarde, les varices et le *aâdeur* (la douleur) (1).

« La mère peut donner au produit la couleur de sa robe, sa ressemblance et quelque chose de sa structure : il faut bien que le poulain tienne, par certains côtés, de celle qui l'a si longtemps porté dans ses flancs; mais c'est incontestablement l'étalon qui lui donne la force des os, la vigueur des nerfs, la solidité des tendons, la rapidité de la course, les qualités principales enfin. Il lui communique en outre ses facultés morales, et, s'il est véritablement noble, le préserve de tout vice.

« Nos pères ont dit : *El aôud hôr mâ andouche heïla*, le cheval noble n'a pas de malices.

« L'Arabe prête l'étalon gratuitement, il ne le loue jamais.

« Prêter un étalon pour de l'argent est à ses yeux l'action la plus ignoble et la plus contraire à la générosité qui le distingue, et pour laquelle il est si justement renommé. Bien que la loi le permette, l'usage interdit absolument ce commerce, et je n'en ai, pour mon compte, jamais vu d'exemple. Cependant si l'Arabe prête son étalon gratuitement, il ne le prête pas pour cela au premier venu et pour la première jument venue. Non; le demandeur est souvent obligé d'employer l'intercession de gens inspirant le respect, ou même de ses femmes, s'il ne veut pas voir sa demande repoussée.

« D'un autre côté, les Arabes sont très difficiles sur le choix de l'étalon, et s'ils ne trouvent pas pour leurs jumens de race un étalon de sang pur, ils aiment mieux les laisser deux ou trois ans improductives que de les faire saillir par un cheval commun. Veulent-ils un bon étalon, ils n'hésitent pas à entreprendre les voyages les plus lointains.

« Il y a des Arabes qui ferment la vulve de leurs jumens au moyen d'une espèce de cadenas appelé *takhise*, afin d'en empêcher l'accouplement par surprise avec un cheval commun. Quand cet accident arrive dans les pâturages et qu'on en est instruit à temps, ils s'empressent d'introduire la main dans le fond du vagin, et le lavent avec une infusion de certaines drogues auxquelles ils attribuent la propriété d'anéantir les effets de la liqueur du mâle. Ces précautions, en même temps qu'elles démontrent l'importance qui s'attache à l'étalon, assurent la conservation des races à laquelle l'Arabe veille avec un soin aussi jaloux qu'au maintien de la pureté du sang dans sa propre famille.

« Ce qui précède vous a déjà indiqué ma conclusion : *le père donne au produit plus que la mère.*

(1) Maladie de la colonne vertébrale.

« Et ma conclusion est identique avec l'opinion universelle des Arabes. Ils disent : *El horr iteba el fahal,* le poulain suit l'étalon.

« Je conviens cependant que le meilleur produit est celui d'un père et d'une mère tous deux de race pure. *Dans ce cas, c'est de l'or qui s'allie avec de l'or.* »

« Deuxième question. — Si du père ou de la mère l'un doit être d'origine commune, vaut-il mieux que ce soit le père, ou bien y a-t-il moins d'inconvéniens à ce que ce soit la mère? »

« Voici ma *réponse :*

« Sachez que ces questions ont de tout temps occupé nos pères; après de longues expériences, ils ont divisé la race chevaline en quatre grandes familles auxquelles, pour les distinguer, ils ont donné les noms suivans : le *horr*, le *hadjine*, le *mekueref* et le *berdoune*.

« Le *horr* est celui dont le père et la mère sont nobles. Il marche en tête.

« Le *hadjine* est celui dont le père est noble et la mère d'origine commune. Il est moins considéré que le *horr*, et son nom *el hadjine* (incomplet, défectueux) lui vient du mot *houdjena* (vice, défaut).

« Le *mekueref* est celui dont la mère est de sang pur et le père de sang mêlé. Bien qu'il s'approche du *hadjine*, il est loin de le valoir; son nom lui vient de *karaf* (mélange). Le *hadjine* lui est supérieur, comme l'homme dont le père est noble et la mère négresse est supérieur à celui dont la mère est noble et le père nègre.

« Le *berdoune* enfin est celui dont ni le père ni la mère ne sont nobles. C'est le cheval étranger à nos pays; il est classé le dernier.

« Le fameux poète El-Tamimi a dit en parlant d'un étalon renommé : « Il est le produit de deux coureurs célèbres qui l'ont engendré, et dont il réunit à lui seul toutes les qualités. »

« Il a dit encore : « Voyez cet alezan fermé, à crins noirs (bai brun); il est incomparable de vitesse et de beauté, on reconnaît en lui la race de ses oncles paternels et maternels dont l'Arabie a tant parlé. »

« Le prix du cheval est dans sa race. »

« Troisième question. — On m'assure que les Arabes préfèrent la jument au cheval. Cette préférence provient-elle, ou des avantages qu'ils peuvent en retirer par la vente des produits, ou de ce que le poulain tient plus de sa mère que de l'étalon, ou enfin de ce que les services de la jument sont préférables à ceux du cheval? »

« Voici ma *réponse :*

« Les Arabes préfèrent les jumens aux chevaux, cela est vrai, mais seulement pour les trois motifs suivans :

« Le premier, c'est qu'ils considèrent le bénéfice qu'on peut attendre d'une jument comme l'un des plus considérables, puisque l'on a vu des Arabes retirer jusqu'à 15 ou 20,000 douros (75 ou 100,000 f.) des produits d'une seule jument. On les entend souvent s'écrier : *La tête de la richesse, c'est une jument qui produit une jument.*

« Et cette pensée est encore corroborée chez eux par notre seigneur Mohammed, l'envoyé de Dieu; il a dit :

« Préférez les jumens, car leur ventre est un trésor, et leur dos un siége d'honneur.

« Le plus grand des biens est une femme intelligente, ou une jument qui donne beaucoup de poulains. »

« Ces paroles sont expliquées ainsi par les commentateurs : *leur ventre est un trésor,* parce que la jument, par ses produits, augmente la fortune de son maître, — *et leur dos un siége d'honneur,* parce que l'équitation de la jument est plus agréable et plus facile; on va même jusqu'à prétendre que par la douceur de ses allures elle pourrait à la longue amollir le cavalier.

« Le second motif, c'est que la jument ne hennit pas à la guerre, qu'elle est plus insensible que l'étalon à la faim, à la soif, à la chaleur, et qu'elle rend dès lors plus de services à un peuple dont la fortune consiste en troupeaux de chameaux et de moutons. Or tout le monde sait que les chameaux et les moutons ne prospèrent véritablement que dans le Sahara, où les terres sont tellement arides que beaucoup d'Arabes, s'abreuvant habituellement de lait, ne peuvent boire de l'eau que tous les huit ou dix jours. C'est une conséquence de la longue distance qui sépare souvent les campemens pratiqués en vue des pâturages des lieux où il y a des puits.

« La jument est comme le serpent, sa force s'augmente au moment de la chaleur et dans les terres brûlantes. Le serpent qui vit dans un pays froid ou dans l'eau a peu de courage et de venin, de telle sorte que sa morsure est rarement mortelle, tandis que le serpent qui vit dans un pays chaud est plus vif, et voit s'accroître la violence de son poison. Au contraire du cheval, qui supporte moins bien les ardeurs du soleil, la jument (et cela tient sans doute à sa constitution) sent redoubler son énergie au plus fort de la chaleur.

« Le troisième motif enfin, c'est le peu de soins que nécessite la jument. Elle se nourrit de peu, son maître la conduit ou l'envoie manger des plantes avec les moutons et les chameaux; il n'a pas besoin d'instituer un gardien qui soit toujours présent.

« L'étalon, lui, ne saurait se passer d'être mieux nourri, et son maître ne peut l'envoyer au pâturage que surveillé par un *saïs* (palefrenier), car s'il voit une jument, il la suit.

« Telles sont les véritables causes de la préférence que les Arabes ont pour leurs jumens. Cette préférence ne vient donc pas de ce que le poulain emprunte plus de qualités à sa mère qu'à son père; elle ne vient pas non plus de ce qu'il est préférable, en tout lieu et en toute occasion, de monter une jument plutôt qu'un cheval; non, elle s'appuie d'un côté sur des intérêts matériels, et de l'autre sur les nécessités imposées par le genre de vie que mènent les Arabes.

« Il faut proclamer en définitive que l'étalon est plus noble que la jument. Il est plus fort, plus courageux, plus rapide à la course, et il n'a pas les inconvéniens graves de la jument, qui s'arrête quelquefois brusquement sous son cavalier, dans le combat même, alors que celui-ci aurait besoin qu'elle courût. Cela arrive lorsqu'elle est en chaleur et qu'elle voit l'étalon.

« L'étalon a plus de force que la jument, et la preuve, c'est qu'en supposant qu'un étalon et une jument soient frappés d'une blessure mortelle et identique, la jument tombera à l'instant, tandis que l'étalon ne tombera le plus souvent qu'après avoir sauvé son maître.

« J'ai vu une jument qui avait été frappée d'une balle à la jambe; l'os du canon, — *keusba* (le roseau), — avait été fracturé; ne pouvant vaincre la douleur, immédiatement elle s'affaissa.

« Un cheval entier fut atteint d'une blessure semblable; sa jambe cassée n'était plus retenue que par la peau; il continua à courir en s'appuyant sur sa jambe saine jusqu'à ce qu'il eût enlevé son maître du champ de bataille, et alors seulement il tomba. »

« Quatrième question. — S'il est constaté par les Arabes que le poulain participe toujours des qualités de son père, pourquoi vendent-ils donc assez facilement leurs étalons, et ne se défont-ils de leurs jumens que dans des circonstances très graves? »

« Voici ma *réponse :*

« Les Arabes préfèrent la jument au cheval pour les trois causes que j'ai signalées plus haut, et ces trois causes font assez comprendre pourquoi, chez nous, la valeur que l'on attache à la possession d'une jument doit être supérieure à celle que l'on attache à la possession d'un étalon, leur origine fût-elle la même. En effet, si d'un côté le poulain emprunte plus au père qu'à la mère, d'un autre côté le propriétaire d'un étalon ne peut gagner en un grand nombre d'années ce que le propriétaire de la jument peut gagner en une seule, si elle venait à mettre bas.

« Cependant, lorsqu'un étalon a prouvé des qualités extraordinaires, il arrive aussi qu'on ne veut plus s'en défaire; c'est qu'alors il rapporte autant à son maître, soit par le butin, soit autrement, que la jument du prix le plus élevé.

« J'ai vu chez les *Annazas,* tribu qui s'étend depuis Baghdad jus-

qu'à la Syrie, des chevaux tellement hors de prix, qu'il devient presque impossible de les acheter, et surtout de les payer comptant. Ces animaux, d'une valeur fabuleuse, ne sont vendus qu'à de hauts personnages et à de riches négocians qui les paient en trente ou quarante échéances, ou bien encore par une rente perpétuelle consentie au vendeur et à ses descendans. »

« Cinquième question. — La preuve, m'a-t-on dit, que chez les Arabes la jument est classée bien avant le cheval, c'est que la naissance d'un poulain, quelle que soit la noblesse de son sang, est, pour ainsi dire, regardée comme un malheur, tandis que s'il naît une pouliche, c'est au contraire l'occasion d'une grande joie dans la famille. Cette pouliche est destinée à continuer la race, notre seigneur Mohammed est entré dans la tente, il nous a apporté une bénédiction, etc. »

« Voici ma *réponse :*

« La naissance d'un cheval ne peut jamais être considérée comme un malheur par les Arabes, bien qu'ils préfèrent les jumens pour les avantages matériels qu'elles procurent. Les jumens produisent presque toutes; quelques-unes seulement sont frappées de stérilité, ainsi que cela arrive à certaines femmes, et c'est en grande partie leur fécondité qui leur vaut la faveur dont elles jouissent.

« Je le répète, on ne peut être malheureux de la naissance d'un animal qui garantit son maître de l'humiliation.

« Un poète a dit : « Mes frères me blâment d'avoir des dettes, et cependant je ne les ai contractées que pour des choses qui leur font honneur : en faisant manger à tous le pain de Dieu, en achetant un cheval de noble race qui sert de talisman à mon *goum* et en lui donnant pour domestique un esclave. »

« Sixième question. — On a vu des Arabes pleurer en se séparant de leurs jumens, qu'ils avaient cependant vendues à des prix énormes; mais on n'a jamais vu d'Arabes pleurer en se séparant de leurs chevaux. Quand on veut citer un animal remarquable, on n'entend jamais dire : le fameux cheval du cheikh un tel, mais toujours la jument du cheikh un tel. — Pourquoi ? »

« Voici ma *réponse :*

« C'est là une erreur. Les Arabes aiment leurs chevaux d'une manière absolue, comme l'homme aime ses enfans, et cela parce que le cheval est le plus noble animal après l'homme. Tout le monde sait que le cheval de sang est fier comme un fils d'Adam et qu'il ne mange pas les restes d'un autre animal.

« Les Arabes prétendent qu'aucun peuple ne connaît comme eux la puissance du cheval et ses perfections; aussi portent-ils très haut l'estime qu'ils ont pour lui, et cela parce qu'il sert à la poursuite comme à la fuite. Il est dans les mœurs et dans la nature des Arabes,

depuis les temps les plus reculés, de se faire la guerre les uns aux autres, ainsi qu'aux nations voisines. L'Arabe pauvre a donc besoin du cheval pour tomber sur les biens de son ennemi, s'en emparer et s'enrichir, comme l'Arabe riche a également besoin du cheval pour protéger sa fortune et sa tête.

« Les Arabes disent : « Le cheval est le milan, et le chameau la proie. La proie qui est dans les serres du milan ne peut être sauvée que par d'autres milans. »

« Lorsqu'une veuve dans le désert est propriétaire de vingt chameaux, sa tribu la force à acheter un cheval destiné à les protéger. Un parti ennemi vient-il à fondre sur les chameaux, l'usage veut que cette femme donne son cheval au guerrier qui l'a monté et les a sauvés.

« Chez les Arabes, les chameaux ne peuvent appartenir qu'à ceux qui savent les défendre.

« Les Arabes aiment leurs chevaux comme le père aime son enfant, mais, comme cela est juste, ils les aiment encore davantage quand ceux-ci leur rendent de véritables services.

« Les Arabes peuvent vendre leurs chevaux quand ils en trouvent des prix élevés, mais ils les pleurent en même temps, et pour eux-mêmes et pour l'utilité qu'ils en retiraient, comme le père pleure son fils lorsqu'il s'en sépare, bien qu'il reconnaisse l'utilité de cette séparation.

« Cheval ou jument, l'Arabe regrette donc le compagnon qu'il quitte, en proportion des services qu'il en recevait.

« Maintenant pourquoi, en pays arabe, cite-t-on plus souvent la jument du cheikh un tel que le cheval du cheikh un tel? Voici. C'est tout simplement parce que les Arabes vendant habituellement leurs chevaux et conservant les jumens, il y a naturellement chez eux plus de jumens que de chevaux. Et si l'on conserve les jumens avec un grand soin, c'est pour ne pas voir se tarir une source précieuse d'honneurs et de richesses.

« Dieu, dans son Koran, a dit : « *El kheïl kheir* (les chevaux, c'est le bien). » Cette expression *le bien* signifie, pour les Arabes, l'ensemble de tout ce qui peut être utile à l'homme.

« Le prophète a ajouté : « Le bonheur, les récompenses éternelles et un riche butin sont noués au toupet de vos chevaux jusqu'au jour de la résurrection. »

« Voilà tout ce que j'avais à vous dire; c'est, d'après moi, l'exacte vérité, *mais Dieu est le plus savant.*

« Que Dieu soit avec vous! — Salut!

« Écrit par Sid el Hadj Abd-el-Kader ben Mahhy Eddine.

« Brousse, le 15 janvier 1855. »

Que pourrais-je ajouter à cette remarquable lettre, aux observations de cet homme, qui, constamment en présence de la nature, a su l'étudier jusque dans ses détails les plus fugitifs? D'après le témoignage d'Abd-el-Kader, il doit donc demeurer évident que les Arabes ne donnent la préférence aux jumens, ni parce qu'elles influent plus que le mâle sur le produit, ni parce que leurs services sont préférables à ceux du cheval, mais uniquement, comme je le proclamais dans *les Chevaux du Sahara*, parce qu'elles font des petits, ou, en d'autres termes, parce que *leur ventre est un trésor*.

Après avoir constaté ce fait, j'aborde le point le plus important de ma tâche; je dis le plus important, car de l'ensemble des renseignemens que je vais produire doit naître, je le crois, la conviction pour tous que le cheval arabe est le véritable cheval de guerre. On comprendra facilement qu'après avoir exposé cette opinion dans un livre, j'aie dû chercher, par tous les moyens, à m'assurer si le cheval arabe était seulement le meilleur cheval de guerre en Algérie, sous le climat qui l'a vu naître, ou bien s'il devait encore, dans d'autres régions, montrer sa supériorité et prouver qu'il est capable de supporter *le froid* comme il a prouvé qu'il peut supporter la chaleur, la fatigue, les intempéries, la faim et la soif. L'épreuve qui vient d'être faite en Crimée me paraît concluante, et cette opinion, je l'espère, deviendra l'opinion de tous après la lecture des documens que je livre à la publicité. Il faut remarquer que l'épreuve sur laquelle je m'appuie a eu lieu sur une assez large échelle pour déterminer un jugement définitif. Nous avons en effet en Crimée deux régimens de chasseurs d'Afrique (bientôt nous aurons les quatre), quelques spahis, un grand nombre d'officiers de tous grades et de toutes armes montés sur des chevaux arabes. Nous pouvons donc obtenir des observations qui ont été faites les renseignemens les plus positifs pour la solution d'une question qui nous intéresse à un si haut point.

Avant tout, je dois cependant déclarer qu'il n'entre nullement dans ma pensée d'établir de comparaisons fâcheuses entre le cheval arabe et ceux des autres races et des autres nations. *Tous les chevaux ont leur utilité et leur mérite selon le point de vue où l'on se place.* Ce que je tiens seulement à constater, c'est la prééminence du cheval d'Orient comme *cheval de guerre,* et cela par des faits qui parleront assez d'eux-mêmes, et dont chacun pourra tirer les conclusions qui lui paraîtront convenables.

Voici d'abord des extraits de lettres venant de Crimée : je les donne par ordre de date.

« Devant Sébastopol, 20 novembre 1854.

« En dépit des embarquemens, des débarquemens, du froid et des misères

inévitables à la guerre, mon régiment compte encore cent trente-trois chevaux par escadron. C'est à n'y pas croire!

« Le colonel du 4e chasseurs d'Afrique,

« Comte de CHAMPÉRON (1). »

« Quartier-général devant Sébastopol, le 28 janvier 1855.

« Les chevaux barbes sont les seuls qui résistent bien aux épreuves du climat et de la nourriture!

« Le général en chef,

« CANROBERT. »

« Devant Sébastopol, le 2 février 1855.

« Nos chevaux souffrent; mais ceux des chasseurs d'Afrique se maintiennent à merveille.

« Le chef d'escadron d'état-major,

« RENSON. »

« Devant Sébastopol, le 5 février 1855.

« Tâchez que pour la remonte on nous envoie des chevaux d'Afrique, nous en avons grand besoin. Que le général Daumas triompherait, s'il voyait ce qui se passe chez nous, et comme ses assertions sont justifiées par la pratique! Quelle que soit la distance où il se trouve, son succès n'en est pas moindre, et il a le droit d'en être fier. C'est ce que tout le monde proclame ici.

« Le lieutenant-colonel, aide de camp du général en chef,

« WAUBERT DE GENLIS. »

« Devant Sébastopol, le 10 mars 1855.

« Un fait remarquable, c'est l'attitude des tirailleurs algériens; ils vont au canon comme des lions. *Quant aux chevaux d'Afrique, ils ont fait des preuves sans égales.* Tout le monde en veut aujourd'hui, et les Anglais, quand ils peuvent s'en procurer, les paient sans marchander à belles livres sterling. Vous n'apprendrez pas sans plaisir ces incontestables succès d'un pays auquel vous tenez par tant de liens, etc., etc.

« Le général chef d'état-major du deuxième corps d'armée,

« TROCHU. »

« Devant Sébastopol, le 30 mars 1855.

« Nos chevaux d'Afrique ont admirablement supporté les rigueurs de l'hiver, les privations et les fatigues. On croyait qu'ils ne pourraient endurer ni le froid, ni la neige, ni la gelée, et cependant ils sont sortis victorieux de toutes ces épreuves, qui, Dieu le sait, ne nous ont pas fait défaut, sans autre abri qu'une simple couverture.

« C'est une race admirable! vous l'avez popularisée en France par votre ouvrage des *Chevaux du Sahara; la guerre d'Orient vient de la populariser en Angleterre.*

« Les Anglais nous offrent des prix fabuleux des chevaux barbes que nous avons ici, mais vous comprenez que les marchés sont très rares; nous en avons besoin, et nous les gardons.

(1) M. de Champéron a depuis lors été nommé général.

« J'ai encore le cheval que vous m'avez connu en 1842. Il a fait toutes mes campagnes en Algérie avec le maréchal duc d'Isly, toutes les expéditions entreprises après son départ, tous mes embarquemens et débarquemens, et il est encore si vigoureux et si beau, que les Anglais me tourmentent chaque jour pour que je le leur vende. C'est impossible : ce vieux compagnon mourra chez moi, et je lui donnerai les invalides dès que j'en aurai la possibilité.

« Le général chef d'état major du 2e corps.

« DE CISSEY. »

« Devant Sébastopol, le 7 avril 1855.

« Vous savez, mon général, que nous allons recevoir prochainement les 2e et 3e régimens de chasseurs d'Afrique. C'est une bonne et heureuse nouvelle, car qui a vu comment se sont comportés, pendant les dures épreuves de cet hiver, les chevaux des 1er et 4e régimens de cette arme comprend les solides services qu'on doit attendre de cet accroissement dans l'effectif de cette excellente troupe.

« L'expérience a donc consacré la théorie, et la pratique vient de donner raison sur de grandes proportions à tout ce que vous avez dit et écrit sur les qualités du cheval barbe. C'est là un résultat utile, au double point de vue des intérêts de l'armée et de votre satisfaction personnelle. En effet, si les vérités que vous avez proclamées sur cette race étaient déjà familières aux officiers qui ont longtemps servi en Afrique, il n'en était pas de même pour ceux qui ne connaissent pas ce beau et bon pays. Les épreuves qui viennent d'être faites ici, la résistance, la ténacité qu'ont montrées les chevaux d'Afrique pendant la guerre actuelle, les comparaisons auxquelles ils ont donné lieu au milieu de races variées, etc., tout cet ensemble de faits a été de nature à convaincre les plus incrédules, et à prouver une fois de plus les vérités que vous avez mises au jour. C'est un succès qui doit vous rendre heureux.

« Le lieutenant-colonel, aide de camp du général en chef,

« WAUBERT DE GENLIS. »

Ces renseignemens suffiront, je l'espère, pour prouver dès aujourd'hui le cas que fait notre brave armée du cheval arabe. Ses appréciations, du reste, s'accordent avec les traditions et les récits de tous les temps. En effet, et l'on vient d'en avoir la preuve, ce n'est pas uniquement dans son pays, sous un ciel chaud et au milieu d'une nature ardente, que ce cheval brille par sa résistance et ses qualités; c'est encore dans les pays lointains, par des froids rigoureux et dans des conditions hygiéniques tout autres que celles de son berceau. Tous les climats lui sont bons, toutes les latitudes lui vont et toutes les nourritures lui conviennent; il peut donc rendre autant de services dans le nord que dans le midi. Je savais, depuis longtemps, à quoi m'en tenir, car j'avais vu le cheval barbe résister aux froids les plus vifs pendant nos campagnes d'hiver dans les âpres montagnes de la Kabylie. C'est aussi l'opinion de l'un de nos officiers-généraux les plus distingués, qui a fait les grandes guerres de l'empire, et de

la cavalerie l'étude de toute sa vie, de M. le général de Lawoestine. Voici ce qu'il a bien voulu m'écrire.

« Paris, 19 septembre 1854.

« J'ai lu avec un vif plaisir, mon cher Daumas, votre charmant ouvrage intitulé : *les Chevaux du Sahara*, et l'ai trouvé plein d'intérêt et de vérité.

« Vous ne proclamez pas des utopies, vous marchez avec des faits, et vous avez su donner l'attrait du roman à la réalité. Vous n'avez pas voulu passer de longues années en Afrique pour n'y rien voir : vous avez vécu avec les Arabes, appris leur langue, et, en observant leurs mœurs, vous avez surtout étudié la manière dont ils comprennent le noble animal qui chez eux fait partie de la famille. C'est là une bonne idée que vous avez eue, car nulle part on ne peut mieux apprendre le cheval que chez ce peuple, aussi vieux que le monde. Il est doué d'un grand esprit d'observation, et il aime avec passion le compagnon de sa vie aventureuse.

« Si nous avions le sens commun, ne devrions-nous pas reconnaître que le pays où le type du cheval a pris naissance, où l'on n'a cessé de s'occuper de lui, est le pays du cheval par excellence?

« Vous, mon cher ami, vous avez compris cela, et vous aurez un jour rendu un grand service à la cavalerie, parce que tôt ou tard la raison l'emportera sur les préjugés.

« Pourquoi le cheval arabe, et ceux qui tiennent de lui, comme le cheval espagnol de la montagne, le cheval polonais et l'ancien cheval limousin, sont-ils les meilleurs chevaux de guerre? C'est que leur conformation et leur caractère se ressentent de la rude éducation à laquelle ils ont été soumis. Ces chevaux sont sobres, intelligens, infatigables, et surtout d'une grande douceur. Les chevaux anglais et les races qui en proviennent sont tout le contraire : ils n'ont que l'avantage d'une grande vitesse, de pouvoir franchir de grands obstacles et de pouvoir fournir de longues courses, *à la condition d'être énormément nourris et parfaitement soignés*. Ces qualités ne constituent nullement le cheval de guerre.

« J'ai longuement fait la guerre dans tous les pays de l'Europe avec les généraux de cavalerie le plus justement renommés. Eh bien! je ne crains pas d'être démenti par ceux de mes camarades qui vivent encore, jamais on ne recherchait un cheval anglais, pas même les maréchaux et généraux en chef, qui pouvaient se servir de cette race sans grand inconvénient, parce qu'ils marchaient isolés et qu'ils avaient des ressources que l'officier de troupe ne peut trouver.

« Le cheval des chefs était le limousin, beau comme le cheval anglais, avec toutes les qualités du cheval barbe. Le cheval des officiers de troupe, dans toute la cavalerie, était le cheval polonais, le cheval allemand croisé arabe et le cheval espagnol. Il faut, quand on commande, monter un cheval qui ne vous emporte pas à l'ennemi; il faut qu'un officier donne le premier coup de sabre, mais qu'il soit cependant assez près de sa troupe pour la diriger et transmettre au besoin les ordres supérieurs; autrement, il se fait tuer sans profit pour son honneur et au détriment des hommes qu'il mène au combat.

« Oui, vous avez cent fois raison, le cheval arabe est le premier cheval de guerre du monde. Il est familiarisé avec l'homme depuis sa naissance, il n'a peur de rien parce qu'il vit constamment au milieu de tout ce qu'il doit ren-

contrer tous les jours, il est habitué à l'intempérie des saisons parce qu'il couche toujours en plein air, et enfin, condition capitale, *il sait supporter la soif et la faim*. Peut-être n'est-il pas assez grand pour nos cuirassiers et nos dragons, voilà tout ce que j'ai à lui reprocher. Je n'ai pas dit : *Peut-être n'est-il pas assez fort*, remarquez-le bien, car j'ai vu nos dragons d'Espagne, des hommes de six à sept pouces, tous remontés en chevaux espagnols, fournir au besoin, et très vigoureusement, des courses au galop de deux ou trois lieues.

« Je n'ai plus à vous parler que d'une objection qui a été souvent faite par les détracteurs de la race arabe. Ils ont dit que le cheval arabe ne résistait pas au froid, et que, bon peut-être pour les pays chauds, il ne convenait nullement pour les climats du nord. Ma réponse est sans réplique.

« J'ai fait toute la campagne de Russie avec un cheval barbe; seul entre tous mes autres chevaux, allemands ou polonais, il a résisté, *sans avoir pris le poil d'hiver et rond comme une pomme*, bien qu'il ne se fût à peu près nourri que de la paille des toits. Le général Sébastiani avait une nombreuse et superbe écurie en entrant en Russie, chevaux de toutes les races parmi lesquels il s'en trouvait six venant des montagnes de Grenade (c'est la race barbe dans toute sa beauté). Il perdit tous ses chevaux à l'exception des grenadins. Je pourrais vous citer mille faits de ce genre. Fasse donc le ciel que toute notre cavalerie légère et de ligne soit remontée en chevaux africains! Avec eux, elle pourrait aller au bout du monde.

« En résumé, mon cher Daumas, je vous fais mon compliment d'avoir eu le courage de soutenir une thèse qui est fondée sur l'expérience et la raison : c'est ordinairement un motif d'avoir tort dans notre pays; mais comme on y finit toujours par ouvrir les yeux, ce sera dans l'avenir votre récompense pour n'avoir pas craint de dire la vérité. Au surplus vous avez pris la bonne manière pour la faire accepter, c'est d'être instructif et amusant.

« DE LAWOESTINE. »

A ces documens d'un intérêt si vif et si actuel j'ajouterai que les chevaux arabes ou orientaux de l'empereur Napoléon Ier, dans sa mémorable campagne de Russie, sont également ceux qui ont le mieux résisté à toutes les fatigues, à toutes les intempéries, à toutes les privations. Ce fait est ainsi attesté par M. le comte de Lantivy, qui a fait la campagne de Russie en qualité de page de l'empereur :

« Vous me demandez mon avis sur les chevaux arabes qui, à ma connaissance, ont fait la campagne de Russie; je m'empresse de vous le donner.

« Le cheval arabe soutenait mieux les fatigues et les privations que le cheval européen. L'empereur, pendant cette rude campagne de Russie, n'a guère conservé que ses chevaux arabes.

« Le chef d'escadron Hubert, depuis général de division, sur cinq chevaux n'en a ramené qu'un seul : il était arabe.

« Le capitaine Simonneau, depuis officier-général, n'a ramené que son cheval arabe, et moi-même je n'ai pu en conserver qu'un : c'était un breton croisé arabe. »

D'un autre côté, si nous consultons l'histoire, nous voyons les

Romains rechercher avant tout, comme cheval de guerre, le cheval numide. Ils s'en servirent avec succès dans leurs expéditions contre les Germains, les Gaulois et les Scythes. A l'époque guerrière des croisades, les peuples francs ramenèrent d'immenses quantités de chevaux orientaux, dont ils reconnaissaient le mérite comme cheval de guerre et comme cheval régénérateur. Pendant tout le moyen âge, le type du cheval de guerre en Occident fut le cheval barbe et son descendant, le cheval espagnol; car, ainsi que le dit avec raison M. Éphraïm Houël dans son *Histoire du Cheval*, c'est une faute aux peintres et aux statuaires d'avoir représenté les guerriers de cette époque sur des chevaux lourds et massifs. Les hommes couverts des plus fortes armures recherchaient alors et de préférence les chevaux d'Orient ou ceux qui en descendaient.

Tous les chevaux fameux cités par l'histoire, — ceux de Richard Cœur-de-Lion à Médine, de Philippe-Auguste à Bouvines, de Guillaume le Conquérant à Hastings, de saint Louis à la Massoure, de François Ier à Pavie, de Henri II dans le tournoi où il fut tué, de Henri IV à Arques et à Ivry, de Louis XIV dans ses guerres et dans ses fêtes, et enfin de Napoléon Ier à Marengo, à Austerlitz, — tous ces chevaux étaient des barbes ou des arabes. Pourquoi donc ne voudrions-nous plus aujourd'hui du cheval que de pareils hommes tenaient en si grand honneur?

Malgré mon désir d'en finir avec toutes les preuves de la supériorité du cheval oriental comme cheval de guerre, je ne puis m'empêcher de donner encore ici les appréciations de deux officiers supérieurs très spéciaux, le lieutenant-colonel Vallot et le lieutenant-colonel Guérin de Walderbasch. Le premier est inspecteur général des établissemens hippiques de l'Algérie, et voici comment il s'exprime :

« Vous désirez connaître mon opinion sur la résistance à la fatigue et la sobriété du cheval arabe. Je ne puis mieux vous répondre, mon général, que par le récit succinct de ce qui vient de m'arriver.

« Envoyé par M. le général Randon, gouverneur général de l'Algérie, pour explorer les ressources chevalines de la régence de Tunis, j'ai voyagé avec M. Tissot, élève consul, M. de Berny, officier au 2e chasseurs d'Afrique, et nous avons marché pendant cinquante jours de suite, couchant à la belle étoile et sans donner aucun répit à nos chevaux, nous amusant au contraire à chasser souvent à droite et à gauche de notre route les gazelles, que d'infatigables lévriers faisaient lever devant nous.

« Pendant ces cinquante jours, nos chevaux et ceux de notre escorte ont mangé de l'orge tous les jours; mais nous n'avons pu leur donner de la paille hachée que cinq fois, de la racine d'alfa que trois fois, et ils n'ont bu que trente-neuf fois.

« A notre retour à Tunis, ils étaient tous bien portans, gais, prêts à recommencer après quelques jours de repos.

« Je n'ajouterai rien à ces faits, ils parlent assez haut. »

J'arrive maintenant à la lettre de M. Guérin de Walderbasch, ancien lieutenant-colonel au 3e régiment de spahis, qui a commandé la cavalerie pendant la glorieuse et habile expédition de Tougourt.

« Gunetrange, près Thionville, le 12 mars 1855.

« Lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir à Paris, mon général, vous avez bien voulu me demander des renseignemens sur la manière dont les chevaux d'Afrique se sont comportés pendant l'expédition de Tougourt, où je commandais la cavalerie.

« Dans les nombreuses courses que j'ai faites en Afrique, j'ai eu occasion d'observer la sobriété et la dureté du cheval arabe; mais je ne l'avais jamais vu soumis encore à une aussi rude épreuve que celle que notre cavalerie a subie dans cette marche sur Tougourt et dans le Souf.

« Le 20 novembre 1854, sous les ordres du colonel Desvaux, qui commandait les colonnes du sud, je suis parti de Biskra avec deux escadrons du 3e chasseurs d'Afrique et deux du 3e de spahis, présentant ensemble un effectif de cinq cent cinquante chevaux. Le *goum* qui faisait partie de la colonne en comptait près de six cents.

« Pendant cette expédition, qui a duré près de trois mois, les chevaux de la cavalerie régulière ont vécu sans foin ni paille avec quatre kilos d'orge par jour, *et sont restés deux et trois jours sans boire.*

« Malgré ces privations et des marches fatigantes dans les dunes de sable, pendant lesquelles ils étaient chargés de trois et cinq jours de vivres et d'orge, les chevaux n'ont pas dépéri.

« Mais les chevaux du *goum* ont offert un exemple encore bien plus frappant de vigueur et de sobriété, car vous le savez, mon général, le cavalier arabe ne charge pas volontiers son cheval, et pendant que nos chevaux mangeaient régulièrement leurs quatre kilos d'orge, ceux du *goum*, auxquels on n'épargnait aucune corvée, restaient souvent vingt-quatre heures sans nourriture; cependant ils se sont maintenus jusqu'à la fin presque en aussi bon état que les chevaux de nos escadrons.

« Un fait dont je ne vous entretiendrais pas, si toute la colonne n'en avait été témoin, c'est qu'un spahi en mission tombe avec son cheval dans une de ces fondrières qu'on rencontre dans les Chotts; le cavalier parvient à s'en tirer, mais il est obligé d'abandonner son cheval, qu'il croit perdu. Huit jours après, ce même cheval est ramené au camp par un Arabe qui l'avait trouvé à plus de dix lieues de là, errant dans les sables arides. Combien de jours ce pauvre animal sera-t-il resté sans boire ni manger!...

« Je pourrais citer bien d'autres faits; mais ceux-ci me paraissent assez concluans en faveur de notre brave cheval d'Afrique, qui est certes le meilleur cheval pour la guerre.

« Le lieutenant-colonel du 3e régiment de spahis,

B. Guérin de Walderbasch (1). »

Le cheval oriental possède, on le voit, toutes les qualités nécessaires à la guerre, la vigueur, la sobriété, la douceur, la force mus-

(1) A la suite de l'expédition de Tougourt, M. Guérin de Walderbasch a été nommé colonel du 1er régiment de spahis.

culaire, le liant, en un mot la résistance aux fatigues, aux privations, aux changemens de climats, à toutes les épreuves inhérentes à la vie militaire. Maintenant ces qualités précieuses, d'où lui viennent-elles? Du sol qui le produit? du climat sous lequel il est né? de la pureté de son sang? du soin porté dans les alliances? de ce qu'il n'est pas castré? ou bien de sa rude éducation et du travail auquel il est soumis dès son jeune âge?

Je livre ces recherches aux méditations des hommes spéciaux; peut-être trouveront-ils que les admirables résultats que nous connaissons ne peuvent être atteints que par l'ensemble de toutes ces conditions. Pour mon compte, je suis porté à croire que le travail y a sa grande part, que le cheval des longs parcours, qui marche sans cesse soit en portant son cavalier à la guerre, soit en allant au loin chercher sa nourriture et sa boisson, ainsi que cela arrive dans le désert, qui couche toujours en plein air, soumis aux variations de la température et à toutes les intempéries des saisons, je suis très porté à croire, dis-je, que ce cheval, à sang égal, doit avoir un grand avantage sur celui que nous familiarisons trop avec les douceurs de la vie civilisée. Et si j'avais besoin d'être confirmé dans cette opinion, j'en trouverais la preuve dans ce fait, qu'en Algérie même *l'Arabe du Tell, qui est agriculteur et sédentaire, possède déjà de moins bons chevaux que l'Arabe du Sahara, qui est pasteur et nomade.*

Les Arabes disent : *Le cheval est dans le travail.* Ils disent encore : *Tout cheval endurci porte bonheur.*

Et maintenant, ajouteront sans aucun doute les hommes pratiques, la supériorité du cheval arabe comme cheval de guerre étant admise, quelles sont vos ressources? quel contingent pouvez-vous apporter dans notre remonte générale?

Je répondrai : — Naguère encore, nous ne comptions que peu d'étalons en Algérie; aujourd'hui nous en accusons 2207, dont 314 réellement supérieurs et hors ligne. Ces étalons appartiennent à l'état, aux tribus ou aux particuliers.

L'état en compte 116, — les tribus 160, — les particuliers 1,931.

Ces 2,207 étalons doivent pourvoir à la fécondation de 62,000 jumens adultes reconnues bonnes pour la reproduction, et qui sont ainsi réparties :

Province d'Alger	14,423
Province d'Oran	14,835
Province de Constantine	32,272
Total...	61,530

soit 1 étalon pour 27 ou 28 jumens.

Telles sont les richesses hippiques que constatent nos statistiques. Encore est-il juste d'ajouter que ces renseignemens ne peuvent être complets, et qu'un recensement régulier n'a pu être fait dans les tribus éloignées de notre action directe. On voudra bien remarquer d'ailleurs qu'une guerre de dix-sept années a diminué les ressources de l'Algérie, appauvri la race, empêché son amélioration, et qu'il faut maintenant plusieurs années de paix pour effacer les résultats de cette longue guerre.

Si l'on veut bien réfléchir maintenant au nombre de poulains que 60 ou 70,000 bonnes jumens, fécondées par 2,200 ou 2,300 étalons, peuvent produire dans l'espace de dix années, on verra qu'en *ne calculant même que sur* 5 *poulains par jument*, on arrive à la production énorme de 300 à 350,000 chevaux.

Quoi qu'il en soit, de notables progrès ont déjà été accomplis : ils sont dus d'abord à la générosité de l'empereur, qui a doté l'Algérie d'un certain nombre de producteurs d'un grand mérite, appartenant à la race primitive; à la sollicitude de M. le maréchal Vaillant, ministre de la guerre; enfin à l'habile impulsion donnée à l'ensemble du service par M. le général Randon, gouverneur général de l'Algérie. Ils sont dus encore à l'institution des courses, auxquelles les Arabes des plus grandes tentes ne craignent plus aujourd'hui de prendre part, aux primes accordées aux jumens ainsi qu'à leurs produits; ils sont dus enfin à l'intelligence avec laquelle, dans les trois provinces, on a su rapprocher les stations d'étalons des grands centres de production.

Grâce à ces efforts, les défauts que l'on croyait pouvoir reprocher à la race barbe tendent à disparaître. La taille devient plus haute, la tête plus large et plus carrée, le coude est moins rapproché des côtes, et enfin la queue sera, dans l'avenir, mieux attachée. D'un autre côté, tout en obtenant ces importantes améliorations, nous avons l'espoir de maintenir chez le cheval barbe les éminentes qualités qui de tout temps l'ont distingué : la souplesse, la force et l'énergie, sa ligne admirable du dos et du rein, l'obliquité de son épaule et la puissance de ses hanches, la résistance aux fatigues, aux privations, aux intempéries des saisons, toutes qualités qui font le véritable cheval de guerre. En un mot, nous voulons que l'on puisse toujours dire de lui : *Il peut la faim, il peut la soif, et il peut la fatigue.*

Je viens de prononcer le mot de courses; qu'on me permette de donner à cette occasion un extrait d'un remarquable rapport de M. Bernis, vétérinaire principal de l'armée d'Afrique et hippiatre des plus distingués; on verra qu'au point de vue de la vitesse elle-même, le cheval barbe ne le cèdera bientôt à aucun autre.

« Tout nous démontre que la nature a constamment travaillé à doter de bons matériaux le cheval de nos possessions du nord de l'Afrique. Personne n'ignore qu'il fut autrefois ce fameux coursier numide qui jouissait d'une si grande réputation, et dont il est tant parlé dans presque tous les auteurs de l'époque romaine. Il devait exister bien avant que les Romains eussent appris à le connaître, puisque Strabon porte à cent mille le nombre des poulains qui naissaient chaque année dans la Numidie..... C'est cette richesse et cet équilibre qui donnent à nos chevaux en général la faculté de faire des courses longues et pénibles, de résister aux intempéries atmosphériques et à de nombreuses privations; c'est cette richesse et cet équilibre qui viennent de démontrer en Orient que, pour la guerre et pour toutes les fatigues qui s'y rattachent, la race chevaline de l'Algérie est supérieure aux races anglaise et française; c'est cette richesse et cet équilibre qui ont fait parcourir dans les courses de fond 16,700 mètres en vingt-six minutes au cheval de Bel-Kassem-ben-Yahia, du cercle d'Aumale, 25,000 mètres en quarante-cinq minutes et trente secondes au cheval de Mohamed-ben-Farhât, du cercle de Teniet-el-Had, et 25,750 mètres en cinquante-neuf minutes et seize secondes à la jument d'Abd-el-Kader-ben-Tayeb, du cercle de Boghar; c'est encore cette richesse de matériaux qui a produit des coureurs faisant un tour d'hippodrome (1,500 mètres) en une minute et quarante-cinq secondes, ce qui met la vitesse à raison de quatre tierces et un cinquième par mètre, lorsque sur l'hippodrome de Paris les plus grandes vitesses d'un tour (2,000 mètres) sont à raison de quatre tierces et un dixième par mètre. Il n'y a donc à l'avantage de la capitale qu'un parcours de 500 mètres en plus, et dans la vitesse qu'une différence d'une seconde par 600 mètres. Tout cela est quelque chose sans doute; mais si l'on considère que, d'un côté, l'entraînement, l'alimentation, le harnachement, le savoir des jockeys, un poids qui ne dépasse jamais certaines limites, tout enfin se réunit pour donner aux coursiers, dans un court espace de temps, la plus grande vitesse dont ils sont capables; que de l'autre côté, au contraire, une selle et une bride peu convenables pour les courses d'hippodrome, un poids à supporter bien au-dessus quelquefois de celui imposé par les règlemens, un costume qui flotte au vent et qui fait résistance, un entraînement qui n'est pas adapté à la circonstance, le manque de ces pratiques qui sont d'un si grand concours sur le turf, enfin tout coïncide pour que l'énergie de nos chevaux, toujours dans un court espace de temps, ne paraisse pas, comme en France, dans son plus bel éclat; si l'on apprécie, disons-nous, toutes ces considérations à leur juste valeur, on tirera cette conséquence : que si l'avantage n'est pas encore du côté des chevaux de l'Algérie, il y a au moins égalité. Cela n'est-il pas une preuve bien convaincante de la supériorité des matériaux qui sont à notre disposition? »

Maintenant ces progrès, ces résultats sont-ils de nature à effrayer nos éleveurs du midi? Non.

Nous avons en effet à monter et à remonter en Algérie quatre régimens de chasseurs d'Afrique, trois régimens de spahis, deux régimens de France qui ont été envoyés en Afrique pour remplacer les

régimens partis pour la Crimée, nos *khialas* (1) et nos *goums*. Nous avons à monter nos généraux, nos officiers supérieurs, nos officiers d'état-major, nos interprètes, nos intendans, nos officiers comptables, les hommes d'affaires de notre population civile. Encore ne parlons-nous pas de tous les Arabes, qui, s'ils ne vont point encore en voiture, n'aiment pas à aller à pied quand ils ont, disent-ils, *chez eux et sous la main un admirable animal créé par Dieu pour leurs plaisirs ou les nécessités de leur vie active*. Ces besoins sont déjà considérables, puisqu'en portant à vingt mille le nombre des chevaux ainsi employés, je crois ne pas être au-dessus de la réalité. Ces vingt mille chevaux, qui les fournirait si l'Algérie ne pouvait les produire? Ce serait naturellement la France, et, je le demande, vingt mille chevaux enlevés à la remonte de notre cavalerie, surtout dans les circonstances actuelles, ne constitueraient-ils pas une charge bien lourde pour la métropole? On voit donc que la production chevaline en Algérie, sans présenter de danger pour nos éleveurs, est cependant d'un grand secours, puisqu'elle permet à la France de consacrer toutes ses ressources à ses besoins directs.

Mais l'Algérie doit-elle se contenter de suffire à la remonte de sa cavalerie? Non encore; l'Algérie a de plus la glorieuse prétention de préparer un certain nombre de ces beaux étalons que nous allons chercher souvent en Orient au prix d'énormes sacrifices, et de contribuer ainsi à l'amélioration de nos races.

Je termine. — On aura remarqué, je l'espère, que je ne me suis fait l'organe d'aucune doctrine exclusive, que je n'ai critiqué ni les hommes ni les faits accomplis. Cherchant uniquement la vérité dans l'intérêt de mon pays, je me suis borné à réunir les documens qui peuvent la dégager de toutes les incertitudes au milieu desquelles la plongent les partis-pris, les théories plus ou moins vraies et les systèmes plus ou moins ingénieux. Je ne suis donc point venu proclamer la supériorité absolue du cheval arabe : *je connais trop bien les qualités qu'on peut lui opposer à d'autres points de vue, notamment chez la race anglaise;* j'ai voulu seulement, appuyé sur l'expérience, prouver sa supériorité *comme cheval de guerre*. Je serai heureux si je suis parvenu à appeler l'attention sur les avantages précieux que la France peut retirer, principalement sous ce rapport, d'une race, suivant moi, trop négligée jusqu'à ce jour.

Général E. Daumas.

(1) *Khialas*, cavaliers arabes au service de la France.

LES

CHEMINS DE FER

EN EUROPE ET EN AMÉRIQUE.

III.

TROISIÈME PÉRIODE.

LES GRANDES COMPAGNIES EN ANGLETERRE ET AUX ÉTATS-UNIS.

Dans la troisième période de l'histoire des chemins de fer, — dans cette période des grands développemens qu'on voit se poursuivre aujourd'hui même (1), — ce ne sont plus les efforts ou les entreprises de quelques peuples isolés qui sollicitent notre attention : toutes les nations sont alors en scène; mais parvenues à des degrés divers sur l'échelle de la civilisation, soumises à des régimes sociaux et politiques très différens, placées dans des conditions topographiques non moins dissemblables, chacune d'elles doit avoir inévitablement marqué ses œuvres à l'empreinte de son génie particulier. Comme il s'agit en définitive de l'accomplissement d'une tâche identique, il se trouvera néanmoins dans l'ensemble des actes accomplis assez de faits communs, assez de procédés uniformes pour permettre d'en dégager quelques-unes des lois qui gouvernent le mouvement auquel nous assistons, et qui forment ce qu'on peut appeler le *droit public* des chemins de fer.

Les peuples qui ont déployé leur action dans ce vaste champ semblent se partager d'eux-mêmes en deux groupes. L'un embrasse tout le continent européen, depuis les pays qui n'ont vu se réaliser que des tentatives encore

(1) Voyez, sur les deux premières périodes, les livraisons des 15 janvier et 15 février 1855.

peu nombreuses, comme l'Italie, la Russie, l'Espagne, jusqu'à ceux qui se sont livrés à de larges applications, comme la France, l'Allemagne, la Belgique. L'autre se compose des deux nations issues de la race anglo-saxonne et séparées par la mer du reste du monde, la nation anglaise et la nation américaine. En considérant les états des deux groupes, on est d'abord frappé par une différence saillante, provenant de la situation géographique : tandis que dans les premiers les principales lignes ont déjà ou auront nécessairement un rôle international, les chemins de fer dans les seconds vivent à part, sans aucun lien direct avec les voies des autres nations. Comme c'est dans le second groupe que les grandes réalisations ont eu d'abord leur théâtre, il est juste que nous commencions par là cette troisième partie de nos études.

I. — DÉVELOPPEMENT DES CHEMINS DE FER AUX ÉTATS-UNIS.

Le territoire compris dans la confédération américaine, et que le génie d'un peuple audacieux et opiniâtre sillonne de voies ferrées, est dix fois plus étendu que la France et la Grande-Bretagne réunies, et presque aussi vaste que l'Europe entière. La superficie de ce territoire a quadruplé depuis la paix de 1783, qui mit fin à la guerre de l'indépendance (1). Appuyée sur les deux grands océans, qui lui ouvrent d'un côté une route vers l'Europe, de l'autre une route vers l'Asie et vers les nombreux archipels de l'Australie, cette terre est admirablement située pour communiquer avec tout le reste du monde. Elle a l'avantage de ne pas remonter trop haut vers les régions glacées du nord et de ne pas descendre jusqu'aux brûlantes contrées équatoriales. Renfermant des vallées immenses d'une exubérante fécondité, des richesses minérales prodigieuses, depuis la houille de la Pensylvanie jusqu'à l'or du Sacramento, elle ouvre un champ aussi fécond qu'étendu aux applications de la science moderne.

Malgré ses rapides accroissemens, le peuple qui a reçu la tâche de rattacher à la civilisation européenne ces contrées splendides est extrêmement faible quant au nombre, si l'on tient compte des proportions du sol placé sous son empire. Le dernier recensement officiel, le recensement décennal de 1850, arrête le chiffre de la population à 23,191,000 âmes; ce n'est pas tout à fait huit habitans par mille carré, tandis que la France en a au moins 175, l'Angleterre 332, la Belgique 388 (2). Si les habitans des États-Unis avaient été uniformément disséminés sur toute la surface de leur domaine, ils n'auraient certainement pas obtenu, soit dans les chemins de fer,

(1) D'après les délimitations résultant des derniers traités conclus avec la Grande-Bretagne et avec le Mexique, les États-Unis couvrent une superficie d'environ 760 millions d'hectares (2,936,166 milles carrés). En 1783, cette superficie ne dépassait guère 200 millions d'hectares.

(2) Des évaluations dignes de foi portent le chiffre de la population des États-Unis à 26 millions 1/2 au mois de janvier 1855. Lors du premier recensement officiel exécuté en 1790, la population totale n'arrivait qu'à 3,929,827 âmes. Disons que dans le dernier recensement la population blanche figure pour 19,553,068; les esclaves sont au nombre de 3,204,313; on compte 434,495 individus de couleur non esclaves. — Voyez la publication officielle *The Seventh census*, et un abrégé de ce long travail intitulé *Statistical View of the United-States*.

soit dans les autres carrières ouvertes à leur activité, les résultats gigantesques qui excitent aujourd'hui l'étonnement de l'univers; mais la population s'est concentrée de préférence sur certains points, sur les côtes de l'Océan Atlantique et dans la vallée du Mississipi. A elles seules, ces deux régions fournissent plus de 21 millions d'âmes au relevé de 1850.

Le territoire baigné par l'Océan, *Atlantic slope*, comme disent les Américains, qui fut le berceau de l'indépendance nationale, et qui est resté le point de départ de tous les progrès accomplis, a été le théâtre des premiers chemins de fer. Le plus ancien *railway*, construit de 1825 à 1827, sur une étendue de 5 kilomètres seulement, appartient au district de Quincy, dans le Massachusetts. En 1829, la Pensylvanie en vit établir un autre d'environ 30 kilomètres pour le service de ses houillères. Ce fut aussi dans les états maritimes que les chemins de fer se développèrent ensuite le plus rapidement. Les projets les plus hardis y furent conçus dès l'origine (1). Il importe cependant d'établir à ce sujet une distinction entre les états de la région du nord et ceux de la région du midi. Les premiers se lancèrent dans cette nouvelle arène avec infiniment plus d'ardeur et de persévérance que les autres. Si en 1833 la Caroline du sud posséda le plus long *railway* existant au-delà de l'Atlantique, — celui de Charleston à Augusta, sur les confins de la Georgie, — cet avantage accidentel ne dura qu'un moment.

En toute circonstance d'ailleurs, la zone septentrionale de l'Union a su prendre l'avance sur la zone méridionale par l'audace de son initiative. Le nord est le foyer de la vie américaine : c'est là qu'est planté, on peut le dire, l'étendard du progrès dans le Nouveau-Monde. Aucune ville du sud, par exemple, ni Charleston, ni Savannah, ni Nashville, ni Memphis, ni la Nouvelle-Orléans même, malgré les avantages de sa situation, ne rappelle l'expansion rapide des cités de New-York, de Boston, de Philadelphie. Avant l'introduction des *railways*, les autres voies de communication s'étaient déjà multipliées autour des métropoles du nord infiniment plus que dans les états méridionaux; mais la différence entre les deux régions a été rendue plus sensible par l'établissement de ces routes en fer qui transforment si vite l'aspect des pays qu'elles parcourent (2). Tandis que les états du nord sont occupés de ces constructions depuis vingt-cinq ans, ceux du sud ne s'y livrent guère, du moins avec des intentions systématiques, que depuis quatre ou cinq années. En 1850, alors que les dix états du cercle septentrional, — le Maine, le New-Hampshire, le Vermont, le Massachusetts, le Rhode-Island, le New-York, le Connecticut, la Pensylvanie, le New-Jersey et le Delaware, — possédaient 10,986 kilomètres de chemins de fer en exploitation, les dix états du sud, — le Maryland, la Virginie, les deux Carolines, la Georgie, l'Arkhansas, la Floride, l'Alabama, le Mississipi et la Louisiane, — n'en avaient que 3,715 kilomètres.

Depuis 1850, la plupart de ces derniers, jaloux de regagner le temps perdu,

(1) Voyez un écrit très curieux, à cause de sa date, publié en 1828 à New-York par M. Redfield, et intitulé *Sketch of a great railway between the Atlantic States and the valley of the Mississipi.*

(2) Voyez *Histoire et Description des voies de communication aux États-Unis*, par M. Michel Chevalier, 1840-1842, et *The Progress of America*, by John Mac-Gregor.

tâchent, il est vrai, de mettre en pratique les procédés de leurs voisins. La Nouvelle-Orléans, où un vaste commerce entretient l'esprit d'affaires, et qui a tant d'intérêt à ne pas se laisser déposséder par des lignes ferrées transversales du transit que lui procure le Mississipi, la Nouvelle-Orléans s'est placée à la tête de ce mouvement tardif. Faisant appel à la rivalité traditionnelle entre les deux zones, elle a provoqué une sorte d'agitation en faveur des chemins de fer dans le sud et dans le sud-ouest. Ses commissaires ont parcouru les états limitrophes pour y prêcher une sorte de croisade industrielle et réveiller la contrée de son inertie. Quels services ne rendraient pas en effet les nouvelles voies de communication dans des districts que leurs produits agricoles placent au rang des pays les plus favorisés du monde! Avec le riz, le tabac et surtout le coton, les exportations des états du midi dépassent de beaucoup celles des états septentrionaux, et cependant la fécondité du sol n'est là qu'imparfaitement sollicitée; d'abondantes richesses minérales demeurent même stériles faute de moyens de transport. Sans renoncer à son caractère propre, qui est agricole plutôt qu'industriel, sans aspirer follement à lutter contre l'aptitude manufacturière du nord, le midi a donc l'intérêt le plus évident à se rattacher par des chemins de fer au cercle des grandes transactions commerciales.

Quelles causes compriment ici l'essor des volontés? Pourquoi ces provinces si richement dotées par la Providence sont-elles restées à l'arrière-ban de la civilisation américaine? Peut-être faut-il dire que l'agriculture développe moins les idées d'entreprise que l'industrie et le commerce. Le planteur n'a pas besoin comme le négociant, comme le manufacturier, de songer sans cesse à des combinaisons nouvelles, et, si je puis parler ainsi, de se creuser la tête pour triompher de ses rivaux. Grâce à une terre libérale, sa récompense est toujours assurée. Ajoutons que la population est infiniment plus clair-semée dans les dix états du sud que dans ceux du nord, non qu'en somme elle y soit moindre, — les chiffres se balancent entre les deux divisions, — mais la superficie des dix états du nord ne représente pas un quart de la superficie des dix états du midi, sans tenir compte du territoire si vaste et presque inhabité du Texas. Il y a d'ailleurs dans le sud une institution énervante par sa nature et capable de neutraliser les plus actives impulsions, institution dont les états méridionaux méconnaissent malheureusement l'effet sur leur situation économique : je veux parler de l'esclavage. On a peine à comprendre en Europe jusqu'à quel point les idées sur cette question sont là-bas faussées. A l'occasion même des chemins de fer, l'esclavage a été le sujet des plus monstrueux sophismes dans des harangues prononcées au sein des *meetings* méridionaux. Tantôt on a prétendu que c'était un avantage de pouvoir employer aux travaux des lignes ferrées les bras des esclaves, puisqu'ils coûtent moins cher que les bras des travailleurs libres, comme si ces derniers ne produisaient pas plus que les premiers, comme si, une fois les chemins de fer achevés, la population d'esclaves qui les aurait construits devait leur fournir les mêmes élémens de prospérité qu'une population d'hommes libres. Tantôt, défigurant l'histoire à l'aide des plus étranges abus de la rhétorique, on exaltait l'aptitude des propriétaires d'esclaves à exécuter des œuvres grandes et difficiles comme les chemins

de fer, et on s'écriait : « Le Romain propriétaire d'esclaves a porté ses aiglés et installé ses légions jusqu'aux extrémités de la terre, et il a rendu l'Italie le théâtre de la gloire du monde. Le Grec propriétaire d'esclaves a pénétré presque jusqu'aux sommets glacés du Caucase. » Confusion gratuite, car à Rome et à Athènes ce n'étaient pas les esclaves qui composaient les armées et triomphaient des Barbares, tandis que dans le midi de l'Union américaine ce sont les esclaves qui travaillent et qui produisent! A lui seul, l'esclavage suffirait pour empêcher les états du sud de rivaliser avec ceux du nord dans l'arène de l'industrie. Il leur faudra de longues années avant qu'ils aient construit sur leur territoire un réseau de chemins de fer comparable à celui de leurs voisins.

Au nord pas plus qu'au sud, dès qu'il s'agit d'une confédération formée d'états souverains, on ne saurait s'attendre à rencontrer une cité principale et dominante à laquelle viennent se rattacher comme chez nous la plupart des grandes voies ferrées. Les chemins de fer gravitant de ville à ville sont au contraire éparpillés, quoiqu'en une mesure inégale, sur tous les points du territoire des États-Unis. Seulement les diverses localités en possèdent naturellement un nombre proportionné à l'importance des intérêts dont elles sont le siége. Ainsi, sous ce rapport, il se trouve dans chaque zone quelques cités privilégiées. Au nord, ce sont les villes de New-York, de Boston et de Philadelphie. Toutes les grandes artères du réseau américain y ont quelques aboutissans plus ou moins directs. Si New-York est plus exclusivement préoccupée de spéculations positives que Boston, la ville religieuse par excellence et qui joint au puritanisme primitif des émigrans anglais certaines tendances littéraires, les deux cités n'en rivalisent pas moins entre elles comme centres de chemins de fer. Pour le groupe d'états composant à l'extrémité septentrionale du pays le vivant district qu'on appelle encore la Nouvelle-Angleterre, Boston est un point de ralliement; ses lignes ferrées vont toucher au fleuve Saint-Laurent et aux possessions actuelles de la Grande-Bretagne. New-York est la tête des chemins qui mettent l'Océan en communication avec les lacs Ontario, Érié, Michigan, et qui s'enfoncent jusque dans les profondeurs de l'ouest; c'est par cette voie que la grande masse des produits importés pénètre sur les marchés intérieurs. Quant à Philadelphie, dont le caractère emprunte quelques traits à celui de l'une et de l'autre des deux premières cités, elle est surtout un lieu de transit pour les voyageurs et les marchandises descendant vers Washington et de là vers la zone méridionale.

Dans les états du sud, où les chemins de fer sont encore si clair-semés, les lignes les plus notables partent de Charleston, de Savannah, de Wilmington dans la Georgie et la Caroline du sud, et de la Nouvelle-Orléans dans la Louisiane. La région occidentale, la région qu'arrosent l'Ohio et le Mississipi dans la partie élevée de son cours, nous montre des croisemens de lignes bien plus nombreux et bien plus pressés que ceux du midi, autour de villes datant seulement d'hier, mais dont l'importance grandit pour ainsi dire d'heure en heure, telles que Cincinnati, Indianopolis, Lafayette, Colombie, Chicago, etc.

Toutes les parties de la confédération américaine ont suivi des procédés à

peu près identiques pour l'établissement de leurs chemins de fer. Le plus souvent, les lignes ont été l'œuvre des compagnies qui les exploitent; si ces compagnies sont en définitive restées à peu près seules maîtresses du terrain, les gouvernemens sont aussi parfois intervenus sous des formes diverses dans l'exécution des *railways*. Il y a vingt ans à peine, à une époque où les Américains s'étaient lancés dans les grands travaux publics avec la plus téméraire ardeur, divers états, en vue de stimuler les opérations, avaient placé sous l'égide de la garantie publique les prêts faits aux entrepreneurs. Adoptée notamment par les états de New-York, d'Indiana, de l'Ohio, du Michigan, de l'Illinois, cette méthode ne réussit que trop bien, et les forces réelles des localités furent notablement outre-passées. Des désastres financiers, dont le triste souvenir n'est point effacé, vinrent alors entraver temporairement la construction des chemins de fer, surtout des plus étendus. Les gouvernemens locaux, ayant épuisé leur crédit, furent obligés d'abandonner à de nouvelles associations les chemins qui leur étaient restés sur les bras. L'industrie privée renaissait ainsi de ses ruines; mais le mode de l'exécution plus ou moins directe par l'état, qui n'a été d'ailleurs en Amérique qu'un fait exceptionnel, disparut presque entièrement après l'échec des compagnies subventionnées. La garantie des emprunts privés a même été interdite d'une façon expresse par des articles additionnels à la constitution de plusieurs états. L'aide des gouvernemens locaux a été prêtée plus résolûment aux chemins de fer au moyen de la concession de terrains dépendant du domaine public. Quant au gouvernement fédéral lui-même, il n'était intervenu en aucune manière dans de pareilles entreprises avant 1850; mais alors il dota splendidement une ligne d'une immense étendue, celle dite l'*Illinois central*, en lui votant une concession de terres publiques, dont la valeur n'était pas moindre de 90 millions de francs.

Le réseau des chemins de fer en Amérique ne provient pas d'un plan général. La création des premières lignes a eu pour résultat d'amener bientôt des prolongemens ou des embranchemens auxquels on n'avait pas songé d'abord; le réseau s'est ainsi formé peu à peu et pour ainsi dire de pièces et de morceaux. Chacune de ces sections ne visait à l'origine qu'à satisfaire des intérêts de localité; mais comme chaque chemin se dirigeait de préférence vers les villes le plus avantageusement situées, l'ensemble, en fin de compte, s'écarte rarement des directions les plus naturelles et les plus fécondes (1). Bien que l'avénement des chemins de fer eût fait abandonner de nombreux projets de canaux, les travaux marchent si vite en Amérique, que les lignes ferrées ont souvent rencontré sur leur parcours soit des canaux déjà construits, soit quelqu'un de ces vastes cours d'eau qui traversent presque d'un bout à l'autre le territoire de la confédération. On a combiné dans ces cas-là, et parfois de la manière la plus originale, les deux modes de transport, le transport par eau et le transport sur le *railway*. Ainsi, de Savannah dans la Georgie, on se rend en chemin de fer jusque sur la rive

(1) L'administration des chemins de fer est basée partout sur les mêmes règles. Les compagnies sont gérées par des conseils composés d'un président, d'un secrétaire et de plusieurs directeurs. Ces derniers sont choisis par les actionnaires, et leurs fonctions sont gratuites.

gauche de l'Alabama à Montgomery, où se présentent deux lignes de *steamers*, l'une pour remonter vers le nord, l'autre pour descendre vers le golfe du Mexique jusqu'à Mobile, et de là gagner la Nouvelle-Orléans. De Baltimore à Halifax, sur les frontières de la Caroline du nord, on va par chemin de fer jusqu'à la cité fédérale de Washington, à 129 kilomètres de distance; puis on s'embarque sur le Potomac et on descend jusqu'à Fredericksburg dans la Virginie, où l'on rencontre un autre *railway* pour Halifax. De la même ville de Baltimore à Wilmington, vers l'extrémité méridionale de la Caroline du nord, on descend en *steamer* jusqu'à l'embouchure de la Chesapeake, où se trouve une ligne ferrée qui va rejoindre le *great southern railway*, aboutissant à Wilmington. De même de New-York à Cincinnati sur l'Ohio on parcourt 230 kilomètres en *steamer* par la route septentrionale, sur un trajet total de 1,379 kilomètres.

De la ville de Philadelphie à la cité de Pittsburg, séparées l'une de l'autre par une distance de 644 kilomètres, les wagons et les *steamers* se succèdent d'une facon plus pittoresque que partout ailleurs. La locomotive vous emporte d'abord de Philadelphie à Colombie durant un trajet de 132 kilomètres, puis on s'embarque sur un canal et l'on parcourt jusqu'à Holydaysburg 277 kilomètres; on remonte en wagon jusqu'à Johnstown pendant 60 kilomètres, et il reste encore 167 kilomètres à faire en *steamer*. On a réussi à éviter les retards et les inconvéniens qui résulteraient de transbordemens aussi répétés. Les voyageurs prennent place sur les bateaux au point de départ même, dans l'intérieur de la ville de Philadelphie, et au moyen d'une combinaison ingénieuse ils n'éprouvent plus aucun dérangement jusqu'au point d'arrivée. Voici comment on procède : les bateaux, dont la dimension est énorme, sont coupés pour ainsi dire en larges tranches, formant des compartimens tout à fait distincts. Ces tranches sont posées sur les *trucks* du chemin de fer et traînées par des chevaux sur des rails, à travers les rues de la ville, jusqu'à la station des machines dans un des faubourgs. Quand la locomotive a emporté ces fragmens sur la première section du trajet jusqu'au bord du premier canal, on les rattache rapidement les uns aux autres à l'avant et à l'arrière du corps de vaisseau, qui les attend avec son appareil mécanique, de manière à ne plus former qu'un tout. Lorsqu'il faut reprendre le chemin de fer, le *steamer* est de nouveau dépecé et remis sur les *trucks* jusqu'au second canal (1).

Quelquefois les chemins de fer sont interrompus par de larges cours d'eau sur lesquels on ne pourra jamais ou du moins on n'a pas encore pu jeter des ponts. Les tronçons aboutissant à l'une et l'autre rive sont alors reliés ensemble au moyen d'un bac qu'on appelle *ferry*, et qui est habituellement desservi par des bateaux à vapeur, *steam-ferries*. Ainsi, de Boston à New-York, la route est coupée par deux *ferries;* de Philadelphie à Baltimore, on rencontre aussi un de ces bacs sur la Susquehannah. En pareil cas, on tâche

(1) Voyez *Industrial Resources of the southern and western States*, par M de Bow, professeur d'économie politique à l'université de la Louisiane. — Il faut dire que sur la plupart des points, à mesure que les chemins de fer se développent, on finit par avoir le choix entre le *railway* et le *steamer;* mais alors les bateaux à vapeur luttent avec désavantage pour le transport des voyageurs contre les voies ferrées.

de rendre le passage le moins désagréable possible. On s'arrange pour que l'heure du transbordement coïncide avec l'heure d'un repas qui attend les convives sur les bateaux. De plus, des rails conduisent les wagons de bagages jusqu'au pont du *steamer*, tandis que les voyageurs traversent une galerie couverte aboutissant aux salles inférieures. Le transbordement ne dure pas plus de cinq minutes (1).

Les lignes ferrées atteignent souvent, aux États-Unis, des longueurs prodigieuses, des longueurs sans égales dans aucun autre pays du monde. Le *railway* nommé l'*Illinois central*, dont nous avons parlé, et qui appartient à cet état de l'Illinois admis dans la confédération en 1818 avec 80,000 habitans, et où l'on en compte aujourd'hui plus de 850,000, l'*Illinois central*, avec ses embranchemens, n'a pas moins de 1,176 kilomètres. Partant du confluent du Mississipi et de l'Ohio, il va, en se bifurquant, toucher sur plusieurs points de la frontière septentrionale de l'état, qu'il traverse du côté de l'Iowa et du Wisconsin. L'état de New-York possède une voie ferrée de 1,000 kilomètres, le *Central railway*, qui se dirige, par Albany, Rome, Syracuse, Palmyre et Rochester, sur Buffalo, aux bords du lac Érié, et que divers embranchemens rattachent au lac Ontario. Le chemin direct de New-York à Érié compte 747 kilomètres d'étendue, sans parler du prolongement jusqu'à Chicago, qui en accroît énormément les proportions (2). Dans le Maryland commence un chemin de 790 kilomètres, de Baltimore à Whaling sur l'Ohio, et qui traverse la chaîne des Alleghanys au moyen de plans inclinés. Les chemins de 300 à 600 kilomètres, c'est-à-dire des chemins comme ceux de Paris à Dunkerque, à Nantes, à Strasbourg, à Lyon ou à Bordeaux, sont trop multipliés pour qu'il soit possible de les mentionner ici. La Pensylvanie, qui se fait remarquer bien plus par le grand nombre de ses *railways* que par la longueur de chacun d'eux, a cependant une ligne de 367 kilomètres, qui porte le nom de *Pennsylvania railway*.

L'alliance de compagnies différentes permet d'accomplir des trajets bien plus longs encore sans quitter le chemin de fer. L'exemple le plus étonnant de ces combinaisons a pour objet d'ouvrir une ligne continue entre l'extrémité septentrionale et l'extrémité méridionale de la confédération, entre le

(1) On ne craint pas de construire des chemins de fer en concurrence avec les fleuves sur lesquels la navigation à vapeur est la plus rapide et la plus perfectionnée, surtout lorsqu'il s'agit de fleuves comme ceux du nord, où les glaces de l'hiver interrompent toute circulation. Pendant que les chemins de fer se multipliaient de 1830 à 1850, la navigation à vapeur n'en avait pas moins pris de prodigieux développemens dans l'intérieur de la confédération. Un document statistique publié en Amérique estimait en 1852 le nombre des *steamers* naviguant sur les rivières et les lacs de l'ouest et du nord-ouest à 1,400, et la valeur des transports effectués par année à 2 milliards 937 millions de francs.

(2) Pris dans son ensemble, le chemin de New-York à Chicago sur le lac Michigan est un des plus grands ouvrages exécutés en Amérique. Les travaux présentaient sur beaucoup de points des difficultés effrayantes. On voit sur cette ligne un pont de bois qui a 184 pieds de haut, et une seule arche dont l'ouverture est de 265 pieds. Commencée en 1832, la construction de ce grand ouvrage a duré plus de vingt ans. C'est là une des lignes qui s'étaient le plus profondément ressenties des vicissitudes financières des compagnies et des états.

Maine et la Louisiane, entre la ville d'Augusta et la Nouvelle-Orléans. Comme il existe d'Augusta à Quebec, dans les possessions anglaises, un chemin qui s'embranche à Lewistown, sur la principale artère du Maine et des autres états du nord, on peut dire que cette grande voie part du Saint-Laurent pour aboutir au golfe du Mexique. Divers embranchemens en cours d'exécution vont la prolonger au nord jusque sur les côtes les plus lointaines de la Nouvelle-Écosse. Ce chemin, ou plutôt ces chemins de fer, à peu près complets à la fin de 1854, permettaient déjà d'aller d'Augusta à Montgomery, dans l'état d'Alabama, qui touche au golfe du Mexique, entre la Floride et la Louisiane. Dix-huit compagnies figuraient dans l'alliance sur une étendue de 2,267 kilomètres, et parfois à travers des pays encore presque déserts, appelés ainsi à jouir des voies de communication les plus perfectionnées avant d'avoir eu seulement des sentiers praticables. Après avoir quitté Augusta, on passe par Portland, Boston, New-Haven, New-York, Philadelphie, Baltimore, Washington, Richmond, Wilmington, West-Point. Du lieu d'arrivée à Montgomery partiront bientôt deux routes ferrées s'acheminant vers la Nouvelle-Orléans, l'une par Mobile et Madisonville, et l'autre par les vallées du Mississipi et de Tangepahoa. De la Nouvelle-Orléans, on vient au-devant de cette dernière ligne; le *railway*, presque achevé jusqu'à Jackson, est en pleine activité de cette dernière ville à Brandon, d'où l'on n'a plus guère que 250 kilomètres pour atteindre Montgomery.

Certaines dispositions prises par les compagnies facilitent les voyages à d'aussi grandes distances. Ainsi on peut avoir dans les wagons un compartiment séparé, avec un lit. L'*Yankee*, habitué à parcourir journellement de vastes espaces, s'accommode sans peine de ces installations éphémères : il prend ses aises sans façon; absorbé dans la pensée de ses affaires, il ne s'occupe aucunement de ses voisins. Les trajets ne sont pas toujours exempts d'incidens périlleux, surtout l'hiver, dans les états du nord-ouest, où les villes se trouvent assez éloignées les unes des autres. Les neiges de 1855, par exemple, avaient enveloppé récemment plusieurs convois, au point de rendre impossible la marche des machines, et de soumettre les voyageurs aux tortures de la faim et du froid en même temps qu'aux angoisses d'une cruelle incertitude.

L'œuvre entière accomplie par les États-Unis formait, au commencement de l'année 1855, un réseau de 34,639 k lomètres de *railways* en exploitation; de plus, 26,931 kilomètres étaient en cours d'exécution. L'ensemble des chemins de tous les autres pays du monde n'atteint pas des chiffres aussi élevés. Sur les trente-deux états de la confédération, vingt-neuf avaient déjà ou s'occupaient à établir des voies ferrées. Les seuls qui n'eussent encore entrepris aucun travail de ce genre étaient les trois nouveaux états d'Arkansas, de Californie et de Colombie. Deux états n'avaient qu'un seul chemin chacun, d'une étendue de 80 kilomètres environ : le petit état de Rhode-Island, dont la superficie n'est que de 308,000 hectares, et le Texas, dont le territoire immense dépasse 61 millions d'hectares. L'état de Massachusetts est celui où les chemins de fer sont le plus multipliés par rapport à la superficie du pays. Ceux des états où les exploitations actuelles ont le plus de développement sont l'Ohio, l'Illinois, le New-York, la Pensylvanie, l'Indiana

et le Massachusetts. Pour les lignes en construction, les états qui en possèdent le plus se classent dans l'ordre suivant : l'Indiana, l'Ohio, l'Illinois, la Pensylvanie, l'Iowa et la Virginie.

La somme totale consacrée par les États-Unis, jusqu'au mois de janvier 1855, aux travaux des chemins de fer, est évaluée à 3 milliards 294 millions de francs. C'est l'état de New-York qui a engagé le plus fort capital dans ses *railways*. Un terme de vingt-cinq années aura suffi pour obtenir des résultats si considérables, car en 1830 l'Union ne possédait que 66 kilomètres de voies ferrées. Depuis cette époque, les efforts ont été ininterrompus. Déjà en 1835 on était arrivé à 1,477 kilomètres. Ce chiffre doubla dans les cinq années suivantes, puis à la fin de 1845 on touchait à 7,260 kilomètres, et cinq ans plus tard, en 1850, on atteignait un total de 11,834 kilomètres. L'activité a été si soutenue durant la dernière période quinquennale, que ce dernier nombre était triplé au 31 décembre 1854.

Déjà, dans la phase originelle de l'histoire des chemins de fer, nous avons pu indiquer combien ces ouvrages étaient moins coûteux en Amérique qu'en Europe, notamment qu'en Angleterre ou même en France. Les prix de revient diffèrent d'ailleurs assez notablement entre les divers états de l'Union. C'est dans le groupe de la Nouvelle-Angleterre qu'ils sont le plus élevés : la moyenne en est estimée là à 150,000 francs par kilomètre; elle descend à 132,000 francs dans les autres états du nord, excepté dans la Pensylvanie, où des accidens de terrain plus sensibles et plus fréquens en font hausser un peu le chiffre. Dans le sud, moins peuplé que le nord, dans l'ouest, où les terrains sont à vil prix, où le bois des forêts séculaires ne coûte rien, la moyenne fléchit souvent de plus de moitié. On cite, comme exemple d'un extrême bon marché, le *railway* construit dans la Caroline du sud en 1833, et qui ne revenvait, avec le matériel d'exploitation, qu'à 7 millions 132 mille francs pour une longueur de 220 kilomètres, c'est-à-dire à 32,000 francs environ par kilomètre. Les frais de terrassement ne s'élèvent pas beaucoup au-dessus de 3,000 francs par kilomètre dans les états de l'ouest; mais à mesure que le flot incessant de la population émigrante déborde davantage sur la riche vallée du Mississipi, où dans un siècle l'on comptera peut-être cent millions d'hommes, on voit monter aussitôt les frais d'établissement des voies ferrées (1).

Le bas prix auquel s'effectuent les transports sur quelques lignes mérite aussi d'être signalé. En Amérique moins qu'en aucun autre pays, on ne doit méconnaître que le bon marché est une des conditions essentielles pour obtenir du nouveau mode de transport toutes les conséquences favorables qu'il porte en lui-même. Cependant les tarifs varient encore trop d'une compagnie à l'autre. S'ils descendent souvent au-dessous de deux *cents* par mille, c'est-à-dire à 6 centimes environ par kilomètre, ils montent parfois

(1) En 1852, le directeur du recensement officiel, M. Kennedy, estimait le capital engagé dans les chemins de fer exploités de toute la confédération à 1 milliard 858 millions 320 mille francs pour 17,401 kilomètres; c'était 106,793 francs par kilomètre. Aucune évaluation ne lui paraissait possible pour les chemins en construction; mais ils lui semblaient devoir coûter moins que les premiers, parce qu'ils sont principalement entrepris dans la zone méridionale et dans la zone occidentale.

à trois *cents* et trois *cents* 1/2 (1). Comme il n'y a qu'une seule classe de voitures en Amérique, il est assez difficile d'établir, sous le rapport du prix des places, une comparaison avec notre propre pays. Si nous considérions pourtant les tarifs dans nos voitures de seconde classe comme un moyen terme, nous trouverions que les États-Unis ont très souvent un certain avantage sur nous, avantage faible en apparence, quand on l'estime par kilomètre, mais qui devient assez sensible pour les longues distances. La réduction des prix actuels n'en doit pas moins être regardée dans certains états comme une mesure d'un véritable intérêt public. Qu'on ne dise point que les tarifs sont proportionnés aux frais de construction des lignes, car c'est dans le sud, là précisément où les routes ferrées sont construites au meilleur marché, que les taxes sont le plus lourdes. Le taux dépend bien plus de l'activité de la circulation que des dépenses de premier établissement; mais l'accroissement de la circulation n'est-il pas subordonné lui-même à l'abaissement des tarifs? Sans aucun doute; il s'agit là d'une loi tout à fait incontestable, que confirmeraient d'ailleurs les phénomènes les plus curieux et les plus significatifs constatés aux États-Unis. Dans certains états du nord où les tarifs sont faibles, on a vu les sommes perçues sur les *railways* augmenter de 75 pour 100 en cinq années. Dans le programme du chemin de Boston à Lowel, on avait évalué le nombre annuel des voyageurs à 37,500, et en dix ans il s'est élevé à 400,866 par année. Sur un autre chemin du même district, celui de Boston à Worcester, ce nombre est monté de 23,500 à 470,319. On compte plus d'un million de voyageurs sur l'*eastern railway* de Boston à Portland, sur lequel on espérait en avoir tout au plus 121,000 (2). Ne peut-on pas dire dès lors que ce sont les routes qui font les voyageurs? Les rapports entre les hommes se multiplient en raison des facilités offertes par les voies de communication. L'exemple de l'Europe est d'ailleurs, sous ce rapport, tout aussi concluant que celui des États-Unis.

Au point de vue des produits annuels, les chemins de fer américains se présentent dans des conditions favorables, — non qu'il faille citer des dividendes de 10 et 12 pour 100, distribués seulement par quelques lignes; mais le fait ordinaire, la moyenne générale calculée pour les cinq dernières années et d'après le prix courant des actions, flotte entre 5 et 6 pour 100 (3). Si des capitaux considérables ont été stérilement enfouis, à l'origine, dans des entreprises téméraires ou prématurées, on est revenu depuis longtemps de ces entraînemens funestes. A tout prendre d'ailleurs, ce ne sont pas les actionnaires des chemins de fer qui ont éprouvé aux États-Unis les plus rudes contre-coups des désordres financiers; les banques américaines, par exemple, ont été bien plus gravement atteintes. En dix années, elles avaient

(1) Voyez le *Disturnell's Guide* et le *Railway Telegraph*.

(2) On peut consulter sur tout ce mouvement et sur les faits généraux et partiels les publications suivantes : *De Bow's Review*. — *Hunt's merchants' Magazine*. — *Report of the state engineer of New-York for* 1854. — *American Almanack*.

(3) J'ai eu sous les yeux les rapports annuels d'un grand nombre de compagnies; je dois la communication de ces comptes-rendus, comme celle d'autres documens relatifs aux chemins de fer de l'Union, à l'obligeance de M. Vattemare, qui poursuit, comme on sait, avec persévérance l'œuvre utile des échanges de livres entre les peuples.

perdu plus de 800 millions de francs. Après la faillite des banques, l'agriculture elle-même, cette calme industrie des planteurs et des pionniers de l'ouest, fut affligée par des désastres presque aussi considérables.

Depuis que les chemins de fer se sont relevés de leurs premiers échecs, l'œuvre n'a plus cessé d'avancer, et d'avancer d'un pas ferme et régulier, jusque dans les momens de la plus vive précipitation. Chaque progrès accompli a été le signal d'un progrès nouveau. A voir les projets qui surgissent en ce moment, malgré la crise industrielle dont l'Union a été frappée en 1854, on croirait que le peuple américain s'imagine n'avoir encore rien fait. Il reste en réalité devant lui une tâche énorme à remplir. Les prodiges destinés à se renouveler sur son territoire semblent devoir tenir longtemps en éveil l'étonnement de l'Europe. Les Américains viennent de mettre la main à une opération colossale, qui dépasse toutes celles que nous avons vues se produire chez eux. Il ne s'agit plus seulement de poser des rails le long des côtes de l'Océan-Atlantique ou à travers la vallée du Mississipi; il ne s'agit plus même d'escalader la chaîne des Alleghanys ou les Montagnes-Blanches : ce qu'on veut établir, c'est une voie ferrée ininterrompue entre les deux océans, une voie qui permette de se rendre de Boston, de New-York, de Philadelphie, de toutes les villes du bassin de l'Atlantique, à travers les immenses déserts de l'ouest, à travers les Montagnes-Rocheuses, jusqu'aux embouchures du Sacramento et de la Colombie, sur les rivages de l'Océan-Pacifique. Une telle œuvre ne confond-elle pas l'imagination la plus hardie? L'espace à parcourir est de 4,827 kilomètres, et en se plaçant aux points où aboutissent les chemins de fer du côté de l'ouest, il est encore d'environ 3,700 kilomètres! Cette entreprise a pour but non-seulement de faciliter les relations des contrées orientales de la confédération avec la Californie, mais aussi de s'emparer un jour d'un important transit, en offrant au commerce européen la voie la plus courte pour gagner le Céleste-Empire.

C'est en cherchant, comme on sait, du côté de l'ouest, une route vers les rivage asiatiques que Christophe Colomb alla se heurter au continent américain. Longtemps même on se plut à croire que cette longue terre ne formait pas une muraille continue, et qu'il devait se trouver quelque part une ouverture conduisant d'un océan à l'autre. Vain espoir! au sud, il fallut descendre, pour rencontrer un passage, jusqu'au détroit de Magellan et au cap Horn, tandis qu'au nord on dut s'arrêter devant des glaces éternelles. Un intrépide explorateur français, dont nous avons ici même esquissé la vie aventureuse, Robert Cavelier de La Salle (1), avait eu le premier l'idée de l'établissement d'une voie intérieure pour relier les deux mers de l'est à l'ouest. Les Américains, qui connaissent mieux que nous les recherches si vastes accomplies au XVIIe siècle par notre compatriote, ont souvent cité avec éloge les passages de dépêches où il exprime l'opinion qu'en remontant le Mississipi jusqu'à ses sources, on pourrait se trouver à portée des rivières qui versent leurs eaux dans l'Océan-Pacifique (2). Quoique cette espérance

(1) Voyez la *Revue* du 1er février 1846.

(2) Voyez l'ouvrage intitulé *On the Discovery of the Missis ipi*, by M. Thomas Falconer, et un autre écrit, *Life of La Salle*, by M. Sparks.

dût être déçue, La Salle n'en avait pas moins énoncé là l'idée même que nous voyons fermenter aujourd'hui au sein d'un peuple infatigable.

Plus tard, et durant de longues années, le monde, détournant ses regards des solitudes du continent, réputées infranchissables, concentra son attention sur la langue de terre qui unit au fond du golfe mexicain les deux vastes feuillets de l'Amérique. Le percement de l'isthme de Panama fut le rêve de plusieurs générations d'hommes, puis l'établissement d'un chemin de fer sur le même point devint l'objet d'une préoccupation générale; mais cette dernière œuvre, courageusement attaquée, n'était pas encore parvenue à son terme, la dernière section du *railway* n'était pas encore ouverte (1), que cette route si longtemps désirée ne répondait déjà plus aux vœux du peuple américain. Les États-Unis ambitionnent d'avoir une ligne ferrée sur leur propre territoire, une ligne qui aboutisse à ces pays nouveaux où des découvertes imprévues appellent des flots de population, et à qui semble prochainement réservé un rôle considérable dans le mouvement économique du monde.

Le trajet par mer, même raccourci grâce au *railway* de Panama, semble trop long d'ailleurs à l'impatience américaine. De hardis et avides pionniers, marchant vers la Californie, ont réussi à gagner par terre, en caravanes plus ou moins nombreuses, à travers des solitudes de l'aspect le plus sauvage et des périls sans nom, les Montagnes-Rocheuses et les côtes du Pacifique. Ces excursions ont puissamment contribué à répandre et à fortifier dans l'esprit public l'idée d'un chemin de fer central. Les plans ont dès lors surgi de tous côtés. Les directions les plus diverses ont été proposées. Ici, on voulait prendre par le nord et partir du lac Michigan pour gagner l'embouchure de la Colombie, en construisant un embranchement sur San-Francisco; là, on fixait au contraire le point de départ à l'extrémité méridionale des États-Unis, sur le golfe du Mexique, à l'ouest du Mississipi, dans un des ports du Texas, pour remonter ensuite le long des frontières mexicaines. Ailleurs, on plaçait la tête de la ligne sur les bords du Mississipi, à Memphis, dans le Tennessee, entre l'embouchure de l'Ohio et celle de la Rivière-Rouge; mais au lieu d'aller aboutir aux contrées célèbres du Sacramento, on s'arrêtait au port de San-Diego, sur les confins des deux Californies, après s'être avancé vers le Rio-Colorado par le nord du Texas. Ces deux derniers projets avaient un tort grave aux yeux d'un peuple jaloux de ses voisins comme le peuple de la confédération; ils avaient le tort de paraître aussi avantageux au Mexique qu'aux États-Unis. Les Américains ont préféré celui de tous les plans qui aborde le plus résolûment la difficulté, et qui suit la ligne la plus directe et la plus centrale. Le point de départ est placé près du confluent du Missouri et du Mississipi, à cette ville de Saint-Louis dont la position a été si admirablement choisie par les missionnaires de la compagnie de Jésus. De Saint-Louis, le chemin doit gagner San-Francisco et recevoir un embranchement sur la rivière Colombie. A l'heure qu'il est, on y travaille, et on y travaille avec tant d'ardeur, que le service est installé sur un espace de 60 kilomètres. Les travaux se poursuivent dans toute la largeur de l'état du Missouri jusqu'aux environs de la ville d'Indépendance. On touchera bien-

(1) L'inauguration a dû avoir lieu le 1er mars 1855.

tôt au territoire des peuplades indiennes, et on aura ensuite devant soi le grand désert américain.

Il se trouve des incrédules, même aux États-Unis, qui traitent de chimérique ce projet de conquête dirigée à travers l'inconnu. Les obstacles, il est vrai, ne manqueront pas : on éprouvera des retards, on essuiera des mécomptes et des pertes; mais l'œuvre doit-elle être réputée impossible? N'est-ce pas le sort de toutes les choses difficiles et nouvelles d'être d'abord traitées d'impraticables? Les chemins de fer en seraient au besoin une preuve éclatante. Les Américains du Nord ont d'ailleurs réalisé bien d'autres desseins jugés chimériques. Celui dont il s'agit ne nous paraît plus qu'une affaire de temps. Ni l'*Yankee* ni la locomotive ne cesseront désormais de poursuivre le but indiqué; un peu plus tôt ou un peu plus tard, ils finiront par l'atteindre. La machine à vapeur qui traîne aujourd'hui à la remorque les rails sur lesquels elle roulera demain, et qui gagne ainsi un terrain qu'elle ne peut plus perdre, atteint chaque jour des points jugés d'abord inaccessibles.

Jamais, on peut le dire, le caractère des Américains du Nord ne s'était montré plus à nu que dans cette audacieuse opération. Voilà bien du reste comment ils ont toujours procédé! Voilà bien comment ils se sont emparés aussi vite de territoires presque sans bornes! Ce qu'ils appellent le grand-ouest, *the great west*, n'échappera point à leurs bras. Aidés par les deux plus puissans instrumens de la civilisation moderne, la locomotive et le télégraphe électrique, ils parviendront certainement à la complète domination des vastes terres que la Providence leur a données en partage.

II. — LES GRANDES LIGNES ANGLAISES. — CRISES ET RÉSULTATS.

Le développement des voies ferrées en Angleterre, qui remplit une page si importante dans l'histoire industrielle de ce pays, n'y a point suivi la même marche qu'en Amérique. Tandis qu'aux États-Unis le mouvement a tendu à se régulariser aussitôt après les entraînemens des premiers jours, en Angleterre c'est après avoir à l'origine mesuré ses pas avec circonspection qu'on s'est abandonné plus tard à des accès fiévreux et à des soubresauts convulsifs.

L'ère du développement des voies ferrées dans la Grande-Bretagne date de l'ouverture du chemin de Liverpool à Manchester, vers la fin de 1830. Durant une première période qui s'étend jusqu'en 1836, la masse du public semble assez indifférente à la révolution qui s'opère. L'effort du moment se concentre dans la lutte que les compagnies nouvelles ont à soutenir contre la résistance opiniâtre de la propriété foncière. Il n'est aucune ligne qui n'éprouve alors un ou deux échecs devant le parlement avant d'être autorisée, et cependant les entreprises de cette époque se distinguent presque toutes par un caractère sérieux. Ce ne sont point de ces spéculations téméraires, conçues seulement en vue de l'agiotage, comme il s'en produira plus tard. On tombe, il est vrai, dans des erreurs fréquentes et quelquefois formidables, mais on y tombe par inexpérience et de bonne foi.

Le chemin de Londres à Birmingham, dont la longueur dépassait 180 kilomètres, fut un des premiers à se produire. Dès le mois de septembre 1830, une société s'était constituée pour l'exécution de cette ligne par la fusion de

deux compagnies qui avaient préparé deux projets, et qui ne s'entendirent sur le plan définitif qu'à la fin de l'année 1831. L'importance industrielle de Birmingham, dont la population dépassait le chiffre de cent mille âmes après avoir doublé en un demi-siècle, plaidait singulièrement en faveur de l'œuvre. Armée dès ce moment de 150 machines à vapeur, cette fabrique envoyait sur le port de Londres tous ceux de ses produits qu'elle destinait à l'exportation. Rebuté en 1832 par la chambre des lords, malgré les intérêts qu'il devait satisfaire, le chemin n'obtint qu'en 1833 son acte de naissance en bonne forme. On se mit à l'œuvre presque aussitôt, et les travaux durèrent cinq années. Les devis primitifs, quoique dressés par George Stephenson lui-même, furent outre-passés de plus de moitié. Évaluée à un peu plus de 60 millions de francs, la dépense atteignit le chiffre de 148 millions (1). A la même époque à peu près, on exécutait le chemin appelé le chemin de *grande jonction*, entre Birmingham et la ligne de Liverpool, dont la première idée avait précédé celle du *railway* de Birmingham, mais qui avait essuyé à deux reprises les rigueurs de la propriété foncière dans le parlement. Ce chemin était appelé pourtant à rendre les plus grands services aux districts si éminemment commerciaux et manufacturiers qu'il traverse.

Un autre *railway*, le *grand occidental*, allant de Londres à Bath et à Bristol, rejeté d'abord comme les autres, vint inaugurer un changement notable, qui consistait dans l'élargissement de la voie ferrée. L'ingénieur était M. Isambard Brunel, fils du constructeur du *tunnel* de la Tamise, tout aussi entreprenant, mais moins avisé que son père. Son plan, qui fut combattu à outrance par George Stephenson, adversaire juré des Brunel, et dont la réalisation coûta fort cher aux actionnaires, préparait, dans un avenir alors imprévu, quoique prochain, d'invincibles obstacles pour des communications d'une ligne à l'autre. L'uniformité dans la largeur des voies était une des premières conditions à rechercher dans le réseau des chemins de fer.

Une objection d'un genre particulier fut soulevée contre le projet d'un *railway* entre Londres et Southampton. Parce qu'on ne voyait à Southampton ni un port de commerce comme à Liverpool, ni des fabriques comme à Manchester ou à Birmingham, on s'écriait que les élémens de recettes feraient absolument défaut. Malheureusement pour cette expérience, des erreurs commises dans les devis et des engagemens imprudemment contractés avec des entrepreneurs insolvables, qui abandonnèrent les travaux inachevés, vinrent un moment placer la compagnie dans la situation la plus embarrassante. Non-seulement il fallut procéder à de nouvelles études, mais pour trouver les fonds nécessaires à l'achèvement de l'œuvre, on fut obligé d'émettre de nouvelles actions à moitié prix de leur chiffre nominal. Quand on arriva au terme, grâce au concours d'un ingénieur habile et bien connu en France, M. Locke, on avait dépensé près de 65 millions de francs au lieu de 33 millions, portés dans les programmes originels (2). Les actionnaires

(1) Voyez *The Progress of the nation*, par W. Porter, et un écrit anonyme qui eut un certain retentissement en Angleterre il y a douze ou quinze ans, intitulé *Railway reform*.

(2) *History of English Railway*, by John Francis.

d'une autre ligne, celle de Londres à la splendide cité de Brighton, qui n'est pas non plus une ville d'industrie ou de commerce, éprouvèrent des déceptions analogues. Comme cinq compagnies s'étaient ardemment disputé ce chemin, destiné à conduire l'aristocratie sur la plage qu'elle aime à fréquenter durant la saison des bains de mer, la concurrence avait énormément accru tous les frais préliminaires.

La plus malheureuse des entreprises de cette époque fut le chemin des comtés de l'est. Jamais pourtant on n'avait encore prôné dans d'aussi pompeux prospectus les futurs résultats d'une semblable opération. Après avoir promis d'abord 15 pour 100 aux actionnaires, on ne s'était rabattu qu'avec peine au chiffre de 13 pour 100. Les devis avaient été dressés avec un inexcusable aveuglement. Telle dépense qu'on avait évaluée à 6 millions à peu près monta en réalité à 18 millions. De très longs termes s'étaient écoulés, des termes entraînant des frais de toute sorte, avant qu'on pût obtenir l'autorisation parlementaire; puis l'argent était venu difficilement. On avait rencontré des actionnaires qui refusaient de répondre aux appels de fonds. Le comité des directeurs en fut réduit à menacer soit de suspendre les travaux, soit de poursuivre judiciairement les retardataires, alternative déplorable qui plaçait la compagnie entre deux chances de ruine, car, avec la complexité des procédures anglaises et alors que les actions perdaient plus de 50 pour 100, une contrainte effective était impossible. Un emprunt valait mieux; il sauva l'avenir, mais aux dépens des premiers souscripteurs.

Trois chemins d'agrément rayonnant autour de Londres, ceux de Blackwall, de Greenwich et de Croydon, dont les deux premiers sortent à peine des murs de la capitale, méritent d'être mentionnés, soit à cause de leur situation même, soit surtout à cause des dépenses fabuleuses qu'ils ont nécessitées. Croirait-on que le *railway* de Blackwall a coûté 5,340,000 francs par kilomètre; celui de Greenwich, qui fut le premier chemin où l'on établit le télégraphe électrique, 4,246,000 francs? Celui de Croydon, plus long que les deux autres d'à peu près moitié (14 kilomètres), et dont la dernière section traverse des terrains moins chers que ceux attenant à la ville de Londres, avait encore exigé une dépense d'environ 1,900,000 francs par kilomètre. Sans doute ces chiffres exceptionnels ne sauraient entrer en ligne de compte lorsqu'on veut se faire une idée du prix de revient des chemins anglais durant cette première période. Quand on sait cependant que le *railway* de Londres à Birmingham revient à 826,000 francs par kilomètre, le *grand occidental* à plus de 879,000 francs, le Brighton à plus de 970,000 francs, on peut dire, quoique sur d'autres lignes la dépense ait été moins forte, que le fait le plus général, le plus frappant de cette époque, c'est le chiffre élevé des prix de construction.

Qu'arriva-t-il néanmoins? De même que les dépenses avaient dépassé toutes les évaluations, de même les recettes devaient dépasser le plus souvent toutes les espérances. Considérée dans son ensemble, l'œuvre s'annonçait déjà en 1836 sous de favorables auspices, et était de nature à provoquer de nouveaux essais. L'Angleterre avait été d'ailleurs très modérée dans ses efforts; depuis 1832, on n'avait entrepris que 1,287 kilomètres de chemins de fer, dont 724 kilomètres étaient achevés et livrés au public.

En 1836, on va renoncer à toute réserve. Le feu couvait silencieusement sous la cendre depuis quelques années, mais il était impossible de prévoir l'incendie qui éclata tout à coup. Dans la session de 1836, le parlement se laissa entraîner à voter 1,599 kilomètres de *railways*, c'est-à-dire un quart de plus environ que dans la période des quatre années précédentes; les dépenses autorisées montaient à 572 millions de francs. La situation du monde financier se prêtait du reste à un large essor de la spéculation. Les capitaux abondaient; aucune crise depuis celle de 1825 ne les avait troublés, aucune dépense extraordinaire ne les avait amoindris. Le taux de l'intérêt était faible; des sommes considérables demeuraient parfois improductives faute de placement. La soudaine ardeur déployée pour exploiter ces conditions fut cependant de nature à déconcerter les hommes le plus familiarisés avec les caprices de la bourse anglaise. Du jour au lendemain, les chemins de fer deviennent l'objet de l'agiotage le plus frénétique; on s'arrache les actions des nouvelles sociétés sans s'informer ni de leurs charges, ni de leur moralité, ni des chances que réserve l'avenir. Les opérations des chemins de fer sont regardées de toutes parts comme un moyen rapide et sûr de faire sa fortune. On se précipite à l'envi vers cette mine d'or jugée inépuisable; aucune position sociale ne fut exempte de ces entraînemens. Le grand seigneur et le gentillâtre des campagnes, le ministre de l'Évangile et l'homme de loi, le bourgeois paisible et le commerçant adonné à d'autres opérations, le boutiquier, le commis, le domestique, le concierge, le simple manœuvre, tous se jetèrent dans le tourbillon. La spéculation semblait passer son implacable niveau sur tous les rangs. Il n'est alors aucun projet qui ne paraisse réalisable. Des sociétés diverses se disputent la plupart des lignes. D'un bout à l'autre de l'Angleterre, on n'a plus d'autre sujet de conversation que le cours de la bourse; on ne rêve que primes et dividendes. Dans les villages naguère les plus calmes, on avait improvisé sur la place publique des bourses en plein vent, et les projets discutés là étaient si nombreux, qu'on semblait vouloir remplacer les chemins vicinaux par des chemins de fer.

La propriété foncière était entièrement revenue de ses anciennes tendances, parce qu'elle avait appris, en vendant ses terrains fort cher, à prélever une large dîme sur les compagnies. Aussi le parlement se montrait-il d'une facilité inouïe dans ses votes. Les lignes proposées n'y rencontraient plus d'obstacle, même quand les directeurs n'avaient rien versé au fonds social, même quand le capital n'était souscrit que pour une très faible partie, ou quand il n'existait que des souscriptions visiblement factices. La seule digue contre le torrent venait de son propre excès : comme personne ne voulait traiter avec les chemins de fer qu'en exigeant des sommes fabuleuses en échange du moindre sacrifice ou du plus faible concours, il fallait disposer d'immenses capitaux pour se présenter un peu solidement dans l'arène. Quelques voix isolées protestèrent d'ailleurs contre le dévergondage universel. Ici, on s'écria que les entreprises de chemins de fer devenaient un nouveau mode de dévaliser les gens; là, des économistes exprimèrent la crainte qu'on n'engageât dans ces ouvrages une trop forte partie du capital national; mais si la masse des spéculateurs entendit ces prophètes importuns au milieu de l'immense applau-

dissement qui saluait le pouvoir nouveau, ce fut seulement pour s'en moquer.

Cet entraînement devait toutefois se dissiper bientôt, et comme par un coup de baguette magique. Quelques chemins avaient fini par éprouver de la peine à se procurer des fonds; pour d'autres, les titres étaient tombés au-dessous du cours d'émission. Voilà que tout à coup, à ces seuls indices qu'on ne regardait même pas la veille, on s'imagine voir des abîmes ouverts de toutes parts. La peur grossit les difficultés d'une situation excessivement tendue. Comme dans toutes les paniques financières, les capitaux se resserrent en un clin d'œil. Tout créancier veut être remboursé, nul débiteur ne veut payer sa dette. Tandis que le taux de l'intérêt monte, les fonds publics fléchissent, et les marchandises entassées dans les magasins perdent, d'une semaine à l'autre, 20, 30, 40 pour 100. Dans les districts manufacturiers, des fabriques se fermèrent, et la population qui les remplissait resta plusieurs mois inoccupée. On devine facilement ce que devinrent les petits capitalistes qui avaient non-seulement placé leurs épargnes dans les chemins de fer, mais excédé leurs forces afin de réaliser un bénéfice plus étendu. Il leur fallut vendre leurs titres avec des pertes énormes. Aux rêves dorés de la veille succédèrent les plus sinistres réalités.

A la suite des débordemens de la spéculation, l'histoire des chemins de fer anglais nous fait assister durant deux ou trois ans à une sorte d'inertie. Les années 1838 et 1839 n'ajoutèrent qu'un très petit nombre de lignes au réseau déjà autorisé. Malgré les pertes individuelles qui en étaient résultées, le mouvement désordonné de 1836 eut une action très considérable sur le développement des voies ferrées dans la Grande-Bretagne. Il compléta la révolution commencée dans les moyens de transport. Restreints jusque-là à quelques districts, les essais s'étendirent désormais sur toutes les parties du territoire. La spéculation avait donné naissance à des lignes d'une importance réelle. Aussi la crise ne compromit-elle pas l'avenir du nouveau système; dès qu'elle se fut apaisée, on reconnut que les chemins de fer démentaient avec éclat les préventions de 1826 et de 1830.

La situation financière ne fut pas trop longtemps à se régulariser. Aussitôt que les actions, même celles qui étaient le plus déchues de leur taux primitif, eurent un cours normal et une circulation facile, la perte fut regardée comme étant liquidée. Ceux qui s'étaient ruinés, emportant avec eux leur douleur, avaient disparu de la scène au milieu de l'indifférence générale. Déjà, en 1840, la spéculation était revenue à son état ordinaire. Beaucoup de capitalistes sérieux étaient résolûment engagés dans les entreprises de *railways*. Les négocians de Liverpool et les industriels de Manchester, ardens promoteurs des voies nouvelles, figuraient en majorité parmi les actionnaires d'un grand nombre de lignes. De 1840 à 1842, l'horizon paraît complétement éclairci, et le bilan des principales compagnies se présente même sous les plus séduisantes couleurs. C'est à ce moment-là que les voies ferrées de l'Angleterre, dont l'ensemble se déroulait sur un espace de 2,550 kilomètres, sont le plus fécondes pour les actionnaires. On arrivait parfois à des dividendes auxquels personne n'aurait pu croire trois années auparavant. Le chemin de Birmingham donnait un peu plus de 11 pour 100 du

capital primitif; le chemin de *grande jonction*, 10 pour 100; le *grand-occidental*, 7 pour 100; beaucoup d'autres, 5 et 6 pour 100. Quant aux deux plus anciennes voies, celle de Stockton à Darlington et celle de Liverpool à Manchester, la première distribuait 15 et la seconde 10 pour 100. Il est vrai que sur d'autres lignes, peu productives ou même entièrement infécondes, parmi lesquelles figuraient et le chemin des comtés de l'est et les courtes lignes des environs de Londres, le capital avait perdu plus d'un tiers de sa valeur; mais d'aussi fâcheuses conditions n'affectaient qu'un petit nombre de routes. Il n'y avait guère que la cinquième partie du réseau exploité qui donnât moins de 4 pour 100.

Ce rapide retour à un état prospère eut pour effet de précipiter l'Angleterre dans une nouvelle crise, la crise de 1845. Les Anglais l'appellent *the great mania*, « la grande folie, » tandis qu'ils se contentent d'appeler la crise de 1836 *the mania*, « la folie. » Les excitations de cette dernière année étaient loin en effet d'avoir produit dans l'état économique de l'Angleterre des perturbations comparables à celles qu'engendrèrent les emportemens de 1845.

Le début de cette nouvelle effervescence peut être reporté à l'année 1843. Vingt-quatre lois relatives à des constructions de chemins de fer passèrent dans le parlement durant la session de cette année, puis en 1844 on en compta quarante-huit. En 1845 de même qu'en 1836, l'argent abondait, l'industrie et le commerce jouissaient d'une remarquable prospérité : une séve féconde circulait dans toutes les branches de l'activité publique; mais il est plus difficile, comme on sait, de se contenir dans la prospérité que de se résigner dans les revers. Nul ne songeait plus alors aux dures leçons de 1836. Les gens d'affaires les plus expérimentés semblèrent les avoir complétement mises en oubli pour se livrer de nouveau à des spéculations effrénées. L'orage éclate à partir du mois de janvier 1845, et il dure neuf mois consécutifs, en grossissant de jour en jour. Durant cet intervalle, les compagnies de chemins de fer naissent comme par enchantement. Chaque matin les journaux étaient remplis d'annonces célébrant à grands frais les avantages de lignes tout à fait imprévues et le plus souvent inutiles. Comme indice des ardeurs de l'agiotage, disons qu'au lieu de trois feuilles périodiques spécialement consacrées aux chemins de fer, on en compta tout à coup vingt et une.

Le parlement autorisa 4,344 kilomètres de voies ferrées en 1845, tandis que jusqu'à la fin de 1844 il n'en avait encore concédé que 3,195. En présence d'une telle avalanche, les ingénieurs louaient leurs services au poids de l'or, et les plus renommés avaient des engagemens avec quinze et vingt compagnies différentes. La valeur du fer haussa de moitié. Quant au prix des terrains, il ne connut plus de bornes. Ces charges qui grevaient l'avenir d'un poids écrasant n'entravaient point le placement des actions, n'empêchaient point l'essor des primes. Emportés par le désir d'accroître ces profits si rapides, on vit des fondateurs de compagnies recourir aux plus coupables manœuvres. Tantôt, pour donner du corps à des projets sans consistance, ils inscrivaient sur leurs listes d'actionnaires des noms supposés, ou ils prenaient audacieusement le nom des hommes les plus recommandables. Ils falsifiaient leurs livres, ils empêchaient les réunions des actionnaires, ils créaient des

votes factices. De leur côté, les souscripteurs se laissaient aller aux plus compromettantes démarches. Ils assiégeaient les bureaux des compagnies et les cabinets des courtiers. Il n'y avait plus de considérations capables de les retenir. Des pères de famille, après avoir souscrit eux-mêmes, faisaient souscrire leurs enfans en bas âge. Les uns engageaient leur patrimoine tout entier, les autres jetaient dans le gouffre du hasard les dépôts les plus sacrés. Les chemins de fer ressemblaient à une vaste loterie dont tout le monde voulait avoir des billets. On vit de ces prête-noms qu'on appelle des *hommes de paille* prendre des actions pour 2, pour 3, pour 5 millions de francs. Les femmes elles-mêmes s'étaient mises de la partie, et on aurait eu de la peine à trouver une seule famille qui ne fût de près ou de loin intéressée dans ces fiévreuses opérations. Il nous faudrait remonter au temps de la banque de Law pour retrouver chez nous des entraînemens comparables à ceux qui mettaient ainsi hors de lui-même un peuple d'ordinaire très positif, mais que passionnait alors et que passionne toujours aisément le désir du gain.

L'engouement eut assez de durée pour permettre aux spéculateurs de profession d'écouler leurs titres, au moins en bonne partie. Quand arriva la décadence de ces valeurs, la perte atteignit principalement, comme toujours, la foule des petits capitalistes. On était alors au mois d'octobre. Après les nombreux appels de fonds qui avaient eu lieu, la banque d'Angleterre crut prudent d'élever le taux de ses escomptes. Ce fut là un véritable coup de théâtre qui changea toutes les perspectives. Les coffres se fermèrent encore plus vite qu'en 1836. L'inquiétude bouleversa toutes les imaginations. Les négociations en matière de chemins de fer furent à peu près entièrement suspendues. Nombre de souscripteurs devinrent introuvables. Il serait impossible de calculer l'étendue des pertes qui résultèrent de cette panique soudaine et trop bien motivée. Les différentes classes de la société en ressentirent les atteintes; mais ce furent les hommes jouissant de fortunes moyennes qui furent le plus durement frappés. Beaucoup de familles ayant auparavant une aisance assez large virent changer tristement les conditions de leur existence. Ainsi l'année 1845, ouverte au milieu de tant d'espérances exagérées, était marquée vers sa fin par l'ébranlement d'une multitude de fortunes particulières.

Au point de vue de la destinée même des chemins de fer, l'effet de la crise devait être bien plus funeste qu'en 1836. La première fois, tout en dépassant les bornes dans lesquelles on aurait dû se tenir, on avait entrepris des créations utiles en elles-mêmes; mais en 1845, alors que le réseau était déjà passablement étendu, la spéculation fut réduite à déborder jusque sur des œuvres d'un intérêt nul ou très secondaire. En excédant non-seulement les besoins actuels, mais encore ceux qu'il était possible de prévoir, on jeta dans les chemins de fer un désordre dont toutes les traces n'ont pas encore disparu en 1855. Vainement on se montre ensuite d'une extrême réserve en fait de lignes nouvelles, vainement on n'autorise plus que 26 kilomètres en 1849 et 13 kilomètres en 1850 : le mal est fait. Les concurrences inconsidérément créées aux meilleures routes ont amoindri la situation financière des compagnies. Depuis 1845, les dividendes sont généralement tombés d'environ moitié. Les revenus actuels sont insuffisans pour désintéresser le capital.

En dehors des illusions d'un moment, il y a des causes générales auxquelles on doit attribuer et les déréglemens de la spéculation en fait de chemins de fer et la situation affligeante d'un grand nombre de sociétés. Le système administratif de l'Angleterre, qui ouvrait carrière, dans la formation des compagnies, aux subterfuges les plus éhontés et laissait impunies les fraudes les plus manifestes, ne saurait être à l'abri de tout reproche. S'il est vrai en général que les affaires des particuliers soient conduites avec plus de vigilance que celles des gouvernemens, il est vrai aussi que des œuvres supposant, comme les chemins de fer, la concession de prérogatives exceptionnelles et l'effort collectif d'un grand nombre d'individus ne sont plus des opérations d'un ordre purement privé. Elles exigent dès lors des règles spéciales et de prévoyantes restrictions. Or le régime légal des chemins de fer a été longtemps chez nos voisins l'application complète de la doctrine du *laisser faire* et du *laisser passer*. Autant il eût été insensé de vouloir mettre l'industrie sous un joug trop sévère, autant il était mauvais d'abandonner les compagnies aussi absolument à elles-mêmes. Les abus devinrent si nombreux, le besoin d'un frein si frappant, que le gouvernement britannique a été amené par la force des choses à intervenir enfin, quoique d'une main mal assurée.

Après 1836, on essaya de mettre quelque obstacle à la formation de ces compagnies sans vigueur, comme il en était éclos sous le souffle de l'agiotage. On voulut écarter les souscripteurs notoirement incapables de faire face à leurs engagemens. Une loi exigea donc que le dixième du capital fût effectivement versé avant toute introduction d'instance devant le parlement. Ce chiffre fut malheureusement réduit à 5 pour 100 quelques années plus tard; mais après les débordemens de 1845, on revint à la fixation primitive.

En 1840, en 1842, des actes législatifs touchèrent d'un peu plus près à l'exploitation même des lignes. Le ministère du commerce, *the Board of trade*, fut investi de fonctions de surveillance et de contrôle. Ainsi les chemins de fer sont visités par des officiers du gouvernement avant de pouvoir être mis en exploitation; l'ouverture peut être différée sur le rapport de ces inspecteurs. Le gouvernement parut disposé à pousser encore plus loin son intervention. Un bill fut présenté à la chambre des communes en 1844, un bill conçu, disons-le, dans des termes excessifs, et qui devait choquer les mœurs administratives de l'Angleterre. Entre vingt clauses destructives de la liberté des compagnies, on réclamait pour l'état la faculté de réduire les tarifs, d'imposer des amendes, de racheter les lignes au bout de quinze ans, de réglementer les détails de l'exploitation, etc. Cet effort vers une centralisation exagérée fut déjoué par les compagnies au moyen d'une agitation qui remua profondément le monde financier.

Une seule modification vraiment importante resta dans le bill après qu'il eut été mutilé par la chambre des communes, une modification relative aux voyageurs de troisième classe. La taxe établie au profit du trésor depuis 1832 sur les voyageurs des chemins de fer était la même pour les voitures de toutes classes. De cette façon, tandis qu'elle revenait seulement à 3 1/2 pour 100 aux voyageurs occupant les premières places, elle coûtait 12 1/2 pour 100 à ceux des dernières. L'impôt pesait ainsi beaucoup plus lourdement sur les

pauvres que sur les riches, sur le tisserand des environs de Manchester par exemple prenant le chemin de fer une fois la semaine pour rapporter sa pièce chez le fabricant que sur l'opulent seigneur voyageant pour distraire ses ennuis. Ce système créait d'ailleurs entre les lignes de choquantes inégalités. Celles qui traversaient des pays pauvres et comptaient beaucoup de voyageurs de la troisième classe payaient à l'état jusqu'à 20 et 25 pour 100 de leurs recettes, tandis que la redevance était presque insensible pour les compagnies dont la clientèle se composait surtout de voyageurs de la première catégorie. Trop fidèles à l'esprit de cette législation partiale, les compagnies s'étaient montrées de la plus révoltante dureté envers les individus occupant les places les moins chères. Non-seulement on les entassait dans des wagons découverts, comme à l'origine on avait voulu le faire chez nous, mais on ne leur donnâit pas même un siége; ils étaient obligés de se tenir debout pendant les plus longs trajets. En vain les compagnies voulurent ici encore défendre leur droit; elles furent contraintes de fléchir sous la pression de l'opinion publique offensée. Depuis cette époque, les wagons de troisième classe sont couverts et garnis de bancs; des trains, appelés *trains parlementaires* en mémoire de la décision qui les imposa, partent une fois par jour sur toutes les lignes avec l'obligation de parcourir au moins 19 kilomètres à l'heure; le prix du transport par ces convois spéciaux est abaissé à 1 *penny* par mille dans les voitures de troisième classe, ce qui fait encore presque 6 centimes 1/2 par kilomètre. Le trésor public a renoncé à toute taxe sur les *trains parlementaires*. L'impôt par tête est d'ailleurs remplacé aujourd'hui par un prélèvement de 5 pour 100 sur les recettes brutes des chemins de fer.

Désarmé contre les abus de la spéculation, le gouvernement l'était encore davantage peut-être contre les exigences abusives de la propriété foncière, ou plutôt il était tellement incarné dans la propriété foncière, qu'il ne pouvait pas même éprouver le besoin de réagir contre des actes du plus odieux caractère. Lorsqu'après des résistances aveugles la propriété finit par se prononcer sans réserve pour les voies ferrées, sa faveur ne fut pas moins onéreuse aux compagnies que ne l'avait été son opposition. C'était toujours à des tributs écrasans qu'il fallait se résigner. Les faits les plus scandaleux se pressent ici. Entre mille exemples de ce genre, il en est un dont le retentissement a été considérable, qui donnera une idée de ces exactions commises au grand jour sous l'égide des lois. La compagnie des comtés de l'est avait promis à un riche propriétaire, lord Petre, une somme de 3 millions de francs comme prix d'une petite portion de terrain qui valait tout au plus 125,000 francs. Ce n'était évidemment pas le terrain qu'on achetait, mais l'adhésion d'un personnage influent. Écrasée sous ses charges, comme on l'a vu, cette compagnie tâcha d'obtenir quelque réduction sur un engagement entaché d'un vice originel; mais elle n'osa porter sa requête devant les tribunaux. Fort de sa position parlementaire, lord Petre ne voulut entendre à aucun tempérament, et sa seigneurie reçut en fin de compte les 3 millions avec les intérêts pour chaque jour de retard. Comme tout propriétaire voulait ainsi battre monnaie aux dépens des compagnies, les terrains étaient vendus à des prix inimaginables. Sur le chemin de Londres à Birmingham,

il fallut tripler le prix des terres pour que le second bill ne fût pas rejeté comme le premier. Le pays sera obligé pendant longtemps de supporter des tarifs onéreux pour rembourser la dîme prélevée au profit des grands propriétaires fonciers.

Les coûteuses formalités parlementaires qui précèdent la concession des lignes ont également accru en d'énormes proportions le capital engagé dans les chemins de fer. Au seuil du palais de Westminster, les compagnies sont arrêtées par des agens très habiles à multiplier les procédures et très âpres en fait d'honoraires. Certaines sociétés ont dû jeter dans ce gouffre 50,000 ou 60,000 francs par kilomètre. L'instruction préliminaire pour le chemin de Birmingham coûta plus de 1,800,000 francs, celle pour le *grand-occidental* plus de 2,225,000 francs, celle du chemin de Brighton près de 5 millions (5 millions pour un chemin de 80 kilomètres!). Outre les frais de procédure proprement dits, il a fallu parfois en supporter d'autres d'une nature équivoque, qui ressemblent singulièrement, malgré les formes sous lesquelles on les déguisait, à des actes de corruption. Lors de la concession du chemin de fer appelé le *sud-oriental*, on découvrit par hasard un exemple de ces subterfuges. La compagnie était censée avoir demandé des conseils à un membre du parlement, conseils gratuits bien entendu et qu'elle voulait cependant reconnaître! Elle n'offrit pas des actions à son avocat bénévole, mais elle fit vendre les titres qu'elle lui destinait, puis elle lui porta le bénéfice réalisé dans cette négociation et montant à 7,500 francs : grossière explication, dont se contenta cependant un comité de la chambre des communes dans la crainte peut-être d'exciter trop de scandale. Veut-on une preuve irrécusable de l'étendue de ces abus, elle est écrite en gros caractères dans cet acte de 1844, qui oblige les comités formés pour connaître des demandes d'autorisation à déclarer par écrit que ni eux ni les électeurs de leur collége n'ont d'intérêt dans l'entreprise. Cette loi n'empêcha pas qu'on ne comptât dans le parlement, un an plus tard, cent cinquante-sept membres dont les noms figuraient sur les listes des nouvelles sociétés pour des sommes énormes. Un seul avait souscrit des actions pour 7,275,000 francs. Ni ces souscriptions ni les dépenses parlementaires n'impliquaient nécessairement des transactions coupables, mais les unes mettaient en péril l'impartialité des chambres, et les autres grevaient d'un poids énorme l'avenir des *railways*.

En dehors des exigences officielles, les chemins de fer avaient donné naissance à de nombreuses catégories d'agens occupés à les rançonner de mille manières. Citons d'abord les fondateurs et les directeurs mêmes; ils étaient d'ordinaire les premiers à recourir à de viles manœuvres pour se faire la grosse part au détriment des actionnaires. On en vit quelques-uns, dans les circonstances où leur propre compagnie émettait de nouvelles actions, et quand ces titres jouissaient d'une prime à la bourse, s'en attribuer un nombre considérable, et satisfaire au premier versement avec les deniers sociaux. De plus, de fausses déclarations d'emploi, des détournemens positifs ont été maintes fois constatés dans les livres et mis au jour devant des comités d'enquête. Venaient ensuite les ingénieurs recevant des salaires énormes, et coûtant plus cher encore aux compagnies par suite de leurs

fréquentes erreurs. Au-dessous d'eux, les entrepreneurs de travaux qui font aux chemins de fer des avances, qui mettent à leur service un matériel indispensable, ont été de véritables sangsues attachées au flanc des compagnies. Partis pour la plupart des positions sociales les plus humbles, ils se sont presque tous enrichis. Si en parcourant les comtés de l'Angleterre vous demandez à qui appartiennent les terres seigneuriales passant successivement sous vos yeux, vous apprenez que la plupart de celles qu'on a vendues depuis une quinzaine d'années sont tombées entre les mains de ces trafiquans. Les travaux mis à leur compte, ils les répartissaient habituellement entre des sous-entrepreneurs non moins âpres qu'eux-mêmes. Ces derniers cherchaient à opérer leur principal bénéfice sur les terrassiers et les manœuvres qu'ils allaient recruter dans les parties les plus sauvages de l'Yorkshire et du Lancashire ou dans les marais du Lincolnshire. L'état de ces manœuvres, désignés sous le nom de *railway labourers*, a tristement préoccupé l'opinion publique en Angleterre. Éloignés de leur pays, complétement abandonnés à eux-mêmes, traités d'ailleurs comme un véritable troupeau de bétail, ils tombèrent bientôt dans la plus profonde dégradation morale. Ils n'avaient conservé aucun sentiment du devoir. Leurs déprédations les rendirent l'effroi des campagnes. Ces travailleurs ne connaissaient pour occuper leurs loisirs que l'ivrognerie, les rixes et la débauche. Un certain nombre traînaient sur leurs pas des familles aussi démoralisées qu'eux. Ajoutez qu'ils étaient tenus dans une sorte d'irritation perpétuelle par les abus commis à leur égard, envers les plus ignorans surtout, dans le compte de leur salaire. Les *railway labourers* affligent profondément les regards, et de pareilles misères font un singulier contraste avec le cadre doré des *railways*.

Sur le devant de ce tableau et par-dessus la foule des entrepreneurs enrichis, on voit s'élever au contraire certaines individualités qui éblouissent un moment les yeux et effacent tout autour d'elles. Parmi les parvenus de la bourse, portés jusqu'aux sommités de la vie sociale, il en est un dont l'existence résume avec un éclat particulier les traits de ces favoris de la fortune. On a déjà nommé M. Hudson. Proclamé roi par des agioteurs en délire, il eut un pouvoir égal à celui du monarque le plus absolu. Les cerveaux étaient tournés à ce point qu'un peuple essentiellement formaliste, essentiellement jaloux de la tradition, prodigua tout, respect, influence, rôle politique, liaisons aristocratiques, à un homme d'affaires enrichi de la veille.

Le nom de M. Hudson apparaît pour la première fois dans les questions de chemins de fer en 1833, à propos d'une ligne qui intéressait la ville d'York, où il était né et où il exerçait un commerce obscur. Cette intervention lui valut les honneurs municipaux. Promptement mêlé à de nombreuses négociations, M. Hudson s'y montra d'une rare habileté à profiter des circonstances et à manier les ressorts qui font marcher les affaires. Calculateur expérimenté et ingénieux, il s'entendait surtout à mettre en saillie les côtés les plus propres à inspirer de la confiance au public. En dix années, il amassa des millions, et comme il dépendait de lui d'en faire gagner à d'autres, il devint un véritable dieu pour le monde financier, un dieu qu'on obséda d'adorations et d'encens. Dès qu'il se montrait en public, c'était pour y rece-

voir des ovations. Sa magnifique demeure était le rendez-vous non-seulement des spéculateurs, mais des hommes les plus haut placés dans l'aristocratie du pays. On l'implorait à genoux dans presque toutes les grandes entreprises de chemin de fer, pour qu'il consentît à y prendre part. Énonçait-il une idée, on l'accueillait avec respect et sans examen. Pour les compagnies dont il voulait bien être le directeur, il agissait sans contrôle; il les engageait en maître absolu dans les plus fortes dépenses sans que nul son geât à s'en plaindre. Chacun apercevait un succès assuré au bout des actes de cet adroit chef de file.

Une pareille autorité ne pouvait rencontrer de limites qu'après des revers. Comme pour étayer sa puissance absolue M. Hudson n'avait que le succès, il était condamné à réussir toujours. Une erreur de tactique, une faute de jugement devait lui devenir aussitôt fatale. Par malheur, l'exercice même d'une autorité irresponsable, toujours périlleux, l'était surtout pour un homme enivré des vapeurs de la spéculation. Un premier faux pas, qui causa quelque scandale, eut lieu à l'occasion d'une ligne fort mal posée dans le monde financier, et dont M. Hudson présidait le conseil. Pour rallier à cette compagnie la faveur du public, il imagina de supposer qu'elle avait réalisé des bénéfices, et il distribua des dividendes en les prenant sur le capital. Les ennemis ne manquant jamais de venir sur la trace des fautes, M. Hudson en vit alors quelques-uns s'inscrire contre son infaillibilité trop vantée. Des actes plus déplorables que les suppositions de dividendes furent mis à jour un peu plus tard; alors les récriminations ne connurent plus de limites. Les faits étaient graves, il faut l'avouer. Des transactions avaient eu lieu, des marchés avaient été passés, dans lesquels le roi des chemins de fer jouait le rôle du Sosie de Plaute, tour à tour acheteur et vendeur, et se payant comme président d'une compagnie les objets qu'il avait vendus à cette même compagnie comme simple particulier. De plus, certaines sommes avaient été détournées de leur destination et employées pour son propre compte. Ce qu'il y eut de plus triste, c'est que M. Hudson publia pour se justifier une lettre dans laquelle il trouvait ces opérations toutes simples, déclarant que sa charge de président ne lui imposait pas les devoirs d'un fidéi-commissaire. Il fut cependant obligé à des restitutions, et ce fait, insignifiant comme répression pénale, n'en suffit pas moins pour produire un effet moral désastreux (1); le dieu fut dès lors renversé de son autel. Que l'étendue des malversations ait été exagérée, qu'on ait relégué dans l'ombre certaines circonstances qui en atténuaient un peu la gravité, cela est vrai, et c'était un retour inévitable. Il demeurait avéré néanmoins qu'au milieu d'un tournoiement continuel de spéculations poussées à l'excès, le sentiment de la délicatesse s'était singulièrement émoussé chez le coryphée du *Royal Exchange*. On dut reconnaître aussi que les comités de direction, manquant à leurs devoirs les plus essentiels et renonçant à tout contrôle, avaient absolument abdiqué devant lui.

(1) Voyez *The Economist, Railway monitor* pour l'année 1849. — Ce recueil a eu longtemps pour rédacteur en chef un des économistes les plus éminens et les plus judicieux de l'Angleterre, M. J. Wilson, membre de la chambre des communes, et qui occupe aujourd'hui un poste supérieur à la trésorerie.

Malgré les enseignemens résultant ici d'une expérience trop fameuse, l'autorité des comités de direction demeure encore tout à fait exorbitante. Le mal tient au système administratif des compagnies anglaises. On a particulièrement reproché à ce régime de se prêter au triomphe d'intérêts opposés à ceux des actionnaires, notamment en ce qui touche à l'extension des lignes primitives (1). En se laissant aller à agrandir le cercle des exploitations, soit par l'acquisition d'autres lignes, soit par la construction d'embranchemens, si les directeurs des compagnies commettent quelquefois de simples erreurs d'appréciation, il arrive trop souvent que les mesures prises tiennent à des calculs personnels, et sont de véritables abus de confiance. Tels directeurs cherchent par exemple une occasion de vendre avantageusement des terrains à leur propre compagnie; tels autres voient dans un embranchement les facilités qui doivent en résulter pour l'exploitation de leurs domaines. Les comités ont au besoin derrière eux, pour les pousser en avant, les agens parlementaires, les ingénieurs et les entrepreneurs de travaux, toujours avides d'opérations nouvelles. On a cru qu'il serait possible de remédier à ces abus en mutilant l'autorité des assemblées générales d'actionnaires, qui, faute d'être suffisamment éclairées, accordent trop aisément des votes contraires à leurs véritables intérêts. Ce serait là une mesure des plus fâcheuses, un de ces moyens préventifs absolus qui, pour empêcher le mal, suppriment la possibilité de faire le bien. La résistance aveugle ou capricieuse de quelques actionnaires ne doit pas pouvoir empêcher une compagnie de recourir à des combinaisons reconnues utiles. Que la voix de la majorité ne puisse être étouffée ou faussée par des intérêts individuels, voilà tout ce que réclame l'équité. Si le jeu des assemblées générales était régularisé, les inconvéniens dont on se plaint auraient bientôt disparu. Or l'idée de cette régularisation n'est pas une idée chimérique. Fixez par exemple un délai assez étendu entre la convocation et la réunion des actionnaires; obligez les comités de direction à donner par avance des explications précises, au moyen de notes imprimées, sur l'objet des délibérations, et à transmettre également à chacun des actionnaires les objections qui viendraient à se produire : — vous aurez déjà les bases d'une digue rassurante.

L'importance de ces questions pour l'Angleterre est facile à comprendre, quand on sait que les sommes engagées dans les chemins de fer chez nos voisins touchent à 8 milliards de francs. Tout l'édifice de la fortune publique se trouve affecté par les oscillations de ces valeurs. L'ensemble des lignes concédées jusqu'en 1854 embrassait une étendue de 20,415 kilomètres, dont 12,367 étaient en exploitation (2). La somme totale que les compagnies avaient été autorisées à lever, soit par l'émission d'actions, soit par voie d'emprunt, montait à plus de 9 milliards 169 millions de francs; mais à ce moment-là on n'avait profité de ces autorisations que jusqu'à concurrence d'à peu près 7 milliards, et ce capital était réparti entre 239 chemins. Les nouvelles con-

(1) Voyez à ce sujet un article publié dans l'*Edinburgh Review* au mois d'octobre 1854, sous ce titre : *Railway morals and Railway policy*.

(2) Les chemins exploités se partagent entre les trois royaumes de la manière suivante : 9,410 kilomètres pour l'Angleterre et le pays de Galles, 1,601 kilomètres pour l'Écosse, 1,356 kilomètres pour l'Irlande.

cessions, si réduites en 1848 et en 1849, ont repris un mouvement ascensionnel en 1852 et en 1853. L'étendue totale autorisée durant cette dernière année a été de 1,512 kilomètres. Cependant, comme le réseau déjà formé comprend toutes les grandes lignes possibles sur le territoire anglais, il n'y a plus guère lieu désormais qu'à de simples embranchemens ou à des lignes secondaires.

Durant le premier semestre de l'année 1854, dernière période pour laquelle les résultats officiels aient été publiés, les recettes totales de tous les chemins de fer de la Grande-Bretagne étaient montées à 235,615,000 francs. Cette somme dépassait d'environ 31 millions les recettes effectuées pendant le même semestre de l'année précédente. Le nombre des voyageurs s'était accru de près d'un dixième. Les voitures de seconde classe en avaient transporté presque trois fois autant que les voitures de première classe; mais comme en Angleterre l'aristocratie paie fort cher ses distinctions, elle avait compté aux compagnies une somme à peu près aussi forte que la clientèle des voitures de la deuxième catégorie (31 millions de francs contre 36 millions). Quant aux voyageurs des voitures de troisième classe, si l'on envisage en bloc et ceux des trains ordinaires et ceux des *trains parlementaires*, leur nombre excède un peu celui des voyageurs de la première et de la seconde classe réunis (26 millions contre 24); mais dans les recettes la proportion est complétement renversée : les voyageurs de la dernière catégorie ne versent pas aux chemins de fer moitié autant que ceux des deux premières (32 millions contre 67) (1). Le surplus des revenus provient des marchandises.

Malgré l'augmentation des produits constatée dans ces comptes, les chemins de fer anglais ne donnent plus, comme nous l'avons dit, depuis l'expansion exagérée de 1845, qu'un revenu tout à fait en désaccord avec le capital absorbé. La moyenne des dividendes ne saurait être évaluée, pour la généralité des lignes, à plus de 2 1/2 ou 3 pour 100; encore beaucoup de sociétés n'ont-elles à la fin des exercices rien à répartir entre leurs actionnaires (2). Les causes diverses auxquelles nous avons cru devoir attribuer ce fâcheux résultat pourraient se ramener, en dernière analyse, à une seule : l'excessive avidité de tous ceux qui ont eu des intérêts à débattre avec les chemins de fer, depuis les grands propriétaires fonciers jusqu'aux agioteurs du plus bas étage. Les chemins de fer sortiront un jour ou l'autre des embarras créés par cette âpre passion du gain; mais les classes moyennes de l'Angleterre, qui ont réellement fourni la plus forte part du capital employé, auront payé plus chèrement qu'en aucune autre région du monde les avantages, d'ailleurs incalculables, qu'elles en tirent pour leur propre agrandissement.

Si, pour mieux éclairer le tableau des *railways* dans les deux pays occupés

(1) En 1854, les chemins de fer exploités ou en construction dans le royaume-uni occupaient un personnel de 135,810 individus, c'est-à-dire, à raison de 20,415 kilomètres, près de sept individus par kilomètre. — Voyez le document publié par le *Board of trade*, et intitulé *Report relating to Railway*.

(2) Voyez les recueils *the Economist*, *the Railway Times* et *the Railway Intelligence*, pour l'année 1854.

par la race anglo saxonne, on compare les faits relevés de part et d'autre, on reconnaît bientôt que la situation est infiniment plus satisfaisante de l'autre côté de l'Océan. La société américaine se prête trop souvent sans doute à des excès dans la spéculation, mais elle ne s'accommoderait point de monstrueux abus d'influence comme ceux qui ternissent l'histoire des chemins de fer anglais. En outre le peuple américain a porté plus facilement que nos voisins d'outre-Manche le fardeau résultant de la transformation opérée dans le système de la locomotion. On n'a qu'à prendre, pour en juger, une période bien tranchée et fort active, la période de 1840 à 1850. Durant cet intervalle, l'Angleterre a consacré à ses chemins de 5 à 6 milliards de francs; mais cette dépense excédait le chiffre de ses ressources disponibles, comme vinrent l'attester les réactions et les tiraillemens de 1845 et des années suivantes. La somme employée par les États-Unis dans le même laps de temps monte à environ 1 milliard 860 millions de francs. Inférieur en lui-même à celui de l'Angleterre, ce chiffre est en réalité supérieur, si on tient compte de la différence existant entre les deux pays sous le rapport du développement de la richesse. Cependant l'Amérique a payé cette somme sans en éprouver le moindre embarras. Le produit des chemins, par rapport au capital qu'ils représentent, est aussi plus élevé aux États-Unis, car l'ensemble des recettes annuelles n'y est guère inférieur que de moitié à l'ensemble des recettes en Angleterre, tandis que chaque mille de *railway* coûte ici cinq ou six fois plus qu'au-delà de l'Atlantique.

La circulation sur les chemins de fer américains est plus active que sur les chemins anglais, eu égard au chiffre de la population dans les districts traversés. Faut-il croire que l'*Yankee*, avec ses institutions démocratiques, avec l'immensité ouverte devant lui, doit avoir plus de goût pour le mouvement que le laboureur ou l'ouvrier anglais muré dans son île et attaché à la glèbe ou à la machine? Cette différence de situation réagit sans aucun doute sur les habitudes privées; néanmoins le fait signalé tient surtout à une raison plus générale. En Amérique, chaque pas en avant ouvre des sources de richesse ignorées, tandis que sur le territoire de la vieille Albion, le mouvement ne fait que faciliter l'exploitation de ressources connues et en partie exploitées avant l'introduction des *railways*. Au-devant de soi, l'Américain voit se déployer un horizon bien plus vaste; l'inconnu même prête un attrait plus grand à la récompense qu'il peut espérer de ses efforts (1). Aussi est-il incessamment travaillé par d'ardentes aspirations vers des expériences nouvelles. En Angleterre, un élan à la fois vif et soutenu est un fait rare. Les classes qui sont en possession de l'influence sociale tendent volontiers à se renfermer dans le présent, plus préoccupées de la conservation de ce qu'elles

(1) La moyenne du prix des places, si l'on consulte encore ici le prix des voitures de deuxième classe, est beaucoup plus élevée en Angleterre qu'aux États-Unis. On ne saurait fixer la différence à moins de 4 centimes par kilomètre. Il existe en général de l'autre côté du détroit cinq ordres de prix : 1° les trains *express*, dans lesquels on paie plus cher que dans les autres, et qui sont exclusivement composés de voitures de première classe; 2° les mêmes voitures dans les trains ordinaires; 3° les voitures de deuxième classe; 4° les voitures de troisième classe; 5° les *trains parlementaires*.

possèdent que tourmentées par le désir de réaliser des biens nouveaux. Voilà pourquoi elles laissèrent passer de si longues années depuis l'avénement des chemins de fer, avant d'avoir acquis le sentiment des transformations qui allaient en résulter. Dès le principe, au contraire, les États-Unis se livrèrent à des applications larges et rapides, avec la pensée de triompher de la distance et du temps, et de placer sous leur main toutes les parties de leur empire.

Soyons juste. Les Anglais subissaient des entraves dont les Américains étaient affranchis. Ils étaient gênés par les antiques conditions de leur organisation sociale. Si grande que soit la puissance de l'Angleterre, toutes celles de ses institutions qui ont été mises dans ces derniers temps à quelque épreuve un peu sérieuse ont laissé voir de nombreux côtés faibles. L'histoire des chemins de fer notamment a mis à nu des vices singuliers. Si dans cette société tant de germes funestes se cachent sous des faces brillantes, cela vient peut-être de ce que les réformes accomplies grâce à l'influence du génie des temps modernes y ont presque toujours eu les caractères d'un expédient. Quand l'édifice paraît se dégrader en quelque endroit, on se borne à le recouvrir d'une sorte de badigeonnage, sans chercher à lui donner un nouveau soubassement. Tout au rebours de la France, qui avait eu la folle prétention de rayer le passé du livre de l'histoire et de rompre avec toutes les traditions, l'Angleterre a eu parfois trop de confiance dans les étais qu'elle empruntait à des institutions vieillies. Parmi les pays du monde possédant des chemins de fer, il n'y en a point où l'aristocratie territoriale aurait pu aussi facilement et aussi impunément abuser de sa situation politique. Que les traces imprimées par de tels excès aient pour effet d'affaiblir le prestige même du privilége, c'est évident. On doit encore voir une menace contre la sociabilité britannique dans le déplacement des fortunes opéré par les spéculations sur les chemins de fer, dans l'avénement à la vie publique des hommes enrichis par ces négociations, et jusque dans le niveau que l'agiotage a promené sur toutes les têtes. A coup sûr, la révolution que notre époque voit s'accomplir dans les moyens de transport, quoique plus avancée en Angleterre qu'en aucun autre état de l'Europe, n'y a pas dit son dernier mot, ni produit le dernier de ses effets. Les développemens réalisés sur notre continent, où les procédés diffèrent parfois si notablement de ceux des Anglais, achèveront de mettre en relief les tendances inhérentes à ces opérations si grosses de conséquences encore inconnues.

A. Audiganne.

LA

LITTÉRATURE NOUVELLE

POÉSIE, THÉATRE ET CRITIQUE.

On parlait depuis quelque temps d'une croisade organisée contre les Gérontes littéraires par ceux qui se plaisent à s'appeler la jeune phalange : en attendant la venue de Godefroi de Bouillon, nous avons du moins dès à présent Pierre l'Ermite. Dans quelques mois, dans quelques jours, peut-être, la campagne va s'ouvrir : que les Gérontes se tiennent bien ! C'est à M. Maxime Du Camp qu'appartient le rôle de Pierre l'Ermite, et j'ai lieu de penser que ce rôle lui a été dévolu par voie d'élection, car il y a dans son accent quelque chose qui indique une force collective. On sent qu'il ne parle pas en son nom seulement, mais au nom d'une armée frémissante, qui n'a pas encore tiré l'épée, et qui demande à grands cris le combat. C'est dans la préface de ses *Chants Modernes* que M. Du Camp prophétise la ruine prochaine de la *gérontocratie*. Je voudrais pouvoir prendre au sérieux ce manifeste qui vise au scandale; mais en bonne conscience, quoique je sois rangé depuis longtemps dans la famille des Gérontes, il m'est impossible de me résoudre au plus léger mouvement de dépit.

Cette préface, vantée d'avance par des amis complaisans comme un prodige de hardiesse, n'est tout bonnement qu'une parodie de la préface de *Cromwell*. J'ai dit parodie, je n'ai donc pas besoin d'ajouter que c'est le même amour du paradoxe, sans la verve et l'originalité du modèle. Dans ce manifeste belliqueux, il est question de tout et de quelques autres choses. Pourtant, dans cette cohue d'idées

qui se pressent et se heurtent sans réussir jamais à s'ordonner, il est facile de démêler la passion qui gouverne l'auteur en souveraine absolue. Cette passion, c'est la haine et le mépris du passé : les yeux tournés vers l'avenir, qu'il espère sans doute remplir de la gloire de son nom, il déclare indignes d'attention, indignes de toute discussion tous ceux qui ont donné des gages de leur savoir, de leur talent, et ne s'offrent plus à nous sous la forme d'une promesse. Il n'excepte dans son anathème que Victor Hugo, Lamartine et Alfred de Vigny. Je doute cependant que ces trois illustres poètes lui sachent bon gré de cette exception, car il les loue et les exalte dans une langue singulière, dont chaque parole peut compter pour une blessure. En parlant de Victor Hugo, qu'il nomme son maître vénéré, il dit que le grand crime de sa vie a été d'entrer à l'Académie. Comprenne qui pourra; pour moi, je ne me charge pas d'expliquer l'intention du panégyriste. Il s'étonne qu'Alfred de Vigny ait eu la faiblesse de partager l'ambition de Victor Hugo, mais il veut bien ne pas voir un crime dans cette faiblesse. Alfred de Vigny lui tiendra-t-il compte de cette marque d'indulgence? Il est au moins permis d'en douter.

Pour Lamartine, M. Du Camp ne craint pas de le comparer au Christ crucifié. Comment arrive-t-il à cette étrange comparaison? Je vous le donne en cent. Lamartine crucifié est tout simplement Lamartine condamné à l'histoire forcée. L'expression est délicate et mérite d'être consignée. Si M. Du Camp, avant de prendre la plume, avait pris la peine de relire *l'Ours et l'amateur de jardins,* j'aime à croire qu'il n'eût pas lancé sur le visage de Lamartine cet affreux pavé. Condamné à l'histoire forcée! mais qui donc a prononcé cette cruelle condamnation? Si Lamartine voulait donner un frère à *Jocelyn*, le public s'en arrangerait volontiers. Faute de mieux, il accepte avec un empressement que le bon sens désavoue, que le goût réprouve, l'*Histoire des Girondins*, l'*Histoire de la Restauration*, même l'*Histoire de l'Empire ottoman,* qui commence aux patriarches, et nous retrace la vie d'Abraham, de Sarah et d'Agar. En échange de ces volumes improvisés, qui naissent sous la plume de l'écrivain comme la tôle sous les cylindres mis en mouvement par une machine à vapeur, il ne prodigue pas seulement les applaudissemens, il prodigue l'or, qu'il devrait réserver pour les travaux consciencieux. Le crucifié condamné à l'histoire forcée est rémunéré comme ne l'ont jamais été les écrivains les plus laborieux, les plus savans, les plus habiles de notre pays. Les âmes les plus candides ne peuvent songer à le plaindre. Qu'il retourne à la poésie, qu'il revienne au filon généreux qui nous a donné les *Méditations* et les *Harmonies*, et tous les vrais amis de son talent salueront avec bonheur sa délivrance, car, s'il faut en croire M. Du Camp, l'histoire est pour lui une véritable géhenne.

Je ne m'explique pas comment l'Académie, qui est pour Victor Hugo un crime, pour Alfred de Vigny une faiblesse, n'est pas même un péché véniel pour Lamartine. Il est vrai que sa condamnation à l'histoire forcée est une expiation suffisante pour le délit que M. Du Camp a négligé de caractériser.

Quant au reste de l'Académie, c'est un ramas de scélérats que Juvénal et Tacite réunis pour cette tâche difficile ne réussiraient pas à flétrir assez énergiquement. Qui oserait parler du savoir et du talent de MM. Guizot, Thiers et Mignet? Est-ce qu'ils ont jamais rien compris à l'histoire? Il n'y a que les Gérontes littéraires pour donner dans une telle bévue! Est-ce que par hasard MM. Sainte-Beuve et Ampère connaissent les origines et le développement de notre langue et de notre poésie? Il n'y a pas un homme de la jeune phalange, pas un homme d'avenir qui consente à se déshonorer par un pareil aveu. Est-ce que MM. Cousin et Villemain connaissent les secrets les plus délicats de l'art d'écrire? Pour s'égarer dans une telle croyance, il faut porter une douillette de soie puce, et demeurer cloué sur son fauteuil par une goutte obstinée. Quiconque respire à pleins poumons la senteur des bois et l'air vivifiant des montagnes sait à quoi s'en tenir sur ces folles billevesées. La jeune phalange, à qui l'avenir appartient, ne prostitue pas son admiration à ces vaines idoles; elle réserve ses battemens de mains et son encens pour les génies futurs. Les œuvres accomplies ont à ses yeux un tort immense, c'est de n'être plus à naître, et je m'incline devant ce terrible argument.

Apôtre de l'avenir, M. Du Camp trace résolument la voie nouvelle où la poésie doit entrer, si elle veut se régénérer. Or quelle est cette voie? Est-ce d'aventure l'étude de l'art antique ou l'étude de l'âme humaine? Des conseils si vulgaires seraient une honte pour celui qui a maudit toute tradition. Homère, Eschyle et Sophocle ne peuvent rien nous enseigner. Ils ont fait leur temps, et quiconque a la faiblesse de les interroger doit se résigner à l'obscurité. Pour être puissant, pour agir sur son siècle, pour le dominer, écoutez, hommes nouveaux, le parti qu'il faut prendre. La science et l'industrie sont aujourd'hui maîtresses du monde : il s'agit de les détrôner. Voici l'expédient que M. Du Camp vous propose : étudiez le métier de Jacquart, la machine à vapeur, le bateau à hélice ou à aubes, et mettez-vous à la tête de l'industrie. Vous souriez, âmes naïves, et vous demandez ce que la poésie peut gagner dans cet étrange accouplement! M. Du Camp vous répond qu'il n'y a pas de lutte possible entre la poésie et l'industrie, à moins que la poésie ne consente à célébrer les prodiges opérés par sa rivale. Pour tout homme de bon sens, il est évident qu'un tel conseil, s'il était suivi fidèlement, serait

la mort de la poésie; mais M. Du Camp ne s'arrête pas en si beau chemin. Il a promis, il a juré de régénérer la poésie, il veut tenir son serment. Les fabriques de Lyon, de Rouen et de Mulhouse sont sans doute un thème assez riche, assez fécond pour susciter, pour défrayer plusieurs générations de poètes; mais l'auteur des *Chants modernes* rougirait de sa pusillanimité, si, après avoir glorifié l'indienne et la soie brochée, il n'allait pas au-delà. L'hélice a désormais droit de bourgeoisie dans le domaine poétique; Jacquart passe au rang des demi-dieux : c'est un événement qui n'est pas à négliger. Cette double révolution ne suffit pourtant pas à l'esprit ambitieux de M. Du Camp. Que la science, la science tout entière, devienne vassale de la poésie, et la poésie sera vraiment régénérée, et nous aurons des *chants modernes*, et le souvenir du passé sera désormais aboli sans retour.

M. Du Camp nous explique très clairement comment la science peut devenir vassale de la poésie. Mon Dieu, rien n'est plus simple, un enfant aurait trouvé cela : le génie s'est toujours rapproché de l'enfance par son ingénuité. Il s'agit de mettre en vers le *Cosmos* d'Alexandre de Humboldt. L'auteur de ce livre est trop savant pour les gens du monde et trop amoureux de la poésie pour les savans de profession. M. Du Camp conseille à la génération nouvelle de tenter ce que M. A. de Humboldt n'a pas su réaliser, de mettre la science à la portée de tout le monde, non-seulement à la portée des ignorans, mais à la portée même de ceux qui ne veulent pas étudier. Quelle magnifique découverte, quel conseil souverain, quelle miraculeuse invention! En vérité, je suis confondu quand je lis de telles paroles. Je me demande avec étonnement pourquoi la gloire n'est pas encore venue couronner le nom du révélateur. Si notre génération ne se hâte pas de ranger M. Du Camp parmi les prophètes, elle se placera vis-à-vis de la postérité dans une condition très malheureuse : elle sera flétrie comme ingrate. Je l'engage à réfléchir.

La pensée de M. Du Camp n'offre d'ailleurs rien d'équivoque; il est impossible de se méprendre sur la portée de ses paroles. Que demande-t-il en effet pour rajeunir la poésie, qui se meurt de vieillesse? Un poète qui possède la science sans être savant! Je cite littéralement. Au premier aspect, son vœu peut être pris pour un logogryphe; mais, pour peu qu'on prenne la peine de l'examiner, on découvre dans ces paroles apocalyptiques un trésor de pénétration. Posséder la science sans être savant, quel admirable privilége! Vous êtes poète, vous voulez parler d'astronomie, gardez-vous bien d'étudier les mathématiques. La géométrie et l'algèbre flétrissent l'imagination et dessèchent le cœur : c'est une vérité depuis longtemps reconnue. Sans le secours de l'algèbre et de la géométrie, vous courez le danger de ne rien com-

prendre au mouvement des corps célestes; mais bah! qu'importe? Vous ne voulez pas devenir savant; vous n'avez qu'une ambition, bien modeste assurément : posséder la science! Vous voulez raconter les phénomènes qui s'accomplissent tous les jours sous nos yeux, les phénomènes électriques ou magnétiques, parler de la télégraphie nouvelle ou de la boussole? A merveille, c'est une généreuse pensée, un glorieux dessein; mais sachez que l'étude du magnétisme et de l'électricité sont parfaitement inutiles, car votre visée ne va pas à devenir savant, mais à posséder la science. Plus je pèse le conseil de M. Du Camp, et plus mon admiration pour lui s'échauffe et s'agrandit. Parler des choses qu'on ignore, et en parler d'autant mieux qu'on les ignore plus profondément, quelle source féconde, quel moyen puissant de régénération pour la poésie, pour la poésie moderne bien entendu, car la poésie routinière, qui tient compte de la tradition, n'a rien à voir dans ce débat! Les affinités des corps, la combinaison des élémens, la vie des lichens et des polypes vont devenir pour les poètes nouveaux l'intarissable matière d'iliades sans nombre, et ce qu'il y aura de plus merveilleux dans l'enfantement de ces futures épopées, c'est que les Homères que nous coudoyons chaque jour, qui n'attendaient que la parole de M. Du Camp pour se révéler, n'auront pas besoin de se résigner aux mêmes études que leur aïeul. Ils parleront de physique, de chimie, de botanique, sans avoir jamais consulté ni Biot, ni Thénard, ni de Candolle, tandis qu'Homère, premier du nom, s'était abaissé jusqu'à recueillir les traditions populaires sur le siége de Troie et les voyages d'Ulysse; il est vrai qu'Homère n'avait pas encore deviné qu'on peut posséder la science sans être savant. L'immortel honneur de cette admirable découverte revient tout entier à M. Du Camp, et j'espère bien que la génération nouvelle saura la mettre à profit. Quelques esprits chagrins demanderont peut-être si la poésie, en se proposant de vulgariser la science et l'industrie sans prendre la peine de les étudier, ne va pas au-devant d'une défaite certaine, s'il ne vaudrait pas mieux s'en tenir aux vieux erremens, à l'étude de l'histoire et des passions. Nous plaignons de tout notre cœur ces esprits chagrins, qui ne comprennent pas la mission de la poésie moderne. Soyons de notre temps : tel est le conseil de M. Du Camp. Puisque les bateaux à hélice et le métier Jacquart sont les rois du monde, chantons ces rois nouveaux!

M. Du Camp a mis en œuvre ses théories avec une franchise dont nous devons lui tenir compte. Si la préface de son livre ne suffisait pas pour montrer le néant des idées qu'il appelle nouvelles, ses *Chants modernes* dissiperaient nos dernières illusions. La pièce adressée aux poètes de son temps n'est qu'une déclamation banale en vers rimés tant bien que mal, destinée à prouver que la mythologie

est morte sans retour, et qu'il faut appeler les choses par leur nom. Je ne vois pas grand mal à proscrire la mythologie, quoiqu'à vrai dire cette proscription me semble à peu près inutile : autant vaudrait condamner à l'exil un homme qui depuis vingt ans aurait quitté son pays et juré de n'y pas rentrer. Quand on fait blanc de son épée, il serait de bon goût de ne pas s'escrimer contre un ennemi à terre. Qui donc aujourd'hui défend la mythologie? qui songe à la défendre? Pour un esprit belliqueux, une victoire remportée sur les dieux païens est vraiment une victoire trop facile; il n'y a pas de quoi se glorifier. M. Du Camp ne veut plus entendre parler de Bacchus; il aime mieux les brocs, et recommande Rabelais comme le type de la vérité. Si le joyeux curé de Meudon était appelé à donner son avis dans la discussion, je doute fort qu'il se rangeât de son côté, car il avait pour l'antiquité une passion qui s'explique tout à la fois par la nature de son génie et par la variété de ses études. Tout en parlant volontiers la langue des buveurs attablés au cabaret, il ne dédaignait pas, il ne proscrivait pas les souvenirs d'Homère et de Virgile; il célébrait le choc des brocs et la purée septembrale sans déclarer mortes à jamais les locutions et les images consacrées par tant d'œuvres exquises.

Mais ce n'est pas le seul reproche que je doive adresser à M. Du Camp. S'il se fût contenté de terrasser un ennemi vaincu d'avance, de plaider une cause gagnée, il se confondait dans la foule des écrivains qui se donnent pour novateurs et se bornent à rajeunir des vieilleries. Il a trouvé moyen d'introduire dans ces redites une originalité inattendue. Chemin faisant, il détrône Jupiter, Apollon et Diane. Jupiter ne lance plus la foudre, célébrons l'électricité. Apollon ne conduira plus les muses; Phébus ne sera plus le dieu du jour; Diane ne présidera plus à la chasse; Phœbé ne promènera plus son char discret dans l'azur des nuits : c'est à merveille! Le soleil et la lune vont remplacer Phébus et Phœbé; mais en balayant ou plutôt en démolissant l'Olympe comme une décoration de théâtre qui ne vaut plus même les frais de magasin, il commet une bévue qui amènera le sourire sur bien des lèvres; il confond l'ambroisie et le nectar. Or, qu'on soit ami ou ennemi de la mythologie, encore faut-il la connaître, dès qu'on en veut parler. Tous ceux qui ont vécu dans le commerce d'Horace et de Virgile savent très bien qu'entre l'ambroisie et le nectar il y a la même différence qu'entre le pain et le vin. Une vérité si élémentaire, familière aux enfans assis sur les bancs de nos colléges, n'aurait pas dû s'effacer de la mémoire de M. Du Camp. Puisqu'il a eu le bonheur de visiter la Grèce, de gravir l'Hémus, le Parnasse et l'Olympe, de cueillir des lauriers roses sur les bords de l'Eurotas, il est doublement coupable lorsqu'il com-

met une telle méprise. Proscrivez la mythologie, déclarez-la morte sans retour, personne n'élèvera la voix pour vous contredire; mais prouvez au moins que vous la connaissez, ne prenez pas le Pirée pour un homme, si vous voulez passer pour un citoyen d'Athènes. Je ne veux prendre en main ni la cause de Jupiter, ni la cause d'Apollon, mais il me semble que les amis de l'antiquité doivent éprouver quelque étonnement en voyant les novateurs parler si étourdiment du passé qu'ils dédaignent.

Entre les chants de la matière et les chants d'amour, le choix est assez difficile, car dans chacune de ces deux séries, M. Du Camp a suivi les procédés de Victor Hugo en disciple malhabile; il veut être de son temps, et ne s'aperçoit pas que son temps a marché. Son esprit ressemble à une montre placée sur le marbre, et qui ne donne plus l'heure vraie : il en est encore à 1829! Il n'aperçoit rien au-delà des *Orientales*. Quand je dis qu'il suit les procédés de Victor Hugo, il demeure bien entendu qu'il s'en tient à l'imitation matérielle dans ce qu'elle a de plus facile. Il ne possède ni l'abondance, ni la richesse, ni la variété d'images qui, chez l'auteur des *Orientales*, dissimule parfois la ténuité ou l'absence des idées. Chez M. Du Camp, souvent la strophe est nombreuse sans être poétique; il lui arrive de parler une langue qui n'est ni prose ni vers, malgré la définition donnée à M. Jourdain par son maître de philosophie. Ce sera, si l'on veut, de la prose rimée. Pour estimer tout ce qu'il y a de puéril dans ce recueil, dont chaque page est en désaccord avec les sentimens qui nous animent, avec les idées dont nous vivons, le lecteur, qui tient à ne pas prodiguer son attention, peut se contenter du *Sac d'argent*. Cette pièce fait partie des chants de la matière. Le sac d'argent prend la parole pour se justifier de toutes les accusations lancées contre lui; il avoue sans trop de façon la plupart des crimes qu'on lui impute; il passe en revue toutes les lâchetés qu'il soudoie, toutes les intrigues qu'il encourage. C'est un *meâ culpâ* qui désarmerait le juge le plus sévère, ou qui du moins obtiendrait de lui le bénéfice des circonstances atténuantes; mais cette longue confession, très fastidieuse malgré sa franchise, ne serait pour les esprits les plus pénétrans qu'une énigme insoluble, si M. Du Camp n'eût pris soin de placer la moralité en regard de l'aveu. Le sac d'argent, si malfaisant aujourd'hui, répandra sur toutes les misères des bienfaits sans nombre, pourvu que l'héritage soit aboli! En vérité, on croit rêver en lisant de telles paroles. Quel nom leur donner? Comment les qualifier? Après avoir proscrit la mythologie, qui pourtant ne le gênait guère, l'auteur proscrit sans pitié l'héritage, institution surannée dont il n'a pourtant pas à se plaindre, puisqu'il lui doit ses voyages en Orient. Grâce à l'héritage qu'il maudit, qu'il

déclare hostile au progrès, indigne, en un mot, d'un siècle vraiment éclairé, il a visité librement l'Égypte et la Grèce, la Syrie et la Turquie; il a promené son loisir de Thèbes à Athènes, de Beyrouth à Constantinople; ses yeux ont contemplé les plus riches paysages, et pourtant il maudit l'héritage! Tant que vivra cette vieille institution, il n'y a rien à espérer de la richesse; le sac d'argent ne sera jamais qu'un encouragement pour le crime et ne soulagera aucune misère. Abolissons l'héritage, et tout change comme par enchantement. Plus de souffrances dans les mansardes, plus d'artistes défaillans, plus de talens méconnus. L'âge d'or va renaître; une félicité universelle prend possession du globe tout entier; une joie sans cesse renouvelée inonde tous les cœurs. M. Du Camp n'oublie qu'une chose : l'héritage une fois aboli, si ce rêve insensé venait jamais à se réaliser, le travail, source de la richesse, se ralentirait bientôt. Quel homme en effet voudrait vouer au travail les trois quarts de sa vie, s'il ne devait rien laisser à ses enfans? Supprimez la pensée de l'avenir, et vous engourdissez l'activité humaine. Mais à quoi bon discuter sérieusement une telle boutade qui se donne pour une théorie? On ne réfute pas une thèse réfutée d'avance par tous les hommes qui comprennent le sentiment de la famille. Disons seulement que, pour une boutade, la pièce est bien longue.

Pour donner une idée précise de l'anarchie qui règne dans notre littérature, il est bon de rapprocher le nom de M. Alfred Busquet du nom de M. Maxime Du Camp. L'auteur des *Chants modernes* prêche une croisade contre la mythologie, et paraît croire que, la mythologie une fois tuée, la poésie va retrouver une jeunesse et une vigueur dignes des plus beaux temps de l'art. M. Alfred Busquet se place en pleine mythologie pour écrire le poème des *Heures*. C'est pourtant un jeune homme, un débutant; je ne me charge pas de le protéger contre la colère de M. Du Camp. L'amour de la mythologie n'est donc pas un certificat de vieillesse. A vrai dire, je m'en doutais un peu. Je ne suis cependant pas fâché de trouver sous ma main un argument nouveau à l'appui de ma croyance. Il y a dans le livre de M. Busquet quelques pages qui révèlent un sentiment poétique assez élevé, l'intelligence du paysage et des phénomènes de la nature; mais, puisque l'auteur invite la critique à l'étude sincère de son œuvre, il doit souhaiter qu'on lui dise la vérité. Or, après une lecture attentive, je demeure convaincu que chez lui l'expression n'est pas à la hauteur de la pensée. Il sait ce qu'il veut dire, et les sentimens qu'il se propose de traduire sont généralement vrais; mais il n'a pas étudié avec assez de soin et de persévérance les secrets de notre langue, et la langue ne lui obéit pas. A côté d'une image bien choisie, on trouve trop souvent un terme prosaïque dont la poésie

ne peut s'accommoder, et dont la rime ne s'accommode pas toujours. M. Busquet semble craindre qu'on ne lui reproche d'avoir préféré les dénominations latines aux dénominations grecques. Qu'il se rassure, personne ne songe à le chicaner là-dessus. Le public ne prend parti ni pour *Héra* contre Junon, ni pour *Zeus* contre Jupiter, ni pour *Poséidôn* contre Neptune. De telles questions n'ont rien à démêler avec le succès d'un poème. Le point capital est d'intéresser, et le poème des *Heures* n'offre pas au lecteur un attrait bien vif. Malgré la vérité de quelques tableaux, l'attention languit. A défaut d'émotion, on voudrait au moins trouver à chaque page une forme pure et précise, et M. Busquet ne prend pas assez de souci de la forme. Puis il se laisse aller à d'étranges caprices que le goût ne saurait avouer. Il imagine de donner la parole à la puce et au crapaud. Ces personnages lyriques, d'une race toute nouvelle, excitent plus d'étonnement que de sympathie. Que le poème soit ou non mythologique, la puce et le crapaud font une assez triste figure. Si ce n'est pas une espièglerie, et dans un cadre pareil l'espièglerie n'est pas de mise, c'est à coup sûr une invention malheureuse.

Quant aux piéges à loups indiqués gravement par M. Busquet dans sa préface, je ne les crois dangereux pour personne. S'il a voulu se placer sous la protection de l'antiquité, c'est une preuve de modestie dont nous devons lui tenir compte; mais s'il a cru qu'il suffisait de nommer Théocrite pour se dérober à la critique, je l'avertis qu'il s'est trompé. Qu'il traduise ou ne traduise pas *l'Oarystis*, peu nous importe! Toute réserve faite en faveur de l'invention, qui sera toujours un des premiers mérites du poète, nous avons le droit de discuter la forme donnée à l'original par l'imitateur. Or, dans le poème des *Heures*, *l'Oarystis* ne rappelle guère l'élégance antique : M. Busquet prend trop souvent la trivialité pour la simplicité. Qu'il soit arrivé plus d'une fois à André Chénier de reculer devant l'expression vraie et d'altérer le texte de Théocrite, je l'accorderai volontiers; mais il faut rendre justice à l'élégance soutenue de son imitation. S'il pèche par timidité, il ne blesse jamais le goût, il n'offense jamais les esprits délicats par un terme trivial. Que M. Busquet ne s'abuse pas sur le mérite de sa hardiesse, il est plus loin de Théocrite qu'André Chénier. Il avait pourtant devant les yeux l'exemple récent de M. Ponsard, qui devait suffire pour l'éclairer. Ce que l'auteur d'*Ulysse* avait fait pour l'Odyssée, il vient de le faire pour *l'Oarystis*, sans tenir compte des avertissemens donnés à son devancier. Ce n'est pas comprendre Homère et Théocrite que de confondre la crudité avec la franchise. Pour peu qu'on connaisse le génie des deux langues, on s'aperçoit bien vite que la littéralité la plus servile peut conduire à l'infidélité, car il y a telle expression qui dans la langue

d'Homère et de Théocrite appartient au style élevé, et qui, dans la nôtre, appartient au style bas. C'est là une vérité que les poètes de notre pays ne devraient jamais oublier. Il croient avoir retrouvé la couleur antique, parce qu'ils ont supprimé la périphrase. Ils se trompent : la périphrase n'est pas plus infidèle que la trivialité substituée à la simplicité.

Que faut-il donc penser du poème des *Heures?* Ce n'est pas un début sans valeur. Ce premier essai de M. Busquet mérite les encouragemens de la critique. Le ton narquois de la préface ne doit pas nous rendre sévère pour l'œuvre du poète nouveau. Peut-être y a-t-il autant d'orgueil que de modestie dans les avis qu'il nous donne. En nous signalant les piéges à loup, il semble dire en se rengorgeant: Prenez garde, ignorans, car vous avez affaire à l'antiquité, que je connais, et que vous ne connaissez pas! N'ayez pas la main trop lourde, si vous voulez frapper sur moi, car il pourrait vous arriver de frapper sur Théocrite. — Mais nous aurions mauvaise grâce à scruter si rigoureusement ses intentions. Que ces conseils soient inspirés par l'orgueil ou par la modestie, nous n'avons à juger que son livre, et nous sommes heureux d'y reconnaître des sentimens vrais. Puisque M. Busquet ne se hâte pas de produire, puisqu'il n'improvise pas, nous avons lieu d'espérer qu'il prendra la peine d'étudier avec soin le vocabulaire poétique, et qu'à l'avenir il traitera André Chénier avec plus de respect. Le dédain des maîtres porte rarement bonheur aux débutans, que M. Busquet ne l'oublie pas. Quoi que puissent dire d'André Chénier les hellénistes qui vivent dans le commerce direct et familier de l'antiquité, quoiqu'il soit possible de signaler dans ses imitations bien des traces de timidité, il faut pourtant reconnaître que personne parmi nous, je dis parmi les poètes, n'a mieux senti, mieux rendu le génie de l'antiquité. Il se rapproche de la Grèce plus souvent que Fénelon, et Ballanche même, qui a montré dans son *Antigone* un sentiment si pur du génie hellénique, ne lui est pas supérieur. Si dans la seconde partie de son poème M. Busquet veut introduire quelques fragmens antiques, et je crois qu'il ferait mieux de s'abstenir, il ne peut pas choisir un guide plus sûr qu'André Chénier. Puisqu'il aime la poésie grecque, ce qui est une preuve de goût, il n'a rien de mieux à faire que de consulter cet esprit ingénieux, amoureux de l'étude, si richement doué, et qui parlait si naturellement la langue divine.

Si nous sortons du domaine de la poésie lyrique, nous rencontrons au théâtre quelques tentatives plus dignes d'intérêt. M. Octave Feuillet, en abordant la scène, n'avait besoin ni des encouragemens ni des recommandations de la critique : il arrivait précédé d'une réputation très légitime et très solidement établie. *Rédemp-*

tion et *Dalila* avaient suffi pour le classer parmi les esprits les plus fins de notre temps. Il n'avait pas à redouter l'inattention; il devait compter sur la sympathie publique. L'accueil fait à sa nouvelle comédie justifie pleinement l'espérance de ses amis. *Péril en la demeure* a été écouté avec bienveillance, et plusieurs scènes ont été justement applaudies. Il faut reconnaître pourtant que l'ouvrage est plutôt un proverbe destiné au délassement d'un château qu'une comédie dans le vrai sens du mot. Bien des idées qui plaisent à la lecture, et qu'on apprécie volontiers lorsqu'on est assis sur les banquettes d'un salon, perdent la moitié de leur prix lorsqu'elles passent par la bouche des comédiens. Le théâtre s'accommode plus facilement des couleurs que des nuances. Ce que je dis s'applique surtout au dialogue de *Péril en la demeure*. Il y a des mots spirituels qui ne paraissent pas amenés assez naturellement. Il semble que l'auteur veuille engager la lutte avec Marivaux. Si tel est son dessein, je crois qu'il fait fausse route; l'esprit de Marivaux ne convient pas à notre temps; la foule demande quelque chose de plus franc et de plus hardi, et la foule a raison. Si M. Feuillet veut écrire pour le théâtre, il faut qu'il se décide à modifier sa manière, qu'il renonce sans hésiter aux nuances trop délicates, et dessine plus largement le caractère de ses personnages. Il confond parfois la mignardise avec la grâce, et ce défaut, que le lecteur pardonne sans trop se faire prier, ne rencontre pas la même indulgence dans les spectateurs. Ce n'est pas d'ailleurs la seule objection que soulève la comédie nouvelle de M. Feuillet. Avoir de l'esprit, écrire avec élégance, sont deux points fort importans sans doute; mais le théâtre demande quelque chose de plus : il exige la connaissance du monde. Or je ne crains pas d'être démenti en affirmant que M. de La Roseraie n'est pas dessiné d'après nature; c'est un personnage de pure fantaisie, dont le type ne se trouve peut-être nulle part. Le rôle de Mme de Vitré, quoique très habilement conçu, sort parfois des limites de la vraisemblance. Qu'une mère surveille la conduite de son fils, qu'elle redouble de vigilance quand arrive pour lui l'âge des passions, rien de mieux; mais, pour accomplir une pareille tâche, la tendresse ne suffit pas : sans adresse, la partie est bientôt perdue. Mme de Vitré, pour sauver son fils, déploie parfois une activité surabondante et néglige trop les conseils de la prudence. Un jeune homme de vingt ans ne se laisse guère mener qu'à la condition d'ignorer qu'on le mène. M. Feuillet ne paraît pas s'en être assez souvenu. Quant au mari dont l'honneur est en péril, il est tellement débonnaire, tellement crédule, tellement aveugle, que le spectateur ne peut guère s'intéresser à lui. Chargé de garder M. de Vitré, il cède aux premières instances de son prisonnier, lui rend la liberté, et quand il l'a retrouvée, il n'imagine rien

de mieux que d'en confier à sa femme la surveillance. Ce n'est pas là, quoi qu'on puisse dire, un personnage de comédie. Un tel mari fait la partie trop belle aux amoureux, et en effet, sans l'intervention toute puissante de Mme de Vitré, M. de La Roseraie perdrait le cœur de sa femme.

Je regrette que M. Feuillet n'ait pas développé davantage le personnage de la jeune femme. A proprement parler, tout l'intérêt, toute l'attention se concentrent sur Mme de Vitré. Il s'agit de savoir si elle gagnera la partie; quant à Mme de La Roseraie, arrivée à l'ennui par le désœuvrement, l'amour est pour elle plutôt une distraction qu'une passion. C'en est assez pour qu'il y ait péril en la demeure; cependant le spectateur souhaiterait quelque chose de plus. Il est trop facile en effet de prévoir qu'elle ne luttera pas longtemps contre les conseils de Mme de Vitré, et qu'elle verra partir sans répandre une larme l'homme qu'elle croit aimer. M. Feuillet a trop de talent pour ne pas désirer qu'on lui dise la vérité tout entière. Aussi je ne crains pas de lui sembler trop sévère en insistant sur les fautes que je viens de signaler. Il y a une optique dramatique dont le poète doit tenir compte, s'il veut agir puissamment sur la foule. Les traits les plus ingénieux, les railleries les mieux aiguisées, ne remplaceront jamais au théâtre le dessin franc et hardi des caractères; mais pour dessiner les types dont se compose notre société, il faut les épier dans la vie active, et ne pas chercher à les deviner. Ce qui donne tant de valeur à *Rédemption*, à *Dalila*, c'est que ces deux ouvrages révèlent une étude sincère de la passion. Ce qui place *Péril en la demeure* au-dessous de *Dalila* et de *Rédemption*, c'est que M. Feuillet n'a pas su ou n'a pas voulu faire pour la vie du monde ce qu'il avait fait pour la vie du cœur. Dans les deux compositions que je viens de rappeler, j'ai lieu de croire qu'il a suivi un guide plus sûr que sa fantaisie. Il avait pour point de départ un modèle vivant qu'il idéalisait. En écrivant *Péril en la demeure*, il a trop compté sur la finesse de son esprit, sur la forme élégante qu'il sait donner à sa pensée. Les spectateurs, par leur bienveillance, lui ont prouvé qu'ils lui tenaient compte de ses antécédens. Cependant je ne lui conseille pas de renouveler l'épreuve dans les mêmes conditions. Écrire pour être lu, écrire pour être écouté sont deux choses fort diverses. Je ne pense pas, comme le répètent à l'envi les hommes voués à l'industrie littéraire, que le style soit toujours inutile, parfois même dangereux au théâtre : c'est un de ces non-sens accrédités parmi les ignorans, dont les hommes studieux n'ont pas à s'occuper; mais je crois que le style du roman, de l'ode ou de l'élégie ne convient ni à la comédie ni au drame. Dans la scène la plus passionnée, le poète doit toujours s'effacer derrière ses personnages et les laisser parler sans parler en son nom. Dans la scène la plus comique, l'auteur doit

moins tenir à montrer son esprit qu'à mettre en relief les ridicules dont il s'est proposé la peinture. S'il compte sur son esprit, s'il manie la raillerie avec ostentation, s'il ne sait pas s'arrêter à temps, s'il entre lui-même en scène, le public demeure froid. Après quelques momens d'une attention soutenue, il écoute d'une oreille distraite. Ce malheur n'est pas arrivé à M. Feuillet. *Péril en la demeure,* malgré la longueur de l'exposition, n'a pas rencontré un auditoire indifférent; mais je n'en persiste pas moins à croire que l'auteur fera bien de chercher pour sa pensée une forme plus vive, un style plus rapide. A cette condition, j'ai lieu d'espérer qu'il obtiendra bientôt des spectateurs une sympathie pareille à celle que les lecteurs lui ont témoignée, car c'est un des hommes les plus heureusement doués de la génération nouvelle.

Le Demi-Monde de M. Dumas fils révèle chez le jeune écrivain une aptitude remarquable pour la composition dramatique. Il est hors de doute que ce dernier ouvrage ne mérite pas les mêmes reproches que *Diane de Lys,* et *Diane de Lys,* malgré ses défauts, qui frappaient tous les yeux, témoignait déjà d'une incontestable habileté. Tous ceux qui ont bonne mémoire regrettaient à bon droit d'avoir à saluer de trop nombreux souvenirs de famille, souvenirs d'*Angèle,* souvenirs d'*Antony,* car cette forme de la piété filiale n'a pas de valeur poétique. Dans *le Demi-Monde,* M. Dumas fils nous a montré, je le crois du moins, la portée naturelle de ses facultés, sans rien emprunter à son père. Il sait très bien préparer une scène et la développe clairement. Par un privilége bien rare chez les jeunes écrivains, il tire parti de sa pensée sans jamais l'épuiser. En somme, *le Demi-Monde* est un des meilleurs ouvrages qui aient été représentés depuis longtemps. Cette part faite à la louange, c'est-à-dire à la justice, il convient d'avertir l'auteur qu'il ne se montre pas toujours assez scrupuleux sur le choix de ses bons mots. Qu'il soit spirituel, rien de mieux; qu'il use largement des dons qu'il a reçus, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai : il serait pourtant de bon goût de ne pas produire au théâtre des bons mots qui sont déjà connus depuis quelques années, qui ont égayé les ateliers, et qui sont pour quelques auditeurs au moins de vieilles connaissances. M. Dumas fils me semble assez riche de son propre fonds pour ne rien emprunter à personne et nous égayer par des railleries qui lui appartiennent. L'économie, dont on ne saurait trop vanter les mérites lorsqu'il s'agit de conserver ou d'agrandir un patrimoine, n'est pas de mise dans le domaine intellectuel.

Ce petit compte une fois réglé, une question se présente naturellement, et malgré la sympathie que m'inspire le talent uni à la jeunesse, j'essaierais en vain de l'écarter : est-ce là du talent bien employé? Ne conviendrait-il pas de chercher des sujets de comédie dans

un monde qui ne fût pas le demi-monde? Si M. Dumas fils eût débuté par le dernier ouvrage qui vient d'être justement applaudi, la question ne se poserait pas, ou se résoudrait facilement en sa faveur, car le poète comique a certainement le droit d'aborder toutes les faces de notre société; mais *le Demi-Monde* est le troisième ouvrage qu'il nous donne, et malgré la bienveillance qu'il mérite, nous sommes obligé de dire à l'auteur que ce troisième ouvrage n'est, à proprement parler, que la troisième forme d'une pensée unique. *La Dame aux Camélias, Diane de Lys* et *le Demi-Monde* nous offrent à peu près les mêmes pensées, les mêmes sentimens. La première et la troisième forme valent mieux que la seconde, c'est la seule chose que nous ayons à noter dans cette triple mise en œuvre d'une seule et même idée. Si M. Dumas fils a résolu de conquérir une place éminente au théâtre, il faut absolument qu'il se décide à sortir du demi-monde pour entrer dans le monde des honnêtes gens. Qu'il se rassure d'ailleurs : dans le monde des honnêtes gens, les ridicules ne manquent pas, et le vice n'est pas une chose ignorée. Et puis, on y trouve des contrastes qui manquent au demi-monde : la franchise coudoie le mensonge, la probité l'improbité. C'est une ressource pour le poète comique. Le demi-monde, que M. Dumas paraît connaître à merveille (et je suis très loin de lui reprocher cette érudition toute spéciale, car il faut avoir vu pour savoir peindre), le demi-monde est empreint d'une fâcheuse monotonie. Dans cette cohue de femmes perdues, on ne sait vraiment à qui s'intéresser. Ces veuves qui n'ont jamais eu de maris, ces baronnes qui sortent on ne sait d'où, qui seraient souvent fort embarrassées de nommer leur père, après avoir d'abord excité la curiosité, finissent par lasser. M. Dumas me répondra que notre intérêt doit se porter sur leurs dupes; mais cette réponse ne désarme pas la critique. A mon tour, j'ai le droit de lui dire que dans le demi-monde, où se fourvoient sans doute quelques hommes honnêtes, entraînés par l'ardeur de la jeunesse ou par la contagion de l'exemple, dans ce demi-monde, que les femmes bien élevées regardent d'un œil avide, comme Ève regardait le fruit défendu, il y a tout autant de faux barons et de faux comtes que de fausses baronnes et de fausses comtesses. Tous ceux qui ont vu ou entrevu seulement le demi-monde savent à quoi s'en tenir à cet égard. Ainsi M. Dumas n'aurait trouvé moyen d'introduire l'intérêt poétique dans le demi-monde qu'en nous offrant une demi-vérité. Les hommes les plus purs, les plus loyaux, ne vivent pas impunément dans un tel monde. Si, après avoir respiré pendant quelques mois cette atmosphère de ruse et de mensonge, ils ne se hâtent pas de se réfugier dans une atmosphère plus saine, bon gré, mal gré, ils abandonnent le rôle de dupes et prennent le rôle de complices. Il n'y a guère de Manon Lescaut sans Desgrieux : c'est une vérité que cha-

cun de nous peut contrôler en consultant ses souvenirs. La critique peut donc reprocher à M. Dumas fils de n'avoir pas mis assez de *grecs* à côté de ses fausses baronnes et de ses fausses comtesses.

Pour ma part je lui adresserai un reproche purement littéraire, qui n'a rien à démêler avec la nature des personnages qu'il met en scène. A mon avis, il possède dès à présent une habileté qui ne s'accorde pas avec son âge, et souvent il en abuse : il connaît à fond l'art de préparer une scène importante, et sans doute ce n'est pas là un sujet de blâme; mais il ne dissimule pas toujours assez adroitement les moyens qu'il emploie, et quand le moment est venu de laisser le champ libre à la ruse ou à la passion, dans la crainte d'aller trop loin, il lui arrive de tourner court et de ne pas aller jusqu'au but que le bon sens lui désignait. A parler franchement, la seule chose qui inquiète chez l'auteur du *Demi-Monde*, c'est l'excès même de son habileté. Jeune, il manque de jeunesse. Il n'avance jamais sans avoir reconnu le terrain, et cette habitude, excellente chez les hommes de guerre, ôte à sa composition toute spontanéité. J'aimerais mieux qu'il se montrât moins habile et qu'il cheminât d'un pas plus hardi. Toutefois j'applaudis avec bonheur au succès du *Demi-Monde*, et je nourris la ferme espérance que M. Dumas fils nous donnera prochainement l'occasion de l'applaudir dans un ouvrage emprunté au monde des honnêtes gens.

Avec M. de Pontmartin, nous entrons dans le *demi-monde* littéraire. Ses nouvelles *Causeries* doivent être signalées à tous les esprits honnêtes comme une des transformations les plus déplorables que puisse amener l'orgueil, car je veux m'en tenir à ce dernier mobile pour expliquer le changement qui vient de s'accomplir. Son esprit et son talent lui avaient donné une place honorable dont il n'a pas su se contenter, et il vient de se fourvoyer dans un sentier périlleux, dont il trouvera difficilement l'issue. A part quelques plaisanteries vulgaires, quelques épigrammes d'un goût au moins douteux, c'était un écrivain digne de sympathie et d'encouragement. S'il n'allait pas volontiers au fond des questions, il les posait du moins en termes assez précis, et lorsqu'il négligeait de formuler une solution, ce qui lui arrivait assez souvent, il l'indiquait d'une manière ingénieuse, comme un homme du monde qui entrevoit la vérité sans vouloir prendre la peine de la débrouiller. A tout prendre, sa position n'était pas mauvaise; malheureusement une vanité maladive a tout gâté, tout compromis, tout perdu. Aujourd'hui tous les esprits honnêtes, tous ceux qui se préoccupent de la dignité des lettres, oublient le talent de M. de Pontmartin pour ne se rappeler que les pages inqualifiables dont je suis bien forcé de parler, et que tous les amis du bon sens voudraient pouvoir effacer. En discutant la valeur littéraire de George Sand et de Béranger, il aurait usé d'un droit que

personne n'aurait jamais songé à lui contester. Qu'il se trouvât ou non d'accord avec l'opinion publique, pourvu qu'il se montrât dans la discussion sincère, loyal et poli, les admirateurs les plus fervens de ces deux illustres écrivains ne devaient pas songer à lui demander compte du motif de ses conclusions; mais les pages qu'il vient d'écrire n'appartiennent pas à la discussion telle que la conçoivent et la pratiquent les gens bien élevés. C'est une double diatribe, où le goût n'a rien à voir, où le bon sens et le respect de soi-même sont foulés à chaque ligne. M. de Pontmartin a recueilli sur George Sand des quolibets à double sens, des railleries graveleuses, qui seraient à peine applaudies dans un corps de garde ou un estaminet. Dire de pareilles choses est une faute grave; les imprimer, les prendre publiquement sous sa responsabilité, est cent fois pis encore. Que M. de Pontmartin ne s'y trompe pas, il vient de sortir du domaine littéraire pour entrer sur un terrain sans nom, où les gens qui ont quelque soin de leur dignité ne mettent jamais le pied. Les injures qu'il prodigue à Béranger excitent encore moins de colère que de pitié. Signaler l'auteur du *Dieu des bonnes gens* comme un type achevé de perfidie et de perversité, le déclarer vil et méprisable, appeler sur sa tête la malédiction, le dénoncer comme un fléau, comme une peste, dire qu'il a voulu, qu'il a préparé les calamités publiques, ce n'est pas, quoi que puisse penser M. de Pontmartin, servir le trône et l'autel; c'est une calomnie odieuse et ridicule, à moins que ce ne soit tout bonnement un acte de folie.

M. de Pontmartin n'a pas pour lui l'excuse de la bonne foi, il ne peut se retrancher derrière une conviction inébranlable, car les dernières pages qu'il vient de publier sont un modèle d'inconséquence et de mobilité. Qu'il n'essaie pas de se justifier en affirmant que son dévouement à la monarchie traditionnelle, sa ferveur catholique, ont guidé sa plume, et ne lui permettaient pas de parler autrement : un tel argument serait accueilli avec le plus profond dédain par tous les lecteurs qui ont suivi depuis quelques mois ses étranges évolutions. Ils n'ont pas oublié que M. de Pontmartin, après avoir injurié Béranger au nom du trône et de l'autel, a loué Henri Heine, qui ne compte pourtant pas parmi les défenseurs de l'oriflamme et de la sainte ampoule, et qui plus d'une fois s'est rendu coupable d'hérésie. Il suffit de rapprocher l'éloge de Henri Heine des apostrophes outrageantes prodiguées à Béranger pour apprécier la moralité ou l'étourderie littéraire de M. de Pontmartin. Il a perdu le droit d'invoquer à l'avenir sa foi politique et religieuse. Qu'il ne parle plus de son roi ni de son Dieu pour expliquer sa sévérité envers les écrivains animés de sentimens démocratiques ou coupables de philosophie : cette excuse a désormais perdu tout crédit. C'est à la vanité qu'il faut demander tout le secret de sa conduite et de ses incroya-

bles tergiversations; c'est par orgueil qu'il a cherché le scandale : heureusement le bon sens public s'est chargé de le châtier. De telles incartades ne méritent pas l'indignation, le ridicule suffit. Si maintenant M. de Pontmartin, éclairé par le succès de son équipée, tentait de rentrer dans la discussion loyale et sincère, il ferait d'inutiles efforts pour reconquérir l'attention et la sympathie des lecteurs; il aurait beau faire amende honorable et prodiguer le respect aux gloires consacrées, personne ne voudrait plus ajouter foi à la sincérité de ses paroles. Son crédit moral est ruiné sans retour. La leçon est dure, mais je la crois méritée. M. de Pontmartin a voulu échanger une réputation modeste contre une renommée bruyante; l'événement a cruellement démenti son espérance. Il a cru qu'il suffirait de prendre le contre-pied du bon sens, de heurter de front toutes les opinions reçues, pour jeter son nom aux quatre points cardinaux, et son ambition n'a rencontré qu'un étonnement mêlé de commisération : légitime dénoûment dont tous les honnêtes gens doivent se réjouir.

Le châtiment infligé à M. de Pontmartin est d'autant plus juste, que le puéril orgueil qui l'avait poussé dans la voie du scandale lui a inspiré les plus étranges adulations, à charge de revanche, bien entendu. Quand il s'agit d'obtenir une fanfare en son honneur, il ne lésine pas : d'un écrivain médiocre et obscur, il fait sans hésiter un rival de Bossuet, pourvu qu'on lui tienne compte de cette hâblerie et qu'on le proclame à son tour l'émule de Quintilien ou de Fielding. Rendons justice à M. de Pontmartin, proclamons sa clairvoyance : cette dernière partie de son calcul n'était pas mal conçue. Si le scandale ne lui a pas réussi, il faut reconnaître que ses flatteries n'ont pas été perdues, elles ont été payées de réclames empressées; nous avons vu son nom recommandé à l'admiration publique, ses écrits signalés comme des modèles de goût et de fine raillerie. C'était sur lui que tous les conteurs et tous les critiques devaient se régler. Le scandale a ruiné tout ce que l'adulation avait édifié, et la main la plus habile essaierait vainement de réunir les débris de cette renommée si follement compromise. Malgré la sympathie que m'ont inspirée ses premiers débuts, j'essaierais en vain aussi de donner à ma pensée une forme plus douce. Qu'il le sache bien, son nom est désormais attaché à celui de Béranger comme le nom de Nicolardot au nom de Voltaire, et chacun sait qu'en France le ridicule est un malheur sans remède.

Je n'ai pas la prétention d'avoir donné ici un exposé complet des œuvres de la génération nouvelle. Il est pourtant permis d'y chercher les prémisses d'un syllogisme légitime, et la conclusion se formule d'elle-même. Il y a sans doute parfois dans les œuvres qui se produisent sous nos yeux de la jactance et de la présomption, c'est un péché véniel dont il ne faut pas exagérer l'importance. Grâce à

Dieu, la jactance et la présomption n'ont pas encore envahi toutes les âmes. Si M. Maxime Du Camp voit dans le mépris du passé la première condition du génie, si M. de Pontmartin, qui n'est plus jeune, mais qui se range parmi les jeunes gens et attaque les vieilles gloires pour prendre place parmi les hommes nouveaux, excitent chez les amis sincères de la vraie poésie, de la vraie critique, un douloureux étonnement, en revanche MM. Feuillet, Dumas fils et Busquet paraissent animés d'un sérieux désir de bien faire, et ne considèrent pas le mépris du passé comme le fondement le plus sûr de toute renommée. C'est de leur part une preuve de bon sens que nous devons enregistrer avec joie. Il ne faut donc pas considérer la génération nouvelle comme une génération condamnée à la stérilité, et telle n'est pas notre pensée. Il y a encore parmi nous des esprits généreux qui se complaisent dans les pensées élevées. Seulement, j'ai regret à le dire, ils ne sont pas en majorité. La forme lyrique semble presque tombée en désuétude; le roman, dont je n'ai pas parlé aujourd'hui, n'offre rien qui mérite d'être signalé. Quant au théâtre, malgré le mérite que je me plais à reconnaître dans MM. Octave Feuillet et Dumas fils, il faut bien avouer qu'il n'occupe pas dans la littérature une place considérable. On dit, et je dois accepter les données officielles de la statistique, on dit que nous possédons huit cent quarante-trois auteurs dramatiques. C'est une merveilleuse richesse que je n'aurais jamais devinée. Mais à quoi se réduisent ces trésors d'invention? Quels chefs-d'œuvre produisent ces usines qui fonctionnent jour et nuit, qui travaillent sans relâche, et jettent sur le marché plus d'une pièce par jour? Hélas! avec la meilleure volonté du monde, il serait bien difficile de voir dans cette infatigable industrie quelque chose de littéraire. Autrefois, dans un temps reculé, qui se confond avec les époques héroïques, la forme dramatique n'avait pas moins d'importance que la forme lyrique ou la forme épique. Aujourd'hui tout est changé, la forme dramatique est tout simplement la forme la plus utile de la pensée. Pour qu'une idée se produise au théâtre, il n'est pas nécessaire qu'elle soit nouvelle. D'après l'avis des hommes expérimentés, il vaut mieux qu'elle ait déjà tâté le public, qu'elle ait été acceptée. A cette condition, elle ne risque rien, elle n'a rien à redouter de l'auditoire. En me plaçant au point de vue industriel, je ne saurais blâmer un tel conseil, car la pratique de chaque jour lui donne raison; mais si je me place au point de vue littéraire, je suis obligé d'affirmer que l'application de cette méthode mène directement, infailliblement, à l'anéantissement de la poésie dramatique. Du moment, en effet, que les écrivains sont résolus à traiter leur pensée comme le meunier traite le froment, du moment qu'ils en tirent une première mouture pour le roman, une seconde mouture pour le théâtre, il est tout

simple que la forme dramatique descende au rang secondaire. La pensée déjà exprimée une première fois, remaniée pour se produire sous une forme nouvelle, n'aura jamais la même fraîcheur, la même jeunesse, la même vigueur que la pensée vierge qui n'a pas encore affronté l'intelligence de la foule.

M. Dumas fils, dont je parlais tout à l'heure, n'a pas échappé à la contagion de l'exemple; il a remanié *la Dame aux Camélias*, applaudie une première fois sous la forme du roman, pour lui donner une forme plus utile, la forme dramatique. Les applaudissemens obtenus par cette transformation n'entament pas la valeur de ma pensée; je préfère le roman au drame, et je vois que tous les hommes de bonne foi partagent mon opinion. Il y a en effet dans cette transformation quelque chose de mystérieux qui échappe aux plus clairvoyans, dont les esprits les plus pénétrans ne peuvent se rendre compte, mais quelque chose qui frappe tous les yeux. La pensée qui se produit pour la première fois vaut toujours mieux que la pensée remaniée. Il demeure bien entendu qu'il s'agit de la pensée poétique : dans l'ordre scientifique, les choses se passent tout autrement.

La présomption de MM. Du Camp et Pontmartin nous dicterait un jugement trop sévère, si nous la considérions comme un vice endémique dans la génération nouvelle; nous aimons mieux prendre pour base de notre décision MM. Feuillet et Dumas fils. Or nous reconnaissons chez ces deux écrivains un sérieux amour du travail et le germe d'un vrai talent. C'est assez pour donner à nos paroles l'accent de la bienveillance. Ils n'ont pas encore fait tout ce qu'ils peuvent faire, mais j'espère qu'ils le feront. Si la génération nouvelle n'offre pas encore un ensemble de talens qui commande le respect, elle nous offre du moins quelques esprits ingénieux qui excitent la sympathie. Ce n'est pas après une épreuve de sept ans qu'il est permis de se prononcer sur le mouvement intellectuel auquel nous assistons. Il y a encore trop de pensées à l'état de germination pour formuler un arrêt qui échappe au reproche de témérité. Il convient d'attendre encore quelques années. Nous n'avons pas entre les mains un nombre de pièces suffisant. Ajourner est le parti le plus sage. Nous pouvons cependant, d'après les seules pièces que nous possédons, concevoir de légitimes espérances. MM. Octave Feuillet et Dumas fils me semblent avoir pris le bon chemin pour atteindre la renommée. Je ne m'exagère pas la valeur de leur talent, je ne les range pas dans la famille de Corneille et de Molière, ce serait de ma part une complaisance qui ressemblerait à une raillerie; mais j'attends d'eux des œuvres fines et vraies, émouvantes ou gaies, des tableaux de mœurs, des études de caractères, et les gages qu'ils ont donnés suffisent à démontrer la légitimité de mon espérance.

GUSTAVE PLANCHE.

REVUE MUSICALE.

LES SOCIÉTÉS MUSICALES ET LES CONCERTS.

Les concerts n'ont pas été cette année moins nombreux que les années précédentes. Les artistes, les virtuoses de troisième et de quatrième ordre s'obstinent toujours à venir dresser leur tente au milieu de cette foule distraite qui traverse Paris, et qui ne se laisse plus prendre ni à la grandeur matérielle des affiches qu'on lui met sous les yeux, ni aux promesses fallacieuses avec lesquelles on s'efforce de piquer sa curiosité. Le public semble se dire, en voyant tant de folles vanités courir au-devant de la renommée : Qui trompe-t-on ici et que me veulent ces pauvres gens? Qui a tort et qui a raison dans cette lutte qui se prolonge depuis quelques années, du public indifférent ou des artistes qui sollicitent vainement son attention? Sommes-nous arrivés à cette période de satiété où nos facultés, épuisées par des jouissances trop vives, n'apprécient plus ni le bien ni le mal, ni le beau ni le laid, ou bien l'éducation musicale de la classe aisée qui fréquente les théâtres et surtout les concerts a-t-elle fait une évolution dont les artistes, et particulièrement les virtuoses, n'auraient pas conscience?

Il y a un fait incontestable, c'est que le goût et l'enseignement de la musique ont fait, depuis cinquante ans, de très grands progrès en France. La création du Conservatoire, celle de l'école Choron, la vulgarisation des élémens de la musique dans les classes ouvrières par la méthode Wilhem et de ses émules, le grand mouvement de la musique dramatique qui a produit à l'Opéra Spontini, Rossini et Meyerbeer, à l'Opéra-Comique Cherubini,

Mehul, Boïeldieu, Hérold et M. Auber, au Théâtre-Italien Rossini, Bellini, Donizetti; les concerts de la société du Conservatoire fondée par Habeneck, qui ont fait connaître le génie de Beethoven et les chefs-d'œuvre de la musique instrumentale, ont jeté dans le public une masse de connaissances et une variété de formes qui ont étendu son horizon et élevé le niveau de son goût. Dans cette vaste mêlée de talens, les virtuoses n'ont pas fait défaut. Parmi les chanteurs français, on citera Garat, Martin, Ponchard, Nourrit, Levasseur et Duprez, Mmes Branchu, Damoreau, Falcon; au Théâtre-Italien Crivelli, Garcia, David, Rubini, Mario, Pellegrini, Galli, Zucchelli, Lablache, Mmes Barilli, Catalani, Pasta, Sontag, Malibran, Grisi, Persiani, Alboni. Les violonistes, qui tiennent aux chanteurs par tant de liens de parenté, n'ont pas été moins nombreux : Viotti, Rode, Lafont, Baillot, Paganini sont au premier rang, et n'ont été surpassés, en quantité, que par les pianistes, parmi lesquels il suffit de nommer Steibelt, Dussek, Herz, Listz et Thalberg. Le violoncelle, la contre-basse et les différens instrumens à vent ont été étudiés avec autant de succès, et l'on peut citer un virtuose de génie, le vénitien Dragonetti, mort tout récemment à Londres, qui jouait de la contre-basse comme Paganini jouait du violon. Des érudits et des écrivains distingués, Choron, Perne, et surtout M. Fétis, ont apporté la lumière de leur esprit sur certaines parties de la théorie et de l'histoire de l'art, et ont fait comprendre aux artistes et au public intelligent que les formes contemporaines ont leur raison d'être dans des époques antérieures dont ils ont étudié les monumens. Il en est un peu des virtuoses comme de la chevalerie dans la société féodale: ils sont l'expression d'une époque héroïque où la *bravoure* de quelques individualités brillantes excitait l'admiration de la foule naïve; mais lorsque cette foule se fut éclairée davantage, elle devint nécessairement plus difficile dans l'objet de son enthousiasme, et le paladin, courant les aventures une lance en arrêt, dut faire place à des stratégistes plus habiles, aux généraux de Louis XIV. Tel est aussi le phénomène qui s'est produit de nos jours dans l'art musical. Les virtuoses ressemblent à des chevaliers errans au milieu d'une société bien assise qui a des gendarmes pour arrêter les voleurs et des magistrats pour défendre la beauté outragée. Ils ne soupçonnent pas que le public est loin d'admirer maintenant des tours de force dont il connaît depuis longtemps le secret, et qu'habitué à entendre la musique des maîtres, il ne saurait plus se contenter des misérables divagations dont l'abreuvent la plupart des exécutans. Pour un artiste comme Paganini, Vieuxtemps ou Chopin, qui joignent au merveilleux d'une exécution supérieure des compositions d'un mérite réel qui subsiste après la fête du jour, il y a cent virtuoses qui exercent leur faconde sur des pauvretés de leur façon, en sorte que le public est presque toujours placé entre deux écueils : ou d'entendre de la bonne musique mal rendue, ou de voir un virtuose gaspiller un vrai talent sur des airs plus ou moins variés de sa composition. Dans cette alternative, le public sérieux a fini par suivre le conseil du sage : il s'abstient la plupart du temps et ne fréquente que les concerts qui lui promettent un plaisir réel. Nous suivrons son exemple.

Ce qui a pu d'ailleurs tromper les artistes sur l'état de l'opinion publique à leur égard et les excite à cette course au clocher de la renommée, c'est l'ab-

sence d'une véritable critique, la facilité avec laquelle on arrive à se créer une sorte de notoriété qui fait encore illusion. Il s'est produit depuis 1830 dans la presse parisienne un genre de publicité qui s'est particulièrement attaché aux virtuoses, aux théâtres lyriques, aux fêtes et aux compositions musicales. Cette publicité a été confiée par la plupart des organes quotidiens à deux espèces d'écrivains, qu'il importe de définir. Les uns, ne sachant pas la musique et ne l'aimant pas davantage, en parlent comme des hommes du monde et n'expriment que la sensation qu'ils éprouvent ou celle du public; les autres, possédant quelques notions plus ou moins étendues de l'art musical, apportent dans leurs jugemens un ton de maître et un choix d'expressions techniques qui imposent à la masse des lecteurs. Je n'ai pas besoin de dire qu'il y a d'honorables exceptions à ces deux catégories d'écrivains. Quant à ceux qui ont fait de la vanité des virtuoses et des compositeurs, de la susceptibilité des éditeurs et des administrations théâtrales, une branche d'industrie qui était connue de Gil Blas, nous n'avons point à nous en occuper ici. Il résulte de cette organisation de la presse par rapport à l'art musical et de l'invasion des *condottieri* dans le domaine de la fantaisie une confusion d'idées, de notions erronées et pédantesques, d'acclamations mensongères et de succès éphémères qui désespèrent le véritable artiste et nous précipitent à la décadence; car si nous avions à choisir entre un écrivain ignorant, mais bien doué, qui bornerait son ambition à exprimer avec clarté la sensation que lui fait éprouver l'exécution d'une œuvre musicale, sans vouloir lui assigner un rang dans la hiérarchie de l'esprit humain, et l'un de ces prétendus connaisseurs qui s'évertuent à analyser un morceau comme on disséque un cadavre, et qui, dans l'admiration que leur inspire une difficulté vaincue ou l'heureux agencement de quelques parties accessoires, perdent de vue l'effet de l'ensemble et la vie générale, — nous n'hésiterions pas, nous donnerions la préférence à l'écrivain qui jugerait comme le public et ne manifesterait que la sensation éprouvée.

La sensation est un fait dont il s'agit d'apprécier la valeur et de trouver la cause; or, pour trouver cette cause et peser la valeur d'un succès, il faut savoir autre chose que la musique et connaître d'autres formes que celles de l'art contemporain. S'il est vrai que le passé influe et pèse sur chacune de nos actions, s'il nous est impossible de nous soustraire entièrement à l'atmosphère morale qui nous enveloppe en naissant, si enfin la connaissance des chefs-d'œuvre consacrés et la tradition qui en résulte sont, comme l'a dit Leibnitz, les élémens dont se compose le progrès de l'avenir en toutes choses, cette tradition est absolument nécessaire pour juger les œuvres de l'art musical. La musique est celui de tous les arts qui nous remue le plus profondément : s'adressant d'abord à notre sensibilité physique avant de se transformer en un sentiment de l'âme, elle nous ébranle jusque dans les sources de la vie, et si vous n'êtes pas suffisamment lesté, qu'on nous passe l'expression, d'objets de comparaisons et de principes qui en expliquent la valeur, vous pouvez être enlevé par le premier pont-neuf qu'on vous fera entendre. Vous pouvez rendre alors avec plus ou moins d'esprit l'émotion que vous avez éprouvée; mais vous ne possédez pas les qualités nécessaires pour classer votre sensation et lui assigner une place dans l'ordre des con-

naissances. Or rien n'est plus difficile que de classer les sensations que procure la musique. Vague dans son objet et fuyant devant l'oreille presque aussi rapidement que la lumière, elle ne laisse rien après elle qui serve à l'esprit de point de repère et lui donne le temps d'en mesurer la profondeur et la vérité. Un ancien a déjà fait cette remarque : « On a dit que les yeux méritent plus de confiance que les oreilles, et cela peut être vrai; mais surtout ils sont plus difficiles à persuader et demandent une plus grande évidence. Les yeux restent fixés sur l'objet qu'ils regardent, tandis que des paroles relevées par le charme du rhythme et de l'harmonie peuvent, en tombant dans les oreilles, les séduire et les égarer (1). » Ces paroles précisent très bien la question qu'Aristote s'était déjà posée dans ses problèmes : « Pourquoi, dit le grand philosophe, seules parmi les sensations celles de l'ouïe produisent-elles une impression morale, tandis que la vue, l'odorat, le goût, ne produisent pas de semblables sensations? Est-ce parce que le bruit seul produit un mouvement dans notre âme?... » C'est sur cette question, qui touche d'un côté à la physiologie et de l'autre à la psychologie, que Lessing a fait son remarquable livre du *Laocoon*, comme l'observe très judicieusement M. Egger.

Cependant la musique a ses principes comme tous les autres arts, car il serait absurde d'admettre qu'il y a un coin dans l'esprit humain qui échappe aux lois de la connaissance : ce serait dire qu'il y a quelque part des effets sans cause. La musique a donc ses lois aussi bien dans l'ordre mélodique, ou de la succession, que dans celui de la simultanéité, ou de l'harmonie; mais où peut-on les trouver, ces principes d'un art si fugitif, et qui semble si mystérieux? Dans deux sources différentes : dans la tradition d'abord, dans l'histoire des procédés et des formes qui ont existé avant nous, dans l'étude des monumens, et puis dans la nature humaine, qui ne varie point dans son essence. N'est-ce pas ainsi que la littérature, la poésie et tous les arts se sont produits dans le monde et qu'ils ont justifié de leurs titres de noblesse? La psychologie et l'histoire, c'est-à-dire l'étude de nos facultés et celle des faits extérieurs qui résultent de leur développement dans le temps et dans l'espace, voilà les deux grandes sources de la connaissance où il faut chercher aussi les principes de l'art musical.

Il se présente ici une nouvelle difficulté. Où trouver ces monumens de l'art musical qu'il importe de connaître pour apprécier avec justesse les compositions contemporaines? Les musées, les bibliothèques, les écoles, offrent aux regards de tous mille objets admirables qui attestent la gloire de la peinture, de la sculpture et de la poésie. Des cours publics sont institués par l'état pour expliquer ces merveilles du génie et nous en faire goûter les beautés éternelles. Le public, éclairé par tant d'objets de comparaison, ne se laisse pas facilement surprendre par les œuvres contemporaines, et, à l'enthousiasme de la critique ignorante ou partiale, il oppose une tradition parsemée de chefs-d'œuvre qui remontent jusqu'à l'antiquité. En musique, nous ne possédons rien de semblable, et, sauf quelques rares morceaux de musique ancienne qu'on exécute une fois par an à la Société des concerts, on n'entend à Paris que les compositions du jour, car il ne suffit pas de lire la mu-

(1) Dion. *Histoire de la Critique en Grèce*, par M. Egger.

sique pour en saisir tous les effets, et, fût-on versé dans la connaissance des différens systèmes de notation qui ont précédé celui que nous possédons, on n'acquerrait qu'une érudition morte dont on pourrait contester la valeur. La musique a besoin d'être bien interprétée pour déposer dans l'esprit des souvenirs et des formes vivantes, et l'on peut affirmer qu'il est presque impossible de deviner par la seule lecture le sens intime d'une composition qui s'éloigne un peu trop de l'époque à laquelle remonte notre éducation. Entre beaucoup de faits que nous pourrions citer à l'appui de notre assertion, nous choisirons celui de Cherubini, qui, lisant un jour la partition de la *Symphonie héroïque*, je crois, de Beethoven, la jeta de dépit en disant comme je ne sais quel cardinal, à propos du poète Properce : « Va-t-en au diable, puisque tu n'as pas voulu te laisser comprendre ! »

La tradition de la musique moderne se compose de la réunion de deux grandes écoles, qui sont l'expression de deux races de génies bien différens : de l'école italienne et de l'école allemande. Par Rossini, Cimarosa, Jomelli, Scarlatti et Carissimi, on remonte jusqu'au trône de Palestrina, qui ferme le moyen âge; par Gumpeltzheimer, Hasler, Keyser, Sébastien Bach, Hændel, Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Schubert et Mendelssohn, on redescend jusqu'à Meyerbeer, qui est à cheval sur le confluent des deux grands fleuves. Par-delà Palestrina, de la fin du XIVe siècle jusqu'à la seconde moitié du XVIe, se présente ce curieux phénomène historique, qui n'a pas encore été suffisamment bien expliqué selon nous, l'existence d'une nombreuse famille de contrepointistes belges, dont le plus célèbre de tous fut Josquin Després. Entre l'école allemande et l'école italienne, qui seules sont autochthones et vraiment originales, se place la France, dont le génie essentiellement dramatique n'a pris aux deux grandes sources d'inspiration musicale que ce qui convenait à ses instincts. C'est pourquoi elle s'est plus rapprochée de l'école italienne que de l'école allemande, et son œuvre est un syncrétisme un peu partial du génie du Nord et de celui du Midi. Si ces idées, que nous ne faisons qu'énoncer ici, étaient enseignées dans un cours public dont le besoin se fait sentir depuis longtemps, la critique musicale n'aurait pas la liberté de propager chaque jour les erreurs les plus monstrueuses.

Un autre travers particulier à notre temps est venu encore affaiblir l'autorité de la critique : nous voulons parler de l'intervention des compositeurs dans la presse quotidienne. Lorsqu'il serait possible à un musicien instruit et sachant exprimer convenablement sa pensée d'éviter les nombreux écueils qu'il doit nécessairement rencontrer dans la double carrière qu'il veut parcourir, il ne pourrait encore réussir à faire accepter son opinion et à lui donner la valeur d'un jugement équitable. Il est dans la nature des choses que l'artiste créateur soit exclusif et n'estime que la forme qui est l'expression de son individualité. Ce que Grétry disait un jour dans la naïveté de son âme : « Je n'aime que ma musique, parce que c'est moi qui l'ai faite, » est la pensée intime de tout compositeur, et plus il aura de génie, plus il sera jaloux du fruit de son amour. Aussi l'histoire est-elle remplie de ces jugemens cruels que les grands artistes ont portés sur leurs rivaux et leurs contemporains. On connaît la remarque de Michel-Ange en regardant un tableau de Titien : « Que c'était grand dommage qu'on ne sût pas dessiner

à Venise! » C'est ainsi que Beethoven a traité Rossini, c'est ainsi que Weber s'est exprimé sur l'auteur de la symphonie en *ut mineur*, et que Hændel a dit de Gluck : « Il ne sait pas plus de contrepoint que mon cuisinier. » Aussi comme elle est vraie, cette remarque de Stendhal dans son *Histoire de la Peinture en Italie :* « Le véritable artiste au cœur énergique est essentiellement non tolérant. Avec la puissance, il serait un despote affreux. » Or nous n'avons pas besoin de dire que la qualité suprême d'un critique comme Lessing, Schlegel, Grimm ou Diderot est précisément la qualité contraire, c'est-à-dire l'impersonnalité, l'aptitude à comprendre et à admirer les œuvres diverses des différens génies, en leur assignant une place dans le grand livre de la vie.

La Société des concerts, qui a déjà vingt-huit ans d'existence, a fait cette année quelques efforts pour accroître son répertoire de quelques noms nouveaux et sortir de ce cercle de demi-dieux où elle se complaît trop à vivre. Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Mendelssohn, qui sont les maîtres qu'elle préfère, sont-ils cependant les seuls musiciens qu'il y ait au monde? Pourquoi la Société des concerts approche-t-elle avec si peu de discernement de la grande figure de Sébastien Bach? Pourquoi donne-t-elle toujours les mêmes morceaux de Hændel et toujours le même psaume de Marcello? Nous approuvons la sévérité qu'elle apporte à l'égard de certaines réputations contemporaines qu'il faut laisser à l'admiration de cette publicité sans vergogne et sans autorité

Qui les a plantés
Et les a vu naître,
Ces beaux rosiers!

Mais nous voudrions qu'elle fût plus hardie à fouiller dans les archives du passé, si riches surtout en chefs-d'œuvre de musique vocale. Au premier concert qu'elle a donné le 21 janvier 1855, nous avons remarqué quelques fragmens d'un oratorio de Mendelssohn, *Élie*, composés d'un air de basse d'un beau caractère, mais dépourvu d'originalité, d'un récitatif que M. Berlioz a trouvé de son goût, puisqu'il l'a reproduit dans son *Enfance du Christ*, ainsi qu'il avait pris à Palestrina le petit chœur des anges. Le récitatif de Mendelssohn a été suivi d'un chœur d'un accent solennel, mais de formes un peu vagues, comme toute la musique vocale de ce maître ingénieux. Au second concert, qui a eu lieu le 28 janvier, on a exécuté la neuvième et dernière symphonie avec chœurs de Beethoven, dont le premier morceau se développe péniblement, et dont l'*andante* reste pour nous la partie saillante. Cette grande composition dépasse trop les limites de l'attention humaine pour être complétement belle; c'est une œuvre colossale où il semble que Beethoven ait voulu donner la mesure de l'envergure de son génie. Un motet de Bach en double chœur a suivi la symphonie de Beethoven. De quelle œuvre de Bach provient ce morceau d'une harmonie si puissante et d'un si grand effet? Les programmes de la société, qui sont rédigés avec si peu de soin et d'intelligence, se taisent complétement sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres. En général, ces messieurs qui forment le comité de la Société

des concerts présument trop de l'érudition de leur public, ou bien ils ignorent l'importance d'une date précise pour l'appréciation d'une œuvre d'art. Quoi qu'il en soit, le motet de Bach a produit un grand effet, et, grâce à cet admirable morceau, le public a pu entendre, sans trop murmurer, la romance des *Nozze di Figaro*, — *Voi che sapete*, — chantée en français par Mlle Boulard dans un style de cantatrice qui était digne des paroles qu'elle avait choisies.

Au troisième concert, qui s'est donné le 11 février, le premier numéro du programme était rempli par l'ouverture et des fragmens du premier acte d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck. Comme cette ouverture a bien le caractère pathétique et terrible du drame à la fois épique et domestique qu'elle annonce! C'est grand et solennel, et l'on peut affirmer qu'excepté les ouvertures de Weber, aucun compositeur dramatique n'a aussi bien que Gluck résumé, dans un prologue symphonique, la fable qu'il raconte. M. Bonnehée a chanté avec goût et un excellent style la partie d'Agamemnon. Le chœur des génies de l'*Oberon* de Weber, qui est venu après, forme, avec les accens lugubres de la tragédie de Gluck, le contraste le plus saisissant. Quelle poésie radieuse dans ce chant des génies élémentaires qui voltigent dans le bleu de l'éther et parsèment l'espace d'une harmonie insaisissable! Voilà comme il faut traduire Shakspeare et ses rêves enchantés! La séance s'est dignement terminée par la symphonie en *la* de Beethoven. Au cinquième concert, donné le 11 mars, le public a fait connaissance avec une nouvelle composition de Beethoven : c'est la musique qu'il a faite pour la tragédie de Goethe, *Egmont*. Cette œuvre, composée d'une ouverture et de huit morceaux qui s'attachent au drame et en éclairent les péripéties, remonte à l'année 1811. Dans une lettre qu'il écrivit à Bettina, le grand symphoniste le prie de le rappeler au souvenir de Goethe, en lui disant qu'il s'occupe avec le plus grand bonheur de mettre en musique son *Egmont*. La partie saillante de ce mélodrame, que le public a très bien accueilli, nous a paru être surtout le fragment symphonique qui peint la mort de Claire et la symphonie triomphale de la fin. Ces fragmens ont été répétés au huitième concert et mieux appréciés de la masse des auditeurs. Au sixième concert, donné le 15 mars, nous avons remarqué un air d'*Anacréon* de Grétry, charmant morceau que M. Bonnehée a fort bien chanté, et des fragmens d'un ballet de Beethoven, *Gli uomini di Prometeo*, ballet qui a été représenté pour la première fois à Vienne en 1799, et sur le théâtre de la Scala à Milan en juin 1813. Le sixième concert a été remarquable par l'exécution irréprochable de la symphonie pastorale et celle du *Songe d'une Nuit d'été* de Mondelsshon, dont le public a fait répéter deux parties, l'*allegro appassionato* si délicieux, et le *scherzo* non moins remarquable.

Le chant est à la Société des concerts, comme partout ailleurs, la partie faible et malade. On ne s'explique pas que dans une école qui forme les premiers instrumentistes du monde, on ait admis et couronné de roses des voix et des organisations aussi frêles que celles de Mlle Boulard, de Mlle Rey et de tant d'autres médiocrités qui peuplent l'Opéra-Comique et les théâtres de province. Pas une voix de ténor, pas une basse bien caractérisée, pas un soprano qu'on puisse entendre sans souffrir pour la poitrine de la pauvre

créature qui a obtenu de ses maîtres un brevet de longévité et de succès! En écoutant ces chœurs qui balbutient, et qui sont encore les meilleurs qu'il y ait à Paris, à côté d'un orchestre incomparable qui n'a pas son égal en Europe, on croirait avoir sous les yeux deux générations d'artistes appartenant à deux civilisations différentes. Le moindre violoniste a plus de talent et de savoir dans son petit doigt que le virtuose qui trône sur la scène de l'Opéra, et qui gagne des sommes fabuleuses. D'où provient cette énorme différence, cet abaissement continu de l'art de chanter d'un côté, en regard des progrès incessans que font toutes les parties de l'exécution musicale? De l'affaiblissement des études, du triomphe des méthodes expéditives et de cette funeste tendance à vouloir s'occuper de l'expression dramatique avant de posséder le mécanisme de la vocalisation, sans lequel l'artiste ne peut réaliser ses intentions. Pour chanter la musique de M. Verdi par exemple, il suffit d'avoir des poumons et cette énergie vulgaire qui consume en quelques années le souffle qui pourrait vous faire parcourir une longue et brillante carrière. Il y a dans l'organisation actuelle du Conservatoire un vice radical, un défaut d'homogénéité dans la méthode, une précipitation dans les études préparatoires et une si grande faiblesse dans l'autorité, qu'il ne peut rien en sortir de remarquable, si cette institution vieillie n'est pas remaniée de fond en comble. Encore quelques années de ce régime de complaisance, de camaraderie, d'encouragemens faciles et de favoritisme, et nos théâtres lyriques seront obligés d'aller chercher des chanteurs dans je ne sais quel coin du globe.

La société de Sainte-Cécile dirigée autrefois par M. Seghers avec tant d'énergie et de dévouement, que nous avons si souvent encouragée de nos suffrages, est tombée dans le plus grand discrédit. Ce n'est plus cette réunion d'artistes jeunes et ardens qui se proposait de marcher sur les traces de la Société des concerts, en exécutant avec amour les œuvres des grands maîtres et celles de quelques contemporains distingués. L'ambition leur a fait défaut, et M. Barbereau, qui avait accepté le commandement déposé par M. Seghers, a dû y renoncer à son tour, ne voulant pas être le chef d'une réunion de ménétriers qui jouent les contredanses du plus offrant. Nous l'abandonnerons aussi au sort qu'elle a mérité, et nous nous contenterons de parler du concert qu'elle a donné le 17 décembre 1854, où l'on a exécuté avec ensemble une symphonie de M. George Mathias. L'*allegro*, fort bien dessiné, est d'une instrumentation fine et claire un peu dans la manière de Mozart. Le deuxième morceau, *allegretto scherzando*, est tout à fait charmant, et nous a paru la partie saillante de cette symphonie, qui révèle un talent distingué. M. George Mathias, l'un des meilleurs élèves de M. Barbereau, qui a déjà formé toute une génération de compositeurs instruits, est aussi un pianiste vigoureux capable de lutter avec les plus habiles. A la place de la société de Sainte-Cécile, qui n'a pas eu le courage de persévérer dans la bonne voie où M. Seghers l'avait mise, il s'est élevé depuis quelques années une société musicale formée de jeunes artistes du Conservatoire, qui donne quelques espérances. Dirigée avec zèle par M. Pasdeloup, cette réunion d'intrépides conscrits s'est attaquée à toute sorte de musique, exécutant avec autant de bon vouloir et d'entrain les œuvres de Haydn, de Mozart, de Beethoven et des autres maîtres de la symphonie que celles des pre-

miers venus, et ne reculant même pas devant les ouvertures de M. H. Berlioz. La jeunesse est si courageuse! Jusqu'ici nous nous étions abstenu de pénétrer dans cette grande classe de récréations lyriques, n'ayant pas l'habitude d'entretenir le public de choses qui ne sont pas dignes de son attention. Cette année nous avons été plus curieux, et nous n'avons pas lieu de regretter notre temps. Au concert que la société des jeunes artistes a donné le vendredi saint, nous avons entendu une charmante symphonie de M. Gounod, composée expressément pour cette jeune phalange d'exécutans intrépides. La symphonie de M. Gounod, aux proportions modestes, renferme de jolis détails et des idées fraîches qui ont été rendus par l'orchestre avec un ensemble chaleureux. Si M. Pasdeloup veut avoir de l'ambition, il lui sera facile d'agrandir le champ de bataille de sa petite armée et d'attirer sur elle l'attention des vrais amateurs.

A côté de ces grandes réunions de symphonistes, il existe à Paris plusieurs autres sociétés qui se consacrent à l'exécution des quatuors, des quintettes, et de toutes les compositions qu'on désigne sous le nom générique de *musique de chambre*. Parmi ces sociétés, généralement composées d'artistes éminens, il faut placer au premier rang celle qui a été fondée depuis huit ans par MM. Alard et Franchomme. C'est là, dans les séances qu'elle donne tous les ans à la salle Pleyel, qu'on peut entendre exécuter dans la perfection les quatuors et les quintettes de Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Weber, de Mendelsohn, de Schubert et de Boccherini. M. Alard surtout, qui est un violoniste distingué, un digne élève de Baillot, dont il continue l'enseignement, apporte dans l'exécution de la musique des maîtres, dont il a la modestie de vouloir se contenter, un entrain, une chaleur communicative et une passion pour les belles choses dont on ne peut trop le louer, et qui révèlent un véritable artiste. A la deuxième séance, qui a eu lieu le 4 février, nous avons entendu un trio de Beethoven pour piano, violon et basse, qui a été admirablement exécuté par MM. Alard et Franchomme, et le jeune Planté, un enfant de quinze ans, qui joue du piano comme un maître. Élève d'abord de Mme Saint-Aubert, un de ces professeurs modestes qui se contentent de bien faire en laissant à d'autres la renommée, le jeune Planté est entré au Conservatoire, dans la classe de M. Marmontel, qui lui a fait remporter facilement le premier prix. Le jeu de cet enfant se fait remarquer par la précision, la netteté et un sentiment si juste de la musique qu'il interprète, qu'on s'aperçoit bien qu'il n'exprime que ce qu'il sait et que ce qu'il éprouve. Cette absence d'affectation, qu'on remarque chez tous les enfans précoces, est surtout ce qui nous a frappé dans le jeune Planté, qui n'a pas l'air de se douter de tout ce qu'il y a de fini et de goût dans son talent. La séance s'est terminée par un délicieux quintette en *sol* mineur de Boccherini, plein de grâce et de naturel, qu'on dirait avoir été inspiré par Cimarosa; il est du moins sorti d'une source semblable. A la quatrième séance, donnée le 4 mars, nous avons surtout remarqué des variations de Beethoven pour piano et violoncelle sur un thème de Hændel, emprunté à l'oratorio de *Samson*. Ce morceau a été exécuté par le jeune Planté et le fils de M. Franchomme, autre jeune virtuose plein d'avenir et qui promet d'égaler au moins son père. Le quintette en *mi* bémol de Mo-

zart, chef-d'œuvre de facture et d'inspiration exquise, a complété le programme, qui avait commencé par un joli trio de Weber pour piano, violon et basse. Enfin la cinquième séance, qui a eu lieu le 18 mars, a été remarquable par l'exécution du quintette en *ut* majeur (*opera* 37) de Beethoven, dont le finale à 6/8 est quelque chose de prodigieux. N'oublions pas de mentionner qu'à cette même séance Mlle Salomon, une élève de Mme Farrenc, a exécuté avec clarté et bon goût la sonate en *sol* mineur, pour piano et violoncelle de Beethoven.

A côté de la société de MM. Alard et Franchomme vient se placer celle de MM. Maurin et Chevillard, fondée, il y a quatre ans, pour l'exécution des quatuors de Beethoven. On sait que dans l'œuvre immense de ce grand poète de la symphonie il existe dix-sept quatuors pour instrumens à cordes, dont les cinq derniers particulièrement renferment un problème qui a été l'objet de beaucoup de discussions. Pour les uns, ces derniers quatuors sont l'expression la plus élevée et la plus admirable de l'imagination épique de Beethoven, la pierre d'attente d'un monde nouveau; pour les autres, c'est un mélange disproportionné de beautés de premier ordre et de pénibles divagations qu'il ne faut accepter que sous bénéfice d'inventaire. Nous partageons entièrement cette dernière opinion, en ajoutant que les parties inintelligibles et très contestables de ces derniers quatuors ont été le point de départ d'une nouvelle école qui a essayé de se former en Allemagne, et dans laquelle se sont fait remarquer M. Schumann, dont la raison égarée depuis quelque temps inspire de l'intérêt, et M. Wagner, dont les théories ne sont pas moins étranges que ses opéras. Quoi qu'il en soit de la valeur de ces quatuors, MM. Maurin et Chevillard ont rendu un grand service à la critique ainsi qu'aux amateurs éclairés en les mettant à même de se prononcer en connaissance de cause. Les six séances qu'ils ont données cette année dans la salle Pleyel ont été fort suivies. A la deuxième séance, qui a eu lieu le 2 février, ils ont exécuté le quatuor en *fa*, le dix-septième dans la série, qui est l'un des plus courts. La première partie se débrouille péniblement, et l'ensemble, malgré des détails admirables, ne communique point à l'esprit cette unité de conception qui sera toujours un des caractères des choses belles. Le quatuor en *ut*, qui a terminé la séance, est aussi clair que de l'eau de roche. On sent que le maître, en composant ce morceau, n'a pas de système, et sa pensée est aussi belle que facilement saisissable. A la quatrième séance, on a exécuté le quatuor en *mi bémol*, le quinzième, qui semble être une révolte du génie contre les lois éternelles de l'esprit humain. Le génie a succombé dans cette lutte fratricide, car le génie c'est l'ordre dans une sphère élevée. Dans le douzième quatuor en *la mineur*, qui a été exécuté à la sixième et dernière séance, le finale est un morceau remarquable où l'on admire le récitatif du premier violon qui vient interrompre d'une manière si pathétique le discours des quatre instrumens. L'exécution de MM. Maurin, Chevillard, Mas et Sabattier a été parfaite.

Il s'est élevé cette année une nouvelle société sous la direction de MM. Lebouc et Paulin, ayant aussi pour objet l'exécution de la musique classique vocale et instrumentale. Ses séances, qui ont eu lieu dans la salle Pleyel, ont

été suivies par un grand nombre d'amateurs et n'ont pas manqué d'intérêt. A la deuxième séance, nous avons entendu M. Stockhausen, qui possède une fort belle voix de baryton très aisée, et qui a chanté avec noblesse un air du *Paulus* de Mendelssohn, d'un style élevé mais vague; puis Mme Mattman a exécuté, avec la vigueur qui la caractérise, la sonate pour piano de Beethoven en *ut dièze mineur*, qui est tout un poème. A la troisième séance, nous avons surtout remarqué le quintette en *la* de Mozart, pour clarinette, deux violons, alto et violoncelle, qui a été exécuté d'une manière admirable surtout par M. Leroy, virtuose de beaucoup de talent sur un instrument aussi difficile que la clarinette. Le finale de ce beau quintette est plus qu'un souvenir de *la Flûte enchantée*. Après un quatuor de Weber pour piano, violon, alto et violoncelle, où l'on retrouve le *brio* et l'élégance chevaleresque de l'immortel auteur d'*Euriante* et d'*Oberon*, M. Paulin et Mlle Berg ont chanté avec goût le beau duo d'*Armide* de Gluck : *Aimons-nous, tout nous y convie.* Enfin, à la dernière séance, Mme Viardot a chanté avec un grand et beau style un air de Hændel, et Mme Mattman a exécuté une sonate de Beethoven pour piano; elle a mis dans son jeu énergique une passion qui donne à son beau talent une physionomie particulière.

Il serait injuste d'oublier les séances de musique classique données par Mme Amedée Tardieu, qui est l'une des trois ou quatre femmes artistes qui jouent le mieux du piano à Paris. Son talent, plus gracieux que fort et plus élégant que passionné, est surtout à l'aise dans la musique de Haydn et de Mozart. Les quatre séances qu'elle a données cette année ont été suivies avec empressement par la bonne compagnie, qui a pris sous sa protection Mme Tardieu, connue autrefois sous le nom de Mlle de Malleville.

On voit que ce n'est pas la bonne musique qui nous a manqué cet hiver. Il faut ajouter à ces séances régulières un grand nombre de concerts parmi lesquels nous citerons celui de Mme Abel, pianiste distinguée, qui a exécuté un peu mollement le cinquième *concerto* en *mi bémol* pour piano avec accompagnement d'orchestre de Beethoven, et qui a été plus heureuse dans les études de Chopin; — le concert donné par M. Ravina, pianiste agréable de l'école de M. Herz, et surtout celui donné au bénéfice des pauvres allemands sous la direction de M. Rosenhain. Le programme de ce concert intéressant a commencé par un trio de la composition de M. Rosenhain qui renferme d'excellentes parties, et puis M. Rosenhain a exécuté sur le piano l'*adagio* d'une sonate de Beethoven avec un feu, une précision et une si grande intelligence de la musique de ce maître inépuisable, qu'on regrette que la modestie de M. Rosenhain, qui est un artiste d'un vrai mérite, l'empêche de se produire plus souvent en public. A ce même concert, nous avons pu entendre et admirer un air spirituel de Sébastien Bach. Quel grand style et quelle profondeur d'accens! Ah! messieurs les partisans du progrès continu et universel, que vous seriez étourdis et décontenancés, si vous connaissiez un coin seulement de cet immense génie, de ce forgeron infatigable de formes et de chefs-d'œuvre enfouis qui se nomme Sébastien Bach! Son œuvre colossal commence à sortir à peine des catacombes où il est enfoui depuis cent ans.

Un autre concert intéressant a été celui donné par M. Tellefsen le 28 mars

dans la salle Pleyel. Suédois d'origine, M. Tellefsen, qui a été l'ami et l'élève de Chopin, dont il conserve la tradition, nous a fait entendre à sa matinée une jeune et jolie personne, Mlle Hélène Berg, sa compatriote, qui a chanté avec un charme infini plusieurs chants nationaux de son pays. Élève de son père, qui a été le premier maître de chant de Mlle Jenny Lind à Stockholm, Mlle Berg possède une voix de soprano étendue, assez égale, et son style n'est pas moins remarquable que les dons gratuits qu'elle tient de la nature. Ces chants nationaux, *la Déclaration*, *les Reproches*, le chant de *Wærmeland*, se composent de quelques notes, de quelques accens mélodiques qui miroitent à l'oreille, et semblent réfléchir des modulations étranges, comme ces diamans qui projettent des clartés diverses. Si l'on veut appliquer l'harmonie à ces tours de gosier populaires, à ces fredons de rêverie douce et pénétrante qui n'appartiennent, pour ainsi dire, à aucune tonalité précise, on en dénature le caractère, et ils échappent à l'accord dans lequel on voudrait les encadrer. Mlle Hélène Berg a dit ces souvenirs avec une grâce et une distinction qui ont vivement impressionné l'auditoire choisi qu'elle avait attiré.

Nous accorderons une mention honorable à M. Krüger, pianiste de talent, et à M. Sighicelli, jeune violoniste, fils du maître de chapelle du duc de Modène, dont il est aussi l'élève. M. Sighicelli a besoin de travailler et de perfectionner son mécanisme, qui laisse beaucoup à désirer dans les traits rapides et les effets de doubles cordes; mais il possède un bon sentiment, et il chante sur son instrument comme on chantait autrefois dans son beau pays avant que M. Verdi n'en eût corrompu le goût. Mme Gaveaux-Sabatier a clos la saison des concerts par celui qu'elle a donné dans la salle Herz le 25 avril, et dans lequel nous avons entendu avec plaisir une agréable composition de M. Godefroid, qui ne se contente pas d'être un prestidigitateur sur la harpe. Son opérette de salon : *A deux pas du bonheur*, renferme de jolies mélodies qu'on ne trouve pas toujours dans des ouvrages plus ambitieux.

Nous ne reviendrons pas sur *l'Enfance du Christ*, que M. Berlioz a fait entendre deux fois à Paris depuis la première apparition de ce chef-d'œuvre de naïveté biblique, et nous ne nous arrêterons pas davantage au *Te Deum* monumental que l'infatigable pionnier a fait exécuter tout récemment dans l'église Saint-Eustache. Quand on n'a plus vingt ans, on ne court pas deux fois de pareilles aventures. M. Berlioz ne saurait écrire désormais trois mesures de musique qui puissent modifier notre opinion. Ce n'est point un système qui nous sépare irrévocablement de lui, ni aucun de ces sentimens vulgaires qui viennent quelquefois obscurcir la conscience d'un juge éclairé : c'est l'art musical tout entier, tel qu'il s'est formé en Europe depuis deux cents ans, sous la double influence que nous avons signalée plus haut, et qui constitue notre tradition. Pour nous, M. Berlioz est une ambition égarée dans un art dont il n'a pas l'intelligence, soit qu'il apprécie les œuvres des autres, soit qu'il s'efforce de manifester ses propres inspirations. Comme l'a dit aussi, en d'autres termes, un de ses contradicteurs les plus indulgens, M. Berlioz est une volonté s'attaquant à des obstacles plus forts que lui, une intelligence distinguée à la recherche d'une forme qui puisse la contenir. Cette forme, il ne l'a pas trouvée, et il ne la trouvera pas.

Ce qui prouve d'ailleurs que M. Berlioz n'a jamais eu lui-même grande confiance dans sa destinée de compositeur, c'est la double carrière qu'il a voulu parcourir simultanément. Se figure-t-on un homme comme Beethoven par exemple, — et M. Berlioz ne se plaindra pas de ce rapprochement forcé, — portant dans son âme et dans son génie les élémens épars du poème divin dont il a enrichi le monde, et s'amusant à écrire des articles dans les journaux de Vienne sur les vaudevilles mis en musique par ses contemporains! Il y aurait dans ce double emploi de facultés qui s'excluent plus qu'une inconséquence, plus qu'une grande difficulté dans les relations de la vie: ce serait la négation de la nature même des choses. Nous l'avons déjà dit, la critique exige avant tout de l'impersonnalité et des principes immuables qu'on applique à des formes sans cesse changeantes. L'écrivain n'invente pas les principes sur lesquels il s'appuie, car il n'y a pas plus de vérités nouvelles à découvrir dans l'ordre moral que dans l'ordre esthétique, et il faut se défier de tout réformateur qui apporte avec lui une théorie dont le passé n'aurait pas eu connaissance. Les grandes révolutions morales se font avec des lieux-communs, et les génies créateurs n'ont jamais eu besoin de promulguer de nouvelles théories pour enchanter le monde.

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Aussi ne craignons-nous pas d'affirmer que M. Berlioz, avec de nobles facultés, a failli à la double mission qu'il s'était imposée, et que le style de ses compositions musicales ne vaut pas mieux que celui de ses écrits, où la partialité, le paradoxe et les plus grandes trivialités se mêlent au lyrisme le plus extravagant.

Au milieu de la nombreuse colonie de musiciens allemands qui vivent à Paris, il existe un artiste modeste, un rêveur solitaire et distingué, dont les compositions pour le piano méritent d'être signalées. M. Stephen Heller, qui est assez connu en Allemagne, commence à l'être aussi parmi nous; mais il n'a pas acquis cette popularité bruyante dont ses émules et ses rivaux connaissent le prix. Il vit à l'écart, ne joue jamais en public, médite, travaille et s'efforce de se frayer un chemin, un petit sentier fleuri entre Mendelssohn, dont il a parfois la facture, et Chopin, dont il possède la grâce flottante et la douce mélancolie. Les diverses compositions de M. Stephen Heller, telles que ses *Préludes*, ses *Promenades d'un solitaire*, ses *Nuits blanches*, ses *Rêveries dans les bois*, qui viennent de paraître, ne sont empreintes sans doute ni d'une grande originalité d'inspiration, ni d'une forme saillante et longuement développée; c'est un peu court, mais toujours distingué, et ses morceaux, fort recherchés des amateurs, révèlent un poète qui confie au piano des idées délicates et charmantes.

Le savant directeur du conservatoire de Bruxelles, profitant de quelques jours de loisir, est venu à Paris, où a il donné dans la salle Herz, le 14 avril, un de ces concerts de musique rétrospective qui ont eu tant de retentissement il y a une vingtaine d'années. Nous avons déjà dit dans cette *Revue* que l'idée de faire entendre au public parisien de la musique antérieure à

la naissance du drame lyrique et différente des formes contemporaines appartenait à Choron, notre illustre maître. On nous a répondu, dans un journal spécial et tout dévoué à M. Fétis, qu'il était impossible de lui contester la pensée aussi neuve que féconde des concerts historiques. Il s'agit de bien s'entendre. Dans les exercices publics de l'école de musique classique et religieuse fondée par Alexandre Choron, — exercices qui ont duré depuis 1822 jusqu'en 1830, où l'on voyait tout ce qu'il y avait alors à Paris d'hommes éclairés et curieux de connaître les monumens d'un art aussi mobile que la musique, — on a exécuté des fragmens divers de l'œuvre de Palestrina, plusieurs madrigaux de Gesualdo et de Marenzio, *les Cris de Paris* de Clément Jennequin, appelé par les contemporains *Clemens non papa*, musicien flamand du XVIe siècle; *la Bataille de Marignan*, par le même; des cantates et des madrigaux de Scarlatti, les duos et les trios de Clari et de Steffani, les psaumes de Marcello, les oratorios de Hændel, l'oratorio de Graün, les cantates de Porpora, etc. Or c'est bien là, ce nous semble, de la musique appartenant à des époques et des pays différens, depuis le XVIe siècle jusqu'à la moitié du XVIIIe, qui se fait remarquer surtout par l'avénement de Gluck. Si Choron n'a pas donné aux exercices publics qui avaient lieu tous les ans dans son école le nom de *concerts historiques*, il n'en remplissait pas moins les conditions, et c'est à lui encore une fois que revient l'honneur d'avoir fait entrevoir à l'élite du public parisien que la musique avait aussi ses origines et avait déjà vécu plus d'une semaine. Ce qui est tout aussi incontestable, c'est que M. Fétis a développé l'idée de Choron, qu'il l'a fécondée de ses recherches patientes et fructueuses, qu'il a éclairci un grand nombre de questions importantes et rattaché les différentes formes de l'art à une loi de développement historique qui est le fruit de ses investigations. On voit que nous sommes loin de vouloir amoindrir l'importance des travaux qu'on doit à M. Fétis. Mieux qu'aucun de ses prédécesseurs, M. Fétis a su apprécier le grand fait de la naissance de la modulation qui sépare la tonalité moderne de celle du plain-chant, et, sans vouloir examiner aujourd'hui si M. Fétis n'a pas exagéré une révolution qui n'avait point échappé d'ailleurs au père Martini, il a le mérite incontestable de l'avoir caractérisée par un mot vraiment scientifique, celui d'*attraction*, qui suppose une série et des fonctions immuables dans les notes de la série, c'est-à-dire de la gamme diatonique.

Le programme du concert historique dirigé par M. Fétis était divisé en trois parties : *musique religieuse*, *musique de chambre* et *musique de danse*. Avant de procéder à l'exécution de ce programme intéressant, M. Fétis a exposé avec une grande facilité de parole des idées qui lui sont familières sur l'essence du beau, qui, pas plus que la vérité, ne saurait être soumis à la variabilité des goûts et des mœurs, et il a opposé cette doctrine à celle du progrès continu, qui est la grande illusion des esprits de notre temps. Peut-être le savant professeur n'a-t-il pas prévu toutes les objections que pourrait soulever sa doctrine spiritualiste, qui est celle de Platon et de saint Augustin, si on lui demandait comment il concilie cette inaltérabilité du beau avec la variété infinie des formes qui le manifestent dans l'histoire. Le beau, le juste

et le vrai, qui sont les trois modes sous lesquels nous apparaît l'absolu qu'on nomme Dieu, comment les reconnaître au milieu des phénomènes et variables de la vie? Palestrina est-il aussi beau que Mozart, et alors comment expliquer l'immense progrès qui s'est opéré dans l'art musical depuis l'auteur de la messe du pape Marcel jusqu'à l'auteur de *Don Juan?* Peut-être le mot *idéal* mis à la place du beau soulèverait-il moins de difficultés, car l'idéal n'est pas toujours le même, il change avec les civilisations dont il est la plus haute expression, et c'est alors que Palestrina et Mozart peuvent être les représentans de l'idéal d'une époque donnée, sans qu'on ait à contester le progrès qui s'est opéré de l'un à l'autre.

Le premier morceau du programme, un *cantique à la Vierge* que chantaient les confréries italiennes vers la fin du XVe siècle, est une prière en chœur sans accompagnement. Le caractère en est doux et placide, et l'harmonie purement consonnante n'admet ni mouvement dans les parties, ni accent mélodique bien prononcé. C'est le gazouillement pieux d'une âme d'enfant ou de jeune fille. Le second morceau, un *Kyrie* en chœur tiré de la messe de Josquin Després intitulée *la, sol, fa, re*, morceau qui a été exécuté à l'école de Choron, et qui remonte à l'année 1504, est un tissu d'imitations dont le mérite consiste dans le mouvement des parties, et nullement dans l'idée ni dans l'expression musicale. L'*Ave Maria* à six voix, de Nicolo Gambert, maître de chapelle des empereurs Charles-Quint et Ferdinand, est plus compliqué et plus ingénieux encore que le morceau précédent, et se rattache au même ordre de faits. Ce n'est pas encore de la musique proprement dite, c'est de la dialectique de sons. Le *Salve, Maria*, hymne en chœur de Palestrina, qui terminait la première partie, est au contraire une prière d'une expression ineffable. C'est divin, et cependant réalisé avec les mêmes moyens qui étaient à la disposition de Nicolo Gambert : voilà le génie!

La *villanella* napolitaine à quatre voix qui ouvrait la seconde partie est une sorte de serénade dont l'effet est surtout dans le rhythme, qu'on voit naître et se dégager péniblement des étreintes du contrepoint. Les *frottole* vénitiennes à cinq voix, de Gastoldi, qui vivait à Venise en 1596, rentrent dans le même genre que le morceau précédent : c'est l'expression du bonheur de vivre et de se mouvoir. Le *dialogue sentimental*, pour violon, viole, basse de viole et violone, — tous appartenant à la famille des instrumens à cordes, — par Henri Schütz, qui vivait en Allemagne à la fin du XVIe siècle, est un morceau des plus curieux où l'on commence à voir s'agiter une sorte de fantaisie. Contenue dans un dessin d'accompagnement un peu vague, la mélodie encore timide semble chercher une issue, une note caractéristique qu'elle ne trouve pas, et dire comme Leporello, dans le sextuor de *Don Juan :*

Più che cerco
Men ritrovo
Questa porta sciagurata...

Il n'est pas inutile de faire remarquer que ce Schütz est un élève de l'école de Venise et de son illustre chef, Jean Gabrielli. Il faisait partie de ce groupe

de musiciens allemands hardis et novateurs qui, au commencement du XVIIe siècle, s'éprirent de l'art et de la fantaisie de l'Italie. Le madrigal à cinq voix, par Rolland de Lassus, qu'on a exécuté ensuite, est, comme l'a fait remarquer M. Fétis, animé d'un sentiment dramatique. C'est peut-être le seul madrigal où l'on trouve une voix dominante suivie des autres parties qui lui font cortége. Mais le morceau le plus remarquable de la seconde partie a été un chant espagnol à six voix de femmes, avec accompagnement de guitare, par Soto de Puebla, compositeur de la cour de Philippe II. Inspiré sur des paroles guerrières, — un appel aux armes, — ce chant, qui est rempli de vocalises, porte le caractère des mélodies populaires qui sont la seule musique que possède le peuple espagnol. Dans la troisième partie, beaucoup moins intéressante, nous n'avons remarqué que *la Romanesca*, que M. Alard a exécutée dans la perfection, mélodie depuis longtemps connue, mais une des plus précieuses trouvailles qu'on doive aux recherches infatigables de M. Fétis.

Nous ne pouvons mieux résumer cette revue de la saison musicale, qui vient de terminer son cours, qu'en parlant d'une pétition que MM. les facteurs d'instrumens à vent de la ville de Paris ont adressée à l'Institut. Cette pétition, qui a fait grand bruit dans le monde musical, a été signée par tous les chefs d'orchestre et un grand nombre de compositeurs distingués. Elle a pour objet d'attirer l'attention des juges compétens sur la fâcheuse influence des instrumens connus sous le nom de *saxophones*. Sans entrer ici dans la question de propriété, qui est du ressort des tribunaux, il est incontestable que les inventions de M. Sax sont de nature à rompre l'équilibre de nos orchestres modernes et à faire disparaître toute une famille d'instrumens délicats, qui serait une perte irréparable pour le coloris de l'instrumentation. Les membres qui composent la section de musique de l'Académie des Beaux-Arts ne peuvent pas être d'un avis contraire; mais il est douteux qu'ils aient le courage de se prononcer dans une question qui intéresse l'avenir de l'art musical et celui d'une grande industrie qui honore la ville de Paris.

P. SCUDO.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mai 1855.

A mesure que la crise de l'Europe se prolonge et que les incidens se succèdent, il y a un fait qui se reproduit sans cesse avec une obstination singulière. Quand la question semble toucher à un terme décisif, elle prend tout à coup une face nouvelle et menace d'échapper à toutes les directions. Quand on s'efforce de préciser le débat et de le réduire à une alternative inflexible qui oblige du moins toutes les politiques à se dessiner, il se trouve là tout à propos quelque expédient qui ajourne un dénoûment sans diminuer la gravité de la situation. En un mot, chaque tentative qu'on fait semble avoir pour résultat moins d'éclaircir ces terribles complications que d'augmenter l'incertitude et d'infliger périodiquement à l'Europe une déception de plus. L'Europe avait oublié, il faut le dire, ce que c'est qu'une de ces luttes dont tout le monde sent la grandeur, sans qu'on sache sur quel champ de bataille et par quelles armes elles peuvent être tranchées... Elle a cru mener une guerre d'équilibre aussi vite qu'une campagne industrielle. Il s'est trouvé que la guerre a ses conditions, qu'une affaire où sont engagés des intérêts très divers, des gouvernemens d'un tempérament opposé, a ses lenteurs, et que la diplomatie elle-même, accoutumée à gagner du temps, n'a point perdu sa fertilité de combinaisons et d'atermoiemens. Quand la conférence de Vienne s'ouvrait il y a quelques semaines déjà, on était certes fondé à croire qu'elle conduirait à un résultat précis et capital : ou la Russie accepterait les conditions qui lui étaient faites, et alors c'était la paix, ou elle refuserait d'y souscrire, et alors l'intervention décidée et immédiate de l'Autriche était la conséquence de ce refus. Encore une fois cependant il n'en est pas absolument ainsi. Le résultat n'est point aussi prompt qu'on l'avait pensé. La Russie a refusé, il est vrai, les garanties qui lui ont été demandées; mais l'Autriche semble n'avoir point perdu tout espoir de renouer, par quelque combinaison nouvelle, ces négociations qui viennent d'échouer. La question reste

en suspens, et, comme il arrive souvent, l'imprévu s'y mêle, par la retraite du ministre des affaires étrangères de France, survenue peu après le retour de M. Drouyn de Lhuys de Vienne. Or quel est le sens et quel est le lien de ces incidens? à quel point les négociations, qui s'achèvent à peine, ont-elles laissé la question? quel est le caractère réel des dernières propositions de l'Autriche et de sa situation vis-à-vis de l'Angleterre et de la France? Un seul fait est certain : l'Europe sait aujourd'hui sur quoi la conférence de Vienne a eu à délibérer, quelles propositions se sont trouvées en présence. Elle peut mesurer le terrain, évaluer les prétentions, juger les conditions des puissances et les concessions peu compromettantes de la Russie. Elle peut voir la véritable nature, la signification et la portée de ce débat diplomatique dans les protocoles mêmes que le gouvernement anglais a livrés à la publicité tout récemment.

C'était certainement la lutte politique la plus sérieuse qui pût s'agiter, et la résistance des plénipotentiaires russes, les argumens mêmes dont ils se sont servis, l'obstination de la politique des tsars perçant à travers tout, sont le plus lumineux commentaire de la guerre qui se poursuit. On sait où résidait la difficulté principale de cette négociation. Elle consistait dans la révision du traité du 13 juillet 1841, de façon à relier complétement l'empire ottoman à l'équilibre européen et à mettre fin à la prépondérance russe dans la Mer-Noire. C'est dans ces termes que l'Autriche, l'Angleterre et la France avaient exprimé leur pensée après leur alliance du 2 décembre; c'est là ce qu'il s'agissait de réaliser, et c'est là ce que les agens de la Russie avaient accepté en principe. Afin d'ôter du reste tout caractère blessant à la combinaison qui pourrait être adoptée, les plénipotentiaires des puissances alliées avaient offert au prince Gortchakof et à M. de Titof, représentans du cabinet de Pétersbourg dans la conférence, de prendre l'initiative de cette combinaison. Après quinze jours passés à attendre des instructions que les agens du tsar n'avaient pas, il s'est trouvé, en fin de compte, que la Russie n'avait rien à proposer pour le moment; ses propositions ne sont venues que plus tard comme une réponse à celles des autres puissances, et certes l'incompatibilité ne pouvait être plus complète. Dans le fond, quel est le résumé des divergences qui ont éclaté immédiatement? Sur quels points s'est livré ce combat diplomatique, soutenu par les représentans des gouvernemens alliés et en particulier par M. Drouyn de Lhuys avec une remarquable fermeté? Les puissances présentaient tout un système d'arrangement fondé sur le principe dont l'adoption était en quelque sorte la raison d'être de la conférence. Les deux bases de ce système étaient que la Porte participerait désormais aux avantages du droit public de l'Europe, que tous les états s'engageaient à respecter et à faire respecter l'intégrité territoriale et l'indépendance de l'empire ottoman, et en outre que les forces navales de la Russie dans la Mer-Noire ne dépasseraient pas le chiffre de huit vaisseaux ou frégates, plus un nombre proportionné de petits bâtimens. Cette dernière stipulation devait avoir le caractère d'un engagement contractuel entre l'empereur de Russie et le sultan, engagement sanctionné par l'Europe. S'il est une chose remarquable, c'est l'ensemble avec lequel la Russie a repoussé également ces deux propositions, qui n'étaient cependant que la traduction la plus simple

du principe qu'elle avait admis. Elle n'a point refusé sans doute de s'engager à respecter l'intégrité et l'indépendance de l'empire ottoman, mais elle a refusé tout ce qui constituerait une garantie active; en d'autres termes, elle offrait une garantie chimérique et illusoire, qui ne l'engageait à rien, lors même qu'une province turque eût été envahie. Par une circonstance singulière qui démontre la persistance des vues de la Russie, M. de Bourqueney a pu rappeler que dans la négociation du traité de 1841 il avait trouvé déjà la même résistance opiniâtre sur ce point chez les plénipotentiaires russes. Quant à la limitation des forces navales, elle a été absolument et invinciblement repoussée, de telle sorte que la situation restait la même; elle était peut-être aggravée au contraire : elle se résumait dans une garantie sans efficacité donnée à la Turquie et dans la continuation d'une prépondérance menaçante.

En définitive cependant qu'a proposé la Russie? Elle a proposé l'ouverture des détroits d'abord; mais une telle concession ne pouvait être considérée comme fort sérieuse, parce qu'outre qu'elle était faite aux dépens du sultan, elle répondait peu à l'objet de la guerre actuelle, qui n'est point sans doute de permettre à la Russie de faire arriver sa flotte de la Baltique dans la Mer-Noire, et d'accroître ainsi une force déjà démesurée. C'est alors que les plénipotentiaires russes ont provoqué une dernière réunion de la conférence pour faire une suprême proposition. C'était de maintenir la clôture des détroits, en réservant au sultan la faculté d'appeler dans la Mer-Noire les vaisseaux de ses alliés, s'il jugeait sa sûreté menacée. En premier lieu, c'est une faculté que le sultan n'a pas besoin de recevoir de la Russie, sans aucun doute. Qu'on remarque en outre le singulier caractère d'un arrangement qui suppose la nécessité de recourir de nouveau à un secours étranger, et qui par cela même constate le péril. Du reste l'article présenté par le prince Gortchakof n'avait garde de spécifier le genre de danger qui pouvait menacer la Turquie, et impliquait la faculté pour le sultan de faire appel à la Russie aussi bien qu'à la France et à l'Angleterre. C'est là en effet une des tactiques de la Russie dans ces négociations. C'est une de ses habiletés de représenter toutes les puissances comme étant dans une situation d'égalité vis-à-vis de la Turquie, et de se montrer préoccupée de l'indépendance ottomane. Si une puissante flotte russe est nécessaire dans la Mer-Noire, c'est pour garantir cette indépendance et en même temps l'équilibre de l'Europe! En réalité cependant, on le sait bien, il n'y a nulle parité dans la situation de la Russie et celle des autres états de l'Europe vis-à-vis de l'empire ottoman. Ni leurs rapports, ni leurs précédens, ni leurs ambitions, ne sont les mêmes. Personne ne soupçonnera les diverses puissances européennes, comme le disait un plénipotentiaire autrichien, M. de Prokesch, de vouloir attenter à l'intégrité de la Turquie, parce que ce n'est point leur intérêt, parce que ce n'est point leur *vocation*, suivant le mot que la Russie s'applique à elle-même. Qui en Europe peut menacer l'indépendance ottomane? Même quand la France eut l'idée de prêter son appui au pacha d'Égypte, à Méhémet-Ali, ce n'était nullement dans la pensée de porter atteinte à l'existence indépendante de la Porte ottomane. Cela pouvait être une erreur, mais on se laissait aller au contraire à l'illusion d'une régénération possible de l'empire turc

par un homme qui avait déployé quelque énergie, et qui n'était guère qu'un barbare intelligent. Quelle a été, d'un autre côté, la politique de la Russie depuis un siècle, si ce n'est de tendre sans cesse vers Constantinople, de dominer la Turquie par la guerre, par les traités, de travailler à l'affaiblissement progressif de ce *malade* dont l'empereur Nicolas annonçait la mort prochaine avec l'infaillibilité d'un médecin qui allait employer les remèdes héroïques? Sait-on à quel moment la question actuelle a pris ses vraies proportions? Ce n'est pas même peut-être quand le prince Menchikof est allé à Constantinople, c'est le jour où l'on a connu ces conversations de l'empereur Nicolas, disposant déjà en maître d'une conquête qu'il croyait assurée. Ce jour-là, la lutte a été engagée entre la civilisation européenne et cette puissance menaçante du fanatisme religieux appuyé de la force barbare. Et qu'on l'observe bien, cette politique de la Russie a pu céder à Vienne sur des points qui servaient à désintéresser l'Allemagne; elle n'a point cédé sur ceux qui désintéressaient l'Europe, et lui offraient la seule garantie derrière laquelle puisse s'abriter sa sécurité. Elle a même montré jusqu'au bout un redoublement de ténacité. La conférence une fois arrivée à cette limite extrême où éclatait l'impuissance de tous les efforts de conciliation, il semble surprenant que la discussion se soit un moment égarée et soit allée se perdre dans l'impasse d'un ajournement indéfini, au lieu d'aller droit au but, c'est-à-dire à la rupture définitive d'une négociation sans résultat. Par là on eût peut-être évité plus d'une difficulté, et dans tous les cas la situation était plus conforme à la réalité des choses. Ce n'est point le parti auquel les membres de la conférence se sont arrêtés.

Quoi qu'il en soit, dans le cours de cette laborieuse et délicate négociation il y a un fait significatif. Pas un instant les représentans de la France, de l'Autriche et de l'Angleterre ne se sont trouvés en dissentiment. Les considérations qu'avaient à faire valoir les agens des puissances engagées déjà dans la guerre ont été soutenues avec une égale force par le ministre de l'empereur François-Joseph, et au dernier moment encore M. de Buol constatait que les propositions dont M. Drouyn de Lhuys avait pris l'initiative au nom des puissances alliées réalisaient les conditions nécessaires à la sécurité de l'Europe, et que les propositions de la Russie étaient inacceptables. Maintenant la situation de l'Autriche, si complétement conforme à celle de la France et de l'Angleterre dans les négociations, sera-t-elle différente sur un autre terrain? Les dernières propositions de Vienne, dont on a parlé, auxquelles se rattache la retraite de M. Drouyn de Lhuys, sont-elles de nature à délier l'Autriche de ses engagemens, pour n'être point acceptées? Chacun a naturellement sa version sur ces faits et ces propositions. Voici, pour notre part, celle que nous croyons juste et vraie.

L'Autriche, dans son projet, aurait posé, comme base de la limitation de la puissance russe dans la Mer-Noire, l'état actuel des forces navales du tsar, tenant ainsi pour acquis les résultats de la guerre. Si le gouvernement russe augmentait sa flotte d'un seul bâtiment, chacune des puissances alliées aurait eu le droit de faire entrer immédiatement dans la Mer-Noire un nombre de vaisseaux égal à la moitié de ceux de la Russie. Enfin on assure même qu'il y aurait eu une stipulation particulière qui aurait donné un caractère

permanent à l'alliance de l'Autriche, de l'Angleterre, de la France et de la Turquie, et les aurait engagées pour une action commune, au cas où la puissance russe fût redevenue menaçante. Il est aisé de saisir l'économie et la gradation de cette combinaison. Le premier article eût été facilement admis sans doute; le second organisait déjà une guerre nouvelle; le troisième supposait cette guerre imminente, et lui imprimait le caractère d'une fatalité toujours prête à renaître. Il est probable que les gouvernemens de France et d'Angleterre ont hésité devant l'acceptation d'un moyen qui ne faisait que constater un péril qu'il s'agit de conjurer aujourd'hui. La retraite de M. Drouyn de Lhuys sur ces entrefaites s'explique sans doute parce que l'ancien ministre des affaires étrangères aurait été plus particulièrement frappé des avantages de la proposition autrichienne, soit que la Russie l'acceptât, soit qu'elle la repoussât; il ne serait point impossible cependant qu'elle ne se rattachât plus encore aux communications qui ont dû avoir lieu à cette occasion entre Londres et Paris. Du reste la question demeure entière, et l'Autriche n'a pu évidemment considérer le moyen de pacification éventuelle qu'elle proposait que comme une combinaison digne d'être examinée, mais qui ne la dégageait d'aucune de ses obligations. Ces obligations en effet restent intactes et conservent toute leur force.

Le but poursuivi par l'Autriche, de concert avec l'Angleterre et la France, est-il atteint? Les négociations de Vienne n'ont-elles pas mis à nu l'inflexibilité des prétentions russes? Comment dès lors le gouvernement de l'empereur François-Joseph hésiterait-il devant les nécessités d'une politique qu'il a librement choisie dans l'intérêt de l'Europe comme dans l'intérêt de l'Autriche et de la puissance germanique? Il serait difficile de dire ce que fera le cabinet de Vienne dans un délai déterminé. Ce qu'il fera définitivement ressort de sa situation même, de ses antécédens, de ses engagemens, de ce qu'il se doit à lui-même, pourrait-on dire. Il faut bien le remarquer, se rejeter aujourd'hui dans l'immobilité, ce serait pour l'Autriche reculer au-delà de la Prusse elle-même, car enfin la Prusse n'a point accepté un rôle actif dans la question qui s'agite. On peut trouver que le cabinet de Berlin se résigne trop aisément à la politique d'une puissance de second ordre; on ne saurait l'accuser d'éluder des engagemens qu'il n'a pas pris, qu'il a refusé de contracter, au risque de rester hors d'une des plus grandes affaires de ce siècle; on ne peut même en vérité l'accuser de trop d'habileté. Il y a une considération qui n'a pas moins de valeur. Personne n'ignore les puissans moyens d'action qu'a la Russie en Allemagne. Ces moyens se sont manifestés dans toute cette crise, ils se manifestent encore. Eh bien! en présence de ces deux faits, l'hésitation de l'Autriche à faire appel aux états allemands et le travail obstiné de la politique russe au-delà du Rhin, que serait-on porté à conclure? C'est qu'au sein de l'Allemagne même la Russie est plus maîtresse encore que l'Autriche, puisqu'elle la neutralise et l'empêche de suivre l'impulsion de sa politique. Enfin il est un motif puissant pour déterminer le cabinet de Vienne, et ce motif tire encore plus de valeur de quelques incidens récens. Depuis que la guerre est née, on n'a pu méconnaître qu'elle pouvait frayer une issue à toute sorte de questions nouvelles et périlleuses, fomenter des passions, réveiller l'espoir des nationalités

vaincues, en un mot arriver à remettre en doute l'état même du continent. Il n'y avait qu'un moyen de contenir la guerre dans les limites politiques qui lui ont été d'abord tracées : c'était l'union de toutes les forces régulières de l'Europe associées pour un même but et pesant de tout leur ascendant sur la Russie. Cette union a été affaiblie une première fois par la retraite de la Prusse. L'Autriche a été plus prévoyante, elle le sera indubitablement encore, en portant l'autorité de ses forces avec l'autorité de ses conseils dans la lutte où l'attendent l'Angleterre et la France.

Quant à ces dernières puissances, il est facile de le voir, l'issue des négociations de Vienne ne leur laisse d'autre alternative que de continuer la guerre. Or cette guerre n'est pas seulement pour l'Angleterre un grand fait extérieur, elle est encore une épreuve des plus graves pour sa vie intérieure, pour ses institutions. Lord Palmerston, en montant au pouvoir il y a quelques mois, avait arrêté un moment ce flot de mécontentemens populaires soulevés contre la précédente administration. Il fut pendant quelques jours l'homme unique de l'Angleterre, celui dont l'énergie devait tout sauver. Il n'y eut jamais peut-être d'homme d'état plus universellement désigné au pouvoir. Son malheur fut d'inspirer trop de confiance, car il ne pouvait évidemment la justifier; il ne l'aurait pas pu avec des miracles de volonté, et en fin de compte, au bout de quelque temps, il se trouve que lord Palmerston voit un peu tout le monde se tourner contre lui : les partisans de la paix, qui font des motions dans le parlement; les partisans de la guerre, qui commencent à ne plus avoir une foi entière en son énergie. Dans le fond, et c'est là ce qu'il y a de grave, ce n'est pas contre lord Palmerston qu'est dirigée précisément toute cette agitation, c'est contre tout un système de gouvernement, le gouvernement de l'aristocratie anglaise. Tous ces mécontentemens qui fermentent depuis quelques mois, et que les malheurs de l'armée ont fait éclater, sont venus, selon l'habitude, se discipliner et se concentrer dans une association nouvelle, organisée pour la réforme administrative. Ce sont des bourgeois, des négocians, des banquiers de la Cité, qui se sont réunis dans le vieux palais de Guildhall, et ont inauguré cette agitation, qui va bientôt rayonner sur l'Angleterre tout entière. Le mot d'ordre est de faire arriver la capacité, l'aptitude individuelle à la direction des affaires. C'est tout un mouvement contre les lords qui remplissent les emplois publics, dont les fils, les gendres, les petits-neveux peuplent la chambre des communes. Que deviendra cette agitation? Elle se présente tout au moins avec un caractère des plus sérieux, et elle survivra probablement à la guerre qui l'a fait naître. Il s'agit aujourd'hui, pour certaines classes, de conquérir leur part de pouvoir. Si on prenait au mot les nouveaux réformateurs, ce serait une révolution véritable contre l'aristocratie, et même, à beaucoup d'égards, contre la constitution anglaise. Il y a heureusement chez nos voisins un sens pratique qui réduit ces grands mouvemens à ce qu'ils ont d'applicable, et de tout cela il n'est point impossible qu'il ne sorte un nouveau degré de vitalité et de puissance dans l'organisation politique de l'Angleterre.

La France n'en est point à ces agitations. Ces réformes qui passionnent l'Angleterre aujourd'hui, il y a longtemps qu'elle les a faites, et elle les a ac-

complies avec une rapidité, avec une fureur de logique qui n'a point servi à fortifier sa constitution politique et morale. Pour le moment, un des faits les plus considérables dans les conditions intérieures de la France est le changement qui vient d'avoir lieu dans le ministère, changement qui emprunte lui-même toute son importance des circonstances extérieures. Par une coïncidence singulière, il s'est trouvé qu'il sortait presque à la fois, à peu de jours de distance, du ministère des affaires étrangères, deux hommes qui avaient reçu à sa naissance cette terrible question d'Orient et l'avaient conduite jusqu'à ce moment, — le ministre, M. Drouyn de Lhuys, et le directeur des affaires politiques, M. Thouvenel. Le premier s'est retiré, le second avait été nommé peu de jours auparavant ambassadeur à Constantinople, où l'appelaient et sa connaissance des complications actuelles et son talent. M. Drouyn de Lhuys a été remplacé par M. le comte Walewski, qui représentait depuis quelques années la France à Londres; M. Thouvenel a pour successeur M. Armand Lefebvre, qui a été ministre à Berlin et qui était depuis conseiller d'état. Enfin c'est M. de Persigny qui va remplacer à Londres M. le comte Walewski. Ainsi s'est terminé ce mouvement diplomatique.

A travers les incidens qui se rattachent à la question dans laquelle la France est engagée, il y a cependant dans les conditions économiques actuelles du pays un fait qui ne laisse point d'avoir sa gravité et sa signification. Ce fait, c'est le renchérissement permanent ou plutôt croissant, surtout à Paris, de toutes les locations et de tous les objets d'alimentation. Se loger et se nourrir deviendra bientôt un luxe à la portée du petit nombre. Paris est sans doute la ville des splendeurs et des magnificences; seulement l'essentiel de la vie tend à y devenir d'un accès difficile. A quelle cause peut-on attribuer cette élévation subite de toute chose? Il est évident que l'esprit de spéculation y est pour beaucoup au moment où l'exposition universelle attire à Paris des flots incessans de visiteurs de tous les pays, ce qui fait que l'exposition pourrait bien être à la fois une occasion de fortune pour quelques spéculateurs et une occasion d'appauvrissement pour la masse de la population. Ce n'est point là sans doute son but. Quelque influence que puisse avoir accidentellement une exposition, il y aurait toutefois à observer s'il n'y a pas là un fait économique plus général, tenant à la situation du pays, à ses tendances, au caractère même que prend de plus en plus la civilisation. Tandis que les causes de dépenses augmentent à mesure que se développent les besoins matériels, la passion des jouissances, les goûts de luxe, — les revenus s'accroissent-ils dans la même proportion? Et si cette proportion n'existe point, n'est-ce pas le signe de profondes perturbations morales et économiques à la fois? Ce sont là certes de graves questions que tous les spectacles contemporains servent à faire naître.

Le monde est occupé aujourd'hui à résoudre bien des problèmes sous lesquels il semble plier par instans : problèmes de politique et d'économie sociale, problèmes d'organisation intérieure ou d'équilibre universel; ils embrassent tous les côtés de la sociabilité humaine, s'étendent à tous les pays à travers la variété de leur histoire et de leurs mœurs, et se rattachent au grand problème qui les domine tous, celui de la destinée de notre temps. Le malheur de bien des esprits est d'entrer dans ce mouvement sans direc-

tion, de s'asservir à tous les entraînemens et de croire qu'ils vont suppléer par une foule de forces nouvelles et incohérentes à quelques vérités premières et immuables. Ces vérités ne cessent point de luire sur le monde et d'en être la règle. Si elles pâlissent, l'obscurité et l'incertitude règnent dans les âmes; quand les sociétés se sentent malades, c'est qu'elles ont à demi secoué cette salutaire domination. Il y a bien longtemps que cela a été dit, on ne tombe que du côté où l'on penche. Notre siècle ne penche pas vers l'excès du spiritualisme. Ce n'est pas qu'il n'y ait toute sorte de spéculations ardentes : il y a même des mystiques; mais, par une bizarrerie propre à notre époque encore plus qu'à toute autre, ce sont des mystiques matérialistes, qui ne font qu'ajouter à la confusion et au désordre. C'est ce qui donne plus de prix à ces vives et sévères notions résumées et fortifiées, s'il se peut, dans ce livre de M. Cousin sur *le Vrai, le Beau et le Bien*, qui vient d'avoir une édition nouvelle, et dont les *Premiers Essais de philosophie*, récemment refondus et réimprimés, sont comme les prolégomènes. Lorsque M. Cousin commençait sa carrière, il la commençait, et ce fut son mérite, en relevant e drapeau du spiritualisme, en rompant avec les idées du XVIIIe siècle, qui n'étaient pas seulement le démenti de la vérité philosophique, qui étaient « la racine des malheurs de la patrie, » selon l'expression éloquente de l'auteur, parce qu'en propageant le scepticisme et le matérialisme, elles tuaient d'avance la liberté elle-même. Le vrai qui est le but de la philosophie, le bien qui est la règle de la vie pratique, le beau qui est le souverain idéal de tous les arts, c'est le spiritualisme tout entier, qui s'appelle religieusement le christianisme, qui se confond souvent avec lui et ne peut le contredire. Quelque nom qu'on lui donne, c'est toujours la même doctrine relevant l'âme par le sentiment de son immortalité, restituant l'idée du droit et de la justice dans la politique, l'idée du devoir dans la vie, l'idée de la liberté et de la responsabilité dans la conscience humaine, l'obligation morale partout. Il y a des esprits exclusifs qui proclament l'incompatibilité de la philosophie et de la religion. Il en est ainsi certainement s'il s'agit des philosophies qui abolissent Dieu, réduisent la morale à un calcul d'intérêt ou de bonheur, et mettent la liberté dans l'ivresse du droit individuel. Il n'en est pas de même de la philosophie véritable, qui rassemble toutes les grandes notions et cherche à les coordonner dans la mesure des forces de l'intelligence humaine. Ce spiritualisme généreux, ainsi que le dit M. Cousin, c'est la philosophie du christianisme, de même que le christianisme est sa religion. Là est leur lien. Religion et philosophie ne s'excluent pas, elles marchent par des voies différentes, par la foi et par la science, à un même but, qui est de rehausser les esprits et les cœurs, en les remettant en présence des devoirs, des obligations et des grandeurs de leur destinée morale.

C'est à ce point de vue que la philosophie est une lumière et une force, de même que l'histoire est une grande école pratique, qui montre comment dans la réalité les faits ne se succèdent point au hasard, comment la responsabilité des hommes est à chaque instant engagée. L'histoire dans tout son cours est un drame et une leçon. Elle tire son intérêt et sa moralité de la puissance des événemens, de la mêlée des passions et des caractères, de la suite même des choses. Le sens du drame se fait jour à mesure qu'on peut

en apercevoir plus distinctement l'ensemble, et qu'on pénètre mieux ce qui reste inconnu des contemporains. Ainsi il arrive de cette époque impériale, qui a reçu déjà de si vives lumières de la correspondance de Napoléon et de Joseph. L'*Histoire des Négociations diplomatiques relatives aux traités de Lunéville et d'Amiens*, publiée aujourd'hui par le même auteur, M. Du Casse, ne supplée point à cette correspondance; elle la complète en certaines parties, elle y ajoute la correspondance de l'empereur avec son oncle, le cardinal Fesch, au sujet des affaires de Rome et des démêlés du terrible héritier de Charlemagne avec le chef de l'église. Elle met sous les yeux, heure par heure, les difficultés, les prétentions, les tentations dirons-nous, en même temps que les gloires de ces négociations avec l'Autriche, qui eurent à franchir ces deux merveilleuses étapes, Marengo et Hohenlinden, pour aboutir au traité de Lunéville. L'Autriche résistait, on le conçoit bien; elle avait en dernier lieu pour négociateur un homme, M. de Cobentzel, décidé au fond à la paix, mais défendant pied à pied le terrain. Quant au négociateur français, celui qui devait être le roi Joseph, quelque habileté qu'il pût avoir, il eut certainement deux coopérateurs qui lui aplanirent les difficultés de protocole : le premier consul et le général Moreau. Ces deux traités de Lunéville et d'Amiens, ces deux gages éphémères d'une paix sans durée, sont au reste moins importans peut-être par leurs stipulations, restées inefficaces, que comme des dates caractéristiques. La France ramenée à une sorte de réconciliation avec elle-même et avec les autres peuples, l'ordre intérieur renaissant sous un gouvernement jeune et plein de gloire qui n'était une humiliation pour personne, la tranquillité des consciences assurée par le concordat, les temples rouverts, la paix continentale signée avec l'Autriche et la paix maritime avec l'Angleterre, nos frontières étendues du Rhin aux Pyrénées, de l'Océan aux Alpes, — c'était peut-être le plus haut degré de grandeur compatible avec l'état du monde.

Comment une telle situation fut-elle à peine une halte? Était-ce une fatalité de cet antagonisme de la révolution française avec la vieille Europe? Est-ce entraînement du génie de la guerre, besoin de grandir chez un homme qui croyait avoir encore à donner à la France pour prix d'une couronne? Il y eut sans doute de toutes ces causes. Que l'Autriche fût mécontente de reculer jusqu'à l'Adige en Italie, cela est évident. Que l'Angleterre n'eût point un amour ardent pour la paix, si on en pouvait douter, il suffirait de lire une lettre curieuse de lord Malmesbury publiée par M. Du Casse. Lord Malmesbury avait été le négociateur choisi à deux reprises pour se rendre à Paris et à Lille. L'essentiel était de faire illusion aux partisans de la paix en Angleterre et au gouvernement français. Tout l'art diplomatique de lord Malmesbury consista la première fois à entamer une négociation en posant une question à laquelle on ne devait pas répondre, et en provoquant une autre question à laquelle il ne répondrait pas lui-même. A Lille, ce fut différent : il prétendait traiter pour des alliés dont il n'avait pas les pleins-pouvoirs, et il avait reçu de son propre gouvernement des pouvoirs que démentaient ses instructions secrètes. La mission de Lord Cornwallis à Amiens fut plus sérieuse, puisqu'elle aboutit à un résultat; mais le traité n'était point signé, qu'il y eut un soulèvement en Angleterre, et ici inter-

vient la part de responsabilité du chef du gouvernement français. Cette part, c'est le système d'absorption suivi à l'égard de l'Italie, qui avait été un objet réservé dans les négociations. Napoléon cédait à une sorte d'enivrement de victoire et de puissance. « L'occasion est trop belle pour ne pas la saisir, et nous trop habiles pour ne pas en profiter, » disait Talleyrand dans une lettre à Joseph pendant que le traité de Lunéville se négociait. C'était une politique de tentation, et c'est sur cette pente qu'allait se précipiter l'empire. Napoléon ne vit pas que la France était plus grande réellement quand elle allait jusqu'au Rhin que lorsqu'elle allait au cœur de l'Allemagne, lorsque Rome était un département français, parce que la première de ces grandeurs était durable, et que l'autre était une lutte contre l'impossible. Un des plus curieux épisodes, à coup sûr, de cette publication nouvelle est la correspondance de l'empereur avec le cardinal Fesch. Ici ce n'est point contre l'impossible que Napoléon vient échouer, ce n'est point contre la coalition des états ou la conjuration des élémens, c'est contre un pape et quelques prêtres. L'empereur aimait la religion, mais il l'aimait un peu comme une matière de gouvernement. Il était sensible surtout à la partie des commandemens de l'église qui enseigne à respecter l'ordre social et « à ne point abuser de la liberté. » Rien n'égale l'étonnement et l'impatience hautaine dont il est saisi lorsqu'il se trouve en présence d'une résistance passive et désarmée, contre laquelle il est impuissant. Il ne se rend pas compte de cette lutte qui l'exaspère, et dont le secret est dans un mot d'une lettre que lui adressait le cardinal Fesch : « Sire, lui disait son oncle, vous couvrez la terre de vos armées et de votre puissance; mais vous ne sauriez commander aux consciences. » C'est là tout le secret. Lumineuse et forte leçon de l'histoire de ce temps, où l'impossibilité même de ses tentatives de domination revenait à Napoléon sous toutes les formes, dans la parole du cardinal Fesch aussi bien que dans une parole à peu près semblable de Joseph au sujet de l'Espagne!

Ainsi s'accumulent les documens et les lumières pour l'histoire du passé. Que peut être l'histoire contemporaine, si ce n'est l'observation du mouvement des peuples, de leurs traditions survivantes, de leur caractère, de leurs mœurs, de leurs révolutions, — tableau qui se renouvelle sans cesse, pour ainsi dire, sous l'œil de l'observateur? Une des formes littéraires les plus propres à reproduire ce genre de tableau dans sa mobilité, ce n'est point l'histoire proprement dite : c'est le voyage, un voyage fait par un esprit curieux, pénétrant et sincère. On a ici la vie même des peuples prise sur le fait, saisie dans sa profondeur et son originalité. Peu de récits de voyage ont plus d'intérêt que celui auquel la Suédoise Mlle Bremer a donné le titre de : *la Vie de famille dans le Nouveau-Monde*, et qui est passé aujourd'hui tout entier dans notre langue. Le récit de Mlle Bremer n'a point la prétention d'être méthodique; c'est une suite de lettres passant d'un sujet à l'autre, écrites sous l'inspiration de chaque jour. Ici c'est de la politique à Washington, là c'est une fête indienne presque dans le désert. La peinture de mœurs succède au portrait des principaux hommes publics. Les excentricités américaines ont leur place à côté des spectacles les plus puissans de la civilisation. Mlle Bremer aime assez l'Amérique pour la comprendre et chercher à la connaître.

Elle n'a point assez d'illusions pour n'en pas saisir les vices et l'incohérence; elle en reproduit la confusion gigantesque d'un trait fin et pittoresque. La dernière impression qui reste de ce mouvement immense dont le Nouveau-Monde est le théâtre, c'est que les États-Unis, à leur naissance, étaient peut-être plus un peuple, au vrai sens du mot, qu'ils ne le sont aujourd'hui. De ce pêle-mêle, plein de puissance d'ailleurs, que sortira-t-il? Il serait difficile de le dire. En attendant, c'est un assemblage de forces qui se heurtent, de populations qui s'agglomèrent, d'états qui se forment, de races venant de tous les côtés du globe à ce rendez-vous de la vallée du Mississipi, qui attend deux cents millions d'hommes. C'est moins une société véritable qu'un atelier colossal où vivent toutes les utopies, tous les rêves, toutes les puissances du travail. Mormons, quakers, fouriéristes, socialistes de toute nuance, illuminés, pionniers, émigrans, tout se mêle, et dans ce mouvement le *Yankee* apparaît comme le héros et le roi de cette marche à toute vapeur vers l'inconnu.

L'initiative individuelle est tout en Amérique, on le sait de reste, et elle se montre parfois sous une forme singulière. Récemment, on parlait beaucoup aux États-Unis de la tempérance, et ce mot a servi de drapeau à un mouvement considérable. Or sait-on comment sont nées les premières associations de tempérance, ainsi que le raconte Mlle Bremer? Ce ne sont nullement quelques honnêtes buveurs d'eau qui se sont réunis pour faire fleurir la sobriété et prêcher l'abstention des liqueurs fortes; ils n'auraient pas réussi. Le moyen est plus original : c'est dans un cabaret que naissait ce mouvement de la tempérance, entre quelques ivrognes attablés autour de leurs bouteilles. Dans un intervalle lucide, l'un dit qu'il était cependant bien extravagant de se détruire pour enrichir un cabaretier. Ce raisonnement fut trouvé juste. « Si nous renoncions à boire! » se dirent-ils. Ils formèrent sur-le-champ une société, s'engagèrent par un serment écrit, et de ce bouge partait le mouvement qui a entraîné des centaines de mille individus. Dans cette société curieuse et confuse, les excentricités fourmillent. Mlle Bremer raconte l'histoire d'un jeune *Yankee* à qui il prit l'envie, tout en faisant son commerce, de partir pour Pétersbourg, et d'aller offrir un gland cueilli sur la tombe de Washington à l'empereur Nicolas! Ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il réussit à voir le tsar, malgré les doutes du ministre américain. De Pétersbourg il poussa jusqu'à Moscou, et de Moscou jusqu'en Circassie. Il publie sans doute aujourd'hui ses impressions de voyage.

La diversité des peuples éclate dans leurs mœurs comme dans leur politique. Les sociétés qui se forment grandissent souvent dans le désordre et la confusion; les sociétés vieillies s'y absorbent et y épuisent ce qui leur reste de vie. Elles sont prises parfois d'une sorte de malaise incurable et stérile. Depuis qu'elle s'est précipitée dans une voie d'agitations nouvelles, l'Espagne n'a pu arriver encore à un instant de calme régulier et vrai. Elle va de crise en crise, et plus cette situation se prolonge, plus les difficultés s'accumulent naturellement. La Péninsule vient d'être encore, il y a peu de jours, le théâtre d'une des scènes les plus graves qu'il y ait eu depuis la révolution de l'année dernière. La cause de cette scène est la loi dite de désamortissement, qui décrète la vente de tous les biens de l'état, du clergé,

des communes, des établissemens de bienfaisance. Quant aux biens de l'état, les pouvoirs publics de l'Espagne avaient sans doute le droit d'en disposer, fût-ce d'une manière impolitique et pour un résultat financier douteux. Leur droit était déjà plus contestable en ce qui touchait beaucoup de propriétés communales. Quant aux biens du clergé, ils étaient sous le régime du dernier concordat.

La question, vue de près, n'est peut-être pas en elle-même aussi grosse qu'on le pense. Le concordat prescrit la vente d'une grande portion des biens ecclésiastiques, dont le prix doit être transformé en 3 pour 100 au profit du clergé, et pour constituer sa dotation. La loi actuelle ne fait point autre chose. Seulement il y avait une certaine partie de ces propriétés qui n'étaient point soumises à la vente selon le concordat. Il y avait donc là une difficulté qui pouvait n'être rien si on avait recours à des voies régulières, qui pouvait s'aggraver au contraire si on prétendait agir violemment. C'est ce dernier parti qu'on a pris. On a fait de cette question une affaire révolutionnaire, et alors les scrupules de la reine ont été éveillés quand il s'est agi pour elle d'exercer un droit que les cortès actuelles elles-mêmes lui ont reconnu, le droit de sanction. Ce qui s'est passé à cette occasion au palais d'Aranjuez, où était la reine Isabelle, il serait difficile de le dire. Toutes les versions ont pu s'accréditer, et les deux principaux membres du cabinet, les généraux Espartero et O'Donnell, ont été accusés d'avoir joué le rôle le plus étrange. Les ministres ont nié, il est vrai, qu'ils eussent fait aucune violence à la reine. Il n'y a point eu sans doute de violence matérielle; ce qui est positif, c'est que la reine a eu à se faire une grande violence morale, et que très certainement on l'a placée dans une situation où elle n'était point libre de suivre sa propre impulsion. Il paraît qu'il a été un moment douteux à Madrid si la reine Isabelle donnerait sa sanction à la loi de désamortissement, et pendant ce temps sait-on à quoi étaient occupés un certain nombre de membres des cortès? Ils se réunissaient dans une salle du palais du congrès, et ils faisaient des motions révolutionnaires; l'un d'eux proposait même de proclamer la vacance du trône, si la loi votée par les cortès n'était pas sanctionnée. Nous ne voulons rappeler qu'un souvenir, qui peut donner une idée de ce que c'est que ce prétendu respect de certains progressistes espagnols pour les droits des chambres. Aujourd'hui on a failli faire une révolution parce que la reine hésitait à sanctionner une loi, et en 1840 on en faisait une réellement, parce que la reine Christine, alors régente, avait donné sa sanction à une autre loi régulièrement votée par les cortès. Dans les deux cas, c'était un prétexte; la véritable cause était l'emportement des passions révolutionnaires. Seulement après le bruit qu'a fait cet incident, on peut se demander si l'effet financier qu'on attendait de la loi de désamortissement ne sera pas sensiblement amoindri. Les finances espagnoles n'avaient pas cependant besoin de cela. Depuis plusieurs mois déjà, le cabinet de Madrid cherche à négocier un emprunt, et il ne réussit pas, en vertu de cet axiome bien simple, que les bonnes finances sont l'œuvre de la bonne politique.

Cette terrible question religieuse qui vient d'agiter l'Espagne, elle se retrouve dans le Piémont, où elle a aussi ses péripéties. Il s'agit encore d'une

loi sur la vente des biens du clergé. Il y a quelques jours, on s'en souvient, au milieu de la discussion de cette loi par le sénat, l'évêque de Casal, M. de Callabiana, venait faire la proposition de prélever sur les revenus des biens ecclésiastiques une somme de 900,000 francs, destinée à subvenir au traitement des curés de campagne, pour lesquels il n'y avait plus aucune allocation au budget de l'état. M. de Callabiana avait été conduit à faire cette proposition, parce qu'on avait donné comme une des raisons de la présentation de cette loi la nécessité de trouver des ressources pour parfaire le traitement du clergé inférieur. L'offre de l'évêque de Casal avait pour effet d'interrompre la discussion dans le sénat, afin de laisser au gouvernement le temps d'en délibérer. Le ministère ne pouvait se mettre d'accord, ou plutôt le roi voulait faire une tentative de conciliation que des hommes moins engagés pouvaient seuls conduire à une bonne fin, si elle était réalisable, — et alors le cabinet donnait sa démission. L'un de ses membres, le général Durando, restait chargé de former un ministère. La mission n'était pas des plus aisées. La première question à vider était de savoir au juste en quoi consistait la proposition de M. de Callabiana, et de connaître les moyens d'exécution. Quand on en est venu là, l'accord a paru impossible. Les conditions principales de cette proposition étaient que la loi sur les couvens serait retirée, que l'état abandonnerait le droit d'administration et d'usufruit des biens ecclésiastiques vacans, ce qui est un des priviléges de la couronne. Le général Durando n'a pu trouver un seul collègue qui voulût accepter le pouvoir pour traiter sur ces bases, et alors l'ancien cabinet est rentré au gouvernement. La discussion sur la loi des couvens a recommencé dans le sénat. Il a été adopté, sur la proposition de MM. Collegno et Desambrois, un amendement tendant à adoucir les effets actuels de la suppression des maisons religieuses. Les religieux pourront rester dans leurs maisons leur vie durant, et la suppression des couvens s'opérera à mesure des extinctions. Il n'en est pas moins regrettable que la dernière tentative de conciliation, dont le roi de Sardaigne avait noblement pris l'initiative, ait si tristement échoué. Dans l'intérêt même du système constitutionnel, le Piémont doit désirer que cette question soit enlevée aux passions révolutionnaires, pour lesquelles elle est une arme redoutable.

CH. DE MAZADE.

LA PHILOSOPHIE DE SAINT AUGUSTIN. [1]

Parmi les docteurs du christianisme, un trait distinctif caractérise saint Augustin, c'est qu'il est de tous le plus philosophe. Changez les conditions où la Providence plaça son génie, faites-le naître deux siècles plus tôt, non pas à Tagaste, mais à Athènes ou à Alexandrie; donnez-lui pour maître Ammonius Saccas au lieu de saint Ambroise : celui qui devait être un grand évêque sera un grand chef d'école; il dictera les *Ennéades*, il rallumera le flambeau du platonisme, il portera dans les spéculations de la métaphysique la curiosité subtile et ingénieuse, la force d'abstraction et les éclairs sublimes de Plotin. Mais à chacun sa tâche : celle de saint Augustin n'était pas de créer ou de rajeunir un système de philosophie, et, si de bonne heure le spiritualisme de Platon séduisit son intelligence, il ne put fournir à cette âme inquiète et tendre un aliment capable de suffire à son ardeur. Du même élan qui l'avait arraché au matérialisme de Manès pour le conduire à Platon, il courut se jeter dans les bras du Christ, et toutefois, en dépassant la philosophie, il ne la déserta pas. Conduit par elle au seuil du temple, à son tour il l'entraîna jusqu'au plus profond du sanctuaire, et, devenu chrétien, prêtre et évêque, il resta platonicien (2).

On aurait de la peine à citer un seul de ses innombrables écrits où ne se montre par quelque endroit cette alliance entre la foi du chrétien et la raison du philosophe; mais nulle part il n'a pris soin de la consacrer avec autant de force, de grandeur et d'éclat que dans le livre qui passe à bon droit pour le dernier mot de son génie, la célèbre *Cité de Dieu*. Il y a de tout dans ce monument grandiose et irrégulier; mais quiconque se placera au vrai centre de perspective ne manquera pas d'y reconnaître l'œuvre suprême où saint Augustin, après toute une carrière vouée à réunir les esprits et à pacifier les âmes, entreprit d'accomplir pour jamais l'union de la philosophie spiritualiste avec le dogme chrétien. Voilà ce qui fait la grandeur de la *Cité de Dieu*. On y a signalé avec raison le premier essai en grand d'une philosophie de l'histoire; elle est à nos yeux quelque chose de plus : nous allons y montrer toute une philosophie du christianisme.

(1) Cette étude est détachée d'un travail que M. Saisset va publier en tête d'une traduction nouvelle de la *Cité de Dieu* (4 vol. in-18, bibliothèque Charpentier).

(2) Cette sorte d'empreinte philosophique et platonicienne dont saint Augustin a marqué tous ses ouvrages a été saisie avec une finesse supérieure par M. Villemain, dans cet admirable *tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle*, où le plus beau génie de l'église latine a trouvé la grande place qui lui convient et un peintre digne de lui.

I.

Si l'on voulait, sans sortir du langage mystique, donner un titre exact à la *Cité de Dieu*, il faudrait l'appeler, de l'aveu de saint Augustin lui-même (1), *le Livre des deux Cités*. Le sujet de l'ouvrage, en effet, c'est la lutte de la cité de Dieu contre la cité du diable, ou, pour parler en termes profanes, c'est ce combat du bien contre le mal qui fait le fond de la vie humaine et de toutes choses.

Pourquoi cette lutte? où en est l'origine? comment poursuit-elle son cours à travers les âges? à quel terme doit-elle aboutir? Voilà les problèmes dont le genre humain demande la solution à la religion et à la philosophie.

Un premier principe sur lequel tombent d'accord la philosophie de Platon et la religion du Christ, c'est que par delà les oppositions de ce monde changeant, au-dessus des vicissitudes du temps et des limitations de l'espace, avant l'humanité, avant la nature, avant toute existence finie, il y a l'Être éternel, immuable, source unique de tous les êtres, Dieu.

Dieu est un et triple tout ensemble. La raison de quelques sages avait soupçonné cette trinité mystérieuse; l'Évangile la consacre, la théologie la définit, l'église l'enseigne à tous les hommes.

Dieu est donc Père, Fils et Saint-Esprit, c'est-à-dire qu'il est tout à la fois l'être, l'intelligence et l'amour; mais, sous cette variété de la nature divine, quand la raison cherche à saisir ce qui en fait l'unité, l'essence, et, pour ainsi parler, le dernier fond, elle trouve que Dieu, c'est le bien.

L'idée du bien est donc la première des idées, comme Dieu est le premier des êtres. Or elle n'explique pas seulement l'essence de Dieu et le développement intérieur de ses puissances; elle explique aussi son opération extérieure, qui est la création.

Dieu, en effet, est fécond et actif, bien qu'il n'agisse pas à la manière des hommes, qui épuisent dans le cercle d'un étroit espace et dans le cours d'une durée bientôt disparue l'effort inégal de leur imparfaite activité; il agit selon ce qu'il est. Éternel et immense, sa puissance créatrice est indépendante de l'espace et du temps; du sein de son éternité et de son immensité immobiles naissent, par sa volonté, le temps, l'espace, avec tous les êtres destinés à les remplir. Mais pourquoi Dieu veut-il être fécond et créateur? car il est parfait en soi et se suffit pleinement à soi-même; pourquoi donc sort-il de soi et fait-il être ce qui n'était point? A cette question, le christianisme et Platon, la *Genèse* et le *Timée* font la même réponse : Dieu crée, parce qu'il est bon.

De toute éternité les types de tous les êtres possibles sont présens au regard de Dieu, car ils sont compris dans sa sagesse, dans ce Verbe incréé qu'il engendre éternellement et qui est la splendeur de sa propre essence. C'est là que Dieu se contemple soi-même, et, avec soi, tous les êtres idéalement enfermés dans les profondeurs de sa puissance infinie. Avant de vou-

(1) « Et ces vingt-deux livres (dit saint Augustin dans ses *Rétractations*), bien qu'ils traitent également des deux cités, empruntent cependant leur nom de la meilleure et sont appelés de préférence livres de la Cité de Dieu. » (Livre II, ch. 43.)

loir et de faire le monde, il l'a donc pensé, et comme il a vu que cet ouvrage était bon, étant bon lui-même, il lui a donné l'existence et la vie.

Mais ici s'élève de nouveau, plus obscur et plus pressant que jamais, l'inévitable problème : d'où vient le mal? car si Dieu, premier et unique principe de toutes choses, est par essence le bien, s'il n'entre en action que par bonté, si enfin il n'a créé l'univers qu'après l'avoir conçu comme digne de lui, c'est-à-dire comme bon, il semble impossible que le mal se rencontre en cette manifestation excellente d'un principe excellent.

Et cependant, le mal est dans le monde. Ne pouvant y avoir été mis par le Créateur, il faut qu'il vienne de la créature. Or, si nous essayons d'embrasser du regard l'ensemble des êtres qui peuplent l'univers, nous voyons qu'au-dessous de l'homme toutes les natures sont invariablement bonnes, quoiqu'à des degrés différens. Les plus humbles de toutes, celles qui sont privées non-seulement d'intelligence, mais de sentiment et de vie, contribuent toutefois par leur grandeur et leur simplicité immobiles à la beauté de la création. D'autres, avec le don de l'existence, ont celui de l'activité. Elles sortent d'un germe, s'épanouissent, communiquent la vie sans le savoir et sans le sentir, comme elles l'ont reçue, et périssent pour renaître sous des formes nouvelles dans une évolution sans fin. A ces aspects si riches de l'existence, joignez un attribut plus admirable encore, le sentiment : voilà un nouvel ordre de natures qui s'élèvent par degrés du sentiment à l'intelligence, et, depuis le chétif vermisseau jusqu'au lion superbe, font paraître de plus en plus la puissance du Créateur. Mais où elle éclate enfin tout entière, c'est dans ces natures supérieures faites pour entrer en partage avec le Verbe divin de son attribut le plus essentiel, la raison. Ici encore le bien a été départi à des degrés inégaux : l'âme humaine est formée à l'image de Dieu; mais l'étincelle de raison qui l'éclaire est emprisonnée dans des organes corporels. Il est d'autres natures où brille en traits plus purs encore l'image du Créateur : ce sont les anges. Affranchis de toute entrave du corps et des sens, bien qu'ils aient le pouvoir de se manifester sous des formes visibles, ces êtres supérieurs ne sont que lumière, beauté, intelligence, amour : il n'y a au-dessus d'eux que la perfection infinie et incommunicable de Dieu.

Telle est la hiérarchie magnifique dont l'univers nous présente le spectacle, et, tant que ces natures, si diversement bonnes, mais toujours bonnes dans leur espèce et à leur rang, garderont la pureté de leur origine, il est clair qu'on chercherait vainement en elles la première source du mal. Où est donc le mot de l'énigme? le voici : la créature raisonnable, ange ou homme, a reçu de Dieu la liberté.

Comme les autres anges, Satan a été créé bon : il était donc à l'origine pur, innocent et heureux; mais il était libre, et il est tombé. Chute irréparable, qui a préparé toutes les autres!

L'état naturel de la créature angélique, c'est d'être unie et comme attachée à Dieu, car quelle peut être la vie d'un être formé de raison et d'amour, sinon de contempler la vérité, la beauté, le bien, et de trouver dans cette contemplation une parfaite félicité? Satan a goûté ce bonheur, et il pouvait en jouir toujours. Il le pouvait, il ne l'a pas voulu. Pourquoi cela? C'est que Satan s'est regardé avec complaisance; enivré de sa beauté, il s'est cru l'égal

de Dieu, et a voulu se rendre indépendant de son principe pour être à lui-même son principe et son dieu.

L'amour de soi l'a conduit à l'orgueil, et l'orgueil à la révolte. Le voilà séparé de Dieu, c'est-à-dire des sources mêmes de l'être et de la vie, gardant encore quelques restes de sa grandeur première, mais corrompu dans le fond de sa volonté, orgueilleux, plein d'envie et de haine, méchant et malheureux.

Satan n'est pas tombé seul; il a entraîné dans sa chute tous ceux d'entre les anges qui ont mieux aimé comme lui s'adorer eux-mêmes que de rester unis à Dieu : « Tandis que les uns, attachés au bien qui leur est commun à tous, lequel n'est autre que Dieu même, se maintiennent dans sa vérité, dans son éternité, dans sa charité, les autres, trop charmés de leur propre puissance, comme s'ils étaient à eux-mêmes leur propre bien, de la hauteur du bien suprême et universel, source unique de la béatitude, sont tombés dans leur bien particulier, et, remplaçant par une élévation fastueuse la gloire éminente de l'éternité, par une vanité pleine d'astuce la solide vérité, par l'esprit de faction qui divise la charité qui unit, ils sont devenus superbes, fallacieux, rongés d'envie. Quelle est donc la cause de la béatitude des premiers? Leur union avec Dieu. Et celle au contraire de la misère des autres? Leur séparation d'avec Dieu. »

Telle est l'origine du mal dans le monde, et ici commencent les deux cités : d'une part, la cité du ciel, cité de la lumière, de l'amour, de l'harmonie, de la pureté, de la félicité éternelle; de l'autre, la cité de l'enfer, cité des ténèbres, de la haine, de la discorde, de l'impureté et de l'éternelle réprobation. C'est entre ces deux cités que toute créature raisonnable et libre est appelée à faire un choix. Quel sera celui de l'homme?

Inférieur à l'ange, l'homme, ainsi que l'ange, a été créé bon. Son âme est, à la vérité, enfermée dans un corps; mais, au sortir des mains de Dieu, cette âme est innocente, ce corps est docile, et l'assemblage de ces deux natures forme un tout harmonieux. Comment l'harmonie a-t-elle fait place à la discorde, et d'où vient cette lutte de la chair contre l'esprit qui est désormais l'inévitable condition de la vie humaine? c'est que l'homme est libre, et il n'a perdu la paix et le bonheur que parce qu'il l'a voulu. L'amour de soi et l'orgueil ont parlé à son cœur. Épris de lui-même, au lieu de trouver sa grandeur dans son union la plus étroite avec Dieu, il l'a cherchée dans une folle indépendance; il s'est révolté. Dès lors, le désordre est devenu la loi de son être, et la corruption du premier couple humain a perverti l'espèce tout entière. Voilà la chair en révolte contre l'esprit, voilà l'esprit divisé contre lui-même; voilà l'homme condamné à la douleur, aux besoins, au travail, à la décadence et à la mort; mais la mort corporelle avec ses angoisses et ses déchiremens ne serait que le prélude d'une mort tout autrement redoutable, la mort de l'âme, je veux dire l'arrêt qui pour jamais la sépare de Dieu, si les lois de la justice éternelle n'avaient un contre-poids dans les trésors de l'éternelle bonté.

Au-dessus de nos misères, de nos fautes et de nos combats, veille et agit la Providence. Elle ne livre rien au hasard. En faisant à l'homme le don sublime de la liberté, elle en a prévu les écarts, et la même sagesse qui per-

mettait le mal disposait toutes choses pour en faire sortir un plus grand bien. La chute de l'humanité n'est pas irréparable; Dieu lui tient en réserve un sauveur; mais ce n'est pas la main d'un homme qui peut accomplir un tel ouvrage. L'humanité, sous le poids de ses fautes, est tombée dans un abîme aux profondeurs infinies; il faut une puissance infinie pour l'en faire sortir. Quel sera le Sauveur tout-puissant qui, par une intervention mystérieuse, renouera le lien entre l'homme et Dieu, si ce n'est Dieu lui-même? Ce miracle de l'amour s'est accompli : la sagesse éternelle est descendue parmi les hommes, le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Homme et Dieu tout ensemble, il est la voie du salut qui ramène à Dieu l'homme régénéré.

L'incarnation future du Christ, c'est la suprême raison d'être du genre humain, et c'est aussi le flambeau qui éclaire l'histoire entière de ses destinées. Parmi les révolutions des empires, la Providence divine, qui dirige, selon ses desseins, le cours des choses humaines, s'y propose un unique objet, c'est de préparer, de poursuivre et de consommer le règne du Christ. D'un regard immobile, elle suit le torrent qui emporte les générations humaines, et dans cette confusion et ces ténèbres de la cité de la terre elle recueille siècle par siècle les membres futurs de la cité du ciel, ces glorieux élus destinés à se réunir avec les anges fidèles au jour où toute lutte cessera, où toute vicissitude des siècles sera épuisée, et où le Juge des vivans et des morts ayant rendu à chacun suivant ses œuvres, toutes les créatures prendront la place, le rang et la condition qu'elles ne doivent plus quitter.

La destinée terrestre du genre humain se partage en deux époques : l'une qui prépare l'avénement de l'Homme-Dieu, l'autre qui en développe les effets. Avant le Christ, parmi les superstitions qui couvrent l'univers, et pendant que les peuples se disputent en de sanglans combats la possession des biens de la terre, de ces biens que Dieu livre tour à tour en partage aux bons et aux méchans, selon les conseils impénétrables de sa Providence, qui fait luire son soleil et tomber sa pluie sur les justes et sur les injustes, un seul peuple, choisi de Dieu, garde le dépôt de la vérité. Mais, outre que les mystères de l'avenir ne lui sont connus que sous les voiles de la parole des prophètes, au sein même de cette nation privilégiée éclate la lutte des deux cités. L'immolation d'Abel en est le premier symbole, et cette victime innocente annonce une victime plus pure encore dont le sang est d'un incomparable prix. Figuré par la suite des saints patriarches, annoncé par les prophètes, pressenti sur la face du monde entier par la sagesse des philosophes et par l'inspiration des poètes, l'Homme-Dieu paraît enfin; il passe en faisant du bien, sème la parole de vie, souffre, meurt, et, du haut de sa croix, appelle et embrasse le genre humain.

Cependant le gigantesque empire, qui avait vaincu et remplacé tous les empires, chancelle à son tour. La dépravation des mœurs continue ce que les guerres civiles avaient commencé; les Barbares vont faire le reste. Au milieu de ces ruines et de ces bouleversemens s'avance l'église. Formée, à l'origine, de quelques hommes ignorans et grossiers, perdus dans un coin obscur de l'univers, elle s'accroît rapidement et se propage parmi les peuples. L'hérésie ne sert qu'à affermir ses dogmes et la persécution à centupler ses

confesseurs. Ce qu'avait semé la parole de ses apôtres, le sang de ses martyrs le fertilise. L'empire la proscrivait, elle envahit l'empire; elle intimide, étonne, subjugue les Barbares eux-mêmes, et tandis que Rome succombe sous les coups d'Alaric, tandis qu'à la suite de ce prodigieux désastre un long gémissement retentit dans tout l'univers, les enfans du Christ regardent d'un œil calme cette cité céleste où sont appelés également les Juifs et les Gentils, les Grecs et les Latins, les Romains et les Barbares; car que sont devant Dieu les différences de race, de langue, de nation? Le genre humain est un, et « la Providence divine, qui conduit admirablement toutes choses, gouverne la suite des générations humaines, depuis Adam jusqu'à la fin des siècles, comme un seul homme qui, de l'enfance à la vieillesse, fournit sa carrière dans le temps en passant par tous les âges (1). »

Voilà l'origine, le progrès et le terme des deux cités dont saint Augustin a entrepris de raconter les destinées. Cette philosophie de l'histoire, fondée sur toute une philosophie du dogme chrétien, remplit de ses développemens douze livres de la *Cité de Dieu*. Au-devant de ce majestueux édifice, saint Augustin a placé une sorte de péristyle qui, par l'étendue de ses proportions et la largeur de ses lignes, est à lui seul un monument du plus grand caractère : ce sont les dix premiers livres, destinés à confondre les païens et à convertir les philosophes.

Saint Augustin écrit sous l'impression du grand désastre qui occupait alors toutes les imaginations, la prise de Rome par Alaric, et il s'adresse à cette foule, très nombreuse encore, qui regrettait les anciens dieux, et voyait, dans l'abolition de leur culte, la cause des malheurs de l'empire.

Il s'attache à montrer, par l'histoire de Rome, l'impuissance et le néant de ces divinités fantastiques, et, à travers mille aperçus où son génie inégal tantôt fait pressentir la hauteur et la majesté du livre de Bossuet ou la sagacité profonde de celui de Montesquieu, et tantôt se laisse emprisonner dans l'étroit horizon de l'homme d'église, parmi d'innombrables argumens de détail qui paraissent quelquefois plus ingénieux que solides, frappant fort plutôt que juste, plus étincelans de malice, et je dirais presque d'ironie voltairienne, que véritablement lumineux et décisifs, saint Augustin s'adresse enfin à ses véritables adversaires, les grands théologiens du paganisme, un Scévola, un Varron, un Antistius Labéon, et réfute solidement le paganisme en le ramenant à son vrai principe, qui est le panthéisme matérialiste, en d'autres termes, l'adoration de la nature, l'idolâtrie de la chair.

Il se tourne alors vers les disciples de Plotin et de Porphyre, et, distinguant profondément deux sortes de philosophies, la philosophie des sens, qu'il répudie, et la philosophie de l'esprit, qu'il honore et qu'il accepte, il presse avec une vigueur extraordinaire ses anciens amis les platoniciens. Il leur démontre que la vraie religion, celle qui s'accorde avec leurs principes, ce n'est pas la religion païenne, fille de la chair et des sens, mais celle qui adore

(1) Cette comparaison fameuse, si naturelle et pourtant si originale, qui contient en germe l'idée moderne du progrès et qui a peut-être inspiré les pages tant citées de Bacon et de Pascal, cette comparaison est dans le livre x de la *Cité de Dieu*, ch. 14. La phrase que nous citons textuellement est cachée dans un petit écrit de saint Augustin intitulé : *De quæstionibus octoginta tribus*, qu. 58.

Dieu en esprit et en vérité. Cette polémique, tour à tour pleine d'insinuation et de véhémence, subtile, passionnée, mais toujours loyale, bien loin d'ôter au livre son unité, la fait ressortir davantage, et cette unité, c'est l'alliance nécessaire de la philosophie spiritualiste et du christianisme.

Cherchons donc comment s'est formée par degrés dans l'esprit de saint Augustin cette grande pensée qui domine toute sa vie, et qui, ébauchée dans plusieurs de ses ouvrages, se développe enfin sur une grande échelle dans le plus considérable de tous.

II.

Personne n'ignore que saint Augustin, avant d'embrasser le christianisme, avait été manichéen, et on sait aussi que la lecture des philosophes platoniciens contribua fortement à l'arracher aux illusions et aux erreurs de sa jeunesse pour le placer dans une voie meilleure; mais à quel moment précis et dans quelle mesure s'exerça cette influence du platonisme sur le cours de ses pensées et sur le grand événement de sa vie, je veux dire sa conversion définitive à la religion chrétienne? Puis, quels furent, parmi les monumens très nombreux et très divers des deux platonismes, l'ancien et le nouveau, ceux que saint Augustin eut sous les yeux, et, en général, jusqu'où s'étendit, à l'origine et plus tard, sa connaissance des livres platoniciens? Voilà des questions que nous voudrions résoudre, en donnant à nos recherches, s'il était possible, un caractère particulier d'exactitude et de précision.

Augustin avait dix-neuf ans quand, pour la première fois, la philosophie toucha son cœur. Il était à Carthage, dévoré de passions, donnant une moitié de sa vie à l'ardeur des sens, et l'autre à l'étude des lettres dont le goût s'unissait en lui à un violent amour de la gloire. Il ne voyait alors dans l'éloquence qu'un moyen de paraître, l'art de séduire l'imagination et de charmer l'oreille par un brillant étalage de mots harmonieux. Un livre de philosophie tomba sous sa main : c'était l'*Hortensius* de Cicéron. Il le lut, et sentit une révolution s'opérer en lui : « Ce livre, nous dit-il (1), qui est une exhortation à la philosophie, me changea le cœur; il m'inspira d'autres vœux et d'autres désirs, et fit que je commençai de vous adresser, ô mon Dieu! des prières toutes nouvelles. Je me trouvai tout d'un coup plein de mépris pour les vaines espérances du siècle, et embrasé d'un amour incroyable pour la beauté incorruptible de la sagesse. Enfin je commençai à me lever pour retourner à vous (*Luc*, xv, 18); car ce n'était plus à aiguiser ma langue que j'appliquais les libéralités maternelles. Le fond des choses l'avait emporté sur la forme; et j'étais si occupé de ce qu'il faut penser que je ne regardais plus à ce qu'il faut dire... Quelle ardeur ne sentais-je point, ô mon Dieu! de me dégager de toutes les choses de la terre et de prendre mon vol vers vous! Voilà ce qui se passait en moi, voilà ce que vous y faisiez à mon insu; car c'est en vous que réside la véritable sagesse. Et qu'est-ce que cette philosophie où je me sentais porté par l'étude de ce livre, sinon l'amour de la sagesse? »

(1) *Confessions*, livre III, ch. 4.

Si l'impression produite par l'*Hortensius* fut vive et profonde, elle ne pouvait être décisive. Comment ce livre eût-il servi de guide à Augustin? Nous savons par lui-même (car l'*Hortensius* est perdu) que Cicéron y déroulait à son ordinaire tous les systèmes des philosophes, mais sans en adopter aucun. L'effet qu'il produisit était donc le seul qu'il pût produire : il donna à Augustin le sentiment et le goût des hauts problèmes; mais le jeune et ardent rhéteur était encore si loin d'une philosophie épurée que le premier usage qu'il fit de sa réflexion naissante, ce fut de se laisser séduire aux doctrines des manichéens.

Parmi les problèmes qui assiégent l'esprit de l'homme, il en est un qui avait attiré de préférence l'attention d'Augustin, ou, pour mieux dire, ce problème, suscité par les agitations de sa vie, tourmentait à la fois sa raison et son cœur : c'est le problème de l'origine du mal.

Augustin croyait voir partout le désordre au sein de l'univers, parce qu'il le sentait au dedans de lui-même, dans le combat furieux des passions, dans cette soif des voluptés, toujours insatiable et toujours trompée. Il ne pouvait comprendre que le mal vînt de Dieu, et il ne voyait pas que le seul mal effectif est l'ouvrage de l'homme.

Deux choses lui manquaient pour donner un sens au tableau de l'univers et au drame de la vie : c'était la pensée de la Providence et la conscience de la responsabilité humaine. En un mot, Augustin n'avait pas le sentiment des choses morales, spirituelles, invisibles. Le manichéisme se présenta à lui avec son hypothèse spécieuse de deux principes, l'un qui explique le bien, l'autre qui semble expliquer le mal. Les zélateurs de cette antique tradition de la mythologie persane l'avaient rajeunie en l'associant à une sorte de christianisme, et ils affectaient même une excessive sévérité de mœurs. C'étaient des hommes séduisans et qui savaient les secrets du beau langage. Fauste surtout, un de leurs docteurs les plus vantés, avait une aisance et un charme de parole extraordinaires (1); il citait les plus beaux endroits de Cicéron et de Sénèque, et, couvrant une science douteuse de la brillante parure de l'éloquence, il semblait ôter aux problèmes leurs épines et leurs obscurités à force d'aisance, de grâce, de douceur et d'insinuation. Homme de bonne foi d'ailleurs, et pris lui-même tout le premier au piége de sa propre légèreté, Augustin se laissa séduire à cette aimable faconde, *suaviloquentia*, et pendant neuf ans il traîna partout sa chaîne, de Carthage à Rome et de Rome à Milan, sans pouvoir la rompre, bien qu'il en sentît douloureusement le poids. Il aimait à confier ses doutes et ses perplexités aux amis qui l'environnaient, à ce cher Nébride en particulier, si aimant et si dévoué, qui avait tout quitté, patrie, famille, fortune, pour la douceur de vivre avec Augustin. Les deux amis tournaient et retournaient en tout sens l'idée manichéenne des deux principes, et voici l'objection qui leur paraissait décisive : Il y a, disaient-ils aux manichéens, il y a un bon principe. Or, admettre que ce principe soit sujet à se corrompre, à devenir mauvais, c'est une contradiction palpable. Mais alors, si le bon principe est incorruptible, pourquoi entre-t-il en lutte avec le principe du mal? pourquoi souffre-t-il que le mal

(1) *Confessions*, livre VI, ch. 5.

s'empare de cette émanation ou portion de lui-même qui constitue l'âme humaine et qui a besoin, dites-vous, pour être purifiée, d'une intervention nouvelle du bon principe? Voilà le raisonnement victorieux qui arrêta Augustin et l'empêcha de s'engager jamais fort avant dans les mystères et dans la hiérarchie de la secte.

A ses heures de dégoût pour le manichéisme, il se sentait attiré par le doute des académiciens et cherchait un asile dans le scepticisme (1); il s'écriait : « Oh! que les académiciens étaient de grands hommes, et qu'ils avaient raison de dire que l'homme ne saurait rien connaître de certain (2)! » Ce n'était pas là une de ces pensées qui ne font que traverser un instant l'esprit. Augustin nous dit qu'arrivé à trente ans, et se sentant également incapable de rester attaché à la doctrine manichéenne et de vaincre les préventions que lui inspirait le christianisme, il crut que le dernier mot de la sagesse humaine, c'était le doute : « A mesure, dit-il, que je considérais ce que beaucoup de philosophes ont pensé de ce monde visible, et que je le comparais avec ce que les manichéens en ont dit, je trouvais moins de probabilité dans les opinions de ceux-ci que dans celles des autres; mais cela ne fit que me mettre dans la situation où l'on croit communément qu'étaient les académiciens : je commençai à douter de tout sans pouvoir me déterminer à rien. »

On sait en effet que le probabilisme de la nouvelle académie, de cette école des Arcésilas et des Carnéade, qui usurpait le nom de l'école de Platon, ce probabilisme subtil et ingénieux aboutissait rapidement au scepticisme absolu; mais le doute ne pouvait arrêter longtemps une âme comme celle d'Augustin, moins avide encore de lumière que de foi.

Une autre pensée vint tenter son esprit. Il sentait le faible d'une doctrine qui admet deux principes, l'un inférieur et pourtant premier, l'autre supérieur et pourtant forcé à la lutte. Du dualisme, répudié par l'instinct de sa raison, Augustin se jeta à l'extrémité opposée : il fut quelque temps panthéiste. Écoutons son propre témoignage :

« Au sortir de cette erreur (le manichéisme), je m'étais jeté dans une autre, et je m'étais fait un Dieu de je ne sais quelle substance étendue à l'infini dans tous les lieux et dans tous les espaces imaginables; j'avais pris ce vain fantôme pour vous, et je l'avais mis dans mon cœur, qui, devenu le temple de cette nouvelle idole, n'était devant vos yeux qu'un objet d'abomination (3). »

L'idée panthéiste obséda fortement l'esprit d'Augustin. Il y revient à plusieurs reprises, et, pour peindre la forme que lui donnait son imagination, il se sert d'une comparaison bizarre, mais expressive :

« Pour vous, Seigneur, je vous concevais comme une substance infinie, qui, enveloppant et pénétrant la masse bornée de l'univers, s'étendait encore au-delà de toutes parts, comme qui se représenterait une mer infinie, et au milieu de cette mer une éponge d'une prodigieuse grosseur, mais pour-

(1) *Confessions*, livre v, ch. 9 et 14; livre vi, ch. 11.
(2) *Confessions*, livre v, ch. 14.
(3) *Confessions*, livre vii, ch. 14.

tant finie, que cette mer pénétrerait et embrasserait tout entière. C'est ainsi que je concevais la masse finie de vos créatures pleine de votre substance infinie. »

Il y avait là sans doute un sentiment juste, bien que très confus, de la distinction de Dieu et du monde, un effort remarquable pour sortir du dualisme en rétrécissant la sphère du mal et en la subordonnant au premier principe; mais cette pensée d'un Dieu répandu dans l'espace à la manière d'un fluide est à coup sûr une pensée très grossière, et de toutes les espèces de panthéisme, c'est la plus éloignée de la vérité.

Voià donc l'esprit de saint Augustin ballotté du manichéisme au scepticisme, et du scepticisme à une sorte de panthéisme. Parmi ces agitations et ces pensées contraires subsiste une erreur unique et fondamentale : Augustin n'a pas encore le sentiment des choses spirituelles. Son âme, opprimée sous le poids de la chair, assiégée par les fantômes d'une imagination africaine, est incapable de comprendre ce qui ne touche pas les sens. L'invisible et l'idéal, c'est-à-dire l'esprit, la liberté, la justice, l'âme immortelle et Dieu même, tout cela est couvert à ses yeux d'un voile épais. Écoutons-le s'accuser d'avoir persisté jusqu'à trente et un ans dans cet esclavage de la chair et des sens :

« J'étais déjà hors de cette première jeunesse que j'avais souillée de tant de crimes et d'abominations, et j'entrais dans un âge plus mûr, mais où il m'était encore plus honteux de demeurer rempli de mes vaines imaginations, car je ne pouvais encore concevoir de substance d'un autre genre que celle qui frappe les yeux. J'étais pourtant fort éloigné de croire, mon Dieu, que vous eussiez un corps semblable au corps humain... mais bien que ce ne fût point sous la forme d'un corps humain que m'apparût votre nature, que je supposais inaltérable, immuable et incorruptible, et que je mettais par cette raison au-dessus de tout ce qui est capable d'altération, de corruption et de changement, je ne pouvais la concevoir que comme quelque chose de corporel qui remplissait l'espace, et qui, pénétrant toutes les parties de l'univers, s'étendait encore infiniment au-delà; car tout ce qui n'avait pas cette sorte de grandeur et d'étendue me paraissait un pur néant...

« Ce qui entretenait en moi cette fausse imagination, c'est que mon œil intérieur était tellement débile et mes idées tellement asservies aux impressions des choses sensibles, que je ne voyais rien au-delà, et que je ne me voyais pas moi-même... »

Tel était, à trente et un ans, l'état de l'esprit d'Augustin. Or, ce qu'il importe essentiellement de remarquer, c'est que, loin d'être resté jusque-là étranger aux livres et aux doctrines du christianisme, Augustin tout au contraire en avait eu l'esprit constamment occupé, y revenant sans cesse et les repoussant toujours. Sans parler des instances perpétuelles et des larmes de sa mère, nous savons qu'au sortir de cette révolution morale que fit en lui l'*Hortensius*, il se jeta avec ardeur sur les saintes Écritures; il les lut et les dédaigna. Ajoutez que depuis cette époque, il ne discontinua pas de rester en commerce avec les idées chrétiennes; mais, il faut le dire nettement, ce ne fut pas de ce côté que vint la lumière, et cette religion sublime, qui plus tard fixa les pensées et les sentimens du grand docteur, ne put triompher alors de son matérialisme.

L'honneur d'avoir délivré Augustin de toutes ces mauvaises doctrines qui se disputaient sa raison, dualisme, scepticisme, panthéisme, de lui avoir donné le sentiment de l'invisible et le goût de l'idéal, de l'avoir arraché aux choses de la chair pour le rendre à lui-même et faire briller aux yeux de son âme affranchie et purifiée la lumière intérieure de la vérité, l'honneur de cette révolution mémorable appartient à la philosophie de Platon.

Je ne veux invoquer ici d'autre preuve que le témoignage de saint Augustin. Il nous raconte qu'un ami de la philosophie lui mit entre les mains quelques ouvrages des platoniciens, traduits du grec en latin par un rhéteur, alors célèbre, nommé Victorinus :

« Je les lus, dit-il, et j'y trouvai toutes ces grandes vérités : que dès le commencement était le Verbe, que le Verbe était en Dieu et que le Verbe était Dieu; que le Verbe était en Dieu dès le commencement; que toutes choses ont été faites par lui et que rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui; qu'en lui est la vie; que cette vie est la lumière des hommes, mais que les ténèbres ne l'ont point comprise; qu'encore que l'âme de l'homme rende témoignage à la lumière, ce n'est point elle qui est la lumière, mais le Verbe de Dieu; que ce Verbe de Dieu, Dieu lui-même, est la véritable lumière dont tous les hommes qui viennent au monde sont éclairés; qu'il était dans le monde, que le monde a été fait par lui, et que le monde ne l'a point connu... »

Ici on serait tenté d'interrompre saint Augustin et de lui dire qu'il se méprend, et qu'au lieu de citer un dialogue de Platon ou une *Ennéade* de Plotin, il cite l'Évangile de saint Jean; mais il n'y a point de méprise, et saint Augustin a soin de nous en avertir : « Quoique cette doctrine, dit-il, ne soit pas en propres termes dans ces livres-là, elle y est dans le même sens et appuyée de plusieurs sortes de preuves. »

Ainsi, c'est la doctrine platonicienne du *Logos* divin, c'est la théorie des idées qui a dessillé les yeux d'Augustin. C'est elle qui lui a fait comprendre que le véritable être n'est pas dans ces fantômes brillans et légers qui frappent les sens; que pour trouver la vérité, on doit se recueillir en soi, et là, dans le silence de l'imagination, écouter la raison invisible qui nous fait entendre son divin langage :

« Ce que j'avais lu dans ces livres, nous dit-il, me fit reconnaître que, pour trouver ce que je cherchais, il fallait rentrer dans moi-même, et m'en trouvant capable, ô mon Dieu! par le secours qu'il vous plut de me donner, je rentrai, en effet, jusque dans le plus intime de mon âme. Ce fut là que, si faible que fût mon œil intérieur, je découvris la lumière éternelle et immuable, cette lumière qui ne ressemble en aucune façon à la lumière corporelle dont nos yeux sont éclairés, quand on se la figurerait mille fois plus brillante et qu'on lui donnerait toute l'étendue qu'il est possible d'imaginer. C'est une lumière d'un tout autre genre, et je l'aperçus comme quelque chose d'infiniment élevé, même au-dessus de cet œil intérieur par où je l'apercevais et de tout ce qu'il y a de plus sublime dans mon intelligence. Elle me parut au-dessus de tout cela, non comme l'huile est au-dessus de l'eau, ni comme le ciel est au-dessus de la terre, mais comme le Créateur est au-dessus de ce qu'il a créé. »

Initié par Platon au sentiment de son être spirituel et à la conception de la

réalité véritable, Augustin voit s'évanouir toutes les chimères du manichéisme et du panthéisme, et tous les doutes qui l'avaient tourmenté. Dieu n'est plus pour lui je ne sais quel fluide, une sorte d'éther lumineux répandu dans l'espace, condamné à lutter contre un principe de ténèbres, et parvenant tout au plus à le resserrer dans l'enceinte d'un univers fini : Dieu est le principe spirituel, invisible, idéal de toute vérité, de toute justice, de toute beauté; il est l'être des êtres, pénétrant et dépassant l'univers, non par une grandeur et une extension matérielles, mais comme cause interne, comme source éternelle de l'existence et de la vie. Or, cet être unique et universel étant essentiellement bon, étant le bien même, il ne peut y avoir de principe absolu du mal; tout ce qui est tient de Dieu son essence, et par conséquent est bon. Le mal, dans les créatures dépourvues de raison et de volonté, ne peut être qu'une infériorité de nature, une imperfection toute négative, et même, dans les créatures libres, le mal, quoique plus réel, n'est encore qu'une défaillance de leur volonté s'écartant du bien véritable pour se laisser séduire à des biens inférieurs. Voilà donc le spectacle de la création qui se transforme au flambeau de l'idéalisme. Le désordre s'enfuit; tout a sa place et son rang dans la variété harmonieuse de l'immense univers. Le mal ne vient pas de Dieu, mais de l'homme, et ce mal lui-même est racheté par un bien plus grand, la dignité de l'être moral, qui n'atteint que par l'épreuve et le repentir à toute la perfection de sa nature.

La raison d'Augustin se fixe et s'affermit. Trouvera-t-il le repos dans ces nobles doctrines du platonisme? Non; son âme est apaisée, elle n'est pas assouvie. La philosophie ne lui suffit pas; la religion seule peut porter en lui une paix sans orage et une parfaite sérénité. D'où vient donc cette insuffisance de la philosophie spiritualiste? Augustin va nous le dire : la philosophie éclaire la raison, mais elle n'agit qu'imparfaitement sur la volonté. Elle nous enseigne des vérités spéculatives, mais elle ne nous donne pas la force de les transformer en vérités pratiques. Elle nous dévoile, d'un côté, une âme spirituelle, libre, ardemment éprise de vertu, de perfection, de bonheur; de l'autre, un Dieu qui est le Dieu véritable, puisqu'il est le principe de toute vérité, de toute sainteté, de toute félicité; mais comment cette âme sublime et misérable atteindra-t-elle ce Dieu? Voilà ce que la philosophie n'enseigne pas. Augustin fait ressortir avec une force et une profondeur de sentiment extraordinaires le vide immense que laisse au cœur de l'homme la meilleure philosophie, vide immense que la religion seule peut combler, et il nous livre sa pensée tout entière en ces fortes paroles : « Platon m'a fait connaître le vrai Dieu; Jésus-Christ m'en a montré la voie. » Cette voie, c'est Jésus-Christ lui-même, l'Homme-Dieu, qui unit et réconcilie les deux natures que la chute volontaire de l'homme avait séparées.

Voilà l'idée qui a conquis Augustin au christianisme. Platon lui avait révélé le *Logos*, le *Verbe* divin; mais que ce Verbe se soit fait chair et qu'il ait habité parmi nous, c'est ce que le christianisme seul a pu lui apprendre.

« Je cherchais, nous dit-il, par où je pourrais acquérir cette vigueur intérieure qui rend capable de jouir de vous. C'est à quoi je ne pouvais parvenir qu'en m'attachant à Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes, (1 *Tim.*, II, 5) et Dieu lui-même, élevé au-dessus de toutes choses et béni dans

tous les siècles des siècles (*Rom.*, IX, 5), à ce divin maître qui nous appelle à lui et qui nous dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie (*Joan.*, XIV, 6), et qui, étant l'aliment de mon âme, mais un aliment trop pur et trop divin pour moi, s'est couvert d'une chair comme la mienne pour s'accommoder à ma faiblesse; car votre sagesse éternelle, par laquelle vous avez créé toutes choses, ne s'est faite chair que pour se donner à nous, comme un lait proportionné à l'état d'enfance où nous sommes.

« Mais je n'avais point encore cette humilité de cœur qui seule peut nous unir à l'humble condition de Jésus-Christ, et je ne savais pas même ce qu'il y a de force dans l'infirmité où il s'est réduit pour nous. Je ne savais pas que si votre vérité éternelle, c'est-à-dire votre Verbe, infiniment élevé au-dessus de ce qu'il y a de plus élevé entre vos créatures, et qui élève jusqu'à lui celles dont le cœur lui est soumis, a bien voulu s'abaisser jusqu'à se faire une maison de la même boue dont elles sont formées (*Cor.*, V, 1), c'est pour les détacher d'elles-mêmes et se les incorporer; c'est pour les guérir de l'enflure de l'orgueil et les remplir de son amour; c'est pour les empêcher de s'appuyer sur elles-mêmes et d'y chercher leur bonheur dans l'oubli du bonheur véritable; c'est pour faire, au contraire, que, voyant à leurs pieds un Dieu devenu infirme sous le poids de notre chair, elles prennent conscience de leur propre infirmité, et que, dans l'épuisement et la lassitude du péché, elles viennent se reposer sur le sein de ce Dieu humilié, qui bientôt, s'élevant dans sa gloire, veut les y emporter avec lui (1). »

Il est impossible de proclamer plus haut l'insuffisance de la philosophie et d'expliquer par des raisons plus profondes la nécessité de la religion. Et cependant, c'est la philosophie qui a donné à Augustin la clef de la religion elle-même. Avant d'avoir connu Platon, il avait lu les Écritures, et il ne les avait pas comprises. Platon seul a pu le faire entrer dans la pensée de saint Jean. Il nous déclare expressément que les Écritures n'avaient eu jusqu'alors aucun attrait pour son esprit, et que, tout en croyant d'instinct à Jésus-Christ, il ne voyait en lui qu'un homme. Il n'a donc compris le Verbe

(1) En lisant cette page si forte et si éloquente, plus d'un lecteur délicat y blâmera l'abondance des antithèses; mais, avec saint Augustin, il faut s'habituer, bon gré mal gré, à cette forme de style, qui est la sienne. C'est le prix où il faut acheter sa pensée; c'est la rançon qu'il faut payer des jouissances exquises qu'on goûte avec lui. Il y a un chapitre bien curieux de la *Cité de Dieu* (livre XI, ch. 18), où saint Augustin explique avec une candeur extrême et l'enthousiasme le plus naïf comment l'antithèse est devenue le procédé constitutif de son style. « C'est, dit-il, une des plus brillantes parures du discours que l'anthithèse, et si ce mot n'est pas encore passé dans la langue latine, la figure elle-même, je veux dire l'opposition ou le contraste n'en fait pas moins l'ornement de cette langue, ou plutôt de toutes les langues du monde. » Lisez la Bible : l'antithèse est un procédé familier à saint Paul. Mais quoi! n'est-ce pas le procédé de Dieu lui-même? Partout, dans l'univers, Dieu oppose les contraires, le bien au mal, la mort à la vie. Qu'est-ce que l'univers? Un grand poème orné d'antithèses; mais ici, dit saint Augustin, faisant encore une antithèse ingénieuse, l'éloquence n'est plus dans les mots, elle est dans les choses. Si l'antithèse est partout, dans l'univers physique, dans le monde moral, dans saint Paul, dans la Bible, et même dans les conseils et les actions de Dieu, le moyen, je vous prie, de trouver mauvais que saint Augustin ait un goût si vif pour les antithèses!

fait chair qu'après que Platon lui a fait comprendre qu'il y a un Verbe, une raison éternelle, et que ce Verbe est Dieu.

Telle est la suite exacte des phases successives qu'a traversées l'esprit d'Augustin : la lecture de l'*Exhortation à la philosophie* de Cicéron marque l'époque de son initiation à la vie intellectuelle. A dix-neuf ans, il est manichéen. A trente ans nous le trouvons dégoûté du dualisme et ballotté entre le scepticisme et le panthéisme. A trente et un ans, Platon s'empare de lui et le fixe dans les voies spirituelles. Un an après, il embrasse le christianisme en restant platonicien et reçoit le baptême des mains de saint Ambroise.

C'est ainsi qu'au moment décisif de la vie d'Augustin, l'union de la philosophie platonicienne et du christianisme s'est accomplie dans son esprit. Tour à tour matérialiste, platonicien et chrétien, l'histoire de ses pensées exprime l'évolution naturelle d'une âme d'élite. La vraie philosophie l'a arraché au sensualisme et l'a mis sur la voie de la religion; celle-ci s'est ajoutée en lui à la philosophie afin de la rendre pratique et féconde. Désormais il enseignera que, pour s'affranchir de l'erreur, il faut d'abord être philosophe, mais qu'il faut être à la fois philosophe et chrétien pour posséder toute la vérité.

III.

Nous croyons avoir marqué d'une manière précise l'influence qu'exerça sur saint Augustin la première connaissance qu'il eut des doctrines platoniciennes; mais comment cette connaissance fut-elle acquise? Quels sont ces livres platoniciens qui furent placés sous ses yeux par une main amie? Et, pour généraliser la question, jusqu'où saint Augustin a-t-il poussé, dans le cours de sa carrière, l'étude des monumens du platonisme? Ce problème difficile demande à être décomposé en plusieurs autres : Saint Augustin savait-il le grec? a-t-il lu les dialogues de Platon dans le texte? S'il n'a pu aborder l'original, par quels moyens et jusqu'à quel point a-t-il connu les dialogues? Quels sont, parmi les philosophes néo-platoniciens, ceux dont il a connu les écrits? que savait-il de Plotin, de Porphyre, de Jamblique?

Un premier point à établir, c'est que saint Augustin savait très imparfaitement le grec. Il s'accuse dans les *Confessions*, avec sa candeur ordinaire, d'avoir éprouvé de bonne heure pour la langue de Démosthène une répugnance invincible (1), et nous avoue tout net qu'il n'en entendait pas un mot : *Nulla enim verba illa noveram.* Son dégoût allait à ce point que les fictions d'Homère lui paraissaient sans attrait, à lui si épris des touchantes fictions de Virgile, et qui donnait à la mort de Didon ces larmes plus tard regrettées par un christianisme jaloux. Toujours sévère pour la nature humaine, mais plus sévère pour lui-même que pour tout autre, saint Augustin attribue son peu de goût pour le grec à ce fonds de corruption, fatal héritage des enfans d'Adam; mais on en peut donner une explication plus douce et plus naturelle. A Tagaste et à Madaure, où saint Augustin commença ses études avant de les compléter à Carthage, rien ne disposait un jeune homme à comprendre la langue des Grecs et à goûter leur littérature. Carthage était

(1) *Confessions*, livre I, ch. 13 et 14.

alors, ainsi qu'on l'a remarqué (1), une ville toute romaine, n'ayant été rebâtie que sous Auguste, l'an 29 de Jésus-Christ. Les prédilections de saint Augustin furent donc pour la littérature latine, qu'il étudia avec passion. On en trouve en effet dans ses écrits une connaissance étendue dont il étale volontiers les trésors, même parmi ces austères problèmes de la théologie où le ressouvenir de Térence et de Virgile semble obséder son imagination en dépit de sa foi (2). Quand il se fit chrétien, on pourrait croire que le désir et le besoin de lire les Écritures en grec et de s'initier à la théologie des Athanase et des Origène lui fit essayer de nouvelles luttes contre son dégoût. Mais il n'en est rien. Nous le voyons presser saint Jérôme, avec une insistance qui n'est pas désintéressée, de traduire en latin les interprètes grecs de l'Écriture, et particulièrement Origène. Nous savons qu'il ne lut l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe qu'après que Rufin l'eut mise en latin (3). Mais voici un témoignage décisif : saint Augustin, dans son traité *de la Trinité*, reconnaît hautement qu'il est incapable de lire et de comprendre les écrits publiés en grec sur ces hautes matières (4).

Il n'y aurait aucune témérité à conclure de là que saint Augustin n'a pas lu dans l'original ni les dialogues de Platon, ni les *Ennéades*, ni aucun monument platonicien; mais les preuves directes abondent.

Quand saint Augustin nous raconte comment il prit connaissance pour la première fois des livres platoniciens, il nous dit qu'il les lut dans des traductions latines faites par Victorinus, rhéteur célèbre au temps de l'empereur Julien (5). Or nous avons de bonnes raisons de croire que, dans la suite de ses études philosophiques, saint Augustin continua de se servir, pour connaître les doctrines de Platon, d'intermédiaires latins. Certes, s'il est un dialogue de Platon que saint Augustin ait goûté et approfondi, c'est le *Timée*. Eh bien! dans la *Cité de Dieu*, il cite un passage capital du *Timée*, le sublime et célèbre discours que Dieu adresse aux dieux inférieurs pour les convier à prendre part à l'œuvre de la création; il le cite, non dans l'original, mais dans la version de Cicéron. En d'autres endroits de sa *Cité*, saint Augustin, discutant cette opinion, soutenue par un des interlocuteurs du *Banquet*, que nul dieu ne communique avec l'homme, loin de citer le dialogue de Platon et le texte, invoque le témoignage d'Apulée et lui emprunte ses expressions.

Est-ce à dire que saint Augustin n'ait pas fait une sérieuse étude de Pla-

(1) Nous empruntons cette remarque à M. Saint-Marc Girardin, qui a consacré à saint Augustin, non sans grand profit pour nous, plus d'une étude approfondie. Voyez, dans cette *Revue* même (1842, 15 septembre et 15 décembre) les piquans articles sur l'Afrique et saint Augustin, et, dans les *Essais de littérature et de morale*, un morceau exquis sur les *Confessions*.

(2) J'en citerai un exemple particulièrement curieux : au chapitre 26 du livre XIV de la *Cité de Dieu*, saint Augustin, décrivant ce qu'auraient été les chastes embrassemens de nos premiers parens dans le paradis s'ils avaient conservé leur innocence, emprunte à Virgile les traits de sa peinture, charmante il est vrai, mais bien profane, de la couche conjugale de Vénus.

(3) Voyez Lenain de Tillemont, *Vie de saint Augustin*, dans les *Mémoires pour servir à l'hist. ecclés.*, t. XIII, art. 58, p. 143.

(4) *De Trinit.*, lib. III, cap. 1.

(5) *Confessions*, livre VIII, ch. 2.

ton et n'ait pas entendu sa doctrine? Non, sans doute; et nous estimons, au contraire, qu'il l'a entendue d'une manière supérieure; mais il n'en est pas moins vrai que la faible connaissance qu'il avait du grec l'a privé du plaisir exquis et délicat qu'un esprit tel que le sien n'eût pas manqué de trouver dans le commerce de Platon, et qu'il a été obligé de s'en rapporter à des intermédiaires, tantôt Victorinus, tantôt Cicéron, tantôt Apulée, tantôt enfin les amis qui l'entouraient à Milan, à Cassiciacum et à Hippone.

Par une suite inévitable et faute même de traduction, il n'a pu faire une étude régulière et complète des dialogues. On ne voit pas qu'il ait eu connaissance de toute une partie très considérable de l'œuvre de Platon, je veux parler des dialogues essentiellement consacrés à la méthode dialectique, tels que *le Sophiste* et le *Parménide*. Il paraît avoir connu le *Phédon*, le *Phèdre*, *la République*, le *Gorgias*. Peut-être le seul dialogue qu'il ait pu lire avec application et dans toute son étendue, c'est le *Timée*, et encore, bien entendu, dans la traduction de Cicéron. Il est vrai que le *Timée* contient la théorie des idées, la doctrine de la Providence, la formation de l'âme et le système du monde, et pour un homme de génie comme saint Augustin, lire le *Timée*, c'est connaître, sinon Platon tout entier, du moins le meilleur de la métaphysique de Platon.

Demandons-nous maintenant jusqu'à quel point saint Augustin est entré en commerce avec ces philosophes qu'il appelle partout les platoniciens, et, en effet, ils prenaient ce titre; mais comme ils ne le méritaient pas toujours, j'aimerais mieux les appeler les néo-platoniciens d'Alexandrie.

Saint Augustin en cite trois : Plotin, Porphyre et Jamblique, et il nomme à côté d'eux Apulée. Le nom de Jamblique, une seule fois mentionné dans la *Cité de Dieu*, ne reparaît plus, et c'est à Plotin et à Porphyre, à Porphyre surtout, que saint Augustin aime à s'adresser. Or, nous n'avons pas besoin de prouver, après ce qui a été dit, que saint Augustin n'a pas lu les *Ennéades*. Il emprunte plusieurs fois à Plotin de belles et profondes pensées, et même il en cite quelque part avec admiration ce passage d'un mysticisme tout chrétien : « Fuyons, fuyons vers notre chère patrie. Là est le Père et tout le reste avec lui. Mais quelle flotte ou quel autre moyen nous y conduira? Le vrai moyen, c'est de devenir semblable à Dieu. » Mais cette page magnifique, dont saint Augustin ne cite que quelques lignes et par fragmens épars, devait être alors dans toutes les mémoires et dans toutes les bouches, et comment croire que l'homme qui a eu besoin d'Apulée pour connaître Platon serait allé chercher quelques traits de génie à travers les obscurités et les épines des *Ennéades?* En eût-il existé une traduction latine, il est douteux que saint Augustin eût pu s'en servir. Il est clair d'ailleurs qu'un seul personnage est pour lui toute l'école d'Alexandrie : c'est Porphyre.

Porphyre, en effet, est de tous les Alexandrins le plus clair, le plus pratique, le plus accessible. Sa réputation était immense. Ses écrits contre les chrétiens le désignaient à l'attention de saint Augustin. Enfin il traite de préférence un ordre de questions que Plotin, pur métaphysicien, avait négligées, les questions religieuses et morales. Aussi n'est-il point douteux que saint Augustin n'ait fait les plus grands efforts pour connaître à fond les écrits de Porphyre. Il en cite les plus importans : la *Lettre à Anébon*, ou-

vrage que nous avons conservé, le livre *De l'abstinence*, le traité *Du retour de l'âme vers Dieu*, et le fameux écrit *Contre les Chrétiens*, que la prudence ou la rancune de l'église ont anéanti.

Notre conclusion est que saint Augustin, sachant très peu le grec, n'a eu qu'une connaissance partielle et presque toujours indirecte, soit des monumens de l'antique platonisme, soit de ceux du platonisme nouveau. Le *Timée* de Platon et les écrits de Porphyre, voilà ce qu'il a le mieux connu.

Cette imperfection de ses connaissances est-elle regrettable? Il paraît naturel de le penser, et toutefois de sérieux motifs nous ont conduit à penser le contraire. Or, comme cette opinion a un air de paradoxe, c'est un devoir plus étroit pour nous de la motiver.

Oui, certes, Platon, grand artiste non moins que grand philosophe, a su imprimer à sa doctrine, si vaste et si riche qu'elle soit, un profond caractère d'harmonie et d'unité; mais cette unité ne se révèle pas à tous les yeux, et d'ailleurs il y a dans les dialogues deux choses fort distinctes : d'une part, la méthode dialectique, qui n'est qu'un admirable instrument dont on peut se servir bien ou mal; puis un vaste système sur Dieu, l'homme et l'univers. Par son système, Platon est pour ainsi dire tout chrétien, et c'est ce que saint Augustin a très bien vu; mais il y a dans le développement de la méthode dialectique des pentes dangereuses sur lesquelles on ne se défend de glisser que lorsqu'on possède, avec l'inspiration philosophique, une rectitude, une mesure, une sobriété, un sentiment délicat et profond des choses morales, qui sont les dons les plus excellens et les plus rares du génie. Voilà pourquoi l'école d'Alexandrie, qui se déclare fille de Platon, qui n'aspire, dit-elle, qu'à comprendre et à développer sa pensée, le plus souvent l'altère et la corrompt. Elle emprunte au maître la méthode dialectique; mais, l'appliquant sans mesure, elle en tire un système tout opposé à celui de Platon, un système panthéiste et mystique.

Cette déviation s'explique d'une manière assez naturelle : la dialectique platonicienne consiste en effet essentiellement à poursuivre, en toute chose, ce qu'elle contient de persistant et de simple, l'élément essentiel, l'*idée*, comme dit Platon. Il est des intelligences, il est des âmes à qui rien de fini et d'imparfait ne peut suffire. Tous ces êtres que l'univers offre à nos sens, qui captivent tour à tour nos mobiles désirs, qui enchantent notre imagination de leur variété et de leur éclat, trahissent par un trait commun leur irrémédiable fragilité : ils ont des limites, ils passent et s'écoulent. Comment pourraient-ils satisfaire une âme qui se sent faite pour sentir, pour goûter, pour posséder la plénitude du bien? Celui donc qui, pressé d'une secrète inquiétude, se détourne de la scène changeante de l'univers, et rentre en soi-même pour trouver dans son âme une existence plus solide et plus durable, qui désormais considérant toute chose de l'œil de la raison, s'attache à des objets de plus en plus simples, de plus en plus stables, et monte sans relâche et sans faiblesse les degrés de cette échelle de perfection, incapable de s'arrêter et de trouver le repos, si ce n'est au sein d'une perfection absolue, d'une beauté sans souillure et sans tache d'une existence qu'aucune limite ne borne, qu'aucune durée ne mesure, qu'aucun espace ne circonscrit, celui-là, suivant Platon, est le vrai dialecticien.

Et qu'on ne s'imagine pas que la dialectique n'est qu'un élan passager de la pensée : c'est une méthode scientifique, susceptible d'une application rigoureuse et sévère, c'est au fond la méthode de tous les grands métaphysiciens; mais tantôt elle est appliquée par un Platon, un Descartes, un Leibnitz, tantôt par un Plotin, un Spinoza, un Hegel, de sorte qu'elle porte également dans ses flancs, selon qu'on en fait ou non un légitime usage, le spiritualisme le plus pur ou les illusions du panthéisme et du mysticisme. On conçoit en effet qu'une âme pénétrée d'un profond sentiment de la vanité des choses finies, et uniquement éprise de ce principe absolu et parfait auquel la dialectique aspire, on conçoit qu'à mesure qu'elle monte vers lui, elle s'imagine quitter le pur néant pour atteindre le seul être véritable, et qu'elle en vienne à dépouiller les objets qu'elle abandonne de toute la perfection, de toute la réalité qu'elle y peut saisir, pour la transporter tout entière à celui qui possède en propre l'être et la perfection, et qui contient tout en soi dans la plénitude de son existence absolue. Or, quand on quitte ainsi du premier pas la réalité sensible, l'individualité, l'espace, le mouvement et le temps, quand cet univers n'est plus qu'une vapeur légère à travers laquelle l'âme contemple l'être parfait et absolu dans sa majesté éternelle, ne touche-t-on pas au panthéisme, à ce panthéisme idéaliste et mystique, le plus noble de tous, et partant le plus séduisant pour une âme élevée?

C'est ainsi que ces nobles philosophes d'Alexandrie ont été entraînés à substituer au Dieu de Platon, à ce Dieu parfait en soi et qui se suffit à soi-même dans la possession de ses sublimes attributs, la pensée, l'amour, la félicité, à ce Dieu qui crée le monde, non par nécessité ou par caprice, mais par une inspiration de sa bonté et sur un plan réglé par sa sagesse, à ce Dieu qui donne à l'âme humaine une étincelle de sa propre raison pour la guider à travers les épreuves de la vie, jusqu'au jour où il appellera à une possession plus complète de lui-même la créature responsable et libre, devenue digne d'une telle félicité; à ce Dieu, les alexandrins ont substitué leur fantastique trinité, formée de trois hypothèses inégales, dont la troisième, cette âme universelle d'où émane nécessairement l'univers, est elle-même une émanation nécessaire de la seconde, comme celle-ci l'est de la première, de sorte que tout ce système d'émanations nécessaires et éternelles est dominé par je ne sais quelle unité inintelligible, étrangère à la conscience, à l'activité, à l'amour, à la félicité, à tous les actes de la vie, perfection creuse vers laquelle aspire l'âme abusée, et qu'elle ne peut atteindre que par la mutilation de ses meilleures facultés, abîme ténébreux où toute existence distincte, toute aspiration raisonnable, toute vertu active, tout espoir d'immortalité véritable viennent s'engloutir.

Voilà entre Platon et Plotin, entre le bon et le mauvais platonisme, des différences capitales qui ont échappé à saint Augustin. Pourquoi cela? C'est qu'il ne connaissait que faiblement les *Ennéades*. Aussi nous le voyons identifier la Trinité alexandrine avec la théodicée de Platon et les rapprocher toutes deux de la doctrine chrétienne. Il assure que Plotin est de tous les philosophes celui qui a le mieux entendu Platon; partout il identifie ouvertement l'ancien platonisme avec le nouveau. Dans sa première ferveur pour les néo-platoniciens, il allait jusqu'à dire que Plotin, c'était Platon

même revenu sur la terre (1), et cette admiration, que sa jeunesse avait si vivement ressentie à ce moment de christianisme douteux encore où un de ses amis, nourri de ses pensées, osait rapprocher Platon et Plotin de Jésus-Christ (2), il ne la désavoue pas, même au déclin de sa vie et dans son plus considérable ouvrage (3).

Il y a là une méprise grave. Je n'en accuse pas la sagacité de saint Augustin, mais sa connaissance imparfaite des textes. En plusieurs endroits, il oppose, avec un rare à-propos et une sagacité extrême, Platon à ses récens disciples : il y a même un passage où il semble avoir entrevu que ce qui a égaré les platoniciens et Porphyre, c'est l'influence de l'Orient, ce souffle du mysticisme qui venait du côté de la Perse, de la Syrie et de la Chaldée; mais en somme il ne croit qu'à des différences de détail et de surface, et il ignore les différences profondes. Eh bien ! je dis qu'il faut, non le regretter, mais s'en applaudir. Si saint Augustin eût mieux connu l'école d'Alexandrie, elle aurait pu le dégoûter du platonisme. Il a été bon qu'il n'eût de Platon lui-même qu'une connaissance partielle. Au lieu d'une méthode toujours délicate et hardie, quelquefois indécise ou téméraire, il a connu un système d'une admirable pureté. Comprendre par ses grandes lignes ce système, qui est le spiritualisme par excellence, et l'incorporer au dogme chrétien, voilà la tâche que la Providence réservait à saint Augustin. Ébauchée par saint Justin, par saint Clément d'Alexandrie, manquée et compromise par le génie ardent d'Origène, cette tâche convenait merveilleusement à saint Augustin, à la hauteur de sa raison, à la candeur de son âme, à l'étendue et à la rectitude supérieures de son génie. Voyez aussi avec quelle puissance il l'a accomplie : le christianisme et le platonisme, une fois unis par ses mains, il a été impossible de les séparer. Même au moyen âge, quand Aristote est devenu l'oracle des théologiens, le *philosophe*, comme on disait, quand saint Thomas a entrepris d'imprimer à la théologie chrétienne le cachet du péripatétisme, le fond platonicien et augustinien a subsisté. L'esprit du platonisme, comme une flamme mal étouffée, n'a cessé de vivre et de rayonner à travers tout le moyen âge, jusqu'au jour où Malebranche et Fénelon, Bossuet et Leibnitz, ont repris l'œuvre de conciliation entre l'idée platonienne et l'idée chrétienne sous la bannière hautement déployée de saint Augustin.

ÉMILE SAISSET.

(1) « Cette voix de Platon, la plus pure et la plus éclatante qu'il y ait dans la philosophie, s'est retrouvée dans la bouche de Plotin, si semblable à son maître, qu'ils paraissent contemporains, et cependant assez éloigné de lui par le temps pour que le premier des deux semble ressuscité dans l'autre (*Contr. Academ.*, lib. III, n. 41). »

(2) Voyez les *Lettres*, 71, p. 128, 1.

(3) *Cité de Dieu*, livre IX, ch. 17; livre X, ch. 2, 14.

V. DE MARS.

L'EXIL

DE

LA JEUNE-IRLANDE

Jail Journal, or five years in British Prisons, by John Mitchel, New-York 1854.

En l'année 1848, alors que tous les trônes tremblaient et que toutes les races s'agitaient, il y eut en Irlande une velléité de révolte sur-le-champ réprimée. Cette tentative révolutionnaire passa pour ainsi dire inaperçue. Nul ne s'inquiéta du sort de l'Irlande, nul n'eut une larme de pitié pour ces transportés, dont l'un était le descendant des anciens rois du Munster. Les catholiques eux-mêmes, le seul parti qui de notre temps ait montré pour l'Irlande de vives sympathies, ne s'émurent pas. Faut-il attribuer cette indifférence à l'état de confusion dans lequel l'Europe était plongée? Sans doute les redoutables événemens qui s'accomplissaient alors pourraient suffire à expliquer cette distraction de l'esprit public. Malheureusement pour la triste terre des vertes collines, l'insouciance de l'Europe à son égard tient à des causes plus profondes. Ici et là seulement quelques individus élèvent la voix en sa faveur au milieu d'un public froid et affairé, qui écoute à peine le récit de ces misères sans nom, et cependant l'état de l'Irlande est une honte pour l'Angleterre, un scandale pour l'humanité. D'où vient donc cette indifférence?

Elle a deux causes principales. En premier lieu, le voisinage de l'Angleterre fera toujours le plus grand tort à sa pauvre sœur Cendrillon, qui, les yeux pleins de larmes et fixés sur son foyer sans

flammes, attend sans souper depuis des siècles l'arrivée du prince Charmant, qui doit l'élever à la dignité de reine; mais, hélas! le temps des princes féeriques est passé. — En second lieu, le caractère particulier de cette nation échappe au jugement des foules démocratiques et des multitudes vulgaires; il ne peut intéresser que des individus d'une élévation morale suffisante pour comprendre encore certaines délicatesses qui s'en vont de jour en jour. Allez donc soumettre au jugement des masses les institutions monastiques, les livres mystiques, le dégagement des choses de la terre! Eh bien! le caractère celtique échappe, comme la vie monastique, comme la passion de l'idéal, comme la délicatesse des sentimens, au jugement du plus grand nombre. C'est là l'éternel honneur de la race celtique en même temps que sa ruine; c'est là ce qui la rend à la fois inférieure et supérieure au reste de l'humanité. On peut dire de cette race qu'elle est ici-bas dans une fausse situation. Placée entre le souvenir et l'espérance, elle ne retrouvera jamais ce qu'elle regrette, elle ne conquerra jamais ce qu'elle ambitionne.

Si l'oppresseur de l'Irlande était l'Autriche ou la Russie, il n'y aurait pas assez d'invectives, assez de colère pour dénoncer l'injustice et la cruauté du tyran. Malheureusement l'oppresseur de l'Irlande, c'est l'Angleterre, l'Angleterre protestante, constitutionnelle, libérale, industrielle et marchande, le type le plus accompli des nations modernes, le modèle de la civilisation du XIXe siècle. Comment les hommes de notre temps prendraient-ils parti pour l'Irlande? A-t-elle inventé les machines à tisser, les chemins de fer, les bateaux à vapeur? De quelle invention, de quel service l'Europe lui est-elle redevable? Ainsi raisonnent les marchands, les industriels, les économistes, race cosmopolite aujourd'hui très nombreuse, et qui sanctionnerait les injustices les plus notoires pour quelques aunes de coton et quelques quintaux de houille. — L'Irlande peut-elle nous donner, disent de leur côté les politiques, un gouvernement plus intelligent, mieux pondéré que le gouvernement anglais? A-t-elle un autre idéal de gouvernement que le clan celtique, le pouvoir d'une aristocratie à demi sauvage tempéré par le pouvoir religieux du prêtre, deux puissances auxquelles toutes les nations ont renoncé, et qui ne peuvent plus régir une société compliquée comme la nôtre? — Ainsi raisonne la partie influente, opulente, éclairée, oisive, de la société européenne à l'égard de l'Irlande. Abandonnés de ces classes toutes puissantes, les Irlandais peuvent-ils compter au moins sur les sympathies des révolutionnaires? Non. L'Irlandais le plus anarchiste, le plus fougueux partisan de la *force physique* est moins avancé en fait d'idées libérales que le monarchiste le plus entêté du continent. M. Mitchel, le plus violent à coup sûr de tous ces membres de la

Jeune-Irlande, est au fond moins révolutionnaire que le dernier boutiquier anglais. Il est révolutionnaire à la surface, dans l'accent, dans l'expression; en esprit et en principes, il est au pôle opposé. L'obstination des Irlandais dans le catholicisme n'est pas faite d'ailleurs pour leur conquérir les sympathies des radicaux. Ainsi ni les partis violens, ni les partis modérés et sensés de la société moderne n'ont à compter sur l'Irlande, et celle-ci ne trouve chez eux qu'indifférence et tiédeur.

Par sa position même, l'Irlande ne peut attendre de l'esprit public les sympathies qu'excitent les infortunes des autres peuples. L'ombre de l'Angleterre s'étend sur elle. Le contraste entre la terre de la liberté, du commerce et de l'industrie et le pays de la misère, de la famine et des haillons est trop frappant pour ne pas égarer le sentiment des masses vulgaires. D'un côté, tout est activité, travail, opulence; de l'autre, tout est paresse, abandon de soi, pauvreté. D'un côté règnent les principes en vertu desquels nous vivons tous, de l'autre règnent des principes qui sont contraires à notre existence. Qui ne préférerait l'Angleterre à l'Irlande, et qui oserait se prononcer pour l'Irlande contre l'Angleterre?

Mais il y a encore une raison plus cachée et plus profonde. Nous avons aujourd'hui une manière de juger essentiellement prosaïque et bourgeoise. Nous pesons et nous mesurons les choses, les peuples, les races, comme nous pesons la houille ou comme nous mesurons les étoffes. Tout ce qui ne peut être étiqueté, classé, numéroté, n'a pour nous aucune valéur. Un homme n'a qu'une valeur productive et commerciale; un peuple est d'autant plus grand qu'il produit davantage. La première nation du monde est celle qui fabrique et qui vend le plus. Les Américains nous ont donné dans ces dernières années la caricature de cette méthode matérialiste d'appréciation. Un honnête professeur d'agriculture d'Édimbourg, M. Johnston, raconte qu'étant entré un jour dans la boutique d'un boucher de je ne sais plus quelle ville de l'Union pour y voir différentes espèces de bœufs et de moutons, il fut distrait de sa contemplation économique par ces mots du boucher triomphant : N'est-il pas vrai que nous sommes un grand peuple? Le même voyageur raconte qu'il lui tomba un jour sous la main un almanach de l'état de New-York. L'auteur de cette remarquable production populaire donnait le poids de chaque représentant de cet état, et les classait hiérarchiquement selon le nombre de livres que chacun pesait. — Un tel est un habile homme et fort intelligent, disait cet ingénieux almanach; mais il ne pèse que cent vingt, tandis que cet autre pèse deux cent quatre-vingts; c'est un solide représentant. — Ne rions pas trop de cette excentricité grossière; nos jugemens ressemblent beaucoup à celui de l'almanach amé-

ricain. Hélas! les malheureux Celtes d'Irlande n'ont rien qu'on puisse mesurer, peser, jauger. Commerce, industrie, richesse, agriculture même, tout leur manque. Ils n'ont pas non plus ces qualités qui peuvent être appréciées jusqu'à un certain point comme on apprécie les productions matérielles, — la régularité dans le travail, la patience, la prévoyance, l'économie, — aucune de ces vertus au jour le jour, et d'un usage habituel et familier. Ils ont, si l'on peut s'exprimer ainsi, le superflu, et ils n'ont pas le nécessaire. Leurs qualités sont des choses de luxe, supérieures à leur condition, qui ornent et charment une existence brillante et oisive, mais qui ne peuvent aider en rien une existence précaire et famélique : ils ont des dons d'orateur et de poète, de l'esprit, de l'imagination, de la délicatesse de sentiment, de la gaieté, de l'abandon; mieux vaudrait pour eux qu'ils eussent des qualités de fermier, de forgeron et de mineur.

Le monde moderne, qui n'estime que ce qu'il voit et touche, ne leur sait aucun gré de tous leurs dons séduisans, et dans le fait cette malheureuse race n'est plus qu'un débris et un souvenir de choses et de temps qui ne reviendront plus. Elle est entièrement isolée dans notre Occident; rien ne lui ressemble dans tout ce qui existe, nulle part elle ne trouve un reflet d'elle-même. Elle aime la vie agricole, nous préférons les infectes manufactures et les noires usines; elle aime le sol natal, les paysages de la patrie, les coutumes locales : nous sommes au contraire des cosmopolites, des citoyens du monde, et notre patrie, si nous en avons une, n'est autre que le wagon du chemin de fer ou le *steamboat*. Ils sont révolutionnaires, croirait-on; mais non, ils s'insurgent contre toutes les choses en faveur desquelles s'insurgent nos démocrates, et se battent pour toutes celles que l'Europe radicale voudrait effacer à jamais. Leur caractère et leurs inclinations les séparent de tous les autres peuples, et les maintiennent dans un isolement absolu en leur conservant une physionomie très originale. Tandis que toutes les races sentent le besoin de se rapprocher et de s'unir, la race celtique éprouve pour le cosmopolitisme une aversion insurmontable et se tient à l'écart. En Amérique, où cette fusion s'opère plus facilement qu'ailleurs, les Irlandais continuent à vivre séparés, tandis que les Allemands et les Hollandais au contraire deviennent aisément des *nationaux*. Quels sont donc les traits principaux de ce singulier caractère?

Il est souvent difficile de marquer nettement les différences qui séparent les races, car ces différences ne sont point grossièrement tranchées, elles consistent la plupart du temps dans des nuances extrêmement délicates. Lorsqu'on n'emploie pas le microscope, le scalpel et tous les fins instrumens d'analyse, on s'aperçoit que la division de l'espèce humaine en trois races, telle qu'elle nous est don-

née par la Bible, est la seule qui soit d'une certitude absolue, à quelque point de vue qu'on se place. Les différences entre les trois races sont sensibles et pour ainsi dire matérielles. On voit clairement, et sans avoir besoin d'aucun instrument d'optique philosophique, les instincts qui les séparent les unes des autres et qui caractérisent chacune d'elles. La difficulté devient plus grande aussitôt qu'on essaie d'établir d'une manière précise les différences qui séparent les divers peuples qui composent chacune de ces trois grandes races. Il est facile de distinguer nettement un Asiatique d'un Européen; mais en quoi un Arabe diffère-t-il d'un Persan? Il en diffère cependant comme un Italien diffère d'un Français. La différence entre un Italien et un Français est-elle donc bien grande? A proprement parler, en observant le monde caucasique, on n'aperçoit que deux caractères bien marqués : d'une part, le caractère germanique (pays scandinaves, Allemagne, Hollande, Angleterre, Amérique du Nord), celui-là fortement tranché, tout individuel, dirions-nous presque; d'autre part, un certain caractère plus impersonnel, plus métaphysique, moins indissolublement lié à la race, à la chair et au sang, et qui est commun à tous les autres peuples de l'Europe (Celtes, Latins, Slaves). Ces derniers peuples ne sont séparés réellement les uns des autres que par des nuances souvent imperceptibles, et ce qui le prouve, c'est la facilité inouie avec laquelle ils se comprennent. Un Français et un Italien, un Italien et un Russe, un Irlandais et un Polonais s'entendront parfaitement et feront très bon ménage ensemble. Ils ont au fond les mêmes instincts, les mêmes idées, les mêmes aversions et les mêmes sensualités. Ils s'apercevront facilement qu'ils haïssent et aiment les mêmes choses, qu'ils s'amusent des mêmes plaisirs. Pour prendre la race qui nous occupe, en quoi diffère-t-elle des autres races que nous avons nommées? Les Celtes ont le goût de la vie patriarcale et pastorale, les Slaves l'ont également. Ils ont l'amour du sol natal et de la patrie, les Latins possèdent aussi cette vertu. Ils sont gais, spirituels, imaginatifs; ils sont naturellement gracieux et aisés dans leurs manières; mais l'aisance française et la courtoisie italienne sont renommées, et l'on sait que sous ce rapport les Slaves, polonais ou russes, peuvent soutenir la comparaison avec tous les peuples. Il n'y a pas jusqu'à leurs vices qui ne leur soient communs avec ceux des peuples non germaniques. Ainsi leur ivrognerie ne ressemble en rien à la lourde et brutale ivrognerie anglaise ou allemande; c'est bien plutôt la gaie, folle, étourdissante ivrognerie de la populace française, du soldat polonais, du paysan russe. Leur vice tant reproché, le mensonge, l'amour de la hâblerie, tous les autres peuples, à l'exception des peuples germaniques, l'ont également. La différence entre les deux

grands caractères européens est donc bien tranchée, beaucoup trop malheureusement, et l'âme humaine serait arrivée à son plus haut degré de perfection, si l'on pouvait, par un procédé quelconque, infuser quelques-unes des qualités germaniques dans le caractère celtique, slave ou latin, et quelques-unes des qualités slaves ou celtiques dans le caractère germanique. C'est là sans doute le but de la Providence, qui connaît seule les moyens de parvenir à ce difficile résultat.

Pour distinguer les différences de ces deux caractères, nous emploierons deux épithètes anglaises qui n'ont pas d'équivalent dans notre langue, *earnest* et *fitful* (1). *Earnest* résume admirablement le caractère germanique, *fitful* le caractère celtique, slave ou latin. La ténacité, l'ardeur sombre et persistante, la forte volonté, l'énergie infatigable et patiente, toutes les qualités et tous les vices d'une nature vigoureusement individuelle, féodale en un mot, sont contenus dans cette épithète d'*earnest*, qui peut s'appliquer à tous les grands hommes et à tous les grands événemens de l'histoire du peuple germanique, depuis les *vikings* norvégiens jusqu'aux compagnons de Guillaume, depuis les *gueux* du prince d'Orange jusqu'aux puritains de Cromwell, depuis les conquérans anglais de l'Inde jusqu'aux conquérans hollandais de Java. *Fitful* au contraire résume bien le génie opposé, c'est-à-dire une activité interrompue, intermittente, des accès d'ardeur fébrile suivis de prostrations; l'absence complète de cette énergie froide, silencieuse, incessante, qui est l'apanage des Germains, mais en revanche des réveils subits et terribles, des trésors de passion, d'amour et de haine concentrés à un moment donné, dans une minute solennelle dont l'humanité gardera désormais l'impérissable souvenir; de la douceur unie à de la violence, rien de cette âpre ambition que l'Anglais ou le Hollandais porte dans la conquête des choses matérielles, mais une fougue aveugle dépensée dans la jouissance temporaire de ces mêmes choses. Voilà le caractère que nous désignons par l'épithète de *fitful*, et qui, à quelques nuances près, est commun à toutes les nations européennes non germaniques. Or le type accompli, excessif du génie de l'*earnest* est certainement le peuple anglo-saxon, de même que le type excessif du génie du *fitful* est certainement le peuple irlandais. Là, ce génie se manifeste même dans toute sa nudité primitive. Vivant côte à côte, placés sur la même terre et séparés par les mers du reste du monde, comprenez-vous quel bon ménage ces deux peuples ont dû faire ensemble!

(1) *Earnest* implique l'idée d'une énergie sérieuse et persévérante; *fitful*, celle d'une activité inquiète et capricieuse.

La haine réciproque que les deux peuples se portent n'a donc rien d'extraordinaire, et l'oppression de l'Irlande par l'Angleterre apparaît comme un fait naturel. Les plus récens appréciateurs du caractère et du génie celtiques nous semblent avoir oublié de mentionner deux circonstances qui expliquent admirablement les malheurs de cette race infortunée (1). Une des choses qui nous aident le mieux à comprendre la fortune ou le malheur des peuples, c'est l'idée qu'ils se font du temps. Passé, présent, avenir, à laquelle de ces trois divisions de la durée leur esprit aime-t-il à se reporter? Regrettent-ils plus qu'ils ne désirent? désirent-ils plus qu'ils ne regrettent? ou bien, troisième hypothèse, ne regrettent-ils ni ne désirent-ils rien? Vivent-ils plus volontiers dans le passé ou dans l'avenir que dans le présent? Les Celtes ont toujours vécu de souvenirs ou d'espérances. Pour se consoler du présent, ils aiment à se bercer du douloureux souvenir des joies évanouies, et puis à chercher dans l'avenir la résurrection d'un passé chéri. De là le charme, la tendresse, la grâce que nous remarquons dans le caractère et surtout dans les poésie de cette race, qui semblent à la fois les accens d'un jeune homme et d'un vieillard. L'enchanteur Merlin, prisonnier de la fée Viviane, est bien le symbole poétique de cette race retenue captive par la douce étreinte du souvenir, et attendant toujours pour être délivrée la caressante main de l'espérance. Ce fait explique aussi beaucoup, je le crois, les singularités que présente son histoire et sa fantasque politique. Les Celtes n'ont jamais voulu des institutions existantes, même alors qu'elles étaient excellentes et qu'aucun peuple ne songeait à élever contre elles la moindre objection. Ils ont résisté au pape alors que l'autorité du pape était réellement un bienfait, et il a fallu employer l'épée des peuples devenus plus tard hérétiques et sceptiques pour les réduire à l'obéissance. Aussitôt que cette autorité est tombée, ils l'ont appelée à grands cris. Même chose pour la monarchie. Toujours en révolte contre elle aussi longtemps qu'elle a duré, ils se sont épris pour elle d'un inconcevable amour dès qu'elle a été renversée. Cette tendance singulière se retrouve partout où il reste un vestige de la race celtique; le même esprit les anime tous, Irlandais, *highlanders*, Gallois, Bretons français. Les Celtes se trouvent placés dans cette position anormale, qu'ils sont à la fois les plus anarchistes et les plus conservateurs des hommes : ils sont toujours en retard sur le présent. Malheureux esprit, qui les rend sans doute fort intéressans, mais qui en même temps les rend incapables de vie politique!

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er février 1854, le très remarquable travail de M. Renan sur *les Celtes et la Poésie celtique.*

Les Anglo-Saxons au contraire ont toujours vécu dans le présent. Jamais ils ne se sont payés de regrets ni d'espérances, jamais ils n'ont placé leur idéal par derrière ou devant eux. Pour eux, la minute présente résume le temps tout entier; la possession de la chose présente est la suprême joie : *to have is to enjoy*. Grâce à cet esprit fortement épris de la réalité, il n'y a jamais eu chez eux interruption dans la chaîne historique des temps. C'est par là que s'explique le caractère traditionnel du peuple anglais, et c'est par là qu'avec des principes du moyen âge il est arrivé à fonder la plus moderne des sociétés. Le passé vit condensé et résumé dans l'heure présente, qui elle-même prépare l'avenir. C'est ainsi que les Anglais sont devenus le peuple politique par excellence.

Si tel est l'esprit moral des Celtes, on ne doit pas s'étonner qu'ils aient été de tout temps écrasés par l'Angleterre. Leur tempérament n'était pas mieux fait pour la résistance que leur caractère moral. Ce tempérament est en effet essentiellement féminin, c'est-à-dire un composé de douceur et de violence. Les divers attributs de la nature féminine, la résignation, les réveils fiévreux de la passion, et cette puissance avec laquelle les femmes supportent la souffrance, se retrouvent dans la nature celtique. Tous les observateurs ont pu remarquer combien, sous ce dernier rapport surtout, l'homme est inférieur à la femme : la misère l'abat, la souffrance corporelle le brise, et toute son énergie tombe devant une douleur que la plus frêle femmelette supporterait en riant. Il en est ainsi des Irlandais. — Rien n'est plus gai, disait un jour un diplomate distingué, qu'un Irlandais qui n'a rien dans le ventre : c'est son beau moment. Alors il se rit de la Providence, il se moque de la reine, il raille l'Angleterre, il nargue le monde entier. Mettez un autre homme à sa place, un Anglais par exemple : il succombera en grommelant sourdement, comme une bête de somme, sous un poids trop lourd, et pour ne plus se relever. — Un autre attribut de la nature féminine, c'est la résistance par accès et par boutades. La résistance irlandaise n'a pas non plus de patience et de durée, elle s'affaisse et fait place à un état de prostration qui se termine par un réveil subit et par des explosions de fureur sauvage. Alors des crimes de toute nature sont commis par cette population si douce et si gaie. On brûle, on assassine, et tout cela, hélas! sans résultat. Le public recule devant ces fureurs sauvages qui s'apaisent bientôt d'elles-mêmes, et la protestation de l'Irlande devient une affaire de cours d'assises. Les partis politiques exploitent ces crimes stériles, la presse anglaise les exagère et les présente au monde comme une justification de la politique britannique : — *Sanguinary Celts*, Celtes sanguinaires, répètent à l'envi de cette race féminine les durs Anglo-Saxons, qui le lendemain du dés-

astre reprennent leur ascendant, réparent les maisons incendiées, effacent les traces des dégâts, promulguent quelques lois un peu plus sévères encore et décrètent quelques transportations. Il en est de ces tempêtes politiques de l'Irlande comme des orages de la nature : l'orage cesse, et le soir même les collines de la verte Érin sont plus vertes que jamais, et les oiseaux britanniques chantent leurs complaintes d'amour et d'attachement à l'Irlande, entremêlées de sifflemens satiriques contre le papisme et les papistes. Ce n'est certainement pas ainsi que l'Irlande pouvait et pourra résister à cette nation qui n'a jamais commis de crimes inutiles, qui ne s'est jamais déterminée à un meurtre par colère et qui n'a jamais reculé par pitié : ses explosions de fureur ne peuvent rien contre cette énergie patiente, sans illusions, sans faiblesse, qui ne se dément en aucune circonstance; mais en revanche l'Irlande, lorsqu'elle a été coupable, l'a été par exaspération, jamais de sang-froid ou par calcul. Sa population est incapable de produire un Pitt ou un Warren Hastings; c'est bien là sa faiblesse, que ce soit aussi son excuse!

Ainsi, pour nous résumer, la malheureuse condition de l'Irlande et l'indifférence relative de l'Europe à son égard ne s'expliquent que trop. Placée en face de l'Angleterre, elle est éclipsée par sa rivale; c'est l'Angleterre qui est la puissance libérale, et c'est l'Irlande, la province opprimée, qui représente les idées rétrogrades. Isolée au milieu de notre civilisation, elle ne désire rien de ce que désirent les autres peuples, et nulle part elle ne retrouve son image. L'humanité ne se rappelle aucun service rendu par l'Irlande, et réserve en conséquence toutes ses sympathies pour son ennemie. Mise en présence de la race anglo-saxonne, la race celtique, avec ses mœurs douces, son esprit imaginatif, invinciblement portée à vivre toujours en dehors du présent, remplie d'instincts féminins, ne pouvait résister. Ses malheurs étaient inévitables. Cependant les esprits sympathiques à tout ce qui est humain ne doivent pas fermer les yeux sur les qualités de cette race parce que ces qualités ne sont pas de celles que nous estimons aujourd'hui, parce qu'elles ne se pèsent ni ne se mesurent. Amour du sol natal, passion sincère et tendre pour les vieilles habitudes, respect ardent pour les choses passées, faculté de souffrir des misères sans nom, n'est-ce rien que tout cela? Allons donc, grands économistes, auteurs de savans traités sur la distribution des richesses, entrepreneurs de chemins de fer, vous qui avez la gloire de compter parmi vous le grand Hudson, roi des chemins de fer anglais, et le grand Barnum, roi du *puff* américain, représentans opulens de tout ce qu'il y a de commun et de vulgaire! découvrez-vous une fois en passant devant ces mendians affamés et en haillons, car ces mendians représentent un idéal qui ne s'est jamais réalisé sur la terre,

celui de la chevalerie, non pas de la chevalerie germanique et féodale, tyrannique dominatrice des faibles, mais de la chevalerie mystique et chrétienne, protectrice du faible par le fort, l'idéal du désintéressement, du dévouement, de la sainteté active. S'ils se sont révoltés contre votre civilisation, s'ils sont restés en arrière de vos progrès matériels, pardonnez-leur en songeant à tout le sang celtique que vous avez répandu en l'honneur de cette civilisation à Drogheda, à Culloden, sur les bruyères armoricaines (1).

A défaut d'autre mérite d'ailleurs, ces pauvres Irlandais sont intéressans. Pauvres, malheureux, ils sont au moins exempts de ces vices d'esprit et de caractère que le bonheur et la richesse semblent traîner à leur suite, ils sont exempts de pédantisme et, tranchons le mot, de cette *cuistrerie* qui caractérise les peuples triomphans. Ils aiment l'Irlande pour elle-même et ne fatiguent pas les oreilles de l'humanité entière de « notre puissante marine, » de « notre gigantesque commerce, » de « nos glorieuses armées, » de « notre héroïque population, » de « nos savantes universités, » comme le font si volontiers l'Angleterre, la France ou l'Allemagne. Ils n'ont pas cette vaniteuse importance qui, pour les contemplateurs, est aussi choquante chez un peuple qu'elle l'est chez un individu isolé pour l'observateur des faits particuliers et des détails. En un mot, grâce à leurs malheurs, ils ne sont pas vulgaires, précieuse qualité que le bonheur n'engendre pas toujours, car en vérité de nos jours, où l'on cherche tant la distinction et où on en parle tant, on pourrait recommander cette maxime : « Voulez-vous ne pas être vulgaire? ne soyez pas trop heureux. » Cette absence de vulgarité n'est point un faible mérite comme on pourrait le croire, ni une vertu négative. Absence de vulgarité est presque synonyme de noblesse, et la noblesse est, après la sainteté, la plus belle des fleurs de l'âme humaine. Que les Irlandais n'accusent donc pas trop leur mauvaise étoile! C'est par cette réflexion sympathique que nous terminerons ces quelques considérations sur le caractère de l'Irlande. Nous aurions pu appuyer davantage sur les vices des Irlandais, mais à quoi bon? Insister sur les vices des étrangers est une tâche la plupart du temps malsaine et inféconde. L'observation du vice n'est jamais profitable que lorsque nous la faisons sur nous-mêmes. Laissons donc aux publicistes anglais le soin de reprocher à cette malheureuse population ses violences, sa négligence, sa paresse, son ivrognerie : c'est une tâche dont ils s'acquittent assez bien de temps immémorial, et qui a eu pour conséquences d'augmenter encore la haine qui sépare les deux nations.

(1) L'idéal de la chevalerie celtique est un mélange de la vie du guerrier et de celle du prêtre; c'est peut-être l'idéal le plus élevé que les hommes aient conçu.

On s'imagine que l'injure perd de sa force lorsqu'elle s'adresse à une masse anonyme, à un peuple tout entier : il n'en est rien. C'est là le rôle véritablement odieux de l'Angleterre vis-à-vis de l'Irlande. Elle l'a littéralement abreuvée d'insultes, dont une seule suffirait pour mettre aux prises deux nations et les faire s'égorger jusqu'au dernier homme. Et tout récemment n'avons-nous pas entendu le brutal *bon voyage!* qu'un des principaux organes de la publicité anglaise adressait aux émigrans celtiques?

Ces injures, que l'Angleterre a eu le tort de tout temps d'adresser à l'Irlande, lui ont été rendues maintes fois avec usure par cette race sensible à l'outrage, susceptible comme la nation française, peu vindicative, mais violente dans ses vengeances comme l'Italien ou l'Espagnol lui-même. Chaque insulte a été payée par quelque quolibet sanglant ou par quelque action plus sanglante encore : rixes dans les rues de Dublin, outrages à l'autorité anglaise, coups de feu tirés derrière les haies sur l'*orangeman* et l'anglican, soustraction des criminels à la justice, etc. Seulement de ces représailles l'Europe ne voit encore que le mauvais côté, les attentats et les violences. La publicité anglaise est immense, et toute l'Europe lit les journaux anglais; mais qui donc lit les journaux ou les pamphlets irlandais? Dans ces polémiques, l'Angleterre a toujours le dernier mot, et de même que la civilisation anglaise nuit à la cause de l'Irlande, le bruit de la publicité anglaise étouffe la voix du peuple irlandais; dans cette vilaine lutte, l'Europe n'entend que la voix de l'Angleterre.

M. John Mitchel rend amplement injure pour injure. Il crache sur l'Angleterre, il ramasse la boue des chemins pour la lui jeter à la face, il secoue sous ses yeux ces fétides guenilles irlandaises, grouillantes de vermine et imprégnées des poisons du typhus. L'esprit de vengeance anime ces pages, écrites au jour le jour, et où sont consignés minute par minute les maux de nerfs de l'auteur, ses explosions de colère solitaire, les tourmens de sa bile, les fureurs de son sang. C'est un livre écrit avec le tempérament, et le tempérament d'un condamné politique irlandais! N'y cherchez pas d'opinions politiques, il n'y en a pas : les instincts y remplacent les opinions. Un sentiment amer et implacable relie ensemble toutes ces pages et fait l'unité du livre : ce sentiment, c'est la haine de l'Angleterre. Ne demandez pas à l'auteur s'il est catholique, constitutionnel ou républicain, ne lui demandez pas quel gouvernement il voudrait donner à l'Irlande : il n'en sait trop rien. Ce qu'il sait bien, c'est qu'il hait l'Angleterre de toutes les forces de son âme, qu'il est prêt à se révolter contre elle en toute occasion, et qu'il n'est aucun parti dont il ne soit disposé à se déclarer le défenseur, pourvu que l'Angleterre périsse. Sans-culottes français, aristocrates autrichiens, despotisme russe,

tout lui sera bon. La révolution de février l'a poussé à la révolte; mais ne croyez pas qu'il soit conséquent avec lui-même et qu'il s'afflige beaucoup de la mort de la république! Dans tous les événemens qui se succèdent, il ne voit qu'une chose : peuvent-ils ou ne peuvent-ils pas nuire à l'Angleterre? y a-t-il en eux une chance d'humiliation pour Carthage? Il applaudit à Mazzini, l'ennemi du catholicisme; il applaudirait aussi bien à un évêque ultramontain d'Irlande bénissant les étendards d'une insurrection celtique. Il salue avec espoir la république française; mais lorsque, sur les pontons des Bermudes, il apprend l'élection à la présidence du prince Louis-Napoléon, un immense cri de joie sort de sa poitrine; puis, lorsqu'à son arrivée en Amérique, il apprend les nouvelles d'Orient, il fait écho aux « trompettes guerrières du tsar qui retentissent sur le Danube. » Dans tous les événemens, il voit la bonne nouvelle : l'agonie de l'Angleterre!

Cette haine va si loin, qu'il sacrifiera sans hésiter la civilisation moderne, s'il n'y a pas d'autre moyen d'abattre la puissance anglaise. L'Angleterre est surtout vulnérable par les intérêts matériels; faut-il bouleverser le crédit du monde pour tuer son commerce? M. Mitchel est prêt. Si le monde pouvait faire banqueroute, l'Angleterrre serait réduite au sort de l'Irlande; cette perspective remplit de joie M. Mitchel. Il reviendrait bien volontiers à la vie sauvage, s'il pouvait voir cette vieille ennemie réduite à la mendicité. Peu lui importent tous les progrès de l'humanité depuis quatre cents ans; un seul lui plairait, l'invention de la poudre à canon et des armes à feu, si l'Irlande pouvait avoir assez et de l'une et des autres pour appliquer à son tour la loi du talion. Toutes les autres inventions, chemins de fer, bateaux à vapeur, manufactures, docks et magasins, bibliothèques même, peuvent brûler comme de la paille : il ne s'en inquiétera pas. Il est tellement absorbé par sa haine, qu'il prend pour des réalités les illusions de sa colère. Ainsi il est très fermement convaincu que le crédit et toutes ses institutions sont une immense mystification, fondée par quelques charlatans pour l'exploitation des nombreuses dupes qui composent l'humanité; que tous nos billets de banque, lettres de change, etc., ne sont autre chose que des morceaux de papier; que tout cela repose sur une pure abstraction, sur un sentiment d'ignorance, et crèvera dans un jour prochain comme une bulle de savon trop gonflée; que la propriété industrielle est une pure fiction; que ceux qui lui confient leurs épargnes sont imprévoyans, fous ou stupides, et que rien n'est solide que la propriété foncière. Les billets de banque anglais, ce sont des traites de la maison *Notus and C°* tirées sur la maison *Eurus and C°*, rien de plus. Jusqu'à présent l'Angleterre n'a pas fait banqueroute, et la fraude n'a pas été découverte parce qu'elle a à sa

disposition des pays qu'elle peut *voler* (*sic*) à merci; mais supposons qu'on trouve moyen de prévenir ces vols à l'avenir, qu'adviendra-t-il? M. Mitchel prouve son assertion par une foule de raisons, dont quelques-unes sont ingénieuses et la plupart puériles. De même que le vieux Caton répétait sans cesse son *delenda est Carthago*, il répète sur tous les tons ce sarcasme d'un célèbre écrivain anglais : « puissante est la banqueroute ! » Mais généralement il se plaît peu à ces dissertations économiques, et il aime mieux lâcher quelque raillerie amère et sanglante, ou paraphraser quelque terrible imprécation de la Bible, celle-ci, par exemple, qu'il cite quelque part : « Puissent tes pieds se baigner dans le sang de tes ennemis, et puisse la langue de tes chiens en être rougie ! »

Il ne faudrait pas se hâter de croire cependant que M. Mitchel soit un révolutionnaire à la française. Rien ne serait plus faux. C'est un pur Irlandais. Il se révolte contre l'Angleterre, et tous les moyens lui semblent bons pour la détruire, même les plus sauvages. Deux ou trois fois il parle des socialistes européens avec le plus profond mépris, et comme la modération n'est pas au nombre de ses qualités, il dit tout haut que ce sont des bêtes féroces qu'on doit s'empresser de tuer. Il exprime peu d'opinions politiques; mais s'il a quelques préférences, c'est pour la vie patriarcale et rustique, pour les sociétés fondées sur la propriété territoriale. Il applaudit aux révolutions, non parce qu'elles détruisent les monarchies et les aristocraties, mais parce qu'il considère ces institutions comme usées sous leur ancienne forme et en réclamant une nouvelle, que les événemens se chargeront de trouver. Il professe sous ce rapport les théories de Carlyle, que nous avons été assez surpris de rencontrer dans son livre. Les révolutions lui semblent bonnes parce qu'elles produiront à la longue les nouvelles formes politiques qui gouverneront le monde, non parce qu'elles répandront partout les théories des droits de l'homme et qu'elles feront passer l'humanité sous le niveau égalitaire. Il accepte donc partout la république non comme fin, mais comme moyen. En d'autres termes, M. Mitchel a des instincts révolutionnaires, il n'a pas de sentimens démocratiques. Il est factieux incontestablement, et il revendique de toutes ses forces le titre de félon irlandais, mais il n'est pas démagogue : celui de nos révolutionnaires qui essaierait de le compter comme un confrère se tromperait presque aussi lourdement que M. Ledru-Rollin se trompa naguère à l'égard d'O'Connell. La lecture de ce livre nous a réjoui, car nous n'étions pas sûr que nos pitoyables théories démagogiques n'eussent pas fait du chemin en Irlande, et nous regardions M. Mitchel, l'adversaire intraitable de l'agitation pacifique et des traditions o'connellites, l'homme de l'insurrection illégale, le partisan de la

force physique, comme un des champions égarés de ces idées. Ce n'est qu'un révolutionnaire imparfait, et il lui reste beaucoup à faire pour se débarrasser de ses préjugés celtiques et de l'éducation qu'il a sucée avec le lait.

Sans le vouloir et sans le savoir, M. Mitchel contredit les idées les plus élémentaires de la démocratie. Il y a de lui un curieux plaidoyer contre lord Bacon et M. Macaulay. Qu'il exècre M. Macaulay en sa qualité d'Irlandais, rien de mieux; mais que lui, révolutionnaire, nie la révolution scientifique accomplie par Bacon, cela est plus singulier. La révolution baconienne consiste en deux choses : d'une part, elle a démocratisé la science en la rendant utile, applicable aux besoins de l'homme, en la faisant descendre de ses hauteurs idéales; d'autre part, elle l'a rendue accessible à tous en créant une méthode pour ainsi dire impersonnelle, instrument dont depuis cette époque le premier venu a pu se servir aussi bien que le plus grand savant. Dès lors est tombé le monopole aristocratique des Aristote et des Archimède, dont la science était la propriété et le domaine. Il y a eu une seule science, commune à tous les hommes, comme la nature, comme le soleil. Il n'y a plus eu de science péripatétique, de science platonicienne, plus de ces forteresses scientifiques dans lesquelles les philosophes s'enfermaient et dérobaient leurs trésors à la multitude ignorante. La science depuis lord Bacon, de même que la vérité depuis l'Évangile, a été accessible aux hommes de bonne volonté, et dans ce fait il y a plus de démocratie véritable que dans toutes les révolutions des dernières années. Malheureusement M. Mitchel ne voit et ne veut rien voir de tout cela. Il pense sur lord Bacon comme Joseph de Maistre, et il pense sur la destination de la science comme Platon et Archimède, qui défendaient à leurs disciples de dégrader la science en la faisant servir aux arts des esclaves. Il partagerait, comme Pythagore et Aristote, la science en deux parts : l'une ésotérique, l'autre exotérique; l'une faite pour les initiés, l'autre pour les aspirans à l'initiation. Il ne saurait y avoir une manière plus aristocratique de considérer la science et sa destination. Cependant, malgré cette inconséquence, félicitons M. Mitchel. La révolution baconienne a été profitable et utile; mais il serait bon en plus d'un sens de réagir contre elle. L'humanité a retiré à peu près de cette révolution tout le profit qu'elle en pouvait attendre. Grâce à cette révolution, l'humanité tout entière, et non plus quelques individus privilégiés, a été appelée à contempler les merveilles de l'univers, et a pu ainsi s'élever à une existence spirituelle plus haute : voilà le véritable progrès accompli; mais donner le nom de science à toutes les inventions plus ou moins ingénieuses qui se sont multipliées dans notre siècle, et qui toutes ont pour but de nous procurer un plaisir ou

une jouissance, donner le nom de savans à tous les hommes qui ont fait quelque combinaison mécanique, ou quelque observation empirique et de détail, c'est réduire la science au rôle que Bentham assignait à la justice. Qui de nous voudrait croire comme Bentham que la justice est une affaire de pure utilité? Il en est de la science comme de la justice. Elle existe pour nous faire apercevoir les lois idéales et permanentes qui soutiennent le monde, pour en affirmer l'éternité. C'est là son vrai but, et ce but, en dépit de M. Macaulay, qui en effet a poussé la doctrine contraire trop loin, n'est pas contredit par la révolution baconienne. Bacon a transporté à la masse des hommes le privilége dont jouissaient quelques individus; il a voulu que la science cessât d'être dédaigneuse, mais il n'a sans doute jamais voulu qu'elle fût considérée désormais comme la ménagère, la servante ou l'entremetteuse de l'humanité. Cette tendance matérialiste, amoureuse des détails, dédaigneuse de l'unité, cette rage de résultats pratiques, quelque mesquins et vulgaires qu'ils soient, ont surtout été poussées à outrance en Angleterre, et ont trouvé en France trop d'échos. La seule Allemagne, la mystique et spéculative Allemagne, au milieu de toutes ses erreurs, est restée fidèle à la haute mission de la science, et l'a toujours maintenue à une certaine élévation. Il faut donc féliciter M. Mitchel d'avoir soutenu la thèse contraire à celle qui a cours aujourd'hui, mais en l'avertissant qu'elle n'est rien moins que démocratique et révolutionnaire. La haine de l'Angleterre l'a heureusement servi cette fois.

Et cette haine le sert bien toutes les fois qu'il attaque l'Angleterre au nom d'un principe supérieur à l'utilité. Il y a de l'exagération, mais il y a aussi quelque vérité dans la critique qu'il fait de la politique anglaise, cruelle, implacable, prudente envers les forts, sans pitié envers les faibles, ne songeant à invoquer le droit que lorsque la ruse et la force n'ont point réussi, peu soucieuse de procéder par violence cependant, et ne s'y déterminant que lorsque cette violence peut être accomplie sans trop d'éclat. Ses railleries contre l'église anglicane, — objet de pure utilité pratique, et qui ne ressemble pas plus à une église véritable que la science empirique dont nous parlions tout à l'heure ne ressemble à la science véritable, — ces railleries sont amères et sensées. L'église établie en effet, avec sa *belle liturgie*, comme disent ses admirateurs, n'est qu'une sorte de manufacture de prières et d'oraisons, comme la maison Baring est une manufacture de lettres de change, comme Sheffield est une manufacture de coutellerie. La politique l'a fondée, la politique la maintient; cette église accomplit un office social. Mais là où M. Mitchel se trompe, c'est lorsqu'il accuse la moderne civilisation anglaise de n'être pas chrétienne. L'Anglais en effet n'est pas chrétien par dé-

vouement et par sacrifice : il l'est par l'idée du travail, par l'accomplissement du devoir. Ce que vous ne pourriez obtenir de lui par dévouement, vous l'obtiendrez par justice. Trop individuel pour s'abandonner aux mouvemens spontanés du cœur, il obéira à la pression de la conscience. C'est en ce sens qu'il est religieux, et il l'est profondément. Tous les défauts que M. Mitchel reproche aux Anglais ne sont souvent que des qualités contraires aux qualités de sa nation.

Le journal de M. Mitchel va du milieu de 1848 à la fin de 1853, c'est dire qu'il comprend toute la durée des derniers troubles européens. N'y cherchez pourtant aucun écho de ces révolutions, l'auteur n'en a rien vu, il en a su peu de chose, les événemens de ces cinq années n'ont pour lui aucun lien. Il ne connaît cette histoire si récente que par fragmens. Il était alors bien loin de l'Europe, sur les rivages inhospitaliers des Bermudes, en face du cap de Bonne-Espérance, sur la terre de Van-Diémen. Il a été l'une des premières victimes de la révolution de février. Dès le mois de mai 1848, il avait cessé de compter parmi les acteurs du drame politique européen, et il n'eut même pas le temps de voir la déplorable issue de l'insurrection de Tipperary. Quel était donc son crime?

M. Mitchel, avons-nous dit, n'a pas d'opinions politiques bien arrêtées. Ses opinions sont des sentimens, des instincts, et ne pouvaient être autre chose; elles ont été le résultat non d'une contemplation calme et raisonnée des affaires irlandaises, mais de l'impression que certains faits, à savoir la semi-défection d'O'Connell et la famine, ont produite sur son organisation. M. John Mitchel est entré dans la vie politique au moment où l'agitation *o'connellite* et légale était épuisée. Il a vu les derniers et pitoyables mouvemens du vieux lion mourant; il a entendu les derniers accens de cette voix affaiblie. Témoins des derniers actes du tribun, dont les prédilections aristocratiques et catholiques s'accusaient de plus en plus à mesure qu'il avançait en âge, M. Mitchel et les fougueux jeunes gens qui quelques années plus tard devaient accomplir cette agitation stérile et funeste de 1848, rompirent avec la tradition d'agitation légale créée par O'Connell. O'Connell mourant en Italie avait recommandé que son corps fût envoyé non pas en Irlande, mais à Rome; le parti qui allait lui succéder rompit avec Rome. O'Connell avait recommandé l'agitation légale, le parti de *la Jeune-Irlande* recommanda la résistance à main armée. O'Connell avait passé sa vie à demander constitutionnellement le *rappel*, *la Jeune-Irlande* recommanda ouvertement et brutalement la séparation. Les hommes qui composaient ce parti se proclamèrent franchement traîtres à l'Angleterre et refusèrent de reconnaître ses lois. Rien ne resta de l'œuvre d'O'Connell;

tout ce qu'il avait prêché fut conspué, et son glorieux nom ne fut pas à l'abri de l'outrage. Comme il arrive toujours, la réaction dépassa rapidement l'action précédente et créa une nouvelle situation politique. L'Angleterre, qu'O'Connell avait si longtemps harcelée de ses importunités constitutionnelles, fut hardiment défiée et avertie de se tenir sur ses gardes. Elle s'y tint en effet.

Ainsi les dernières années d'O'Connell, époque où ses prédilections politiques et ses habitudes de vie et d'esprit devinrent de véritables préjugés, contribuèrent surtout à la formation de ce parti violent. Le vent soufflait du côté de *la Jeune-Irlande,* et tous les événemens favorisaient sa popularité. En 1846, la famine éclata en Irlande, non pas cette famine permanente qui pendant tant d'années avait rongé et amaigri sourdement ce pays, rognant de jour en jour sa faible pitance et déchirant un peu plus ses guenilles, mais un véritable fléau, quelque chose comme le choléra ou le typhus. C'est alors que l'on vit les paysans irlandais affamés mourir en foule sur les grandes routes et border de leurs cadavres les chemins publics, des mères disputer leur nourriture à leurs enfans, d'autres cacher soigneusement les cadavres de leurs nouveau-nés pour s'en repaître secrètement, des malheureux désespérés se verrouiller dans leurs demeures et mourir solitairement, des familles entières se nourrir de charognes d'ânes ou d'autres animaux. A ces douleurs et à ces misères vint se joindre tout ce qu'elles peuvent engendrer, les délits, les crimes, le vol, le meurtre, et la répression de ces délits et de ces crimes, qui, dernière misère, semblait une nouvelle injustice. Forcée de rétablir l'ordre et de maintenir la sécurité publique au milieu de ces populations affamées, l'Angleterre n'en semblait que plus tyrannique. *La Jeune-Irlande* avait donc raison! c'était donc à ce fléau qu'étaient venus aboutir tant de harangues et tant de *meetings!* Ce n'était plus le moment de parler du *rappel* et des institutions irlandaises. Le parti d'O'Connell, guidé par son fils, vit son influence baisser encore; *la Jeune-Irlande* devint le seul parti puissant, et la révolution de février 1848 vint bientôt la mettre en demeure de tenter par la force l'exécution de ses plans.

Des clubs furent formés, des armes forgées, des journaux fondés, dont l'un, l'*United Irishman,* organe de M. Mitchel et de ses amis, afficha ouvertement l'insurrection. Le gouvernement anglais de son côté ne resta pas oisif. Lord Clarendon, alors vice-roi d'Irlande, fit concentrer huit mille hommes de troupes à Dublin, multiplia les espions, soudoya des journalistes, entre autres un certain Birch, rédacteur du *Satirist,* feuille charivarique irlandaise, et dénonça publiquement par des proclamations et des placards les menées et les projets des chefs révolutionnaires. Il ne s'en tint pas là. L'insur-

rection n'avait pas encore éclaté, il fallait la prévenir s'il était possible, et à son instigation peut-être le gouvernement anglais prit des mesures prudentes. Au mois d'avril, sir George Grey présenta au parlement un projet de loi relatif au crime de haute trahison. Cet acte portait que quiconque lèverait l'étendard de la révolte contre la reine, ou refuserait de reconnaître son titre de souveraine de l'Irlande, ou exciterait autrui par la parole ou par la presse à ne pas le reconnaître, se rendrait coupable du crime de haute trahison et serait passible des châtimens portés contre ce crime. L'acte de sir George Grey coupait le mal dans sa racine, car à moins que l'insurrection n'eût rassemblé toutes ses forces et ne fût prête immédiatement à agir, il rendait impossible tous ses préparatifs, il annihilait la presse et les clubs, et pouvait jour par jour et pour ainsi dire heure par heure détruire cette insurrection en germe, par détails, tantôt en enlevant un de ses chefs, tantôt en détruisant un de ses organes ou en emprisonnant un de ses partisans. C'est aussi ce qui arriva. Trois des chefs de la propagande révolutionnaire, Smith O'Brien, Meagher et Mitchel, furent arrêtés et mis en jugement pour crime de sédition. M. Mitchel fut plus particulièrement que les deux autres, paraît-il, l'objet de l'attention de lord Clarendon; Smith O'Brien et Meagher, jugés par des jurys réguliers, furent acquittés. M. Mitchel accuse lord Clarendon d'avoir choisi pour le juger un jury particulier, d'où il avait exclu arbitrairement tous les catholiques et tous les protestans qui n'étaient pas ses ennemis. Faute de renseignemens suffisans, nous laisserons prudemment à M. Mitchel la responsabilité de son accusation. Le prévenu fut jugé, convaincu du crime de félonie et condamné à quatorze ans de transportation.

M. Mitchel, homme violent et instruit, haineux et intelligent, résolut dès lors d'écrire un journal où il conserverait, pour l'édification de la postérité, le récit de ses souffrances. Si tel a été son but, il l'a complétement manqué. Son livre n'obtiendra jamais le succès d'émotion qui n'a manqué ni au journal de Silvio Pellico, ni même au récit d'Andryane. En vérité, ce livre plaide pour l'Angleterre, il fait l'apologie de son humanité et de la douceur de son gouvernement. Ces féroces Carthaginois, cette tyrannique reine de Carthage, ces infâmes fonctionnaires anglais, ministres, officiers de marine, constables, *policemen*, geôliers même, sont bien les plus honnêtes gens du monde; doux, polis, affables, prévenans, ils n'ont donné le droit à M. Mitchel de leur reprocher ni un mauvais traitement, ni une injure, ni même un mot blessant. Que M. Mitchel haïsse l'Angleterre, c'est son droit; mais qu'il haïsse ses habitans, en vérité c'est à n'y rien comprendre. Bienheureux a-t-il été d'être soumis au pouvoir d'un gouvernement orgueilleux sans doute et fréquemment injuste, surtout envers l'Ir-

lande, mais aussi tolérant, et d'un peuple dur peut-être et trop encroûté dans ses préjugés de race (circonstance qui le rend souvent désagréable et brutal), mais à tout prendre humain, partisan de la légalité et ennemi des cruautés inutiles. Dans quelque recoin de la terre que sa fortune transporte M. Mitchel, aux Bermudes, au Cap, à la terre de Van-Diémen, il ne rencontre que d'honnêtes gens faisant strictement leur devoir, sans y ajouter aucune dureté de leur invention, ainsi que cela est fréquent chez d'autres peuples. Qu'aurait-il dit s'il avait été condamné par l'Autriche ou la Russie? Là il aurait trouvé des officiers de police beaucoup moins polis, il aurait été soumis à un traitement beaucoup plus rude. M. Mitchel s'emporte fréquemment contre le despotisme aristocratique de l'Angleterre; mais est-ce bien à lui de s'en plaindre, et ne doit-il pas à ce despotisme hautain, mais légitime après tout, les respects dont les subalternes n'ont cessé de l'entourer en prison, sur les pontons, sur la terre de l'exil? C'est à cette fierté aristocratique, qui, en Angleterre, a maintenu les droits des hommes cultivés et bien élevés sur la foule grossière, que M. Mitchel doit d'avoir été traité comme un *gentleman*. S'il eût été dans un pays démocratique, il eût rencontré beaucoup moins d'égards. Les haines de M. Mitchel peuvent être fondées toutes les fois qu'il s'agit de la politique anglaise en général, et alors elles s'expliquent très naturellement, mais elles sont injustes lorsqu'il s'agit de lui personnellement. Le lecteur en jugera; c'est sur le témoignage de M. Mitchel lui-même que nous nous appuierons.

Le 27 mai 1848, à quatre heures de l'après-midi, M. Mitchel fut dirigé de Dublin sur Spike-Island, prison de *convicts* située dans le port de Cork. Nous le laisserons raconter lui-même son départ : « Après avoir entendu ma sentence, j'étais revenu dans mon cachot et j'avais dit adieu à ma femme et à deux pauvres enfans. Quelques minutes après leur départ, un geôlier entra tenant à la main un habillement complet d'étoffe grossière et de couleur grise. — Mettez ces habits immédiatement, me dit-il. — J'exécutai aussitôt cet ordre. Une voix se fit entendre du bas de l'escalier : — Laissez-lui ses habits. — On m'ordonna de me déshabiller de nouveau, ce que je fis. Je demandai à quel endroit j'allais être conduit. — Je ne puis le dire, répondit le geôlier; dépêchez-vous. — Je suis prêt, répondis-je, et je descendis l'escalier. » Dans la cour de la prison, un constable attacha au prisonnier une chaîne au pied, puis on monta dans une voiture fermée, escortée d'un détachement de cavalerie. Quelques minutes après, le condamné était à bord du bâtiment à vapeur le *Shearwater*.

Le commandant du *Shearwater*, homme de quarante-cinq ans environ, reçut poliment M. Mitchel, ordonna qu'on lui enlevât ses

fers et fit apporter du *sherry* et de l'eau. Il causa familièrement avec le prisonnier et lui apprit qu'il s'appelait le capitaine Hall. « Très bien, dit M. Mitchel, c'est vous qui êtes allé dernièrement en Chine et qui avez publié un récit de votre voyage. » Le capitaine répondit affirmativement, et, pour prévenir toute méprise, crut devoir l'avertir qu'il n'était pas le capitaine Basil Hall. « Je présume, me dit-il, que vous avez lu son *Voyage aux îles Loo-Choo.* — Je répondis que je l'avais lu, ainsi qu'un autre livre du même auteur que je préférais de beaucoup au premier, son récit des *révolutions du Chili et du Pérou,* et son portrait de cet admirable héros San-Martin. Le capitaine Hall se mit à rire : — Vous vous êtes beaucoup occupé de révolutions? — Oui, beaucoup, presque exclusivement. — Ah! monsieur, de dangereuses choses, ces révolutions! — Vous pouvez bien le dire, répondis-je. »

On arrive à Spike-Island. M. Grace, le gouverneur, entre dans la cellule du prisonnier, lui disant qu'il peut écrire à sa famille, pourvu que la lettre lui soit préalablement communiquée, et met sa bibliothèque à sa disposition pour le temps qu'il passera à Spike-Island. Le lendemain il vient annoncer à M. Mitchel qu'il est obligé de s'acquitter d'un pénible devoir, que le condamné doit revêtir l'uniforme de *convict,* rigueur inutile immédiatement contremandée par le gouvernement. M. Grace revient une troisième fois, accompagné de l'inspecteur de la prison : « J'ai ordre de vous annoncer, dit ce dernier, que le gouvernement a décidé votre départ. — Vraiment! Bientôt? — Demain matin. — Pour quelle partie du monde? — Les Bermudes. — Et par quel moyen de transport? — Un vaisseau de guerre qui est arrivé aujourd'hui dans le port. » M. Grace l'informa ensuite que le gouvernement avait donné l'ordre de ne pas le traiter comme un *convict* ordinaire, de lui laisser ses habits, de ne pas lui mettre les fers aux pieds et de le traiter en tout comme une personne bien élevée et un *gentleman.* Le lendemain, on s'embarque pour les Bermudes à bord du vaisseau de guerre le *Scourge,* capitaine Wingrove, homme d'environ cinquante ans, bilieux, taciturne et très affable, qui reçoit le prisonnier à sa table, lui donne la permission d'aller et de venir sur le pont, pourvu qu'il avertisse la sentinelle chargée pour la forme de le surveiller. Les officiers de l'équipage se mettent à la disposition de M. Mitchel, lui offrent des livres et tâchent de lui rendre le voyage le moins ennuyeux possible. En vérité, j'ai peine à comprendre les anathèmes de M. Mitchel contre les Carthaginois. De quelque côté qu'on se tourne, on n'aperçoit que d'honnêtes gens, d'une affabilité et d'une indulgence vraiment étonnantes. M. Mitchel a été fort heureux d'être condamné au régime des pontons de l'aristocratique Angleterre; supposons-le réduit à passer quelque temps sur les

pontons de la république démocratique française : peut-être, avec sa santé délicate, son tempérament nerveux et irritable, n'aurait-il pas aujourd'hui l'occasion d'imprimer son volumineux torrent d'injures. Si M. Mitchel est mécontent de la manière dont les Carthaginois l'ont traité, il a le goût bien difficile.

Que faire en mer pendant une longue traversée? Bâiller, rêver, lire, méditer des plans de vengeance, telles sont quelques-unes des occupations de M. Mitchel. Il trompe son ennui en dissertant sur le suicide et lord Bacon, sur M. Macaulay et sir Alexandre Burnes, sur la politique anglaise et le mérite des diverses autobiographies restées célèbres. Son journal est curieux pour nous en ce qu'il réveille le souvenir de choses passées maintenant à l'état d'histoire. Pendant que ce malheureux s'ennuie et trompe son ennui de son mieux sur les plaines sans fin de l'Océan, qu'autour de lui tout est calme et silence, qu'on n'entend d'autres bruits que le sifflement du vent à travers les cordages, les ordres des officiers, les jurons des matelots, que se passe-t-il dans cette partie du monde d'où il vient d'être banni? Chacune des pages de ce journal porte une date célèbre. Le jour où il a écrit cette imprécation contre l'Angleterre, le prince Windischgraetz faisait bombarder Prague; cette dissertation porte la date des journées de juin; cette autre, celle de telle discussion fameuse au parlement de Saint-Paul; cette dernière, celle de la malheureuse tentative de Smith O'Brien et de ses confrères. Il pense quelquefois à l'Irlande, lorsque sa haine de l'Angleterre lui laisse quelques momens de répit. Que vont faire ses amis? Meagher est éloquent et ardent, mais il n'est pas assez prudent; O'Brien est hardi et généreux, mais capricieux et intraitable. Le journal le *Freeman* se tiendra dans la légalité jusqu'à ce que l'orage soit passé; le journal la *Nation* s'amusera à faire des dissertations girondines. Dillon et O'Gorman sont braves, mais ils ne sont pas assez exaspérés. Le prisonnier compte principalement sur Martin et Reilly pour accomplir l'œuvre qu'il a laissée derrière lui. Patience; avant peu, il aura de leurs nouvelles à tous. Nous aurions mieux aimé, pour notre plaisir, que durant ces longues journées de traversée il eût pensé plus souvent à l'Irlande, à ses traditions, à ses mœurs, et qu'il se fût plus souvent promené sur le pont en murmurant quelque chant irlandais, comme celui qu'il murmura en vue des Bermudes :

L'Irlande est un pays hospitalier et riche en douces choses!
Ullagone dhu oh!
Il y a du miel dans les arbres là où s'étendent ses ombreuses vallées,
Et les sentiers des forêts sont en été rafraîchis par les cascades;
Il y a de la rosée en plein midi et de fraîches sources dans les jaunes sables,
Sur les belles collines de l'Irlande bénie.
Ullagone dhu oh!

Les îles Bermudes ne sont pas précisément une terre aussi hospitalière que l'Irlande. Au XVIe siècle, ainsi que nous l'apprend Washington Irving, qui dernièrement a raconté leurs légendes avec ce talent romanesque qui lui est propre, elles passaient pour le séjour des démons et des âmes damnées. Des tempêtes, disait-on, assiégeaient incessamment ces rivages, que les esprits seuls pouvaient visiter. C'est là qu'Ariel, le serviteur dévoué de Prospero, allait recueillir la rosée nécessaire aux sortiléges de son maître; l'*orageuse Bermuda,* ainsi les désigne le grand poète anglais. Les Bermudes méritent jusqu'à un certain point leur réputation par leur aspect inhospitalier, leur aridité, leur sécheresse. C'est là, sous un soleil brûlant, que M. Mitchel devait accomplir sa peine. Le lendemain de son arrivée, il quitta le *Scourge* et fut transporté sur le ponton le *Dromadary*. Cette vie des pontons, qu'il mena environ six mois, n'était pas faite pour rasséréner son âme et le ramener à des sentimens de douceur. Une désespérante monotonie planait tout autour de lui : toujours la mer avec son horizon uniforme, toujours l'aspect d'une terre aride et brûlante, et pour unique distraction la société des *convicts!* Réduit à une solitude forcée, le prisonnier se replie sur lui-même, il vit de sa substance, et sans les tempêtes muettes qui s'élèvent dans son âme et qui font battre plus fortement son pouls, il perdrait le sentiment de la vie et de ses dramatiques agitations. Quel martyre pour un Irlandais vif, avide d'émotions! Les rares incidens qui viennent de temps à autre briser cette monotonie sont d'un caractère horrible comme le monde de *convicts* qui s'agite sur ces prisons flottantes. Un jour, trois *convicts* s'échappent du ponton le *Coromandel*. Profitant d'une nuit pluvieuse, ils gagnent la terre, pillent une maison ou deux, et après avoir fait leurs provisions par ce moyen expéditif s'emparent d'un bateau dans l'intention de se diriger vers l'Amérique du Nord. Le bateau va donner contre un banc de sable, les fugitifs sont saisis, condamnés par le gouverneur à être fouettés successivement sur les trois pontons, le *Coromandel*, le *Dromadary* et le *Medway*, et à recevoir chaque fois vingt coups de fouet chacun. Cet horrible châtiment fut rigoureusement exécuté. Après les avoir fouettés sur le *Medway*, on les transporta, enveloppés de couvertures, sur le *Dromadary*. « L'un d'eux, après avoir reçu une vingtaine de coups, s'évanouit. La flagellation cessa pendant dix minutes environ, et le chirurgien fit de son mieux pour faire revenir à lui le misérable, qui reçut le reste de son châtiment. Il fut ensuite transporté, gémissant et criant encore, sur le *Coromandel*, déshabillé de nouveau et de nouveau martyrisé. Les deux autres supportèrent leur châtiment en silence; mais j'entendis l'un d'eux crier une fois au quartier-maître : — Ne frappez pas plus bas que vous ne

devez frapper; le diable vous emporte! » Le châtiment est un peu sévère. Quelle réflexion croyez-vous que fasse là-dessus M. Mitchel? « Ce n'est pas, dit-il, que je trouve mauvais qu'on frappe des criminels, lorsque cela est nécessaire pour le maintien de la discipline; mais pensez que des soldats et des marins sont exposés à être fouettés comme des chiens! » N'en déplaise à M. Mitchel, il est beaucoup plus légitime peut-être d'appliquer la peine du fouet à un marin ou à un soldat, dans un pays où le fouet remplace les autres moyens de discipline, que de fouetter à mort un *convict*. L'indiscipline d'un matelot ou d'un soldat peut être contagieuse et compromettre les plus graves intérêts d'une nation; mais quels intérêts compromettaient ces pauvres diables qui, après tout, en essayant de s'évader, avaient obéi à un instinct très naturel à l'homme, celui de la conservation?

Un organe très intéressant du parti radical anglais, le *Leader*, publie toutes les semaines un petit sommaire des crimes commis à Londres et dans les environs sous ce titre satirique : *Our civilisation* (notre civilisation). Tous les actes sauvages de la nature humaine sont là enregistrés à côté des colonnes qui rendent compte des séances de l'*imperial parliament*, du mouvement du commerce, des représentations dramatiques et des livres nouveaux. Mis en face du tableau brillant de la civilisation, ce petit chapitre se dresse comme un redoutable *memento;* c'est la tête de mort au banquet épicurien, la goutte d'acide dans le vase de parfums. Cette comparaison de la civilisation et de la barbarie peut se faire, nous ne savons pour quelle cause, plus facilement en Angleterre que dans aucun autre pays, et c'est là l'ombre funeste qui s'étend sur cette opulence et cette prospérité. L'Angleterre est un grand pays, répétons-nous tous à l'envi, et cependant visitez-la, ouvrez les livres qui en parlent : quels sont les chapitres les plus curieux? L'auteur commencera inévitablement par parler de la grandeur, de l'activité de cette nation, et puis, lorsqu'il viendra aux détails et qu'il racontera ce qu'il a vu de plus intéressant, vous courez risque de tomber sur des sujets tous plus sinistres les uns que les autres : paupérisme anglais, prostitution anglaise, prisons, établissemens de *convicts, tread mills, workhouses, ragged schools*, institutions fort originales, mais qui ont quelque chose de repoussant. C'est là le vilain côté de cette civilisation; elle semble souvent n'avoir été inventée que pour fournir des sujets d'étude aux économistes dans ce qu'elle a de bon et aux criminalistes dans ce qu'elle a de mauvais. Sa littérature elle-même n'est intéressante que lorsqu'elle roule sur ces sujets lugubres. Qui ne préférerait l'enquête de M. Mayhew, par exemple, aux trois quarts des conceptions poétiques des dernières années, et un roman plus ou moins humanitaire de Dickens à tous les romans de *high life*? Cette

observation ne doit rien enlever à l'admiration méritée à laquelle a droit l'Angleterre; nous n'avons voulu que constater un fait qui est d'ailleurs trop apparent, hélas!

De même qu'à Londres un voyageur inattentif risque fort de ne voir que des magasins et des mendians, aux Bermudes M. Mitchel ne voit que des *convicts*. Les renseignemens qu'il donne sur leur vie et leurs habitudes ne sont cependant pas aussi défavorables qu'il le croit au système de transportation adopté par l'Angleterre. Les mendians et gens sans aveu des quartiers pauvres de Londres parlent, dit-il, de la transportation sans horreur et sans répugnance, et considèrent même comme un bienfait d'échanger leur sordide liberté contre la condition de *convict*. Un jeune homme, serrurier de son état, transporté aux Bermudes, se trouvait enchanté de sa nouvelle position. — Ici on n'a pas à travailler, écrivait-il à ses parens, on n'a rien à faire qu'à manger, boire et se promener comme un *gentleman*. S'il avait su quelle agréable condition était celle de *convict*, il se serait fait transporter depuis bien des années. Il avait l'intention d'épouser une négresse et de vivre tranquille et heureux aux Bermudes jusqu'à la fin de ses jours. — Si le châtiment des *convicts* est aussi doux, pourquoi donc M. Mitchel accuse-t-il ce système de transportation d'avoir été inventé par le « diable, aidé de quelques amis? » D'ailleurs l'important pour une société n'est pas, après tout, de faire subir un châtiment plus ou moins cruel aux coupables; l'important, c'est de se débarrasser d'un membre gangrené. Si les *convicts* se trouvent heureux d'être loin de l'Angleterre, l'Angleterre de son côté doit se trouver assez satisfaite de n'avoir pas à surveiller, à garder, à loger dans ses prisons une multitude de malfaiteurs qui ont mis sa sécurité en péril. Maintenant que des demi-coupables, des natures à demi perverties seulement, se trouvent jetés au milieu de cette hideuse population et achèvent de se dépraver en sa compagnie, c'est un malheur sans doute, mais un mal que produisent également tous les systèmes de répression du crime, bagnes, prisons, colonies de *convicts*. La critique de M. Mitchel n'est ni juste, ni raisonnable. Le même phénomène se remarque et chez nous et chez toutes les nations européennes. M. Mitchel raconte avec horreur qu'une des choses qui l'ont le plus frappé dans la vie des *convicts*, c'est le respect profond qu'ils ont pour les plus scélérats d'entre eux; mais ce fait n'est point propre seulement aux colonies de *convicts*, il est universel, parce qu'il est fondé sur la nature humaine. Dans le monde du crime, les lois morales sont renversées, mais non détruites, et de même que dans la société nous admirons d'autant plus un homme qu'il est plus vertueux et plus saint, les criminels admirent d'autant plus un de leurs semblables qu'il est plus scélé-

rat. C'est leur *hero worship*, leur culte des héros. Si M. Mitchel visitait les bagnes et les prisons de la France, il y trouverait le même phénomène. La vanité du crime est un fait bien connu. M. Mitchel ne se rappelle-t-il pas cette anecdote racontée par Carlyle, touchant une criminelle fameuse : « Ne regardez pas trop de son côté, recommanda le geôlier aux visiteurs, cela excite sa vanité. » Les critiques de M. Mitchel contre l'Angleterre ressemblent souvent à sa critique sur les établissemens de *convicts :* elles pourraient être adressées aussi bien à un gouvernement quelconque qu'au gouvernement anglais.

M. Mitchel cite un assez curieux échantillon de cette singulière vanité qui est propre aux scélérats. Quelque temps après son arrivée aux Bermudes, il reçut la visite d'un *convict*, âgé de quarante à cinquante ans, solidement bâti, et d'une physionomie qui indiquait que l'homme était plein de l'idée de son importance personnelle.

« Si je puis faire quelque chose pour vous, monsieur, j'en serai fort heureux. Je suis Garrett. — Garrett! répondis-je; quel Garrett? — Garrett, monsieur, Garrett. Vous devez bien me connaître, mon affaire a été rapportée par tous les journaux; Garrett, vous savez? — Je n'ai jamais entendu parler de vous, Garrett. — Oh! monsieur, vous devez bien connaître toute cette affaire, la grande affaire du chemin de fer, vous vous rappelez? — Non, pas le moins du monde. — Eh bien! c'est moi qui suis M. Garrett, j'étais employé dans le chemin de fer (j'ai oublié le nom de la ligne); je réalisai là une affaire de quarante mille livres sterling, quarante mille livres, monsieur! Je les ai laissées, en m'en allant, à mistress Garrett; elle vit en Angleterre très comfortablement. Voilà deux ans que je suis ici, je m'y plais beaucoup. Il y a ici des brunes diablement belles, monsieur. Je suis très considéré ici. J'ai fait grande sensation, lorsque je suis arrivé. Dans le fait, jusqu'à votre venue, j'étais regardé comme le plus grand homme de la colonie. Quarante mille livres, monsieur, pas un liard de moins; mais maintenant vous m'avez complétement détrôné. » Je me levai et m'inclinai. L'idée écrasante que j'avais pu détrôner un voleur de quarante mille livres sterling était un fardeau trop lourd pour moi. Aussi lui dis-je en m'inclinant gracieusement : « Oh! monsieur, vous me faites trop d'honneur. Je suis sûr que vous êtes bien plus digne que moi de ce poste de distinction, car je n'ai jamais vu dans ma vie autant d'argent à la fois. — Mon cher monsieur, me répondit-il, vous, vous êtes un prisonnier d'état, un martyr patriotique, etc., mais on fit aussi une affaire d'état de ma petite affaire. Lord John Russell, depuis mon arrivée ici, m'a fait dire en particulier qu'il consentait à une remise complète de ma peine, si je voulais lui révéler ma méthode, c'est-à-dire la manière dont je me suis procuré cet argent. Ils voudraient se garantir à l'avenir contre de pareilles mésaventures, vous comprenez? — J'espère, monsieur, dis-je en m'inclinant respectueusement, que vous avez traité la demande de cet homme comme elle le méritait. » Le mécréant cligna d'un œil. J'essayais de cligner aussi de l'œil, mais n'ayant pas réussi, je m'inclinai

de nouveau. — Vous pouvez en être sûr, me répondit-il, je ne me moque pas mal d'eux tous. Je me plais beaucoup ici; je n'ai pas été indisposé un seul jour. Je vais souvent à l'île la plus voisine visiter les canards du docteur Beck. Ah! monsieur, il y a dans cette île deux ou trois filles de couleur qui sont réellement très belles, puis je corresponds quelquefois avec les journaux. J'ai des moyens particuliers de me faire envoyer tout ce qui m'intéresse sans qu'on en sache rien. Je me ferai un vrai plaisir, monsieur, de vous faire parvenir par cette voie ce dont vous pourrez avoir besoin. — Non, Garrett, lui dis-je, importuné à la fin; laissez-moi. » Le vieux scélérat parut un peu déconcerté, mais sortit immédiatement, et comme je priai le docteur Hall de prendre à l'avenir des mesures pour me dispenser de ses visites, je ne le revis plus. »

Cependant cette vie monotone était interrompue çà et là par quelque incident. De loin en loin M. Mitchel recevait des nouvelles de la terre natale, nouvelles pénibles, mais qui, dans l'état de fièvre où il vivait, ainsi que le témoignent les élucubrations de haineuse métaphysique que contient son journal, étaient pour lui comme un baume rafraîchissant. L'homme est ainsi fait qu'une émotion douloureuse est presque un bienfait dans certaines circonstances, parce qu'elle nous fait rentrer dans les conditions ordinaires de l'humanité. L'esprit humain a aussi ses hydrophobies et sa rage, qu'une saignée pratiquée à propos peut dissiper. Si l'homme hait souvent parce qu'il a beaucoup souffert, il est certain aussi qu'il hait moins lorsqu'il souffre. Les compagnons que M. Mitchel a laissés en Irlande partagent successivement son sort : la loi de haute trahison, vigoureusement appliquée par lord Clarendon, a produit l'effet que nous avons signalé; elle a tué la révolution en détail en frappant successivement chacun de ses organes. M. Meagher a parlé, vite un mandat d'arrestation; John Martin, rédacteur de l'*Irish Felon*, a élevé la voix un peu trop haut, il est emprisonné; M. Duffy, rédacteur de la *Nation*, et MM. O'Dogherty et Williams, rédacteurs de l'*Irish Tribune*, ont subi le même sort. Tous les journaux ont été supprimés; la loi de l'*habeas corpus* a été suspendue. Puis les procès commencent, procès dont l'issue n'est pas douteuse. Le premier qui succombe, c'est le compagnon préféré de M. Mitchel, John Martin, condamné à dix ans de transportation. Cependant il est évident que quelle que soit la surveillance de l'Angleterre, l'Irlande est en fermentation et qu'une insurrection est sur le point d'y éclater. Que s'y passe-t-il? comment le savoir? Défense expresse a été faite de communiquer aucun journal ou écrit politique à M. Mitchel; mais une main obligeante jette dans son appartement un paquet de journaux. Une insurrection a éclaté dans le comté de Tipperary et a été promptement réprimée. Smith O'Brien, Meagher, O'Donoghue et Térence Mac Manus ont été

condamnés à mort pour la forme, à la transportation en réalité. Des mandats d'arrestation ont été lancés contre O'Gorman, O'Reilly et O'Doheny, qui sont parvenus à s'échapper; d'autres coupables sont emprisonnés et attendent leur jugement. Tout est fini, et la révolution peut continuer sur le continent; encore une fois l'Angleterre est sauvée.

Sous le coup de tant d'émotions contraires et violentes, la santé naturellement délicate de M. Mitchel s'était sensiblement altérée. Un jour le docteur Hall entra dans sa chambre et lui déclara que sous le climat des Bermudes il n'y avait pour lui aucune chance de guérison, que son état empirerait de jour en jour. « N'y a-t-il donc pas d'espoir? demande M. Mitchel. — Si, relativement à vous je crois qu'on peut obtenir quelque chose : demandez sans retard à changer de lieu d'exil. — Mais, répondit-il, depuis qu'on m'a déclaré traître, je n'ai jamais imploré aucun genre d'indulgence. Je ne puis faire aucun appel *ad misericordiam.* » Le docteur, guidé par son humanité, trouva un moyen jésuitique de tirer le prisonnier d'embarras. « Non sans doute, dit-il, vous ne le pouvez pas; mais écrivez au gouverneur, informez-le de votre état de santé et appuyez-vous sur mon témoignage. — Mais pourquoi ne lui diriez-vous pas tout cela vous-même? — Je ne le puis, je ne le puis; les formes doivent être observées. Je ne puis intervenir officiellement avant que vous ayez régulièrement informé le gouverneur de l'état de votre santé. — Non, docteur, je vous suis reconnaissant, mais jamais je n'implorerai la clémence du gouvernement anglais. Je ne donnerai pas un pareil démenti à ma vie passée et à mes opinions présentes; je ne mangerai pas de la boue. » L'excellent et sensible Carthaginois fit mine de se retirer; tout à coup il se retourna brusquement, les larmes aux yeux, et frappant sur l'épaule du prisonnier : « Ainsi vous allez vous laisser mourir, lorsque vous pourriez si aisément obtenir d'être transporté ailleurs, sous un climat plus sain? Écrivez au gouverneur, une simple lettre suffira. Je sais qu'il ne demande pas mieux que de faire tout ce qu'il pourra en votre faveur. » M. Mitchel consentit enfin et demanda à être transporté sous un autre climat; le gouvernement anglais lui accorda cette demande avec empressement. Le Cap était la colonie désignée pour le séjour de M. Mitchel.

Après avoir passé environ huit mois aux Bermudes, M. Mitchel partit pour le lieu de sa nouvelle destination en avril 1849, sur le vaisseau *le Neptune,* faisant toute sorte de rêves de vie pastorale que le commandant du navire dissipa bientôt en lui apprenant que la colonie était en état d'insurrection, qu'elle refusait de recevoir les *convicts* envoyés par le gouvernement, que sir Harry Smith, le gouverneur, avait demandé des instructions, et que lord Grey avait répondu par l'ordre positif de débarquer la cargaison de trois cents

convicts que portait *le Neptune*. Le commandant du navire lui révéla aussi un autre fait plus désagréable : le gouvernement avait donné l'ordre qu'on ne laissât le prisonnier manquer de rien, mais il avait défendu expressément aux officiers de l'équipage d'entretenir aucune relation avec lui. La conduite du capitaine Wingrove et des officiers du *Shearwater* ayant été blâmée et ayant donné lieu à différentes discussions dans le parlement, le gouvernement avait cru devoir prendre cette mesure, qui n'était, après tout, qu'une inutile tracasserie. Malgré cette surveillance plus importune et cette solitude forcée, le voyage fut agréable, et on atteignit Pernambuco vers le milieu du mois de juillet, très juste à temps, car les provisions allaient manquer, et on pouvait craindre une révolte à bord. « Le ministre de l'équipage, qui est très gras, me fit part de ses anxiétés il y a quelques jours, les lèvres pâles de frayeur. — Nous aurons une révolte, me dit-il, nous aurons le meurtre, le cannibalisme et toute sorte d'horribles choses. — Je lui répondis que le cannibalisme commençait à devenir une chose très ordinaire, qu'en Irlande, depuis quelque temps, les habitans se mangeaient les uns les autres parfaitement, en dépit de leur état de maigreur, et, en disant ces mots, je jetai un regard sur son abdomen bien nourri. Il tressaillit visiblement, et me répondit qu'il espérait que tout se terminerait bien. » Tout se termina bien en effet, et *le Neptune* ne vit point se renouveler les scènes de *la Méduse* ni celles de la barque de don Juan.

Le 18 juillet 1849, on était en vue de Pernambuco, belle ville brésilienne couvrant le rivage sur une étendue de deux milles environ et présentant aux regards fatigués de la majestueuse monotonie de la mer un paysage magnifique et varié. En face de la ville s'étend l'Océan, et par derrière, du haut du vaisseau, on peut voir s'étendre l'ombre de forêts immenses. Une luxuriante végétation envahit la ville elle-même, comme si la vigoureuse nature de ce pays voulait disputer à l'homme son empire et regrettait de céder la place aux blanches maisons et aux monastères qu'elle décore de ses ombrages. Dans le lointain, on peut apercevoir les mules trottant d'un pas grave dans les sentiers des forêts, les plantations de café, de sucre et de tabac; dans le port flottent les bannières de toutes les nations, États-Unis, France, Angleterre, Hollande. Des bateaux chargés d'oranges, de citrons, de légumes et de pain frais, montés par des esclaves brésiliens, arrivent au vaisseau. La vue de ces esclaves cause autant de déplaisir à M. Mitchel que les oranges apportées par eux lui causent de plaisir. Ainsi donc partout il rencontrera l'injustice et la tyrannie humaines; mais il se console en songeant qu'après tout ces esclaves sont mieux traités que les Irlandais libres, qu'ils sont d'humeur gaie, qu'ils n'ont pas à craindre la famine ou la suspension de l'*habeas corpus*, et il renouvelle à ce sujet une observation très an-

cienne : c'est que les esclaves dans les colonies françaises, espagnoles ou portugaises ne sont pas traités aussi durement que dans les colonies anglaises ou en Amérique; « car, remarque avec amertume M. Mitchel, à l'exercice du pouvoir cette race anglo-saxonne ajoute toujours l'insolence. » Un autre trait des mœurs de l'Amérique du Sud, c'est, comme chacun le sait, l'amour de la flânerie et du *far niente* merveilleusement favorisé par la religion catholique. *Le Neptune* était depuis trois semaines en vue de Pernambuco, et l'équipage n'avait pas encore pu se procurer les provisions qui lui manquaient. Tantôt le temps était mauvais, et les timides Brésiliens n'osaient pas se hasarder; tantôt c'était un jour de fête, et les citoyens de Pernambuco se promenaient dans leurs beaux habits des dimanches, sans s'inquiéter du *Neptune* et de ses provisions. A bord, les matelots pestaient en attendant contre les Brésiliens, leur paresse et leurs jours de fêtes. « Voyez-vous l'excuse que donnent ces drôles! dit un des officiers de l'équipage à M. Mitchel. Ils ne veulent pas exposer leurs esclaves par ce temps-là; que le diable les emporte! Des Américains ou des Anglais auraient terminé depuis longtemps toutes ces affaires. » Sur quoi M. Mitchel, en véritable Irlandais, prend le parti des Brésiliens et fait la réflexion suivante : « Je respecte une nation indolente, une nation qui prend son temps, qui a ses jours de fête et n'expose pas ses esclaves. Vos Anglais et vos *Yankees* vont trop de l'avant; ils se donnent à peine le temps de manger et de dormir, ils chauffent à un trop haut degré la machine sociale, sont toujours hors d'haleine, et ils appellent cela vivre! Longue vie et prospérité aux sujets de l'empereur qui veulent jouir de leur existence! Puissent-ils récolter longtemps sans avoir besoin de semer! puissent de leurs cannes à sucre jaillir longtemps des flots de douceur et leurs prairies sans bornes nourrir d'innombrables troupeaux! Ainsi les jours de fête abonderont, et la Vierge et tous les saints seront justement honorés. » Cependant, en dépit des jours de fête, les retards eurent une fin, et *le Neptune* reprit sa route sans que M. Mitchel eût mis pied à terre. Le paysage américain s'était dressé devant ses yeux comme une apparition des rêves. Enfin, vers le milieu de septembre, on atteignit le cap de Bonne-Espérance, et bientôt *le Neptune* entra dans la baie de Simon.

Là cependant ne devaient pas s'arrêter les pérégrinations de M. Mitchel. Au Cap comme à Pernambuco, il fut condamné à être spectateur du panorama qui s'agitait à terre sous ses yeux; mais cette fois le spectacle était émouvant et remplit de douces émotions le cœur de M. Mitchel. Là il ne fut pas seulement un spectateur passif, il fut acteur métaphysiquement, acteur en pensée, d'âme et de cœur. L'Angleterre était en péril, la colonie était soulevée contre le gouvernement. On sait l'origine de cette querelle. Malgré l'assurance donnée

par lord Grey, que le gouvernement n'enverrait de *convicts* dans aucune colonie sans le consentement des habitans, un ordre du conseil avait décrété l'envoi au Cap de plusieurs cargaisons de criminels. Grande fut l'agitation parmi cette population morale, austère, en partie d'origine hollandaise. Les rigides Boers se soulevèrent, ils déclarèrent qu'ils ne permettraient pas que leurs demeures et leurs propriétés fussent souillées par le voisinage de misérables plus dangereux que les Cafres eux-mêmes. Jusqu'alors ils avaient vécu tranquilles et heureux, d'une vie patriarcale, connaissant à peine le meurtre, le vol et les mauvaises mœurs, et voilà qu'on envoyait à cette population calviniste tous les prédestinés à la damnation, tous les élus de Satan! Si les progrès que le gouvernement anglais méditait pour la colonie étaient l'introduction du vol, du viol, de la prostitution, de l'ivrognerie, les colons le dispensaient de son bon vouloir à leur égard; si d'autre part il avait l'intention de se débarrasser en leur faveur de tous les drôles qui gênaient la société anglaise, et de faire du Cap un réservoir des égouts de Londres, la colonie était en droit de légitime défense, et cet arbitraire égoïste autorisait la résistance la plus énergique. Les habitans résistèrent donc, forcèrent le conseil législatif à se dissoudre, et arrachèrent au gouverneur, sir Harry Smith, la promesse qu'à l'arrivée du *Neptune,* aucun *convict* ne descendrait à terre. La population tout entière se forma pour ainsi dire en comité d'insurrection, et jura solennellement de n'employer aucun *convict,* de ne rien vendre à un *convict,* de mettre hors la loi tout *traître* qui aurait secouru, logé, employé un *convict.* Aussi, lorsque *le Neptune* arriva dans le port, le commandant dut-il se contenter de jeter l'ancre dans la baie et d'attendre les instructions du gouverneur. Il ne faut pas demander si M. Mitchel était dans le ravissement; cette querelle allait peut-être devenir fatale à l'Angleterre? Il suivait la lutte avec passion, et poussait en l'honneur de l'insurrection de nombreux *go on, go on,* qu'il aurait bien voulu pouvoir lancer à haute voix, afin d'encourager la résistance; il en eut du reste l'occasion une ou deux fois. Un officier de santé du port, le docteur Stewart, vint le trouver pour lui dire qu'en ce qui le concernait le peuple ne s'opposait point à son débarquement, et qu'il pouvait descendre à terre s'il lui plaisait. M. Mitchel refusa stoïquement en disant que les colons ne devaient pas faire d'exceptions en faveur d'un individu, qu'ils avaient engagé une lutte légitime, et que pour sa part il se réjouissait fort de les voir déterminés à résister à l'insulte abominable que leur avait faite le gouvernement anglais. Il profite ainsi de toutes les circonstances qui s'offrent à lui pour attiser le feu autant qu'il le peut.

Sir Harry Smith se trouvait fort embarrassé. Il ne pouvait sans danger autoriser le débarquement des *convicts;* il ne pouvait sans

nouveaux ordres du gouvernement renvoyer *le Neptune* dans une autre colonie. *Le Neptune* pouvait donc rester six mois encore en quarantaine forcée, et se dresser en face des colons comme une menace permanente. La vue quotidienne de ce vaisseau détesté entretenait l'agitation, qui allait chaque jour en croissant. Dans Simonstown, au Cap, dans toutes les villes et dans tous les villages de la colonie, les habitans tinrent des *meetings* où ils prirent des résolutions de la plus grande importance, et qui indiquaient qu'ils étaient résolus à une lutte acharnée. Ainsi les habitans de Simonstown signèrent un engagement par lequel il était défendu à tout commerçant de vendre n'importe quelle denrée ou quelle marchandise aux personnes à bord du *Neptune;* des engagemens semblables furent pris dans tout le pays. Lorsqu'on voyageait dans l'intérieur, on ne pouvait obtenir ni logement, ni nourriture, si l'on ne présentait un certificat en langue anglaise ou hollandaise de l'*anti-convict association* de son district, déclarant qu'on avait souscrit l'engagement que nous avons rapporté et qu'on y avait été fidèle. A la question des *convicts* vinrent bientôt s'en mêler d'autres auxquelles celle-là avait ouvert la porte, et les colons demandèrent à plusieurs reprises, afin d'empêcher qu'à l'avenir on ne disposât d'eux sans leur permission, un gouvernement représentatif.

M. Mitchel rapporte diverses anecdotes relativement à l'*anti-convict association,* qui prouvent mieux que toutes les dissertations quel vigoureux esprit politique possèdent les Anglais et les Hollandais. L'équipage du *Neptune,* à qui les habitans de Simonstown avaient coupé les vivres, était menacé de mourir de faim. Un des employés du vaisseau descendit à terre, prit toute sorte de précautions pour qu'on ne supposât point qu'il appartenait au *Neptune,* et entra dans la boutique d'un boucher pour acheter du mouton. Il feignit d'être fort en colère, se donna pour l'économe d'un autre vaisseau, *la Minerve,* qui se trouvait dans le port, et demanda si les passagers et l'équipage devaient mourir de faim parce qu'une cargaison de gredins se trouvait dans le port. Le boucher ne se laissa pas éblouir par cette fausse colère et soumit l'acheteur à un sévère examen, qui n'amena aucun résultat fâcheux pour *le Neptune.* Toutes les ruses n'étaient cependant pas couronnées du même succès, car les colons soumettaient tous les acheteurs à un examen terrible. Malheur au marchand qui se laissait attendrir par un acheteur suspect, ou qui se laissait toucher par un sentiment de lucre ou de convoitise! Lorsque les chefs de l'*anti-convict association* avaient connaissance de son délit, ils lui refusaient à son tour l'eau et le sel, le retranchaient pour ainsi dire de la communauté et défendaient à tous leurs compatriotes de faire aucune affaire avec lui. Cet ordre rigoureux était rigoureusement exécuté. L'aumônier du *Neptune* entre un jour dans

une boutique de draperie pour faire quelques emplettes : l'étoffe était déjà pliée et payée lorsqu'un nouvel arrivant murmure quelques mots à l'oreille du boutiquier, qui refuse alors de livrer sa marchandise. L'aumônier fort irrité demande avec dignité si leur engagement les oblige à laisser un ministre de l'Évangile aller tout nu. Le marchand embarrassé répond qu'il doit, avant de rien livrer, consulter M. Fairbairn, — journaliste du Cap qui dirigeait avec un certain *mynheer* Smuts l'*anti-convict association*, — et M. Fairbairn répond impitoyablement que l'aumônier peut aller, s'il lui plaît, chercher des vêtemens chez le gouverneur. Les délinquans innocens, ceux qui par méprise avaient vendu un objet quelconque à un membre du gouvernement, étaient obligés d'écrire des lettres suppliantes à l'association pour rentrer en grâce auprès de leurs compatriotes, faveur qu'ils n'obtenaient pas toujours : s'humilier était encore le meilleur parti qu'ils pussent prendre. Un certain M. Letterstedt intenta une action en dommages-intérêts contre M. Fairbairn, qui l'avait désigné nominativement à la vengeance publique : les défendeurs déclinèrent la juridiction de la cour sous le curieux prétexte que deux des trois juges avaient déjà préjugé la question en déclarant que le gouverneur agirait illégalement en renvoyant *le Neptune* de sa propre autorité. Un des juges se retira, et les deux autres continuèrent le procès. Les défendeurs déclarèrent alors qu'ils ne se défendraient pas, considérant que les magistrats n'avaient aucune autorité pour juger l'affaire; quelques jours après, le plaignant lui-même retira sa demande, et le procès finit faute de plaideurs. Des scènes de ce genre se passaient chaque jour, et les fonctionnaires du gouvernement donnaient en masse leurs démissions.

Cependant cette situation ne pouvait durer longtemps. Les classes inférieures souffraient cruellement de cette cessation du commerce, et les marchands de cette inaction forcée. Des émeutes éclatèrent contre les chefs de l'association. Certes le gouvernement anglais aurait pu profiter de cette fermentation populaire pour étouffer le mouvement. Sir Harry Smith avait des forces suffisantes pour réduire une population de deux cent mille âmes tout au plus, éparse sur un immense territoire. Le gouvernement anglais céda prudemment. Au mois de février 1850 arrivèrent les dépêches de lord Grey, qui tirèrent sir Harry Smith de ses terribles embarras. Tous les *convicts* à bord du *Neptune* reçurent comme compensation des souffrances qu'ils avaient endurées un pardon conditionnel, à l'exception de M. Mitchel, qui dut recommencer ses pérégrinations maritimes. *Le Neptune* mit à la voile pour la terre de Van-Diémen.

M. Mitchel a une terrible imagination. Au moment de partir pour ce dernier voyage, il se met en frais de poésie lugubre. Il se représente la terre de Van-Diémen comme une terre de ténèbres et d'hor-

reur; là il ne rencontrera que solitude et souffrance; tous les habitans sont des *convicts*. Il lui semble qu'il va descendre aux sombres royaumes de Dis, qu'il va traverser le Styx, entendre les rugissemens du Cocyte et se voir plongé dans les eaux enflammées du Phlégéton. Il aime volontiers à s'exagérer son malheur, sans doute afin d'avoir l'occasion de lâcher quelque nouveau torrent d'injures contre l'Angleterre. Il appelle à son secours toute la philosophie et toutes les consolations du Portique, de l'Académie et du mont des Oliviers. *Much ado about nothing,* beaucoup de bruit pour rien! comme dit Shakspeare. On arrive à la terre de Van-Diémen, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Le climat est sain, le pays charmant, les *convicts* se gardent d'importuner M. Mitchel; la police anglaise ne l'inquiète point et même le laisse en liberté sous condition; il retrouve ses anciens amis, vit, dîne, fume et chasse avec eux; sa santé se rétablit à vue d'œil, sa femme et ses enfans viennent le rejoindre. Il a l'occasion, qu'il n'aurait jamais eue en Europe, de chasser le kanguroo, et même dans cette terrible ville d'Hobart-Town, la ville des *convicts*, n'a-t-il pas eu une des chances les plus heureuses qu'on puisse désirer? Il y a rencontré, paraît-il, la plus belle femme qui existe actuellement dans le monde, une Anglaise née en France, et qui, après avoir absorbé pour ainsi dire tous les élémens de beauté que l'ancien monde pouvait fournir, était venue dès son plus jeune âge développer sous un climat plus chaud ces germes choisis. M. Mitchel parle en termes lyriques de ce chef-d'œuvre de la nature; mais est-il donc entièrement inhabile dans les arts du dessin? Il aurait dû orner son livre d'une esquisse de cette belle personne, et donner des renseignemens plus précis. Nous ne sommes pas devenus si matériels et si peu chevaleresques, qu'il ne puisse se trouver encore en Europe bien des gens tout prêts à faire le voyage même d'Hobart-Town pour contempler l'incarnation de l'idée de beauté. Nous recommandons ce voyage à toutes les personnes riches, ennuyées, n'ayant rien à faire. M. Mitchel a eu le bonheur de contempler cette splendide apparition, dont (selon ses propres expressions) le regard est si puissant que, lorsqu'il s'arrête sur vous, le sang abandonne les joues, et que pendant une minute ou deux le pouls s'arrête pour battre ensuite plus vivement! Comment se plaint-il encore de l'Angleterre? Il est bien ingrat. Si, comme il le dit très bien, c'est un grand moment dans la vie d'un homme que celui où il a pu contempler le suprême beau, c'est à l'Angleterre qu'il doit cette rare fortune. Trève de plaisanteries : nous compatissons bien volontiers à toutes les souffrances, mais franchement M. Mitchel a trop d'imagination.

Aussitôt après son arrivée, un officier de police se présenta à lui

au nom du contrôleur-général et l'informa qu'il pourrait résider en liberté dans n'importe quelle partie de la colonie, sans autre formalité à remplir que de se présenter une fois par mois au magistrat de police de son district et à la condition de promettre qu'il ne profiterait pas de cette permission pour s'évader. Smith O'Brien avait refusé de faire cette promesse, et avait été en conséquence interné dans une petite île de la côte, Maria-Island, où il était sévèrement surveillé; mais Meagher, Martin, O'Doherty et les autres avaient accepté cette liberté et fait la promesse requise. M. Mitchel suivit l'exemple de ces derniers et demanda à pouvoir se rendre dans un district nommé Bothwell, où vivait son ami John Martin : sa demande lui fut accordée.

Il était défendu aux exilés de sortir du district qu'ils avaient choisi; cependant la surveillance n'était pas si rigoureuse qu'ils ne pussent se visiter et communiquer ensemble en prenant quelques précautions. M. Mitchel et son ami Martin allèrent à la rencontre de Meagher et d'O'Doherty. En se voyant, les exilés partirent d'un immense éclat de rire, d'un rire hystérique et nerveux, de ce rire qui est un des signes physiologiques d'une nature vive et violente, et qui remplace les larmes. « Je ne sais si ce fut élan tumultueux du cœur ou bizarre perversité de sentiment, mais nous fîmes tous à la fois retentir les bois de notre rire, rire long et bruyant, qui réveilla deux sarcelles couchées parmi les roseaux du lac. » Lorsque ce rire irlandais eut duré assez longtemps pour exprimer tous les souvenirs amers, toutes les espérances déçues, toutes les souffrances subies et toutes les malédictions dont leur cœur était plein, ils causèrent longuement de l'Irlande et des prisons anglaises, de Smith O'Brien et de leurs compagnons d'exil. Hélas! l'étourderie de l'Irlande l'avait accompagnée sur la terre étrangère. Les réfugiés irlandais en Amérique se disputaient chaudement sur des questions puériles, par exemple sur la question de savoir quel était le plus grand homme de la révolution de 1848. M. Mitchel avait son parti, et M. Meagher le sien, plus nombreux encore, et pendant que les deux proscrits causaient et fumaient tranquillement ensemble, des émeutes éclataient à New-York en leur honneur, des coups étaient même échangés entre leurs partisans respectifs. On causa beaucoup aussi de Smith O'Brien. Ce prisonnier avait, ainsi que nous l'avons dit, refusé la liberté sous condition qu'on lui avait offerte, et il avait été en conséquence traité beaucoup plus durement que ses compagnons. Il avait été soumis à une réclusion rigoureuse, et ce n'est que sur les représentations d'un officier médical qu'on lui avait permis de se promener dans Maria-Island, toujours accompagné d'ailleurs d'un constable armé. Ses lettres étaient ouvertes par les agens du gou-

vernement, et pendant longtemps on avait refusé de lui laisser recevoir ses provisions habituelles de cigares. En vérité nous nous sentons une certaine faiblesse pour ce hautain proscrit chez lequel l'orgueil du sang savait si bien dominer la souffrance. Descendant aristocratique d'une race royale à moitié sauvage, il supporte son exil morne, silencieux et fier comme un chef indien que les hasards de la guerre ont enlevé à sa tribu. M. Mitchel, que ses opinions violentes et son caractère plus violent encore séparent de Smith O'Brien, rend pleine justice aux qualités morales de ce dernier, qui ne blasphème ni n'injurie, qui ne se répand point en torrens d'insultes et ne s'épuise point en explosions de colère, qui n'éprouve pas le besoin d'annoncer ses malheurs à l'univers entier, mais qui supporte les coups du sort sans se plaindre, avec un calme mépris. Il visita Smith O'Brien quelque temps après sa première entrevue avec Meagher et O'Doherty, et nous a conservé les détails de leur conversation. Il décrit ainsi sa personne : « Sa santé décline visiblement, sa stature n'est plus aussi droite, ni son pas aussi majestueux; sa chevelure grisonne, et son visage porte les marques du chagrin et de la passion. Il est triste de voir le plus noble des Irlandais jeté là au milieu de l'écume des prisons anglaises. Il a maintenant cinquante ans, et cependant, au milieu de ces bois et de ces collines, il conserve encore toute la gaieté de la jeunesse, mais adoucie et rendue pensive par le chagrin et assombrie par les fantômes des espérances ensevelies. »

Les deux proscrits parlèrent longtemps de la révolution de 1848, et Smith attribua son insuccès à l'influence du clergé. « Les prêtres m'entouraient partout, dit-il; partout où un groupe se formait, ils accouraient, chuchotant quelques mots, et la foule se dispersait. J'ai vu des vieillards à cheveux blancs venir à moi, les yeux ruisselans de larmes, me dire qu'ils me suivraient joyeusement jusqu'au bout du monde, qu'ils avaient longtemps soupiré après ce jour, que Dieu savait si c'était à leur vie qu'ils tenaient, mais que, s'ils versaient le sang, ils perdraient leur âme immortelle. Ils me supplièrent à genoux de leur pardonner leur désertion. » L'issue de cette insurrection avait porté le coup mortel non-seulement aux espérances personnelles de Smith O'Brien, mais à ses espérances sur l'avenir de l'Irlande; il acceptait sa défaite et regardait la nationalité irlandaise comme morte pour toujours. Dès lors, que lui importait le plus ou moins de liberté et de bonheur qu'il pouvait espérer encore? Une fois il avait essayé de s'échapper : ses amis l'avaient averti qu'un bateau apparaîtrait à un jour fixé sur un certain point du rivage; mais des retards eurent lieu, retards occasionnés, ainsi qu'il le sut plus tard, par le maître du bateau, qui vendit au gouvernement le secret du complot. A la fin, le bateau parut, et Smith

O'Brien sauta dans la mer pour ne point perdre de temps. Lorsqu'il eut atteint le petit bâtiment, les trois traîtres qui le montaient lui montrèrent un constable armé d'un fusil, qui se tenait sur le rivage, et crièrent en même temps : « Nous nous rendons. » O'Brien refusa de se rendre, espérant que le constable ferait feu sur lui, mais les trois misérables se jetèrent sur leur prisonnier et le remirent entre les mains de son gardien. Depuis, il n'avait fait aucune tentative d'évasion, et il supportait fièrement sa destinée.

Un autre excellent type d'Irlandais est O'Reilly, caractère tout à fait différent de Smith O'Brien. Il ne se présente pas à nous en personne, mais il se dépeint lui-même sans y songer dans une longue lettre écrite des États-Unis à M. Mitchel, trop longue malheureusement pour être citée. Il est fort difficile de donner une idée de cette folle, étourdissante, agile, espiègle activité. Si un écureuil pouvait écrire, c'est sans doute ainsi qu'il écrirait. Cette lettre est un vrai phénomène; elle ne contient réellement pas une pensée, et cependant chacun de ces mots est animé, chacun de ces mots est un geste, une grimace, une gambade, un éclat de rire. Il y respire je ne sais quelle turbulence insensée qui donne une sorte de vertige. On croit voir les bonds instinctifs de quelque gracieux animal des forêts, ou les jeux agiles et bruyans des souples lévriers. M. O'Reilly appartient incontestablement à la famille de ce capitaine celtique dont parle une ballade citée par M. Mitchel, et qui avait dans le sang de rouges éclairs. Il décrit une entrevue avec Kossuth, qui dut être fort désopilante, et à laquelle pour notre part nous aurions bien voulu assister. Figurez-vous ces deux étranges interlocuteurs, le celtique O'Reilly de Brefni-O'Reilly et le descendant des Tartares, gesticulant et criant à l'envi. « Kossuth s'agite beaucoup, dit M. O'Reilly; il sautait sur sa chaise à la moindre contradiction, et gesticulait de la tête, des bras, des jambes, du visage, des yeux, de la barbe, du pouce et du cigare, appelant ainsi son corps tout entier au secours de sa terrible éloquence. » Comment gesticulait de son côté M. O'Reilly, sa lettre le dit assez. Dans son exil, il avait multiplié les efforts pour échapper à la pauvreté. Il avait rédigé un journal hebdomadaire, intitulé *le Peuple,* où il avait attaqué le principe américain de non-intervention. Le journal tomba bientôt. Les Américains ont conservé envers les Celtes la défiance traditionnelle des Anglo-Saxons, et « tous les lecteurs du journal jusqu'à mon tailleur inclusivement, écrit M. O'Reilly, souriaient et disaient : Très intelligent en vérité, mais Irlandais! De leur côté, les prêtres me déclarèrent hérétique, de sorte que les servantes elles-mêmes se signaient à mon nom. C'est de cette manière que le journal tomba. » Il chercha ensuite un refuge dans le recueil intitulé *Whig Review*, et il essaya d'infuser dans ce journal conservateur quelques-uns de ses principes révolutionnaires à outrance. Les

whigs le mirent à la porte en le traitant d'incendiaire, de loup revêtu de la peau du mouton, de monomane, etc. Expulsé du *Whig Review*, il va frapper à porte de la *Democratic Review*, combat les whigs et les démocrates à vieilles tendances, et fait connaissance avec M. Douglas, le chef de *la Jeune-Amérique*, « un petit homme de quarante ou quarante-cinq ans, trapu, vigoureux, éloquent et intelligent, démocrate à outrance, et, pour un Américain, assez vigoureux ennemi de l'Angleterre. » Au milieu de tout cela, il se marie, perd ses enfans, est sur le point de perdre sa femme, rit, pleure, aime, hait, intrigue. Il semble voir les pirouettes d'un derviche tourneur. Véritablement il faut user d'images baroques pour donner une idée de la nature de cet homme. On dirait une âme semblable à ces esprits condamnés à tourbillonner sans cesse, enfermée dans un corps composé d'une substance élastique qui ne peut toucher terre sans rebondir, ayant du mercure en place de sang, et pour système nerveux les fils d'un télégraphe électrique. Intelligent, il l'est incontestablement, comme le prouve un certain discours prononcé en Amérique. « L'Irlande, y est-il dit, peut être l'avant-garde ou la Vendée de la révolution européenne. Jetez une armée sur son territoire, et vous anéantirez matériellement et financièrement l'empire britannique; mais que la révolution éclate en Italie, qu'elle soit présentée en Irlande sous un jour faux par les Anglais et les prêtres, et l'Irlande sera la plus mortelle ennemie du républicanisme en Europe. »

M. Mitchel n'a couru sur la terre de Van-Diémen aucun des dangers qu'il redoutait. Les *convicts* et les *bushrangers* le laissèrent parfaitement tranquille. Il mena pendant plus d'une année une existence assez agréable en compagnie de son ami Martin. Il rencontra d'ailleurs plus d'une fois sur cette terre lointaine l'Irlande et la race celtique, et avec l'imagination qui le caractérise, il ne lui fut pas difficile de se figurer qu'il était sur le sol de la patrie. Nous avons mentionné la répugnance qu'éprouvent les Celtes à changer leurs habitudes et le soin avec lequel ils s'isolent, en compagnie de leurs souvenirs, sur la terre étrangère. M. Mitchel en eut la preuve dans la ferme de M. Kenneth Mackenzie, *highlander* originaire du comté de Ross et établi depuis longtemps en Tasmanie avec sa famille. Rien ne manquait du vieil ameublement celtique : dans la salle à manger était le rouet de la ménagère, et sur les murs brillait une vieille dague celtique ciselée qu'une des jeunes filles dégaîna à la façon des *highlanders* pour la montrer aux étrangers. La mère était une vraie Celte, parlant mieux la langue erse que l'anglais. Tous les noms des enfans étaient celtiques et indiquaient une famille qui n'avait subi aucune influence ni aucun mélange, et cette famille n'était pas la seule; M. Mitchel en mentionne une autre, la famille Connell, originaire du comté de Cork, dont la ménagère, mistress Connell, ne le

cédait en rien en intrépidité belliqueuse à la célèbre Mac-Gregor elle-même, et avait trouvé seule, en l'absence de son mari, le moyen de mettre en fuite deux féroces *bushrangers* qui étaient venus piller sa maison. M. Mitchel partageait son temps entre ces visites aux colons et la promenade ou la chasse, surtout la chasse au kanguroo, genre de divertissement assez original. Ce doit être en effet un plaisir assez vif que de suivre les traces d'un kanguroo femelle qui, lancé par les chiens, vide dans sa course précipitée la poche qui contient ses petits, les met en lieu de sûreté, puis, lorsqu'il n'a plus qu'à songer à lui, s'adosse contre un arbre et déchire de sa griffe terrible le visage ou le ventre des chiens imprudens. Il y a aussi quelques belles descriptions de paysages, mais qui nous laissent froid comme toutes les descriptions de paysages qui ne sont unis à aucun souvenir. Là où l'homme n'a point laissé de traces, la nature a beau être opulente, elle n'est pas intéressante.

M. Mitchel reçut au milieu de l'année 1851 la nouvelle de l'arrivée de sa femme, et il alla à sa rencontre à Launceston, le port où elle devait débarquer. Pour ne pas perdre de temps, il pria le député contrôleur d'Hobart-Town de lui envoyer par la poste les papiers nécessaires pour son séjour à Launceston. Un oubli de ce dernier le fit arrêter et mettre en prison, où il passa environ vingt-quatre heures. Ce court emprisonnement réveilla toutes les violences assoupies de M. Mitchel : « Il y a du danger, dit-il, à devenir trop doux, d'humeur trop accommodante avec notre vie pastorale actuelle, où l'on respire un air si pur, où l'on ne voit la face d'aucun geôlier. Je regarde donc comme un stimulant nécessaire d'ouïr de temps à autre le grincement des clés dans une serrure anglaise, et je penserai à m'appliquer ce stimulant au moins une fois par an pendant tout le temps de ma captivité. »

Ce bonheur devait être refusé à M. Mitchel. Au commencement de 1851, il alla rendre visite à Hobart-Town à un compagnon d'exil, Kevin O'Doherty. « Nous avons parmi nous un nouveau compatriote, lui dit ce dernier, Pat Smyth. — Transporté? — Non, mais envoyé par le comité irlandais de New-York pour favoriser l'évasion de l'un ou de plusieurs d'entre nous. » Ce nouveau-venu avait été aussi un des insurgés de 1848; mais, plus heureux que ses confrères, il s'était embarqué à bord d'un navire d'émigrans pour l'Amérique, où il avait vécu à peu près comme O'Reilly, au jour le jour, éditant un journal à Pittsburgh, agitant dans le *New-York Sun* la question du *Nicaragua railway,* essayant de pousser l'Amérique contre l'Angleterre, etc. Une réunion se tint le soir même chez Smith O'Brien. Ce dernier fut d'avis que les réfugiés devaient retirer formellement leur promesse devant le magistrat de police de leurs districts respectifs; qu'une fois cela fait, leur honneur était sauf, et qu'alors

tout moyen de faciliter l'évasion était légitime, même la corruption à prix d'argent des officiers de police, même la violence (sauf le meurtre, M. Smith O'Brien est un modéré). Pour lui, il refusa de tenter encore une fois le sort. « C'est votre tour, dit-il à ses compagnons. Le gouvernement anglais se fatiguera sans doute un jour de me retenir prisonnier, et si j'essayais de m'évader, l'Irlande me serait fermée pour toujours. » Une fois ces résolutions arrêtées, ils songèrent à prendre leurs précautions. La première était de faire une reconnaissance exacte du bureau de police de Bothwell. Pat Smyth s'en chargea, examina le local, prit note de la situation des lieux, du nombre de constables qui se trouvaient ordinairement au bureau de police. « Je pense, dit-il à M. Mitchel après avoir achevé son inspection, que trois ou quatre hommes, une demi-douzaine au plus, armés de *revolvers* de Colt, pourraient s'emparer du bureau et faire prisonnier le magistrat. C'est un grand homme que M. Colt. » Un bon cheval était aussi chose fort nécessaire, et, pour s'en procurer un, M. Mitchel alla s'adresser, devinez à qui? Au magistrat de police lui-même, M. Davis. « Cette idée me plut, dit-il, d'acheter le cheval de mon ennemi, pour aider à mon évasion. J'avais ainsi deux avantages, — celui de me donner un nouveau moyen d'action, celui d'affaiblir l'action de mon ennemi. — Je dois vous avertir, monsieur Mitchel, me dit M. Davis, que si vous essayez d'atteler ce cheval, il brisera tout. On ne l'a jamais attelé qu'une fois, et il serait dangereux d'essayer une seconde. » Je lui dis que je connaissais cette particularité. « Il est bon de vous mentionner le fait, dit-il, ne connaissant pas *exactement le service* que vous voulez en obtenir. — Me porter tout simplement sur son dos partout où j'aurai besoin d'aller, et m'aider bientôt peut-être à faire un grand voyage. — Bien, dit M. Davis, je sais que vous montez beaucoup à cheval, vous pouvez compter sur Donald pour ce service. »

Le complot échoua une ou deux fois. Il fut d'abord convenu qu'un brigantin, le *Waterlily,* irait d'Hobart-Town à Spring-Bay, situé à soixante-dix milles de Bothwell, et qu'il prendrait les fugitifs à son bord. Le plan fut découvert dans ses moindres détails, et le gouverneur prit ses précautions en conséquence. Pat Smyth fut arrêté quelque temps après. Par suite d'une erreur des officiers de police, il fut pris pour M. Mitchel lui-même et emprisonné à Hobart-Town. Il tomba malade à la suite de sa réclusion forcée. Cet accident amena de nouveaux retards; mais au mois de juin les exilés apprirent qu'un vaisseau était en partance à Hobart-Town. M. Mitchel se rendit immédiatement à l'office de police de Bothwell pour retirer sa parole. Huit ou dix constables, tous armés, erraient aux alentours. « Monsieur Davis, dit M. Mitchel, voici une copie d'une note que j'ai envoyée au lieutenant-gouverneur. J'ai cru nécessaire de vous donner cette co-

pie. — M. Davis prit la note; elle était ouverte. — Désirez-vous que je la lise? me dit-il. — Oui, certainement; c'est pour cela que je l'ai apportée. — Il parcourut la note et puis me regarda. A ce moment, Smyth entra et se mit à côté de moi. Sa seigneurie et son secrétaire furent quelque peu déconcertés, car ils connaissaient très bien le correspondant du *New-York Tribune*, ainsi que le motif de son voyage. Alors je dis : — Vous voyez le but de cette note, monsieur; elle est claire et courte; elle révoque la promesse que j'ai donnée, et fait cesser en conséquence la liberté conditionnelle dont j'ai joui. — Il ne fit pas un mouvement et ne donna pas d'ordre. Je répétai mon observation : Vous remarquerez, monsieur, qu'à partir de ce moment j'ai retiré ma parole, et que je suis venu pour être arrêté conformément à cette note. — Pendant tout ce temps il y avait un constable dans la chambre voisine, sans compter le secrétaire de police et la sentinelle à la porte. Cependant sa seigneurie ne fit pas un mouvement. — Maintenant, bonjour, monsieur, dis-je en remettant mon chapeau. La main de Smyth jouait avec un des *revolvers* qu'il avait en poche. Pour moi, outre mes pistolets, j'étais armé d'une forte cravache. Au moment où je dis « bonjour, » M. Davis s'écria : « Non, non, restez ici! Rainsford! constables! » Le secrétaire était immobile à son pupitre et plongé dans la stupéfaction. Nous traversâmes la salle; l'agent de police qui se trouvait dans l'office du constable du district, et qui lui sert généralement de secrétaire, reçut l'ordre de courir après nous et de nous arrêter. Il nous suivit en effet dans la cour, puis dans la rue, mais sans approcher jamais de très près. A la petite porte conduisant de la cour à la rue, nous comptions voir l'homme de garde mis en alerte s'interposer entre nous et nos chevaux; mais ce pauvre constable ne remua pas, malgré le bruit et les ordres du magistrat. Il tenait les deux chevaux, un de chaque main, et nous regarda avec étonnement lorsque nous passâmes à côté de lui et sautâmes sur nos selles. »

A la suite de cet incident, M. Mitchel avec son ami s'embarqua à bord du *Don Juan*, et après avoir relâché à San-Francisco, à Greytown et à Cuba, sans aventures bien mémorables, entra, le 29 novembre 1854, dans le port de New-York, où l'attendaient son frère et M. Meagher. C'est ainsi qu'après avoir longtemps erré sur les mers, comme Ulysse, M. Mitchel (c'est le style dont il aime à se servir) parvint à s'échapper de l'antre du Polyphème anglais. Maintenant que nous le savons en sûreté, échappé aux mains de ces Carthaginois féroces, et que nous ne craignons plus pour lui le supplice de Régulus, nous prendrons congé de l'exilé irlandais, en lui souhaitant un peu plus de calme et un peu moins d'exagération.

A l'exception de Smith O'Brien, toute *la Jeune-Irlande* est maintenant réunie en Amérique : M. Meagher et M. Mac Manus avaient

précédé M. Mitchel, M. Kevin O'Doherty le suivit de près; mais, de toutes les émigrations européennes, l'émigration irlandaise est la moins retentissante. Les Américains n'ont pas décerné à ses chefs les ovations dans lesquelles ils se complaisent, et sauf M. Meagher, homme très-éloquent, il est vrai, et le mieux doué de tous ces proscrits, qui a eu l'honneur de se faire applaudir à outrance par les citoyens de New-York et de Boston, ils n'ont pas été célébrés avec le même enthousiasme que les réfugiés italiens et hongrois. L'indifférence du public européen, que nous avons signalée, s'est retrouvée chez un peuple essentiellement marchand et anglo-saxon, qui, sans avoir de raisons de haïr l'Irlande, ressent cependant pour elle des antipathies de race et de caractère. Leur cause n'a pas excité plus de sympathie aux États-Unis qu'en Europe, et les réfugiés irlandais y sont relativement isolés. En vain on leur montre l'espérance de voir une nouvelle Irlande se former en Amérique; ils répliquent, comme M. Mitchel, que cela ne répond à aucune pensée dans leur esprit, et qu'il n'y a qu'une Irlande. Ils n'ont pas non plus sur leurs compagnons d'exil l'influence qu'exercent les réfugiés allemands ou italiens sur leurs concitoyens. Les Irlandais continuent en Amérique à vivre sous l'influence du clergé romain, et de même qu'à Ballingary ils abandonnèrent Smith O'Brien, ils sont toujours prêts à déserter, à la voix de leurs prêtres bien-aimés, les salles où parlent et gesticulent avec toute leur éloquence celtique M. Meagher ou M. O'Reilly. *La Jeune-Irlande* ne peut avoir d'action que lorsqu'elle excite chez les Irlandais la haine de l'Angleterre; aussitôt que l'Angleterre n'est plus *en vue*, pour ainsi dire, le clergé reprend tout son pouvoir. Aussi les membres de ce parti violent sont-ils condamnés à une impuissance absolue. On put bien voir, il y a deux ans, quelle autorité exercent les prêtres sur l'émigration de l'Irlande, lors des émeutes excitées par la présence du nonce du pape, Mgr Bedini. Tandis que les Italiens et les Allemands fomentaient ces émeutes, les Irlandais se réunissaient autour des chapelles catholiques, tout prêts à prendre parti pour Mgr Bedini. Dépourvue de l'influence catholique qu'elle a répudiée, dépourvue d'idées politiques, délaissée par l'opinion, n'excitant que de rares et tièdes sympathies, *la Jeune-Irlande* achève d'user son existence dans une inaction forcée ou dans une activité stérile. Si jamais, comme le prédit M. Mitchel, les émigrans celtiques doivent opérer un retour des Héraclides, ce retour s'opérera avec la croix et la bannière catholique en tête, avec les encensoirs fumans et au chant des cantiques, mais non pas sous la bannière de M. Mitchel, sous l'égide de M. Meagher, ni même sous l'écusson aristocratique de Smith O'Brien.

De l'esprit, de l'éloquence, de l'imagination, une gaieté nerveuse et hystérique, un courage maladif, pas une idée pratique, pas une

opinion politique arrêtée sur l'avenir de l'Irlande, — voilà tout le livre de M. Mitchel. L'auteur ne raisonne pas, ne discute pas. Il hait, il met toutes ses facultés au service de sa haine, et toute l'Irlande, hélas! est ainsi : elle ne sait ce qu'elle ferait d'elle-même, si elle était libre; mais en revanche elle hait, et sa haine lui tient lieu de tout. Tandis que nous, peuples libres et civilisés, nous avons inventé une foule de sentimens inconnus à l'homme primitif et qui déterminent nos actions, tandis que nous agissons par prudence, par intérêt, par prévoyance, par politique, les Celtes n'ont jamais agi que par amour ou par haine. Ces deux sentimens, si forts chez l'homme primitif, si affaiblis chez l'homme civilisé, peuvent nous donner l'explication de toute leur histoire. Aimer est le fond de leur nature, mais chez eux la haine est presque aussi ancienne que l'amour, car elle date du jour inconnu où leur première rêverie fut troublée, où leur première illusion fut dissipée, où la réalité brutale s'imposa fatalement à eux. Pourquoi donc Dieu conserve-t-il avec tant de soin sur cette terre les débris d'une race qui n'était pas faite pour y vivre, et qui est une perpétuelle protestation contre la terre?

C'est là le secret de la Providence. Abel était le préféré de Dieu, et cependant il fut victime de son frère Caïn, et qui sait si le doux Ascenez (1), martyrisé de siècle en siècle, n'est pas vu d'un œil meilleur que ses deux autres frères? car Ascenez est pieux naïvement et avec désintéressement, et lorsqu'il prie Dieu, il ne le remercie pas, comme son frère Thogorma, de lui avoir donné les forges de Sheffield et le port de Liverpool, les savanes de l'Amérique et le saint empire germanique; il ne dit pas comme son autre frère, le souple et rusé Riphat : « Mon Dieu, donne-moi l'empire de la terre, afin que je glorifie ton nom! » Non, il ne met aucune condition à sa piété, et c'est pour cela qu'Ascenez, le sauvage Ascenez, restera ici-bas jusqu'à la fin des siècles, afin que sur la terre il y ait encore un sentiment de religion désintéressé, et qu'il y ait jusqu'à la consommation des temps une protestation de l'esprit d'Abel, le pieux pasteur, contre l'esprit de Caïn, dont descendent tous les empires de la terre. Pour parler moins symboliquement, la race celtique semble persister à vivre afin de montrer qu'il y a quelque chose de préférable à l'assouvissement de la faim et de la soif, à la richesse, à la puissance, au travail même, et qu'un moine mystique, déguenillé, nu-pieds, souillé de poussière et de boue, mais pénétré des principes de l'Évangile, peut, dans l'échelle des âmes, être supérieur aux hommes de la richesse et de la force, même au tsar Nicolas, le représentant du pouvoir, même à Benjamin Franklin, le citoyen utile et vertueux.

ÉMILE MONTÉGUT.

(1) Ascenez, Riphat et Thogorma, pères des trois grandes races européennes.

LE CARDINAL

DE MAZARIN

S'il est des temps où, pour triompher de ses ennemis, il faut les surpasser par le génie et par l'audace, — dans les jours ternes et incertains qui succèdent d'ordinaire aux luttes ardentes, quand les intérêts occupent seuls la scène où s'agitaient naguère les passions, il suffit, pour rester au pouvoir après y être monté, de révéler à la société l'égoïsme des prétentions qui la troublent, et d'inspirer le mépris de ses adversaires à défaut du respect pour soi-même. Que, sans s'élever au-dessus du niveau commun, on soit doué d'assez d'adresse pour profiter de leurs fautes, d'assez d'obstination pour se raffermir par leurs défaillances; qu'on ne se laisse détourner du but ni par les échecs ni par les injures; qu'on ne recule au besoin ni devant les avances qui désarment ni devant les manœuvres qui divisent; qu'on soit enfin moins soucieux de sa propre dignité que du succès, — et le jour vient de s'imposer souverainement à la lassitude universelle. Ce sont là des victoires qu'on doit plutôt à la faiblesse de ses ennemis qu'à sa propre force, et qui rapportent moins de gloire que de puissance; mais elles n'en ont pas moins une importance considérable par la plénitude d'autorité qu'elles assurent, encore que l'œuvre soit en elle-même plus grande que l'ouvrier.

C'est demeurer, je crois, dans les termes de la plus stricte équité que de caractériser ainsi le rôle historique et la personnalité du ministre qui, après des épreuves que de plus nobles cœurs auraient

probablement déclinées, finit par disposer de toutes les ressources de la France avec une sécurité que n'avait jamais possédée Richelieu. Le cardinal Mazarin a provoqué les appréciations les plus contradictoires, et ceci ne pouvait manquer d'arriver, car si, d'une part, son nom se rattache aux choses les plus considérables de son temps, de l'autre une popularité universelle est acquise aux nombreux monumens littéraires où toute une génération a consigné le souvenir de ses ressentimens et laissé la trace de ses haines. Le négociateur des traités de Munster et des Pyrénées se montre à la postérité à travers la volumineuse collection des *mazarinades*. La fronde s'est vengée de son heureux vainqueur en écrivant sa vie, et les spirituels héros de cette révolution avortée ont été mieux servis par leur plume que par leur épée. D'ailleurs, il faut bien le dire, ce ne sont pas seulement les ennemis du cardinal qui ont compromis sa mémoire vis-à-vis de la postérité : les hommes associés à sa cause n'ont guère rendu meilleur témoignage de ses qualités personnelles, et nul chef de gouvernement n'a compté moins d'amis parmi ses propres créatures. Que le cardinal de Retz amoindrisse l'homme dont l'habileté le contraignit à passer dans le dénûment et dans l'exil une vie qu'il aspirait à rehausser de toutes les splendeurs de la fortune et de la puissance; que Mlle de Montpensier fasse grimacer la figure du ministre contre lequel elle livra des batailles pour le punir de n'avoir pas fait de son mariage la plus grande affaire de la monarchie; que Pierre Lenet, un fidèle serviteur du prince de Condé, que Guy Joly, un ami non moins dévoué du coadjuteur, que d'autres encore, engagés dans les débats du parlement et les entreprises des princes contre le représentant de l'autorité monarchique, peignent celui-ci sous les plus tristes couleurs, cela n'a rien que de naturel, et nous savons aujourd'hui mieux qu'en aucun temps de quel œil l'esprit de parti voit les personnes, et avec quelle modération il les juge; mais le repoussement inspiré par Mazarin se reproduit avec une expression presque aussi vive dans les écrits laissés par la plupart des hommes demeurés fidèles à la régente et liés à la politique du cardinal. Le comte de Brienne, qui exerçait sous lui la charge de secrétaire d'état, le marquis de Montglat, grand-maître de la garde-robe, toujours inoffensif et toujours dévoué à la reine, parlent de son ministre en des termes qui diffèrent peu de ceux qu'emploient les ennemis connus de Mazarin. Dissimulation et fausseté, égoïsme et avarice, ce sont là des imputations qui se rencontrent aussi fréquemment dans les écrits des serviteurs d'Anne d'Autriche que dans ceux des hommes de la fronde. Il n'est pas jusqu'à l'inoffensive Mme de Motteville qui, à travers les réserves de son dévouement à sa royale maîtresse, ne laisse percer à chaque page la répugnance que lui inspire l'homme

qui, « outre son avarice, méprisait les belles-lettres et tout ce qui peut contribuer à la politesse, et ne croyait pas que les dames fussent dignes de son estime, si par leurs intrigues et leurs malices elles ne trouvaient le moyen d'acquérir sa confiance (1). »

Au témoignage d'autrui il faut enfin joindre celui de Mazarin lui-même. Or nous voyons par sa correspondance avec la reine, durant son séjour hors du royaume en 1651, de quelles suspicions jalouses il poursuit Fouquet, Servien, Letellier et surtout de Lyonne, placés ou maintenus par lui auprès de la régente pour servir ses intérêts et préparer son retour. L'amertume de ses plaintes constate que si l'homme d'état attend quelque chose de la solidarité politique qui lie ces agens à ses destinées, il ne compte manifestement sur aucun dévouement personnel. Rien d'étonnant dès lors que nulle voix amie ne vienne rompre l'éclatant concert d'injurieuses accusations formé par ses adversaires implacables. En présence de tant d'écrits diffamateurs, il était difficile que la postérité ne poussât pas la rigueur jusqu'à l'injustice, et qu'elle ne perdît pas de vue les remarquables qualités de Mazarin pour ne voir que ses défauts. Ainsi est-il arrivé pendant tout le cours du XVIIIe siècle et durant la première partie du nôtre. De nos jours, une réaction s'est produite en sens inverse, et je crois qu'elle tend à son tour à dépasser la mesure de la vérité. Quelques esprits auxquels ne manquent assurément ni la science ni l'élévation voudraient placer Mazarin à côté de Richelieu, peut-être même au-dessus de lui. Devenu sceptique par fatigue et par déception, notre temps honore surtout le succès. Celui-ci est à nos yeux une si grande chose, que nous inclinons fort à croire qu'on ne l'obtient jamais que par de grandes qualités, et que nous faisons toujours des esprits éminens de ceux auxquels n'a pas manqué cette consécration souveraine. Le succès a donc grandi au-delà de sa juste mesure le ministre mort au sein d'une omnipotence que Louis XIV même ne lui aurait jamais disputée, tant il avait identifié la royauté avec lui-même. Les expédiens souvent très vulgaires de Mazarin, ses ruses qui viennent fréquemment compromettre ses propres intérêts et l'enlacer dans des embarras d'où il ne sort que par les fautes de ses ennemis, son ardeur à garder le pouvoir lors même que celui-ci demeure stérile entre ses mains, tout cela a été transformé ou commenté avec plus de subtilité que d'exactitude. On a enfin attribué à son initiative personnelle les traités que Gustave-Adolphe avait préparés par son sang et Richelieu par son génie, traités glorieux que celui-ci avait en quelque sorte écrits d'avance pour ses successeurs, quels qu'ils pussent être, en élevant sa patrie au plus haut

(1) *Mémoires* pour servir à la vie d'Anne d'Autriche, année 1647.

point de la puissance et en précipitant l'Espagne sur la pente d'une décadence irrémédiable.

Je voudrais rétablir la physionomie de ce ministre, exalté par l'esprit de système après avoir été rabaissé par l'esprit de parti; je voudrais montrer quel fut cet homme, qui, s'il n'est pas le politique profond entrevu par quelques-uns, a du moins sur ses diffamateurs l'incontestable avantage de les avoir tous achetés. Cette tâche m'attire d'autant plus, que derrière Mazarin on peut contempler la société française tout entière dans la variété de ses mœurs, de ses intérêts et de ses aspirations, si vagues alors, mais si animées. Ce ministre ne s'imposa pas en effet à son siècle comme son formidable prédécesseur au point de le remplir tout entier. La nation française se révéla durant la fronde avec une liberté d'allures qu'elle ne pouvait avoir sous le cardinal-duc et qu'elle perdit bientôt sous le regard dominateur de Louis XIV, liberté naïve, pittoresque et qu'il faudrait appeler toute charmante, si, au sein de cette société pleine de confiance et d'illusions, ne se révélaient dans tous les rangs des blessures séculaires et des misères politiques dès lors à peu près incurables. Il faut étudier cette époque avec ses tendances si contraires et dans tous ses avortemens pour comprendre ce qui manquait à la France de nos pères la veille du jour où le grand roi, héritier du labeur de ses ancêtres et des nôtres, tira la dernière conséquence de l'œuvre poursuivie durant huit siècles. Par un concours de circonstances qui n'a pas été assez remarqué, la fronde, ce mouvement si violent et si stérile, met en relief dans ses phases successives l'esprit de toutes les classes de la société française. C'est d'abord la bourgeoisie qui occupe la scène durant la période parlementaire, puis elle s'efface pour céder la place à l'aristocratie, qui ne sait pas mieux profiter de ses premiers succès; bientôt après se montre la populace, toujours semblable à elle-même, et qui prépare par ses violences le triomphe de la royauté absolue. La fronde fut, qu'on veuille bien me passer le mot, le *microcosme* de notre histoire.

I.

Après les tentatives qui mettent l'ordre social en péril viennent les avortemens qui le troublent sans l'ébranler; après les combats livrés par les factieux viennent les illusions de ceux chez lesquels des prétentions impuissantes survivent à une influence évanouie. La France en était là à l'avénement de l'enfant qui succédait à Louis XIII. La puissance monarchique avait vaincu, mais elle n'avait pas fait encore preuve décisive de sa force, non plus que ses vieux antagonistes n'avaient eu celle de leur défaite. La royauté, devenue depuis

les jours de Hugues Capet le symbole et l'instrument de l'unité nationale, rencontra d'abord en face d'elle l'esprit féodal, dont l'influence avait pénétré les mœurs, les lois, l'église, la famille, et jusqu'au sol lui-même dans l'infinie variété de ses divisions, de ses coutumes et de ses idiomes. J'ai pris plaisir à suivre ailleurs (1) dans ses phases principales la lutte engagée contre toutes ces forces conjurées depuis le jour où la royauté de Louis le Gros allait guerroyant de château en château jusqu'à celui où saint Louis la vit s'épanouir dans les pompes de sa cour plénière garnie de jurisconsultes et de hauts barons. Je me suis efforcé de raconter, en le résumant dans quelques types, ce prodigieux travail, toujours identique par le but, toujours dissemblable par les moyens. A la lutte engagée contre la féodalité territoriale avait succédé celle que nos rois durent livrer à la féodalité apanagère, renforcée par leur propre imprévoyance, et la cruelle astuce de Louis XI servit la même cause que l'adorable piété de saint Louis. Bientôt après paraissent ces guerriers qui donnent à la France la pleine conscience d'elle-même en séparant pour jamais ses destinées de celles de l'Angleterre, comme deux fleuves dont les flots, après s'être longtemps heurtés, s'écoulent enfin dans de larges lits par des pentes différentes. Le travail d'assimilation territoriale et d'expansion monarchique semble fort avancé à l'ouverture du XVIe siècle; mais il est bientôt suspendu et contrarié dans son cours par la grande révolution religieuse qui changea la face de l'Europe. Le protestantisme rend à l'aristocratie territoriale dans les états du centre et du nord une influence que de longues guerres étrangères ou civiles avaient partout affaiblie, la noblesse se relève en s'emparant des dépouilles de l'église là où la réforme triomphe, et si celle-ci ne parvient point à prévaloir en France, elle y ménage du moins aux princes du sang et aux grands seigneurs de formidables auxiliaires dans leurs derniers efforts contre la prééminence royale.

La résistance catholique, organisée sous le drapeau de la ligue, rendit à l'esprit municipal une vie qui languissait depuis le XIIIe siècle, de telle sorte que l'autorité royale se vit retardée dans ses accroissemens et un moment menacée dans son existence par l'action simultanée des deux cultes. L'habileté d'Henri IV parvint à conjurer ce double péril. Il désarma les protestans, qui lui avaient prêté leur force, et changea sa position vis-à-vis des catholiques, qui l'avaient contraint à s'incliner devant la foi nationale, en donnant peu à peu le caractère d'une victoire à ce qui n'avait été qu'une transaction.

(1) *Études sur les fondateurs de l'unité nationale en France.* — Voyez entre autres dans cette *Revue : le Connétable Du Guesclin*, 15 novembre 1842, *Henri IV*, 15 février et 1er mars 1845, *le Cardinal de Richelieu*, 1er et 15 novembre, 1er décembre 1843.

Après la mort de ce grand politique, qui avait amorti toutes les résistances sans les briser, celles-ci se reproduisirent sous un aspect nouveau. Richelieu eut à livrer contre les races seigneuriales, assistées par les forces que les édits royaux laissaient encore à la disposition des religionnaires, une bataille que l'on peut appeler la dernière. A la féodalité des grands barons atteinte par Philippe-Auguste, par Louis IX et par Philippe le Bel, à celle des apanagistes de sang royal tombés sous les coups ou dans les filets de Louis XI, avait succédé sous les derniers Valois l'aristocratie des grands gouvernemens provinciaux, dont les chefs cumulaient avec les cours souveraines la presque totalité des pouvoirs. Assistés par l'or de l'Espagne, protégés par les places de sûreté dont les herses s'abaissaient devant eux, pourvu qu'ils promissent d'aller au prêche, les grands se trouvèrent encore en mesure de disputer sérieusement le terrain à la royauté. Néanmoins l'œuvre des siècles s'accomplit en dépit de ces résistances. Porté par la main triomphante de Richelieu de la Catalogne aux Pays-Bas espagnols, l'étendard fleurdelisé flotta seul désormais sur la vaste étendue du territoire, où nul prince et nulle commune n'aspirèrent plus à partager avec le seigneur-roi la souveraineté de son domaine héréditaire.

Cependant, lorsque ce ministre mourut, en décembre 1642, quatre mois seulement avant le monarque qui l'avait si longtemps supporté en le détestant toujours, il restait dans la plupart des esprits les plus complètes illusions sur le véritable état des choses. On ne croyait pas la victoire de la royauté aussi entière qu'elle l'était en réalité. L'aristocratie surtout ne soupçonnait pas jusqu'à quel point elle avait été atteinte à toutes les sources de sa puissance, et quoiqu'elle fût malheureusement fort incapable de garder le pouvoir, elle se tenait pour fort assurée de le reprendre. Devant le berceau d'un roi de cinq ans et la perspective d'une longue régence, on considérait comme impossible, même sous des formes mitigées, la continuation du système qui avait prévalu durant vingt années, et qui consistait à concentrer la plénitude des pouvoirs aux mains d'un seul homme investi de la confiance royale. Les orateurs du parlement réduits au silence, et qui n'usaient plus du droit de remontrance de peur de le compromettre; les princes contraints de solliciter le ministre, et, lorsqu'ils avaient commis des fautes, d'implorer humblement la commisération du souverain; les conspirateurs enfermés depuis si longtemps dans les prisons d'état, pour entente avec l'étranger ou pour complot contre la vie du cardinal; les grandes dames exilées du royaume, et qui ne pouvaient plus faire servir leur beauté à l'accroissement de leur fortune; tout ce monde, plein de passion, de jeunesse et de frivolité, attendait le jour de reprendre ses positions, et

de les mettre, par des réformes politiques sur lesquelles on n'avait d'ailleurs aucunement médité, à l'abri de toute usurpation nouvelle. Comment ne pas compter pour cela sur la princesse dont on avait épié toutes les larmes et servi tous les ressentimens durant la demi-captivité à laquelle l'avaient si longtemps soumise un époux qui ne l'aimait point et un ministre qui la redoutait? Le nom de la reine, comme celui de Gaston d'Orléans, frère du roi, avait servi de mot d'ordre à presque tous les conspirateurs; l'on croyait donc, et cette croyance était fort naturelle, pouvoir pleinement compter sur la régente, et l'on se considérait d'ailleurs comme assez fort pour s'imposer à une reine étrangère, conseillée par un ministre étranger, si au tort de l'aveuglement elle s'avisait jamais de joindre celui de l'ingratitude. De telles illusions étaient fort spécieuses en ce moment-là, et il aurait fallu un esprit très supérieur pour en pénétrer la vanité.

Richelieu avait effacé sans doute tous les pouvoirs devant celui de la couronne, et, sans aimer son gouvernement, les magistrats l'avaient singulièrement servi, en subordonnant par leurs doctrines tous les droits de la nation au droit supérieur de la royauté; mais cette difficulté qu'on s'était préparée à soi-même, et qui semblait devoir rendre au parlement la résistance et à plus forte raison la faction à jamais impossible, paraissait fort amoindrie par la situation nouvelle des choses. La grande idée de la royauté, devant laquelle on avait abaissé toutes les existences, n'était-elle pas une abstraction durant une minorité, et pouvait-elle avoir alors toutes ses conséquences pratiques? Afin de mettre, sur ce point-là, ses croyances monarchiques en parfait accord avec le besoin, un moment général, de réformes et d'agitation, le parlement de Paris avait imaginé une théorie, ce qui est la ressource ordinaire des honnêtes gens en pareil cas. On distinguait deux états dans la royauté : l'un actif, durant lequel le souverain possédait la plénitude de la puissance, mais sous la condition de venir l'exercer lui-même du haut de son lit de justice, dans la maturité de son âge et de sa raison; l'autre passif, qui ne laissait aux représentans temporaires de la royauté que l'exercice d'un pouvoir strictement limité par les lois. Le droit constituant, étant en quelque sorte sacramentel et ne pouvant se déléguer, dormait donc, durant les minorités, au sein du parlement de Paris, tuteur des rois, qui prétendait s'en adjuger le bénéfice pendant ces sortes d'interrègnes. Cette étrange doctrine, qui se reproduit incessamment dans les écrits et les harangues de l'avocat-général Talon (1), avait prévalu jusque dans la partie la plus modérée et la plus fidèle des compagnies judi-

(1) *Mémoires* d'Omer-Talon, première partie.

ciaires; elle constituait cette foi parlementaire qui seule faisait battre, au milieu des orages, le cœur impassible de Mathieu Molé, et elle suffit pour expliquer les périls et les déboires de sa noble vie.

Quelque chose de semblable se reproduisait relativement à l'armée, et donnait une preuve de plus des résistances que les idées nouvelles rencontrent dans les vieilles mœurs, même après que leur victoire est assurée. L'armée était bien devenue, depuis la victoire du Béarnais, le bras de la royauté française, mais c'était aussi sous la condition que le souverain se placerait à sa tête pour y exercer en personne le commandement suprême. Ainsi avait toujours agi Henri IV, ainsi avait presque constamment fait Louis XIII lui-même pendant un demi-siècle. Lorsque le roi, chef de la hiérarchie militaire, ne paraissait point dans ses armées, les traditions féodales, si puissantes encore sur l'esprit de la noblesse, ne tardaient pas à reprendre le dessus, et les divers corps devenaient bientôt les fiefs particuliers de leurs commandans. La royauté n'avait alors sur l'armée qu'une action indirecte et en quelque sorte médiate. Dans un système d'organisation militaire où le régiment était, à bien dire, la propriété de son colonel, exclusivement chargé du soin de le recruter, il était difficile que chaque province, et surtout chaque place de guerre, ne fût pas dans la dépendance directe et personnelle de son gouverneur. L'écharpe bleue de Monsieur, l'écharpe verte du cardinal, l'écharpe isabelle de M. le Prince, étaient, dans les idées qui prévalaient encore à cette époque parmi les plus honnêtes gens, des symboles qui engageaient l'honneur et la fidélité militaires plus étroitement que ne pouvait le faire la couleur même du drapeau. Derrière les murailles de sa forteresse, tout gouverneur nommé par le roi se considérait à peu près comme chez lui. On n'en jugeait guère autrement à la cour. Lorsqu'on y avait résolu de retirer son gouvernement à un général, et, à plus forte raison, de lui ravir la liberté, on avisait, pour le faire déguerpir, à mille expédiens plutôt que de donner à la garnison l'ordre d'arrêter son propre chef. Le maréchal d'Hocquincourt n'étonnait probablement personne, et faisait à peine acte de fatuité en écrivant à la duchesse de Montbazon que, pour prix d'un de ses regards, *Péronne serait à la belle des belles*. Pour peu qu'on lise avec quelque attention les mémoires de ce temps, on reste convaincu que, dans les idées alors universellement admises, le gouvernement des provinces, et surtout celui des places de guerre, était beaucoup moins considéré comme une fonction exercée dans un intérêt public que comme une garantie obtenue pour sa sûreté ou son influence personnelle.

Par l'avénement d'un enfant au trône, l'autorité royale était donc paralysée dans la conscience des magistrats, qui en était le vrai

sanctuaire, et dans l'armée, bien que celle-ci en fût l'instrument actif. Pendant qu'il en était ainsi au sommet de la hiérarchie sociale, les populations, et particulièrement celles des campagnes, étaient dans un état trop véritable de souffrance. Éparses sur un sol plus d'à moitié en friche, ne pouvant faire aucune avance à la terre sous un système de tailles qui atteignait la production à sa source en taxant les instrumens mêmes du travail, ces populations rares et pauvres s'étaient épuisées pour entretenir depuis vingt ans les grandes armées décimées par tant de batailles. Le vaste champ des misères humaines était donc ouvert devant les agitateurs au moment où le gouvernement passait de la main vigoureuse d'un grand homme dans celle d'une faible femme, situation redoutable à coup sûr, si les étourdis qui allaient s'y engager, tout pleins du souvenir des grandes luttes antérieures contre la puissance royale, n'avaient manqué de la qualité indispensable pour transformer les émeutes en révolutions.

Ceux-ci ne tentèrent pas même d'établir un lien entre leur cause et celle des populations. Aussi, quoique disposant de forces militaires considérables, et couverts, par l'adhésion du parlement, d'une sorte de consécration légale, succombèrent-ils au sein de l'indifférence publique, en augmentant des souffrances qu'ils ne prétendaient point à l'honneur de faire cesser. Et comme, entre toutes les traditions de leurs prédécesseurs, ils imitèrent surtout l'usage de traiter avec l'étranger pour en obtenir de l'or et des soldats, le sentiment national se réveilla d'abord au cœur des magistrats, longtemps tiraillés entre leurs devoirs et leurs haines, et bientôt après au cœur de la France entière, pour s'identifier avec le sentiment monarchique, encore que la royauté fût représentée par un ministre universellement odieux.

J'aurai à retracer dans ses traits principaux, au risque de beaucoup omettre et de ne rien dire qu'on ne sache, ces tentatives où la présomption s'égala partout à l'impuissance; mais il faut montrer d'abord dans quelle situation se trouvaient la cour et l'état lorsque le testament de Louis XIII, dégagé par arrêt du parlement de toutes ses clauses limitatives, fit échoir la régence à une princesse jusqu'alors soigneusement tenue à l'écart de toute chose; il faut surtout étudier dans sa période la moins connue la vie de l'étranger, sans racines et sans appui, que sa destinée appelait à triompher des plus grands hommes de guerre unis aux plus grands seigneurs et aux plus grands esprits de son temps.

II.

La mort même n'avait pu précipiter Richelieu de ce sommet *dont il avait si longtemps foudroyé plutôt que gouverné les humains* (1). Louis XIII donna jusqu'à sa dernière heure l'admirable exemple d'immoler les répugnances de l'homme aux devoirs du roi. Toutes les dispositions du terrible mort furent respectées comme l'auraient été ses ordres. « La cour demeura, dit un grand observateur contemporain, aussi soumise aux volontés du cardinal qu'elle l'avait été durant sa vie. Ses parens et ses créatures y eurent les mêmes avantages qu'il leur avait procurés; il disposa des principales charges de la monarchie, et fut assuré de régner bien plus absolument après sa mort que le roi son maître n'avait pu le faire depuis trente-trois ans qu'il était parvenu à la couronne (2). »

Si Louis XIII, quelques semaines après le décès de son ministre, rappela à la cour Gaston d'Orléans, son frère, et les princes de la maison de Vendôme, ce furent là des actes de miséricordieuse piété accomplis par un roi mourant en vue de l'éternité qui s'avançait plutôt que des indices d'une autre politique. Les prisons s'ouvrirent aussi devant un certain nombre de personnages qu'on y tenait renfermés moins par crainte que par oubli; mais si l'on s'en rapporte à un autre témoin des événemens, le roi octroya cette sorte d'amnistie par un motif fort original, et qui excluait à coup sûr toute pensée de clémence. « Chavigny et le cardinal Mazarin prirent le roi par son faible, qui était l'avarice, et lui représentèrent que les prisonniers faisaient une dépense extrême à la Bastille, et que, n'étant plus en état de cabaler, ils seraient aussi bien dans leurs maisons, où ils ne coûteraient rien à sa majesté (3). »

En même temps que Richelieu avait disposé, pour ses amis et pour les membres de sa famille, de tous les grands gouvernemens et des principales charges de la couronne, il avait constitué le conseil destiné à lui survivre et à continuer l'application de sa pensée. Le cardinal Mazarin, fixé en France depuis 1639, avait été fait ministre d'état; sous lui travaillaient Desnoyers et Chavigny, puis, avec une influence moindre et une attitude plus subalterne, le chancelier Seguier et les deux autres secrétaires d'état, MM. de Brienne et de La Vrillière. De tous ces hommes on pouvait répéter le mot que Louis XIII disait souvent de l'un d'entre eux : « Si le cardinal se faisait Turc, Desnoyers prendrait bien vite le turban. »

(1) Le cardinal de Retz.
(2) *Mémoires* du duc de La Rochefoucauld, année 1643.
(3) *Mémoires* du comte de La Châtre.

Une affaire avait rempli presque seule la durée de l'agonie royale. Louis XIII n'aimait ni n'estimait la reine, et la tenait pour complice, du moins par ses vœux, de tous les agitateurs qui avaient troublé sa vie, depuis Chalais jusqu'à Cinq-Mars. Il croyait que cette belle jeune femme ne supportait pas sans impatience une union où la froideur rendait encore la jalousie plus cruelle; il considérait surtout la reine comme ayant le cœur invinciblement dévoué à l'Espagne et aux intérêts de sa maison. C'était là le crime irrémissible aux yeux de ce prince, aussi français que l'avait été son père. Le roi éprouvait donc un repoussement presque invincible à laisser la régence aux mains d'Anne d'Autriche, et cette répugnance dépassait même celle que pouvait, avec plus de justice, lui inspirer son frère, complice relaps de toutes les conspirations. Néanmoins les précédens en faveur de la régence maternelle avaient une telle autorité, et l'opinion, qui est toujours du parti de la jeunesse et du malheur, se prononçait sur ce point avec tant d'énergie, qu'il n'y avait point à douter du résultat. Il était à peu près certain d'avance qu'aussitôt que le roi reposerait sous les voûtes de l'abbaye dont la vue lointaine obsédait, dit-on, son regard, le parlement proclamerait la régence d'Anne d'Autriche, comme il avait proclamé celle de Marie de Médicis, en annulant toutes les clauses restrictives, et à plus forte raison toutes les dispositions contraires. Ceci fut si bien compris, que tous les ambitieux manœuvrèrent en conséquence. La cour de la reine grossissait à mesure que le vide se faisait à Saint-Germain autour de la couche abandonnée du fils d'Henri IV, et chacun s'efforçait de triompher de l'obstination du monarque pour se donner près de la future régente le mérite d'un dénouement réputé inévitable.

Pour faire oublier son dévouement servile à Richelieu, le vieux Desnoyers fit du zèle comme un jeune homme et s'enlaça dans ses propres filets. N'ayant pu obtenir du roi la consécration du droit de la reine à la régence, il lui demanda de rentrer dans la retraite, avec l'espoir, bien cruellement déçu par la suite, d'en être retiré par la future régente. Mazarin ne fit pas cette faute, à peine pardonnable chez un débutant. Il sut se ménager la principale influence sur la résolution royale, en triomphant par un moyen terme des répugnances personnelles du roi. Le monarque signa quelques jours avant sa mort une déclaration qui conférait la régence à la reine, mais en lui adjoignant, pour l'exercer conjointement avec elle, un conseil dont le cardinal était membre avec le prince de Condé et deux secrétaires d'état, le duc d'Orléans devant exercer les fonctions de lieutenant-général du roi mineur.

Cette déclaration remplit d'abord de fureur et la reine et ceux de ses serviteurs personnels qui, sur le point de recueillir, ils le

croyaient ainsi, le prix de leur long dévouement, s'indignaient à la pensée d'un obstacle élevé entre leurs espérances et le but, si longtemps poursuivi, de leurs ambitions. Cependant Mazarin parvint à faire comprendre à la princesse, à l'aide d'intermédiaires habiles, que ce moyen terme avait été nécessaire pour décider le roi, et qu'il présentait pour elle des avantages manifestes. Il lui fit exposer qu'il était d'une haute importance pour sa sécurité comme pour son honneur de voir son pouvoir consacré par la volonté formelle de son époux, et que cet avantage ne serait aucunement infirmé par les conditions limitatives au moyen desquelles il était obtenu, car ces conditions n'empêcheraient pas le parlement, dont les intentions étaient bien connues, d'attribuer à la reine régente la plénitude du pouvoir : ceci deviendrait plus facile encore lorsqu'on verrait les membres du conseil de régence, le cardinal tout le premier, renoncer hautement, en invoquant l'intérêt public, au bénéfice de stipulations destinées à ne pas survivre à celui qui les avait signées.

La reine, qui avait toujours l'instinct de ses intérêts vrais lors même qu'elle les compromettait par ses fautes, se rendit à ces raisons fort plausibles, et elle ne sut nullement mauvais gré à Mazarin, avec lequel elle n'avait eu jusqu'alors presque aucun rapport, de la part qu'il avait prise à la rédaction d'un acte qui, s'il n'était pas nécessaire pour lui conférer le pouvoir, la dérobait du moins à l'humiliation d'une flétrissure. Trois jours après la mort de son époux, Anne d'Autriche, pleine de confiance, se rendit donc au parlement pour y faire tenir par un roi de cinq ans son premier lit de justice. Elle y entendit l'avocat-général Talon déclarer que « toutes les précautions contraires à la liberté de ceux qui commandent peuvent être ou des occasions de division ou des empêchemens de bien faire, et requérir en conséquence que toute limitation fût supprimée dans l'exercice du pouvoir conféré à la reine par le testament du feu roi. » Les membres du conseil de régence s'empressèrent d'adhérer à ces conclusions, et l'un d'eux, dépassant ses collègues par l'ardeur de ses protestations, déclara que « l'autorité de cette sage princesse ne saurait jamais être trop grande, puisqu'elle était entre les mains de la vertu même. » C'était le chancelier qui naguère, au Val-de-Grâce, avait, par ordre de Richelieu, porté la main sur la reine pour la fouiller.

Quel calcul conduisit Anne à laisser aux mains de ses anciens persécuteurs le pouvoir qui lui arrivait ainsi rehaussé par la flatterie et par la bassesse? Pourquoi le délégua-t-elle à Mazarin qu'elle ne connaissait que comme la principale créature de son ennemi? Comment celui-ci devint-il premier ministre? Comment tous ses collègues restèrent-ils dans le conseil lorsqu'on s'attendait à les voir

disparaître pour faire place à ces amis des mauvais jours qui attendaient le prix de leur dévouement et de leurs souffrances? Les mémoires abondent sur ce problème en explications anecdotiques. Selon le comte de La Châtre, l'un de ces nombreux serviteurs cruellement déçus dans leur attente, Mazarin, pour se rendre la reine favorable, aurait d'abord employé Beringhen, premier valet de chambre d'Anne d'Autriche, et celui-ci, profitant de l'accès qu'il avait à toute heure auprès de la princesse, lui aurait représenté que « le cardinal ayant seul le secret des grandes affaires, il y aurait avantage à le conserver à son poste *pour les commencemens.* » Le ministre aurait aussi recouru à « M. Vincent, lequel attaqua la reine par la conscience et lui prêchant le pardon des ennemis; » mais il aurait employé surtout un catholique anglais fort mêlé aux intrigues de ce temps-là, Montaigu, « dévot de profession, mêlant Dieu et le monde, lequel ajouta aux raisons de dévotion une considération qui gagna absolument la reine, qui fut de lui représenter que le cardinal avait entre les mains plus que personne les moyens de faire la paix, et qu'*étant né sujet du roi d'Espagne son frère, il la ferait avantageuse à sa maison.* »

Ce sont là des commérages renforcés d'une calomnie : celle-ci d'ailleurs est en pleine contradiction avec l'antipathie fort connue dès cette époque que portait le cabinet de l'Escurial au négociateur du traité de Cherasque, et elle allait être démentie avec éclat par toute la politique de la régence. Ces bruits, recueillis par l'avide curiosité des contemporains, et qui deviennent trop souvent les élémens de l'histoire, n'expliquent aucunement la révolution si soudaine et si complète opérée dans toutes les idées et toutes les liaisons d'une princesse à l'instant où elle reçut mission de sauvegarder le trône de son fils. Ce ne fut pas en effet le cardinal Mazarin seul que la reine investit de sa confiance : elle maintint dans son conseil et dans leurs charges la plupart de ceux que le ministère précédent y avait appelés. Au lieu du changement à peu près universel dans les personnes et dans les choses que l'attitude antérieure d'Anne d'Autriche laissait assurément pressentir, on vit, à l'indignation de plusieurs et à l'étonnement de tous, les dévoués sacrifiés aux habiles. Comme Henri IV, Anne pratiqua l'ingratitude, et, chose plus difficile chez les femmes, plus invraisemblable surtout chez une personne indolente et tendre, elle transforma tout à coup ses amitiés avec ses intérêts et ses penchans avec ses devoirs. On l'avait vue, durant sa triste jeunesse, reporter ses regrets et son amour vers les lieux où s'était écoulée son enfance, et l'on avait pu avec quelque justice lui imputer d'avoir le cœur espagnol; mais, à partir du jour où fut remis à ses mains le dépôt de la royauté française, le cœur de la mère de

Louis XIV devint et resta français jusqu'au dernier jour de sa vie. Sa régence fut une lutte continue contre l'Espagne, et commença par la victoire de Rocroy pour finir par celle des Dunes.

Durant la vie de Louis XIII, la régente avait été en accord public ou secret avec tous les ennemis de Richelieu; au lendemain de son avénement, elle remet la direction de toutes les affaires à l'homme qui représente aux yeux de tous la pensée du gouvernement précédent. La duchesse de Chevreuse, chassée de France pour son dévouement à la reine et qui porte depuis si longtemps dans toutes les cours de l'Europe ses intrigues et ses espérances, ne retrouve à son retour de l'exil au cœur de sa souveraine que froideur, réserve et soupçon. Les princes de Vendôme, ces amis si chers aux jours d'épreuve, voient toutes leurs prétentions repoussées, toutes leurs demandes éludées, parce qu'on craint de blesser les hommes du règne qui vient de finir, et parce qu'on ne veut pas surtout dépendre de ceux qui annoncent l'intention de peser sur le règne qui va commencer. Le duc de Beaufort, objet de toutes les complaisances de la reine, ce prince longtemps proscrit, auquel elle avait commis durant l'agonie du roi la garde de ses enfans, voit changer tout à coup le cœur et l'attitude de la reine : ses conseils ne sont plus demandés; ses recommandations, de décisives qu'elles étaient, deviennent dangereuses pour ses amis; la faction des *importans,* dont il est le chef, gêne d'abord comme une contrariété, irrite bientôt comme un obstacle, et finit par devenir un péril contre lequel on s'arme avec d'autant plus d'empressement que les souvenirs du passé importunent davantage. Stimulé par ses amis et furieux lui-même, Beaufort concerte, dans le boudoir de Mmes de Chevreuse et de Montbazon, l'assassinat de Mazarin, tentative si peu repoussée par les mœurs du temps, que l'un des complices n'a pas hésité à nous en conserver tous les détails (1). Le hasard seul sauve la vie du cardinal, comme dans des circonstances presque semblables il doit plus tard sauver celle du coadjuteur, son ennemi. Cependant le projet transpire, et désormais les torts sont assez grands pour faire oublier les services. Quelques semaines ont suffi pour consommer cette révolution dans toutes les positions et dans toutes les idées, et le prince qui aux premiers jours de mai commandait à Saint-Germain au nom de la reine va en septembre méditer à Vincennes sur l'ingratitude des rois et les inconvéniens de la présomption.

Quoique l'attachement exalté que Mazarin parvint à inspirer à Anne d'Autriche soit devenu par la suite le principal moyen d'influence employé par ce ministre près de sa souveraine, cet attache-

(1) *Mémoires* de Henri de Campion.

ment n'existait aucunement au début de la régence, et le choix du cardinal fut la conséquence naturelle d'un système spontanément adopté par la régente, bien loin d'être l'effet d'un sentiment personnel. Ce ne fut ni Beringhen ni saint Vincent de Paul qui frayèrent à Mazarin le chemin de la toute-puissance : si la reine l'y fit monter, c'est qu'elle comprit par une sorte d'intuition soudaine le péril qu'il y aurait pour l'avenir de son fils à réagir contre l'œuvre de Richelieu et à remettre la royauté sous le joug de princes et de grands seigneurs qui ne savaient guère que l'exploiter avec un égoïsme cynique. Parvenue sur ces sommets du haut desquels la vue s'étend et le cœur se dilate, Anne lut ses devoirs de reine et de mère dans l'éclatante histoire de la monarchie, continuée par tant de princes si opposés d'humeur et de génie. Cette femme paresseuse et mobile, qui avait eu peut-être de grands torts dans le passé, qui était destinée à commettre encore beaucoup de fautes, eut, au jour décisif de sa vie, la lucide perception de son intérêt véritable. Immolant, sans s'en rendre d'ailleurs parfaitement compte, ses amitiés et ses ressentimens à ses devoirs, comme durant vingt-cinq ans son époux leur avait sacrifié ses plus vives antipathies, elle prononça dans son cœur de mère le mot immortel de Louis XII.

Quel était en effet, au milieu des agitations inséparables d'une régence, l'intérêt sérieux de la monarchie? N'était-ce pas d'assurer l'indépendance et la liberté d'action de la couronne, d'une part contre le duc d'Orléans, oncle du roi, que sa vie semblait avoir placé jusqu'alors en état permanent de conspiration, de l'autre contre la maison de Condé, alors représentée par un vieux prince cupide, derrière lequel se montrait un jeune homme aussi avide de puissance que de gloire? Constituer un ministère qui ne dépendît ni de Monsieur, ni de M. le Prince, maintenir dans une situation réservée les turbulens bâtards de Vendôme, empêcher les maisons de Lorraine, de Bouillon, de Rohan, de Nemours, d'imposer à la royauté leurs exigences et leurs exclusions, en reprenant les traditions de leurs pères, — c'était là le premier besoin du pays, l'œuvre dans laquelle l'intérêt national venait se confondre avec celui de la monarchie. Or le ministre le mieux placé pour la suivre était évidemment un homme sans lien avec les factions princières, étranger aux grandes familles, quoiqu'au niveau des plus hautes têtes par l'éclat de sa dignité, et qui n'avait rien à attendre de leur concours, non plus que rien à craindre de leur abaissement.

Il n'y eut donc jamais de choix plus *rationnel*, comme on dirait aujourd'hui, que celui de Mazarin, cardinal italien, naturalisé sujet français par grâce spéciale du roi. Outre que ce choix était bon par les raisons générales que je viens de dire, il avait l'avantage de ras-

surer de nombreux intérêts et de prévenir une réaction à laquelle poussait l'esprit de vengeance stimulé par l'esprit de cupidité. En le faisant, la reine échappait d'un seul coup aux influences qui s'agitaient autour d'elle, et demeurait assurée d'être servie par un ministre qui, à raison même des racines qui lui manquaient en France, ne dépendrait jamais que d'elle-même. On sait qu'elle hésita un moment entre Mazarin et l'évêque de Beauvais, la *bête mitrée*, stigmatisée par le cardinal de Retz. Lorsqu'à l'impéritie du pauvre prélat qui pour resserrer notre alliance avec les Hollandais proposait de commencer par les convertir à la religion catholique, la reine eut opposé les connaissances diplomatiques du cardinal et toutes les ressources de son esprit, rehaussées par la vivacité méridionale de sa parole, elle se sentit confiante dans son choix; bientôt après elle en fut heureuse, et un attachement dont la preuve est acquise à l'histoire conduisit cette princesse indolente et passionnée, qui avait eu le mérite de discerner la ligne de ses vrais devoirs, mais qui était fort incapable de la suivre dans les complications de chaque jour, à remettre aveuglément l'exercice de sa puissance à l'homme qui s'empara de son cœur pour ne point s'exposer à le voir occupé par un autre.

III.

Quel était l'étranger auquel incombait ainsi la mission de représenter en France l'autorité monarchique et de faire enfin aboutir à la splendide royauté de Louis XIV l'œuvre de la dynastie capétienne?

Dans l'année 1602, qui vit naître Anne d'Autriche, naissait à Rome Jules Mazarin, d'un gentilhomme sicilien qui avait d'assez grandes propriétés dans les Abruzzes. Sa famille, dévouée à l'Espagne dont elle était sujette, l'y envoya pour compléter ses études, qu'il acheva dans l'université de Salamanque, sous la direction des jésuites. Pourvu à sa rentrée en Italie d'une commission de capitaine dans l'armée pontificale, Jules Mazarin fut envoyé dans la Valteline; il y fit la guerre deux ans, et les généraux d'Urbain VIII eurent occasion d'acquérir des preuves de sa souplesse et de son intelligence dans diverses missions dont ils le chargèrent auprès du duc de Feria, qui commandait les Espagnols, et du maréchal d'Estrées, général de l'armée française. Bientôt après le jeune officier fut envoyé à Turin avec le cardinal Sachetti, chargé d'appuyer par la médiation pontificale les droits que faisait valoir sur le duché de Mantoue et sur le Montferrat le duc de Nevers, protégé par les armes de la France, contre le duc de Guastalla, que l'Espagne et l'empire soutenaient avec des forces imposantes.

Sachetti ayant quitté le théâtre d'une négociation à laquelle avait succédé une rude guerre, Mazarin y fut laissé avec le titre d'internonce, et il y déploya une telle activité et une connaissance si approfondie de tous les intérêts engagés dans cette affaire, qu'il devint l'intermédiaire de toutes les parties et l'agent principal de la paix. Dans l'un des voyages qu'il dut faire en France pour exercer ce ministère de conciliation, il vit le cardinal de Richelieu à Lyon, et le grand ministre conçut l'opinion la plus favorable du jeune diplomate, qui semblait se jouer avec une facilité singulière au milieu des ressorts les plus déliés de la politique italienne. Comprenant toute l'importance d'avoir au-delà des Alpes un agent habile et dévoué, Richelieu gagna Mazarin à la France en ouvrant devant son ambition de magnifiques perspectives. De ce jour-là, Mazarin servit tous les intérêts français dans la péninsule italique avec une habileté et une persévérance qui ne se démentirent jamais. La médiation pontificale n'avait pu amener la paix; mais, retourné sur le théâtre des opérations militaires, l'internonce y reprit son œuvre avec la persistance qui fut le trait particulier de son caractère dans toutes les occasions de sa vie. Étant parvenu à inquiéter successivement le général français et le général espagnol sur les forces respectives qu'ils avaient en face l'un de l'autre, il réussit, après de longs efforts, à leur faire enfin signer une trève, et pour la notifier aux deux armées prêtes à en venir aux mains, on le vit se précipiter à cheval sur le champ de bataille, déjà sillonné par les boulets. Cette trève amena l'année suivante le traité de Cherasque, que Mazarin eut l'honneur de négocier. Peu à peu il parvint à changer les dispositions du duc de Savoie, et provoqua la cession de Pignerol à la France.

A partir de ce jour, il fit une rupture éclatante avec l'Espagne, dont il était né le sujet. La France eut de son côté à lui payer une dette véritable à laquelle Rome ne refusa pas de s'associer. Ce fut alors que pour se mettre en mesure de suivre le cours de sa fortune, auquel l'état militaire était un obstacle infranchissable à la cour pontificale, Mazarin prit l'habit ecclésiastique, sans s'engager d'ailleurs dans les ordres sacrés, auxquels il demeura étranger jusqu'au dernier jour de sa vie. Urbain VIII le nomma vice-légat à Avignon, et bientôt après nonce extraordinaire en France. Mais le bon vouloir du souverain pontife pour Mazarin allait s'affaiblissant de jour en jour sous l'influence des agens espagnols. Lorsque Richelieu demanda pour lui le chapeau de cardinal destiné au père Joseph, et que la mort du célèbre capucin laissait vacant, il rencontra, sinon un refus qu'il aurait été dangereux d'opposer à un tel homme, du moins des hésitations et des retards que Mazarin ne pardonna jamais au pontife. Cependant, aux premiers jours de 1642, Louis XIII put décorer

de la pourpre l'homme qui était déjà devenu son sujet (1). Nommé ambassadeur extraordinaire près du duc de Savoie, puis désigné comme futur plénipotentiaire à Hambourg pour y suivre les négociations projetées avec l'empereur et les princes de l'empire, le cardinal Mazarin entra au conseil avec le titre de ministre d'état, et Richelieu mourant le recommanda à Louis XIII pour travailler de sa main de velours à l'œuvre qu'il avait opérée par sa main de fer.

Mazarin arrivait donc au poste de premier ministre en ne devant rien qu'aux bontés du roi et à sa propre habileté. Il ne pouvait être que l'homme de la royauté. Il se dévoua aux intérêts de sa patrie adoptive avec une sincérité dont son intérêt personnel était le gage; mais s'il comprenait bien la position extérieure de la France, s'il faisait mouvoir comme les plus fins joueurs toutes les pièces de l'échiquier diplomatique, il ne soupçonnait ni les lois, ni les mœurs, ni les instincts du pays qu'il était appelé à gouverner. Le premier ministre de la France était et demeura un Italien jusqu'à la moelle des os, à ce point que l'opposition constante entre son propre génie et le génie national devint la difficulté permanente de sa carrière, l'origine d'une impopularité qui ne devait s'effacer devant aucun service.

L'étendue de son esprit était fort inférieure à sa sagacité; il connaissait les mille détours par lesquels on enlace un homme, mais il était ou ignorant ou sceptique touchant ces hautes vues administratives qui préparent la richesse et la grandeur des nations, et que Richelieu poursuivait jusque dans les plus terribles extrémités de la guerre. Tout entier à la pensée du succès, qui se résumait pour lui dans la conservation du pouvoir, il n'avait pas plus la mémoire du bienfait que celle des injures, et le pardon ne lui coûtait guère plus que l'ingratitude. Il n'avait de grandeur ni dans la pensée ni dans l'âme. *Il eut toujours de petites vues, même dans ses plus grands projets*, dit avec justesse un homme qui fut son ennemi sans devenir son détracteur (2). Un autre observateur, beaucoup plus suspect, ajoute avec quelque raison que son *vilain* cœur paraissait toujours au travers de son esprit insinuant et de ses belles manières, « au point que ses qualités eurent dans l'adversité tout l'air du ridicule, et ne perdirent pas dans la prospérité celui de la fourberie (3). » Avide d'argent autant que du pouvoir, il eut du moins cette habileté, qui devient rare de nos jours, de ne point poursuivre simultanément l'œuvre de son élévation et celle de sa fortune. Dans les premiers temps de la régence, on vit marcher sans faste et s'inclinant devant tous l'homme destiné à voir les princes du sang royal rechercher ses

(1) Les lettres de naturalisation de Mazarin sont du mois de juillet 1639.

(2) Le duc de La Rochefoucauld, *Mémoires*, année 1643.

(3) *Mémoires* du cardinal de Retz, livre 1er.

nièces pour relever, par une portion de son immense fortune, leur patrimoine dissipé dans les longues guerres qu'ils avaient soutenues contre lui. Mazarin d'ailleurs était malheureusement aussi dégagé du côté des principes que du côté des passions. « Il semblait n'estimer aucune vertu ni haïr aucun vice, et ne faisait nulle profession de piété, quoiqu'il ne donnât par aucune action des marques du contraire (1). »

Tel était l'homme qui, porté d'abord au pouvoir par une inspiration toute politique de la régente, commença le siége de son cœur, afin de s'assurer à tout jamais la domination de son esprit : étrange extrémité de l'ambition qui condamna un prince de l'église à jouer auprès d'une femme de cinquante ans, dont il fallait ménager à la fois la tendresse et les scrupules, le personnage d'un galant de *romancero*, dont les paroles brûlent le papier, et qui le conduisit, durant son exil, à transformer en tortures amoureuses son empressement à revenir près de la reine pour reprendre l'exercice du pouvoir (2) !

La première question que dut résoudre Mazarin en devenant maître des affaires fut celle de savoir s'il continuerait contre les deux branches de la maison d'Autriche la lutte commencée par Richelieu depuis que ce ministre était intervenu dans la guerre engagée entre l'empereur et les princes de l'empire. La période française de la guerre de trente ans avait commencé en 1634, lorsque, après leur échec à Nordlingue, les Suédois, pour prix du concours actif d'une armée française, eurent abandonné à la France toutes les places fortes qu'ils occupaient en Alsace. Cette terrible guerre avait eu des péripéties fort diverses. L'empereur n'avait pas tardé à reperdre la plupart des avantages qu'il avait conquis après la mort de Gustave-Adolphe et la paix de Prague, signée avec le parti protestant. Weimar, Banier, Torstenson, avaient remplacé l'auguste général, et rempli l'empire de la terreur de leurs noms. Les Français étaient maîtres des deux rives du Rhin et de toutes les places de la Lorraine pendant que leurs alliés écrasaient les impériaux à Leipzig. La guerre frappait d'une manière plus rigoureuse encore la branche espagnole de la maison de Charles-Quint. Le lendemain même du jour où le parlement de Paris déférait à Anne d'Autriche la plénitude de l'autorité royale, le jeune duc d'Enghien inaugurait le nouveau règne en remportant sur les vieilles bandes espagnoles cette homérique victoire de Rocroy, dont Bossuet devait tracer l'immortel bulletin. En Italie,

(1) *Mémoires* de Mme de Motteville, année 1647.

(2) Voyez les *Lettres du cardinal Mazarin à la reine et à la princesse palatine, écrites pendant sa retraite hors de France en* 1651 *et* 1652; 1 vol. in-8° publié par la Société de l'histoire de France, Jules Renouard, 1836.

la victoire de Casal avait livré le Piémont aux armes et à l'influence de la France, à ce point que le prince Thomas de Savoie était devenu l'un des généraux de ses armées. L'édifice de la monarchie catholique était d'ailleurs menacé d'une subversion totale. Le Portugal avait secoué le joug espagnol; la Catalogne, la Cerdagne et le Roussillon s'étaient soulevés avec une unanimité non moins irrésistible, et au moment où s'ouvrait le nouveau règne, nos armées occupaient au cœur de la Péninsule ces belliqueuses provinces qui invoquaient avec ardeur leur réunion à la couronne. La domination castillane n'était pas mieux assise au-delà des Alpes que dans les provinces voisines des Pyrénées, car déjà fumaient à Naples les premières étincelles de l'incendie, bientôt après allumé par Masaniello. Enfin une étroite alliance avec la Hollande avait donné aux armes françaises une supériorité marquée dans toutes les attaques dirigées contre les Pays-Bas espagnols. Le sort avait donc prononcé contre la maison d'Autriche : la prépondérance de la France était un fait déjà consommé. Trahi par la fortune et par ses propres sujets, Philippe IV n'avait plus rien à attendre que des agitations dont les souvenirs de la ligue et ceux de la régence précédente lui donnaient le pressentiment et l'espoir trop fondé.

Le cabinet de l'Escurial ne songea plus dès lors qu'à profiter des perspectives ouvertes par une longue minorité pour reprendre une partie de ce qu'il avait perdu depuis cinquante ans. Mazarin, de son côté, n'eut qu'une pensée: ce fut de pousser jusqu'au bout tous les avantages déjà assurés à la France, afin de profiter pour lui-même du prestige de nos victoires, et d'arrêter par les émotions de la guerre et les sacrifices forcés qu'elle impose l'esprit de réforme qui soufflait dans les parlemens, et l'esprit de cabale qui déjà partageait la cour. Profiter de la guerre afin d'avoir de grosses armées et pour imposer de nouvelles tailles, s'assurer des princes et les éloigner de Paris par de grands commandemens militaires, disposer de beaucoup d'argent pour acheter beaucoup de monde, ce fut là le travail persévérant du cardinal et la seule politique qu'il sut pratiquer et comprendre.

Le successeur de Richelieu comptait sur la guerre étrangère pour prévenir la guerre civile, et, de son côté, le successeur d'Olivarès comptait sur la guerre civile en France pour changer au profit de son pays la chance des armes depuis si longtemps contraire. Ces deux politiques se rencontraient donc pour retarder la paix, encore que l'issue de chaque campagne rendît celle-ci de plus en plus nécessaire à Madrid, et que la misère et le mécontentement qui croissaient sans cesse en France dussent aussi la faire souhaiter de plus en plus à Paris. Mazarin s'abusa sur les conséquences du système qu'il poursuivait avec persévérance au dehors. En travaillant secrète-

ment à ajourner une pacification qu'il faisait profession publique de désirer, il donna à ses adversaires des griefs plausibles qui firent plus tard toute la popularité de la fronde, et il se trouva d'un autre côté qu'en continuant la guerre il avait fini par grandir et par armer lui-même tous ses ennemis. Il crut qu'en envoyant le duc d'Orléans commander une belle armée en Flandre pour satisfaire son insatiable besoin d'importance et d'activité, il pourrait se concilier ce prince, qui n'avait jamais su que compromettre ses amis pour les abandonner. Il envisagea comme un acte d'habile politique de fournir au jeune général qui allait s'appeler le grand Condé l'occasion d'ajouter les lauriers de Fribourg et de Nordlingue à ceux de Rocroy. Il ne prévit pas que l'immense patronage militaire de ces princes le placerait dans leur étroite dépendance, et que le chef de la branche cadette n'appliquerait bientôt qu'à lui-même tout le profit de sa gloire. Au lieu de lui assurer des créatures, la guerre ne servit qu'à rendre ses ennemis plus puissans dans l'armée, surtout plus nombreux dans la nation. Lorsque la guerre n'est pas en effet un dérivatif énergique, au lieu de prévenir les troubles, elle contribue à les susciter, car elle impose toujours des sacrifices dont les factions parviennent facilement à faire mettre en doute la nécessité.

Mazarin aurait-il coupé court aux agitations qui faillirent bouleverser l'état, en déployant, pour accélérer la paix générale, tout l'art qu'il mit à ajourner jusqu'à 1648 le traité avec l'empire, et jusqu'à 1659 le traité avec l'Espagne? C'est une question qu'il serait à la fois oiseux et difficile de résoudre. Ce qu'on peut dire, c'est que, pour cet esprit plus actif que créateur, l'art de gouverner n'était guère que l'art de négocier. Richelieu aurait pu supporter la paix en grandissant par elle, car sa pensée embrassait les intérêts les plus complexes; elle ne s'inquiétait pas moins du développement de la marine et du commerce, des intérêts agricoles et coloniaux, du progrès des arts et des lettres que du système de nos alliances. Mazarin au contraire aurait été condamné à la plus complète stérilité d'esprit, s'il avait eu des mesures organiques à préparer au lieu d'avoir des trames diplomatiques à suivre. Si donc la continuation de la guerre n'était pas le premier intérêt de sa position, elle était du moins conforme aux plus irrésistibles tendances de sa nature. Ajoutons d'ailleurs que le cardinal se croyait aussi grand tacticien sur un champ de bataille que dans un congrès, et qu'on le vit plus tard contester au maréchal de Turenne le mérite de ses dispositions stratégiques et l'honneur personnel de ses victoires.

L'imputation d'avoir opposé à la pacification de l'Europe, dans un intérêt égoïste, des obstacles calculés est trop sérieuse pour que je puisse me dispenser de la justifier par quelques rapides indications.

Il est nécessaire d'ailleurs d'apprécier cette partie de la carrière du cardinal que remplissent les grandes transactions de Westphalie, et de se rendre compte du genre d'habileté qu'apporta dans ces célèbres négociations le ministre tout-puissant auquel une reine déjà subjuguée avait remis le soin d'assurer la grandeur et les intérêts de la France.

De 1643 à 1648, la cour n'eut guère à célébrer que des succès sur les divers théâtres où combattaient nos nombreuses armées, en exceptant toutefois la Catalogne, province où le maréchal de Lamothe-Houdancourt avait essuyé des revers graves, et que les premiers troubles de la fronde devaient arracher à la France. Quoique le germe des résistances intérieures fût déjà partout visible, l'éclatante fortune du règne en paralysait encore les bruyantes manifestations. Jamais souveraine n'avait été aussi constamment heureuse que le fut Anne d'Autriche durant le cours de ces années triomphales. Tandis que les esprits gardaient encore quelque chose des habitudes de soumission imprimées par Richelieu, l'impulsion que ce ministre avait donnée aux armées les poussait à la victoire sur le Rhin, sur le Danube et en Italie. Le duc d'Enghien (1) avait commencé cette course rapide dans la gloire, qui s'ouvrit à Rocroy pour ne s'arrêter qu'à Lens, à la veille de la guerre civile. Secondé par Turenne et par Gassion, entouré d'un héroïque cortége de gentilshommes presque tous jeunes comme lui, et dont son rang le constituait le chef naturel, ce prince portait dans la guerre une originalité de vues dans lesquelles les plus savans calculs s'illuminaient par les éclairs du génie. Sans le soupçonner encore lui-même, il avait fondé une grande école militaire toute prête à se changer à sa voix en un dangereux parti politique.

Cependant ces nombreuses victoires ne profitaient point à la paix, quoique l'empereur Ferdinand III la désirât depuis longtemps, et qu'elle fût au fond beaucoup plus nécessaire au roi d'Espagne qu'elle ne l'était au chef de l'empire. L'Allemagne ravagée par la guerre la plus longue et la plus sanglante des temps modernes, la France épuisée d'hommes et surtout d'argent, aspiraient l'une et l'autre avec une ardeur égale à la fin d'une lutte dans laquelle le sort, personne ne le méconnaissait plus, avait irrévocablement prononcé contre la maison d'Autriche. Tous les alliés de la France, si l'on en excepte peut-être les Suédois, souhaitaient la paix avec une passion qui finit par les séparer plus tard de nos intérêts, lorsqu'ils eurent découvert que le gouvernement de la régente ne manquait

(1) On sait que ce prince ne prit le nom de Condé qu'à la mort de son père, survenue le 26 décembre 1646.

jamais de profiter de chaque succès nouveau pour produire une exigence nouvelle.

Le repos était devenu un besoin tellement impérieux pour le monde après les horreurs de la guerre de trente ans, qu'un homme de génie, loin de lutter contre cet irrésistible instinct, au risque de le soulever contre soi, en aurait fait le levier même de sa puissance, et aurait probablement inauguré la politique de Colbert au lieu de continuer celle de Richelieu. La grandeur de la France et l'abaissement de l'Espagne disaient assez que l'œuvre de cette dernière politique était consommée, tandis que les agitations du parlement et les souffrances des peuples ne semblaient pas indiquer moins clairement que l'heure d'une autre avait alors sonné. Toutefois Mazarin mit à ajourner la paix pendant quatre ans, puis à la rendre partielle au lieu de la faire générale, une habileté et une souplesse d'autant plus grandes qu'il faisait profession de la souhaiter plus ardemment que personne. Ce n'est pas qu'au fond il n'y eût quelque vérité dans ce sentiment-là. Ce ministre savait fort bien que la paix ne pouvait que profiter à la France dans les conditions où elle se trouvait placée pour la conclure; il ignorait moins encore l'honneur qu'apporterait un jour à sa mémoire le grand traité qui stipulerait les nouvelles conditions de l'équilibre européen et la réorganisation de l'empire germanique; mais cette paix, qu'il se réservait de conclure pour l'avenir, il l'ajournait indéfiniment, parce qu'il en redoutait le contre-coup. Il lui semblait périlleux de rendre aux loisirs et aux intrigues de la cour tant de princes et d'entreprenans seigneurs que la guerre éloignait le plus souvent de la cour et de la France; il redoutait encore plus d'avoir à consacrer son attention et ses soins à ces questions de législation et de finances qu'il ignorait profondément, et qui commençaient à lui arriver à travers les plaintes vives et presque séditieuses des parlemens.

La marche de Mazarin durant le cours des négociations simultanément suivies à Munster et à Osnabruck se ressentit donc d'une préoccupation qui chez lui dominait toutes les autres, et la pensée du cardinal, dont, entre les trois plénipotentiaires français, Servien seul avait le secret, pourrait se formuler ainsi : préparer toutes les bases d'un accord sans jamais le signer, et demeurer maître de toujours conclure en trouvant des moyens pour rejeter constamment sur ses adversaires l'odieux et la responsabilité des ajournemens.

IV.

Les premières négociations engagées pour la paix générale avaient été ouvertes du vivant du cardinal de Richelieu, et un traité des

préliminaires, signé en 1641, en avait renvoyé la conclusion à un congrès dans lequel étaient appelés des ministres de toutes les puissances protestantes et catholiques; il avait été d'ailleurs stipulé que ceux-ci se réuniraient dans deux villes séparées, afin de permettre à la médiation du pape de s'exercer entre les états catholiques. Les ministres de la régente arrivèrent les derniers, et après qu'on les eut attendus plus de deux ans à ce grand rendez-vous diplomatique qui avait été d'abord fixé au mois de mars 1642. Établis enfin à Munster en 1644, leur premier acte fut de publier, de concert avec les ministres suédois, un manifeste tellement violent contre la maison d'Autriche, et un appel si énergique aux princes de l'empire pour résister à sa tyrannie civile et religieuse, qu'il fallut tous les efforts des médiateurs pour empêcher les négociations de se rompre au moment même où elles venaient de commencer. Celles-ci ne tardèrent pas d'ailleurs à se trouver suspendues par de nombreuses difficultés de formes et par divers incidens suscités par Servien, que dans son langage pittoresque le nonce Chigi appelait l'*ange exterminateur de la paix* (1). Plus tard une lutte presque scandaleuse engagée par l'agent confidentiel de Mazarin avec le comte d'Avaux, son collègue, et le départ de Servien pour La Haye contribuèrent à assurer à la mission française ce bénéfice du temps, que le cardinal réputait supérieur à tous les autres.

Durant cet espace de près de quatre années, l'empereur et les princes allemands des deux confessions avaient avancé leurs négociations directes. Toutes les questions relatives aux intérêts religieux et politiques avaient été résolues, et les *satisfactions* réclamées par les couronnes de France et de Suède étaient admises en principe. Sous l'empire des faits accomplis, l'Allemagne reconnaissait à la Suède la possession de la Poméranie; elle n'élevait plus de difficultés sur l'attribution à la France de Metz, Toul et Verdun, et sacrifiait enfin, avec une résignation douloureuse, cette belle province d'Alsace, qu'il fut d'abord question de céder au roi très chrétien comme fief de l'empire, mais qu'on finit par lui reconnaître en toute souveraineté, avec quelques réserves en faveur des princes immédiats qui s'y trouvaient possessionnés.

On en était là depuis longtemps (2), et cependant le congrès n'aboutissait pas. Vainement le nonce et l'ambassadeur de Venise déployaient-ils, en leur qualité de médiateurs, une persévérance que ne lassait aucun obstacle : leurs efforts seraient probablement demeurés infructueux longtemps encore, si un incident grave n'avait

(1) *Mémoires* du comte de Brienne, année 1644.

(2) L'affaire de la satisfaction française avait été réglée dès le 13 septembre 1646. Voyez Meiern, *Acta pacis Vestphaliæ*, tome III.

fait comprendre à Mazarin que l'heure des résolutions décisives avait enfin sonné. Les états-généraux de Hollande avaient signé en 1644 un traité par lequel ils s'étaient formellement engagés à ne conclure la paix avec l'Espagne que conjointement et d'un commun accord avec la France; mais leurs ministres en Westphalie, lassés d'ajournemens successifs et fort inquiets de ce qui commençait à transpirer à Munster d'un projet d'échange de la Catalogne et du Roussillon contre les Pays-Bas espagnols, s'étaient résolus, nonobstant les engagemens antérieurs, à traiter directement avec les ministres espagnols. Malgré les efforts de l'ambassade française, la paix avait été signée, aux premiers jours de l'année 1648, entre la cour de Madrid et ses anciens sujets. Un tel symptôme constatait qu'il était plus que temps de conclure, car outre que les princes de l'empire s'étaient déjà entendus, et qu'on risquait, en différant, de demeurer en dehors de leur accord, la situation militaire de la France se trouvait singulièrement affaiblie par l'attitude nouvelle de la Hollande. Les plénipotentiaires du jeune roi signèrent donc, le 24 octobre 1648, les grands actes qui, en renouvelant la face de l'Europe, y assuraient à leur patrie la glorieuse place conquise par le sang de deux générations. Mazarin eut l'insigne fortune d'apposer son nom à l'œuvre commencée par la prudence de Henri le Grand, continuée par le génie du grand cardinal, maintenue par l'héroïsme du grand Condé.

Toutefois, en signant la paix avec l'empereur, le ministre d'Anne d'Autriche se garda bien de la faire avec l'Espagne. Celle-ci demeura exclue des traités de Munster, et resta seule exposée aux coups de la France, à laquelle son traité avec l'empire rendait l'entière disponibilité de ses forces. Cette situation avait pour Mazarin le double avantage de continuer la guerre et de laisser ouverte la séduisante perspective de la conquête des Pays-Bas, ce complément si désiré de notre territoire. Les calculs de Mazarin n'auraient probablement pas été trompés, si les agitations intérieures, dont la continuation de la guerre avec l'Espagne devint, non la cause véritable, mais le plus sérieux prétexte, n'étaient venues, quelques mois après, dérouter toutes les conjectures, et si la fronde n'avait fait perdre à la France la plus grande partie de ses conquêtes, en même temps qu'elle rendit à l'Espagne la domination de ses provinces insurgées.

Durant les quatre années consacrées aux transactions de Westphalie, une pensée obsédait l'esprit de Mazarin, et avait fini par prendre pour lui le caractère d'une sorte d'idée fixe. Il aspirait en effet, ainsi qu'avaient fini par le découvrir les envoyés hollandais, à donner la Franche-Comté et la Belgique à la France, en négociant l'échange de la Catalogne et du Roussillon contre la totalité des Pays-Bas espagnols. Vis-à-vis de ses agens, et l'on pourrait ajouter vis-à-vis de

lui-même, il explique et excuse ses longues tergiversations et ses exigences multipliées par l'espoir de trouver, en prolongeant les négociations concurremment avec la guerre, un instant favorable pour compléter enfin la France, en y ajoutant « tout le territoire de l'ancien royaume d'Austrasie, en quoi tout le sang répandu et tous les trésors consommés ne pourraient être tenus par les plus critiques que fort bien employés, les plus malins étant alors en peine d'y trouver à redire. » Toutes les instructions données au duc de Longueville et à MM. d'Avaux et Servien sont inspirées par cette pensée; elle transpire dans chacune des dépêches rédigées par M. de Brienne sous la dictée du cardinal, et plus encore dans les lettres qu'il écrit lui-même, monumens merveilleux de la plus grande école diplomatique qu'ait eue la France, et qui restent pour la postérité le titre le plus solide de la gloire de Mazarin.

Un tel projet ne pouvait être poursuivi que dans le plus profond secret, car il devait, s'il était seulement soupçonné, soulever contre la France les Catalans, qui s'étaient confiés à sa foi, et alarmer la Hollande, qui, par la réunion des Pays-Bas espagnols à la France, aurait vu son territoire et sa liberté menacés. De toutes les raisons que le cardinal suggère à ses agens pour les porter à désirer aussi ardemment qu'il le fait lui-même l'adjonction des provinces belgiques, il en est qui ont conservé toute leur valeur; il en est d'autres qui jettent un jour éclatant sur la situation intérieure de la monarchie dans la première moitié du XVIIe siècle. Les unes et les autres présentent donc au publiciste et à l'historien le plus vif intérêt : on va en juger par l'analyse très sommaire de l'argumentation de Mazarin, reproduite dans vingt dépêches.

L'acquisition des Pays-Bas aurait d'abord l'avantage de former à la capitale du royaume un boulevard inexpugnable, en faisant de Paris ce qu'il devrait être et ce qu'il n'est point,— le centre et le vrai cœur de la France. Avec ses frontières poussées jusqu'à la Hollande et jusqu'au Rhin, accrue de l'Alsace et de la Lorraine, complétée par l'acquisition du comté de Bourgogne et par celle du Luxembourg, la France deviendrait inexpugnable, en même temps qu'elle n'aurait plus d'autre soin que de veiller avec un complet désintéressement pour elle-même au maintien de la liberté et de l'équilibre des autres états. Cette acquisition qui nous donnerait le port de Dunkerque et un littoral considérable tiendrait à jamais les Anglais en bride et rendrait les Hollandais plus traitables. Il importe d'y travailler pendant que la guerre civile ôte à l'Angleterre les moyens que, dans un autre temps, elle ne manquerait pas d'employer pour l'empêcher; il faut profiter des rapports qu'une étroite alliance nous a donnés avec les Provinces-Unies pour amener celles-ci à ne pas résister par les

armes à ce projet. Les états élèveront sans doute de vives objections; mais peut-être pourrait-on obtenir leur assentiment en se montrant fort résolu en même temps que disposé à leur abandonner quelques places à leur convenance. Il faudrait gagner très secrètement le prince d'Orange, en lui faisant pour lui-même, si cela devenait nécessaire, l'offre du marquisat d'Anvers, perspective magnifique qui pourrait le décider à ne pas contrarier nos vues. Si celles-ci étaient réalisées, l'Espagne n'aurait plus de communications avec l'empire, et les deux branches de la maison d'Autriche deviendraient séparées par les intérêts comme par la distance. Plusieurs moyens se présentent pour atteindre un jour ce but, — d'abord l'intérêt du cabinet de Madrid, qui doit lui faire désirer de reprendre la Catalogne, province riche et populeuse qui forme la barrière principale de ses possessions péninsulaires, puis la perspective d'un mariage entre le roi et la jeune infante, qui sauvegarderait l'honneur national, puisque l'Espagne constituerait alors en dot des provinces qu'elle sera tôt ou tard contrainte de céder. Enfin et avant tout, il faut compter sur les chances heureuses de la guerre, qui offre assurément la voie de succès la moins improbable et celle qu'il importe de se conserver toujours.

Aux considérations tirées de la position géographique de la France, Mazarin ne manque pas d'ajouter les raisons plus décisives encore à ses yeux que fournit, pour déterminer l'adjonction, la sécurité intérieure de la monarchie : « Les coupables, les mécontens et les factieux, privés par ce moyen-là de leur retraite accoutumée, perdront les commodités de brouiller les affaires et de faire des cabales avec l'assistance des ennemis, étant aisé de remarquer que tous les partis contre l'état ont été tramés dans les Pays-Bas, dans la Lorraine et dans Sédan... Les Espagnols ne sauraient donner des assistances considérables à une faction que du côté de la Flandre, où les forces ont toujours été prêtes pour cela, comme il s'est vu quand ils persuadèrent à M. le duc d'Orléans de porter la guerre en Languedoc, et dans le dernier traité de feu M. le Grand, où toutes les assistances devaient venir des Pays-Bas (1). »

Ces raisons, admirablement exposées dans une longue correspondance, justifient à coup sûr la passion portée par Mazarin dans cette affaire. Les unes expriment des vérités sanctionnées par l'expérience des siècles; les autres allaient trouver leur confirmation dans une crise dont les premiers symptômes ne furent pas sans influence sur

(1) *Négociations secrètes de la cour de France touchant la paix de Munster;* Amsterdam, 1710. Voyez surtout le *Mémoire* du cardinal Mazarin aux plénipotentiaires *touchant un parti pour la paix avec l'Espagne* du 20 janvier 1646, et le second *Mémoire* du 10 février de la même année.

les délibérations de Munster durant la dernière période du congrès. L'Espagne, qui avait d'abord ardemment souhaité la paix et contraint plus d'une fois les ministres français à recourir aux plus étranges subtilités pour décliner ses ouvertures (1), avait en effet cessé à son tour d'en presser la conclusion, et dans l'espoir de voir éclater en France les orages dont l'air commençait à se charger, elle ajournait l'instant de consentir de douloureux sacrifices, attendant d'un prochain avenir les moyens de les refuser, ou tout au moins de les amoindrir.

Le système de Mazarin avait donc eu ses inconvéniens en même temps que ses avantages, et il commençait à devenir évident que ceux-là surpassaient ceux-ci. Si la guerre l'avait mis en mesure d'occuper les princes et d'éblouir la nation par d'éclatantes victoires, ces succès avaient été achetés au prix dont la gloire se paie toujours. On comprenait d'ailleurs fort bien que la guerre n'était aucunement nécessaire pour donner à la France le moyen de dicter les conditions de la paix, et on disait partout depuis quatre ans qu'elle continuait au profit du ministre et au grand dommage du pays, appauvri et fatigué. Toute guerre se résolvait alors en impôt, et l'on n'avait pas encore découvert l'ingénieuse théorie qui met à la charge de l'avenir toutes les fantaisies du présent. Le crédit de l'état était faible; on en peut juger par le taux des rentes de l'hôtel de ville, qui se négociaient au denier douze; celui des particuliers était nul, et la matière imposable manquait à peu près, puisque le clergé ne contribuait aux dépenses publiques que par des dons volontaires, et que la noblesse réclamait le privilége de ne payer à la patrie que la dette de son sang. Il ne restait donc qu'une alternative : augmenter les tailles qui écrasaient le peuple des campagnes, ou frapper, par des emprunts forcés et des impôts de consommation, la bourgeoisie des villes. Les tailles avaient reçu sous le précédent règne une extension si impitoyable, que cette ressource échappait absolument à la régente. Dans plusieurs provinces, la perception ne s'opérait que par des voies sanglantes; dans toutes, les cultivateurs avaient été conduits à réduire leur bétail et leurs cultures, surtout depuis qu'on avait imaginé de fixer le chiffre des tailles par commune, en prélevant sur l'aisance relative des uns ce que ne pouvait fournir l'extrême misère des autres. Le surintendant d'Émery fit preuve de sagesse en recourant à d'autres voies pour procurer au trésor les sommes que dévoraient trois armées, dépenses hors de toute proportion avec les revenus ordinaires, auxquelles il fallait ajouter les pensions et grâces dispendieuses toujours accordées avec empressement aux protégés des princes qui commandaient

(1) Voyez surtout la dépêche des plénipotentiaires du 31 décembre 1646.

les troupes, sans oublier les plaisirs de la cour, où le cardinal, en pleine pénurie du trésor, avait imaginé d'importer l'opéra, dont le premier établissement ne coûta pas moins de 500,000 écus.

D'Émery, à bout de voies, commença par exhumer d'anciens édits oubliés, rendus sous le règne de François Ier pour interdire, dans l'intérêt de la défense de Paris, toute construction nouvelle dans certains faubourgs; or, la ville ayant doublé depuis cette époque, en confisquant ces propriétés, le fisc avait plusieurs millions sous la main, et il crut faire preuve de modération en transigeant à deniers comptans avec les propriétaires désespérés. En même temps la reine se rendait au parlement pour faire enregistrer, d'exprès commandement du roi, un édit qui contraignait tous les riches bourgeois de Paris et des bonnes villes à acquérir, moyennant un taux fixé, une certaine quantité de rentes sur les aides et les diverses fermes, mode original pour transformer un emprunt forcé en placement. Toutes ces mesures cependant ne suffisaient pas à combler un déficit dont le gouffre se creusait sans cesse, et force fut bientôt à un roi de neuf ans de remonter sur son lit de justice dans le plus menaçant appareil de sa puissance pour ordonner, au milieu de l'émotion publique, dont le flot montait sans cesse, l'enregistrement d'innombrables édits bursaux, les uns atteignant toutes les transactions commerciales à leurs sources, les autres créant quantité de charges administratives ou judiciaires, inutiles lorsqu'elles n'étaient pas ridicules. Huit jours après, comme pour engager plus profondément encore les membres de toutes les compagnies souveraines dans le grand mouvement qui agitait déjà la bourgeoisie, on rattachait le maintien du droit auquel ils tenaient le plus, celui de transmettre leurs charges, à la perte totale de leurs gages durant quatre années!

D'Émery pouvait-il faire beaucoup mieux dans la situation si peu avancée de la richesse publique et dans celle plus arriérée encore de la science? Cela est douteux. Il y avait de la justice à ménager le peuple pour atteindre la bourgeoisie, et de l'habileté à obtenir volontairement des capitaux en créant des charges nouvelles, expédient qui fut le plus grand moyen financier de la vieille monarchie, et qui n'aurait pas, je le crains fort, un succès moindre de nos jours, si l'on osait encore y recourir. Mais si d'Émery faisait peut-être le métier de surintendant en proposant de chercher l'argent là où il était, Mazarin ne faisait pas celui de premier ministre en permettant de telles mesures. Multiplier les coups d'état judiciaires en même temps qu'on attaquait les intérêts de la bourgeoisie parisienne, c'était placer de sa propre main toute la magistrature du royaume à la tête d'une agitation qui se révélait sous les formes les plus menaçantes parmi les commerçans et les rentiers, dans les parloirs des mar-

chands et les tavernes de la basoche, en attendant qu'elle passât dans la chambre de saint Louis pour envahir toute la France.

Si la guerre extérieure systématiquement prolongée finit par préparer au cardinal des embarras plus sérieux que ceux dont elle l'avait temporairement délivré, il n'en fut guère autrement de sa conduite à la cour. Celle-ci était calculée sur un principe fort simple : il s'agissait de promettre à tous de manière à ne décourager personne. Cette banale bienveillance, si contraire aux traditions du ministère précédent, eut d'abord un véritable succès; mais l'obséquieux empressement de Mazarin ne tarda pas à donner à chacun une idée démesurée de sa propre importance et à multiplier les demandes en raison de la facilité qu'on paraissait mettre à les accueillir. Grevé d'un arriéré de promesses impossibles à réaliser, Mazarin eut donc son quart d'heure de Rabelais. Deux influences principales partageaient la cour, où le prince de Condé et le duc d'Orléans élevaient des prétentions qui, lorsqu'elles étaient inconciliables, devenaient pour le ministre une véritable torture. Si le vainqueur de Nordlingue n'avait pas l'avide âpreté de son père, il portait dans ses exigences pour ses serviteurs et pour lui-même l'irrésistible élan du champ de bataille, et sa fierté n'admettait ni un retard ni un obstacle. Il entendait servir la royauté, mais à la condition qu'elle s'humilierait sous sa gloire et sous ses services. Dégagé par son esprit de toute arrière-pensée séditieuse et déloyale, il avait un caractère qui le poussait fortement vers la faction. A le voir si hautain dans ses allures, si impérieux dans ses injonctions, c'était parfois à se demander s'il était plus avantageux de le voir dans les rangs de ses amis que dans ceux de ses adversaires. A la mort du duc de Brézé, il avait notifié, de son quartier-général, qu'il entendait hériter de l'amirauté, qui appartenait à son beau-frère, tardive compensation pour l'alliance inégale imposée par Richelieu à son orgueil. Faire passer cette grande charge à la maison de Condé, qui, outre d'immenses propriétés territoriales, possédait déjà les gouvernemens de Bourgogne, de Provence et du Berry, c'eût été une sorte d'abdication de la couronne. La reine le comprit, et son ministre lui suggéra le singulier expédient de se délivrer à elle-même le brevet de grand-amiral. Cette fois le prince prit le parti d'en rire, moyennant de riches *récompenses,* comme il se disait alors, qui s'acquittaient aux dépens du public, et dont le fonds paraissait dès lors inépuisable.

Malheureusement la régente ne pouvait pas surmonter sa couronne d'une barette rouge, et il vint un moment, depuis longtemps redouté par le ministre, où un chapeau de cardinal fit éclater la lutte entre les deux influences qu'il avait pris tant de peine à ménager. Quoiqu'il n'eût pas été malheureux dans ses campagnes de Flandre, le

duc d'Orléans n'était pas entouré de l'auréole qui brillait au front du prince de Condé; mais sa qualité d'oncle du roi et son titre de lieutenant-général du royaume lui assuraient la première position de France après la reine-mère. Ce prince était moins exigeant pour lui-même que pour les favoris qui faisaient vaciller au gré de leurs intérêts ses volontés et ses pensées. L'un des plus vulgaires d'entre ceux-ci avait entrepris de se faire décerner la pourpre, et selon son usage, Monsieur avait fait de cette affaire la sienne. Placé dans l'alternative d'égaler à lui un plat valet ou d'irriter son royal maître, Mazarin avait, selon son invariable coutume, détourné le péril le plus prochain sans se préoccuper des embarras à venir. L'abbé de Larivière avait reçu la promesse du premier chapeau à la nomination de la France. Mais voici qu'un jour le prince de Condé, estimant son frère cadet trop chétif et trop mal fait pour engendrer lignée, imagine de demander le chapeau pour le jeune prince de Conti, de ce ton qui n'admettait pas de refus. Grande fut l'angoisse du ministre, placé entre la crainte de s'aliéner l'oncle du roi et celle de voir fondre sur lui l'impétueuse colère de Condé au moment même où la crise parlementaire se développait dans toute sa violence. Comme de raison, il courut au plus pressé et s'engagea avec le plus fort. Le prince de Conti reçut une promesse de nomination, que les événemens eurent bientôt annulée, et l'on finança avec Larivière; mais la blessure demeura profonde au cœur de Monsieur, et Mazarin dut entrevoir dès ce jour-là tous les obstacles que les rivalités princières allaient élever devant lui.

Quoique le ministre exerçât déjà depuis cinq années une puissance absolue, il avait donc grossi partout les difficultés, et il n'en avait triomphé nulle part. La lutte qu'il prétendait détourner par la guerre s'engagea simultanément à la cour, dans les parlemens et dans les armées, et l'on verra que si le cardinal parvint enfin à conserver le champ de bataille, il le dut bien moins à ses propres efforts qu'aux fautes de ses ennemis, au décousu de leurs plans et au cynique égoïsme de leurs prétentions.

L. DE CARNÉ.

L'HISTOIRE ROMAINE

A ROME.

IV. [1]

MONUMENS DE LA RÉPUBLIQUE. — RELATIONS DE ROME AVEC LA GRÈCE.

La voie Appienne. — Le premier aqueduc. — Les ponts romains. — Temples bâtis sous la république. — Colonnes rostrales. — Statue de Pyrrhus. — Souvenirs d'Annibal. — Statue de Marcellus. — Buste de Scipion l'Africain. — Tombeau des Scipions. — Rome ville latine. — Premières communications de Rome avec la Grèce. — Le génie grec et le génie romain. — Naples et Rome. — Influences de la civilisation grecque et emploi du grec à Rome. — Jugement sur cette influence.

La force et la persévérance qui dirigeaient les laborieuses conquêtes des Romains sont empreintes dans un grand ouvrage qui subsiste encore : c'est la plus ancienne des voies pavées construites par eux, la voie Appienne. Elle fut l'œuvre d'un patricien appartenant à la famille Claudia, et dont la mort fut honorée par les regrets des plébéiens, qu'en vrai Claudius il avait traités avec hauteur et dureté. Il s'appelait Appius Cœcus, Appius l'Aveugle. La *via Appia* porta justement son nom, car l'autre censeur, n'ayant pas osé braver quelques mécontentemens que la sévérité de tous deux avait provoqués, s'était démis de sa charge. Appius, avec l'opiniâtre intrépidité de sa famille, était resté seul en fonctions. Chacun sait ce que sont les voies romaines, car on les trouve partout, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Algérie, en Orient; partout le voyageur, au milieu d'un chemin moderne, dans une forêt, dans un désert, dé-

(1) Voyez les livraisons des 15 février, 15 mars et 15 avril.

couvre un fragment de voie romaine qui se reconnaît tout d'abord à son air de solidité, et avec ce bout de grande route apparaît aussitôt la toute-puissance du peuple romain. Là où les Romains ont mis le pied, ils ont voulu le poser sur ces larges dalles enfoncées dans un lit de ciment et de cailloux, et formant une route large, droite, qui va devant elle à travers les marais, les sables, les montagnes, et qu'on pourrait appeler une *chaussée des géans*.

La voie Appienne, la première en date de ces routes, fut avec le temps une des plus longues; on l'appelait la reine des voies romaines,

Appia longarum teritur regina viarum.

Plus tard, elle alla jusqu'à Brindes. Appius, du premier effort, la poussa jusqu'à Capoue.

On se demande pourquoi, au commencement du ve siècle, à Rome, on traçait dans cette direction une route monumentale. C'est que de ce côté se tournait alors tout l'effort de la puissance romaine; la même impulsion entraînait vers le sud de l'Italie, chemin de la Grèce et de l'Orient, les légions de Rome à travers les gorges de l'Apennin, et pointait pour ainsi dire la voie nouvelle vers la Campanie. Par là, Rome devait un jour entrer en relations de conquête, de commerce, d'art, avec le reste du monde civilisé. Appius obéissait à l'inspiration du génie romain. Cet aveugle voyait assez clair dans l'avenir :

Multa videns animo, lumine cœcus erat.

Le moyen âge, par beaucoup plus de points qu'on ne le croit d'ordinaire, se rattache à l'antiquité. Les rois barbares habitaient les palais impériaux des Romains; les premiers castels féodaux furent des *castella*, c'est-à-dire des positions fortifiées contre l'invasion. Les voies romaines furent à peu près les seules grandes routes du moyen âge. Les empereurs allemands suivaient la voie Flaminienne pour venir à Rome, et toutes les armées étrangères prenaient la voie Appienne pour aller à Naples. Celle-ci servit seule de communication entre Rome et Albano, jusqu'au jour où quelques familles féodales, les Savelli, les Gaetani, retranchées dans les tombeaux romains qui bordaient la voie, et qu'elles transformèrent en châteaux-forts, rendirent le chemin si dangereux pour les voyageurs et surtout pour les marchandises, que les uns et les autres prirent une direction parallèle à peu de distance. Ainsi se forma la route actuelle qui conduit à Albano. Dans ces dernières années, l'ancienne *via Appia*, dont on connaissait la direction et dont le pavé même apparais-

sait déjà sur une assez grande étendue, est pour ainsi dire sortie de terre. On a déblayé le sol sur toute sa longueur. Les trottoirs antiques ont été mis en évidence. Un grand nombre de tombeaux masqués par des constructions modernes ou ensevelis sous des décombres ont été dégagés. Maintenant on marche pendant plusieurs heures entre ces monumens, qui forment des deux côtés de la route une magnifique avenue funèbre. C'est comme la *rue des Tombeaux* qu'on traverse pour arriver à la porte de Pompéi, avec la différence dans la dimension des tombes et la longueur du chemin qui doit se trouver entre une jolie petite ville de la Campanie et la capitale du monde. Toutes les routes qui aboutissent à Rome étaient ainsi. Sur le bord de chacune d'elles, on voit quelques tombeaux, jalons épars de la double ligne que formaient les constructions funéraires rangées autrefois des deux côtés de la voie Latine, de la voie Tiburtine, de la voie Nomentane, etc. La voie Appienne a montré ce qu'étaient plus ou moins toutes les autres, et offre un magnifique spécimen des abords de Rome au temps de sa plus grande puissance. Ce sera bientôt la route ordinaire de Naples à Rome, et c'est par cette allée de sépultures qu'il conviendra d'entrer dans la ville des ruines.

Le même homme a attaché son nom à la création des deux sortes de constructions les plus propres au génie romain. L'auteur de la voie Appienne a fait bâtir le plus ancien aqueduc. Les lignes d'aqueducs qui subsistent encore intactes ou brisées font un si magnifique effet dans la campagne romaine, qu'on est un moment tenté d'oublier que ces monumens, pittoresques au plus haut degré, sont aussi des monumens utiles. Cependant on est ramené à cette considération en savourant à son dîner l'eau excellente qu'on boit à Rome; car cette eau (du moins dans la partie qu'habitent les étrangers) est l'eau *vergine*, l'*aqua virgo*, choisie entre toutes pour son excellente qualité, et amenée par un aqueduc de quatorze milles qu'Agrippa a construit et que Sixte-Quint a réparé. Du reste, les anciens eux-mêmes avaient été frappés de ce caractère d'utilité particulier à l'architecture romaine. Strabon et Denis d'Halicarnasse, Grecs tous deux, le signalent à l'envi, et Frontin, dans son orgueil de Romain, oppose avec dédain à ces constructions qui apportent l'eau nécessaire pour abreuver un si grand nombre d'hommes les inutiles pyramides (*pyramides otiosas*) et les œuvres sans résultat (*inertia*), mais si pompeusement célébrées des Grecs.

Il faut remarquer toutefois que les aqueducs ne se bornent pas à être utiles, qu'ils sont beaux. Il n'était pas nécessaire de donner aux piliers qui soutiennent les arceaux cette masse qui les rend si imposans. Evidemment il y a là une prodigieuse puissance, et au point de vue économique une dépense inutile. Les modernes, quand

ils entreprennent de grands travaux de ce genre, n'y mettent que l'indispensable. J'ai fait ce rapprochement ailleurs, au sujet de l'aqueduc de New-York; on peut le faire à l'occasion du magnifique viaduc qui franchit les vallées situées entre Albano et Laricia, viaduc que le gouvernement romain vient de terminer (1). Au Sœmmering, le chemin de fer, que par d'admirables travaux on est parvenu à faire passer au-dessus d'une montagne, est soutenu par des ponts d'une solidité très suffisante; mais ces ponts sont en brique, et les piliers sont minces et frêles, comparés aux piliers robustes, en pierres énormes, qui soutiennent l'aqueduc romain. Cependant cet aqueduc n'était pas construit pour porter des wagons chargés de plusieurs milliers, mais seulement un ruisseau. Les Romains eussent pu épargner les matériaux et la dépense, et leurs aqueducs eussent, comme on dit, très bien *fonctionné*. Les Romains n'ont point fait cette économie; ils ont taillé de gros blocs de *peperino*, ils ont dressé des piliers inutilement majestueux. C'est qu'ils ne visaient pas seulement à l'utile, même dans une œuvre dont l'utilité était le but; ils cherchaient aussi le beau et le grand. Du reste ceci ne s'applique point à l'aqueduc d'Appius Claudius : ce n'était qu'un conduit souterrain, quelques arceaux seulement s'élevaient au-dessus du sol. C'est sous l'empire que nous verrons paraître ces immenses arcades bâties, selon la magnifique expression de M. de Chateaubriand, pour apporter aux Romains l'eau sur des arcs de triomphe.

Les ponts étaient encore une des œuvres remarquables du génie romain; c'était la continuation et le complément des voies. Ils en ont jeté sur le Rhin et sur le Danube. Tous les ponts qui existent à Rome sont construits sur les bases d'un pont antique. Parmi les ponts de l'ancienne Rome, celui qu'Horatius Coclès, à en croire Tite-Live, défendit seul contre les soldats de Porsenna était en bois, comme l'indique son nom, *sublicius*. Longtemps on en respecta la structure primitive, et il fut toujours en bois durant toute la durée de la république et jusque sous les Antonins; mais, quand les eaux du Tibre sont basses, on voit encore quelques-unes des assises en pierre qui soutinrent plus tard le plus ancien et le plus célèbre des ponts romains.

Celui qui a succédé au *pons Palatinus*, et qu'on appelle *ponte Rotto*, pont brisé, ne mérite que trop son nom, car il fut détruit par les eaux du Tibre et refait plusieurs fois au moyen âge. C'est dommage, il avait aussi son histoire : il rappelait ce que la république romaine eut de plus glorieux et ce que l'empire romain eut de plus infâme. Il fut terminé par Scipion l'Africain, et les soldats révoltés y préci-

(1) On doit surtout l'achèvement de ce viaduc monumental à M. Jacobini, ministre des travaux publics, qui est mort l'an dernier, et qu'il sera difficile de remplacer.

pitèrent dans le Tibre le cadavre d'Héliogabale, après avoir tenté en vain de le faire entrer dans un égout, qui se trouva trop étroit, et lui avoir attaché un poids, de peur qu'il n'abordât quelque part, pour être bien certains qu'il serait privé de sépulture. C'est pour la même raison qu'on noyait avec une précaution semblable les parricides. Aujourd'hui le pont Palatinus a été remplacé par un pont en fer. L'invention moderne fait un étrange contraste avec les antiques souvenirs. A Rome, il faut s'habituer à ces contrastes : la voie Flaminienne est éclairée par le gaz, et la cheminée du gazomètre s'élève tout près de l'endroit où la louve vint allaiter Romulus exposé aux bords du Tibre.

La république a laissé peu d'édifices qui datent de ses beaux temps. Quoiqu'elle en ait construit alors un grand nombre, il n'en reste guère qu'un seul qu'on puisse attribuer avec certitude à cette glorieuse époque : c'est le temple de la Fortune virile, qui a été transformé en église. Simple, correct, sévère, il a bien le caractère de l'architecture romaine et républicaine, quoiqu'il soit déjà imité des Grecs. Presque tous les autres temples construits avant l'empire ont péri ou n'ont laissé debout que quelques colonnes, mais le nombre de ces temples a été fort considérable. Comme je l'ai dit, il n'y eut presque point de guerre où les généraux de la république ne vouèrent pas un temple à quelque divinité pour obtenir par son entremise la victoire : vœu tout à fait pareil à ceux qui ont fait élever plus d'une église au moyen âge. Les noms seuls de ces temples sont donc des monumens de l'histoire romaine. Camille en érigea plusieurs, un entre autres à la Concorde, lors d'une réconciliation passagère des patriciens et des plébéiens. Cet édifice devait, malgré son nom, être lié au souvenir des plus terribles dissensions civiles, car Cicéron y prononça plusieurs de ses catilinaires. Quand les Gracques eurent été assassinés par les patriciens, Opimius, un des meurtriers, en éleva un nouveau : triste concorde que celle qui s'établit par le triomphe de la violence. Tibère aussi osa relever le temple de la Concorde immortalisé par Camille et par Cicéron. Auguste fit mieux, il rebâtit le temple de la Liberté, qu'avait élevé le père des Gracques. Il fallait, pour consacrer un temple à la Liberté, qu'il se sentît bien sûr de l'avoir complétement étouffée. On est parvenu à déterminer l'emplacement probable d'un certain nombre de temples de l'époque républicaine, et les plus beaux noms, les plus grands faits de l'histoire romaine sont rappelés par eux. Quelquefois la science détruit des illusions qu'on regrette. Ainsi le temple dédié à la Piété, sur le lieu où avait été la prison dans laquelle une jeune femme nourrit de son lait son père, d'autres disent sa mère, condamnée à mourir de faim, — ce temple n'est pas celui dont on montre encore

quelques colonnes. Le temple de la Piété, qui s'éleva pour immortaliser le souvenir de la *charité romaine,* n'existe plus : la place même qu'il occupait a été recouverte par le théâtre de Marcellus. Byron n'en savait pas tant, et les ruines du temple apocryphe lui ont inspiré de beaux vers : heureux péché contre l'archéologie. *Felix culpa!*

Ce qu'on sait de la disposition de plusieurs de ces temples et souvent les noms seuls des divinités auxquelles ils étaient consacrés nous font lire dans l'âme des anciens Romains. Les temples unis de la Vertu et de l'Honneur étaient placés de sorte qu'il fallait passer par le premier pour arriver au second, ingénieux et grave enseignement donné par une disposition architecturale. A côté du temple de Bellone se dressait la colonne de guerre près de laquelle le prêtre lançait une pique vers le point du monde qu'allaient attaquer les Romains. Ces circonstances ne sont-elles pas caractéristiques des sentimens de la vieille Rome? Le culte des anciens dieux du Latium se maintint à Rome tant que les mœurs y gardèrent quelque chose de l'antique simplicité latine. La république éleva des temples à Janus, à Sylvain, à Faunus, à Fidius, aux Camènes; on ne voit plus ces divinités indigènes figurer parmi celles qu'adore l'empire. La religion de l'empire est plus grecque, plus cosmopolite; elle a cessé d'être latine. Les Romains ont perdu en toute chose les traditions du rude et simple génie de leurs pères. N'est-il pas intéressant de voir Rome républicaine élever des temples à des divinités comme *la Santé, la Jeunesse, l'Espérance?* Le sentiment de la force dans le présent et de la confiance dans l'avenir n'est-il pas là? Enfin, sans tirer des conséquences trop rigoureuses d'une arithmétique un peu conjecturale, n'est-il pas remarquable que Rome ait dédié sept ou huit temples à la Fortune, dont un sur le Capitole, quelques-uns de plus à Minerve qu'à Mars, et, avant l'empire, un seul à Apollon et un seul à Vénus?

A Rome, les monumens de l'empire sont nombreux, ceux de la république sont rares; le hasard de la conservation a été aveugle, comme l'est toujours le hasard; souvent même il semble avoir été dirigé par une puissance ennemie de ce qui est bon, qui a détruit ce qui méritait d'être conservé et a épargné ce qui en était peu digne. C'est ainsi que tant de mauvaises statues ont été respectées par le temps et que tant de chefs-d'œuvre ont péri. C'est ainsi que nous avons perdu, perte à jamais regrettable, plusieurs des décades de Tite-Live, une portion considérable de Tacite, et que nous avons conservé la *Thébaïde* de Stace, le poème de Silius Italicus, beaucoup de rhéteurs et de grammairiens qui à eux tous ne valent pas une page de Tite-Live ou de Tacite. La destruction est inintelligente, la conservation est capricieuse : les thermes de Caracalla

subsistent, le temple de la Vertu et de l'Honneur n'a pas laissé de vestiges. Que ne pouvons-nous choisir dans les monumens ceux que nous aurions voulu sauver! Mais nous sommes en présence des ruines romaines, comme Philoctète à Lemnos, apprenant qu'Achille et Agamemnon ne sont plus, et s'écriant : « Thersite vit sans doute! » Il n'en est que plus nécessaire de ne rien négliger de ce qui nous reste des beaux temps de la république. Aussi contemple-t-on avec émotion les plus faibles débris de cette époque glorieuse, et s'arrête-t-on respectueusement devant un fragment de l'inscription gravée sur la colonne rostrale de Duilius, monument de la première victoire navale de Rome sur Carthage.

Michel-Ange, ce jour-là conservateur de l'antiquité, qu'il ne respectait pas toujours, par exemple quand il dérobait les pierres du Colysée pour bâtir le palais Farnèse, ou quand il enlevait une architrave du temple de la Paix pour en faire un piédestal à la statue équestre de Marc-Aurèle; Michel-Ange a encastré le fragment de l'inscription en l'honneur de Duilius dans la restitution qu'il a pu faire avec certitude, d'après les médailles, de la colonne rostrale elle-même. L'inscription est antique, seulement on croit qu'elle a été renouvelée sous l'empire, mais sans que l'orthographe ancienne ait été altérée. On sait qu'une colonne ornée de ces pointes de bronze placées à la proue des vaisseaux, et qu'on appelait *rostra*, avait été élevée dans le Forum devant la tribune aux harangues, à laquelle elle donna ce nom immortalisé par l'éloquence et par la mort de Cicéron. Ces rostres n'étaient pas ceux de Duilius : c'étaient ceux qui rappelaient un triomphe naval sur les Antiates. L'orgueil qu'inspirait aux Romains une victoire moins commune que celles qu'ils étaient accoutumés à remporter sur terre explique cette distinction extraordinaire accordée au vainqueur d'Antium : la puissance maritime, la richesse commerciale, suite de cette puissance, étaient représentées par ce signe. Les Anglais, dans une pensée analogue, et qui a aussi sa grandeur, ont associé aux luttes de l'éloquence un symbole de la richesse commerciale de leur pays, en faisant asseoir le chancelier dans la chambre des communes sur un sac de laine.

Le désir de ne rien omettre de ce qui peut à Rome rappeler les beaux temps de la république me fait mentionner ici la seule trace qui reste de la guerre contre Pyrrhus. Les géologues ne dédaignent pas le plus mince débris de la création dont ils recomposent l'histoire, et dans cette résurrection de l'histoire romaine par les monumens je dois faire comme les géologues. Pyrrhus ne vint pas à Rome; la fortune de Rome l'arrêta dans Préneste, où elle avait déjà un temple avant celui qu'éleva l'heureux Sylla. Le seul débris qui fasse souvenir de Pyrrhus, c'est une cuirasse ornée de têtes d'éléphans

en bas-relief, et que pour cette raison on suppose avoir appartenu au prince épirote. On a restauré cette statue en Mars, mais c'est un affreux Mars, et je crois que je n'aurais pas parlé de ce douteux vestige, si je n'avais tenu à protester contre l'absence de goût qui a fait placer cette monstrueuse statue dans un lieu apparent, en face de l'escalier par lequel on monte à la galerie des antiques du Capitole.

Ce ne sont pas seulement les petits peuples voisins de Rome et les Gaulois, cette race follement intrépide, qui menacèrent les murs de Rome, et attachèrent leur souvenir à ses faubourgs. Un ennemi venu de loin parut un jour devant ses portes. Annibal poussa une reconnaissance jusqu'à la porte Colline, dont l'emplacement est compris dans l'enceinte de la Rome papale. On sait que la porte Colline, par laquelle les Gaulois entrèrent dans Rome, était située au coin de la *Via Pia* et d'une rue qui conduit à la porte Salara. Le cheval du Carthaginois a galopé sur les pas de Brennus, devançant Alaric, qui devait entrer dans Rome du même côté, le long de cette rue tranquille comme son nom, et qui est aujourd'hui la promenade favorite des cardinaux. La terreur se répandit aussitôt dans la ville. Des soldats numides, qui étaient au service de la république, étant descendus de l'Aventin pour aller défendre la porte Colline menacée, on crut que c'était l'avant-garde d'Annibal qui s'avançait, et une panique s'ensuivit. Terreur absurde, car Annibal était à l'est de la ville, et ses soldats ne pouvaient venir de l'Aventin, qui est à l'ouest; mais la peur ne raisonne pas, et un moment à la pensée d'Annibal dans ses murs Rome eut peur!

Si la foule désarmée, qui seule était restée dans la ville, fit paraître un trouble insensé, jamais le sénat ne se montra plus grand que dans cet extrême péril. C'est alors que le terrain occupé par le camp d'Annibal fut mis en vente et trouva un acheteur qui le paya ce qu'il valait en temps ordinaire. Annibal ne voulut pas demeurer en reste d'assurance, il mit en vente les boutiques du Forum romain. Ceci était une bravade et presque une comédie, tandis que la vente du terrain que couvrait son camp était sérieuse, et témoignait chez les Romains de cette confiance invincible dans leurs destinées à laquelle ils durent la puissance de les accomplir.

Le voyageur qui est venu par terre à Rome a fait à peu près la même route qu'Annibal; il a pu suivre les bords du lac de Trasimène, et en se souvenant de son commode passage des Alpes, dont il n'a pas dissous les rochers avec du vinaigre (et, je pense, Annibal pas davantage), il ne peut s'empêcher de sourire aux terreurs des Carthaginois en présence de ces sommets qu'ils jugeaient infranchissables, et que franchit chaque jour la malle-poste. Annibal eut assez

de peine à persuader à ses soldats que les Alpes ne touchaient pas le ciel.

Il y a cinquante ans, les savans vous auraient montré sur la route, comme témoins du passage d'Annibal, les os des éléphans numides enfouis dans les sables; mais la géologie, éclairée par Cuvier, a fait connaître que ces os étaient ceux d'éléphans fossiles plus anciens de quelques milliers de siècles qu'Annibal et les Romains. La collection de la villa Albani renferme un prétendu portrait d'Annibal; ce portrait est dénué de toute authenticité. Cet Annibal n'a rien d'africain et n'est pas borgne; mais on voit à Rome les portraits de deux ennemis d'Annibal, Marcellus et Scipion l'Africain.

La statue qui porte le nom de Marcellus n'est pas d'une authenticité bien démontrée; elle convient du moins admirablement au destructeur de Syracuse. Elle frappe par une simplicité tranquille, une fermeté sans effort, une attitude aisée et souveraine. Ce peut bien être l'image du Romain sans colère et sans pitié qui ordonna d'épargner Archimède, et livra au pillage la plus grande et la plus magnifique cité de la Sicile, qui pleura sur le désastre de Carthage et châtia si sévèrement les Carthaginois de leur résistance. Si ce n'est pas Marcellus, c'est certainement, comme le dit M. Émile Braun (1), un Romain de la vieille étoffe, — *von aechtem Schrot und Korn.* Ce Romain, quel qu'il soit, est assis dans la salle du musée Capitolin qu'on appelle la *Salle des Philosophes* parce qu'elle contient les portraits, souvent fort douteux, des principaux philosophes et des plus célèbres poètes de l'antiquité. Entouré de ces hommes de la pensée et de l'imagination, Grecs pour la plupart, le Romain, homme d'action, les regarde avec la supériorité calme de la force; il semble se dire, dans son impassible orgueil, que la philosophie, la poésie, l'éloquence de la Grèce sont de faibles armes contre l'énergie dominatrice du peuple romain.

Pour Scipion l'Africain, l'authenticité de ses bustes est certaine; on les reconnaît tout d'abord à une cicatrice au-dessus du front. Bien des Romains devaient avoir de pareilles cicatrices, et d'ordinaire on n'a pas songé à les reproduire : être blessé en combattant était chose trop naturelle pour que le sculpteur tînt compte d'un pareil accident; mais Scipion, à dix-sept ans, avait reçu vingt-sept blessures en défendant son père. Peut-être en a-t-on indiqué une pour rappeler les autres, par un respect particulier pour la piété filiale, cette vertu plus honorée par les Romains, s'il est possible, que le courage. Ce buste, sévère et bien romain, est de ceux qui pour moi n'ex-

(1) Voyez son intéressant ouvrage intitulé *les Ruines et les Musées de Rome.* J'ai beaucoup appris dans les savans entretiens de M. Braun et dans ses écrits : qu'il veuille bien recevoir ici mes remerciemens.

priment pas complétement le caractère de l'homme qu'ils représentent. Je reconnais le général énergique et résolu comme étaient tous les généraux romains; mais où est le coup d'œil inspiré du vainqueur de Zama? Où est le rayonnement superbe du front de ce mortel extraordinaire qui à Rome se mettait au-dessus des lois de Rome, et répondait à une accusation de péculat en rompant l'audience et en entraînant ses juges avec la foule au Capitole pour aller y remercier les dieux de son triomphe? où est surtout le génie mystique, peut-être à la fois sincère et habile, de cet étonnant Romain qui passait plusieurs heures seul dans le temple à s'entretenir avec Jupiter, dont quelques-uns le croyaient le fils? Je cherche tout cela, et je ne vois qu'un front intelligent, un visage plein, une mâchoire forte, beaucoup d'énergie et de puissance, rien d'héroïque et de divin. Je crois que le sculpteur n'a pas compris tout ce qu'il devait y avoir de singulier et presque de surnaturel dans l'expression du visage de Scipion, et que celui-ci a un portrait plus ressemblant dans l'histoire et dans notre pensée que dans son buste.

L'épitaphe de Scipion l'Africain ne s'est point retrouvée dans la sépulture de sa famille. Pour punir l'ingratitude de ses concitoyens, il avait déshérité sa patrie de ses cendres. « Ingrate patrie, s'était-il écrié, tu n'auras pas mes os! » Le sépulcre creusé sous le mont Cœlius, près de la porte Capène, contenait des inscriptions et une tombe, qui ont été portés au Vatican. Cette tombe est un des plus curieux monumens de Rome; elle a été taillée dans ce tuf volcanique, rugueux, grisâtre, semé de taches noires qui semblent des fragmens de charbon, et qu'on appelle *peperino*. Sur le *peperino*, la mémoire d'un Scipion appelé *le Barbu* (*barbatus*) est célébrée par une inscription tracée en caractères très irréguliers; les lignes sont loin d'être droites, le latin est antique; en voici la traduction : « Cornelius Lucius Scipius Barbatus, né d'un père vaillant (*gnaivod*), homme courageux et prudent, dont la beauté égalait la vertu. Il a été parmi vous, — voyez comme le Romain s'adresse aux vivans, — consul, censeur, édile; il a pris le Samnium (*Samnio cœpit*); il a soumis toute la Lucanie, il a emmené des otages. » Y a-t-il rien de plus grand et de plus romain? Quelques faits en quelques mots : l'un de ces faits est la conquête d'une partie de l'Italie, le pays des Samnites, les plus redoutables ennemis des Romains. Il a pris la Lucanie, il a pris le Samnium, voilà tout. Mais ceci est bien digne de remarque : la forme et les ornemens de ce tombeau sont grecs. Il y a là des volutes, des triglyphes, des gouttes, des denticules grecs. On ne saurait imaginer un plus grand contraste, et rien qui fasse mieux voir la culture grecque venant, pour ainsi parler, surprendre et saisir au berceau la rudesse latine. Ce spec-

tacle nous prépare à ce que nous allons voir, l'invasion du génie grec dans la civilisation romaine. Avant de passer aux monumens qui à Rome attestent ce grand changement, je dois encore un souvenir à Scipion l'Africain.

Il y a bien des années, près de Naples, là où fut l'ancienne Literne, lieu de l'exil et de la mort de Scipion, et où le commencement de son épitaphe, *ingrata patria*, a donné son nom au village de Patria, j'étais allé chercher cette tombe, comme font tous les voyageurs. Le cicérone de l'endroit était absent; deux paysans s'offrirent à le remplacer. Ils cherchèrent longtemps. L'un d'eux, je m'en souviens, en battant un champ de grands roseaux, criait à l'autre : L'as-tu trouvée, la tombe de Scipion? Ils ne la trouvèrent point; mais quel monument eût valu cette battue faite par deux pauvres diables en quête d'une tombe cachée parmi les roseaux, qui était la tombe du vainqueur d'Annibal!

Victorieuse des peuples de l'Italie centrale, Rome arriva dans la Campanie, et là elle rencontra la Grèce. Cette rencontre amena la seule révolution morale, à vrai dire, que Rome ait connue depuis qu'elle eut subi l'ascendant de la civilisation de l'Étrurie sous les rois. C'est un événement décisif et capital. Tout ce qui dans les monumens montre l'action de la Grèce sur Rome offre donc, outre un intérêt d'art, un enseignement sérieux. Le spectacle des ruines et des statues est encore ici la meilleure leçon d'histoire.

Dans la période qui s'écoule entre l'expulsion des Tarquins et les premières communications avec les Grecs, nous avons vu le génie de Rome se produire par deux créations qui lui sont propres : les voies et les aqueducs. Cela suffit pour manifester la présence et l'originalité de ce génie. Ces deux classes de monumens ne furent pas empruntées à l'Étrurie. Rome n'était plus étrusque, et comment eût-elle pu l'être encore? On se rappelle avec quelle fureur elle chassa les Tarquins. Depuis ce temps, Rome n'eut plus avec l'Étrurie d'autre rapport que la guerre et la conquête. Elle avait été étrusque sous les rois, mais elle était née à elle-même avec la liberté.

Depuis l'établissement de la constitution républicaine, si elle garda quelque chose d'étrusque, ce fut plus à la surface qu'au dedans, plus dans ses superstitions que dans sa religion, plus dans ses pompes et ses insignes de commandement que dans son organisation civile, plus dans ses coutumes que dans ses mœurs. Sa religion, son organisation, ses mœurs, ne furent plus étrusques, mais latines : des cérémonies, des costumes, des jeux, même quelques institutions politiques et militaires venues de l'Étrurie, ont bien pu se conserver et se sont conservés en effet chez les Romains, l'histoire et les monumens en font foi; mais tout cela était la forme, non la substance de

la civilisation romaine. Le fond de cette civilisation, ce fut le génie agricole, guerrier, religieux des Latins.

Les peuples montagnards contre lesquels Rome soutint si longtemps de si rudes guerres, les Sabins, les Volsques, les Samnites, ne paraissent pas avoir foncièrement différé des Romains; leurs langues appartenaient à cette famille des langues italiotes qu'on rencontre partout dans la péninsule, excepté en Étrurie, et dont le latin faisait partie. Le peu de mots que l'on connaît de ces idiomes montagnards sont en général des mots latins. Il y a plus, telle expression latine qui ne se retrouve plus dans l'italien parlé à Rome s'est conservée chez les habitans de la montagne. Ainsi de *socci* (brodequins) s'est formé *chocci*, nom qu'ils donnent à leurs guêtres de cuir, ce qui les fait appeler par les artistes français, auxquels ils servent souvent de modèles, *chauchards*. L'analogie du langage de ces peuples avec celui des anciens Romains est encore prouvée par une circonstance digne de remarque : nous ne voyons jamais chez les historiens latins qu'il soit question de truchemens, comme ces historiens ont soin de le dire quand il s'agit des Étrusques. Coriolan n'aurait pas eu le temps et n'eut certainement pas besoin d'apprendre la langue des Volsques pour commander leur armée. Les députés que le sénat envoya aux Samnites après le désastre des fourches caudines et le consul qu'il leur livra n'eurent point à étudier le samnite pour être entendus du peuple et des soldats; ils furent aussi bien compris que le serait aujourd'hui un Romain dans les Abruzzes. Des deux côtés, les noms propres sont souvent les mêmes et ont toujours également la physionomie latine. Plusieurs familles venues du dehors, les Claudius, par exemple, de la Sabine, ne sont pas celles où s'est montré le moins énergiquement ce qu'il y a de plus saillant dans le caractère romain. Je le répète, rien dans les noms, les institutions, la religion de ces peuples ne paraît différer des mœurs, des institutions, de la religion romaines. Leurs cités guerrières se gouvernaient elles-mêmes; ainsi que Rome, elles avaient des magistratures analogues, quelquefois identiques. Il est parlé de leurs consuls, de leurs dictateurs, et le mot *imperator* se retrouve, un peu contracté seulement, dans l'*embratur* des Volsques.

Ces peuples aussi semblent très religieux, et l'on ne voit pas chez eux de traces d'une autre religion que l'ancienne religion latine. Les Romains commencèrent de très bonne heure et continuèrent très tard à être en commerce religieux avec les Latins. Dès le règne de Servius Tullius, on voit les deux peuples élever un temple en commun sur le mont Aventin, et au milieu du VIe siècle de Rome les députés de cette ville se réunissaient encore à ceux de quarante-six autres villes sur le mont Albain, dans le temple de Jupiter Latiaris,

pour y célébrer tous ensemble les fêtes latines, *feriæ latinæ*. Ce sanctuaire du Latium, toujours honoré et rebâti sans doute plusieurs fois par les Romains, existait vers le milieu du XVIIIe siècle, et il a fallu qu'un Stuart banni, le cardinal d'York, vînt là pour le détruire et élever sur ses fondemens, reconnaissables encore, le couvent des *passionnistes*.

Ces peuples ne paraissent pas avoir eu de villes aussi considérables et aussi fortifiées que l'était Rome. Rome, qui les eut bientôt dépassés par sa grandeur, et, je crois, par la supériorité de son institution politique, était cependant sortie du sein de ces populations analogues entre elles et analogues à elle-même. Elle dut son premier accroissement à des tyrans plus civilisés qu'elle; elle dut le reste à ce qu'il y eut de particulier dans sa fortune et son génie. Les Romains n'en furent pas moins, durant les premiers siècles de la république, une nation de même sorte que celles qui les entouraient, une nation latine.

On ne saurait croire qu'avant le VIe siècle Rome n'ait eu aucunes relations avec la Grèce. Il est vrai qu'on ne saurait non plus admettre les origines helléniques données par les historiens, et surtout par les historiens grecs, aux peuples et aux villes de l'Italie. A les en croire, les Sabins seraient les descendans des Spartiates, filiation fabuleuse qu'avait probablement fait imaginer la rigidité proverbiale des mœurs sabines. Plusieurs villes d'Italie avaient eu pour fondateurs des demi-dieux ou des héros grecs, Hercule, Diomède, Ulysse; d'autres, des héros troyens; Padoue, par exemple, Anténor, dont on montre encore aujourd'hui le prétendu tombeau dans une rue de la ville; Albe, le pieux Énée, en mémoire duquel la truie célébrée par Virgile figure dans les armes de la ville de Tivoli, tandis qu'au dire d'Homère les descendans d'Énée régnèrent à Troie. Non-seulement des villes, mais des familles se donnaient une origine grecque : la famille Manilia prétendait descendre de Télégone, fils d'Ulysse et de Circé. Les Jules étaient, comme on sait, issus en ligne droite d'Anchise et de Vénus. Ces descendances ressemblent beaucoup à celle des rois mérovingiens, issus de Francus, fils d'Hector, par le fabuleux Pharamond. Elles furent forgées le plus souvent par la complaisance des Grecs pour des vainqueurs que leur vanité se plaisait à faire descendre de héros de leur nation, et acceptée avec empressement par la vanité des Romains quand la Grèce devint à la mode, et qu'ils voulurent avoir des aïeux.

Cependant quelque vérité peut se cacher sous ces fables comme sous toutes les fables, et il n'est pas impossible que d'anciennes colonies grecques se soient établies sur les bords de l'Adriatique et de la mer Tyrrhénienne, comme on en voit s'établir de si bonne heure

jusque sur la côte de la Gaule, témoin la ville de Marseille. La migration des Pélages ne suffit pas pour expliquer la ressemblance de la religion latine et de la mythologie grecque, surtout quant aux points où celle-ci différait de ce qu'on peut entrevoir des anciens cultes pélasgiques (1).

Un second âge des relations de l'Italie et de la Grèce tombe dans des temps plus historiques, bien que mêlé encore à beaucoup de légendes. L'oracle de Delphes apparaît plusieurs fois dans l'histoire des premiers siècles de Rome. Aruns et Brutus vont consulter la pythie de la part du dernier des Tarquins. Les Romains envoyèrent, disent les historiens, une députation en Grèce chercher les lois de Solon : ce fut la source de la loi des douze tables et l'origine du droit romain. Il est vrai que cette origine a été contestée par Gibbon et par bien d'autres, et que le droit romain était assez différent du droit hellénique. Pour ma part, je ne suis pas sûr que les institutions attribuées à Solon formassent un corps de législation écrite qu'on pût transporter à Rome, et la mission des envoyés romains me fait penser involontairement à cette lettre adressée par un membre de l'assemblée législative de 91 au conservateur de la Bibliothèque nationale. Rempli, comme on l'était volontiers alors, d'une admiration pour l'antiquité que la science n'accompagnait pas au même degré, le législateur demandait qu'on lui envoyât en toute hâte les lois de Minos et de Lycurgue, dont il avait besoin pour rédiger la constitution française. On voit, pendant le siége de Veies, le sénat faire consulter l'oracle de Delphes, auquel les Romains semblent reconnaître une certaine autorité religieuse, et avec lequel ils sont dans un rapport de dévotion et de respect, comme l'étaient vis-à-vis du siége apostolique tous les peuples de l'Europe au moyen âge. Enfin, et ceci ne saurait faire l'objet du doute le plus léger, avant la fin du ve siècle, les Romains envoyèrent interroger à Épidaure l'oracle d'Esculape pour faire cesser une peste qui désolait la ville. Les envoyés rapportèrent dans leur vaisseau Esculape lui-même sous la forme d'un serpent. L'île du Tibre où le serpent se réfugia, taillée en forme de navire pour figurer celui qui avait ramené le dieu, est encore là, présentant à l'une de ses extrémités l'image d'une proue

(1) Pour expliquer ces ressemblances, certains savans italiens ont imaginé un système dans lequel le patriotisme tient plus de place que la vraisemblance. Selon eux, ce ne seraient pas les Grecs qui seraient venus en Italie, mais les Italiens qui seraient allés porter leur mythologie et leur civilisation, non-seulement en Grèce, mais en Phénicie et en Égypte. Cela rappelle un peu le rêve du docte Suédois Olaüs Rudbeck, qui, frappé des rapports qui existent véritablement entre diverses langues de l'Asie et les langues germaniques, au lieu de faire venir les Germains de l'Orient, faisait venir les Indiens et les Persans du nord de l'Europe, et plaçait le paradis terrestre aux environs de Stockholm.

de vaisseau, et atteste aujourd'hui la vérité d'une mission qui suppose chez les Romains de cette époque la connaissance et la vénération d'un temple célèbre de la Grèce. L'importation de la médecine, art utile, précéda l'importation des beaux-arts : dès l'an 301, un médecin grec était venu à Rome.

Ces premières communications ont pu introduire dans les mœurs romaines quelques détails isolés de la civilisation des Grecs; mais cette civilisation n'a eu sur les Romains d'influence décisive qu'à l'époque où le progrès de leurs armes les mit en un contact permanent d'abord avec les populations helléniques de l'Italie méridionale, puis avec celles de la Grèce elle-même et de l'Asie. Arrivé à cette époque de l'histoire romaine si importante pour l'histoire des monumens, je me crois obligé de considérer l'action de la Grèce sur Rome, non-seulement au moment où elle commence à se faire sentir, mais jusque dans les temps qui suivirent. Pour saisir le caractère et la portée de ce fait, il est nécessaire de l'embrasser tout entier.

Les Romains et les Grecs se connaissaient bien peu quand ils se rencontrèrent. Le théâtre de leur activité était différent. Les Grecs, le regard tourné vers l'Asie depuis la guerre de Troie jusqu'à l'invasion d'Alexandre, n'imaginaient derrière l'Hémus et au nord de l'Épire que des peuples sauvages. Le détroit de Sicile était pour eux comme l'extrémité du monde; là commençait le pays des fables et des merveilles. Ils savaient qu'il y avait une colonie grecque dans le pays lointain des Celtes, et un peuple navigateur, les Tyrrhéniens, sur la côte d'Hespérie; mais les nations qui se faisaient la guerre dans cette région du couchant n'attiraient point leur attention. Hérodote paraît avoir ignoré l'existence de Rome, bien qu'elle fût déjà la Rome de Brutus. S'il en avait ouï parler, il la considérait comme une dépendance du puissant royaume des Tyrrhéniens. D'autres la regardaient comme une ville osque ou la disaient voisine des hyperboréens. Au temps d'Alexandre, Rome n'avait encore aucune importance dans le monde. Tite-Live se demande ce qui serait arrivé si Alexandre avait attaqué les Romains, et il pense que les Romains auraient triomphé du conquérant macédonien. Un Grec n'eût pas été de cet avis. Le doute est au moins permis. Tandis qu'Alexandre soumettait les Perses, traversait l'Asie, franchissait l'Indus et allait mourir à Babylone, les Romains soutenaient une lutte désespérée contre les Samnites et passaient sous les fourches caudines.

Les deux peuples ne se cherchaient pas. Ce fut par circonstance qu'ils en vinrent aux prises. La guerre contre les Samnites appela l'attention des Romains sur les villes grecques de la Campanie. Celles-ci attirèrent à l'étourdie par des impertinences un ennemi ter-

rible qui ne songeait pas encore à elles. La guerre contre Carthage amena les Romains en Sicile, où se trouvaient les villes grecques les plus grandes et les plus florissantes. Dans l'expédition contre Philippe, on vit les Grecs chez eux, on connut Athènes. Ce fut en détruisant et en pillant leurs villes que les Romains commencèrent à entrer en rapport avec les Grecs. Et quand M. Fulvius Nobilior dédia un temple, qu'il avait orné de statues transportées de l'Étolie, à Hercule Musagète (Hercule conduisant les Muses), il sembla vouloir exprimer par cette dédicace ce qu'il faisait lui-même. C'était en effet la force violente dont Hercule était le symbole qui entraînait loin de leur patrie les chefs-d'œuvre des arts, dons sacrés des Muses.

Dès lors l'usage s'établit de ces vols de la conquête si souvent renouvelés depuis, et dont le dernier atteignit Rome même au commencement de notre siècle. Deux mille ans plus tôt, Rome en avait donné l'exemple. Métellus le Macédonique apporta de Macédoine les cavaliers en bronze, œuvre de Lysippe, qui étaient les images des généraux d'Alexandre tués au passage du Granique. On croit avoir retrouvé un des chevaux il y a quelques années; on le voit au Capitole : c'est un admirable travail. Ce cheval grec est d'une race dont la finesse contraste avec le puissant quadrupède romain qui porte l'empereur Marc-Aurèle. La sculpture n'est pas moins fine et moins grecque que le cheval lui-même. Avant Metellus, Marcellus avait apporté dans Rome les statues et les tableaux enlevés à Syracuse, et d'autres généraux, les dépouilles de Tarente et de Capoue. La spoliation des temples révolta d'abord le sentiment religieux des Romains; Tite-Live exprime encore cette indignation, qui honora le sénat le jour où il désapprouva hautement Fl. Flaccus, qui avait dérobé les tuiles de métal du temple de Junon Lacinia chez les Brutiens, et on crut que le dieu avait puni Flaccus de ce crime en troublant sa raison.

Toutefois ces nobles protestations n'eurent pas de suite, et les spoliations continuèrent. Sylla dépouilla le temple d'Apollon de Delphes et celui d'Esculape à Épidaure, il fit venir d'Athènes les colonnes du temple de Jupiter Olympien pour orner le Capitole. Varron et Murena scièrent à Sparte des murs couverts de fresques, et emportèrent les fresques. Rome se mit ainsi par la force en possession des arts de la Grèce. Les statues de Phidias, de Scopas, de Praxitèle, les tableaux de Timante et d'Apelle, ornèrent ses portiques. Elle fut dès lors ce qu'elle est encore aujourd'hui, un musée de chefs-d'œuvre. Il y eut aussi des galeries particulières. Cicéron écrit sans cesse à Atticus de lui envoyer d'Athènes des statues pour orner sa biblio-

thèque, et ses accusations contre Verrès montrent celui-ci comme un amateur peu scrupuleux, mais passionné.

La possession des chefs-d'œuvre pouvait s'acheter par du sang et des victoires, deux choses qui ne coûtaient guère aux Romains; mais l'intelligence de ces chefs-d'œuvre était plus difficile à acquérir. Mummius pouvait entasser des statues grecques sur ses vaisseaux, il pouvait, dans une inscription retrouvée à Rome, se vanter en vieux latin grossier d'avoir détruit Corinthe (*deleto Corintho*); il n'en était pas pour cela plus sensible au mérite de ce qu'il dérobait, et, dans l'ignorance de son orgueil, prescrivait stupidement que si on brisait les statues, on eût à les remplacer. Il fallut, pour que le génie insinuant de la Grèce pénétrât la rude écorce du génie romain, qu'il s'établît entre les deux un commerce intime et habituel; il fallut que les Grecs vinssent à Rome. Ce que Rome connut d'abord de la Grèce, ce furent ses rhéteurs et ses philosophes, ou plutôt ses sophistes.

Un certain Malléotès était venu de la ville de Tralles, en Asie-Mineure, pour une réclamation dont cette ville l'avait chargé; étant tombé malade, il se mit à donner chez lui des leçons de rhétorique, bientôt très suivies. D'autre part, dans les dernières années du VIe siècle, Athènes députa vers le sénat romain trois philosophes, Carnéade, Critolaus et Diogène, qui semblent avoir été surtout trois beaux parleurs, car Caton, qui demandait leur renvoi immédiat, les accusait de savoir persuader toutes choses : *persuadendi quælibet artis*.

On sait avec quelle rapidité la contagion de l'éloquence, du savoir et du bel esprit se répandit parmi les Romains. Avant de suivre dans les monumens qui nous restent le contre-coup de cette irruption du génie grec dans leurs idées et dans leurs mœurs, j'ai besoin de m'arrêter un moment devant ces deux grands peuples, si différens par le caractère, qui étaient appelés à intervenir puissamment par des voies diverses dans les destinées l'un de l'autre, qui jusque-là s'étaient si mal connus et s'estimaient peu mutuellement. Ils étaient l'un et l'autre pénétrés du sentiment de leur supériorité et d'un dédain qui s'appuyait sur des motifs divers. Les Romains n'estimaient pas les Grecs, cette nation vouée à la frivolité (*gens dedita nugis*), cette nation plus habile à parler qu'à faire, dit Tite-Live. Elle avait cependant accompli de grandes choses; mais l'âge de la décadence s'approchait pour elle quand les Romains étaient encore dans l'âge de la force. Il faut entendre Marcellus, lorsque les habitans de Capoue viennent se plaindre de lui au sénat, exprimer combien il est indigne de lui de répondre à des Grecs : *Græcis accusantibus*. Ce sentiment n'empêcha pas que la passion et même l'engouement des lettres

grecques ne prévalussent parmi les Romains; mais il subsistait chez ceux-là mêmes qui étaient le plus sous cet empire. Cicéron, disciple enthousiaste des Grecs, nourri et imbu de leur littérature, Cicéron, qui dans sa correspondance familière reconnaissait tout ce que Rome devait aux enseignemens d'Athènes, — quand il parlait en public, traitait les Grecs avec le dernier mépris. D'autre part, les habitans efféminés de la Campanie regardaient les Romains comme des barbares, comme des hommes grossiers, qui portaient de longues robes ridicules et prononçaient mal leur langue, seule digne d'être employée par les hommes. Plus tard, un rhéteur alla plus loin, et soutint que les dieux parlaient grec.

Ces deux peuples étaient hors d'état de se comprendre et de s'apprécier; leurs tempéramens étaient trop contraires. Aujourd'hui, si quelque chose peut donner au voyageur l'idée de cette diversité, c'est le contraste qui le frappe quand il passe du calme et de la sévérité de Rome au tumulte étourdissant de Naples. Ici le silence et la solitude, là le bruit et le mouvement. Rome est sérieuse et grave, Naples est pétulante et folle, et Naples c'est la Grèce, c'est le ciel, la mer et presque la lumière de l'Attique. Ce pays fut en effet un pays grec; des noms grecs y retentissent encore à nos oreilles, à peine altérés ou conservés tout à fait : *Neapolis, Cumé, Pausilippos, Prochyta, Nisida* (la petite île), *Anacapri* (le Capri d'en haut). Partout sont des souvenirs de la mythologie grecque. Pour arriver à Naples, on passe devant l'île de Circé. Dans le golfe, on peut aborder aux rives de l'Averne ou aux Champs-Élyséens. Parmi les îles des Syrènes, on est en pleine Odyssée, on est chez Homère. A Pœstum, on a le spectacle de l'architecture dorienne de Sybaris. Pompéi est une ville moins romaine que grecque. La diversité d'humeur des habitans achève le contraste. Les Napolitains, par leur vivacité, leur mobilité, leur légèreté, rappellent les Athéniens. Les Romains actuels, surtout le peuple et les gens de la campagne, ont la rudesse et la férocité sauvage de leurs aïeux. Ce peuple a conservé le sentiment, souvent trop stérile il est vrai, de son ancienne primauté, et l'on a entendu deux petits bourgeois de Rome se dire en fermant le soir leurs boutiques voisines : « Après tout, nous sommes Romains, les premiers du monde ! »

La vieille antipathie dure encore. Quand on va de Naples à Rome par la malle-poste, on change de courrier en passant la frontière. Faisant ce voyage, je me rappelle être venu jusqu'à Terracine avec un courrier napolitain, jeune homme enjoué, railleur, et qui traçait un portrait peu flatté des Romains. A Terracine, je trouvai le courrier des états pontificaux. C'était un personnage à profil de médaille,

à tête consulaire, et qui n'épargnait pas les Napolitains. Ces deux hommes me rappelaient les sentimens réciproques des Grecs de la Campanie et des Romains d'autrefois, qui n'eussent pas parlé différemment les uns des autres. Le Napolitain aurait, je crois, volontiers, comme le bouffon de Tarente, conspué un envoyé de Rome et poussé de même la grossièreté de l'insulte à des excès qu'on ne peut raconter. Les jeunes *lazzaroni* qui commencèrent la révolte de Masaniello n'adressaient pas aux préposés espagnols des insultes plus décentes. Mon vieux courrier romain, bafoué par une foule en gaieté et en délire, eût dit comme le consul Posthumius : « Riez, riez, Tarentins; il faudra beaucoup de votre sang pour nettoyer mon habit. » Et le sang eût coulé, si jamais un Tarentin se fût trouvé à la portée de son couteau.

Les Grecs sont à Rome. Ils y ouvrent des écoles où se précipite une jeunesse curieuse de l'inconnu. Dans beaucoup de familles patriciennes, un rhéteur grec, un philologue (nous dirions un littérateur, c'est le sens du mot), sont appelés pour élever les enfans de la maison, quelques-uns uniquement par l'intérêt qu'inspirent à son chef ces études nouvelles, cet horizon brillant qui se découvrait tout à coup au milieu de la vie sévère et triste qui avait été jusqu'alors la vie des Romains. L'hospitalité donnée aux lettres grecques par les grandes familles romaines s'étendait jusqu'à l'hospitalité de la tombe : la statue du poète Ennius, latin, mais imitateur des Grecs, avait été placée dans le tombeau des Scipions. A côté des fières images de ces vieux patriciens barbus qui prenaient les villes et les provinces, on voyait l'image de l'un de ceux qui créèrent la poésie latine en s'inspirant du génie grec.

Les influences grecques pénétrèrent encore dans Rome par une autre voie moins remarquée. Lorsqu'on parcourt la longue salle qui conduit au musée du Vatican, et dont les murs sont tapissés d'inscriptions en grande partie funéraires, on est frappé de la quantité d'affranchis qui ont des noms grecs. La classe des affranchis se recrutait principalement parmi les esclaves grecs, qui étaient les plus intelligens. Or esclaves et affranchis exerçaient une action notable sur les mœurs domestiques de la société romaine. Les premiers fournissaient les nourrices, souvent les pédagogues. On voit dans Térence la place que tenait, dès les derniers temps de la république, l'esclave dans la famille romaine. Complaisans et par là corrupteurs de leur jeune maître, ils étaient même consultés par le père de famille. Il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir *l'Andrienne*. A la première scène, Simon y conseille son vieux maître, qui écoute ses sentences comme des oracles. Le rôle de nos valets de comédie, qui

dirigent tout et ont une liberté de parole souvent incroyable avec leurs maîtres, est moins une imitation de nos mœurs qu'une tradition du personnage de l'esclave dans la comédie latine. Ainsi, dans beaucoup de familles romaines, une femme grecque était près du berceau de l'enfant, un instituteur grec dirigeait son éducation; jeune homme, des serviteurs grecs prenaient sur lui l'ascendant que donnent les passions d'un maître à qui sait habilement les servir. Il faut se souvenir que les arts et les lettres furent souvent cultivés par des esclaves : Plaute fit tourner la meule, et un certain Timagène était à la fois historien, rhéteur et cuisinier.

Les femmes auxquelles les jeunes Romains avaient affaire étaient le plus souvent des femmes grecques. Ces faciles beautés, célébrées par Catulle, Horace, Properce, Tibulle, ont presque toutes des noms grecs, ou qui annoncent une patrie grecque : Chloé, Lalagé, Glycère, Cinthie, Lesbia (la Lesbienne), Delia (la jeune fille de Délos). Or ces femmes n'étaient point tout à fait ce que nous entendons par le mot *courtisanes;* elles cultivaient la poésie, elles inspiraient des sentimens tendres et des passions violentes. Sans être, comme les dames grecques, presque captives dans le gynécée, les matrones romaines menaient une vie assez retirée; c'étaient donc les courtisanes qui exerçaient, dans des conditions différentes, l'équivalent de cet empire qu'exercent chez nous les salons. En outre, tout ce qui tenait à l'élégance des mœurs, aux soins de la parure, était dans le goût grec. Les antiquités romaines qui se rapportent à cette classe, bijoux, colliers, agrafes, pendans d'oreilles, en fournissent la preuve. Par le luxe des femmes s'insinuait la contagion de la mollesse grecque. Le vieux Caton ne s'y trompait pas, et mêlait des plaintes contre l'envahissement des coutumes de la Grèce à des objurgations contre la toilette des dames romaines, dans son discours au sujet de l'émeute féminine qu'avaient provoquée les sévérités somptuaires de la loi Ogulmia.

L'invasion se faisait donc à la fois par ce qu'il y a de plus sérieux et par ce qu'il y a de plus frivole, par la science et par la parure, par les philosophes et par les courtisanes : en public, par l'enseignement des rhéteurs; dans l'intérieur de la maison, par l'ascendant des esclaves et des affranchis. Aussi rien ne put résister à cette séduisante et dangereuse civilisation, *sa grâce fut la plus forte,* et un beau jour cette vieille Rome latine, autrefois étrusque, se réveilla ayant des modes grecques, parlant grec et n'étant plus Rome qu'à demi. Scipion Émilien portait la chaussure grecque et prononça des vers d'Homère en contemplant la destruction de Carthage qu'il venait d'accomplir. Sylla était instruit dans la littérature grecque, et au bas de

sa lettre aux Athéniens il signait un nom grec, *Epaphrodite*. Marius, ce farouche soldat, bien que plus dur à ces études, dit Cicéron, savait par cœur des vers du poète Archias. On surprend le vieux Caton lui-même, l'implacable ennemi de l'hellénisme, à citer un vers d'Homère. Dans un passage de Lucrèce que Molière a transporté dans *les Femmes savantes*, tous les défauts de la personne aimée sont transformés par l'amant en qualités qu'il exprime par un mot grec pour leur donner plus de grâce. Parmi les ruines de Tusculum, on a cru retrouver celles de la belle habitation de Cicéron, où il avait une *académie*, un *gymnase* et un *lycée*. Dans ses traités de philosophie et dans sa correspondance intime, le mot grec vient souvent exprimer sa pensée. Cicéron avait écrit en grec ses mémoires, des discours et son poème de *la Prairie*. Pompée donnait le titre de citoyen romain à un histrion de Mytilène aux applaudissemens de son armée. César, familier avec Euripide, en citait de préférence ce vers : « Il faut observer la justice de toute chose, excepté quand il s'agit de régner. » Brutus récita des vers grecs au moment de se donner la mort. L'empire à cet égard ne diffère pas de la république. Dans Suétone, on voit à chaque instant les empereurs employer des mots grecs dans la conversation. Auguste le faisait sans cesse, assaisonnant son langage de proverbes grecs. Comme Brutus, il cita des vers grecs à ses derniers momens. A Rome, non-seulement on parlait, on écrivait, on vivait, mais encore on mourait en grec. Tibère citait un vers d'Homère à la veuve de Germanicus, qui lui-même avait traduit en latin le poème d'Aratus. On sait les folies helléniques de Néron dans son voyage de Grèce, et qu'il poussa la barbarie de son dilettantisme pédantesque jusqu'à chanter, en présence de Rome embrasée par ses soins, les vers dans lesquels Homère peint l'incendie de Troie. Les bons empereurs agirent à cet égard comme les mauvais. Marc-Aurèle écrivait en grec ses lettres familières et ses pensées intimes. L'usage de la langue grecque était général sous l'empire. Juvénal avait tellement raison de s'écrier : « Nous sommes plus honteux d'ignorer le grec que le latin, » que, Domitien ayant élevé une multitude de ces arcs appelés des *janus*, un frondeur écrivit sur l'un d'eux le mot grec qui veut dire *assez*, épigramme de circonstance semblable à celles qu'on attacha depuis à la statue mutilée connue sous le nom de Pasquin, et qui comme celles-ci s'adressait à la foule, et devait par conséquent employer une langue que la foule pût comprendre. Enfin les choses allèrent si loin, qu'il se trouva à Rome un certain Apollonius qui ne savait pas le latin.

J'ai rassemblé avec soin tous ces faits particuliers, qui montrent à quel point la Grèce pénétra dans le langage et les habitudes

du peuple romain. Les monumens, du reste, nous offriront le même spectacle. Au milieu des ruines et des musées de Rome, il faut un certain courage pour apprécier le mal que la Grèce fit à Rome. Je dois le faire cependant, je dois chercher la vérité historique à travers ces monumens, et tâcher de la découvrir, tantôt par eux, tantôt en dépit d'eux-mêmes. Oublions donc, s'il se peut, pour un moment, les arts, qui sont comme la fleur des sociétés, mais n'en sont pas la racine; fermons les yeux aux merveilles qui nous environnent, et jugeons froidement quel fut le résultat de cet incroyable envahissement de la vie romaine par la culture grecque.

Voici un singulier et triste phénomène : la civilisation d'un peuple entre tous le mieux doué atteint une société vigoureuse, elle la pénètre, elle la décompose, et la livre affaiblie et malade au despotisme qui doit la tuer lentement, avec l'aide des siècles et des Barbares. Comment expliquer ce fait, qui paraît inexplicable? Je ne vois pas là, je le déclare, une raison de déclamer contre la philosophie en général. Ni Platon ni Aristote ne sont en cause. L'enseignement de ces grands esprits ne pouvait qu'élever l'âme et fortifier l'intelligence. Si j'en doutais, j'irais me placer en face de leurs images, et il me serait impossible de les accuser. J'irais contempler le buste de Platon et la statue d'Aristote : Platon, sur le front duquel rayonne une si majestueuse sérénité, et dont le regard semble plonger de si haut dans de si profonds abîmes; Aristote, ce petit homme maigre et presque chauve, assis et méditant, le menton appuyé sur sa main, air pensif et sagace, corps usé par l'étude et la réflexion, tête qui comprend et contient tout. Mais le temps de ces deux hommes était passé pour renaître un jour; ce qui leur avait succédé, c'était la seconde académie et la doctrine d'Épicure.

Les académiciens étaient des disputeurs plus que des philosophes. Chez eux, la dialectique avait remplacé la logique, et l'argumentation le raisonnement. Ces subtilités énervèrent l'esprit mâle et un peu grossier des Romains, qui s'y perdit d'autant plus qu'il était moins en état de les démêler. Épicure fut aussi funeste à Rome, non pas tant, comme on le croit, en amollissant les âmes par la volupté. Épicure était un voluptueux qui vivait d'oignons et de fromage et qui buvait l'eau de son jardin. Personne ne fut moins épicurien que lui dans le sens vulgaire de ce mot, bien qu'on ait fait d'Épicure dans les chansons bachiques une sorte de pendant d'Anacréon. Nous n'avons de ce joyeux philosophe qu'un fragment trouvé parmi les manuscrits charbonnés d'Herculanum, et dans lequel il n'est guère parlé que de la mort, ce qui va du reste admirablement avec la figure longue et triste que lui donnent ses bustes. Épicure ne prê-

cha jamais la volupté, mais la modération; c'est par un autre endroit que ses doctrines furent funestes aux Romains, d'abord par cet athéisme sérieux, aride, scientifique, qui, à la place de l'action de la Providence divine, mettait des atomes errant au hasard dans l'espace et s'accrochant un jour pour produire fortuitement le monde, ensuite par ce principe, que le sage doit se retirer de la société active, ne pas laisser troubler son âme par les passions et les intérêts des hommes : espèce de quiétude égoïste qui détruit l'énergie civique! Cette doctrine, sans faire précisément beaucoup d'adeptes à Rome, tendit cependant à paralyser les âmes, en les détachant du devoir et de l'action.

Dans ce procès à la philosophie grecque, il serait injuste d'oublier qu'elle a donné le stoïcisme, cette secte, j'allais dire cette religion, des âmes fortes. Le stoïcisme apparaît avec toute sa vigueur et toute son inflexibilité quand on est en présence de son fondateur Zénon, dont il y a une belle statue au Capitole. Ce Grec aurait dû naître à Rome. Il a une tournure et une carrure toutes romaines. Résolu et un peu renfrogné, on dirait qu'il attend la corruption pour la combattre. Malheureusement le stoïcisme ne pouvait être que la croyance des âmes d'élite. Son exagération, qui pour quelques-uns faisait sa force, ne permettait pas qu'il fût la foi morale de tous.

Il serait injuste aussi d'affirmer que tout était mauvais dans ce mouvement d'esprit qui était la base de la société romaine. Autant vaudrait soutenir que tout fut mauvais dans la guerre que fit le XVIIIe siècle aux superstitions et aux préjugés barbares du moyen âge. Le peuple romain ne pouvait pas éternellement croire aux augures et se troubler parce qu'un mulet était né avec trois pieds, parce qu'un bœuf était monté au troisième étage et s'était jeté par la fenêtre, faits que Tite-Live encore raconte gravement comme bien dangereux pour la république, avec les animaux qui parlent, les statues qui se couvrent de sueur ou de sang. Il est vraiment malheureux que la puissance de l'organisation romaine fût liée à de pareils contes, mais elle l'était, et quand on commença à les mettre en question, elle fut menacée. Par là on prit l'habitude de discuter la tradition, la coutume des ancêtres, *mos majorum,* sur laquelle tout reposait. Les fables païennes étaient difficiles à croire et souvent très absurdes; mais au fond de toute religion, si fausse qu'elle soit, il y a la vérité, car il y a Dieu : cette vérité fut emportée avec la fable, et Dieu disparut de la conscience des hommes. Les croyances les plus ridicules et la croyance la plus sublime s'anéantirent d'un même coup. Les premières étaient amalgamées avec la constitution de l'état, la seconde est le fond même de la vie morale d'un peuple.

La constitution fut disloquée, et la vie morale du peuple romain fut atteinte profondément. Fatalité bizarre! les Grecs, bien qu'entrant dans la décadence, étaient à certains égards plus civilisés que les Romains; ils étaient plus éclairés, plus humains, pour tout dire, en un mot, plus près du christianisme, qui eut beaucoup moins de peine à s'établir parmi eux. Ils possédaient dans leurs arts, leur poésie, leur éloquence, leur philosophie, ce que le génie humain a produit de plus achevé, et malgré tout cela, en perfectionnant la civilisation romaine, ils devaient la pousser vers sa ruine.

L'incompatibilité de deux principes fait quelquefois que l'un altère l'autre, bien qu'il lui soit supérieur à quelques égards. L'art égyptien, aux belles époques, offre une sublimité de style qui souvent échappe au vulgaire, mais que l'œil d'un artiste, ou seulement un œil exercé et impartial, sait découvrir; la sculpture grecque, c'est la beauté même. Eh bien! quand l'art grec vient modifier l'art égyptien, ce qui en résulte est quelque chose de très inférieur à tous deux. C'est ainsi que l'esprit grec altéra et déforma la société romaine. On doit déplorer ce fait, on peut s'en étonner, on est contraint de l'admettre. Et sans maudire la Grèce, sans calomnier la philosophie et les arts, sans invoquer, comme Rousseau, l'ombre de Fabricius pour lui faire crier aux Romains : Renversez vos monumens, brisez vos statues! — ce que je ne consentirai jamais à répéter après lui, surtout à Rome, — on est forcé de reconnaître que, par l'enchaînement mystérieux des choses, le jour où Rome subjugua la Grèce, la Grèce non-seulement la fit captive à son tour, comme a dit Horace, mais lui porta un coup mortel.

J.-J. Ampère.

ACHIM D'ARNIM

NOUVELLES ET ROMANS. — BETTINA ET LA GÜNDERODE.

. *Arnim's Werke*, *herausgegeben von Wilhelm Grimm* (*Œuvres d'Arnim*, *publiées par Wilhelm Grimm*), Berlin 1850. — II. *Studien für eine Geschichte des Deutschen Geistes* (*Études pour servir à une histoire de l'esprit allemand*), par Moriz Carrière, Leipzig 1851. — III. *Die Günderode*, von Bettina d'Arnim, Berlin.

Il y a dans un passé encore bien près de nous certaines physionomies intéressantes au plus haut point, et qu'il faut se hâter de saisir, de *fixer*, si nous ne voulons courir le risque de les voir à tout jamais disparaître. De droit, le présent nous attire, et ses tendances menacent d'absorber tout ce que nous avons dans l'esprit de forces vives. Réglons donc de notre mieux nos comptes avec le passé, et ne repoussons pas une occasion, quand il s'en présente, de mettre en lumière d'aimables noms autour desquels, dans leur propre pays, l'obscurité se fait déjà. Le vieux Goethe, avec sa haute clairvoyance, reconnaissait que dans le monde des esprits il y avait des formes et des aspirations en dehors de son domaine. C'est en ce sens qu'il appelait Beethoven une nature démoniaque, Beethoven, le maître par excellence de ces formes et de ces aspirations qui restèrent toujours des phénomènes incompris pour l'adorateur né de l'harmonie classique! Si chez Goethe toute beauté ressort de l'union de l'esprit et de la nature, si chez Schiller l'esprit, en son élan irrésistible, entraîne trop souvent la nature, comment nier qu'il existe dans les profondeurs de la vie de l'âme un coin mystérieux où la nature à son

tour subjugue l'esprit, l'étourdit par les vapeurs de l'ivresse, et profite de sa captivité momentanée pour donner libre vol aux démons du monde élémentaire? Là est, selon moi, tout le secret de la musique des Allemands, de leur philosophie de la nature, et aussi de leur romantisme. Qu'on mette des paroles en musique, cela se voit tous les jours; Arnim, lui, semble avoir eu pour tâche de mettre la musique en paroles, et de donner l'être à cette symphonie confuse de la vie somnambulique, à ces hymnes insaisissables qui traversent le cerveau du visionnaire. Achim d'Arnim en un mot, c'est presque Beethoven, avec cette différence que ses symphonies sont des romans, — ses opéras et ses cantates des contes et des nouvelles. A ses yeux, le réel n'est qu'une apparence, et lorsque tant d'autres, pour croire, ont besoin de toucher, ce qu'il voit et touche n'existe à ses yeux qu'à l'état de symbole du surnaturel.

Veut-on avoir une idée de son œuvre? Qu'on se figure un monde comprenant le côté *nocturne* et chaotique de la vie humaine. Là s'agitent les forces démoniaques, là se cherchent et se combattent les génies protecteurs et les kobolds, là s'enchevêtrent les événemens, se heurtent les péripéties, se précipitent les catastrophes au gré d'une destinée capricieuse dont les ricanemens frappent l'écho. Spectres voilés et femmes nues, elfes et larves, Ariels et Calibans, comment tous les nommer, les personnages de cette comédie étrange et merveilleuse qui choisit pour théâtre les profondeurs de l'âme, nous en révèle les passions enfouies, et dont la sublimité égale parfois la folle invraisemblance! Nous sommes loin, comme on voit, de cette réalité habilement mise en lumière, qui fait le charme et l'idéal de la poésie classique. Du sein de ces ténèbres mystiques je ne sais quel vague pressentiment d'un monde ultérieur se dégage, qui tantôt nous frappe d'épouvante, tantôt doucement éveille en nous l'émotion religieuse, et, pour le détail, la verve humoristique remplace les facultés plastiques dont dispose le peintre de la vie réelle. Aussi que d'imagination dans ces accouplemens bizarres, que d'inépuisable fantaisie dans ces arabesques moitié oiseau et moitié fleur! Chez Arnim, le symbole est partout, le symbole d'un monde inconnu et lointain, et la réalité ne lui montre qu'une sorte de transfiguration de substance, de même qu'aux yeux du chrétien le pain et le vin cessent d'être le pain et le vin pour devenir le corps et le sang d'un être éternel et mystique partout présent et partout caché. A ce compte, Arnim et Novalis sont bien les deux maîtres de l'école romantique allemande. Chez Novalis, ce qui prédomine, c'est l'ivresse, l'extase de l'être absorbé dans la contemplation d'une nuit bienheureuse; Arnim est plus homme, et porte jusqu'en ses tendances une force suprême de concentration et de réalisme.

I. — PROFIL DE L'HOMME ET DU POÈTE.

En tête des œuvres complètes d'Arnim, publiées il y a quelques années par Wilhelm Grimm, figure le portrait du poète, noble et gracieux type où l'expression mâle de Schiller semble s'unir à l'élégance aristocratique de Byron. Cet œil intelligent et pur qui plonge dans l'océan de la nuit comme pour en scruter les profondeurs, ce nez d'aigle dont les narines se dilatent au souffle de la jeunesse et de la vie, cette bouche où s'épanouissent la franchise et la bienveillance, ce front ouvert et loyal où se dressent d'épais cheveux noirs, — sont autant de traits qui répondent à l'idée qu'on se fait de cette nature fiévreuse et tourmentée qu'une incessante aspiration dévore. Ces strophes que je vais essayer de traduire me livrent le secret de son âme, et Arnim lui-même y caractérise son état :

Lys superbe, lys superbe,
Avec l'air d'un jeune roi,
Tu te balances dans l'herbe;
Lys superbe, lys superbe,
Nul n'est plus brillant que toi!

Cèdre grand, cèdre sublime,
Tu montes jusques aux cieux;
Mais au-dessus de ta cime,
Cèdre grand, cèdre sublime,
Plane l'aigle aventureux.

Nue épaisse, nue hardie,
Tu passes l'éclair au flanc,
Et promènes l'incendie,
Nue épaisse, nue hardie,
Sur le bois et sur le champ.

Flamme sainte, flamme altière,
Que de lys jetés à bas,
Que de cèdres en poussière!
Flamme sainte, flamme altière,
Sais-tu toi-même où tu vas?

« Que ne donnerais-je pas, disait-il souvent, pour posséder le don de saisir mes sensations au vol, et de fixer en rhythmes à l'instant tout ce que je perçois? Il me semble que j'écrirais alors des poésies qui remueraient le monde; mais, hélas! avec la peine qu'il me faut prendre pour la retourner tant bien que mal, je suppose que le meilleur de ma pensée s'en ira avec moi sous la terre. » Impossible de mieux se définir. Pour Arnim, en effet, la poésie ne fut guère qu'une source vive jaillissant du cœur dans un élan spontané. Le travail austère et contenu par lequel l'esprit se rend maître d'un sujet, et

qui finit par consommer l'union intime de la pensée et de la forme, lui demeura toujours quelque peu étranger. Il est vrai aussi d'ajouter que les temps où vécut Arnim ne se prêtaient guère à ce développement normal, bien difficile à certaines époques où mille questions se partagent le monde, où le poète, au milieu des apparitions multiples qui l'obsèdent, ne sait plus à laquelle entendre. Il est très rare alors que, même dans les œuvres les mieux réussies, quelque défaut de cohésion ne se laisse pas sentir en dépit de tout ce que la raison a pu faire après coup pour réparer ce manque d'harmonie première. Arnim d'ailleurs n'aime pas ces replâtrages, et n'a que faire d'y perdre son temps. Aussi que de transitions brusques et de soubresauts, quelle étrange confusion de couleurs et de styles! Vous étiez en pleine comédie bourgeoise, en pleine poésie pastorale; vous aviez affaire aux sentimens les plus ordinaires, aux mœurs les plus simples et les plus innocentes, et vous voilà soudain transporté de l'étude d'un greffier aux pics les plus sauvages du Brocken, sans que le machiniste ait seulement pris la peine de vous avertir, par un coup de sifflet, d'un changement de décor que rien ne motive. Les mêmes personnages qui tout à l'heure parlaient raison et vivaient de la vie commune s'agitent maintenant et se trémoussent dans des espaces fantasmagoriques. Tel dont les sentimens montraient de l'élévation vous semble un somnambule; tel autre, empêtré dans un matérialisme grossier, trahit sa nature élémentaire, et vous apparaît sous la forme d'une mandragore, comme ce petit M. de Cornélius dans le conte de *la Reine d'Égypte*. Il y a plus, la phrase, naguère d'un accès facile, ce grand style que traverse je ne sais quelle senteur forestière qui porte en soi comme un arrière-goût de la musique de Weber, tout cela s'alambique et s'embrouille, et libre à vous de déchiffrer, si vous pouvez, l'hiéroglyphe!

« Quelle main tisse les fils de mon cerveau? La même qui suspend le soleil au firmament et règle la course des étoiles. » Mainte fois cette parole d'Arnim m'est revenue à la mémoire au moment où j'allais fermer le livre de dépit, et j'avoue qu'en ranimant mon courage, elle m'a souvent aidé à trouver la lumière. Il faut, je crois, se défier beaucoup de ce premier mouvement d'orgueil et de paresse qui nous porte à repousser, comme entachées d'obscurité, certaines conceptions dont le sens commence par se dérober à notre vue. Pour moi, quand il m'est bien prouvé que j'ai affaire à un homme de génie, j'y mets plus de persévérance, et ne me laisse point si facilement décontenancer. De Beethoven composant la symphonie avec chœurs, d'Arnim livrant l'écheveau de sa pensée *à celui dont la main règle le cours des astres*, ou de ces braves gens moitié désœuvrés, moitié pédans, qui s'arrogent à si peu de frais le droit de prononcer sur tout,

qui a raison? Le public, dira-t-on? Mais ce même public qui se récrie aujourd'hui sur l'obscurité de la symphonie avec chœurs jugeait impénétrables, il y a trente ans, la symphonie en *ut* mineur, la symphonie en *la*, et tant d'autres chefs-d'œuvre dont la lumière l'éblouit désormais. C'est le métier du public de se montrer toujours quelque peu retardataire, c'est la vocation du génie de devancer son temps. A ce compte, le public et le génie sembleraient faits pour ne jamais s'entendre, et c'est ce qui, je le suppose, arrive d'ailleurs assez souvent, surtout avec les hommes qui, comme Arnim, ne *font pas de concessions*, et, se sachant incomplets par certains endroits, se donnent le plaisir hautain d'amalgamer dans la même œuvre, dans la même page, leurs qualités et leurs défauts, afin de s'épargner tout commerce avec le profane, et de ne se voir fréquenter que par les gens dont les rapprochent de natives affinités.

« Je voudrais sérieusement prémunir la jeunesse contre la funeste influence qu'exercent trop souvent sur elle certains esprits maussades qui, de ce que l'expérience de la vie a été pour eux difficile et rude, se croient en droit de tout calomnier et de tout flétrir. Faites vos expériences vous-mêmes, et ne prenez pas les lunettes d'autrui pour mesurer la perspective ouverte devant vous. Défiez-vous de qui se fait le centre du monde entier et vous dit imperturbablement : Tels sont les hommes, telles les femmes; ainsi se comporte la vertu, ainsi le vice; — tout cela, d'après les renseignemens recueillis dans le cercle étroit et borné de sa propre carrière! L'observation, éteinte et morte en lui, ne lui montre plus qu'à travers un verre obscurci par le malheur ce monde qui, de génération en génération, n'en va pas moins se perfectionnant toujours, et dont il n'aperçoit plus que les déchiquetures. Respect à ce brave homme, et que sa leçon serve à nous rendre plus attentifs! mais ne manquons jamais de tout observer par nous-mêmes, car rien d'identique ne se reproduit dans le monde, qu'il s'agisse de vice ou de vertu, et cet homme glacé qui vous parle a déjà sa place marquée sous la terre qu'il foule encore du pied, mais comme un somnambule. A vous, noble et chère jeunesse, le travail et l'action, à vous l'expérience et la conquête! Croissez donc, et vous bâtissez un palais plein de roses et de lis, aussi longtemps que les lis et les roses fleurissent. »

Tel est Arnim. L'obscurité dont s'enveloppe sa pensée n'est jamais si opaque et si ténébreuse qu'on n'y puisse trouver de quoi s'édifier et s'instruire. Moraliste à la fois et poète, s'il parle beaucoup à l'imagination, il parle infiniment à l'âme, et ce n'est guère sans avoir mis à profit pour lui-même son observation de la vie humaine qu'il la traduit en œuvres littéraires.

Je me représente ainsi l'étudiant allemand des beaux jours de la guerre de l'indépendance, avec son patriotisme fougueux, ses idées libérales, son noble cœur ouvert à toutes les sympathies, à tous les enthousiasmes, si heureux d'exprimer fièrement tout ce qui le

pénètre, si heureux de gagner le large toutes voiles dehors, comme un de ces fins navires armés en course, et dont nul bagage incommode ne ralentit l'élan. « Avec Dieu, pour la liberté ! » cette belle devise servirait au besoin d'épigraphe à la vie entière d'Arnim comme à ses œuvres. Qu'il s'agît de trinquer entre amis ou de se battre, il la retrouvait au fond du verre ou sur la lame de son épée. Chez une nature aussi irrésistiblement portée à l'expansion, on devine quels orages dut soulever le patriotisme à l'époque de la domination française en Allemagne. Arnim était gentilhomme, et la noblesse n'était à ses yeux qu'un motif de plus de se lever pour l'indépendance de son pays. Aristocrate par le cœur et les façons, il avait une manière de comprendre la naissance appropriée aux idées modernes. « La noblesse, écrit-il, est la consécration du temps dans l'histoire, le baptême du sang, le bonheur historique d'avoir inscrit au front, dès le berceau, le signe d'une force particulière de vie et de fécondation. Son vrai diplôme, c'est l'action. Sans porter nul préjudice à la noblesse, souveraine entre toutes, des sentimens et de l'intelligence, la noblesse du sang donne à celle-ci la base d'une poétique prédestination. » L'abaissement de son pays le trouve plein de vaillance et de décision. Comme Théodore Koerner, comme ce grand et mélancolique Henri de Kleist, Achim d'Arnim appartenait à cette phalange sacrée d'étudians chevaleresques aux yeux de qui le romantisme apparaissait comme un symbole de la nationalité, et qui devaient poursuivre jusque sur les champs de bataille l'idéal de gloire et de liberté entrevu dans les rêveries universitaires. « Celui-là ne mérite ni la fortune ni la liberté qui ne sait point se les conquérir lui-même par l'action, » a dit Goethe. Arnim avait au fond du cœur cette maxime, et son inspiration, quand les événemens vinrent la solliciter, fulmina d'éclatantes paroles où vibre comme un écho des sauvages hourras de Weber : « A nous autres Allemands, les vertus ne nous manquent pas. Il en est une cependant que nous aurions grand besoin de pratiquer, et que nous ignorons : je veux parler de la vengeance. Souvenons-nous combien ce fut jadis un instrument terrible aux mains mêmes de la piété, et proclamons que la vengeance n'est point un vice, comme il plaît aux moralistes de l'appeler, mais bien plutôt, alors qu'elle est brandie par qui de droit, l'épée du justicier suprême, forgée au feu de l'éternel amour, passée au fil de la raison souveraine et consacrée par des douleurs immenses. Celui-là renie Dieu qui renie la sublimité de cette passion. »

D'illustres penseurs l'ont dit avant nous : l'humanité se meut en spirale, en avançant toujours; rien n'est perdu de la substance organique qui se développe et s'étend dans toutes les directions : l'arbre reste le même, et les branches nouvelles qu'il ne cesse de pousser

élèvent toujours plus haut vers le ciel sa couronne. Ce sens religieux du passé, uni aux tendances les plus libérales, aux plus militantes aspirations vers l'avenir, donnent, selon moi, à la physionomie d'Arnim une sérénité lumineuse qui le fait ressembler à cet Apollon grec chez lequel se confondent les attributs des deux plus beaux âges de la vie. Il voit crouler le moyen âge et tomber les anciennes institutions sous les coups de la révolution française; pour lui, ce cataclysme annonce l'ère d'une poésie nouvelle, et les faits qui se déroulent ne sont à ses yeux que des transformations de la même idée. « Étrange prétention, de vouloir que tout périsse, parce que nous appartenons à la race humaine, qui ne fait elle-même que passer! De ces formes que les révolutions emportent, ne reste-t-il donc rien? De ce que nous devons mourir un jour, s'ensuit-il que nous n'ayons jamais vécu? Avoir fait un, ne fût-ce qu'un instant, avec ce monde, qui demeure éternel et se régénère sans cesse, — ce n'est point là un simple symbole de l'éternité, mais bien l'éternité même, et cela seul suffit pour combler tous mes pressentimens de jeunesse, de printemps et d'amour. » Que l'esprit des temps nouveaux éclaire le passé et fasse pénétrer jusque sous le plus humble toit la liberté et l'abondance, sa poésie ne rêve pas d'autre âge d'or. Elle ne voit d'autre cité divine que ce monde « dont le tombeau du Christ occupera le centre, bien loin de ceux qui n'auront gardé que les tendances du passé dans leurs âmes, semblables à une cave où les décombres tiendraient la place d'un vin généreux. » Inutile d'ajouter que le sentiment religieux proprement dit trouve au besoin dans Arnim un interprète éloquent et convaincu, et que ce rare esprit, même en ses imaginations les plus fantasques, ne se laisse jamais distraire du point de vue qu'il se propose, à la recherche de la vérité humaine ou révélée. Je n'en veux d'autre exemple que ce passage qui termine un de ses romans : « Pensée auguste, être éternel, invisible soleil, en qui les actions mûrissent, en qui, de printemps en printemps, les évolutions s'accomplissent, ne nous diras-tu pas quel est ton siége et quelle est ta source, rayon partout présent qui règnes à la fois sur les hauteurs dorées, et brilles sur les mers et dans la profondeur des abîmes? Ce corps fragile et périssable est le signe que tu revêts, signe divin sans doute, mais qui ne saurait être sans toi, car tout ce qu'il fait de bon vit en Dieu, et toutes ses pensées généreuses sont des émanations de Dieu, qui se révèle ainsi à tous, et, comme la chaleur, pénètre cette froide terre, l'appelant à une nouvelle alliance. »

C'est un fait digne de remarque que les trois maîtres de l'école romantique, Arnim, Novalis et Tieck, ont dû le jour à l'Allemagne du nord, comme si le génie, par ses contradictions avec le sol na-

tal, par cette lutte avec la vie sociale qui l'entoure, aimait à se poser de ces difficultés capables de mieux faire ressortir son énergie et sa puissance. Nés à Berlin, au cœur même du protestantisme, Arnim et Tieck échappaient, il est vrai, de bonne heure à son influence en allant vivre dans cette Allemagne méridionale, de tout temps si favorable, on le sait, aux organisations douées du sens nerveux. Arnim séjourna longtemps à Heidelberg, dont l'atmosphère aida singulièrement à développer le côté mystique, je dirai presque musical de son tempérament. Il est d'autres conditions qui devaient aussi beaucoup influer sur la nature de son génie, je veux parler de son mariage avec Bettina Brentano. Peut-on, en effet, rêver une association plus conforme à la destinée du personnage, à ses plus intimes tendances intellectuelles? Le jour où le hasard poussa vers Arnim ce démon féminin, il unissait deux imaginations assorties et dignes de s'entendre. Avant d'être mari et femme en ce bas-monde, Achim d'Arnim et Bettina Brentano étaient déjà frère et sœur dans le royaume des esprits. J'énonce le fait, mais Dieu me garde d'en vouloir rien conclure au point de vue des félicités conjugales! Tout se passe ici tellement en dehors de la vie ordinaire, qu'on peut croire que le rêve continue même au sein des réalités les plus bourgeoises du ménage, et que ces gens-là ont vécu comme ils écrivaient, en véritables somnambules. Se figure-t-on ce mari, ce poète dont la femme est connue du monde entier, non à cause de lui, grand et noble esprit que la foule ignore, mais par des chants d'extase et des hymnes d'amour entonnés au pied de l'autel d'un autre grand poète? Il me semble qu'il y aurait là le sujet d'une étude psychologique des plus saisissantes. Quant à moi, je m'en tiens au point que j'ai touché, et me borne à constater la part visible et très originale que Bettina, — en tant que figure fantastique, — aurait à revendiquer dans le *décaméron* du Boccace allemand, et quelles étranges vibrations ont passé du cerveau de la femme dans l'œuvre du mari, cercle de résonnance où vous retrouvez les mille échos des symphonies dont Bettina sans doute ne se souvient plus, et qui chantaient en elle aux beaux jours d'école buissonnière.

Plus je relis Arnim et plus je demeure frappé de cette consanguinité intellectuelle. Que de réminiscences du génie et du caractère de Bettina éparpillées dans les portraits et les arabesques de cette galerie! Tout le côté musical, évaporé, bohême de l'*enfant* s'y retrouve. Qu'on prenne par exemple cette merveilleuse histoire des premières amours de Charles-Quint, *Isabelle, reine d'Égypte*. Comment nier l'air de famille qu'emprunte à Bettina l'Égyptienne Bella, type charmant et romanesque, adorable création à laquelle semblent avoir coopéré Dante et Goethe? car si pour la grâce idéale et la céleste

pureté qui la décorent cette aimable figure tient de Béatrix, elle a de Mignon l'humeur sauvage et pittoresque, et comme Mignon dansant parmi les œufs et les épées, vous la voyez, svelte et fringante, aller et venir à travers toutes les dépravations d'un monde abominable, sans que l'innocence paradisiaque de son âme en soit ternie, sans que la moindre éclaboussure rejaillisse sur sa robe. « Il existe de tout temps, dit Arnim, un monde mystérieux plus digne de nos observations que celui que l'histoire nous livre. » C'est ce monde qu'il évoque à nos yeux avec une puissance surnaturelle, confondant à plaisir la fantasmagorie avec le drame, accouplant le réel à l'imagination, le grotesque au sérieux, l'ironie à toutes les fêtes, à toutes les pompes de l'existence, donnant à l'empereur Charles-Quint un chambellan fait d'une mandragore, animant toutes les forces élémentaires de la nature, puis, après se les être ainsi soumises, les abandonnant à la fatalité qui les entraîne, et bientôt renvoie à la fange d'où il fut tiré le gnome difforme et sensuel dont les évolutions bizarres ont toujours leur moralité. S'imagine-t-on le vainqueur de Pavie, le futur moine de Saint-Juste, devenant le héros d'un conte de bohémiens, et se conduisant, au milieu de ce tohubohu de sorciers, de bandits, d'entremetteuses et de mandragores, en véritable personnage historique auquel M. Mignet lui-même n'aurait rien à reprendre? Voilà en effet un de ces incroyables tours de force du génie où Arnim excelle; jamais les mœurs de ces hordes sorties des steppes asiatiques ne furent reproduites avec plus de furie et de réalité; on dirait le pinceau de Rembrandt. Et ce n'est pas, je pense, un spectacle ordinaire que le sens historique et la fantaisie se rencontrant de la sorte sans rien abdiquer de leurs droits respectifs. Ce curieux assemblage dont je parle se retrouve à un égal degré dans les *Kronenwaechter* (*les Gardiens de la tour*), roman chevaleresque emprunté à la période des Hohenstaufen, et aussi dans la belle légende dramatique intitulée *le Coq de Bruyère.*

Si dans *Isabelle d'Égypte* l'histoire se marie au conte fantastique, dans *les Héritiers du Majorat,* l'une des plus originales inventions d'Arnim, le fantastique règne seul. L'héritier du majorat, principal personnage de cet intermède nocturne où foisonnent les vampires, les chauves-souris et toutes les difformes ébauches du cauchemar, — l'héritier du majorat est une de ces organisations somnambuliques dont raffole notre poète et qu'il s'entend à faire vivre. Familier avec toutes les aspirations de l'autre monde, confident de ses mystères et de ses épouvantes, ce bizarre individu, bien qu'il marche et se meuve en plein soleil, n'a d'autre existence que celle du rêve. Ce milieu de pressentimens, de visions, de phénomènes surnaturels, dans lequel ses journées s'écoulent, est pour lui tout ce qu'il y a

de vrai ici-bas et de réel. A côté de cette physionomie maladive, empruntée aux régions des fantômes, figurent des tableaux de genre touchés à la manière des Flamands, toute une galerie de baroques peintures qu'un amateur de rococo paierait à prix d'or. Qu'on en juge par ce curieux portrait de vieux gentilhomme.

« Devant cet hôtel, résidence abandonnée du chef de la famille, lequel vivait avec sa mère en pays étranger, tous les jours, au coup de onze heures, passait, en prenant du tabac d'un air rempli de dignité, un cousin du propriétaire actuel, cousin plus élevé en âge de quelque trente années au-dessus de celui-là, mais, hélas! fort au-dessous aussi quant à la fortune. Personne, tant auprès des jeunes que des vieux, n'était plus connu de toute la ville que le ponctuel gentilhomme au nez incarnadin, et qui, pareil au Jacquemart de l'horloge, enseignait, avant qu'elle n'eût sonné, l'heure aux gens par le seul fait de sa sortie, de telle façon qu'en le voyant, les enfans reprenaient le chemin de l'école, et leurs pères réglaient leur pendule. Ce personnage avait différens noms, selon les diverses classes qui le désignaient. Ainsi, chez les gens de la *haute*, il s'appelait le *cousin*, à cause de sa parenté avec les premières familles du pays et du crédit que ce titre lui valait; parmi la bourgeoisie, on le nommait le *lieutenant*, du grade qu'il avait occupé durant ses jeunes années, et dont il portait encore l'uniforme. Sans aucun doute, la coupe des habits avait quelque peu varié depuis tantôt six lustres; mais, pour lui, il ne semblait pas s'en être aperçu le moins du monde. Ses vêtemens, par le simple tissu qu'ils montraient aux coutures, témoignaient clairement qu'on travaillait jadis le drap beaucoup plus solidement que par le temps qui court : son collet rouge avait pris par l'usure des teintes vernissées, et ses boutons affectaient la couleur cuivrée de son nez. Telle était à peu de chose près la nuance de son chapeau à trois cornes et à plume blanche; mais le plus beau de l'équipage était sans contredit le baudrier, auquel l'épée ne tenait plus que par un fil, semblable au fameux glaive suspendu sur la tête du tyran. Cette épée du reste avait fait le malheur du pauvre diable, en tranchant, à la suite de contestations amoureuses, le nœud de l'existence d'un rival à qui la cour voulait du bien, et cette affaire d'honneur, dans laquelle on ne pouvait certes lui rien reprocher, avait inexorablement coupé court à sa carrière militaire. Quelles ressources il s'était créées pour vivre depuis ce temps, on éprouve une sorte de pitié à le dire. Avec une héroïque persévérance et à force d'entretenir avec le monde entier d'infatigables correspondances, il était parvenu à se procurer une collection d'armoiries des plus complètes dont il exécutait en détail de nombreuses copies qu'il enluminait fort proprement et vendait ensuite à très bon prix par l'entremise d'un libraire, fournissant ainsi à l'édification des hommes sérieux et aux récréations de la jeunesse. Il élevait en outre des pintades et autres volatiles et dressait des ramiers maraudeurs qui avaient pour industrie de lui ramener de leurs excursions tous les pigeons rencontrés dans le voisinage, gibiers errans dont il faisait benoîtement son profit. Dame Ursule, sa ménagère, l'aidait de son mieux dans ce petit négoce, dont, entre parenthèse, on eût été fort mal venu de lui parler. Avec ces minimes bénéfices et

les quelques épargnes qui lui restaient, il avait acquis dans un des plus mauvais recoins de la ville, près du quartier des Juifs, une espèce de mauvaise masure d'un aspect borgne et piteux, meublée à l'intérieur de toute sorte de bric-à-brac, et dont il ne permettait à âme qui vive de franchir le seuil.

« Tous les dimanches, au sortir de l'église qu'il fréquentait assidûment, assistant aux offices dans un coin particulier réservé jadis à la sépulture de ses ancêtres dont il voyait l'écusson sculpté devant lui sur la muraille, — tous les dimanches, il se rendait chez une vieille dame devant l'hôtel de laquelle il se contentait les autres jours de passer en se rengorgeant et faisant battre sa brette entre ses jambes. C'était l'héroïne antique et respectable de cet infortuné duel qui avait tant marqué dans son existence, et l'auguste personne, frisée, poudrée, fardée, exerçait sur lui, au bout de trente ans d'esclavage et de tendres soupirs cruellement éconduits, la même irrésistible séduction. Rarement il laissait passer vingt-quatre heures sans rimer diverses strophes en son honneur, il inventait même des fictions dans lesquelles apparaissait la bonne dame sous les traits d'un personnage allégorique, mais sa témérité n'allait point jusqu'à lui soumettre les épanchemens de sa muse : il se méfiait, disait-il, de l'esprit de la belle, qui ne lui ménageait point l'épigramme. Et quand venait le dimanche tant souhaité, sa plus délicieuse joie était de caresser et de peigner sous ses yeux la toison d'un roquet aussi hargneux qu'ébouriffé, complaisance dont on le payait d'ordinaire par un de ces sourires ineffables pour lesquels tout vrai chevalier se déclare prêt à donner sa vie. Invariablement assise à son métier à tapisserie ou devant le miroir de sa toilette, la noble dame subsistait fort respectablement de rentes que lui avaient laissées deux altesses auxquelles elle survivait après les avoir servies l'une après l'autre en qualité de grande-maîtresse. Son salon était le rendez-vous des gens de la cour et des diplomates, et le plus souvent elle recevait son monde à sa toilette, prêtant l'oreille et répondant aux mille caquetages du jour, tandis que sa femme de chambre accommodait ses cheveux d'un œil de poudre, ou qu'elle avalait à petites gorgées un de ces électuaires fabriqués pour la conservation de la beauté. »

Arnim aime cette société frivole et caduque du XVIIIe siècle allemand, ce monde de bric-à-brac tel qu'il existait avant la révolution avec son attirail de préjugés et de perruques, d'habits de taffetas et de superstitions, véritable théâtre des magiciens charlatans à la Cagliostro. Il y eut de tout temps de ces esprits qui raffolent d'arabesques; Arnim à mes yeux est de ce nombre. Tandis que Shakspeare et Molière étudient l'homme dans ce qu'il a de sérieux et de fort, Arnim semble s'adresser de préférence à ses hallucinations, à ses extravagances. L'histoire et la vie sont pour lui comme une immense maison de fous où parfois un être raisonnable se rencontre, et alors gare à lui! car, l'atmosphère du lieu aidant, vous pouvez vous attendre à le voir bientôt déraisonner comme les autres. Chose étrange, ces gens-là sont vêtus comme tout le monde : ils ont des boucles à leurs souliers, des bas de soie très bien tirés, des jabots de dentelle

et des habits d'une parfaite correction. Rien dans leur langage ou leur démarche ne trahit le moindre égarement, jusqu'à un certain chapitre où tout à coup la fusée éclate, et alors viennent les désappointemens. Vous commenciez par exemple à vous laisser prendre d'intérêt pour cet aimable gentilhomme de la maison de sa majesté l'empereur Charles-Quint, et voilà que ce jeune et spirituel chambellan, qui, bien qu'un peu arrogant et vantard, vous semblait réservé à de si hautes destinées, se trouve n'être, en fin de compte, qu'une ridicule mandragore. Vous vous imaginiez bravement causer théologie et jurisprudence avec un savant professeur de Gœttingue ou d'Iéna, et depuis trois quarts d'heure, ô détestable persiflage! vous vous entreteniez avec un vieux perroquet dont une paire de bésicles déguisait le bec à vos yeux abusés!

Comme pour se dédommager de ces évocations grotesques qui l'obsèdent et sur lesquelles on le voit souffler la vie et la mort avec une égale ironie, Arnim s'entoure aussi parfois d'une légion d'oiseaux étranges, au plumage flamboyant, d'une collection de plantes et d'insectes exotiques dont Linnée renoncerait lui-même à décrire les variétés innombrables. J'ai dit que pour Arnim l'histoire et le monde étaient une vaste maison de fous; je me le figure en effet comme une sorte de directeur de cet hôpital singulier, tantôt vivant au milieu de ces baroques pensionnaires qui, de toutes parts accourus autour du maître, le tirent par le pan de son habit et l'étourdissent de leur vacarme, — tantôt, pour échapper à la mélancolie qui le gagne, se réfugiant dans son jardin, où l'œil bleu de la fleur aimée s'ouvre et se balance sur sa tige, puis dans sa volière, où sous le grillage d'or chante l'oiseau divin qui fait tenir cent ans dans une matinée de mai. Il semble qu'on ne saurait écrire et penser ainsi qu'en Allemagne, au beau pays du Harz et de l'Oder, de l'Elbe, du Neckar et du Rhin, où tant de poésie riante et sombre se cache au cœur même de la nature : âpres forêts, pics sauvages, frais ruisseaux, édéniques vallons, où, tandis que le rossignol du printemps nouveau trille sa cadence au clair de lune, le passé balance gravement dans l'air la cloche des souvenirs suspendue au donjon tapissé de lierre de quelque *burg* croulant du voisinage! Vous errez dans la sapinière immense; un daim effaré fuit à vos pieds; au-dessus de votre tête, le pivert sculpte l'arbre à coups de bec; le chasseur passe sa carabine en bandoulière, un rameau de hêtre à son chapeau. A cette vue, Arnim tressaille, et sa prose vous envoie soudain comme une mâle bouffée de cette senteur forestière dont la musique de Weber est si puissamment imprégnée. Ou bien nous sommes en automne, toute la matinée la pluie a battu les vitres du château, les marronniers jonchent de leurs fruits mûrs les allées du parc : vers

midi perce un rayon de soleil, la fin du jour s'annonce belle, vous croyez presque au retour de l'été; mais déjà la feuille a pris ses teintes cuivrées, et les marbres silencieux, que ne protége plus l'épaisseur des bosquets, vous montrent de toutes parts leur mélancolie! — Encore une impression que nul n'a jamais su rendre comme Arnim, surtout dans cet admirable martyrologe intitulé : *Misère et grandeur, chute et repentir de la comtesse Dolorès.* Pour citer un dernier exemple, vous visitez de nuit Heidelberg, la métropole par excellence du romantisme allemand; la ville se réfléchit en ombres crépusculaires dans les flots murmurans du Neckar, des milliers de clartés scintillent sous la transparence liquide, un merveilleux spectacle en vérité, qui, pour la grandeur sans doute, ne vaut point Venise, mais qui n'en a pas moins son caractère mystérieux et fantastique! Au loin, des voix d'hommes chantent en chœur; à quelques pas de vous, un étudiant langoureux gratte un cistre; partout un calme grave, je ne sais quelle morne sérénité, partout la poésie! Je défie quiconque tant soit peu connaît Arnim de faire jamais ce beau rêve sans penser à lui.

J'ai dit qu'Arnim était passé maître dans cet art du clair-obscur particulier aux vieux conteurs italiens, et j'ai hâte de prouver mon dire en donnant la substance de quelqu'un de ses récits. J'évoque donc ces étranges figures du fond de l'océan qu'elles habitent, et dont il semble que le sourd mugissement les enveloppe jusque sur le sol des vivans, pareilles à ces coquillages qui, lorsqu'on les approche de l'oreille, vous donnent comme un écho lointain des symphonies marines.

II. — MELUCK-MARIA BLAINVILLE.

Un vaisseau turc, chassé par une galère maltaise, filait à toutes voiles dans les eaux de Toulon. Déjà l'équipage musulman va tomber aux mains des chevaliers de la croix, lorsque soudain un coup de vent favorable le pousse dans le port, où presque en même temps entrent ses ennemis. Aussitôt l'épée et la hache reluisent au soleil; mais au moment où le combat s'engage, une femme apparaît à bord du vaisseau turc, s'élance au milieu des deux partis, et d'une voix qui s'exprime dans le plus pur français demande grâce pour une pauvre âme qui n'a qu'un espoir en ce monde, — celui de se réfugier dans le sein de la religion chrétienne et d'y faire son salut. Par cet accent qui à la plupart d'entre eux rappelle le sol natal, les chevaliers se laissent désarmer. Saint-Luc, leur chef, après avoir rassuré la belle suppliante, consent à épargner le vaisseau turc, dont le capitaine entame avec lui à ce sujet une conversation à laquelle la

noble inconnue sert d'interprète. Les chrétiens échangent des livres de piété contre des dattes, de l'huile de rose et d'autres produits du Levant; puis Saint-Luc s'apprête à s'éloigner, non sans avoir fait à la belle missionnaire de paix une sorte de déclaration d'amour, déplorant, ajoute-t-il, du fond de l'âme le vœu solennel qui l'empêche à jamais de la posséder par droit de sentiment ou de conquête. Quant au navire turc, il reste en quarantaine.

Cependant cette histoire ne tarde pas à se répandre dans la ville, et chacun de commenter à sa manière l'acte héroïque de cette femme, d'attendre avec impatience le jour de son débarquement; mais elle, trompant la curiosité générale, obtient du surveillant du port l'autorisation de descendre à terre avant l'expiration de la quarantaine, quitte la ville dans une voiture fermée, et ne laisse savoir à personne la route qu'elle prend. Deux mois après, elle se fait baptiser en grande pompe dans la cathédrale de Marseille, remplie d'une foule immense, et reçoit les noms de *Melück-Maria Blainville*, le premier à cause de son origine arabe, le second en l'honneur de la sainte mère de Dieu, à qui dévotement elle se consacre, et le troisième en mémoire de son directeur. Immédiatement après la cérémonie, la fervente catéchumène s'achemine vers le cloître de Sainte-Claire, qu'elle dote en y entrant d'un capital considérable, et où s'écoule dans le silence et le recueillement la première année de son noviciat.

Ainsi commence le conte, ou pour mieux dire l'anecdote (c'est ainsi que l'appelle Arnim) de *la Prophétesse d'Arabie*. Avant de se perdre vers la fin en la plus extravagante et la plus embrouillée des imaginations, cette histoire décrit de poétiques et charmans détours où nous essaierons de promener le lecteur, bien résolu d'avance à ne pas l'entraîner au-delà des oasis.

Au bout de quelques mois, Melück-Maria quitte le cloître en y laissant sa dot, et à peine rentrée dans le monde, on la voit se lier d'intimité avec une vieille comédienne nommée la Banal, qui passe pour lui donner des leçons de son art. — Bon! disent les gens, sa piété et son baptême n'étaient, à ce qu'il paraît, que le rôle du début. D'autres l'excusent plus volontiers par le plaisir qu'ils se promettent de la voir à la scène, et aussi par l'heureux prétexte que sa conduite leur donne de se divertir aux dépens des dévots. Quant à la question de savoir si elle a du talent, les habitués du salon de la vieille Banal lui prédisent d'avance le plus magnifique avenir de tragédienne. Bientôt les meilleures maisons se la disputent, et c'est à qui aura les premiers gages de cette inspiration, dont les préludes sont déjà des coups de maître. L'irrésistible charme de sa personne, sa beauté accomplie, ne tardent pas à faire de la bienveillance qu'elle s'est acquise un sentiment plus chaleureux. De toutes parts, les hommages

lui arrivent, les cadeaux pleuvent sur elle; elle reçoit les hommages avec dignité, et pour les cadeaux elle les accepte, mais à une seule condition, c'est d'y répondre par des présens d'une valeur plus grande, d'où l'on est pourtant bien obligé de conclure que ce n'est point la cupidité qui l'a poussée à monter sur la scène, et que l'appât de l'or ne saurait avoir aucune influence sur son cœur, chose assez rare d'ailleurs dans son nouvel état.

Il va sans dire que les amoureux ne manquent pas. Melück agrée les empressemens de son plus doux sourire, offre loyalement son amitié; mais c'est là tout ce qu'on peut prétendre, et ceux qui veulent aller plus loin perdent leur peine. Alors les questions se posent, les conjectures vont leur train. Évidemment une pareille conduite ne saurait tenir que du parti pris. C'est sans doute un nouveau rôle qu'elle joue. Lassitude et chagrin de cœur, disent les bonnes âmes; corruption! s'écrient les libertins avec cette manie de se creuser la cervelle pour trouver le vice au fond des choses les plus simples. Sur ces entrefaites, le chevalier de Saint-Luc rentre en France, il revoit Melück-Maria, et le goût qu'il s'était d'abord senti pour elle se change en une véritable passion. Peu à peu l'amour-propre s'en mêle : piqué au jeu par ses amis, il fait le pari de réussir coûte que coûte, et le voilà mettant en œuvre tous les moyens, même les plus déshonnêtes, pour arriver à ses fins; mais l'intrigue échoue et tourne à la confusion du chevalier, qui presque aussitôt quitte Marseille.

C'est un agréable métier que celui de grande coquette, seulement à la longue il devient monotone. Fatiguée du spectacle de tant de souffrances auxquelles il ne lui est point possible de compatir, un beau jour Célimène congédie de l'éventail tous ses adorateurs, et se livre sans plus de distraction à ses études théâtrales. Deux mois la séparent encore du moment de ses débuts, lorsqu'arrive à Marseille un languissant jeune homme à qui des peines amoureuses ont rendu insupportable le séjour de Versailles. Forcé de fuir la cour et de courir le monde en chaise de poste pour échapper soi-disant au mal qui l'obsède, le tendre comte de Saintrée vit absorbé dans une seule image : il ne rêve, il ne voit que Mathilde, il ne saurait parler que de Mathilde, et tel est le culte superstitieux voué à cet aimable et charmant objet de son idolâtrie, qu'il porte toujours sur lui l'habit de taffetas bleu dont il était paré le jour de leur séparation. Sur ce frêle et châtoyant tissu, les larmes de Mathilde ont roulé comme des perles au moment des adieux. C'en est assez pour que notre mélancolique gentilhomme ne s'en dépouille jamais, fût-ce même parmi les ombres, auxquelles il compte bien aller rendre visite dans son habit de taffetas bleu, lorsque les rigueurs du destin qui l'accable l'auront enfin poussé sur l'autre rive du Cocyte.

Un soir, dans une compagnie, Melück entend raconter l'histoire du gentilhomme; loin de s'en égayer, elle prend au sérieux cette légende d'amour et de constance, et quand, vers dix heures, on annonce M. de Saintrée, la belle jeune femme lui trouve un air si noble et si galant, qu'elle se le fait présenter. Le comte aime les beaux arts et parle du théâtre en connaisseur, en homme habitué à juger ce que Paris a de plus renommé. Aussi lui suffit-il d'exprimer un vœu pour que Melück accorde ce qu'elle avait deux heures auparavant refusé aux instances de la maîtresse de la maison, et commence une scène de *Phèdre*, qui en un moment passionne l'auditoire. Aux vibrations de cette voix mélodieuse et puissante, à cette flamme du désert dont le goût le plus pur soutient et modère l'ardeur, les murmures approbateurs se trahissent, et chacun de se tourner vers le comte, comme pour lui dire : « Eh bien! qu'en pensez-vous? eussiez-vous jamais imaginé que la province possédât un pareil talent? » Mais Saintrée n'est déjà plus à ce qui se passe, et songe à une représentation de *Phèdre* à laquelle il assistait il y a quinze jours à peine avec sa divine Mathilde. Tout au plus, dans le peu qu'il lui a été donné d'entendre, a-t-il saisi au passage certains défauts; quant aux sublimités qui provoquent un si magnifique enthousiasme, elles sont demeurées pour lui lettre close. Néanmoins, comme on doit obéir aux bienséances, il s'approche de Melück, glisse sur le chapitre des complimens, touche avec une délicatesse exquise aux petites imperfections, et, d'un ton de parfait savoir-vivre, lui débite la meilleure leçon de style théâtral qu'elle ait encore reçue; puis, joignant l'exemple au précepte, il reprend l'un après l'autre les divers passages qu'il vient de critiquer. Il les récite et les nuance avec tant d'émotion et d'art, que Phèdre, en personne intelligente et vraiment supérieure, reconnaît à l'instant son maître et supplie le comte de ne pas lui ménager ses avis et de venir la voir chez elle aussi souvent qu'il le pourra.

Le lendemain, Saintrée vient voir Melück et commence naturellement par ne lui parler que de l'éternel et unique objet de ses préoccupations. Melück, loin de chercher à le distraire de son infortune, le laisse au contraire en épuiser tous les détails, et seulement alors amène la conversation sur l'art. Avec cette curiosité fiévreuse propre à certaines natures que le feu sacré dévore, et qui ont, comme disait Voltaire, le diable au corps, la jeune femme s'informe des grandes tragédiennes de la scène française et veut savoir, — touchant leur pantomime, leur diction, leur manière de comprendre et d'interpréter tel ou tel passage, — les moindres particularités. Un point surtout l'intéresse et l'attache : comment la célèbre Clairon porte le manteau de reine. En dilettante chaleureux, en homme versé

à fond dans les secrets d'un art que les plus grands seigneurs de l'époque se faisaient gloire de patroner, le comte s'évertue à répondre aux questions qu'on lui adresse; puis, s'animant par degrés et sentant que la parole ne lui suffit plus, il saisit sur un meuble un lambeau de pourpre qui traîne et se dispose à s'en draper à l'exemple de la Clairon, mais la chaleur qui règne est étouffante, et d'ailleurs son vêtement, trop étroit, contrarie ses gestes. « Otez donc votre habit, s'écrie Melück de plus en plus impressionnée; ne voyez-vous pas qu'il gêne vos mouvemens? » Saintrée s'excuse d'abord, puis obéit. Dans cette galerie, où Melück se livre d'ordinaire à ses études dramatiques, figure, entre autres bizarres objets, une de ces poupées articulées, comme on en voit dans l'atelier des peintres, et dont, en l'absence du modèle, ils se servent pour essayer l'effet d'une draperie. Le comte, ne sachant où poser son habit, imagine d'en revêtir le mannequin, qu'en outre il coiffe de son chapeau, afin, dit-il, d'avoir devant les yeux un judicieux critique dont la présence le tienne en respect pendant la scène qu'il va jouer. « Prenez garde, ajoute en souriant Melück, votre habit porte un charme. Il pourrait bien se faire qu'il animât à son contact mystérieux cette froide statue. »

Une fois le mannequin attifé, le comte revient à son manteau tragique, et, se drapant d'un air solennel dans la pourpre des rois, entame la dernière scène du cinquième acte de *Phèdre*, qu'il déclame avec une irrésistible inspiration et le visage tourné vers la poupée. Quand il arrive à ces deux derniers vers :

> Détestables flatteurs, présent le plus funeste,
> Que puisse faire aux rois la colère céleste,

Melück, émerveillée, s'élance pour le remercier de la leçon. Tout à coup un petit bruit sec et semblable au cliquetis de deux planchettes de bois frappant l'une contre l'autre se fait entendre. C'est le mannequin qui témoigne, lui aussi, de son approbation. Par trois fois les applaudissemens se renouvellent, puis on voit la statue ouvrir lentement les bras et les croiser sur sa poitrine dans l'attitude de quelqu'un qui, profondément ému à l'intérieur, chercherait à se donner au dehors l'apparence d'un impassible aristarque. D'abord Saintrée attribue cette espèce de sortilége à quelque plaisanterie de Melück, mais presque aussitôt, voyant pâlir la jeune femme, il est saisi d'une certaine épouvante; il marche droit à l'automate, cherche à mettre en jeu ses articulations, tout à l'heure encore si souples. Chose étrange, aucun ressort ne se meut plus. Il veut reprendre son habit; peine inutile, les bras se sont raidis, impossible de les détendre. Que

devenir? que faire, et comment s'en aller maintenant? Sortir au beau milieu du jour, en manches de chemise, d'un maison si connue de toute la ville, ce serait courir au-devant du scandale. Melück engage Saintrée à demeurer jusqu'à la nuit close, et l'on continue à s'entretenir du terrible prodige. En attendant, on transporte la fantastique poupée dans une pièce voisine, puis on revient s'asseoir sur de moelleux coussins, au bord d'une vasque de porphyre d'où jaillit un flot de cristal qui rafraîchit de ses rosées des arbustes en fleurs rassemblés là de toutes les parties du monde, car c'est un vrai palais de fées, un lieu d'enchantement et de délices, que cette galerie qui sert de retraite à Melück. La main dans la main, on rêve ensemble tout haut, on se rapproche. Saintrée se retrouve plus libre, plus ému, plus confiant; on dirait qu'en dépouillant cet habit trempé des larmes de Mathilde, il vient de secouer le charme des premières amours. N'importe, l'heure est mystérieuse; tant de parfums s'exhalent de ces fleurs, tant de volupté nage dans l'air! Comment résister à l'ivresse? Saintrée sent son cœur s'énerver et se fondre, comme un baume précieux, sous l'étreinte brûlante de Melück, qui triomphe dans sa défaite.

A dater de ce jour, une liaison s'établit entre le jeune comte et la belle magicienne; mais dans cet attachement, où Melück se précipite avec toute la fougue orientale de sa nature, dans cette passion qui la domine corps et âme sans réserve, et dont la fiévreuse ardeur la fait vivre, Saintrée, lui, n'a pu engager que la moitié de son être. L'image de Mathilde, un moment effacée, n'a pas tardé à reparaître, et dès qu'il échappe pour quelques heures à la fascination qui l'enveloppe, il tombe en proie à cet indéfinissable malaise que causent les repentirs impuissans. Deux amours se sont partagé de tout temps le cœur de l'homme : l'amour idéal et l'amour physique. Entre ces deux aspirations, Saintrée se débat, mécontent, inquiet, tiraillé. Il commence à calculer comment il s'y prendra pour rompre sa chaîne, lorsque arrive une lettre de Mathilde elle-même, annonçant à son fiancé cette joyeuse nouvelle que le roi cesse de s'opposer à son mariage et n'y met plus qu'une condition, à savoir qu'elle et lui s'en iront vivre loin de la cour. Inutile de dire que ces lignes, tracées d'une main adorée, réveillent à l'instant dans l'âme du jeune comte tous les gazouillemens et toutes les efflorescences d'un printemps qu'il croyait évanoui, et qu'il y répond par des transports d'amour et de tendresse. Bientôt Mathilde fait savoir qu'elle arrive. Saintrée n'a plus un moment à perdre et s'apprête à rompre avec Melück; mais ici se redresse l'énergique et vaillant caractère de cette femme, qu'on ne saurait aimer impunément. Melück a pour Saintrée une de ces affections profondes, indomptables, que rien n'abat ni ne décou-

rage. A son indifférence elle répond par un amour plus effréné, à ses dédains par un plus acharné dévouement. Quoi qu'il en soit, le mariage a lieu, et les nouveaux époux, après être allés passer la lune de miel dans une terre de famille, reviennent à Marseille, où Mathilde rencontre bientôt des âmes charitables qui se font un devoir et un plaisir de la mettre au courant des beaux feux dont, au vu et au su de toute la ville, le brillant comte de Saintrée brûlait naguère pour la tragédienne Melück.

On devine le douloureux froissement que l'histoire de cette aventure cause à la jeune femme. Mathilde éclate en reproches; Saintrée se défend de son mieux, il déclare qu'il est resté fidèle à ses sermens et n'a jamais aimé cette femme. — Soit, monsieur, reprend alors la comtesse, je ne demande qu'à vous croire, et je vais vous offrir l'occasion de me prouver la vérité de votre témoignage. Le monde du théâtre, vous le savez, se divise en deux camps également aveuglés par l'objet de leur prédilection. Il y a le parti de la Torcy et le parti de la Melück. Vous allez publiquement vous déclarer pour la Torcy, et je compte dès ce soir vous voir dans votre loge, et à mes côtés, appuyer par des marques non équivoques la cabale dirigée contre Melück.

Le comte a le courage de promettre cette lâcheté, et, le soir venu, il tient sa parole avec l'héroïsme du désespoir.

Tout m'afflige et me nuit et conspire à me nuire...

Au moment où sur ce vers, qui termine une période magnifiquement rendue, les applaudissemens les plus légitimes vont éclater, un *chut* imperturbable donne le signal aux dissidens, et le combat s'engage aussitôt sur toute la ligne. Melück, qui depuis son entrée en scène tient ses yeux attachés sur Saintrée, se croit d'abord le jouet d'un songe; mais le comte, enhardi par l'excès de sa félonie, pensant d'ailleurs complaire à Mathilde, tourne la tête du côté de sa victime, comme pour la défier, et c'est alors que Phèdre, ou plutôt la magicienne, le foudroie d'un regard terrible et chargé de maléfices.

En rentrant chez lui, Saintrée se sent pris d'un malaise général. Durant plusieurs jours, son état empire; aux convulsions succède une fièvre ardente, puis vient la prostration, l'anéantissement, et l'unique sensation qu'il semble percevoir encore est une atroce douleur dans la région du cœur, torture contre laquelle échouent pendant six mois toutes les ressources de l'art. Abandonné par les médecins, le jeune comte voit donc chaque jour s'amincir le fil qui le rattache à l'existence, quand un matin il reçoit la visite d'un am d'enfance, le docteur Frenel, quelque peu alchimiste et nécroman,

et qui revient d'Égypte, où l'avait conduit son goût pour les sciences occultes. Frenel observe longuement, ausculte, interroge, puis, après s'être fait expliquer en détail les moindres circonstances : — Mon bon ami, dit-il au malade, le cas est grave, et je vous vois entre les mains d'une terrible magicienne occupée tout simplement à vous dévorer le cœur. Enfin nous essaierons de vous sauver, peut-être qu'il en est temps encore. — Là dessus, le docteur va trouver Melück.

Ici s'offre à nous une scène toute remplie de cette poésie du merveilleux dont Arnim a plus que personne au monde le génie, et qui répand comme un semis d'émail et d'or sur la feuille de vélin où s'ébat en ses mille caprices la plume chatoyante du conteur. — Aussitôt en présence du docteur, Melück la magicienne reconnaît un confrère en sorcellerie. « Vous étiez occupée, lui dit Frenel, à creuser le mystère des métamorphoses; un brahme de ma connaissance a fait dernièrement à cet endroit d'assez curieuses découvertes, et je puis vous en donner tout de suite un échantillon. » A ces mots, l'adepte tire de sa poche une petite boîte de vermeil, et, frottant le bout de son doigt d'un baume qu'elle renferme, touche légèrement le dos d'une chenille enroulée autour de la tige d'un mimosa. Avant qu'une minute se soit écoulée, le prodige de la transformation s'est accompli, et de la chrysalide phosphorescente se dégage un radieux papillon. Melück sourit, et, tout en se jouant, lâche dans l'air un des oiseaux de sa volière qui, sans se le faire dire deux fois, court sus à l'insecte d'émeraude et le gobe. Frenel, médiocrement flatté de la plaisanterie, demande alors à Melück de lui montrer son savoir-faire. Une grenade est là qui pend aux branches du prochain arbuste; le docteur la cueille et défie la magicienne d'en extraire le cœur sans toucher à l'écorce du fruit. Melück attache un regard sinistre et profond sur la grenade, et presque aussitôt la rend intacte au docteur, qui la partage et la trouve vide à l'intérieur. « Très bien! murmure-t-il; mais qui réussirait à rétablir le fruit dans son intégrité première serait peut-être plus habile encore. » Melück prend de sa bouche un des grains de la grenade, le place dans l'écorce vide qu'elle appuie sur son cœur, et en moins d'un instant il n'y paraît plus : le prodige est fait.

Le docteur a désormais atteint son but et sait ce qu'il voulait savoir. Tout à coup sa figure devient menaçante et terrible, son geste commande, sa voix tonne, et Melück, à certaine formule qu'il prononce, s'aperçoit qu'elle a affaire à un sorcier placé très haut dans la hiérarchie cabalistique; elle demande grâce, fléchissant le genou devant son maître. Frenel se montre inexorable et décidé à ne point lâcher prise jusqu'à ce qu'on ait assuré le salut de son ami. Au récit des souffrances du malheureux Saintrée, Melück fond en larmes et

convient qu'en effet il est bien tard pour commencer la cure, mais qu'elle n'abandonne point tout espoir. Ainsi parlant, la magicienne ouvre un rideau, et le docteur se trouve face à face avec une poupée de bois représentant à s'y méprendre l'exacte image du comte de Saintrée aux beaux jours où les flammes de la vie et de la santé brillaient encore dans ses yeux. Voilà bien en effet son air tendre et sentimental, son sourire doux et mélancolique, son élégance un peu négligée comme il arrive chez les gens qu'une longue pensée d'amour préoccupe. Cette épée est la sienne; ce chapeau si galamment tourné, vous l'avez vu sur sa tête, et cet habit de satin bleu, cet habit dont les larmes de deux beaux yeux firent jadis un talisman, ne le reconnaissez-vous point? Pas un galon n'y manque, il est tout neuf encore et tout pimpant; seulement, si vous regardez bien, à la place qui recouvre le cœur, vous trouvez une déchiqueture.

L'automate est resté les bras croisés dans l'attitude que nous l'avons vu prendre le jour de la fameuse séance. Melück presse un ressort secret qui distend les membres et lui permet de reprendre l'habit qu'elle livre à Frenel. « Hâtez-vous, s'écrie-t-elle; dans une heure il serait trop tard : le malheureux ne vit plus que des dernières fibres de son cœur. Mettez-lui cet habit, qu'il ne le quitte plus! Peut-être ainsi retrouvera-t-il la santé, l'existence. Quant à son cœur, il ne saurait le retrouver qu'à mes côtés, car son cœur désormais est en moi. Dites-lui qu'il m'a rendue malheureuse, et que je ne réclame rien que sa présence; que son être tout entier appartient à sa femme, mais qu'il sache bien qu'en moi est son cœur, que sans moi il ne saurait vivre, et que seulement autant que je vivrai, il vivra. »

Sans perdre une minute, le docteur revient chez Saintrée, qui, à la vue de l'inestimable trésor qu'il croyait perdu, sent renaître un vague rayon d'espérance. Immédiatement le charme opère. Saintrée renaît à la vie, à la jeunesse, à la santé comme par miracle, et cet habit, que l'attristante maigreur de ses membres faisait paraître le premier jour d'une largeur démesurée, lui sied bientôt comme jadis. Toutefois, au milieu de cette résurrection générale, le cœur continue à se taire ou plutôt à demeurer absent, et à l'endroit où il devrait battre, la main qui le cherche ne trouve qu'une lacune. Avec tous les signes extérieurs du bien-être physique, Saintrée n'éprouve qu'indifférence et lassitude. Également incapable de sympathie et de haine, toute initiative lui fait défaut, et le foyer générateur manque pour animer de l'étincelle électrique ces rouages qu'une impulsion machinale semble seule mettre en activité. Contre cette langueur misérable, il n'y a qu'un remède : la présence continue de Melück auprès du malade. Frenel en parle à Mathilde, qui, mettant de côté toute jalousie et ne songeant qu'au salut de son époux, va chercher

elle-même la magicienne et l'installe sous le toit conjugal. Il va sans dire que Saintrée aussitôt sent se raviver son cœur, et qu'en même temps que ses pulsations, toutes les joies de l'intelligence, toutes ses aspirations se réveillent. A dater de ce jour, le ménage à trois s'organise sans que les lois de la morale aient à souffrir de la réunion de ces êtres que la destinée a liés entre eux inséparablement. Melück, qui désormais n'exerce sur Saintrée qu'une influence platonique, Melück prend soin des enfans de Mathilde, lesquels, chose étrange, ressemblent non pas à leur mère, mais à la belle magicienne, ce dont Mathilde ne conçoit d'ailleurs aucun chagrin, heureuse des beaux enfans que Dieu lui donna, et ne voyant dans ce phénomène qu'une bizarrerie de plus de leur énigmatique existence. Quant à la fameuse poupée, on l'a reléguée dans un des greniers du château où elle sert d'amusement aux bambins, mais seulement aux grandes occasions et en manière de récompense.

Ici pourrait s'arrêter l'histoire, et le lecteur bénévole aimerait à s'en tenir à ce tableau de félicité domestique; mais Arnim n'est point l'homme des dénoûmens heureux : tel est au contraire son goût pour les catastrophes, qu'il les recherche au risque très souvent de mettre ses propres personnages en contradiction avec eux-mêmes et de troubler l'harmonie de toute sa composition. On dirait parfois un de ces bronzes dont les matériaux ont été habilement préparés à la longue et qui échouent dans la fusion. Le métal était pur, le mélange excellent; mais quand vient l'opération, tout va à la diable, et voilà que du précieux ensemble il reste à peine quelques inutiles débris dispersés sur le sol.

Huit années se sont écoulées au sein de cette bienheureuse paix domestique lorsque la révolution française éclate. Avec cette habitude qu'il a de mêler ses idées historiques aux inventions en apparence les plus extravagantes de son cerveau, Arnim, comme on pense, ne laisse pas échapper une si belle occasion qui s'offre à lui de dire son mot sur les événemens. Qui le croirait? ce conteur, ce mystique, ce poète d'ombres chinoises, quand il aborde les réalités humaines, devient tout à coup l'observateur le plus clairvoyant, le plus *impersonnel*, et cette supériorité, cette rectitude de jugement, ne se maintiendrait-elle que durant l'espace de quelques pages, vous fait songer malgré vous à Tacite, à Shakspeare et à Saint-Simon. On regrette, en lisant ce fier et mâle résumé, qu'Arnim n'ait point écrit une histoire de la révolution française. Il est vrai que pour nous consoler nous avons Carlyle. Arnim n'est ni royaliste ni républicain, il va sans dire en outre qu'il ne saurait être français comme le sont MM. Thiers, Mignet ou Lamartine; mais ses préventions nationales, quand il en a, savent du moins s'exprimer avec modération. Aris-

tocrate et élevé dans la religion monarchique, sa satire s'exerce également et contre la noblesse qui n'a point su mourir sur les marches du trône, et contre les rois coalisés qui perdent leur temps à rédiger des protocoles et s'imaginent qu'ils vont tuer à coups de parchemins l'ogre du *sans-culottisme*. Quant aux républicains, il ne leur pardonne pas d'avoir égorgé dans le berceau la liberté, son idole. En même temps que l'ironie, dont certaines muses grimaçantes ont tant abusé depuis, Arnim possède cette faculté de compassion qui n'appartient qu'aux grands esprits et qu'aux grandes natures, et que jamais personne au monde ne posséda comme Shakspeare. La dignité humaine, l'intrépidité dans le péril, l'héroïsme du dévouement, voilà ce qu'il admire et ce qu'il aime. Mme Roland sur la charrette infâme lui apparaît plus grande qu'une reine, et rien n'égale à ses yeux la sublimité de cette immolation silencieuse. La sibylle Melück, dans ce bizarre conte que nous allons voir se terminer en pleine terreur, Melück reproduira ce caractère de stoïcisme dans la mort qui a tant frappé le poète chez l'auguste femme du bourgeois Roland.

Un soir que Saintrée, Mathilde et Melück se promènent en mer, des chants de liberté se font entendre au loin sur le rivage : le comte et la comtesse, qui dès le début ont applaudi à la rénovation universelle et brûlé leurs parchemins de famille sur l'autel de la patrie, s'exaltent à ces électriques refrains que la brise marine leur apporte dans une bouffée de jasmins et d'orangers. Bientôt Saintrée y puise le texte d'une tirade philosophique qu'il débite dans le pathos du jour, en mettant la main sur son cœur à la manière d'un héros des romans de Jean-Jacques. Cette magnifique harangue se termine, selon l'usage, par une pompeuse période en l'honneur du règne de la raison, dont l'avénement ne doit pas tarder. A ces derniers mots, Melück, qui jusqu'alors est restée absorbée et taciturne, sort de sa rêverie, et d'une voix d'abord sourde que l'accent de l'inspiration bientôt anime : « Le règne de la raison ! s'écrie-t-elle, et comment la raison fera-t-elle pour fonder en un moment son empire sur ce coin du globe, elle qui dans les plus grands siècles de l'histoire ne fut jamais ici-bas qu'une étrangère qu'on n'écoute à peine qu'à la dernière extrémité, elle, le principal auteur de ces hiérarchies sociales, de ces degrés, de ces différences de tout temps jugés inévitables parmi les hommes, et contre lesquels vos niveleurs se déchaînent avec tant de rage ! Vous voulez que la raison gouverne, que sa force passe dans l'action, et sur qui comptez-vous pour cela ? Apparemment sur ceux que vous estimez les gens raisonnables par excellence, sur vos philosophes, lesquels, éternellement étrangers à toute espèce d'action, emploient le temps à spéculer et à se contredire ! En vérité, les gens que vous

appelez raisonnables ont amené l'ère de la démence, et cela non point seulement dans les idées, mais dans le monde de l'action, de l'action, au nom de qui tant de crimes vont se commettre contre la raison. » Insensiblement l'émotion la gagne, le démon du sens intime s'empare de cette nature de pythonisse africaine. L'abîme gronde sous ses pieds, au-dessus de sa tête s'étend l'immensité des cieux. Melück ne parle plus, elle prophétise : « Leur sang à tous coulera sous la hache de la raison, dont ils s'évertuent à fonder le règne! le sang du roi, le sang de la noblesse et le vôtre, cher comte, et le mien aussi. » Melück, en proie au dieu qui la possède, va poursuivre, lorsque Saintrée, voyant l'épouvante de Mathilde, saisit au bras violemment la malencontreuse sibylle, et coupe court à ses prédictions. Un instant après, l'embarcation touche au rivage, on monte en voiture pour regagner le château; mais le comte et Mathilde, encore sous l'impression de cette étrange scène, gardent le silence, tandis que Melück, qui au sortir de son extase a perdu le souvenir de ses propres paroles, s'efforce inutilement de réveiller la conversation.

Cependant l'aspect des choses devient sinistre, la terreur se répand dans les provinces, l'émigration commence. Saintrée laisse partir les autres; un sentiment généreux l'attache au sol de la patrie, et ce n'est qu'après avoir acquis l'intime conviction de l'inutilité de ses efforts pour le bien qu'il consent à se retirer, lui et sa famille, dans une de ses terres, où, loin de toute communication avec les hommes, il attendra que des jours meilleurs se lèvent, aimant mieux tout ignorer que d'avoir à maudire en détail les excès d'une liberté dont il a du fond du cœur salué l'aurore, et qu'il s'obstine à aimer en dépit des crimes commis en son nom.

Par une belle nuit d'été, le comte, la comtesse et Melück sont réunis dans le belvédère du château. On aperçoit à l'horizon divers points lumineux. Comme on est au mois de juin, le comte imagine que ce sont des feux de paille allumés çà et là dans la campagne par des enfans qui fêtent la Saint-Jean; il se plaît à contempler ces constellations terrestres qui par cette nuit heureuse semblent lutter avec les astres d'éclat et de scintillement. La nuit est calme et sereine, une brise embaumée caresse le jardin d'où elle semble ne pouvoir se détacher, tant s'exhalent délicieusement les parfums des orangers, tant a de suave fraîcheur cette gerbe d'eau vive qui clapotte dans son bassin de marbre. Cependant, au sein de cette Arcadie, Melück, en proie à quelque morne pressentiment, baisse la tête et garde le silence, puis tout à coup, d'un geste convulsif, elle serre tour à tour la main de ses deux amis, comme s'il s'agissait pour elle de les encourager en présence d'un péril inévitable et suprême. Bien-

tôt l'émotion de la prophétesse gagne Mathilde, qui, les yeux fixés sur l'horizon, tressaille et se sent défaillir. Étranges feux de joie en effet : on dirait la forêt tout entière qui flambe. Aux sinistres lueurs de l'incendie qui se rapproche, le tocsin mêle ses hurlemens. — Les momens pressent, et, tandis que le comte va chercher à rassembler ses gens, Melück s'empare de la comtesse, elle l'entraîne, à travers les corridors du château, jusque dans la chambre obscure où la mystérieuse poupée est renfermée. Arrivée là, notre magicienne ordonne à Mathilde, sous peine de mort, de ne point bouger, et la précipite inanimée entre les bras de l'automate, qui se referment sur elle instantanément, comme ceux d'un squelette. Puis, cette incantation dernière une fois accomplie, Melück sort de la chambre, en retire la clé et s'éloigne, la tête et les épaules enveloppées dans le châle de la comtesse. Sur ces entrefaites, une bande de pillards vient d'envahir le château, que Saintrée, abandonné de ses domestiques, n'a pu défendre. Au moment où Melück traverse la cour, une servante que la jeune comtesse avait chassée naguère, croyant reconnaître Mathilde, la désigne à la *sainte* vengeance du peuple, qui, dans cette nuit d'orgie sanglante, n'a garde de laisser échapper une si belle occasion de mettre à bas une aristocrate de plus. Melück tombe donc sous le couteau des égorgeurs, et à la même minute le comte expire subitement à l'autre bout du château, sans blessure apparente, sans qu'on puisse constater le moindre désordre physique; Saintrée meurt simplement du coup qui a tué Melück, car ils n'avaient à eux deux qu'une seule et unique vie, et ces deux natures liées fatalement dans l'existence devaient l'être aussi dans la mort.

Quant à Mathilde, délivrée des étreintes de l'automate par le docteur Frenel, vieil ami de la famille, elle échappe à la crise menaçante qui suit cette terrible nuit. Quelque temps après, nous la retrouvons paisiblement retirée en Suisse, avec ses trois beaux enfans, dont les traits lui rappellent Melück, cette noble et généreuse amie, cette âme voyante et fidèle en qui l'Orient aurait durant des siècles vénéré une de ses plus illustres pythonisses, et qui s'est contentée de prophétiser bourgeoisement le sort d'une maison à laquelle son affection l'avait unie.

III. — CAROLINE DE GÜNDERODE.

Cette romantique anecdote, que le poète est censé raconter pendant une promenade au clair de lune sur le Rhin, se termine par une sorte d'épilogue que je vais essayer de traduire et qui m'amène naturellement à dire quelques mots d'une personne avec laquelle Arnim et sa femme vécurent toujours en communauté d'intelligence.

« Je finissais à peine ce triste récit, que déjà nous touchions aux roseaux du bord, et que le batelier amarrait la barque à un vieux saule ravagé par le temps. Nous descendîmes, et, sans rompre le silence, nous cherchâmes des yeux une langue de terre aujourd'hui disparue sous les flots. Là, une noble existence, et bien chère à la Muse, est venue échouer sous le poids de sa mélancolie, et le torrent a englouti et attiré vers lui la place consacrée, afin qu'elle ne fût pas profanée. Pauvre cantatrice! Les Allemands de notre temps ne savent-ils donc que se taire et oublier? Où sont tes amis? pas un d'eux n'aura-t-il le courage de rassembler pour la postérité les traces éparses de ta vie et de ton inspiration? Maintenant, pour la première fois, je comprends les mots inscrits sur ton sépulcre, ces mots presque entièrement effacés par es larmes du ciel; maintenant je comprends pourquoi tu fais appel à la création tout entière, et n'exceptes de ta famille que les êtres humains. — Cherchant dans nos souvenirs cette inscription sacrée, nous nous la répétions l'un à l'autre : « O terre, toi qui fus ma mère; éther, mon père nourricier; sainte flamme, ma vraie amie; torrent de la montagne, ô mon frère, recevez mes tendres adieux! Avec vous j'ai vécu ici-bas, et de mon plein gré je vous quitte pour m'en aller vers d'autres mondes. Adieu donc, mon frère et mon ami; mon père et ma mère, adieu! »

Cette fille de l'éther lumineux, cette sœur du torrent qui semble avoir posé aux yeux du poète pour le personnage de Melück-Maria, n'est autre que l'infortunée Caroline de Günderode, dont Bettina d'Arnim, fidèle au vœu de son époux, devait, quelque vingt ans plus tard, publier la correspondance. Née en 1780, Mlle de Günderode quitta ce monde en 1806, et la fiévreuse chanoinesse, après avoir rimé d'aimables vers sous le nom de *Tian*, finit, en un jour d'incurable tristesse, par se précipiter dans le Rhin et mourir de la mort de Sapho. L'amour, dit-on, causa ce suicide, étrange amour, dont fut l'objet le célèbre philosophe Creutzer, l'un des savans les plus laids que l'Allemagne ait jamais produits. Aussi, quoi qu'en dise la légende, est-ce à une certaine maladie de l'âme, inconnue des anciens et particulière aux temps modernes, qu'il faut demander le secret de cette mort, empreinte d'un si douloureux mysticisme. On n'imagine pas quelle rage de se tuer avaient les femmes allemandes vers cette époque. C'était comme une épidémie à laquelle, je le crains bien, le romantisme ne resta pas étranger. Qu'est-ce que voulait en effet l'école romantique, sinon la suprême consécration du *moi* comme source de toute œuvre poétique, sinon le règne absolu de la *subjectivité?* Or en pareil cas, pour les esprits supérieurs qui mènent la phalange, le danger n'est jamais bien grand; ceux-là savent toujours maintenir l'équilibre, et si les bonnes raisons viennent à leur manquer, les uns, comme Novalis, invoquent la foi religieuse; les autres, comme Arnim et Tieck, se tirent d'affaire, en gens d'esprit, avec un peu de scepticisme et d'ironie. Mais ce qu'on doit

plaindre surtout, c'est cette foule de malheureux croyans, — cette foule d'âmes enivrées de l'idéal nouveau, et qui boivent complaisamment la mort dans le calice de la fleur bleue. Vous leur avez dit : Le *moi* est infaillible, le *moi* est dieu, et du jour où le désaccord se met entre ce miroir intérieur et le monde du dehors qu'il est censé réfléchir, de ce jour-là commencent ces rêves d'infini, ces aspirations maladives qui doivent fatalement aboutir au suicide.

Interrogez un Allemand tant soit peu au fait de l'histoire littéraire de son pays, et demandez-lui pourquoi la Günderode s'est tuée : il vous répondra tout simplement que c'est parce qu'elle n'a pu trouver le moyen de joindre ensemble l'idéal et le réel. Incompatibilité de la forme et du fond, telle fut aussi la cause de la mort de Charlotte Stieglitz, cet autre incroyable épisode de la vie littéraire en Allemagne. — D'un méchant rimeur qu'elle a pour mari, Charlotte rêve une nuit de faire un Dante, un Shakspeare, un Milton, et voici le raisonnement qu'elle se pose : « Pour réveiller ce génie qui dort, il ne faut qu'une commotion électrique, un de ces coups de foudre qui, dans l'ordre atmosphérique, inaugurent parfois les saisons nouvelles. Cet élément suprême d'inspiration, si je le lui créais à son insu, malgré lui! si j'attachais à ses pas, en me sacrifiant, cette fatalité que la platitude bourgeoise des temps où nous vivons refuse à tout poète! » Et là-dessus, la pauvre folle s'enveloppe dans ses voiles et se perce le cœur d'un stylet. — Une autre victime de la même maladie morale, Adolphine Vogel, avait pour ami de cœur Henri de Kleist, un vrai poète celui-là, un grand poète que l'Allemagne s'est amèrement reproché depuis d'avoir méconnu de son vivant. Adolphine et Kleist faisaient de la musique ensemble, se voyaient tous les jours, et devinrent bientôt indispensables l'un à l'autre. Était-ce amitié, était-ce amour? Comment savoir le mot de pareilles liaisons où l'habitude tient une si grande place? Un soir qu'Adolphine avait chanté avec une émotion plus rare et plus vibrante, Kleist, transporté d'enthousiasme, s'approche de son amie, et, lui serrant la main : — C'est beau, s'écrie-t-il, à s'en brûler la cervelle! Adolphine attache sur Kleist un regard profond et garde le silence; puis, quelques jours après, dans un moment d'intimité, elle lui demande si ses paroles étaient sérieuses, et s'il consentirait à lui rendre un tel service, qu'elle estime au-dessus de tous ceux dont l'amitié la plus dévouée pourrait s'acquitter envers elle. Kleist répond froidement qu'il le fera. — Très bien! ajoute-t-elle. Ainsi vous me tuerez? La vie me pèse, et je ne veux pas la supporter davantage... Mais en vérité je n'ose croire que vous aurez ce courage, les hommes sont si rares aujourd'hui! — Je vous prouverai, moi, que j'en suis un, réplique son ami. Et il lui tient parole en se tuant avec elle.

Caroline de Günderode, Charlotte Stieglitz, Adolphine Vogel, autant de victimes déplorables de ce sens nerveux particulier aux organisations modernes! « La fantaisie, écrit quelque part Novalis, est sortie comme une flamme bleue du fourneau des alchimistes du moyen âge. » J'en dirai autant de cette faculté d'analyse et de navrante rêverie que le romantisme a sinon créée, du moins développée à l'excès, et qui, en multipliant en nous les vibrations de l'art, en mettant l'âme en plus directe sympathie avec la nature, introduit en elle je ne sais quelle électricité maladive, principe éternel de trouble et de confusion. De là le côté mystique de ces bizarres suicides, produits de la réflexion, de la mélancolie, et dans lesquels l'idée prévaut sur l'acte.

« De jour en jour, écrit à Brentano Caroline de Günderode, je sens grandir chez moi ce besoin passionné d'imprimer à mon existence une formule suprême et d'aller revivre avec les grandes âmes du passé. Cette communauté, à vrai dire, est tout ce que j'envie, l'unique église vers laquelle j'aspire du sein de ce monde. » Quel désordre d'esprit! quelles paroles pour une chanoinesse! Et cet appel à la délivrance finale, ce rêve transcendantal de s'anéantir par la mort dans l'abîme de l'être, se trouve exprimé plus nettement encore dans les lignes apocalyptiques qu'on va lire : « Ce désir de remonter vers l'Océan, source de toute vie, m'a préoccupée dès l'enfance; mais à mesure que je m'y adonnais avec plus d'entraînement, des nuages s'amoncelaient sur ma conscience, et bientôt tout me devint obscur et confus. Peu à peu cependant ces nuages se dissipèrent, et alors il me sembla que je n'étais plus moi, que je ne retrouvais plus les limites de mon être. La goutte d'eau naguère isolée était rendue au torrent. Je pensais, je sentais, je voguais dans la mer, je brillais dans le soleil et dans les étoiles, j'étais en tout, et tout était en moi. » Étrange chose! la personne que nous voyons là se livrer à ces divagations effrénées était d'une excessive timidité, et il faut l'entendre elle-même parler de son manque absolu de caractère pour se rendre compte du rôle que peut jouer la faiblesse dans les résolutions en apparence les plus intrépides. « Je sais combien, hélas! je suis timide, et que trop souvent je suis incapable de défendre ce que je tiens pour la vérité contre les argumens forgés par le mensonge. Je me tais alors et demeure confuse quand ce serait aux autres de l'être, et cela va si loin, que je suis prête à demander pardon aux gens de les avoir contredits. Quand deux personnes doivent s'entendre, c'est toujours grâce à un principe supérieur qui intervient : aussi je considère notre existence comme un présent des dieux qui la dirigent et la gouvernent; mais raconter mes propres sensations, exposer les ar-

gumens qui me viennent, voilà un talent dont Minerve aux yeux bleus ni Mars le grand polémiste ne m'ont donné le secret. J'avoue qu'il vaudrait mieux se conduire un peu plus en homme et mêler davantage à la pratique de la vie ce sens de l'être où je vis absorbée; mais que voulez-vous faire de la timidité incarnée, d'une personne qui, en présence des autres dames, ne peut sans rougir dire tout haut la prière du réfectoire? »

Cette incapacité de discussion, de sociabilité, la livrait pieds et poings liés au démon de son propre enthousiasme, et cette force d'expansivité, péniblement comprimée vis-à-vis du monde, reprenait ses droits dans la solitude. Ce fut ce qui la perdit, et cependant vous trouvez en cette aimable nature des éclairs de sagesse et de bon sens. Il est vrai que ce qu'elle en avait, au lieu de le garder pour son compte, elle le dépensait en conseils à ses amis, ne se réservant en propre que les extravagances. On pourrait extraire de sa correspondance tel passage qui restera comme la meilleure critique de ce sybaritisme intellectuel, de ce délicieux vagabondage sans rime ni raison qui fait le caractère des écrits de Bettina. « Ce qui te manque surtout, crois-moi, c'est la consistance; il faut à ton imagination un sol quelconque, le terrain de l'histoire, par exemple, si rempli de sucs féconds et nourriciers auxquels l'arbre de tes idées emprunterait une force de végétation qu'il n'a pas. »

Ce terrain généreux de l'histoire, Arnim eut l'insigne mérite de savoir se l'approprier, et c'est là ce qui fait de lui, aux yeux des vrais lettrés, le conteur par excellence. « Il y eut de tout temps, écrit-il, dans ce monde un élément mystérieux, plus digne, par sa grandeur et sa puissance, de nous intéresser que tout ce que nous voyons sur la scène. Cet élément est d'ordinaire trop intimement uni à l'originalité de l'homme pour que les contemporains puissent s'en rendre compte; mais l'histoire, en sa suprême vérité, livre aux générations qui leur succèdent des images grosses de pressentimens. Et de même que dans certaines marques creusées dans le granit le peuple croit voir l'empreinte des doigts d'une race antérieure de géans, de même ces signes de l'histoire nous révèlent l'œuvre oubliée d'intelligences qui jadis ont humainement appartenu à la terre. Cette révélation, qui n'a jamais pour théâtre un horizon complet et qui se passe dans le plus intime de notre être, cette révélation, quand nous y voulons à notre tour initier le public, se nomme poésie; elle est le produit de l'esprit et de la vérité opérant du passé dans le présent. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il ne s'agit pas ici de cette vérité réelle qui se laisse prendre avec la main à la surface des choses, car s'il en était de la sorte, si la poésie pouvait entièrement appartenir à la terre,

elle ne serait plus la poésie, ce grand principe mystérieux que nous recherchons et qui nous recherche, et qui a pour mission de rallier dans une éternelle communion les hommes que la terre a divisés. »

Telle est la théorie un peu métaphysique qu'Arnim a surtout mise en pratique dans les *Kronenwaechter,* peinture à larges traits, inégale parfois, mais toujours chaudement colorée, de la transition du moyen âge allemand à la période moderne. Le soleil des Hohenstaufen se couche à l'horizon, la liberté civile commence à naître, la bourgeoisie se fonde, et devant la noblesse du cœur et de l'esprit, affirmant leurs droits de plus en plus, s'efface la croyance jusqu'alors incontestée au privilége exclusif de certaines races, souches éternelles de toute puissance et de toute grandeur. Les personnages chargés par le poète de représenter cette crise de l'histoire sont tous accusés de main de maître, et vous voyez passer devant vous Luther, le duc Ulrich, Kunz de Rosen, et ce noble empereur Max, qui, dans sa fureur d'étreindre le monde, perd de vue sa chère Allemagne, écrase la chevalerie de la façon la plus chevaleresque, et semble toujours avoir en lui-même la pierre d'achoppement de toutes ses entreprises.

Du bloc de l'histoire habilement fouillé dégager le détail, le trait individuel anecdotique, Arnim, lorsqu'il traduisit les chroniques de Froissart, ne se proposait pas d'autre but; car si on peut lui reprocher parfois d'être un historien trop plein de fantaisie, il faut aussi avouer qu'il sait mettre de l'histoire jusque dans ses ombres chinoises. Arnim voit les moindres choses en philosophe; à ses yeux, rien ne meurt, tout se perpétue, et l'œuvre humaine si passagère lui apparaît comme un signe de l'éternité, vers laquelle nous tendrions en vain, si elle-même ne dirigeait notre activité terrestre et ne se montrait à notre foi du sein de cet enthousiasme sacré que produit le travail. On comprend ce qu'un pareil romantisme a de ferme, de positif, et combien peu lui reste à faire pour se rattacher définitivement au catholicisme; aussi les Allemands l'appellent-ils le *romantisme du passé.* En opposition à cette église, qui fut celle de Novalis, ils ont imaginé le romantisme de l'avenir, religion flottante, ne s'inspirant que des pressentimens du cœur et des extases du cerveau, et qui pour grande-prêtresse eut Bettina, pour première néophyte, hélas! Caroline de Günderode.

Nous voudrions, dans la première partie de cette étude, avoir fait comprendre le caractère général des récits d'Arnim, récits sans doute variés à l'infini, mais trop souvent restés à l'état de simples ébauches. Romancier, poète, philosophe, historien à sa manière, Arnim se manifeste toujours dans la plénitude ou dans la confusion de ses facultés qu'il n'a point pris la peine de débrouiller; car de la

différence des genres sa fantasque imagination n'en saurait tenir compte, et dans ses fragmens poétiques, dans ses moindres boutades, comme dans ses œuvres réputées les plus sérieuses, nous retrouvons tout l'homme. Dans la philosophie de la nature, Goethe fut son maître; pour le reste, il ne s'inspira que de son romantisme inné et de cette corde de la tradition populaire dont la constante vibration se répercute dans tous les échos de ses chants, de ses récits et de ses drames. Après avoir débuté par une théorie des phénomènes de l'électricité, qui se rattache aux idées naturalistes de Kant sur la dynamique, et rompu sa première lance en se déclarant pour une force créatrice contre les partisans du mécanisme matérialiste, Arnim publie les *Révélations d'Ariel* (*Ariel's Offenbarungen*), confidences ou plutôt effusions d'une âme dont le lyrisme déborde, et *les Aventures amoureuses de Hollin* (*Hollin's Liebeleben*), qu'il devait reprendre plus tard pour en faire un des plus intéressans épisodes de *la Comtesse Dolorès*. Puis, l'histoire et la poésie le sollicitant à la fois, il va de Percy à Froissart, et en même temps qu'il traduit et commente notre vieux chroniqueur, il compose, avec Clément Brentano, son beau-frère, le *Knaben-Wunderhorn*, ce précieux reliquaire des plus rares joyaux de la vieille muse allemande, ce monde de poésie et de science où les générations nouvelles devaient recueillir tant de germes féconds dans les champs du passé. Je passe sur le *Wintergarten*, mélange de prose et de vers, sur la *Vie de Jacob Boehm*, puissante étude à la Rembrandt, et j'arrive à ses drames. — Mais ici, je m'arrête, car j'en voudrais parler tout à mon aise, puisque c'est là surtout qu'Arnim donne libre cours au torrent impétueux de son génie. Que d'autres occupent la plaine, que les Kotzebue et les Raupach établissent leur théâtre sur le champ de foire où s'attroupent les gens désœuvrés ! Il lui faut, à lui, le pic sauvage et désert, la forêt immense, pleine d'épouvante et d'harmonie, de périls et de fêtes, où la voix de la cascade en pleurs se mêle au bruit du vent, aux grondemens de la foudre, où l'abîme s'ouvre au pied de l'arbre que mille oiseaux enchantent de leurs concerts.

HENRI BLAZE DE BURY.

UN TOUR

AUX NEILGERRHIES

Ottacommund, avril 1853.

Je te vois d'ici, mon vieil ami, épeler à sept reprises le nom bizarre inscrit en manière d'épigraphe en tête de cette lettre, et te figurer, en désespoir de cause et de géographie, que les destins contraires m'ont conduit prisonnier dans quelque cité chinoise ou cochinchinoise. Calme tes craintes à cet endroit, et ne me vois ni rôti, ni bouilli, ni même empalé par les habitans du Céleste-Empire ou leurs voisins : je suis en pleine civilisation, dans un très-bon hôtel, un peu haut il est vrai; mais l'air qu'on y respire n'en est que plus pur. Je n'ai pas écrit six lignes que déjà je me laisse aller à une digression, car j'aurai mille occasions de te faire connaître les lieux où ton ami respire, dans le véritable volume que je veux te dédier : cent pages au moins d'études de mœurs, d'aperçus piquans, d'aventures romanesques, car il y a du romanesque aussi dans mon histoire ! Mais sortiront-elles un jour des limbes de mon cerveau pour passer sur le papier? Là est la question, comme dit Hamlet. Quoi qu'il en soit, je règle *a priori* l'arriéré de notre correspondance, et te donne le résumé de ma vie depuis ma dernière lettre. De quand date-t-elle? — De Paris, vieille de trois ans, une invitation à dîner, si j'ai bonne mémoire.

J'arrive au fait : fatigué des incessantes chaleurs du Bengale, condamné à l'inaction pour quatre mois au moins, jusqu'à l'arrivée d'Europe des nouveaux papiers nécessaires à la liquidation que je

poursuis, j'ai échangé les rigueurs du soleil de Calcutta pour le climat salutaire des montagnes qui s'élèvent à l'intérieur de la présidence de Madras. Les communications sont si faciles et si promptes, grâce aux magnifiques *steamers* de la compagnie péninsulaire, que cinq jours après avoir quitté la cité des palais je recevais, sur la barre de Madras, la plus belle douche qui puisse échoir à un cerveau non fêlé, et débarquais, ruisselant comme un fleuve mythologique, au pied du fort Saint-George. Pour qui sort de l'activité commerciale de Calcutta, Madras a un aspect calme et tranquille qui impose et étonne. Ce ne sont que carrés de gazon déserts, longues et larges rues tracées au milieu de jardins, car les distances à Madras dépassent toute idée. Madras s'enorgueillit de deux choses : sa brise de mer, qui vers le soir vient rafraîchir l'air embrasé par le soleil du jour, et son club. J'entrerai dans quelques détails sur ce magnifique établissement, dans lequel, par la bienveillante attention d'un ami, je fus admis comme membre honoraire. Une des supériorités les moins incontestables de la race anglo-saxonne sur les autres nations européennes est assurément la parfaite intelligence avec laquelle elle comprend et pratique la vie en commun entre hommes. L'établissement du club de Madras illustre d'une manière frappante cette vérité. Situé à trois mille environ du débarcadère, au centre du quartier élégant, c'est une sorte de phalanstère non prévu par Fourier et ses disciples, dans lequel on rencontre tous les luxes et les distractions qui peuvent servir à rendre supportable la vie de l'Inde : chambres à coucher bien aérées avec cabinet de bain, salles de billard et de lecture, cour de raquettes, glaces et sorbets à toute heure, une cuisine honorable, et une cave presque distinguée. A sept heures du soir, l'aspect de la salle à manger du club présente un singulier mélange des luxes de l'Europe et de l'Asie. Une douzaine de tables, soumise à l'action d'énormes *punkhas*, sont dressées avec une exquise recherche. Une armée de serviteurs vêtus de longues robes blanches, à turbans larges et retroussés d'un côté, en uniforme complet des soldats assyriens de l'opéra de *Semiramide*, dispensent, sans chanter toutefois le moindre chœur italien, le *roastbeef* de la vieille Angleterre, les *curries* épicés de l'Inde, ou le champagne frappé cosmopolite. Je n'élevais qu'une seule objection contre toutes ces bonnes choses : le soleil torréfiant de Madras ! Je n'avais pas fait cinq cents lieues pour griller en dépit de la brise de mer, dont je ne parle pas et pour cause, pour griller, dis-je, ni plus ni moins que je ne le faisais dans la cité des palais. Aussi mon séjour au *Madras Club* ne fut-il que de courte durée; le cinquième jour de mon arrivée, vers quatre heures, après avoir liquidé mes dépenses dans la chambre du secrétaire, dépenses fort modérées, j'allais gagner l'équipage qui m'attendait dans la cour, quand

je fus rejoint en toute hâte par mon ami F... Tu connaîtras bientôt cet excellent homme, car il quitte l'Inde dans deux mois pour l'Europe, et m'a promis d'aller te voir.

— Vous n'avez pas de lettres de recommandation, je le parie, me dit F... d'un ton de reproche.

— Ma foi non, lui répondis-je; je compte sur la Providence et l'hospitalité britannique.

— Je l'avais pensé, reprit mon interlocuteur; aussi vous ai-je préparé cette lettre d'introduction qui en vaudra cent. Elle est destinée au *captain* Henry Brown, magistrat dans les hauts, un homme charmant, marié à une femme plus charmante encore, à laquelle je ne connais qu'un seul défaut, une antipathie absolue pour tout ce qui est France et Français. *Pitt and Cobourg, God bless the king and d.... Boney!*

— Merci du cadeau, dis-je non sans ironie.

— Vous êtes homme à la faire revenir de ces préjugés d'un autre âge, poursuivit F....

— On fera de son mieux, repris-je du haut du marchepied, en tendant la main à F..., qui la serra affectueusement en me disant : *God bless you*, et je m'insérai dans mon véhicule.

Quelques détails maintenant sur l'équipage dans lequel j'avais pris place : une sorte de chariot à deux roues, peint de rouge, et recouvert d'une toile grise; à l'intérieur, un matelas blanc ou à peu près, étendu sur un fond de bois. Une demi-douzaine de coussins et d'oreillers tapissent les parois de la voiture, et c'est là une précaution indispensable pour quiconque veut arriver au port avec le libre usage de ses membres, tant les cahots de la route sont quelque chose d'affreux. Voilà pour les comforts du corps. Quant à ceux de l'estomac, un voyageur prudent comme moi ne les a pas négligés. Nous comptons un effectif respectable de sodawater, de sherry, de pain et de viande froide, car il faut vivre quatre jours au moins sans compter sur les ressources des *bungalows* de la route. Sur le devant, dans une espèce de cabriolet, un cocher enturbanné et mon domestique, et enfin à l'attelage deux rosses étiques que je ne savais pas toutefois devoir si promptement et si profondément regretter. Au lendemain, à une dizaine de milles de Vellore, j'échangeai mes coursiers contre des bœufs, et continuai mon voyage, en ce siècle de locomotion à la minute, dans le véritable appareil d'un roi mérovingien. Au bout de deux jours de marche, j'arrivai cependant à Bungalore; le troisième, je laissais à ma droite, dans l'après-midi, le fort en ruine de Seringapatnam, où s'élèvent les tombes de Hyder-Ali et de Typpoo-Saïb; enfin le quatrième jour, j'étais rendu, à quatre heures, contusionné, rompu, meurtri, malgré mes six coussins, plus

que je ne saurais dire, au pied des Neilgerrhies, à la station de Seagour, où un cruel désappointement m'attendait. Il avait été convenu entre l'entrepreneur de Madras et moi que je trouverais à l'entrée de la passe des *coolies* pour porter mon bagage, et un poney pour me porter moi-même pendant les quatorze ou quinze milles qui séparent Seagour de la petite ville d'Ottacommund, terme de mon voyage; mais le poney n'était pas arrivé, et la voiture ne pouvait aller plus loin. Ma situation était des plus embarrassantes. Il n'y avait pas à songer à demander l'hospitalité des misérables cabanes qui se trouvent au pied de la montagne, ni même et plus simplement à passer cette dernière nuit dans ma voiture : l'air que l'on respire dans la vaste jongle qui s'étend autour des Neilgerrhies est mortel. Tous mes amis m'avaient recommandé de ne coucher sous aucun prétexte dans ce dangereux endroit, si je voulais échapper à une de ces fièvres de jongle (*jungle fever*) qui sont toujours mortelles, ou peu s'en faut. Je ne tenais nullement à faire l'épreuve sur moi-même, *in anima vili,* de la véracité des renseignemens qui m'avaient été donnés; je me déterminai donc à gagner à pied un *bungalow* qui se trouve à moitié chemin dans la montagne, et séduit même par le titre d'*Hôtel Bungalow* qu'un natif lui donna, avec une imprudence indigne d'un voyageur expérimenté, je ne voulus pas charger inutilement mon domestique des quelques provisions de bouche qui me restaient. Vers quatre heures, je me mettais assez tristement en route en compagnie de mon serviteur, laissant mon bagage sous la surveillance de la Providence et du cocher. Te dire que j'admirai beaucoup le beau paysage des montagnes, leur riche verdure sillonnée de limpides cascades, serait trahir honteusement la vérité. Pendant les deux mortelles heures de la route, insensible aux charmes de la nature, je me livrai à une série d'apostrophes colériques qui eurent successivement pour objet les rayons de feu qui chauffaient mon cerveau, en dépit d'un chapeau *solah,* à une température rouge, les brodequins à minces semelles qui protégeaient si imparfaitement mes pieds contre les aspérités du chemin, enfin l'insidieux entrepreneur qui avait abusé de ces deux choses sacrées : la fidélité due à un contrat et les jambes du voyageur. Le jour tirait à son déclin lorsque j'arrivai au terme de ma route, exténué de fatigue, mourant également de soif et de faim. Les ressources que j'allais trouver au gîte n'étaient guère faites pour tempérer mes mélancolies outrées. Un canapé à natte de jonc, une table, deux chaises, du pain dur, des œufs non frais, du thé infiniment plus suisse que chinois, et une poule qui chantait encore, l'*Hôtel Bungalow* n'avait pas autre chose à m'offrir.

Le paysage qui s'offrait à ma vue était d'ailleurs magnifique. Le

flot écumant d'une belle cascade bondissait de rochers en rochers à quelques pas de la maison. A travers la gorge de la route, j'apercevais une mer de verdure fantastiquement éclairée des rayons d'or d'un soleil couchant. Ce glorieux paysage, deux excellens *cheroots* rétablirent l'équilibre dans mes humeurs, et la nuit tombée, aussi gai que peut l'être un homme rompu de fatigue, j'allai chercher l'asile du canapé à natte de jonc, qui n'était pas aussi méchant qu'il en avait l'air, et se trouvait infiniment préférable à la voiture de Procuste dans laquelle j'avais passé les trois nuits précédentes. La Providence voulut sans doute me tenir compte de toute cette philosophie. Les premiers engourdissemens d'un sommeil réparateur avaient à peine fermé ma paupière, que j'entendis résonner dans la gorge de la route un bruit de voix et des pas de chevaux. Ce bruit s'approcha peu à peu, et bientôt je dus reconnaître, à des marches et contre-marches qui faisaient tressaillir la maison dans ses fondemens, que l'on s'y livrait à une activité inaccoutumée. Un cliquetis de bon augure de verres et de fourchettes tinta dans la chambre voisine, et mon nerf olfactif saisit au passage une odeur de rôti si délicieuse, que je ne pus m'empêcher d'évoquer le souvenir du festin de la Bible et de me tristement comparer au pauvre Lazare; mais je n'avais pas affaire au mauvais riche, car soudain mon domestique entra, une carte de visite à la main, en me demandant si je voulais recevoir le *sahib* qui me l'envoyait. La carte était formulée ainsi : *captain Henry Brown, Madras infantry.* Je prévis immédiatement que ce digne étranger, instruit par l'indiscrétion de mon hôte ou par celle de mon domestique des détails de mon repas d'anachorète, venait me prier de partager son souper. L'odeur du rôti devenait de plus en plus délicieuse, mes petits boyaux criaient décidément famine. Passant donc un paletot et des chaussettes, je me mis en appareil convenable pour recevoir le nouvel arrivant. Le capitaine Henry Brown pouvait avoir trente ans, avait une belle et noble figure militaire. La bienveillance de son regard et la douceur de sa voix tempéraient ce que ses traits pouvaient avoir de trop accentué. Ses manières aisées, sans être familières, décelaient un homme de la meilleure compagnie. C'était enfin un type accompli de ces officiers éclairés et intrépides qui, sur les champs de bataille ou dans le cabinet du magistrat, servent de leur sang ou de leurs veilles la cause de la vieille Angleterre. Il s'excusa, en termes fort courtois, de se présenter à moi sans introduction antérieure; mais les circonstances étaient pressantes, le souper sur la table, et il venait me prier de le partager. Mon estomac, dans sa détresse, se fût contenté d'une étiquette beaucoup moins rigoureuse. J'acceptai donc, sans me faire prier davantage, et suivis le capitaine Brown dans la chambre

voisine, où un véritable repas de chasseur, — un rôti de caille, du jambon et deux bouteilles d'excellent vin, — nous attendaient. Mon hôte et moi, nous fîmes promptement plus intime connaissance; je lui remis la lettre d'introduction qui m'avait été donnée pour lui à Madras, et il se félicita de l'avoir prévenue. Le capitaine Brown avait passé deux années de sa jeunesse en France, dont il conservait un précieux souvenir. De plus, les grandes gloires de l'épopée militaire de l'empire parlaient à son esprit enthousiaste de la noble profession des armes. Lui-même avait vu de glorieuses guerres et fait, en qualité d'aide de camp du général....., les campagnes du Sutledje. Une position civile grassement payée avait été, comme cela se pratique dans l'Inde, la récompense de ses services militaires; mais les travaux du cabinet ne satisfaisaient point ses instincts guerriers, et c'était avec un poétique regret que, jetant ses regards sur le passé, il me parlait des angoisses de la nuit de *Ferozeshur* ou de l'attaque de la redoute de Sobraon. J'abusai sans vergogne de sa conversation pleine d'intérêt, et la nuit était déjà avancée, lorsque nous prîmes congé l'un de l'autre, après une promesse mutuelle de nous revoir au premier jour. Le lendemain, mon poney retardataire arrivait à la porte du *bungalow*, et pendant que mon ami improvisé descendait dans la jongle, pour continuer ses chasses, je reprenais dans la montagne la route de la station d'Ottacommund. Au bout de deux heures de marche, je descendais à la porte de l'excellent hôtel tenu par M. Dawson, et fus bientôt installé dans la charmante petite chambre d'où je t'écris en ce moment. Autour de moi, rien qui rappelle l'Inde et ses accablantes chaleurs. Sur le lit, deux couvertures, joies et délices! deux couvertures et une petite cheminée annoncent un climat sain et fortifiant où les salutaires atteintes du froid retrempent les constitutions européennes minées par les chaleurs débilitantes des plaines; des rideaux de damas de laine, une table d'acajou, deux bons fauteuils, et sur la muraille, les éternels portraits d'*Eclipse* et de *Plenipo* composent le mobilier de ma chambre, dont les fenêtres ouvrent sur un délicieux petit jardin planté de roses, de géraniums, de dalhias, vieux amis d'Europe, dont l'aspect est bien doux à l'œil de l'exilé. Deux lignes à part pour deux héliotropes monstres, les modèles du genre, qui mesurent tous deux dix pieds de hauteur, l'un sur quarante-quatre, l'autre sur trente-huit pieds de circonférence, et qui, chargés de fleurs, exhalent autour d'eux une odeur délicieuse.

Tu crois sans doute qu'après tout ce verbiage j'en ai fini avec mon exposition, et que je vais enfin arriver à l'aventure romanesque dont je t'ai promis le récit au début de cette lettre. Grande est ton erreur, et cependant je vais faire de mon mieux pour ne pas abuser par

trop de ta patience. Pour cela, il me faut remonter à quelques années en arrière, aller fouiller dans les souvenirs de ma vie, de notre vie de jeune homme, car tu es aussi pour quelque chose, et sois-en fier, dans mon histoire. M'y voici. Te souviens-tu de la seule querelle presque sérieuse qui ait jamais troublé une amitié de vingt ans? Tant d'orages ont grondé depuis sur nos têtes, que ce détail insignifiant a pu sortir de ta mémoire : permets-moi donc de le rappeler en quelques mots à ton souvenir. Ce soir-là, c'était la fête du lac d'Enghien; il y a de cela cinq ou six ans; nous étions jeunes alors ou à peu près, peu scrupuleux dans le choix de nos plaisirs et de nos amours, et, si je m'en souviens bien, attablés en partie carrée dans un cabinet du restaurateur du *Joli Moulin*, — toi, moi-même, une dame dont le nom m'échappe, et cette excellente fille que j'avais surnommée du nom de Mme Dubuisson à cause de son amour effréné pour les écrevisses. Le porte-t-elle toujours avec honneur et sans gastrite? Ce qu'Adèle avait consommé de rouges crustacés dépassait toutes limites. L'unique et dernier débris du troisième buisson ayant figuré sur son assiette, par pure humanité j'opposai un refus inexorable à ses instances de faire un nouvel appel aux resssources écrevissières de l'établissement. Une querelle domestique s'ensuivit. Mal soutenu de ton côté et poussé à bout par des reproches immérités de parcimonie, j'ordonnai au garçon de servir sur la table toutes les écrevisses disponibles au buffet, m'engageant de plus à payer la prime d'un kilogramme de croquignoles par douzaine d'écrevisses que notre convive ferait passer de son assiette dans son estomac, carapace non comprise. L'affamée s'arrêta à la quarante-huitième, et moi-même je sortis pour remplir les termes de mon engagement, en allant chercher dans la foire huit livres de croquignoles. Ta mémoire suffisamment rafraîchie te rappelle maintenant sans effort que vous m'attendîtes inutilement jusqu'à onze heures dans le cabinet du *Joli Moulin;* que, saisis d'impatience et de crainte, vous vous livrâtes dans le parc et au bord du lac aux plus minutieuses recherches, sans retrouver ni ma personne ni la voiture qui nous avait amenés, et qu'enfin, à bout de force et de patience, vous vous décidâtes à rentrer au logis dans un déplorable coucou. Le mot est de toi. Si de tous ces détails tu te souviens, tu te souviens encore de notre grande scène du lendemain, où tu me prouvas catégoriquement que j'avais abusé de tes jambes comme jamais Damon n'avait abusé des jambes de Pythias, sans oublier la maladie de cette bonne Dubuisson, qui voulut donner les apparences d'une maladie de cœur à ce qui n'était qu'une bonne et loyale indigestion. Voyons, après six ans, que je t'explique le mystère de ma disparition.

En quittant le *Joli Moulin*, je m'étais dirigé vers la grande allée du parc, à la recherche de mes croquignoles. Les premières boutiques n'offrant rien d'appétissant à ma vue, je m'engageai dans la foule qui se pressait sous les verts marronniers, et suivis nonchalamment son cours. Soudain, au détour d'une allée, une jeune femme haletante, la voix brève, la figure empourprée, s'arrêta près de moi et me salua de ces mots : *For God's sake, sir, have pity on me.* J'eus bientôt deviné la cause de son émoi en voyant apparaître parmi les arbres un groupe de figures suspectes le chapeau sur l'oreille, la pipe à la bouche, des messieurs de la veille et de l'avant-veille, qui, s'arrêtant à distance, lancèrent sur nous des regards ironiques. Ma présence mit un terme aux poursuites de ces galans de bas étage; ils continuèrent quelque temps à nous observer de loin, puis finirent par disparaître dans la foule. Pendant ce temps, la jolie étrangère, car j'avais pu me convaincre à plusieurs reprises qu'elle était jeune et charmante, séduite par des protestations de dévouement que j'avais pris soin de formuler avec mes *th* les plus irréprochables, m'avait mis au courant de ses aventures. Deux heures auparavant environ, elle avait été séparée dans la foule de son mari, que malgré toutes ses recherches elle n'avait pu retrouver, et, se voyant en butte aux poursuites du groupe qui venait de disparaître, elle n'avait pas hésité à se mettre sous la protection d'un compatriote. Un compatriote! tu m'entends, profane qui as si souvent tourné en dérision mon anglomanie, mes allures d'Anglais pour rire, comme tu les appelais, si ma mémoire n'est pas en défaut. Nouveau corbeau de la fable, j'avalai sans défiance les flatteries ingénues du joli renard en robe de mousseline, et, avouant modestement à la belle étrangère que je n'avais pas l'honneur d'être son compatriote, je réclamai cependant la faveur de l'accompagner jusqu'à ce qu'elle eût rejoint son mari. Il y a toujours eu chez moi, même aux jours les plus fous de la jeunesse, un vieux fonds de prosaïsme qui n'acceptait que sous bénéfice d'inventaire les incidens romanesques de la vie. Aussi, fidèle observateur de l'axiome attribué au prince des diplomates, comprimant les élans généreux du premier mouvement, j'interrogeai de nouveau d'un œil scrutateur le visage et les allures de ma jeune protégée. Réflexion faite, tout rigoureusement pesé et considéré, il me fallut admettre que la Providence m'avait envoyé là une délicieuse aventure. L'inconnue n'avait pas vingt ans; ses yeux bleus, limpides, innocens, d'une couleur de bluet, respiraient une candeur angélique. Des grappes soyeuses de cheveux châtains encadraient l'ovale de son frais visage. De plus, sa voix douce et harmonieuse donnait à toutes ses paroles un charme sympathique qui touchait droit au cœur. Sa mise, d'une

simplicité un peu puritaine, se composait d'une robe de mousseline grise, d'un châle de tartan et d'un chapeau de paille à rubans écossais; mais le gant et le brodequin étaient irréprochables et annonçaient, chose rare chez une Anglaise, des extrémités du plus parfait modèle. Une douce intimité s'établit bientôt entre nous, et elle me mit au courant de toute son histoire. Elle était fille d'un officier supérieur de l'armée anglaise qui, retiré du service, vivait dans les montagnes de l'Écosse en *gentleman farmer*. Mariée depuis trois mois avec un lieutenant de l'armée des Indes, elle se rendait avec son mari à Madras, et, avant de dire adieu à l'Europe pour de longues années, le jeune couple avait voulu prendre une idée des plaisirs de Paris, où il se trouvait depuis huit jours. J'eus bientôt fait connaissance avec toute la famille, les deux sœurs cadettes, le jeune frère Tom, le petit favori, et Bérénice, une belle jument brune sur laquelle ma jeune protégée avait hardiment suivi pendant la dernière saison les chasses de Melton. Te dire que j'aspirais ardemment à rencontrer le benêt de mari dont la présence mettrait fin à ce charmant tête-à-tête, que je pris en pitié l'attente mortelle où vous deviez être, toi et tes compagnes, serait abuser de la vérité, et je dois t'avouer en toute honte que, sans une pensée de remords pour les amis que j'abandonnais au *Joli Moulin*, je continuai, en vrai paladin du bon vieux temps, à présider aux destinées de la jolie Écossaise, jusqu'à ce que la solitude et l'obscurité du parc fussent venues nous apprendre qu'il n'y avait aucune chance de mettre la main sur l'époux perdu. Ma situation devint alors fort embarrassante. D'une part, je ne pouvais penser un seul instant à abandonner la jeune femme sur les rives du lac d'Enghien; de l'autre, la présenter à nos convives et la ramener à l'hôtel Meurice en compagnie de Mme Dubuisson et de son amie eût été une inconvenance que je me fusse reprochée toute ma vie. Après mûres considérations, je me décidai à lui donner la voiture qui nous avait amenés et se trouvait à la porte du parc, confiant ainsi à la Providence, qui ne pouvait manquer de reconnaître une si belle action, le soin du retour de notre compagnie; mais lorsqu'auprès de la grille, à quelques pas du carrosse, j'eus annoncé à ma compagne improvisée qu'il était à ses ordres et prêt à la reconduire au domicile conjugal, elle me reprocha presque vivement de l'abandonner ainsi, me parla de ses terreurs mortelles seule sur cette longue route, des difficultés qu'il y aurait pour moi à trouver un autre équipage, et tout cela avec tant d'éloquence, que je me rendis à son argumentation, et résolus d'accomplir jusqu'aux limites de la rue Saint-Honoré les devoirs de ma mission protectrice.

Vous passâtes en ce moment à dix pas de moi, je vous reconnus

fort bien malgré l'obscurité; mais, fier et immuable dans mon dessein, j'offris à l'étrangère l'holocauste de vos jambes avec le même stoïcisme que Jephté sa fille au ciel. Ma compagne venait de s'installer sur les coussins du landau; moi-même je me disposais à y prendre place, quand elle m'avoua, non sans rougir, que la fatigue et les émotions de la soirée lui avaient donné une soif irrésistible. J'envoyai immédiatement Jean au café voisin chercher un verre d'eau sucrée. Il revint en toute hâte, apportant sur une assiette deux verres remplis d'un liquide dont je ne distinguai pas d'abord la couleur. La jeune dame vida le sien d'un trait; mais lorsque moi-même j'eus avalé une première gorgée, je reconnus un horrible mélange d'eau et d'eau-de-vie de cabaret que le drôle avait cru devoir faire pour corriger l'eau du lac d'Enghien, qui est mauvaise, comme il me l'assura avec l'imperturbable aplomb qui ne l'abandonne jamais. Deux minutes après, la voiture roulait bon train vers Paris... Mais je m'étais exagéré les charmes du retour. Nous n'étions pas sortis des rues du village, que je vis les beaux yeux de ma voisine se fermer, s'ouvrir, puis se refermer encore, et cédant à l'influence des fatigues et des émotions de la journée, aussi sans doute à celle de l'infernale boisson qu'elle avait avalée par mégarde, elle s'endormit d'un profond sommeil. Si je ne me trompe fort, en lisant ces lignes tu te félicites intérieurement de rencontrer dans la vie de ton ami des actions ignorées dont la pudique vertu rappelle la continence des Bayard et des Scipion. J'accepte ce tribut de ton admiration que ma conduite mérita alors à tous égards, car, les yeux attachés sur le doux visage de la jeune femme, je veillai sur son sommeil avec l'intérêt d'une mère veillant sur le sommeil de son enfant. Mon cœur n'avait près d'elle que de chastes sentimens; il me passait par l'âme comme des aspirations de tendresse étrange et infinie, où le pécheur s'inclinait avec respect devant la sérénité de cet être innocent que le souffle du mal n'avait jamais flétri. Non content de cela, les joies de la famille, les félicités calmes et pures du foyer domestique se reflétèrent dans mon imagination, surexcitée comme par un mirage plein de poésie, et j'enviai, oui, j'enviai, moi, profane, le sort de l'heureux mortel qui avait associé à sa vie ma jeune protégée. Je pourrais t'en dire bien davantage, si je n'entendais d'ici l'éclat de rire satanique dont tu salues ces bergeries rétrospectives; aussi je m'arrête, ou plutôt je reprends mon récit. La température était devenue très froide, une bise aigre sifflait dans la campagne et pénétrait dans la voiture par un carreau brisé. Je remarquai que le corps de ma voisine frissonnait sous son souffle glacé, et me penchai doucement pour la couvrir de mon manteau. En ce moment, un cahot violent souleva sa tête, et les grappes parfumées de ses beaux cheveux

châtains voltigèrent au ras de mes lèvres, qui, dois-je le dire? les effleurèrent d'un baiser... Presque honteux de mon larcin, j'épiais avec anxiété le visage de la jolie dormeuse, lorsque ses lèvres purpurines murmurèrent les mots : *Hhinree dère* (1)! et sa main trompée serra la mienne avec effusion. . . . . .

Voici les trois coups sacramentels du *gong*, car notre cloche ici c'est un *gong*, qui m'annoncent que le *roastbeef* quotidien va faire son apparition sur la table de la salle à manger; aussi je finis en deux mots le premier acte de mon aventure. Le lendemain, Jean me rapporta une boucle d'oreille qu'il avait trouvée dans la voiture, un assez curieux bijou figurant un papillon aux ailes semées de rubis, dont je demeurai définitivement possesseur. Au revoir. . . . . .

SIR MAGNIFICO BIGWIG, cinquante ans, *Bombay civil service;* agent diplomatique accrédité par l'honorable compagnie des Indes près le nawab de Hatterabad. Visage couleur de safran, blanches et longues dents, chevelure poivre et sel relevée en conque marine sur la tempe gauche; manières élégantes, des prétentions au bien conter; affecte de conserver intactes les traditions de toilette de l'époque de George IV et du beau Brummel. Cravate blanche minutieusement empesée à nœud géométrique. Tenue noire, bas de soie et souliers vernis.

MAJOR JOHN BULL, 107e régiment, armée de la reine. Quarante-sept ans, calvitie absolue, joues rubicondes, favoris taillés en demi-lune. Belle prestance et magnifique estomac. Homme de méthode et régulier dans ses allures comme un chronomètre. Veste rouge à torsades d'or sur l'épaule, pantalon et gilet blanc.

CAPTAIN LIVER, 81e régiment, armée de Madras. Trente-six ans. Six pieds, carrure de colosse. Joue consciencieusement avec la plus florissante santé le rôle de malade imaginaire. En état de révolte permanente contre l'atmosphère, il poursuit indistinctement de ses invectives le froid et le chaud, le calme et le vent, le soleil et la pluie. Se livre, lui, ses chiens et ses chevaux, à d'impitoyables débauches de calomel.

Honorable RICHARD BUTTERFLY, cornette au 31e régiment de dragons, armée de la reine. Vingt ans, tournure élégante, charmante physionomie. Exilé dans l'Inde par un père mécontent des instincts de libéralité révélés par sa progéniture au collége d'Oxford. Une rare bonne volonté dont on doit lui tenir compte à parler ce qu'il s'imagine être la langue française. Raffole de Paris, où il a passé sept jours, en route pour Marseille, et professe un culte passionné, comme il appartient à tout bon Anglais, pour les grisettes, les romans de Paul de Kock et les *Trois Frères Provençaux*. Modes de la prochaine saison.

ÉPHRAIM SHORTBRAIN, esquire. Vingt-sept ans. *Deputy magistrate and collector* du district de Mourgrebad. Vieillard précoce et religieux. Auteur de *Guerre à la papauté, ou les Iniquités de la Babylone moderne dévoilées par un chrétien,* petit pamphlet presbytérien écrit avec une verve digne de Luther. Vice-président de la société de tempérance de Thrabpour, membre correspondant de toutes les sociétés évangéliques des deux mondes. Visage long et blême, cheveux jaunes et rares; vêtement noir et flottant affectant la forme cléricale. Voix nazillarde et traînante faite pour le psaume.

(1) Prononciation écossaise de *Henry dear*.

Un ÉTRANGER de distinction, *distinguished Foreigner* (c'est ainsi que l'on me désigne!).

ÉZÉCHIEL, âge inconnu. Hindou christianisé, domestique de Shortbrain. Cultive avec le plus grand succès, sous prétexte de baptême, les sept péchés capitaux, avec et y compris l'ivrognerie. Costume européanisé.

DOMESTIQUES NATIFS.

(Une salle tendue de papier rouge à raies noires, éclairée de quatre lampes suspendues au plafond. Sur le mur, une collection de tableaux représentant divers épisodes du *Great Liverpool steeple-chase* 1837. Aux côtés de la porte de service, deux buffets d'acajou. Au milieu de la chambre, une table de six couverts fort proprement servie. Au-dessus du plateau de la cheminée, une horloge qui vient de sonner sept heures, et dans son foyer un démenti au proverbe « pas de fumée sans feu. » Le major Bull, renversé dans un fauteuil, les pieds appuyés sur le marbre de la cheminée, étudie avec un profond intérêt l'annuaire de l'armée du Bengale.)

L'ÉTRANGER, entrant.

Ah! major, comment cela va-t-il?

BULL.

Très bien. Une soirée magnifique qui a couronné dignement une journée superbe; admirable climat, l'on s'y sent revivre!

L'ÉTRANGER.

Pas de nouvelles de la malle d'Europe?

BULL.

Non;... mais des nouvelles bien intéressantes de Birmanie : la fièvre et le choléra y font rage! Sept vacances en quinze jours dans le 71e! Voilà des chances pour les officiers! La promotion marche partout, sauf dans mon pauvre 101e, qui est le régiment le plus malheureux du service de sa majesté. Les champs de bataille, les garnisons pestilentielles n'y font rien; il y a sur nous comme un sort qui nous rend tous immortels. (D'un ton solennel.) Stuble, monsieur, notre plus jeune enseigne, a dix ans de grade!

UNE VOIX TRAINANTE, au dehors.

Ézéchiel... Ézéchiel.

LIVER, entrant en se frottant les mains comme un homme gelé.

Quel froid!... quelle bise!... l'horrible climat! (Il salue de la tête l'étranger et le major Bull. Après avoir pris un air de fumée, s'adressant à un domestique :) Allez dans ma chambre prendre sur la table de toilette une bouteille pleine; vous la porterez à l'écurie à mon *syce*.

LA VOIX TRAINANTE, avec impatience.

Ézéchiel,... Ézéchiel,... Ézéchiel.

BULL.

Qu'est-ce qu'il a donc, notre voisin?

LIVER.

Oh! comme toujours, il ne peut rien faire de son Ézéchiel; mais aussi peut-on imaginer qu'un homme qui a dix ans d'expérience de l'Inde aille choisir pour domestique un Hindou christianisé, ce qu'il y a de pire dans la gent native, des êtres qui ont perdu le peu de bonnes qualités de leur race pour prendre en échange tous les vices de la nôtre. (Avec un profond étonnement au domestique qui vient de lui apporter une bouteille vide :) Eh bien!

BUTTERFLY, après avoir distribué de cordiales poignées de main aux trois convives.

La belle soirée! Nous venons de faire autour du lac la plus ravissante promenade, si bien que je me sens un appétit d'enfer... A quand la soupe. (A Liver en contemplation devant sa bouteille :) Qu'est-ce que vous voulez faire de cette fiole?

LIVER.

Figurez-vous qu'à deux heures j'avais fait infuser dix grains de calomel dans une pinte d'eau-de-vie à l'intention de mon bai brun qui a quelques boutons, et voilà ce qu'il en reste. (Il renverse le goulot de la bouteille, d'où il sort à peine quelques gouttes.) Qui m'expliquera ce mystère?

BUTTERFLY.

Moi-même. En traversant vers trois heures le corridor, j'ai vu, de mes yeux vu *il signor* Ézéchiel qui donnait à cette bouteille dans votre chambre de toilette la plus fraternelle accolade.

LIVER.

Ah! décidément, c'est trop fort. (A Shortbrain, qui salue les convives avec solennité :) Vous arrivez à propos pour apprendre les méfaits de votre serviteur.

SHORTBRAIN.

Ah! voyons, laissez en paix pour une fois ce pauvre garçon, qui est dans un état à faire pitié, et pour lequel je viens d'envoyer chercher le docteur.

LIVER.

Eh! je ne m'en étonne pas, puisqu'il a dans le ventre une médecine de cheval.

SHORTBRAIN, piqué.

Ce que vous me dites là est sans doute très spirituel, mais je vous avoue que je n'y comprends absolument rien.

LIVER.

Vous voulez les points sur les *i*, je vais les y mettre. J'avais laissé sur ma table dix grains de calomel infusés dans une pinte d'eau-de-vie, comme je viens d'avoir l'honneur de le dire à ces messieurs, et votre serviteur n'a rien trouvé de mieux que de s'appliquer spiritueux et médecine sur l'estomac. Butterfly a été témoin de la chose,

je n'invente rien. (Butterfly fait un signe d'assentiment.) Vous êtes le seul, mon cher, à ne pas vous apercevoir des méfaits de ce drôle, qui, hier encore, à dîner, ne tenait pas sur ses jambes. Espérons toutefois que la leçon qu'il a reçue aujourd'hui lui servira.

SHORTBRAIN, abasourdi.

Je demeure confondu; un homme si pieux!

(Pendant cette conversation, les domestiques sont venus déposer les plats sur la table. Magnifico entre, salue l'assemblée, et s'installe à la place d'honneur. Les autres convives suivent son exemple, et Shortbrain dit solennellement les grâces. La soupe et le premier service s'achèvent dans un profond silence.)

BUTTERFLY, à l'étranger.

Moosoo, vôs kovréré-je um pô dé cé régouth.

L'ÉTRANGER.

Oserai-je vous demander ce que c'est?

BUTTERFLY.

Je nan cés réen. Et vôs, Magnifico?

MAGNIFICO.

Ni moi non plus. Vous me voyez aussi embarrassé que Bell devant son Chinois, — une histoire que vous connaissez sans doute?

BUTTERFLY, candidement.

Non vraiment. (Bas à l'étranger, avec des regards pleins de malice :) Voilà sept fois en quinze jours qu'il nous la raconte.

MAGNIFICO, s'écoutant avec intérêt.

Eh bien donc! Bell, prisonnier en Chine et enfermé dans une cage, vivait sur la modique ration d'une livre de riz cru, lorsqu'un jour un Chinois compatissant lui présenta à travers les barreaux un plat de viande, d'un aspect succulent et d'une odeur embaumée, auquel le prisonnier eût fait le plus grand honneur, s'il n'eût craint que les débris du plus fidèle ami de l'homme ne fussent cachés sous cette fricassée. Depuis une heure, Bell, alléché par l'odeur, sollicitait dans son meilleur chinois des explications qu'il n'obtenait pas, lorsque enfin, avec un à-propos des plus ingénieux, il imita l'aboiement d'un chien, en désignant le plat du doigt : *Aboua-boa, aboua-boa...* — *Ouin, ouin, ouin,* répondit l'homme aux longues nattes avec une perfection imitative telle que Bell, complétement rassuré, fit honneur au ragoût, un salmis de canard fort distingué, à ce qu'il m'a assuré depuis.

LIVER.

A propos de Bell, il se marie.

BULL.

Et qui épouse-t-il?

LIVER.

La fille de sir William Humbug, le membre du conseil. Un beau mariage pour Bell, quoique la future ne soit pas une Vénus, et qui lui vaudra quelque bon emploi, car sir William ne néglige pas les intérêts de ses enfans.

MAGNIFICO.

Vous vous trompez : ce n'est pas Bell de l'artillerie qui épouse la fille de sir William, c'est Bell des ingénieurs, J.-P. Bell, et non pas J.-W. Bell.

LIVER.

Vraiment! Bell dont la sœur est mariée à Trump, le collecteur de Pannirabad?

MAGNIFICO.

Précisément. Lors de mon passage à Pannirabad, mistress Trump m'avait annoncé le mariage de son frère.

BUTTERFLY, poussant du coude l'étranger avec des yeux pleins de malice, à Magnifico.

Êtes-vous resté longtemps à Pannirabad?

MAGNIFICO.

Une dizaine de jours, assez pour visiter les environs, qui sont ravissans, et apprécier les comforts de l'établissement de Trump, auquel je ne fais qu'un seul reproche : c'est que l'on ne peut mettre le nez dehors sans se trouver face à face avec un tigre ou un léopard. Ils foisonnent, on en voit partout.

BUTTERFLY, bas à l'étranger.

Nous y voilà... l'histoire de la panthère! La connaissez-vous? (L'étranger répond par un douloureux signe d'assentiment.)

MAGNIFICO, après une pause.

Le lendemain de mon arrivée, je déjeunais tranquillement avec Trump, quand un énorme animal tombe du ciel par la fenêtre au milieu de la chambre, et je reconnais une panthère grosse comme un veau. Je ne sais quelle expression revêtit ma figure, mais je sais fort bien que celle de Trump ne révéla aucune émotion : — Ne faites pas attention, elle est toujours ici... Vilaine bête! Pchit!... pchit!... répéta-t-il aussi tranquillement que s'il se fût agi d'effaroucher un chat en train de vider un bol de crème. Et en effet la panthère s'en alla par où elle était venue.

BULL.

Ce sont là de très jolis divertissemens, qui peuvent coûter cher cependant, témoin l'histoire de ce pauvre Sam Dick, qui est allé mourir à Cheltenham des suites des morsures d'un tigre qu'il avait élevé lui-même.

LIVER.

Ce pauvre Dick est donc décidément mort?

BULL.

Oui, décidément, et d'une mort bien indigne d'un brave tel que lui... C'était bien la peine d'échapper d'une manière providentielle, comme il l'avait fait, aux baïonnettes des Sicks, pour se faire déchiqueter comme un oiseau par un gros chat!

MAGNIFICO, vivement.

Vous parlez de l'homme de Ferozeshur?

BULL.

Précisément. Celui qui...

MAGNIFICO, lui coupant la parole.

Je tiens son aventure de lui-même, la voici mot pour mot. Il était par terre, une jambe cassée, dans l'intérieur des retranchemens des Sicks; notre ligne fuyait à la débandade. Un grand coquin de soldat, ivre de *bang,* appuyait déjà le fer de sa baïonnette sur la poitrine de Sam, sans que ce dernier sût même en quel langage demander quartier, lorsque, par une inspiration soudaine, il prononça le nom de *bacshih* (1).—*Bacshih?* demanda le soldat.—*Bacshih*, répéta le blessé d'un ton si affirmatif, que le Sick déposa son fusil, prit Sam sur ses épaules, et vint le porter à notre camp, où il reçut un *bacshih* de cent roupies.

LIVER.

Qui a donc obtenu la *majority* laissée vacante par la mort de Sam?

BULL.

Christopher,... l'officier le plus heureux de l'armée : commission du 17 juin 1833. Lieutenant 25 octobre 1836; capitaine en février 1841 et major le 3 janvier 1850. Le tout sans avoir un sou à payer de sa poche! (La nappe a été enlevée; les convives, divisés en groupes, se livrent à des conversations particulières autour de la table ou auprès de la cheminée.)

SHORTBRAIN, à Magnifico avec chaleur.

Oui, monsieur, c'est à en rougir, la cour des directeurs a refusé... refusé! Il s'agissait d'une misérable dépense, d'un lac de roupies peut-être, et on en devait attendre les plus splendides résultats; mais nos gouvernans ont d'autres soins que de veiller aux intérêts spirituels des populations natives, et de poursuivre le paganisme dans ses repaires. Comme le pécheur de l'Évangile, ils ont des oreilles pour ne point entendre et des yeux pour ne pas voir. Politiques égoïstes qui ne comprennent pas que si la Providence a donné à l'Angleterre le magnifique domaine de l'Inde, ce n'est pas exclusivement pour encourager la culture du sucre ou de l'indigo, et pourvoir les cadets de famille sans fortune, mais que pour obéir aux voix d'en

(1) Le pour-boire des Français et le *bonna-manna* des Italiens.

haut, ils doivent gouverner l'Inde par l'Inde et pour l'Inde, et préparer le jour de son émancipation!

BUTTERFLY, qui a suivi l'apostrophe de Shortbrain, à l'étranger.

A-t-il le vin gai, l'aimable convive! et le grand politique! comme cela serait gentil, l'Inde gouvernée par l'Inde! Ézéchiel Ier, par la grâce de Dieu et des sociétés de tempérance, roi de Madras, Mysore et Canara... Et puis qu'est-ce que l'on ferait des cadets de famille et des filles sans dot? Il faudrait les noyer! Ce n'est pas que quant à moi je tienne beaucoup à ce pays et à l'existence que l'on y mène, une vie monotone, des jours qui se suivent et se ressemblent... Oh! Paris, *moosoo,* c'est là qu'il fait bon vivre!

L'ÉTRANGER.

J'espère vous y voir un jour, et je serai fort heureux de vous en faire les honneurs... A notre rencontre sur le boulevard de Gand! (L'étranger et Butterfly se saluent du verre.)

BUTTERFLY.

J'ai tort de me plaindre, car nous devenons ici d'une gaieté folle. Deux piques-niques pour la semaine prochaine! Vous allez sans doute à celui que Brown donne demain au pic de Dodopett; toute la fleur d'Ottacommund y sera.

L'ÉTRANGER.

Je me garderai bien de faire défaut à cette aimable invitation...

LIVER, à Bull avec vivacité.

Je vous assure que si.

BULL.

Mille pardons! vous vous trompez.

LIVER.

Je vous répète que c'est la plus grosse somme qui ait jamais été donnée pour une *majority*. Je sais de bonne source que l'on s'en est occupé au quartier-général, et qu'un ordre du jour fulminant paraîtra à ce sujet.

BULL.

Je n'ai pas les chiffres présens à la mémoire, mais je vais vous les donner. (Il se lève et prend sur la cheminée un livre intitulé *Bengal Army List*, dont les pages sont couvertes d'annotations marginales.) Nous y voici. En 1832, le major Stubb a reçu du corps pour prendre sa retraite quatre-vingt-onze mille roupies.

LIVER, vivement.

Je ne vous ai pas parlé de la cavalerie, où les commissions ont toujours une valeur plus élevée que dans l'infanterie.

BULL.

L'infanterie, soit. (Il feuillette le livre.) Nous y voici. 3e régiment : Hudson, qui a pris sa retraite en 1837, a reçu du corps quatre-vingt-six

mille roupies. Nous sommes bien près..... (Il pousse du doigt quelques pages.) 13e régiment : Bird. . . . . .

. . . . . .

Ce qui n'empêche pas mes commensaux d'être de très bons, très bienveillans, très aimables compagnons, dont j'ai conservé, et qui, j'espère, conserveront de moi le meilleur souvenir.

Il y a trente ans, le magnifique plateau de ces montagnes était à peine connu de quelques chasseurs entreprenans, qui venaient y poursuivre le gibier dont elles étaient couvertes. Aujourd'hui la civilisation a pris pied sur cette terre, où le tigre et l'éléphant avaient seuls, jusqu'à ces derniers temps, élu domicile. De charmans cottages, des jardins fleuris, des routes excellentes, ont été improvisés partout comme par enchantement. Les montagnes de Neilgerrhies sont devenues une sorte d'Helvétie asiatique, au climat bienfaisant de laquelle les Européens de l'Inde viennent demander de rétablir des santés délabrées par les chaleurs dévorantes des plaines. Te dire qu'il faut espérer rencontrer ici le mouvement et les plaisirs d'Interlaken ou de Spa serait, sans aucun doute, abuser du privilége du voyageur; mais on y mène une vie simple, saine et comfortable, dont voici l'invariable menu. Au matin, une promenade à pied dans les montagnes; dans la journée, quelques visites, suivies d'une séance au club; vers cinq heures, promenade à cheval ou en voiture autour du lac, — et le soir un whist de santé, terminé à dix heures, vous permet d'être debout frais et dispos aux premières clartés du lendemain. Voilà en quelques lignes la vie de chaque jour des habitans de ces montagnes. Puis, comme pour justifier certaines traditions de plaisirs mondains, dont l'origine semble se perdre dans la nuit des temps, c'est le bal anniversaire de la naissance de la reine, quelques concerts donnés par un artiste voyageur, ou enfin un monstrueux dîner (*burrah khanah*, c'est le mot consacré dans l'Inde) offert en signe d'adieu à quelque visiteur haut placé dans l'armée ou le service civil.

De digressions en digressions, j'en suis arrivé à briser complétement la trame de mon récit. Pour ne pas abuser toutefois de ta patience, je vais saisir sans plus tarder l'occasion qui se présente d'en renouer les fils en te conduisant au pique-nique donné par le capitaine Brown au pic de Dodopett.

Mon compagnon du *bungalow* de la montagne avait dérogé en ma faveur à l'étiquette de l'Inde, où l'étranger doit la première visite, pour venir me voir à l'hôtel. Moi, de mon côté, je m'étais rendu deux fois à son cottage; mais mes deux visites avaient été infructueuses, et je n'avais trouvé à domicile ni le maître ni la maîtresse. Ce que

j'entendais dire de toutes parts des charmantes qualités de mistress Brown avait piqué ma curiosité, et l'un des plus grands plaisirs que je me promettais de la partie prochaine était sans contredit de faire connaissance avec cette jeune femme aimable pour tous, sauf pour mes compatriotes, ainsi que m'en avait averti mon ami de Madras.

Le jour du pique-nique, vers six heures et demie du matin, le major Bull et moi nous quittâmes l'hôtel de M. Dawson, montés sur deux bons poneys et suivis d'un troisième, porteur d'une cantine que mon compagnon, homme de prévoyance, avait soigneusement garnie. J'avais sans doute jusqu'ici apprécié à leur juste valeur les vertus privées de mon ami Bull, mais j'étais loin de soupçonner l'adoration fougueuse qui brûlait sous sa froide écorce pour les beautés de la nature et les points de vue pittoresques. J'eus bientôt à en faire l'expérience. Au bout d'une heure de marche au plus, nous venions d'arriver au bord d'un petit torrent, où coulait une eau limpide, dont quelques rares touffes d'herbes léchaient le cristal, quand mon compagnon déclara n'avoir rencontré de sa vie un endroit plus pittoresque pour un matinal déjeuner. Je donnai mon assentiment à cette proposition; nous démontâmes, la cantine fut ouverte, et ce ne fut qu'après avoir consciencieusement arrosé un plat de sandwiches d'une bouteille de bière que nous nous remîmes en route; mais nous n'avions pas fait deux milles, qu'en face d'un petit ravin planté d'héliotropes et de géraniums sauvages, le major Bull affirma de nouveau, par *Jove* et par *George*, que de sa vie il n'avait vu d'endroit mieux disposé pour une légère collation. J'accédai sans résistance à son désir; nous mîmes une seconde fois pied à terre et ne remontâmes en selle qu'après une halte de plus d'un quart d'heure que mon ami n'employa pas exclusivement à admirer les richesses du règne végétal. Le soleil marchait rapidement vers son zénith, la chaleur de ses rayons était devenue insupportable, lorsque Bull, en extase devant un panorama des plus vulgaires, m'annonça pour la troisième fois que si lieu au monde pouvait engager des voyageurs à prendre un rafraîchissement, c'était assurément celui où nous nous trouvions. J'étais saturé jusqu'au gosier de bière et de sandwiches; des pas tout frais de chevaux m'indiquaient clairement la route que j'avais à suivre, et j'opposai un refus formel aux offres du major, que j'abandonnai définitivement assis sur le gazon, et beaucoup plus préoccupé, quoi qu'il en dît, de mettre à sec une bouteille de *stout* que de contempler les splendeurs du paysage. Depuis vingt minutes environ, je continuais ma route solitaire, lorsqu'une scène d'un intérêt assez saisissant se présenta subitement à ma vue. A quelque distance devant moi, une dame à cheval se trouvait arrêtée aux bords d'un ruisseau. Une vingtaine de pas la séparaient à peine d'un troupeau

de buffles à demi sauvages, en tête duquel se trouvait un animal de moyenne taille, la corne courte, le poil lisse, l'œil rond et féroce, dont l'aspect menaçant expliquait et justifiait en un mot le temps d'arrêt de l'écuyère et de sa monture. Je savais par expérience que ces animaux ne résistent pas à une bonne contenance et à quelques coups de cravache; ce fut donc avec un dévouement plus apparent que réel que, mettant mon poney au galop, je chargeai les bêtes cornues, qui prirent la fuite incontinent. Un berger, descendu en toute hâte de la montagne, compléta ma victoire à grands coups de bambou, tandis que moi-même je venais rassurer la timide voyageuse; mais le danger qu'elle croyait avoir couru avait frappé son imagination, et je n'arrivai près d'elle que pour la recevoir dans mes bras et la déposer évanouie sur le gazon.

Dans mon dénûment d'eau de Cologne et de vinaigre, j'eus recours à l'eau du ruisseau, et, agenouillé près de la jeune femme, je lui humectais les tempes de mon mouchoir humide, lorsqu'une figure anxieuse parut au-dessus de mon épaule, et le capitaine Brown s'écria d'une voix profondément émue : « Eh bien! qu'y a-t-il? »

En cet instant, le sang reparut sur les joues de notre intéressante compagne; ses yeux se rouvrirent, s'attachèrent sur mon voisin avec une langueur pleine de tendresse, et ses lèvres murmurèrent les mots : *Hhinree dère!*

Balthazar lui-même, lorsqu'il aperçut sur la muraille, au milieu des splendeurs de son festin, les trois mots cabalistiques, n'éprouva pas certainement un vertige comparable à celui qui traversa en cet instant mon cerveau. Étais-je le jouet d'un songe, d'une illusion d'acoustique? Cette voix, ces deux mots, je les avais bien certainement déjà entendus. Et non-seulement cela! Au témoignage de mon oreille vint se joindre le témoignage de mes yeux : l'ovale régulier de ce charmant visage, ces belles grappes de cheveux bruns, ces yeux d'une couleur de bluet, tout cet ensemble gracieux en un mot n'était pas nouveau pour moi; c'étaient là des traits amis que je connaissais de longue date.

Le capitaine Brown acheva promptement la cure que j'avais commencée. La jeune amazone, debout sur ses jambes, renouait les cordons de son chapeau, quand mon ami me tira de mes rêveries en me prenant la main, et s'adressant à notre compagne : — Ma chère amie, dit-il, j'arrive trop tard pour vous présenter mon ami ....., qui s'est présenté lui-même en vrai chevalier français.

Mistress Brown répondit par quelques mots de remerciement, s'excusa en riant de son indigne faiblesse, et quelques instans après nous reprenions notre ascension vers le lieu du rendez-vous; mais je ne profitai pas de la rencontre victorieuse qu'un bienveillant et ro-

manesque hasard m'avait ménagée avec mistress Brown, et, marchant à l'arrière-garde, je demeurai tout entier à d'irrésistibles souvenirs.

Un petit quart d'heure de marche nous conduisit au lieu du rendez-vous, où toute l'élite de la station nous attendait avec l'impatience naturelle à des voyageurs dont l'air vif des montagnes et les fatigues d'une longue route ont aiguisé l'appétit. L'épisode romanesque dont j'étais le héros circula rapidement dans l'assemblée, et chacun voulut l'entendre de ma bouche; mais l'édifice de mon importance, fragile comme toute grandeur humaine, s'écroula subitement à l'arrivée d'un personnage enturbanné qui inclina devant l'amphitryon cette révérence sacramentelle qui, chez tous les peuples civilisés, annonce que le repas a fait son apparition sur la table. A ce signal impatiemment attendu, mes auditeurs, même les plus attentifs, se dirigèrent sans cérémonie vers une vaste tente où toute la compagnie se trouva bientôt rangée autour d'une table somptueusement servie. La place d'honneur, à la droite de mistress Brown, m'avait été réservée, et à plusieurs reprises elle tenta de la manière la plus bienveillante d'engager la conversation; mais ses aimables efforts obtinrent à peine une réponse de quelques monosyllabes : une idée fixe, immuable, dominait et absorbait toutes mes pensées. L'énigme du passé se dressait en traits de feu dans mon cerveau, où s'imageaient, comme sur la toile d'une lanterne magique, un chaos de souvenirs confus, au milieu desquels je retrouvais les yeux brillans d'Adèle, ton honnête figure, des montagnes d'écrevisses, des avalanches de croquignoles, enfin ma belle étrangère du lac d'Enghien, et le petit bijou, seul gage de l'aventure la plus romanesque de ma vie, que je portais précieusement à l'anneau de ma chaîne.

Tout a une fin en ce monde : les romans en vingt volumes et les repas anglo-indiens. Après une séance à table d'une heure et demie, les dames ayant donné le signal de la retraite, je m'esquivai à leur suite et vins me réfugier solitaire à un endroit culminant du plateau, où une vue vraiment magnifique s'offrait à mes regards. A ma droite se déroulait à perte de vue la plaine de Mysore, bordée en fond de tableau par les cimes des montagnes Cheverroyes, à ma gauche le coquet paysage de la station d'Ottacommund avec ses charmans cottages, sa blanche église, son lac aux contours capricieux. A quelques pieds au-dessous de moi se trouvait un groupe de cabanes de *Thuggurs,* les habitans primitifs de ces montagnes, une race inexpliquée, aux traits hébraïques, à la peau légèrement cuivrée, qui habite uniformément des maisons de bois avec des toits cylindriques et des portes de deux pieds de haut de l'aspect le plus original. Quelques femmes, les cheveux épars, enveloppées dans des couver-

tures, se trouvaient en dehors des habitations, et regardaient avec une singulière curiosité les hôtes du capitaine Brown. Il y avait sans doute entre nos dames, vêtues aux dernières modes de Paris, et ces êtres des temps bibliques un contraste étrange fait pour piquer l'attention de l'observateur; mais d'autres pensées absorbaient mes rêveries, et mon regard indécis, errant au hasard sur tout ce vaste tableau, en saisissait à peine quelques traits incertains, lorsque je fus rejoint dans ma solitude par le capitaine Brown et sa jeune femme.

— N'est-ce pas que tout ceci est beau? me dit-il. Je dois vous avouer pourtant que je préférerais de beaucoup, au lieu d'avoir devant moi ce magnifique paysage, embrasser du regard l'ensemble des Tuileries ou des Champs-Élysées.

— Mistress Brown est-elle de votre avis? repris-je machinalement.

— Ah! ne parlez pas de Paris à ma femme! interrompit Brown vivement. J'ai oublié de vous prévenir qu'au milieu de ses nombreuses perfections elle compte un cruel défaut : l'antipathie la plus invincible, la plus absolue contre votre beau Paris. Et savez-vous pourquoi?

— Non, en vérité, répondis-je d'un air de parfaite incrédulité.

— Parce que, en route pour l'Inde, dans les quelques jours que nous passâmes à Paris, nous étant rendus à la fête publique d'un endroit que vous appelez, je crois, le lac d'Enghien, elle s'est perdue, mon cher ami, oui, perdue au milieu de la foule, poursuivit Brown avec l'indiscrétion d'un mari terrible.

Mistress Brown rougit jusqu'au blanc des yeux, et nous quitta sans mot dire.

J'ai trop usé de franchise en ce récit pour ne pas faire la confession complète, et après t'avoir dit mes grandes actions, ne pas te raconter aussi mes faiblesses. Je rentrai au logis dans un état d'intime satisfaction difficile à décrire. Comme par enchantement, il me semblait être revenu aux plus beaux jours de la jeunesse, à l'âge du roman et des aventures! Oubliant ma trentaine trépassée, mon florissant abdomen et mon crâne défriché, j'accablai d'actions de grâces le bienveillant hasard qui m'avait ménagé ce si charmant chapitre à ajouter aux victoires et conquêtes de ma vie, car à peine si j'admis la possibilité d'une courte résistance. Lauzun, Richelieu, n'eussent pas traité plus victorieusement la chose, palsambleu!

Au matin, frais et dispos, après une nuit émaillée de rêves charmans, entre la tasse de thé et le cigare, je charpentai un scenario digne de M. Scribe : discours de reconnaissance, aveux passionnés, regards fascinateurs, tout fut médité, discuté, disposé avec ordre et méthode. Cette intéressante occupation, le déjeuner, les soins d'une toilette à quatre épingles, me conduisirent jusqu'à l'heure où, sans

forfaire aux lois de l'étiquette, je pouvais aller rendre visite à mistress Brown. Vers onze heures, je quittai l'hôtel, bichonné, adonisé, fleurant comme baume, et, il faut bien l'avouer, l'homme le plus stupidement fat des quatre parties du monde.

L'augure le plus méticuleux n'eût point manqué au reste d'affirmer que le dieu des galans veillait sur mon entreprise. A quelque distance de son cottage, je rencontrai sur la route Brown, qui me salua de ces mots : — Quelques affaires m'appellent à l'*office,* mais vous trouverez ma femme au jardin. Vous vous rappelez que vous dînez avec nous ce soir?

La confiance de cet honnête prédestiné me sembla dépasser de si loin les limites de la débonnaireté conjugale, que j'eus peine à dissimuler sous ma moustache un sourire de satisfaction diabolique; mais c'était là peine inutile, car Brown était déjà loin, et je repris ma route en murmurant : Le sort en est jeté! avec autant d'aplomb que put jamais le dire César.

Mistress Brown était en effet au jardin. Un beau petit garçon d'environ quatre ans, aux cheveux bouclés, à la tête d'ange, égayait sa promenade de ses jeux enfantins. Avec une grande bienveillance, la jeune femme se porta à ma rencontre, me tendit cordialement la main. — Vous avez sans doute profité de cette belle matinée pour faire un tour dans nos montagnes? me dit-elle.

J'avais prévu cette fausse manœuvre de l'ennemi; en général expérimenté, j'en profitai pour engager le combat sans préambule.

— Un fort long, repris-je; je suis retourné au pic de Dodopett, où j'ai eu l'insigne bonheur de retrouver un petit objet que j'avais perdu hier.

— Un bijou précieux sans doute? me demanda mistress Brown avec une candeur digne de l'agneau de la fable interpellant le loup.

— Précieux par les souvenirs qui s'y rattachent, repris-je d'une voix passionnée, en attachant sur la jeune femme mon regard le plus fascinateur, et je lui tendis le petit papillon d'or, aux ailes semées de rubis, que j'avais détaché avec préméditation de l'anneau de ma chaîne de montre.

Mistress Brown considéra d'abord le bijou avec une nonchalante attention, puis une émotion profonde se peignit sur son visage; elle leva sur moi un regard furtif, qu'elle rabaissa soudain, comme si quelque objet hideux se fût offert à sa vue, et demeura immobile, les yeux rivés au sol, dans un état de stupeur difficile à décrire. Cette surprise mêlée de terreur, dont je lisais sur son visage les éclatans symptômes, n'avait rien de très flatteur pour moi, et, malgré mes résolutions antérieures, j'hésitais à lancer l'exorde de mon victorieux discours de reconnaissance, lorsque mistress Brown, maîtri-

sant son trouble par un effort suprême, s'écria : « Mais où est donc Tomy ? »

Je n'oublierai jamais le spectacle qui en ce moment s'offrit à mes regards : à une dizaine de pas environ devant nous, le beau petit garçon était arrêté devant une touffe colossale d'héliotropes; les yeux ardens, ses petites mains avancées, dans un état de fascination, il contemplait un énorme *cobra capello*, dont le col jaune et la tête plate se dressaient presque sous ses pieds. Tout mon sang se figea dans mes veines à cette vue. En deux bonds, la mère avait rejoint son enfant et le serrait sur son cœur avec une ardeur qui tenait du délire. Toute cette scène ne prit pas une seconde.

Le petit Tomy avait échappé par un miracle au voisinage de son dangereux ennemi, qui avait disparu sous les fleurs. Mistress Brown eut à peine pu s'en convaincre, que par un mouvement instinctif elle tomba à genoux sur le sable, et, étreignant sur sa poitrine la tête blonde de son enfant, adressa au ciel une fervente prière toute pleine de reconnaissance maternelle. Je me sentis bien petit, bien ridicule, mon pauvre ami, devant ce touchant tableau, — et, nouveau corbeau de la fable, jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus, je n'eus d'autre pensée que de sortir en honnête homme de la folle entreprise dans laquelle je m'étais engagé.

Lorsqu'au soir je me rendis à l'invitation de Brown, je trouvai sa jeune femme dans le salon, en compagnie du petit Tomy, qui, accoudé sur ses genoux, jouait familièrement avec les plis de sa collerette. Après les premières paroles de bienvenue, mistress Brown prit dans une coupe, sur la table, le petit papillon d'or, et me le tendit en disant d'une voix assez ferme : « Dans le trouble de la terrible scène de ce matin, j'ai oublié de vous rendre ce petit bijou. » Puis, sans mot ajouter, avec cette profonde habileté que possèdent les femmes, comme dominée par le souvenir du danger qu'avait couru son fils bien-aimé, elle lui prit la tête à deux mains et l'embrassa à plusieurs reprises.

— Je puis vous assurer, madame, repris-je, que tout entier au péril de mon petit ami, j'avais complétement oublié cet objet, quoiqu'il me rappelle des souvenirs bien précieux à mon cœur.

Je dus comprendre, au triple froncement des sourcils de mon interlocutrice, que je venais de réentamer un sujet de conversation qui ne lui était pas particulièrement agréable; mais, avec l'intrépidité que donne la conscience d'une bonne action, je poursuivis d'une voix émue : — Ce petit bijou est un legs de mon frère, de mon pauvre frère aîné, que j'ai perdu il y a déjà plus d'un an.

Le visage du plus prodigue des Valères à la nouvelle de la mort du plus avare des Harpagons ne revêtit jamais une expression de

satisfaction jubilante comparable à celle qui illumina les traits de mistress Brown en apprenant la catastrophe domestique dont avait été frappée ma famille.

Le sacrifice devait être complet; je m'y étais résolu. Aussi, maîtrisant le moment de mauvaise humeur que m'inspirait bien naturellement cette joie non déguisée, je continuai avec l'accent lugubre de circonstance : — Nous ne nous étions jamais quittés, et tout nous unissait, non-seulement les liens du cœur, mais même une singulière ressemblance, qui nous fit bien souvent prendre l'un pour l'autre. Nous avions même taille, mêmes traits, même son de voix; la seule différence que l'on pût remarquer entre nous, c'est que mon pauvre frère parlait l'anglais le plus correct avec un accent de *Londoner,* tandis que moi-même, malgré tous mes efforts, je ne pourrai jamais sortir des limites du *broken english.*

— Mais, dit naïvement mistress Brown, je vous assure que vous parlez très suffisamment notre langue, que l'on vous comprend presque toujours!... — compliment coup de massue qui m'arrêta tout net dans l'oraison funèbre de mon Ménechme.

— Eh bien! profitez-vous de votre tête-à-tête pour convertir ma femme et rétablir en bonne odeur auprès d'elle la belle France et le gai Paris? dit de sa voix sonore et sympathique le capitaine Brown, qui entra en cet instant dans le salon.

— Mais vraiment, Henry, reprit la jeune femme d'un petit air piqué, vous me rendrez ridicule avec votre éternelle plaisanterie : je puis vous assurer, et cela devant témoin, qu'eussiez-vous votre *furlough* ce soir, je suis prête à partir demain pour aller passer trois ans à Paris.

Frailty thy name is woman...

— Donnez le bras à ma femme, et allons dîner, dit le mari sans se préoccuper davantage de résoudre l'énigme conjugale...

Je n'ai plus rien à ajouter au récit de mon séjour dans ces belles montagnes, et je dois avouer que je ne te le livrerais pas sans remords, si je n'avais la certitude que tu ne connaîtras pas plus mistress Brown que tu n'as connu mon Ménechme.

Adieu; ton vieil ami,

FRIDOLIN.

ATHÈNES

ET

LES GRECS MODERNES

Athènes aux quinzième, seizième et dix-septième siècles, d'après des documens inédits, par M. L. de Laborde.

I.

Il est difficile de considérer Athènes au xve ou au xviie siècle sans songer d'abord à ce qu'est Athènes au xixe. Avant de remonter jusqu'aux Grecs du moyen âge, la pensée s'arrête naturellement sur les Grecs d'aujourd'hui. C'est là ce que j'ai éprouvé dès que j'ai ouvert le livre de M. de Laborde (1). En suivant les vicissitudes d'Athènes, je me reportais à sa situation présente, et j'étais saisi d'un douloureux sentiment, que partageront tous ceux qui révèrent la grandeur déchue et plaignent l'infortune imméritée. Assurément je ne suis pas seul à dire avec une tristesse qui ne craint point qu'on la raille : Pauvre Athènes! pauvres Grecs!

Pauvre Athènes, qui n'a point obtenu, non plus que Rome, la solitude pour ses ruines et le recueillement pour ses souvenirs. Les rumeurs d'une cité qui grandit rapidement étouffent partout l'éloquence du passé; les besoins de la vie détruisent sans cesse quelque débris des vieux âges. L'Ilissus, aux bords duquel discourait Socrate, est traversé chaque jour par les convois funèbres; la fontaine Callirrhoé, où les vierges athéniennes puisaient une onde pure,

(1) 2 vol. in-8°; Paris, chez Renouard.

est souillée par les laveuses albanaises; l'emplacement de l'Académie se vend par lots; les murs du Lycée soutiennent le talus d'un fossé; les sommets du Lycabette et de l'Anchesme sont rongés par d'infatigables mineurs, et la poudre fait sauter leurs rochers de marbre, qui roulent jusque dans la plaine au bruit de continuelles détonations. Le temple de Jupiter olympien est une aire à battre le blé; la colline des Nymphes voit dresser la guillotine, et leur grotte est un charnier. Ne pouvait-on choisir à la future capitale une autre place? ne pouvait-on l'asseoir au bord de la mer, sur les hauteurs de Munychie ou du Pirée, au lieu de la jeter dans le fond d'une vallée malsaine, derrière l'Acropole, qui écarte la brise du large, cette fraîche haleine des étés? Ne pouvait-on laisser Athènes déserte, silencieuse, inviolable, comme Pompéi, un municipe de la Campanie, qui ne doit qu'à sa ruine son immortalité? Pompéi est resté le sanctuaire de la vie antique, tandis qu'Athènes est déjà une ville banale, avec des rues tirées au cordeau, des maisons semblables à nos maisons. Les agens de la police et les fiacres y circulent; les uniformes allemands s'y promènent à côté des toilettes françaises; on parlera bientôt d'omnibus et d'éclairage au gaz, et un grossier matelot a le droit de comparer avec mépris la ville de Périclès au chef-lieu de son département : voilà le fruit de la civilisation!

Pauvres Grecs, qui naguère étaient exaltés avec enthousiasme, que célébraient tant d'illustres lyres, que l'Europe entière voulait soutenir, comme une mère soutient les premiers pas de son enfant. Aujourd'hui on les condamne sans pitié, il n'est plus permis de les défendre, il est de mode de les insulter : voilà les retours de l'opinion!

Si la Grèce s'est détachée un instant des intérêts de l'Occident, si elle a été entraînée par ses tendances religieuses et par des promesses mensongères, si elle s'est trop bien souvenue de Navarin, la répression a été prompte, facile, efficace. La question politique se trouve donc écartée, et les événemens de ces derniers mois sont oubliés; mais le mal remonte plus haut. Nous sommes volontiers, en France, dédaigneux, injustes même, à l'égard des autres peuples; au moins devrions-nous sentir ce qui est dû aux faibles, je pourrais dire aux vaincus! Depuis longtemps déjà des paroles cruelles ont été prononcées contre les Grecs; ces paroles se répètent, elles ont cours, l'esprit les marque d'une empreinte qui reste et qui persuade : on a ri, le moyen de n'être pas convaincu! Un âge d'homme nous sépare de la guerre de l'indépendance grecque. Il est dans l'ordre des choses qu'une génération raille ce que respectait la génération précédente; ce que nos aînés vantaient, nous devons nécessairement le dénigrer. Cependant, lorsque nos aînés eux-mêmes récusent leur titre de phil-

hellènes, lorsque les plus indulgens se taisent ou regrettent des rêves évanouis, le blâme est bien grave : il semble reposer sur des causes plus sérieuses que les caprices de la mode.

Je partais pour la Grèce en 1849, avec les préventions que tout le monde emporte aujourd'hui, poursuivi jusque dans le port de Marseille par les conseils charitables et les bons mots. J'ai vécu quatre ans parmi les Grecs, à Athènes et dans les îles, dans les villes maritimes et dans les montagnes les plus retirées; j'ai vu le mal comme le bien, j'ai vu surtout la véritable Grèce, et non pas seulement une petite capitale improvisée d'hier, qui pique la belle humeur des étrangers, et qui devrait exciter leur admiration, car elle possède déjà en miniature quelques-uns des vices des grandes capitales et tous leurs ridicules. Mais pourquoi plaider une cause que la sagesse du monde a jugée? Dire les défauts des Grecs? ils ne sont que trop connus. Dire leurs qualités? peut-être aurais-je la honte de n'être point cru. On ne lutte point contre un pareil courant : si nous sommes légers dans nos jugemens, nous pensons racheter notre légèreté en demeurant inflexibles.

Oui, ils sont bien loin de nous, ces jours où retentissaient les *Messéniennes*, où Byron partait pour Missolonghi, où l'Occident ému envoyait à quelques poignées de rebelles de l'or, des défenseurs et bientôt la liberté. Pourquoi ce vif élan d'enthousiasme? pourquoi ces ardentes sympathies? Connaissait-on les Grecs? avait-on éprouvé leurs vertus? avait-on étudié le terrain où l'on semait tant de magnifiques espérances? Hommes d'état, hommes de parti, gens de lettres, gens du monde, tous avaient fait leurs classes, tous avaient lu quelques chants d'Homère, quelques pages de Plutarque. En fallait-il davantage? Le passé répondait de l'avenir. A peine libre, la Grèce allait produire en foule les Achille et les Léonidas, les Nestor et les Aristide; on se résignait toutefois à ce qu'un beau Pâris ou un perfide Ulysse fît ombre sur le tableau, ombre charmante, dont on souriait comme les honnêtes femmes sourient des fredaines élégantes de leurs fils. Ainsi la politique se laissa gagner par la poésie; la diplomatie devint rêveuse; on entendit dans les conseils des rois des citations et des vers sonores, et les esprits les plus graves se laissèrent gagner par de doux et pénétrans souvenirs. Ah! ne condamnons point une erreur généreuse! Les imaginations étaient enivrées à leur insu par les noms harmonieux de la Grèce; elles retournaient dans le monde des héros et des sages, vieux amis de notre enfance, qui nous ont fait aimer sous leurs traits le génie et la vertu. Après les croisades, je ne vois point dans les annales de la politique d'entraînement plus désintéressé. Ce n'était plus le berceau de la religion chrétienne, c'était le berceau de nos idées, de nos arts, de notre civi-

lisation, qu'on allait délivrer; c'était la patrie commune du monde moderne, patrie riante et si bien connue, dont nous bégayons l'histoire avant l'histoire de notre propre pays. L'enthousiasme fit taire la prudence, l'équilibre européen fut sacrifié à l'archéologie; quelques provinces furent détachées de la Turquie, et l'on dit bientôt à un petit peuple qui comptait quelques centaines de mille âmes : « Vous êtes libres, grandissez, et soyez dignes de vos aïeux. » Mais si l'on fit une faute en affaiblissant à la fois la Turquie et en soumettant la race grecque à une épreuve dérisoire qui ne pouvait que compromettre son avenir, la Grèce a payé cher la faute de l'Europe.

Quelques années se sont écoulées : après le retentissement prolongé de la révolution de 1830, le calme s'est rétabli, le commerce s'étend, les paquebots sillonnent les mers, de nombreux voyageurs visitent Athènes, les ministres des puissances occidentales sont accrédités auprès de la nouvelle cour. « Enfin voilà donc ces Grecs tant vantés! voilà leurs héros, leurs hommes d'état, leurs grands capitaines! Qu'ont-ils fait depuis qu'ils sont libres? Quelle est leur armée, quelle est leur flotte? L'agriculture, l'industrie sont-elles florissantes? Quoi! point de routes pour sortir d'Athènes! point de ponts sur les rivières! point de fabriques pour les besoins les plus simples de la vie! point d'artistes dans la patrie d'Ictinus et de Phidias? Et les finances, sont-elles prospères? Les intérêts de l'emprunt sont-ils régulièrement payés? L'administration est-elle habile, intègre? Pourquoi parle-t-on de pirates et de brigands? » Le voile une fois soulevé, les illusions tombaient vite; comme d'ordinaire, les adorateurs se vengèrent sur l'idole de déceptions qu'ils s'étaient seuls préparées. L'opinion demanda compte aux Grecs des vertus qu'elle leur avait prêtées aussi bien que des défauts qu'elle n'avait pas voulu voir, injuste autant qu'elle avait été aveugle, et toujours avec passion.

Les Grecs pourtant s'étaient montrés dès le principe ce qu'ils sont en réalité. Pendant tout le cours de la guerre de l'indépendance, leur caractère s'était produit dans un jour éclatant et souvent défavorable. La trahison à côté du courage, l'esprit d'intérêt mêlé à l'esprit d'héroïsme, les capitulations violées, les prisonniers égorgés malgré la foi des traités, le pillage et la piraterie préférés aux batailles, la discipline méprisée, la désertion journalière, la rivalité des chefs poussée jusqu'à la perfidie, tant de traits, qui tiennent à la fois des mœurs homériques et des mœurs barbares, eussent averti des juges moins prévenus. Malheureusement l'histoire elle-même se fit infidèle, de peur de refroidir l'élan universel. La poésie répandit son nuage d'or sur tous les yeux; de concert avec l'art, elle consacra quelques grands faits, quelques belles figures, qui touchaient

le public plus vivement que la vérité, qui parlaient plus haut que la vérité elle-même. La mort de Botzaris, la chute de Missolonghi, le massacre de Chio, les brûlots de Canaris, remplissaient les imaginations : on ne voulait point en savoir davantage. D'ailleurs, entre la Grèce qui luttait et l'Europe qui la contemplait, l'antiquité interposait son mirage. Les Grecs ne nous ont point trompés; ils sont ce qu'ils étaient avant d'être libres, ils sont déjà meilleurs : ils n'ont trompé que nos espérances, dont ils n'étaient pas complices, et dont nous leur faisons expier la vanité.

Il est, je le sais, des esprits plus fiers qui sentent que renier ce qu'ils ont aimé, c'est se renier eux-mêmes. Ceux-là ont toujours pour la Grèce des paroles bienveillantes : chez eux, la sympathie a survécu aux illusions; mais ils doutent, ils désespèrent de l'avenir d'un état qui, après vingt-cinq ans d'existence, est encore si loin des états civilisés. Vingt-cinq ans! le temps nécessaire pour l'éducation d'un homme, c'est donc là le délai que vous accordez pour l'éducation d'un peuple! Après combien de siècles un pays tel que la France a-t-il dû sa renaissance à François Ier, son unité à Richelieu, ses finances à Colbert? Hier encore la Grèce était esclave, plongée dans l'ignorance et la barbarie; elle était pauvre, et les neuf années de guerre qui l'ont arrachée à ses maîtres l'ont rendue misérable. Les bras manquent à la terre, les embouchures des rivières sont comblées, la fièvre moissonne les générations dans leur fleur; cet humble et périlleux commerce qu'on appelle le cabotage fait vivre à peine trente-deux mille familles de marins, tandis que toute la richesse afflue vers de grandes maisons établies à Trieste ou à Alexandrie, à Marseille ou à Constantinople. Point de ressources, des dettes, un territoire exigu qui ne réunit que les îles les plus petites et les contrées les moins fertiles de l'ancienne Grèce, une population qui ne suffit même pas à ce territoire, voilà des titres incontestables à la patience et aux encouragemens des peuples qui comptent quinze siècles de progrès.

Cependant le monde, le monde qui cause, qui lit, qui voyage, et qui, dans ses occupations mêmes, ne cherche que le plaisir, le monde approfondit peu l'histoire ou la politique; il s'arrête à la surface des choses, plus sensible au mal, dont il rit, qu'au bien, dont l'éloge est monotone. — Les Grecs! oh! ne nous parlez pas des Grecs; nous les connaissons sans avoir quitté Paris. D'abord, ils volent au jeu. Qui n'a découvert dans son salon quelque chevalier d'industrie? Qui n'a fait asseoir à sa table un prince de contrebande, un colporteur de faux manuscrits, un héritier de biens chimériques? Ils nous étaient recommandés par quelqu'un qui les connaissait très-peu; mais nous les accueillions à bras ouverts, et les présentions partout comme nos

amis. Croiriez-vous qu'ils n'étaient ni nobles, ni savans, ni riches? Oh! ces Grecs! — Le moyen de répondre à ces propos éminemment parisiens? Ne demandez même pas que l'on distingue les Moldaves, les Valaques, les Ioniens, les Arméniens : on vous traiterait de Grec! N'ajoutez pas surtout que la France a aussi sa *marchandise d'exportation*, que nous serions à plaindre, si l'on nous jugeait sur les échantillons qui courent les aventures en Orient ou en Amérique : on vous traiterait de mauvais citoyen.

D'ailleurs voici des voyageurs de distinction, des fils de famille, des officiers de marine, qui sont restés en station au Pirée, des attachés aux différentes ambassades. Ils ont passé par Athènes, ils y ont vécu, ils en rapportent une impression effroyable et des récits très-amusans. Contesterez-vous l'autorité de gens qui disent : J'ai vu? Ils ont vu en effet l'Attique dans sa grande et idéale nudité, qui ne veut point être goûtée du vulgaire; ils ont vu ses lignes harmonieuses, ses rochers dorés par le soleil, ses oliviers dont le feuillage se détache sur un ciel pâle et transparent, ses champs incultes où fleurissent le thym et l'anémone. Leurs regards ont en vain cherché les grands bois qui se cachent derrière le mont Pentélique; ils ont ri en franchissant d'un saut l'Ilissus, dont les eaux disparaissent sous les débris et les marbres; ils ont pensé en soupirant, pendant les ardeurs accablantes de l'été, aux vertes prairies, aux fleuves, aux ombrages du pays natal. C'en était fait : la Grèce, sa nature, son climat étaient jugés; telle l'Attique, du moins à leurs yeux, telle la Grèce. J'ai connu un Napolitain qui n'avait jamais visité que les environs de Marseille : comme il parlait de la France! La plupart des voyageurs ont passé quelques jours à Athènes; ils n'ont eu affaire qu'aux bateliers, aux cochers, aux aubergistes, aux drogmans, classe sans nom, qui se ressemble sur toute la surface de la terre, et qui vit de l'étranger. Pour eux nécessairement, voilà le type grec, voilà les modèles qui inspireront leur verve après le retour, pendant les douces causeries d'hiver.

Ceux enfin qui ont véritablement séjourné à Athènes, quels Grecs ont-ils connus, fréquentés, étudiés? Le peuple? Ils savent qu'il est amoureux de l'élégance, qu'il s'habille somptueusement et se nourrit de figues sèches, qu'il est de mœurs chastes, assidu aux églises, qu'il regarde passer l'étranger dédaigneux avec un fin sourire, rien de plus. La bourgeoisie? Elle ne parle point leur langue, elle leur ferme sa porte, par crainte autant que par vanité; elle cache son intérieur pauvre, élève ses nombreux enfans, intelligente, avide de s'instruire, animée d'un patriotisme sincère, trop fière pour se laisser comparer aux Européens avant de s'être élevée jusqu'à eux. Il ne reste donc que la haute société, c'est-à-dire deux cents personnes,

qui savent parfaitement le français; élevées à Londres, à Munich, à Paris, elles ont sans cesse les regards tournés vers l'Europe pour copier ses modes, ses ridicules, ses vices et même ses révolutions. Là, vous trouvez, dans des proportions singulièrement réduites, les intrigues, les dissipations, les scandales de nos grandes cités, là aussi des caractères honorables, d'aimables esprits, des plaisirs de bon goût : comme de juste, ce sera l'exception. Là, nos diplomates ont puisé le mépris des hommes, nos satiriques leurs traits sanglans, nos touristes leurs anecdotes, qui parfois rappellent les médisances de la province, et ne méritent guère plus de crédit. Je le répète pourtant, est-ce bien là le peuple grec? Songe-t-on que la moderne Athènes s'est formée à peu près comme l'ancienne Rome? C'était un refuge, je ne dis pas pour les bandits, mais pour les ambitieux, les oisifs, les spéculateurs, les exilés; ils accouraient de l'Orient et de l'Occident, afin de tenter la fortune. Ils se confondaient avec les véritables Grecs, que leurs besoins, leurs droits ou le choix du gouvernement appelaient dans la jeune capitale. Il faut bien y joindre quelques klephtes qui avaient fait leur soumission, un certain nombre de députés élus à coups de fusil, des palikares à la jupe ondoyante qui n'avaient pu se résoudre à devenir laboureurs. Toutefois je compte exactement les étrangers, et je vois que dans la société athénienne, objet de vos sarcasmes, dans cette aristocratie de fraîche date qui vous est seule connue, les Athéniens, les Grecs fils du sol libre, sont en minorité, de même qu'à Sparte, au temps de Xénophon, ce qu'il y avait de plus rare, c'était un Spartiate.

Vous voulez observer sérieusement la race grecque, mesurer sa chute ou interroger son avenir, auquel il faudra peut-être, quand ses progrès l'en auront rendue digne, rattacher l'avenir de l'Orient? Sortez d'Athènes après avoir appris la langue moderne des Hellènes; parcourez la Grèce à petites journées, au pas de votre cheval, logeant chaque soir chez les anciens du village ou chez le prêtre à la longue barbe qui ramène sa charrue en souriant à ses petits-enfans; étudiez des mœurs simples, mais sans grossièreté; écoutez un langage qui ne manque ni de clarté ni de charme; comparez les pâtres de l'Arcadie avec les cultivateurs de la Messénie ou de l'Argolide, les chevriers du Parnasse avec les vignerons de Corinthe et de l'Achaïe; cherchez le commerce à Patras et à Calamata, les marins à Andros et à Milo; laissez-vous porter d'île en île par ces barques rapides qui rappellent les descriptions d'Homère; ne voyez point partout un mélange de sang vénitien et albanais : les familles vénitiennes dépérissent au sommet des vieilles citadelles; les Albanais habitent des villages distincts, ils ont gardé leur costume, leur front rasé et leur langue inintelligible. Quand vous aurez accompli un studieux pèle-

rinage à travers la Grèce libre, quand vous aurez examiné les véritables Grecs, ceux qui ont un foyer ou qui vivent attachés à la terre, qui naviguent ou qui labourent, qui trafiquent ou conduisent des troupeaux, quand vous aurez maintes fois rencontré sous de pauvres vêtemens les types que l'art antique a rendus immortels, alors vous aurez le droit de condamner un peuple né d'hier, de flétrir ceux que vos pères ont tant aimés : vous aurez vu quelque chose de plus que de faux Grecs dans les salons de Paris ou de faux Parisiens dans les salons d'Athènes.

Je n'ai point mission pour juger ici les Grecs; j'ai désiré seulement en appeler d'un arrêt qui ne me semble pas établi sur des bases équitables, persuadé qu'en France on ne prononce jamais en vain les mots de justice et de générosité.

II.

La destinée de la Grèce moderne est d'avoir toujours excité l'intérêt et d'avoir toujours été mal jugée. Aujourd'hui c'est le peuple grec que l'on calomnie; jadis c'étaient les chefs-d'œuvre, héritage de ses pères, que l'on méconnaissait. Nous nous trompons en politique; on se trompait en matière d'art.

Athènes était à peine tombée aux mains de Mahomet II, qu'elle commençait à attirer l'attention de l'Europe, non plus de l'Europe féodale, qui, pendant les croisades, s'était taillé dans les terres classiques des marquisats et des duchés, mais de l'Europe savante, à laquelle les exilés de Constantinople enseignaient déjà leur langue, leur histoire et le respect de leurs aïeux. Cependant ni les récits des voyageurs, ni les descriptions des Grecs eux-mêmes ne répondirent à la curiosité de l'Europe. L'Orient d'ailleurs se fermait aux chrétiens; les voyages présentaient alors autant de péril qu'ils offrent aujourd'hui de charme; les monumens de l'art étaient peu accessibles, et si les visiteurs étaient rares, ils étaient par surcroît fort ignorans.

Ce n'est point moi qui le prends sur ce ton sévère; j'écoute un antiquaire français, le docteur Spon, au moment où il publie, en 1674, la naïve description d'Athènes par le père Babin. Qu'on lise plutôt ces lignes tirées de sa *préface au lecteur curieux :*

« Ceux qui parlent d'Athènes dans des relations de voyages ou dans les géographies le font avec si peu de connaissance et avec tant de mépris, qu'on voit bien qu'ils s'en rapportent à des auteurs qui mesurent son ancienne grandeur avec ce qui en reste, qui est assurément très peu en considération de ce qu'elle a autrefois été. Peut-être aussi qu'une partie de ceux qui disent l'avoir vue dans leurs voyages ne l'ont vue que de loin, cachée de la colline sur laquelle

est placée la citadelle, ou bien n'ont vu que le port Lion (le Pirée), où il ne reste que quelques maisons qu'ils prennent pour les masures mêmes d'Athènes, qu'ils s'imaginent avoir été situées au bord de la mer.

« Du Pinet ne lui veut pas faire l'honneur de l'appeler autrement qu'un château avec un méchant village, qui n'est pas assuré des loups et des renards. Laurembergius, dans sa description de la Grèce, s'exprime par une manière de parler oratoire trop véhémente. Il y a eu, dit-il, une Grèce, il y a eu une Athènes; maintenant il n'y a plus d'Athènes dans la Grèce, ni de Grèce dans la Grèce même. Ortelius, dans ses *Synonymes géographiques*, avec une témérité digne d'un géographe qui croit de voir et de mesurer toute la terre sans sortir de son cabinet, dit qu'il ne reste à Athènes que quelques chétives maisons ou plutôt quelques huttes. »

Spon ne se doutait point alors qu'il partirait à son tour pour la Grèce, et qu'il encourrait des reproches non moins graves, plus graves encore, parce qu'on avait le droit de lui demander beaucoup plus qu'à ses devanciers. Et cependant tous les documens antérieurs à la fin du XVIIe siècle, les meilleurs comme les pires, même les plans incomplets, les récits puérils, les dessins ridicules, les témoignages suspects, nous les recherchons avec avidité dans les bibliothèques, dans les archives, dans les portefeuilles privés; nous les examinons avec la patience et la subtilité du juge qui interroge les témoins de manière à tirer d'eux la vérité qu'ils ignorent; nous retournons chaque mot de nos auteurs, nous sondons leurs idées, nous espérons, à travers ce qu'ils ont vu, découvrir ce qu'ils auraient dû voir. Pourquoi ce commerce plein d'égards avec des esprits qui n'en sont pas toujours dignes? Pourquoi cette étude d'impressions parfois grossières, de textes qui justifient peu notre intérêt? C'est qu'avant 1656 la foudre n'avait point détruit les Propylées; c'est qu'avant 1687 une bombe vénitienne n'avait point fait sauter le Parthénon; c'est que les pèlerins des siècles précédens avaient trouvé entiers, dans la fleur d'une beauté qui promettait d'être éternelle, les marbres où respirait le génie de Mnésiclès, d'Ictinus et de Phidias. Ne semble-t-il pas que les érudits, que les artistes, que les voyageurs d'une époque privilégiée vont nous décrire tant de splendeurs? Leurs livres, leurs notes, la feuille échappée de leur album, ne feront-ils pas revivre les chefs-d'œuvre qui ne sont plus aujourd'hui que des ruines?

Telle est la pensée qui a conduit M. de Laborde à recueillir par toute l'Europe les documens sur Athènes aux XVe, XVIe, XVIIe siècles. Il appartenait à l'historien du Parthénon de préparer par de telles recherches l'ouvrage qu'il a commencé; il appartenait surtout à une

science généreuse autant qu'aimable de partager avec nous des richesses lentement acquises, en nous offrant à la fois ses œuvres et ses archives. Je sais par expérience combien de difficultés rencontraient naguère ceux qui voulaient réunir des témoignages épars et déjà oubliés. Aujourd'hui il n'est plus besoin d'écrire à Vienne ou à Londres, à Venise ou à Cassel, de faire compulser les registres des palais Barberini, de demander inutilement aux bibliothèques de Paris une description d'Athènes par le père Babin. Les pièces inédites sont publiées, les textes rares sont imprimés de nouveau avec une respectueuse fidélité, les eaux-fortes sont reproduites, les plans et les dessins calqués, les fragmens originaux saisis au vif par la photographie, et ce dont je m'applaudis surtout, c'est que cet ensemble de documens peut prendre place dans nos modestes bibliothèques, tandis que de coûteux ouvrages, destinés aux savans qui ne peuvent les acheter, sont réservés aux riches qui ne les veulent point lire.

M. de Laborde n'a point seulement été conduit par une espérance qu'il savait devoir être souvent déçue, mais par un sentiment que je trouve exprimé dès la seconde page : « Après avoir vu Athènes éloquente et majestueuse dans les livres, Athènes silencieuse et ruinée, sublime invalide, sur le terrain même de son immortalité, je me suis demandé comment cette ruine s'était faite, par quelles mains barbares, par quelles intempéries furieuses ces monumens incomparables, construits pour l'éternel enseignement de l'humanité, avaient été jetés bas, mutilés, déshonorés. » Ainsi l'auteur, en descendant le cours des siècles, nous racontera les accidens qui ont détruit les monumens et les doctes écrits qui devaient les faire revivre; il fera à la fois l'histoire des ruines et l'histoire de la science, de ce double mouvement qui se produit en sens inverse, car l'antiquité s'efface à mesure que les générations modernes apprennent à l'étudier; les temples s'écroulent au moment où la critique, lentement formée, va pouvoir les décrire et les comprendre.

Voulant esquisser la chute lamentable des chefs-d'œuvre de l'art athénien, j'ai moi-même interrogé les voyageurs qui ont vu l'Acropole encore complète avec une sévérité que je crois juste. Ils pouvaient, s'ils eussent eu l'intelligence de la beauté vraie, ils pouvaient, d'un coup de crayon ou d'un trait de plume, rendre impérissables des modèles désormais perdus, des magnificences qui ne sont plus que des problèmes, et ils ne l'ont point fait. Je ne reprendrai donc point un sujet sur lequel M. de Laborde vient aujourd'hui dire le dernier mot. Je ne murmurerai même pas contre l'indulgence de l'auteur pour les vieux amis qu'il produit dans le monde; je dissimulerai une nuance de ressentiment contre ces esprits

légers ou aveugles qui nous ont déshérités des renseignemens les plus précieux. Morosini, quand il bombardait le Parthénon, ne faisait que son métier. Le savant qui jugeait ou admirait mal faisait-il le sien? Le premier détruisait par nécessité; le second condamnait au néant les œuvres qui allaient périr sans être décrites. Quel est le barbare?

Il faut, j'en conviens, tenir compte des temps; le goût, la critique étaient encore dans leur enfance. Ce contraste entre les fécondes recherches du dernier siècle et les stériles travaux des siècles précédens nous amène à des considérations d'un ordre plus élevé, qui me paraissent la leçon secrète du livre de M. de Laborde. Je ne sais pourquoi j'ai peur de prononcer les grands mots de la philosophie : quelques faits m'aideront à rendre ma pensée d'une manière plus simple et plus sensible.

Nous sommes en 1460 : Athènes est l'apanage du chef des eunuques noirs; administrée avec douceur, défendue par un puissant protecteur contre les ministres mêmes de la Porte, elle connaît encore la richesse et une fausse liberté. A cette époque, un Grec lettré, dont le nom est demeuré inconnu, écrivait une description d'Athènes, dont quelques fragmens ont été retrouvés dans la bibliothèque de Vienne. Mais quelle description! quelle confusion de tous les souvenirs! ou plutôt, quelle ignorance du passé! quel oubli des gloires nationales! L'école de Platon s'appelle le *paradis;* la Clepsydre, c'est-à-dire une horloge à eau, s'intitule l'*école de Socrate;* le temple de Jupiter olympien n'est plus qu'un palais royal; c'est Cécrops qui a doré au dehors et au dedans les temples d'Athènes; le Parthénon a perdu son nom, il est consacré à la mère de Dieu, et si un effort d'érudition remonte quelques siècles en arrière, c'est pour découvrir qu'il était dédié d'abord au *Dieu inconnu,* et qu'il avait été bâti — par qui? par Ictinus? par Phidias? par Périclès? — Non! par Eulogius et Apollôs.

Telles étaient les ténèbres répandues sur les esprits au xve siècle. L'*anonyme* paraît être un voyageur étranger à l'Attique, M. de Laborde a raison de le supposer; il n'est par conséquent que l'écho des savans du pays. Ces mêmes savans, je voudrais le croire, goûtaient encore l'admirable langue de leurs aïeux; ils l'eussent enseignée, si l'exil les y eût condamnés, à Florence ou à Rome. Ils avaient encore quelque sentiment des beautés littéraires, parce qu'elles se présentent à l'esprit sous une forme qui lui est familière; mais les beautés qui se cachent sous la matière et animent la pierre ou le marbre, les lignes, les proportions, l'harmonie de l'architecture, les contours, l'expression, les conceptions idéales de la sculpture, tout cela était une lettre morte pour eux : leurs regards étaient capables

encore d'étonnement, mais non d'admiration. L'art byzantin devait réduire à une telle insensibilité les intelligences les plus éclairées. Cette lente éducation, qu'on appelait peut-être alors le progrès et que nous appelons la décadence, avait façonné les sens à d'autres habitudes.

Si les Grecs dégénérés ne savent plus comprendre les œuvres de leurs pères, que fait l'Italie, cette terre heureuse où le souffle du génie antique s'est ranimé? Les grands artistes de la renaissance ont-ils les yeux tournés vers la Grèce? Les princes et les pontifes cherchent-ils à la dépouiller de ses richesses? Tant de palais se remplissent de statues, de bas-reliefs, d'inscriptions, à Venise, à Florence, à Rome, à Padoue; le champ des fouilles s'étend jusqu'en Espagne et en Égypte : pourquoi la Grèce est-elle complétement oubliée? Raphaël dispose son *École d'Athènes* sur les degrés d'un monument magnifique; s'inquiète-t-il de reproduire un monument de style grec? Les statues, les tombeaux, les vases, les stucs qui inspirent les sculpteurs et les peintres, on ne se demande point, en les copiant, s'ils sont grecs ou romains, d'une belle époque ou d'une école déchue. L'antiquité n'est plus qu'un vaste ensemble où tout se présente sur un seul plan. Est-ce antique? cela suffit; il y a du beau, il y a du laid, chacun choisit au gré de son génie. Mais qui se doute des principes et des époques? Qui songe surtout à chercher les traces de l'art grec, bien qu'on prononce avec un respect passionné les grands noms de l'histoire et des lettres grecques? Phidias et Praxitèle sont inscrits fraternellement sur les groupes du Monte-Cavallo : voilà sans doute le chef-d'œuvre de la critique du temps. Bien plus, San-Gallo, un architecte qui formait un recueil d'études sérieuses sur les monumens de l'Italie, rencontra un Grec qui arrivait d'Athènes. Ce Grec lui permit de copier divers dessins, entre autres un dessin du Parthénon. San-Gallo trouva que le temple n'avait point la grandeur et la richesse que souhaitait l'architecture moderne. Il l'accommoda à sa façon, convertit en colonnes corinthiennes les colonnes doriques, substitua des pilastres aux colonnes d'angle, éleva un nouvel édifice au-dessus du fronton, enfin il reproduisit le Panthéon de Rome; sans les sculptures du fronton et de la frise, on ne reconnaîtrait jamais le Parthénon. Faut-il s'étonner, après cela, si plus loin dans l'Occident les artistes, dans des œuvres de pure fantaisie, assimilent Athènes à leurs cités barbares? Louis de Bruges, homme instruit, amateur distingué, laisse son peintre représenter Athènes avec les églises, les tourelles, les fortifications gothiques d'une ville de Flandre; Michaël Wohlgemüt lui donne l'aspect lourd et tranquille d'une ville allemande.

Pendant tout le XVIe siècle, Athènes reste l'objet d'une indifférence singulière, au point que les voyageurs les plus distingués,

amiraux et ambassadeurs, s'arrêtent au Pirée sans même visiter Athènes. Le baron de Saint-Blancard, envoyé en 1537 avec une escadre française, relâche au port *Lion* (le Pirée devait ce nom au lion qui fut plus tard enlevé par les Vénitiens). Du Pirée à Athènes, il y a une heure de marche; ni Saint-Blancard, ni Jehan de Vega, historiographe de l'expédition, ne paraissent avoir songé à cette promenade. Jean Chesneau, secrétaire de M. d'Aramont, ambassadeur à Constantinople, passe auprès d'Athènes avec le même mépris. Jean de Pinon, Guillaume Postel, qui ont laissé des relations de leurs courses dans le Levant, la nomment à peine pour mémoire. Je ne dis rien d'André Thevet : ses contemporains le traitaient de grand menteur; il parle en effet d'Athènes de manière à prouver qu'il n'y est jamais allé. Je passe également sous silence tous les vains travaux publiés sur cette ville infortunée pendant le XVIe siècle, pendant le siècle de Léon X et de François Ier!

Aux approches du XVIIe siècle, un mouvement nouveau se produit. D'une part, les monumens de la Grèce commencent à être convoités; de l'autre, ils sont étudiés avec plus d'attention par les voyageurs. Richelieu donne l'exemple d'une noble passion pour les sculptures antiques. Sans se laisser effrayer par le souvenir d'André del Sarto et de François Ier, il prodigue l'or en Italie, afin de décorer son château, que le père Babin comparait au Parthénon. Les Anglais allèrent même jusqu'en Grèce, où le comte d'Arundel, Buckingham, Charles Ier, entretenaient des agens chargés de former leurs collections. Le comte d'Arundel, si l'on en croit Peacham, ne projetait rien moins que de *transporter l'ancienne Grèce en Angleterre*, de sorte que pour rendre le transport plus facile on sciait en deux les statues. C'est dans cet état que notre ambassadeur à Constantinople, M. de La Haye, trouva l'Apollon colossal de Délos : lord Elgin avait de dignes prédécesseurs! Mais, comme le dit avec raison M. de Laborde, il faut détourner les yeux de cet acte de vandalisme, et ne se rappeler que les services rendus à la science par le comte d'Arundel. Sa galerie était ouverte à tout le monde; les artistes y travaillaient librement; ils apprenaient à aimer l'art antique, sinon à le comprendre.

En même temps Athènes attirait l'attention d'esprits curieux et parfois érudits. Les capucins français, établis autour du charmant monument de Lysicrate, que l'on appelait alors la lanterne de Démosthènes, se mirent à feuilleter Pausanias et les compilations de Meursius. Ils dressaient des plans, dessinaient des vues cavalières, inspiraient aux Grecs et aux Turcs plus de respect pour les ruines au milieu desquelles ils vivaient. Bientôt le marquis de Nointel arriva avec ses peintres Rombaut Faydherbde et Jacques Carrey. Les dessins de Carrey sont aujourd'hui à la Bibliothèque impériale; nous ne possédons aucun document sur le Parthénon qui soit aussi précieux.

Cependant quel style! quelle insouciance de crayon! L'élève de Lebrun copiait du Phidias comme il eût copié quelque carton de son maître. M. de Nointel d'ailleurs l'avait emmené moins pour étudier les monumens que pour dessiner des costumes et mille objets frivoles. Il voulait, dit Cornelio Magni dans une relation qu'il a publiée de ce voyage, construire une magnifique galerie à son retour en France : elle devait être composée de mannequins en paille, de grandeur naturelle, revêtus de tous les costumes imaginables.

Les antiquaires, comme Spon et Wheler, si toutefois Wheler mérite ce nom, considéraient les monumens de Périclès avec une attention plus sérieuse. Ils avaient vu déjà beaucoup de ruines, ils pouvaient établir des comparaisons; mais leur goût ne s'est point cependant développé : ils sont de leur siècle. L'art grec est pour eux un livre fermé, complétement fermé : c'est à peine s'ils distinguent les constructions d'Ictinus de celles des Byzantins, et ils n'hésitent point à déclarer que les frontons du Parthénon sont l'œuvre de l'empereur Adrien. En effet, les marbres ne sauraient remonter à une antiquité plus reculée : ils sont si blancs! Du reste, Spon trouve à deux des statues un air de l'empereur Adrien et de l'impératrice Sabine, qu'il connaît par les médailles. La raison est sans réplique. Dans ce siècle, on ne doit chercher ni des critiques, ni des archéologues : je ne vois que des antiquaires. Il y avait aussi ce qu'on pourrait appeler les *bonnes âmes*, qui s'apitoyaient sur les blessures du Parthénon. A défaut d'admiration intelligente, certains visiteurs avaient des larmes, si l'on en croit Cornelio Magni; ils gémissaient devant les parties brisées et passaient rapidement devant les beautés intactes. J'ai rencontré moi-même à l'Acropole quelques bonnes âmes qui n'agissaient point différemment :

> Je pleure, hélas! sur ce pauvre Holopherne
> Si méchamment mis à mort par Judith.

Il est inutile de poursuivre dans le détail toutes ces erreurs : elles suffisent à démontrer un grand fait, qui ne se manifeste avec autant de clarté à aucune autre époque, — l'importance de l'éducation en matière d'art. Des ambassadeurs, des savans, des artistes, des gens d'esprit visitent Athènes aux XVIe et XVIIe siècles, deux grands siècles pour le génie moderne; ils sont insensibles à la simplicité et à la perfection incomparables des monumens grecs, ou, s'ils en sont frappés, ils ne les comprennent point et ne se rendent point compte de ce qui les étonne. Pourquoi? Parce que leurs yeux sont accoutumés à d'autres formes, leur goût à d'autres préférences, leur esprit à d'autres principes. Ils voient comme leur siècle et n'ont point assez de science pour rompre avec la routine et se placer au point de vue des siècles passés.

Je ne sais si la philosophie a déterminé exactement l'influence de l'éducation sur nos sens et notre jugement, quand nous les tournons vers les arts. L'amour du beau est inné dans l'homme : pourquoi donc le sentiment du beau, c'est-à-dire l'application de cet amour, est-il si incertain, si variable, si opposé à lui-même? Quelle sera la Vénus des Tartares? Quel serait l'Apollon du Belvédère chez les Cafres? La musique des Grecs modernes fait frémir les Européens, mais elle plonge les Grecs, le peuple qui l'écoute, dans l'extase. Un temple grec, une église byzantine, une cathédrale gothique ont paru successivement à des générations différentes l'expression la plus haute du sentiment religieux. Nous voulons des églises froides, des intérieurs nus et austères; les Italiens trouvent la dévotion au milieu de décorations somptueuses, et leurs chapelles sont parées comme des boudoirs. Ne voyons-nous pas autour de nous des écoles rivales méconnaître de bonne foi des beautés éclatantes, parce qu'elles ne rentrent point dans leurs habitudes, c'est-à-dire dans leurs principes? Où donc est le vrai? où est l'absolu?

L'imitation de l'antique a commencé avec la renaissance, mais combien l'intelligence complète de l'antiquité est venue plus tard! Notre siècle est, sans contredit, celui qui applique à l'art grec le sens le plus juste, la critique la plus ingénieuse, l'admiration la plus raisonnable. Il doit ces jouissances et cette sagesse à l'archéologie, dont le progrès est si décidé depuis cent ans. Les monumens anciens remplissent nos musées et les maisons des particuliers; partout on les voit moulés; mille reproductions en rendent les images populaires; les artistes les copient dès l'enfance dans l'atelier, les savans les trouvent entre chaque feuillet de leurs livres; nous sommes nourris dans l'étude de l'antique, nos sens sont pénétrés par cette insensible action qui fait de l'expérience une maîtresse souveraine, à laquelle les critiques et les érudits ne se dérobent que pour tomber honteusement.

Le livre de M. de Laborde nous retrace la barbarie du moyen âge, puis l'éducation des âges suivans, qui témoignent aux chefs-d'œuvre d'Athènes plus d'égards, mais une attention mêlée encore d'aveuglement. Le récit s'arrête au moment où le Parthénon s'écroule, comme pour punir l'humanité, qui ne sait plus l'admirer. Aussi est-on porté à demander à M. de Laborde un nouvel ouvrage, ou plutôt la suite de l'ouvrage qu'il vient de terminer. Dans cette partie, non moins instructive, non moins neuve, l'auteur raconterait ce que l'on peut appeler l'histoire de l'hellénisme moderne; il montrerait l'essor de la critique, qui s'élève graduellement jusqu'à une connaissance approfondie de l'art grec, cette source éternellement féconde où puisent ceux-là mêmes qui la veulent dédaigner. Dès le milieu du XVIIIe siècle, les monumens d'Athènes sont mesurés par des ar-

chitectes; les premiers, ils apprennent aux savans combien les études techniques leur sont nécessaires. Un artiste anglais, Stuart, initie l'Europe à l'intelligence des chefs-d'œuvre de la Grèce. Ses travaux ont pu être complétés par ses successeurs : jamais ils ne seront effacés. Revett, continuateur de Stuart, Leroy, architecte français, prennent une part glorieuse à cette restitution des ruines de la Grèce; Leroy eut même l'honneur de précéder Stuart. Déjà une rivalité louable s'élève entre la France et l'Angleterre. Tandis que les *dilettanti* de Londres publient les monumens de l'Attique et de l'Ionie, le comte de Choiseul-Gouffier explore les mêmes contrées et demande à la plaine de Troie un vivant commentaire de l'Iliade. Vers le même temps, Herculanum et Pompéi sortent des laves qui les ont ensevelies tout ensemble et conservées; l'Étrurie ouvre les trésors de ses tombeaux; la Sicile et la Grande-Grèce, interrogées à leur tour, produisent les merveilles qui avaient été oubliées pendant tant de siècles. Partout l'art grec se révèle, partout il se fait goûter et bientôt comprendre. Comme s'il eût seul contenu les principes de la science, c'est à cette époque seulement que la science véritable, que l'archéologie est fondée. Winckelmann doit son génie à l'art grec; il fait reposer sur lui toute son œuvre. Le comte de Caylus, Lessing, Heyne, Émeric David, Quatremère de Quincy, Visconti, suivent un maître aussi illustre; ils répandent l'amour du beau et propagent les saines doctrines. On sait quel fut le résultat de leur prédication : la *renaissance* du XIXe siècle, la renaissance classique.

Dès lors l'archéologie n'a point cessé de conduire le progrès. C'est elle qui éclaire les voyageurs et qui inspire les artistes; c'est elle qui, par ses patiens enseignemens, assouplit le goût moderne, l'accoutume à trouver la grandeur dans la proportion, la beauté dans la mesure, la perfection dans la simplicité; c'est elle qui le fait pénétrer jusqu'à l'essence même de l'art grec, en discutant les problèmes auxquels nos idées répugnaient, en analysant des nuances si délicates qu'elles semblaient insaisissables. Ce mouvement scientifique remplit dans l'histoire une longue et belle page, et ce sera peut-être, devant la postérité, un des titres du XIXe siècle. La destinée présente d'Athènes, les jugemens portés contre les Grecs modernes, m'ont arraché des plaintes justes autant qu'elles sont sincères; mais [illegible] époque, comparée aux siècles précédens, a du moins ce double honneur : elle a témoigné aux descendans d'une race privilégiée une sympathie qui l'engage dans l'avenir; elle a appliqué aux chefs-d'œuvre de l'ancienne Grèce l'étude la plus intelligente et l'admiration la plus vraie.

E. Beulé.

DE

LA VIE HUMAINE

I. *Mémoire sur la durée de la vie humaine*, par M. Benoiston de Châteauneuf (*Mémoires de l'Académie des Sciences morales et politiques*, t. VI, 1850). — II. *De la Longévité humaine et de la quantité de vie sur le globe*, par M. P. Flourens, 1854.

Rien n'est laissé au hasard dans le monde animé. Toute fonction, tout développement, tout phénomène s'accomplit suivant des lois préétablies. Chaque être a sa sphère d'action déterminée, son rôle fixe, sa destination marquée, comme chaque fait a son degré de puissance, son objet, sa direction, sa durée. Le terme de toute chose est arrêté à l'avance. « Tu n'iras pas plus loin » est le mot fatal que Dieu a jeté non pas seulement aux flots de la mer, mais encore à tout ce qui sent, à tout ce qui croît, à tout ce qui vit. On trouve pour chaque espèce, avec des facultés propres et des besoins particuliers, des espaces de temps régulièrement précisés pour le développement de l'œuf, pour l'accroissement, pour la vie même. Le cours de la vie et des époques qui la composent est également réglé chez le plus incomplet des animaux et chez l'homme, qui est le premier de tous. Les limites entre lesquelles le terme est fixé diffèrent seulement suivant les espèces, et jamais elles ne sont d'une rigueur absolue. *A priori*, on doit s'attendre à les trouver assez étendues dans le genre humain en raison de la diversité des races et des climats, aussi bien que des conditions inégales et des influences multiples auxquelles il est soumis. Les chances de destruction qui nous menacent sans cesse sont d'ailleurs presque infinies. L'homme compte à lui seul plus de maladies que tous les autres êtres de la création pris ensemble. Ses passions, ses vices, ses malheurs, ses travaux, toutes les causes morales en un mot viennent s'ajouter aux mille causes physiques qui tendent à abréger ses jours. Il y a ainsi pour lui une variété d'élémens nuisibles, une foule de

principes perturbateurs, une succession continue d'accidens communs aux autres êtres, ou propres à sa nature, qui compliquent singulièrement le problème de sa durée normale. Heureusement, pour éclairer cette question, la lumière nous vient de trois côtés à la fois, et les données de la physiologie, de l'histoire, de la statistique, peuvent être successivement contrôlées les unes par les autres. L'étude des limites de la vie humaine a fait depuis le commencement de ce siècle des progrès notables, et de nos jours même elle se continue encore par d'importans travaux. Il y a donc lieu d'espérer que des résultats vraiment scientifiques viendront couronner des recherches entreprises dans des directions si diverses, et la conclusion même que nous chercherons à en tirer prouvera que, sur ce point comme sur tant d'autres, il s'agit moins d'aspirer à de nouvelles découvertes que de classer et de résumer les notions déjà obtenues.

La science dont nous aurons à constater les progrès en ce qui touche la vie de l'homme ne possède encore que des données assez incomplètes sur l'étendue de la vie des divers animaux. L'âge d'un arbre est inscrit sur la tranche de sa tige, et il suffit de compter les couches ligneuses dont elle est formée pour avoir le nombre des années qu'il a déjà vécues (1); mais nous manquons de caractères analogues pour reconnaître l'âge des animaux : le peu que nous savons touchant la durée de leur vie, il a fallu l'apprendre par des observations directes, toujours lentes et difficiles, qu'il serait nécessaire de multiplier beaucoup pour obtenir des résultats positifs.

Les espèces appartenant aux dernières classes du règne animal paraissent avoir en général une durée fort courte; la plupart d'entre elles vivent au plus quelques années. Parmi les poissons, il en est un certain nombre qui, naissant très petits et croissant avec lenteur, sont destinés cependant à acquérir une grande taille. Dans les viviers des césars, des murènes ont été nourries jusqu'à l'âge de soixante ans. En calculant d'après le poids que les carpes atteignent en dix années, on en a pêché plusieurs qui devaient avoir près d'un siècle. En 1497, il fut pris, dit-on, dans un des étangs du château de Lautern un brochet pesant trois cent cinquante livres, qui, d'après une inscription gravée sur un anneau suspendu à l'un de ses opercules, y avait été mis deux cent soixante-sept ans auparavant par ordre de l'empereur Frédéric II. Forster parle de tortues qui auraient vécu plus d'un siècle après leur capture, et les crocodiles passent aussi pour avoir la vie très longue. Quelques oiseaux, l'aigle, le cygne, le corbeau, les perroquets, sont regardés comme pouvant jouir d'une existence séculaire. L'auteur de *la Macrobiotique*, Hufeland, parle d'un faucon, envoyé du cap de Bonne-Espérance à Londres, qui portait ces mots gravés sur un collier d'or : « A S. M. Jacques, roi d'Angleterre, 1610, » et il s'était écoulé cent quatre-vingt-deux ans depuis sa captivité.

Tous ces faits ne présentent pas un caractère suffisant d'authenticité. Nous avons un peu plus d'expérience relativement à la durée des mammifères, et

(1) On sait que Michel Adanson a étudié sous ce rapport certains végétaux du Sénégal, les *baobabs*, et s'est assuré qu'il en est parmi eux dont l'origine remonte au commencement des temps historiques, et qui sont âgés de cinq et six mille ans.

surtout des mammifères domestiques. Nous savons que le cheval vit à peu près vingt-cinq ans, le chameau quarante, le cerf de trente-cinq à quarante, le bœuf de quinze à vingt, le chien de dix à douze, le chat de neuf à dix. La vie du lion est environ de vingt ans, celle du lièvre et du lapin de sept ou huit, celle du cochon d'Inde de six à sept. Les très grands animaux, l'éléphant, l'hippopotame, le rhinocéros, la baleine, vivent probablement un temps beaucoup plus considérable. On voit toutefois, par ces exemples, que la plupart des êtres qui se rapprochent de nous sous le rapport de leur organisation sont loin d'avoir une existence aussi longue que la nôtre, « ce qui rend bien injustes, dit Haller, nos plaintes continuelles sur la brièveté de la vie. »

C'est de l'homme seulement que nous voulons nous occuper ici. Où en sont les recherches scientifiques sur la durée de sa vie? Avant tout, il est bon d'écarter une cause de confusion dont ne se sont pas assez préoccupés les divers physiologistes. Les uns fixent le terme de la vie humaine à 70 ans, d'autres à 80 ou à 90, d'autres enfin au-delà de 100 ans. Cette divergence d'opinions nous paraît tenir principalement à ce qu'on a presque toujours confondu la vie *ordinaire* avec la vie *naturelle* ou *normale*. Pour se former une idée exacte et complète de la durée de la vie, il est nécessaire de l'envisager sous différens aspects. Elle peut présenter quatre modes particuliers dont il importe de tenir compte. Nous devons bien distinguer la *durée moyenne*, la *durée ordinaire*, la *durée naturelle* et la *durée anormale*.

La *vie moyenne* s'obtient en divisant la somme d'années qu'a vécues une grande quantité d'individus décédés à tout âge par le même nombre d'individus. Elle résume par conséquent les effets désastreux des maladies, des accidens et de toutes les causes susceptibles de déterminer la mort. Le chiffre qui l'exprime indique le nombre d'années que le nouveau-né a chance de vivre.

Nous entendons par *vie ordinaire* l'espace de temps que parcourent les individus échappés aux dangers de la jeunesse et de la virilité. Elle se termine à l'âge auquel parviennent habituellement ceux qui ne sont pas déjà morts avant le commencement de la vieillesse. C'est en quelque sorte la vie moyenne des vieillards.

La *vie naturelle* ou *normale* représente la durée que Dieu a accordée à l'espèce en la créant. Elle se termine par l'effet de la vieillesse seule, et les limites entre lesquelles ce terme est marqué traduisent la loi même de la durée de la vie; mais comme ces limites seront atteintes par ceux-là seulement qui pourront entièrement se soustraire à l'influence continue des diverses causes troublantes, la loi ne s'accomplira qu'imparfaitement. Il pourra même arriver que ce qui est bien certainement la règle naturelle semblera par le fait ne plus être que l'exception.

Quant à la vie *extraordinaire* ou *anormale*, c'est une déviation de la loi, agissant en sens inverse de la déviation produite par les morts prématurées, mais qui ne compense pas celle-ci d'une manière notable. Elle indique la limite extrême et exceptionnelle, au-delà de laquelle il n'y a plus que l'impossible.

La durée de tout être vivant devrait être examinée sous ces quatre points de vue; jusqu'à présent cette recherche n'est praticable d'une manière complète que pour l'homme et même pour l'Européen. C'est par la statistique

seule que nous pouvons arriver à connaître la *durée moyenne* de la vie humaine. Les résultats numériques nous fourniront la *durée ordinaire*, et les faits historiques la *durée anormale*. En s'aidant ensuite tour à tour de la statistique et de l'histoire, la physiologie nous dira quelle est la *durée normale*, la durée naturelle de la vie, dernier et principal objet du problème que nous venons de poser.

I.

Voyons d'abord ce qu'enseigne la science des nombres concernant la durée moyenne et la durée ordinaire de notre existence. Les résultats numériques ont l'heureux privilége de frapper l'esprit et d'y porter la conviction. Nul argument ne vaut un chiffre, a-t-on dit souvent, et cela est vrai, à la condition que ce chiffre sera l'expression exacte des faits qu'il résume. Or il est permis de douter que cette condition ait toujours été remplie dans les travaux destinés à faire connaître les mouvemens de la population. L'indifférence des gouvernemens, l'étendue de la tâche et l'incurie de ceux qui en sont chargés, l'insuffisance des documens et la fluctuation produite dans les grandes villes par l'émigration constituent tout un concours de circonstances bien propres à fausser les résultats généraux. A côté des inexactitudes provenant de ces diverses causes, il faut placer encore les erreurs volontaires dictées par l'intérêt politique et par les intérêts locaux à tous les degrés. Les calculs effectués dans ces conditions ne sauraient donc avoir une rigueur mathématique, dans le sens qu'on attache ordinairement à ce mot. Cependant, comme beaucoup de tables de mortalité ont déjà été dressées, qu'elles embrassent un grand nombre de faits et d'années, et que vraisemblablement elles ne pèchent pas toutes dans la même direction, les conclusions qu'on en peut tirer ne doivent pas s'éloigner considérablement de la vérité, et elles nous offrent une certitude suffisante pour le but que nous nous proposons ici, pourvu qu'on ne voie pas dans nos chiffres autre chose que des approximations.

Ces réserves une fois faites, quelles sont les lois de la mortalité considérée au point de vue numérique?

La vie est constamment en péril, mais elle est plus ou moins exposée aux diverses époques de sa durée. C'est surtout pendant les premiers âges que la mortalité est considérable. En France, un sixième des enfans meurt dans la première année, un cinquième pendant la seconde, et un quart avant la quatrième. Un tiers a déjà succombé à l'âge de 14 ans; il en reste la moitié à 42, le quart à 69, le cinquième à 72, et le sixième à 75. Ainsi, sur 100 naissances, il n'y aurait plus que 80 survivans au bout de deux ans, et environ 68 au bout de quatorze. Avant la révolution, Duvillard ne portait qu'à 50 le nombre des jeunes gens qui, sur la même quantité de naissances, atteignaient leur vingtième année; mais M. Bienaymé, ayant soumis à un examen sévère les listes de recrutement dressées par toute la France de 1823 à 1831, a montré que le rapport des conscrits aux naissances correspondantes est au moins de 60 sur 100, résultat complétement conforme d'ailleurs à celui qu'avait obtenu J. Milne pour la ville de Carlisle, et qui depuis a été retrouvé pour Paris. D'après Demonferrand, il n'y aurait plus sur cent naissances que

sept survivans à 80 ans, deux seulement à 85, et un à 89. Si faibles que puissent paraître ces chiffres, ils n'indiquent probablement pas une mortalité trop rapide, car au lieu de 640 nonagénaires que compte le même auteur sur un million de naissances, M. Mathieu n'en admet plus que 491, parmi lesquels neuf seulement sont âgés de 97 ans, et quatre ont atteint leur quatre-vingt-dix-neuvième année (1). Quant aux centenaires, il y en aurait deux pour dix mille habitans, selon Duvillard, et un seul d'après Demonferrand (Milne en compte neuf à Carlisle). Dans les tables récentes, on a cru pouvoir sans inconvénient n'en tenir aucun compte. C'est à peine si dans Paris il en meurt un chaque année.

M. Benoiston de Chateauneuf a calculé le cours de la vie pour une période de quatorze années, d'après quinze millions d'individus décédés à tout âge dans cette partie du continent européen qui s'étend des bords de la Méditerranée à ceux de la Mer-Glaciale : il a vu qu'un peu plus de 44 individus sur 100 sont parvenus à 30 ans. Dans l'intervalle qui sépare cet âge de 60 ans, la perte a été d'un peu moins de la moitié; à 70 ans, les survivans de 30 ans se sont trouvés réduits au tiers, et à 80 au dizième; à 90, il n'en existait plus qu'un soixante-treizième.

Le peu que nous venons de dire montre déjà combien est grande la différence entre le nombre des naissances et celui des nonagénaires, des octogénaires et même des septuagénaires. Cette inégalité est rendue plus frappante encore peut-être par le chiffre même qui exprime la durée moyenne de la vie. En additionnant ensemble les années qu'ont vécues sur les divers points de notre pays un grand nombre de personnes mortes à tout âge, depuis l'enfant qui n'a respiré qu'un jour jusqu'au vieillard qui s'est éteint dans la décrépitude, et en répartissant également sur chacune d'elles la somme ainsi obtenue, on arrive approximativement à 39 ans et 8 mois. Ainsi la vie moyenne en France est actuellement très peu au-dessous de deux cinquièmes de siècle, et ce chiffre, tout faible qu'il est, est notablement supérieur à tous ceux qu'on avait obtenus jusqu'ici. Il y a vingt ans, M. Bienaymé n'était pas très loin de ce résultat, lorsqu'il portait la vie moyenne au-delà de 36 ans; mais à mesure que nous remontons davantage vers le commencement du siècle, nous trouvons cette durée de plus en plus courte. Demonferrand ne la fixe qu'à 33 ans et 8 mois, et elle était seulement, en 1817, de 31 ans et 3 mois. D'après Duvillard, elle descendait à 28 ans et 9 mois avant 1789. Les recherches de M. Villermé tendent à prouver que, dans la ville de Paris, elle a été de 32 ans au XVIIIe siècle, de 26 au XVIIe, et de 17 seulement au XIVe (2).

(1) En nous basant sur les calculs de Demonferrand, nous trouvons que les septuagénaires (de 70 à 80 ans exclusivement) forment encore près d'un trente-troisième de la population française, et que les octogénaires (de 80 à 90 ans) n'en sont plus que la cent-soixantième partie environ. Sur les 33 millions d'habitans qui peuplaient la France à l'époque où Demonferrand a dressé ses tables, les nonagénaires (de 90 à 100 ans) étaient au nombre de 17,559, et ne constituaient par conséquent que la dix-neuf-centième partie de la population totale. Ces derniers résultats s'éloignent peu de ceux qu'a adoptés M. Mathieu. Suivant ce statisticien, les octogénaires formeraient le cent-soixante-quatorzième, et les nonagénaires le dix-sept-cent-quarantième de la popopulation.

(2) On a remarqué à Genève une progression analogue. Au XVIe siècle, la durée moyenne

Si ces évaluations sont justes, il en ressort manifestement que la mortalité est aujourd'hui beaucoup plus lente qu'elle ne l'était dans les siècles précédens, ce qui tient sans doute à la disparition de la petite vérole d'une part, et de l'autre à l'amélioration matérielle des classes pauvres. Cette marche croissante de la durée moyenne de la vie, si elle continue encore d'une manière sensible pendant un certain temps, devra ensuite se ralentir de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle parvienne à un niveau qu'elle ne dépassera pas, et qu'il serait téméraire de fixer quant à présent. On peut accorder sous ce rapport une grande latitude aux promesses de l'avenir. Tenons-nous cependant en-deçà des hypothèses de Condorcet. « Cette durée moyenne de la vie, dit-il, doit augmenter sans cesse à mesure que nous enfonçons dans l'avenir, et elle peut recevoir des accroissemens suivant une loi telle qu'elle approche continuellement d'une étendue illimitée, sans pouvoir l'atteindre jamais. » On le voit, l'auteur de l'*Esquisse des progrès de l'esprit humain* se place sur une pente où il serait dangereux de le suivre.

Rien ne prouve que cette progression de la vie moyenne, qui a été ascendante depuis cinq ou six siècles, l'ait été également depuis les temps les plus reculés. Il est vraisemblable au contraire qu'elle a subi de nombreuses oscillations, et que même pendant certaines périodes tout entières elle a offert un mouvement inverse. Malheureusement nous manquons de faits qui puissent donner suffisamment de poids à cette présomption. L'antiquité nous refuse là-dessus les renseignemens nécessaires. Tout ce que nous savons, c'est que sous Alexandre Sévère, vers le commencement du IIIe siècle, Ulpien a calculé la vie moyenne des Romains d'après les dénombremens faits depuis Servius Tullius jusqu'à Justinien, c'est-à-dire pendant une période de mille ans, et qu'il l'a fixée à 30 années environ. Si l'on accordait une égale valeur à ce résultat et à ceux que M. Villermé a donnés pour les temps modernes, on arriverait à cette conséquence, que sous le rapport de la mortalité la période romaine était infiniment moins différente de l'époque actuelle que celle-ci ne l'est du XIVe siècle, et que la vie allait en décroissant pendant le moyen âge.

Quand nous espérons que la durée moyenne de la vie augmentera encore, nous avons principalement en vue les progrès de toute sorte qui chaque jour se multiplient davantage et étendent sur nous leur heureuse influence. Sans cette raison suprême, qui oserait affirmer que le mouvement actuel, dont le point de départ est la renaissance, ne puisse changer de direction et ramener la vie moyenne soit à 30, soit à 25, soit même à 17 ans, s'il est vrai qu'elle ait jamais été aussi courte? De la tendance passée on n'est pas en droit de conclure la marche future, à moins que les causes de cette tendance ne restent les mêmes et n'agissent constamment dans le même sens.

La vie moyenne, en donnant à ce mot sa signification la plus habituelle,

de la vie y était de 18 ans et 5 mois, au XVIIe de 23 ans et 4 mois; puis elle s'est beaucoup accrue pendant la première moitié du XVIIIe siècle, où elle a atteint 32 ans et 8 mois, et dans la seconde moitié elle est parvenue à 33 ans et 7 mois. Enfin de 1815 à 1826 elle était dans la même ville de 38 ans et 10 mois. Schubler a aussi trouvé des proportions semblables pour Stuttgart. En comparant deux époques, l'une qui s'étend de 1762 à 1792, l'autre de 1812 à 1827, il a vu qu'elles donnent pour les sexagénaires le rapport 22 à 24, pour les septuagénaires 13 à 14, pour les octogénaires 10 à 11, et pour les nonagénaires 8 à 11.

exprime le nombre d'années que l'enfant qui vient de naître a chance de vivre; mais cette chance n'a pas été établie seulement pour le nouveau-né : on a calculé la vie moyenne de chaque âge, et on l'a naturellement trouvée très différente suivant les âges, en raison de l'inégalité des dangers que nous courons aux diverses époques de notre existence et du nombre des années déjà écoulées. La vie moyenne, avons-nous dit, est en France de 39 ans et 8 mois au moment de la naissance; mais elle augmente d'abord rapidement jusqu'à l'âge de 4 ans, où elle atteint son maximum, qui est de 49 ans et 4 mois, puis ensuite elle va en diminuant sans cesse. D'après Deparcieux, elle est à 20 ans de 40 ans et 3 mois, à 30 ans de 34 ans et 1 mois, à 40 de 27 ans et 6 mois, à 50 de 20 ans et 5 mois, à 60 de 14 ans et 3 mois; enfin une personne de 70 ans a droit d'espérer de vivre encore 8 ans et 8 mois; une de 80 ans, 4 ans et 8 mois, et enfin une de 90, un an et 9 mois seulement. Ces chiffres montrent qu'à mesure qu'une personne avance en âge la chance de vivre s'accroît pour elle de 3 ou 4 ans par période de dix années jusqu'à 70 ans, et de 6 ou 7 ans pour les deux dernières périodes.

Les anciens croyaient qu'en dehors de l'enfance la vie court plus de risques dans certaines années que pendant les autres, et cette idée se rattachait chez eux à l'influence qu'ils attribuaient aux nombres. Ils appelaient critiques ou climatériques les années combinées par échelles régulières de nombres; celles qui revenaient de 7 en 7, celles surtout qui étaient le produit du nombre 7 par un nombre impair, étaient à leurs yeux les plus dangereuses. Comme on le pense bien, la statistique n'a pas confirmé ces spéculations. Un physiologiste moderne, Burdach, a cherché de son côté à démontrer une alternance régulière dans le degré de salubrité des années. D'après lui, la mortalité serait plus grande pendant les années impaires que dans les années paires. A l'appui de cette opinion, il a dressé une table qui s'étend de la seconde année de la vie à la cent neuvième, et qui présente des oscillations très sensibles d'année en année; mais il n'indique pas à quelle source il a puisé ses chiffres. C'est évidemment là le développement d'une idée théorique du même ordre que les vues des anciens sur les années climatériques.

Les conditions de la vie variant considérablement sur les différens points de la surface de la terre, on doit s'attendre à voir les lois de la mortalité se modifier suivant les pays. C'est en effet ce qui a lieu. M. Christophe Bernouilli a réuni, il y a quinze ans, les vies moyennes de plusieurs des peuples de l'Europe, et a trouvé entre elles des différences notables. D'après ce mathématicien, c'est l'Angleterre qui aurait la suprématie sur les autres nations : la vie moyenne y dépassait 38 ans. Ensuite vient la France, à laquelle il accordait 36 ans et demi de vie moyenne, puis le Hanovre (35 ans et 4 mois), puis le Slesvig-Holstein (34 ans et 7 mois) et la Hollande (34 ans). A un degré inférieur se placent le duché de Bade (32 ans et 9 mois), le royaume de Naples (31 ans et 7 mois), la Prusse (30 ans et 3 mois); enfin le Wurtemberg (30 ans) et la Saxe (29 ans) occupent le dernier rang.

Si l'on compare les tables de mortalité dressées dans différens pays depuis le commencement du XIXe siècle, on remarquera aussi des inégalités assez frappantes à tous les âges, mais principalement de 60 à 90 ans (1). M. Be-

(1) En France, sur 1,000 naissances, 364 personnes atteignent 60 ans, d'après Demon-

noiston de Chateauneuf a constaté que le nombre des individus de trente ans qui parviennent à soixante est plus considérable en Angleterre, en France, en Belgique, en Danemark et en Islande que dans la Savoie et surtout dans le Piémont, la province de Gênes, la Suède et la Prusse. Si l'on étend cette comparaison aux âges plus avancés, les résultats restent les mêmes. Lorsqu'au lieu de l'âge de trente ans on prend pour point de départ l'époque de la naissance, il n'y a de changement qu'en faveur de la Suède, qui passe alors dans la première catégorie.

On manque de renseignemens précis sur les autres états de l'Europe, et à plus forte raison sur les peuples de l'Asie, de l'Afrique et du Nouveau-Monde. On ne peut donc rien conclure de positif d'après des données aussi incomplètes quant à l'influence que le climat exerce sur la durée de la vie. Les pays tempérés ou même froids paraissent cependant être généralement plus favorables à la longévité que les contrées chaudes et surtout équatoriales. Telle est du moins l'opinion la plus répandue aujourd'hui. Aristote pensait le contraire, et naturellement Strabon et Pline ont répété ce qu'avait dit Aristote. Les Égyptiens avaient aux yeux des anciens le privilége des longues vies. Un naturaliste du XVIe siècle, Prosper Alpini, a confirmé jusqu'à un certain point l'assertion d'Aristote, en constatant la grande vigueur dont jouissent les Égyptiens dans un âge avancé, et le savant voyageur auquel nous devons la découverte des ruines de Ninive, M. P.-E. Botta, assure que de l'autre côté de la Mer-Rouge, dans cette portion de l'Arabie qu'on appelle Heureuse, les exemples de longévité ne sont pas rares; mais ces auteurs n'ont pas donné de chiffres, et nous ignorons ce qu'ils entendent par les mots de longue vie et d'âge avancé. En tout cas, il y a loin de pareils faits à une règle générale établissant, sous le rapport de la durée de la vie, la supériorité des régions chaudes sur les régions froides.

D'autres causes ont sans doute plus de part que l'influence climatérique à l'inégalité de la durée de la vie suivant les diverses contrées, puisque nous voyons des populations très voisines et douées d'un climat presque identique présenter cependant de notables différences dans la mortalité. Cela tient alors au degré de salubrité des campagnes, à l'entassement dans les villes d'un nombre plus ou moins grand d'habitans, au bien-être relatif de la classe ouvrière, aux habitudes de travail ou de mauvaise conduite, au

ferrand. Ce nombre n'est que de 314 dans le canton de Vaud suivant Muret, de 272 en Belgique suivant Quetelet, de 270 en Angleterre, de 197 à Berlin selon Casper, et à Vienne il n'atteignait que 91 dans les tables déjà anciennes de Süssmilch. Sur la même quantité de naissances, 230 personnes arrivent en France à 70 ans, 178 en Angleterre, 170 en Belgique, 168 en Suisse, 112 à Berlin, et enfin 44 à Vienne d'après Süssmilch. On compte en France sur 1,000 naissances 77 vieillards de 80 ans, en Angleterre 74, en Belgique 59, en Suisse 46, à Berlin 36, à Vienne 14. Enfin les nonagénaires sont dans la proportion de 9 en Angleterre, 8 en France, 6 en Belgique, 5 en Suisse, 3 à Berlin et 1 à Vienne. D'après les tables de Wargentin, qui remontent au siècle dernier, la Suède tiendrait le milieu entre la Suisse et la Belgique. Nous savons en outre qu'en Russie sur 1,000 morts il y en a 49 de 70 à 80 ans, 24 de 80 à 90, et 9 au-dessus de 90. Ces divers résultats n'ont pas tous été obtenus à la même époque, et par conséquent ne sont pas de tout point comparables; mais il est probable que les variations que le temps a pu y apporter ne modifieraient que légèrement les précédens rapports.

degré d'instruction, aux soins donnés à la première enfance, etc. C'est vraisemblablement aussi au concours simultané de ces causes qu'il faut attribuer les différences tout aussi grandes que présente la mortalité sur les divers points d'un même pays. Ainsi les tables dressées par M. Quetelet pour les provinces de Belgique, d'après les décès de 1841 à 1845, montrent que sur 1,000 naissances il y a à soixante ans 325 survivans dans la province de Namur et 242 seulement dans la Flandre occidentale; à quatre-vingts ans, 103 dans la première et 51 dans la seconde. La même supériorité persiste en faveur de la même division territoriale pour les âges plus avancés : à quatre-vingt-cinq ans, on trouve pour ces deux provinces les chiffres 46 et 21, et à quatre-vingt-dix ans 15 et 5.

Les départemens de la France présentent entre eux des inégalités aussi marquées. D'après Demonferrand, dans le Calvados et le Lot-et-Garonne, la vie moyenne est de 44 ans et 7 mois, et seulement de 28 ans et 2 mois dans le Finistère, de 28 ans et 1 mois dans les Pyrénées-Orientales. Ce statisticien divise les départemens en trois classes : la première, où les chances de la vie sont plus favorables que dans la France entière, comprend 28 départemens (1); dans la seconde, où les chances de la vie diffèrent peu des moyennes de la France entière, on compte 33 départemens (2); la troisième classe, où les chances de la vie sont moins favorables que dans la France entière, se compose de 25 départemens (3).

Jusqu'ici nous avons envisagé la population dans son ensemble, sans distinction de sexe. Or la durée de la vie des femmes n'est pas la même que celle des hommes, et la différence est constamment à l'avantage des premières. Buffon a bien reconnu cette inégalité; il a vu qu'à Paris un nombre donné de femmes vit plus longtemps que le même nombre d'hommes. Cette différence paraît avoir été constatée pour la première fois par Kerseboom en Hollande dès 1738. Deparcieux l'a retrouvée en France en 1760, Wargentin en Suède quelques années plus tard, et les statisticiens qui sont venus depuis ont été unanimes à cet égard. Cette loi a été confirmée à Genève, en Angleterre, en Belgique, à Berlin, ailleurs encore. M. Benoiston de Chateauneuf montre qu'elle s'étend à tous les âges. Sur 100 individus de chaque sexe, il compte de la naissance à dix ans 53 garçons et 58 petites filles, à vingt ans 48 hommes et 52 femmes, à cinquante ans 30 hommes et 33 femmes, à soixante ans 23 hommes et 23 femmes, à soixante-dix ans 13 hommes et

(1) Calvados, Gers, Basses-Pyrénées, Hautes-Pyrénées, Cantal, Charente, Orne, Lot-et-Garonne, Lot, Maine-et-Loire, Aveyron, Gironde, Lozère, Deux-Sèvres, Manche, Tarn-et Garonne, Doubs, Mayenne, Dordogne, Creuse, Loire-Inférieure, Eure, Vienne, Haute-Marne, Indre-et-Loire, Haute-Loire, Ariége, Haute-Garonne.

(2) Jura, Puy-de-Dôme, Vendée, Sarthe, Charente-Inférieure, Corse, Seine-et-Oise, Somme, Oise, Tarn, Seine-Inférieure, Corrèze, Eure-et-Loir, Côte-d'Or, Pas-de-Calais, Ardèche, Manche, Aube, Ardennes, Marne, Drôme, Allier, Vosges, Ille-et-Vilaine, Isère, Yonne, Var, Meurthe, Meuse, Aude, Landes, Hérault, Ain.

(3) Seine, Rhône, Hautes-Alpes, Côtes-du-Nord, Morbihan, Loire, Bouches-du-Rhône, Cher, Haute-Vienne, Basses-Alpes, Saône-et-Loire, Haute-Saône, Indre, Nièvre, Gard, Loir-et-Cher, Loiret, Finistère, Nord, Seine-et-Marne, Haut-Rhin, Pyrénées-Orientales, Aisne, Bas-Rhin, Vaucluse.

15 femmes, à quatre-vingts ans 4 hommes et 5 femmes. Enfin sur dix mille naissances masculines un seul individu parvient à cent ans, tandis qu'il y a deux femmes centenaires pour le même nombre de naissances (1). Deparcieux a remarqué le premier que la période communément regardée comme critique pour les femmes, c'est-à-dire celle qui s'étend de quarante-cinq à cinquante-cinq ans, est même moins meurtrière pour elles que pour les hommes. Plusieurs auteurs ont confirmé cette observation; on voit pourtant que la différence entre le nombre des hommes et celui des femmes est très petite à soixante ans.

La précédente règle paraît s'appliquer à l'Europe et probablement au monde entier. Partout le sexe le plus faible est aussi le plus vivace; mais les hommes paraissent plus susceptibles d'atteindre aux âges extraordinaires, et l'on a cité peu d'exemples de femmes ayant approché d'un siècle et demi.

Un très utile enseignement ressort pour nous des faits que nous venons de réunir. L'ensemble de ces nombres exprime bien l'effet des causes troublantes qui tendent sans cesse à interrompre le cours de la vie, et l'empêchent presque toujours d'atteindre le terme asssigné par la nature. La vie moyenne mesure exactement la déviation que subit la loi de notre durée : déviation énorme! car elle est rendue par un nombre d'années à peine égal à celui que nécessite notre entier accroissement en hauteur et en grosseur. Cette durée moyenne est de près de quarante ans en France, avons-nous dit, peut-être un peu supérieure en Angleterre, mais à coup sûr notablement moindre dans d'autres pays. Nous ne pouvons pas déterminer avec précision le chiffre qui l'exprimerait pour l'ensemble de l'Europe, mais il tomberait probablement aujourd'hui entre 36 et 40, les nombres qu'a rassemblés il y a quinze ans M. Bernouilli devant nécessairement être tous un peu augmentés.

La statistique nous fait ainsi connaître toute l'étendue des dangers auxquels notre existence est exposée aux différens âges. Les chiffres étaient seuls capables de rendre ce résultat facilement appréciable. C'est en cela

(1) Quoiqu'il naisse en France 17 garçons pour 16 filles, l'inégalité ne tarde pas à se prononcer en sens inverse. A un an, on trouve déjà sur mille naissances de chaque sexe 848 enfans femelles pour 823 enfans mâles; à vingt ans, le nombre des hommes est de de 624, celui des femmes de 652. D'après Demonferrand, la différence devient plus faible à soixante ans, où elle n'est plus que de 363 à 365, et à soixante-dix de 229 à 232; enfin elle disparaît presque à quatre-vingts ans, où elle est de 76 à 77, et elle est nulle à quatre-vingt-dix ans, où chaque sexe compte 8 représentans. Wargentin a trouvé qu'en Suède il meurt en hommes 1/10e ou 1/11e de plus qu'en femmes. Dans ce pays, la vie des femmes est beaucoup plus certaine que celle des hommes depuis vingt jusqu'à trente ans; la différence est moins grande dans l'enfance et la vieillesse, et elle s'évanouit presqu'entièrement de trente à trente-cinq ans. En Belgique, d'après M. Quetelet, les garçons sont plus nombreux au-dessous de seize ans : on en compte alors 373 contre 335 filles; mais de seize à cinquante ans le nombre de celles-ci augmente dans le rapport de 482 à 462. Au-dessus de cinquante ans, on trouve 183 femmes pour 165 hommes, et sur 5 nonagénaires il y a 3 femmes. A Berlin, sur 1,000 personnes, les deux sexes présentent les rapports suivans : à un an, il y a 718 garçons pour 734 filles; mais la différence ne tarde pas à devenir beaucoup plus grande. A soixante ans, on ne trouve plus que 178 hommes pour 217 femmes, à soixante-dix ans 93 hommes pour 130 femmes, à quatre-vingts ans 29 hommes pour 43 femmes, et à quatre-vingt-dix ans un seul homme pour 5 femmes.

surtout que les tables de mortalité sont importantes; mais nous devons en tirer aussi une autre conclusion. Elles nous montrent encore quelle est la durée de la vie chez les personnes qui ont échappé à la mort jusqu'au commencement de la vieillesse. A partir de soixante ans, on vit moyennement jusqu'à soixante-quinze, et à cette époque correspond une mortalité assez considérable. Il est donc naturel de fixer vers soixante-quinze ans le terme de la vie ordinaire, c'est-à-dire de la vie moyenne des personnes qui vieillissent. Cette considération ne doit pas cependant faire admettre avec Burdach que c'est là la limite de la vie, car, ainsi que nous le disions en commençant, on confondrait alors la vie ordinaire avec la vie normale. La première montre la durée telle qu'elle est, l'autre comme elle doit être. Ce qui est commun et habituel n'est pas pour cela naturel et régulier. La mort arrive le plus souvent avant soixante-quinze ans, on ne meurt pas à cet âge par l'effet seul de la vieillesse. Il y a là une distinction nette qu'il importe de bien établir.

II.

A côté des résultats qu'a obtenus la statistique, il convient de placer les exemples de longue vie relatés par l'histoire. Le soin même avec lequel on les a conservés prouve ce qu'il y a d'anormal dans certains faits de longévité. Il est évident que si les macrobies n'eussent pas toujours été fort rares, on n'eût pas pris la peine d'en tenir note. On arriverait pourtant à un chiffre élevé, si l'on faisait la somme de tous les centenaires dont les annales des différens peuples ont gardé le souvenir. On doit aisément le comprendre, pour peu que l'on songe qu'il y a au moins un centenaire sur dix mille naissances. Les vies qui dépassent un siècle sont exceptionnelles relativement à celles qui se terminent plus tôt, mais le nombre absolu en est encore considérable.

A la vérité, il est bien difficile d'accepter avec la même confiance tous les faits de longévité recueillis depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Les plus crédules rejetteraient certains d'entre eux, et Pline lui-même, auquel on n'a jamais reproché une critique trop sévère, est obligé de traiter de fables les assertions qui portent à 300 et au-delà le nombre d'années qu'auraient vécues plusieurs rois d'Arcadie. Le naturaliste latin reproche surtout à Xénophon l'exagération qu'il a commise dans son *Périple* en accordant 600 ans de vie à un roi des Tyriens et 800 au fils du même prince. Il remarque avec beaucoup de justesse que ces mécomptes tiennent en grande partie aux diverses manières de mesurer le temps, que certains peuples comptaient l'été pour une année et l'hiver pour une autre, que quelques-uns, comme les Arcadiens, bornaient l'année à l'une des quatre saisons, et que d'autres même la terminaient à chaque fin de lunaison. Cette considération pourrait expliquer aussi la longévité en apparence excessive des premiers habitans de la terre. Plusieurs commentateurs de la Bible ont cherché à établir que l'année n'avait que 3 mois avant Abraham, après lui 8, et que c'est seulement depuis Joseph qu'elle en a eu 12. Avec cette manière d'envisager les choses, les 930 années qu'aurait vécues notre premier père Adam seraient réduites à 232, les 950 années de Noë à 237, et la vie de Mathusalem, au lieu de 969 ans, ne serait plus que de 242, ce qui est encore fort extraordinaire. Peut-être

y aurait-il quelques objections à faire à cette manière de traduire la Genèse; mais nous préférons cette explication au système de Buffon, pour qui le corps de l'homme devait croître plus lentement avant le déluge, parce que la terre était moins solide qu'elle ne l'est aujourd'hui, et que la gravité n'agissait que depuis peu de temps.

Quoi qu'il en soit, après Abraham l'Écriture ne cite plus d'exemples de longévité à beaucoup près aussi anormaux. Les plus remarquables sont : Abraham, mort à 175 ans, Isaac à 180, Jacob à 145, Ismaël à 137, Sara à 127, Moïse à 120, Joseph et Josué à 110. A mesure qu'on avance dans l'histoire sainte, les longues vies deviennent beaucoup plus rares, et ne sont plus que de 100 ans pour Élisée, de 90 pour le prophète Élie. Par exception, on lit dans le livre Ier des *Machabées* que le roi Antiochus Épiphane mourut âgé de 149 ans.

Plusieurs des hommes illustres de l'ancienne Grèce sont parvenus à un grand âge. Epiménide de Crète vécut, dit-on, 153 ans, le sophiste Gorgias de Leontium 107, Démocrite 109, le musicien Xénophile 105, Isocrate et le stoïcien Zénon près de 100. Xénophon le panthéiste et Apollonius de Tyane fournirent également un siècle de vie. Pline et Lucien rapportent beaucoup de cas de longévité parmi les princes, les guerriers, les sénateurs romains, les orateurs, les poètes et les philosophes. Quelques-uns méritent d'être rappelés. Il est bien entendu que nous les choisissons parmi ceux que Pline appelle des faits généralement avoués et reconnus, *confessa.*

Arganthonius de Cadix, et c'est Cicéron qui le dit, monta sur le trône dans sa quarantième année et régna 80 ans. Perpenna atteignit 98 ans, ne laissant vivans au moment de sa mort que sept des sénateurs qu'il avait inscrits pendant qu'il était censeur. Il y eut un intervalle de 46 ans entre le premier et le sixième consulat de Valérius Corvinus, qui mourut centenaire; il obtint vingt et une fois la chaise curule, ce qui n'est arrivé à aucun autre. Lors du dénombrement opéré sous l'empereur Claude, un certain Fullonius de Bologne se fit inscrire comme ayant 150 ans, et il établit la vérité de cette assertion par la confrontation des registres et d'autres preuves qu'il donna de son existence. Selon la chronique d'Apollodore, Ctésibius mourut, en se promenant, à l'âge de 124 ans. Le plus savant des Romains, Térentius Varron, a fourni une longue carrière : « quoiqu'il eût vécu cent ans, dit Valère Maxime, ses années ne dépassèrent pas le nombre de ses écrits. » Lucien accorde aussi un siècle d'existence à Cléanthe d'Asson, disciple de Zénon, à un historien nommé Hiéronyme, et à Demonax de Chypre, philosophe cynique. On cite également dans les temps antiques plusieurs exemples de femmes centenaires. Térentia, femme de Cicéron, vécut 103 ans, et Clodia, femme d'Ofilius, 115, après avoir été quinze fois mère. La mime Lucceia remplit un rôle à l'âge de 100 ans, et aux jeux célébrés pour le rétablissement de la santé d'Auguste, une autre actrice, Galeria Copiola, reparut sur le théâtre, sous le consulat de Poppeius et de Sulpicius, dans sa cent quatrième année, quatre-vingt-onze ans après son premier début, qui eut lieu sous le consulat de Marius et de Carbon. Pline rapporte encore que dans le dénombrement fait sous la censure de l'empereur Vespasien et de son fils, il se trouva à Parme trois citoyens qui déclarèrent 120 ans, et deux 130. Il y en eut auprès de Plaisance un de 150, un de 131, quatre de 120, et six de 110. La huitième

région de l'Italie ou la Gaule cispadane donna dans ce recensement cinquante-quatre personnes de 100 ans, quatorze de 110, deux de 125, quatre de 130, quatre de 135 ou de 137, et trois de 140.

Divers cas de longévité ont été aussi remarqués pendant le moyen âge et la renaissance. Nous trouvons deux ermites centenaires, saint Antoine, qui vécut 105 ans, et saint Paul, qui en vécut 113. Moreri assure que le *docteur universel*, Alain de l'Isle, dépassa également un siècle. Un des plus grands artistes de l'Italie, Titien, mourut à 99 ans. Le bisaïeul de Pétrarque est mort, suivant Bacon, à 104 ans, et l'auteur des *Discours sur la sobriété*, Louis Cornaro, dont le régime était d'une sévérité presque ridicule, est parvenu à peu près au même âge. François Bacon et le célèbre physiologiste Haller ont rassemblé l'un après l'autre un grand nombre d'exemples de longues vies (1). Haller en compte plus de mille de 100 à 110 ans, soixante de 110 à 120, vingt-neuf de 120 à 130, quinze de 130 à 140, six de 140 à 150, et il remarque qu'au-delà d'un siècle et demi on commence à entrer dans le domaine de la fable : *incipimus in mythica tempora incidere*. Bacon raconte que dans le comté d'Hereford il y avait aux jeux floraux un quadrille de huit vieillards dont les âges pris ensemble formaient 800 ans, ce que les uns avaient de trop pour faire cent ans suppléant à ce qui manquait aux autres. Dans une *Galerie des Centenaires*, qui n'est pas, il est vrai, exempte d'inexactitudes, M. Charles Lejoncourt fait la biographie de 120 personnes ayant dépassé 120 ans. Parmi les vies d'une longueur tout à fait anormale, les plus célèbres sont celles de George Wunder (136 ans), Jonathan Effingham (144), Christian Draackenberg (146), Thomas Winslow (146), Francis Consist (150), Thomas Parre (152), Joseph Surrington (160), Sara Dessen (164), Henry Jenkins (169), Jean Rowin (172), Pierre Czartan (185), et l'évêque Kentigern (185). Ces douze existences réunies formeraient à elles seules un nombre d'années supérieur à celui qui s'est écoulé depuis le commencement de l'ère chrétienne.

Sans aucun doute, l'âge de la plupart de ces macrobes a été quelque peu exagéré; mais pour quelques-uns d'entre eux nous avons des témoignages positifs, et l'on ne doit pas craindre d'admettre que la vie de certains hommes a pu exceptionnellement se prolonger jusque vers un siècle et demi. Le mieux étudié de ces faits a eu pour témoin William Harvey, l'illustre auteur de la découverte de la circulation du sang. Thomas Parre était un pauvre paysan de la paroisse d'Alberbury dans le comté de Shrop. Il naquit en 1483 et mourut en 1635, âgé de 152 ans et quelques mois, ayant vu dix souverains se succéder sur le trône d'Angleterre. D'après le désir que le roi Charles Ier témoigna de le voir, il vint à la cour, mangea plus que de coutume et mourut d'indigestion. Harvey en fit l'autopsie : tous ses viscères étaient parfaitement sains, et ses cartilages sternaux n'étaient pas ossifiés. Sans l'excès auquel il se livra, il eût probablement vécu plusieurs années encore. Il n'était donc pas mort de vieillesse : il était mort d'accident, comme le remarque spirituellement M. Flourens.

L'Angleterre a fourni un autre exemple de longévité plus extraordinaire

(1) Dans l'espace de neuf années, Pierre Wargentin a compté en Suède 23 hommes et 20 femmes au-dessus de 110 ans. En Islande, sur une population de 47,000 âmes, il y avait, au rapport de Mackensie, 41 individus de 90 à 100 ans.

encore que celui-là. Henri Jenkins, né à Bolton, dans le comté d'York, vers 1501 et mort en 1670, assista à l'âge de douze ans à la bataille de Flodden, et parut en justice 130 ans plus tard. Sa dernière occupation était la pêche, et on assure qu'à cent ans il pouvait encore nager. Le Hongrois Jean Rowin ou Rowir mourut en 1750, âgé, dit-on, de 172 ans. Sa femme, Sara Dessen, serait morte un peu plus tôt à l'âge de 164 ans, et son fils aîné aurait atteint sa cent quinzième année, ce qui a permis de faire un rapprochement entre cette famille et celle d'Abraham. On rapporte qu'en Norvége Joseph Surrington mourut en 1797 à l'âge de 160 ans, et comme si ces 160 ans n'étaient pas déjà une assez grande merveille, on ajoute qu'il laissait un fils aîné de 103 ans et un autre de 9 seulement, qu'il aurait eu par conséquent à l'âge d'un siècle et demi!

La France a nourri de nombreux centenaires. Le premier nom qui s'offre à l'esprit est celui de Fontenelle, le savant et spirituel historiographe de l'Académie des Sciences (1). Un comte de Vignacourt, ambassadeur de France à Vienne, mourut, dit-on, en 1700, dans l'exercice de ses fonctions, à l'âge de 103 ans. En 1810, un médecin nommé Dufournel fut présenté à Napoléon à l'âge de 112 ans accomplis; il s'était cassé la jambe à 101 ans, et en vécut 120. Le célèbre peintre de marines, Joseph Vernet, a figuré dans un de ses tableaux représentant le port de Marseille un vieillard, surnommé Annibal, qui mourut en 1759 dans sa cent vingt-deuxième année. Le 23 octobre 1789, un habitant du mont Jura, âgé de 120 ans, fut introduit devant l'assemblée nationale, qu'il remercia au nom de ses compatriotes « d'avoir, disent les journaux du temps, dégagé sa patrie des liens de la servitude. » En 1842, M. Lejoncourt a dédié sa *Galerie des Centenaires* à M. Noël de Quersonnières, ancien commissaire-général des armées, alors âgé de 114 ans, et le même auteur a donné le portrait d'une femme de même âge, nommée Élizabeth Durieux.

Nous n'avons pas besoin de multiplier davantage ces exemples. La preuve nous semble acquise que l'homme peut quelquefois parvenir à un siècle et demi d'existence. Un siècle et demi serait donc à peu près la durée de la vie extrême. Dans son curieux ouvrage sur *la Longévité humaine*, M. Flourens pense même que cette durée est susceptible de se prolonger jusqu'à deux siècles. Une autre conséquence paraît ressortir des faits de longévité constatés dans différens pays : c'est que le nombre des personnes qui atteignent cent ans est assez considérable pour que le terme de la vie naturelle ne soit pas beaucoup au-dessous de cet âge. Les considérations physiologiques dans lesquelles nous devons entrer maintenant nous conduisent à la même conclusion.

III.

Aristote a entrevu le premier chez les animaux un rapport direct entre la durée de l'accroissement, de la gestation, et la durée totale de la vie. Sur

(1) On connaît le quatrain de Voltaire à Mme Lullin :

Nos grands-pères vous virent belle.
Par votre esprit vous plaisez à cent ans.
Vous méritiez d'épouser Fontenelle,
Et d'être sa veuve longtemps.

ce point comme sur beaucoup d'autres, les naturalistes modernes ont confirmé, au moins en partie, les vues du prince des philosophes. De ce simple aperçu, Buffon a tiré une théorie à l'appui de laquelle il cite plusieurs faits. Il distingue avec raison l'accroissement en grosseur de l'accroissement en hauteur, celui-ci précédant toujours celui-là, qui ne s'achève guère qu'une fois plus tard. La durée de ces deux accroissemens doit être comprise un certain nombre de fois dans la durée de la vie. Or Buffon dit d'une part : « L'homme, qui est trente ans à croître, vit quatre-vingt-dix ou cent ans; le chien, qui ne croît que pendant deux ou trois ans, ne vit aussi que dix ou douze ans. » Et il écrit ailleurs : « L'homme, qui est quatorze ans à croître, peut vivre six ou sept fois autant de temps, c'est-à-dire vingt-cinq ou trente ans. Comme le cerf est cinq ou six ans à croître, il vit aussi sept fois cinq ou six ans, c'est-à-dire trente-cinq ou quarante ans. » Dans le premier cas, il s'agit évidemment de l'accroissement en grosseur, et en dernier lieu de l'accroissement en hauteur; mais Buffon ne s'explique pas là-dessus, et il fixe arbitrairement et beaucoup trop tôt le terme de l'un et de l'autre : c'est qu'il n'a pas su reconnaître et marquer ce terme au moyen d'un caractère précis commun aux diverses espèces. Tant que ce caractère a fait défaut, il était impossible d'établir avec quelque certitude le temps de l'accroissement et la proportion de ce temps à la durée de la vie.

Un éminent physiologiste a cherché ce signe du terme de l'accroissement, qui avait manqué jusqu'alors, et il l'a trouvé dans la réunion des os à leurs épiphyses (1). « Tant que les os ne sont pas réunis à leurs épiphyses, dit M. Flourens, l'animal croît; dès que les os sont réunis à leurs épiphyses, l'animal cesse de croître. » Voilà donc un caractère net faisant connaître d'une manière positive que l'accroissement en hauteur est achevé. M. Flourens s'est assuré que ce signe est constant, et que dans une même espèce il apparaît à une époque fixe. Dès lors il devenait facile de trouver le rapport entre le terme de l'accroissement déterminé par ce signe et le terme de la vie accusé par les faits. La réunion des os à leurs épiphyses s'opère à huit ans dans le chameau, et le chameau vit quarante ans; elle se fait à cinq ans dans le cheval, qui en vit vingt-cinq, à quatre dans le bœuf et dans le lion, qui en vivent de quinze à vingt, à deux dans le chien, qui en vit de dix à douze; dans le chat, elle a lieu à dix-huit mois, et la vie du chat n'est que de neuf à dix ans. Le rapport cherché serait donc, pour tous ces animaux, 5 ou à peu de chose près, et non pas 3, ni 6 ou 7, comme Buffon l'a supposé successivement.

Chez l'homme, c'est vers l'âge de vingt ans que les os se réunissent à leurs épiphyses; la durée normale de la vie humaine devrait donc être de cent ans, et ce chiffre coïncide bien en effet avec ce que nous apprennent l'histoire et même la statistique. D'après ce principe, il suffirait de quintupler le temps de l'accroissement d'un animal donné pour obtenir la durée de vie de cet animal. Par exemple, on ignore la durée de vie de l'éléphant; mais

(1) Les principaux os des membres présentent un corps allongé et sont terminés à leurs extrémités par des éminences qui dans le jeune âge en sont distinctes, et qui se soudent par les progrès du développement. C'est à ces éminences qu'on a donné le nom d'*épiphyses*.

tout récemment un éléphant femelle est mort à l'âge de quarante ans environ, à la ménagerie du Jardin des Plantes. Ses épiphyses n'étaient pas encore soudées. On devrait en conclure que la vie naturelle de ce géant de la création est au moins de deux cents ans, et telle est justement l'opinion d'Aristote, de Buffon et de Cuvier. « Une seule observation exacte sur l'époque où se fait la réunion des os et des épiphyses dans l'éléphant, dans le rhinocéros, dans l'hippopotame, etc., nous donnerait tout de suite et nous donnerait à coup sûr, dit M. Flourens, la durée de vie de toutes ces grandes espèces. »

Pour que cette assertion fût absolument vraie, une condition serait nécessaire : c'est que le rapport de l'accroissement à la vie totale, que nous voyons exprimé par le chiffre 5 pour le chameau, le bœuf, le cheval, le lion, le chien et le chat, restât invariablement le même pour les autres animaux. Le nombre des faits bien constatés ne permet pas encore de décider si ce rapport est ou n'est pas très général; mais d'après quelques exemples connus, et grâce surtout aux analogies que nous fournit l'étude des tendances de la nature, nous penchons à croire que la relation entre la durée de l'accroissement et la durée de la vie varie dans les divers groupes naturels.

L'immense majorité des êtres animés n'est pas assujettie à la règle si nettement formulée par M. Flourens; cette règle, M. Flourens l'a d'ailleurs restreinte à la classe des mammifères, qui comprend, comme l'on sait, les espèces les mieux organisées, telles que le tigre, l'éléphant, le mouton, le rat, la chauve-souris, le singe, et dont l'homme lui-même fait partie. Chez ces divers animaux et ceux qui leur ressemblent, la vie se continue longtemps après que l'accroissement est terminé; mais il n'en est plus de même pour tous ceux dont l'organisation est moins parfaite. Chez les insectes par exemple, l'espace de temps compris entre l'éclosion de l'œuf et la dernière métamorphose est infiniment supérieur au reste de la vie, et cet espace correspond à certains égards à la durée de l'accroissement chez les mammifères (1). Une fois parvenus à l'état parfait, les insectes ne vivent souvent que quelques jours ou même quelques heures après avoir passé plusieurs années à se développer. Chez la plupart des animaux sans vertèbres, la vie se prolonge très peu après que la croissance est terminée, et ce caractère se retrouve aussi chez les vertébrés inférieurs; on sait que beaucoup de poissons grandissent et grossissent toujours, si ce n'est peut-être dans l'extrême vieillesse.

Nous voyons ainsi que plus une classe d'animaux est élevée en organisation, plus la durée totale des espèces qui la composent s'allonge relativement à la durée de leur croissance. M. Milne Edwards a montré dans son enseignement au Muséum et à la Faculté des sciences que c'est là une tendance de la nature qui peut souffrir quelques exceptions, mais qui pourtant domine l'ensemble du règne animal. Eh bien! cette tendance paraît ne pas se

(1) Chez les insectes, la période larvique est incontestablement une période d'accroissement; mais en même temps on peut la considérer comme une période de développement embryonaire en dehors des enveloppes du parent. Sous ce dernier rapport, elle se rattache à la question des métamorphoses que l'un de nos savans collaborateurs, M. de Quatrefages, a traitée dans la *Revue des Deux Mondes* (1er et 15 avril 1855), et dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

borner aux classes, mais s'étendre encore aux subdivisions des classes. Nous avons dit que la proportion entre l'accroissement et la vie normale est exprimée par 5 pour le lion, le chien et le chat, qui appartiennent à l'ordre des carnivores, pour le cheval, qui est le type de l'ordre des solipèdes, pour le bœuf et le chameau, qui représentent deux familles de l'ordre des ruminans; mais deux espèces de rongeurs, le lapin et le cochon d'Inde, nous montrent un rapport notablement différent de celui-là. M. Flourens a vu les épiphyses se souder dans le lapin à un an et dans le cochon d'Inde à sept mois. Si la règle précédente s'appliquait à ces deux animaux, la vie normale serait de 5 ans pour le premier et d'un peu plus de 3 pour le second. On sait pourtant, et M. Flourens le dit, que le lapin vit 8 ans, et le cochon d'Inde de 6 à 7. Le rapport ici n'est donc plus 5; pour le lapin, nous trouvons 8, et presque 10 pour le cochon d'Inde, en sorte que s'il était permis de tirer une conséquence d'un aussi petit nombre d'observations, il faudrait, pour obtenir la durée de vie d'un mammifère, connaissant seulement l'époque à laquelle ses épiphyses se soudent aux os, multiplier le temps de son accroissement par le nombre 5, quand il s'agirait d'un solipède, d'un ruminant ou d'un carnivore, et par les nombres 8 ou 10, quand on aurait affaire à un rongeur. Or, dans la classification naturelle que M. Milne Edwards a basée sur l'étude des caractères génériques, les ruminans et les solipèdes d'une part, et les carnivores de l'autre, appartiennent à des types différens de celui auquel les rongeurs se rattachent. Les autres dérivés de ce dernier type sont les insectivores, les chauves-souris, les singes et l'homme. Conséquemment les rongeurs, tout en restant inférieurs au chat, au bœuf et au cheval, font cependant partie d'un groupe d'animaux qui, considéré dans son ensemble, est de beaucoup plus élevé en organisation que les groupes où sont contenus le cheval, le bœuf et le chat. Il semblerait donc que, dans la classe des mammifères, la durée normale de la vie tendrait à s'allonger par rapport à la durée de l'accroissement à mesure que le type génésique s'élèverait davantage. Si cette tendance est réelle, on peut prévoir que le chiffre exprimant cette proportion chez les monotrèmes et les marsupiaux, qui sont les derniers des mammifères, serait plus faible que 5, et au contraire, chez les singes, que leur organisation place si près de l'homme, il est vraisemblable que ce chiffre serait supérieur à 5 et peut-être à celui que nous offrent les rongeurs. Pourtant il faudrait savoir si l'influence du caractère génésique et du perfectionnement organique n'est pas combattue souvent par l'influence de quelque autre cause dont on n'a pas étudié les effets à ce point de vue, comme la taille, le régime ou la manière de vivre. Il y a là tout un ensemble de questions nouvelles que le temps seul pourra résoudre, car elles exigent beaucoup d'observations directes; mais nous sommes en droit d'assurer dès à présent que le rapport de l'accroissement à l'étendue de la vie n'est pas uniforme dans la classe des mammifères, puisque dans le petit nombre de cas connus nous le voyons varier du simple au double.

Maintenant quel sera le chiffre exprimant ce rapport dans le genre humain? Sera-t-il différent de celui des ruminans et des carnivores, et supérieur à celui des rongeurs? Par analogie, on devrait le croire au moins égal à ce dernier, puisque l'homme est le plus parfait des êtres organisés. Hufe-

land pensait que tout animal dure huit fois plus qu'il ne met de temps à s'accroître. A ses yeux, l'homme s'accroît pendant vingt-cinq ans, et conséquemment la durée absolue de l'homme est de deux cents ans. « La mort qui arrive avant cent dix ans, dit-il, est presque toujours *artificielle.* » D'après la tendance que nous avons rappelée, il faudrait au moins admettre ici les deux siècles devant lesquels Hufeland n'a pas reculé; mais l'histoire et la statistique ne s'accordent plus avec ce résultat. Il y a là une apparente contradiction, dont pourtant il est facile de se rendre compte. Toutes les fois que l'on compare l'homme aux autres animaux, il ne faut pas perdre de vue qu'il y a en lui quelque chose de plus que chez tous ceux-ci : il y a l'être intellectuel et moral, dont l'action use et affaiblit sans cesse les ressorts de la machine organique. Cette condition spéciale, qui fait sa force et sa grandeur, rendrait sa vie plus courte, rela ivement à sa croissance, que ne l'est celle des autres animaux, si la supériorité de son organisme ne tendait au contraire à allonger sa durée totale. Il y a donc pour lui une sorte de compensation par suite de laquelle, en définitive, on est porté à quintupler simplement la durée de son accroissement pour avoir la durée normale de son existence.

L'étude physiologique des âges dont se compose la vie humaine conduit à la même conclusion. Si l'accroissement en hauteur s'achève à la vingtième année, l'accroissement en grosseur se prolonge jusqu'à environ quarante ans. Au-delà de quarante ans, le corps peut augmenter de volume; mais, comme le remarque très bien Buffon, cette extension n'est pas une continuation du développement de chacun des organes; c'est une addition de matière surabondante, une simple accumulation de graisse qui surcharge le corps d'un poids inutile. Après ce développement en longueur et en grosseur, M. Flourens établit qu'il s'opère encore dans la profondeur de nos tissus et de nos organes un travail intérieur, lequel, « rendant, dit-il, toutes ces parties plus achevées, plus fermes, rend aussi toutes les fonctions plus assurées et l'organisme entier plus complet. » Ce dernier travail, que M. Flourens nomme très justement *travail d'invigoration*, a lieu de quarante à cinquante-cinq ans, et, suivant ce physiologiste, il se maintiendrait encore jusqu'à soixante-cinq ou soixante-dix. C'est seulement à cette époque qu'il fait commencer la vieillesse, la *première*, la *verte* vieillesse, car pour la dernière il ne la place qu'à quatre-vingt-cinq ans. Peut-être le savant académicien donne-t-il ici une extension un peu trop grande à l'âge viril, en faisant au contraire une part trop petite au dernier âge, à celui qu'il appelle l'*âge saint* de la vie. Sans doute il est difficile de fixer rigoureusement le terme de chacun d'eux, car ce terme varie presque pour chaque homme; pourtant il est une mesure commune à laquelle nous nous arrêterons avec d'autant plus de confiance, qu'elle est généralement adoptée et qu'elle a pour elle la sanction du temps. On considère habituellement l'âge viril comme se terminant vers soixante ans, et à cette époque commence l'âge de retour, ou si l'on veut la première période décroissante. Buffon, s'adressant aux jeunes gens, disait à l'âge de soixante-dix ans : « N'ai-je pas la jouissance de ce jour aussi présente, aussi plénière que la vôtre? » Et il appelait la vieillesse un préjugé résultant de notre arithmétique. Comment oser dire, après cela, que Buffon était déjà vieux à soixante ans, lui qui se trouvait encore jeune à soixante-dix? Mais

si quelques hommes privilégiés conservent après soixante ans les avantages attachés à l'âge viril, on conviendra que ce n'est pas là la règle. En général, à cette époque de la vie, plusieurs signes se manifestent qui indiquent l'origine de la décroissance. La vue s'affaiblit, la mémoire devient lente, et le cerveau en quelque sorte plus dur; *memoria incipit difficilius reddi, ut duritiem cerebri non possis non agnoscere*, dit Haller. La femme n'a plus le pouvoir d'être mère, l'homme perd également une partie de ses facultés caractéristiques. Alors aussi commence la diminution des forces en réserve ou des forces radicales, comme les appe le Barthez par opposition aux forces agissantes. C'est là, d'après M. Flourens lui-même, le caractère physiologique de la vieillesse (1). Ce caractère se prononce de plus en plus à mesure que les années augmentent, mais il est déjà très sensible après soixante ans.

Nous croyons donc devoir faire subir une légère modification à la classification des âges telle que M. Flourens l'a proposée récemment. En dehors de la vie fœtale, il existe cinq âges principaux. — Le premier s'étend de la naissance à vingt ans. Il correspond à l'accroissement en hauteur et se compose de l'enfance et de l'adolescence. — Le second commence à vingt ans et finit vers quarante. Il répond au développement en grosseur et comprend la première et la seconde jeunesse. — Le troisième âge est renfermé entre la quarantième et la soixantième année. C'est l'âge viril. Il est caractérisé par ce travail d'invigoration que M. Flourens a si bien apprécié. — Avec le quatrième âge commence la décroissance, c'est-à-dire l'affaiblissement des organes et l'accomplissement moins entier des diverses fonctions physiologiques. C'est la première vieillesse, dont le signe principal consiste dans la diminution des forces en réserve. Elle s'étend d'ordinaire jusqu'à quatre-vingts ans. — A partir de cette époque, l'homme entre dans la seconde et dernière vieillesse, dans cet âge au bout duquel il peut être assuré de n'en pas recommencer d'autre. Nous ne saurions distinguer au moyen d'un signe précis cette seconde période décroissante de la première vieillesse. Burdach l'a dit avec beaucoup de raison : plus la vie avance, plus elle se diversifie chez les individus, et plus il devient difficile d'arriver par voie d'abstraction à établir le caractère essentiel et normal de ses périodes. Tous les traits qui marquent l'âge précédent sont seulement ici plus fortement accusés; toutes les facultés sont amoindries; la décroissance s'étend à toutes les parties de l'organisme, jusqu'à ce qu'enfin le vieillard éprouve ce complet épuisement, cette difficulté d'être dont parle Fontenelle, cette défaillance universelle, comme dit Bacon, qui précède toujours la mort naturelle.

La vie se compose ainsi de cinq périodes : deux d'accroissement, une de repos, et deux de décroissance. Ces périodes sont égales entre elles d'une manière générale, à l'exception de la dernière, dont la fin est ordinairement

(1) « Les anciens physiologistes, dit M. Flourens, distinguaient avec grande raison dans nos organes deux espèces ou plutôt deux provisions de forces, les forces en *réserve* et les forces en *usage*, ou, comme ils disaient, *vires in posse et vires in actu*... Dans la jeunesse, il y a beaucoup de forces en réserve... Tant que le vieillard n'emploie que ses forces *agissantes*, il ne s'aperçoit point qu'il ait rien perdu; pour peu qu'il dépasse la limite de ces forces usuelles et agissantes, il se sent fatigué, épuisé; il sent qu'il n'a plus les ressources cachées, les forces réservées et surabondantes de la jeunesse. »

hâtée, ou qui peut dans quelques cas se prolonger davantage. L'étendue de ces divers âges s'accorde bien avec celle que leur donnait Pythagore; seulement le nombre 4 étant le plus parfait aux yeux de ce philosophe, il n'y avait pour lui que quatre âges, et il terminait impitoyablement la vie à quatre-vingts ans. Au-delà de cet âge, il ne comptait plus personne au nombre des vivans. En cela, César fut pythagoricien : « César, dit Montaigne, à un soldat de sa garde recreu et cassé qui vint en la rue lui demander congé de se faire mourir, regardant son maintien décrépit, répondit plaisamment : Tu penses donc être en vie? » Ce n'est pas ici le lieu de décider si au-delà de quatre-vingts ans on a tort ou raison d'exister; il nous suffit de constater que le cinquième âge est dans l'ordre naturel des choses.

En résumé, les chiffres de la statistique, les faits que l'histoire a enregistrés et les données que fournit la physiologie nous amènent à conclure : 1° que la durée moyenne de la vie est aujourd'hui en Europe de trente-six à quarante ans; 2° que la durée ordinaire est à peu près de soixante-quinze ans; 3° que la durée anormale est au moins d'un siècle et demi; 4° enfin que la durée naturelle n'est guère moindre qu'un siècle. Ce dernier résultat n'est pas nouveau. Haller, Buffon et d'autres physiologistes l'ont proclamé depuis longtemps, mais sans preuves suffisantes. Il vient de revêtir le caractère de la certitude sous la plume habile de M. Flourens. Plus nos connaissances s'accroissent, et plus cette vérité se dégage nettement de l'ensemble des faits.

Cicéron a dit : « Si courte que soit la vie, elle est toujours assez longue, pourvu qu'elle ait été bonne et honnête. » Belle parole! parole d'un sage, mais que d'ordinaire les vieillards prisent peu! Ils veulent l'existence à la fois bonne et longue, et, si elle est douloureuse, ils parleront plutôt comme Mécenas dans La Fontaine. L'auteur de *Werther*, devenu vieux, ne disait-il pas à son tour : « Aimable vie, douce et chère habitude d'exister et d'agir, me faudra-t-il donc renoncer à toi? » Comme ce sentiment est inhérent à notre nature même, partout et toujours on a cherché les moyens de conserver la vie et d'en étendre le cours. Les premiers efforts tentés pour en reculer les limites remontent à l'origine de la médecine. C'était le principal but de la gymnastique chez les Grecs, et la *gérocomie* a compté des adeptes dans toute l'antiquité. Le moyen âge, avide et crédule, n'a pas déployé plus d'ardeur à la poursuite de la transmutation des métaux qu'à la préparation des quintessences de longue vie. Il est curieux de connaître ce que les alchimistes entendaient par une longue vie. C'est celle, dit Paracelse, dont le terme n'arrive qu'entre neuf cents et mille ans, ou qui pour le moins se compose de six cents années. Les temps modernes ont eu aussi leurs élixirs et leurs procédés mystérieux, et le siècle présent n'est pas resté complétement en arrière sur ceux qui l'ont précédé dans la recherche de la longévité. Seulement, à mesure que la science a progressé, l'art de prolonger la vie semble s'être restreint de plus en plus, et il se borne maintenant à un ensemble de soins et de précautions purement hygiéniques. On ne tente plus aujourd'hui de rappeler la vie dans un corps usé en le rapprochant d'un enfant, ainsi que l'ont prescrit Galien, Paul d'Egine et le grand Boerhaave lui-même, ni de réparer un sang que l'âge a appauvri par la substitution d'un sang plus jeune, ainsi qu'on l'a essayé plusieurs fois à Paris. Encore moins songe-t-on

à se placer sous l'influence des astres. Que sont devenus les baquets de Mesmer, la panacée universelle de Paracelse, les élixirs de Cagliostro, le thé du comte de Saint-Germain? L'expérience a fait justice de tous ces remèdes chimériques, aussi bien que des préparations d'or, de perles, de pierres précieuses, d'ambre et de bezoar, que Bacon recommandait encore comme les substances les plus propres à prolonger l'existence.

Tant qu'on n'a vu dans la vie qu'une opération purement physique et chimique, on a pu croire sans trop de déraison qu'il serait possible de déterminer des conditions capables de la retarder et par suite d'en changer la durée. C'est ainsi que Hufeland, après avoir posé divers principes sur la nature de ce phénomène tel qu'il le comprenait, en a tiré des règles à observer dans le régime habituel, et a pensé constituer de la sorte une science particulière, la *macrobiotique;* mais il y a autre chose dans l'organisme humain que le simple concours des forces qui régissent la matière inerte, il y a de plus cette force mystérieuse dont la nature nous échappe, et que, sans la connaître, nous appelons force vitale. On concevrait difficilement que l'homme pût reculer les limites de la vie lorsqu'il ignore la cause même de ses manifestations. Renonçons donc à l'espoir de prolonger notre durée normale. Tout ce que pourra faire l'avenir, ce sera d'écarter de nombreuses causes de mort et partant d'accroître les jours des individus. On peut lutter contre l'âge aussi bien que contre la maladie, a dit Cicéron, et cela est vrai jusqu'à un certain point. Plus la médecine, l'hygiène et surtout la physiologie se perfectionneront, et plus nous devrons approcher de ce terme fixé par la nature auquel le petit nombre seulement a atteint jusqu'à présent. La vie moyenne s'allongera, et il ne sera plus si rare de voir la mort déterminée par la vieillesse seule. Cet état de choses est probable, parce qu'il n'est que le développement de la loi de notre durée. La science ne peut rien promettre de plus à ceux qui lui demandent de prolonger la vie. Pour éviter les tentatives superflues, il faut toujours, selon l'expression de Buffon, distinguer l'empire de Dieu du domaine de l'homme. Disons-le avec assurance : la science ne transgressera jamais les lois de la nature. Comment le pourrait-elle faire, puisqu'elle n'a d'appui et de fondement que dans ces lois mêmes? Eh bien! il y a une loi qui règle la durée de la vie, non une loi rigoureuse et absolue, elle se relâche quelquefois et souffre des exceptions; mais enfin le terme de la vie oscille entre certaines limites et ne franchit pas la limite extrême. Reculer ce terme d'une manière notable, ce serait modifier la loi de notre durée, ce serait envahir l'empire de Dieu, et le pouvoir de la science humaine ne saurait aller jusque-là.

JULES HAIME.

LES

FLEURS DU MAL (1)

On dit qu'il faut couler les exécrables choses
Dans le puits de l'oubli et au sépulchre encloses,
Et que par les escrits le mal ressuscité
Infectera les mœurs de la postérité;
Mais le vice n'a point pour mère la science,
Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance.
(Théodore Agrippa d'Aubigné.)

I.

AU LECTEUR.

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,
Et nous alimentons nos aimables remords,
Comme les mendians nourrissent leur vermine.

Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches;
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,
Et nous rentrons gaîment dans le chemin bourbeux,
Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches.

(1) En publiant les vers qu'on va lire, nous croyons montrer une fois de plus combien l'esprit qui nous anime est favorable aux essais, aux tentatives dans les sens les plus divers. Ce qui nous paraît ici mériter l'intérêt, c'est l'expression vive et curieuse même dans sa violence de quelques défaillances, de quelques douleurs morales que, sans les partager ni les discuter, on doit tenir à connaître comme un des signes de notre temps. Il nous semble d'ailleurs qu'il est des cas où la publicité n'est pas seulement un encouragement, où elle peut avoir l'influence d'un conseil utile, et appeler le vrai talent à se dégager, à se fortifier, en élargissant ses voies, en étendant son horizon.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste
Qui berce longuement notre esprit enchanté,
Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent;
Aux objets répugnans nous trouvons des appas;
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

. . . . . .

Dans nos cerveaux malsains, comme un million d'helminthes,
Grouille, chante et ripaille un peuple de démons,
Et quand nous respirons, la mort dans nos poumons
S'engouffre, comme un fleuve, avec de sourdes plaintes.

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie
N'ont pas encor brodé de leurs plaisans dessins
Le canevas banal de nos piteux destins,
C'est que notre âme, hélas! n'est pas assez hardie.

Mais parmi les chacals, les panthères, les lyces,
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpens,
Les monstres glapissans, hurlans, grognans, rampans
Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde.
Quoiqu'il ne fasse ni grands gestes ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris,
Et dans un bâillement avalerait le monde;

C'est l'Ennui! — l'œil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
— Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère!

II.

RÉVERSIBILITÉ.

Ange plein de gaîté, connaissez-vous l'angoisse,
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis,
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits
Qui compriment le cœur comme un papier qu'on froisse?
Ange plein de gaîté, connaissez-vous l'angoisse?

Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine,
Les poings crispés dans l'ombre, et les larmes de fiel,
Quand la Vengeance bat son infernal rappel,
Et de nos facultés se fait le capitaine?
Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine?

Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres,
Qui, le long des grands murs de l'hospice blafard,
Comme des exilés, s'en vont d'un pied traînard,
Cherchant le soleil rare, et remuant les lèvres?
Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres?

Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides,
Et la peur de vieillir, et ce hideux tourment
De lire la secrète horreur du dévouement
Dans des yeux où longtemps burent nos yeux avides?
Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides?

Ange plein de bonheur, de joie et de lumières,
David mourant aurait demandé la santé
Aux émanations de ton corps enchanté!
— Mais de toi je n'implore, ange, que tes prières,
Ange plein de bonheur, de joie et de lumières!

III.

LE TONNEAU DE LA HAINE.

La Haine est le tonneau des pâles Danaïdes;
La Vengeance éperdue aux bras rouges et forts
A beau précipiter dans ses ténèbres vides
De grands seaux pleins du sang et des larmes des morts,

Le Démon fait des trous secrets à ces abîmes,
Par où fuiraient mille ans de sueurs et d'efforts,
Quand même elle saurait allonger ses victimes,
Et pour les ressaigner galvaniser leurs corps.

La Haine est un ivrogne au fond d'une taverne,
Qui sent toujours la soif naître de la liqueur,
Et se multiplier comme l'hydre de Lerne.

Mais les buveurs heureux connaissent leur vainqueur,
Et la Haine est vouée à ce sort lamentable
De ne pouvoir jamais s'endormir sous la table.

IV.

LA CONFESSION.

Une fois, — une seule, — aimable et bonne femme,
A mon bras votre bras poli
S'appuya; — sur le fond ténébreux de mon âme
Ce souvenir n'est point pâli.

Il était tard; — ainsi qu'une médaille neuve,
La pleine lune s'étalait,
Et la solennité de la nuit, comme un fleuve,
Sur Paris dormant ruisselait;

Et le long des maisons, sous les portes cochères,
Des chats passaient furtivement,
L'oreille au guet, — ou bien, comme des ombres chères,
Nous accompagnaient lentement.

Tout à coup, au milieu de l'intimité libre
Éclose à la pâle clarté,
De vous, — riche et sonore instrument où ne vibre
Que la radieuse gaîté,

De vous, claire et joyeuse ainsi qu'une fanfare
Dans le matin étincelant,
— Une note plaintive, une note bizarre
S'échappa, — tout en chancelant

Comme une enfant chétive, horrible, sombre, immonde,
Dont sa famille rougirait,
Et qu'elle aurait longtemps, pour la cacher au monde,
Dans un caveau mise au secret.

Pauvre ange, elle chantait, votre note criarde,
« Que rien ici-bas n'est certain,
Et que toujours, avec quelque soin qu'il se farde,
Se trahit l'égoïsme humain;

« Que c'est un dur métier que d'être belle femme,
— Qu'il ressemble au travail banal
De la danseuse folle et froide qui se pâme
Dans un sourire machinal;

« Que bâtir sur les cœurs est une chose sotte,
— Que tout craque, amour et beauté,

Jusqu'à ce que l'Oubli les jette dans sa hotte
Pour les rendre à l'Éternité! »

J'ai souvent invoqué cette lune enchantée,
Ce silence et cette langueur,
Et cette confidence horrible chuchotée
Au confessionnal du cœur.

V.

L'AUBE SPIRITUELLE.

Quand chez les débauchés l'aube blanche et vermeille
Entre en société de l'Idéal rongeur,
Par l'opération d'un mystère vengeur
Dans la brute assoupie un ange se réveille.

Des cieux spirituels l'inaccessible azur,
Pour l'homme terrassé qui rêve encore et souffre,
S'ouvre, et s'enfonce avec l'attirance du gouffre.
Ainsi, chère déesse, être lucide et pur,

Sur les débris fumeux des stupides orgies,
Ton souvenir plus clair, plus rose, plus charmant,
A mes yeux agrandis voltige incessamment.

— Le soleil a noirci la flamme des bougies;
— Ainsi, toujours vainqueur, ton fantôme est pareil,
Ame resplendissante, à l'immortel soleil!

VI.

LA VOLUPTÉ.

Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon;
Il nage autour de moi comme un air impalpable.
Je l'avale et le sens qui brûle mon poumon,
Et l'emplit d'un désir éternel et coupable.

Parfois il prend, sachant mon grand amour de l'Art,
La forme de la plus séduisante des femmes,
Et, sous de spécieux prétextes de cafard,
Accoutume ma lèvre à des philtres infâmes.

Il me conduit ainsi loin du regard de Dieu,
Haletant et brisé de fatigue, au milieu
Des steppes de l'Ennui, profondes et désertes,

Et jette dans mes yeux pleins de confusion
Des vêtemens souillés, des blessures ouvertes,
Et l'appareil sanglant de la Destruction.

VII.

VOYAGE A CYTHÈRE.

Mon cœur se balançait comme un ange joyeux,
Et planait librement à l'entour des cordages;
Le navire roulait sous un ciel sans nuages,
Comme un ange enivré d'un soleil radieux.

Quelle est cette île triste et noire? — C'est Cythère,
Nous dit-on, — un pays fameux dans les chansons,
Eldorado banal de tous les vieux garçons.
— Regardez, après tout, c'est une pauvre terre.

— Ile des doux secrets et des fêtes du cœur!
De l'antique Vénus le superbe fantôme
Au-dessus de tes mers plane comme un arôme,
Et charge les esprits d'amour et de langueur!

Belle île aux myrtes verts, pleine de fleurs écloses,
Vénérée à jamais par toute nation,
Où tous les cœurs mortels en adoration
Font l'effet de l'encens sur un jardin de roses

Ou du roucoulement éternel d'un ramier!
— Cythère n'était plus qu'un terrain des plus maigres,
Un désert rocailleux troublé par des cris aigres.
— J'entrevoyais pourtant un objet singulier;

Ce n'était pas un temple aux ombres bocagères,
Où la jeune prêtresse errant parmi les fleurs
Allait, le corps brûlé de secrètes chaleurs,
Entre-bâillant sa robe à des brises légères.

Mais voilà qu'en rasant la côte d'assez près
Pour troubler les oiseaux avec nos voiles blanches,

Nous vîmes que c'était un gibet à trois branches,
Du ciel se détachant en noir, comme un cyprès.

De féroces oiseaux perchés sur leur pâture
Détruisaient avec rage un pendu déjà mûr,
Chacun plantant, comme un outil, son bec impur
Dans tous les coins saignans de cette pourriture.

. . . . . .

Sous les pieds, un troupeau de jaloux quadrupèdes,
Le museau relevé, tournoyait et rôdait;
Une plus grande bête au milieu s'agitait,
Comme un exécuteur entouré de ses aides.

Habitant de Cythère, enfant d'un ciel si beau,
Silencieusement tu souffrais ces insultes
En expiation de tes infâmes cultes
Et des péchés qui t'ont interdit le tombeau.

Pauvre pendu muet, tes douleurs sont les miennes!
Je sentis à l'aspect de tes membres flottans,
Comme un vomissement, remonter vers mes dents
Le long fleuve de fiel de mes douleurs anciennes.

Devant toi, pauvre diable au souvenir si cher,
J'ai senti tous les becs et toutes les mâchoires
Des corbeaux lancinans et des panthères noires
Qui jadis aimaient tant à triturer ma chair.

Le ciel était charmant, la mer était unie;
— Pour moi tout était noir et sanglant désormais,
Hélas! — et j'avais, comme en un suaire épais,
Le cœur enseveli dans cette allégorie.

Dans ton île, ô Vénus, je n'ai trouvé debout
Qu'un gibet symbolique où pendait mon image.
— Ah! Seigneur! donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût!

VIII.

A LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR.

Pouvons-nous étouffer le vieux, le long Remords,
Qui vit, s'agite et se tortille,

Et se nourrit de nous comme le ver des morts,
Comme du chêne la chenille?
Pouvons-nous étouffer l'impeccable Remords?

Dans quel philtre, dans quel vin, dans quelle tisane
Noîrons-nous ce vieil ennemi,
Destructeur et gourmand comme la courtisane,
Patient comme la fourmi?
Dans quel philtre? — Dans quel vin? — Dans quelle tisane?

Dis-le, belle sorcière, oh! dis, si tu le sais,
A cet esprit comblé d'angoisse
Et pareil au mourant qu'écrasent les blessés,
Que le sabot du cheval froisse,
— Dis-le, belle sorcière, oh! dis, si tu le sais,

A cet agonisant que déjà le loup flaire
Et que surveille le corbeau,
— A ce soldat brisé, — s'il faut qu'il désespère
D'avoir sa croix et son tombeau;
Ce pauvre agonisant que déjà le loup flaire!

Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir?
Peut-on déchirer des ténèbres
Plus denses que la poix, sans matin et sans soir,
Sans astres, sans éclairs funèbres?
Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir?

L'Espérance qui brille aux carreaux de l'Auberge
Est soufflée, est morte à jamais!
Sans lune et sans rayons trouver où l'on héberge
Les martyrs d'un chemin mauvais!
Le diable a tout éteint aux carreaux de l'Auberge.

Adorable sorcière, aimes-tu les damnés?
Dis, connais-tu l'irrémissible?
Connais-tu le remords, aux traits empoisonnés,
A qui notre cœur sert de cible?
Adorable sorcière, aimes-tu les damnés?

L'Irréparable ronge avec sa dent maudite
Notre âme, — honteux monument, —
Et souvent il attaque, ainsi que le termite,
Par la base le bâtiment.
L'Irréparable ronge avec sa dent maudite!

J'ai vu parfois, au fond d'un théâtre banal
Qu'enflammait l'orchestre sonore,
Une fée allumer dans un ciel infernal
Une miraculeuse aurore;
J'ai vu parfois, au fond d'un théâtre banal,

Un être qui n'était que lumière, or et gaze,
Terrasser l'énorme Satan;
Mais mon cœur, que jamais ne visite l'extase,
Est un théâtre où l'on attend
Toujours, — toujours en vain, — l'Être aux ailes de gaze!

IX.

L'INVITATION AU VOYAGE.

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble;
— Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble!
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisans
Polis par les ans
Décoreraient notre chambre;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
— Les soleils couchans
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or;
— Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

X.

MŒSTA ET ERRABUNDA.

Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe,
Loin du noir océan de l'immonde cité,
Vers un autre océan où la splendeur éclate,
Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité?
Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe?

La mer, la vaste mer console nos labeurs.
Quel démon a doté la mer, — rude chanteuse
Qu'accompagne l'immense orgue des vents grondeurs, —
De cette fonction sublime de berceuse?
La mer, la vaste mer console nos labeurs.

Emporte-moi, wagon! enlève-moi, frégate!
Loin! — loin! — ici la boue est faite de nos pleurs!
— Est-il vrai que parfois le triste cœur d'Agathe
Dise : Loin des remords, des crimes, des douleurs,
Emporte-moi, wagon, enlève-moi, frégate?

Comme vous êtes loin, paradis parfumé,
Où sous un clair azur tout n'est qu'amour et joie,
Où tout ce que l'on aime est digne d'être aimé,

Où dans la volupté pure le cœur se noie!
Comme vous êtes loin, paradis parfumé!

Mais le vert paradis des amours enfantines,
Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets,
Les violons mourans derrière les collines
Avec les pots de vin, le soir, dans les bosquets,
— Mais le vert paradis des amours enfantines,

L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs,
Est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine?
— Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs,
Et l'animer encor d'une voix argentine,
L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs?

XI.

LA CLOCHE.

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter près du feu qui palpite et qui fume
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,
Jette fidèlement son cri religieux,
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente!

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Ressemble aux râlemens d'un blessé qu'on oublie,
Auprès d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.

XII.

L'ENNEMI.

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillans soleils;
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,
Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux
Pour rassembler à neuf les terres inondées,
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur?

O douleur! ô douleur! le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie!

XIII.

LA VIE ANTÉRIEURE.

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux,
Et que leurs grands piliers droits et majestueux
Rendaient pareils le soir aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique
Les tout-puissans accords de leur riche musique
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,
Au milieu de l'azur, des flots et des splendeurs,
Et des esclaves nus tout imprégnés d'odeurs,

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir.

XIV.

LE SPLEEN.

J'implore ta pitié, toi, l'unique que j'aime,
Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé.
C'est un univers morne à l'horizon plombé,
Où nagent dans la nuit l'horreur et le blasphème.

Un soleil sans chaleur plane au-dessus six mois,
Et les six autres mois la nuit couvre la terre;
C'est un pays plus nu que la terre polaire;
— Ni bêtes, ni ruisseaux, ni verdure, ni bois.

Or il n'est pas d'horreur au monde qui surpasse
La froide cruauté de ce soleil de glace,
Et cette immense nuit semblable au vieux chaos.

Je jalouse le sort des plus vils animaux
Qui peuvent se plonger dans un sommeil stupide,
Tant l'écheveau du temps lentement se dévide!

XV.

REMORDS POSTHUME.

Lorsque tu dormiras, ma belle ténébreuse,
Au fond d'un monument construit en marbre noir,
Et lorsque tu n'auras pour alcôve et manoir
Qu'un caveau pluvieux et qu'une fosse creuse,

Quand la pierre, opprimant ta poitrine peureuse
Et tes flancs qu'assouplit un vivant nonchaloir,
Empêchera ton cœur de battre et de vouloir,
Et tes pieds de courir leur course aventureuse,

Le tombeau, confident de mon rêve infini,
— Car le tombeau toujours comprendra le poète, —
Durant ces grandes nuits d'où le somme est banni,

Te dira : « Que vous sert, courtisane imparfaite,
De n'avoir pas connu ce que pleurent les morts? »
— Et le ver rongera ta peau comme un remords.

XVI.

LE GUIGNON.

Pour soulever un poids si lourd,
Sisyphe, il faudrait ton courage;
Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage,
L'art est long et le temps est court.

Loin des sépultures célèbres,
Vers un cimetière isolé,
Mon cœur, comme un tambour voilé,
Va battant des marches funèbres.

Maint joyau dort enseveli
Dans les ténèbres et l'oubli,
Bien loin des pioches et des sondes;

Mainte fleur épanche à regret
Son parfum doux comme un secret
Dans des solitudes profondes.

XVII.

LA BEATRICE.

Toi qui, comme un coup de couteau,
Dans mon cœur plaintif es entrée,
Toi qui, comme un hideux troupeau
De démons, vins, folle et parée,

De mon esprit humilié
Faire ton lit et ton domaine,
— Infâme à qui je suis lié
Comme le forçat à la chaîne,

Comme au jeu le joueur têtu,
Comme à la bouteille l'ivrogne,
Comme aux vermines la charogne,
— Maudite, maudite sois-tu !

J'ai prié le glaive rapide
De conquérir ma liberté,
Et j'ai dit au poison perfide
De secourir ma lâcheté.

Hélas ! le poison et le glaive
M'ont pris en dédain, et m'ont dit :
« Tu n'es pas digne qu'on t'enlève
A ton esclavage maudit,

Imbécile ! — De son empire
Si nos efforts te délivraient,

Tes baisers ressusciteraient
Le cadavre de ton vampire! »

XVIII.

L'AMOUR ET LE CRANE.

(D'APRÈS UNE VIEILLE GRAVURE.)

L'Amour est assis sur le crâne
De l'Humanité,
Et sur ce trône, le profane,
Au rire effronté,

Souffle gaîment des bulles rondes
Qui montent dans l'air,
Comme pour rejoindre les mondes
Au fond de l'éther.

Le globe miroitant et frêle
Prend un grand essor,
Crève et crache son âme grêle
Comme un songe d'or.

J'entends le crâne à chaque bulle
Prier et gémir :
« Ce jeu féroce et ridicule,
Quand doit-il finir?

Car ce que ta bouche cruelle
Éparpille en l'air,
Monstre assassin, c'est ma cervelle,
Mon sang et ma chair! »

CHARLES BAUDELAIRE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mai 1855.

On a beau peser les élémens de la situation générale de l'Europe, mettre en présence toutes les considérations, interroger les dispositions des gouvernemens ou le secret des derniers efforts de la diplomatie, ce n'est point malheureusement la paix qui l'emporte, c'est la guerre avec ses conditions rigoureuses et ses perspectives plus incertaines encore. La vérité, telle qu'il faut bien la voir et la constater sans illusion, — elle est dans tous les actes et tous les documens, surtout dans les dépêches par lesquelles le cabinet de Saint-Pétersbourg commente l'œuvre de la conférence de Vienne ou notifie à la confédération germanique le sens et la portée de ses concessions; elle se dégage de la circulaire que M. le ministre des affaires étrangères de France vient d'opposer aux commentaires de la Russie, comme des discussions qui ont rempli et ému les dernières séances du parlement britannique. Elle ressort de deux faits d'une signification plus nette et plus directe encore. D'un côté, la conférence ouverte à Vienne le 15 mars et suspendue à la fin du mois dernier est close aujourd'hui, ou va se clore. Dès qu'on reconnaissait l'impossibilité d'arriver au résultat qu'on s'était promis, il n'y avait plus de raison pour la France et pour l'Angleterre de laisser s'égarer une négociation sans base certaine comme sans efficacité, et les deux cabinets de Londres et de Paris viennent de provoquer une décision de la conférence qui résume à la fois dans un protocole final le dénoûment de cette tentative inutile de conciliation et les motifs qui l'ont fait avorter.

C'est une phase diplomatique de plus qui s'achève, et d'un autre côté la guerre semble prendre un redoublement d'activité en Crimée. Nos soldats, après deux sanglans combats de nuit, sont restés maîtres d'une place d'armes qui les rapproche de Sébastopol, et où ils se sont établis; les forces alliées sont allées prendre position sur la ligne de la Tchernaïa, où elles n'ont rencontré qu'une faible résistance, et en même temps un corps expédition-

naire s'emparait de Kertch et de Iéni-Kalé, tandis qu'une flottille occupait la mer d'Azof. Les Russes ont abandonné ces divers points sans les défendre, après avoir fait sauter leurs fortifications et brûlé leurs magasins. C'est le nouveau commandant en chef de l'armée française, le général Pélissier, appelé récemment à succéder au général Canrobert, qui a eu, dès les premiers jours de son commandement, à faire parvenir la nouvelle de ces mouvemens et de ces succès, indices certains d'opérations plus décisives. Cela veut dire que ce nœud redoutable où a échoué la dextérité de l'esprit diplomatique, c'est l'héroïsme de nos armées qui reste chargé de le trancher.

Ainsi, à l'issue de ces négociations laborieuses, dont l'unique effet a été de laisser croire pendant quelques mois à la possibilité de la paix, la situation de l'Europe est à peu près ce qu'elle était auparavant. L'Angleterre et la France, qui se montraient prêtes à déposer les armes devant des conditions raisonnables, n'ont plus même le choix de se retirer d'une entreprise dont elles ont assumé les devoirs et les responsabilités dans un intérêt universel. La Russie, sous le nouveau tsar comme sous l'empereur Nicolas, persiste à ne point faire fléchir l'orgueil de sa politique. Quant à l'Allemagne, elle est spectatrice dans le débat. L'Autriche elle-même, bien qu'alliée fidèle de l'Occident, est une puissance prudente et habile qui calcule ses mouvemens, qui regarde du côté de la Galicie, du côté de Berlin ou du côté de Sébastopol, et qui attend, — qui attend sans doute que les événemens aient un langage plus décisif. Rien n'est plus clair : c'est entre les puissances maritimes et la Russie que reste circonscrite jusqu'ici cette grande lutte, dont le théâtre s'étend de la mer Baltique à la mer d'Azof, d'où dépend la sécurité de l'Europe, et sur laquelle les dernières discussions de la diplomatie n'ont fait que jeter une lumière nouvelle et plus instructive.

S'il pouvait y avoir des doutes sur la véritable pensée du cabinet de Saint-Pétersbourg lorsqu'il est entré dans les négociations de Vienne, ces doutes n'existent plus aujourd'hui en présence de l'attitude des plénipotentiaires russes dans la conférence et des dépêches récentes de M. de Nesselrode. Au point de vue des conditions strictes de pacification telles qu'elles avaient été convenues et adoptées par l'Autriche, la France et l'Angleterre, il est évident que si la Russie a souscrit au principe, elle n'avait nullement le dessein de souscrire aux conséquences. Cette acceptation, après le traité du 2 décembre, était de la haute diplomatie, et rien de plus. A un point de vue général, il est évident que la Russie maintient l'audace agressive de sa politique. Quant aux concessions qu'elle a faites, il est plus manifeste encore qu'elles avaient pour objet moins de conduire à une solution définitive que d'offrir un prétexte à la neutralité de l'Allemagne, afin de s'appuyer de cette neutralité même pour opposer une résistance plus entière et plus invincible sur ce qui formait le nœud de la situation, sur ce qui était la condition essentielle du rétablissement de la paix.

Ces négociations, au reste, ont offert dans leur ensemble plus d'un point curieux. La diplomatie russe a depuis longtemps dans le monde la réputation de pousser au suprême degré l'art de transfigurer les questions, et de les représenter sous un jour complétement inattendu. C'est ainsi qu'elle traite un peu la question des principautés, en insistant de la façon la plus singulière

pour qu'on ne se serve pas de ce mot de *protectorat* par lequel l'Europe a été abusée, et qui ne se trouve dans aucun des traités de la Russie avec la Sublime-Porte. Non, sans doute, le mot n'est point dans les traités, mais il est dans le règlement organique qui a été fait à la suite des arrangemens diplomatiques d'Andrinople, sous la dictée des agens de la Russie, et qui constitue le plus formidable protectorat, en mettant les principautés à la merci des tsars. Et mieux encore, le mot n'existât-il nulle part, le fait est partout. Insensiblement la suzeraineté s'est déplacée, elle est allée de Constantinople à Saint-Pétersbourg, et les agens russes ont été les véritables maîtres à Bucharest et à Jassy. Aux yeux de M. de Nesselrode, il ne s'agit que de donner une plus haute garantie, la garantie collective de l'Europe, aux immunités des provinces danubiennes, dont la Russie est la gardienne incorruptible, pour lesquelles elle a versé son sang; mais ces immunités, dont les principautés jouissent depuis des siècles, et nullement par suite de l'intervention de la Russie, par qui ont-elles été menacées? Ce n'est point par la Turquie, et c'est encore moins sans doute par l'Europe. Si elles ont reçu une atteinte, c'est certainement le jour où, par un traité avec la Porte, par la paix de Bucharest, la Russie s'est fait céder une portion du territoire de la Moldavie. Ce jour-là, il faut en convenir, le cabinet de Saint-Pétersbourg, emporté par le zèle de la protection, a singulièrement entendu la garantie de la première des immunités, celle de l'indépendance nationale. Ce que M. de Nesselrode appelle une question d'immunités, c'est ce que l'Europe appelle justement la question du protectorat russe.

De quelque nom qu'on se serve, c'est ce protectorat qu'il s'agit de faire cesser, non au détriment de l'indépendance administrative des provinces danubiennes, mais pour soustraire les principautés à l'influence abusive de la Russie, comme elles sont déjà en dehors de l'action de Constantinople,— pour faire de ces contrées ce qu'elles doivent être, un corps moral qui ne soit ni turc ni russe, une barrière respectée, selon l'expression employée par la dernière circulaire de notre ministre des affaires étrangères, entre l'empire ottoman et la Russie. Par ses aveux mêmes sur ce point, on le remarquera, le cabinet de Saint-Pétersbourg dévoile le mal auquel l'Occident cherche un remède, car il constate implicitement que partout, dans sa prépondérance en Orient, il y a un fait superposé au droit, qui n'existe pas, qu'aucun traité ne consacre. Eh bien! ce que l'Europe veut réaliser dans les rapports de la Russie avec les principautés, elle veut aussi l'appliquer dans les relations plus générales de l'empire des tsars avec l'empire ottoman. Elle ne peut avoir l'idée d'enlever à la Russie ce que nous pourrions appeler le droit d'intérêt et de sympathie à l'égard des provinces du Danube, mais elle restreint ce droit aux limites d'un intérêt et d'une sympathie légitimes. Elle ne saurait avoir l'intention de mettre obstacle à la sollicitude de la Russie pour les chrétiens d'Orient, mais il lui est permis de donner pour borne à cette sollicitude l'indépendance même du sultan. L'Europe enfin ne peut nourrir la prétention de porter une atteinte gratuite à la souveraineté, à la dignité des tsars; mais la puissance des événemens l'amène à demander que le développement des forces navales russes, qui ne s'explique par aucune considération défensive, soit proportionné, dans un intérêt d'équilibre général,

à ce qu'exige la sûreté de la Turquie. En un mot, ce n'est ni le droit, ni la dignité, ni l'honneur du peuple russe qu'on attaque; c'est un fait de prépondérance abusive qu'on veut supprimer, c'est une politique périlleuse et menaçante qu'on veut désarmer. Là est la question qui s'agitait à Vienne, et à laquelle le ministre des affaires étrangères de France a eu à rendre son vrai caractère après les interprétations de M. de Nesselrode.

Si telle est effectivement la pensée réelle de la politique européenne, la combinaison dont les alliés du 2 décembre avaient pris l'initiative relativement à la troisième garantie n'en était-elle pas une application juste et modérée? Les propositions russes, que M. de Nesselrode reproduit dans sa dépêche, étaient-elles de leur côté de nature à atteindre le même but? Les plénipotentiaires de la Russie, on le sait, ont proposé successivement deux systèmes. Le premier reposait sur le principe de l'ouverture complète et réciproque des passages des Dardanelles et du Bosphore; en d'autres termes, c'était l'abolition d'une des règles permanentes de la politique ottomane, devenue en 1841 une des règles du droit public européen. Or il y a ici deux faits à observer. Provocatrice évidente de la guerre, ayant à se défendre dans son propre domaine contre des forces qui n'ont pu prendre encore Sébastopol sans doute, mais qui occupent Kamiesch, Balaklava, Eupatoria, la Mer-Noire, la mer d'Azof, — la Russie refuse d'accéder à tout ce qui assignerait une limite quelconque à son développement naval, et elle demande au sultan l'abandon d'un des droits inaliénables de sa couronne, la clé de sa capitale, la sauvegarde de son indépendance! En outre quelle réciprocité pourrait-il y avoir entre la Russie et les puissances maritimes? La Russie aurait accès dans la Méditerranée, sa politique en réalité aurait fait un pas de plus et aurait gagné à la guerre; les puissances maritimes auraient à s'imposer des sacrifices onéreux et permanens pour entretenir dans la Mer-Noire des forces de guerre dont la présence seule attesterait que la prépondérance russe n'a point cessé, ce qui est cependant l'objet d'une des quatre conditions de la paix. La seconde proposition de la Russie maintenait simplement l'état actuel, en consacrant pour la Turquie le droit de faire appel à ses alliés, et de leur ouvrir l'Euxin le jour où elle se croirait menacée : c'est-à-dire que la Russie pourrait librement et paisiblement recomposer sa puissance maritime, et que lorsque sa prépondérance navale aurait atteint, suivant l'expression de M. de Buol, « les proportions d'un danger intolérable, » le sultan pourrait recourir de nouveau au moyen dont il s'est déjà servi, — ce qui signifie, sous une autre forme, que la situation serait rétablie telle qu'elle était avant les complications actuelles!

C'est là cependant ce que M. de Nesselrode appelle faire honneur à la parole de la Russie et à son acceptation des quatre conditions! N'est-ce point au contraire un subterfuge derrière lequel l'épée de l'Europe a le droit d'aller chercher cet orgueil tenace et subtil? Et M. le ministre des affaires étrangères de France n'est-il pas fondé, dans sa réponse, à rejeter sur la Russie la responsabilité de la continuation de la guerre? Par le fait, on ne se tromperait pas beaucoup sans doute en disant que ces documens sont surtout à l'adresse de l'Allemagne, et la pensée réelle du cabinet de Pétersbourg se révèle plus clairement encore dans la dépêche adressée à

M. de Glinka, son représentant près la diète de Francfort. La Russie maintiendra les concessions qu'elle a déjà faites sur les deux premiers points, quel que soit le résultat des conférences; mais elle ne les maintiendra qu'à la condition de la neutralité de l'Allemagne. Il se présente ici seulement une observation très simple : si les arrangemens pris à Vienne au sujet des principautés et de la navigation du Danube sont une garantie de civilisation à laquelle la Russie est heureuse de s'associer, comment se fait-il qu'il ait fallu une guerre pour l'amener à reconnaître ces principes? Si ces concessions sont un don gratuit de sa politique, comment menace-t-elle de les retirer, si les puissances allemandes sortaient de leur neutralité? M. de Nesselrode a été du reste assez habile pour ne point réclamer une réponse de l'Allemagne.

Que faut-il en effet attendre aujourd'hui de l'Allemagne? Quelle va être particulièrement l'attitude de l'Autriche après la clôture des conférences auxquelles elle a pris une si grande part? Des propositions, on le sait, ont été faites par le gouvernement de l'empereur François-Joseph à l'Angleterre et à la France : elles n'ont pu être acceptées, et le cabinet de Vienne lui-même ne pouvait en garantir l'efficacité. Or l'insuccès de cette dernière tentative de conciliation peut-il, encore une fois, déplacer la question, modifier la politique de l'Autriche, et l'affranchir des devoirs qu'elle s'est librement imposés dans l'intérêt de sa sécurité et dans l'intérêt de l'Europe? Au premier abord, rien n'est plus simple certainement que la position de l'Autriche. Le cabinet de Vienne s'est allié aux puissances occidentales pour un objet précis, déterminé; il s'est engagé à proposer à l'adoption de la Russie des conditions de paix et à prendre les moyens nécessaires pour faire prévaloir ces conditions dans le cas où le tsar n'y souscrirait pas. Les négociations ont échoué définitivement, elles ont été infructueuses par le fait de la Russie : le rôle de l'Autriche semblerait donc tout naturellement tracé. Il faut ajouter que M. de Buol, dans les négociations qui viennent d'avoir lieu, n'a décliné aucune conséquence des engagemens de l'Autriche; il s'est maintenu fermement sur le terrain de l'alliance du 2 décembre; il a été le premier à constater que les propositions russes ne répondaient nullement aux nécessités d'une paix durable. Depuis encore, dans ses communications avec les états germaniques, il a soutenu les mêmes principes. Malheureusement il y a toujours un peu loin des paroles à la réalité, et c'est ainsi que l'Autriche reste une alliée fidèle, qui ne méconnaît point ses obligations, mais qui se montre peu pressée d'agir et semble renouveler l'exemple qu'elle donna l'été dernier, en restant immobile quand on la croyait prête à une intervention décisive. Cette politique n'est point assurément sans inconvéniens : elle ne peut satisfaire ni la Russie, dont le cabinet de Vienne s'est fait un irréconciliable ennemi, ni les puissances occidentales, qui ont quelque droit d'attendre une résolution plus vigoureuse; elle n'est même pas sans péril, car, en se prolongeant, elle peut rendre plus sensible ce qu'il y a d'anormal dans l'occupation des principautés et faire surgir des complications inattendues. Il ne faut point méconnaître sans doute les difficultés au milieu desquelles se trouve l'Autriche : elle a devant elle la Russie sur la frontière de la Galicie, derrière elle l'Allemagne incertaine et travaillée par des influences contraires. C'est assez pour motiver de la prudence, ce n'est

point assez pour que l'Autriche attende l'arme au bras les bénéfices d'une entreprise dans laquelle la France et l'Angleterre versent le sang de leurs soldats.

Une des raisons les plus propres à expliquer la temporisation de l'Autriche, nous venons de la dire, c'est l'état de l'Allemagne, c'est surtout la triste et singulière attitude de la Prusse. Depuis quelque temps, la Prusse, en vérité, est dans un véritable paroxysme moscovite, si bien qu'on a pu dire qu'elle devenait plus russe que le tsar. Chose bizarre! lorsque le cabinet de Pétersbourg, dans sa dépêche récente à M. de Glinka, s'abstenait avec calcul de solliciter une réponse de la diète, sait-on qui lui a reproché cette habile modération, en la taxant presque de pusillanimité? C'est la Prusse. On aurait voulu à Berlin que la Russie pesât sur la diète pour en obtenir cette déclaration de neutralité tant désirée, et on ne désespérait point d'y réussir à la faveur de quelques-uns des derniers incidens, d'y ramener même l'Autriche. C'est là en effet le fond de la pensée de la Prusse : une grande neutralité armée qui se changerait bientôt en médiation pour imposer la paix aux belligérans; mais ici le cabinet de Berlin est sous l'empire d'une étrange illusion. Pour l'Autriche, accepter cette politique, ce serait non-seulement renier ses engagemens, mais encore passer au second rang, en se mettant à la suite de la Prusse, — et telle n'est point sans doute la pensée des hommes d'état de Vienne. Quant aux états allemands dans leur ensemble, ils peuvent encore moins se prêter à cette politique, parce que si beaucoup d'entre eux ont des sympathies russes mal déguisées, ils ont aussi de vives préoccupations qui tiennent leurs regards incessamment tournés du côté de la France, et qu'ils sentent bien que le jour où se produirait cette médiation caressée par la Prusse, il pourrait en sortir des complications dont ils seraient les premiers à supporter le poids. Le cabinet de Berlin se verra donc obligé de renoncer à sa chimère, et ce ne sera pas la première fois. Dans la crise qui s'est élevée en Europe, s'il est un gouvernement qui ait assumé une grave responsabilité, c'est à coup sûr celui de la Prusse. Il était possible à l'origine peut-être de borner les complications, de les dégager du moins de ce qu'elles avaient de plus périlleux. Il suffisait, pour cela, de placer la Russie sous le poids de son isolement, de lui opposer le faisceau serré et compacte de toutes les volontés et de toutes les forces de l'Europe. Quel gouvernement a le premier détruit ce concert après avoir coopéré à la politique européenne? C'est le gouvernement prussien. Non-seulement il n'a voulu rien faire, mais il a empêché les autres d'agir. Il a fait la propagande de l'irrésolution et de l'inaction; il a paralysé l'Autriche par sa politique énigmatique, et en fin de compte il n'est arrivé qu'à rendre son intervention inutile dans les grandes affaires de l'Europe, qui suivent leur cours sans lui et hors de son influence.

Ces affaires, qui restent le principal objet des préoccupations de l'Angleterre et de la France, viennent d'avoir leur retentissement dans le parlement britannique. Elles ont même amené une de ces discussions qui se reproduisent assez souvent depuis quelques mois à Londres, et où l'existence du ministère est en jeu. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la première motion d'où est né le débat récent de la chambre des communes avait pour but, dans l'origine, de faire prévaloir une politique pacifique. Elle s'est transfor-

mée tout à coup, ou plutôt elle a fait place à une motion belliqueuse soutenue par M. Disraéli, en sorte que le cabinet avait à la fois à se défendre contre les partisans de la paix et contre les partisans de la guerre. Ceux-ci étaient incontestablement les plus dangereux, et lord Palmerston n'a eu d'autre moyen de neutraliser l'opposition que de se montrer le plus décidé des partisans de la guerre. Dès lors le cabinet a obtenu une majorité immense dans la chambre des communes, de même qu'il était sorti victorieux d'une discussion semblable dans la chambre des lords quelques jours auparavant.

Ainsi la guerre se retrouve au fond de tous les incidens politiques; elle apparaît sous toutes les formes, et si elle a sur son théâtre lointain ses journées terribles et glorieuses, la paix ne laisse point d'avoir ses fêtes au même instant. C'est une de ces fêtes qui vient de se produire récemment à Paris par l'ouverture de l'exposition universelle des beaux-arts et de l'industrie. L'inauguration a eu lieu avec une solennité exceptionnelle, digne de cette réunion de toutes les œuvres du génie de tous les peuples. L'ordre a de la peine à se faire encore dans ce vaste chaos. S'il faut tout dire cependant, il n'est point certain qu'il n'y ait là quelque déception, comme il arrive souvent des idées trop grandioses, dont on attend des résultats démesurés. Sans doute il y aura toujours un profit pratique considérable à pouvoir comparer les produits, étudier leurs perfectionnemens, constater les progrès industriels de période en période : c'est là un des objets des expositions; mais quand ces expositions prennent un caractère trop étendu, trop colossal, ne risquent-elles pas de devenir tout simplement une immense confusion où le regard se perd ébloui par tout ce qui l'entoure? Là où il n'y a point de proportion, il n'y a point d'ordre, il n'y a point de beauté, et voilà pourquoi les expositions universelles offrent plutôt un spectacle gigantesque qu'une expression vraiment grande de la civilisation. Les résultats pratiques peuvent rester, comme nous le disions; mais c'est l'idée même qui n'est peut-être qu'une de ces chimères ambitieuses d'un temps qui en a nourri tant d'autres.

Quand on cherche à travers quelles épreuves une société en vient à changer ses mœurs, ses idées, sa nature politique et morale tout entière, il faut remonter toujours à cette époque d'où tout semble dater, à ces dix années qui terminent l'autre siècle et viennent se perdre dans le siècle nouveau. C'est le type, l'exemplaire formidable de ces crises radicales qui ont la prétention de transformer un monde, et qui ne font que le bouleverser. Dix ans s'écoulent : — une société aussi vieille que la civilisation de l'Europe est livrée à l'expérimentation empirique des tribuns, puis se réveille lassée, hébétée et décomposée aux mains d'un soldat qui lui donne l'égalité sous un maître, le repos dans la gloire, l'organisation dans le silence. Mais dans cet intervalle, que de choses accomplies qui expliquent le dénoûment! que de révolutions dans une révolution, — le 10 août, le 21 janvier, le 31 mai, le 9 thermidor, le 18 fructidor, le 18 brumaire! Quel mélange de bien et de mal, de principes généreux à peine entrevus, plus promptement oubliés, et de fureurs sanguinaires, de destructions puériles, de désespoirs héroïques! Qu'on remarque cependant cette terrible logique qui conduit de l'omnipotence terroriste de la convention à l'abjection du directoire, pour arriver à la dictature de l'épée, devenue seule capable de commander. M. de

Barante avait écrit déjà, il y a peu d'années, l'histoire de la convention. L'époque qu'il retrace aujourd'hui dans son *Histoire du Directoire de la république française* n'est pas moins instructive ni moins curieuse. Ce n'est plus la terreur du comité de salut public, c'est la corruption maniant la violence sans audace; c'est le jacobinisme cherchant à s'organiser et n'aboutissant qu'à frayer la route à un maître sous lequel il sera le premier à plier. Il ne faut point s'y tromper en effet, le directoire est un temps de liberté relative : il y a une réaction universelle de l'opinion, de tous les instincts sociaux et de toutes les frivolités même; mais les principes révolutionnaires ont survécu, ils sont au gouvernement, et ils apparaissent mieux encore peut-être dans leur révoltante iniquité sous cette forme nouvelle. Saint-Just voulait franchement réduire les classes privilégiées à l'ilotisme; il était d'avis de les envoyer travailler sur les routes. Les lois maintenues, les projets nouveaux présentés sous le directoire contre les émigrés et contre les nobles n'étaient pas beaucoup plus doux. Une commission des cinq-cents proposait d'expulser les nobles à perpétuité, de vendre leurs biens et de leur en payer le prix, après la retenue d'une indemnité pour les frais de la guerre, en marchandises de fabrique française, ce qui ressemblait fort au procédé d'un usurier avec un fils de famille. Quant aux nobles d'un rang inférieur, on leur aurait plus simplement enlevé la qualité de citoyen. L'inspirateur de cet étrange projet était cependant l'un des hommes dont le nom est resté le plus accrédité : c'était Siéyès. « Et après tout cela, ajoutait-il avec humeur, je ne serais pas un Montmorency! »

Entre les jacobins conventionnels et les jacobins directoriaux, il n'y avait point d'autre différence que celle-ci : c'est que les uns avaient été vaincus au 9 thermidor, et que les autres avaient triomphé; c'est que les premiers avaient étouffé toute résistance et toute pitié dans le sang, tandis que les autres, après leur victoire, avaient à se débattre entre un passé qui pesait sur eux et une opinion publique déjà renaissante. De là tout un système qui n'était qu'une intermittence de concessions et de violences, sans autre objet dans la pensée de ceux qui l'employaient que de sauver leur position, leur domination et leur fortune. C'étaient de singuliers conservateurs du jacobinisme, conservateurs dignes de la chose, — corrompus comme Barras ou niaisement utopistes comme Lareveillère. Ils n'avaient pas l'audace comme leurs prédécesseurs; ils avaient de plus toutes les petitesses, toutes les passions faméliques du pouvoir, c'est-à-dire qu'ils étaient réduits à une défensive chaque jour plus impossible au milieu du soulèvement de l'opinion. Ils se sentaient si bien eux-mêmes mourir d'impuissance, que c'était à qui chercherait un homme parmi les généraux grandis dans les camps pour transformer une fois de plus le régime qu'ils avaient créé. Siéyès envoyait Joubert chercher de la gloire, et le jeune général ne trouvait que la mort à Novi. Bonaparte trouvait la gloire tout seul en Italie et en Égypte, et l'heure venue, au lieu de servir les desseins des autres, il ne connut que des instrumens. Ce jour-là Siéyès put dire : « Nous avons un maître! » Sept ans plus tôt, en 1792, parmi les soldats de Condé il se trouvait un homme, Suleau, qui demandait pour la France le despotisme du génie, l'altière inflexibilité d'un Richelieu. « Je

veux, disait-il, un usurpateur magnanime, éclairé, qui sache, par un superbe et éclatant *cromwellisme*, faire admirer et redouter un peuple qu'il force à respecter et bénir la servitude. » Ce mot, échappé à la passion dès le commencement de la révolution, est comme l'épitaphe de cette triste époque du directoire, dont M. de Barante vient d'écrire l'histoire politique. Ce n'est pas la fin de la révolution, mais c'est une ère nouvelle qui commence, celle de la réconciliation, tant de fois tentée depuis sous toutes les formes et tant de fois avortée, des élémens de la société française.

Tel est en effet le caractère de cette révolution dans son étrange et radicale puissance, qu'elle ne touche pas seulement aux institutions politiques : elle prétend refondre cette société tout entière en la plongeant dans la cuve d'airain. Elle porte le marteau de la démolition sur ce vieil édifice, et elle en disperse les fragmens, afin qu'ils ne se rejoignent plus. Les classes anciennes, elle les supprime par la mort et par la spoliation; les traditions, elle cherche à les effacer; elle veut changer les goûts, les idées, les mœurs de tout un peuple, les rapports des hommes. Le nom des lieux, des personnes, des mesures, disparaît comme le reste. Le temps lui-même ne sera plus compté comme autrefois, et il faudra un calendrier nouveau, de même aussi que des religions nouvelles. — Voilà l'œuvre qui s'accomplit depuis ces premiers momens de 1789, où la royauté vivait encore, où régnait cette souveraine gracieuse et aimable qui avait la majesté de la puissance avant d'avoir la majesté du malheur et de la mort, jusqu'à cet autre instant où Barras siége au Luxembourg et où Mme Tallien est reine. C'est ce côté de la révolution que deux écrivains, MM. de Goncourt, ont voulu peindre dans une *Histoire de la société française pendant le directoire*. Ils l'ont peint peut-être un peu légèrement, d'un trait qui n'approfondit pas; mais ils rassemblent curieusement les élémens bizarres de ce tableau confus, et ils le font revivre dans son incohérence. C'est moins une histoire qu'une série d'esquisses anecdotiques, où les auteurs n'oublient rien, ni les perturbations jetées dans la vie sociale, ni les mœurs, ni les modes, ni le travail moral d'un peuple qui cherche à se retrouver lui-même et à se reprendre à l'existence, ni l'aspect matériel de Paris, ce théâtre privilégié et terrible de la révolution. Un jour donc où cette société française se réveille de cette nuit de la terreur, parcourez avec les auteurs ce Paris qui depuis cinq ans a vu tous les spectacles, et vous aurez sous les yeux comme un résumé saisissant de tous les événemens accomplis. Dans ce monde qui renaît à peine et qui ne se connaît pas, tout est confondu, la lutte est de toutes parts; mais il y a un sentiment universel, c'est la hâte de vivre, le besoin, la rage de se retrouver, de recomposer une vie sociale. Il n'y a plus de salons, on se répand dans les lieux publics, dans les promenades; on va au théâtre entendre *les Aristides modernes ou l'Intérieur des comités révolutionnaires*, et applaudir frénétiquement à la dérision de toutes ces choses qui faisaient frémir la veille. De tout cela il sort un monde étrange, bariolé, fantasque, de courtisanes vêtues à la grecque ou à la romaine et d'élégans équivoques, de fournisseurs enrichis qui étonnent par l'insolence de leur luxe, et de pauvres rentiers ruinés qui risquent de mourir de faim; — un monde de licence, de débauche et de corruption.

Qu'est en effet le directoire? C'est un XVIIIe siècle révolutionnaire, c'est une régence jacobine. On joue même avec tout ce qui fit trembler un jour, on s'amuse de ces souvenirs effroyables qui sont une cause de dépravation pour un peuple, et on s'habille *à la victime*. C'est cette mode singulière qui arrachait à un poète italien, à Parini, une protestation éloquente dans son *Ode à Silvia*, où il rappelait la décadence romaine, mélange de licence et de cruauté. Il proscrivait « ce nom et ces formes, frivoles indices de forfaits énormes, » et il disait à Silvia de se souvenir d'être « humaine et pudique. » Ainsi le même désordre que M. de Barante montre dans la vie politique sous le directoire se retrouve dans la vie sociale que peignent MM. de Goncourt, et par des voies diverses les auteurs arrivent au même résultat, en représentant la société française en marche vers le despotisme : tant il est vrai que, par la corruption morale comme par toutes les destructions politiques et sociales, la révolution avait travaillé pour la dictature, — pour une dictature invoquée comme la réparation de tous les maux, en même temps qu'elle en était la conséquence invincible!

C'est l'éternel exemple des peuples jetés dans les révolutions, et cet exemple, l'Espagne pourrait encore le méditer avec fruit dans la situation nouvelle où elle s'est placée. Qu'arrive-t-il en effet au-delà des Pyrénées? Il y a un an, il s'est fait une révolution au nom de la liberté, et en ce moment plusieurs provinces de l'Espagne sont mises en état de siége. Le gouvernement a demandé aux cortès des pouvoirs extraordinaires qui l'autorisent à interner toute personne qui sera soupçonnée de conspirer contre l'ordre public, contre le trône constitutionnel d'Isabelle II et contre le gouvernement représentatif, à suspendre la publication et la circulation des journaux séditieux. Par quoi sont motivées ces mesures? Par un de ces faits qu'on a dû prévoir le jour où on a mis en doute toutes les garanties conservatrices, toutes les conditions d'existence de l'Espagne. Sur plusieurs points, dans l'Aragon principalement, ont éclaté des soulèvemens carlistes, et un de leurs mots d'ordre est la défense de la religion. Ce qu'il y a de plus grave, c'est que ces soulèvemens ont commencé par des défections partielles dans quelques corps de l'armée. C'est à Saragosse que s'est produit le premier mouvement; il avait évidemment des ramifications dans d'autres parties de l'Espagne. Le gouvernement s'est hâté d'expédier de tous côtés des colonnes de troupes pour cerner les insurrections; mais il reste toujours aux insurgés la ressource de se rejeter dans les montagnes, et on dit que déjà une bande s'est portée vers le Maeztrazgo, où Cabrera régna autrefois comme un vice-roi pendant la guerre de succession. Il paraît même y avoir eu déjà des engagemens meurtriers où des troupes du gouvernement ont eu à souffrir. Quelque restreints encore que paraissent ces nouveaux troubles, on ne peut méconnaître cependant qu'ils peuvent prendre promptement une importance véritable, importance qui résulte surtout de la situation de l'Espagne. Or quelle est la cause de cette situation? Elle est tout entière dans l'assemblée de Madrid et dans le gouvernement. Depuis plus de six mois, les cortès sont réunies : qu'ont-elles fait? Elles ont passé leur temps en discussions oiseuses; elles ont remis tout en question sous prétexte de faire une constitution nouvelle,

et en ce moment encore elles votent cette belle imagination d'une commission permanente, fonctionnant pendant l'absence des cortès et investie du droit de les convoquer. Nulle direction ne préside à ces travaux sans lendemain, et malheureusement l'impulsion qui manquait à l'assemblée, le gouvernement n'a pas su la lui donner; à vrai dire, le gouvernement n'aurait pas pu donner aux cortès ce qu'il n'avait pas lui-même. Le duc de la Victoire disait tout récemment devant le congrès qu'il était prêt à verser son sang pour la patrie, en combattant les insurgés de l'absolutisme. L'Espagne n'a pas précisément besoin du sang du vainqueur de Luchana, comme on l'appelle; mais elle aurait eu grand besoin, puisqu'il était à la tête du gouvernement, qu'il eût un peu d'esprit politique, une certaine décision, et la résolution de raffermir un pays ébranlé par une secousse comme celle de l'année dernière. Voilà ce dont l'Espagne aurait eu besoin, voilà ce qui a manqué une fois de plus à Espartero, et voilà ce qui fait que la Péninsule est de nouveau menacée par la guerre civile.

Le bruit des affaires de l'Europe, ce bruit permanent de guerres, de luttes et parfois de révolutions, est plus que suffisant à coup sûr pour dominer celui des questions qui s'agitent dans le Nouveau-Monde, et il n'est pas surprenant que, quand l'attention est tout entière en Crimée, dans la Baltique ou à Vienne, elle se tourne un peu moins vers le Pérou, vers les régions de la Plata ou le Paraguay. Ces contrées cependant ont leur histoire, et cette histoire a ses épisodes, qui ne sont pas toujours malheureusement très variés. Depuis plus de deux ans par exemple, quelle est l'unique préoccupation de la République Orientale? C'est celle de vivre, d'éviter une crise chaque jour plus imminente, et si elle n'est point arrivée à une décomposition totale, elle n'en est pas beaucoup plus avancée. Ce n'est pas que le gouvernement oriental, dont le chef est toujours le colonel Florès, ne paraisse animé des meilleures intentions; mais il a surtout le sentiment de son impuissance, et quand les difficultés finissent par devenir trop pressantes, il cesse de s'en occuper et parle de se retirer. Telle est la désorganisation de l'état oriental, qu'il ne peut vivre que sous la protection brésilienne, toute-puissante à Montevideo depuis longtemps; — et comme l'intervention brésilienne est un péril de plus, un élément de décomposition de plus, cette malheureuse république tourne dans un cercle vicieux d'où elle ne peut sortir. Le président ouvrait, il y a quelques mois, la session législative, et il n'avait à constater aucune amélioration dans cette situation. Il avait été obligé de prendre à l'égard de la presse des mesures qui lui étaient imposées par les conditions mêmes où se trouve le pays, et qui lui suscitaient toute sorte d'embarras intérieurs. Un point bien plus grave encore, c'est l'état des finances. Le déficit n'a certes rien d'exceptionnel à Montevideo pas plus que dans toutes les contrées sud-américaines. Quelque habitude qu'on en ait, il est clair cependant qu'on ne peut aller longtemps avec des dépenses qui excèdent les recettes de près de six millions sur un budget de seize millions. Encore est-ce là l'évaluation officielle, sous laquelle se cache une réalité plus triste sans doute. Mais la question la plus grave, la plus vitale pour l'état oriental est sa dépendance entière vis-à-vis du Brésil, dont il serait fort embarrassé

de décliner la protection, et en tout autre moment ce serait certes pour la politique de la France et de l'Angleterre l'occasion de faire sentir utilement son influence. Sur l'autre bord de la Plata, les deux fractions ennemies de la République Argentine se sont arrangées, comme on sait, pour vivre séparées et en paix. Le traité signé au mois de décembre dernier entre l'état de Buenos-Ayres et le général Urquiza, comme chef du reste de la confédération argentine, a été ratifié, et les ratifications ont été échangées dans les termes es plus sympathiques, ce qui ne veut point dire assurément que Buenos-Ayres pardonne à Urquiza, et que le général Urquiza pardonne à Buenos-Ayres. C'est un divorce amiable par impuissance de se réduire mutuellement. Tout irrégulière qu'elle soit, cette situation n'a rien de défavorable à Buenos-Ayres. D'abord c'est la paix, et la paix suffit pour ranimer tous les intérêts. Aussi, outre le développement commercial, qui s'est singulièrement accru, le gouvernement de Buenos-Ayres tourne-t-il aujourd'hui toute son attention vers l'immigration et la colonisation, qu'il se montre disposé à favoriser de tout son pouvoir.

Pour le moment, il n'est point, dans la Plata et même dans l'Amérique du Sud tout entière, d'état plus occupé de querelles de tout genre que le Paraguay. Si la république paraguayenne a tardé un peu à entrer dans l'histoire, si elle est restée pendant quarante ans dans le silence, elle fait du bruit aujourd'hui plus que ne le voudrait peut-être celui qui la gouverne, le président Lopez. Le Paraguay n'a rien moins que deux affaires fort sérieuses à vider, et voilà ce qu'il a gagné jusqu'ici à ouvrir ses frontières. Sa première querelle est avec le Brésil; elle date déjà de quelques années, elle a trait à des questions de délimitation, à des rapports de commerce et elle a fini par tirer quelque gravité du départ du chargé d'affaires impérial à l'Assomption. Le cabinet de Rio-Janeiro a pensé que le meilleur procédé diplomatique était l'envoi d'une escadre dans les eaux du Paraguay. Cette escadre a remonté en effet le Parana sous les ordres du commandant Ferreira de Oliveira, muni, à ce qu'il semble, d'instructions pour négocier ou pour agir militairement. Le président Lopez n'a point laissé de s'émouvoir et de se préparer à se défendre, bien qu'une longue résistance ne fût guère possible sans doute. Arrivé cependant au point dit de *Tres Boccas*, le commandant Ferreira a fait savoir à l'Assomption, par l'intermédiaire de l'officier chargé de la police du fleuve, qu'il avait des pouvoirs pour régler pacifiquement toutes les questions pendantes entre le Paraguay et le Brésil. Cette nouvelle a dû singulièrement soulager le président Lopez, lequel n'en a pas moins conservé toute sa dignité, et a invité le commandant Ferreira à se rendre à l'Assomption sur son bâtiment, après avoir toutefois fait retirer le reste de l'escadre brésilienne des eaux du Paraguay, ce qui a été accepté. Le plénipotentiaire brésilien s'est donc rendu auprès du président Lopez, et il est présumable qu'il sortira de ces négociations quelque traité avantageux pour le Brésil. Mais il reste pour le Paraguay une bien autre difficulté. On n'a pas oublié peut-être la question Hopkins, les graves démêlés du consul américain de ce nom avec le gouvernement paraguayen. Le commandant du bateau à vapeur le *Water-Witch*, qui emportait le consul, s'était livré avant

son départ à des actes peu respectueux pour la dignité paraguayenne; il avait fait charger ses canons sous prétexte qu'on voulait retenir M. Hopkins. Le gouvernement du général Lopez s'en était plaint vivement dans une note diplomatique envoyée à Washington. Ce n'était rien encore cependant. Il y a quelque temps, le *Water-Witch*, sans doute sur des instructions nouvelles de son gouvernement, remontait vers le Paraguay. Au moment où il entrait dans le fleuve, il reçut l'avis de s'éloigner de la côte paraguayenne, et comme il n'en fit rien, il eut à essuyer le feu d'une batterie de six canons. Le *Water-Witch* subit des avaries et fut obligé de rétrograder. C'est maintenant une question de savoir comment se videra cette querelle nouvelle entre le Paraguay et les Américains du Nord. CH. DE MAZADE.

MÉLANGES.

UNE COUR FÉODALE AU DOUZIÈME SIÈCLE [1].

Parmi les nombreux documens qu'un zèle infatigable pour notre histoire nationale a, dans ces derniers temps, mis au jour, réimprimés, discutés, éclaircis, il en est un qui mérite une attention plus spéciale, parce qu'il semble moins promettre : c'est la chronique de Lambert d'Ardres. Elle est toute locale, fait à peine allusion aux grands événemens du XIIe siècle, où elle fut écrite, ne mentionne même les croisades qu'accidentellement, et malgré cela, peut-être à cause de cela, elle est du plus grand intérêt pour la connaissance des mœurs communes, de l'état social des classes inférieures, de la vie locale enfin, qui en réalité est la vie même de la nation. Tous ces petits faits particuliers, répétés sur toute la surface du pays, sont en définitive les faits véritablement généraux de l'histoire, et telle chose qui se passe dans un village, étant multipliée par vingt mille villages, donne souvent pour résultat quelqu'un des caractères les plus graves d'un siècle ou d'une institution sociale. Dans ces détails naïfs et sans prétention, qui néanmoins se rapportent aux grands faits de l'époque féodale et en sont comme les dépendances, les causes générales apparaissent sans être abstraites; elles deviennent palpables et vivantes; elles se laissent non plus seulement comprendre, mais voir; cet enseignement vient ainsi préciser un enseignement nécessairement plus vague et le compléter. Ce n'est peut-être même que par les histoires locales qu'on peut parvenir à une appréciation impartiale du caractère et du mérite d'une époque, surtout au moyen âge, époque qui n'a pas de centre, où aucune ville n'impose son esprit ni ses mœurs, et où la vie nationale, coupée en quelque sorte en tronçons séparés, s'agite de toutes parts convulsive-

(1) *Chronique de Guines et d'Ardres de* 918 *à* 1203, par Lambert, curé d'Ardres, publiée par M. le marquis de Godefroy Menilglaise, 1 vol. in-8°, chez Renouard.

ment, et cherche par des mouvemens spontanés à se réunir. M. le marquis de Godefroy Menilglaise, en publiant de nouveau cette chronique assez courte, en a accompagné le texte latin d'une ancienne traduction, qui paraît être du commencement du XVIe siècle, et qu'il a trouvée parmi les manuscrits recueillis par ses ancêtres, ces savans et infatigables Godefroy, dont les travaux sont encore l'une des bases les plus solides pour nos historiens érudits et nos jurisconsultes.

Nous extrairons de cette chronique quelques traits qui en feront comprendre l'importance réelle. Plusieurs, et des plus curieux, se rapportent à ce grand mouvement qui, après l'établissement de la féodalité, la rendit complète et universelle par l'absorption de presque tous les alleux et leur transformation en fiefs. Ce mouvement est double; il pousse les hommes libres d'un côté dans le système des fiefs, de l'autre dans la servitude. C'est à une famille libre, mais forcée par la pression d'un puissant voisin de se faire vassale, que la ville d'Ardres doit son origine. Les détails de cette histoire et leur connexion sont caractéristiques, et contiennent, si petits qu'ils soient, presque tous les élémens du développement de la féodalité, du rôle politique de l'église à cette époque et de l'établissement des communes. Voici le résumé du récit un peu confus de Lambert. Une jeune fille nommée Adèle, orpheline, négligée de ses proches et n'ayant point encore un époux pour la défendre, vivait seule dans son château de Selnesse. Elle était issue d'une bonne famille libre du pays et possédait de vastes terres. Le comte de Guines, Eustache, voulait la marier malgré elle, à cause de sa richesse, à un de ses parens à lui; « il la pressait indécemment, indignement, » dit Lambert. Pour échapper à cette violence, Adèle n'eut d'autre ressource que de faire oblation de tout ce qu'elle avait, terres, marais, dîmes, droits de patronage, à l'église de Térouane, dont l'évêque était son oncle, pour les recevoir ensuite en fief, après en avoir fait hommage à l'église; car c'était, observe Lambert, un usage déjà ancien dans le pays, de donner ainsi son bien aux églises pour le reprendre à titre de fief, afin de s'assurer de puissans protecteurs. La suzeraineté de l'église était souvent la plus sûre, et en tout cas la plus douce. Cette circonstance est bien décrite encore ailleurs par Lambert, lorsqu'il parle d'un monastère fondé par la mère de Godefroy de Bouillon. « Ce lieu, dit-il, est en si grand renom et en si grand respect, que les nobles et le peuple du pays voisin, s'ils avaient quelque petit patronage d'église, ou quelque bénéfice, ou quelques petites métairies, faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour les donner entièrement, ou tout au moins pour les soumettre et les lier au monastère par quelque titre de sujétion, bien persuadés que ces possessions se maintiendraient plus libres, et se défendraient avec plus d'avantage dans leur assujettissement à un lieu si saint et si vénéré, que si elles étaient restées dans leur liberté propre et originaire. » Ainsi on rejetait cette liberté qui n'était qu'une faiblesse, cette propriété qui n'était qu'un péril, et on s'inféodait à l'église pour échapper à la féodalité militaire. Mais l'église, en protégeant les autres, avait besoin aussi de protecteurs; c'est pourquoi l'évêque fit bientôt épouser à sa nièce un vaillant chevalier flamand de Furnes, un de ces hommes durs des pays maritimes, qui nourrissaient une haine profonde contre la féodalité. « J'oserais l'appeler, dit Lambert, un vrai précurseur des

Blavotins, » cette faction nombreuse et puissante qui, pendant deux siècles, gêna les comtes de Flandres. Les descendans d'Adèle transportèrent les bâtimens de Selnesse en un lieu qui fut Ardres; ce n'était alors qu'un cabaret sur la route, qui était devenu hameau, puis village; ils y construisirent un donjon, achetèrent du comte de Guines la franchise moyennant un boisseau comble d'argent, dit Lambert, établirent un marché, creusèrent des fossés de défense, instituèrent douze pairs, des échevins et une constitution communale empruntée à la commune de Saint-Omer : charte d'émancipation qui fut jurée solennellement par le seigneur, les vassaux, les bourgeois et le peuple. Ces faits sont remarquables, en ce qu'on y voit une commune fondée par le seigneur même, et non par l'insurrection populaire, mais par un seigneur qui semble s'être souvenu de sa race hostile à la féodalité, car les guerres furent fréquentes entre Ardres et Guines jusqu'à l'union des deux familles.

Pendant qu'on forçait les riches d'entre les hommes libres à entrer dans le lien féodal, on réduisait les pauvres à la servitude par cette logique impitoyable des faits, qui éliminait tout ce qui embarrassait le progrès et l'étroite liaison du nouveau système. Quoique les affranchissemens fussent nombreux à cette époque, quoique la liberté civile eût déjà fait, surtout par les communes, de notables progrès, il restait néanmoins de vieilles habitudes tyranniques qui produisaient un mouvement contraire dans les campagnes, où l'influence des causes générales n'arrive que tard et à travers les mille difficultés de l'isolement et de l'ignorance. Entre plusieurs exemples qu'en fournit Lambert, en voici un qui révèle une méthode, un certain procédé légal pour cette opération de réduire en servitude. Dame Gertrude était une femme dure, avide et sans pitié. Un jour elle voulut se créer une bergerie. Elle envoya des agens ou des domestiques (Lambert les appelle des *satrapes*, soit qu'il veuille les injurier par cette qualification, ou seulement rappeler un souvenir classique), pour demander des moutons à tous ceux qui en avaient, et amasser ainsi un troupeau : excellent moyen pour se former un cheptel de bétail. Ces *satrapes* arrivent à la chaumière d'une pauvre femme qui pleurait de n'avoir rien à donner à manger à sept petits enfans qui pleuraient aussi. Ils lui demandèrent par moquerie une mouton pour la dame. Elle leur répondit qu'elle n'avait ni mouton ni vache, mais que s'ils voulaient porter à la dame un de ses jeunes enfans, elle le lui donnerait volontiers à nourrir. Ce propos étant rapporté à Gertrude, elle la prit au mot, lui fit arracher de force une de ses petites filles, la nourrit quelques années, la maria à un serf, et comme la loi du pays voulait que dans les mariages entre libre et serf tous deux tombassent dans la pire condition, la jeune fille se trouva réduite en servage, ainsi que ses enfans à venir, et à perpétuité. Dame Gertrude profita plus d'une fois de ce point de droit coutumier. Elle avait deux domestiques de condition libre, une servante et un valet. La première voulait épouser l'autre, qui n'en voulait pas. Soit d'elle-même, et instruite par d'autres exemples, soit par suggestion, cette servante s'adressa à Gertrude, et lui fit *hommage des mains*, c'est-à-dire se soumit au servage. Alors Gertrude, y voyant double profit à faire, lui fit épouser le valet malgré qu'il en eût, et, par le même principe de la pire condition, ils se trouvèrent tous deux constitués serfs avec leurs en-

fans à venir, et à perpétuité. Ils furent toutefois affranchis par l'un des fils de Gertrude, lorsqu'il partit pour la croisade. C'était une maîtresse femme que dame Gertrude; aussi quand elle mourut, « le peuple, dit Lambert, la pleura les yeux secs et les lèvres quasi fermées. »

A propos de servage, voici d'autres faits étranges et fort peu connus que le bon curé d'Ardres raconte avec une chaleur d'indignation qui lui fait honneur. Toute une classe d'individus appelés *colvekerles* (hommes du bâton, hommes de la massue), considérée comme serve, était donnée en fief à quelque seigneur, comme une terre ou un office; le feudataire en tirait son profit par une capitation contre laquelle Lambert invective de plus belle, comme il fait toujours contre les oppressions. Ces *colvekerles* étaient ainsi appelés parce qu'il leur était défendu de porter aucune autre arme qu'un gros bâton ou une massue. De temps immémorial, il y avait eu dans ces contrées maritimes de la Flandre une race opprimée et rebelle, qui était peut-être un résidu des dernières invasions des hommes du Nord. Un capitulaire de Louis le Débonnaire ordonne à ses *envoyés* de faire réprimer les conjurations d'esclaves qui ont lieu dans la Flandre, la Ménapie et autres lieux maritimes; si les maîtres ne les répriment pas, ils seront eux-mêmes condamnés à l'amende. D'autres capitulaires interdisent à ces esclaves de porter des armes : « Si on les trouve, disent-ils, avec une lance, qu'on la leur rompe sur le dos, *hasta frangatur in dorso ejus.* » Mais cette police n'était pas aisée à faire, et quand la féodalité s'établit, comme tout se coordonnait avec le système des fiefs, la surveillance et l'exploitation de ces esclaves devinrent elles-mêmes la matière d'un fief. Cette idée serait venue d'abord, d'après quelques expressions de Lambert, au comte Raoul, vers l'an 1000, homme qui, dit-il, « ne craignait pas de charger ses sujets de pareilles misères et opprobres, et d'autres encore non moins déplorables. » Raoul avait donc donné les *colvekerles* en fief au seigneur de Ham, auquel ils payaient chaque année un denier par tête, quatre deniers à leur mariage, et autant à leur mort. Cet impôt se nommait la *colvekerlie;* c'était la rente de cette propriété humaine, l'impôt sur la vie, sur la reproduction et sur la mort. Lambert appelle cet impôt dur et impitoyable, chaîne et joug de servitude, car servitude et impôt non consenti lui sont choses presque identiques et toujours également odieuses. Ici encore, par cet effort, que nous avons déjà signalé, pour multiplier la servitude en dépit des causes générales qui travaillaient à l'affranchissement du peuple, nous voyons Raoul ajouter aux droits de ce fief bizarre le droit bien plus cruel de soumettre à la même honte et à la même exaction « tous les étrangers qui viendraient dans le pays de Guines, et qui y séjourneraient un an et un jour. » Dieu sait quels abus devait entraîner la perception d'un semblable impôt! Mais de plus on cherchait à l'étendre même sur des indigènes qui n'y étaient pas soumis, ce qui aurait entraîné pour eux la servitude. Guillaume de Bocorde, homme libre et d'ancienne famille, avait épousé Hawide, fille noble de Fiennes. A peine est-elle entrée au lit nuptial, que les agens, ou, comme dit Lambert, les satrapes du seigneur de Ham, se présentent (c'était l'usage sans doute de choisir ce moment), et réclament l'impôt de la *colvekerlie*. Saisie de crainte et rouge de honte, la jeune épouse proteste qu'elle ne sait ce que c'est que la

colvekerlie, qu'elle est libre, née de parens libres; elle demande un délai de quinze jours et l'obtient. Elle se présente dans l'intervalle devant les maîtres de Ham, se proteste libre, offre la preuve par témoins, parle vivement, hautement, courageusement; mais les gens de Ham parlent encore plus haut, étouffent sa voix, et la renvoient outragée sous cette prétention infamante, qui la réduisait réellement en servitude, puisque l'impôt en était le signe. Heureusement il se trouva une femme pieuse et vénérée, la comtesse Emma; Hawide la vit, lui représenta qu'il n'y avait plus de sûreté pour personne, et que nobles et non nobles seraient enveloppés par de semblables moyens dans une même condition servile, et forcés de payer l'insolente *colvekerlie*. Emma eut compassion de cette noble jeune femme, elle eut pitié de son pays souillé par une telle honte; elle embrassa son mari, pleura, parvint à le toucher d'un bon sentiment, et la *colvekerlie* fut supprimée; mais il fallut indemniser le seigneur de Ham, en ajoutant quatre *charrues* de terre à son fief. Tous les *colvekerles* furent affranchis à perpétuité, dit Lambert avec un accent de satisfaction.

C'est assurément quelque chose de bien étrange que de donner en fief une exaction; ce n'est pourtant pas le seul exemple qu'on en trouve dans cette chronique, et elle n'en parle pas comme d'une chose rare ou inusitée. Des bannis, de malheureux fugitifs, furent inféodés de la même manière. Les lois flamandes étaient très sévères contre les bannis; quiconque les hébergeait était puni d'amende, et quelquefois, comme à Bourbourg, on lui brûlait sa maison par-dessus le marché. Cependant Arnoul Ier d'Ardres, s'étant soustrait à la suzeraineté du comte de Guines pour relever du comte de Flandres, vers la fin du XIe siècle, en reçut, dit Lambert, « à titre de fief héréditaire le droit d'accueillir et de soutenir, envers et contre tous, tout individu banni pour quelque cause que ce fût, et réfugié dans la seigneurie d'Ardres, pourvu toutefois qu'il ne fût pas en conspiration flagrante ou secrète contre la personne du comte ou de la comtesse de Flandres. Si le banni ne voulait pas se présenter devant ses juges naturels, le seigneur d'Ardres pouvait le faire juger par ses propres juges, le retenir ou le renvoyer de sa terre, selon son bon plaisir. » Il est clair que le comte de Flandres voulait procurer un avantage considérable à Arnoul; mais la protection des bannis n'eût été qu'une charge, si quelque revenu n'y était attaché. « Je ne vois pas, dit M. de Godefroy Menilglaise, que ce seigneur pût en recueillir un autre avantage qu'un avantage pécuniaire, en leur faisant acheter sa protection. » Ces malheureux donc, s'ils n'osaient point se risquer à purger leur contumace (et combien l'osaient en ces temps de violence et de jugemens arbitraires?) tombaient ainsi dans la condition des *colvekerles*, puisqu'alors le seigneur pouvait les retenir dans sa terre, tout en leur faisant acheter en quelque sorte leur servitude même par un tribut; c'est bien le cas de ce mot énergique de Tacite : *Servitutem suam quotidiè emunt, quotidiè pascunt.*

Dans ce régime, fondé sur la conquête et constitué en souverainetés locales, absolues et héréditaires, il n'y avait aucun principe interne de garantie et de sécurité qui lui fût propre et inhérent à sa nature. Toute justice, toute paix, tout bon ordre, dépendaient du hasard, qui amenait de loin en loin un personnage doué d'une âme plus élevée, d'un sentiment plus doux, supérieur

à l'éducation grossière et aux tentations de la toute-puissance. A toutes les époques, cette vertu spontanée, et qui se crée pour ainsi dire d'elle-même par une énergie toute personnelle et contre le courant des choses, est un phénomène infiniment rare. Aussi les beaux caractères de ces temps sont-ils plus beaux de toute l'horreur qui les entoure. Le plus souvent, c'était la femme qui, souvent malheureuse elle-même de cette vie brutale, faisait descendre, d'une position élevée, la pitié sur le peuple. Toutefois la seule protection permanente, la seule justice fortement instituée, c'était l'église. Mise en harmonie avec la féodalité, parce qu'il le fallait bien, mais non absorbée par elle, grâce à la résistance héroïque et vivifiante de Grégoire VII au siècle précédent, l'église, malgré les vices du clergé, avait accepté la tutelle des faibles, et l'exerçait avec courage et persévérance sur tous les points du territoire. Le coup terrible qui avait détrôné l'empereur d'Allemagne avait aussi, par répercussion, ébranlé toutes les seigneuries de village. Il y a beaucoup d'exemples aussi de cet ascendant de l'église dans cette chronique si courte et si simple de Lambert. Nous avons déjà vu une orpheline sans défense, que le comte voulait, dans des vues égoïstes, marier malgré elle, se réfugier sous la suzeraineté de l'évêque de Térouane, seul moyen de rendre légale la protection de celui-ci. Nous y voyons encore un seigneur excommunié pour avoir démoli un moulin appartenant à une veuve. Un autre subit la même peine pour s'être emparé d'un marécage donné par son prédécesseur à tous les habitans d'une paroisse, et qu'il faisait découper en tourbes combustibles à son profit. Si l'excommunication ne faisait pas toujours réparer le mal, au moins elle pesait d'un poids terrible sur la tête du coupable. Arnoul III d'Ardres, cet homme dur et impitoyable pour le peuple, passant un jour de fête par un village au moment de la messe, y assistait de loin, hors de l'église, debout devant le portail, sans oser y entrer. On croyait même que la malédiction du peuple faisait quelquefois descendre sur les oppresseurs la punition divine. Le comte Raoul, prodigue et pillard, n'ayant plus rien à distribuer à ses compagnons de guerre, accablait ses sujets d'exactions, « calomniait, opprimait, ravissait, sévissait. » Lambert ne ménage pas les termes. Un jour qu'il allait à l'une de ces « exécrables foires qu'on appelle des *tournois*, » il rencontra sur un vaste pâturage, près de Surques, une grande troupe de pâtres, et déguisant sa voix, pour n'en être pas reconnu : — Holà! bergers, leur cria-t-il (sans même leur dire *bonjour*, observe Lambert), que dit-on du comte de Guines? comment va-t-il? où est-il? où va-t-il? — Les pâtres, gens simples et parlant de l'abondance de leur cœur, répondirent par des imprécations contre ce maître, qui les « écorchait, les tourmentait, les fouettait, sans pitié, insatiable. » — Il est parti pour la France, dit-on; il y cherche la gloire, puisse-t-il, avant d'en revenir, se noyer dans la Seine ou la Loire! qu'une flèche inattendue lui crève les yeux, qu'une lance lui perce les entrailles, et que son sang coupable coule jusqu'aux enfers! — Comme on voit, le curé d'Ardres déploie ici toutes les forces de son style. Le comte, ainsi maudit, continua sa route en murmurant, et le souhait populaire s'accomplit sur lui: il reçut au tournoi un coup de lance dans le ventre, une flèche lancée au hasard lui creva un œil, et des archers le précipitèrent, demi-mort et dépouillé de ses vêtemens, dans la Seine. De pareilles légendes, si peu vraisemblables

qu'elles fussent, étaient probablement acceptées des seigneurs eux-mêmes. C'est sous cette forme insaisissable, par ces récits contagieux, qui se répètent d'abord à voix basse dans les veillées et se propagent invinciblement dans tous les esprits, que la conscience publique travaille et se fortifie sous l'oppression, parmi les populations ignorantes et dispersées dans les campagnes.

Des renseignemens non moins intéressans sur l'état des esprits et sur les mœurs fort peu retenues de ces petits sultans féodaux remplissent la chronique de Lambert. Son contemporain, Baudouin II de Guines, est un type remarquable, un homme qui sur un plus grand théâtre aurait probablement beaucoup innové et fait grand bruit. Il était discuteur, chercheur, plus instruit, dit Lambert, de certaines choses qu'il n'est nécessaire; il aimait à embarrasser les clercs de questions et d'objections, faisait traduire les livres latins en roman, fondait une bibliothèque, et formait lui-même un bibliothécaire, laïque comme lui. On voit déjà en effet un certain laïcisme se développer dans cette petite cour de Guines; les chansons de gestes, romans de chevalerie et fabliaux satiriques, y faisaient la guerre aux gloses théologiques; quand Baudouin avait écouté les dissertations de ses clercs, il ripostait par ces histoires romanesques, qui étaient la littérature, et, on pourrait dire, la foi du monde seigneurial, car on y croyait très sérieusement. Lambert lui-même semble mettre, très-naïvement, il est vrai, et sans mauvaise intention, sur la même ligne l'autorité de Moïse et celle d'Ovide, la Genèse et les *Métamorphoses*. Il est grandement dommage que Lambert ne se soit pas étendu plus longuement sur les discussions de Baudouin et l'influence des trouvères sur l'éducation des jeunes seigneurs; mais ce qu'il en dit nous fait déjà entrer assez intimement dans la vie intellectuelle des châteaux à la fin du XIIe siècle.

M. de Godefroy Menilglaise n'a pas omis d'ajouter à sa publication des notes, des glossaires, des généalogies, des éclaircissemens. « Dans le latin travaillé de Lambert, dit-il, encore classique, semé de quelques archaïsmes, font invasion les mots nouveaux ou d'acception nouvelle. Peu d'auteurs marquent mieux la transition de l'idiome des Romains aux idiomes qui lui ont succédé dans l'Europe méridionale; peu ont été autant rappelés dans le grand glossaire de Ducange. » Sa chronique est d'ailleurs écrite avec une certaine naïveté pédantesque fort commune à cette époque et une bonhomie souvent passionnée. Lambert aime le peuple, il maudit l'oppression, mais il rend volontiers hommage aux seigneurs bons et justes; tout ce qui est servitude et vexation anime son style, et il invective alors en son plus beau latin, avec force exclamations. Il devient ainsi lui-même un des signes du temps, une vive expression du sentiment qui opprimait les âmes, de la puissante aspiration qui les élevait et les fit enfin parvenir, à travers tant de désordres, à une ère plus tranquille et à des institutions mieux ordonnées.

LOUIS BINAUT.

V. DE MARS.

L'ESPAGNE

ET

LA RÉVOLUTION DE 1854

L'Espagne depuis un an bientôt est livrée au caprice ironique d'une révolution qui a été l'œuvre involontaire ou imprévue de tout le monde, qui a commencé par tout ébranler pour en venir à s'agiter sur elle-même, et éprouve autant de peine à se fixer qu'à se développer. Ce n'est point la première fois que la Péninsule apparaît sous la figure d'un astre quelque peu irrégulier de la politique, décrivant des ellipses singulières. Quand un souffle de violence se répandait en Europe il y a quelques années, elle se réfugiait dans le calme et y trouvait une sorte de réhabilitation; quand la tempête s'est apaisée, elle s'est trouvée mûre pour des perturbations nouvelles, comme si elle voulait montrer ce qu'il y a toujours de distinct dans ses commotions. Lorsqu'enfin les plus grandes questions s'élèvent dans le monde, elle se lie les mains par ses convulsions intérieures, comme pour se désintéresser du mouvement général des choses. Née de la décomposition lente et irrésistible d'une situation qui parut un moment réunir toutes les conditions de la durée, la dernière révolution espagnole a cela de particulier, que si elle a été l'expression de l'impuissance des vieilles combinaisons, elle n'a rien fait triompher et en est encore à chercher sa loi et son but : elle n'a été qu'une grande crise qui est venue raviver les plaies invétérées de la Péninsule, rallumer tous les antagonismes, réveiller tous les problèmes et renouer en un mot le cours des fiévreuses agitations. La

veille encore, l'Espagne, bien que sourdement travaillée et vaguement inquiète, conservait l'apparence de la paix, comme la dernière chance d'une meilleure fortune; le lendemain, pouvoirs réguliers, lois, institutions, tout s'était effondré et avait disparu. Dans ce court intervalle que s'était-il passé? Quelques généraux, entraînant leurs soldats dans le Camp des Gardes à Madrid le matin du 28 juin 1854, avaient relevé le drapeau des guerres intérieures. La scission de l'armée avait appelé la sédition du peuple. Sous le flot montant de l'insurrection, le gouvernement s'était dérobé pour ainsi dire, et la Péninsule restait en peu de jours avec une monarchie nominale, des forces incohérentes et des passions déchaînées. Or comment ces événemens se sont-ils accomplis et par quelle succession de circonstances ont-ils été possibles? De quel mélange de mobiles personnels et de causes politiques sont-ils le fruit? quelles conditions nouvelles ont-ils créées? C'est là une histoire qui embrasse la situation actuelle de l'Espagne dans ses origines, dans ses élémens confus, dans ses perspectives les plus prochaines, avec tout son mouvement d'hommes, d'ambitions et d'intérêts.

Il y a tout d'abord un petit nombre de traits essentiels et élémentaires en quelque sorte qui se retrouvent invariablement dans le drame des révolutions politiques de l'Espagne. A travers toutes les péripéties de ces luttes de modérés à progressistes, de progressistes à modérés, qui forment l'histoire contemporaine de la Péninsule, à l'issue de tous les conflits, on peut apercevoir un fait caractéristique : c'est la présence unique et exclusive du parti qui triomphe. Soit par une logique singulière de ce fatalisme propre à la nature espagnole, soit par suite de cette facilité que rencontrent les causes victorieuses dans un pays résigné et accoutumé à changer de maîtres, la scène publique appartient exclusivement aux dominateurs du jour. Le parti opposé existe-t-il? On ne le sait plus; il disparaît subitement, il émigre ou se retire tout au moins, et il attend. Il y a eu des momens, sous la régence du duc de la Victoire, où il n'y avait qu'un conservateur au congrès, c'était M. Pacheco. Il y a eu des époques, pendant le règne du parti modéré, où il n'y avait qu'un progressiste dans les cortès, c'était M. Orense. Les conservateurs étaient hier partout, ils comptent à peine quelques représentans dans l'assemblée constituante réunie aujourd'hui à Madrid. On dirait que la Péninsule est alternativement tout entière progressiste ou tout entière modérée. Il n'en est rien. Cela prouve simplement que la vie politique au-delà des Pyrénées est une fiction dans sa représentation extérieure, et qu'au fond elle n'a point cessé d'être une guerre où chaque situation se dénoue par la force, dont les décisions sont acceptées momentanément par les vaincus jusqu'à une occasion plus

favorable. On croyait le drame fini, il n'était qu'interrompu. En réalité, l'insurrection reste toujours jusqu'ici le grand instrument des évolutions politiques de l'Espagne. C'est le grand ministre au département de l'imprévu. Et, comme pour rendre plus palpable cette assimilation de la vie publique espagnole à une guerre, quels sont les chefs que choisissent les partis? Ce sont des soldats, — Narvaez, Espartero, O'Donnell, — personnifications successives de toutes les situations, de toutes les tendances, des opinions anciennes ou des opinions qui cherchent à se former.

Il y a un autre trait qui n'est pas moins saillant et auquel la dernière révolution donne un degré de vérité terrible : c'est que les partis dominans, une fois qu'ils sont placés au pouvoir par les circonstances, ne succombent point sous l'effort agressif de leurs adversaires naturels. Ils commencent par se détruire eux-mêmes. Ils mettent un cruel et bizarre acharnement à se démembrer, transportant la guerre civile dans leur propre sein, se décomposant avec une inexorable logique et laissant la société sans direction. Alors l'insurrection se lève, comme pour achever de trancher ce fil usé et à demi rompu auquel tient l'existence du pays, et la face des choses est changée moins par la force réelle des oppositions extrêmes que par l'impuissance du gouvernement. Mouvement factice de la vie politique, prépondérance des élémens militaires, dissolution de toutes les forces dirigeantes de la société, — de ces traits divers, quel est celui qui manque à la révolution espagnole de 1854, à cette révolution nouée par la main des généraux, consommée par l'insurrection, préparée surtout par le suicide du parti modéré? Ce suicide est à la fois le triste dénoûment d'une période digne d'une meilleure fin et le prologue des événemens actuels. Qu'on remarque cependant, comme un dernier témoignage de la vitalité et de la puissance des idées conservatrices, qu'il a fallu trois ans et quatre ministères pour mener à bout ce suicide, dont la moralité est une révolution.

I.

Le parti modéré, dans ses nuances diverses, a gouverné pendant dix ans l'Espagne; il ne l'a pas gouvernée seulement, il l'a constituée, organisée et transformée. Les conditions d'un régime régulier et sensé, il les a réalisées, affermissant la monarchie sans affaiblir le principe des garanties libérales dans la constitution de 1845, couronnant la hiérarchie administrative par un conseil d'état, disciplinant l'anarchie locale par les lois sur les députations provinciales et les municipalités, chassant l'esprit de sédition de l'armée, assurant

la paix des consciences par la négociation du concordat, promulguant les codes du droit civil et du droit criminel, renouvelant enfin les conditions économiques du pays par les hardies et intelligentes réformes de M. Mon et de M. Bravo Murillo, qui ont donné à l'Espagne un système plus simple de contributions, une législation commerciale moins restrictive, une comptabilité publique claire et rationnelle. Il ne faut point oublier ce qu'était la Péninsule en 1843, au moment où la régence du duc de la Victoire disparaissait dans un immense mouvement national. Tout était à faire : en peu d'années, tout se coordonnait sous l'empire d'une pensée pratique de gouvernement.

Puissant par les lumières et par les intérêts qu'il représente, mais lent à se mouvoir et prompt à se diviser, le parti conservateur espagnol avait eu la singulière fortune de trouver un chef d'un instinct supérieur et d'une vigueur indomptable, le général Narvaez. La présence du duc de Valence au pouvoir n'offrait pas seulement la garantie d'une volonté difficile à déconcerter; elle était le signe visible de l'union du parti modéré, son point de ralliement dans des crises qui n'étaient pas toujours d'une nature absolument politique. C'est cet ensemble de forces qui faisait la consistance de l'Espagne au milieu des révolutions de 1848. La Péninsule avait à faire face en même temps aux contagions révolutionnaires, aux entreprises du parti carliste, qui saisissait l'occasion de rallumer la guerre civile dans la Catalogne, et aux querelles violentes de l'Angleterre. Elle sortait de ces complications libre, pacifiée, diplomatiquement victorieuse de l'Angleterre, et reconnue dans son existence nouvelle par l'Europe entière, si ce n'est par la Russie, qui a attendu la guerre actuelle et la dernière révolution espagnole pour faire à la reine Isabelle la politesse de l'inscrire parmi les souverains. Le triomphe de cette politique est d'avoir fait croire à sa durée, à un état définitif, supérieur dans son principe et dans son ensemble aux évolutions et aux variations des partis. Si les chefs de l'opinion progressiste, M. Olozaga ou M. Cortina, eussent été appelés au pouvoir en ce moment, ils n'eussent demandé à coup sûr ni la réforme de la constitution de 1845, ni la convocation de la milice nationale, qui n'avait pas tout leur enthousiasme. Quant à une opposition d'une nature plus prononcée, démocratique ou républicaine si l'on veut, l'embarras eût été de trouver assez d'hommes pour former un gouvernement. Comment donc une telle situation a-t-elle pu si étrangement dégénérer? Elle a été compromise le jour où les passions ont été plus fortes que les doctrines et l'esprit politique qui l'avaient créée, le jour où la dissolution est entrée dans toutes les sphères du gouvernement.

On a recherché, avec une ardeur d'animosité qui ne pouvait qu'ajouter au mal, quels sont les auteurs, les causes, les prétextes de cette crise universelle? Le vrai coupable, dont tous les autres sont les instrumens, c'est cet esprit de division qui se met dans les partis depuis longtemps en possession du pouvoir, et qui n'a fait que grandir de jour en jour en accumulant les haines et les impossibilités. L'Espagne est malheureusement le pays où la vie publique est le plus soumise à l'action dissolvante des passions et des ambitions personnelles. Chacun songe à passer général, c'est-à-dire président du conseil, et chacun est intéressé dès lors à se faire un centre distinct, une politique. De là une multitude de combinaisons en germe, ministères des économies ou ministères de conciliation, ministères militaires ou ministères civils, — si bien que dans cette succession de ministères et de nuances c'est la pensée politique elle-même qui s'en va, c'est le gouvernement qui n'existe plus. Supposez un nombre d'abus toujours suffisant pour donner une couleur légitime aux oppositions, les entraînemens du pouvoir venant provoquer les entraînemens de la résistance, des questions plus délicates encore tombant comme une arme envenimée aux mains des partis et compliquant cette confusion : vous aurez la véridique histoire de l'Espagne dans ces dernières années. La retraite du général Narvaez aux premiers jours de 1851 ne créait point cette crise, elle en était le symptôme. Chef du gouvernement depuis plus de trois ans, le général Narvaez conservait en apparence une position incontestée. Il n'est pas moins vrai qu'il voyait se nouer autour de lui la conjuration de toutes ces dissidences que la paix réveille. On lui reprochait d'abuser de la force, de corrompre le pays, de subordonner à sa prépondérance personnelle les intérêts économiques et l'ordre financier. Des élections avaient eu lieu, et on accusait le ministre de l'intérieur, le comte de San-Luis, d'avoir manœuvré de façon à exclure toutes les oppositions, les hommes les plus considérables, pour ne laisser arriver au congrès qu'une phalange obscure et docile, désignée déjà sous ce nom de *polacos* qui est devenu le sobriquet de toutes les majorités modérées; c'étaient les mameloucks du ministère. Le nom même de la reine Christine commençait à être prononcé, et par le fait il y avait entre la reine-mère et le duc de Valence une rupture presque complète, qui éclatait dans des incidens futiles de bals et de réceptions.

C'est devant ces difficultés latentes que le général Narvaez quittait subitement le ministère et Madrid, impatient et froissé, persuadé que la reine Christine lui rendait le pouvoir impossible, plus convaincu encore que M. Bravo Murillo, qui venait de sortir du cabinet et qui allait le remplacer, ne s'était retiré qu'avec la préméditation

de recueillir son héritage. C'était le commencement de cette étrange dissolution, à laquelle il ne manquait que des alimens et des incidens. Quelle est en effet la première conséquence de cette crise? Immédiatement le chef du nouveau cabinet, M. Bravo Murillo, se trouve en présence d'une opposition moins puissante encore par le nombre à la vérité que par la valeur et le caractère de ses membres : c'étaient des ministres de la veille, les plus éminens conservateurs eux mêmes, M. Pidal, M. Mon, le comte de San-Luis. Le champ de bataille était une question matérielle, le règlement de la dette, qui résumait presque le programme du nouveau ministère. M. Bravo Murillo restait victorieux, et dans cette première période de sa carrière de président du conseil, il se montrait ce qu'il était réellement, un esprit laborieux et exact, un administrateur intelligent, préoccupé de l'ordre financier, du développement des intérêts du pays; mais il était visible dès lors que la vie politique de l'Espagne était profondément troublée, que les partis entraient dans une crise qui les conduirait à une désorganisation complète ou à une transformation. M. Pacheco le disait dans le congrès : « Je cherche les partis, et je ne les rencontre ni ici ni hors d'ici. Les principes et les doctrines les formèrent, les intérêts les ont dissous. Je ne vois que des groupes divers sans aucun principe commun qui les dirige. Où est le parti modéré? Est-il avec la majorité ou est-il avec l'opposition conservatrice? Où est le parti progressiste? Est-il aux côtés de M. Olozaga ou de M. Orense? ou bien encore avec M. Cortina, retiré sous sa tente comme un autre Achille?... » De cette décomposition des partis, s'accomplissant au milieu de l'indifférence du pays, naissait une de ces tentations auxquelles les gouvernemens résistent rarement, celle de se croire forts de la faiblesse de tous, et de chercher à faire sortir la prépondérance du pouvoir de la division ou de l'impuissance de tous les autres élémens politiques. L'idée de consacrer cette prépondérance par la réforme de la constitution était déjà là en germe.

Cette pensée de réforme constitutionnelle, qui a joué un si grand rôle dans les dernières crises de l'Espagne, ne procédait pas d'un seul fait au surplus : elle naissait de la décomposition des partis, de l'immense mouvement conservateur accompli au-delà des Pyrénées depuis dix ans, de l'influence du 2 décembre survenant en ce moment. En la dégageant de ce qu'elle avait d'accidentel et de secondaire, elle pouvait avoir un sens plus profond; elle était le fruit d'une préoccupation de bien des esprits, celle de réaliser dans la politique ce que la convention de Bergara avait fait entre les armées de la reine et du prétendant, c'est-à-dire de rapprocher les fractions monarchiques divisées par la guerre civile et de rallier au-

tour du trône d'Isabelle II ce faisceau d'instincts et de sentimens conservateurs où don Carlos avait trouvé sa force. C'était une sorte de torysme espagnol; mais le danger dans ces transformations était d'enlever à la royauté d'Isabelle ce caractère nouveau et libéral que les événemens lui avaient donné, que la constitution de 1845 avait maintenu. Qu'avait-elle fait d'ailleurs, cette constitution? Elle avait le mérite de vieillir et d'être déjà presque l'une des plus anciennes de l'Europe. Elle n'avait point empêché le général Narvaez de conduire victorieusement l'Espagne à travers les conflagrations de 1848. Un des chefs du parti progressiste, M. Mendizabal, le disait avec assez d'esprit : « Avons-nous eu un 24 février pour avoir comme *erratum* un 2 décembre? » Si l'homme d'état chez M. Bravo Murillo eût égalé l'administrateur, il aurait vu que le péril dépassait l'avantage, qu'en voulant achever la déroute des oppositions, il leur donnait une raison d'être, un drapeau.

Pour que cette réforme pût avoir son vrai et sérieux caractère, elle aurait dû être l'œuvre du parti conservateur uni et compacte, et le travail des animosités personnelles, en se poursuivant, rendait chaque jour les scissions plus implacables. Il aurait fallu tout au moins que M. Bravo Murillo pût compter sur les chefs de l'armée, et il n'y pouvait compter par cette raison assez naïve, mais vraie, qu'il était un président du conseil en habit noir. Enfin, si une telle entreprise valait d'être tentée, il fallait la mûrir, la préparer et l'exécuter sans laisser place à aucune tergiversation. Pendant tout un été au contraire, l'opinion flottait dans toutes les incertitudes. La réforme était partout comme une ombre provoquante. Chacun se plaisait à imaginer un coup d'état et à en fixer la date, de telle sorte que quand M. Bravo Murillo se présentait aux cortès à la fin de 1852 avec ses projets de réforme constitutionnelle, il y arrivait sous le poids de ce soupçon d'un coup d'état manqué. La réponse fut immédiate; le congrès élevait à la présidence M. Martinez de la Rosa, dont le premier acte était de marquer son élection du sceau d'une protestation constitutionnelle, et d'envoyer sa démission de vice-président du conseil d'état. La lutte entre les diverses fractions du parti conservateur, partout visible depuis quelque temps, mais dissimulée dans le silence de la tribune et de la presse, devenait donc un fait palpable et éclatant aux yeux du pays. La dissolution du congrès ne faisait que l'aggraver en rejetant toutes les nuances de l'opposition modérée dans un comité d'élections formé sous l'inspiration militaire des généraux du parlement, organisé pour la défense des institutions libérales, et rapproché sur ce terrain d'un comité progressiste. L'éloignement du général Narvaez, placé en quelque sorte à la tête de ce mouvement et brusquement envoyé à Vienne

pour y aller étudier l'organisation militaire de l'Autriche, ne servait pas peu à augmenter la confusion. Le président du conseil espagnol avait voulu gagner du temps par des élections; la force des circonstances le ramenait à une série d'actes qui constituaient un coup d'état en détail, auquel il ne manquait que son véritable nom et une dernière résolution.

C'est l'honneur de M. Bravo Murillo de s'être arrêté dans cette voie, de n'avoir point même cherché à isoler la reine de ses conseils les plus naturels pour enlever à sa confiance une décision irréparable. Par elle-même, la reine Isabelle n'avait point l'idée d'agir sans le concours des cortès; mais, chose étrange, après l'explosion de toutes les haines des partis, sait-on qui prêtait en ce moment le plus d'autorité aux scrupules constitutionnels? C'est la reine Christine. Le sentiment connu de la reine-mère faisait la faiblesse de M. Bravo Murillo, la force indirecte et secrète des oppositions qui devaient la proscrire, et l'encouragement de tous ceux qui cherchaient une issue dans ces extrémités, une transaction entre la dignité du pouvoir et le principe des institutions libérales. Cette issue, cette transaction, on pensa l'avoir trouvée par la retraite de M. Bravo Murillo et l'avénement d'un ministère moins engagé; on n'avait trouvé qu'un expédient momentané, précaire et impuissant.

A considérer cette crise sous un certain aspect, il semble que les incidens qui se succèdent résument en eux-mêmes toutes les difficultés de la situation de l'Espagne; ils n'en sont que l'apparence, ils ne sont que l'expression d'un fait plus profond qu'on voit poindre sous le général Narvaez, qui se développe après lui, et que la chute de M. Bravo Murillo vient montrer sous un jour saisissant : c'est la dissolution acharnée de toutes les forces politiques de la Péninsule et l'impossibilité croissante de trouver des élémens suffisans pour recomposer un pouvoir. La réforme constitutionnelle jetée entre les partis, les actes discrétionnaires accumulés depuis quelque temps, l'exil du général Narvaez, les concessions de chemins de fer dont on commençait à murmurer, étaient sans doute des questions épineuses pour un cabinet nouveau. S'il n'y avait eu que ces questions cependant, un gouvernement loyal et ferme pouvait les trancher; elles étaient insolubles parce qu'il n'y avait de place que pour un pouvoir sans point d'appui au milieu de l'exaspération des esprits et des ressentimens personnels. De là le caractère des deux ministères qui se succédaient à peu d'intervalle, — l'un ayant pour chef le général don Federico Roncali, l'autre le général don Francisco Lersundi, — et qui n'avaient que quelques mois de vie. La politique modérée ne vivait plus que d'une ancienne impulsion, à vrai dire, et à mesure que cette impulsion s'épuisait, les ministères duraient moins. Ce

n'était plus un gouvernement, c'était une réunion d'hommes de bonne volonté, choisis un peu dans toutes les nuances, rapprochés par des considérations de circonstance, et mettant en commun leurs efforts pour exercer une sorte de médiation entre toutes les animosités. La réforme constitutionnelle était un élément de trouble; — on s'appliquait à en adoucir les termes, et on la déférait entièrement aux cortès. La presse avait été rigoureusement traitée, — on se relâchait de ces rigueurs. Le comité libéral avait été dissous d'autorité et avait vu ses manifestes supprimés; — on négociait avec lui et on laissait circuler ses manifestes. L'élément militaire était vivement froissé d'être subordonné depuis deux ans à l'élément civil dans les conseils du gouvernement; — le premier cabinet qui succédait à M. Bravo Murillo, celui du général Roncali, était un cabinet presque militaire : il contenait trois généraux qui se rencontraient avec deux des hommes les plus remarquables du parlement, MM. Alejandro Llorente et Antonio Benavidès. Le ministère Roncali parvenait à détacher quelques membres du comité modéré, il faisait des élections favorables, il réunissait les cortès, et en peu de temps cependant les difficultés étaient les mêmes, les hostilités renaissaient plus vives dans le sénat, où elles se faisaient jour par la voix des chefs militaires. Si quelques voiles pouvaient couvrir les visées de l'opposition, le général Manuel de la Concha, marquis del Duero, les déchirait dans une discussion sur les chemins de fer, en mettant directement en cause « un homme puissant, disait-il, qui exerce une influence fatale et démesurée sur le ministère actuel, comme il l'a exercée sur le ministère antérieur, — un homme à qui est due la chute du duc de Valence, parce que celui-ci avait dit : Je veux être le gouvernement. » Il s'agissait du duc de Rianzarès, mari de la reine Christine. Une suspension nouvelle des cortès après ces discussions, voilà où aboutissait le ministère, et il périssait du même coup.

Le cabinet du général Lersundi était-il plus heureux? Formé des élémens les plus différens, il se remettait avec une entière bonne foi à cette œuvre ingrate et chaque jour plus difficile de la conciliation. Il prodiguait la tolérance, cherchait à détourner les esprits des émotions politiques, laissait tout le monde convaincu de la droiture de ses vues, et ne réussissait à vivre lui-même que d'une vie éprouvée par une série ininterrompue de crises intérieures. Ces tentatives, plus dignes d'estime qu'efficaces, on les honorait; mais les hommes les plus considérables refusaient de s'y associer, on en sentait l'impuissance. L'opposition pouvait être partiellement démembrée ou neutralisée momentanément; elle n'était point vaincue, elle gardait son attitude et sa vivacité. L'opposition avait déjà un mot d'ordre : la liberté, la constitution! Toutes les opérations de finances, d'in-

dustrie et de chemins de fer lui en donnaient un autre : la moralité! Il y a eu véritablement un instant où on eût dit que l'Espagne se composait de malfaiteurs passant successivement au pouvoir et de Catons s'enveloppant dans leur rigidité romaine. Il y avait certainement une exagération extrême des deux côtés. Il n'est pas moins vrai qu'il s'était élevé à cette époque, dans l'atmosphère morale de la Péninsule, un nuage épais de préventions et de soupçons, — que le principal concessionnaire de chemins de fer, M. Salamanca, était peu en faveur auprès des oppositions, — que de M. Salamanca on remontait aux ministres, des ministres à toutes les influences du palais, des affaires de gouvernement aux questions les plus personnelles, les plus intimes, et que dans cet amas d'accusations de tout genre tous les élémens politiques de l'Espagne étaient mis en cause, livrés et discrédités. A ce travail persistant, le ministère Lersundi ne pouvait opposer que ses efforts modestes et ses bonnes intentions. Il fallait en venir à une solution, et le cabinet du 18 septembre 1853 se forma sous la présidence de M. Luis-José Sartorius, comte de San-Luis, pour donner enfin un gouvernement à la Péninsule.

Ce n'était point une solution, et ce n'était point un gouvernement; c'était une énigme de plus dans les conditions politiques de l'Espagne. Il faut faire la part des circonstances. Le ministère du 18 septembre avait le malheur d'être le dernier venu, sur lequel se résolvaient tous les orages d'une situation pleine d'incohérences accumulées; il arrivait à un moment où il n'y avait guère de choix qu'entre les chemins qui conduisent à une catastrophe. Cela dit, de tous les ministères qui pouvaient se former, c'était celui qui était le moins fait pour échapper à cette terrible alternative. Ce n'est pas que le nouveau président du conseil n'eût une politique; il en avait même deux, et c'est ce qui le perdit. La première de ces politiques consistait à épuiser la voie des concessions, à prendre littéralement le programme des oppositions; la seconde consistait à tout réduire et à tout dompter là où la conciliation aurait échoué; seulement le succès de cette double politique ne pouvait être le prix que d'une grande, d'une réelle et incontestable autorité, et cette autorité manquait au cabinet autant qu'à son chef.

Jeune, entreprenant, très décidé à relever sa fortune par quelque tentative propre à mettre fin à la situation critique de l'Espagne, le nouveau président du conseil trouvait dans son passé plus d'un obstacle. Qu'on songe que membre de l'administration du duc de Valence de 1848 à 1851, il en avait été ce qu'on pourrait appeler la partie faible et attaquée. Lorsqu'on accusait le cabinet Narvaez de remplir le congrès de ses créatures, c'est sur le comte de San-Luis qu'on en

faisait peser la principale responsabilité; c'est contre M. Sartorius que s'était élevée pour la première fois, justement ou injustement, cette terrible question de moralité avec laquelle on battait en brèche tous les ministères. Jeté dans l'opposition sous M. Bravo Murillo, membre du comité libéral, M. Sartorius avait semblé faire en quelque sorte une guerre à part, pour son propre compte, et s'était habilement détaché de la coalition comme pour offrir au pouvoir royal, par sa neutralité, la ressource d'une combinaison nouvelle. Les oppositions avaient pressenti le sens de cette évolution et s'étaient armées déjà contre cette candidature de leurs vieux et de leurs nouveaux griefs. En un mot, on faisait un crime au comte de San-Luis de la rapidité de sa fortune, de ses connivences présumées, de ce que l'on considérait comme une défection et comme le mouvement d'une ambition ardente. Dans le cabinet même, à côté du ministre de la guerre, soldat estimé, à côté du marquis de Molins et du marquis de Gerona, le nom du ministre des travaux publics, de M. Esteban Collantès, soulevait de vives préventions. La présence d'un progressiste, M. Domenech, au ministère des finances, semblait un fait étrange, et comme la politique ne l'expliquait pas, on y voyait le résultat d'engagemens personnels du président du conseil, qui n'aurait même connu le nom de son futur collègue, suivant certaines versions, que peu d'heures avant de le présenter à la reine.

Dans ces conditions, on peut le dire, la conciliation était moins une politique qu'un système de ralliement individuel pratiqué à l'égard des hommes, et d'un succès très incertain. Le comte de San-Luis donnait les grands emplois de la guerre aux principaux chefs militaires de l'opposition, aux généraux Jose de la Concha, Cordova, Ros de Olano, et, chose singulière, il n'arrivait qu'à s'aliéner les généraux qu'il éloignait sans gagner ceux dont il recherchait l'appui. Il ne lui servait de rien de rappeler définitivement le général Narvaez en Espagne, de convoquer les cortès, de soumettre aux chambres toutes les concessions de chemins de fer, de retirer les réformes constitutionnelles, de prendre, en un mot, aux oppositions tout leur programme. Dès que le parlement s'ouvrait, le comte de San-Luis trouvait réunis contre lui, dans une formidable coalition, les hommes qui l'avaient combattu autrefois et ceux dont il avait été le collègue, les libéraux et les partisans des réformes constitutionnelles, l'opposition militaire et l'opposition civile, les amis des ministères tombés et les amis des ministères en expectative. L'orage amassé dans le sénat éclatait par un vote qui ralliait 105 voix systématiquement hostiles contre 69 restées fidèles au cabinet.

Ce fut un tort du sénat indubitablement. Il jouait la paix et le sort de l'Espagne pour une question vulgaire, pour ce qu'on nommait une

affaire d'étiquette parlementaire. Il s'agissait de savoir s'il fallait discuter une proposition partielle sur les chemins de fer, produite dans le sénat, lorsque le gouvernement avait présenté une loi générale au congrès. C'était puéril; mais cela ne faisait que mieux ressortir le caractère de cette signification hautaine d'indignité infligée à la personne morale du ministère encore plus qu'à sa politique. Ce n'était plus une discussion, c'était un duel. « Si nous avons la victoire, disait le général Ros de Olano, c'est le ministère qui est tué; si nous succombons, c'est le sénat qui est mort! » Le général Ros de Olano se trompait : sénat et gouvernement, gouvernement et sénat étaient morts du même coup. Ce jour-là, le 8 décembre 1853, une révolution fut fomentée au sein du sénat espagnol. Ce fut sans doute aussi le tort du gouvernement de répondre à une impatience d'opposition par une impatience de pouvoir, à un vote hostile par une suspension indéfinie des cortès. Strictement, il ne dépassait peut-être pas son droit. Politiquement et moralement, c'était un conflit à outrance accepté par tous, après une trève inutilement offerte et injurieusement repoussée.

Au fond, l'alternative même que semblait s'être posée le comte de San-Luis, entre la politique de conciliation et la politique de compression, avec le dessein de les épuiser toutes deux, dénotait que l'une et l'autre de ces politiques étaient pour lui des expédiens, et un expédient ne tranche point de telles crises. La lutte n'était plus dans le parlement, il est vrai; elle était partout sous la forme d'une agitation clandestine et menaçante. L'esprit de parti, exaspéré d'une déception nouvelle, tendait de plus en plus à envelopper dans une sorte de solidarité fatale le ministère et la royauté elle-même, réduite à l'isolement au milieu d'une déconsidération croissante. Dans cette opposition confuse, cela est certain, il y avait des groupes où, faute d'un changement de ministère, on ne reculait plus devant l'extrémité d'un changement dynastique. L'éviction de la maison de Bourbon prenait le déguisement de cette chimère presque grandiose de la réunion de l'Espagne et du Portugal sous le sceptre de la dynastie de Bragance, et cette pensée eut même un moment assez de consistance pour qu'on voulût savoir le degré d'appui qu'elle trouverait dans les conseils de l'Angleterre. Lord Clarendon en fut informé; il déclina absolument ces ouvertures, mais il put mesurer le chemin qu'avaient fait les idées d'opposition au-delà des Pyrénées. Le gouvernement, de son côté, se rejetait dans l'excès des mesures dictatoriales. Une fois dans cette voie, il n'y avait plus d'issue. Les généraux Manuel et Jose de la Concha, O'Donnell, Infante, Armero, Serrano, Zabala, des hommes politiques, des rédacteurs de journaux, étaient successivement internés, exilés ou déportés.

Quel était le but dernier du comte de San-Luis? Il avait sans doute, lui aussi, son acte d'autorité souveraine en réserve, son projet de réforme constitutionnelle. Il voulait, à ce qu'il semble, frapper le sénat, qui était un foyer d'opposition depuis deux ans, achever la désorganisation des anciens partis et aller chercher un appui dans les masses. L'Espagne se trouvait entre une révolution et un coup d'état, — et ici se pose naturellement une question grave : combien de temps un pays peut-il assister à ce spectacle de tous les désordres dans les régions politiques sans se sentir lui-même atteint? La Péninsule voyait depuis deux ans les conflits et les crises du pouvoir se succéder, et elle restait calme. Une première insurrection militaire qui éclatait à Saragosse dans l'hiver de 1854 ne trouvait encore aucun écho dans la population; mais en réalité il se poursuivait partout un travail profond de désaffection. Le gouvernement, avec sa dictature, voyait le pays lui échapper. Il n'avait ni l'armée, dont il proscrivait les chefs, ni la noblesse, dont il froissait la fierté, ni les classes politiques acharnées contre lui, ni le peuple, sur lequel il prélevait un emprunt forcé sous la forme d'une anticipation d'impôts. Il vivait dans une telle atmosphère d'hostilité, que pendant cinq mois le général O'Donnell, qui avait reçu l'ordre de se rendre aux Canaries, et qui avait résisté à cette injonction, put rester caché à Madrid sans être découvert. O'Donnell changeait souvent d'asile; il fut malade au point de recevoir les sacremens; on ne le trouva pas. Qu'il y eût une conspiration permanente dans cet intervalle, tout le monde le savait; le petit nombre s'y associait activement, le reste laissait conspirer. Voilà où en était l'Espagne au mois de juin 1854.

Maintenant, à ce point extrême, qu'on observe deux faits : le parti progressiste paraît à peine jusqu'ici dans cette mêlée. Sans doute il est l'allié des dissidens conservateurs dans leur opposition, et en définitive c'est à son profit que se joue cette triste partie; mais il ne se montre point avec sa politique et son drapeau à la tête d'un mouvement d'opinion. Cela est si vrai qu'en ce moment même M. Olozaga, qui était à Bayonne, faisait offrir son appui et celui de ses amis au général Cordova, s'il formait un ministère en rouvrant les cortès et en donnant place dans le conseil à deux progressistes des plus connus par leur modération, MM. Cantero et Gomez de la Serna. Ce n'est point visiblement en outre par un vice de doctrines et de principes que le gouvernement des idées modérées succombait en Espagne; la paix extérieure du pays à travers toutes les crises restait comme un dernier témoignage de l'efficacité de ces idées. Le gouvernement modéré périssait par les passions et les ambitions des hommes, par les témérités des uns et les impatiences des autres, par une émulation universelle à s'entredétruire, en se servant de toutes les armes,

même des plus terribles, même de celles qui réduisent en poussière les institutions. Cette œuvre de destruction accomplie, il n'y avait plus que la force pour faire sortir une situation nouvelle de la poussière des pouvoirs et des partis, en transportant le drame sur un autre terrain, — et, par une ironie singulière, c'est la puissance de la discipline militaire qui venait en aide à une révolution.

II.

Le mouvement du 28 juin 1854, indépendamment de ses causes politiques, a cela de curieux en effet qu'il est l'œuvre de la discipline. C'est le directeur de la cavalerie de l'armée, le général Dulce, investi du droit régulier de commander à ses soldats, qui les réunit un matin au Camp des Gardes, près de Madrid, les met aux ordres de l'insurrection, et les soldats obéissent. Le gouvernement était prévenu de la défection du général Dulce; il crut à ses protestations de fidélité. Dans la nuit même du 27 au 28 juin, le ministre de la guerre, le général Blaser, fut averti de l'agitation de la garnison; il répondit qu'il savait ce que c'était, qu'il s'agissait tout simplement d'une revue. Quelques heures après, la revue était un *pronunciamiento* de plus dans l'histoire de l'Espagne, — *pronunciamiento* auquel le général Dulce donnait sa force en lui amenant presque toute la cavalerie de Madrid, et dont le principal chef était le général don Leopoldo O'Donnell, comte de Lucena.

O'Donnell n'était nullement connu jusque-là pour la vivacité de ses opinions libérales. Homme de passions ardentes sous un extérieur froid, mélange singulier de l'irlandais et de l'espagnol, il était plutôt soupçonné de nourrir de vagues penchans absolutistes, ou du moins des sentimens conservateurs très prononcés. Parvenu jeune aux premiers grades de l'armée, — il est né en 1809, — lieutenant-général à trente ans, illustré dans la dernière guerre par des actions d'éclat, dont l'une lui a valu son titre de comte, O'Donnell, à la tête de l'armée du centre, avait été en 1840 l'appui de la reine Marie-Christine dans sa lutte avec le duc de la Victoire. Il avait à cette époque partagé la fortune de la régente et du parti modéré dans l'émigration, avait pris les armes contre Espartero au mois d'octobre 1841, en plantant le drapeau de l'insurrection sur la citadelle de Pampelune, tandis que l'infortuné Diego Leon et Concha tentaient d'enlever la reine Isabelle à Madrid, — et il n'était rentré en Espagne en 1843 que pour aller comme capitaine-général à Cuba, où il passait cinq ans loin des agitations parlementaires. Nommé directeur-général de l'infanterie en 1849 par Narvaez, il était éloigné de ce poste en 1851 dans les premiers temps du ministère de M. Bravo

Murillo, et alors commençait cette opposition, chaque jour plus implacable, qui venait se dénouer au Camp des Gardes, où à côté d'O'Donnell et de Dulce se trouvaient réunis les généraux Ros de Olano, Messina et Echague.

La première pensée du général O'Donnell et de ses compagnons n'allait point au-delà du renversement du ministère San-Luis et du maintien de la constitution de 1845. C'est le sens d'une lettre collective qu'ils faisaient parvenir d'Alcala de Henarès à la reine le 28 juin. Ils demandaient à Isabelle, comme *sujets fidèles* et dévoués à son trône, de renvoyer son cabinet, de rouvrir les cortès et de suspendre l'emprunt forcé qui avait été décrété dictatorialement. Le général O'Donnell croyait même encore atteindre son but par le simple effet de cette manifestation, sans lutte, sans combat, en réduisant le gouvernement à mourir d'impuissance en présence de l'armée ébranlée et de la population civile excitée à se prononcer. C'est dans ces conditions que la reine Isabelle, qui était à la Granja, rentrait à Madrid le soir du 28 juin, et que le ministère se trouvait subitement placé entre une retraite immédiate qui ressemblait à une capitulation du pouvoir et la nécessité d'une répression qui pouvait avoir des conséquences incalculables. La nécessité de la répression l'emporta après une journée passée en préparatifs et en négociations secrètes. La reine répugnait profondément à un conflit qui déchirait en deux l'armée espagnole. Elle voulait monter à cheval et aller elle-même à la tête des troupes fidèles au-devant des insurgés. Si ce mouvement à la Marie-Thérèse eût été suivi, que serait-il arrivé? Le ministère serait resté sans doute sur le champ de bataille; mais dans un pays sensible à toutes les scènes émouvantes et chevaleresques, peut-être les esprits eussent-ils reçu une commotion salutaire qui aurait changé la situation politique de l'Espagne. On arrêta l'élan spontané de la reine, et la lutte acceptée par tous s'engageait le 30 juin près de Madrid, à Vicalvaro.

Première étincelle de guerre civile! signal nouveau de révolution jeté à un pays lassé de révolutions! c'était une question décisive de savoir si ces soldats, confondus la veille sous le même drapeau et partagés le lendemain en deux camps ennemis, se serviraient de leurs armes les uns contre les autres. L'insurrection disposait d'une cavalerie assez nombreuse qui était sa seule force. Le gouvernement marchait au combat avec des moyens d'action diminués, ne sachant point au juste le degré de fidélité des troupes qui lui restaient en infanterie et en artillerie. Par le fait, les généraux soulevés se flattaient encore d'entraîner au dernier moment un brigadier de la garnison sur lequel ils comptaient, et dont la défection sur le terrain pouvait changer la face des choses. La loi du devoir fut plus forte que les conni-

vences secrètes, et les soldats des deux côtés se battirent avec une intrépidité égale. Dès qu'il n'y avait défection de part ni d'autre, la cavalerie de l'insurrection eût tardé à prendre l'infanterie et les canons du gouvernement, tout comme l'artillerie et les fantassins du gouvernement étaient hors d'état de poursuivre les cavaliers rebelles. Chacun se retira en s'adjugeant la victoire. O'Donnell publia le bulletin des opérations de la *division monarchique-constitutionnelle,* le gouvernement distribua des grades plus qu'il ne fallait en semblable circonstance. En réalité, il n'y avait ni vainqueurs ni vaincus; mais par son incertitude même le combat de Vicalvaro forçait l'insurrection de modifier son plan de campagne, de chercher de nouveaux appuis, de nouveaux alliés, et c'est là, on va le voir, ce qu'il avait de grave au point de vue militaire aussi bien qu'au point de vue politique.

Qu'avait voulu le général O'Donnell? Avec son noyau de troupes, il avait essayé d'ébranler la fidélité du reste de la garnison; il n'avait point réussi. Il avait offert à Madrid l'occasion de se prononcer, Madrid n'en avait rien fait. De là pour l'insurrection la nécessité de chercher fortune ailleurs. Il restait à choisir une direction : on prit celle de l'Andalousie, qui offrait plus de ressources, des étapes plus sûres, des moyens d'action plus nombreux. O'Donnell, avec ses cavaliers, croyait pouvoir renouveler l'expédition du célèbre partisan carliste Gomez, et battre pendant quelques mois les routes de l'Espagne, attirant à sa suite les troupes du gouvernement ou tentant quelque coup décisif suivant l'occasion. Politiquement, le combat de Vicalvaro avait un résultat plus grave encore : il conduisait au programme de Manzanarès du 7 juillet, et le programme de Manzanarès, œuvre d'un jeune publiciste, M. Canovas del Castillo, aujourd'hui député aux cortès, était un appel aux progressistes, dont il prenait quelques-unes des idées. Il adoptait pour symbole la réforme du régime administratif, des lois d'élections et de la presse; il invoquait une régénération libérale placée sous la garantie du rétablissement des milices nationales. En un mot, il était calculé pour rallier à la bannière levée au Camp des Gardes des nuances plus avancées d'opposition. Ainsi militairement et politiquement ce triste et fatal combat de Vicalvaro avait pour effet de donner à l'insurrection un caractère plus sérieux, de l'étendre, de l'éloigner du centre, par conséquent de la rendre plus difficile à atteindre. C'était là le danger pour le gouvernement, et ce danger se révélait déjà dans la difficulté de former une colonne expéditionnaire pour la lancer à la poursuite des insurgés. Ce n'est que le 5 juillet que la colonne, aux ordres du ministre de la guerre lui-même, pouvait quitter Madrid. Encore le général Blaser était-il obligé de marcher avec une extrême circons-

pection, tenant ses corps rapprochés et serrés pour ainsi dire dans les liens d'une vigilance incessante.

Le seul côté favorable du combat de Vicalvaro, c'est qu'il avait été une épreuve en apparence victorieuse pour la discipline de l'armée et pour l'esprit de la population civile. Parmi les troupes du gouvernement, il n'y avait pas eu une désertion; Madrid était resté un jour entier sans garnison, et rien n'avait remué. Cela veut-il dire que le général O'Donnell n'eût point de partisans dans Madrid, que le parti progressiste et le parti révolutionnaire plus extrême n'existassent point? Les uns et les autres existaient; mais les amis d'O'Donnell étaient des banquiers, des négocians, des hommes politiques qui ne font point en général de barricades. Quant aux révolutionnaires de toutes nuances, ils raisonnaient avec la perspicacité de gens qui sentent que leur force ne vient point d'eux-mêmes. Ils se disaient que s'ils tentaient un soulèvement pendant que le général O'Donnell était aux portes de Madrid, il leur arriverait de deux choses l'une : ou ils seraient battus, et alors ils porteraient les premiers le poids d'une répression probablement terrible; ou ils seraient victorieux, et alors ils auraient vaincu pour O'Donnell, qui resterait le maître de la situation à la tête de ses soldats et du reste des troupes. Ils gagnaient tout à attendre au contraire. O'Donnell s'éloignait, le gouvernement était réduit à s'affaiblir pour aller chercher l'insurrection en Andalousie, le pays avait le temps de s'émouvoir, et les esprits s'animaient. Le gouvernement se méprit complètement sur la réalité de cette situation. Ce calme auquel le pays avait de la peine à s'arracher le trompa en redoublant sa sécurité et sa hardiesse. Il se faisait illusion à lui-même et cherchait à inspirer la confiance aux autres. Un instant même il laissait croire que le général Narvaez venait de lui offrir son épée. La vérité est que le général Narvaez, retiré à Loja, n'avait rien offert au gouvernement pas plus qu'il ne voulait répondre à l'appel pressant que le général O'Donnell lui adressait à deux reprises. Le duc de Valence était de ce petit nombre d'hommes tels que MM. Pidal, Mon, Martinez de la Rosa, que les circonstances avaient jetés dans l'opposition depuis deux ans, mais que leurs instincts politiques, autant que leur situation, éloignaient de tout mouvement violent, et qui gémissaient attristés en voyant les événemens prendre un cours invincible. Le ministère s'enivrait de sa propre confiance et de ses bulletins. Il ne se réveilla qu'en apprenant coup sur coup que le régiment de cavalerie de Montesa, envoyé contre les rebelles, s'était débandé, que la garnison de Valladolid s'était prononcée, et que celle de Barcelone, le capitaine-général en tête, adhérait au soulèvement d'O'Donnell : alors il disparut littéralement, entraînant avec lui le gouvernement tout entier.

Le comte de San-Luis prit à peine le temps de prévenir le général Cordova qu'il allait être appelé par la reine pour former un nouveau cabinet.

C'était le 17 juillet, peu après midi. Quelques heures plus tard, à la sortie d'une course de taureaux, l'insurrection prenait feu dans Madrid, comme une traînée de poudre allumée par une main invisible. Et ici on peut voir une fois de plus ce que deviennent les paroles des partis quand elles sont livrées à l'interprétation des multitudes. Les hôtels des principaux membres du dernier cabinet, du comte de San-Luis, de M. Domenech, de M. Esteban Collantès, étaient d'abord incendiés et pillés. Depuis deux ans, l'agiotage, les concessions de chemins de fer, étaient les thèmes habituels de toutes les oppositions; — on courait mettre le feu à la maison de M. Salamanca. La reine Christine était signalée comme fomentant toutes les intrigues et tous les coups d'état de son palais de la rue de *Las Rejas;* — on se précipitait vers le palais de la reine-mère. Pendant ce temps où était le gouvernement? où étaient les ministres? Il n'y en avait point. Le comte de San-Luis avait disparu, le général Cordova n'avait pu encore former un cabinet. A neuf heures et demie du soir, le 17, le général Cordova était obligé de prêter serment à la hâte entre les mains de la reine pour tenir tête à une bande qui s'approchait du palais, et même il fallut attendre, parce qu'on ne trouvait pas le formulaire du serment. Nul ordre, nul préparatif. L'insurrection surprenait le gouvernement en déshérence, la monarchie seule, sans conseils, sans ministres et sans défense organisée.

L'homme le plus embarrassé de l'Espagne en ce moment était à coup sûr celui qui avait reçu la mission de ramasser ce pouvoir tombé à terre, en présence d'une insurrection dont on ne connaissait au juste ni les proportions ni le but. Le général Cordova raconte assez naïvement, il nous paraît, dans un *mémoire*, qu'il s'était préparé à ce rôle de médiateur entre les partis. Il s'était toujours montré opposé aux projets de coups d'état. Il avait refusé d'entrer dans les derniers cabinets, nourrissant à son tour l'ambition ou l'illusion d'une combinaison politique à laquelle il présiderait, et il pouvait être fortifié dans cette pensée par les promesses de concours que lui faisait parvenir M. Olozaga. Le général Cordova n'avait oublié dans ses calculs qu'un élément considérable, — l'imprévu, qui venait le mettre en demeure de réaliser sa tentative dans le feu d'une crise révolutionnaire. A minuit, le général Cordova n'avait encore trouvé qu'un collègue. Au point du jour, le 18, l'heure de sa présidence du conseil était passée; il ne restait plus que comme ministre de la guerre dans un cabinet dont le chef était un homme d'un génie inoffensif et aimable, le duc de Rivas, et qui réunissait deux autres

membres de l'opposition conservatrice, MM. Rios Rosas et Luis Mayans, à côté de trois progressistes modérés, MM. Gomez de la Serna, Cantero et Miguel de Roda. C'est ce qu'on a nommé le ministère des quarante heures : — pouvoir de transaction ou de transition, si on n'aime mieux l'appeler un pouvoir de miséricorde.

Que pouvait-il ce ministère, sur lequel on a rejeté au dernier moment toute la responsabilité? Formé dans une heure de détresse pour couvrir le trône et la société, composé d'hommes qui avaient des origines et des engagemens différens, il était à la fois trop régulier pour souscrire à une révolution et trop faible pour la dominer : par sa résistance impuissante comme par ses demi-concessions, il ne faisait que lui donner une impulsion plus vive. Il avait beau donner l'ordre de cesser le feu au risque de se désarmer lui-même, annoncer l'ouverture des cortès, aller chercher dans sa prison, pour l'envoyer en pacificateur auprès de l'émeute, un des officiers insurgés de Vicalvaro, le colonel Garrigo, qui avait été fait prisonnier, condamné par un conseil de guerre, puis gracié par la reine : n'importe, la lutte renaissait sur tous les points; des juntes commençaient à se former, et des hommes accrédités, tels que le général San-Miguel, acceptaient le patronage de l'insurrection. La solitude où se trouvait ce ministère était immense. Enfermé dans le palais, il n'avait ni communications extérieures, ni amis, ni agens, ni serviteurs : tout le monde fuyait cette ombre de gouvernement. Les moyens militaires étaient au même niveau. Pour faire face à une révolution, le général Cordova disposait de deux mille hommes, dont une portion considérable était employée à préserver de toute attaque le palais de la reine. Les anciennes autorités militaires s'étaient retirées, et on ne savait par qui les remplacer. En moins de deux jours, il y eut successivement à Madrid quatre capitaines-généraux. Cependant l'insurrection grandissait, par cela même qu'elle n'était point vaincue et que l'impuissance du gouvernement semblait plus avérée. Dans les extrémités de ces journées terribles, on eut un instant l'idée d'entraîner la reine hors de Madrid avec les forces militaires restées intactes. Pensée périlleuse qui fut heureusement combattue! Le vieux duc de Castroterreño se jeta, dit-on, aux genoux d'Isabelle pour la détourner de ce conseil. Les amis les plus dévoués et les plus clairvoyans de la reine sentaient que si elle quittait Madrid, c'en était fait peut-être de sa couronne.

C'est de cet ensemble de conjonctures que naissait, le 19 juillet, la résolution de remettre le gouvernement au duc de la Victoire; mais le duc de la Victoire était loin, et il fallait vivre jusqu'à son arrivée. Or les troupes étaient désarmées par ce changement d'autorité qui les laissait sans direction. Ce faible ministère, qui se débattait depuis

deux jours et dont les instans étaient marqués, devenait plus impuissant encore pour préserver jusqu'au bout la majesté du trône. Il ne restait plus d'autre issue à la reine que de se faire défendre par l'insurrection elle-même, en appelant le plus modéré des révolutionnaires, le général San-Miguel, qui s'était laissé placer à la tête d'une junte. Puis Madrid fut en liesse : les barricades, en réalité peu nombreuses pendant la lutte, se multiplièrent à l'infini. Le peuple en fit son amusement, ornant ces citadelles de l'émeute des portraits de la reine, d'Espartero, des généraux de Vicalvaro, mêlant, en un mot, dans ses entraînemens passionnés tous les mots d'ordre et tous les drapeaux.

Passer en deux jours du ministère du comte de San-Luis à une véritable dictature déférée au duc de la Victoire dans la dissolution de tous les pouvoirs réguliers, quel rapide chemin! Et sur ce chemin, quelles foudroyantes étapes! Les événemens une fois accomplis, il est aisé sans doute d'imaginer toute sorte de combinaisons qui auraient pu les conjurer. Il est plus difficile de savoir quelle est celle de ces combinaisons qui aurait eu une efficacité quelconque, surtout quand on songe que l'orage se formait sur l'Espagne depuis deux ans. Si le ministère était tombé au 28 juin, dit-on, si le général O'Donnell eût été appelé, tout était fini. Rien n'était fini au contraire; c'était évidemment une crise nouvelle qui s'ouvrait par une capitulation sans combat devant la pire des séditions, — une sédition militaire consommée par un abus de la discipline. Si du moins au 18 et au 19 juillet on eût confié la direction des opérations militaires dans Madrid au général San-Miguel, au lieu de la laisser aux mains du général Cordova, dont le nom était impopulaire, toutes les extrémités de la lutte pouvaient encore être évitées, ajoute-t-on. — Mais le général San-Miguel, tout honorable qu'il fût, n'était qu'un insurgé de plus placé bientôt à la tête d'une junte révolutionnaire, et les ministres progressistes du cabinet de quarante heures ne crurent pas eux-mêmes qu'il pût exercer un commandement. Lorsque enfin tout fut accompli et qu'il fallut se rendre, n'eût-il pas mieux valu consentir à appeler le général O'Donnell, dont les antécédens étaient tout conservateurs, que se livrer au duc de la Victoire, dont le nom était le symbole d'une victoire progressiste? D'abord O'Donnell était à cent lieues de Madrid, et l'insurrection était là, menaçante. Cette raison n'était point cependant suffisante, puisque le duc de la Victoire se trouvait également éloigné. Il y en avait une autre plus intime. O'Donnell, après tout, n'avait point cessé, aux yeux de la cour, d'être le rebelle du 28 juin. On pouvait lui imputer la responsabilité des événemens qui se succédaient, et il n'est point surprenant qu'il y eût contre lui un ressentiment plus vif, plus per-

sonnel. Espartero au contraire avait vécu retiré jusque-là, étranger aux luttes récentes des partis et à leurs manifestations violentes, paisible dans l'effervescence universelle. On le croyait du moins. Seulement, — et c'est un point à préciser, — quand la reine pensait s'adresser au sujet fidèle, le duc de la Victoire avait déjà quitté sa retraite de Logroño, pour aller porter l'autorité de son nom et de sa présence au *pronunciamiento* de Saragosse, accompli dès le 17. De quelque côté qu'elle se tournât, la reine Isabelle rencontrait donc la révolution partout. La royauté se trouvait décidément prisonnière au milieu de ce réseau d'insurrections qui allaient en se multipliant. En définitive il y avait trois foyers principaux où s'agitait le sort de l'Espagne : la junte de Madrid, restée la seule autorité survivante au centre de la monarchie à dater du 19 juillet; la junte de Saragosse, où Espartero allait recevoir la délégation de sa souveraine à la tête d'une révolution, et le camp des généraux de Vicalvaro, qui, pour être un moment éclipsés, ne demeuraient pas moins les premiers promoteurs du mouvement.

La junte de Madrid avait un caractère particulier parmi toutes les juntes sorties de terre au même instant sur tous les points de l'Espagne, selon l'usage invariable. Elle exprimait assez exactement le sens complexe de cette révolution, qui avait été d'abord l'œuvre d'une fraction dissidente du parti conservateur, et à laquelle l'intervention du parti progressiste venait, au dernier moment, donner une couleur plus tranchée et plus menaçante. C'était un assemblage incohérent de deux juntes, — l'une organisée chez un banquier, M. Sevillano, et groupant des hommes relativement modérés, l'autre créée dans les faubourgs de Madrid et composée d'hommes isolés, peu nombreux, mais ardens et appartenant à la démocratie la plus avancée, comme MM. Rivero, Salmeron y Alonso, Ordax y Avecilla. Les deux juntes s'étaient réunies après le combat pour n'en former qu'une seule sous la présidence du général San-Miguel. En somme, les modérés dominaient dans cet amalgame, et s'ils étaient réduits à d'étranges concessions telles que le ridicule rétablissement de la municipalité de 1843, ou la suppression du conseil d'état par un simple décret, ils réussissaient, après une longue lutte, à empêcher que le concordat ne fût aboli par le même procédé expéditif; ils se seraient encore moins prêtés à une entreprise directe contre la monarchie. En un mot, ils se retranchaient dans quelques positions principales, en abandonnant le reste comme une rançon de guerre civile. Nul ne personnifiait mieux cette junte que le général-San-Miguel, devenu dans ces circonstances une sorte de dictateur temporaire.

Le général don Evaristo San-Miguel est un de ces hommes qui ont dans leur vie une heure où ils servent leur pays, où ils le sau-

vent peut-être, sans être faits pour le premier rôle. Esprit chimérique et cœur loyal, imbu de toutes les illusions de 1812, ancien ministre constitutionnel de 1823, auteur d'une *Histoire de Philippe II,* San-Miguel nourrissait les opinions progressistes les plus prononcées, et en même temps il aimait la reine, il se faisait son chevalier et était prêt à la défendre. Ses cheveux blancs autant que ses antécédens libéraux servaient à sa popularité. Pendant quelques jours, il fut tout à Madrid, président de la junte, ministre universel, capitaine-général, chef du peuple et de l'armée, plénipotentiaire de la royauté et de l'insurrection. Il passait la nuit au palais, la journée à la junte et aux barricades, prodiguant sa vieillesse et ses bonnes paroles. Il était tout, disons-nous, — bien entendu à la condition de ne pouvoir empêcher dans les premiers instans les plus violens excès. C'est ainsi qu'une espèce de commission révolutionnaire présidée par le *torero* Pucheta faisait fusiller sans autres façons l'ancien chef de la police Chico et deux de ses domestiques. En vérité, Pucheta et le général San-Miguel étaient les deux puissances de Madrid, — l'un se faisant l'exécuteur des passions révolutionnaires, l'autre exerçant son influence modératrice, faisant reculer le drapeau rouge dès qu'il se montrait, imposant silence aux cris républicains proférés par quelques fanatiques. Tout l'effort de San-Miguel et des modérés tendait à maintenir un certain ordre dans le désordre, à défendre la reine, à réserver le plus possible les questions de gouvernement et à gagner le moment où un pouvoir renaîtrait de cette gigantesque anarchie. Il restait à savoir quel serait ce pouvoir, quel allait être le cours et quelles seraient les limites de cette révolution. Or c'est ici que se noue le drame de la situation de la Péninsule et des événemens qui ont suivi.

La force des circonstances plaçait évidemment le nœud de cette situation entre les mains du général Espartero, qui se trouvait à la fois président de la junte de Saragosse et chef désigné du pouvoir impatiemment attendu à Madrid. Ainsi reparaissait sur la scène un personnage qui n'avait rien de nouveau pour l'Espagne, qu'un mouvement immense avait rejeté hors de la politique en 1843. Depuis sa chute, le duc de la Victoire avait passé quatre ans d'émigration à Londres, sans éclat et étranger à toute intrigue. Rentré en Espagne en 1847, nommé sénateur par un ministère qui espérait l'opposer à Narvaez, il était resté à Logroño, dans la Rioja, honoré pour son passé militaire, à demi oublié, et c'est là que les événemens venaient le chercher tout à coup. Pendant sa régence, Espartero avait été loin de paraître à la hauteur de sa position et surtout des prétentions qu'on lui supposait. Il s'était montré révolutionnaire sans décision et sans idée arrêtée, ambitieux irrésolu, chef de parti inactif, ca-

pable du bien et du mal par circonstance ou par inertie plutôt que par choix. Ce qu'il avait été dans la première partie de sa carrière, allait-il l'être encore? La décision et l'activité qu'il n'avait point eues autrefois, les retrouverait-il après dix années passées dans le repos, loin des affaires?

Le premier mouvement d'Espartero, en rentrant dans la vie politique, était de recourir à son moyen habituel, la temporisation, — une temporisation menaçante. Qu'on remarque en effet qu'il recevait, le 21 juillet au matin, l'invitation de la reine, et qu'il laissait s'écouler huit jours avant de se rendre à cet appel. Pendant ce temps, toute sorte d'espérances et d'ambitions s'agitaient à Saragosse autour d'Espartero. La junte aragonaise avait un caractère plus révolutionnaire que celle de Madrid. Elle s'instituait *junte de gouvernement* et affectait une véritable suprématie sur tous les mouvemens insurrectionnels du pays. Elle nommait Espartero *généralissime des armées nationales de toutes les Espagnes,* avec pouvoir de distribuer des grades et des emplois. Il se préparait même un ministère aragonais. Les projets les plus indéfinis se cachaient sous un de ces mots qui sont le commode passeport de toutes les tentatives : « que la volonté nationale s'accomplisse! » Ce mot avait en outre l'avantage d'exprimer le vague des idées du duc de la Victoire. A Madrid, on crut et on dit que ces lenteurs et ces mystères n'avaient d'autre but que d'abandonner la révolution à elle-même, afin qu'elle contraignît la reine à l'abdication ou à la fuite, et que la situation se trouvât simplifiée par la suppression de *cet embarras,* — c'était l'expression dont on se servait. Si Espartero ne pensait point ainsi, il laissa du moins croire le contraire, en se posant comme une énigme et en tergiversant quand chaque minute était décisive.

Une mission dont le duc de la Victoire chargeait un de ses aides de camp, le général Allende Salazar, auprès de la reine, n'était point de nature à dissiper ces obscurités. C'est le 24 juillet que le général Salazar arrivait à Madrid, et il fut reçu immédiatement au palais. Il était porteur d'une lettre d'Espartero où celui-ci disait que « les événemens survenus étaient prévus par lui depuis longtemps, que son cœur patriotique en gémissait, et que son envoyé, qui avait toute sa confiance, dirait à la reine Isabelle à quelles conditions il accepterait le pouvoir. » Quelles étaient ces conditions? Le général Allende Salazar, qui a nié depuis avoir voulu manquer de respect à la reine, commença sur ce point un discours tout au moins des plus véhémens; il dit qu'Espartero n'aurait confiance en son pouvoir que s'il lui était remis par des cortès constituantes. Cependant il ne formulait rien de précis. Le fait est que ni la reine ni le général San-Miguel, qui était présent, ne purent comprendre. Il fallut s'ajourner à une se-

conde audience où l'envoyé d'Espartero présenterait ses conditions écrites. On ne comprit pas plus l'exposé écrit que l'exposé verbal, et la reine finit par accepter, sans trop savoir ce qu'elle acceptait. L'attitude de l'envoyé d'Espartero auprès de la junte de Madrid ne fut pas moins singulière; elle était pleine d'ambiguité et d'impatience; elle semblait laisser entendre ce que les paroles n'exprimaient pas, c'est-à-dire que la junte ne faisait point assez sans doute pour l'accomplissement de la volonté nationale. Toute cette diplomatie irrita fort les hommes modérés de la junte, d'autant plus qu'elle était l'espoir et l'encouragement des passions révolutionnaires qu'ils s'efforçaient de contenir. Le général San-Miguel ne fut pas le dernier à s'expliquer avec vivacité; il écrivait lettre sur lettre à O'Donnell pour le presser d'accourir, et il n'eût point même reculé devant la tâche de faire un ministère sans Espartero, au besoin contre lui.

Le duc de la Victoire avait évidemment fait un faux calcul. Il trouvait une résistance à laquelle il ne s'attendait point; il ne voyait pas que bien des souvenirs s'élevaient comme une barrière entre lui et une foule d'hommes politiques de tous les partis. D'un autre côté, son influence était singulièrement restreinte dans l'armée. En ce moment même il pouvait s'en assurer : il faisait inviter un général qui s'était prononcé dans le nord de l'Espagne à venir avec ses soldats se placer sous ses ordres; le général répondit très respectueusement par un refus, de façon que quand le duc de la Victoire se décidait enfin à se rendre à Madrid dans les derniers jours de juillet, il y arrivait avec l'apparence d'un immense pouvoir, d'une dictature véritable, et il avait effectivement cette dictature, mais sous la condition de la partager avec des hommes qui étaient loin de vouloir se dévouer à ses ambitions. Il était surtout obligé de compter avec l'élément politique et militaire qui avait fait le mouvement du 28 juin. Au fond, il n'y avait eu certainement aucune intelligence préalable entre le duc de la Victoire et les généraux de Vicalvaro. S'ils se trouvaient subitement rapprochés et contraints de s'entendre, c'était par le hasard des circonstances. Cela est si vrai, que peu de jours avant le 28 juin, un ami d'Espartero ayant abordé le général Dulce pour le pressentir sur ce qui se tramait, et lui ayant demandé si le duc de la Victoire pouvait compter sur son dévouement, Dulce se montra fort blessé, et répondit qu'il n'appartenait qu'à son pays, qu'il n'était l'homme de qui que ce soit. Le questionneur insista pour savoir sur quels élémens on comptait, exprimant le désir d'être informé d'avance. Dulce finit par ne rien répondre. Dans l'intervalle du 18 juillet au 1er août, la même personne écrivait encore au général Dulce, ce qui ressemblait fort à une tentative pour le détacher d'O'Donnell. Dulce ne fit aucune réponse, et comme on lui demandait peu après à Ma-

drid s'il n'avait point reçu ces lettres, il répliqua que si le duc de la Victoire avait cru devoir s'adresser à lui directement, il lui aurait déclaré ce qu'il avait dit déjà, que son épée appartenait à l'Espagne, à la reine constitutionnelle, non à un chef de parti. Cette réponse faillit coûter à Dulce la capitainerie générale de la Catalogne, à laquelle il venait d'être nommé.

Ceci est l'indice des conditions réelles dans lesquelles Espartero prenait le gouvernement. Maître absolu de ses résolutions, il n'aurait point partagé le pouvoir. Il fit ce qu'il put, sinon pour évincer entièrement O'Donnell, du moins pour l'éloigner de ce qui était sa force, de l'armée. Il lui offrit successivement la capitainerie générale de Cuba, le ministère des affaires étrangères, le ministère de la marine. O'Donnell sourit, dit-on, et ne voulut accepter que le ministère de la guerre. Espartero, sous peine de se précipiter dans une crise formidable, était contraint de traiter. De là le ministère formé le 31 juillet, aussitôt après l'arrivée des chefs de l'insurrection à Madrid. Le duc de la Victoire avait la présidence du conseil sans portefeuille, et il plaçait son aide de camp, M. Allende Salazar, au ministère de la marine. M. Alonso représentait au ministère de la justice les souvenirs de 1843. A l'intérieur, c'était aussi un ancien progressiste, M. Santa-Cruz. Le ministre des finances, M. Manuel Collado, était un banquier, sénateur et ami du général O'Donnell, qui prenait lui-même le portefeuille de la guerre. Un homme éminent, également ancien conservateur, sincèrement dévoué à la monarchie constitutionnelle et à la reine, et qui était allé fortifier le parti sage de la junte, M. Pacheco, entrait aux affaires étrangères. Le ministre des travaux publics, M. Lujan, passait pour un progressiste modéré, opposé à toute violence. L'Espagne retrouvait ainsi un gouvernement après un interrègne de quinze jours. Et dans cet interrègne que de choses avaient eu le temps de s'accomplir! que de complications avaient grandi! Dans les provinces, les juntes mettaient partout l'anarchie; c'était à qui supprimerait une loi, un impôt, ou bien à qui distribuerait des places et des grades. Il se trouva que les juntes avaient nommé trente-huit généraux! On ne ratifia plus tard qu'un petit nombre de ces nominations. A Madrid même, la population étonnée voyait surgir une presse nouvelle, écho des barricades, — des clubs, organes de toutes les excitations contre la royauté, contre Marie-Christine surtout. C'est sous ces auspices que naissait le ministère.

Il ne faut point l'oublier, dans ce ministère, deux partis faisaient alliance. Espartero et O'Donnell, « le vainqueur de Luchana et le vainqueur de Lucena, » paraissaient au balcon pour proclamer l'union libérale; mais c'était un mariage forcé où chacun apportait

des humeurs, des vues et des tendances différentes. Le parti modéré du cabinet eût voulu circonscrire le mouvement. A côté était Espartero, facilement dominé par un entourage remuant, accessible à toutes les flatteries et à toutes les séductions, caressé par les révolutionnaires les plus extrêmes, et couvrant ses indécisions ou les projets fomentés en son nom sous ce mot si heureusement inventé : « que la volonté nationale s'accomplisse ! » Il devait s'ensuivre des luttes permanentes, toujours près de dégénérer en conflits ou terminées par des concessions mutuelles. La question la plus sérieuse, à un certain point de vue, était celle de la constitution, du régime politique de l'Espagne. Elle fut résolue par une de ces transactions qui compromettent tout, en ayant l'air de sauver quelque chose. On décida la convocation de cortès constituantes, avec cette restriction que le gouvernement n'admettait, disait-il, ni doute ni discussion sur le trône et la dynastie. M. Collado a avoué depuis naïvement que la présentation de cette mesure au conseil avait été pour lui un coup de foudre, tant il croyait jusque-là que la révolution se faisait sous le drapeau de la constitution existante. Au lieu de cette constitution, c'était l'interdit lancé sur toute l'organisation publique de l'Espagne et une issue ouverte à toutes les tentatives. Cependant il restait bien d'autres questions plus vives, plus délicates, — épreuves incessantes de cette fragile union du ministère. La première de toutes était la position si étrangement aggravée de la reine Christine, enfermée au palais depuis le 17 juillet, et devenue le point de mire des haines triomphantes.

Une fatalité singulière livrait la mère d'Isabelle en otage à la révolution. Elle avait dû quitter l'Espagne au mois de mai; une maladie avait prolongé son séjour, et c'est ainsi que les événemens la surprenaient à Madrid. En réalité, de quoi la reine Christine était-elle donc coupable? Est-ce d'avoir perfidement poussé à la suppression violente des institutions libérales? Il est certain au contraire que nul n'avait été plus opposé à un coup d'état au moment où ce coup d'état était peut-être moins impossible qu'on ne le penserait aujourd'hui. Ce n'était pas seulement une affaire politique pour la reine-mère, c'était une question de dignité personnelle, l'honneur de son nom historique. C'est elle qui avait rouvert par l'amnistie de 1833 les portes de l'Espagne aux libéraux émigrés; c'est elle qui avait fait entrer l'Espagne dans la voie constitutionnelle. Voilà ce que les partis oublient et ce que la justice ne peut oublier. La reine Christine était-elle coupable de ces déprédations, de ces prélèvemens onéreux sur la fortune publique dont on l'accusait? Une commission des cortès est occupée depuis six mois à instruire ce grand procès; elle n'y a épargné ni le temps ni la bonne volonté de découvrir des mons-

truosités. Comme toutes ces imputations vagues, propagées par les animosités clandestines, se détruisaient d'elles-mêmes, elle a voulu remonter plus haut, au testament de Ferdinand VII, c'est-à-dire qu'une commission législative s'institue l'arbitre d'un acte civil exécuté sans contestation. Il n'y a point à entrer dans cette enquête; tout ce qui est à dire, c'est que les faits les plus exagérés, les plus défigurés, quand ils ont été vérifiés, sont devenus des faits tout simples. La pension de la reine-mère a été supprimée, et ses biens ont été séquestrés pour répondre de délits qu'on se promet de découvrir; c'est là jusqu'ici le résultat le plus évident. La reine Christine a été autrefois très populaire au-delà des Pyrénées, et depuis quelques années elle ne l'était plus, cela est certain. Elle n'était pas impopulaire seulement parmi les libéraux extrêmes, ce qui n'aurait eu rien d'étonnant; elle l'était parmi ceux qui l'avaient toujours soutenue, défendue, et pour lesquels son nom avait été un drapeau. Le changement de condition de Marie-Christine par son second mariage avait pu contribuer au changement dans les dispositions des partis à son égard, en créant autour d'elle des influences ou des intérêts parfois de nature à la compromettre. Il y a eu un jour où elle s'est trouvée entre des amis désaffectionnés et des haines désormais libres de se produire. Si les hommes bien intentionnés et éclairés qui étaient dans le nouveau gouvernement et ailleurs à Madrid eussent été libres d'exprimer leur pensée, ils auraient dit que dans toutes ces accusations il n'y avait rien dont le pays eût à s'occuper, que la gravité de cette question, au point où elle était venue, naissait uniquement de ce que l'impopularité de la reine Christine était une arme empoisonnée perfidement tournée contre la monarchie par les passions révolutionnaires. Malheureusement ces passions avaient leurs intelligences dans le conseil, elles comptaient bien trouver le chemin de l'âme d'Espartero. Pour l'ancien régent, c'était en effet une vieille querelle : il avait vaincu la reine Christine en 1840, il avait été vaincu en 1843 par elle ou par ses amis; les événemens mettaient de nouveau Marie-Christine à sa merci.

Le premier mouvement du ministère, à son entrée au pouvoir, dès le 3 août, avait été de faire partir la reine-mère; mais les révolutionnaires, encore en armes, gardaient toutes les avenues du palais. Le général San-Miguel dans une reconnaissance eut à se débattre au milieu d'une tourbe menaçante, et il fallut même que le gouvernement prît un engagement singulier, celui de ne laisser partir la reine Christine « furtivement ni de jour ni de nuit. » La difficulté ne subsistait pas moins tout entière. Il s'agissait de savoir si on laisserait ce gage d'un conflit inévitable entre des cortès qui pouvaient succomber à quelque tentation désastreuse et la reine Isabelle, qui ne

sanctionnerait certainement aucune violence contre sa mère. Le premier moment passé, Espartero était moins frappé de ces inconvéniens. Il hésitait, et il était fortifié dans ses hésitations par un entourage qui ne voyait après tout dans une crise nouvelle qu'un moyen de précipiter la révolution. Le duc de la Victoire eût incliné à garder Marie-Christine en lieu sûr, pour la tenir à la disposition des cortès. Le parti modéré du ministère l'emporta, et on résolut de faire partir la reine-mère, au risque d'avoir à livrer bataille à cette démagogie sortie des barricades, qui tenait le gouvernement en échec.

S'il n'y avait eu que cette poignée de factieux, l'issue n'était nullement douteuse; mais le duc de la Victoire persisterait-il jusqu'au bout? ne se laisserait-il pas encore arrêter par quelque manifestation populaire habilement préparée? Le fait est qu'à ce même instant Espartero se laissait décerner la présidence du club de l'Union, d'où sortaient les plus odieuses déclamations contre Marie-Christine. Le 28 août arriva, jour fixé pour le départ de la reine-mère. L'ancienne régente sut dans la nuit seulement qu'elle allait partir, et le matin elle quittait le palais, en présence des ministres, avec une escorte de cavalerie commandée par le colonel Garrigo, devenu général. Ce n'était point l'affaire des passions révolutionnaires, qui se disposèrent aussitôt à tenter un effort désespéré pour ressaisir leur proie ou pour relever les barricades. Le parti démocratique commit heureusement une double faute en cet instant. Comme il se sentait impuissant, il accepta un auxiliaire qui devait froisser profondément l'instinct national. La participation de M. Soulé à la journée du 28 août ne fut point un mystère, et le motif de l'intervention du ministre des États-Unis est encore moins un secret. M. Soulé remplissait ou croyait remplir sa mission relative à Cuba en favorisant le triomphe du parti démocratique, et on dit même qu'il s'était assuré du prix de son concours. Les agitateurs révolutionnaires commirent une méprise plus décisive encore, et achevèrent eux-mêmes leur propre déroute en assaillant la maison du président du conseil aux cris de *meure Espartero!* S'ils eussent crié *vive Espartero!* tout pouvait changer. Les cris de mort proférés contre le duc de la Victoire le lièrent à ses collègues par la solidarité du péril, et il se montra aussitôt l'un des plus résolus contre l'émeute. Il ne le céda en rien au général O'Donnell, qui se préparait du reste à combattre avec ou sans Espartero. Dès que le gouvernement restait uni, cette agitation du 28 août n'était plus qu'une impuissante échauffourée, et les barricades, commencées sur quelques points de Madrid, devaient disparaître au premier choc. Cette victoire, car c'en était une, raffermit le ministère en rapprochant ses élémens divers, et lui donna même la force de fermer les clubs. Espartero signa la dissolution du cercle

de l'Union, tout comme il s'en était laissé attribuer la présidence peu de jours auparavant.

Telle est cependant la logique des situations, que cette union nouvelle du ministère était nécessairement plus apparente que réelle, plus momentanée que durable. A mesure que les questions se succédaient, les occasions de dissidence ou de conflit renaissaient d'elles-mêmes. Des cortès étaient convoquées : quel système suivrait le gouvernement devant la représentation du pays? Prendrait-il l'initiative de toutes les grandes mesures de réorganisation publique? proposerait-il un projet de constitution? La reine devait-elle ouvrir en personne les cortès? Autre question : l'armée était tombée dans une désorganisation complète par une circonstance d'une originalité toute locale. Les chefs de l'insurrection et toutes les juntes avaient promis une réduction de deux années de service aux soldats qui prendraient part au soulèvement. Il y aurait eu certainement du danger à éluder une telle promesse; mais restreindre cette faveur aux soldats qui avaient pris les armes pour l'insurrection, c'était scinder l'armée en deux, exciter le mécontentement de ceux qui avaient obéi à la discipline et au devoir, et laisser debout une force ennemie de la révolution. Il en résulta qu'on étendit la réduction de deux années de service à toute l'armée, de même qu'on accordait la faveur d'un grade supérieur à tous les officiers indistinctement. C'était merveilleux, tout le monde y trouvait son profit. Seulement l'Espagne n'avait plus d'armée au moment où elle en aurait eu un besoin immense pour se défendre contre une dissolution universelle. La partie modérée du ministère n'hésitait pas sur ce point, non plus que sur tous les autres. Le cabinet, à ses yeux, devait prendre la responsabilité d'une levée nouvelle de troupes; il devait proposer un projet de constitution; la reine devait paraître à l'ouverture des cortès. En un mot, c'était une obligation impérieuse du gouvernement de ne laisser place à aucun doute et de rallier tous les esprits incertains sous une direction vigoureuse et assurée.

Le duc de la Victoire opposait à ces solutions une force invincible d'inertie. Il reculait devant l'impopularité de la conscription; quant à un projet de constitution, quant à l'intervention de la royauté dans l'inauguration des cortès, quant à tout ce qui pouvait engager le gouvernement, il se retranchait dans une sorte d'interprétation mystérieuse de la volonté nationale, arbitre suprême des grandes questions du moment. Cela voulait dire que toutes les espérances vivaient encore autour d'Espartero, qu'il se poursuivait un travail sourd tendant à prolonger une incertitude d'où pouvaient naître des crises et des combinaisons nouvelles. Le duc de la Victoire ne parlait pas, il laissait parler pour lui. Et que disait un de ses amis dévoués, le géné-

ral Allende Salazar, dans un manifeste adressé à ses électeurs de la Biscaye? Ministre de la reine Isabelle, il recommandait à ses commettans de rester indifférens, quelque dynastie, quelque forme de gouvernement que se donnât l'Espagne. Cette tactique irritait profondément les modérés de la révolution, notamment les généraux, lorsqu'un de leurs journaux, le *Diario Espanol,* vint brusquement piquer au vif ce qu'il appelait les *rêveurs de républiques ou de régences.* « Non, mille fois non, disait-il, la nation espagnole n'appartiendra jamais à des individualités déterminées. Elle sera la proie de la révolution, de la démagogie, de l'anarchie, de la tyrannie, du chaos, mais d'un nom, quelque illustre qu'il soit, jamais. Les rêveurs de républiques pourront gagner la partie pour un temps plus ou moins long; quant aux rêveurs d'empires, de dictatures et de régences, qu'ils se réveillent et qu'ils méditent sur Iturbide et Rosas. Qu'ils se réveillent et qu'ils achèvent de compléter leurs études sur l'histoire de 1843. Qu'ils se réveillent et qu'ils regardent leur futur portrait dans le *Punch* et *le Charivari*... » Cette sortie directe et calculée devint l'objet des plus vives explications dans le conseil, et en fin de compte il en résulta un rapprochement nouveau. La politique du ministère n'en fut pas plus nette; il fut décidé seulement que la reine ouvrirait en personne la session législative des cortès.

Ce n'est pas tout : cette crise intime s'apaisait à peine que la lutte se réveillait et se dessinait dans un assez curieux incident d'une autre nature. Le général San-Miguel saisissait l'occasion naturelle de l'organisation définitive de la milice nationale de Madrid, dont il était inspecteur général, pour présenter les officiers à la reine. Mais présenter les officiers de la milice nationale à Isabelle II, n'était-ce pas préjuger la question monarchique? Un instant ce pauvre général San-Miguel, qui n'eut certes jamais semblable vocation, fut transformé en un chef de prétoriens, en un véritable Brennus prêt à jeter son épée dans la balance des destinées de l'Espagne. Les officiers de la milice allèrent au palais et furent présentés à la reine; seulement, en sortant de là, comme pour neutraliser l'effet de cette démonstration, quelques-uns voulurent se rendre chez le président du conseil, et tout le monde suivit. Le duc de la Victoire répondit à cette démarche comme il répondait toujours : « Que la volonté nationale s'accomplisse! » La polémique s'en mêla, et fit du discours d'Espartero une leçon adressée au général San-Miguel. A son tour, San-Miguel répliqua vivement, en disant, par une allusion transparente, que la volonté nationale s'accomplirait, et qu'il faudrait qu'elle fût respectée *par tous.* La lutte n'alla pas plus loin pour le moment; on en avait dit assez pour se comprendre.

Ainsi s'offrait la situation de l'Espagne aux approches de la réu-

nion des cortès, après trois mois de révolution. L'incertitude et l'anarchie envahissaient le pays à l'abri d'une dictature impuissante ou complice. Au centre de ce désordre immense se tenait Espartero, grave comme un sphinx, affectant de se faire l'exécuteur de quelque volonté populaire inconnue, hésitant à prendre un parti et laissant tout soupçonner. La royauté restait livrée sans défense à la diffamation des journaux ou des plus violens pamphlets, tels que *le Peuple et le Trône*, — *Espartero et la Révolution*. Aussi attendait-on avec une singulière anxiété la fin de cet interrègne et le moment de l'ouverture des cortès. Le 8 novembre, le congrès constituant se réunissait à Madrid. C'était la première fois depuis la révolution que la reine allait reparaître véritablement dans la vie publique de la Péninsule, en présence de cette nouvelle représentation nationale. Quand elle entra, il se fit un silence qui était certes de nature à inspirer quelque émotion. Isabelle prononça un discours simple, mesuré, où l'auteur, — c'était M. Pacheco, — avait cherché à concilier la dignité de la souveraine et les exigences de la situation. Aussitôt retentirent les cris de *vive la reine!* spontanément répétés par le peuple. Ce jour-là, Isabelle II fut un moment ce qu'elle n'avait point été depuis trois mois, ce qu'elle n'a point toujours été réellement depuis cette heure du 8 novembre, — la reine véritable de l'Espagne.

III.

La réunion des cortès marque une phase nouvelle dans la révolution espagnole, non pas qu'elle en change les conditions et la nature; mais elle vient, pour ainsi dire, mettre tous ces élémens en demeure de s'organiser et de se constituer, elle vient sommer cette révolution de préciser son caractère et son but. Et ici, dès le premier instant, nous nous trouvons en présence d'une de ces rapides péripéties où se dévoilent les plus secrets replis d'une situation.

Qu'on se représente une assemblée sortie d'un pays bouleversé. Les anciens modérés d'abord avaient disparu selon l'habitude; il restait à peine quelques hommes jeunes et d'un talent remarquable, MM. Candido Nocedal, Alejandro Castro. La portion la plus considérable du congrès appartenait à l'Union libérale, dont l'image vivante était la présence simultanée au pouvoir d'Espartero et d'O'Donnell : là figuraient les généraux Concha, Serrano, San-Miguel, Ros de Olano, Dulce, MM. Cortina, Madoz, Rios Rosas, Gomez de la Serna, Pacheco. A côté, il y avait environ cinquante progressistes *purs*, parmi lesquels allait se placer M. Olozaga, et dont la politique eût été de séparer le duc de la Victoire des modérés pour créer ce qu'ils appelaient une situation complètement *esparteriste*. Puis venait un petit

groupe démocratique remuant et turbulent, qui se rapprochait des progressistes *purs,* et n'avait d'autre pensée que de transformer le congrès en convention, sous la présidence d'Espartero. Comment allaient se combiner ces élémens? dans quelles conditions le gouvernement allait-il pouvoir se reconstituer? A son premier pas, l'assemblée faillit allumer le conflit de tous les antagonismes et de toutes les prétentions. Elle choisit pour président provisoire le général San-Miguel, malgré l'opposition décidée du duc de la Victoire, qui favorisait la candidature d'un de ses amis, M. Martin de los Heros, et voyait dans San-Miguel presque un ennemi personnel. Espartero en conçut contre l'Union libérale une irritation profonde qui le rejeta un moment vers les progressistes *purs* et le parti démocratique : il voulut quitter immédiatement le pouvoir.

Cependant on parvint à s'entendre. Il fut résolu par le ministère qu'il attendrait pour se retirer la constitution définitive des cortès. Mû par un sentiment patriotique, le général San-Miguel se désistait de toute prétention à la présidence permanente du congrès, et le cabinet tout entier s'engageait à appuyer un candidat moins antipathique à Espartero, le général Infante. Il en était ainsi le 20 novembre, lorsque le 21 le duc de la Victoire rassemblait le conseil en déclarant que décidément il ne voulait pas dicter un choix à l'assemblée, et qu'il était résolu à se retirer immédiatement du pouvoir. Le calcul du duc de la Victoire était tout simple : il voulait tenter un grand coup, mettre le congrès à l'épreuve en se présentant lui-même comme candidat à la présidence, doubler son pouvoir par une sorte de délégation populaire et rester maître des événemens. Ce calcul fut en partie déjoué par la prudence de la reine, qui refusa d'accepter la démission du cabinet et de nommer de nouveaux ministres avant que le congrès eût manifesté ses tendances politiques. M. Olozaga eut, dit-on, un rôle assez actif dans cet imbroglio, et s'il n'influa pas d'une manière décisive sur la retraite du duc de la Victoire, il se trouva du moins d'accord avec la pensée secrète du chef du cabinet. Homme plus habile que sûr, doué de plus de dextérité et de souplesse que d'élévation et de fixité, M. Olozaga arrivait de Paris, où il était ministre plénipotentiaire, avec l'ambition d'être à Madrid président du conseil ou président des cortès. Le moyen d'atteindre son but était à ses yeux de lier sa fortune à celle du duc de la Victoire et de travailler à la formation d'un pouvoir exclusivement progressiste. Dans ces conditions, si Espartero passait à la présidence des cortès, M. Olozaga était président du conseil; si le duc de la Victoire reprenait le gouvernement, le ministre d'Espagne à Paris devenait président du congrès. Ce n'était point une partie mal engagée, seulement elle fut perdue malgré l'appui que M. Olozaga trouva, assure-t-on,

chez le ministre d'Angleterre, lord Howden. Le duc de la Victoire se présenta en effet comme candidat à la présidence de l'assemblée, et il se trouva que devant son nom tous les noms s'effacèrent; il fut élu par toutes les nuances d'opinion. Ce succès guérit un peu la blessure de son amour-propre, et il retomba dans son inertie. Espartero finit par proposer à O'Donnell de rester avec lui au ministère comme ils étaient avant, en appuyant désormais la candidature du général Infante à la présidence des cortès (1). Or, cette mêlée de prétentions personnelles une fois éclaircie, le congrès une fois constitué et le gouvernement recomposé, quel était le dernier mot de cette révolution? quel sens avait-elle dans la situation de l'Espagne? Et mieux encore, qu'est-ce qu'une révolution au-delà des Pyrénées?

Il y a un fait qui est pour l'Espagne une source de malheurs et pour ceux qui la jugent une source d'erreurs et de déceptions : c'est une disproportion permanente entre les mots et la réalité. Les mots sont révolutionnaires souvent, la réalité ne l'est pas. Les partis élèvent des questions qui n'existent pas pour le pays. Creusez un instant ce sol agité et dévasté à la surface, vous trouverez dans l'organisme moral de ce peuple une force de résistance invincible jusqu'ici à toutes les idées politiques, sociales, religieuses, que représente ce mot de révolution. Est-ce une idée républicaine que contenait ce mouvement de 1854, comme l'ont laissé croire après juillet quelques journaux sortis des pavés de Madrid? La république, on le sait bien, n'est point une chose sérieuse au-delà des Pyrénées. C'est le fétiche de quelques imaginations troublées par les influences européennes. Tous les républicains de la Péninsule sont peut-être dans le congrès aujourd'hui; ils sont moins de vingt, qui ont pris à la dernière révolution française ce qu'elle avait de plus parfait, le suffrage universel, la liberté illimitée des clubs et de la presse, l'abolition du recrutement, — un programme qui n'a d'autre défaut que de rester incompris! Si la république était possible un instant au-delà des Pyrénées, ce serait l'anéantissement de tout progrès, la dissolution même de l'Espagne. Tous les membres de ce corps malade se disjoindraient aussitôt; toutes les passions, toutes les jalousies, tous les antagonismes se réveilleraient et seraient aux prises. C'est la monarchie qui est l'image vivante de l'unité espagnole, qui apaise sous son autorité tutélaire l'esprit d'indépendance individuelle, les rivalités des provinces, les vieilles rébellions locales, et qui reste la seule garantie

(1) A ce moment, il y eut cependant une modification ministérielle; M. Pacheco quitta le ministère des affaires étrangères pour aller comme ambassadeur à Rome. C'était un affaiblissement de la partie modérée du cabinet, comme le fut quelques jours plus tard la retraite de M. Collado, ministre des finances, et son remplacement par M. Pascual Madoz.

de progrès au sein d'une nation attardée. La république n'a de valeur que comme un appoint d'agitation, si l'on nous passe ce terme.

Le projet le plus caractéristique, à coup sûr, qui ait surgi comme un des élémens de la crise actuelle, c'est celui d'une révolution dynastique amenant la maison de Bragance à Madrid par la réunion de l'Espagne et du Portugal, idée séduisante en apparence, mais au fond aussi chimérique véritablement que la république elle-même, — tant elle est peu fondée sur une notion exacte des rapports présens des deux pays! L'Espagne et le Portugal se touchent par le territoire, par les intérêts, par les mœurs, par plus d'une tradition commune, et cependant il n'y a peut-être pas deux peuples entre lesquels il y ait moins de relations. Les Portugais vont à Londres, à Paris, en Allemagne, ils ne vont point en Espagne; les Espagnols ne vont point en Portugal. Les familles des deux pays ne s'unissent point entre elles. Les rapports de commerce les plus considérables sur la frontière sont en vérité ceux qu'entretient la contrebande. L'intimité morale et intellectuelle n'est pas moins absente. L'an dernier, on cherchait à Lisbonne les œuvres d'un des premiers poètes de l'Espagne; on ne les trouva jamais, et le plus court fut encore de les demander à Paris. Les dispositions mutuelles des deux royaumes peuvent assez bien se traduire dans cette anecdote du Portugais qui s'était laissé tomber dans un puits, et qui, voyant passer un Castillan, lui dit : « Castillan, Castillan, si tu me tires de là, je te fais grâce de la vie! » Il n'est point certain que le jour où dom Pedro eût été proclamé à Madrid, les Portugais à leur tour n'eussent proclamé son frère, le duc de Porto, pour leur souverain. Le gouvernement de Lisbonne lui-même était loin de se prêter à des plans qu'il n'ignorait pas, et c'est en partie pour ce motif que le roi, lors du voyage qu'il faisait au printemps de 1854, évitait de passer par l'Espagne. Quelque brillante que fût la chimère, les conseillers de dom Pedro voyaient avec sagesse que, roi légitime et aimé du Portugal, leur jeune souverain ne serait à Madrid qu'un usurpateur et un étranger. Quant à la France et à l'Angleterre, leur politique était toute tracée à l'égard de ces plans qui changeaient les conditions de deux pays, et le cabinet britannique, nous l'avons dit, avait nettement repoussé les tentatives faites auprès de lui avant la révolution espagnole. Depuis, la même idée de l'éviction dynastique de la reine Isabelle a pris à un certain moment une autre forme sans obtenir plus de succès. Il s'agissait cette fois, non plus de réunir les deux royaumes de la Péninsule, mais d'appeler au trône de l'Espagne le père du roi de Portugal, le régent dom Fernando, comme le fondateur d'une dynastie nouvelle. Nous n'inventons rien, qu'on en soit assuré. Que restait-il encore contre la royauté d'Isabelle? Il restait la régence, — une régence

exercée par le duc de la Victoire, c'est-à-dire le renouvellement d'une minorité orageuse et livrée à toutes les dissensions.

Remarquez bien le côté faible de toutes ces combinaisons, — république, empire ibérique ou régence : ce sont des projets conçus dans un emportement d'opposition ou d'ambition, reposant sur les données les plus chimériques, propagés et proposés clandestinement. Quand la révolution éclate, comme pour leur donner un corps, toutes ces ombres s'évanouissent. La question de l'existence de la monarchie et de la dynastie est tranchée souverainement par le sentiment populaire, ou plutôt elle n'existe pas pour lui. On put le voir en juillet dans un détail frivole en apparence. Aux premiers jours de l'insurrection, sur ces barricades dont Madrid se hérissait, le portrait de la reine était assez éclipsé par ceux d'Espartero et des autres généraux; insensiblement il reprenait sa place, et la main du peuple le remettait au premier rang. Le parti révolutionnaire a mis une espèce de fatuité, pendant quelques mois, à paraître tenir la monarchie dans ses mains : matériellement il pouvait tout en effet, cela est certain; moralement il ne pouvait rien, et quand les cortès votaient à une quasi unanimité, le 28 novembre, le maintien de la monarchie, elles ne faisaient qu'enregistrer un fait politique qui n'avait cessé d'exister aux yeux du pays, qui aurait pu, à la rigueur, se passer du luxe d'une sanction inutile. Est-ce que dans ce temps-là, pendant qu'on discutait sur l'existence de la royauté, les plus fiers tribuns eux-mêmes, devenus des personnages, ne se pressaient pas aux baise-mains de la cour?

Poursuivons : si la révolution ne peut rien essentiellement contre la monarchie, a-t-elle pour objet de faire prévaloir dans la vie sociale quelque principe nouveau d'égalité démocratique? Mais il n'y a point de pays où il y ait entre les classes moins d'hostilité, où la démocratie réelle, celle qui résulte d'un sentiment profond d'égalité morale, règne plus qu'en Espagne. L'aristocratie n'a point d'avantages politiques, elle n'a point une existence à part, elle n'a d'autre privilége que de porter, faiblement quelquefois, des noms illustres qui rappellent des traditions chères au peuple lui-même. Ce serait certainement la plus vaine et la plus impossible des entreprises de prétendre déraciner de l'âme de cette race l'orgueil de son passé et de ses souvenirs. Il ne faut point s'y tromper, dans les projets de réformes constitutionnelles qui ont vu le jour il y a quelques années, ce qui choquait le moins, c'était le rétablissement des majorats dans une certaine mesure et l'introduction de l'élément aristocratique dans l'organisation du sénat. L'aristocratie, telle qu'elle existe aujourd'hui en Espagne, est accessible à tous, et tout le monde y aspire.

Pensez-vous qu'il y ait au-delà des Pyrénées une grande haine contre les distinctions et les titres? Chaque révolution en distribue à son tour, et la révolution actuelle n'a point fait exception. Le vice-président de la junte formée à Madrid en juillet a été créé duc; c'était M. Sevillano, banquier et déjà marquis. La femme du général Mina, le célèbre partisan du temps de l'indépendance, a été nommée *duchesse de la Charité*. On a voulu faire le dernier ministre des finances, M. Madoz, comte de Tremp, du nom de ce qu'on pourrait appeler son *bourg pourri* de la Catalogne, s'il ne s'agissait pas d'un libéral si consommé. Il faut ajouter que M. Madoz a refusé ce titre. Et d'un autre côté, quels sont les chefs du prétendu parti démocratique? C'était le vieux comte de Las Navas, ce chevaleresque et platonique amant de la république, qui vient de mourir; c'est aujourd'hui M. Orense, marquis d'Albaida. Il y a quelques années, peu après 1848, un journal socialiste parut à Madrid; qui faisait vivre par ses subventions ce journal d'un moment? C'était un grand d'Espagne. La seule démocratie qui existe au-delà des Pyrénées, au sens profondément moderne et révolutionnaire du mot, c'est cette masse besoigneuse et affairée que les événemens ont fait surgir, qui est à la suite de tous les partis, et qui se jette sur les emplois à chaque révolution; c'est la démocratie des capacités. Il y a du reste les capacités modérées, comme les capacités progressistes. Chaque parti a son personnel d'employés passant alternativement du cadre de l'activité au cadre des *cesantes*, suivant les variations de la fortune politique. Cette démocratie est un élément de trouble, sans nul doute : elle peut contribuer à des révolutions pour conquérir ou retrouver des emplois; mais il ne s'agit point ici évidemment d'une lutte de classes, d'un principe de nivellement social. Contre la corruption des idées démocratiques, l'Espagne a un préservatif assuré dans ses mœurs, dans ses goûts, dans ses instincts, de même que dans sa constitution agricole elle trouve une sauvegarde contre le socialisme industriel. Comment le principe démocratique deviendrait-il un levier de bouleversement là où les hommes se sentent naturellement égaux, là où ne fermente point la haine des supériorités et des hiérarchies? Comment le socialisme économique prendrait-il une extension sérieuse là où le travail est surabondant, là où existe la pauvreté indolente et fière, mais non le paupérisme, cette maladie affreuse des contrées où l'excès de la population se combine avec l'excès du développement industriel?

Voilà donc encore un point où la révolution manque de raison d'être au-delà des Pyrénées. Invoquera-t-elle enfin un principe de réforme religieuse, la liberté de conscience? Que dans les pays où, par la force des choses, par une suite de circonstances historiques,

des cultes différens se sont institués, la liberté devienne la garantie de l'indépendance mutuelle des consciences et de la paix publique, rien n'est plus simple; mais s'il est une nation ancrée dans sa foi, entière et absolue dans ses croyances, c'est assurément l'Espagne. Le catholicisme est resté la règle des âmes; il est dans la nature de ce peuple, dans ses idées, dans son organisation morale et intellectuelle. L'Espagnol ne passe point à un culte dissident; il est catholique ou il n'est rien, et dans ce dernier cas la liberté des cultes lui est très inutile. Au sein même des classes cultivées, où la fidélité aux pratiques de la religion a pu recevoir quelque atteinte, la croyance reste dans l'esprit, vous n'apercevrez point la trace la plus imperceptible d'un mouvement religieux ou philosophique indépendant du catholicisme. Rien n'est plus instructif que les discussions récentes du congrès de Madrid sur cette question. Ce ne sont pas des conservateurs seulement qui ont défendu l'unité religieuse de la Péninsule, ce sont aussi les progressistes les plus décidés. Les membres de la commission de constitution ne laissaient point d'être dans l'embarras, et le sens de leurs discours peut se résumer en ceci : — « La liberté de conscience! oui sans doute, c'est un principe admirable; il n'y a qu'un malheur : si nous la proclamions, ce serait le signal d'une explosion universelle où disparaîtrait infailliblement la révolution. » — Après quoi on a pris un terme moyen qui consiste à inscrire dans la constitution ce qu'on pourrait appeler une liberté par réticence, la tolérance du culte intérieur. Qu'on y songe bien, le catholicisme au-delà des Pyrénées fait partie, pour ainsi dire, du sentiment national, et aux yeux du peuple espagnol toute atteinte portée à l'unité religieuse est une arme mise entre des mains étrangères. On l'a vu il y a peu de temps. Quelques protestans anglais s'étaient réunis à Séville pour célébrer leurs offices sous la garantie de l'article constitutionnel récemment voté. Le gouverneur civil a dû interdire ces réunions dans un intérêt d'ordre public; le ministre d'Angleterre à Madrid a réclamé auprès du gouvernement, il a cru pouvoir porter ses griefs dans la presse; il n'a réussi qu'à éveiller les susceptibilités et les méfiances contre lui, et en définitive lord Howden a été conduit à prendre son congé. Que la liberté absolue des cultes soit la loi de l'Espagne, — des incidens semblables peuvent se renouveler sans cesse, irriter le sentiment national autant que le sentiment religieux, et jeter la Péninsule dans des crises permanentes de nature à la mettre en guerre avec elle-même et avec les autres pays.

On peut déduire de ces faits le caractère réel de la révolution au-delà des Pyrénées : elle ne touche point aux conditions intimes et profondes de la société espagnole; dans ses dogmes principaux, elle n'a rien de vrai, de spontané et de réellement populaire. Il en ré-

sulte que si la révolution cherche à se développer dans le sens de son principe, elle heurte aussitôt un instinct universel; si elle s'arrête, elle a l'air de se désavouer elle-même et de se rétrécir aux proportions d'un bouleversement vulgaire. De là cette politique étrange du parti révolutionnaire toutes les fois qu'il arrive au pouvoir. Conservateur par impuissance et violent sans audace, il est forcé de maintenir des principes qu'il détruit ensuite dans la pratique. C'est ce qui est arrivé dans la question des cultes. Les progressistes du congrès ont bien senti l'impossibilité de porter une atteinte ouverte à l'unité religieuse du pays; mais en même temps ils ont introduit une petite liberté bâtarde et sans aveu, qui ne satisfait ni à la vérité de la situation de l'Espagne ni à l'honneur du principe de l'indépendance de la conscience, et qui, après beaucoup de bruit, soyez-en sûr, redeviendra tout simplement cette tolérance de fait que tous les gouvernemens ont pratiquée depuis vingt ans, sans qu'elle fût inscrite dans les constitutions. Il en a été de même pour la monarchie. Le parti révolutionnaire espagnol n'a pas pu songer un instant à abolir l'institution monarchique. Il en a consacré l'existence par le vote du 28 novembre; mais en même temps il garrotte l'autorité royale dans des liens qu'elle sera obligée de rompre : il la réduit à l'ilotisme dans le pays le plus monarchique du monde. La royauté sanctionne les lois ordinaires, elle ne sanctionnera pas la constitution et les lois organiques. Le roi aura le droit de convoquer et de dissoudre les cortès; mais à côté sera une députation permanente chargée de veiller à l'exécution des lois et investie en certains cas du pouvoir de réunir les chambres.

De tous les partis révolutionnaires qui se sont produits en Europe, le parti révolutionnaire espagnol est certainement celui qui a le mieux résolu le problème de s'agiter pour s'agiter, sans but, sans profit pour aucun principe, sans autre résultat que de maintenir le pays dans un état perpétuel de crise. Les progressistes de l'Espagne ont eu une occasion merveilleuse en 1854. Ils recevaient une situation faite, ils se trouvaient subitement portés au gouvernement d'un pays constitué, organisé, avide de sécurité et d'améliorations positives. Deux chemins s'offraient à eux : ils pouvaient accepter ce legs qui leur survenait à l'improviste, gouverner s'ils voulaient avec un esprit plus libéral, réformer même les lois imparfaites : c'était l'œuvre d'un parti sérieux et légal. On leur aurait su gré du mal qu'ils n'auraient point fait, de leurs efforts pour épargner à la Péninsule de nouvelles épreuves. L'autre alternative était de tout détruire. C'est l'esprit de destruction qui l'a emporté, et, qu'on l'observe bien, c'est une destruction systématique, aveugle. Il s'agit d'effacer la trace de tout ce qui s'est fait dans ces dernières années, et de remonter aux

grandes dates progressistes. On y a mis la plus singulière puérilité, au point de rétablir des employés aux places qu'ils occupaient en 1843. Il y avait un corps qui méritait bien quelque reconnaissance des vainqueurs de juillet, puisqu'il avait poussé le premier cri de révolution, c'est l'ancien sénat; il avait certes prouvé qu'il n'était pas nécessairement la créature du pouvoir. Le sénat a disparu uniquement parce qu'il portait la date de 1845, et on le remplace par un sénat électif dont M. Olozaga a eu l'idée. Il y avait une institution qui avait pris rang dans l'organisation administrative de l'Espagne, et qui avait attesté son indépendance, sa fermeté dans l'examen des concessions de chemins de fer, c'est le conseil d'état. Le conseil d'état a été supprimé révolutionnairement, et depuis près d'un an la Péninsule vit avec un tribunal administratif provisoire, en attendant que les cortès aient fait une constitution. Les lois sur les municipalités ont eu le même sort. On n'a point osé toucher à l'ensemble du système de contributions, mais l'on a supprimé l'un des principaux impôts, la taxe sur les objets de consommation. Le profit tout entier a été pour les marchands, non pour le peuple, et le gouvernement s'est trouvé avec un déficit qu'il ne sait comment combler. C'est ainsi qu'ont procédé les hommes auxquels est échue cette victoire inespérée du mois de juillet 1854.

La première faute commise par le parti triomphant en juillet, celle qui a engendré toutes les autres, c'est d'avoir évoqué ce fantôme de cortès constituantes. Où donc se faisait sentir ce besoin d'une constitution nouvelle? Le mal ne venait point en Espagne du vice de la constitution; il est toujours venu de ce que le régime représentatif, depuis qu'il est établi, n'a été plus ou moins, il faut le dire, qu'une grande fiction pour tous les gouvernemens et pour toutes les opinions. Nous n'en citerons qu'un exemple. Voilà vingt ans déjà que le régime constitutionnel existe au-delà des Pyrénées, tous les partis ont été au pouvoir et ont régné tour à tour : eh bien! pas une fois encore le budget n'a été voté par les chambres, et c'est même depuis quelques années seulement qu'il y a un budget véritable. Il y a mieux : depuis plus de six mois, des cortès sont réunies à Madrid; on a fait des discours sur tout, on a passé plusieurs jours à discuter l'étrange question de savoir si la milice nationale avait le droit de délibérer sur les affaires politiques : on n'a point trouvé le temps d'aborder sérieusement l'étude d'une loi de finances! Ce n'est point cependant la faute de la constitution de 1845 et des modérés. Le parti progressiste n'a point vu qu'en faisant surgir du sein du pays ces cortès constituantes, il créait un pouvoir irrégulier et anormal, qui serait à la fois infatué et embarrassé de ses prérogatives, qui serait conduit à mettre la main sur toute autorité sans savoir agir. C'est ce qui s'est

réalisé en effet. Jamais il n'a été offert un plus triste spectacle que celui de cette assemblée, s'égarant dans des discussions sans limites, soumettant à des controverses oiseuses les principes les plus essentiels de gouvernement, perdant son temps en interpellations et en motions inutiles, livrée à la merci des incidens et des surprises. Un des traits caractéristiques de cette assemblée considérée dans son ensemble, c'est l'absence de tout esprit politique, de toute direction, et par malheur le gouvernement n'a pas eu plus d'initiative que le congrès.

Ministère et cortès, quel élément d'ordre ont-ils créé? De quelle amélioration féconde ont-ils doté le pays? L'œuvre, la grande œuvre du gouvernement et du congrès jusqu'ici, c'est la loi de désamortissement, qui met en vente les propriétés de l'église, des communes, des établissemens de bienfaisance et de l'état. Le jour où cette loi a été adoptée, le ministre des finances, M. Madoz, a dit que la révolution avait fait un pas gigantesque. Or ce pas gigantesque a conduit l'Espagne à un commencement de guerre civile; une insurrection carliste est née dans l'Aragon. Dans les provinces basques et en Navarre, les autorités locales ont déclaré qu'elles ne répondaient plus de la tranquillité publique, si la loi de désamortissement était exécutée. Le gouvernement se trouve donc placé entre un désaveu de sa politique et un acte de témérité qui peut mettre la Péninsule en feu! Les opinions progressistes ne règnent pas depuis longtemps à Madrid, et elles aboutissent déjà à de singuliers résultats. La révolution actuelle s'est faite contre un gouvernement qui avait décrété un emprunt forcé. Aujourd'hui la dernière ressource du ministère et des cortès constituantes, c'est un emprunt forcé. Il y a un an, on se soulevait contre un système politique qui violait les lois, qui suspendait la constitution, qui soumettait l'Espagne au régime militaire. En ce moment, la moitié de la Péninsule est en état de siége; le gouvernement a réclamé des pouvoirs extraordinaires; le parti progressiste a même imaginé quelque chose de mieux, c'est de suspendre des garanties constitutionnelles qui n'ont pas encore une existence légale. Étrange destinée que celle d'une constitution mise en interdit avant sa naissance! Les mouvemens carlistes qui ont rendu ces mesures nécessaires s'apaiseront sans doute; mais l'Espagne n'en serait point venue là, si le gouvernement et les cortès eussent travaillé à raffermir les institutions au lieu de les ébranler, s'ils eussent offert à tous les esprits le drapeau d'une politique rassurante et protectrice.

Faut-il imputer cette situation à la force des choses, à la logique des opinions? En Espagne plus qu'ailleurs, les opinions ne sont rien sans les hommes, et les hommes qui personnifient la révolution actuelle, aujourd'hui comme depuis un an, sont évidemment Espartero

et O'Donnell. Le duc de la Victoire n'a point fait le mouvement de 1854, mais il lui a communiqué pour ainsi dire son caractère, et il a contribué à lui donner sa gravité redoutable, lorsqu'il aurait pu le régler et le dominer. A chaque pas dans cette révolution éclate sa responsabilité. A Saragosse, à Madrid, dans l'intervalle du 1er août au 8 novembre, depuis l'ouverture des cortès, il eût fallu simplement un mot pour tracer à cette crise la limite qu'elle ne franchirait pas; c'est ce mot que le duc de la Victoire n'a point prononcé, ou qu'il n'a prononcé que tardivement et de façon à laisser une issue ouverte à toutes les tentatives. Au fond, il n'est point douteux que dans son indolence impénétrable Espartero a voulu être plus que président du conseil, c'est-à-dire qu'il a voulu comme il sait vouloir, en attendant les événemens, en laissant la fortune agir pour lui, prêt à accepter, selon l'occasion, une présidence de république, une régence, ou mieux encore peut-être. Nonchalant par nature, ambitieux par circonstance, capable de se laisser entraîner à toutes les extrémités, comme aussi de s'arrêter au premier obstacle, il n'a point su être simplement un chef de ministère. Faute d'un rôle plus éclatant, quelques-uns de ses partisans avaient imaginé un moment de créer pour lui une position qui eût rappelé celle de l'ancien *justicia* d'Aragon; l'idée n'a point trouvé faveur, mais elle indique ce vague besoin d'une influence irrégulière et exceptionnelle. La révolution plaît à Espartero, parce qu'elle lui donne cette influence; il se flatte ainsi d'être le protecteur des droits du peuple, et c'est à peine s'il se croit tenu aux plus simples déférences envers la royauté, qu'il traite en vainqueur et en maître. Plus d'une fois, assure-t-on, il a fait sentir à la reine le prix de ses services, en lui rappelant durement qu'il avait ramassé sa couronne dans la rue. Seulement Espartero se méprend sur le succès possible de ce rôle de dominateur hautain de la royauté. Sa force est moins réelle qu'il ne le pense lui-même, et s'il voulait en faire l'épreuve, il risquerait de recommencer l'histoire de 1843, comme on le lui a dit un jour assez cruellement. Il n'a point l'armée pour lui, il n'a point les classes éclairées de la nation, il n'a point les populations des campagnes; il n'aurait en sa faveur que les *bullangeros* des villes, le personnel de toutes les émeutes et de toutes les factions. Cela suffit pour bouleverser le pays à un moment donné, cela ne suffit pas pour le conquérir. Rien n'était plus simple que la situation du duc de la Victoire, s'il l'avait bien comprise, s'il avait su vouloir; il n'a point voulu, et c'est un des caractères de cette révolution de s'être tout d'abord donné pour guide un homme qui ne sait pas se conduire lui-même, qui a par instans toutes les velléités de l'ambition sans en avoir l'énergie, de même qu'il peut parfois avoir de bons mouvemens sans profit.

Quelle a été et quelle est encore la pensée du général O'Donnell? Le chef de l'insurrection du 28 juin a sans nul doute plus de décision dans le caractère que le duc de la Victoire. Sa politique à l'origine était bien simple : il a voulu arrêter au passage les pensées secrètes d'usurpation; il a cherché à être le modérateur de cette révolution qu'il avait inaugurée, et qui du premier coup dépassait ses prévisions. C'est ainsi que s'explique sa conduite dans la première partie de cette crise jusqu'à la réunion des cortès. Il y avait cependant au fond de cette situation d'O'Donnell une fatalité invincible. Par la sédition militaire dont il s'était fait le chef, le comte de Lucena avait profondément blessé les modérés dans leurs doctrines, dans leurs instincts, et il ne pouvait compter que sur leurs antipathies et leurs méfiances; par ses antécédens conservateurs, il était l'objet de toutes les suspicions des progressistes. Ressentimens des uns et suspicions des autres devaient agir sur une nature passionnée et irritable. Il a fallu que le général O'Donnell donnât des gages aux opinions avec lesquelles il entrait en alliance. Sans abdiquer sans doute toute pensée modératrice, il a cédé pour rester à la tête du mouvement; il a multiplié tous les efforts pour lier Espartero. C'était sa politique dans son propre intérêt, dans l'intérêt de la révolution à laquelle il avait attaché son nom, comme dans l'intérêt de la monarchie, qu'il n'a jamais cessé de défendre. On s'explique ainsi comment il a livré successivement les autres ministres modérés qui étaient entrés avec lui au pouvoir, M. Pacheco d'abord, M. Collado ensuite. O'Donnell est allé de concession en concession pour ne point laisser échapper les rênes de cette révolution. On peut être emporté très loin sur cette pente périlleuse, et O'Donnell a fini par se proclamer aussi progressiste que les plus vieux progressistes; il s'est associé à tous les actes les plus compromettans. O'Donnell a réussi dans une certaine mesure : il a désarmé l'opposition, et il est resté au pouvoir; mais ici il a fait visiblement un faux calcul. S'il avait une force véritable, telle que le duc de la Victoire et le parti révolutionnaire dussent compter avec lui, ce n'est point parce qu'il partageait leurs vues et leur politique, c'est parce qu'aux yeux de tous il représentait au pouvoir une idée modératrice, une influence distincte, rivale, sinon ennemie, de l'influence révolutionnaire. Dès qu'il n'y avait en lui qu'un progressiste de plus, il perdait sa raison d'être; il devenait un lieutenant du duc de la Victoire, et rien de plus. C'est dans cette situation que s'est placé le général O'Donnell. Il a donné des gages malheureux au parti révolutionnaire, surtout dans la crise provoquée par la loi de désamortissement, et la difficulté est aujourd'hui pour lui de reculer ou d'avancer dans cette voie aussi périlleuse pour sa fortune que pour la destinée de l'Espagne.

Jamais, à coup sûr, la monarchie n'a eu à traverser une aussi rude épreuve que celle qui lui a été infligée par la révolution actuelle, et cette crise même ne fait que montrer une fois de plus la force du principe monarchique en Espagne. Voici en effet une royauté prisonnière, dépendante, sans action, réduite à voir toutes ses prérogatives contestées : elle ne subsiste pas moins, et peut-être pourrait-on dire que la reine Isabelle est plus populaire aujourd'hui qu'il y a un an. Aux yeux du pays, elle est la personnification de toutes les espérances nouvelles. Espagnole et très Espagnole, elle aime à flatter les goûts et les instincts nationaux. Elle a reçu le nom d'Isabelle la Contrariée, et il n'est point peut-être jusqu'à ce surnom, si bien placé, qui ne réveille l'intérêt en sa faveur. La reine Isabelle n'a pu songer à soutenir une lutte impossible; la révolution une fois accomplie, elle s'est prêtée à tout, bien qu'elle ait, dit-on, constaté à plusieurs reprises qu'elle n'agissait plus librement. Comme femme, elle a pu plier sans déshonneur; elle n'a opposé aucun obstacle aux combinaisons politiques qu'on lui proposait. Gouvernement et congrès, elle les a laissés entièrement libres de disposer du pouvoir, et plus d'une fois sa finesse et sa prudence ont atténué des crises intérieures. La reine Isabelle n'a eu la pensée d'une résistance que sur un point : c'est l'affaire de la loi de désamortissement, qui est venue révéler soudainement les impossibilités et les périls de la situation de l'Espagne, en mettant en présence le ministère, la royauté et les cortès dans une de ces scènes qui peuvent décider de la destinée d'un pays. Pour la reine, ce n'était point une question politique; c'était un scrupule de conscience; elle se sentait liée par un concordat, et on lui demandait de signer la violation de son engagement. On s'est étonné que la reine Isabelle n'eût point exprimé ses scrupules lors de la présentation de la loi, au lieu d'attendre l'heure tardive de la sanction pour résister. Il n'y a qu'une chose à dire, c'est que lors de la présentation de la loi aux cortès, il y avait eu déjà au palais de Madrid une scène des plus graves, qui a seulement moins retenti au dehors.

C'est le 5 février que le duc de la Victoire se présentait au palais avec les autres ministres pour tenir un conseil extraordinaire. Les ministres furent introduits, et Espartero dit à la reine qu'il venait réclamer sa signature pour présenter la loi de désamortissement au congrès. Isabelle demanda si les biens de l'église étaient compris dans le projet, demeurant résolue pour sa part à respecter le concordat. On lui répondit que ces biens étaient compris effectivement dans la loi, mais qu'il fallait qu'elle signât, ou que le cabinet donnerait sa démission et l'abandonnerait. Le duc de la Victoire se servit même des termes les plus vifs. La scène s'aggrava par degrés,

la reine finit par s'écrier tout en larmes qu'elle ne signerait pas, qu'elle ne voulait pas manquer à ses engagemens. « J'aime mieux abdiquer, dit-elle : je prouverai ainsi au besoin qu'une reine sait faire des sacrifices pour sa foi, et j'espère de cette manière réparer les fautes que j'ai pu commettre. » La reine signa cependant. On lui dit qu'elle serait toujours libre de ne pas sanctionner la loi, et que d'ici là d'ailleurs les négociations engagées avec Rome auraient sans doute un résultat favorable. C'est donc ainsi que se présentait la question, lorsque le ministère allait à Aranjuez soumettre la loi de désamortissement à la sanction royale. Qu'on ait exagéré dans les termes ce qui a eu lieu entre le duc de la Victoire, O'Donnell et la reine, le fond ne reste pas moins exact. Il n'est pas moins vrai que les deux ministres ont fait pressentir à Isabelle toutes les conséquences d'un refus, et qu'au même instant, à Madrid, quelques députés se réunissaient dans un bureau du congrès pour proposer la déchéance de la reine si la loi n'était pas sanctionnée. Il y a plus : avant de prendre une résolution, la reine a voulu savoir où en étaient les négociations avec Rome; on ne le lui a point dit. Elle a demandé s'il n'y avait pas une protestation du saint-siége. Cette protestation venait, à ce qu'on assure, d'être déposée entre les mains du ministre d'état; on lui en a laissé ignorer l'existence, ou du moins on paraît avoir éludé de répondre catégoriquement à ce sujet. Depuis cependant de meilleurs rapports semblent s'être rétablis entre la reine et le général O'Donnell. Ce serait trop sans doute d'expliquer la situation de l'Espagne uniquement par cet épisode, qui a pu un moment devenir tragique : il l'éclaire, il la met à nu; il marque le point où la révolution a conduit la Péninsule.

Maintenant sans doute, une réaction se produira en Espagne; elle naîtra des incohérences et des excès d'une situation impossible, à laquelle ni gouvernement ni cortès n'ont su donner des chances de durée; mais quel en sera le caractère, et comment s'accomplira-t-elle? Il y a quelques mois, le général O'Donnell pouvait représenter une réaction naissant de l'ordre nouveau créé par la révolution de juillet. On comptait presque sur lui, on y compte peut-être encore. Par malheur, depuis quelque temps il s'est terriblement engagé, et s'est lié au parti révolutionnaire par de périlleuses solidarités. De tout ce mouvement qui se poursuit depuis un an, il n'est point sorti une force modératrice; il ne s'est produit ni une idée nouvelle ni un homme nouveau. Si la réaction est difficile dans les conditions du régime actuel, viendra-t-elle d'une sorte de renaissance du parti conservateur? Le parti modéré espagnol se trouve aujourd'hui, il faut bien le dire, étrangement décomposé; il compte à peine quelques membres dans le congrès de Madrid, et ces membres se que-

rellent périodiquement. Le reste du parti est dispersé soit en Espagne, soit hors de l'Espagne; les divisions des dernières années vivent peut-être encore entre les hommes; les ressentimens ne se sont point éteints. Il y a un travail nouveau de rapprochement à réaliser sous cette salutaire influence d'une défaite commune. Les passions personnelles ont tué le parti modéré; c'est par ses idées qu'il peut renaître et retrouver son ascendant. Ces idées n'ont point cessé d'être le véritable symbole de l'Espagne constitutionnelle. Elles ont manifesté leur puissance par l'ordre et la sécurité qu'elles ont donnés à la Péninsule pendant dix ans, et aujourd'hui la révolution même qui règne à Madrid est la consécration la plus éclatante de leur efficacité et de leur valeur. Ce serait d'ailleurs une erreur de croire que dans la décomposition même où est tombé le parti modéré, il ne se trouve point un certain nombre d'hommes faits pour rallier les opinions et les esprits incertains. Il reste encore des hommes comme le général Narvaez, comme M. Pidal, qui, en cherchant à défendre le régime constitutionnel, n'ont point voulu tremper dans une révolution où allaient périr leurs doctrines. C'est là le libéralisme conservateur. Si la réaction ne se fait point sous ce drapeau, qu'on ne s'y trompe point, ce n'est pas la révolution qui restera victorieuse en Espagne, c'est le comte de Montemolin. Les bandes carlistes qui se sont levées dans l'Aragon pourront être dispersées, elles renaîtront jusqu'à ce qu'elles aient triomphé, ou que l'Espagne ait à leur opposer la force d'un gouvernement qui rassure tous les intérêts et raffermisse toutes les institutions. Ce gouvernement, il ne peut se trouver que dans la monarchie actuelle rendue à sa véritable nature et à sa liberté. Tout le reste n'est qu'une intrigue de factions révolutionnaires ou un expédient imposé à la lassitude d'un peuple. Pour la France et pour l'Angleterre, c'est une loi de leur politique d'aider l'Espagne constitutionnelle à sortir encore une fois de cette épreuve et à retrouver la liberté de ses forces, pour entrer dans l'œuvre commune de la défense européenne, au lieu de se consumer dans une anarchie vulgaire.

CH. DE MAZADE.

LE

COMTE WILLY

Dans une de mes courses au pays de Galles, je fus conduite par le hasard à m'arrêter dans le château de S... Ce vieux château était situé au fond d'une vallée solitaire, au bout d'un étang entouré de tous côtés de longues armées de chênes séculaires et de rochers à pic qui formaient autour comme une espèce de cirque. Toute cette nature était sévère, mais cependant d'une végétation riche et verdoyante. A côté d'un bois touffu s'étendait une belle prairie, et sous les fenêtres, du côté du midi, un parterre plein de fleurs annonçait les soins d'une main attentive et d'un goût délicat. Il y avait dans ces aspects divers de la grandeur et de la sérénité. A l'entrée du château, cette paix profonde, et qui avait son charme, se changeait peu à peu en une impression triste. Ces grandes salles désertes, avec leurs boiseries noires, leurs sculptures à demi mutilées, les longs corridors sombres à cause de l'épaisseur des murs, les vastes escaliers silencieux montés par quelques rares domestiques, tout sentait le deuil. Un seul maître habitait ce vaste manoir, où j'avais été reçue avec une courtoisie parfaite.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, bien fait, d'une taille svelte, un peu fléchissante, de grands yeux d'un bleu si pâle et si parfaitement immobiles qu'on les eût crus de verre, si parfois des flammes rapides ne les eussent illuminés; mais ces flammes semblaient comme dardées en dedans; des manières dignes, quoiqu'un peu gauches, une démarche incertaine, comme celle de quelqu'un qui marcherait à tâtons dans l'obscurité, en tout et tou-

jours l'expression d'une mélancolie profonde, sans amertume et sans expansion : tel était mon hôte.

J'étais revenue quelque temps après, et la même réception plusieurs fois répétée m'avait encouragée; enfin une sorte d'intimité s'était établie entre le comte Willy et moi, sans que jamais pourtant nos courts entretiens eussent d'une part ou de l'autre pris un caractère de confidence. Il était naturellement réservé, mais il y avait entre nous une sorte de mystérieux accord de bienveillance qui semblait être pour lui comme une distraction, ou plutôt comme une secousse donnée à une intelligence qui par momens me paraissait puissante et le plus souvent engourdie dans une inexplicable torpeur. Je respectais alors son silence, et nous nous promenions sur le bord de l'étang ou dans les allées du parterre, côte à côte, sans rien dire, ou bien nous restions assis sur l'espèce d'estrade élevée à l'une des fenêtres d'un petit salon, lui dans un grand fauteuil, moi en face, sur une chaise longue; nous échangions quelques regards et quelques paroles entrecoupées de longs silences. Un intérêt indicible m'attachait à cet homme, que les soins attendris de ses serviteurs me rendaient respectable. Je refoulais comme une mauvaise pensée le plus léger essai de curiosité; pour rien au monde, je n'aurais hasardé un mot à ses gens pour obtenir le moindre indice. Je ne sais si ce culte pieux du mystère dont il paraissait s'envelopper soit à dessein, soit par habitude d'indifférence solitaire, ne l'avait pas touché, ou si mon esprit contemplatif allait à sa nature.

Un jour, entraînée je ne sais par quel à-propos et par quelle fantaisie d'imagination, je me laissai aller, comme si j'avais été seule, à une sorte de méditation parlée sur les mystiques affinités de certaines âmes entre elles, et sur ces étranges harmonies qui semblent une vague réminiscence d'une vie antérieure, et le pressentiment non moins vague d'une autre vie, où les âmes ainsi en secret rapport ici-bas ont été ou seront, avec conscience et pleine lucidité, intimement unies d'un ineffable amour.

Pendant que je parlais, le comte, d'ordinaire incliné, s'était redressé; ses yeux, fixés sur moi, brillaient d'un feu singulier; son front, toujours chargé et ridé, n'avait plus un pli; pas un souffle ne s'échappait de sa poitrine, dont il semblait savourer l'épanouissement intérieur. Je me tus, et le comte conserva la même expression d'attention ravie; c'était une espèce d'extase où de mon côté je le contemplais sans songer à l'en tirer.

La nuit vint, on apporta les flambeaux; mais il resta dans son immobilité. Pour moi, l'agitation me saisissait : je me levai; il prit ma main, la posa sur sa tête à demi inclinée, et je le vis sourire pour la première fois.

Je partais le lendemain de bonne heure; j'appris le matin que le comte ne s'était pas couché : sans qu'il se fût plaint, ses gens me semblèrent inquiets. Je promis de repasser par le château à mon retour, ne fût-ce qu'un jour; je devais être absente une semaine. Je tins ma promesse, quoique je fusse attendue impérieusement chez moi, et je revins pour une heure chez le comte.

On me dit que depuis mon départ il n'avait plus quitté son lit; on lui apprit mon arrivée; il me fit demander. Je vis à l'instant qu'il était frappé à mort, tant sa pâleur et son amaigrissement étaient extrêmes; mais il y avait sur son visage une sérénité, ou plutôt une joie si profonde, que je me sentis attendrie et sans tristesse. Je m'assis à ses côtés; je lui dis que je n'avais que quelques instans à passer près de lui, mais qu'en automne je le reverrais. Il fit lentement un signe que je compris; ses yeux exprimèrent un sentiment de béatitude. Il allongea la main vers un paquet à mon adresse; je le pris. Inclinant la tête pour me remercier, il fit un effort pour prononcer ces deux mots : Après! adieu!

Je l'ai dit, mon départ était impérieusement ordonné; je le quittai.

Après, comme il l'avait désiré, j'ouvris l'enveloppe qu'il m'avait remise; je l'ouvris avec un frémissement de curiosité, et voici ce que je lus.

I.

Comment cela me revient-il à l'esprit après un si grand laps de temps? Je l'ignore, mais je ne puis me soustraire à la recherche nouvelle des causes d'un malheur si grand. Pourquoi mes anciennes impressions me sont-elles tout à coup si présentes à ce moment même, et pourquoi le passé se dresse-t-il devant ma pensée, comme devant mon œil apparaîtrait un fait saisissant et inattendu?

Je me rappelle ma profonde joie quand j'avais la tête appuyée sur le coin du tablier de la vieille Mose; là j'étais dans une quiétude telle que je ne sentais point le poids de la vie; je respirais sans m'en apercevoir, le temps n'avait plus de mesure. Elle filait, et lorsqu'elle se levait pour vaquer aux soins du château, elle me disait d'une voix aimante : « Levez-vous, Willy. » Dans ce peu de mots, je comprenais qu'elle me dérangeait à regret, quoique je n'eusse jamais exprimé mon déplaisir par aucun signe visible. Je la suivais là où elle se rendait. Je la regardais soigner son oiseau, ranger le linge, ôter la poussière des vieux meubles; je savais, sans qu'elle me le dît et sans qu'elle se doutât de mes remarques, quand elle était fatiguée, quand quelque chose la préoccupait, quand elle désirait être seule. En ce cas, je la laissais partir, je m'asseyais à sa place

habituelle, près de la fenêtre du petit salon, devant le parterre plein de résédas et de soleil. J'écoutais les mouches bourdonner, et je cherchais pourquoi elles tournaient sans but apparent, avec ce bruit incessant et monotone qui ressemblait au bruit que faisait le rouet de la vieille Mose.

J'avais, sans qu'elle le sût, compté les jours qui la séparaient de celui qui rendait son visage attendri et satisfait. En ce jour béni arrivait une lettre qu'elle lisait tout haut plusieurs fois; M. Evens la lui relisait encore. Cette lettre, je la savais par cœur; elle disait que la petite Isaure allait bien. Mose était plus heureuse que M. Evens, le père d'Isaure, ou plutôt je ne voyais sans doute que son bonheur à elle, la vieille grand'-mère. Je baisais la lettre quand elle l'avait laissée sur sa petite table de bois noir.

Comment était Isaure? Je n'en savais rien: elle pouvait avoir des ailes comme les oiseaux, une belle écharpe bleue ainsi que les anges de la bibliothèque.

Cette bibliothèque était une prison pour moi, car, tandis que le père Antonin m'instruisait, il me retenait là, loin de la vieille Mose; elle le voulait, et chaque jour, sans m'en plaindre, j'y restais bien des heures enfermé avec lui. Quoique je comprisse ce qu'il m'apprenait et que je ne le craignisse pas, je n'avais pourtant point la faculté de lui répondre; alors je lisais dans ses yeux, tour à tour lents et actifs, tantôt la colère, tantôt le dédain.

Il n'est pas juste de dire que je comprenais tout ce qu'il m'enseignait; il y avait des choses qui brillaient dans mon esprit comme une lumière subite, en y laissant une clarté durable, et d'autres qui restaient dans d'éternelles ténèbres : mon entendement avait des solutions de continuité pareilles à des abîmes infranchissables, où le vertige me saisissait; malgré tous mes efforts, les paroles étaient de vains sons, les idées qu'elles rendaient n'entraient point dans mon cerveau. Il y avait dans le domaine de la pensée tout un côté de l'horizon qui me restait caché à jamais. Je le savais, j'aurais voulu avoir un regard plus large; mais ma volonté était impuissante, et je devais rester dans mon aveuglement. En ce cas, le père Antonin disait à la vieille Mose : « Emmenez-le; je n'y puis rien. » Et je voyais à quel point il était découragé. Alors celle que j'aimais avait un geste de tête et un haussement d'épaules si pleins de compassion, que j'étais attendri de sa bonté bien plus que désolé de mon impuissance. Je voyais bien que tous les deux mettaient en doute mon intelligence, mais avec des impressions très différentes.

Ce qu'il y a d'étrange et ce qui tenait sans doute à une disposition maladive, c'est que je ne faisais aucune tentative pour montrer que je valais peut-être plus qu'elle ne le pensait. Les mots étaient

pour moi d'une lourdeur écrasante; ma langue se refusait habituellement à les formuler. Ils étaient comme des pierres sur mes lèvres, quoiqu'ils fussent légers à mes oreilles. Je trouvais naturel et facile que les autres les prononçassent, mais pour moi mon gosier se serrait comme une porte de fer, et toutes mes pensées restaient écrites en moi-même, sans que je pusse leur donner un corps pour les faire connaître au dehors.

Aussi je ne me sentais point semblable aux autres, je ne me sentais point mêlé à eux : mon âme était enfermée, bien enfermée, comme le serait une lumière dans un vase de terre, tandis que chez les autres elle était expansive et savait communiquer sa vie; celle de la vieille Mose se répandait sur moi. Aussi je n'avais point l'idée de possession : je ne possédais rien, et la vieille Mose me possédait. Je n'aurais jamais songé à commander à aucun être, ni à saisir d'une main de maître aucun objet; tout semblait se tenir, s'enchaîner, s'aider. Moi, j'étais comme isolé, je marchais au travers du monde, gênant et déplacé, si déplacé, que j'étais reconnaissant à la vieille Mose de m'entraîner dans son cercle et de me mener dans sa voie.

Excepté pour elle, on eût dit que je n'existais point; on parlait devant moi, comme si je n'y avais point été. Quand un étranger arrivait, on disait : « C'est le comte Willy, » comme si on avait dit : Il n'existe point pareillement à vous, — et je voyais la surprise se peindre sur le visage de l'arrivant, et s'il était bon, la pitié. Je n'en étais point humilié.

Peut-être aussi n'ai-je découvert ces impressions que plus tard et par réflexion, elles devaient être confuses alors. Il en a été ainsi bien certainement.

N'allez pas croire que je fusse malheureux; non, j'étais ainsi, sans penser que je pusse être autrement. On était plein d'égards pour moi, c'était moi qu'on servait le premier, on me donnait les plus beaux habits; je comprenais, sans chercher à l'expliquer, que ce n'était pas pour moi-même qu'on agissait de la sorte, mais qu'il y avait une idée antérieure et coexistante à laquelle ces déférences s'adressaient plutôt qu'à ma personne. Je les recevais sans y répondre, n'étant point responsable; aussi, quand M. Evens me saluait très bas, je ne lui rendais point son salut. C'était évidemment quelque chose en dehors de moi qu'il saluait de la sorte, — et c'était moi que la vieille Mose supportait à ses côtés. Il fallait que son âme rayonnât à travers sa peau jaune et tendue, à travers ses yeux d'un bleu pâle. Je la trouvais belle, et je n'aimais, je le sens bien, que sa beauté absolue. Elle ressemblait, sans que je pusse savoir en quoi, aux ouvrages si beaux et si merveilleux de la nature. Je la regardais avec le même contentement que j'éprouvais à contempler

les brins d'herbe élégans, les fleurs éclatantes, les oiseaux, les vieux lierres du donjon, les rayons du soleil à travers les arbres, les eaux limpides de l'étang, la blancheur du rocher. Quel rapport toutes ces choses avaient-elles avec la vieille Mose, pour que loin de cette femme elles me la rappelassent, et cela involontairement et subitement?

Elle était devenue plus lente et plus grave. Elle restait tout le jour dans son grand fauteuil. Sa voix était plus basse, son visage plus allongé; elle n'était point différente d'elle-même, car tous étaient avec elle comme de coutume. Ils n'entendaient pas le soupir qu'elle exhalait quand elle tombait plus lourdement en s'asseyant. Ce soupir venait du contentement d'un repos tranquillement goûté, plus doux peut-être parce que son fauteuil était devant un bon feu, au coin de la grande cheminée, et que la neige qui couvrait les montagnes environnantes donnait à tous les objets une forme si nette, qu'ils heurtaient le regard et pouvaient amener une lassitude inaccoutumée.

Un soir, M. Evens s'en était allé, la vieille Mose était seule, j'avais le front appuyé sur le coin de son tablier, je respirais d'accord avec sa propre respiration, plus agitée et par moment comme déréglée. Je levai les yeux, son visage était si pensif et pourtant si lumineux, pour ainsi dire, que j'en fus ébloui; cela venait peut-être de la flamme du foyer, qui, l'éclairant splendidement, rendait plus frappante l'expression majestueuse de ses traits. Sa respiration devenait si précipitée, que je ne pouvais plus la suivre. Je pris sa main, ce que je ne faisais jamais; je la pris, parce qu'elle pendait le long des bras du fauteuil comme abandonnée. Alors la vieille Mose tressaillit imperceptiblement, et plaçant cette main sur ma tête, cette main lourde et humide, elle me regarda en disant avec une pitié surhumaine: « Pauvre orphelin! pauvre *innocent!* » et d'une voix telle qu'elle pénétra matériellement à travers ma poitrine, et me fit éclater en sanglots. Ces sanglots inaccoutumés la tirèrent comme d'un rêve, elle fit des efforts pour me consoler. Je n'étais point triste; de quoi aurais-je pu être triste? Ses paroles ou plutôt le son de ses paroles avait fait jaillir de mon cœur une source de pleurs d'une douceur inconnue, qui me détendait.

Craignant de la fatiguer sans pouvoir arrêter ces larmes bienfaisantes, je m'assis à terre en face d'elle, la tête cachée dans l'angle de la cheminée. Quand je la regardai après m'être apaisé, elle me sembla si grande, si pleine de majesté, si transfigurée, que je me mis debout pour la mieux contempler. Ses yeux étaient plus avant dans son crâne, quoique plus largement ouverts; ils voyaient plus loin, ils avaient dans leur fixité et dans leur expression surprenante une puissance, une bonté, une béatitude si grandes, que je tombai à genoux. La vieille Mose resta immobile, son regard fixé, immuable-

ment fixé sur moi. Je joignis les mains et me mis à la prier en mon cœur, sans remuer les lèvres, mais comme si mon âme sortait de mon sein par un jet de flamme.

Mes yeux se lassèrent-ils, ou mon âme en effet s'échappa-t-elle momentanément de sa prison? Je ne le sais pas, je le crois. Une sorte de voile ou de vapeur m'enveloppa, je ne vis plus que par de rares accidens son visage bien-aimé; il me parut s'éloigner, s'éloigner; l'ombre le couvrit, les ténèbres envahirent tous les objets. Je sentis mon corps inerte attaché à la terre.

Combien cela dura-t-il, et quelle éternité passa sur nous? Qui peut le dire? Comment mesurer d'une façon juste et particulière ce qu'ici-bas on appelle le temps? Ce qui se passe dans le temps peut-il toujours subir les règles établies? Comment le fini peut-il mesurer l'infini? Non, personne n'a de données certaines sur la durée de cet état, qui ne fut ni le sommeil ni la mort, et d'où je sortis parce que la lumière vint de nouveau éclairer ce visage blanc et grave. Je le revis tout à coup sans savoir comment, avec ce regard qui ne m'avait point quitté, que par intuition j'avais toujours senti plonger en mon cœur.

Le sentiment de mon être me revint, ce regard m'attira. Je m'avançai vers la vieille Mose, je m'assis à ses pieds, je touchai sa main avec mon front; elle était si glacée, que je rallumai le feu pour la réchauffer. Toujours ses yeux étaient ouverts sans que sa paupière fît un mouvement. Je n'étais plus dans la direction de leur rayon lumineux, je repris ma place en face d'elle afin de recevoir son regard, et je restai ainsi tranquille.

M. Evens entra, il nous trouva tous les deux immobiles. Le feu pétillait joyeusement dans l'âtre, le soleil pâle de l'hiver envoyait sa lumière à travers les vitraux. Il fit une exclamation de surprise. En effet, il y avait quelque chose d'inaccoutumé dans notre immobilité si longue. Il prit les mains de la vieille Mose, il mit son front sur ses lèvres, il toucha son visage, sonna vivement, et se tourna vers moi pour m'interroger. Depuis, je me suis souvenu qu'il me demanda quand elle était morte; je ne pus répondre, car une sorte d'angoisse m'avait envahi; je vis qu'il s'irritait. Les serviteurs entrèrent, il y eut des paroles, puis ils se mirent à genoux; alors M. Evens toucha les paupières de la vieille Mose et les abaissa sur ses yeux.

Je jetai un cri et je m'élançai sur M. Evens. Je ne voulais pas que l'on m'ôtât ce regard qui ne m'avait point quitté. Il m'arrêta, et j'entendis, comme s'il m'avait parlé de très loin : — Ils sont fermés pour toujours!

Mes yeux se fermèrent aussi, et je tombai sur le sol.

Quand je revins à moi, j'étais couché; le père Antonin était là, je

ne voyais plus la vieille Mose. Il me parla d'elle et fit entrer la douleur dans mon âme. Je compris que l'on voulait me retenir loin d'elle; je feignis le sommeil, on me laissa seul; je me levai en toute hâte, je courus dans la grande salle, elle était vide. Le château semblait désert, je le parcourus; je vis la chapelle éclairée, je montai le petit escalier, et je me glissai dans la tribune haute. Comme j'y arrivais, l'encens montait vers la voûte, les cierges étaient allumés. Je devinai que la vieille Mose était étendue sous les voiles noirs que je voyais au bas des degrés de l'autel. Je savais bien qu'elle était étendue là, parce qu'elle était lasse de marcher dans la vie; mais je sentais aussi qu'elle n'était point absente, qu'elle entendait mieux que moi ces chants que j'essayais vainement de répéter, et que ses yeux, fermés pour toujours, voyaient désormais sans obstacle l'immensité; son âme, dégagée de tout lien, se répandait, selon sa volonté, sur toutes choses. Oui, certainement je la sentis m'envelopper; j'oubliai la foule, l'église, les lumières; je regardai en moi-même, parce que là vivait à jamais la vieille Mose!

Les jours suivans, je ne touchai guère à la terre, et je n'ai point souvenir de ce qui se passa. Je rentrai dans le cercle habituel où tous marchaient; ma personne extérieure fut entourée des mêmes soins, mais j'étais seul, tout à fait seul.

Une lettre vint, elle annonçait à M. Evens l'arrivée d'Isaure : je m'en réjouis pour la vieille Mose. J'attendis auprès de son fauteuil, c'est-à-dire auprès d'elle, car je n'avais rien changé à ma vie; je vivais sous ses yeux comme par le passé; elle était présente, seulement je ne la voyais plus effectivement.

II.

Lorsque je vis Isaure, malgré sa démarche légère et la blancheur de son front, je crus à l'heure même que la vieille Mose s'était transfigurée. Je reconnus le regard de ses yeux bleus, la forme rafraîchie de ses lèvres; je la reconnus dans cette enfant : son âme avait pris ce vêtement de jeunesse et de beauté pour soutenir mon âme défaillante. Oui, je la reconnus, et me sentis inondé de joie! Je ne l'appelai plus la vieille Mose, je l'appelai Isaure, nom facile à prononcer.

Je ne crois plus à la transmission des âmes. Non, l'âme assez heureuse pour avoir échappé à son enveloppe humaine ne revient point dans ses liens étroits; elle va s'épanouissant, acquérant toujours des forces et des facultés nouvelles à chaque tour de ce cercle éternel qui va toujours en la rapprochant de Dieu sans se confondre jamais en lui; mais alors je fus consolé par ma croyance, parce que c'était *elle* pour moi sous une autre apparence.

Je ne protégeai pas Isaure, — je ne protégeais point, — mais je la regardai, je la suivis, j'en fus protégé; elle eut le sentiment de sa royauté et de mon entière obéissance. Je ne prévoyais rien ni n'agissais en dehors de sa volonté; je la servais. Ainsi j'étais pour elle un accident sans équivalent dans la nature, mais rien qu'un accident sans doute. Avec moi, elle agissait en toute liberté; elle était comme si elle avait été seule, tout à fait seule; mon âme existait à peine visible pour elle.

Elle allongeait son doigt vers l'objet qu'elle voulait; je le lui donnais. Elle courait dans les bois, et elle se retournait pour me montrer l'obstacle; je l'écartais. Il en était ainsi en toutes choses. Quand elle me faisait signe de sortir, je m'asseyais à sa porte et j'attendais; lorsqu'elle me rappelait, je la bénissais de me laisser respirer l'air qu'elle respirait elle-même et de me donner la joie de la contempler, elle, l'image de l'éternelle beauté.

Je sentais que j'étais enchaîné à sa destinée, que j'étais une parcelle de son être; qu'elle était l'esprit tout puissant, que je n'existais que dépendant essentiellement de sa force et de sa vie; que tout mon être, matériel et immatériel, était au service de sa volonté. Cela était et cela devait être! J'étais au dernier rang, elle était au premier; elle pouvait poser ses deux pieds sur mon front; c'était son droit et l'ordre de notre création. J'étais placé dans son cercle ainsi qu'une planète inférieure dans celui du soleil, et qui ne peut s'en écarter sans tomber et se perdre dans l'espace sans fin.

Aussi, malgré mon infirmité, j'étais directement en rapport avec elle; je ne sentais rien qui nous pût séparer : c'était un repos plein de béatitude. Les autres la voyaient passer en ce monde, mais sans entrer en communication avec son âme. Quoiqu'ils lui parlassent mieux que je ne pouvais le faire, leurs mots étaient des corps opaques, des formes convenues, qui ne renfermaient point la lumière. Ils croyaient marcher dans le même chemin, mais ils ne suivaient point la même voie. Elle et eux ne se connaissaient pas; ils n'avaient point pour elle mon amour surhumain, à moi, qui marchais dans ses pas et qui recevais ses rayons ravissans! Elle ne mesurait point ces rayons à ma valeur; malgré mon abaissement, elle les versait à pleines mains sur ma tête. Elle savait mon langage d'ici-bas; elle ménageait ma faiblesse; elle avait compassion de ma misère; elle l'acceptait sans surprise. Quelle infinie reconnaissance elle me donnait de m'employer à la servir, sans se plaindre de son serviteur! Je ne pourrais raconter aucun fait de ce temps; je ne me rappelle que sa présence. Je ne pourrais dire combien d'années se passèrent ainsi.

Un jour, oui, c'était le jour, et le soleil brillait, car elle était penchée hors de la fenêtre pour respirer la giroflée, et ses cheveux éclairés faisaient une couronne d'or autour de son front. M. Evens tenait

une de ses mains; il lui parla sans que j'entendisse les sons de sa voix. Isaure demanda : — Me faudra t-il quitter le château?

A ces mots, je me levai. M. Evens répondit : — Il le faudra.

Isaure retourna vers la fenêtre. J'arrêtai M. Evens; il comprit ma question. — Elle doit se marier, et son mari l'emmènera, — dit-il. Un tremblement subit me saisit. — Son prétendu, ajouta-t-il, a plus de vingt-cinq mille...

Comme si un voile tombait tout à coup en me découvrant un abîme, je compris qu'Isaure allait partir et me laisser sans vie. Ma mémoire, qui d'abord était comme une eau trouble, s'éclaircit. Je me rappelai qu'on m'avait parlé de fortune; mais comme les respects qui m'entouraient et qui s'adressaient à une idée en dehors de moi, la fortune aussi ne semblait point m'appartenir; pourtant elle pouvait appartenir à Isaure, comme je lui appartenais.

Quand M. Evens eut compris ma pensée, il me regarda avec un intérêt profond; il se tint en silence devant moi, la tête penchée en avant et sans que son regard abandonnât mon regard. Après un long temps, il alla vers Isaure; j'entendis le sifflement de sa voix, car il parlait bas, très vite et loin de moi. Isaure s'éloigna de lui en répétant les mots de la vieille Mose : « Le pauvre *innocent!* »

Sans me rendre un compte exact de sa pitié plus vivement exprimée, mon cœur palpita dans ma poitrine de façon à se briser, et, dans une prière instante, je tendis les bras vers elle comme un mourant qui demande la vie. M. Evens lui parlait toujours; je l'entendis l'appeler *comtesse*, et je vis à ce mot le visage d'Isaure se colorer et briller d'une lueur que je ne compris pas.

— Comte Willy, me dit M. Evens en se tournant vers moi, vous avez vingt-deux ans; vous me demandez Isaure : je vous la donne.

Je répète ces paroles incroyables; mais elles n'entrèrent point en mon esprit telles qu'il les prononçait. Isaure n'était à personne, puisqu'elle était au-dessus de tous les autres et qu'elle régnait ici-bas absolument; seulement je compris qu'elle resterait et que je vivrais de sa vie toujours! toujours!

Le père Antonin entra; M. Evens le prit, l'entraîna au fond de la grand'salle; ils revinrent vers Isaure, qui était demeurée silencieuse; le père Antonin lui dit de quitter le château. Je m'avançai tout droit, et, me plaçant entre elle et lui, je fis un signe impérieux. Je m'étonnai de ma puissance, je ne me la connaissais pas; ce fut par instinct et non par réflexion que j'agis de la sorte. Le père Antonin murmura : — Non, non, ce n'est pas vous qui êtes l'insensé!

Je n'étais point insensé, mais ils ne me connaissaient pas, parce que ma pensée, n'ayant point d'issue, ne pouvait parvenir jusqu'à eux. En moi, les instrumens humains étaient trop imparfaits, si imparfaits qu'ils me cachaient par instant mon âme à moi-même, et je-

taient en moi des ombres profondes sur bien des côtés de ce monde; mais j'avais une force que tous n'avaient pas : c'était une adoration unique, incessante, immense, infinie!

Comme pour la vieille Mose, on alluma les cierges dans la chapelle; les chants et l'encens montèrent vers la voûte. Isaure se mit à la même place où, couverte de voiles noirs, la vieille Mose s'était reposée pour la dernière fois sur la terre. Isaure, blanche comme le brouillard du matin, s'agenouilla; mais nul n'eût osé l'emporter, j'eusse fait crouler la chapelle et creusé un abîme en frappant le sol de mes pieds. On mit sa main dans la mienne, et je me sentis protégé par elle pour l'éternité. Les hommes reconnaissaient la volonté de Dieu; ils liaient à leurs propres yeux ma nature imparfaite à la divine perfection!

On illumina le château, tout retentit de bruits, d'agitation; Isaure avait sur le front une couronne qui brillait comme le soleil du soir, et son grand manteau brodé d'or traînait sur les tapis avec une majesté qu'elle n'avait point montrée, mais que je savais être en elle; tous s'inclinaient sur son passage en l'appelant *comtesse,* seul je l'appelais Isaure et la suivais sans la quitter.

On la mena dans la chambre magnifique où la vieille Mose m'avait dit que ma mère était morte; M. Evens me conduisit dans la mienne. Alors le silence se fit autour de moi, j'entendis les vents de l'automne secouer les arbres et passer en gémissant sur les toits; la pluie battait les vitraux. Je pensai qu'Isaure pourrait s'effrayer de ces bruits que j'écoutais depuis longtemps, car le feu ne brillait plus dans l'âtre, et les oiseaux de la tour avaient cessé leurs cris.

Un jour que la vieille Mose n'avait point la clé de la grande porte, je l'avais vue entrer dans la chambre de ma mère par une petite porte qui se trouvait cachée sous les tapisseries, et qui donnait dans un couloir aboutissant à la bibliothèque; je l'avais suivie; je me dirigeai vers le couloir, et je fis cela dans une agitation étrange et avec des impressions inaccoutumées.

J'entrai doucement, très doucement, les tapis amortissaient le bruit de mes pas; je montai les cinq marches du lit qui était au milieu de la chambre; je vis Isaure toujours blanche comme les flots de mousseline qui l'enveloppaient. Je la regardai sans me lasser; la flamme de la lampe n'avait que des lueurs intermittentes; parfois le visage d'Isaure était dans une ombre profonde ou subitement éclairé d'une lumière vive. Mon regard ne la quittait pas, et les idées les plus incohérentes, venant de sensations nouvelles, me causaient un frisson incessant; je crus que le démon de la nuit planait sur son front; je me jetai derrière les grands rideaux et me couchai sur les marches; j'entendis la respiration d'Isaure paisible, régulière; le

sommeil avait fermé ses yeux, comme il replie l'aile des petits oiseaux; je me relevai, je la regardai encore; elle était l'idéal de la beauté! Une de ses mains était hors du lit, je me penchai sur elle, je sentis sa chaleur et son parfum. Ma vue se troubla tellement que je voyais à peine le visage d'Isaure; je m'en approchai, son souffle m'enveloppa, tout mon être fut pris d'un frémissement inconnu; les objets tournèrent autour de moi, j'entrai dans un monde nouveau, je devins différent de moi-même; le réel n'exista plus, ce fut le rêve; oui, le rêve souffla sur moi.

J'appliquai mes lèvres sur son visage, je crois qu'elle jeta un cri, je l'entendis vaguement, mais comme si je roulais, sans me reconnaître, dans une tempête étourdissante et sans pouvoir m'arrêter. Je la saisis dans mes bras, et, malgré ce cri que j'avais certainement entendu, l'esclave méconnut la volonté du maître, la matière domina l'esprit.

Revenu à la réalité, je cherchai Isaure. Elle sanglotait cachée en un coin de la chambre. Ah! malheureux! malheureux! Je me traînai à genoux vers elle. A la vue de ses larmes, ma langue se délia, les mots s'échappèrent de mes lèvres. Il me semble que je lui dis mon adoration, il me semble que mon âme pour la première fois s'échappa librement vers elle; mais je ne me rappelle pas si elle me répondit: elle resta le front caché dans ses mains, et me fit signe de la laisser à ses impressions. Je me prosternai devant elle.

M. Evens et les femmes entrèrent avec le jour, et moi, je quittai Isaure, je la quittai volontairement Comment cela se fit-il? Je l'ignore.

Je sortis du château. J'allai très loin. Je m'enfonçai dans les bruyères et me laissai tomber sur le sol. Le ciel, au-dessus de ma tête, roulait de gros nuages noirs qui se heurtaient dans leur course folle, quoiqu'il y eût un grand silence autour de moi, et que le vent ne fît pas incliner les choses de la terre; je regardai ces nuages terribles dans leur agitation; je les regardai machinalement, car il y avait un temps d'arrêt dans mes facultés, je me sentais condamné à l'immobilité, comme les rochers du côté nord de l'étang, qui restent des siècles à contempler les cieux. Le vide de mon cerveau me causait cependant une souffrance confuse qui me rappelait que j'étais un être différent des objets inanimés qui m'entouraient.

Le mouvement des nuages, monotone et déréglé tout à la fois, en face de mon inertie de corps et d'esprit, finit par m'étourdir, comme si j'avais été ballotté par les flots, et pourtant mon œil restait invinciblement fixé sur eux. Ils glissèrent plus doucement, puis le ciel reprit une surface unie, et dans sa profondeur brilla tout à coup une étoile; elle devint de plus en plus visible et brillante, elle se rappro-

cha, car son feu vivifiant pénétra jusqu'à mon sein, me réveilla de mon engourdissement, et me rappela distinctement le regard de la vieille Mose, son bienfaisant regard, qui me consolait! Je pus lever mes bras vers elle. Je repris possession de moi-même, et dès lors je pensai à Isaure, je m'étonnai de l'avoir quittée, je me rappelai ses pleurs, et je fus saisi de tristesse et de crainte.

Alors, sans oser me comparer à elle, je la vis dans sa beauté resplendissante, et moi dans ma misère; j'avais abusé de sa compassion en attachant sa destinée à la mienne; je vivais de sa vie, mais à la condition que mon âme demeurât soumise et résignée dans la gêne de sa prison terrestre, sans chercher à s'épanouir ici bas. Mon âme devait résister aux suggestions de son enveloppe imparfaite et grossière; c'était pour une contemplation mystique qu'elle avait été liée à celle d'Isaure. Oui, je devais adorer et servir : c'était la loi qui m'avait été faite par l'auteur de toute harmonie. Je ne devais pas être l'égal de ma souveraine maîtresse! Cela m'apparut avec une clarté qui m'éblouit, comme si j'avais vu le visage de Dieu. Retombant volontairement à l'infériorité de mon rang, je retrouvai en moi la douceur de mon humilité, la joie profonde de mon adoration, l'orgueil de mon obéissance.

A cet instant, des lumières m'entourèrent; je vis M. Evens à mes côtés. Il me cherchait ainsi que ses serviteurs, — depuis bien des heures, me dit-il, car il y avait plus d'un jour que j'étais absent.

Je m'élançai en avant pour revenir au château; j'arrivai dans la cour; sur le grand perron, je vis Isaure; elle était debout, écoutant les bruits de la nuit, splendidement éclairée par les rayons de la lune. De l'ombre épaisse où j'étais, je la voyais, tandis qu'elle, les yeux tournés vers moi, ne pouvait m'apercevoir encore. C'était l'image de notre destinée, — elle nageait dans la lumière, et moi j'étais condamné à rester dans les ténèbres; mais tous les deux nous vivions sous l'œil de Dieu.

Elle entendit le bruit de mes pas, prononça mon nom, et saisit ma main; la sienne était froide, et je fus frappé de la pâleur de son visage; le brouillard de minuit l'avait enveloppée et la faisait frissonner. Elle marcha devant moi sans quitter ma main, et se mit près d'un grand feu; puis, me regardant sans colère, elle se plaignit de mon absence; je baisai le bas de sa robe; elle me fit un signe de pardon, et je restai silencieux à ses pieds. La flamme du foyer ne la réchauffait pas; je sentis son tremblement, et je vis une étrange pâleur couvrir son visage de plus en plus. Sa tête se renversa; instinctivement je la pris dans mes bras, comme lorsqu'elle était plus petite et qu'elle voulait traverser un ruisseau; je la portai sur son lit. Ses

femmes furent effrayées; moi, je savais qu'elle vivait, quoiqu'elle eût les yeux fermés.

Elle les ouvrit, mais elle resta immobile; peu à peu ses joues s'empourprèrent, le son de sa voix fut changé ainsi que son regard, et l'on passa les jours et les nuits à humecter ses lèvres.

Je restai à genoux près de son lit; le sommeil n'approcha point de mes paupières; mon regard ne quitta point son visage. Je ne m'étonnai point de l'apparente incohérence de ses paroles; je compris ses pensées, que les autres ne comprenaient point; je les suivais toujours sans qu'elles eussent un lien selon la raison convenue et habituelle. Je savais ce qui précédait et ce qui suivait. Le langage humain était inutile entre nous. Elle était encore avec moi, quoiqu'elle ne fût plus avec eux; ils ne l'entendaient plus quand je l'entendis me dire bas, si bas que seul je pouvais la comprendre : — Adieu, Willy, attends que je t'appelle!

Je m'approchai de ses lèvres. Ah! que ses yeux étaient grands! et quelle beauté sur son visage glacé!

Tous pleuraient, mais je ne pleurai pas; je vis bien qu'elle était morte en ce monde, mais je savais que j'allais partir aussi, car elle allait m'appeler.

On la couronna de fleurs, je crois m'en souvenir; on l'entoura de flambeaux allumés; il y eut des parfums répandus autour d'elle.

Après la seconde nuit, je commençai à m'étonner d'être abandonné si longtemps. Tant qu'elle fut là, j'attendis... On l'emporta, je la suivis; mais, quand elle disparut, je jetai un grand cri, et je courus par instinct me précipiter dans les fossés profonds du château!

Je ne sais ce qui m'arriva, il y a de cela longtemps sans doute; j'ai été bien des jours sans mémoire et sans savoir si je vivais. La lumière est revenue lentement dans mon esprit : je n'ai point conscience de ce qui est advenu depuis, car je n'ai point regardé les vivans; mais aujourd'hui je me rappelle et je me demande la cause de mon exil et de notre séparation. « Attends-moi, » m'avait-elle dit, et j'ai voulu la suivre aussitôt; j'ai manqué d'obéissance et de foi!

Elle savait mieux que moi pourquoi mon enchaînement à la terre était encore nécessaire. Sans doute elle m'enseignait ainsi le moyen de m'élever un jour vers elle.

O Dieu qui nous créas, prends pitié de ma misère, abrège ma séparation, délivre-moi de mon corps, afin que je rejoigne, pour les servir dans tous les siècles, ces deux âmes chéries et protectrices auxquelles tu m'as donné!

EMMY DAWSON.

LE CARDINAL

DE MAZARIN

DEUXIÈME PARTIE.[1]

I.

Mazarin n'était parvenu ni par la guerre, ni par l'intrigue, à conjurer les périls qui allaient le menacer au sein de la toute-puissance. Cinq années de victoires n'avaient point popularisé une lutte qu'on l'accusait de continuer dans un intérêt personnel. Bien loin de s'être concilié les princes de la maison royale en les plaçant à la tête des armées, il avait étendu leurs prétentions avec leur puissance, et en se faisant le complaisant de tous les hommes dont il attendait quelque chose, le ministre avait suscité plus de convoitises qu'il ne s'était ménagé de dévoûmens. De toutes parts déjà se révélaient les symptômes de la crise qui fut l'une des plus sérieuses en même temps que des plus stériles de notre histoire, parce qu'il ne se vit jamais de plus complet contraste entre l'importance des questions soulevées et l'insuffisance des hommes appelés à les résoudre. Nous avons à indiquer d'abord ces questions, issues du long travail des siècles, puis à mettre en face d'elles les personnages chargés d'en provoquer la solution.

Pendant que la France était en voie d'acquérir la plénitude de son développement intellectuel et territorial, les principes de sa con-

(1) Voyez la livraison du 1er juin.

stitution politique devenaient de jour en jour plus incertains et plus contestés. Au sein de la nation la plus spirituelle de l'Europe, tous les intérêts comme tous les droits demeuraient sans garanties, les abus foisonnaient partout, et le contrôle ne se rencontrait nulle part. Tandis que les populations rurales souffraient sans espérer de redressement, les classes supérieures subissaient le despotisme dans son arbitraire le plus odieux, ou profitaient de ses iniquités pour l'accroissement de leur propre fortune.

Le pouvoir, étranger comme le pays lui-même aux premières notions de l'économie politique, écrasait de tailles le cultivateur laborieux, comme s'il eût voulu mulcter son activité et tarir la production à sa source. Nos campagnes étaient entrées depuis le XVIe siècle dans une période d'appauvrissement attestée par tous les monumens écrits non moins que par l'aspect du sol, où grand nombre de forêts conservent encore les traces des anciennes cultures abandonnées. Cette situation provoquait des disettes périodiques, que le défaut presque absolu de communication d'une province à l'autre transformait souvent en effroyables calamités. L'année qui suivit la mort du cardinal Mazarin, l'on vit Colbert, dès le début de son administration, aux prises avec une famine qui ne présentait rien d'extraordinaire pour les contemporains, et dont les détails sont pourtant à peine croyables aujourd'hui, puisque le manque de subsistances amena dans diverses provinces du royaume la mort de plusieurs milliers de créatures humaines (1).

Quoique les parlemens n'eussent pas peu contribué, par des règlemens restrictifs de la liberté du commerce des grains, à provoquer la crise, ces extrémités touchaient profondément des magistrats chrétiens qui se tenaient pour chargés de faire arriver jusqu'au trône la plainte de tous les opprimés et la voix de toutes les douleurs. Aux premiers jours de 1648, quand la régente vint imposer au parlement l'enregistrement forcé de nouveaux édits bursaux, l'avocat-général, contraint par le devoir de sa charge d'en requérir la transcription, profitait de la pression morale exercée sur la compagnie et sur lui-même pour adresser au cœur de la reine de pathétiques supplications, en même temps qu'il lui faisait des révélations terribles : « Il y a dix ans que la campagne est ruinée, les paysans réduits à coucher sur la paille, leurs meubles vendus pour le paiement des impositions auxquelles ils ne peuvent satisfaire, et que des millions d'âmes innocentes sont obligées de vivre de pain de son et d'avoine, et n'espérer autre protection que celle de leur impuissance. Ces malheureux ne

(1) Voyez les nombreuses pièces authentiques relatives à la famine de 1662, recueillies dans l'*Histoire de la vie et de l'administration de Colbert*, par M. Pierre Clément, chap. 3.

possèdent aucuns biens en propriété que leurs âmes, parce qu'elles n'ont pu être vendues à l'encan. Les habitans des villes, après avoir payé la subsistance et le quartier d'hiver, les étapes et les emprunts, acquitté le droit royal et la confirmation, sont encore imposés aux aisés... Tout le royaume est languissant, affaibli, épuisé par la fréquence des levées extraordinaires de deniers qui sont le sang du peuple et le nerf de l'état, qui produisent une maladie d'inanition dans laquelle les remèdes sont aussi peu supportables que le mal... Faites, madame, quelque sorte de réflexion sur cette misère publique dans la retraite de votre cœur! Ce soir, dans la solitude de votre oratoire, considérez la calamité des provinces, dans lesquelles l'espérance de la paix, l'honneur des batailles gagnées, la gloire des provinces conquises, ne peuvent nourrir ceux qui n'ont point de pain, lesquels ne peuvent compter les myrtes, les palmes et les lauriers entre les fruits ordinaires de la terre (1). »

Tel était le sort des populations au moment où les princes, les grands et les membres de la magistrature commençaient à s'agiter pour la réformation de l'état, à réclamer des garanties dont tous semblaient ressentir le besoin à un degré égal. A qui celles-ci ne manquaient-elles point alors? La noblesse provinciale, décimée depuis deux siècles par les guerres et par les dissensions civiles, avait supporté les conséquences de l'appauvrissement général des campagnes, et le nouveau mode d'administration établi par Richelieu lui avait enlevé toutes ses prérogatives utiles, en ne lui conservant que les priviléges qui commençaient à la rendre odieuse. Dans cet affaissement de toutes les forces, la noblesse de cour avait seule gagné, non point en droits politiques, mais en influence et en fortune. Placée près du soleil, elle s'était réchauffée à ses rayons, mais elle avait trop souvent payé la faveur royale au prix des plus honteuses complaisances et des plus tristes complicités. Depuis le règne de Henri IV, de nobles filles étaient devenues la tige de ces familles semi-princières que la puissance royale, dans ses enivremens, commençait à interposer entre elle et les plus illustres races. Sous le règne suivant, les plus grandes familles du royaume avaient reçu et quelquefois sollicité les riches dépouilles que des meurtres juridiques plaçaient à la disposition du souverain, et jusque dans la maison de Condé on voyait de grandes terres dont les titres de propriété étaient écrits avec du sang. Le trésor public semblait devenu la propriété personnelle du monarque, et les biens d'origine religieuse étaient journellement détournés de leur destination populaire pour les plus scandaleuses attributions. A l'aide de confiscations prononcées par

(1) Omer Talon, lit de justice du 15 janvier 1648. *Mémoires*, tome Ier.

son ordre, le prince élevait au niveau des plus hautes fortunes du royaume des favoris dont l'origine modeste rendait l'avidité plus insatiable. La fantaisie était sans frein comme l'arbitraire.

Toutefois ces avantages, s'ils pouvaient mériter un tel nom, étaient achetés par les courtisans à un prix fort redoutable. Il fallait conserver la confiance du maître sous peine d'avoir à trembler pour sa propre liberté, car sous ce régime il n'existait pas plus de garantie pour les personnes que pour les choses. Les premiers seigneurs de France avaient été condamnés par commissaires, et l'on avait vu des condamnations capitales prononcées par simples lettres patentes adressées au parlement. Le comte de Moret, fils naturel de Henri IV, les ducs d'Elbeuf, de Bellegarde et de Roannez, avaient été frappés par cette justice expéditive, et comme pour confondre plus complétement toutes les notions du droit et de l'équité, dans le procès intenté au duc de La Valette, beau-frère naturel de Louis XIII, ce monarque était venu présider lui-même le tribunal réuni par ses ordres, et recueillir les voix en contraignant les magistrats d'opiner malgré les plus énergiques résistances. Aucun refuge n'existait contre ces iniquités, toujours subies par les compagnies judiciaires après des protestations qui attestaient leur impuissance autant que leur courage. Si la vie et la propriété étaient à la merci des caprices d'un ministre, sous quel régime de bon plaisir ne devait pas être placée la liberté individuelle? La Bastille et Vincennes avaient reçu tour à tour dans leurs murs la plupart des hommes qui avaient fréquenté la cour depuis trente ans, et Bassompierre traite quelque part avec un dédain fort piquant quiconque n'a pas eu assez d'importance pour se faire emprisonner au moins une fois dans sa vie.

Les principes du gouvernement étaient encore plus incertains que les droits privés. Depuis la stérile assemblée de 1614, les états-généraux n'étaient plus qu'un souvenir, et le parlement de Paris s'attachait à l'effacer de plus en plus de la mémoire de la nation, afin de faire prévaloir sa propre importance. On sait comment ce grand corps de légistes que Philippe le Bel rendit sédentaire, auquel Philippe le Long avait octroyé la permanence, profita de la confusion établie, vers le commencement du xve siècle, entre sa propre juridiction et celle de la cour des pairs, pour usurper les attributions politiques les moins compatibles avec des devoirs judiciaires. De l'usage d'inscrire les édits du souverain aux registres du parlement afin de les revêtir d'un caractère authentique, les magistrats, avec l'esprit de suite qui est le propre des compagnies, avaient d'abord induit le droit de discuter et de modifier ces édits, puis celui d'en suspendre ou même d'en refuser l'exécution. Ces prétentions avaient été servies le plus souvent par l'imprévoyance des princes, et quelquefois par

la pensée d'opposer aux droits des états ceux de leurs propres cours de justice; elles avaient fini par se produire nettement, et alors s'était révélé le plus étrange contraste entre l'étendue des droits réclamés par les compagnies souveraines et l'humilité des théories politiques qu'elles continuaient de professer relativement à la nature du pouvoir royal. La suprématie absolue de la couronne, considérée comme supérieure à tous les droits publics et privés, avait été constamment défendue par les magistrats durant leur lutte séculaire contre l'aristocratie féodale. C'était à titre d'auxiliaires et d'humbles serviteurs de la royauté qu'ils s'étaient élevés au degré d'influence dont ils firent usage pour lui disputer plus tard une partie de ses pouvoirs, et les parlemens continuaient à représenter le triomphe de la monarchie absolue au moment même où ils affichaient la prétention de lui opposer des digues. De là une incohérence presque constante entre les idées et les actes, et dans l'attitude de la royauté vis-à-vis des cours de justice — un mélange de concessions et de menaces, de complaisances et de dédains.

La couronne avait longtemps trouvé plus simple de ne pas tenir compte du droit de remontrance que de contester celui-ci, et les rois laissaient parler volontiers, pourvu qu'on les laissât faire. Le chancelier de l'Hôpital avait introduit, sous Charles IX, l'usage des lits de justice, qui devint l'expression la plus curieuse de cette situation singulière. Ce procédé avait résolu dans le sens de l'obéissance passive le problème posé depuis si longtemps, car les parlemens ne conservaient désormais le droit de résister en l'absence du roi que sous la condition formelle d'obéir aussitôt que le monarque voulait bien prendre la peine de se rendre en personne dans leur sein. Richelieu avait tiré grand parti de ce moyen-là, et Mazarin, malgré le caractère modéré de son administration, fit des lits de justice un usage plus fréquent encore que son fier prédécesseur. Ainsi se trouvaient en présence des magistrats qui, pour s'emparer du pouvoir politique, faussaient le caractère de leur institution, et une royauté qui, pour triompher de toutes les résistances, n'avait qu'à paraître en habit de chasse et un fouet à la main. De vagues aspirations vers la liberté aboutissant aux plus tristes réalités du despotisme, voilà ce que présentait la France à la veille du plus magnifique épanouissement de l'esprit humain, au moment où le pays accomplissait au dehors un travail dont la grandeur n'a pas été surpassée.

Ce décousu dans les idées, cette incertitude dans les institutions ne pouvaient manquer d'engendrer les périls les plus sérieux sous le règne d'un enfant et sous l'administration d'un homme qui, après avoir eu d'abord à se défendre contre sa qualité d'étranger, avait maintenant à se faire pardonner sa grande fortune. Lorsque les plus

redoutables problèmes politiques étaient posés chez nous pour la première fois, l'Angleterre en poursuivait la solution avec un fanatisme impitoyable, et les barricades se dressaient à Paris quand l'échafaud royal se préparait déjà dans Whitehall. Les dix années qui s'écoulèrent de 1640 à 1650 ont une physionomie qui semble les rattacher au XIXe siècle beaucoup plus qu'au XVIIe. Pendant que les idées républicaines prévalaient dans la Grande-Bretagne, la Catalogne revendiquait à main armée le droit de disposer d'elle-même; le Portugal retrouvait pour un moment, sous l'inspiration de sa nationalité reconquise, les jours héroïques de son histoire; la domination espagnole disparaissait à Naples sous l'éruption de la lave populaire, et la Sicile se soulevait de son côté pour reprendre sa liberté. Ces révolutions retentissent dans les écrits des chefs de la fronde comme un écho lointain, mais continu. L'imagination du cardinal de Retz s'allume à toutes ces flammes et s'exalte par tous ces exemples; on retrouve dans Joly la trace de la passion et de l'ardeur puritaines, et les plus ardens parlementaires, malgré l'indignation qu'ils affectent chaque fois que l'on compare leur compagnie au parlement régicide, sont visiblement séduits par l'identité des dénominations, et ne voient dans le Mazarin qu'un autre Strafford à frapper. L'exemple de l'Angleterre agit simultanément sur les magistrats, qui se prennent de plus en plus pour des hommes politiques, sur le peuple, qui crie *vive la république* durant l'émeute (1), et sur la régente, pleinement convaincue que si la faction n'est écrasée, elle est en voie d'enfanter son Fairfax et son Cromwell.

En jugeant cette époque, on s'est, de nos jours, heurté à deux écueils. Frappés de l'importance de tant de problèmes soulevés, les uns ont résolument rattaché au mouvement de 1789 la tentative faite en 1648 pour conquérir des garanties politiques, et sont allés jusqu'à dire que, « sous peine de désavouer nos propres antécédens, nous sommes obligés de reconnaître que les hommes de la fronde combattirent pour les intérêts les plus saints qui puissent mettre les armes aux mains d'un peuple libre (2). » Les autres, savans explorateurs des scandales d'une société où tous les vices étaient parés de toutes les grâces, n'ont voulu voir dans le mouvement qui, de 1648 à 1652, souleva Paris, la cour, l'armée et toutes les compagnies souveraines, qu'un « chaos stérile de mutineries obstinées, de préventions aveugles, d'ambitions tracassières et de spéculations à courte vue, où tous les corps s'étaient abaissés, tous les hommes s'étaient amoindris..... temps honteux qui avaient été remplis par la désola-

(1) *Mémoires* du cardinal de Retz, journée du 13 mars 1649.
(2) M. le comte de Sainte-Aulaire, préface de l'*Histoire de la Fronde*.

tion du royaume, par la perte de son unité au dedans et de son influence au dehors, par l'épuisement des ressources publiques et la misère des particuliers, sans qu'il soit sorti de ce long désordre une seule idée féconde pour la réparation des abus (1). » La vérité est entre ces deux points de vue-là. Se placer au premier, c'est s'exposer à grandir des hommes très inférieurs à leur rôle; adopter le second, c'est rapetisser le drame à la taille des acteurs et ne voir qu'un effet sans cause dans une révolution qui avorta, non parce qu'elle était sans objet, mais parce que ses auteurs n'étaient capables que d'une intrigue.

Les princes et les seigneurs que la fronde mit en scène, les grandes dames qui s'en amusèrent comme d'un intermède entre leurs amours, n'étaient point appelés à doter la France du bien qu'elle continue de poursuivre comme un mirage éternel. Cette aristocratie guerrière, qui répugnait à l'obéissance sans avoir le goût de la liberté, et qui dans ses fréquentes révoltes rechercha toujours plus volontiers le secours de l'étranger que celui du peuple, n'avait été à aucun moment de son histoire tentée par le rôle des barons de Jean Sans-Terre : si elle combattit souvent la royauté absolue, ce ne fut jamais avec la pensée de lui imposer des limites et de prendre dans ses conseils une importance analogue à celle qu'elle avait dans ses armées. Ses pères avaient tiré de tels profits des guerres civiles dans lesquelles le Béarnais avait acheté son royaume tout autant qu'il l'avait conquis, elle conservait elle-même un si cher souvenir des trésors partagés durant les troubles de la régence précédente, qu'en s'engageant dans la lutte entamée par les parlemens contre le cardinal Mazarin, elle fit très bon marché de toutes les questions politiques, ne se préoccupant que de celles qui affectaient ses intérêts personnels. La fronde est de toutes nos guerres civiles celle dans laquelle la pompe des mots a le plus contrasté avec l'humilité des choses; en se regardant, les pourfendeurs d'abus étaient exposés au péril des augures. Pendant que les bourgeois de Paris s'inquiétaient de Cromwell, de Masaniello ou de Gennaro Annese, et qu'ils ranimaient pour un jour leurs passions politiques au grand souvenir de la ligue, la fronde représentait pour le prince de Condé deux ou trois gouvernemens à joindre à ceux de sa maison, pour le duc de Beaufort la récompense de l'amirauté, pour le duc de Bouillon la récompense de Sédan, pour le duc d'Elbeuf de l'argent, pour le coadjuteur le chapeau, pour Mme de Chevreuse le ministère de son ancien amant Châteauneuf et le mariage de sa fille avec le prince de Conti; c'était aussi

(1) M. A. Bazin, *Histoire de France sous Louis XIII et sous l'administration du cardinal Mazarin;* tome IV, chap. 4.

pour Mlle de Montpensier la meilleure chance de trouver un mari, et pour Mme de Longueville le moyen le plus sûr pour vivre séparée du sien. Ce programme, écrit de la main même des intéressés, devint la base de toutes les négociations dont la main de la princesse palatine tenait les fils, et se colporta souvent dans les deux camps à la fois, sans que ces doubles manœuvres suscitassent d'ailleurs ni indignation ni étonnement.

Les magistrats, entrés dans la lutte à l'occasion de leurs prérogatives méconnues, n'avaient guère plus d'esprit politique que les seigneurs qui la continuèrent dans l'intérêt de leur fortune. L'horizon de la grand'chambre était encore plus rétréci que celui du Louvre, et des hommes d'état seraient plutôt sortis de la poussière du champ de bataille que de la poussière des greffes. Élevés de génération en génération dans le culte de la royauté, les parlementaires se sentaient mal à l'aise et comme empêtrés dans la faction. On pouvait dire de tous ce que le cardinal de Retz dit quelque part du président de Blancmenil, qui fut pourtant l'un des ennemis les plus ardens de Mazarin, — que lorsque cet homme-là allait le soir dans une réunion de frondeurs, il croyait aller au sabbat. Ces juristes dont Louis IX avait fait ses hommes liges, ces propriétaires de charges créées par la couronne ou acquises à deniers comptans sentaient instinctivement qu'ils n'étaient ni les délégués de la nation ni les censeurs légitimes du pouvoir. La contradiction qui existait entre leurs vieux devoirs et leurs récentes ambitions les écrasait de tout son poids; aussi se montrèrent-ils inconséquens par conscience, au risque de perdre leur cause par leurs vertus plus certainement qu'ils ne l'auraient fait par leurs vices.

La vie de palais ne préparait les magistrats ni aux habitudes, ni aux spéculations de la vie politique. Voués à l'étude de la législation écrite et coutumière, les membres des cours souveraines demeuraient parfaitement étrangers à l'administration et aux finances, tout en prétendant au droit de les contrôler. Étaient-ils en bonne entente avec le pouvoir? ils vérifiaient les édits bursaux, sans s'inquiéter de savoir si les dispositions en étaient contraires ou conformes aux notions d'une saine économie politique. Étaient-ils en lutte avec lui? ils refusaient l'enregistrement, quels que fussent les besoins de l'état et la nature des dispositions proposées. Le contrôleur général d'Émery en faisait la pénible expérience, encore que plusieurs de ses édits, justifiés par la guerre, eussent du moins le mérite d'appeler enfin les capitalistes et les consommateurs à participer aux charges qui ne portaient d'ordinaire que sur les producteurs agricoles.

L'opposition du parlement au ministère du cardinal Mazarin commença par des griefs tellement personnels à la magistrature, qu'il

lui fut très difficile de revêtir plus tard un caractère sérieusement politique. Si des questions théoriques touchant à des intérêts généraux se trouvèrent bientôt après soulevées par cette invincible logique qui gît au fond de toutes les agitations révolutionnaires, les magistrats reculèrent pleins d'épouvante devant ces questions redoutables aussitôt qu'elles se trouvèrent posées avec leurs conséquences nécessaires. Bien loin de provoquer la controverse entre les droits de la couronne et les droits de la nation, qui ne *s'accordent jamais mieux que dans le silence* (1), les parlementaires s'efforçaient d'étendre leurs prérogatives sans s'engager dans des discussions doctrinales qu'ils appréhendaient confusément de voir tourner contre eux-mêmes. De la sorte, placés finalement dans l'alternative ou d'agrandir le champ de bataille ou de le déserter, ils aimèrent mieux reculer jusqu'à l'obéissance passive que de continuer la résistance, au risque de tomber dans la sédition.

Ce ne furent ni les arrestations arbitraires, ni la mise en oubli des droits antiques de la nation, ni la guerre indéfiniment prolongée qui provoquèrent d'abord les résistances parlementaires. On avait vu, au début de l'administration de Mazarin, toute la magistrature se soulever, parce que deux huissiers, apportant un arrêt du conseil du roi, étaient entrés la toque sur la tête et la chaîne au cou dans l'une des chambres des enquêtes, — et lorsque le gouvernement de la régente pouvait enfermer, sans forme de procès et sans recevoir d'observations, le duc de Beaufort à Vincennes, il était contraint de s'excuser humblement près de *messieurs* de la conduite des sieurs Tourte et Quiquebœuf (2). Quand pour se procurer de l'argent à tout prix on eut imaginé de faire revivre tout d'un coup des édits tombés en désuétude, par lesquels les propriétaires d'un nombre immense de maisons construites de bonne foi se trouvèrent menacés d'expropriation et de ruine, l'irritation du parlement devint plus vive, et il attaqua avec violence l'*édit du toisé*. Cependant sa résistance ne porta point sur le fond de la mesure elle-même. Dominé par l'esprit formaliste qui faisait de ses membres les meilleurs des magistrats et les plus tristes des hommes politiques, il se borna à protester contre la disposition qui renvoyait les appels des jugemens rendus par les officiers du Châtelet en matière de toisé au conseil du roi, au détriment de sa propre juridiction. Bientôt après, lorsque le contrôleur général, pour faire face aux charges énormes de la guerre, se trouva conduit à la dure extrémité de frapper d'un emprunt forcé les capitalistes, le parlement ne fit point à cette mesure d'objections tirées des

(1) Le cardinal de Retz.
(2) *Mémoires* d'Omer Talon, année 1644.

périls ou de l'immoralité d'un tel principe. Une transaction, accueillie avec empressement par Mazarin, caractérise l'esprit de ce temps où dans les diverses classes de la société française la pensée politique ne passait guère l'horizon de la vie usuelle. Après de longues résistances, le parlement finit par enregistrer l'emprunt forcé, sous la condition formelle que tous ses membres en seraient exemptés, ainsi que les avocats, procureurs et notaires qui formaient la nombreuse clientèle des cours souveraines; puis, à la satisfaction de se libérer eux-mêmes ajoutant le plaisir plus grand encore d'atteindre leurs ennemis, les gens de loi, qui méprisaient et jalousaient les hommes de finances, firent porter exclusivement le poids de l'emprunt « sur les officiers comptables, traitans et fermiers entrés dans les prêts faits au roi, et ceux qui avaient exercé depuis vingt ans de grandes négociations en marchandises. »

Talon, qui nous a conservé ce curieux arrêt rendu sur ses conclusions, dit « que le public et les gens d'honneur comblèrent à cette occasion-là le parlement de bénédictions, tandis que les capitalistes s'émouvaient, soutenant que le crédit public était désormais perdu. » Il ajoute que le contrôleur général criait aussi bien haut, et prétendait qu'une classe d'hommes ne pouvait, sans une injustice révoltante et sans grand péril pour la fortune publique, être seule comprise dans la taxe : observation des plus judicieuses à coup sûr, mais que n'admet point l'avocat général, attendu « qu'il s'agit de gens haïs et méprisés, possédant la plus grande partie des capitaux du royaume, comme il se voit par leur luxe en vêtemens, en meubles et en festins, ce qui a rendu la mesure agréable à la compagnie, qui ne souffre qu'avec déplaisir la richesse de ces personnes (1). » Enfin le président de Novion va plus loin, et s'écrie « qu'il y aurait justice à faire perdre à tous ces prêteurs l'argent qui leur est dû, attendu qu'ils ont assez profité les années précédentes; que ce sont des personnes pour la plupart de petite naissance, qui ont des biens immenses, dont la seule possession est capable de leur faire le procès. » Etait-il possible de constituer sur des bases rationnelles le gouvernement d'un pays où de telles maximes étaient très consciencieusement professées dans le sanctuaire de la justice? Et quelle étrange époque que celle où la notion générale du droit était aussi peu développée dans le cœur des plus nobles et des plus intègres magistrats!

Nonobstant la souplesse du cardinal Mazarin et les caresses prodiguées par lui aux membres influens du parlement, la lutte s'engageait plus ouvertement chaque jour entre le pouvoir et la magistrature, parce que le premier ministre n'avait plus d'autre souci que

(1) *Mémoires* d'Omer Talon. Tome Ier, année 1644.

d'obtenir de l'argent pour défrayer la guerre, et que les magistrats, chefs naturels de la bourgeoisie, n'avaient de leur côté d'autre pensée que de repousser les mesures destinées à atteindre celle-ci. Dès 1645, une tentative avait été faite par les membres des compagnies souveraines pour s'assembler et délibérer en commun *sur les moyens de réformer l'état*. Ce premier essai d'ingérence dans la politique générale du royaume avait échoué contre l'indomptable fermeté de Mathieu Molé; mais il avait été suivi de l'arrestation de quatre magistrats, et deux d'entre ceux-ci étant accidentellement morts en prison, la crédulité publique avait accueilli les plus sinistres rumeurs avec cette facilité — indice infaillible de perturbations prochaines.

II.

Les embarras financiers créés par sa politique extérieure contraignaient donc Mazarin à dévier de plus en plus de la ligne de conduite qu'il s'était proposé de suivre. Sa nature obséquieuse répugnait à la violence, et la violence lui devenait nécessaire. Lorsqu'il aurait voulu tout obtenir à l'aide de pratiques exercées sur les personnes, il se voyait engagé dans une lutte contre un grand corps, et conduit à gouverner à coups de lits de justice et d'emprisonnemens arbitraires. Chaque nuit les magistrats qui s'étaient fait remarquer la veille par leur résistance à quelque nouvelle invention fiscale tremblaient de se voir enlevés de leur domicile, chaque jour le jeune roi traversait les rues de sa capitale pour se rendre au sein du parlement, qui ne subissait pas les injonctions de la couronne sans en appeler au peuple de l'impuissance de ses efforts et de ce révoltant abus de l'autorité royale. Alors la population, s'attroupant dans les rues, s'entretenait du spectacle étrange donné par un enfant, par une femme et par un cardinal italien; elle s'indignait du mépris déversé par la cour sur le seul corps qui eût conservé quelque courage et quelque force pour la défendre; puis interprétant, comme il arrive d'ordinaire, les choses les plus simples dans le sens de ses passions surexcitées, elle remarquait que « quoique plusieurs fois le jeune roi eût porté un pourpoint et des chausses, et qu'il eût déjà monté à cheval, on lui mettait pour aller au parlement une robe d'enfant, aucuns disant que l'on voulait témoigner qu'encore qu'il fût à la bavette, il pouvait faire cette action. »

Cependant Mazarin était de plus en plus dominé par les événemens. Placé dans l'alternative ou de ne pas payer les armées ou de prendre de l'argent dans toutes les poches, ne trouvant plus, au milieu d'embarras parfaitement connus à Madrid, aucune facilité pour

conclure la paix dont il avait été si longtemps maître de fixer les conditions, ce ministre était conduit par les conséquences nécessaires de sa politique aux extrémités qui répugnaient le plus à sa nature. Chaque jour les inventions fiscales devenaient plus odieuses et les résistances plus menaçantes. Taxe sur les *aisés*, taxe sur les engagistes, application d'un droit d'entrée à la presque totalité des denrées alimentaires, création de charges innombrables vendues à deniers comptans, aucun de ces moyens ne parvenait à combler l'abîme; mais chacun d'eux fournissait aux magistrats, auxquels était demeuré le droit de parler au sein de l'universel silence, l'occasion avidement recherchée de quitter le sanctuaire de la justice pour pénétrer dans celui de la politique. La crise fut imminente lorsque le premier ministre, à bout de voies, eut supprimé pour quatre années les gages de toutes les compagnies souveraines du royaume; car, bien que le parlement de Paris fût excepté de cette suppression, le cynisme même de la dispense lui commanda cette fois de résister avec une énergie plus grande encore.

On put comprendre alors combien le triomphe du despotisme avait préparé de chances à l'anarchie, et la France vit un spectacle qui, pour être moins saisissant que celui de nos grandes journées révolutionnaires, ne révélait pas moins le désordre profond que le défaut d'institutions avait amené dans les idées. Sous la parole de magistrats transformés en tribuns, malgré la prudence de son premier président, le parlement rendit un arrêt d'union avec toutes les compagnies souveraines (1), et des députés de toutes les chambres vinrent s'unir à ceux du grand conseil, de la cour des comptes, de la cour des aides et de l'Hôtel-de-Ville pour travailler en commun à une réformation générale de l'état. L'assemblée de la chambre de Saint-Louis peut étonner à meilleur droit que celle du Jeu de Paume, car les membres de l'assemblée nationale avaient reçu du moins mandat du pays pour le constituer, tandis que les membres du parlement n'avaient été préposés par la couronne qu'au seul jugement des procès. Si la tentative de 1648 avait eu ses conséquences naturelles, elle aurait eu pour résultat définitif d'instituer entre la royauté et la nation une corporation indépendante de l'une et de l'autre, et dans laquelle serait venue se confondre, par une sorte de monstrueuse unité, la puissance politique et la puissance judiciaire.

La cour ne se trompa pas sur la portée de cette manifestation redoutable. Pendant que le chancelier Séguier épuisait contre l'arrêt d'union l'arsenal de son érudition parlementaire, Mazarin, dans des entretiens secrets dont les *Mémoires* de Talon nous ont conservé

(1) 13 mai 1648.

la vivante physionomie, travaillait à détourner les esprits modérés d'une ligue qui semblait engager le parlement de Paris dans les voies terribles où marchait alors le parlement britannique; mais les périls évoqués dans l'avenir n'avaient guère plus d'effet que les précédens exhumés du passé, et la force seule pouvait arrêter, dans l'essor de son esprit d'entreprise, la magistrature et la bourgeoisie parisienne étroitement associées.

A peine l'arrêt d'union fut-il connu, qu'avec un empressement qui était un symptôme plus sérieux que tous les autres, la plupart des parlemens du royaume lui donnèrent leur adhésion. L'on vit la chambre de Saint-Louis continuer ses travaux en face de la cour, malgré des injonctions réitérées et nonobstant les efforts de Mathieu Molé pour arrêter un mouvement qu'il approuvait dans son principe, mais qu'il répudiait dans sa forme, de plus en plus irrégulière. De son autorité suprême, cette chambre révoqua les intendans de justice, réduisit les tailles d'un quart en faisant remise au peuple de l'arriéré; elle défendit sous peine de la vie de lever aucuns deniers autrement qu'en vertu d'édits vérifiés au parlement avec pleine liberté de suffrages. Enfin une disposition qui, dans ce temps-là, pouvait être considérée comme plus importante encore interdit de détenir aucun sujet du roi plus de vingt-quatre heures sans l'interroger et le remettre à son juge naturel.

La petite-fille de Philippe II assistait impuissante et désespérée à cette audacieuse démolition de l'autorité royale. *Brave comme un soldat qui ne connaît pas le danger*, ainsi que le disait son ministre, la régente aurait voulu tout d'abord courir sus aux factieux; mais le cardinal doutait du succès d'une attaque contre une population unanime dans ses colères et qui avait derrière elle toute la magistrature française; il appréhendait surtout de perdre la direction des événemens, s'il la remettait aux chefs de l'armée, beaucoup plus redoutables pour lui que les parlementaires. Mazarin se décida donc à ouvrir une négociation simulée entre le *parlement, tout infecté de la passion du bien public* (1), et la royauté, résolue d'avance à se délier d'engagemens pris avec des séditieux, et qu'elle considérait comme parfaitement nuls en soi. De tels colloques, où les uns promettaient ce qu'ils entendaient ne pas tenir, où les autres, en se voyant dépassés par les violences populaires, arrivaient à s'effrayer de leur audace, étaient de tout point le fait du duc d'Orléans, l'homme du royaume le plus expert dans l'art de commencer sans finir et de parler sans conclure; mais, à la nouvelle de la bataille de Lens, l'audace revint à la cour avec la victoire, et Mazarin céda à l'illusion

(1) Mme de Motteville.

trop ordinaire de croire qu'un gouvernement discrédité peut mettre la violence sous le couvert du succès. Paris fut occupé militairement, et tandis que l'on tapissait Notre-Dame des drapeaux pris à l'ennemi, six magistrats, arrachés des bras de leurs familles, étaient jetés en prison. Un peu plus tard, l'ancien garde des sceaux Chateauneuf était enlevé dans sa maison de Montrouge, et Chavigny, alors gouverneur de Vincennes, allait prendre place au donjon de sa propre forteresse. C'était ainsi que le gouvernement répondait à l'article dit *de la sûreté publique*, délibéré avec tant de chaleur dans la salle de Saint-Louis, article qui, entre tous les autres, avait surtout excité l'indignation d'Anne d'Autriche, parce qu'il aurait en effet arraché au pouvoir ce qui était devenu depuis deux générations son arme usuelle et préférée.

On sait comment le peuple, ameuté aux cris de la servante du vieux Broussel, s'empara de tous les postes occupés par les troupes du maréchal de La Meilleraye, et comment il se fit que le coadjuteur de Paris, descendu dans la rue avec la pensée d'arrêter le mouvement, se trouva conduit, par les dédains de la cour, à en devenir l'instigateur et le chef. Il n'y a rien à apprendre sur cette marche moitié triomphale, moitié sinistre, du parlement, à travers les rues barricadées, pour aller au Palais-Royal exiger, au nom des masses plutôt qu'au sien, la liberté immédiate des prisonniers et l'engagement de travailler sans retard au redressement de tous les griefs. Personne n'ignore comment la régente et son ministre s'enfuirent nuitamment de Paris, afin de préparer le siége de cette ville, où l'insurrection, servie par toutes les forces de la bourgeoisie et du peuple, parvint à organiser une résistance égale à la grandeur du péril. On sait par cœur tous les incidens de cette lutte de quatre années qui embrasa une notable partie du royaume, et finit par prendre à Bordeaux, en se greffant sur l'esprit provincial, toujours vivant dans la Guienne, des proportions plus formidables que dans la capitale. La trahison de M. de Turenne, l'intervention du grand Condé en faveur de la cour dans la première période de cette crise, les exigences altières de ce prince, sa détention et sa présence à la tête des armées espagnoles, qu'il conduit contre Turenne, rendu à lui-même et à la France, les variations des acteurs, tellement soudaines et tellement fréquentes, qu'elles donnent à ce drame sanglant tout l'imprévu d'une pièce à tiroirs; les premiers germes de la liberté politique s'étiolant dans les boudoirs, et de généreuses inspirations aboutissant aux calculs les plus sordides; ce tableau, formé d'épisodes aussi décousus que les idées, aussi mobiles que les haines ou les amours, ne saurait être encadré dans les bornes d'une étude sans perdre ce qui en constitue la couleur et la vie. Je me propose d'ailleurs de

peindre un homme. Je n'ai donc à rappeler les événemens que dans la mesure nécessaire pour faire comprendre comment cet homme, à la suite d'une crise qu'il n'avait pas prévue et qu'il ne sut point diriger, finit pourtant par dominer tous ses ennemis, en demeurant le représentant obstiné de l'unité du pouvoir devant l'incohérence de tous les projets, l'impuissance de toutes les tentatives et l'impudeur de toutes les trahisons.

III.

Deux élémens se produisirent ensemble dans la fronde, pour s'y paralyser mutuellement. Jusqu'à la paix de Paris et à l'emprisonnement du prince de Condé (1), le mouvement fut presque toujours dominé par la magistrature, chez laquelle l'esprit des temps nouveaux était incessamment aux prises avec les doctrines absolutistes qu'elle avait héritées de ses prédécesseurs; mais lorsque les seigneurs, unis aux parlementaires, eurent fait de ces derniers leurs instrumens, quand Condé fut devenu le chef des armées recrutées par l'insurrection, celle-ci n'articula plus ni un grief public, ni une pensée de redressement. Durant cette seconde période de la guerre civile, dont la violence redoubla avec la frivolité de ses inspirations nouvelles, Mazarin n'eut à compter qu'avec des intérêts particuliers, cyniquement exposés et plus cyniquement satisfaits. Les conférences de Ruel, tenues pendant le séjour de la cour à Saint-Germain entre les ministres de la régente et les délégués de l'insurrection, signalèrent le point culminant de l'influence parlementaire dans ces troubles, car après cette période la magistrature servit des idées toujours étrangères et le plus souvent opposées aux siennes.

Dans le colloque dont les incidens journaliers agitaient la bourgeoisie, qui gardait en armes les portes de la capitale, les divers articles promulgués dans la chambre de Saint-Louis furent successivement débattus et acceptés. Les députés du parlement allèrent même jusqu'à régler avec le surintendant des finances les recettes et les dépenses de l'état. Ce droit, tout exorbitant qu'on eût pu le trouver en lui-même, ne souleva pas même d'objection. Mazarin en faisait rarement; lorsque ses convictions étaient froissées, il ne résistait jamais, parce qu'il se réservait d'échapper toujours, et des engagemens avaient trop peu de valeur à ses yeux pour qu'il trouvât quelque difficulté à les prendre. Il se montra d'autant plus coulant à Ruel, qu'à tout examiner, il s'inquiétait plus de l'armée royale que des milices parlementaires, et que le bonhomme Broussel le préoc-

(1) 18 janvier 1650.

cupait moins que le prince de Condé, alors à la tête des troupes de la reine. Mazarin ne voulait discuter aucun des articles, afin de rester plus libre pour les révoquer tous en temps opportun. Il s'engageait dans d'interminables conversations dont on ne rapportait rien de précis, quoiqu'on en sortît ébloui par son esprit et fasciné par ses demi-promesses. « Le fort de M. le cardinal Mazarin était proprement de ravauder, de donner à entendre, de faire espérer, de jeter des lueurs, de les retirer, de donner des vues, de les brouiller, et son génie était tout propre à se servir des illusions que l'autorité royale a toujours abondamment en main pour des négociations (1). »

Toutefois le système de son ministre ne put prévaloir complétement auprès de la régente, et celle-ci résista avec une sorte de désespoir personnel à l'article qui stipulait le renvoi de tous les citoyens devant leurs juges naturels. Le droit d'incarcération arbitraire paraissait en ce temps-là tellement inhérent à la royauté, qu'Anne d'Autriche considérait comme un crime d'en faire, ne fût-ce que pour un jour, l'abandon nominal. Le prince de Condé, malgré ses souvenirs de famille et le sort qui l'attendait bientôt lui-même, partageait pleinement sur ce point les répugnances de la reine. Cependant, « quoiqu'il valût mieux pour le roi sacrifier une partie du royaume que de faire un tel préjudice à son autorité, et encore qu'on le fît avec l'intention de l'annuler, la nécessité y contraignit, dit un des négociateurs de la régente, et le parlement revint à Paris, chargé des dépouilles de notre honte, et enregistra cette déclaration (2). »

Celle-ci demeura stérile, comme tout ce qui sortit de ces temps incertains jetés entre le passé et l'avenir, sans posséder les robustes convictions qui firent la puissance des hommes de la ligue, ni les ardentes espérances qui enflammaient la génération révolutionnaire. Les principaux articles de cet acte ne furent que vaguement rappelés dans le traité négocié en 1649 entre la régente et le parlement, et quand la guerre eut recommencé, quand la direction en eut été remise aux princes et aux grands seigneurs, ces généreux principes ne figurèrent plus, même pour mémoire, dans aucun des innombrables programmes d'accommodement journellement enfantés à cette époque, durant laquelle, après le plaisir de se battre, on n'en connaissait pas de plus grand que celui de négocier.

Il y avait sans doute dans la déclaration du 24 octobre, comme le veut M. de Sainte-Aulaire, le germe d'un bill des droits; mais pour qu'il en sortît des conséquences pratiques, il aurait fallu d'abord que le parlement se crût sérieusement en droit de représenter la

(1) *Mémoires* du cardinal de Retz, livre IV.
(2) *Mémoires* du comte de Brienne, deuxième partie.

nation au même titre que les états-généraux, dont il abhorrait le souvenir sans parvenir à l'étouffer; il aurait fallu ensuite qu'il ne reculât pas devant les redoutables questions de souveraineté que l'Angleterre posait alors, et que la France allait aborder un siècle plus tard. Or rien ne ressemblait moins aux constituans de 1789 que les parlementaires de 1650.

Ces hommes-là différaient de toute la distance qui sépare l'esprit traditionnel de l'esprit rationaliste : pendant que les uns étaient insolens parfois jusque dans l'obéissance, les autres étaient respectueux jusque dans la rébellion. Lorsque, dans la terrible journée où Mathieu Molé déploya les plus hautes qualités qui aient jamais honoré la nature humaine, l'avocat Deboisle, au centre d'un groupe de démagogues armés, se fut écrié, pour violenter les délibérations de la cour, que « le peuple seul faisait les rois, lesquels faisaient les parlemens, » il se manifesta jusque sur les bancs les plus ardens des enquêtes un sentiment d'étonnement et d'indignation qui s'adressait moins à l'audace de l'attentat qu'à l'audace même de la pensée. Trop de soucis troublaient la conscience des magistrats, lorsqu'ils luttaient contre l'autorité royale, pour que le résultat final d'un pareil conflit ne fût pas deviné par la sagacité de Mazarin. Cette situation fausse, qui interdisait aux cours de justice de devenir le centre d'une résistance politique au pouvoir absolu, se développa avec la crise elle-même. Au début, le parlement de Paris, assisté par ceux de Normandie, de Guienne et de Provence, s'était senti très fort pour résister à l'enregistrement des mesures fiscales et pour réclamer la mise en liberté de ses membres arbitrairement détenus, car c'était un double droit auquel il avait toujours prétendu. Lorsque plus tard il se fut trouvé engagé dans une résistance armée, il fit des efforts inouis pour maintenir un caractère purement conservatoire de son propre droit aux mesures les plus manifestement agressives. S'il réclama l'éloignement de Mazarin des conseils de la régente, ce fut en invoquant les dispositions d'un arrêt rendu en 1617 contre les ministres étrangers, à l'occasion du maréchal d'Ancre. S'il alla plus tard jusqu'à l'odieuse extrémité de provoquer les citoyens à l'assassinat d'un prince de l'église, premier ministre de sa souveraine, et s'il s'engagea solennellement à en payer le prix, ce fut parce que le cardinal, en conservant le pouvoir malgré les arrêts rendus contre lui, avait méconnu l'autorité de la chose jugée, et s'était ainsi constitué, d'après l'étrange doctrine du parlement, en rébellion contre le roi. On demeurait en paix avec soi-même tant qu'on ne donnait d'arrêts que pour organiser sa propre défense. Quand l'armée parlementaire était attaquée par celle de la cour, *messieurs* trouvaient légitime que leurs soldats ripostassent; mais lorsque les généraux de l'in-

surrection voulaient prendre l'offensive, ou bien lorsqu'ils s'emparaient des caisses du gouvernement royal pour augmenter leurs ressources en affaiblissant celles de l'ennemi, encore que l'état de guerre rendît ces actes parfaitement licites, le parlement ne manquait pas de s'émouvoir. Il s'indignait des attentats commis par ses propres officiers contre les soldats et les deniers de sa majesté; il protestait de sa fidélité inviolable, et n'aurait pas été éloigné de verbaliser contre lui-même.

Le cardinal de Retz a crayonné, dans quelques-unes de ses meilleures pages, la physionomie d'une séance dans laquelle ordre fut donné à tous les échevins, sous peine de haute trahison envers le roi, d'interdire aux troupes de son ministre l'entrée des villes du royaume, et à tous les citoyens de lui courir sus, en refusant asile et retraite à ses parens, alliés et domestiques. Après cette peinture animée et pittoresque, l'auteur poursuit ainsi : « Vous croyez que le cardinal est foudroyé par le parlement, en voyant que les gens de loi même enflamment les exhalaisons qui produisent un aussi grand tonnerre? Nullement. Au même instant que l'on donnait cet arrêt avec une chaleur qui allait jusqu'à la fureur, un conseiller ayant dit que les gens de guerre qui s'assemblaient pour le service de Mazarin se moqueraient de toutes les défenses du parlement, si elles ne leur étaient signifiées par des huissiers qui eussent de bons mousquets et de bonnes piques, ce conseiller, qui ne parlait pas de trop mauvais sens, fut repoussé par un soulèvement général de toutes les voix, comme s'il eût avancé la plus sotte et la plus impertinente chose du monde. Et toute la compagnie s'écria, même avec véhémence, que le licenciement des gens de guerre n'appartenait qu'à sa majesté... Accordez, s'il est possible, cette tendresse de cœur pour l'autorité du roi avec l'arrêt qui au même moment défend à toutes les villes de donner passage à celui que cette même autorité veut rétablir. Il y a là des faits si opposés les uns aux autres, qu'ils en sont incroyables; mais l'expérience nous fait connaître que tout ce qui est incroyable n'est pas faux (1). »

Ces contradictions de la conscience et de la probité demeurent respectables, lors même qu'elles aboutissent au ridicule. Toutefois, en présence de tant de scènes où l'hésitation engendra l'impuissance, comment ne pas confesser que l'institution la plus fatale à l'organisation constitutionnelle de la France a été celle de ses parlemens, qui masquèrent tous les progrès du despotisme sous la vaine solennité de leurs formes, et perdirent la cause de la liberté politique en subordonnant le succès à celui de leurs propres prétentions? Il en

(1) *Mémoires* de Retz, livre IV.

coûte de porter un tel jugement et de trouver inutiles tant de vertus; il en coûte davantage d'avoir à frapper d'un arrêt plus sévère encore l'héroïque noblesse française, en la montrant si tristement inférieure à sa tâche durant cette minorité de Louis XIV, qui fut peut-être l'époque décisive de son histoire. Du moment où elle eut pris la direction du mouvement organisé d'abord par la bourgeoisie contre le cardinal Mazarin, ce ministre vit fort bien que le péril d'une révolution politique était écarté, et qu'il n'avait plus à faire face qu'à une grande intrigue tramée dans les salons, continuée sur les champs de bataille, et qu'il s'agissait de dénouer par le procédé immémorial usité depuis la guerre du *bien public*. On sait comment s'opéra cette substitution de l'influence aristocratique à l'influence parlementaire, et quelles circonstances firent succéder la fronde des princes à celle des magistrats.

IV.

Ce n'est point avec quelques régimens de gardes bourgeoises et le produit de la taxe des portes cochères qu'il venait de décréter que le parlement pouvait entretenir une armée, et que la population parisienne pouvait soutenir un siége. Fort résolus à tromper les prévisions de la cour et à ne pas se rendre la corde au cou sitôt que le pain de Gonesse viendrait à leur manquer, les citoyens étaient contraints de chercher des chefs en dehors de leurs propres rangs, au risque de voir leur cause y perdre bientôt son propre caractère. Dans un temps où les forteresses appartenaient à leurs commandans, où les provinces se trouvaient dans la dépendance personnelle de leurs gouverneurs, où les généraux désignaient eux-mêmes tous leurs officiers, il fallait, pour opposer une armée à celle de la cour, que l'insurrection se donnât des chefs titulaires des grandes charges et des grands commandemens militaires. Aussi quelles acclamations ne retentirent point dans Paris lorsqu'on y vit entrer, pour offrir son épée au parlement, le duc d'Elbeuf, qui, tout cadet ruiné qu'il était, n'en appartenait pas moins à ce sang de Lorraine cher à la bourgeoisie française depuis la grande lutte religieuse! En même temps se présentait le duc de Bouillon, frère aîné du maréchal de Turenne, homme d'une moralité plus douteuse que son talent, et qu'attirait l'espoir de repêcher en eau trouble sa belle principauté de Sédan, qu'il avait dû céder au roi Louis XIII pour sauver sa tête. Bientôt le coadjuteur, que l'imprévoyance de la cour avait poussé à mettre au service de l'émeute une ardeur qu'il aurait dépensée beaucoup plus volontiers au service du pouvoir, contribua, par son infatigable activité, à rallier à la cause dans laquelle on l'avait jeté des auxiliaires plus puissans

que lui-même. La duchesse de Longueville se présenta escortée du prince de Conti, son plus jeune frère, du prince de Marsillac, son amant, et donnant aux hommes de l'Hôtel-de-Ville, qu'elle avait choisi pour sa demeure, l'assurance du concours de son époux, gouverneur de la Normandie.

Personne n'ignore que durant cette première période de la guerre civile, le chef de la maison de Condé s'était, après de très longues hésitations, décidé à porter dans le parti de la régente le poids de sa gloire et de son génie militaire. « Il s'y était résolu, dit un contemporain, dans l'espoir qu'il allait devenir le maître du cabinet et de la fortune du cardinal, qu'il pourrait plus tard détruire quand il voudrait regagner l'affection publique, en le sacrifiant au parlement et au peuple. Ce fut dans cette pensée que son altesse fit offrir ses services à la reine, faisant sonner bien haut son attachement inviolable au service de sa majesté (1). » A défaut du vainqueur de Rocroy, qui ne devint le chef de la fronde qu'après avoir été son plus redoutable ennemi, la faction accueillit avec enthousiasme le prince de Conti, dont elle fit son général. On peut juger de sa tournure militaire par cette circonstance si connue, que le prince de Condé, passant devant un singe, hôte habituel du palais de Saint-Germain, ne manquait jamais de s'incliner jusqu'à terre pour saluer le *généralissime des Parisiens*. Cette ressemblance compromettante n'empêchait pas le jeune prince de vouloir se marier et de trouver fort mauvais que son aîné prétendît le faire cardinal malgré lui. Conti appartenait d'ailleurs à Mme de Longueville, sa sœur, par une tendresse dont la malveillance contemporaine calomniait sans doute l'ardeur. Il la suivit dans toutes les vicissitudes de sa vie, et sa qualité de prince du sang le porta, tant que son frère ne s'y plaça pas lui-même, à la tête d'une crise qui, comme toutes les insurrections, recherchait un drapeau plutôt qu'un guide. Une autre bonne fortune était réservée à la fronde, et le cardinal de Retz l'a célébrée avec sa fatuité habituelle : « Il me fallait un fantôme, et, par bonheur pour moi, il se trouva que ce fantôme était petit-fils de Henri le Grand, qu'il parlait comme on parle aux halles, et qu'il avait de grands cheveux bien longs et bien blonds. Je nommai, je louai et je montrai M. de Beaufort; le feu prit en un instant. »

Le duc de Beaufort, tout récemment échappé de Vincennes, où le bon plaisir de la reine l'avait retenu cinq années, semblait fort à sa place à la tête d'une insurrection qui n'avait été à son origine qu'une protestation généreuse contre l'arbitraire; mais les griefs qui l'avaient provoquée ne touchaient ni les princes venus pour prendre

(1) *Mémoires* de Guy Joly, année 1649.

séance au parlement ni le flot des gentilshommes qui se pressaient derrière eux. Ce que voulaient les généraux de l'armée parlementaire, c'était prolonger la lutte, afin d'être en mesure de faire leurs conditions meilleures avec la cour en se montrant plus à craindre; ce qu'ils demandaient en attendant, c'était de conserver sans contrôle la manutention des deniers publics, dont les ducs d'Elbeuf et de Bouillon usaient avec une liberté qui commençait à dégriser les plus furieux frondeurs. Ces princes aspiraient à se débarrasser le plus vite possible des exigences des magistrats, pour traiter sans entrave avec l'Espagne, qui avait envoyé déjà des plénipotentiaires près de l'insurrection parisienne. Appeler en France l'archiduc gouverneur général des Pays-Bas, faire appuyer ses mouvemens par l'armée de M. de Turenne, dont on venait de négocier la défection, et, au moyen de la remise de quelques places de guerre, se faire comprendre personnellement pour des avantages considérables dans le traité à intervenir entre la France et l'Espagne, tel fut le programme de cette politique, naïvement confessée dans tous les mémoires du temps, et dont les nobles auteurs ne songeaient point à se défendre comme d'une inspiration criminelle. Dans les salles de l'Hôtel-de-Ville, où retentissaient jour et nuit le son des violons et le bruit des armes, ni les nobles dames qui fascinaient les bons échevins par la douceur étudiée de leur sourire, ni les nombreux gentilshommes parés de leurs couleurs et prêts à mourir pour elles, ne s'inquiétaient des actes de la chambre de Saint-Louis; ils songeaient plutôt à faire mettre leurs ennemis à Vincennes qu'à fermer les prisons d'état, et les négociations ouvertes avec l'archiduc et le comte de Fuensaldagne les préoccupaient beaucoup plus que les articles débattus dans l'argot du palais entre le premier président et le chancelier. Aussi les généraux menacèrent-ils de rompre à main armée, en ameutant la populace, les conférences qui amenèrent la première paix de Paris. Le parlement dut donc ouvrir, pour les apaiser, une négociation nouvelle, et réclamer de la cour la satisfaction de toutes les prétentions personnelles, dont il fut donné note écrite, laquelle, en omettant les demandes innombrables d'argent, de pensions et de grades introduites par les subalternes, se résumait ainsi dans ses exigences principales : « M. le prince de Conti demande l'entrée au conseil et une place forte dans son gouvernement de Champagne; M. le duc de Bouillon demande pour lui la restitution de Sédan, pour M. de Turenne le gouvernement d'Alsace et celui de Philisbourg, pour M. de La Trémoille le comté de Roussillon et la principauté de Montbéliard; M. le duc d'Elbeuf demande pour lui le gouvernement de Picardie, pour son fils le gouvernement de Montreuil; M. le duc de Longueville demande le gouvernement de Pont-de-l'Arche; M. le maréchal de La

Mothe demande le gouvernement de Bellegarde; M. le duc de Beaufort demande la charge de grand-amiral. »

Qu'on s'étonne après cela que la vieille gaieté gauloise ait retrouvé dans *le Courrier burlesque* certaines inspirations de la *Ménippée*, et qu'un mouvement commencé pour la réforme de griefs légitimes ait fini par le gros rire de la foule et par une soumission absolue au seul pouvoir qui n'eût point encore étalé son impuissance ou sa honte! Mazarin se tint pour vainqueur du moment qu'il sut à quel prix il pouvait acheter la victoire. Si exorbitantes que fussent des prétentions personnelles, il les accueillait toujours sans étonnement, avec une sorte de complaisance. Conformément à la maxime de l'un de ses plus illustres adversaires, il promettait selon ses espérances, en ne tenant jamais que dans la mesure de ses craintes (1). Enfin, lorsque ces prétentions se produisaient sous une forme collective et comminatoire, il appliquait la méthode de Louis XI, qui consistait à dissoudre toutes les ligues en traitant à part avec chacun des associés. Ceci lui réussit dans cette circonstance comme dans toutes les autres.

Cependant le jour des grandes épreuves était arrivé pour le cardinal, car la fronde allait devenir un duel non moins terrible que honteux entre le premier prince du sang et le premier ministre de la couronne. Condé avait ramené la cour dans Paris, et ne ménageait à Mazarin, qu'il consentait encore à protéger de son épée contre les antipathies populaires, ni les menaces, ni les dédains, ni surtout les exigences. Un retard à l'accomplissement de ses volontés lui paraissait audacieux, une résistance lui aurait semblé criminelle. Ses serviteurs rançonnaient le ministre sous le couvert de son nom, et l'insolence des *importans* de M. de Beaufort était dépassée par celle des *petits-maîtres* de M. le Prince. Chez celui-ci, les défauts germaient sur les qualités, comme des rameaux qui détournaient en l'épuisant la séve d'un tronc héroïque. Profondément dévoué à la royauté, professant jusqu'au sein de l'insurrection le plus outrecuidant mépris pour les résistances légales et les prétentions bourgeoises, Condé était pourtant le moins respectueux des princes, le plus indocile des sujets. Avec les idées d'un cavalier, il avait les allures d'une tête-ronde : contradictions déplorables, qui imposèrent durant dix années au vainqueur de l'Espagne la destinée d'un Coriolan, et armèrent contre le trône et contre la France le prince le plus français et le plus monarchique qui soit peut-être jamais sorti de la royale maison de Bourbon.

Mais si Condé était un auxiliaire fort incommode, l'immense clien-

(1) La Rochefoucauld, *Pensées et Maximes*.

tèle de sa maison, non moins que son influence dans l'armée, en faisait le plus redoutable des ennemis. Pourtant, comme il n'entretenait aucune arrière-pensée menaçante pour la sécurité du trône, qu'il aspirait à dominer le pouvoir et point du tout à l'ébranler, l'intérêt du jeune roi aurait commandé à son ministre de fléchir devant l'orgueil du prince pour n'avoir pas à reculer devant son épée. En s'inspirant de son amour-propre humilié pour frapper une si haute tête, Mazarin commit une double faute. D'abord il se plaça dans une situation toujours désavantageuse à un homme public, car il mit sa politique en contradiction avec sa propre nature; il fit un acte de violence auquel n'avait point préparé sa conduite et que son caractère le rendait incapable de soutenir, si bien qu'on y vit un accident plus qu'un système, et qu'il souleva l'opinion sans l'intimider. Ensuite il eut le tort plus grave de fournir à ses ennemis un grief légitime et de donner lui-même un chef à un parti qui n'en avait point. Prendre un plaisir d'écolier à profiter d'une reprise de confiance pour se faire remettre par Condé lui-même, en sa qualité de chef de l'armée, les ordres relatifs aux détails de sa propre incarcération en arguant de l'arrestation prétendue d'un autre prisonnier d'état, c'était abaisser la politique jusqu'à l'escamotage. Appeler, après une réconciliation toute récente, trois princes du sang dans le cabinet de la reine pour les arrêter dans l'effusion d'une conversation privée, c'était importer en France les plus odieuses traditions de l'Italie. Les enfermer à Vincennes sans aucune forme de procès, c'était violer avec effronterie l'un des grands principes pour lesquels la population de Paris venait de verser une première fois son sang; c'était enfin sceller de sa propre main l'union de toute la magistrature avec la noblesse, dont les femmes étaient surtout ardemment dévouées au jeune héros qui comptait moins de lustres que de victoires (1).

Sitôt que Condé fut malheureux, on oublia ses torts pour ne songer qu'à sa gloire. Ceux qu'avait irrités son orgueil inclinèrent à le trouver légitime, en voyant le peu que pesaient tant d'aïeux et tant de triomphes auprès d'un homme qui n'avait rien de français ni dans le sang ni dans le cœur. Transféré avec ses deux frères de Vincennes à Marcoussy, et de ce château-fort dans la citadelle du Hâvre, Condé, tout despote qu'il fût lui-même, devint pour un temps le symbole de toutes les aspirations généreuses. L'acte de violence préparé par Mazarin avec plus de duplicité que de réflexion bouleversa toutes

(1) Les détails relatifs à l'arrestation du prince de Condé, du prince de Conti et du duc de Longueville se trouvent dans tous les mémoires du temps; mais ils ne sont groupés nulle part d'une manière aussi complète que dans l'*Histoire* de M. Bazin, tome IV, ch. 4. Ce livre est un trésor de science; c'est une justice que j'aime à lui rendre, quoique l'auteur se soit placé à un point de vue différent du mien.

les situations politiques sans améliorer aucunement celle du premier ministre. Si le peuple de Paris fit tout d'abord quelques feux de joie en voyant frapper l'homme qui venait de réduire la capitale, il comprit vite que ce prince, si antipathique qu'il fût à la démocratie, lui appartiendrait du moins par ses haines, lien plus indissoluble entre les hommes que celui des idées. Le même retour vers M. le Prince s'opéra au sein du parlement, que Condé avait si souvent outragé par ses dédains, et dans l'enceinte duquel on le vit lever la main sur le conseiller Quatresous, qui osait le contredire.

Entraînée par le mouvement de l'opinion publique, alarmée de l'extension de la guerre civile, qui se ranimait dans les provinces, et que la noble épouse du héros captif poursuivait avec ardeur à Bordeaux, la magistrature rentra dans la lutte, mais enchaînée cette fois à la cause des grands, et sans aucun moyen de faire prévaloir les intérêts qu'elle seule représentait alors au sein de la nation. Indigné que Mazarin partît à la tête de l'armée royale pour soumettre la Guienne, et qu'il couvrît de son approbation les actes criminels du gouverneur de cette province, dans l'espérance longtemps poursuivie d'unir l'une de ses nièces au fils du duc d'Épernon; ému, comme le sont toujours les assemblées, à la vue de la vieille princesse de Condé venant se réfugier dans son sein pour embrasser l'autel de la justice et de la loi, le parlement rendit un arrêt solennel pour réclamer de la reine la liberté des trois princes et l'éloignement immédiat du cardinal.

Mazarin n'avait donc retiré aucun fruit de l'acte sur lequel il avait compté pour intimider ses ennemis. Au lieu de les désarmer, il avait redoublé à la fois leur nombre et leur audace. Quelques-uns des chefs de la première fronde, ennemis personnels de Condé, avaient, il est vrai, au lendemain de l'événement, comblé en partie les vides laissés au Palais-Royal par tout le parti des princes, rentré dans ses gouvernemens et déjà en campagne : Gondy s'était rapproché de Mazarin pour conquérir cette barrette rouge, but principal des agitations d'une vie où la stérilité des idées sérieuses se dissimule sous une phraséologie admirable ; mais le coadjuteur n'avait pas tardé à démêler, à travers les chaleureuses protestations de l'Italien, la résolution arrêtée de ne point concourir à élever un homme auquel Mazarin faisait gratuitement l'honneur de croire qu'il avait la volonté réfléchie de devenir son rival. La duchesse de Chevreuse, qui trouvait bon que la faiblesse de sa fille lui rattachât un prêtre encore plus libertin que séditieux, avait aussi repris, depuis l'emprisonnement des princes, d'étroites liaisons avec la reine et avec son ministre; mais Mme de Chevreuse n'était guère plus accoutumée à ne suivre qu'une seule intrigue qu'à n'avoir qu'un seul amant. Pendant

qu'elle se rapprochait de Mazarin, elle entrait avec Gondy dans la négociation ouverte, sous les auspices de la palatine, par les représentans du parti des princes pour préparer leur mise en liberté. Mme de Cheveuse proposait s fille, et le coadjuteur offrait sa maîtresse pour servir de lien entre la vieille et la nouvelle fronde. A la stipulation principale relative au mariage de Mlle de Chevreuse avec le prince de Conti, chacun ajoutait à tour de rôle, selon l'importance qu'il s'attribuait, la longue liste de ses exigences, depuis le gouvernement des provinces jusqu'aux pensions et aux grosses abbayes; aucune de ces prétentions n'était ni contredite ni discutée, et l'humilité ne semblait pas moins exclue de ce monde que la pudeur. Anne de Gonzague, diplomate et tabellion du parti, voyait chaque jour de nouvelles signatures apposées aux actes dont elle était dépositaire.

La mode s'en mêla comme l'ambition; chacun voulut être de la noble cabale qui stimulait par la perspective de tous les profits l'ardeur de toutes les vanités. L'entraînement universel finit par gagner jusqu'au timide Gaston d'Orléans lui-même, stimulé d'ailleurs par Mlle de Montpensier, sa fille, qui commençait à jeter dans la balance du parti le poids d'une personnalité originale et touchant à la grandeur autant qu'il est donné à la futilité d'en approcher. Monsieur avait approuvé sans hésiter l'incarcération des trois princes, car cette mesure avait pour conséquence de le laisser sans rival à la cour, et durant plusieurs mois il avait paru beaucoup moins préoccupé du soin de les rendre à la liberté que de celui de les maintenir sous sa propre garde. Il semblait donc moins en disposition que tout autre de concourir à l'œuvre élaborée par la princesse palatine au profit de la branche cadette de la maison royale; mais chez Gaston la jalousie ne passait jamais qu'après la peur. Il se décida donc, quoique fort à contre-cœur, à être de l'avis de tout le monde et à se séparer de Mazarin, qui, dans cette circonstance décisive, avait eu à ses yeux l'irréparable tort de n'avoir point réussi. Tout tremblant et tout incertain, il signa le traité de la même façon, disait Mlle de Chevreuse, « qu'il aurait signé la cédule du sabbat, si elle lui avait été présentée par son bon ange. »

L'échec était donc complet. Une année ne s'était pas écoulée depuis le coup d'état de 1650, que Condé dans les fers était devenu, au détriment de Mazarin au pouvoir, le maître de la situation, comme on disait naguère dans une langue qui ne se parle plus. Alors se déroula un spectacle étrange, et j'éprouve quelque orgueil pour mon temps à dire que le régime parlementaire n'a jamais rien présenté d'analogue, même dans ses plus mauvais jours. On vit Mazarin entrer lui-même dans la négociation secrète ouverte par les agens

des princes pour leur mise en liberté, et trahir les hommes de la vieille fronde, qui le trahissaient à leur tour. On vit un cardinal, premier ministre, déployer toutes les ressources de la souplesse, épuiser toutes les protestations de l'humilité, pour rétablir des rapports avec les hommes qu'il venait d'offenser mortellement, et offrir la liberté à Condé en même temps qu'il s'engageait, dans un sens tout contraire, avec le coadjuteur, qui, de son côté, se jouait du cardinal. De tels procédés révolteraient, sans nul doute aujourd'hui, quiconque a traversé les affaires sous l'éclat de la publicité, et pourtant ils ne blessaient ni tant de femmes spirituelles lancées dans l'intrigue avec l'emportement de la passion, ni tant de gentilshommes qui portaient dans les affaires publiques des mœurs dont ils auraient rougi dans les affaires privées.

Ce fut durant ces négociations, suivies simultanément avec trois partis opposés, que fut cimentée entre Mazarin et la princesse palatine une liaison qu'explique l'affinité de ces deux natures, et dont le cardinal a laissé dans son testament un éclatant témoignage. Les rapports secrets entre le ministre et les agens du parti des princes prisonniers nous ont été racontés, comme une chose parfaitement simple en elle-même, par des esprits fort distingués. Au premier rang de ceux-ci figure Pierre Lenet, qui, dans le cours de ses missions en Bourgogne et en Guienne pendant la guerre civile, déploya des qualités politiques rares dans ce temps-là. L'étroite union de Mazarin avec le prince de Condé contre le duc d'Orléans et le parti de la vieille fronde, tel était le programme politique de Lenet. Le duc de La Rochefouchauld était entré un moment dans la même pensée. Pendant que le coadjuteur, qu'il chercha bientôt après à faire assassiner entre deux portes dans le palais du parlement, sortait de chez Mazarin, caché sous un manteau à l'espagnole, l'amant de Mme de Longueville y entrait sous un déguisement non moins complet, et Mazarin, une lanterne sourde à la main, ouvrait lui-même, « au risque de se livrer au meilleur ami de M. le Prince, qui pouvait si facilement le tuer. » Mme de Motteville, qui rapporte ce détail, ajoute, avec une admiration qu'on n'aurait pas la pensée d'exprimer aujourd'hui, qu'il n'en fut rien, et que *la fidélité fut égale des deux côtés.* Quelquefois ce vaste *imbroglio,* où tout était fourberie, mensonge et déguisement, et dont il était l'acteur principal, étonnait jusqu'à Mazarin. Alors il en exprimait quelque émotion devant son impassible interlocuteur, à quoi l'auteur des *Maximes* répondait : *Tout arrive en France,* mot dont un siècle de révolutions n'a pas encore épuisé la profondeur.

Résolu à tenter les dernières chances d'une réconciliation avec Condé, Mazarin se trouva bientôt conduit à une extrémité qui, grâce

aux progrès de nos mœurs publiques, nous apparaît aujourd'hui sous le jour le plus singulier. Frappé par un arrêt du parlement de Paris, auquel avaient adhéré la presque totalité des cours souveraines, pendu chaque jour en effigie sur le Pont-Neuf et courant grand risque de l'être bientôt en réalité, le cardinal sortit de Paris, déguisé en cavalier, et, se dirigeant au galop sur la Normandie, il entra tout à coup dans les murs du Havre pour ouvrir lui-même les portes de la citadelle aux trois princes qu'il y tenait renfermés. Cependant Condé reçut avec une si désespérante froideur une liberté qu'on n'était plus assez fort pour lui ravir, que Mazarin comprit à l'instant l'inanité de sa dernière espérance. Il fallut donc s'acheminer, le désespoir dans l'âme, vers un exil pour l'éventualité duquel il avait, de concert avec la régente, organisé un gouvernement destiné à lui maintenir la haute direction des affaires.

Le cardinal se retira au château de Brühl, dans les états de l'électeur de Cologne, d'où l'on sait qu'après un séjour d'une année il rentra en France, à la tête d'une armée levée à ses frais et organisée par ses soins pour reprendre le pouvoir, en profitant des fautes sans nombre commises par ses ennemis et de la lassitude trop légitime de la nation. Si le malheur est la pierre de touche du génie comme de la vertu, il est certain que ce temps d'épreuve ne grandit pas Mazarin, et qu'à l'exemple de la plupart des hommes politiques, il fit plus de fautes dans la disgrâce que dans le succès. Plaintes amères, soupçons odieux contre ses propres agens, lamentations perpétuelles sur ses privations et sur sa misère, maladive impatience du retour, intrigues avortées et projets incohérens, tel est l'aspect sous lequel se montre le ministre déchu du pouvoir dans une correspondance dont un déchiffrement récent nous a donné la clé. Que dire surtout du masque passionné sous lequel cette impatience se déguise avec une maladresse qui ne pouvait échapper qu'à l'aveuglement d'une femme violemment éprise (1)? Que son attachement pour son ministre n'ait pas conduit Anne d'Autriche à des extrémités coupables, qu'il faille dans ces lettres faire une large part aux habitudes castillanes et à l'*encarecimiento* italien, et que la reine, en aimant passionnément le cardinal, se crût strictement en règle avec sa conscience, c'est ce qu'ont pensé la plupart de ses contemporains, en y comprenant le cardinal de Retz lui-même, qui n'inclinait pourtant à l'indulgence ni par ses mœurs ni par ses haines; mais ce qu'il faut reconnaître avec l'éditeur de ces lettres, si longtemps inédites, c'est que la preuve d'un vif attachement, quelle qu'en ait été la nature,

(1) Lettres du cardinal Mazarin à la reine, à la princesse palatine, etc., écrites pendant sa retraite hors de France, publiées par M. Ravenel. Voyez surtout les lettres du 11 mai, 20 juillet, 29 août, 24 et 27 octobre 1651.

est désormais acquise à l'histoire, et « que ce fut moins encore par la nécessité de défendre, dans la personne d'un ministre persécuté, les prérogatives méconnues de l'autorité royale, que pour ne pas livrer à ses ennemis l'homme qu'elle aimait, qu'Anne d'Autriche soutint avec une fermeté si persévérante les périls de la lutte où elle s'était engagée. De sa faiblesse vint sa force. »

Pleinement rassuré par les sentimens personnels de la reine, Mazarin ne craignait point que Letellier, ou Servien, ou de Lyonne lui-même, malgré les injures dont il l'accable (1), aspirassent à s'établir pour leur propre compte au pouvoir qu'ils avaient charge de lui garder. Il ne tarda pas d'ailleurs à comprendre, avec sa sagacité pénétrante, que les divisions et l'imprévoyance de ses adversaires allaient enfin lui présenter des chances bien meilleures que toutes celles qu'il s'était si laborieusement ménagées par tant de pratiques inutiles. C'étaient en effet les princes et les seigneurs, demeurés à peu près maîtres des affaires après la retraite de Mazarin, qui, par le décousu de leurs plans et les périls d'une politique anti-nationale, devaient replacer en quelque sorte de leurs propres mains au sommet de toutes les grandeurs l'homme qu'ils en avaient naguère précipité aux applaudissemens de la France.

V.

La prison du prince de Condé avait été pour lui un stimulant plus qu'une école, et sa mise en liberté, arrachée par la puissance de l'opinion, avait redoublé sa hautaine confiance en lui-même. Les bouillonnemens de la jeunesse, de l'héroïsme et de la vengeance montaient incessamment de son cœur à sa tête, et l'état de minorité semblait autoriser à ses yeux des procédés que sa fidélité envers le trône aurait repoussés comme coupables, si ce trône n'avait été occupé par un enfant. Rentré à Paris avec les allures d'un triomphateur, Condé ne tarda pas à faire peser sur le gouvernement intérimaire constitué par le cardinal le poids d'une oppression dont Mazarin, du fond de son exil, signalait chaque jour les progrès et les périls à la régente, mais sans lui fournir malheureusement aucun moyen de les conjurer. Le premier prince du sang exigea avec une hauteur péremptoire le renvoi immédiat des sous-ministres Letellier, Servien et Lyonne. On dut lui promettre le gouvernement de Guienne avec la lieutenance générale de cette province et la forte citadelle de Blaye pour le duc de La Rochefoucauld, l'homme principal de sa faction; il fallut attribuer en même temps le gouvernement de Provence au prince

(1) Lettres du 18 mai, 30 juin, 12 septembre 1651.

de Conti, ce qui constituait à la maison de Condé dans la France d'outre-Loire une situation non moins formidable que celle des grands vassaux du xve siècle. Après le chef arrivaient les nombreux serviteurs, tous compris dans les profits nets tarifés aux traités signés chez la Palatine. Pour conserver ses amis, il fallait bien que Condé ne trompât pas leurs espérances, si démesurées qu'elles pussent être, et le prince, qui, comme tous les chefs de parti, dépendait des siens bien plus que ceux-ci ne dépendaient de lui-même, enviait parfois le bonheur du duc de Beaufort, qui n'avait eu besoin pour sortir de prison « que d'une échelle. » Après trois ans de malheurs et de ruines, le dernier mot du parti aristocratique, demeuré un moment maître du terrain par la fuite de Mazarin et le découragement de la magistrature, était donc la constitution d'un nouveau duché d'Aquitaine, l'établissement d'un état de choses qui aurait préparé à la France les destinées de l'empire germanique, et le pillage éhonté du domaine et du trésor publics. Telle était la *grande charte* rêvée par l'aristocratie française, en pleine possession de ses forces et de ses lumières; tel était l'audacieux démenti donné à huit siècles d'histoire, à vingt générations mortes pour fonder la grande unité nationale.

Les procédés de Condé étaient d'ailleurs en parfait rapport avec ses actes : le prince superbe qui ne paraissait pas devant sa souveraine marchait dans Paris escorté d'une bruyante armée de gentilshommes, et prenait pour sa sûreté des précautions qui d'ailleurs n'étaient pas vaines. Condé, en effet, était à peine sorti de prison que la régente songeait déjà à l'y replacer, et qu'un maréchal de France proposait tout simplement de l'assassiner, ce qui était plus audacieux que coupable dans un temps où les cardinaux de Retz et de Mazarin s'imputaient réciproquement une tentative de même nature.

Cependant, avant de recourir aux armes, la reine et son royal cousin crurent devoir s'adresser au parlement chacun de son côté, tant le prestige de la légalité est puissant et sur les pouvoirs mêmes qui se considèrent comme supérieurs à la loi et sur les factions qui affectent de la mépriser! Ce grand corps, à bout de courage et d'espérance, se voyait avec une douleur profonde dans l'obligation de se prononcer entre Mazarin, que les magistrats haïssaient comme l'expression la plus impopulaire d'un pouvoir sans contrôle, et Condé, qu'ils redoutaient comme l'ennemi de toutes les grandes conquêtes dont la magistrature avait aspiré à doter la France. Malheureusement des arrêts nouveaux contre le ministre non mieux que des remontrances au prince ne suffisaient plus pour arrêter le sang prêt à couler dans le nouveau duel engagé entre une royauté sans contre-poids

et une aristocratie sans génie politique. La guerre reprit donc sur tous les points; mais à mesure que les tendances de la faction princière se dessinaient plus nettement, il s'opérait dans la nation une réaction de plus en plus sensible vers l'autorité monarchique. On commença à comprendre que mieux valait après tout subir un homme avec ses inconvéniens viagers qu'un parti avec ses traditions immortelles.

Incapable de se maintenir par ses seules forces dans les provinces de l'est et du midi, ne rencontrant plus que méfiance dans la magistrature et la bourgeoisie, que lassitude et désespoir dans les populations, Condé fut bientôt conduit à l'extrémité que n'avaient jamais manqué d'atteindre tous les conjurés, sous quelque drapeau qu'ils eussent combattu la royauté française. Il joignit les troupes espagnoles aux siennes, en attendant le jour prochain de devenir lui-même général espagnol et de combattre contre la France sous le drapeau qu'il avait si souvent fait reculer. On le vit attaquer d'abord pour son compte, et bientôt après reconquérir, pour celui de Philippe IV, les places que son héroïque épée avait données à sa patrie.

En abdiquant la nationalité française, dont il avait été la gloire, Condé ne fit d'ailleurs que ce qu'avait fait déjà, dans le cours de cette déplorable guerre, le maréchal de Turenne, traitant à Stenay avec l'archiduc Léopold, et combinant ses mouvemens avec les siens pour attaquer Paris; il ne fut guère plus coupable que les ducs de Bouillon et de La Rochefoucauld appelant à Bordeaux les flottes espagnoles, que la duchesse de Longueville, toute fière de son traité particulier avec l'Espagne, et qui avait un agent du cabinet de l'Escurial officiellement accrédité près de sa personne. Le concours intéressé de l'Espagne promettant trésors et soldats, et n'en envoyant qu'autant qu'il fallait pour entretenir la guerre civile sans jamais la terminer, l'invasion d'une armée lorraine qui survivait en quelque sorte à la souveraineté du duc Charles, et que ce prince mettait tour à tour au service de toutes les causes, la désolation du royaume ouvert à l'étranger sur toutes ses frontières par un parti qui n'affichait plus d'autre prétention que celle de l'exploiter, telles furent les causes sous lesquelles ne tardèrent pas à succomber des hommes qui, après avoir eu l'insigne honneur de tracer par leur sang les frontières de la patrie, ne semblaient pas comprendre que cette unité-là fût sacrée, ni qu'elle obligeât ceux qui l'avaient fondée.

On avait entendu dès le début de la guerre civile Mathieu Molé combattre avec l'indignation de son âme française la proposition, alors accueillie par la majorité, d'admettre un gentilhomme espagnol en séance du parlement pour communiquer ses pleins pouvoirs. Plus tard, et dans la phase nouvelle de la guerre, le président

d'Affis avait fait rendre à Bordeaux un arrêt pour courir sus à un envoyé adressé par le roi d'Espagne à la princesse de Condé, encore que celle-ci occupât la ville et qu'elle s'y défendît alors contre les troupes royales. Bientôt ce mouvement ne tarda pas à s'étendre sous la double inspiration du patriotisme et du bon sens. Les cours de Rouen, d'Aix, de Toulouse, de Metz, de Grenoble, qui s'étaient associées aux arrêts rendus par le parlement de Paris contre le cardinal Mazarin, appuyèrent avec une ardeur plus vive encore la mise hors la loi des fauteurs de l'étranger, traîtres au roi et à la France.

Chaque jour cependant la guerre civile, en divisant les forces de la monarchie, amenait de nouveaux désastres. Dès le commencement des troubles, la France avait perdu Casal en Italie, et s'était trouvée incapable de seconder les efforts de Naples et de la Sicile contre l'Espagne. Bientôt celle-ci avait repris l'importante province de Catalogne, qui, croyant se jeter dans les bras de la France, était tombée dans ceux d'une révolution. Enfin la Champagne et la Picardie avaient vu dans les campagnes de 1651 et de 1652 les armées espagnoles pénétrer sur leur territoire, et si la monarchie avait fini par reconquérir Turenne, c'était après avoir perdu le grand Condé. La fronde, qui n'avait produit ni une idée ni un homme, n'avait donc eu pour résultat que d'ouvrir toutes nos frontières et de flétrir toutes nos gloires. Mais c'était à la terreur qu'inspire l'anarchie qu'il était réservé d'achever l'œuvre commencée par la haine de l'étranger. A Bordeaux, les ducs qui commandaient pour la princesse de Condé avaient dû, afin de maîtriser le parlement et de triompher des résistances de la bourgeoisie, accepter les services sanglans des hommes de l'*Ormée* (1); à Paris, les mêmes embarras conduisirent aux mêmes extrémités. Après le combat du faubourg Saint-Antoine, les princes mettaient à dominer l'assemblée de l'Hôtel-de-Ville autant de prix que celle-ci en attachait de son côté à relâcher des liens qui lui avaient été si funestes. Afin de la contraindre à signer avec eux un *acte d'union*, le parti aristocratique conçut la coupable pensée de faire intervenir l'émeute, qui ne triomphe jamais des résistances du jour qu'en en préparant de plus dangereuses pour le lendemain. L'émeute alluma l'incendie, la résistance provoqua le massacre. L'acte d'union fut signé avec le sang des magistrats et des citoyens égorgés dans cette horrible nuit à la lueur des flammes; mais ces cadavres s'élevèrent désormais comme une barrière insurmontable entre la bourgeoisie française et les imprudens auxquels les révolutions n'avaient pas enseigné qu'on périt encore plus vite par ses crimes que par

(1) Nom d'une promenade de Bordeaux où le peuple se rassemblait pendant les troubles de cette ville.

ses fautes. Dès le lendemain du massacre de l'Hôtel-de-Ville, la cause royale était gagnée dans tous les esprits, encore que Paris fût occupé par l'armée de M. le Prince, et que M. de Beaufort comptât cette journée au nombre de ses victoires. Il n'était plus de sacrifices auxquels on ne se résignât de grand cœur, pour retrouver, à l'ombre d'un pouvoir incontesté, quelque sécurité pour la France et pour soi-même. Lorsque tant de réformes politiques ébauchées dans la chambre de Saint-Louis avaient abouti par une double pente aux intrigues des grandes dames et aux égorgemens de la place de Grève, il ne restait plus qu'à sacrifier les idées aux intérêts, pour dormir sous l'égide d'une royauté qui, elle du moins, n'avait jamais trahi la France.

Dans cette réaction universelle vers l'ordre monarchique, le nom même de Mazarin avait cessé d'être un obstacle, tant l'impatience était grande et l'entraînement irrésistible. On prononçait ce nom le moins possible, quoique chacun sût fort bien que le retour de la régente dans la capitale entraînerait bientôt après celui de l'homme dont on la savait décidée à ne jamais se séparer. Si pour demeurer, du moins en apparence, conséquent avec lui-même, le parlement rappelait quelquefois ses arrêts antérieurs, insinuant qu'il serait bon, dans l'intérêt de la royauté, que le cardinal s'abstînt de reparaître à la cour, c'était avec la double certitude qu'on ne tiendrait aucun compte de ses observations, et que ce ministre, pleinement assuré désormais de reprendre le pouvoir, ne saurait mauvais gré à personne de réserves sans portée sérieuse. Dans cette nouvelle phase de sa vie, Mazarin déploya en effet et la plus grande modération et la plus incontestable habileté. Rentré en France par Réthel après une année d'absence, il rejoignit à Pontoise la princesse qui voyait dans l'objet de ses plus chères affections le représentant du principe monarchique dont la Providence lui avait commis la garde. Trouvant autour de la reine des étrangers et même quelques anciens ennemis, il ne parut pas le remarquer, trop préoccupé du succès pour s'inquiéter de la vengeance. Pour Mazarin, des adversaires désarmés étaient des joueurs maladroits, qu'il n'avait pas la générosité de plaindre, mais qu'il n'avait aucune disposition à condamner. Bien loin de témoigner de l'empressement pour rentrer en vainqueur dans la ville où l'on avait pillé ses meubles, confisqué ses livres, vilipendé son nom et tarifé le prix de ses membres, il voulut, en prenant du temps, donner aux hommes trop compromis de plus grandes facilités pour se mettre en règle avec sa fortune. Il s'éloigna donc encore une fois, par un calcul tout volontaire, pour ne pas créer, par son intervention personnelle, d'obstacles aux négociations alors pendantes entre le roi et la plupart des seigneurs de la faction

opposée. Après un court séjour à Sédan, il alla rejoindre l'armée royale, alors aux ordres du maréchal de Turenne, et il contribua de sa personne au siége et à la reddition de Bar-le-Duc; puis il s'achemina vers Paris, mais avec lenteur, et après avoir provoqué la chute de quelques places livrées à l'Espagne par la complicité de la fronde, et qu'il eut l'honneur de reprendre en présence du prince de Condé.

Le jeune roi reçut avec une émotion filiale l'homme dont le succès devenait le plus éclatant témoignage du triomphe de la royauté absolue, puisque celle-ci l'avait enfin emporté sur les universelles répugnances de la nation. Paris accueillit le cardinal (1) avec cette adhésion réfléchie plus rassurante que l'enthousiasme parce qu'elle est plus durable, et dans l'Hôtel-de-Ville, encore noirci par l'incendie, il fut offert à Mazarin une fête splendide pour célébrer l'immolation définitive des espérances perdues à la sécurité retrouvée. Dans cette lutte cruelle, les résultats avaient été dans une disproportion si ridicule avec les efforts, et chacun en sortait tellement découragé de ses rêves, ou tellement humilié de ses fautes, que tous abdiquaient avec une sorte de bonne grâce, n'aspirant désormais qu'à faire oublier un passé à charge à tous les amours-propres.

Mazarin était donc parvenu à ses fins : il avait repris le pouvoir, que lui avait gardé durant les orages la persévérance d'une femme dont la conscience avait fini par identifier les inspirations de sa tendresse avec ses devoirs politiques. Il avait vu s'évanouir comme d'eux-mêmes tous les périls amenés par ses fautes, et en présence desquels il s'était presque toujours montré hésitant et incertain. Son heureuse destinée avait mis devant lui des hommes qui commencèrent par compromettre et ne tardèrent point à perdre leur cause par l'incohérence de leurs projets et la brutalité de leurs espérances. En face de tels adversaires, il n'y avait guère qu'à attendre : se donner le bénéfice du temps, c'était s'assurer celui de la victoire. Mazarin dut celle-ci à son bonheur plutôt qu'à son génie, car il triompha moins de ses ennemis vaincus qu'il ne survécut à ses ennemis suicidés.

Il reste à dire ce que ce ministre fit du pouvoir et à rechercher dans les agitations qui troublèrent la jeunesse de Louis XIV l'explication de la grandeur calme de son règne.

L. DE CARNÉ.

(1) 3 février 1653.

(*La dernière partie à un prochain n°.*)

L'HISTOIRE ROMAINE

A ROME.

V.[1]

L'ART GREC ET L'ART ROMAIN.

Statues romaines d'après des originaux grecs. — Sculpture romaine, le portrait. — Peinture grecque et peinture romaine. — Mosaïque. — Architecture romaine d'après des types grecs. — Basiliques. — Théâtres. — Cirques. — Bas-reliefs figurant des courses de chars. — La colonne isolée. — L'Amphithéâtre. — Mosaïques représentant des gladiateurs. — Statue de l'athlète. — Tombeaux des Romains, leur manière de comprendre la mort. — Le Tabularium. — Les arcs de triomphe. — L'Acropole d'Athènes et le Forum romain.

J'ai dû montrer dans l'ensemble des mœurs romaines cette invasion de la Grèce qu'à Rome je dois chercher dans les monumens de l'art : j'arrive à cette recherche, qui appartient plus essentiellement à mon sujet. Les résultats seront moins tristes, car, en ce qui tient à l'art, nous n'aurons nullement à déplorer l'influence du génie grec sur le génie romain.

Lorsqu'on parcourt les musées du Vatican, lorsqu'on foule les mosaïques, pavé magnifique enlevé à des villas romaines, lorsqu'on va errant à travers ces colonnes des marbres les plus rares, ces vases d'une forme si parfaite, ces coupes immenses de porphyre ou de rouge antique dont les galeries sont ornées, ce peuple de statues qui les remplissent et qui sont disposées de manière à former comme la splendide décoration d'un palais, on est tenté de se croire en effet dans un palais impérial de Rome, chez Néron ou chez Adrien. Puis, comme dans ces somptueuses demeures, on s'aperçoit bientôt qu'on est environné de merveilles qui à chaque pas rappellent la Grèce,

(1) Voyez les livraisons des 15 février, 15 mars, 15 avril et 1er juin.

sinon par l'exécution, au moins par la reproduction des modèles ou l'imitation des formes de l'art.

Les statues purement grecques sont en très petit nombre. Ou elles ont été apportées de Grèce, ou elles ont eu pour auteurs des artistes grecs venus à Rome. En général, il est difficile de déterminer à laquelle de ces deux catégories elles appartiennent. Peu importe : si elles sont grecques, elles fournissent un type de beauté suprême qu'on peut opposer à la beauté inférieure des imitations romaines; mais il faut être bien sûr qu'elles soient grecques. On n'en peut douter, quand le nom de l'auteur est grec. Ainsi nous lisons le nom d'Apollonios sur le torse d'Hercule, que Michel-Ange, presque aveugle de vieillesse, venait palper de ses mains tremblantes pour retrouver par le toucher la vision évanouie du beau. Le Laocoon, nous le savons par Pline, est l'œuvre de trois sculpteurs dont cet auteur nous a conservé les noms, et ces noms sont grecs. L'excès de l'expression douloureuse place ce groupe admirable près des limites où la décadence va commencer; mais il est encore dans la sublime région de la beauté grecque.

La nature du marbre, grec ou italien, n'offre qu'une présomption, car on pouvait faire venir les marbres de Paros ou du Pentélique, et un artiste grec établi à Rome pouvait employer un marbre italien. On ne saurait donc trancher ainsi la question de l'origine grecque de l'Apollon du Belvédère, comme on l'a fait quelquefois négativement d'après ce géologue qui, venant à Rome dans le siècle dernier, quand toute l'Italie retentissait encore de l'hymne de Winckelmann, refusa résolument d'admettre qu'il fût en présence du chef-d'œuvre de l'art grec, et, pressé de donner les motifs de ce refus, répondit tranquillement : Ce marbre n'est pas grec, il vient de Carrare. La minéralogie n'a rien à voir ici; quand on ne connaît pas le nom des sculpteurs, on ne peut se décider que par le style. Ainsi le cheval de bronze dont j'ai parlé est certainement grec, et probablement de Lysippe; ainsi à l'école de Phidias appartient le fragment d'un bas-relief héroïque représentant un groupe de combattans, l'un à cheval et l'autre renversé, que j'ai vu pendant plusieurs années gisant parmi des débris au bas d'un mur dans le jardin inférieur de la villa Albani, et qui est peut-être le plus beau morceau de sculpture qui soit à Rome.

Il m'est impossible de ne pas voir une œuvre grecque ou au moins une admirable reproduction d'une sculpture grecque dans un bas-relief qui se trouve aussi dans le *casino* de la villa Albani. On y a vu la mère d'Amphion et Zéthus réconciliant ses deux fils; mais je soutiens que le sujet représenté est la séparation d'Orphée et d'Eurydice. Orphée écarte un peu le voile d'Eurydice pour la voir encore. Eurydice, qui a la main posée sur l'épaule d'Orphée, attache sur lui un

profond et dernier regard. Mercure contemple cet adieu muet avec un intérêt bienveillant, mais paisible, et qui ne trouble pas sa félicité de dieu. Sa main touche à peine la main d'Eurydice, mais on sent dans cette main un petit mouvement par lequel elle avertit l'épouse un moment ravie aux enfers, et va l'entraîner irrésistiblement. La fatalité tout entière est dans ce petit mouvement de la main de Mercure. Rien de plus calme, de plus sculptural que les poses de ces trois personnages; rien de plus ému, de plus passionné que le sentiment qui respire dans ce bas-relief; rien non plus ne peut faire mieux comprendre comment les anciens, avec des lignes simples et une composition tranquille, savaient remuer l'âme. Un moderne eût représenté, comme l'a fait le peintre Drolling, Eurydice emportée dans les airs et Orphée ouvrant de grands bras pour la ressaisir. Ici, ce sont trois figures presque immobiles : Orphée écarte un peu le voile d'Eurydice, Eurydice pose la main sur l'épaule d'Orphée et le regarde, Mercure touche légèrement l'autre main d'Eurydice, et l'attendrissement le plus profond vous saisit, tandis que vos yeux contemplent ces contours si purs, cette scène si calme et si pathétique tout ensemble. Il semble qu'on pourrait la contempler éternellement sans s'en lasser et s'en rassasier jamais. Le caractère du beau grec est là tout entier.

Je n'ose pas affirmer, bien que très tenté de le faire, que le bas-relief de la villa Albani soit un original grec, parce que ces originaux sont très rares. En revanche, les reproductions des chefs-d'œuvre célèbres des grands sculpteurs de la Grèce ont été trouvées en grande abondance à Rome, dans les ruines et les fouilles. L'on a des reproductions de Phidias, de Praxitèle, de Myron, de Lysippe, quelquefois très belles et dans lesquelles on sent la perfection de l'original à travers l'infériorité du copiste. Ces copistes sont plutôt pareils aux traducteurs habiles et incomplets des grands poètes, si vous aimez mieux, à des hommes qui transporteraient d'un pays à un autre, dans des vases ouverts, des vins exquis, lesquels conserveraient leur goût, mais laisseraient échapper en route un peu de leur arome et, si je puis parler ainsi, de leur bouquet. Ceci explique l'admiration, immodérée peut-être, mais non dénuée de motifs, qu'ont inspirée plusieurs statues. On ne connaissait pas le marbre du Parthénon et la Vénus de Milo, quand on voyait le terme suprême de l'art dans l'Apollon du Belvédère et la Vénus de Médicis. Le premier, quoi qu'on ait dit, demeure triomphant et rayonnant dans le Belvédère, temple élevé aux merveilles de l'art païen par le pape Léon X. La tête sera toujours un modèle de beauté noble et fière; la statue tout entière, une vision radieuse, comme disait Byron. Il y a des détails traités avec une extrême finesse; mais en repoussant cet ignoble blasphème que l'Apollon ressemble à un *radis ratissé*, on peut trouver qu'en général la nature y est trop effacée,

que les muscles ne se font pas assez sentir. Quoi qu'en ait dit Winckelmann, ce n'est pas là un signe de divinité : c'est un amollissement de l'art. Phidias ne s'y prenait pas ainsi pour exprimer le divin : il négligeait sans doute les détails, car sans cela il n'y a pas de grand style; mais tout ce qui est essentiel était rendu avec une mâle vigueur et une décision énergique, sans brutalité, mais sans faiblesse. Il idéalisait en généralisant, et non en supprimant.

On croit généralement aujourd'hui que l'Apollon du Belvédère est une admirable copie en marbre d'un bronze grec. Cette supposition concilie tout, même les objections de la minéralogie. Le marbre peut être italien, la pensée est certainement grecque, l'exécution vraisemblablement romaine. Le chef-d'œuvre mieux compris reste un chef-d'œuvre. Ce sont encore des types de Phidias traduits par un ciseau romain que le Jupiter assis qu'on appelle le *Jupiter Verospi* et la Pallas armée. Ici l'infériorité du travail romain se fait mieux sentir, surtout dans le Jupiter, qui répond parfaitement à la description du Jupiter olympien, mais qui paraît court et trapu. On doit dire qu'il gagne à être vu d'en bas, comme il devait l'être en effet sur son piédestal. Alors on lui trouve plus de majesté. N'importe, il est trop massif, trop robuste. Les Romains ne savaient exprimer la puissance qu'en montrant la force.

Il leur était encore plus difficile peut-être de conserver à Praxitèle sa grâce qu'à Phidias sa grandeur. Que de lourdes Vénus nées du désir de reproduire la Vénus de Cnide! Heureusement pour Rome et malheureusement pour Paris, plusieurs de ces Vénus sont venues orner, comme on dit, notre musée, où elles étalent leurs appas dodus dans la salle de la Diane. L'auteur inconnu de la Vénus du Capitole, sans s'attacher à une reproduction exacte, semble être celui que Praxitèle a le mieux inspiré. La beauté pleine et vivante de cette admirable statue trahit, par quelques détails de configuration qu'on retrouve encore aujourd'hui chez les femmes de Rome, un modèle romain; elle a donc été exécutée à Rome, et peut-être le sculpteur était du même pays que le modèle; mais le sentiment de l'art grec vivait en lui, et il a su le transporter dans son œuvre sans lui ôter son originalité. C'est un Romain qui a écrit en grec.

Nous ne connaissons point Praxitèle comme nous connaissons Phidias par ses œuvres, mais seulement par des copies de ses œuvres; de ces copies très nombreuses il sort pour nous comme une émanation et un parfum de son gracieux et touchant génie. Tels sont, avec les *Vénus pudiques*, le jeune Apollon au lézard, le Satyre appuyé nonchalamment contre le tronc d'un arbre, l'Amour qui tend son arc. On voit partout à Rome ces reproductions mille fois répétées des types ravissans que Praxitèle a créés. Par elles, nous arrivons à nous former une idée du charme que les anciens trouvaient

dans les originaux, et qu'expriment si bien d'aimables légendes dont le souvenir s'éveille dans notre âme avec cette apparition intérieure des chefs-d'œuvre perdus. Pour la produire, il faut, comparant ce que j'appellerai les diverses éditions de la même statue, les corrigeant pour ainsi dire l'une par l'autre, en retrancher toutes les fautes d'impression, et restituer ainsi le texte vrai du poème. Ce texte idéal, c'est l'œuvre du sculpteur grec; les fautes d'impression sont le fait des artistes romains.

Il existe au Vatican un Amour mutilé dont le torse a été presque seul épargné par le temps. On s'accorde à y reconnaître l'un des deux célèbres Amours de Praxitèle. Celui-là porte bien dans son exécution quelques traces de l'imperfection de la main qui l'a sculpté; mais la finesse et la grâce de l'original s'y retrouvent, ce me semble, aussi à un haut degré. Il est resté beaucoup du sentiment grec dans cette sculpture qu'on croit romaine; de plus, il y a dans ce regard baissé et profond une expression triste que je n'ai vue qu'à cet Amour-là. C'est la tristesse passionnée de Phèdre et de Didon, qui ressemblerait à la mélancolie des modernes, si elle était moins ardente; c'est l'expression de l'amour malheureux, tel que le concevaient les anciens, sur le front d'un dieu.

A travers l'art romain qui reproduit, on peut étudier l'art grec qui invente. Myron passait pour exprimer mieux que personne la vie dans l'homme et dans l'animal. Rome possède deux copies antiques d'une statue célèbre de Myron, le Discobole; c'est un athlète qui va lancer le disque. Toutes deux sont très belles : le corps penché en avant, une des jambes infléchie et presque traînante, font admirablement sentir l'attention du Discobole concentrée dans l'action qu'il est près d'exécuter. A Rome, on peut juger de la vérité de cette pose expressive, car on y rencontre souvent sur son chemin de jeunes garçons qui s'exercent, au grand danger des passans, à ce jeu antique.

La vérité avec laquelle Myron représentait les animaux était célèbre dans l'antiquité. Pétrone dit que personne n'avait hérité de son habileté en ce genre; on peut juger de ce que devait être cette habileté merveilleuse par les sculptures du même genre qui remplissent la *Salle des Animaux* au Vatican. Plusieurs de ces images d'animaux offrent la nature même prise pour ainsi dire sur le fait; on peut les considérer comme appartenant à l'école de Myron, comme dues à des imitateurs romains de ce Grec fameux, et leur perfection, déjà bien grande, nous donne une haute idée de la perfection des originaux, que sans doute elles n'égalaient pas.

La vue de ces animaux, rendus avec une si extrême fidélité, suggère une réflexion qui s'applique également aux Grecs et aux Ro-

mains, leurs constans imitateurs. Quand les sculpteurs anciens placent la représentation de la forme animale à côté de la représentation de la figure humaine, la première est en général incomplète et prosaïque. Les chevaux de Castor et Pollux à Monte-Cavallo, comme la biche que saisit la Diane de Paris, et le lézard rampant sur l'arbre auquel s'appuie le jeune Apollon Sauroctone, sont traités avec une assez grande négligence; cette négligence est intentionnelle; les animaux sont là un accessoire qui doit être sacrifié au personnage héroïque ou divin. Ainsi le veut la subordination de ce qui est accessoire à ce qui est principal; c'est la loi de l'art antique. Mais quand les animaux sont figurés pour eux-mêmes, les anciens apportent le plus grand soin à en rendre avec exactitude la pose, la physionomie et le caractère. La *Salle des Animaux* confirme à cet égard tout ce que la tradition rapporte des merveilles de ce genre opérées par Myron.

Prise dans son ensemble, la sculpture romaine diffère de la sculpture grecque en ce qu'elle est plus lourde, plus froide et plus sèche. Le style grandiose des colosses de Monte-Cavallo a été visiblement inspiré par Phidias; mais chez Phidias la finesse de l'exécution accompagne la grandeur du style. On n'en peut dire autant de ces colosses, qui, tout admirables qu'ils sont, montrent ce que Phidias aurait perdu à naître Romain, car il y avait à Rome des sculpteurs romains. Parmi tous les noms d'artistes grecs que nous fait connaître Pline, il se trouve un nom latin, celui d'un certain Caponius, qui avait représenté quatorze nations personnifiées. Parmi les personnifications de nations et de provinces conquises trouvées à Rome, il existe peut-être une statue de Caponius. Ce sujet convenait bien au ciseau d'un Romain. Les peuples soumis devaient orner la ville souveraine par les armes, comme les rois vaincus ornaient le char de ses triomphateurs. Certains bas-reliefs représentent ces pompes triomphales elles-mêmes, ceux, par exemple, où Marc-Aurèle paraît en empereur et en sacrificateur. Là tout est simple, austère, grave, tout est fortement et franchement romain.

Mais ce qui est romain par excellence dans les sculptures que Rome a conservées, ce sont les portraits. Je ne parle pas en ce moment des images d'hommes célèbres, elles nous occuperont assez : je parle de cette foule de personnages inconnus, de citoyens sans nom, dont, quand on traverse la grande galerie du Vatican, les visages à droite et à gauche vous regardent passer. Combien l'on est assuré que ces portraits sont ressemblans! Quelle vérité! quelle individualité! Comme l'originalité du personnage est bien empreinte dans ces bustes parfois disgracieux, mais toujours vigoureusement caractérisés, et en même temps comme ces individus si divers ont tous le cachet de la fermeté, du sérieux, de la force! Comme, pris en masse,

ils offrent un portrait fidèle et expressif d'un autre personnage, aussi célèbre qu'ils sont obscurs, du peuple romain !

Les têtes de deux époux représentés au-devant de leur tombeau, d'où ils semblent sortir à mi-corps et se tenant par la main, sont surtout d'une simplicité et d'une énergie inexprimables : la femme est assez jeune et belle, l'homme vieux et très laid. Ce groupe a un air honnête et digne qui répond pour tous deux d'une vie de sérénité et de vertu. Nul récit ne pourrait, aussi bien que ces deux figures, transporter au sein des mœurs domestiques de Rome; en leur présence, on se sent pénétré soi-même d'honnêteté, de pudeur et de respect, comme si l'on était assis au chaste foyer de Lucrèce.

Les Romains cultivèrent de bonne heure la peinture. Les Étrusques furent sans doute leurs premiers maîtres dans cet art comme dans tous les autres. On n'a rien conservé de cette époque, à laquelle appartenaient sans doute les anciennes peintures de Lanuvium et d'Ardée, dont parle Pline, et dans lesquelles l'influence grecque ne pouvait encore se faire sentir. Nous ne possédons aucun des tableaux célèbres de l'antiquité. Ceux d'Herculanum, conservés par hasard et qui ornaient la maison de quelques particuliers obscurs dans une petite ville de Campanie, suffisent pour montrer que les Grecs avaient traité cet art avec un sentiment du beau exquis et fin, comme tous les autres. Les peintures en petit nombre qu'on a trouvées à Rome sont en général des peintures décoratives, des arabesques, c'est-à-dire ces compositions fantastiques où les fleurs, les fruits, les oiseaux, les figures humaines, les êtres imaginaires se combinent comme au hasard dans une confusion aimable, dans une gracieuse liberté. Ce produit de la fantaisie originale des Grecs scandalisait l'austère jugement de Vitruve. Le Romain voulait en toute chose un but clair, un motif déterminé; il était choqué de ces peintures qui ne représentaient rien de réel. Raphaël, qui s'en est si heureusement inspiré pour les loges du Vatican, n'a pas été si sévère que Vitruve. Cependant, en dépit de Vitruve, les arabesques ornèrent les habitations somptueuses des Romains : on voit encore quelques-unes de celles qui décoraient le palais d'Auguste et la maison dorée de Néron. Elles rappellent les peintures du même siècle qu'on a trouvées à Pompéi, ce qui porte à les attribuer à l'art grec.

En général, le petit nombre de peintures romaines que l'on connaît, toujours imitées de la peinture grecque, lui sont très inférieures, à en juger par les fresques de Pompéi et d'Herculanum et par les beaux vases grecs. On commence à penser que le morceau célèbre connu sous le nom de *Noces aldobrandines*, et qui a été trouvé aux environs de Rome, est inférieur à sa renommée. Poussin lui a fait cependant l'honneur de le copier; mais Poussin était romain, plus romain que grec : c'est la campagne romaine dont il a transporté dans

ses paysages l'aspect grandiose, ce sont les bas-reliefs romains qui lui ont inspiré la poésie de ses *Bacchanales*. Dans ses jeunes filles rassemblées près du puits où Éliézer vient trouver Rébecca, on reconnaît les robustes paysannes de la Sabine avec leur attitude fière, leur col droit, leur tête bien assise, qui porte sans fléchir le vase à la forme antique, telles qu'un peintre plein d'âme et de talent, M. Hébert, vient de représenter ses *Jeunes filles d'Alvito*. La svelte élégance du type grec est restée étrangère au génie sévère du Poussin. Il a vécu trente ans à Rome, et on n'aurait pu écrire sur sa tombe l'épitaphe que, dans une de ses compositions immortelles, il a ingénieusement tracée sur le tombeau d'un berger : *Et ego in Arcadia* (et moi aussi, j'ai vécu en Arcadie). L'austère artiste n'a pas vécu en Arcadie. Un autre maître français, son contemporain, qui n'avait jamais vu la Grèce ni l'Italie, inspiré par son heureux et flexible génie, Lesueur, a su cependant faire passer dans ses compositions mythologiques quelque chose de la grâce grecque, comme tout l'ascétisme du moyen âge est empreint dans cette suite de tableaux où son pinceau a retracé la légende monastique de saint Bruno.

On pourrait presque dire la mosaïque un art romain, tant les Romains ont employé ce mode de décoration. Néanmoins les Grecs, ici encore, ont été leurs maîtres et leurs modèles. La mosaïque, trouvée il y a vingt-quatre ans à Pompéi, qui représente le combat de Darius et d'Alexandre, et qui nous offre le seul ou au moins de beaucoup le plus considérable tableau d'histoire qu'ait laissé l'antiquité, cette belle mosaïque doit être de travail grec, comme le sont en général les peintures de Pompéi et d'Herculanum. Pline parle d'un mosaïste grec célèbre, Sosos, et, par un hasard heureux, un de ses ouvrages les plus renommés paraît nous être resté : je veux parler des trois colombes buvant dans une coupe, qui sont au musée du Capitole. Une autre mosaïque représente un sujet singulier que Pline nous apprend aussi avoir été traité par Sosos : c'est la *chambre non balayée*, c'est-à-dire l'imitation d'un plancher sur lequel seraient épars les débris d'un repas. On voit là des coquillages, des os de poulet, des arêtes de poisson et des feuilles de salade; l'on dirait une peinture hollandaise en mosaïque. Sosos n'est cependant pas l'auteur de celle-ci, elle est d'Héraclite, Grec aussi, dont le nom y est inscrit, et qui avait reproduit l'ouvrage vanté de Sosos.

Les mosaïques romaines ont moins de finesse. Les petits cubes de marbre sont plus gros. Ici, leur ténuité est extrême : il en tient sept mille cinq cents dans une palme carrée. Cette différence dans la perfection et le fini du travail, qui existe entre les mosaïques des Grecs et celles des Romains, porterait à attribuer aux premiers une corbeille remplie de fleurs qui décore le pavé d'une des salles du Vatican. Jamais peintre de fleurs n'a plus délicatement formé et

nuancé les couleurs. Les anciens racontaient que le peintre Pausias se plaisait à joûter avec une bouquetière d'Athènes, nommée Glycère, qu'il aimait, à qui assortirait mieux des fleurs, lui sur la toile, elle dans sa corbeille. L'auteur de la mosaïque du Vatican semble avoir voulu le disputer à la fois à Pausias et à Glycère. Celle-ci, du reste, a trouvé aussi des rivales dans les paysannes du village de Gensano, près de Rome, qui, jusqu'à ces derniers temps, improvisaient en une matinée les plus charmans tapis de fleurs pour la procession de l'*Infiorata*.

Les Romains ont, comme je le disais, fait un grand usage de l'art de la mosaïque, emprunté par eux aux Grecs. Cet art leur convenait; il exigeait une qualité qui a fait partie de leur grandeur, la patience, et avait un mérite qui était le plus grand à leurs yeux, la durée.

Si, passant des statues et des peintures aux édifices de l'ancienne Rome, on cherche quelle a été l'influence de l'art grec sur l'art romain, cette étude offrira quelques résultats importans pour l'histoire de l'art. Un assez grand nombre de ces édifices subsiste, au moins à l'état de ruine, et, en raison des conditions symétriques de l'architecture, des ruines suffisent pour qu'on puisse restaurer par la pensée et juger les monumens.

De plusieurs de ces monumens, on sait qu'ils avaient été construits par des architectes grecs. Sous la république, le Grec Eunodus avait bâti un temple de Mars, comme sous l'empire Apollodore éleva la colonne et la basilique de Trajan. Nous avons encore la signature hiéroglyphique de deux artistes grecs sculptée dans les chapiteaux des colonnes de *Santa-Maria in Trastevere*. Avant de servir à la construction de cette basilique chrétienne, elles avaient appartenu à un temple antique. Ces deux Grecs, dont l'un se nommait Sauros (lézard) et l'autre Batrachos (grenouille), désiraient inscrire leurs noms dans le temple qui était leur ouvrage. La sévérité du sénat ne le permit pas. Alors ils imaginèrent de glisser parmi les ornemens des chapiteaux un lézard et une grenouille. Ce rébus sculptural, qui exprimait ainsi d'une manière détournée le nom des deux ingénieux architectes, le retrace encore à nos yeux. Leur ruse a réussi.

Le génie des arts ne fut jamais indigène sur cette rude terre dont la gloire devait se borner deux fois à gouverner l'univers. Sous les papes comme sous les consuls et les empereurs, Rome a fait bâtir ses temples par des artistes étrangers, en général par des Toscans; les Toscans étaient les descendans des Étrusques et furent un peu les Grecs du moyen âge. Florence a été l'Athènes du xve siècle. Rome, qu'on appelle la patrie des arts, ne fut point celle des grands artistes. Au temps de Léon X, ainsi qu'au siècle d'Auguste, elle n'en a pas enfanté beaucoup, de même qu'à ces deux époques elle a été peu féconde en grands écrivains et en grands poètes. Ni Michel-Ange, ni Dante,

ni Raphaël, ni le Tasse, ne naquirent à Rome, non plus que Tite-Live, Cicéron, Virgile, Horace, Ovide; mais, singulière concordance des destinées, tous ces hommes vinrent à Rome des diverses contrées de l'Italie qui leur avaient donné la naissance, attirés vers ce centre tantôt politique, tantôt religieux du monde; ils y composèrent leurs chefs-d'œuvre, ils y apportèrent leur gloire ou ils y cherchèrent leur tombe. Michel-Ange et Raphaël, nés ailleurs, y ont fait les plus grandes choses qu'il leur ait été donné d'accomplir. Aujourd'hui l'attraction que Rome exerce sur les artistes subsiste, et presque tout ce qui porte un nom illustre en Europe y a passé.

Les temples de Rome furent généralement construits d'après le type des temples grecs, type admirable et qu'il eût été difficile de remplacer, car les Grecs avaient là comme en toute chose rencontré du premier coup la perfection. Qu'imaginer en effet de plus simple et de plus noble, de plus élégant et de plus majestueux qu'un édifice entouré d'un portique et précédé de quelques colonnes qui soutiennent un fronton? Cette donnée architecturale est tellement heureuse qu'aujourd'hui même encore, après tant de siècles, les peuples placés dans des conditions de civilisation entièrement différentes sont amenés à la reproduire, quelquefois mal à propos, j'en conviens, quand ils veulent bâtir des églises, des hôpitaux, des bourses, des musées, etc., et cela jusque dans ce monde nouveau des États-Unis, qui n'a point les traditions de l'ancien! Lui aussi ne peut s'arracher à l'imitation des temples grecs, et la transporte partout, jusque dans la construction de ses banques et de ses lieux d'assemblées politiques, auxquels il donne fastueusement le nom de Capitole.

Les Romains, qui déjà imitaient une architecture étrangère, furent les premiers à l'altérer. Ils ne purent conserver dans toute son intégrité la perfection des lignes, les rapports délicats des parties, la symétrie harmonieuse de l'ensemble. Prenez un des monumens romains les plus corrects, le Panthéon. L'angle du fronton est trop aigu pour des yeux accoutumés à la douceur avec laquelle se brisent et se joignent les deux lignes supérieures du triangle dans les frontons grecs. Tous ceux qui ont été en Grèce savent que l'on se surprend à négliger d'aller voir une ruine, en disant avec quelque mépris : C'est romain; quand on revient d'Athènes, si l'on cherche à Rome non la grandeur, mais la beauté, on est désappointé et injuste.

On construisit bien à Rome quelques temples sur un modèle que la Grèce, je crois, ne fournissait pas, je parle des temples circulaires, consacrés en général à des divinités étrangères au polythéisme grec, telles que Faunus, Vesta, la Terre, le Soleil, qui n'était pas Apollon. De ces édifices, un seul subsiste encore : c'est le joli temple de forme ronde appelé souvent à tort temple de Vesta, et que je crois avoir été dédié au soleil à cause de la tradition qui l'a consacré à celle, comme

on le lit dans une inscription à l'intérieur, qui fut la *mère du soleil de justice.*

Outre la forme ordinaire de leurs temples, les Romains empruntèrent aux Grecs des édifices appelés d'un nom grec *basiliques*, et qui paraissent avoir servi en Grèce à la fois de bourse et de tribunal. A Rome, ils ne furent vraisemblablement que des tribunaux. La bourse romaine, c'est-à-dire le lieu où se réunissaient les usuriers, était dans le Forum, et ce qu'il y avait de transactions commerciales se faisait autour d'un de ces arcs nommés *janus* qui étaient destinés à abriter les vendeurs au milieu des marchés; celui qui fut placé dans le marché aux bœufs (*forum boarium*) existe encore. Ces *janus*, pour le dire en passant, constituent une classe de monumens usuels étrangers à la Grèce, et qui appartient exclusivement aux Romains.

Les basiliques romaines, dont pas une ne subsiste entière, paraissent, d'après ce qui reste de ces édifices, avoir été semblables aux basiliques grecques, dont on peut juger par celles de Pompéi. On peut aussi s'en faire une idée par les anciennes églises chrétiennes, qui en prirent la forme et le nom. Les chrétiens répugnaient, dans l'origine, à se servir des temples consacrés aux faux dieux pour la célébration des saints mystères. La basilique, édifice purement civil, n'offrait pas les mêmes inconvéniens; d'ailleurs sa disposition était très favorable au culte chrétien. Le siége du juge devint la chaire de l'évêque, tournée vers le peuple comme on le voit dans toutes les églises anciennes, disposition qu'elle a conservée à Saint-Pierre, et qu'on vient de renouveler dans l'église de Saint-Paul, rebâtie après un incendie. C'est pourquoi cette partie de la basilique chrétienne a reçu le nom de *tribune*, à cause du *tribunal* qui y était anciennement placé. La disposition des basiliques fut trouvée si commode, qu'après l'avoir empruntée, on l'imita longtemps dans les églises, dont plusieurs ont conservé le nom de *basilique* sans en avoir gardé la forme. Tel a été le sort de la basilique, originairement grecque, mais qui à Rome a pris, comme le temple lui-même, une grandeur et une étendue qui en font presqu'un monument d'une autre espèce, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par les restes de deux basiliques romaines, celle de Trajan et celle de Maxence, achevée par Constantin. Ce qui subsiste de celle-ci suffit pour en faire aujourd'hui la troisième ruine de Rome, venant immédiatement après le Colysée et les Thermes de Caracalla. Je ne crois pas que jamais en Grèce une basilique ait approché, pour l'étendue, de la basilique de Constantin. Il fallait que Rome agrandît ainsi les dimensions de la basilique grecque pour qu'elle pût contenir la multitude chrétienne qui allait s'y presser.

En supposant que des jeux scéniques réguliers aient été introduits par les Étrusques, il est certain que les *théâtres* sont d'origine grec-

que. La différence entre les théâtres grecs et les théâtres romains, c'est que les premiers, destinés à des représentations dramatiques dans lesquelles figurait un chœur, avaient besoin qu'en avant de la scène il y eût un lieu destiné aux évolutions que le chœur y exécutait autour de l'autel de Bacchus, tandis qu'à Rome, où le théâtre servait le plus souvent à des comédies, à des pantomimes ou même à des tours d'agilité et d'adresse, où le chœur ne fut jamais, comme celui d'Athènes, une des magnificences publiques, on eut moins besoin de la place qui était réservée à ses danses, et que pour cette raison on nommait *orchestre*. On fit ce que nous faisons quand le public est nombreux et qu'on lui permet de remplir l'orchestre où nous avons mis les musiciens. L'orchestre, institué primitivement pour placer le chœur, fut abandonné aux personnages considérables. D'après cela, l'aspect d'un théâtre fait voir tout d'abord s'il est grec ou romain, si l'orchestre a été disposé pour y placer des chanteurs ou des magistrats.

La différence qui existait entre l'humeur dissipée des Grecs et l'austère sévérité des Romains se peint par une remarquable diversité dans les usages des deux peuples : les Grecs se réunissaient pour délibérer dans les théâtres; à Rome, le sénat s'assemblait dans les temples. Il y a plus : le théâtre, pour s'établir, eut à surmonter une forte résistance de la part du vieil esprit romain. Ceux qui étaient le plus fidèles à cet esprit ne voulaient pas que le peuple prît l'habitude de passer là son temps oiseusement à la manière des Grecs. Le premier théâtre qu'on voulut construire avec des siéges fut démoli par ordre du sénat, et Pompée, l'idole des patriciens, n'aurait pu faire asseoir dans son théâtre les spectateurs, s'il n'eût éludé la loi en élevant un temple à Vénus victorieuse au sommet des gradins, qui passèrent ainsi pour les degrés du temple.

Il y avait aussi quelque différence entre le stade grec et le cirque romain, servant tous deux aux courses de chars. Ici encore la principale différence était la grandeur. Le *circus maximus* avait quatre de ces *stades*, mesure de distance qui avait donné son nom à l'hippodrome grec. Toute la disposition des courses peut se comprendre parfaitement à Rome au moyen du cirque élevé par Maxence, et qui est encore à peu près intact. On reconnaît parfaitement les *carceres* d'où partaient les chars et qui sont dirigées un peu obliquement, afin que la distance à parcourir fût la même pour ceux qui étaient placés vers le milieu et ceux qui se trouvaient à l'extrémité de la ligne de départ. A l'autre bout est la porte triomphale par où sortait le vainqueur.

Ce qui achève de nous faire connaître les courses du cirque dans tous leurs détails, ce sont les nombreux bas-reliefs funèbres où, par une allusion naturelle à *la carrière de la vie*, ces courses sont re-

présentées sur des tombeaux. On y voit la *spina*, mur qui partageait le cirque dans sa longueur, les colonnes, les édicules ou chapelles qui ornaient la *spina*, les œufs qu'on y posait et dont on enlevait un à chaque tour, les *obstacles* qu'on plaçait au-devant des chars, pareils à ceux qu'on a soin de ménager aux concurrens d'un *steeple-chase*, et dans un de ces bas-reliefs, jusqu'à des hommes qui apportent, comme dans nos spectacles, des fruits et des rafraîchissemens.

La colonne isolée est d'invention romaine : c'est l'obélisque romain. Je sais bien que la première et la plus belle, la colonne Trajane, fut élevée par Apollodore, qui était Grec; mais la pensée de cette tour de marbre, enveloppée jusqu'à son sommet d'une spirale de bas-reliefs représentant des combats, des passages de fleuves, des siéges de villes, des rois à genoux, cette pensée est romaine, — une pensée romaine exécutée par un Grec de génie.

Si le théâtre est grec, l'amphithéâtre est romain. Les combats des gladiateurs peuvent venir de Capoue et avoir une origine étrusque; mais les monumens construits pour ces représentations cruelles n'ont point cette origine. Longtemps les gladiateurs combattirent dans le Forum. Le plus ancien amphithéâtre est celui de Statilius Taurus, bâti dans les premières années de l'empire.

Les Grecs avaient d'autres jeux; leurs jeux publics, c'étaient les nobles exercices de la palestre, les chants, les danses, la poésie de Sophocle et de Pindare. En vain un roi de la Macédoine, pays à demi barbare, Persée, voulut-il les accoutumer à l'horreur que leur inspiraient ces boucheries si chères aux Romains, cette horreur si bien exprimée par les belles paroles de ce Grec qui s'écria en voyant élever un amphithéâtre dans sa ville natale : « Renversez donc les temples élevés à la Piété et à la Miséricorde ! » L'amphithéâtre est bien l'œuvre des Romains; ils ont apporté à cette œuvre de sang toute leur puissance, ils y ont mis toute leur grandeur. La plus magnifique ruine de Rome, le Colysée, est un amphithéâtre.

Aujourd'hui les amphithéâtres ne laissent rien voir de ce qui en faisait l'horreur; depuis longtemps le sol a bu le sang des victimes, bien des fois l'herbe et les petites fleurs du printemps ont repoussé sur ce sol que foule aujourd'hui le pas distrait du promeneur, ou sur lequel s'agenouillent pieusement les fidèles. Il faut cependant, pour sonder toute la profondeur de la férocité de Rome, avoir le spectacle du divertissement qu'elle préférait. N'en reste-t-il donc d'autres traces que quelques lignes indifférentes des historiens romains, les *Actes* des martyrs, l'ampoule pleine de leur sang qu'on retrouve avec la palme auprès de leurs os presqu'en poussière dans un coin des catacombes? Non, nous avons une peinture hideuse et vraie des plaisirs de l'amphithéâtre : c'est une mosaïque où ils sont figurés et qui se voit au casin de la villa Borghèse. Cette mosaïque

est d'un dessin aussi barbare que les scènes représentées; tout est en harmonie, le sujet et le tableau. Le sentiment de répulsion que l'un et l'autre inspirent n'en est que plus complet. Cette fois l'art n'a pas déguisé la cruauté : il ne fait que la montrer.

La première scène pourrait se passer en Espagne; des hommes combattent contre divers animaux sauvages, et l'un d'eux contre un taureau. Je pense que les combats de taureaux ont été légués à l'Espagne par les Romains. On voit, par cette mosaïque, qu'ils faisaient partie des joies de l'amphithéâtre. L'amphithéâtre vit encore de tels combats au moyen âge. Au XIIIe siècle, il y eut dans le Colysée une joute de taureaux, une véritable *corrida* espagnole; l'élite de la jeunesse romaine y prit part; les combattans avaient des devises à demi chevaleresques, à demi classiques : *Je combats comme Horace, — je brûle pour Lucrèce, — je veux vaincre pour Lavinie.* Toutes les dames de Rome assistaient à ce spectacle; il y eut dix-sept morts et onze blessés. Jusqu'en ces dernières années on donnait, dans le mausolée d'Auguste transformé en arène, des simulacres de combats de taureaux. Le pape a eu la bonne pensée de les supprimer; le peuple de Rome n'a pas besoin qu'on l'exerce à la férocité.

Mais retournons à notre mosaïque de la villa Borghèse; continuons à lire cette page sanglante de l'histoire des mœurs romaines.

Plus loin sont les combats d'homme à homme. On voit les gladiateurs s'attaquer, se poursuivre, se massacrer. Dans le corps de l'un d'eux, on enfonce un glaive; çà et là gisent des cadavres parmi des flaques de sang. Les vainqueurs élèvent leurs épées en signe de triomphe, et la foule applaudit sans doute, car les égorgeurs ont un air de triomphe. En effet, les gladiateurs tiraient grande vanité de leurs succès. Un bon gladiateur était aimé du public romain comme l'est du public espagnol un *toreador* favori. Quelquefois même, à en croire Juvénal, il ne déplaisait pas aux grandes dames romaines. L'ignoble renommée qui s'attachait parfois à ces misérables se reconnaît au soin qu'on a pris de mettre à côté d'eux leur nom. Il y en a un qui s'appelle *Cupidon.*

Des portraits de gladiateurs nous ont été conservés par une autre mosaïque (1). Celle-ci, mieux exécutée, complète pour nous l'idée de ces êtres abjects et féroces. Toutes les figures sont épaisses, vulgaires, bestiales; des épaules énormes, des bras massifs, un regard de brute avec des traits d'homme, une face d'animal stupide et méchant. Tels étaient les monstres qu'il fallait former avec soin et en grand nombre, car la consommation était considérable, pour amuser les Romains.

(1) Elle vient des Thermes de Caracalla. Je l'ai vue sortir de terre il y a trente ans; on l'a placée au musée de Saint-Jean-de-Latran.

Fuyons cette honte; allons au Vatican considérer la statue de Lysippe. C'est l'athlète grec dans la plénitude de la force et de la beauté, créature heureuse, intelligente et noble; en un clin d'œil, il nous fait sentir la différence des peuples, l'intervalle des civilisations. Voici donc celle qui devait détruire l'autre. A cette vue, on se console, et on est prêt à se réjouir qu'il en ait été ainsi.

Les Romains se présentent sous un jour plus respectable quand nous considérons leurs tombeaux; mais si l'on excepte quelques-uns de ces tombeaux, qui appartiennent à une époque très ancienne et peuvent tenir de l'étrusque, tous rappellent, par leur architecture, les tombes grecques. Évidemment celles-ci leur ont servi de modèles. On n'en saurait douter en considérant les ornemens qui les décorent. J'ai cité le tombeau des Scipions; je citerai le sarcophage que l'on croit avoir appartenu à la femme de Crassus, Cecilia Metella. Ici encore la différence est dans la grandeur : le tombeau de cette femme est une tour. Au moyen âge, elle a été crénelée pour former le donjon d'un château-fort. Un autre tombeau de la voie Appienne porte aujourd'hui une maison et un jardin. Les tombes romaines offrent en général le portrait du défunt ou des défunts, car souvent toute la famille est représentée par des bustes ou des statues. Les épitaphes qu'on lit sur ces sépultures sont bien romaines, en général graves et brèves, comme celle de Bibulus, cet honnête édile auquel une tombe fut décernée, dit l'inscription, *à cause de sa vertu,* et qui est encore en possession de cette tombe, située au coin d'une petite rue près du Capitole, quand tant de sépulcres fastueux ont péri; comme ces simples mots sur la fille des Metellus et l'épouse de Crassus, *Ceciliæ. Q. cretici. f. Metellæ. Crassi.* On voit qu'elle n'a de nom que celui de son père et qu'elle est la chose de son époux.

Le style lapidaire a atteint, chez les Romains, un degré de simplicité, de concision, de majesté que les Grecs n'ont jamais égalé. Les qualités du latin, qualités romaines elles-mêmes, et communiquées à la langue par le génie de ceux qui la parlaient, ces qualités y aidèrent. Les modernes ont rarement connu le grand style des inscriptions romaines, quelquefois les papes l'ont retrouvé.

Les bas-reliefs qui décorent les tombeaux romains représentent le plus souvent des sujets empruntés à la mythologie grecque; il est curieux d'y étudier l'idée que les anciens se faisaient de la mort. Il faut le dire, cette idée était surtout celle de la fin, non pas envisagée par son côté sombre, mais considérée comme un heureux repos après le fatigant travail de la vie. Jamais de squelettes, de têtes de mort, mais une figure endormie des fleurs à la main, un oiseau qui becquette un fruit ou dévore un papillon, symbole de l'âme; des chevaux qui s'abattent au bout de la carrière; des génies funèbres dans l'attitude du sommeil ou éteignant un flambeau renversé, ou enfin

le mythe bizarre, mais expressif d'Ocnos tressant la corde qu'un âne dévore à mesure derrière lui. Les sujets mythologiques choisis pour les tombeaux expriment la pensée de la destruction, de la disparition : ce sont des combats de guerriers et d'amazones, c'est l'enlèvement des Leucippides par Castor et Pollux, c'est Apollon et Diane immolant les enfans de Niobé. Ce dernier sujet, souvent reproduit dans les bas-reliefs funéraires, peut se rapporter particulièrement aux trépas causés par quelques maladies, les maladies contagieuses attribuées depuis Homère aux traits d'Apollon, et celles des femmes qu'on disait blessées par les flèches de Diane. Dans toutes ces représentations funèbres ne figure guère la pensée d'une autre vie : on s'étonne qu'il en soit ainsi quand on songe au caractère religieux des Romains; mais les Romains étaient plus superstitieux encore que religieux, et ce qu'ils avaient de religion était pour ce monde plus que pour l'autre. Ils craignaient d'offenser les dieux, surtout parce que les dieux pouvaient les punir ici-bas par des défaites ou des contagions. L'idée des peines et des récompenses futures était très vague. L'âme après la mort était elle-même quelque chose de vague et d'indécis, une ombre flottante aux confins de l'existence et du néant; la vie présente, au contraire, forte, pleine, active. Les vivans ne pouvaient donc se soucier beaucoup de ce qui se passerait dans la région ténébreuse et ignorée des mânes. Les terreurs même de l'enfer étaient incertaines. L'antiquité ne connaissait de châtiment éternel que pour quelques grands coupables. Virgile a placé aux enfers diverses classes de criminels, tels que les spoliateurs du bien d'autrui, les traîtres (il place les suicides dans les Champs-Élysées), mais Virgile a fait entrer dans son sixième livre des idées philosophiques qui n'étaient point celles de la foule. Le peuple craignait les mauvais présages, offrait des sacrifices aux dieux pour les rendre propices à ses moissons, à ses troupeaux, à sa famille; il n'allait pas plus loin. Les pontifes qui prescrivaient les cérémonies n'enseignèrent jamais la morale religieuse, ni même la religion; on adorait les dieux, on les redoutait, on n'était pas dirigé par une idée arrêtée du sort qui attend les bons et les mauvais après cette vie; aussi les bas-reliefs funéraires n'y font-ils presque jamais allusion. Il y en a un pourtant au Vatican qui représente les trois seuls damnés célèbres de l'antiquité, Sisyphe, Ixion, Tantale. Si l'on veut, on peut admettre que le crime d'Oreste et les furies qui le poursuivent, représentés fréquemment sur les tombeaux, contiennent quelque menace de la punition du crime après cette vie, quoique les furies n'aient tourmenté Oreste que dans ce monde. Cependant les anciens, je l'ai reconnu, avaient une vague croyance à l'existence ultérieure. C'était un pressentiment et un doute plus qu'une croyance. *Si quelque chose reste de nous après la mort,* telle est la formule qui revient toujours

dans les épitaphes et qui me paraît exprimer à merveille la foi chancelante des païens dans une vie à venir; cette faible espérance se peint avec toute son incertitude dans quelques-uns des sujets qui figurent sur les bas-reliefs funèbres. Deux époux se tiennent par la main devant une porte qui peut être celle du monde des âmes, qui peut être aussi simplement celle du tombeau. On est libre de voir, dans Endymion que Diane vient réveiller, la promesse d'un réveil aux pâles lueurs de la nuit infernale; dans Cérès poursuivant sa fille jusque sur le trône de Pluton, le désir d'une mère d'aller retrouver son enfant chez les morts; dans les Néréides portées sur des dauphins et tenant dans leur main des armes, l'indication du voyage des âmes à travers l'Océan vers les Iles-Fortunées, demeure des héros; mais rien dans tout cela n'atteste une conviction positive, ni même un espoir assuré.

Le choix de quelques sujets empruntés à l'histoire héroïque de la Grèce semble d'abord indiquer l'intention de consoler les survivans, en leur rappelant qu'on a pu échapper à Pluton : telle est l'histoire d'Alceste ramenée des enfers par Hercule, de Protésilas rendu pour quelques heures aux prières de Laodamie; mais quel époux affligé pouvait se persuader qu'Hercule descendrait de l'Olympe pour lui rendre une épouse enlevée par la mort? Et dans le bas-relief qui représente la touchante histoire de Protésilas et de Laodamie, ne voit-on pas Protésilas, après qu'il a passé auprès de Laodamie les trois heures que celle-ci avait obtenues des dieux, reconduit aux enfers par Mercure, tandis qu'il ne reste de lui sur la terre que son ombre ou plutôt son image, vivant seulement dans le souvenir d'une épouse désolée? Le choix de ces deux sujets me paraît avoir eu pour but moins d'offrir un espoir de réunion après la mort que de célébrer le triomphe de l'amour conjugal, respecté un moment par Pluton, et peut-être de glorifier le dévouement de la défunte à son mari.

S'il est des bas-reliefs funèbres qui offrent quelque indice d'une véritable croyance à l'immortalité de l'âme, ce sont ceux dans lesquels il y a des allusions aux mystères de Bacchus. Il paraît que les initiés à ces mystères croyaient, par leur initiation même, acquérir des droits à une autre existence dont la connaissance leur était révélée. En admettant qu'il en fût ainsi, il en résultera que la notion d'une autre vie était un secret et un privilége. Le christianisme seul a enseigné à tous l'immortalité de tous.

Cette explication donne un intérêt particulier aux nombreux bas-reliefs funèbres où sont représentés soit les triomphes de Bacchus, soit l'orgie sacrée. C'était par allusion à ces pompes bachiques, au thyrse surmonté d'une pomme de pin, qu'on avait placé au sommet du mausolée d'Adrien cette énorme pomme de pin en bronze qui, chose singulière, se dressa longtemps à l'entrée de l'ancienne basi-

lique de Saint-Pierre, et qui se voit aujourd'hui dans le jardin du Vatican. Par le même motif, on représenta souvent sur les sarcophages des génies qui cueillent et foulent le raisin. Les chrétiens adoptèrent ce symbole, ainsi que plusieurs autres. On le voit figurer dans la mosaïque du mausolée de sainte Constance et sur la tombe en porphyre de cette fille de Constantin; cependant il est bien certainement d'origine païenne, car je l'ai remarqué deux fois dans une cérémonie bachique où figure Priape. L'exemple le plus étrange et, il faut le dire, le plus monstrueux que je connaisse de cette alliance ou plutôt de cette confusion des idées païennes et des dogmes chrétiens, je l'ai trouvé là où je ne le cherchais guère, dans le musée de la ville de Pesth en Hongrie. On m'a montré un calice, qu'il est vrai on m'a dit avoir appartenu aux hussites, sur lequel un bas-relief en ivoire représente un satyre très amoureux s'approchant d'une nymphe endormie; au-dessus du satyre, on lit cette incroyable inscription : *in vite virtus*, la force vient de la vigne.

L'occupation constante, le souvenir de la vie présente dominant tout, se manifeste dans les représentations qui offrent l'image des habitudes et de la profession du mort. On voit, par exemple, un ferrandier aiguisant un couteau, tandis que des instrumens de toute sorte sont suspendus en montre dans sa boutique. Le boulanger Vergilius a voulu que son tombeau présentât l'image de son magasin; il a voulu, comme il le dit dans son épitaphe, reposer dans une huche, *in hoc panario*. Il a fait sculpter sur cette tombe bizarre des bas-reliefs où sont figurés la préparation, le pesage et la vente du pain. C'est encore la tradition d'un usage grec. Dans l'Odyssée, Ulysse fait planter une rame sur la tombe de son compagnon d'aventures maritimes Elpenor, et à Syracuse on avait placé une sphère sur le tombeau d'Archimède, ce qui aida Cicéron à le retrouver.

Sur une grande quantité de sarcophages romains, on voit en bas-relief un homme de lettres un livre à la main au milieu des Muses. Il est un de ces sarcophages qui a été consacré à la mémoire d'un enfant probablement précoce, et que pour cette raison on a, malgré son jeune âge, affublé du manteau des philosophes. Dans sa main gauche est un livre, et de la droite l'innocent rhéteur fait un geste qui était celui des exordes. A ses pieds, on voit un petit chien dont sans doute il aimait les jeux, malgré sa philosophie, et un génie funèbre.

L'usage de brûler les morts était un usage grec. Les Romains ensevelirent les leurs jusqu'à Sylla, qui, dit-on, voulut être brûlé pour que son cadavre ne fût pas exposé, par représailles, aux indignités qu'il avait fait subir à ceux des partisans de Marius. Les premiers césars, craignant peut-être, comme Sylla et pour des raisons analogues, qu'on ne mutilât leurs restes, continuèrent l'usage de la *crémation*. Les Antonins, ne redoutant point sans doute de subir un

traitement qu'ils ne méritaient pas, reprirent l'usage de l'ensevelissement, qui, après eux, fut de nouveau abandonné. La prédominance des mœurs grecques au temps de Sylla dut contribuer à faire adopter généralement la coutume qu'il avait introduite. De là provient cette multitude d'urnes funèbres de toutes formes, et souvent de formes très gracieuses, qu'on a déterrées en si grand nombre, et qui sont un des ornemens du Vatican. Elles figurent un vase, une corbeille, quelquefois une petite maison dans laquelle les portes et jusqu'aux tuiles sont indiquées, toujours par suite du désir d'imiter dans l'asile des morts la demeure des vivans.

Le *columbarium* est propre aux Romains. On nomme ainsi les sépultures à l'intérieur desquelles une foule d'urnes sont rangées dans des niches qui donnent au monument l'aspect d'un pigeonnier. On n'a trouvé, que je sache, en Grèce rien de pareil. C'est un produit des mœurs romaines. En général, un *columbarium* était destiné à recueillir les cendres des affranchis qui dépendaient d'un grand personnage. Le plus considérable de ceux qu'on a trouvés à Rome est le *columbarium* des affranchis de Livie et celui des esclaves d'Auguste. Ce mode de sépulture convenait à la nombreuse dépendance des puissans de Rome. C'était le sépulcre de ce qu'on appelait *la famille,* qu'on appelle encore la *famiglia,* et que nous nommerions la domesticité romaine. Les niches qui contiennent les urnes de ces affranchis de l'impératrice et de ces esclaves de l'empereur sont ornées de colonnettes, de sculptures, de peintures; chacun a son épitaphe. Leur sort est meilleur que celui de la foule des pauvres de Rome, que jusqu'à Mécène on jetait dans des trous, sur l'Esquilin qu'ils infectaient. Avec les *columbaria* apparaît pour la première fois le principe de la sépulture en commun, chaque mort ayant pourtant son asile funèbre. Ce principe devait être appliqué plus tard aux cadavres des premiers chrétiens. La fraternité chrétienne s'accommodait de cette humble fraternité de la tombe, et ainsi naquirent les cimetières, ce qui veut dire *lieux de sommeil,* mais d'un sommeil que le réveil devait suivre. Tel était le nom de ce qu'on a appelé aussi les catacombes; mais nous en sommes encore au temps de Rome païenne.

Les monumens de la république qui à Rome ont le caractère le plus romain sont le *Tabularium* et les arcs de triomphe.

Le Tabularium était le lieu où se conservaient, gravés sur le bronze, les sénatus-consultes, les plébiscites, les traités. Vespasien fit recueillir trois mille de ces actes publics. Quelle perte pour l'histoire que celle de ces archives de bronze du peuple romain! Par sa solidité, le Tabularium, œuvre de la république, peut rivaliser avec les ouvrages de l'époque des rois. Appuyé au Capitole et composé de deux galeries à jour s'élevant au-dessus d'un corridor souterrain, il devait couronner magnifiquement le Forum. La galerie supérieure a dis-

paru; la galerie inférieure est murée, sauf un arceau qu'on a dégagé. L'effet que produisait le monument est donc complétement détruit; mais il reste ses murs, formés de blocs énormes, ses voûtes et un escalier, peut-être le plus ancien qu'il y ait au monde.

Chose remarquable, ce monument, d'un caractère parfaitement romain, et où se montre encore la trace de la tradition étrusque (1), porte des traces visibles de l'influence grecque (2). Ainsi, dans ce curieux monument, l'Étrurie et la Grèce se rencontrent; unissant en lui les deux styles étrangers qui dominèrent successivement à Rome, il représente merveilleusement l'époque intermédiaire entre ces deux styles.

Le choix des matériaux employés est digne aussi de remarque. Dans les constructions qui datent des rois, le *peperin,* pierre volcanique, paraît seul ou presque seul. Sous les empereurs, quand on ne construit pas en marbre ou en brique, on emploie le *travertin,* pierre calcaire qu'on voit se former encore de nos jours dans certaines eaux, notamment près de Tivoli, par l'action de l'acide carbonique contenu dans ces eaux. Ici, la masse de l'édifice est en peperin; mais les chapiteaux des piliers et l'entablement sont en travertin : l'architecture du Tabularium est donc doublement historique. D'une part, on y voit le goût grec se trahir dans les chapiteaux de piliers appliqués à une maçonnerie étrusque; de l'autre, aux matériaux employés sous les rois se superposent les matériaux qui seront ceux de l'époque impériale, et le monument lui-même appartient à l'époque de la république. Or ce sont là toutes les périodes de l'histoire de Rome résumées dans un édifice romain.

Ni les Étrusques, ni les Grecs n'ont connu les arcs de triomphe; rien d'absolument pareil ne s'est trouvé chez aucun peuple. On voit bien se dresser, sur les pas de Salomon, des arcs de triomphe passagers, on voit des arcs durables élevés en Chine à la mémoire des actions vertueuses; mais nulle part il n'existe un équivalent exact de ces monumens tels qu'ils étaient à Rome, parce que nulle part ailleurs n'a existé cette chose souverainement romaine, exclusivement romaine, le triomphe. Néanmoins, si l'idée de l'arc triomphal est romaine, il est évident que toutes les parties dont il se compose, excepté la voûte, telles que les colonnes, la corniche, l'attique, sont des élémens empruntés à l'architecture grecque.

Tous les arcs de triomphe debout sont du temps de l'empire; cepen-

(1) Par les voûtes, semblables aux voûtes étrusques, et par les murs, dans lesquels les pierres sont disposées à la manière étrusque, tantôt dans le sens de leur largeur et tantôt dans celui de leur longueur.

(2) Les chapiteaux du premier étage sont doriques, et, d'après l'opinion d'un homme qui a étudié sur place les temples de la Grèce, M. Lebouteux, les chapiteaux doriques ont une physionomie toute grecque.

dant le plus ancien, il ne faut pas l'oublier, fut construit sous la république en l'honneur d'un Fabius, vainqueur des Allobroges et des Arvernes, peuples gaulois. Cet arc de triomphe a péri, mais on connaît le lieu où il était placé, et on est bien aise de savoir qu'il a existé. Ainsi les monumens que Rome a inventés pour honorer la gloire n'appartiennent pas uniquement à l'époque impériale, et, sous ces arcs d'honneur qui virent triompher le despotisme, avant lui la liberté victorieuse avait passé.

Ce qui précède doit avoir montré au lecteur ce qui le frapperait si vivement en présence des édifices de Rome : c'est que les Romains ont imprimé à tous les édifices le caractère de leur génie. Même en imitant, même en altérant l'architecture des Grecs, ils créèrent une architecture à leur usage. Ce fut d'abord en donnant aux temples, aux basiliques, aux cirques, aux théâtres, des dimensions jusqu'alors inconnues. Quoi qu'on en ait dit, en architecture, les proportions ne sont pas tout, les dimensions sont quelque chose. Que seraient les pyramides sans leur hauteur et leur masse? L'église de Saint-Pierre et la cathédrale de Cologne doivent en partie leur effet à leur immensité. En outre, l'architecture romaine est grande parce qu'elle éveille en nous des idées de puissance, de solidité, de durée, parce qu'on sent que la main d'un grand peuple s'est posée là. D'ailleurs les Romains ont inventé une architecture. Ils ont inventé l'amphithéâtre, la colonne isolée, dont la pensée du moins leur appartient, les aqueducs à grandes lignes d'arcades, les aqueducs, où l'utile se combine avec la sublimité, enfin l'arc de triomphe, où la solidité semble prêter une éternelle durée aux magnificences de la gloire.

Quand je veux me donner un sentiment vif et profond de ce qui caractérise et distingue le génie des deux peuples dont je compare les monumens, je vais me promener au Forum romain un peu avant la nuit, et là j'évoque le souvenir de l'acropole d'Athènes. Je vois les lignes harmonieuses, les proportions parfaites du Parthénon, la statue qui reste seule, hélas! au sommet de l'édifice dépouillé; ma pensée va chercher ses sœurs et les arrache aux brumes de Londres pour les replacer au fronton du temple, sous le ciel incomparable et le soleil resplendissant de la Grèce. Je me place moi-même en esprit dans une position que je connais, de manière que le Parthénon me semble intact. Le temps a doré le marbre des murs et des colonnes, et des débris de la plus éclatante blancheur scintillent à mes pieds. Tout près de moi les caryatides de l'Erechtheum se dressent dans leur majestueuse élégance sous l'architrave qu'elles soutiennent sans effort, comme de belles jeunes filles portant sur leurs têtes des couronnes de fleurs. Les colonnes ioniques de ce petit temple me montrent leurs chapiteaux ornés de perles, et déroulent la courbe suave

et fière de leurs volutes, où le génie heureux de la Grèce semble s'épanouir. Du côté de la terre, des collines, aux contours nets et fins, aux teintes violettes, argentées, empourprées, dorées, sont ruisselantes de lumière et de feu. Du côté de la mer s'étend sous mon regard une surface bleue sur laquelle ondulent et chatoient des lames étincelantes. Les golfes, les îles, les promontoires, sont radieux comme la mer, les montagnes et les nuages. C'est une vision de splendeur, de grâce, d'harmonie. C'est beau, — c'est la Grèce!

Au milieu de ce songe éblouissant, je débouche vers le soir par une ruelle dans le Forum romain; des colonnes brunes ou grises se montrent çà et là sur la pente du Capitole, ou montent du fond de quelques creux sombres, des arcs de triomphe élèvent devant moi leur masse simple et solide qui repose sur la voie antique. Les larges plaques de laves qui composent cette voie s'aperçoivent de loin en loin, puis se perdent sous terre, puis reparaissent pour former la montée des triomphateurs, *clivus triumphalis*. En la suivant, le regard tombe sur les murs du Tabularium, formés de blocs massifs et noirâtres. Si je me retourne, je découvre la frise monumentale du temple d'Antonin et Faustine, et plus loin les trois arceaux énormes de la basilique de Constantin. La lumière du soleil déjà couché tombe à travers les larges crevasses que le temps a ouvertes dans leurs voûtes effondrées, et par ces crevasses l'œil aperçoit le jaune foncé d'un ciel ardent. Traversant l'aire immense du temple de Vénus et de Rome, dépassant les grandes colonnes de granit couchées sur le sol, j'avance jusqu'à ce que je me trouve en face du Colysée, qui ferme la scène. Quand on le contemple ainsi de profil dans le crépuscule, on dirait la carcasse d'un vaisseau qu'auraient fait échouer les âges. J'y entre. La nuit vient; la lune se lève, elle frappe à ma gauche la grande muraille démantelée et les gradins à demi écroulés. Je fais le tour de ce vaste ovale, je regarde les étoiles à travers les ouvertures qui sont à ma droite. Ce côté est lugubre, la nuit l'enveloppe. Je marche parmi les blancheurs de la lune sous les arcades qui soutiennent les trois étages de débris. Entre les piliers massifs, l'œil distingue un champ de roseaux dans lequel s'élèvent d'autres ruines. Je monte à la partie supérieure du monument. A mes pieds, les cyprès du Cœlius étendent leur rideau noir; le Palatin étale sa masse ténébreuse, d'où m'arrive le gémissement d'une chouette que je viens écouter seul chaque soir, interrompant à intervalles égaux le silence par un petit cri qui tombe dans l'abîme des siècles. C'est grand, — c'est Rome!

J.-J. Ampère.

MÉNANDRE

LA COMÉDIE DE MŒURS EN GRÈCE.

I. *Essai historique et littéraire sur la comédie de Ménandre*, par M. Benoît. — II. *Ménandre, étude historique et littéraire sur la Comédie et la Société grecques*, par M. Guillaume Guizot.

Depuis que la littérature a été considérée, d'après une définition célèbre, comme l'expression de la société, une veine nouvelle, et qui ne sera pas épuisée de longtemps, s'est ouverte aux études historiques. La littérature, pour les nations qui en ont une, — et celles-là sont assurément les plus importantes à connaître, — est devenue, non plus seulement un monument de leur génie, mais un document essentiel sur leur vie et sur leurs progrès. On s'est donc attaché, dans les études littéraires de notre temps, à replacer toujours les écrivains dans le milieu qui les avait formés, et qu'ils avaient à leur tour contribué à modifier par leur influence individuelle. Il a fallu définir ce qu'ils avaient reçu et ce qu'ils avaient donné; l'histoire littéraire entrait ainsi dans l'histoire sociale comme partie intégrante, et aujourd'hui, si on les séparait, l'une et l'autre devraient nous paraître incomplètes, elles ne suffiraient plus aux exigences de notre esprit. Une première conséquence de cette signification attribuée à la littérature, c'est que l'histoire littéraire a eu aussi, comme l'histoire des événemens publics, sa suite et son développement continu; les penseurs, les poètes, les artistes, ne sont plus, comme on les considérait autrefois, des hommes isolés dans la chaîne des temps; ils se tiennent entre eux et dérivent les uns des autres comme les événemens

dont, par leurs idées, ils expriment les causes les plus profondes. Non-seulement le fond, mais la forme même de leurs œuvres, déterminée par ces idées, participe à cette suite et à ce développement. L'art n'est plus un phénomène à part, il est un des élémens essentiels de l'histoire, qu'à chacune de ses phases il explique à sa manière. Ainsi la littérature n'exprime pas seulement la société à un moment donné; elle en suit les transitions et les transformations, qu'elle manifeste lors même qu'elle voudrait leur faire obstacle.

Une autre conséquence, c'est que, dans nos vues modernes, les mœurs et l'esprit des nations étant devenus la chose essentielle et pour ainsi dire le point central de l'histoire, la littérature, qui en est le témoignage le plus direct et le plus clair, devient aussi le centre de l'histoire sociale, et tend à en occuper la principale partie. En effet, quoique l'ancien système historique, qui s'étend longuement sur les événemens extérieurs, les guerres, les révolutions et les habiletés politiques, n'ait pas cessé de prévaloir et de disputer le terrain à l'histoire des idées, il est visible néanmoins qu'il accorde déjà à celles-ci une place infiniment plus grande qu'autrefois. D'ailleurs, plus le cercle de l'histoire s'étendra, plus il deviendra indispensable, pour ne pas accabler la mémoire, d'en élaguer les choses les moins nécessaires, qui tomberont ainsi dans les spécialités de l'érudition. Alors l'histoire des idées, des croyances et des mœurs, jugée avec raison la chose essentielle, s'emparera d'un espace relativement plus vaste; l'histoire de la littérature, prise dans son sens le plus étendu, deviendra peu à peu l'histoire même, et peut-être le temps n'est-il pas éloigné où nous la verrons traiter tout entière de ce point de vue pour les époques où cela est possible, méthode qui ne serait ni la moins agréable, ni la moins instructive.

Une troisième conséquence que nous avons à remarquer, et qui nous amène directement à notre sujet, c'est que, dans cette promotion de la littérature en dignité et en importance, tous les genres qui la composent, même ceux qui paraissaient frivoles, deviennent, comme documens historiques, aussi dignes, plus dignes quelquefois d'attention et d'étude que les monumens les plus graves et les renseignemens les plus directs. La comédie, entre autres, pourra être appelée en témoignage au même titre que les plus sérieuses dépositions de l'histoire proprement dite, et Aristophane nous apprendra sur la démocratie athénienne plus de ces choses capitales — qui décident de tout dans une société parce qu'elles en sont le fonds même — que Thucydide ou Xénophon. Cela ne trouble en rien la hiérarchie des genres; chacun d'eux reste à la place qui lui est assignée par la nature et l'élévation des idées qu'il exprime, des sentimens qu'il fait naître. Comme œuvre d'art, la comédie n'aspirera point au rang

de l'épopée ou du drame tragique; mais, comme image de la vie contemporaine et comme révélation sur ces causes morales qui sont tout parce qu'elles sont partout et agissent sans cesse, la comédie devra peut-être prendre le pas sur les autres genres littéraires, ou tout au moins sur les autres genres poétiques. L'épopée et la tragédie, par leur supériorité même, dominent l'époque qui les voit naître plutôt qu'elles n'en sont dominées; quoiqu'elles soient en une certaine harmonie avec l'esprit du temps, qui sans cela ne les accepterait pas, néanmoins, par leur nature religieuse ou nationale, elles empruntent plus volontiers au passé et à la tradition qu'à l'esprit des contemporains. La comédie au contraire est commandée par les réalités du temps présent, elle emprunte tout à la société; le poète met son auditoire même sur la scène, et, soit qu'il attaque, comme Aristophane, les choses générales de la religion et de la politique, soit que, comme Ménandre, il copie les détails caractéristiques de la vie civile et fixe les idées courantes du monde qui l'entoure, il fait le journal même de son époque et nous transmet ce qu'elle contient de plus universel et de plus instructif, — l'esprit et les mœurs communes montrées sous tous leurs aspects. Et si l'on peut, comme chez les Grecs, suivre le progrès de l'art comique parallèlement à celui de la société même; si on le voit, pendant toute la durée d'une nation, réfléchir l'esprit des changemens et des révolutions qu'elle subit, on ne pourra s'empêcher d'admettre qu'il est, par ses produits, un élément historique indispensable à étudier, non-seulement pour la peinture exacte d'une époque donnée, mais aussi pour l'explication plus générale de la destinée que cette nation a remplie dans le monde.

Les anciens ne pouvaient eux-mêmes expliquer à ce point de vue les innombrables productions de l'esprit qui naissaient autour d'eux, précisément parce qu'ils en étaient les contemporains. Aussi longtemps qu'une société vit, elle ne peut se juger elle-même, elle ne peut rendre compte ni du but final de ses travaux, ni de leurs résultats définitifs, ni même de l'impulsion providentielle qui dès l'origine les a dirigés dans une certaine voie. Comme nous donc, les anciens marchaient emportés par un courant de vie mystérieuse dont ils ne pouvaient reconnaître ni l'étendue, ni la direction, et encore moins le point d'arrivée; ils allaient en tâtonnant dans une douteuse lumière, voyant à peine, du côté de l'avenir, ce qu'ils touchaient déjà et se heurtant sans cesse d'un excès à un excès contraire, mais en définitive restant toujours dans le même chemin, comme nous le voyons si bien aujourd'hui quand nous contemplons l'admirable unité de mouvement qui faisait tendre à une fin principale toutes les forces de leur intelligence. Sans doute quelques-uns, doués d'un génie éminent, les yeux tournés vers le passé, cherchaient à le com-

prendre à mesure qu'il se faisait : c'est ainsi qu'Aristote, observant et résumant sans cesse, cherchant la loi de tous les faits qu'il pouvait réunir, créait la science politique et la science littéraire; mais ceux-là même n'ont pu rien conclure sur leur propre nation, parce que son histoire n'était pas finie, et qu'il leur manquait des données essentielles. Tous les critiques et les grammairiens réunis d'Alexandrie et d'Athènes n'auraient pu deviner où allait aboutir cette civilisation grecque dont les produits les occupaient sans cesse; ils ne pouvaient donc assigner leur valeur réelle à chacun de ces moyens d'action, à chacune de ces applications de l'esprit, à chacun de ces genres littéraires qui travaillaient de concert à une œuvre inconnue. Il faut, — on l'a dit avec raison, — être hors du tableau pour en juger l'ensemble; or c'est l'ensemble qui donne à chaque partie sa valeur et sa signification, comme l'ensemble des lettres donne le mot, comme l'ensemble des mots donne l'expression d'une pensée. Lors donc qu'on étudie les manifestations de l'esprit d'une nation éteinte, telles que sa littérature ou une portion spéciale de sa littérature, on doit aujourd'hui profiter de la distance où l'on en est pour éclairer chaque détail de la lumière de l'ensemble, pour attribuer à chaque partie sa signification dans le tout et selon le tout. C'est pour cela que la critique nouvelle, telle qu'elle s'est fondée depuis une trentaine d'années, est un progrès qui était nécessaire; c'est pour cela aussi qu'elle n'est que commencée, et qu'il lui reste dans l'histoire d'immenses espaces à parcourir.

I.

Pour appliquer la critique nouvelle à la comédie grecque, il faut d'abord attacher une attention plus sérieuse qu'on ne fait d'ordinaire au phénomène qui la domine dès son origine : c'est que cette comédie est sortie de la religion, et qu'elle s'est retournée immédiatement contre la religion. Elle est un amusement attaché aux fêtes les plus solennelles en l'honneur des dieux, et elle s'amuse tout d'abord des dieux eux-mêmes. Dans le même théâtre où des femmes avortaient d'épouvante en voyant apparaître les déesses Euménides, d'autres divinités figuraient sous les formes les plus bouffonnes, et s'attiraient d'inextinguibles éclats de rire. On les représentait comme des ivrognes obscènes, des gloutons insatiables, des fourbes ou des imbéciles, en présence d'un peuple éminemment religieux, superstitieux, dont la politique était commandée par des oracles, qui faisait des guerres sacrées contre les violateurs des propriétés sacerdotales, et qui, dans toutes ses villes, consacrait des temples magnifiques et les merveilles de tous les arts à la religion. Ces parodies audacieuses

étaient préalablement approuvées par l'aréopage, ce protecteur du culte, qui condamnait à mort Socrate et Anaxagore pour avoir nié ou expliqué trop hardiment ces dieux si ridicules et si malmenés par les poètes. Un tel phénomène, si on y réfléchit, reste inexplicable tant qu'on l'examine isolément. On recourrait vainement à l'inconséquence populaire pour s'en rendre compte; une telle inconséquence serait trop grosse pour un peuple ingénieux, qui s'y serait livré pendant plusieurs siècles, sous des régimes très différens, en Sicile aussi bien que dans la péninsule, pendant les guerres et les révolutions qui ramènent aux pensées graves aussi bien que pendant le relâchement de la paix. Il y a autre chose là dedans qu'une inconséquence et une bizarrerie. Qu'y a-t-il donc? Un travail double de la pensée, un sentiment instinctif, d'abord obscur et vague, plus clair ensuite, qui, parmi les mythes divers qui accablent la croyance, cherche à introduire une distinction, et à discerner ce qui a un sens moral de ce qui n'en a pas ou n'en a plus : premier germe de critique religieuse qui se manifeste par l'instinct public et par la hardiesse privilégiée des poètes avant de devenir l'effort persévérant et le travail fécond de la philosophie. C'est par là que la comédie grecque, dès son apparition, et même dans les élémens antérieurs qui la préparaient, prend une signification, et que le choix, en apparence inexplicable, de ses sujets et de ses personnages s'explique parfaitement : elle n'est autre chose que la révélation, sous une forme spéciale et populaire, d'un esprit qui était déjà dans la nation, et qui ne devait plus l'abandonner jusqu'à ce que toute cette mythologie fût détruite. C'est comme critique religieuse à son point de départ que la comédie s'associe dès lors, par une inspiration commune, à toutes les manifestations du même esprit, dans la philosophie, dans l'art et dans l'histoire, et qu'elle marche du même pas, et en passant par les mêmes stations, avec ces grandes forces de l'intelligence que la Grèce devait créer, et qui lui ont fait une place si exceptionnelle dans l'histoire de la civilisation européenne.

Cette double pensée de foi et de critique ressort de toute la tradition grecque, surtout si on l'interroge de préférence dans les grandes œuvres des premières époques, et c'est après s'être produite d'abord vaguement dans le peuple qu'elle est passée et s'est fixée ensuite dans la poésie. En effet, quoique les peuples se livrassent avec fureur à de certains cultes corrompus, il est évident que ceux-là n'étaient pas respectés à l'égal d'autres cultes plus purs dans leur tendance morale. Ceux qui expriment immédiatement les principes fondamentaux de la croyance nécessaire et universelle des hommes restent longtemps à l'abri de toute atteinte, et l'on pourrait dire qu'en réalité ils constituent seuls la religion avouée et incontestée,

le reste étant livré à l'arbitraire des légendes et des poésies. Ainsi, dans cette catégorie véritablement religieuse et respectée, nous voyons en première ligne les représentations des mystères qui se rattachaient à des doctrines morales très élevées. Jupiter, lorsqu'il pèse les destinées des hommes ou fait trembler le monde par le froncement de ses sourcils, n'est déjà plus qu'un symbole sublime de la providence et de la toute-puissance divines. Il y a même des types de divinités qui ont été conçus tellement purs, et en si belle harmonie avec les vérités morales les plus profondes, qu'ils ne prêtent à la critique d'aucun côté, et qu'on ne les attaquera jamais. Telle est Minerve, la vierge divine, sagesse, force, inspiration, virginité, image de la vie spirituelle dégagée de l'instinct animal, et supérieure à la matière, sortie tout armée de la pensée du dieu suprême; conception admirable dans tous ses détails, et dont Fénelon a fait pour ainsi dire une divinité chrétienne sans avoir rien à y changer. Toujours chaste, Minerve idéalisait cette vertu première du foyer domestique, dont les peuples anciens, même les plus corrompus, ne cessèrent jamais de consacrer les images, et dont les Romains avaient fait une institution sacerdotale. Elle était ainsi, dans son Parthénon, la personnification du principe le plus pur de l'éducation et de la famille, en même temps que de la souveraineté de l'esprit sur les appétits sensuels. Ajoutez à ces mythes principaux certaines légendes, des histoires miraculeuses, dont l'origine est ignorée, mais qui, favorisant la pratique de certaines vertus, étaient admises comme croyances pieuses. D'après Homère par exemple, les dieux prennent quelquefois les figures de pauvres ou d'exilés qui vont demander l'hospitalité aux hommes, pour mettre leur charité à l'épreuve et faire de grands exemples. C'étaient ces choses-là qui étaient constamment enseignées avec vénération; ce sont les mythes de cette nature, et tous ceux qui peuvent être ramenés à des significations analogues, qui sont le fonds sérieux, et en un certain sens dogmatique, de la religion des anciens. Quiconque a lu et senti Homère n'en saurait douter. C'est à ce point de vue que les poètes, les historiens, les orateurs surtout, qui avaient besoin de parler au sentiment populaire, sont profondément religieux. Pourquoi? Parce qu'au fond de tout cela il y a les vérités sociales, universelles, et qu'à travers les symboles, les récits, les embellissemens de l'hymne, on y sent un appui solide, un *substratum* posé dans la profondeur de la foi humaine. C'est aussi par ce côté que l'on attaque les philosophes. Si Eschyle est accusé, ce n'est pas à cause des invectives de Prométhée contre Jupiter, c'est pour avoir, en divulguant les mystères, remué la base cachée de l'autorité religieuse. Si Euripide a lieu de craindre, ce n'est pas pour avoir altéré et confondu les légendes, mais parce qu'il

ose étaler sérieusement des maximes qui semblent nier la Divinité même. Et lorsqu'on fit mourir Socrate, ce fut sous prétexte qu'il corrompait la jeunesse, en confondant toutes les idées du juste et du bien.

C'était donc par le côté moral et social que devant le peuple on attaquait les sceptiques; mais quand le principe interne de la religion n'y était pas intéressé, on ne voit pas que les dieux aient été protégés contre la discussion ou la caricature. On pouvait traiter avec aussi peu de cérémonie que des hommes ceux à qui la légende attribuait des vices et des passions humaines. Il en est plusieurs en effet qui semblent prédestinés, par la nature même du rôle qu'on leur avait attribué, à offrir le premier point d'attaque, et à laisser par leur chute la première brèche ouverte dans le système général du polythéisme. Ainsi Vulcain, l'industrieux forgeron, qu'un travail purement mécanique a rabaissé vers les conditions grossières et ignorantes de la société humaine; Vénus, l'épouse infidèle et la patrone des amours illicites; Mercure, que son métier d'intermédiaire expose à bien des vilenies, et qui a dans ses attributions les tromperies du commerce; Bacchus, qui pour son malheur avait inventé la vigne; Hercule, le type de la force physique, grand pourfendeur de monstres, mais en même temps grand mangeur; tous ces dieux, par leurs passions sensuelles, vulgaires, anarchiques, étaient tombés des régions célestes de la vérité et de la loi morale. Parmi les divinités supérieures elles-mêmes, plusieurs avaient un double rôle; des légendes particulières leur avaient supposé des aventures qui les rapprochaient aussi des misères et des corruptions humaines. Considérés dans ces circonstances, ces dieux perdaient leur prestige divin, ils devenaient autres qu'eux-mêmes, et on en parlait alors d'un autre ton. C'est ce qui explique pourquoi il y a dans Homère deux sentimens, et pour ainsi dire deux styles, quand il s'agit des dieux, suivant qu'ils sont représentés dans l'exercice de leur gouvernement divin, comme des personnifications de la loi suprême, ou qu'ils n'agissent que comme les personnages d'une légende arbitraire et accréditée.

Or cette différence essentielle entre les deux caractères moraux qui ressortaient des légendes sur les dieux pouvait-elle n'être pas sentie? N'y avait-il pas pour la conscience humaine quelque chose de trop pénible à se perdre dans cette confusion des idées morales, et à ne trouver que ténèbres dans la tradition même de la Divinité, qui devait être sa lumière? Il y a dans l'humanité, si enveloppée d'erreurs qu'elle puisse être à certaines époques, des principes, des croyances, une éducation première qui ne la quittent jamais, et sans lesquels elle n'existerait pas. Il y a aussi un besoin intime, second privilége de notre nature, de voir clair dans ces principes et de les

débrouiller du chaos d'erreurs que le temps dans sa marche entasse autour de nous. Nous voulons, par cet instinct de vie spirituelle, séparer le vrai du faux, le bien du mal; alors même que nos passions mêlent l'un et l'autre, notre esprit veut les distinguer : opération d'abord obscure, faible et décousue, mais qui finit par se comprendre elle-même et par se préciser dans la volonté. Avant donc d'être formulé par la philosophie, avant même d'être mis en scène par les poètes, ce sentiment vague de critique, cette distinction qui cherche à se faire jour, ont déjà trouvé une expression pour ainsi dire pratique dans le peuple. Le peuple, avant de savoir dire ce qu'il pense d'une chose, l'exprime déjà par la manière dont il se comporte devant la chose; devant les mythes qui s'accordent avec son sens moral, il s'incline; il rit et badine avec les autres. Telle est l'origine de ces nombreuses légendes en sens contraire dont le peuple fut le véritable inventeur, et que la poésie recueillit et développa ensuite. Le rire populaire ne tombe pas indifféremment sur tous les objets, quoi qu'en dise à ce sujet Guillaume Schlegel; il ne se serait pas attaqué dans Athènes à la vierge du Parthénon ni aux os de Thésée; donc il distingue, donc il a un sens et procède d'un jugement intérieur plus ou moins clair. Or qui ne voit ici l'action latente de la philosophie même, quoiqu'elle ne soit pas encore née? Donner aux mythes de la tradition une valeur ou leur en refuser une, suivant qu'ils s'accordent ou non avec la vérité morale ou métaphysique, c'est déjà les distinguer de cette vérité, c'est déjà les subordonner à cette vérité; c'est commencer un travail qui finira par les en détacher tout à fait et les faire abandonner comme un vêtement inutile. N'était-ce pas là le travail même de la philosophie grecque? Platon a-t-il fait autre chose? La philosophie n'a inventé aucun principe moral, elle les a tous trouvés dans la vie des hommes et dans la sagesse des nations : elle les a seulement éclaircis, développés, systématisés par des méthodes d'ailleurs fort imparfaites et fort contestées; mais ce qu'elle a accompli avec succès, c'est la séparation du mythe d'avec le dogme moral et métaphysique. Platon se sert des mythes, il en crée même de nouveaux, mais toujours en les subordonnant à la vérité morale et métaphysique trouvée ailleurs. Il se trompait en essayant par-là d'épurer un culte trop profondément altéré; toujours est-il qu'après lui la mythologie ne restait plus qu'une lettre morte, et ce principe demeurait acquis, qu'une chose n'est pas juste parce que l'oracle l'a dite, mais que l'oracle l'a dite parce qu'elle est juste. L'idée du peuple et l'idée du philosophe ne sont donc ici qu'une même idée; le premier l'a conçue dans sa conscience irréfléchie au contact des circonstances; l'autre l'appellera au jour et l'accouchera en quelque sorte, comme faisait Socrate. Le peuple y allait

d'autant plus hardiment qu'il ne prévoyait pas les suites; plus tard il s'arrêtera non moins effrayé que surpris, quand les philosophes viendront lui apprendre ce que lui-même a pensé le premier. Ainsi procède l'esprit humain en toutes choses : un esprit le pousse, et il est déjà bien loin quand il s'aperçoit du chemin qu'il a fait.

Mais ce n'est pas la philosophie raisonneuse qui sera la première interprète de ce jugement instinctif du sens commun des peuples. Elle n'existe pas encore; sa langue abstraite n'est pas encore formée; il faut auparavant donner un corps à la pensée publique, en la traduisant en images vivantes et bien caractérisées. C'est la poésie qui sera la première philosophie critique; ce sera surtout l'épopée, qui n'est d'ailleurs que la tradition elle-même, mais remaniée par la main du génie. Or celui-ci ne manque pas d'y mettre son empreinte, son idée propre, et déjà par conséquent une sorte d'interprétation. Cela se voit au plus haut degré dans Homère. Nous avons dit que dans Homère il y a, lorsqu'il s'agit des dieux, deux sentimens et en quelque sorte deux styles. On connaît assez, on a assez souvent fait ressortir la grandeur et la beauté des images qu'il emploie, lorsque les dieux sont en scène dans leurs fonctions divines, comme incarnations du dogme et de la loi morale, comme providence qui veille, qui aide et qui punit : c'est le grand drame, c'est la religion homérique; mais hors de là, lorsqu'il ne s'agit plus que de leurs légendes arbitraires, lorsqu'ils vivent entre eux dans l'Olympe, se querellent, se trompent, lorsqu'enfin ils sont découronnés de l'idée divine telle que la conscience humaine la reconnaît, alors il suffit de lire sans prévention pour sentir l'ironie, contenue sans doute, mais bien assez expressive, du grand poète. Alors la familiarité, presque la supériorité respire dans sa parole; il n'adore plus, il sourit, il se contient et il juge. C'est ce qu'on peut appeler la comédie homérique; toutes les conditions de la haute comédie s'y trouvent si bien, que si, dans les scènes de ce caractère, on remplaçait seulement les dieux par des personnages humains, en modifiant les circonstances accessoires et en laissant le fond, le dialogue et le style, on pourrait les transporter sur le théâtre comique, ou mieux encore en faire quelque chose comme l'*Amphitryon*. Ainsi l'idée critique se révèle déjà dans Homère, et elle s'y révèle par la comédie des dieux. Ajoutons cependant que la comédie humaine y germe aussi; mais elle n'y a pour personnages que deux misérables, — l'un, Thersite, le démagogue envieux, lâche et bavard; l'autre, Irus, le mendiant flatteur des riches qui le nourrissent et insulteur des autres pauvres ses pareils, qui font concurrence à sa mendicité. C'est là une chose à remarquer, le poète aristocratique ne montre l'élément comique que dans ces deux sortes de personnages, les dieux en tant que charnels

et vicieux, la populace abrutie et rebelle. Telle sera la double base de plus d'une pièce d'Aristophane.

Quand le cycle épique fut fermé, l'art dramatique fit son apparition. L'épopée avait tout embrassé : c'était une peinture à grandes lignes qui avait retracé une longue histoire, et n'avait pu indiquer que les idées principales qui en ressortaient; mais, puisque tous les arts prennent leur vie dans celle de la société même, aussi longtemps que celle-ci avance, ils doivent avancer aussi. Cette force interne les pousse à la maturité, à la plénitude que leur nature comporte, et jusqu'à ce que l'esprit et le goût général qui les a fait naître et les a nourris soient épuisés, il faut que chacun d'eux se développe et émette tout ce qu'il contient. Le drame n'arrivait qu'à la condition d'entrer plus avant dans les choses, comme l'esprit national y entrait lui-même. Il devait embrasser moins et montrer plus à fond ce qui était renfermé dans son sujet. En outre, comme il rassemblait la foule autour de lui pour l'émouvoir par le spectacle d'un seul événement et dans un temps fort limité, il fallait, pour y réussir, que l'impression fût forte, et par conséquent qu'elle fût une : de là la nécessité de séparer l'élément sérieux de l'élément comique. Il y eut donc deux drames,—la tragédie et la comédie. Ainsi les deux idées, l'une religieuse, l'autre critique, d'abord faiblement distinguées par le sentiment populaire, puis posées ensemble dans l'épopée, s'isolaient définitivement, prenaient pour ainsi dire deux corps séparés, et formaient deux genres qui allaient vivre et s'organiser à part. L'une cherchait à exciter l'admiration par la représentation du grand, du beau, du divin; l'autre mettait son succès dans le rire, ce phénomène si singulier de la nature humaine qui se produit à la vue du difforme, du mesquin, de tout ce qui nous rabaisse. La tragédie prit son grand moyen dans la mort; c'est en effet une chose générale, et pourtant peu ou point mentionnée dans les théories dramatiques, que la mort est toujours en perspective dans la tragédie : ce fait ne souffre aucune exception dans aucun théâtre. En même temps, la tragédie choisit ses événemens et ses personnages dans les hauteurs de la société : elle met en scène des rois, des chefs de république ou des pouvoirs quelconques qui influent sur l'existence de tous, qui sont les soutiens ou les agresseurs de la loi, qui agissent enfin dans les régions supérieures du juste et de l'injuste, et aux sources mêmes de la vie sociale. Le choix des personnages se lie étroitement ici au choix du moyen dramatique; tous deux veulent dire que la tragédie a pour domaine les vérités essentielles et l'effort que l'homme fait pour s'y élever, en refoulant ses passions, en surmontant même ses instincts naturels. Telle est l'idée de la tragédie, à la prendre du moins dans les trois ou quatre grands fondateurs qui en ont fait entre-

voir l'idéal. Quant à la comédie, elle repose sur de tout autres bases; son sujet essentiel, c'est la vie inférieure, circonscrite, dépouillée de toutes ces grandes idées générales qui se rattachent au problème de la mort. La vie ainsi couchée à terre se remplit aussitôt d'une foule de petitesses, de sottises, de vices; elle devient une arène pour l'égoïsme, l'intrigue, la cupidité, l'hypocrisie; elle est misérablement tourmentée, inconsistante, triste et risible tout à la fois. Si à son origine la comédie s'attaqua aux dieux et aux hommes politiques, ce fut pour les ravaler à ce niveau infime de l'humanité. En un mot, elle est la critique du faux et de l'humain, comme la tragédie est l'exaltation du vrai et du religieux. Ces deux nouveaux genres, qui se formaient dans la poésie nationale, n'étaient, on le voit, que les deux mêmes termes de la pensée de la nation; mais, en se séparant, ils se développaient bien mieux, et sous cette forme nouvelle, en contact immédiat avec le peuple dont ils étaient sortis, ils arrivaient à une expression plus nette, ils allaient plus rapidement à leurs conséquences.

La petite pièce satyrique qui accompagnait la tragédie dans les fêtes de Bacchus fut la première forme théâtrale dont se revêtit l'esprit ou plutôt le sentiment comique. La tradition fournissait les chœurs des satyres, ce n'étaient que de gaies mascarades populaires qui faisaient à la campagne le divertissement de la fête; mais quand le grand drame apparut, les poètes firent du divertissement satyrique un petit drame, et ils lièrent les deux drames l'un à l'autre de telle manière, que celui-ci devint généralement la parodie de l'autre. Sans doute l'esprit des spectateurs ne se serait pas senti satisfait par la manifestation d'un seul élément de sa pensée; il voulait se voir exprimé en entier; la fête eût été boiteuse, il fallait rétablir l'équilibre. On fit donc figurer les satyres, demi-dieux tenant de la bête, excellens pour exprimer les tendances animales de la nature grossière. La scène n'offrait plus, comme pour la tragédie, des temples, des autels, des palais, grands symboles de la religion, de la loi, des parties hautes de l'humanité : elle représentait les bois, les montagnes, les vallées inconnues, afin que tout respirât la nature brute. Là le poète amenait les dieux : les demi-dieux; ceux-ci se débattaient ridiculement contre les tracasseries des satyres, se mêlaient à leurs jeux, en étaient secourus dans leurs dangers; mais les satyres étaient intéressans par une certaine niaiserie gracieuse, les dieux jouaient en tout les rôles les plus ignobles; ils étaient les acteurs obscènes de ce qu'on n'aurait pas souffert dans les personnages humains. S'il se trouvait un homme, un héros dans ces folles pièces, il se montrait plus grand que les dieux, sans doute pour mieux faire saillir le sens de ces parodies : c'est ce qu'on voit dans *le Cyclope*

d'Euripide, la seule pièce de ce genre qui nous soit restée. Ulysse, qui y figure, y conserve seul le génie élevé que lui a donné Homère, et « malgré la contagion de tant de bouffonnerie, dit M. Patin, il ne cesse pas, cela est remarquable, de parler en héros tragique. »

Il importe peu de savoir si l'ancienne comédie fut ou non d'abord une imitation ou un développement du drame satyrique; ce qui est clair, c'est qu'elle s'inspira du même esprit. Épicharme, qui en fut peut-être le premier créateur, emprunta tous ses sujets à la mythologie. Se débarrassant des petits satyres trop naïfs, et qu'on ne pouvait sans doute pas trop maltraiter à cause de leur gentillesse, il trouva une manière plus caustique de jouer les dieux en exagérant les figures doucement moqueuses d'Homère et en tirant de l'Olympe une série de caricatures bourgeoises. Cela équivalait à nier les dieux mythologiques ou à les absorber dans le sein de la nature, et cette conclusion n'avait pas échappé à l'attention publique. « Épicharme, dit un personnage de Ménandre, prétend que les dieux ne sont que le vent, l'eau, la terre, le soleil, le feu, les astres; moi, j'ai toujours soupçonné que les vrais bons dieux pour nous sont l'or et l'argent. Dès qu'une fois tu auras installé ceux-là dans ta maison, demande tout ce que tu voudras : tu obtiendras tout, propriétés aux champs, biens à la ville, domestiques, argenterie, de bons amis, des juges partiaux, des témoins prêts à jurer pour toi. Paie seulement, et les dieux mêmes se mettront à ton service. » Tel était déjà l'effet de la comédie, tels étaient ses inconvéniens; mais quoi! les voies de l'esprit humain sont escarpées et pleines de précipices, et cependant il faut marcher. La comédie n'était, dès sa naissance, qu'une des voix qui parlaient au peuple; Empédocle, contemporain d'Épicharme, disait les mêmes choses par la philosophie, expliquait les dieux par la nature, faisait de Junon la terre, de Pluton l'air, et ainsi de suite : ébauches de systèmes dont il ne devait rien rester, mais qui fondaient la méthode scientifique, et commençaient du moins par balayer l'obstacle de la mythologie, qui obstruait tous les chemins.

L'ancienne comédie suivit longtemps les traces d'Épicharme, et quoique, par la suite, l'homme, qui n'y figurait d'abord que d'une manière accessoire, y prît une place de plus en plus grande, néanmoins la mythologie y dominait le plus souvent. Il n'y a pas une pièce d'Aristophane où la critique religieuse ne soit pour quelque chose. Même dans celles dont le sujet est purement politique, il y a des traits, des plaisanteries, des scènes entières qui s'attaquent aux dieux. Les oracles, si puissans encore, y sont traités de fourberies à l'usage des intrigans; le poète en fabrique de sa façon; il en parodie l'obscurité solennelle et l'ambiguité adroite; il les met au service de ce qu'il y a de plus vil et de plus ignare dans le peuple. Mercure,

Bacchus, Hercule, Neptune, Jupiter même, habitans de l'Olympe grands et petits, sont montrés avec persistance sous des caractères vulgaires, intéressés, méprisables, au-dessous de l'humanité la plus déchue. Mais c'est surtout dans les *Oiseaux* qu'on peut mesurer l'audace de ces agressions. Nous avons ici même, dans une étude sur Aristophane (1), expliqué assez longuement cette pièce, à laquelle les commentateurs avaient toujours cherché bien loin des interprétations obscures, insoutenables, incohérentes. Rien de plus facile pourtant que de lui donner un sens; il suffisait de le chercher dans le sens général de la littérature grecque. Aucune des pièces d'Aristophane n'a plus d'unité que celle-là. D'autres n'offrent que des tableaux sans suite, à peine rattachés entre eux; celle-ci marche à son but depuis les premiers mots jusqu'à la fin. De quoi s'agit-il en effet? De créer une cité nouvelle, exempte des sottises et des embarras des cités existantes, une espèce d'utopie comme celles des philosophes, mais beaucoup plus gaie. Pisthétère, las du bruit et des abus d'Athènes, s'en va dans le pays des oiseaux et leur conseille de bâtir une ville dans l'air, sur un nouveau modèle religieux et politique. Il leur persuade que par ce moyen ils seront débarrassés des dieux mêmes et en prendront la place. Voilà le sujet bien indiqué; une théogonie faite exprès, et qui parodie plaisamment celle d'Hésiode, l'explique encore plus clairement dans un hymne admirable d'ironie et de lyrisme. Quand la cité est bâtie, tous les abus d'Athènes viennent en procession pour s'y faire recevoir : ce sont des poètes avec d'emphatiques dithyrambes, des prêtres qui veulent consacrer la ville, des devins qui offrent des oracles, des sycophantes, des inspecteurs, des législateurs. Pisthétère les met tous à la porte; mais les dieux? Les dieux sont vaincus, l'Olympe est pris par la famine. Ne vivent-ils pas en effet de la fumée des sacrifices? Or cette fumée est interceptée par la cité des oiseaux, qui remplit l'atmosphère et coupe le passage. C'est Prométhée, l'antique ennemi de Jupiter, qui, s'étant adroitement échappé du ciel, vient apprendre aux oiseaux cette bonne nouvelle. Les dieux de Thrace, nouvellement reçus dans l'Olympe et grands mangeurs comme des barbares qu'ils sont, ont été les premiers à s'ameuter contre Jupiter; ils ont faim. Tenez bon, dit Prométhée, il faudra bien que les dieux se rendent à discrétion; faites-leur des conditions dures; exigez que Jupiter abdique, qu'il remette sa foudre à Pisthétère, votre libérateur, et qu'il lui donne en mariage *Basileia* (la souveraineté divine). On le voit, c'est sous une autre forme l'ancien mythe même de Prométhée, qui avait ravi

(1) *Aristophane et la Comédie religieuse et politique des Grecs*, dans la *Revue* du 15 août 1843.

le feu au ciel pour le communiquer aux hommes et pour émanciper ceux-ci par la science. Effectivement tout finit par un chant d'hyménée en l'honneur de Pisthétère, l'homme qui vient d'arracher aux dieux leur souveraineté, et qui épouse Basiléia. Est-ce là une pure folie? est-ce là une comédie sans objet? y a-t-il rien de plus clair? On peut être perplexe sur la question de savoir comment les Athéniens, comment l'aréopage ont pu souffrir une pareille allégorie : peut-être ne comprenons-nous pas encore assez bien l'esprit des diverses classes intellectuelles à Athènes, quelles influences déterminaient les dispositions du jour et favorisaient la tolérance; mais ce qui ne saurait être douteux, c'est la signification de la comédie des *Oiseaux*, unique en son genre sous tous les rapports, et dont, par exception, toutes les parties font un même tout dans la même idée.

A côté des dieux cependant, l'homme, avons-nous dit, a déjà pris une large place dans la comédie. Ceci est un progrès décisif qui la rapproche de sa dernière et définitive transformation. Toutefois la comédie n'offre pas encore la peinture détaillée de l'homme individuel, dans sa vie privée, au milieu des passions, des erreurs et des travers qui sont de tous les temps et de tous les lieux; avant d'arriver là, il faut passer par l'homme de la vie publique. C'était une transition logique et nécessaire pour les Grecs : depuis que Périclès avait relâché les freins de la démocratie, et que le résultat d'une grande guerre dépendait des décisions du peuple, la politique était le personnage qu'on rencontrait partout. On voit la comédie s'attaquer d'abord à ce qu'elle trouve tous les jours devant elle, à ce qui bruit et s'agite sur la place publique où l'on vote, sous les portiques où l'on cause et où l'on discute. La comédie devient une tribune. « Dépouillez la comédie de ses chœurs, dit Platon (1), de sa musique, de ses dithyrambes : que reste-t-il du poète comique, sinon un orateur politique qui agite le peuple du haut de son théâtre? » Pourtant dans cette comédie, en quelque sorte oratoire et de tribune, n'y avait-il pas déjà quelque chose de plus qui se produisait de soi-même, en vertu de cette force intime de l'art qui le conduit à son achèvement et à sa maturité? Oui, et ce qu'on entrevoit déjà au milieu de ces lignes simples, de ces traits heurtés, ce sont les détails, les nuances; l'homme privé se glisse et se découvre parmi les hommes politiques.

On a dit avec raison qu'Aristophane créait des personnifications plutôt que des caractères; d'accord, mais ces personnifications sont vivantes, et ont par conséquent quelques traits caractéristiques. Il y a même des personnages qui sont déjà des caractères, et des scènes qui

(1) Dans le *Gorgias*.

n'auraient pas été déplacées dans la comédie de Ménandre. Nicias et Démosthène, quoique fort chargés encore, sont cependant des figures contrastées; Chrémyle, enrichi tout à coup, et son ami Blepsidème, qui ne croit pas qu'on s'enrichisse si vite par des moyens honnêtes, donnent une scène de comédie véritable selon la moderne signification du mot. On pourrait indiquer d'autres traces de la transition. Il était impossible qu'il n'en fût pas ainsi; la forme dramatique, par cela même qu'elle est, contient nécessairement des linéamens de caractères, des traits de réalité. On ne pourrait faire agir ensemble plusieurs personnages, même allégoriques, sans leur imprimer des différences d'esprit ou de volontés qui les distinguent et motivent leurs actions. Il serait donc étonnant qu'il ne fût point échappé à des génies si vifs et si faciles quelques-uns de ces traits plus délicats, de ces esquisses, vraies et poétiques tout à la fois, de la vie ordinaire prise sur le fait, et les spectateurs intelligens ne pouvaient manquer d'applaudir à ces premiers indices dans lesquels ils pressentaient aisément un genre nouveau, plus intéressant pour leur esprit mûri par l'observation. Ces applaudissemens, à leur tour, invitaient à chercher encore des effets semblables, et ainsi la comédie entrait insensiblement dans un nouveau domaine, tandis que l'ancien perdait, par comparaison, quelque chose de son attrait.

Qu'il se présentât alors un homme nouveau, un génie dans la génération naissante : combien devait-il être frappé de tout ce qui lui restait à faire ! Tout un monde de personnages, jusqu'alors murés dans leur vie privée, s'offraient à étaler sur le théâtre leurs secrètes folies, leurs travers, leurs préjugés, leurs calculs égoïstes, leurs inconséquences, leurs déceptions méritées. Déjà peut-être Théophraste était là qui en dépeignait d'avance toute une galerie, notait leurs gestes, leur démarche, leur façon de procéder en raison de leurs professions, de leur fortune, de leur tempérament, de leurs habitudes, de leurs intérêts. Cela devenait une philosophie animée, agissante, incorporée dans tous les originaux, les dupes, les flatteurs, les jeunes gens passionnés, les vieux avares, les superstitieux, les fanfarons, les hypocrites, qui jusqu'alors s'étaient promenés tranquillement sans crainte d'être analysés, et qui allaient voir tout leur être moral exposé à nu devant la foule. La comédie des mœurs privées, voilà ce qui voulait venir, et ce qui perçait déjà çà et là dans Aristophane. Les personnifications voulaient devenir des personnes; le « connais-toi toi-même » de la philosophie, cette maxime qui fut comme une illumination soudaine lorsqu'elle fut prononcée pour la première fois dans les écoles grecques, voulait enfin, après avoir accumulé déjà un grand nombre d'observations, les animer aussi à son tour et les propager sous la forme dramatique. Pour cela toutefois, il

fallait une révolution qui chassât la politique du théâtre : cette révolution eut lieu sous les trente tyrans, et alors l'espace fut ouvert à ce qu'on appelle la comédie moyenne, qui fut un tâtonnement, et à la comédie nouvelle, qui fut pour la Grèce la perfection du genre.

II.

Nous arrivons au siècle de Ménandre; mais auparavant remarquons encore comment la comédie n'est parvenue à ce point qu'en parfait accord avec tous les autres phénomènes de la vie intellectuelle, dont nous ne la séparons jamais. Ce n'est que par degrés que l'esprit humain atteint aux profondes analyses de lui-même; son observation tombe d'abord sur les phénomènes plus extérieurs et plus frappans qu'il a trouvés devant lui sans les chercher. La synthèse religieuse enveloppée de mythes, tant d'essais de législation si hardis et si féconds, les délibérations dans les assemblées populaires, l'esprit de gouvernement, avaient longtemps maintenu la pensée publique dans l'ordre des idées générales, qui sont d'ailleurs la force et la gloire d'une civilisation. Platon et Aristote avaient d'abord occupé leur génie de toutes ces grandes choses qui étaient encore autour d'eux, et qui allaient disparaître avec eux; mais ils avaient laissé dans la science nombre d'idées nouvelles, des ébauches, des indications; ils avaient laissé la langue, instrument de la pensée, plus riche, plus subtile, plus analytique, grâce à des mots nouveaux ou à des nuances nouvelles données aux mots anciens. Il y avait dans les esprits comme une foule de lueurs errantes qui les sollicitaient à chercher d'autres lumières sur tous les objets. Les plus sages de leurs successeurs, suivant cette pente, abandonnèrent donc les grandes théories métaphysiques et politiques, et limitèrent la philosophie à la recherche du souverain bien, c'est-à-dire à l'ordre moral; ils cherchèrent le bonheur dans l'emploi raisonnable de nos facultés et dans la direction du libre arbitre. De là des études particulières sur la nature de l'homme; il fallait décrire ce qui se passe journellement en nous et entre nous, signaler, par le résultat même et par l'expérience, ce qui est droit et ce qui est dévié, ce qui fait, par la raison, notre vie douce, ou du moins supportable, et ce qui la trouble par notre faute. L'analyse morale était devenue la préoccupation des philosophes et l'aliment des esprits les plus distingués à l'époque où vivait Ménandre, qui se formait au milieu de ces idées. Toutes les autres manifestations de l'intelligence avaient parcouru le même trajet. L'histoire par exemple, mythique à son origine, — puis, avec Hérodote, quoique encore épique dans la forme et un peu crédule, libre cependant, curieuse de faits, sincère et infatigable

dans ses investigations, — ensuite politique dans Thucydide et Xénophon, et appuyée sur de grands principes religieux et nationaux, — l'histoire arrivera de plus en plus chargée d'observations particulières et de maximes pratiques jusqu'à Polybe, pour devenir un jour toute biographique et morale dans Plutarque. La tragédie dans Eschyle, grande, simple, mystérieuse comme les colosses de la haute antiquité, se met chez Sophocle à la portée de l'humanité sans pourtant descendre jusqu'à elle; puis Euripide viendra l'abaisser jusqu'à n'être souvent qu'une imitation de la réalité, et jusqu'à effacer la frontière qui la sépare de la comédie. La comédie ne fit qu'accompagner parallèlement le mouvement commun qui emportait tous les genres d'application de l'esprit. Sortie d'une cause religieuse et rationnelle tout à la fois, elle changea d'objet selon le besoin et l'impulsion du temps, en se développant toujours, passa de l'Olympe à l'Agora, de la religion à la politique, et, chassée de la politique, profita de la répression même pour faire un progrès de plus. Elle aussi devint alors une subtile observatrice du cœur humain, comme sa sœur la philosophie, et se mit à scruter à son tour nos sentimens les plus intimes, les causes les plus profondes des caractères, les détours les plus sinueux des passions.

Cependant, à l'époque où nous arrivons, autant l'esprit était devenu riche, autant les caractères s'étaient appauvris; or c'est là le grand point dans les choses littéraires aussi bien que dans celles de la société : les grandes pensées sortent du cœur. Malheureusement le cœur humain est trop faible pour se soutenir et rester fort dans l'isolement individuel. Nous sommes les pierres d'un vaste édifice composé de croyances communes et d'affections héréditaires; chacune n'a de valeur que par sa place dans le tout, et elle se perd dans la poussière, si l'édifice s'écroule. En ébranlant l'édifice religieux de l'antiquité dans ses parties vicieuses, on l'avait renversé en entier; les symboles les plus conformes à la loi morale, liés aux autres dans un même système désormais irréformable, avaient disparu en même temps et emporté toute foi. Les hommes étaient comme des démolisseurs trop hâtifs, qui, en détruisant leur demeure, n'avaient point songé à s'en élever une autre au même moment; ils furent, pendant une assez longue période, sans asile contre le doute, et ils errèrent dans leur nuit obscure. C'était une de ces époques où les hommes savent beaucoup et ne croient fortement à rien de ce qu'ils savent. L'état avait péri comme la religion. Le despotisme macédonien avait étouffé toutes les voix austères et les pensées qui tiennent aux intérêts communs; l'adulation, la volupté et l'érudition minutieuse allaient seules conserver la parole. La philosophie passait à Épicure, car le stoïcisme était trop fort pour trouver beaucoup d'adhé-

rens; l'éloquence passait à Démétrius de Phalère, car Démosthène était mort sous les coups des nouveaux maîtres. Démétrius inaugura ce nouveau genre d'éloquence que Cicéron appelle *asiatique*, lequel, n'ayant plus rien de sérieux à traiter, devient une forme vide et un jeu profane, où la pensée se met au service des mots : « celui-là le premier, dit l'orateur romain, assouplit l'éloquence et la rendit molle et efféminée (1). » Quant à la tragédie, elle restait nécessairement en arrière, car il lui faut l'air pur des idées générales, religieuses et patriotiques, qui fait sortir l'homme de son individualité, en la sacrifiant sans cesse à la loi et au bien public; il lui faut aussi des spectateurs qui comprennent encore cette théorie du dévouement. L'épicurisme au contraire faisait redescendre l'homme en lui-même, l'y fixait comme à sa place, le faisait son propre but et lui subordonnait la société, à laquelle il ne le rattachait que par son intérêt bien entendu. Il ne prescrivait que de suivre la nature, dont les indications, selon lui, traçaient le doux sentier de la quiétude, sous la lumière d'une raison toujours présente et dégagée d'enthousiasme. Beaucoup d'observation et de science morale dans l'esprit, beaucoup de faiblesse morale dans le cœur, tel était le caractère de cette époque, encore florissante par tout ce qu'elle avait reçu de ses ancêtres, mais en décadence quant à elle-même, parce qu'elle ne s'inspirait plus des mêmes circonstances. C'était la mort de la haute poésie idéale; mais la comédie pouvait durer encore un peu de temps, comme tableau de ce qui est, et à la condition de représenter cette situation même d'énervement et d'élégante corruption. Ménandre, ami d'Épicure et de Démétrius, était, par son genre de talent, encore à sa place dans ce siècle, où les ordres supérieurs de la pensée n'avaient plus la leur.

N'y avait-il que cela pourtant au temps de Ménandre? La mort allait-elle être complète et la civilisation s'éteindre dans son propre foyer? Au contraire, jamais il n'y eut plus de vie naissante qu'à cette époque remarquable entre toutes, où l'Orient et l'Occident commencent à se connaître et à s'étudier. Lorsqu'un état social se dissout, on ne risque jamais rien de chercher dans son détritus le germe de celui qui doit lui succéder; il est certain qu'il y est : ceci est de foi, et Dieu n'efface que pour écrire. Aussi, à mesure que le système religieux des anciens temps s'éclipsait dans les esprits, une foule de cultes particuliers venaient d'Asie, d'Égypte, ou même naissaient sur place. De nouveaux prêtres thaumaturges, avec des images de Cybèle ou d'Isis, faisaient des miracles et guérissaient les malades par des paroles; moins il y avait de religion dans les hauts

(1) *Hic primus inflexit orationem et eam mollem teneramque reddidit.* (Cic. *in Bruto.*)

rangs de la société, plus le peuple tombait en proie aux superstitions de toute sorte. Que veut dire cela, sinon que le peuple a besoin d'être en rapport avec Dieu, et qu'il produit à sa façon des cultes spontanés quand on lui enlève le vieux culte héréditaire, comme une terre féconde exposée aux influences du ciel pousse mille rejetons sauvages à la place du vieux tronc qui l'avait longtemps ombragée? De même dans l'ordre humain, cette mollesse épicurienne, ce calcul ingénieux, quoique faux, qui recommande la vertu comme un plaisir et assujétit le plaisir à la modération, qui commande de prévoir et d'éviter les écueils qui sont en nous-mêmes, d'associer notre vie à celle des autres le plus adroitement possible pour jouir du commerce intellectuel et cordial, qui est la plus délicate comme la plus durable des jouissances, cette philosophie, égoïste au fond, répandait pourtant par là même un sentiment d'indulgence universelle, favorisé par la fusion de toutes les classes, par la faiblesse commune, et par le besoin que chacun pouvait avoir d'autrui. Cette indulgence, naturelle aux Grecs, prenait la couleur d'une véritable philanthropie générale; au moins elle en donnait l'image. L'amitié, si vantée dans les temps anciens, et employée même comme un ressort militaire et politique dans les constitutions de quelques états, devenait comme une charité répandue sur le genre humain, *caritas humani generis*. Il y avait deux élémens qui fermentaient sous les ruines de l'ancienne société, le besoin indéfini de religion qui cherchait une forme, et l'amour du genre humain qui s'annonçait, sinon comme une tendance nouvelle, au moins comme un sentiment mieux compris, et qui devenait une maxime et un précepte. Il est évident, par tous les écrits de cette époque, que le vent du christianisme, qui doit bientôt souffler à tous les peuples un même langage et une même affection fraternelle, s'était déjà levé; mais il fallait encore que la croyance et l'amour se fondissent dans un même symbole, qui pût, par sa forme fixe et populaire, les rendre indépendans des agitations de la philosophie et leur offrir une base durable en présence des nations. En attendant, l'homme avait, dans cet abandon à ses forces isolées, de grandes tristesses, comme nous le voyons par Ménandre lui-même : il étudiait beaucoup, compilait, commentait, proclamait les livres canoniques de sa littérature, dont la première période était close; mais en remuant ces décombres du passé, il levait souvent les yeux, et regardait à l'horizon si les nouveaux constructeurs n'arrivaient pas encore.

C'est pour rechercher les indices de cette situation que nous voulons jeter un coup d'œil sur ce qui nous reste de Ménandre. On trouvera dans les deux publications de M. Benoît et de M. Guillaume Guizot (1)

(1) Ces deux ouvrages ont été couronnés *ex-æquo* par l'Académie française en 1853,

tout ce qu'on peut savoir et conjecturer sur quelques-unes de ses pièces, sur les sujets qu'il traitait de préférence, les personnages habituels, le plan, l'intrigue, la perfection de cette comédie, l'influence qu'elle a exercée. Nous ne la connaissons que par les trop rares et trop courts fragmens qui nous en restent, et qui n'ont été sauvés que grâce aux citations qu'en faisaient fréquemment les moralistes postérieurs, les grammairiens, les pères de l'église, saint Justin, saint Clément d'Alexandrie, Athénée, Stobée, et d'autres encore. On la devine aussi d'après des imitations ou traductions qu'en ont faites les comiques latins, et que les juges les plus compétens mettaient bien au-dessous de l'original. César appelle Térence un *demi-Ménandre*, et il l'admire déjà à ce titre; qu'on juge par là de l'élévation à laquelle on plaçait le poète grec qui avait laissé cent cinq comédies, dont le plus grand nombre passaient pour des chefs-d'œuvre! Pour le reste, il faut s'en rapporter à l'admiration unanime des meilleurs critiques de la Grèce et de Rome, qui tous nous donnent Ménandre comme le type le plus parfait qu'ils pussent concevoir. D'ailleurs ces morceaux précieux, « poussière de marbre brisé, » comme les appelle si excellemment M. Villemain, justifient autant qu'il est possible cette admiration pour le poète, méconnu pourtant de ses contemporains. Très simple dans sa diction, rempli de sentences enchâssées sans effort et qui roulent naturellement avec le courant du dialogue, plein d'âme et de mouvement, Ménandre passe du gracieux au grave et de la passion au raisonnement avec une certaine mélancolie que son temps pouvait inspirer, mais qui était peut-être en lui comme elle était dans Molière. On trouve partout dans ses fragmens le ton aisé et la souplesse naturelle de la meilleure conversation, un peu rehaussée pourtant, comme l'exige la Musé, qui ne consent

à la suite d'un concours ouvert sur le programme suivant, qui résume toutes les questions à faire sur ce sujet : « Étude historique et littéraire sur la comédie de Ménandre; en faire bien connaître l'époque et le caractère à l'aide des nombreux débris qui s'en sont conservés, des témoignages épars à ce sujet dans l'antiquité, des fragmens de poètes comiques de la même date et de la même école, des imitations latines, et des conjectures de la critique savante. » Les deux concurrens ont rempli ce programme avec un succès égal. Le travail de M. Benoît est sobre, bien ordonné, et partout éclairé d'une pensée morale élevée et ferme. Dans le livre de M. Guillaume Guizot, il y a une abondance de rapprochemens qui ne se contient peut-être pas assez; nous y regrettons aussi quelquefois des erreurs de goût. Ainsi nous donner, comme une charmante imitation de l'esprit de Ménandre, ces lettres d'Alciphron, où le penchant à l'amplification et la froideur du pastiche se trahissent à chaque instant, c'est, il nous semble, dépasser le but en voulant trop user de ses moyens; mais cette exubérance est trop naturelle et de trop bon augure dans un premier essai pour qu'on en puisse faire un reproche sérieux. Le travail de M. G. Guizot est complet, il contient tout ce qu'on peut dire; tout ce qui nous reste de Ménandre y est traduit, soit dans le corps de l'ouvrage, soit dans l'appendice. Ce début nous donne le droit d'attendre d'autres travaux, qui n'en seront pas moins pleins pour être plus sévèrement circonscrits.

jamais à toucher le sol, et qui glisse sur la surface des réalités sans sortir de leur sphère. Vouloir les traduire avec la prétention d'en communiquer la facilité naïve et mollé, ou l'élégance concise et harmonieuse, serait aussi inutile que si l'on essayait de traduire notre La Fontaine en anglais ou en allemand. C'est pourquoi nous laisserons de côté la question d'art pour rester dans la pensée plus historique qui nous a guidé dans ce travail. Si petits et si rares que soient ces débris, ils peuvent cependant, rapprochés de l'histoire, répandre assez de lumière sur la crise morale, sur la situation de décadence et d'attente de la société grecque au temps de Ménandre. Nous les considérerons sous ces trois aspects principaux : la vie de famille, la vie civile, et l'idée générale qu'on se faisait de la vie humaine.

Dès que la comédie voulait aborder la vie privée, il était impossible qu'elle ne pénétrât pas dans l'intérieur de la famille, pour tirer au grand jour les incidens sans nombre qui l'agitent, et qui remplissent une si grande partie de la vie humaine. L'amour, le mariage, la condition des femmes, la dot, l'autorité paternelle, l'éducation des enfans, les héritages, remuent tant de passions, et font jouer les caractères sous tant d'aspects, que jusqu'à nos jours la comédie n'est presque plus sortie de ce cercle; mais au temps de Ménandre, la peinture de la vie de famille avait un intérêt beaucoup plus grand encore. La matière était non-seulement nouvelle; elle répondait à une véritable révolution qui s'opérait alors dans la constitution de la famille. La situation de la femme allait changer, la famille ancienne allait se transformer, la clôture du gynécée allait être détruite, et cette révolution civile et morale est assurément l'une des plus importantes qui se soient accomplies ou préparées à cette époque, qui n'était elle-même qu'une générale transformation.

L'état de la femme, réglé par les mœurs et non par les lois, se résumait, aux temps homériques, en deux points principaux : la mère de famille était chargée du gouvernement intérieur de la maison, ce qui est conforme aux indications de la nature même, et de plus elle vivait retirée dans la partie la plus sûre et la moins accessible des bâtimens, ce qui était une suite de la vie tumultueuse et pleine de dangers des siècles héroïques, pendant lesquels ces mœurs s'étaient formées. Il n'y avait rien là toutefois d'absolu; cet isolement de la femme ne tenait en rien du principe tyrannique de la famille orientale. La femme paraît peu dans Homère; cependant elle y vit libre, et sa retraite est plutôt de la dignité et de la prudence qu'une obligation positive. Elle a, dans les demeures de Priam et d'Ulysse, son habitation à part dans le fond du palais et aux étages supérieurs. Quand Pénélope descend dans la salle où les amans viennent d'insulter un étranger, elle appelle deux de ses

femmes pour se tenir à ses côtés, « car j'aurais honte, dit-elle, de paraître seule au milieu des hommes. » Elle descend de son appartement splendide, « non seule, répète encore le poète, mais deux de ses servantes l'accompagnaient. » Arrivée à la salle des amans, elle reste sur le seuil, et tire son beau voile devant son visage; les deux femmes se placent aux côtés de leur maîtresse. C'est toujours avec cette grandeur et cette dignité que la femme se montre dans ces temps primitifs. Elle avait besoin de cet éloignement mystérieux qui impose à la brutalité; quelque chose de religieux s'attachait à sa réserve et à son isolement même : c'était sa première défense contre les dangers qui l'entouraient dans un temps de guerres et de pirateries, où l'enlèvement des femmes était souvent l'origine ou le but des expéditions lointaines. Dans son intérieur, la femme était l'économe de la maison : elle distribuait le travail à ses servantes; l'épouse du héros filait ou tissait. Il y avait dans les grandes maisons des chambres destinées à la fabrication de la toile et aux apprêts de la laine. Andromaque nourrissait les chevaux d'Hector, et le poète ajoute naïvement qu'elle les servait avant leur maître. Qui n'a lu vingt fois le délicieux épisode de Nausicaa, cette jeune fille en qui s'éveille pour la première fois la pensée d'un époux que le roi son père lui choisira bientôt, et qui, excitée par cette vague perspective à se montrer soigneuse et vigilante, s'en va, dès l'aube du jour, avec ses femmes, laver tout le linge de la famille au bord du fleuve? Ces tableaux d'Homère, comme ceux de la Bible, sont la seule définition qu'on puisse donner de la condition de la femme aux siècles héroïques; elle résultait des dispositions de la nature combinées avec les précautions et les nécessités de l'état social; elle n'avait donc rien de factice, et point d'autre rigueur que celle qui pouvait naître de circonstances particulières.

Quand les cités se furent rassises, un autre genre de vie à l'extérieur et des dangers d'une autre nature vinrent modifier cette situation au désavantage des femmes. Les villes plus peuplées et enrichies se corrompirent promptement; la liberté des mœurs, les occasions journalières et l'absence d'un moyen d'éducation sûre et solide pour la femme, les mirent dans une situation plus périlleuse même que dans les temps les plus anarchiques et les plus violens. Dans les cités les plus florissantes, la vie retirée des femmes devint une clôture, non absolue ni légale, mais amenée et mesurée par les exigences domestiques. Les lois même semblèrent la favoriser jusqu'à un certain point; Solon imposa des conditions aux sorties des femmes par la ville : elles ne purent sortir la nuit que précédées de flambeaux et en char; plus tard, elles ne purent paraître que vêtues d'une certaine manière; il y eut des magistrats pour veiller à leur

conduite au dehors. Ces précautions annoncent déjà une clôture assez sévère, et aussi une résistance de la part des femmes; mais le plus grave inconvénient fut celui-ci, que, séparées de la société, elles contractèrent toutes les petitesses de cette vie de ménage qui leur était exclusivement prescrite. Chez la femme ainsi bornée et matérialisée, les défauts de la faiblesse apparaissent dans tout leur jour : l'autorité devient tracassière et jalouse, la dot apportée devient un reproche et une cause de prétentions insupportables; la curiosité brûle et cherche à éluder les obstacles; la femme, que l'exercice libre de sa légitime influence doit élever et fortifier moralement, devient au contraire, dans cette espèce de servitude, par l'étroitesse d'esprit et la vulgarité des habitudes, un être à peu près dégradé, et n'est plus recherchée que pour la conservation de la race et l'accroissement de la fortune. Cet état de la femme fut un des thèmes les plus variés et les plus abondans de la nouvelle comédie grecque. Ainsi, au travail volontaire et aimé, à la retraite également volontaire et respectée, qui avaient fait les deux conditions principales de la vie des femmes à l'époque des mœurs simples et patriarcales, la vie des cités avait fait succéder des nécessités presque serviles; l'homme et la femme étaient enchaînés l'un à l'autre inégalement et sans harmonie; la société ne cadrait plus avec la famille, ou la famille ne savait pas encore se mettre en rapport avec les nouvelles circonstances de la société.

Pendant que la femme descendait ainsi, quant à l'intelligence, du rang que la nature lui assigne dans la société domestique, les hommes s'élevaient par un mouvement contraire. C'était le temps où la liberté politique invitait tous les esprits à une culture qu'on n'avait point encore vue dans le monde. Les recherches de la philosophie, le goût des arts, les belles œuvres de l'histoire et de la poésie, l'apparition des génies les plus éminens dans tous les genres, les triomphes du théâtre et des talens oratoires, exaltaient toutes les imaginations. La conversation acquérait cette grâce, cette richesse et cette élévation dont les dialogues de Platon nous ont transmis l'idéal; mais tout cela restait au dehors et s'évanouissait dès qu'on rentrait chez soi. Ce n'était plus une simple discordance et un chagrin vulgaire seulement qui se plaçaient entre les époux, c'était un abîme qui se creusait de plus en plus large dans la famille. On a souvent cru voir dans cette circonstance la cause principale de l'extrême dépravation de conduite qui se propagea dans les cités riches de la Grèce et qui se répandit partout. Cette explication est probablement la plus vraie. On vit bientôt paraître quelques femmes, plus libres par leur position et par leurs mœurs, ornées de tous les avantages de la civilisation nouvelle, distinguées par l'esprit, les talens

et l'instruction; ces femmes devinrent les idoles de tout ce qu'il y avait de plus illustre parmi tant d'hommes illustres. Cela seul révélait déjà le vrai mal qui rongeait la famille, et peut-être indiquait le remède. Aspasie arriva de Milet à Athènes; elle reçut chez elle tous ces grands esprits du plus beau siècle, Périclès, Socrate et les autres. C'était peut-être, à raison de l'état des mœurs, aller déjà trop loin; mais du moins sa maison offrit, pour la première fois, le spectacle d'une mission plus élevée conférée à la femme par la culture intellectuelle. Périclès répudia sa femme pour épouser Aspasie, et les larmes qu'il versa devant ce peuple qu'il savait si bien dominer, lorsqu'elle fut accusée par des envieux, témoignent de la grandeur de son attachement. On dit que des citoyens du plus haut mérite allèrent jusqu'à conduire chez Aspasie leurs femmes, pour essayer de les exciter à s'élever de même, et à sortir de leurs habitudes trop vulgaires; mais cette tentative, louable dans son principe, était probablement un jeu dangereux. A ce moment où la démocratie devenait la maîtresse, où toutes les croyances étaient contestées, où le bien et le mal se produisaient confusément avec une énergie croissante, où les traditions des anciennes mœurs tombaient dans le mépris, il était trop tard pour refaire l'éducation des femmes par la société même, et la femme grecque ne pouvait plus arriver à la dignité de la matrone romaine. Qu'arriva-t-il? Que les courtisanes s'emparèrent de la place restée vide. Ces femmes corrompues s'armèrent, pour établir leur puissance et leur fortune, de toutes les séductions que l'esprit et les talens ajoutaient à leur beauté. Auparavant, le vice trouvait le moyen de se satisfaire par les esclaves et la prostitution. Les courtisanes promettaient des jouissances en apparence plus délicates, et faisaient naître de la volupté de véritables passions, par ce prestige nouveau des plus nobles facultés consacrées à la glorification du vice.

Ainsi les anciennes coutumes de la famille lui étaient devenues plus funestes que jamais dans une société autrement faite, parce qu'elles ne s'étaient pas modifiées à temps avec les circonstances et n'avaient pas profité des conquêtes successives de l'esprit. Le partage était déplorablement fait entre la famille et cette nouvelle puissance qui en corrompait le principe : la mère de famille avait les usages surannés et les occupations de l'ordre le plus inférieur; la courtisane avait tout l'attrait de la conversation, l'influence de l'intelligence exercée et embellie par les arts. Il se produisait, on le voit, dans la famille une révolution fort analogue aux révolutions politiques. On sait en effet que quand de nouveaux élémens, formés par le progrès des temps, veulent prendre leur place dans la société, il arrive que certaines parties de l'état, ne sachant point se dégager

de leur passé, ne se mettent pas assez promptement en rapport avec ces nouveaux élémens devenus invincibles : alors l'esprit d'anarchie s'en empare, et on tombe dans une période de confusion et de désordre qu'il faut traverser pour retrouver la voie. C'est ainsi que l'infériorité des femmes, contractée et maintenue par les coutumes traditionnelles du gynécée, avait laissé une position à prendre à ces courtisanes célèbres, et ce brillant scandale doit être compté pour beaucoup dans l'avortement de tant de magnifiques efforts de l'intelligence que la Grèce tenta pour l'avenir, mais dont elle ne put pas profiter pour elle-même.

Que de soupçons réciproques, que de révoltes intérieures, que de rigueurs nouvelles devaient sortir de cet état de choses! La femme ne voulait plus être cloîtrée; elle menaçait de se venger. Les maris n'en étaient que plus exigeans, et perfectionnaient la garde du gynécée. « Voici déjà, dit une de ces conspiratrices dans Aristophane, que nos maris mettent des serrures et des verrous à nos gynécées; ils nourrissent de gros chiens molosses pour nous garder, et pour faire peur aux amans qui voudraient pénétrer jusqu'à nous! » Dans Ménandre, une autre femme raisonne fort bien sur ce sujet : « Un homme sage, dit-elle, ne doit pas trop cloîtrer sa femme au fond de sa maison : c'est alors qu'elle devient curieuse des plaisirs du dehors; mais si on la laisse circuler librement, tout voir et aller partout, sa curiosité satisfaite la préserve des mauvais désirs. Les hommes eux-mêmes ne sont-ils pas plus friands de ce qu'on leur refuse? Celui qui croit garder sa femme sous les verrous et les serrures se trompe, et avec toute sa sagesse il n'est qu'un imbécile. Quand notre cœur est dehors, nous savons bien l'y suivre, promptes comme une flèche ou un oiseau; nous tromperions les cent yeux d'Argus. Alors qu'arrive-t-il? A tous vos chagrins le ridicule s'ajoute; le mari reste sot, et la femme est envolée. »

On sait que Molière étudiait Ménandre; c'est ici qu'il a pris quelques-unes de ses maximes : que

> Les verrous et les grilles
> Ne font pas la vertu des femmes et des filles;

et qu'il ne faut pas s'imaginer, comme dans *l'École des Maris*,

> Quand nous nous mettons quelque chose en la tête,
> Que l'homme le plus fin ne soit pas une bête...

Mais ces emprunts n'ont plus dans nos mœurs modernes la même signification que dans Ménandre. Sganarelle n'est qu'un bourgeois bourru et bizarre; la clôture des femmes n'est ici qu'un motif d'in-

trigue peu vraisemblable, ou du moins n'est pas prise dans un fait commun de nos mœurs. Chez Ménandre, c'était l'expression d'un état bien réel, d'une lutte journalière, résultant d'une ancienne pratique combattue par des causes nouvelles; d'une révolution enfin qui allait changer la condition de la femme, chose assurément très importante, et qui imprime un caractère vraiment sérieux et historique à ces disputes de ménage.

Un autre texte devenu lieu commun dans nos comédies modernes, mais qui ne l'était pas alors, ce sont les mariages d'argent. Comme la femme se prévaut de sa dot pour soutenir ses droits, ou les dépasser! et comme les maris pestent entre eux pour avoir trop cherché la fortune! comme ils discutent les règles qu'il aurait fallu observer pour faire un mariage bien assorti! « Faut-il, grands dieux, que j'aie épousé cette Crobyla, une petite femme d'une coudée, parce qu'elle était riche de seize talens! » — « Nous aurions dû, dit un autre qui semble avoir approfondi la question, nous comporter en nous mariant comme on fait quand on achète quelque chose. A quoi bon s'informer de tant de choses inutiles : qui était le grand-père de la future, qui était sa grand'mère, tandis qu'on ne s'informe pas du caractère de celle qu'on veut épouser, et avec qui il faudra passer sa vie?... On vérifie l'argent, qui ne restera pas cinq mois au logis; mais celle qui restera là toute sa vie, on ne la vérifie point; on la prend au hasard, telle quelle, quinteuse, colère, chagrine, bavarde. Oh! quant à moi, je vais conduire ma fille par toute la ville; si quelqu'un en veut, qu'il parle, qu'il examine bien quel fléau il va prendre chez lui, car c'est toujours un fléau qu'une femme, et bien heureux celui qui trouve le moindre! » C'est là une boutade à la façon de Sganarelle; mais il y a aussi des consolateurs, des Philintes, qui prennent toutes les choses raisonnablement, et qui pèsent les biens et les maux. « Vous prenez mal la chose, dit cet autre; vous ne voyez dans le mariage que le côté fâcheux et désolant, mais vous n'en regardez pas les avantages. Nulle part, mon cher Simyle, vous ne trouverez un bien qui ne soit mélangé de quelque mal. Une femme riche est ennuyeuse, c'est vrai : elle ne vous laisse pas vivre à votre guise; mais voyez donc quels avantages elle vous procure, des enfans d'abord; ensuite, si vous tombez malade, elle vous entoure de soins assidus; elle reste votre compagne dans le malheur; mort, elle vous ensevelit, et vous fait enterrer honorablement. Voilà ce qu'il faut voir quand le chagrin vous prend dans les tracas du ménage. Comme cela, vous pourrez tout supporter; mais si vous aimez mieux ne songer qu'à vos ennuis sans rien mettre en balance, vous souffrirez jusqu'au dernier moment. » Il y a peut-être quelque ironie dans cette tirade : nous n'en savons rien, la réplique nous manque;

mais la conclusion en général ne paraît pas favorable au mariage : « Vous ne vous marierez pas, si vous êtes sage; vous ne quitterez point votre genre de vie d'à-présent. Je me suis marié, moi; c'est pourquoi je vous conseille de n'en rien faire. — C'est une chose arrêtée; le dé en est jeté! — Allez donc alors. Et maintenant que Dieu vous garde! C'est une véritable mer d'embarras sur laquelle vous allez vous embarquer; ce n'est pas la mer d'Afrique, ni la mer Égée, ni la mer d'Égypte, où sur trente vaisseaux il s'en sauve au moins trois; dans le mariage, il ne s'en sauve pas un seul! »

Pendant que la comédie étalait ainsi toutes les misères du mariage tel qu'il était constitué, elle entourait de mille séductions l'amour des courtisanes. La comédie moyenne, qui gardait encore quelque chose de la rudesse aristophanique, les avait mises en scène pour les déchirer et les punir; mais le progrès de la décadence morale les réhabilita bientôt sur le théâtre. Ménandre, qui menait lui-même la vie efféminée que justifiait la théorie d'Épicure, trouvait dans son propre cœur toute l'histoire de cet amour passionné, vertigineux, dans lequel l'imagination, le cœur et les sens se confondent, et que le premier il fit entrer comme ressort principal dans toutes ses pièces. « Il n'y a pas une pièce du doux Ménandre qui soit sans amour, » dit Ovide. « Tous les drames de Ménandre, dit Plutarque, n'ont qu'un seul mobile, l'amour, qui en est comme l'inspiration générale et partout répandue. » Il ne nous reste presque rien qui puisse nous faire juger de la manière dont il exprimait ces mouvemens si variés et si propres à l'art dramatique. Un passage traduit par un poète latin offre cependant un des exemples les plus remarquables de la délicatesse et de la vérité naïve de ces peintures. Un jeune homme brouillé avec sa maîtresse jure qu'il ne la verra plus; il voit tous ses torts passés; rien de plus inébranlable que sa résolution présente; l'honneur, la raison, le devoir lui ordonnent de la quitter, et il sera docile à leur voix. « Oui, Dave, dit-il à son valet, je veux que tu m'en croies; je suis décidé à mettre fin à toutes ces peines. Quoi! je m'obstinerais à faire la honte de ma famille, déjà ruinée! j'irais, au scandale de tout le monde, briser l'héritage de mon père contre ce seuil indigne? J'irais encore chanter, sous la pluie, ivre et une torche à la main, devant la porte de Chrysis? » Dave se réjouit; il l'encourage, il remercie les dieux d'une si belle résolution, quand aussitôt le jeune homme, qui ne l'a pas écouté, l'interrompt : « Dis-moi, Dave, lui dit-il, crois-tu qu'elle pleure si je la quitte? » Ce trait admirable a été emprunté par Racine dans une situation toute semblable :

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse?

Racine s'est laissé séduire à l'envie de s'approprier forcément un mouvement de passion si vrai; mais cela était trop mou pour la tragédie, et ce qui était délicieux dans la passion d'un jeune fou qui se livre à un dépit momentané ne convient plus dans la bouche du fils d'Achille.

L'amour était donc introduit sur la scène, mais dans un ensemble de circonstances vraiment corruptrices, et non tel qu'on l'a vu en général chez les modernes. Ce n'était plus, il est vrai, la grossièreté licencieuse des mots, ni l'infamie de certains sujets qui y avaient précédemment figuré; c'était quelque chose de plus dangereux, parce que le beau devenait la splendeur du mal, et l'attrait de cette corruption raffinée, répandue partout avec l'éducation même, paraît avoir amené enfin la perte de tous ces chefs-d'œuvre de Ménandre littérairement si admirés. En trouvant exagérés les scrupules du clergé grec, qui provoqua, dit-on, cette destruction, peut-on cependant les condamner tout à fait? L'admiration littéraire doit-elle faire passer sur tout le reste? Nous serions tenté de croire avec M. Benoît qu'une mesure si extrême peut cependant se comprendre, si réellement cette lecture énervait la jeunesse du Bas-Empire, car cette jeunesse avait besoin d'autres inspirations que celles des courtisanes pour repousser la barbarie qui allait bientôt envahir le foyer de la civilisation byzantine, et causer tant d'autres pertes littéraires à jamais regrettables. Quoi qu'il en soit, l'amour ne fut pas toujours dans Ménandre entouré d'un cortége aussi corrupteur. Ménandre trouva une combinaison, un canevas qui rapprochait pour ainsi dire l'amour de son but légitime, et terminait l'intrigue par le mariage, ce qui depuis lors est resté la conclusion universelle et un peu monotone de toutes les comédies. Un jeune homme de bonne maison s'enflammait non plus pour une courtisane, mais pour une jeune fille inconnue qui vivait pauvrement dans la retraite, du travail de ses mains, sous la protection d'une amie ou d'une mère. Le jeune homme voulait l'épouser; opposition de la famille. On découvrait enfin que la jeune fille était d'une naissance honorable, que dans son enfance elle avait été exposée, ou perdue, ou enlevée par des pirates; son père se trouvait être quelque personnage de la pièce, un ami du père du jeune homme; reconnaissances, surprises, transports, mariage. A Ménandre appartient la priorité de ce dénoûment, si souvent répété jusqu'à Molière même. C'était un progrès considérable pour la moralité de la comédie; un jeu de passions et de caractères très varié pouvait dès lors y entrer sans qu'il fût besoin de recourir aux intrigues des femmes perdues; l'imagination, occupée d'un petit roman dramatique, n'avait plus besoin d'être éveillée par des allusions contemporaines et personnelles, et c'est peut-être alors que la comédie

se constitua indépendante comme tableau de la vie et du cœur humain. Encore un pas de plus, et la recherche en mariage serait devenue pour les anciens, comme elle l'est devenue en effet chez les modernes, le principe le plus ordinaire des scènes d'amour; mais la comédie des anciens ne pouvait aller jusque-là : elle ne pouvait dépasser son modèle, qui était la société. Rien peut-être ne marque plus clairement que cette petite circonstance l'énorme différence qui distingue la famille antique de la famille moderne et chrétienne. Celle-ci, union plus sainte des âmes, et exigeant des harmonies morales plus sérieuses, supposait le choix, la préférence personnelle, et par conséquent dans la femme un degré de liberté qui en effet ne lui fut donné définitivement que par le christianisme.

Portons maintenant nos regards sur la vie civile, sur les relations des hommes entre eux en dehors de la famille, et voyons si là aussi les sentimens nouveaux qui s'y produisaient sont bien exprimés dans la comédie de Ménandre. Ce qui nous y frappe d'abord à cet égard, c'est un sentiment général de bienveillance et un principe d'égalité entre les hommes, non de cette fausse égalité qui n'est que l'aspiration envieuse de l'ignorance, et que la nature même repousse, mais de cette égalité morale qui est l'expression de l'unité de la famille humaine. On voit apparaître à ce sujet des idées entièrement étrangères à toute la littérature précédente. Platon et Aristote avaient mis dans le plus beau jour des choses admirables sur la justice dans la cité; on conçut alors la justice dans l'humanité entière. Tandis qu'on avait toujours supposé une séparation naturelle entre les nations, on admit alors qu'il n'y avait plus, par nature, qu'une seule humanité pour tous les hommes (1). Jusqu'à cette époque, les distinctions avaient été s'accusant de plus en plus; le progrès même des sociétés semblait les rendre nécessaires. Quand les cités naquirent dans le chaos des conquêtes et des invasions, elles ne furent préoccupées que de rendre leur principe plus fort et plus résistant; les ligues aristocratiques qui en étaient le noyau se concentrèrent pour se dé-

(1) Ce n'est pas que l'unité humaine et les devoirs universels qui en résultent eussent jamais été entièrement méconnus; dans Homère, par exemple, car il faut toujours remonter à cette glorieuse poésie pour trouver les faits primitifs et ces vérités qui sont plus vieilles que l'histoire, nous voyons que l'étranger n'est un ennemi que dans la guerre; exilé, suppliant, il est sous la protection spéciale des dieux; il faut le recevoir avant même de le connaître, et l'hospitalité est une chose sacrée. De même les esclaves ne sont pas considérés comme une race naturellement inférieure; ce sont des vaincus, ce sont des serviteurs attachés héréditairement à la famille; l'esclavage y est presque toujours un abri protecteur dans un état de société où la protection était à chaque instant nécessaire. C'est de quoi témoignent la bonté familière du maître envers les esclaves, le dévouement de ceux-ci, leur vie commune chez le vieux Laërte, et tant d'autres tableaux d'une beauté rustique et touchante qui se trouvent dans l'*Odyssée*.

fendre; elles se firent des lois de cohésion étroite et d'exclusion tout à la fois, parce que c'était la condition de leur durée; elles eurent des lois à elles, c'est-à-dire des priviléges. Les autres groupes d'intérêts se constituèrent de même et par les mêmes raisons; tout se mit en corporation, les patriciats, les cliens, les étrangers admis au domicile. A plus forte raison encore, l'esclavage fut mis à part, écarté de la famille et des ordres libres, et repoussé plus bas qu'il n'était à l'origine. La nation acquérant ainsi une personnalité plus énergique, les autres nations semblèrent plus étrangères. L'idée de fraternité humaine, ce premier principe de l'éducation sociale, fut, quoique impérissable, comme recouverte et étouffée pour un temps sous des institutions qui n'avaient pu se fonder que par cette force même de résistance et d'exclusion. Après la république cependant, et même dans sa dernière période, lorsque Périclès en eut altéré le principe, les diverses aristocraties ne surent plus exercer leurs fonctions; elles n'étaient plus des centres de vie nationale, ni des traditions actives; elles n'avaient plus leur raison d'être et se confondirent. La dernière classification, celle de l'esclavage, s'affaiblissait elle-même; les esclaves étaient souvent les précepteurs de leurs jeunes maîtres; ils devenaient des savans, des philosophes; l'institution était atteinte dans son principe le plus intime; on n'était plus évidemment esclave par nature, mais par accident et par la puissance écrasante du besoin et de la force. Dans cet état de choses, l'esprit philosophique aperçut bientôt le signe d'une nouvelle révolution morale, et l'idée s'en répandit promptement partout.

Une bienveillance générale fut proclamée la première condition du souverain bien, que cherchait la raison. Les stoïciens en firent un devoir, les épicuriens un sage calcul de bien-être; cette bienveillance passait dans toutes les formes de la littérature. L'horizon, dans l'ordre moral, s'était arrêté aux limites de la cité; il s'étendait maintenant jusqu'aux rangs les plus disgraciés de l'humanité. Il y eut alors un mot dans toutes les bouches : « Vous êtes hommes, » mot souvent répété comme motif de conduite, comme principe de raisonnement, dans les fragmens de Ménandre; mot que Térence lui a pris pour en faire un proverbe : « Je suis homme, et rien d'humain ne m'est étranger. » Vous êtes hommes, c'est-à-dire égaux par nature et devant Dieu; tous les devoirs de la société sortent de là, sauf les arrangemens qu'exige l'existence de la société même. Le mérite seul faisait la supériorité; si on se soumettait encore à d'autres distinctions, on ne respectait plus guère que celle-là.

« Toujours votre noblesse! (dit un jeune raisonneur à sa mère, qui veut l'empêcher de se mésallier par un de ces mariages de hasard dont nous avons

parlé plus haut). Ne me parlez plus, si vous m'aimez, ma mère, de noblesse à propos de tout. Ceux en qui la nature n'a mis aucune qualité qui leur soit personnelle se retranchent toujours là dedans, dans les monumens de leurs pères, dans leurs races : ils recomptent sans cesse leurs aïeux; mais à quoi bon? Il n'y a personne qui n'ait des aïeux, comment vivrait-on sans cela? Si on ne peut pas les nommer, parce que l'émigration, l'abandon, le malheur, en ont effacé le souvenir, en est-on pour cela moins bien né que ceux qui peuvent nommer les leurs? Celui dont la nature se porte à tout ce qui est bien, c'est celui-là, ma mère, qui est noble, fût-il né en Éthiopie. Un Scythe! disent-ils, quelle horreur! Eh! mais, est-ce qu'Anacharsis n'était pas un Scythe? »

Si la noblesse n'est plus rien, que sera la richesse? N'en sera-t-on pas également désabusé?

« Je croyais, moi, ô Phanias, que les riches, qui n'ont pas besoin d'emprunter, ne gémissaient point la nuit, ne se retournaient point sur leur couche en poussant des hélas! mais qu'au contraire ils dormaient tranquillement d'un doux somme, et que les pauvres seuls passaient de mauvaises nuits; mais je vois à présent que vous autres, qu'on appelle les heureux, vous faites absolument comme nous. La vie et la souffrance seraient-elles donc sœurs? Si la vie est voluptueuse, le chagrin l'accompagne; est-elle glorieuse, il la suit encore; est-elle pauvre et souffreteuse, il vieillit avec elle! »

Ce sentiment de compassion du pauvre pour le riche a quelque chose d'une bonté mélancolique qui se rencontre souvent dans Ménandre, et les riches sont animés de pensées du même genre.

« Vous parlez de richesse, mon père, c'est quelque chose de bien peu solide. Si vous étiez sûr que vos richesses vous resteront toujours, je vous dirais : Gardez-les bien, n'en faites part à personne, usez-en à votre guise. Mais si elles ne sont pas à vous, si vous ne les tenez que de la Fortune, pourquoi n'en feriez-vous pas jouir les autres aussi? Peut-être va-t-elle bientôt vous les enlever toutes, et les faire passer à quelqu'un qui ne les mérite pas. Voilà pourquoi je vous dis : Aussi longtemps qu'elles sont en vos mains, usez-en noblement, mon père, pour vous-même d'abord, et ensuite en aidant les autres, en enrichissant tous ceux que vous pourrez. Voilà ce qui ne meurt pas. Et puis, si vous tombez vous-même quelque jour dans l'infortune, elles vous reviendront par le même chemin. Mieux vaut mille fois un ami au grand jour que des trésors que vous auriez enfouis sous terre! »

On voit ici la nuance épicurienne : il y a un intérêt bien entendu à faire le bien; il y a de plus ce sentiment de l'instabilité des choses humaines partout répandu dans Ménandre. Néanmoins cela peut tenir au caractère donné aux interlocuteurs, car souvent aussi ces choses affectueuses et généreuses paraissent spontanées, et, dégagées de raisonnement, elles semblent s'échapper plus directement du cœur;

alors elles sont exprimées avec un tour parfait et inimitable à cause de sa simplicité limpide. Ménandre, par la grâce et la douceur de son génie, devait trouver des mots d'inspiration; il y en a beaucoup qu'on pourrait appeler les proverbes de la bienveillance, et c'est pour cela même sans doute qu'ils nous ont été heureusement conservés. « Vivre, dit-il, c'est ne pas vivre pour soi seulement. » — « Si, en donnant un secours à quelqu'un, vous le lui reprochez, vous versez de l'absinthe sur le miel attique. » — « A celui qui est malade du corps, il faut un médecin; à celui qui est malade de l'âme, il faut un ami. » — « L'ami qui travaille pour son ami travaille pour lui-même. » — « Soyez reconnaissant surtout envers le bienfaiteur absent, en sa présence vous y sembleriez un peu obligé. » — Nous pourrions rapporter nombre d'extraits empreints de ce caractère de cordialité qui s'étend sur toutes les classes, sur les pauvres, sur les esclaves; point d'envie, point de morgue, mais aussi point de ces haines vigoureuses pour le vice dont parle Molière, et qui auraient relevé d'une ombre fortifiante les traits d'un tableau dont la lumière était peut-être trop douce et trop égale. Voilà ce que nous pouvons recueillir sous ce rapport de l'ensemble des fragmens de Ménandre, un sentiment plus humain, plus personnel et plus indulgent en toutes choses. Ces grandes associations politiques étant relâchées ou détruites, les hommes cherchaient à se reprendre les uns aux autres par des liens qui tenaient de plus près à leur nature commune, et les rapports civils, qui n'étaient, pour ainsi dire, autrefois que des dépendances des grands intérêts collectifs de la cité, en devenaient la base, qui par là s'élargissait, et trouvait un appui plus solide dans l'ordre moral déposé au fond de notre âme.

Mais souvent l'inspiration de Ménandre s'élève à des idées si sérieuses, qu'on ne s'attendrait nullement à en trouver de pareilles dans la comédie. Il jetait de fréquens regards sur la vie humaine considérée en elle-même, et c'est alors que ses pensées étaient comme ombrées d'une teinte de mélancolie qui d'ailleurs s'allie assez souvent au génie comique, quand il est en même temps contemplateur. C'est alors aussi qu'on entrevoit mieux dans Ménandre ce désenchantement de toutes choses, et des plaisirs même dont on s'enivre, qui se manifeste dans les sociétés mourantes. On dirait qu'au milieu de ces vertiges des passions tendres et folles qu'il aimait à peindre, il aimait aussi à faire apparaître l'image du néant où elles allaient en tourbillonnant s'engloutir. Tantôt le dédain du monde, l'ennui de ce qui s'y passe, une résignation forcée, tantôt une soumission mieux calculée au destin, le désir de profiter le mieux possible de ce qui fuit si vite, telles sont les pensées qui se présentent dans ces passages philosophiques. Écoutez cette sombre leçon qu'il fait donner à un de

ses personnages, et qui semble un avertissement d'oraison funèbre : « Si tu veux savoir qui tu es, regarde, quand tu voyages, les tombeaux qui sont au bord du chemin. Là sont les os et une vaine poussière de rois, de princes, de sages, de ceux qui furent orgueilleux de leur race, de leurs richesses, de leur gloire, de leur beauté. Le temps n'a rien épargné de tout cela; tous mortels, ils ont tous obtenu le même sépulcre. Alors, voyant cela, connais-toi toi-même, et comprends qui tu es. »

Qu'est-ce donc que cette vie qui est si peu de chose, et qu'en faire? Un autre le dira d'un ton moins haut, mais plus pénétré : « Celui que j'appelle le plus heureux, Parménon, c'est celui qui, ayant contemplé paisiblement toutes ces choses merveilleuses, ce soleil qui nous éclaire tous, les étoiles, les eaux, les nuages, le feu, s'en retourne au plus vite au lieu d'où il est venu. Qu'il vive cent ans, ou qu'il ne vive que peu de jours, il les verra toujours là, et n'en verra jamais d'autres plus beaux. Croyez-moi, cette vie n'est qu'une foire, une assemblée de peuple, où il n'y a que foule, plaideurs, voleurs, jeux de hasard, temps perdu. Si vous partez de bonne heure, vous emportez les meilleurs profits sans vous brouiller avec personne; mais celui qui s'y amuse se fatigue et se ruine. Dans sa triste vieillesse, il lui manque toujours quelque chose. En errant çà et là, il rencontre des ennemis, tombe dans des embûches, et, pour avoir trop vécu, il s'en va par une mauvaise mort. » Ainsi parle sans doute quelque vieillard morose qui fait en rêvant un triste retour sur sa vie passée, mais voici un personnage qui exprimera le même dégoût avec plus d'humeur : il a vu l'injustice des hommes, il ne voudrait plus recommencer sa carrière parmi eux. « Si quelque dieu, venant à moi, disait : Craton, quand tu seras mort, tu renaîtras encore une fois, et tu seras ce que tu voudras, chien, mouton, bouc, homme, cheval; tu dois vivre deux fois, le destin le veut ainsi, choisis ce que tu préfères, — je crois que je lui répondrais à l'instant : Tout m'est égal, pourvu qu'on ne me fasse plus homme: Seul de tous les animaux, l'homme est heureux ou malheureux sans qu'il mérite l'un ni l'autre. Le meilleur cheval est le mieux soigné; si vous êtes bon chien, on vous caresse bien plus qu'un mauvais; un coq vaillant est autrement nourri que son lâche rival qui a peur; mais l'homme! qu'il soit bon, généreux, n'importe, tout cela ne sert de rien parmi la race d'à présent. Le plus fêté, c'est le flatteur; après, c'est le sycophante; en troisième lieu, c'est le méchant. Mieux vaudrait être un âne que de voir ainsi des gens qui ne nous valent point briller au-dessus de nous! »

Un autre passage pourrait servir de réponse à cette sortie un peu vive; c'est la raison même qui va parler : il faut prendre les choses comme elles sont, et ne pas aspirer trop haut, de peur de tomber

trop rudement. « Si tu étais venu au monde, Trophime, seul entre tous, pour vivre à ton plaisir et réussir en tout, si quelque dieu t'en avait donné l'assurance, tu aurais raison de te plaindre : il t'aurait trompé, il aurait fort mal agi; mais si tu as (pour parler un peu sur le ton des tragiques) aspiré l'air vital commun à tous les hommes, si tu es né aux mêmes conditions que nous tous, il faut un peu mieux supporter tes malheurs et raisonner les choses. Au fond, toute la question est là : tu es homme, et aucun être vivant ne passe plus rapidement que l'homme des hauteurs de la prospérité à l'abaissement. C'est tout simple, il est par sa nature tout ce qu'il y a de plus bas, et il ambitionne tout ce qu'il y a de plus haut; alors, lorsqu'il tombe, il brise sous lui les plus belles espérances. Mais pour toi, Trophime, tes pertes n'ont pas été excessives, et tes malheurs d'aujourd'hui sont supportables; supportes-en donc les suites avec modération. »

Ferons-nous intervenir un autre interlocuteur ? Celui-ci sera un fataliste qui repoussera toute cette raison et toute cette sagesse comme une frivolité impuissante contre la force des choses. « Laissez donc là votre raison, dit-il; la raison de l'homme n'est autre chose que la Fortune, soit qu'on l'appelle un souffle divin, une intelligence, ou tout ce qu'on voudra. C'est elle qui conserve, détruit et gouverne toutes choses; la prévoyance humaine n'est qu'une fumée, un vain mot. Croyez-moi, et vous ne m'en saurez pas mauvais gré : tout ce que nous disons, pensons, faisons, c'est la Fortune qui le fait; nous n'en sommes que les prête-noms. La Fortune gouverne tout; c'est elle seule qu'il faut nommer l'esprit et la providence des dieux, si l'on ne veut pas se repaître de mots vides de sens. » Voilà une désolante doctrine; mais qu'on n'aille pas croire que Ménandre soit constant dans ces idées. S'il avait un système, il ne représenterait plus que lui-même, il ne serait plus poète, il n'offrirait plus dans ses divers personnages l'image complexe et le miroir fidèle des opinions de son temps. En bien des cas, l'esprit le plus religieux prend la parole à son tour : il y a un Dieu qui n'est pas la Fortune aveugle, et qui s'occupe des hommes, les écoute, les aide, les récompense, les punit. « Ne crois pas, dit l'un, si tu te parjures, échapper au regard de Dieu. » — « Dieu, dit l'autre, est partout présent, et voit tout. » — « Sans Dieu, nul homme ne peut être heureux. » — « Si tu fais une bonne action, encourage-toi d'une bonne espérance, sachant bien ceci, que Dieu prend sa part aux justes entreprises. » — « Dieu n'est pas sourd à la prière du juste. » — « Le fruit de l'homme juste ne se gâte pas. » — Mais voici qui est plus remarquable encore : « Dès qu'un homme vient au monde, dit Ménandre dans un autre passage, rapporté par saint Clément d'Alexandrie, un bon génie vient

se placer à côté de lui, pour le conduire avec bonté dans le mystère de la vie, car il ne faut pas croire qu'un génie mauvais puisse troubler une vie vertueuse. Dieu est bon en toutes choses. » Ce sont là des pensées étonnantes, surtout si l'on songe qu'elles jaillissaient au milieu du polythéisme encore debout; rien de plus pur et quelquefois de plus grand : c'est du christianisme anticipé. Et remarquons que Ménandre dit plus souvent « Dieu » que « les dieux; » les noms des anciens dieux ne figurent plus guère dans Ménandre que comme des juremens usuels ou des interjections : « Par Minerve! par Jupiter! » C'est tout ce qui en reste.

Dans la diversité même de ces opinions sur les grands secrets de la destinée humaine et sur la manière de prendre les choses de la vie, ne croit-on pas entendre s'élever à la fois toutes les voix de la croyance et du doute qui se disputaient alors l'empire des âmes? Ne croit-on pas entendre tantôt Zénon prêchant l'indifférence suprême pour les accidens et les avantages fugitifs de notre courte existence, tantôt Épicure cherchant à régler les passions pour arranger la vie et louvoyer sagement entre tous ses écueils, tantôt un écho du platonisme annonçant un dieu rémunérateur et une justice réparatrice au-delà du monde? Certaines idées même sont dans le goût oriental, et les Juifs pourraient y reconnaître des paroles de leurs écrivains sacrés. Job, après avoir perdu ses enfans, ses troupeaux, sa maison, s'écrie : Dieu me les avait donnés, Dieu me les a ôtés. Ménandre trouve le même sentiment avec des termes presque identiques : « Homme, ne gémis pas, ne te chagrine pas en vain; tes richesses, ta femme, tes nombreux enfans, la Fortune te les avait prêtés, elle te les a repris. » On peut voir ici quel avantage l'Orient avait conservé sur la Grèce minée par une vaste critique, et quelle antique vérité religieuse il était destiné à y ramener quand les dogmes se seraient reconnus les uns les autres. Tandis que le sublime poète arabe rapporte ses souffrances à une puissance intelligente, protectrice et éducatrice, qui l'éprouve, le tente, le livre au génie du mal afin qu'il devienne plus grand que ses adversités, la poésie d'une époque affaiblie et sceptique n'y voit que le roulement fatal de la Fortune, qui écrase au hasard ce qui se rencontre sous sa roue; la résignation y est comme une obstination désespérée, et non une force de l'âme qui accepte la douleur comme une purification. S'il y a des élans vers la liberté et la foi, le plus souvent le ciel, d'où la philosophie a délogé les dieux, n'est plus qu'une voûte fermée sur les têtes pensantes; la Fortune entraîne tout, même leurs pensées. Toute sagesse consiste à calculer prudemment une morale pratique qui plie et ne rompe pas sous les coups des orages, et qui permette de mener doucement sa vie jusqu'à la fin : alors on la quittera sans regret,

parce qu'on en aura tiré le meilleur parti possible. La vertu qu'on recommande est une certaine force qu'on exerce sur soi-même, mais pour soi-même; les sentimens affectueux, la bonté, la justice, l'égalité, le pardon, sont prescrits à titre de plaisir, d'utilité, de réciprocité; le devoir est une jouissance ou une précaution; la fermeté et la modération sont la reconnaissance calme d'une force supérieure à laquelle il serait inutile ou trop pénible de vouloir résister. En tout, c'est une philosophie de décadence; si elle régnait absolument, si, dans les profondeurs du sens populaire, il ne restait pas toujours une inspiration supérieure à la raison même des sages, il n'y aurait plus d'espoir; une société sur cette pente devrait rouler dans l'abîme, car le dévouement réel en est absent, l'enthousiasme y est impossible, et sans dévouement, sans enthousiasme il ne reste aucun point vital par l'énergie duquel la société puisse se réorganiser et se rajeunir.

C'était pourtant de cette guerre même entre le sentiment religieux, qui restait invincible, quoique corruptible, et la raison, qui ne pouvait jamais aboutir qu'à l'épurer sans le détruire, — c'était de cette lutte intellectuelle que le salut devait sortir. La comédie de Ménandre ne mettait plus les anciens dieux sur la scène, puisqu'ils ne comptaient plus, au moins pour les hommes éclairés; mais elle s'opposait vivement aux nouvelles pratiques qui devenaient à la mode, et qui, n'ayant rien de moral, n'étaient que des jongleries. Les prêtres de Cybèle allaient portant par les maisons les images de la déesse, avec bruits de tambours et de cymbale, promettant pour de l'argent les faveurs de la déesse aux dévots qui avaient de quoi les payer. « Femme, dit Ménandre dans un passage rapporté par saint Justin, un dieu ne sauve pas un homme par l'entremise d'un autre homme; si un homme pouvait attirer la Divinité où il veut par le bruit de ses cymbales, il serait plus puissant que la Divinité même. Ce sont là, Rhodé, les pratiques d'une audacieuse industrie inventées par des hommes sans pudeur, des faussetés avec lesquelles on se joue de l'humanité. » — « Je n'aime pas, dit un autre, un dieu qui se promène par les rues avec une vieille, et qui, cloué sur une petite planche, entre dans les maisons. Un dieu bien appris doit rester chez lui pour protéger ses fidèles. » Ménandre ne se montre jamais aussi mordant que sur ces sortes de sujets. On se rappelle qu'Aristophane faisait intercepter par la cité des oiseaux la fumée des sacrifices qui nourrissait les dieux de l'Olympe. Les personnages de Ménandre murmurent aussi contre les sacrifices dispendieux qui n'étaient plus qu'une spéculation des prêtres. « Voyez ces fripons, dit l'un d'eux, dans tous leurs sacrifices; comme ils portent leurs corbeilles et leurs vases sacrés, non pour les dieux, mais pour eux-

mêmes! Quant à l'encens et aux gâteaux, il n'y a rien à dire : la flamme dévore tout, et le dieu reçoit tout; mais des animaux immolés que leur laissent-ils, sinon le rein, le fiel et des os indigestibles, tandis qu'ils dévorent eux-mêmes tout le reste? »

Le sacrifice, cet acte fondamental des religions, image du sacrifice de soi-même à la loi, était en effet depuis longtemps menacé d'une réforme radicale, parce qu'il n'était plus qu'une cérémonie sans signification et sans piété véritable. Les prophètes juifs s'étaient fréquemment élevés contre la vertu superstitieuse qu'on lui attribuait, lorsqu'on le séparait du devoir moral qu'il aurait dû exciter et non remplacer. C'est à ce sujet que les pères de l'église s'autorisaient de Ménandre comme ayant connu ces vérités. Saint Clément d'Alexandrie rapporte les passages des prophètes, qu'il compare à ceux du poète comique; ainsi ce passage d'Isaïe : « Lavez-vous, purifiez-vous, effacez vos péchés; je suis un Dieu qui est proche, et non un Dieu qui reste au loin; » et ces paroles de Jérémie : « L'homme agira-t-il dans les ténèbres, et ne le verrai-je point? Sacrifiez un sacrifice de justice, et espérez dans le Seigneur. » — Ménandre le comique, dit à ce propos saint Clément, a écrit dans les mêmes termes : « Si quelqu'un, ô Pamphile, en amenant pour les sacrifices des taureaux, des chevreaux ou d'autres animaux semblables, ou en décorant les temples de tissus d'or ou de pourpre, ou de petites images d'ivoire ou d'émeraude, croit se rendre Dieu propice, il se trompe, et ses pensées sont vaines. Cet homme doit avoir avant tout des mœurs pures, ne point corrompre les femmes ni les filles, ne voler ni ne tuer pour s'enrichir. Ne convoite pas même une aiguillée de fil, car Dieu, ô Pamphile, est près de toi et te regarde. » — « Ne convoite, mon ami, pas même une aiguillée de fil appartenant à autrui, dit encore Ménandre cité par saint Clément, car Dieu se plaît aux actions justes et non à l'injustice; il permet que ceux-là augmentent leur fortune qui travaillent et cultivent leur champ nuit et jour. Sacrifie toujours à Dieu par une vie juste, et sois moins brillant par tes habits que par ton cœur.... Ne fuis pas parce qu'il tonne, si ta conscience ne te reproche rien, car Dieu est près de toi et te regarde. » Que ces morceaux fussent authentiques ou non, peu nous importe ici; mais s'ils ont été fabriqués pour être mis sous le nom de Ménandre, si des hommes érudits comme saint Clément s'y sont trompés, si l'erreur a été adoptée dans cette savante Alexandrie, où la plupart des pièces de Ménandre étaient si connues, ainsi que dans l'Italie et la Grèce même, où elles furent longtemps représentées, et où elles entraient généralement dans l'éducation littéraire, n'en faut-il pas conclure que ces idées étaient au moins conformes à son esprit et en harmonie avec ce qu'il disait ailleurs?

Or, qu'on le remarque bien, il s'agissait en tout ceci de l'idée la plus sublime du sacrifice; il s'agissait de lui rendre une valeur toute spirituelle, d'en faire le sacrifice de justice, le symbole de l'exaltation et du dévouement de l'âme sous le regard de Dieu. Cela entraînait la réforme et le renouvellement complet de la religion; cela couronnait l'œuvre entière de l'histoire intellectuelle de la Grèce, qui avait déblayé le terrain pour la construction d'un nouveau temple. Dans Ménandre, comme dans tous ses prédécesseurs, ce travail est mélangé de bien et de mal, de vrai et de faux, de sagesse et d'excès, de confiance et de doute : l'ouvrier travaille sans comprendre son œuvre; mais cette ignorance des hommes qui, guidés par de courtes lueurs, avancent toujours, et finissent par avoir concouru, avec d'autres ouvriers qu'ils ne connaissaient pas, aux plus grandes évolutions de l'humanité, n'est-elle pas elle-même le signe le plus visible de la Providence qui dirige nos mouvemens libres et en assemble les résultats? Bossuet a montré comment de grands obstacles matériels furent levés par les révolutions des empires et l'agglomération des conquêtes; mais il y avait dans les mythologies antiques bien d'autres obstacles, et c'est la philosophie grecque qui les a surmontés avec le concours de la poésie et des arts. A l'époque de Ménandre, cette révolution interne est à peu près accomplie; les chefs de la pensée comprennent que tout est détruit; une fermentation universelle annonce un effort de vie qui cherche à tout refaire. L'étude positive de l'homme, le souverain bien proposé comme but unique des recherches, ont placé la loi morale comme un point central mieux éclairé, vers lequel tout devra désormais converger, et dont les nouveaux symboles seront nécessairement l'expression. Les facultés de l'homme, ramenées à leur pureté primitive, devront être l'image finie des attributs infinis de la Divinité, et quelque jour de grands hommes, portés par de grands événemens, exaltés par de grandes calamités, seront chargés de rassembler dans un seul foyer toutes les lumières éparses.

Tel est, selon nous, le dernier fruit de l'étude des littératures anciennes : c'est par là qu'elles se rattachent à l'état moral de la société actuelle, qu'elles en éclairent l'avenir, et qu'elles montrent une constante unité de mouvement dans l'histoire européenne, dont les poèmes d'Homère deviennent ainsi la merveilleuse préface.

LOUIS BINAUT.

SCULPTEURS MODERNES

BENOIT FOGELBERG.

Benoît Fogelberg, dont la Suède déplore la perte récente, était né dans la petite ville de Gothenbourg; son père était fondeur en cuivre, et possédait un talent particulier pour ciseler des ornemens sur les cloches. Dès sa plus tendre enfance, Benoît manifesta un goût très prononcé pour les arts du dessin, et surtout pour la sculpture. Tout ce qu'il trouvait sous sa main lui servait à contenter sa passion. N'ayant pas de terre à modeler, il épiait l'heure où sa mère revenait du marché, et, dès qu'elle avait tourné le dos, il s'emparait des navets qu'elle avait rapportés pour les tailler avec son couteau et les transformer en figures, au grand scandale de la ménagère. Le père, plus indulgent et plus éclairé, comprit de bonne heure sa vocation, et fit tout ce qui dépendait de lui pour la seconder. A quatorze ans, Benoît Fogelberg quittait les bancs de l'école, où il avait puisé les premiers élémens d'une éducation générale, et entrait à l'académie des beaux-arts de Stockholm. A cette époque, c'est à-dire en 1801, car Benoît était né en 1787, la Suède était encore dominée par le déplorable goût du règne de Louis XV. Pour les professeurs de Stockholm, cet art bâtard et mesquin était l'art suprême; ils ne voyaient rien au-delà, rien en-deçà; en d'autres termes, ils avaient complétement perdu la notion de la vraie beauté, ou peut-être ne l'avaient-ils jamais entrevue. Le jeune Benoît, doué d'une sagacité singulière, s'aperçut bien vite que ses maîtres faisaient fausse route, et malgré

son âge, qui lui commandait la docilité, puisqu'il n'avait encore sculpté que les légumes rapportés du marché par sa mère, il entama une guerre d'épigrammes contre l'enseignement académique, et les rieurs se rangèrent souvent de son côté. D'ailleurs son indiscipline n'avait rien à démêler avec la paresse. Il se montrait volontiers docile pour tout ce qui regardait les procédés matériels du métier; mais, dès qu'il s'agissait du choix des types à copier, son instinct railleur reprenait le dessus, et les épigrammes pleuvaient de plus belle.

Il y avait alors à Stockholm un sculpteur d'un mérite éminent, Sergell, dont le talent n'était pas généralement apprécié, et qui plus d'une fois avait eu maille à partir avec les professeurs de l'académie. Le jeune Benoît, recommandé à Sergell par son père ou entraîné vers lui par la finesse native de son goût, s'enivrait de sa conversation. Le vieux maître, qui dans sa longue carrière avait rencontré de nombreux contradicteurs, encourageait le jeune homme dans sa résistance; il lui parlait avec enthousiasme de l'antiquité, des débris de l'art grec réunis en Italie, car Sergell avait étudié plusieurs années en Italie. Ces entretiens, souvent renouvelés, firent une impression profonde sur l'esprit de Fogelberg; dès lors l'Italie devint son rêve, le terme idéal de tous ses vœux. Sur son lit de mort, Sergell lui répétait ce qu'il lui avait déjà dit tant de fois : « Si tu veux connaître la vraie beauté, si tu veux la contempler dans toute sa splendeur, il faut voir, il faut étudier l'Italie. Là, tu trouveras réunis les plus beaux débris de l'art grec, et quand tu en auras pénétré le sens divin, pour compléter ton éducation, tu pourras t'enivrer à loisir de la beauté vivante. Les types merveilleux qui marcheront devant toi t'expliqueront, dans une langue nouvelle, les œuvres du ciseau grec. »

Ces paroles, recueillies avidement de la bouche mourante de Sergell, contiennent le programme de la vie entière de Fogelberg. Tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a voulu, tout ce qu'il a tenté, n'est que l'accomplissement de ce conseil suprême. Toute la vie de Fogelberg, vie laborieuse et magnifiquement remplie, repose sur l'interprétation de l'art antique par la nature, et sur l'interprétation de la nature par l'art antique : c'est-à-dire, pour tous ceux qui ont l'intelligence ouverte, pour tous ceux qui connaissent les conditions fondamentales des arts du dessin, que Fogelberg n'a pas cessé un seul jour de marcher d'accord avec les théories les plus élevées que l'intelligence humaine ait jamais construites sur la notion et l'expression du beau. Sous ce rapport, sa vie et ses travaux nous offrent un vif intérêt. Non-seulement en effet il a entrevu le but vrai, le but suprême de l'art; non-seulement, éclairé par les entretiens de Sergell, il a com-

pris nettement ce qu'il avait entrevu, mais une fois engagé dans la route que lui indiquaient son instinct et le savoir de son maître, il n'a pas bronché, il n'a pas dévié un seul instant. Les désirs confus qui l'agitaient à l'âge de quatorze ans sont devenus plus tard une volonté persévérante, une volonté inflexible : toutes ses œuvres sont là pour attester le caractère inébranlable de sa résolution. Aussi je ne crains pas de recommander la vie de Fogelberg comme un des enseignemens les plus féconds qui puissent être offerts à la jeunesse. La sagacité de son esprit, sa volonté tenace et inébranlable doivent être proposées comme un exemple et un encouragement. Né sous un ciel ingrat, n'ayant pas sous ses yeux le type vivant de la beauté, il a souhaité ardemment, il a presque deviné ce qui lui manquait pour réaliser son idéal, et une fois en possession de la vérité, il n'a rien négligé pour conformer sa vie à sa pensée. Les deux sources d'enseignement choisies par Fogelberg, sources vives et abondantes où il puisait à toute heure, la tradition et la nature, résument l'art tout entier dans son passé, dans son avenir. La tradition sans la nature mène à la routine, à la monotonie; la nature sans la tradition, quel que soit le talent de l'imitateur, n'enfantera jamais que des œuvres prosaïques : c'est ce que Fogelberg avait compris à merveille, et tous ses travaux ne sont qu'une démonstration vivante de cette vérité.

Les professeurs de Stockholm étaient loin de partager son avis, puisqu'ils tenaient pour le goût Louis XV; aussi je n'ai pas de peine à croire qu'en sollicitant du gouvernement suédois une pension qui permît à leur élève indocile d'aller étudier hors de son pays, ils cédèrent plutôt au désir de se débarrasser d'un railleur incommode qu'à l'espérance de développer son talent. Que leur intervention fût d'abord égoïste ou généreuse, peu nous importe. Elle réussit pleinement, et Benoît Fogelberg partit pour l'Allemagne en 1818; il avait alors trente et un ans. Ainsi sa lutte avec ses professeurs n'avait pas duré moins de dix-sept ans, et pendant ce long espace de temps ses idées ne s'étaient pas troublées, sa volonté n'avait pas fléchi. Rare exemple de persévérance ! à trente et un ans, il gardait encore toute l'énergie de sa première conviction. Après une lutte de dix-sept ans, il voulait encore ce qu'il avait voulu au début; il quittait la Suède plein d'ardeur et d'espérance.

Fogelberg ne fit pas un long séjour en Allemagne : sans doute il n'y trouvait pas ce qu'il souhaitait si ardemment et depuis si longtemps, un enseignement fondé sur l'intelligence et l'interprétation de l'art antique. Avant de franchir les Alpes, avant de pénétrer dans cette chère Italie, terme suprême de tous ses rêves, il voulut voir la France, et se rendit à Paris. Il espérait y rencontrer quelque maître habile, sincèrement épris de l'antiquité, qui, par ses entretiens et

ses leçons, le préparerait à des études personnelles et libres. Son espérance ne fut pas déçue. La voix publique lui désignait Pierre Guérin, l'auteur de *Marcus Sextus*. Aujourd'hui que les voyages sont devenus plus faciles et plus fréquens, aujourd'hui que nous pouvons, sans quitter Paris, consulter à loisir les plus belles œuvres du ciseau grec et du ciseau romain, grâce aux moulages qui se multiplient, nous avons quelque peine à comprendre l'enthousiasme excité par Pierre Guérin; mais si nous consentons à nous reporter par la pensée vers l'année 1818, notre étonnement s'évanouit. Pierre Guérin, qui serait aujourd'hui en-deçà des idées accréditées chez les hommes qui ont étudié l'histoire entière de l'art grec et de l'art romain, était, vers 1818, un des esprits les plus avancés de notre pays pour toutes les questions qui se rattachent à l'intelligence, à l'expression de la beauté. On peut donc affirmer que le choix de Fogelberg fut des plus heureux. Si plus tard il sentit le besoin d'élargir le cercle de sa pensée et de secouer peu à peu le joug d'un enseignement exclusif, il n'en est pas moins vrai qu'il trouva dans les leçons de Pierre Guérin une nourriture substantielle. Dévoré d'une soif ardente de savoir, il se plaça résolument sous la discipline de ce maître austère. Dès qu'il eut entendu ses conseils, il les suivit avec la docilité d'un enfant : il comprenait qu'avec un pareil maître l'obéissance absolue était la première condition du progrès. Pendant dix-huit mois, il fréquenta sans relâche l'atelier de Pierre Guérin, dessinant tantôt d'après la bosse, tantôt d'après le modèle vivant, écoutant d'une oreille attentive les moindres avis que le maître voulait bien lui donner, oubliant volontiers qu'il était déjà parvenu à la virilité, ou plutôt trouvant dans le nombre même des années révolues une source nouvelle d'ardeur et d'émulation. S'il entrevoyait quelque chose au-delà des préceptes posés par le maître, il gardait pour lui-même l'idée qu'il avait aperçue, se réservant de la contrôler, de la vérifier plus tard. Quoi qu'on puisse penser des œuvres de Pierre Guérin, il est certain que ses leçons n'étaient pas mauvaises, puisque Géricault et Fogelberg sont sortis de son atelier. De tels élèves suffisent pour démontrer la valeur de l'enseignement qu'ils ont reçu. Tous ceux qui ont connu Fogelberg pendant son séjour en France se souviennent avec admiration de sa persévérance, de son assiduité. Heureux enfin d'avoir trouvé un maître qui le comprenait et qui lui inspirait confiance, il s'efforçait de regagner le temps perdu à l'académie de Stockholm. Il lui semblait retrouver dans la voix de Pierre Guérin un écho de la voix de Sergell; aussi recommençait-il sans dépit, sans impatience, tous les traits désapprouvés par le maître. Au bout de dix-huit mois, il maniait le crayon avec une rare dextérité, et interprétait le modèle vivant dans le style le plus élevé. Dans

les dernières années de sa vie, il parlait encore avec reconnaissance des leçons de Pierre Guérin.

Cependant il comprenait la nécessité, avant de partir pour l'Italie, de joindre au maniement du crayon le maniement de l'ébauchoir, et de modeler d'après nature. Je dois avouer franchement qu'il ne fut pas aussi heureux, aussi bien inspiré dans le choix de son second maître que dans le choix du premier. Pour justifier mon aveu, il me suffit de nommer Bosio. Si Pierre Guérin était souvent exclusif, du moins il ne perdait jamais de vue le but élevé que l'art doit se proposer. Bosio n'avait que des idées mesquines, et toutes les œuvres qu'il a laissées le démontrent surabondamment. Quand il avait le titre et les émolumens de premier sculpteur du roi, il comptait de nombreux courtisans, et la foule ignorante le prenait pour un artiste habile. Aujourd'hui ses œuvres sont réduites à leur juste valeur et forcées de se défendre elles-mêmes. Or quiconque a de bons yeux et quelque peu de goût ne peut prendre au sérieux ni la statue de Louis XIV, ni les bas-reliefs du piédestal, ni le quadrige de l'arc du Carrousel, ni même *la nymphe Salmacis*, qui fut pourtant vantée avec acharnement comme un prodige de finesse. Pour les intelligences qui prennent la peine de réfléchir, Bosio n'est pas même un sculpteur de troisième ordre. Nous avons donc le droit de regretter qu'un esprit aussi délicat que Fogelberg se soit fourvoyé dans l'atelier d'un tel maître. Heureusement pour lui, il n'y demeura pas longtemps, soit que son rêve d'Italie absorbât toutes ses facultés, soit qu'il comprît le néant de cet enseignement. Toutefois, pendant les quelques mois qu'il passa chez Bosio, il eut l'avantage de modeler d'après des types plus riches, plus variés, plus beaux que les types du Nord. Sous ce rapport, ses nouvelles études ne furent pas pour lui sans profit. En effet, si Bosio s'attachait volontiers aux détails les plus puérils de la nature vivante, s'il copiait lui-même et recommandait à ses élèves de copier les moindres plis de la peau, il ne dépendait pas de lui d'appauvrir le modèle; et comme son atelier, par des raisons étrangères à l'art, était fréquenté par une jeunesse nombreuse, il y avait chez lui un grand choix de modèles. Pour un esprit aussi pénétrant que celui de Fogelberg, cette variété de types compensait largement l'insuffisance et la mesquinerie de l'enseignement. D'ailleurs, après avoir dessiné pendant dix-huit mois chez Pierre Guérin, il n'avait pas grand'chose à redouter des leçons de Bosio. S'il consentait, pour faire preuve de docilité, à l'imitation littérale et prosaïque de la réalité, il savait désormais à quoi s'en tenir sur la valeur de cette imitation, et ne comptait pas la poursuivre obstinément. Le champ de sa pensée s'agrandissait de jour en jour; ce qu'il avait entrevu par la seule force de son instinct, ce que Ser-

gell et Pierre Guérin lui avaient confirmé, il n'était pas donné à Bosio de l'effacer ou de le réfuter. J'incline même à croire que la comparaison de ce dernier maître avec les deux premiers affermit Fogelberg dans sa foi esthétique. Une telle conjecture n'a rien de téméraire.

Fogelberg repartit enfin pour l'Italie; il arrivait à Rome en 1820; il avait alors trente-trois ans. Ceux qui l'ont connu à cette époque de sa vie se rappellent sa joie et son éblouissement en présence des chefs-d'œuvre de la statuaire antique dont Sergell et Pierre Guérin l'avaient si souvent entretenu. Malgré ses études persévérantes et son goût natif, il éprouvait un embarras singulier que chacun de nous voudrait connaître, l'embarras des richesses; mais il triompha bientôt de cette première émotion, et la sagacité qui ne l'abandonnait jamais lui désignait au bout de quelques jours les modèles qu'il devait consulter assidûment. Il était venu à Rome pour y passer quelques années, n'espérant pas que la munificence du gouvernement suédois lui permît d'y achever sa vie; mais Rome avait pour lui un attrait si puissant, qu'il ne put jamais se résoudre à la quitter, si ce n'est pour quelques rares voyages que lui prescrivait l'état de sa santé. Je l'ai rencontré à Rome en 1840; il avait alors cinquante-trois ans. Sa conversation était charmante et pleine de feu. Les merveilles du Vatican et du Capitole amenaient sur ses lèvres des paroles qui n'appartiennent guère qu'à la jeunesse. Il y avait dans son goût une délicatesse, une pénétration qui révélaient des facultés éminentes et l'habitude de la réflexion. Son admiration ne se prodiguait pas et ne s'adressait qu'aux morceaux exquis. Je me souviens d'une statue d'Hercule en bronze doré, qui se voit au Capitole, dont le torse et les membres sont percés à jour par la vétusté. Fogelberg ne se lassait pas de l'étudier, et s'étonnait naïvement de l'indifférence des visiteurs pour ce chef-d'œuvre de l'art antique. Il prouvait par de très bonnes raisons que si cet Hercule ne venait pas de Grèce, c'était au moins l'œuvre d'un artiste grec établi à Rome, quelque réplique de Lysippe ou de Polyclète. C'était plaisir de l'entendre parler sur un sujet qu'il connaissait si bien. Tandis qu'il énumérait toutes les beautés de cet Hercule rongé par un long enfouissement, et qui pour les ignorans n'avait guère plus de valeur qu'une écumoire, son œil s'allumait, et son accent, habituellement empreint de bonhomie, laissait deviner un dédain profond pour les touristes empressés qui prétendent voir Rome en huit jours, et pour les artistes routiniers qui admirent sur parole, sans prendre la peine de s'éclairer par eux-mêmes. Il parlait de ses études sans orgueil, des bévues dont il était témoin sans amertume : aussi chacun se sentait attiré vers lui, et jamais on ne le quittait sans avoir appris quelque chose, car il savait Rome par cœur, et sur chacun de ses monumens il avait fait des re-

marques pénétrantes, capables d'étonner l'antiquaire le plus savant, l'homme du goût le plus fin. Sur le Laocoon, sur le Méléagre, sur le torse mutilé de l'Hercule au repos, il avait à dire quelque chose de nouveau, qu'une étude attentive lui avait révélé, et jamais le désir d'exciter la surprise ne lui suggérait un paradoxe. Un jour nous parlions ensemble de l'Apollon du Belvédère, qu'on est habitué dans les académies à recommander comme le type de la beauté suprême, et je lui confessai ma préférence pour la Vénus de Milo. Fogelberg accueillit mon aveu sans surprise, et pour me confirmer dans ma conviction, qui était la sienne, entreprit de me démontrer que non-seulement l'Apollon du Belvédère n'était pas une œuvre de premier ordre, mais que la statue placée au Vatican n'était qu'une réplique en marbre d'une statue coulée en bronze. Les raisons qu'il me donna, tirées principalement du développement, de la minceur, de la ténuité de la draperie, me semblèrent excellentes, et après l'avoir écouté, je me sentis affermi dans ma préférence.

Lorsque je rencontrai Fogelberg, il était établi à Rome depuis vingt ans, et cette patrie adoptive lui donnait toutes les joies que peut rêver une intelligence élevée. Sa vie se partageait entre l'étude et l'invention, entre la contemplation du passé et l'accomplissement de ses projets. Après vingt ans d'une étude assidue, il ne croyait pas encore avoir épuisé les enseignemens que Rome lui offrait. Rien ne pouvait apaiser sa soif de savoir. Il avait rassemblé avec un soin religieux une collection de médailles qui fut achetée et payée généreusement par le roi Louis de Bavière. Je n'ai pas vu cette première collection; mais j'ai vu, j'ai admiré à loisir la seconde collection formée par Fogelberg, ses lampes et ses terres cuites, qui plus tard furent acquises à son grand regret et presque malgré lui par un Anglais obstiné. Cette dernière collection jouissait en Italie d'une légitime renommée. L'Anglais se présente chez Fogelberg, et demande si elle est à vendre. Sur son refus, il insiste avec la vivacité d'un homme résolu à contenter son caprice, et notez qu'il n'avait jamais vu la collection qu'il voulait acheter. Fogelberg, espérant se débarrasser de cet antiquaire acharné, finit par lui demander un prix qu'il croyait fabuleux. Pour toute réponse, l'Anglais tire son carnet, et signe un bon sur Torlonia pour la somme demandée. Fogelberg se reprochait l'abandon de ses lampes et de ses terres cuites comme une lâcheté, et cependant ses travaux, quoique généreusement rémunérés, ne lui permettaient ni d'agrandir ni de conserver cette seconde collection. Pour se consoler de cette perte douloureuse, il entreprit la formation d'une collection nouvelle, d'une série nombreuse et choisie, de portraits historiques, de portraits gravés qu'il destinait à la bibliothèque de Stockholm, et que la Suède possède

aujourd'hui. J'en ai dit assez pour caractériser l'homme; le moment est venu d'examiner ses œuvres.

Pour estimer avec équité les travaux de Fogelberg, pour comprendre toute l'étendue de la route qu'il a parcourue, il convient de les diviser en trois classes. Cette division nous rendra un double service : non-seulement elle nous permettra d'apprécier plus nettement le mérite individuel des figures qui appartiennent au même ordre d'idées, mais elle nous montrera l'itinéraire de son intelligence. Or voici la division qui se présente naturellement. Dans la première classe, il faut ranger toutes les figures empruntées à la mythologie antique. Dans ces œuvres, composées avec un soin exquis, Fogelberg applique les leçons de Pierre Guérin, et ne va guère au-delà. Il profite, il est vrai, des conseils que lui offrent les musées du Vatican et du Capitole; mais il n'essaie pas encore de marcher par lui-même, sans le secours de son avant-dernier maître. Dans la seconde classe, nous devons placer toutes les figures empruntées à la mythologie scandinave. Ici, les leçons de Pierre Guérin ne peuvent plus le guider. Malgré sa profonde vénération pour l'artiste éminent qui lui a révélé le secret de la vraie beauté, malgré la timidité naturelle de son caractère, il est forcé de se frayer une route nouvelle. Il étudie avec ardeur les légendes de son pays, il cherche en lui-même et dans le souvenir de ses lectures les types qu'il doit modeler. Il se défie de ses facultés, il hésite, il tâtonne; mais enfin sa persévérance est récompensée par une originalité féconde qui étonne ses amis, et qui l'étonne lui-même. Il se croyait condamné à une éternelle obéissance, et la nécessité de traiter des sujets nouveaux lui révèle en lui-même une puissance inattendue dont il n'avait pas conscience. Dès ce moment, il s'établit en maître dans le domaine de l'art; il consulte les anciens, mais ne les imite plus. Il voit s'agrandir d'une manière indéfinie la série des travaux qu'il peut entreprendre. Ce qu'il demande à l'antiquité, c'est la pureté des lignes, le choix de la forme; quant à l'idée, quant au sentiment à exprimer, il ne les demande qu'à la méditation. Quand il s'occupait exclusivement de la mythologie grecque, il lui arrivait de dédaigner et de repousser comme dangereux tel sujet proposé par un ami. Il répondait : Les Grecs ne l'ont pas traité, et cette réponse mettait sa conscience en repos. Une fois entré dans la mythologie scandinave, il ne pouvait plus persévérer dans ses scrupules, à moins de dénaturer les dieux du Nord en essayant de les ramener aux types grecs. Il n'en fit rien, et il eut raison. Il tenta de concilier le témoignage des légendes nationales, c'est-à-dire le côté expressif des sujets qui lui étaient confiés, avec les principes établis et démontrés par les grandes écoles d'Égine, de Sycione et d'Athènes. Et quelle que fût la difficulté du problème, on ne peut

nier qu'il ne l'ait résolu. Personnel par l'idée, il est demeuré dans la forme fidèle aux souvenirs de l'art antique.

Une troisième et dernière épreuve lui restait à subir : l'épreuve de la statuaire historique. Après avoir lutté avec les données de la mythologie scandinave, il avait à reproduire des personnages réels. Il fallait idéaliser les personnages sans renoncer à leur costume historique. Cette troisième et dernière épreuve, de l'aveu unanime de tous ceux qui ont suivi les travaux de Fogelberg, fut pour lui l'occasion d'un nouveau triomphe. En appliquant à l'histoire la méthode qu'il avait appliquée à la mythologie scandinave, il accomplit victorieusement la tâche qui l'avait d'abord effrayé. Sans négliger, sans omettre, sans altérer aucun détail de costume, il trouva moyen de donner à ses personnages une élégance, une grandeur, qui rappellent les traditions de l'antiquité. Il a cherché, il a trouvé la beauté poétique dans l'interprétation de la réalité.

N'avais-je pas raison d'affirmer que cette triple division nous montrerait clairement l'itinéraire suivi par l'intelligence de Fogelberg? N'assistons-nous pas aux métamorphoses de sa pensée, à l'enhardissement progressif de sa volonté? Il demeure, il se cantonne d'abord dans les régions pures de l'idéal consacré; il modèle le nu ou ne jette sur le corps des dieux ou des héros qu'une draperie légère et transparente, qui laisse deviner la forme entière. Bientôt la reconnaissance de son pays l'oblige à déserter l'Olympe; il lui faut renoncer aux lignes pures et harmonieuses divinisées par le ciseau de Phidias et de Praxitèle, mais du moins il est encore en présence des dieux. Si les types à modeler ne sont plus les mêmes, l'idéal s'offre à lui comme une condition nécessaire du sujet. Son intelligence n'est pas complétement dépaysée; elle plane encore au-dessus de la terre. Convaincu désormais que la beauté peut servir de vêtement à toutes les pensées, que s'il y a des pays privilégiés qui la devinent plus vite et l'expriment plus puissamment, une fois révélée, elle appartient à tous les pays et s'applique à tous les sujets, Fogelberg abandonne les dieux pour les personnages purement humains. Dans cette troisième et dernière épreuve, il ne trahit pas la cause de l'idéal, car pour lui la forme sans la pensée, l'imitation littérale du modèle, n'est qu'une œuvre sans valeur et sans portée. Il transporte dans le domaine de l'histoire les habitudes intellectuelles de toute sa vie.

Parlons d'abord de *l'Amour à la Coquille,* création charmante, pleine de grâce et de malice. Tout le corps est modelé avec une rare finesse, et le visage du dieu exprime la raillerie. En vérité, j'ai peine à comprendre comment Fogelberg, en sortant de l'atelier de Bosio, a pu concevoir une telle figure, car il y a dans cet *Amour à la Coquille* une souplesse et une simplicité que Bosio n'a jamais con-

nues; c'est un grand honneur pour Sergell et pour Pierre Guérin que d'avoir prémuni Fogelberg contre les leçons de Bosio. Dans la figure qui nous occupe, il n'y a pas un détail puéril; le torse et les membres sont d'une beauté divine et empreints d'une éternelle jeunesse. Pour imaginer cette délicieuse figure, il a fallu que Fogelberg possédât une singulière puissance de réaction. Il n'y a pas en effet un seul morceau qui mérite le reproche de mesquinerie. Quand on compare *l'Amour à la Coquille*, début de Fogelberg, à *la nymphe Salmacis*, l'un des derniers ouvrages de Bosio, on demeure stupéfait; l'intervalle immense qui sépare le maître de l'élève révèle chez le dernier une finesse de perception, une délicatesse de goût, que les plus périlleux enseignemens n'ont pu dépraver.

Une *Hébé*, une *Baigneuse*, une *Vénus*, attirent ensuite notre attention. Sauf quelques détails de draperie qui n'ont peut-être pas un caractère assez spontané, ces trois figures rappellent sans servilité les beaux temps de l'art grec : — dans *Hébé*, la candeur et l'ingénuité, une élégance de formes qui doit éblouir les dieux; dans *Vénus*, une beauté puissante qui appelle le désir. Les narines, minces et dilatées, expriment la volupté. La *Baigneuse* mérite une étude particulière : le soin religieux avec lequel Fogelberg a profité du mouvement de la figure pour montrer la beauté virginale sous la forme la plus exquise suffirait pour lui assigner un rang élevé parmi les statuaires modernes. Je ne sais pas si, lorsqu'il travaillait à sa *Baigneuse*, il a consulté un grand nombre de modèles; mais ce que je sais bien, ce que j'ose affirmer, ce qui est évident pour tous les esprits éclairés, c'est que toutes les parties du corps ont le même âge, et ce mérite n'est pas aussi commun qu'on le croit généralement. Trop souvent des artistes habiles, qui par malheur ont exercé leur main beaucoup plus que leur pensée, copient la poitrine et les épaules d'une femme de vingt ans, copient les membres d'une femme moins jeune, et ne prennent pas la peine de relier les diverses parties de la figure dans une harmonieuse unité. Dans la *Baigneuse* de Fogelberg, rien de pareil; le visage, le torse et les membres ont la même jeunesse. Aussi je considère cet ouvrage comme un des meilleurs qu'ait produits la statuaire de notre temps.

L'*Apollon Citharède* me plaît moins que la *Vénus*, la *Baigneuse* et l'*Hébé*. Je ne crois pas que Fogelberg ait voulu engager la lutte avec l'Apollon du Belvédère. Il avait trop de sagacité pour croire que le type de l'Apollon Pythien, de l'Apollon Sauroctone, pût convenir à l'Apollon Citharède; mais étant donné le sujet qu'il voulait traiter, il ne pouvait guère imaginer un type plus jeune que l'Apollon du Belvédère. Il lui fallait choisir entre l'Apollon Musagète du *Parnasse* de Raphaël et la statue du Vatican, et sa préférence s'est portée sur

le marbre. Il est probable que, dans un âge plus avancé, il aurait conçu cette figure d'une manière plus indépendante et plus hardie. A l'époque où il la modelait, il était encore sous la domination intellectuelle de Pierre Guérin, c'est-à-dire qu'il n'avait pas encore trouvé le moyen de concilier le respect de la tradition avec la liberté de l'invention. La tête de l'*Apollon Citharède* est d'un caractère élevé. La poitrine est modelée d'une main ferme et habile; mais les lignes des membres inférieurs manquent de variété, et puis la chlamyde, jetée sur les épaules du dieu semble taillée dans une étoffe trop étroite. Quels que soient les défauts qu'on puisse reprocher à l'Apollon du Belvédère, il faut reconnaître du moins que la draperie est tout à la fois abondante et d'une merveilleuse légèreté.

Mercure se préparant à tuer Argus est, selon moi, bien supérieur à l'*Apollon Citharède*. Il y a dans cette figure une science profonde, une finesse d'expression qui ne peuvent être conquises que par un travail persévérant, une méditation assidue. Il serait difficile d'imaginer une figure dont l'attitude et la physionomie traduisent plus clairement la volonté du statuaire. Ici déjà nous apercevons une plus grande liberté d'allure; l'originalité de Fogelberg se caractérise de plus en plus nettement.

La *Vénus à la pomme*, Vénus après le jugement de Pâris, se recommande à la fois par la souplesse du corps et par la fierté du visage. On devine dans le sourire, dans le regard d'Aphrodite la joie que lui donne son triomphe sur Minerve et sur Junon. Sous ce rapport, la figure ne laisse rien à désirer. Peut-être la draperie serait-elle d'un meilleur effet, si l'auteur l'eût placée un peu plus près de la hanche droite, car elle coupe la ligne de la cuisse : il est probable que Fogelberg a cédé au désir de modeler le ventre et la hanche, et de montrer ce qu'il avait conquis dans le commerce alterné de la nature et de l'antiquité; mais toute la partie supérieure du corps est d'une grâce et d'une puissance qui révèlent la déesse maîtresse des dieux et des hommes. Le mouvement du bras droit, qui tient la pomme, est du goût le plus pur. Pour concevoir une telle figure et pour la mener à bonne fin, il ne suffit pas de puiser aux sources les plus généreuses, il faut posséder une délicatesse de pensée que les leçons les plus savantes ne sauraient donner.

Fogelberg avait songé de bonne heure à la mythologie scandinave comme à une source féconde de renouvellement pour l'art suédois, qui s'énervait de plus en plus. Avant même de quitter Stockholm, il avait ébauché *Thor*, *Balder* et *Odin*, qu'il devait exécuter plus tard, dans la maturité de son talent, après avoir amélioré ses premiers projets. A proprement parler, c'est à cette mythologie qu'il faut rapporter la révélation complète de ses facultés. Jusqu'au jour

où il reçut la commande de la statue d'Odin, il s'ignorait lui-même, et malgré son ardent amour pour son pays, malgré sa passion pour les légendes scandinaves, il ne savait pas encore s'il lui serait donné de traduire sous une forme harmonieuse la pensée qui avait soutenu son courage pendant toute la durée de ses études à Stockholm. Il voulait doter son pays d'un art national, et la mythologie scandinave s'offrait à lui comme la source première où il devait puiser; mais comment accomplir sa volonté, comment réaliser son espérance? L'heure décisive était venue; son *Mercure,* envoyé en Suède, avait attiré sur lui les regards de la foule et la bienveillance du souverain. Il s'agissait de justifier, par une œuvre capitale, la popularité naissante de son nom. Fogelberg comprenait toutes les difficultés d'une pareille tâche, et, pour l'accomplir dignement, il sentit la nécessité d'agrandir le champ de sa pensée par de nouvelles études. Tous ceux qui l'ont connu, qui ont visité son atelier, qui ont su lui inspirer assez de confiance pour amener sur ses lèvres l'expression complète de sa pensée, se rappellent à quel point il était sévère pour lui-même. Il ébauchait vingt fois avant de commencer l'exécution définitive. Il était, pour son travail personnel, un juge sans pitié. Quand il entreprit la statue d'Odin, il fit deux parts de son temps; l'une fut réservée aux études purement historiques, je veux dire aux légendes scandinaves, l'autre à la comparaison des types réalisés par l'art antique avec les types consacrés par ces légendes. C'est à ces études parallèles que nous devons la statue d'Odin. Il y a en effet, dans cette œuvre puissante, une alliance heureuse du génie suédois et du génie antique. Fogelberg, tout en respectant les témoignages de la légende, s'est efforcé de concilier ces témoignages avec les lois posées par les grands maîtres de l'art, et nous devons reconnaître qu'il a réussi dans cette tâche difficile.

Pour apprécier toute l'importance d'une telle épreuve, il est utile de savoir qu'en Suède même elle rencontrait une opposition énergique parmi les archéologues. L'ambition patriotique de Fogelberg était considérée par des hommes très doctes, mais peu sensés, comme le rêve d'un esprit malade. On devine donc sans peine avec quelle émotion, avec quelle inquiétude il poursuivait l'accomplissement de sa volonté. Il interrogeait tour à tour Jupiter, Mars, Hercule, pour leur dérober l'expression de la majesté souveraine, de la force et du courage. Rendons pleine justice aux efforts persévérans de Fogelberg. Il est facile d'entrevoir dans la statue d'Odin le souvenir fidèle de l'antiquité, mais en même temps il est impossible de méconnaître l'originalité qui anime toute cette figure. Odin ne peut être confondu ni avec Mars ni avec Hercule. C'est un type nouveau dont la statuaire n'avait pas encore pris possession, une création dans le sens le plus

vrai, le plus élevé du mot : expression mâle et divine du visage, vigueur athlétique du torse et des membres, l'auteur n'a rien négligé pour exprimer complétement la donnée de la légende. Aussi cette statue obtint-elle en Suède un succès populaire.

A compter de ce jour, Fogelberg devint pour la foule un sujet d'orgueil. L'absence même ajoutait à son nom une nouvelle grandeur; on s'entretenait de ses travaux comme d'un intérêt public, comme d'une gloire nationale. Il ne revit son pays que deux fois, en 1845, en 1854; mais la statue d'Odin, objet d'une admiration générale, avait gravé son nom dans toutes les mémoires, et jamais dans un atelier, dans un salon, il n'était question d'art sans que l'autorité de Fogelberg fût citée comme un argument décisif. Il avait résolu en effet d'une manière victorieuse un problème qui ne peut être posé que par un esprit pénétrant, et dont la solution ne peut être traduite sous une forme vivante que par une main très habile. Il s'agissait d'étudier l'art grec comme une langue, en se préoccupant surtout de sa méthode, et d'appliquer cette langue à l'expression de pensées nouvelles. Il est évident que la foule, en admirant la statue d'Odin, ne songeait pas aux termes du problème résolu; mais elle subissait à son insu les conséquences de la victoire remportée par Fogelberg : je veux dire qu'elle éprouvait à la fois l'émotion des souvenirs nationaux et l'émotion causée par la beauté. Elle était dominée par une pensée patriotique, et cette pensée la dominait d'autant plus puissamment qu'elle était exprimée dans une langue parfaite, souple et harmonieuse, claire et pénétrante. La foule ignorait les secrets et les difficultés de cette langue, elle ne savait pas ce qu'il en coûte pour la rendre sienne et la manier librement, et son ignorance n'enlevait rien à l'autorité du statuaire. Le triomphe de Fogelberg est d'autant plus important, qu'il peut servir d'encouragement à tous les esprits résolus qui font de l'expression de la beauté le but constant de leur vie. Appliquer à des pensées nouvelles une langue déjà faite, une langue déjà éprouvée, est aux yeux de tous les hommes sensés la seule manière de concilier la tradition et l'invention. Or c'est là précisément ce que nous trouvons dans la statue d'Odin. Scandinave par la pensée, Fogelberg parle une langue que nulle autre n'a jamais surpassée, une langue consacrée par des œuvres divines. Dans son respect pour le passé, il n'y a rien de servile, rien qui accuse la timidité. Il se souvient d'Égine et d'Athènes; mais, en prenant leur idiome, il garde la liberté, l'originalité de son intelligence. Il est démontré désormais pour les plus incrédules que l'étude attentive du passé n'attiédit pas l'imagination, et lui fournit des moyens d'expression nombreux et variés. Fogelberg n'est pas le premier qui ait tenté, qui ait mené à bonne fin cette démonstration;

mais la statue d'Odin a rajeuni une vérité depuis longtemps évidente pour ceux qui ne séparent pas l'histoire de la philosophie dans le domaine de l'art, c'est-à-dire les œuvres accomplies de la nature même des facultés destinées à créer des œuvres nouvelles. Pour ceux-là, il est hors de doute qu'il vaut mieux choisir une langue faite pour la révélation d'une idée personnelle que de faire table rase et de considérer le passé comme non avenu.

Cependant la statue d'Odin, malgré les mérites qui la recommandent, ne saurait être comparée aux statues de Thor et de Balder. Dans le premier de ces trois ouvrages, on sent une aspiration puissante vers la liberté; dans le second et le troisième, on comprend que l'auteur n'en est plus à la souhaiter, mais qu'il l'a conquise. *Thor* et *Balder* sont deux dates mémorables dans la vie de Fogelberg, car ils signifient, ils représentent l'émancipation complète de son intelligence. Ces deux statues, dont le caractère est si différent, peuvent servir à démontrer la souplesse et la variété de son imagination. Pour l'accomplissement de cette double tâche, tout était à créer; par l'étude assidue des légendes scandinaves, par la méditation, l'auteur a surmonté tous les obstacles semés sur sa route. Les deux types inventés par lui ne sont revendiqués ni par l'antiquité, ni par le moyen âge; ils lui appartiennent tout entiers. Thor, chaussé de peau de renne, les reins couverts d'une peau de loup, porte sur son épaule le terrible marteau auquel ses ennemis n'ont jamais su résister. Son visage respire l'ardeur du combat; son œil flamboyant, ses narines dilatées, ses lèvres épaisses expriment le défi. Or dans l'invention de ce personnage il y avait plus d'un écueil à éviter. Tout en respectant le caractère sauvage de la légende, il fallait introduire le dieu scandinave dans le domaine de l'art, et, pour lui assurer le droit de cité, ne pas reporter la pensée vers l'époque de l'histoire où l'imagination dédaignait la forme. Fogelberg l'a parfaitement compris, et son dieu Thor, modelé avec autant de soin que les dieux de l'Olympe dont nous admirons les débris, nous transporte dans une région idéale. La poitrine et les membres peuvent être proposés comme des sujets d'étude; on y trouve en effet l'élégance réunie à la force, et lorsqu'il s'agit du dieu Thor, n'est-ce pas à cette double condition que la statuaire doit s'attacher? Un artiste doué de facultés secondaires n'eût pas manqué de négliger la beauté de la forme pour exprimer la force avec plus d'évidence. Fogelberg avait trop de sagacité pour commettre une telle bévue. Il ne sépare pas dans sa pensée la puissance de la beauté, et je crois fermement qu'il a raison. Toute autre manière de concevoir un type divin me semble contraire aux lois générales qui dominent toutes les formes de l'imagination.

La statue de Balder nous offre la mansuétude et l'abnégation sous un aspect que j'appellerai volontiers l'aspect évangélique. Le dieu scandinave découvre sa poitrine et semble dire à ses ennemis : « Frappez, je vous pardonne d'avance. Que mon sang coule, que vos flèches déchirent ma poitrine, je ne me plaindrai pas. » Il est impossible de contempler cette figure sans songer à la charité chrétienne. C'est un fait que je constate sans vouloir reprocher à l'auteur la vivacité du souvenir qu'il évoque. Étant donné l'idée qu'il avait à exprimer, il ne pouvait éviter ce danger, si toutefois c'est un danger. Comme le dévouement et l'abnégation ne se révèlent nulle part sous une forme plus éloquente et plus persuasive que dans la tradition chrétienne, je ne m'étonne pas que Fogelberg, en créant le type de Balder, rappelle à notre pensée les scènes les plus touchantes de l'Évangile. D'ailleurs il n'y a rien, ni dans le visage, ni dans le torse du dieu scandinave, qui accuse l'imitation.

Pour apprécier le talent de l'auteur, pour en mesurer l'étendue, il convient de comparer *Thor* et *Balde* . La première de ces deux figures est d'une expression sauvage, et toutes les parties du corps sont en harmonie avec le regard du dieu. La seconde exprime la mansuétude, et c'est merveille de voir comme le geste et la forme du corps concourent à la révélation de la pensée. L'auteur ne s'en est pas tenu à l'accent du visage, il a voulu trouver des auxiliaires dans toutes les parties du modèle. Ce n'est pas, comme pourraient le croire les esprits frivoles, un raffinement puéril, mais un trait de sagacité. Le torse et les membres d'un personnage qui médite et ne vit que par la pensée ne doivent pas ressembler au torse et aux membres d'un personnage guerrier; eh bien! que l'on compare la poitrine de Balder à la poitrine de Thor, et l'on verra quel parti l'auteur a su tirer de cette distinction. La manière dont la draperie est disposée sur les hanches et sur les bras de Balder montre clairement qu'il vient de découvrir sa poitrine. Quant aux plans musculaires, ils ne révèlent pas avec moins d'évidence les habitudes du personnage; il est impossible de le prendre pour un athlète, pour un guerrier. J'insiste sur ce point, et ne crois pas jeter au vent des paroles inutiles, car les conditions que je viens d'énoncer, et dont l'importance n'a pas besoin d'être démontrée, sont trop souvent méconnues par les statuaires de notre temps, qui ne comprennent pas la nécessité de mettre le corps en harmonie avec le visage. Les statues de Thor et de Balder réalisent pleinement ce vœu de la raison; c'est pourquoi je les indique avec confiance comme un utile enseignement. Fogelberg ne faisait rien à l'étourdie; il ne donnait pas un coup d'ébauchoir, un coup de ciseau, sans savoir pourquoi il le donnait. Aussi, quand il créa les types de Thor et de Balder, il ne livra rien au hasard; le visage étant trouvé,

il chercha la forme du torse et des membres avec autant de soin que la forme des lèvres. Qu'une telle préoccupation semble aux esprits inattentifs dépasser les limites assignées au travail humain, je ne m'en étonne pas; mais pour ma part je crois que dans le domaine de l'art on ne vise jamais trop haut. *Thor* et *Balder* prouvent que Fogelberg était du même avis.

Parmi les statues historiques de Fogelberg, il y en a trois qui méritent une attention spéciale et qui peuvent être considérées comme des chefs d'œuvre d'élégance et de vérité : je veux parler de Birger Jarl, de Gustave-Adolphe et de Charles XII. Les deux premières ont été exécutées; il n'existe de la troisième qu'une esquisse en plâtre. Birger Jarl, fondateur de Stockholm, est vêtu d'une cotte de mailles. Il a dans son visage une mâle énergie qui rappelle fidèlement le caractère de sa vie. Pour donner au modèle des lignes harmonieuses, l'auteur a jeté un manteau sur ses épaules; mais ce manteau n'enveloppe pas le guerrier, et laisse à découvert toute son armure. Je ne crois pas que personne songe à contester l'expression virile et militaire de Birger Jarl. Fogelberg, en composant cette statue, travaillait-il d'après des renseignemens authentiques? Je l'ignore. S'il a dû inventer le visage de Birger Jarl, il a fait preuve, dans l'accomplissement de cette tâche, d'une grande finesse d'imagination. S'il n'avait pas sous les yeux le portrait du guerrier qu'il voulait représenter, il l'a créé avec un rare bonheur. Ce que j'admire dans cette statue, c'est la franchise de l'allure. La cotte de mailles dont le modèle est revêtu n'enlève rien à la souplesse du torse et des membres. Il y a tant de naturel dans la pose, qu'on s'attend à le voir marcher. C'est un éloge qui s'applique à bien peu de statues, surtout lorsqu'il s'agit d'un guerrier du moyen âge. Quand le modèle est nu ou vêtu d'un costume antique, l'expression de la souplesse ne présente pas les mêmes difficultés. C'est pourquoi le *Birger Jarl* de Fogelberg me paraît être une des œuvres les plus considérables de l'art moderne. L'auteur, pleinement pénétré de la nature de son sujet, en a compris tous les écueils, et n'a rien négligé pour les éviter. Qu'il ait ou qu'il n'ait pas tâtonné longtemps avant d'adopter le parti auquel il s'est arrêté, peu nous importe : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a pris un parti excellent, et que son *Birger Jarl* est vivant.

La statue de Gustave-Adolphe concilie merveilleusement l'élégance et la majesté. Le visage exprime la résolution et le commandement. Le costume, ajusté avec une rare habileté, offre des lignes heureuses. Il serait difficile d'imaginer un ensemble plus harmonieux. Quand je compare cette statue historique, dont tous les détails sont rigoureusement vrais, aux statues composées chez nous sur

des données analogues, je veux dire sur des données empruntées à l'histoire moderne, je ne puis m'empêcher d'insister sur l'importance des études générales pour les arts du dessin. Il est évident que Fogelberg n'aurait jamais conçu Gustave-Adolphe tel qu'il l'a représenté, s'il se fût borné à l'étude exclusive de son métier. Il y a dans cet ouvrage une liberté, une aisance, un naturel qui révèlent une connaissance parfaite, une connaissance familière du modèle. Pour atteindre à ce degré de vérité, il faut quelque chose de plus que la pratique matérielle de la statuaire; il est indispensable d'avoir vécu par la pensée avec le modèle qu'on veut représenter. Or c'est précisément cette dernière et suprême condition qui est trop souvent méconnue par les sculpteurs de notre pays : ils se contentent trop volontiers de renseignemens vagues ou recueillis à la hâte. Comme ils ne se sont pas préparés par des études générales aux investigations que réclame une telle tâche, ils se préoccupent du plaisir des yeux beaucoup plus que de l'émotion ou de la pensée. Tant qu'on n'aura pas introduit des élémens nouveaux dans l'éducation des artistes, il est à craindre qu'il n'en soit encore longtemps ainsi. Ceux qui se résoudront à cultiver solitairement leur intelligence ne formeront jamais qu'une très faible minorité. Ce qui s'acquiert sans effort par l'éducation commune s'acquiert difficilement par l'éducation solitaire. Fogelberg appartenait à la minorité dont je viens de parler. Il avait été mis de bonne heure en apprentissage chez un ciseleur, et s'il n'eût pas possédé une grande persistance de volonté, il est probable qu'il eût passé sa vie à modeler des chandeliers; mais il sut, par son énergie, par sa persévérance, suppléer à ce qui lui manquait. Il apprit par lui-même ce que son père ne pouvait lui apprendre, ce que ses premiers maîtres ne lui avaient pas enseigné. La statue de Gustave-Adolphe, placée aujourd'hui à Gothenbourg, est là pour attester l'excellence et l'utilité des études générales auxquelles il s'était résolu.

Quant à la statue de Charles XII, qui malheureusement n'a été traduite ni en marbre ni en bronze, mais dont le modèle a été recueilli avec un soin religieux par les amis de l'auteur, elle n'est pas moins intéressante que celles de Birger Jarl et de Gustave-Adolphe, et forme avec elles un contraste piquant. Quelque chose en effet dans ce dernier ouvrage révèle le soldat plus passionné pour les aventures que pour la puissance. Il n'y a qu'une intime connaissance de l'histoire qui puisse conduire à une telle conception. Je ne parle pas de l'élégance du costume; c'est le moindre mérite de cette œuvre. Ce qui me frappe dans l'image de Charles XII, c'est l'expression fidèle de son caractère. Son visage et son attitude semblent défier la mort.

C'est bien là le héros qui faisait du canon sa plus chère musique, pour qui le danger avait un attrait puissant, qui aimait la guerre pour la guerre, et qui pensait à vaincre plutôt qu'à recueillir le fruit de la victoire. Je ne voudrais pas pousser trop loin l'analyse intellectuelle et morale de cet ouvrage; cependant je ne crois pas m'écarter de la vérité en affirmant que Fogelberg, dans la conception de son *Charles XII*, s'est montré aussi profond penseur qu'habile statuaire. Sans doute il a voulu plaire aux yeux, le choix des lignes le prouve assez clairement, mais il a voulu surtout nous révéler le caractère du héros, et pour arriver à l'expression du caractère il a puisé aux sources les plus sûres. Il ne s'est pas contenté des renseignemens que la gravure pouvait lui fournir, il s'est adressé à l'histoire. Ses investigations ont été dignement récompensées : son *Charles XII* est une œuvre originale qui s'accorde parfaitement avec le témoignage des contemporains; c'est une statue vraiment historique dans le sens le plus élevé du mot.

Dans les dernières années de sa vie, Fogelberg était revenu aux études chéries de sa jeunesse, au culte de la beauté pure. Fortifié par les épreuves qu'il avait traversées, instruit par l'application de son savoir à la mythologie scandinave et à l'histoire de son pays, il reprenait avec une ardeur toute juvénile la voie qu'il n'aurait jamais voulu abandonner, en dehors de laquelle il avait cependant obtenu d'éclatantes victoires. Deux modèles, trouvés dans son atelier du Corso, nous montrent combien son talent s'était agrandi à son insu pendant l'accomplissement des œuvres qu'il avait entreprises, sinon à regret, du moins avec hésitation, avec timidité. Je veux parler des deux groupes de *l'Amour et Psyché*. Dans cette fable poétique, Fogelberg a choisi deux momens très différens, — le *Premier baiser de l'Amour* et *Psyché amoureuse*. La première de ces compositions se recommande par une ingénuité délicieuse; il y a dans le regard et dans la bouche de Psyché un trouble et un étonnement qui ravissent tous les spectateurs. La jeune fille n'est pas encore fière de sa beauté, fière de la puissance que sa beauté lui donne. En recevant le premier baiser de l'amour, elle frissonne plutôt d'inquiétude que de joie. Je ne crains pas d'être démenti en affirmant que ce groupe est une des plus charmantes créations de la statuaire moderne. Finesse d'expression, élégance virginale dans toutes les parties du corps, Fogelberg n'a rien oublié pour réaliser l'idéal rêvé par les poètes de la Grèce. Dans le groupe de *Psyché amoureuse,* il ne s'est montré ni moins savant ni moins habile. Psyché fait à son amant un collier de ses bras. Tout son corps exprime la volupté, mais cette volupté n'a rien de lascif. Psyché telle que l'a conçue, telle que l'a rendue Fo-

gelberg, garde encore dans une étreinte amoureuse la pudeur qui double la beauté. Pour moi, ce dernier groupe est le plus bel ouvrage de l'auteur. *Pâris se préparant à juger les trois déesses* est assurément un modèle d'élégance, mais ne saurait se comparer au groupe de *Psyché amoureuse*. Outre les statues de Birger Jarl, de Gustave-Adolphe et de Charles XII, on peut louer à bon droit les statues de Charles XIII et de Charles-Jean XIV; mais dans ces œuvres si puissantes et si vraies, le talent se trouve aux prises avec des obstacles sans nombre; il a beau les surmonter, il ne les supprime pas. Dans la statuaire et dans la peinture, rien ne vaut la forme nue, ou le lin qui couvre la forme sans la cacher. C'est pourquoi je comprends très bien que Fogelberg, après avoir accompli la tâche qui lui était imposée par la reconnaissance, après avoir enrichi son pays de héros scandinaves et de portraits historiques, soit revenu à son point de départ, car s'il aimait la gloire, il aimait avant tout la beauté pure, la beauté sans voile, et les fables grecques offraient à son ciseau des sujets plus heureux que l'histoire de la Suède. Toutefois il a eu raison de ne pas se confiner dans les traditions païennes et d'entrer dans le domaine de l'histoire. Sans les statues de Gustave-Adolphe et de Birger Jarl, il est douteux que son nom fût jamais devenu aussi populaire dans son pays, et c'est à la faveur de cette popularité si légitime, si laborieusement conquise, qu'il a pu réformer le goût des artistes et du public suédois.

Fogelberg est mort au mois de décembre dernier, emporté par une attaque d'apoplexie foudroyante. Quand sa vie s'est éteinte à Trieste, il se disposait à retourner dans son Italie bien-aimée. Appelé en Suède par un ordre souverain, il avait recueilli sous la forme la plus éclatante la récompense de ses travaux. Au son des fanfares, au bruit du canon, au milieu des chants patriotiques entonnés par des milliers de voix, il avait vu découvrir devant une foule étonnée les créations savantes qui assurent la durée de son nom. La Suède saluait en lui un de ses plus glorieux enfans. A peine les fêtes données en son honneur étaient-elles achevées, qu'il se dérobait à son triomphe, car il rêvait déjà de nouveaux travaux, et l'éclat même de la récompense qu'il venait de recevoir, loin de lui conseiller le repos, suscitait en lui des pensées plus hardies. Sa mort n'a pas été moins heureuse que sa vie, ses derniers jours ont été des jours de joie et d'orgueil. A peine a-t-il eu le temps d'adresser des regrets à ses œuvres ébauchées.

Populaire en Suède, justement admiré en Italie, Fogelberg mérite et obtiendra sans doute une renommée européenne. Ses amis se proposent de faire graver la série complète de ses œuvres. Une telle pu-

blication ne peut manquer de lui assigner un rang très élevé dans l'histoire de la sculpture moderne. Tous ceux en effet qui voudront prendre la peine de l'étudier reconnaîtront en lui un esprit ingénieux et pénétrant, un goût sûr et un égal respect pour la tradition et pour l'invention. Je n'ai pas à revenir sur les transformations de son talent, je crois les avoir caractérisées assez nettement. L'ensemble de ses travaux démontre avec la dernière évidence que le culte de l'idéal peut très bien se concilier avec l'expression fidèle de la réalité. Quoique cette vérité soit prouvée depuis longtemps, il faut en rajeunir le souvenir toutes les fois que l'occasion se présente. Or il me semble que la vie entière de Fogelberg peut servir de commmentaire à cette affirmation. Dans ses trois manières, il est resté fidèle aux mêmes doctrines; mais à chaque œuvre nouvelle son esprit devenait de plus en plus clairvoyant, son imagination plus hardie. Sans déserter la tradition, il inventait plus librement. Aussi les transformations de son talent nous offrent un perpétuel enseignement. Il n'y a dans ses œuvres ni soubresaut, ni solution de continuité, ni caprice, ni repentir; ce qu'il avait voulu au début, il le voulait encore quand son esprit, mûri par l'expérience, avait embrassé l'histoire entière de son art. Sa main était devenue plus habile, et son imagination ne s'était pas attiédie. Il voyait plus nettement le but qu'il s'était proposé, son dessein n'avait pas changé, et quand la mort l'a surpris, il était en mesure, sinon de contenter toujours, au moins de charmer les esprits les plus délicats. Parmi les sculpteurs modernes, il y en a bien peu dont la vie et les œuvres offrent la même unité. Or, quand le but est bien choisi, l'unité dans le travail est une forme de la puissance.

GUSTAVE PLANCHE.

LE ROMAN

ET

LES RÉFORMES RELIGIEUSES

EN ALLEMAGNE

I. *Die innere Mission der deutschen evangelischen Kirche. Eine Denkschrift an die Deutsche Nation*, von J. H. Wichern, Hambourg 1849. — II. *Eritis sicut Deus, ein anonymer Roman*, 3 volumes, Hambourg 1855. — III. *Die Diakonissin. Ein Lebensbild*, von Karl Gutzkow, 1 vol., Francfort 1855.

On signalait ici récemment un des épisodes les plus singuliers de l'histoire religieuse de notre âge : l'église anglicane a institué une mission pour évangéliser les habitans de la Cité de Londres (1). Que de tristes pensées dans ce peu de mots ! que de reproches à notre siècle ! et comme cette seule annonce suffit pour mettre à nu les misères d'une civilisation enivrée d'elle-même ! Un fait analogue, et plus grave encore peut-être, s'est produit en Allemagne. Certes, quand nous voyons de savans ecclésiastiques, quand nous voyons M. Vanderkiste et ses graves auxiliaires se mettre solennellement en campagne, non pour convertir les Indiens de l'Amérique ou les naturels de l'Océanie, mais pour apprendre les plus simples notions du catéchisme aux sauvages de Saint-Giles, il y a comme un abîme de hontes et de misères qui s'entr'ouvre à nos yeux; que sera-ce s'il s'agit d'enseigner ces premières vérités à des hommes qui les ont perdues, à des savans, à des lettrés, à des pasteurs, aux gardiens de

(1) Voyez, dans la livraison du 1er novembre 1854, *Un Missionnaire de la Cité de Londres*, par M. Émile Montégut.

la doctrine et du culte? Tel est le spectacle que l'Allemagne nous donne en ce moment même. Une mission a été organisée aussi pour annoncer le christianisme, le christianisme exact, positif, au peuple innombrable des lettrés. Et ne croyez pas que ce soit une de ces entreprises bruyantes comme on en a vu chez nous après 1815, une entreprise encore plus politique que religieuse et destinée surtout à frapper les yeux des populations; non, point de bruit, point de fracas; on veut toucher les cœurs, on veut éclairer les esprits, on veut enfin jeter les semences du christianisme dans une terre où ces semences ont fructifié jadis et qu'un vent de mort a desséchée.

Eh quoi! dira-t on, est-il vrai que les choses en soient venues à ce point? La réponse est facile. Rappelez-vous toutes les révolutions d'idées qui ont agité l'Allemagne depuis vingt ans et toutes les ruines qu'elles y ont faites. J'ai signalé souvent dans la littérature et les écoles philosophiques de nos voisins cette ardeur de haine, cette frénésie de destruction qui me semble un des événemens les plus considérables de l'histoire intellectuelle de ce temps-ci, et quelques personnes ont paru croire que j'attachais trop d'importance à une émeute; les faits parlaient cependant assez haut. Avec leurs subtilités à outrance, des esprits impatiens avaient fini par réduire la philosophie en poussière, tandis qu'une exégèse raffinée, marchant sur les traces des penseurs illustres, était arrivée aussi à mettre le vide et le néant à la place des traditions chrétiennes. Il y a plus d'un demi-siècle que ce travail de décomposition a commencé; nous l'avons vu produire ses conséquences dernières, et l'on sait trop quelle fut alors la situation de cette grande Allemagne considérée comme le foyer des contemplations spiritualistes. Nus, dépouillés, déshérités du trésor des traditions, les représentans de la philosophie étaient allés rejoindre ces hommes primitifs à qui manquent les élémens de toute religion et de toute morale. La civilisation matérielle était splendide et s'embellissait de jour en jour; si l'on regardait au fond des choses, on n'apercevait que le néant. Ce mot même, le néant, le rien, *das Nichts*, était devenu comme le symbole du siècle. Jamais on ne l'avait employé de cette façon. Jamais formule n'avait été ainsi répétée, invoquée, adorée. On en faisait une sorte d'affirmation, c'était une puissance mystérieuse, c'était le dieu des esprits qui ne voulaient plus s'incliner devant les idoles. — Je ne me suis attaché à rien, disait Goethe dans l'une de ses plus charmantes chansons, je n'ai fondé ma fortune sur rien, et depuis ce jour-là le monde entier est à moi. — Il n'y avait là, je le sais, qu'une strophe vive et joyeuse, un commentaire humoristique du *vanitas vanitatum;* ce fut bientôt le principe d'une science nouvelle. Les travaux de l'exégèse avaient rendu le christianisme impossible, la philosophie s'était détruite elle-même, les jeunes hégéliens se glorifiaient d'avoir dissous à ja-

mais la doctrine de Hegel, et l'homme, affranchi désormais de toutes ces choses extérieures, philosophie, théologie, lois morales, respect du devoir, respect des droits de l'humanité, se croyait enfin en possession de toutes ses forces. Qui l'avait délivré? Cette formule victorieuse, *das Nichts,* qui venait de mettre en fuite tous les fantômes. En dehors de l'homme, il n'y avait plus rien. Le genre humain lui-même n'était qu'une abstraction scolastique dont les hypocrites pouvaient tirer parti contre la liberté de l'individu. Plus de lois, plus de devoirs, plus de genre humain, plus de patrie, à plus forte raison plus de philosophie ni de religion; l'homme, l'homme individuel, rétabli dans la plénitude de son être, était aussi libre que le sauvage au sein de la forêt vierge, et il entonnait triomphalement la strophe de Goethe :

Nun hab'ich mein! Sach' auf Nichts gestellt,
Juchhe!
Und mein gehoert die ganze Welt;
Juchhe!

Cette strophe, interprétée dans un sens que le poète n'avait pas prévu, est inscrite à la première et à la dernière page du livre le plus logique qu'ait produit la jeune école hégélienne. L'auteur de ce manifeste, M. le docteur Max Stirner, était-il un bizarre énergumène dont la folie ne méritait que le dédain? Il est difficile de le croire lorsqu'on voit d'excellens esprits se réunir pour combattre ouvertement la contagion de ses doctrines. Non, ce n'était pas un système original que produisait M. Stirner; la faiblesse d'intelligence, la stérilité d'invention dont il a fait preuve dans ses récens écrits, prouvent assez qu'il ne parlait pas en son nom. Le jour où M. Stirner a célébré avec une joie hideuse les avantages de l'athéisme, il exprimait tout haut la secrète pensée de ses confrères. On n'était peut-être pas encore décidé à montrer tant de franchise. Rejeter même la croyance à l'humanité, renvoyer aux capucins de l'ancienne école le Dieu de M. Bruno Bauer et de M. Feuerbach, qui donc l'aurait osé dans le camp des novateurs? M. Stirner l'a fait, et ce but auquel on marchait sans vouloir en convenir s'est trouvé subitement démasqué. L'auteur de cette formule, *homo sibi deus,* n'est donc pas l'auteur des désordres qui ont affligé l'Allemagne; le mal existait depuis longtemps, et l'écrivain qui l'a si brutalement mis à nu, n'a peut-être servi qu'à ouvrir les yeux aux aveugles. Les révolutions de 1848, arrivant presque aussitôt après, montrèrent plus manifestement encore combien il était urgent de réveiller les forces morales du pays. Au milieu des chimères généreuses et des espérances permises, n'avait-on pas vu les théories du docteur hégélien descendre dans la rue et commencer leurs saturnales? C'est précisément au plus fort de la mêlée qu'une phalange d'hommes d'élite, esprits graves,

cœurs intrépides, conçut la pensée de livrer bataille à l'ennemi sur son propre terrain et d'organiser une *mission intérieure.*

Au mois de septembre 1848, cinq cents serviteurs dévoués de l'église évangélique, pasteurs, théologiens, magistrats, notables de toute profession et de tout rang, se réunissaient à Wittenberg et décidaient que la première tâche de cette église était d'accomplir une mission au sein de l'Allemagne. On comprend assez dans quel sentiment ils avaient fait choix de la ville de Wittenberg. C'est là qu'un audacieux esprit avait commencé, trois siècles plus tôt, ce que leur foi appelle encore une restauration de l'église chrétienne; c'est de là, et ce souvenir s'évoquait de lui-même à la veille d'une telle lutte, c'est de là qu'un grand signal avait été jeté au monde par un des héros de la vie religieuse. Un autre motif encore, mais on se gardait bien d'en convenir, avait inspiré les chefs. On allait faire d'importans emprunts au catholicisme, on s'apprêtait à imiter nos grandes institutions apostoliques, on voulait stimuler le zèle de la charité, créer des foyers de bonnes œuvres, enrichir la religion de Luther de tout ce qu'avaient proscrit les passions d'un autre âge, et lui donner, s'il est possible, des sœurs de Saint-Vincent de Paul : que de précautions à prendre avant de tenter des innovations si hardies! C'était déjà un sacrifice méritoire, pour les esprits sérieux, d'avouer publiquement la détresse du protestantisme et la stérilité de ses ressources; ne fallait-il pas prendre garde d'alarmer les consciences, d'irriter les rancunes, de fournir des armes à l'ennemi? C'est ainsi que ce mouvement de réforme intérieure, afin qu'on ne l'accusât pas d'être un retour aux traditions catholiques, devait être proclamé sur la place même où le fougueux moine augustin harangua les hommes du XVIe siècle. Qu'importe cette tactique de parti? Tous les esprits, déjà nombreux je crois, qui rejettent les passions de sectaire et qui appellent en dehors et au-dessus des intérêts d'église le réveil du sentiment évangélique, salueront cette réunion de Wittenberg comme un heureux symptôme de concorde spirituelle et de féconde émulation dans le bien.

On se mit résolument à l'œuvre, et la *Mission intérieure* fut constituée. Le président de l'assemblée, le promoteur et le véritable chef de la réforme, M. le docteur Wichern, résuma les actes et les vœux de ses collaborateurs dans une éloquente *Adresse à la nation allemande.* Ce que M. Wichern appelait la *Mission intérieure,* c'était l'ensemble des institutions établies dans l'église protestante pour favoriser le développement de la vie religieuse. Ne croyez pas que ce fût seulement une œuvre de charité et de secours matériels; non. La nouvelle *Mission intérieure* (il y en a eu d'autres à des époques différentes, dit très bien M. Wichern, et l'histoire d'une église digne de ce nom n'est qu'une continuelle mission intérieure), la nouvelle

mission, la mission qui s'est formée sous le coup des révolutions de 1848 se propose une tâche plus précise, et le domaine qu'elle s'attribue est bien autrement vaste. Elle a sans doute à s'occuper des pauvres, elle embrasse maintes œuvres de bienfaisance, mais ce ne sont pas seulement les misères du corps qu'elle veut essayer de guérir; les riches, les heureux, les puissans du monde sont aussi l'objet de sa vigilance attentive et de son action infatigable. — Ainsi parlait M. Wichern en son éloquent manifeste. Peut-être un jour raconterai-je cette croisade, quand nous aurons des documens plus nombreux entre les mains, et qu'il sera possible d'en apprécier l'ensemble; aujourd'hui c'est un épisode particulier que j'ai en vue, un brillant épisode littéraire qui se rattache à l'histoire générale des mœurs et des agitations de l'esprit au sein de l'Allemagne philosophique. Le vaillant apôtre avait dit hardiment : — La *Mission intérieure* aura ses représentans chez toutes les classes de la société allemande. — Le premier représentant de la *Mission intérieure* dans le monde des universités est un romancier anonyme, et le manifeste ou le programme du missionnaire est un tableau de mœurs très vif, très hardi, très risqué, plus que cela, une satire, une satire à la fois chrétienne et mondaine, publiée sous le patronage et par les soins de M. le docteur Wichern.

Il s'en faut bien que ce roman soit un chef-d'œuvre; mais il est animé d'une inspiration sincère, véhémente, et il renferme d'incontestables beautés. Au milieu du silence des lettres germaniques, ce livre amer et passionné a produit une impression profonde. On l'a lu, on l'a relu, on l'a discuté avec colère; il y a bien longtemps, en un mot, qu'une œuvre d'imagination n'a obtenu pareil succès. L'appel de M. Wichern à la nation allemande contenait une phrase qui semblait une menace. « Notre *Mission*, disait-il, n'est pas l'œuvre de telle ou telle classe; elle établit son foyer d'action au sein même du peuple, c'est-à-dire de la grande communauté. Dans chaque monde elle aura ses agens, dans chaque monde ses problèmes particuliers à résoudre. Plus elle sera libre en ce sens, plus elle sera résolue à châtier le péché sans acception de personne, à attaquer l'impiété, à poursuivre l'immoralité, à briser l'orgueil des superbes, à faire triompher partout la justice; plus aussi elle fera battre, en bas comme en haut, le cœur de ceux qui savent ce que c'est que le peuple, et elle pénétrera facilement dans les masures et les palais. » Cet avertissement avait passé inaperçu au milieu des religieuses effusions du missionnaire. Le voilà maintenant mis en action, le voilà devenu un livre, un livre ardent, un tableau accusateur et tout rempli de la colère vengeresse qui grondait sourdement chez l'apôtre irrité. Parcourons ces pages satiriques et suivons l'auteur au milieu de cette

société de philosophes, de lettrés et d'artistes dont il prétend nous dévoiler les mystères. C'est le panthéisme hégélien qu'il attaque, et son titre nous révèle d'avance l'inspiration qui le guide. Le titre, c'est cette phrase du serpent de la Bible que le Méphistophélès de *Faust* écrivait sur l'album de l'étudiant : « Vous serez semblables à Dieu, ayant la science du bien et du mal. » *Eritis sicut Deus.*

Nous sommes dans une petite ville d'Allemagne. Deux jeunes filles sont assises à la fenêtre d'une chambre toute fraîche et virginale éclairée par le soleil couchant. Elles ne brodent ni ne travaillent; elles causent, et leur causerie semble se prolonger sans fin, tant elles ont de confidences à se faire et de rêveries à échanger. Le dialogue est charmant, et déjà le caractère des deux jeunes filles s'y dessine en traits expressifs. Élisabeth, avec ses beaux yeux bleus si profonds, est une nature douce et expansive, une âme pleine de tendresse et d'enthousiasme. Léonore est plus calme, plus réservée, plus timide; mais c'est Élisabeth surtout qui nous intéresse, c'est elle qui sera l'héroïne de cette histoire. En la peignant avec tant de charme dès les premières scènes du tableau, l'auteur nous avertit qu'elle sera l'objet de l'étude impitoyable qu'il prépare. J'ai dit qu'elle était enthousiaste, mais avec quelle grâce, avec quelle douceur toute féminine! Elle aime les poètes, elle lit Shakspeare et Goethe avec passion; ne croyez pas pour cela qu'elle appartienne à la race insipide des pédantes. Élisabeth tiendrait fort mal sa place dans les cercles prétentieux inaugurés à Berlin par Frédéric Schlegel, et auxquels Mme Fanny Lewald consacre de si complaisantes peintures. Le père d'Élisabeth était un digne professeur de philologie, grave, savant, exact, un de ces érudits de la vieille roche qui savaient associer le culte naïf de l'antiquité grecque avec toutes les vertus d'un christianisme pratique et les traditions, un peu compromises aujourd'hui, de la loyauté allemande. Sa mère était pieuse, simple, et nourrie de la lecture de la Bible; encore une figure d'autrefois, ou du moins qui ne reparaît guère dans les tableaux de la société présente. Le père avait cultivé avec soin l'esprit de sa fille; mais tout dévoué qu'il fût à ses chers poètes de l'Attique, il n'avait jamais permis à Élisabeth de confondre dans une même admiration les merveilles de l'art profane et la sainteté des traditions chrétiennes; au-dessus d'Homère et de Sophocle, au-dessus de l'aimable simplicité du monde naissant, qu'il prenait plaisir à dérouler aux yeux de sa fille, il lui montrait toujours dans une lumière céleste l'incomparable splendeur de l'Évangile. C'était la mère surtout qui avait la charge de cette jeune âme; or, plus candide et plus dévouée que savante, elle avait développé dans l'âme de l'enfant un très vif sentiment des choses pieuses plutôt que le goût des vérités positives. Le christianisme d'Élisabeth

n'avait donc rien de très précis, et le pasteur à qui fut confiée son éducation religieuse avait contribué encore par une sévérité méthodiste à provoquer chez elle l'instinct d'une liberté naïve. Qu'importe? le sentiment religieux était au fond de son cœur, et bien que son esprit ne fût pas façonné à des croyances nettement définies, il y avait un principe qui ne l'abandonnait en aucune occasion; elle avait la foi la plus vive dans la Providence, et elle se sentait vivre sous le regard de Dieu.

Quelle source d'émotions et d'enseignemens de toute sorte dans les souvenirs de la première enfance! Poètes ou romanciers, tous les peintres de la nature humaine ont dit le charme merveilleux de ces impressions naïves, tous le diront encore, et le sujet ne s'épuisera pas. Élisabeth avait perdu sa mère à onze ans, et, quelques années après, son père mourait aussi, la laissant seule dans le monde, oui, seule dans le monde de la pensée et de l'âme, bien qu'il l'eût confiée à un oncle et à une tante qui la recueillirent sous leur toit. L'oncle était un homme vulgaire et la tante une prétentieuse coquette. Qu'y avait-il de commun entre cette délicate nature et les nouveaux mentors qui devaient diriger sa jeunesse? Élisabeth s'enfermait pieusement dans ses souvenirs; elle continuait seule l'éducation interrompue de sa pensée, elle se rappelait avec amour les saintes histoires bibliques que lui contait sa mère et ces conversations où son père l'initiait aux beautés de l'antique poésie. Les poètes allemands qu'elle associait naturellement aux anciens maîtres, Goethe, Schiller, Shakspeare aussi, — car Shakspeare est revendiqué par cette Allemagne qui l'a si bien glorifié, et la traduction de Wilhelm Schlegel et de Louis Tieck semble lui avoir marqué sa place parmi les écrivains nationaux, — Shakspeare donc, et Schiller, et Goethe, sans oublier les chanteurs plus récens, Rückert, Uhland, Justinus Kerner, étaient pour elle des précepteurs aimés auxquels elle confiait sans scrupule le développement de son intelligence et de son cœur. Il n'y avait là, encore une fois, aucune prétention littéraire, aucune recherche de bel esprit; c'était sa manière de rester fidèle aux impressions de son enfance, et quand une amie de ces jours regrettés venait la voir dans sa petite chambre, Élisabeth mêlait gracieusement aux souvenirs de son père et de sa mère les mille réflexions que lui suggéraient ses lectures.

C'est ainsi que nous la montre la première scène du récit. Quand elle a exposé à Léonore les tristesses de l'abandon moral où elle vit, elle lui parle de ses consolateurs; elle ouvre un volume de Goethe, et lui lit ces strophes si pures, si expressives, véritables épanchemens d'une âme isolée demandant à la brise qui souffle, au nuage qui passe, aux étoiles qui scintillent, à toutes les harmonies d'une nuit d'été, l'apaisement de ses douleurs secrètes. Avec quelle sympathie

elle lui récite *le Chant de nuit du Voyageur*, les vers intitulés *Consolation dans les larmes, aspiration*, et surtout les belles strophes *à la lune*, dont le dernier cri répond si bien à l'état de sa pensée : « Heureux, dit le poète, heureux celui qui, jouissant des biens que le monde ignore, des biens que le monde ne sait pas apprécier, chemine pendant le silence de la nuit à travers le labyrinthe de son âme! » Cet amour ardent de la solitude inquiète l'esprit plus pratique de Léonore. Elle croit, avec les livres saints, que la solitude est mauvaise à qui n'y vit pas avec Dieu. Élisabeth n'a pas cessé de vivre avec Dieu; mais quoi! se nourrir toujours de sa propre pensée, errer sans guide dans ce que le poète appelle si bien un labyrinthe, ne pouvoir échanger ses réflexions, ne pouvoir rectifier, s'il y a lieu, les erreurs ou les tendances funestes! Léonore n'habite pas la même ville qu'Élisabeth; elle ne serait pas si alarmée, s'il lui était donné de voir souvent son amie et de lui fournir les entretiens spirituels qui lui manquent. Elle obtient du moins que la belle rêveuse abandonnée tracera dorénavant pour son amie le journal fidèle de ses pensées. Élisabeth peut s'aventurer encore dans son labyrinthe; elle n'y sera plus seule, et chaque semaine, après ses mystérieuses promenades, elle racontera ce qu'elle aura vu.

Cette peinture de l'âme d'Élisabeth, ce mélange de religion et de poésie, cette association d'un christianisme indécis et des leçons plus indécises encore que peut donner l'imagination des poètes, toutes ces choses, si vraies partout et singulièrement en Allemagne, sont étudiées et décrites par l'auteur avec une très habile délicatesse. Est-ce une condamnation de la poésie? Non, certes; bien que l'auteur ne dévoile pas encore toute sa pensée, on voit bien qu'il n'appartient pas à ce méthodisme ténébreux qui éloigne les âmes au lieu de les attirer. Au reste, afin de mieux séparer sa cause de celle des modernes iconoclastes, l'auteur introduit tout d'abord un personnage qu'il va sacrifier résolument. A peine les deux jeunes filles ont-elles fini leur discussion sur les poètes, qu'on les prie de descendre au salon. Il y a là un étranger qui est venu visiter les parens d'Élisabeth. C'est un pasteur, un esprit grave, et Léonore n'a rien de plus pressé que de lui remettre la décision du débat. En vérité elle s'adresse mal, et la question ne sera pas résolue. Ce pasteur est le piétiste le plus intolérant qui soit jamais sorti des officines du fanatisme. L'art n'est pour lui qu'une école de perdition, et la poésie un maléfice de l'enfer. Incapable de comprendre le spiritualisme de l'art, il souille de ses jugemens cyniques les plus belles œuvres du génie de l'homme. Élisabeth veut en vain défendre ses poètes bien-aimés, cet odieux personnage l'épouvante; elle est blessée au cœur, elle a froid, la tristesse et le dégoût lui ferment la bouche. Malgré l'antipathie qu'il éprouve pour ce sermonneur stu-

pide, l'auteur le traite encore avec trop d'indulgence. C'était, dit-il, une âme sincèrement chrétienne, mais une intelligence vulgaire et basse. Je n'aime pas ce beau titre de chrétien sur une si laide figure. Appelons-le de son vrai nom : c'est un cuistre qui déshonore sa foi, et quand l'oncle d'Élisabeth, impatienté à la fin de tant d'impertinences, lui donne vertement son congé, on sait gré à l'auteur d'avoir châtié comme il convient les énergumènes de son propre parti.

Le cœur de la jeune fille retrouve bientôt cependant le calme que les violences du pasteur méthodiste ont un moment troublé. Écoutez-la, le surlendemain, quand elle confie à son journal la joie qui déborde de son cœur! « O Léonore, la lumière s'est faite, oui, la lumière! la lumière! je viens d'entendre des choses toutes nouvelles pour moi. O les belles choses et si noblement dites! Je puis aimer Goethe et Shakspeare, je puis m'enthousiasmer pour Mozart; toi aussi, tu peux admirer sans scrupule ce Schiller que tu préfères à tout. Mon instinct ne m'avait pas trompée! Je sais maintenant, je sais que Dieu ne condamne pas mon enthousiasme, je sais qu'il ne me livrera pas à Satan pour me punir d'avoir aimé les merveilles de l'art. » Celui qui a rassuré et charmé ainsi l'âme inquiète de la belle rêveuse est un jeune et brillant philosophe, un des maîtres les plus applaudis de l'université voisine. Robert Schartel, — c'est le nom du philosophe, — a fait autrefois ses études philologiques sous la direction du père d'Élisabeth; il a appris que son vieux maître a laissé en mourant de précieux manuscrits sur l'art et la poésie antiques, et il vient demander à sa famille l'autorisation de les publier. C'est là qu'il a rencontré le pasteur méthodiste; or, la discussion sur les poètes ayant recommencé de plus belle, Robert n'a pas eu de peine à confondre le barbare. Tout ce qu'Élisabeth avait dans le cœur, Robert l'a exprimé, et avec quelle précision de formules! avec quelle noblesse de pensées! Robert était inspiré en défendant les élus de l'inspiration; il était inspiré sans doute aussi par cette belle jeune fille, par cette physionomie angélique, par les remerciemens naïfs qu'il lisait dans ses regards, par cette attention avide d'une âme suspendue à ses paroles. Quelques jours après, Robert écrivait à un de ses camarades de l'université : « Tu te rappelles, ami, notre vieux professeur Spermann, cet excellent homme que nous aimions tant, et qui fut si souvent l'objet de nos innocentes plaisanteries. Tu sais aussi que j'étais allé prier sa famille de me donner communication de ses derniers travaux littéraires. Ce n'est pas seulement son héritage intellectuel que j'ai trouvé, mais son héritage vivant, une belle jeune fille dans tout l'éclat de sa grâce virginale. Le double héritage, la double fortune de mon vieux maître, ses manuscrits sur l'art hellénique et sa fille

rayonnante de beauté, j'ai tout demandé, j'ai tout obtenu, je vais tout emporter avec moi. »

C'est ici, à vrai dire, que commence le roman; tout ce qui précède n'en est que le gracieux prélude. Ce Robert Schartel dont les théories sur le spiritualisme de l'art et la divinité de la poésie ont si vite gagné le cœur d'Élisabeth, est-il bien le guide qui convenait à cette nature délicate? J'ai bien peur, hélas! que tous deux ne se soient trompés. Élisabeth, si passionnée qu'elle soit pour la poésie, ne pense pas que les créations de l'art puissent suffire à son âme et remplacer la foi positive; au-dessus de ces figures immortelles qui peuplent les domaines de l'imagination, elle aperçoit les cieux, dont les chefs-d'œuvre des maîtres reflètent plus ou moins la pure lumière, et l'art n'est pour elle qu'une forme visible, une forme, charmante, mais imparfaite de cette beauté incommunicable qu'elle adore dans le christianisme. Robert est un athée ingénieux et brillant, non pas un de ces athées d'autrefois qui se crèvent volontairement les yeux pour s'obstiner dans une négation impossible; c'est un de ces athées ou plutôt un de ces panthéistes de l'Allemagne nouvelle qui ont détrôné Dieu dans le ciel pour le placer dans l'esprit de l'homme. Dieu est partout sous maintes formes différentes; il est dans les mondes infinis qui roulent au-dessus de nos têtes, il est dans tout ce qui existe et dans tout ce qui vit, il est dans la pierre, dans la plante, dans l'animal, il est surtout dans l'humanité; c'est là qu'il se retrouve enfin, et que, dépouillant sa première forme, la forme et la nature d'une substance indéterminée, il acquiert la conscience de lui-même et jouit de sa divinité laborieusement conquise. On connaît ces théories; résumé du système de Hegel, elles ont fait leur chemin en Allemagne et sont presque devenues la foi commune de l'innombrable légion des lettrés. Chaque esprit y trouve ce qui lui plaît; grossières chez les uns, subtiles chez les autres, elles se prêtent à la diversité des caractères et des dispositions natives. Ceux-ci y voient avec bonheur l'anéantissement des lois de la morale; ceux-là croient y trouver le secret d'une moralité plus haute. Grâce à la culture raffinée de son intelligence, Robert appartient encore à ce dernier groupe, jusqu'à ce que la pratique de son système vienne donner à son orgueil d'humilians démentis. Quel lien est donc possible entre cette âme si naïvement religieuse et le panthéiste infatué?

Robert nous explique tout d'abord ce qu'il veut faire d'Élisabeth. Quand il annonce son mariage à ses amis, il leur en parle avec ce mélange de grâce poétique, de curiosité philosophique et de profonde frivolité morale qui est le trait distinctif de son esprit. Il aime, et il exprime son amour en termes sentis; cela ne l'empêche pas de disserter sur la place que devra occuper Élisabeth dans le giron de la

philosophie nouvelle. Ce qu'il veut faire d'Élisabeth? Une expérience de psychologie!

« O mon ami, quel sentiment, quelle émotion, quel plaisir de la conscience goûté par les hommes d'autrefois serait comparable à cette conscience de notre divinité telle que nous la possédons enfin! Quelle joie surtout, lorsque, bien assurés de cette possession, dégagés des ténèbres qui nous dérobaient à nous-mêmes, nous plaçons en face de nous une âme étrangère encore à notre foi, une âme arrêtée sur les degrés inférieurs de la science, et que là, du sein de la lumière qui nous éclaire, nous étudions cette âme, ce précieux produit de la force universelle, cette image de ce que fut naguère notre ignorante humanité, nous voyons fonctionner son mécanisme spirituel, nous suivons une à une ses transformations successives au milieu du développement de la vie et des conflits du monde! Élisabeth est complétement femme. Toute sa nature est si vraie, son cœur si simple, si droit, sa voix si mélodieuse, que le roi Lear la prendrait pour sa fille Cordélia. Ah! je ne regrette pas les facultés plus grandioses qui ne se trouveront jamais chez une telle créature. Élisabeth ne fera jamais de grandes actions, aussi longtemps du moins que les circonstances et le travail intérieur de son être moral n'auront pas accompli chez elle une révolution terrible; mais elle sera ferme dans le malheur, elle aimera toujours mieux souffrir l'injustice que de la commettre. Et ne sont-ce pas là pour le bonheur du mariage des qualités plus sûres que l'activité presque virile de ces femmes dont je faisais jadis mon idéal? Quelle curiosité elles excitaient en moi, ces robustes filles bourgeoises, avec leurs formes vigoureuses et leurs regards altiers! J'en ai assez désormais, j'ai terminé mon étude; il n'y a point de mystère en elles, car là où la nature n'est pas transfigurée par l'esprit, le mystère des choses est bien vite pénétré. Dans Élisabeth, je le vois, il y a un mystère, un mystère profond; l'étude de ce mystère sera la plus douce tâche de ma vie... »

Voilà quelles pensées occupent le cœur de Robert au moment où il semble s'ouvrir aux enchantemens de l'amour, voilà le rôle qu'il destine à celle qui va unir son existence à la sienne. Quel contraste entre les préoccupations philosophiques de Robert et l'heureuse sérénité d'Élisabeth! Comme elle est pure et confiante! Comme elle est fière de la supériorité intellectuelle de celui qu'elle aime! Elle sait bien que Robert a une certaine façon qui lui est propre d'interpréter le sens des traditions chrétiennes, mais elle ne soupçonne seulement pas vers quel abîme on la conduit. Nous aussi, nous le devinons à peine; cette longue série d'épreuves, de dangers, de misères sans nombre, c'est précisément le sujet de ce douloureux tableau.

Ne pensez-vous pas que c'est là une histoire bien allemande? Elle est directement empruntée aux mœurs, aux agitations, à la destinée intellectuelle et religieuse de ce pays. Nous sommes bien loin cette fois, et Dieu en soit loué! de l'imitation de nos récits à la toise, et de la reproduction artificielle et fausse du faux Paris de nos romanciers. Il n'y a rien ici qui ne soit profondément empreint de l'esprit

de la moderne Allemagne. J'ai vu dans les petites villes de la Prusse, de la Bavière, du Wurtemberg, au milieu du calme public et des loisirs studieux, j'ai vu cette vie morale si subtilement développée, j'ai connu ces âmes ardentes et téméraires, j'ai deviné les drames qui s'accomplissaient sous le voile des discussions philosophiques, et je sens déjà frémir dans le tableau de l'écrivain anonyme les douleurs de cette société où tout ce qui intéresse l'âme occupe la première place. Bien des lecteurs souriront peut-être en lisant le récit de ces événemens bizarres; ceux qui aiment l'étude de la vie intérieure ne refuseront pas à l'auteur l'attention qu'il réclame. Les crises que le romancier va peindre sont les crises d'une génération tout entière. Élisabeth et Robert, c'est l'Allemagne elle-même personnifiée dans deux types également expressifs, c'est du moins l'Allemagne de nos jours, l'Allemagne de la sophistique et de l'exégèse, l'Allemagne qui réduit toutes les idées en vapeur dans l'alambic de Faust, l'Allemagne qui s'exalte, qui délire, qui proclame ses triomphes impies, et qui nous prouve encore, alors même qu'elle se croit établie à jamais dans l'athéisme, combien sont enracinées au fond de son âme les religieuses inspirations dont elle s'efforce en vain de se défaire.

Robert est marié; Élisabeth a quitté le lieu paisible où s'est écoulée son enfance, et la voilà installée dans la ville, plus animée et plus brillante, qui est le théâtre des triomphes de son mari. C'est une petite ville encore, mais une ville d'université. Des professeurs, des lettrés, des artistes, des journalistes, sans compter le peuple des étudians, voilà le monde au milieu duquel nous transporte le récit. N'oubliez pas que dans ces petites villes où l'université seule est tout, le travail des intelligences atteint souvent le paroxysme de la fièvre; c'est le sujet même que l'auteur a voulu peindre. Dans les grands centres comme Berlin, quelle que soit l'ardeur des esprits et le mouvement de la vie philosophique, le professeur n'est pas enfermé dans la sphère périlleuse des abstractions qu'il évoque. Supposez l'homme le plus dévoué à la science, le bruit des choses publiques ira le chercher au fond de son cabinet. Il se mêlera au monde, il sera homme, il aura enfin maintes occasions d'entretenir en lui le sentiment de la réalité. Ici, au contraire, tout est séduction et danger pour l'esprit du penseur. Deux choses qui semblent se contredire, une solitude malsaine et une fiévreuse émulation, concourent à lui tendre des piéges. Il est solitaire, car le spectacle de la vie réelle ne lui est pas donné, et cependant, tout isolé qu'il est au milieu des fantômes de sa pensée, quel désir de dépasser un collègue, d'étonner la jeunesse par l'audace de ses vues, d'ajouter une nouvelle *construction* philosophique à toutes celles dont les ruines jonchent le sol! L'auteur a très finement indiqué cet aspect de la vie universitaire en Allemagne.

Robert Schartel est à la tête du mouvement, il enseigne l'athéisme des hégéliens, et nul n'en a développé la pratique avec un tel mélange d'audace révolutionnaire et d'ingénieuse élégance. Si ces désolantes doctrines peuvent se revêtir d'un lumineux éclat et séduire même des esprits d'élite, ce sera l'éloquence de Robert qui fera ce prodige. Il en est encore aux heures d'enthousiasme; il est le hiérophante inspiré de cette religion qui met le ciel sur la terre et Dieu dans le cœur de l'homme. Les étudians l'applaudissent et le soutiennent contre le mauvais vouloir de ses ennemis; autour de lui se réunit l'élite de l'université, professeurs, docteurs, étudians, et les journalistes, et les philosophes libres, et tous ceux qui veulent recueillir de la bouche du maître les vérités plus hardies dont la chaire publique aurait peur.

Il y a un tableau que nous ont souvent montré les peintres de la société parisienne. Des jeunes gens sont à table, et là, au milieu du choc des verres, mille propos audacieux et frivoles s'élancent, bondissent, se croisent, étincellent, plus pétillans que la mousse dans le cristal, plus vains et plus vite dissipés que le nuage capricieux du cigare. Qu'il y a loin pourtant des frivoles hardiesses de nos viveurs à l'audace de ces soupers philosophiques dont le romancier allemand nous trace la peinture! C'est là que l'ivresse des idées amène des bacchanales inouies. On n'attaque pas la religion, on n'argumente pas contre Dieu; il y a longtemps que les fantômes des pouvoirs usurpés se sont enfuis devant la raison. L'ancienne lutte est finie, et c'est maintenant le triomphe qui commence. Quel triomphe! quels cris de joie! Chez les esprits d'élite, c'est l'orgueil de sentir vivre en soi l'âme vivante du grand Tout, cette âme arrivée enfin à la conscience d'elle-même et délivrée de ses longues ténèbres; chez les natures brutales, c'est un hymne à la matière, seul temple où l'âme divine se puisse manifester. Tous les grades de l'illustre confrérie du panthéisme sont représentés aux réunions de Robert. Celui-ci qui se nomme Siegwart est le matérialiste le plus effronté qui fut jamais. Je ne sais pourquoi ses amis l'ont baptisé du nom de Falstaff; le compagnon du prince Henri n'est qu'un Panurge amoureux de la *dive bouteille;* Siegwart est un forcené, et s'il aperçoit chez Robert quelque ascétique tableau des vieux peintres italiens ou allemands, quelque Christ de fra Angelico, du Pérugin ou de Wohlgemuth, il tombe en des convulsions de haine. Celui-là, Schwaeberlein, est un homme d'action, un esprit ardent, résolu, qui appelle avec impatience l'heure où la déification de l'espèce humaine sera un dogme admiré de tous et consacré dans la pratique de la vie. Ici, voyez le professeur Fischmann, un des grands prêtres de la religion de l'*humanisme,* un émule de Bruno Bauer et de Feuerbach; il a perdu la chaire qu'il occupait dans une des universités de la Suisse pour je

ne sais quelles incartades démagogiques, et il s'apprête à divorcer avec Mme Fischmann, parce que l'excellente femme est incapable de suivre son glorieux époux dans la querelle de la *transcendance* et de l'*immanence*. Le plus original de tous ces personnages est un certain Eberhard, musicien habile et enthousiaste, mais d'une singulière indifférence philosophique, indifférence tour à tour ironique ou bourrue qui réjouit fort ses amis chaque fois qu'elle ne les déconcerte pas. On l'a surnommé *la substance*, d'après la formule hégélienne. La substance, dans *la Logique* de Hegel, c'est Dieu sous sa forme première, c'est le Dieu indéterminé d'où sortiront les innombrables manifestations de la vie, et qui ne se connaîtra lui-même qu'à la fin de cette longue évolution cosmogonique. Tel est le rôle d'Eberhard, — esprit indéterminé, puissance qui n'est pas encore en acte. Prenez garde : sous ce rôle et ce nom bizarrement pédantesques, Eberhard cache peut-être l'intention de pousser à leurs derniers excès les doctrines de ses amis. Cette indifférence lui est un moyen commode de conserver sa liberté et de distribuer à droite et à gauche des sarcasmes amers ou de sages avertissemens. Or, en attendant que la substance brise son enveloppe, Eberhard n'est pas le moins sinistre discoureur de la bande, et la pauvre Élisabeth éprouvera autant d'aversion pour lui que pour l'impur Falstaff ou le violent Schwaeberlein.

Elle est là en effet, la douce et charmante femme! Au milieu de ce club d'athées, au milieu de ces conversations malsaines, elle passe et repasse, pure, noble, élégante, ne se doutant d'abord de rien et comme éblouie par l'amour qu'elle a voué à Robert. L'entretien cynique, la dissertation impie se taisent à son approche. Tout cela est indiqué avec beaucoup de force et de poésie. Vous le voyez, il ne s'agit encore que d'idées et de systèmes; c'est un roman abstrait, c'est une peinture philosophique, et déjà nous sommes émus comme si le drame eût éclaté. Quand je vois Élisabeth toute dévouée à son amour, tout heureuse de l'existence nouvelle qui lui est faite, et que j'entends les amis de Robert discuter avec lui l'éducation de sa compagne, je tremble, je souffre... L'oserai-je dire? elle me rappelle, cette calme et sereine apparition, elle me rappelle Clarisse Harlowe dans l'infâme maison où Lovelace l'a conduite.

Oui, c'est une question qui s'agite dans le club des hégéliens : Robert doit-il révéler à Élisabeth le secret de la vérité nouvelle? Doit-il lui révéler qu'il n'y a pas de Dieu supérieur à l'homme, que Dieu est en nous, dans notre esprit, dans nos cœurs, dans nos passions, dans nos instincts, et non plus dans ce paradis étoilé que rêvait le moyen âge? Doit-il lui révéler que la science a détruit l'idée du paradis, comme l'hégélianisme a détruit l'idée d'un Dieu personnel? Faut-il qu'il lui explique le Γνῶτι σεαυτόν des hégéliens : sache enfin que tu es

Dieu? Tel est l'avis de Schwaeberlein et de Fischmann; mais l'amour a enseigné à Robert une délicatesse de sentimens que ses amis ne lui connaissaient pas. Il lui répugne d'arracher si brusquement du cœur de la jeune femme les pieuses croyances qui l'ont nourrie. Il admet en principe qu'Élisabeth, un jour ou l'autre, devra être introduite dans le sanctuaire de l'humanisme, et que la science alors la délivrera de cette foi puérile à un Dieu personnel. Qu'on veui le bien seulement ne pas brusquer les choses; un libre commentaire des enseignemens de l'église peut la mener tout doucement au cœur des vérités hégéliennes. C'est ainsi qu'on discute les destinées religieuses et morales d'Élisabeth. O chaste et confiante créature! ton mari veut bien te défendre encore; tu ne seras initiée que par degrés à la doctrine qui doit t'enlever ton Dieu! — Tout cela est faux, dira le lecteur français; dans quel monde vit-on jamais des scènes pareilles? Dans quel monde un galant homme, un mari jeune et amoureux de sa femme a-t-il jamais permis les insolences d'une telle discussion? Celui-ci ne les permet pas; il les provoque et s'y complaît. Ne sont-ce pas là les inventions d'un cerveau malade? Je réponds que nous sommes en Allemagne, et dans cette partie de l'Allemagne où tous les délires de l'esprit sont possibles. N'oubliez pas que Robert et ses amis nous représentent une société à part, une société subtile, fantasque, extravagante, et aussi réelle cependant que le monde des avocats et des banquiers. On n'invente pas des scènes comme celle que je viens d'indiquer. L'Allemagne s'est reconnue dans ce tableau; on m'assure même que ces personnages ne sont pas des types, mais des portraits fidèles. Je reviendrai tout à l'heure sur ce point. Ce qui est bien certain, c'est qu'il y a là une étude attentive de la réalité, une enquête scrupuleuse et pénétrante sur un des plus singuliers épisodes de l'histoire intellectuelle de ce temps-ci.

Robert a donc promis d'initier progressivement sa femme à la pratique du panthéisme. Un des premiers degrés de l'initiation, ce sera le culte de l'art Qu'on se garde bien de croire que le culte de l'art soit ici une expression métaphorique; il faut prendre ces mots à la lettre. Ce Dieu qui se manifeste dans le genre humain, au dire des apôtres de l'hégélianisme, y est trop souvent obscurci. En attendant que les progrès de l'avenir le mettent en pleine lumière, admirons les chefs-d'œuvre où resplendit la face de l'homme; c'est là que s'accomplit le vrai miracle de la transfiguration, dont l'épisode du Thabor n'est qu'un magnifique symbole; c'est là que nous jouissons de nous-mêmes et de notre divinité. Ces théories des brillans fantaisistes de l'athéisme ont joué récemment un grand rôle dans la philosophie allemande. Il y a toute une école de critiques littéraires qui les développe encore avec enthousiasme, et l'auteur fait preuve d'une rare finesse en nous montrant à l'œuvre cette religion de la poésie.

Les athées n'osent pas toujours se démasquer; l'interprétation des monumens de l'art est un moyen commode d'insinuer peu à peu leurs idées et d'accoutumer l'esprit de l'homme aux destinées qu'on lui prépare.

Ainsi fera Robert avec Élisabeth. Elle aime passionnément les arts; elle a le goût le plus vif pour les merveilles de la poésie, pour les enchantemens de la musique, pour la statuaire antique et les tableaux du XVIe siècle. Laissez Robert lui expliquer le sens de ces chefs-d'œuvre, et bientôt Homère, Sophocle, Raphaël, Shakspeare, Mozart, vont devenir, par une métamorphose inattendue, les précurseurs du panthéisme hégélien. N'est-ce pas là une vive et ressemblante image de cette philosophie qui s'empare insolemment de tout le passé, et n'y voit qu'une préparation de sa propre gloire? Mais l'auteur ne s'en tiendra pas là. Quelle que soit la vérité des peintures, cette histoire nous lasserait bientôt, si elle n'était qu'une série de dissertations abstraites. L'action commence enfin. Voyez autour de Robert et d'Élisabeth tous les beaux esprits et tous les artistes de l'école. A côté des docteurs athées que nous signalions tout à l'heure, Robert a rassemblé les virtuoses du panthéisme, peintres, musiciens, chanteurs, et il trône comme un chef d'orchestre au milieu de la bande inspirée. C'est lui qui tient l'archet, c'est lui qui déchiffre les partitions. Je ne parle pas par figures; nos philosophes ont organisé un théâtre, et, pour mettre leurs idées en pratique, ils veulent entrer de plain-pied dans ce monde de l'imagination et de l'idéal où ils croient apercevoir plus distinctement la divinité de la race humaine. Drame, tragédie, opéra, tableaux mythologiques empruntés à Homère, scènes de Sophocle et de Shakspeare, on jouera tout. Ce ne sont pas, comme les Flaminio et les Adriani de George Sand, des fats enivrés de bravos; ce ne sont pas, comme les personnages du *Château des Désertes*, des artistes amoureux de leur art, qui l'étudient à leur manière, qui le pratiquent librement, au hasard, à l'aventure, se fiant pour toute science à la capricieuse muse de l'inspiration, et pleins de mépris pour les principes et les règles. Que ces inventions semblent timides ou plutôt raisonnables auprès du tableau de nos hégéliens! Ici l'art est une religion, l'art est un rite sacré, et ces acteurs qui représentent Hémon ou Antigone, Roméo ou Juliette, ce sont des croyans qui pratiquent leur foi, ce sont des dieux qui se contemplent eux-mêmes!

Vous nommerai-je les acteurs de la troupe de Robert? Il y a là une brillante chanteuse applaudie sur les théâtres de Vienne et de Berlin et mariée depuis peu à un théologien célèbre, — à l'un de ces théologiens novateurs qui ont résumé intrépidement le long travail de l'exégèse allemande et substitué le Christ hégélien au Christ des traditions saintes. Il y a une certaine Madeleine, nièce du vieux

magistrat qui préside le sénat de l'université, femme d'esprit, caractère audacieux, la Corinne du panthéisme, belle, ardente, inspirée, déclamatoire, ce qui ne l'empêche pas d'être rompue à tous les manéges de l'intrigue. Il y a surtout un jeune peintre qui se fait appeler Bertram, mais qui se cache évidemment sous un nom supposé; tout annonce en lui l'héritier d'une race aristocratique. On saura plus tard que Bertram est un riche baron des environs de Munich, un spirituel et brillant gentilhomme à qui la nature a prodigué les dons les plus charmans de l'esprit. Élisabeth, elle aussi, est une des actrices de la troupe. Quelle que soit l'antipathie de la jeune femme pour Madeleine et la fastueuse cantatrice, son mari l'oblige à jouer son rôle dans l'*Antigone* de Sophocle, dans le *Don Juan* de Mozart, dans le *Roméo et Juliette* de Shakspeare. N'est-ce pas pour lui une occasion de développer dans l'intelligence d'Élisabeth les germes d'une religion plus haute? N'espère-t-il pas l'accoutumer ainsi à avoir plus de confiance en elle-même, à soupçonner peu à peu ce qu'il y a de divin dans la nature humaine, à aimer et à respecter ses passions? Un autre motif le pousse aussi : sa vanité est flattée des succès d'Élisabeth. Belle, charmante, empruntant à son émotion, à sa timidité, à ses répugnances même, une grâce incomparable, Élisabeth est bien supérieure, non par l'intelligence, mais par le cœur, à ces altières rivales qui dédaignaient ses débuts. Anna, — c'est la chanteuse, — possède une *maestria* éclatante; Madeleine est admirable dans certaines situations passionnées; Élisabeth est toujours belle, ce qu'elle exprime est toujours vrai, et elle produit par cette vérité si bien sentie une irrésistible impression. C'est pour elle que sont tous les suffrages, pour elle les bravos et les couronnes. Émerveillé des succès de sa femme, Robert appelle avec impatience les résultats de ses leçons philosophiques. Le mystère de cette âme pieuse le lasse et l'ennuie; la douceur chrétienne d'Élisabeth, sa fidélité obstinée à l'esprit des livres saints, le jettent en de subites fureurs. Le René de Chateaubriand invoquait les tempêtes qui devaient mettre un terme à l'inaction de son âme. Robert s'écrierait volontiers aussi : « Levez-vous, orages désirés! Éclatez, émotions souveraines! mûrissez le cœur de l'enfant, fortifiez son âme et brisez les derniers liens qui l'attachent à ses puériles croyances! »

Le fanatisme d'un système peut très bien se concilier avec les prétentions et la vanité de l'homme du monde. Si Robert veut émanciper le cœur d'Élisabeth et donner l'essor à ses passions, l'idée de son imprudence ne l'arrête pas; il a trop d'orgueil pour être défiant. Non, certes, la jeune femme ne profitera pas de ses leçons contre lui; cette pensée n'effleure même pas l'âme du docteur. Élisabeth peut-elle aimer un autre homme que Robert? N'est-ce pas Robert qui est son maître et son dieu? Vainement Eberhard, avec sa fran-

chise hardie cachée sous l'insouciance du fou, lui jette-t-il en riant les avertissemens les plus expressifs; Robert est infatué, Robert ne voit rien et ne comprend rien. Les choses sont pourtant assez claires. Parmi les virtuoses de la troupe philosophique, le plus brillant est le jeune peintre dont je parlais tout à l'heure. Il est beau, spirituel, enthousiaste, et il a un merveilleux sentiment des arts. Robert, qui l'avait rencontré à Rome, a été tout heureux de le retrouver en Allemagne et de l'enrôler dans sa bande. C'est lui-même qui a présenté Bertram à Élisabeth, et Bertram, frappé de la ressemblance de la jeune femme avec une madone du Pérugin qui était l'objet de son culte, a été tout d'abord ébloui par cette apparition charmante. Cette ardeur ne déplaît pas à Robert; il aime Bertram comme son disciple, il le façonne à ses idées, il lui enseigne la philosophie nouvelle, il lui explique le secret de ses naïves émotions. Bertram ne faisait que passer en touriste; Robert n'a pas de peine à le retenir, et le brillant peintre devient le héros des soirées dramatiques du philosophe. Il est tour à tour Hémon dans l'*Antigone* de Sophocle, Roméo dans le drame de Shakspeare, Ottavio dans le *Don Juan* de Mozart. Quel feu! quelle grâce! quelle noblesse! Les femmes se disputent l'honneur de jouer avec lui Antigone, ou Juliette, ou Anna. La belle cantatrice mariée au théologien panthéiste oublie bien vite son docte mari pour l'élégant virtuose. Madeleine elle-même, tout occupée qu'elle est de pousser le professeur Fischmann au divorce pour se faire épouser par lui, Madeleine semble n'ambitionner que les suffrages de Bertram. Au milieu de toutes ces intrigues qui amènent tour à tour d'ingénieux et dramatiques épisodes, l'amour de Bertram pour Élisabeth va grandissant toujours.

Que devient cependant Élisabeth? Hélas! les leçons de Robert ont déjà porté de tristes fruits. Obligée de défendre sans cesse ses croyances contre les argumens du philosophe, Élisabeth a senti diminuer d'heure en heure cette confiance mêlée d'admiration et d'amour que Robert lui inspirait jadis. Le temps est loin où elle exprimait si chaleureusement dans son journal à Léonore la plénitude de son bonheur! Elle était forte, disait-elle; elle s'avançait avec sûreté dans la vie; elle se sentait soutenue par un cœur dévoué et par une intelligence d'élite. Tout cela s'est évanoui pour toujours. Le rude pasteur avait-il donc raison de proscrire si brutalement l'amour de la poésie? Non, Bertram est passionné pour les arts, et jamais Bertram n'a offensé les croyances d'Élisabeth. Bertram pense comme elle, Bertram partage ses goûts poétiques et ses espérances religieuses: les douces paroles de Bertram sont pour elle une consolation dont elle ne saurait se passer; mais quel péril en même temps! Élisabeth ne l'ignore pas. Si elle avait adopté les principes de son mari, elle n'appartiendrait plus à Robert. Ces croyances chrétiennes

auxquelles le philosophe fait une guerre de tous les instans, ce sont elles qui le protégent encore et défendent l'honneur de son foyer. Que sera-ce donc si Robert s'efforce de détruire les derniers scrupules de sa femme? La scène est à la fois comique et douloureuse. Robert, préoccupé toujours de son système d'éducation philosophique à l'usage d'Élisabeth, entreprend de lire avec elle *Tristan et Yseult* de Gottfried de Strasbourg. Les poèmes chevaleresques de ce moyen âge où tant d'historiens ne veulent voir que des extases mystiques sont de merveilleux philtres d'amour. Vous vous rappelez le tableau de Dante, la scène de Françoise de Rimini et de son beau-frère Paul, et cette lecture de *Lancelot du Lac*, cette lecture *per diletto* qui maintes fois *fit leurs yeux se chercher et leur visage changer de couleur* (1).

Per più fiate gli occhi ci sospinse
Quella lettura, e scolorocci 'l viso.

Les peintures de *Tristan et Yseult* ne sont pas moins enivrantes que celles de *Lancelot du Lac*, et ici, — voyez ce qui rend la situation si douloureuse et si comique ! — ici le rôle de Tristan est expliqué, commenté, justifié philosophiquement par celui qui dans *la Divine Comédie* arrive tout à coup l'épée au poing, et perce le cœur des deux amans. Tristan est le héros de Robert; Tristan, selon le docteur hégélien, a sur l'épouse du roi Marc le droit que donne l'amour partagé; c'est le roi qui est le vrai coupable. Assurément, dit-il, le roi n'a pas tout à fait tort d'être jaloux et altéré de vengeance. Il obéit à ses idées, il veille à sa manière sur l'honneur de sa race. Et c'est précisément là ce qui rend la situation si tragique : il a raison à son point de vue; mais Yseult aussi est dans son droit, et ni l'un ni l'autre ne peuvent agir autrement qu'ils ne font.

« Élisabeth sentait son cœur battre avec violence, mais Robert était dans un accès de fièvre philosophique; il venait d'attaquer sa note favorite, et il poursuivit de plus belle, oubliant tous les parallèles possibles.

« — Il est clair que ces deux êtres avaient été créés l'un pour l'autre. Ils brillaient d'une lumière éclatante au milieu de tous ceux qui les entouraient. C'est Tristan qui était le véritable roi; son bras était le soutien du royaume, il avait conquis l'amour d'Yseult, elle lui appartenait par la volonté de Dieu et selon l'ordre du droit. Mais que Tristan fût forcé de se barrer à lui-même le chemin qui devait le conduire à la possession du trône et à la possession d'Yseult, oui, qu'il fût forcé d'agir ainsi pour déjouer la jalousie des courtisans et du souverain, cette tragique péripétie vient du désordre social qui place si souvent un être nul, absurde, méchant même, au faîte de la puissance, tandis que l'esprit sublime reste en bas, sans droit, sans pouvoir, condamné à gémir, à se tourmenter toute sa vie, et forcé de lutter contre

(1) Dante, *l'Enfer*, v^e chant, traduction de M. Brizeux.

l'indigne dépositaire de l'autorité, lequel, appuyé sur des serviteurs aussi vulgaires que lui-même, poursuit ce rival moralement si supérieur à eux tous, et l'écraserait avec joie dans la poussière.

« — Mais, Robert, dit Élisabeth, si c'est là une vérité terrible, c'est une vérité cependant, et qui subsistera toujours.

« — Oui, elle subsistera, cette vérité odieuse, jusqu'à ce que le règne de Dieu soit établi sur la terre, jusqu'à ce que le jour de la liberté ait lui; alors celui-là seulement sera le maître qui aura mérité d'être le maître.

« — Et tu crois que ce jour-là viendra?

« — Oui, il viendra, au moins dans le domaine de la pensée; alors le prolétaire idéal, aujourd'hui sans droit et sans possession, l'homme d'esprit, l'homme de cœur, Tristan, pour tout dire, Tristan ne sera plus au dernier rang, mais au premier. Il jouira de son droit, il possédera le royaume et la femme qui lui appartiennent, et la paix sera établie.

« — La paix! dit Élisabeth, et son regard vague et rêveur attestait le trouble de son âme. La paix!... N'y aurait-il donc plus de droits opposés, plus de prétentions rivales sur un même terrain?

« — Oh! certes il y en aura encore, dit Robert en souriant, et la paix absolue dont je parlais tout à l'heure n'appartient qu'au domaine de la *transcendance*, au domaine purement idéal où notre esprit aperçoit la fin de toutes les oppositions et l'harmonie de tous les contraires. Dans ce monde où nous sommes, il y aura toujours des contrastes, toujours des luttes, et pourquoi s'en plaindre? C'est précisément là ce qui fait le prix de la destinée humaine. Sans ces luttes, il n'y aurait pas de poésie, et la vie même n'existerait pas.

« — Ainsi l'amour de Tristan et d'Yseult reste bon, et juste, et légitime, jusqu'au dernier instant? demanda Élisabeth, le regard toujours plongé dans une vague rêverie.

« — Oui, sans doute, considéré en lui-même, cet amour est juste et légitime, bien que les circonstances extérieures en fassent un amour coupable. Pour qui était créée Yseult, si ce n'est pour Tristan? et pour qui Tristan, si ce n'est pour Yseult? Ce qu'il y a de beau dans le poème de Gottfried, c'est que cet amour s'empare d'eux si complétement qu'il devienne leur unique pensée, qu'ils n'aient là-dessus aucun doute, aucun scrupule, qu'ils obéissent enfin avec cette incomparable naïveté à la toute-puissance du sentiment qui les domine. Assurément ils ne peuvent agir de la sorte sans commettre une faute, mais la faute est dans les circonstances encore plus qu'en eux-mêmes. Si l'on veut leur faire un reproche, qu'on fasse donc reproche à Dieu, qui avait organisé leurs natures et disposé leur vie de telle manière qu'ils devaient nécessairement faillir. Concluons donc, c'est notre seule ressource, que le péché est dans les desseins éternels de Dieu. Les bornes que Dieu assigne maintenant aux droits et aux forces opposées amènent les conflits de ces forces, et de ces conflits naît la vérité idéale, qui est l'identité des contraires. La passion des deux amans était noble et pure; nobles et pures aussi sont les lois du mariage : comment réconcilier ces deux vérités? Au sein d'une vérité plus haute qui se formule ainsi : il n'y a de vrai mariage que dans l'union de deux êtres qui s'aiment et qui furent créés l'un pour l'autre.

« Élisabeth n'avait rien à répondre à cela. Elle restait là, perdue dans ses

réflexions. — « N'es-tu pas de mon avis? lui dit Robert. — Oui, oui, cela est ainsi, dit-elle impétueusement; oui, cela est vrai, et cependant n'auraient-ils pu résister à leur amour?

« — S'ils eussent résisté, répondit Robert en riant, nous n'aurions pas *Tristan et Yseult*, le beau poème de Gottfried nous manquerait tout entier. Eh bien! il en est de même dans toutes les choses de ce monde. S'il n'y avait ni conflits, ni péripéties, ni péchés, il n'y aurait pas de poésie non plus, pas de monumens de l'art pour satisfaire notre sentiment esthétique. Et la vie aussi, quoique les lois qui la gouvernent diffèrent très souvent de celles de l'art, c'est par la faute, par le péché, par la chute qu'elle devient tout ce qu'elle doit être, qu'elle devient une vie d'un ordre plus élevé, une vie supérieure. L'âme troublée par le péché, purifiée par la souffrance, transfigurée enfin par sa réconciliation avec elle-même, n'est-elle pas placée infiniment plus haut que celle qui n'a pas traversé toutes ces phases? C'est là, dans la vie comme dans l'art, ce qui doit nous réconcilier avec le péché, puisque le péché est inévitable d'après les lois intérieures et organiques du monde. »

« Élisabeth regarda son mari; elle avait quelque chose d'égaré et comme un éclat humide dans les yeux. Robert l'attira vers lui et la baisa au front. Étourdie par le bruit toujours plus sonore de cette philosophie, Élisabeth ne voyait, ne sentait plus le doigt levé et menaçant de Dieu. »

Ainsi c'est Robert lui-même qui détruit les scrupules et apaise les troubles d'Élisabeth. On voit quel chemin il a fait depuis le jour où il refusait de lui enseigner brusquement les derniers résultats de la science nouvelle. Il a beau parler encore de Dieu, on comprend de quel Dieu il s'agit, et vraiment ce n'est plus là qu'une précaution de style. A travers les voiles de cette argumentation, à travers les subtilités du langage et de la forme, la pensée est suffisamment claire. C'est la morale de la jeune école hégélienne dans toute son effronterie, c'est-à-dire la déification de tous nos instincts et la glorification du péché. L'initiation a commencé; Élisabeth est attirée et repoussée tout ensemble. Tantôt elle prête l'oreille aux conseils de sa passion, tantôt elle s'attache à l'Évangile avec le désespoir du naufragé, et le journal qu'elle trace pour son amie est tout rempli de ses incertitudes et de ses angoisses. Toute cette partie du roman est une étude psychologique traitée avec une rare finesse. Que de combats! que de victoires intérieures suivies d'un profond abattement! Elle se relève pourtant, elle puise dans la noblesse naturelle de son cœur la force que sa foi religieuse ne lui donne plus; mais l'orgueilleux Robert est toujours là, rallumant le feu criminel qu'elle vient d'éteindre, et semblant se faire un plaisir de suspendre l'infortunée sur le penchant de l'abîme. On dirait une perversité vulgaire; c'est simplement affaire de pédantisme.

J'ai signalé ce qu'il y avait à la fois de douloureux et de burlesque dans la situation du commentateur de *Tristan et Yseult;* l'auteur s'en

aperçoit et se met à bafouer son héros. « C'était, dit-il spirituellement, c'était le destin de notre Robert qu'il donnait toujours le ton pendant que les autres jouaient la musique, et nous serions presque tenté de l'appeler *le maître de chapelle sans le savoir.* » Que vous dirai-je enfin? Les choses en viennent à ce point, que Bertram, enivré de son amour, enivré aussi des leçons du philosophe, va les retourner contre lui avec une logique effrontée. Un jour il a vu couler les pleurs d'Élisabeth, à la suite d'une discussion passionnée entre elle et Robert. C'est à Robert qu'il s'adresse, c'est à lui qu'il demande compte du trouble de la jeune femme. La scène, ce me semble, est originale.

« — Dis-moi ce qui fait pleurer cette femme, s'écria soudain Bertram avec une fureur qu'il ne contenait qu'à peine.

« — C'est un point sur lequel je n'aurais pas de comptes à te rendre, répondit Robert avec hauteur, si je n'avais un avertissement à te donner à ce sujet.

« — Tu n'aurais pas de comptes à me rendre au sujet des pleurs d'Élisabeth! s'écria Bertram, saisissant avec fougue la première partie de sa réponse et ne faisant pas attention aux derniers mots. En vérité, le crois-tu bien?

« — Élisabeth est ma femme, et un léger différend qui fait couler quelques larmes des yeux d'une femme ne donne pas le droit à un tiers d'intervenir entre les deux époux.

« — Ne donne pas de droit à un tiers! un léger différend! quelques larmes des yeux d'une femme! » Le peintre répétait ces mots comme s'il n'avait pu en pénétrer le sens. « Ah! sais-tu bien ce que pèsent ces larmes d'Élisabeth? Elles pèsent plus qu'un monde,... plus que ta propre vie, ajouta-t-il à voix basse. » Et en disant cela, il prenait le philosophe au collet et lui serrait violemment la gorge.

« — Lâche-moi! » cria Robert. Et se débattant avec Bertram, il échappa à son étreinte. — Tu es une nature violente, ajouta-t-il, il y a longtemps qu'on le sait.

« — Oui, rien de plus logique! répliqua Bertram avec un sauvage éclat de rire. Je dois te sembler violent, à toi qui ne saurais t'élever à l'amour véritable.

« — L'amour que je ne connais pas, c'est l'amour aveugle; le mien est clairvoyant.

« — C'est pour cela qu'il ne voit que lui-même et son intérêt propre. Dis-moi, philosophe, de quelle école ou de quelle époque tiens-tu le droit d'arracher à cette créature charmante des larmes dont personne ne doit se soucier? Est-ce du temps de l'esclavage antique ou du monde féodal?

« — Cette créature charmante est ma femme, et, comme telle, elle a ses droits et ses devoirs.

« — Parfait! parfait! répliqua Bertram amèrement. Et pourquoi est-elle ta femme? Parce que le personnage que voilà a comparu avec elle devant un autel, et que là, en présence d'un Dieu qui n'est nulle part, ou bien en invoquant ces puissances morales que l'on peut tourner et retourner comme

l'on veut, il lui a fait prêter serment de fidélité! C'est pour cela qu'elle a le droit de le servir et le devoir de se laisser tyranniser par lui!

« — Tu te trompes, dit Robert, — il était pâle, mais froid et hautain, — tu te trompes; j'ai conclu cette alliance avec une foi profonde dans la beauté et la nécessité de l'institution du mariage, je l'ai conclue avec le plus tendre amour pour mon Élisabeth, et pleinement convaincu aussi de l'amour qu'elle me porte. C'est dans ces sentiments que je lui ai juré fidélité et que je veux tenir mon serment. Elle est ma femme, et aussi longtemps qu'elle le sera, j'ai le droit de jeter à la porte quiconque s'ingère sans mission dans les affaires de mon ménage.

« — Oui, certes, les larmes d'Élisabeth témoignent assez clairement de ton amour pour elle et du bonheur que tu lui donnes! répliqua impétueusement Bertram. Dès qu'il y a contrainte, où est l'amour? Dès qu'on exige et qu'on ordonne, où est la liberté? Et s'il n'y a plus ni liberté ni amour, si la sympathie est détruite, le mariage n'est plus qu'une immoralité; c'est dans cette phase-là que tu es entré, ce me semble.

« Robert était ébranlé. N'y avait-il pas quelque chose de vrai dans les accusations de son rival? n'avait-il pas souvent proclamé lui-même que le mariage, avec ses droits et ses devoirs, n'était pas un lien absolument impérieux, que le libre accord des âmes lui donnait seul sa consécration, et que cet accord une fois rompu, la contrainte une fois substituée à la sympathie réciproque, le mariage continué était une violation des lois morales? C'était là sa propre théorie. Et de plus n'était-il pas incertain en ce moment même des sentimens de sa femme à son égard? Savait-il si ses droits d'époux reposaient encore sur une base vraie, ou seulement sur une formalité extérieure et par conséquent tyrannique? Son adversaire ne lui avait-il pas enlevé déjà le cœur d'Élisabeth? Ces doutes venaient de traverser son âme comme un coup de foudre, et il resta là un instant si abattu, si atteré, que Bertram le mesurait déjà d'un regard triomphant. Enfin, d'une voix profondément émue et les lèvres tremblantes : « Bertram, dit-il, j'aime ma femme du fond de mon cœur; elle m'est chère... oh! plus chère que tu ne penses, » ajouta-t-il en élevant la voix, comme pour répondre au sourire ironique de Bertram.

« — Qu'importe? s'écria le jeune homme; c'est l'amour de la femme qui fait le droit de celui qui l'aime. Nous voici donc sur le même terrain. Tu n'as pas de droits, je n'ai pas de droits non plus, sans l'amour d'Élisabeth. Du côté où sera son amour, de ce côté-là sera le droit. Viens, allons trouver Élisabeth; c'est elle qui décidera entre nous. »

«... Le philosophe se leva, il voulait gagner la porte et se précipiter dans la chambre de sa femme; mais le peintre, plus agile que lui, lui barra le chemin : « Tu ne verras plus Élisabeth, si ce n'est en ma présence. Veux-tu que ce soit tout de suite? Allons. » Robert revint sur ses pas le désespoir dans le cœur; il n'acceptait pas ce défi, il s'avouait, en frémissant de colère, que son rival pourrait bien remporter la victoire. Ce qu'il y avait de plus cruel, c'est qu'il était forcé de reconnaître la loyauté de Bertram; il ne pouvait voir en lui un misérable, un ténébreux suborneur; il savait fort bien que Bertram n'avait pas eu de secrètes intrigues avec Élisabeth. — Oui, cependant, oui, tu es un misérable! s'écria-t-il en continuant sa pensée,

oui, un misérable! tu as marché vers ton but en suivant un plan tracé d'avance, tu avais résolu et combiné ma perte, la perte d'un homme qui ne se défiait de rien.

« — Ah! ah! ah! la perte d'un homme qui ne se défiait de rien! s'écria le peintre éclatant de rire; voyez l'innocent et naïf personnage! il oublie qu'il m'a enseigné, le verre en main, la vérité de ce principe, que tout est indifférent ici-bas.

« — Excepté la fidélité, répliqua Robert, le cœur serré d'angoisses.

« — Oui, je l'espère bien. Quand Élisabeth sera ma femme, j'ai l'intention de lui être fidèle... »

« Attéré par tant d'audace, épouvanté de cette obstination indomptable, le philosophe sentait presque ses forces l'abandonner. Les yeux fixés à terre, il lui semblait que le sol tremblait et s'enfonçait sous ses pas. Enfin, se remettant de son trouble et se levant subitement : « Mon droit est plus ancien que le tien, cria-t-il d'une voix brusque, et je suis sûr qu'Élisabeth n'a pas encore rejeté la foi de son cœur. Je suis le maître chez moi; allons, qu'on sorte d'ici. »

« ... Ils se prirent au collet. Le peintre, en boxeur habile, fit tourner le philosophe comme une balle, puis il le jeta sur le coin du canapé. Robert avait le vertige; il tomba là, à moitié évanoui, et ne sachant où il était. Alors le peintre s'assit sur un tabouret placé devant le canapé, et posa doucement la tête sur la poitrine de son ancien ami, le visage tourné vers son visage. « Robert! lui disait-il d'une voix caressante, ah! Robert, sommes-nous assez insensés de nous haïr ainsi, nous qui nous aimons tant! » Le philosophe rouvrit les yeux, et oubliant la critique situation du moment pour se plonger dans ses pensées, il se mit à caresser les boucles de cheveux sur le front du jeune homme. D'étranges émotions agitaient son cœur. Ce mélange de violences soudaines et de gracieuses défaillances, d'énergie sauvage et de douceur virginale qui formait le caractère particulier de Bertram, avait toujours exercé une singulière fascination sur le sentiment esthétique de Robert.... »

Cette lutte philosophique dont une femme est l'enjeu, cette revendication adressée au mari par l'amant, ces cris, ces fureurs, cette scène de pugilat enfin terminée par des tendresses inattendues et par *la fascination du sentiment esthétique* chez Robert, c'est là, on peut le dire, le point culminant de cette étrange histoire. On a vu quel mélange douloureux et comique dans le rôle de ce philosophe hégélien qui fait sur une épouse aimée de si singulières expériences; désormais ce sont les violences grotesques qui vont prendre le dessus. Il y a encore de belles scènes assurément, lorsqu'Élisabeth, attirée dans un piége par Bertram, résiste à la passion insensée du jeune gentilhomme et triomphe elle-même de son amour, lorsqu'elle s'efforce de ranimer sa foi, de recommencer une nouvelle vie, de reprendre goût aux choses qu'elle aimait, de relever de ses mains l'édifice détruit de son amour légitime et de son tranquille bonheur. Toutes ces peintures sont excellentes; mais que dire de Robert et de

son incurable manie? Ce n'est plus le brillant *esthéticien* qui substituait l'art à la morale et se faisait illusion à lui-même par ses prétentieuses subtilités. Il est fou, et, dépouillée peu à peu de son prestige, sa folie devient plate et vulgaire. A peine délivré des craintes que lui inspirait l'exaltation amoureuse de Bertram, il est tenté de trouver sa femme trop pieuse, trop résignée; il regrette ces luttes morales qui mettaient en jeu toutes les puissances de l'âme, il regrette ces représentations de *Don Juan* et de *Roméo* où tant de passions s'agitaient sous le voile de la poésie; il regrette ces émotions, ces tourmens, ces périls; il regrette, non pas la chute peut-être, mais tout ce qui précède la chute. Décidément le fanatisme de l'art a étouffé le sentiment moral au fond de cette âme, et il est temps que Robert subisse sa peine. Sa peine, ce sera de quitter le théâtre de ses succès philosophiques et de ses fantaisies d'artiste. Il vient de scandaliser l'université par un discours d'ouverture où l'athéisme de l'extrême gauche hégélienne étalait ses hideuses violences. Le sénat de l'université se rassemble, le professeur athée est suspendu, et Robert, qui a déjà dépensé en caprices philosophiques la meilleure part du patrimoine de sa femme, est obligé d'accepter pour vivre un très modeste emploi dans le gymnase d'une petite ville.

Adieu à la brillante cité universitaire! Nous voici dans une de ces villes où les passions démagogiques ne se déguisent pas sous de séduisantes formules. Accueilli comme une victime des tyrans, Robert deviendra bon gré mal gré le chef de je ne sais quelle milice grossière et ténébreuse. Toute cette fin du roman est une effrayante peinture. Il y a là des coquins de toute espèce, depuis l'avocat hautain, cupide, débauché, tartufe de démocratie, jusqu'à ce théologien de cabaret qui injurie le Christ en vidant sa bouteille. Et les propos ne sont rien encore : quelles mœurs! quels dévergondages! Çà et là même, quels crimes cachés dans l'ombre! L'auteur tombe ici dans des exagérations fâcheuses; entraîné par le besoin du contraste, il charbonne au lieu de peindre, et ne s'aperçoit pas qu'il substitue des scènes de mélodrame à l'étude des passions.

Au milieu de ces tableaux grotesques ou horribles, la figure d'Élisabeth, il faut le reconnaître, est presque toujours traitée par l'auteur avec une délicatesse exquise, avec une compassion profonde, car l'heure du châtiment a sonné, et les catastrophes se précipitent. L'abîme s'est creusé de plus en plus entre l'athée et sa victime. Pour ranimer sa foi éteinte, Élisabeth a recours aux devoirs de la charité pratique. Elle visite les malades des hôpitaux, elle s'impose des privations pénibles, et va distribuer ses aumônes dans la masure du pauvre. Cette fraternité que son mari prêche avec tant de fracas dans la fumée des clubs et des tavernes, c'est elle qui sait l'exercer

dans l'ombre! Ah! malheur à Élisabeth si Robert découvre son secret! Quoi! cette femme dont il avait déjà si bien transformé les croyances, c'est une sœur de charité, une sœur des pauvres, une des diaconesses de M. Wichern! Les railleries de ses amis du club le pousseront à des fureurs bouffonnes, et il menacera Élisabeth d'une éternelle séparation. La pauvre femme est-elle assez forte pour supporter la pensée du divorce? Ce Robert, si dégradé qu'il soit, est encore le dernier appui qui lui reste contre les entraînemens de sa propre passion. Déjà folle de douleur et d'épouvante, elle s'humilie devant Robert et promet de lui sacrifier tout; oui, tout, sa vie nouvelle, ses œuvres de charité, ses efforts, ses dernières croyances, sa foi au Dieu personnel et vivant, qui n'est pas seulement le Dieu de l'Évangile, mais le Dieu de la conscience humaine dans tous les siècles, elle rejette tout avec une fureur insensée! Robert a dit vrai : il n'y a pas de Dieu au-dessus de l'homme. Ainsi elle s'exalte, ainsi elle s'étourdit elle-même et répète, presque sans les comprendre, les formules du docteur hégélien. Hélas! la punition sera terrible; Élisabeth était folle de crainte, la vraie folie s'abattra bientôt sur ce beau front et le meurtrira de ses sanglantes épines. Un jour, en conduisant l'enfant à la promenade, la servante tombe tout à coup au milieu d'une émeute; on se bat, les pierres volent, l'enfant d'Élisabeth en reçoit une à la tête. Avec quelle tendresse éplorée la pauvre mère passe les jours et les nuits auprès du pauvre petit blessé! Une nuit qu'elle l'avait couché auprès d'elle, elle l'étouffe pendant son sommeil. Ébranlée par tant de coups, sa raison succombe. Il semble alors que Robert soit ému, et que tout ce qu'il y avait de meilleur en lui se réveille miraculeusement. Il se rappelle cette belle jeune fille qu'il a tant aimée, il songe à ce qu'elle est devenue entre ses mains, il s'attache à elle, il veut lui rendre sa sérénité d'autrefois, il lui parle de Dieu; mais quel peut être dans sa bouche l'effet d'un tel langage? Comme ce personnage de la ballade de Goethe qui a déchaîné les agens démoniaques et qui ne sait plus les conjurer, il est accablé sous le sentiment de son impuissance. Dieu, pour la pauvre malade, savez-vous où il est? C'est Robert, tel est le délire qui la possède, et ce Dieu, elle en a peur, elle l'implore avec épouvante, elle le supplie d'avoir pitié de sa faiblesse et de lui rendre son enfant. C'est là une des scènes les plus fortes de cette navrante peinture. Qu'ajouter après cela? Dégoûté d'une cure impossible, Robert retourne à sa propagande, et l'auteur accumule encore ici les scènes burlesques, les satires charivariques, jusqu'à l'heure où la pauvre folle, après avoir donné du poison à son mari pour s'assurer s'il est véritablement Dieu, est comme guérie ou réveillée par le sentiment de son crime. Alors elle a horreur d'elle-même, elle s'enfuit

au hasard à travers les faubourgs, et là elle est recueillie par de pauvres gens qu'elle a secourus autrefois dans leur détresse. Qui donne aux pauvres prête à Dieu; Dieu va acquitter la dette, et le pasteur du voisinage, un homme simple, dévoué, fervent, assisté de Bertram repenti et du fidèle Eberhard, ranimera la vie morale dans l'âme si cruellement éprouvée. Quant à la vie du corps, trop de souffrances ont épuisé ses forces. A peine réconciliée avec elle-même, à peine rendue à sa sérénité première, la belle âme s'est envolée vers Dieu.

« Les rayons du soleil couchant illuminaient la chambre. On entendait au dehors de sauvages refrains démagogiques; ici, des amis désolés entouraient ce corps immobile, enviant tout bas le sort de l'âme qui venait de trouver la juste voie. Eberhard, les yeux pleins de larmes, tenait la main gauche de la morte; le baron avait saisi sa main droite et la couvrait de ses sanglots. Il pensait à cette scène de minuit, alors qu'Élisabeth, attirée dans son piége, gisait aussi, comme il la voyait là, évanouie, à demi morte; il remerciait Dieu de l'avoir sauvée alors, de ne pas avoir laissé peser sur lui une responsabilité si terrible. Il renouvelait aussi son vœu d'une vie nouvelle, afin d'être digne un jour de ces régions célestes où elle venait d'entrer.

« La dépouille mortelle d'Élisabeth avait conservé une beauté merveilleuse qui semblait d'heure en heure resplendir davantage; aussi le baron, qui partageait la répugnance de Gœthe contre l'usage d'ensevelir les corps sous la terre, s'opposait-il de toutes ses forces à ce que l'on creusât la fosse. Le pasteur dut intervenir pour combattre cette erreur et rectifier encore une fois les sentimens du jeune artiste. L'enterrement eut lieu; avec quel recueillement, avec quel silence solennel on confia au sein de la terre, comme un germe périssable, ce qui doit en sortir un jour et s'épanouir à une vie immortelle!

« Le baron planta un rosier et un lys sur le sol de la fosse, Eberhard y planta un arbre de vie, et quand ils s'éloignèrent de ce lieu, pressés dans les bras l'un de l'autre, ils s'en allaient les yeux noyés de larmes, mais les regards dirigés vers le ciel, où ils savaient que se trouve la vraie patrie.

« La tombe d'Élisabeth était tout près de celle où reposait l'ouvrière qu'elle avait secourue; le mari et la fille de la pauvre femme promirent de cultiver les fleurs avec soin. Les roses et les lys s'épanouissent chaque année dans toute leur splendeur, et l'arbre de vie a jeté de solides racines. »

Tel est ce livre, dont le succès a été si bruyant en Allemagne. J'en ai dit assez, ce me semble, pour prouver que ce succès est mérité à plus d'un titre. L'auteur, malgré son inexpérience de romancier et d'écrivain, y déploie des qualités du premier ordre. J'avoue sans peine qu'il est diffus, qu'il manque de variété, que son invention languit en maintes reucontres; mais quel regard perçant dans les profondeurs de l'âme! quelle finesse et quelle vigueur d'analyse! Celui qui a tracé ces pages connaît admirablement les maladies intellec-

tuelles de toute une partie de la société allemande; il les a vues de près, il en a été ému et irrité, peut-être en a-t-il souffert lui-même. Deux inspirations dominent son récit, tantôt l'ardeur d'un zèle apostolique, tantôt la colère d'une satire à qui toutes les armes sont bonnes, indignation ou bouffonnerie. Sous l'une ou l'autre forme, la passion est toujours là, ardente et amère, généreuse et violente, et il semble vraiment qu'à côté des paroles enflammées du missionnaire on entende çà et là le cri d'une vengeance personnelle. Cette passion qui fait lire ce livre avec une curiosité avide, en dépit de la longueur et de la monotonie, affaiblira inévitablement l'effet moral de la peinture. N'était-ce pas assez de votre indignation d'honnête homme et de vos religieuses ferveurs? Pourquoi ces épisodes qui ressemblent aux commérages d'une petite ville? pourquoi ces chapitres empruntés à la chronique scandaleuse des universités? Ce théologien marié à une chanteuse, puis bientôt abandonné par elle, tous vos lecteurs l'ont facilement reconnu, et croyez-vous qu'il vous fût permis de le livrer à ces railleries suspectes au moment même où ses récens écrits nous révèlent de si nobles luttes intérieures, de si ferventes aspirations vers le vrai? Certes, quels que soient les dissentimens profonds qui me séparent de lui, quelles que soient aussi les colères que son nom seul soulève, je n'hésite pas à dire que le biographe de Schubart et surtout l'auteur si pathétique de *Christian Maerklin* (1) a été plus fidèle que vous, dans ces deux livres, aux devoirs de la charité, aux prescriptions de l'esprit évangélique. Convenait-il aussi d'introduire d'une façon si irrespectueuse, quoique dans un épisode rapide, la figure douce et vénérée de Justinus Kerner? Chacun a le droit de juger les vers du brillant poète, chacun peut donner son avis sur le mysticisme du docteur illuminé qui a écrit *la Visionnaire de Prevorst;* le placer dans ce tableau avec tant d'irrévence et de dédain, c'est plus qu'une indiscrétion de mauvais goût. L'auteur a eu beau sacrifier dès les premières pages de son livre le pasteur intolérant et fanatique avec lequel il ne veut pas qu'on puisse le confondre; il oublie ici les promesses de son premier chapitre, et comment ne craint-il pas d'encourir la réprobation si juste qu'il lance lui-même à ce malencontreux sermonneur?

Il faut que les beautés de ce roman soient d'une valeur sérieuse pour racheter de pareilles fautes. Ce sont en effet de rares beautés, et partout où l'inspiration est sincèrement chrétienne, partout où la satire et le pamphlet disparaissent, l'impression que laisse le récit est aussi saine que profonde. Le caractère d'Élisabeth est tracé de main de maître; Robert, en maintes parties, est d'une effrayante vérité. On

(1) Voyez, sur le *Christian Maerklin* de M. Strauss, la *Revue* du 15 août 1853.

s'est demandé si ce n'était pas une femme qui avait écrit ce livre; une femme seule, pensait-on, avait pu lire ainsi dans le cœur de la touchante héroïne, analyser avec tant de sûreté les troubles de son âme, les peindre d'une main si délicate et si tendre. Mais quelle femme aurait décrit avec cette précision les systèmes, les fantaisies, les aberrations de la jeune école hégélienne? Si le portrait d'Élisabeth semblait indiquer la main d'une femme, le portrait de Robert révélait un homme parfaitement initié à tous les secrets de la vie intellectuelle de l'Allemagne. Ces incertitudes de la critique sont le meilleur éloge de l'écrivain anonyme. J'ai dit qu'Élisabeth et Robert sont une personnification de la pensée allemande pendant la crise qu'elle vient de subir, et dont elle paraît se débarrasser chaque jour : d'un côté, le paroxysme de l'esprit, les subtilités d'une dialectique en délire, les tentatives grotesquement impies d'une intelligence qui a perdu sa voie, et qui, justifiant le mot de Pascal, *veut faire l'ange et fait la bête;* de l'autre, le souvenir des traditions élevées, puis des défaillances subites, une folie passagère, et finalement le retour à ce spiritualisme religieux qui est le fond même du génie germanique. Ce livre restera donc comme le témoignage vrai d'une période tout entière; on y cherchera un jour, dessinée en traits expressifs, l'Allemagne des hégéliens.

Quelques personnes ont paru regretter l'espèce de patronage accordé à cette publication par le chef de la *Mission intérieure.* Ce philosophe, ce chrétien, cet apôtre qui a déjà transformé en d'honnêtes gens des milliers de malheureux arrachés aux conseils de la misère ou à l'atmosphère des cachots, est-ce bien à lui de jeter ainsi ses auxiliaires au milieu des batailles de la littérature? Ne saurait-il employer d'une manière plus efficace et moins bruyante le zèle des hommes qui se pressent autour de lui? Il m'est impossible de partager ce scrupule. Ce sont les personnalités irritantes qu'il faut blâmer, ce n'est pas l'étude et la peinture du vice. La profonde maladie morale dont l'auteur anonyme a décrit si exactement la marche et les progrès a longtemps ravagé l'Allemagne; il ne sert de rien de vouloir la dérober aux regards. L'imagination grandit en se mesurant avec ces grands sujets; l'art s'ennoblit et s'épure en se proposant une action bienfaisante. Que le romancier continue donc cette courageuse enquête sur ce qu'il y a de plus intime dans la vie morale de son siècle, et surtout qu'il n'oublie jamais les lois de la charité. Des critiques lui ayant reproché de n'avoir pas placé dans son œuvre quelque grande figure de chrétien : « J'ai fait mieux, répond-il fièrement, j'y ai placé l'âme du Christ! » Je n'admets pas l'apologie, mais j'accepte la promesse; puisse l'auteur la réaliser dans ses prochains tableaux!

Quant aux réformes religieuses dont la *Mission intérieure* a pris l'initiative, le temps seul montrera si le protestantisme aura la force de se compléter en rivalisant de désintéressement et de zèle avec les œuvres de la charité catholique. Ces institutions toutes nouvelles, patronées ou développées par M. Wichern, ont excité déjà bien des défiances. Établir des maisons de sœurs de charité, organiser un ordre de diaconesses, n'est-ce pas revenir à ces couvens que maudissait Luther? Malgré les précautions des novateurs, l'objection prévue a éclaté. Sans parler de Mme Agénor de Gasparin, qui est décidément le grand théologien biblique du XIXe siècle, et qui vient de jeter un cri d'alarme, plus d'un publiciste en Allemagne a signalé avec dépit ces ferveurs indiscrètes. Dieu me garde de croire que de telles attaques arrêteront la marche de M. Wichern! Si ces innovations doivent réussir, elles ne triompheront pas sans luttes. C'est la loi de tout progrès, et l'orgueil protestant n'accordera pas sans résister les concessions qu'on lui demande.

En outre, il faut bien le dire, les moyens même qu'a employés M. Wichern pourront bien étendre et compliquer la bataille. Il a appelé le roman à son aide; le roman prêtera aussi aux adversaires de la *Mission* le secours de ses libres tableaux et de sa dramatique ironie. En voici un déjà qui, sous une forme inoffensive, contient plus d'une satire amère. *La Diaconesse*, de M. Charles Gutzkow, est un récit fort embrouillé, quoique très court, dont le seul but et le seul intérêt sont la peinture épisodique de l'un de ces cloîtres protestans. Une jeune fille, que maintes circonstances bizarres empêchent d'épouser son fiancé, se fait recevoir diaconesse, et se consacre au service des malades dans un hospice de la *Mission intérieure*. Je supprime la longue préparation de cette histoire, je supprime ces détails d'intérêts qui ressemblent au dossier d'un procès de succession, je n'indique même pas certains profils de négocians, d'hommes d'affaires et de médecins assez spirituellement dessinés; encore une fois, toute la pensée du livre est dans le curieux épisode qui le termine. M. Gutzkow n'eût pas écrit son roman, s'il n'avait eu l'intention d'y placer une trentaine de pages destinées à peindre les ennuis, les désillusions et enfin le mariage de la diaconesse. Constance (c'est le nom de la jeune fille) est donc admise à l'institut de Friedenthal, qui est à la fois un hôpital et un séminaire de sœurs de charité. Elle y apprend la théorie et la pratique de ses bienfaisantes fonctions. *Sœur* Hedwige, la supérieure, enseigne aux diaconesses tout ce qui se rapporte au soin des maladies; elle leur donne des notions de pharmacie et de médecine, l'anatomie même n'est pas oubliée. Si M. Gutzkow a voulu faire une satire de l'église protestante, il n'a que trop bien réussi. Au lieu des célestes parfums de la charité, on

ne respire, dès le seuil de ce séminaire, que l'insupportable odeur du pédantisme. Constance ne tarde pas à ressentir un profond ennui; en dépit de ses efforts et de sa bonne volonté, elle ne peut s'intéresser à sa tâche. C'est là une œuvre catholique, elle le sent. — Il faut être catholique, dit-elle, pour s'y complaire et pour y réussir. Chaque fois qu'elle parvient à triompher de sa tiédeur, elle s'aperçoit que maintes pensées et maints sentimens catholiques viennent de se glisser dans son âme. Et cependant elle est protestante, elle ne saurait cesser d'être protestante. Étrange contradiction! elle en conclut que l'église de Luther entreprend là une mission inutile et dangereuse, une mission qu'elle ne peut pas, qu'elle ne doit pas accomplir. Il paraît qu'elle n'est pas seule à penser ainsi : une des compagnes de Constance, *sœur* Juliane, quitte le séminaire pour se marier. Le mariage de Constance est aussi le dénoûment obligé de cette histoire; les obstacles qui s'opposaient à ses vœux ont disparu, et la jeune diaconesse s'éloigne de Friedenthal, appuyée au bras de son fiancé.

Quel est donc le dernier mot de M. Gutzkow? L'indifférence et le scepticisme. Un romancier assurément n'est pas obligé d'avoir un système philosophique à lui et de prêcher une croyance, mais c'est une étrange idée de traiter des questions religieuses quand on n'a rien à dire. Ce livre est élégamment écrit; il atteste, non pas un conteur très habile, mais un littérateur exercé, une plume ingénieuse et précise; qu'importe tout cela? Ces pages sont vides. La seule conclusion qu'on puisse tirer de ce singulier ouvrage, c'est un conseil d'immobilité. Toutes ces tentatives d'édification et de charité, excellentes sans doute, ne sont possibles, dit l'auteur, que dans le catholicisme. Si cela est, faut-il rentrer dans le sein de l'église romaine? Non, répond-il, l'Allemagne protestante l'essaierait en vain. Que faire donc? M. Gutzkow a oublié d'écrire le chapitre qui devait tirer le lecteur de cette incertitude, ou plutôt on voit trop bien que son but est de décourager la renaissance religieuse. Voilà, à coup sûr, une inspiration médiocre. Le livre est faible, je le sais, et ne fera pas grand mal à l'œuvre de M. Wichern; M. Gutzkow est bien loin de l'époque où la confusion ardente de ses premiers romans révélait du moins une âme avide de vérité. Il obéit aujourd'hui aux conseils d'un scepticisme incolore, ce n'est pas le moyen de se faire écouter au milieu des préoccupations morales de l'Allemagne. Il faut prendre garde cependant de se fier trop tôt à la victoire; ce que M. Gutzkow a fait dans des pages sans chaleur et sans vie, d'autres le feront bientôt avec violence. Romanciers et poètes relèveront plus fièrement le défi de M. Wichern, et l'auteur d'*Eritis sicut Deus* pourra bien provoquer de cruelles représailles.

Ces attaques n'arrêteront pas sans doute le progrès de la vie religieuse en Allemagne. Pourquoi la bienfaisance, le désintéressement, le sacrifice de soi, la charité enfin, cette charité si magnifiquement célébrée par saint Paul, pourquoi toutes ces vertus ne brilleraient-elles pas sous des formes renouvelées et vivantes au sein d'une église qui considère saint Paul comme son premier apôtre? Certes le détachement complet des intérêts d'ici-bas prêtera toujours aux héros du catholicisme une puissance qui ne se trouve pas ailleurs; est-ce une raison pour ne pas aspirer à ces grandes choses même en dehors du célibat obligatoire et de la discipline des ordres? Au lieu de m'écrier avec M. Gutzkow : Vous n'avez rien à faire, vous êtes condamnés à l'immobilité! j'oserais dire à M. Wichern et à ses vaillans auxiliaires : Vous voulez réveiller la vie de l'âme, c'est une inspiration profondément humaine et nécessaire à ce siècle-ci. Ne vous laissez ébranler ni par les railleries des sceptiques, ni par le dédain superbe de vos rivaux. Dieu a permis qu'il y eût plus d'une forme religieuse; il n'a pas créé tant de peuples différens, tant de races inégalement douées; il n'a pas distribué parmi les hommes tant d'aptitudes, tant de facultés, tant d'inspirations si variées et si diversement fécondes, pour que l'unique et incommunicable vérité se produisît, à l'orient et à l'occident, au sud et au septentrion, sous une apparence partout semblable. Poursuivez donc votre tâche; attachez-vous à ce qui unit les cœurs, non pas à ce qui les divise. Qu'il y ait dans toutes les églises chrétiennes une constante émulation de bonnes œuvres. Que l'orgueil n'interdise pas les emprunts d'une communion à l'autre, partout où ces emprunts sont possibles, et là où les routes sont différentes, que chacun, sans maudire son voisin, marche au but où toutes les dissidences s'évanouissent! Je leur dirais encore : Vous êtes en Allemagne, vous voulez agir sur un pays où la philosophie a trop souvent oublié sa mission; donnez un grand exemple, élevez-vous au-dessus des mesquines passions qui corrompent ailleurs le sentiment religieux, honorez la philosophie et le spiritualisme. Soit que vous ne craigniez pas, comme M. Wichern, d'imiter certaines institutions catholiques, soit que vous vouliez flétrir, comme l'auteur d'*Eritis sicut Deus*, les violens désordres causés par l'athéisme, tenez compte du génie allemand, respectez les droits de l'esprit, honorez la sainte liberté de l'âme, et ne confondez pas la philosophie digne de ce nom avec le délire d'une école. Si vous êtes inférieurs à une autre église de ce siècle pour l'efficacité de la bienfaisance pratique, par ce respect de la pensée vous lui serez un modèle.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin 1855.

On a pu attendre jusqu'à l'heure la plus extrême un retour de fortune pacifique, une dernière pensée de conciliation de la part de la Russie. Tant que les conférences ouvertes à Vienne n'étaient point définitivement closes, peut-être avec un peu de bonne volonté pouvait-on se figurer que tout n'était pas dit encore. Aujourd'hui, après le protocole final signé il y a peu de jours, ces délibérations diplomatiques, qui ont duré trois mois, ne sont plus que de l'histoire. Elles n'ont servi qu'à mettre en pleine lumière deux choses également caractéristiques dans les circonstances actuelles : l'intention persévérante du cabinet de Saint-Pétersbourg de n'accéder qu'à des transactions précaires ou illusoires, et la volonté non moins arrêtée des puissances occidentales de ne point déposer les armes qu'elles n'aient rétabli l'ordre européen sur des bases fermes et durables. Par le fait même, c'est en Crimée désormais que s'agite la question, et elle n'est point ailleurs; c'est au bout de l'épée de nos soldats qu'est la seule paix possible, et la campagne nouvelle qui vient de commencer sous de si heureux auspices aura atteint son but, si elle contraint la Russie à entrer sans réticences et sans subterfuges dans des négociations qui pourront cette fois devenir efficaces.

Certes il n'y eut jamais une armée marchant au combat avec une ardeur plus entraînante et une plus mâle abnégation. L'obscur et intelligent héroïsme des soldats n'est surpassé que par la vigueur décisive des chefs et la virile simplicité de leurs actions. On l'a pu voir, il y a peu de temps, quand le général Canrobert a cru devoir céder le commandement au général Pélissier. L'ancien général en chef ne méconnaissait pas la nécessité d'entrer dans une voie nouvelle d'opérations; il y voyait même un double motif : celui de pousser la guerre d'abord, et en outre celui de ne point laisser ses soldats attendre sur place cet autre ennemi, — la maladie. Quand il a fallu agir, il a eu de la peine, dit-on, à obtenir un concours décidé des chefs

alliés. Le jour où il a cru que sa personne pouvait être un obstacle, il s'est effacé sans chercher à retenir ce commandement d'une armée de plus de cent mille hommes. Le général Canrobert n'est point tombé de sa haute position; il en est descendu simplement et avec honneur, comme un chef qui cesse de commander et qui garde son poste de combat au premier rang. Il s'est replacé à la tête de la division qu'il conduisait à l'Alma. Le général Canrobert n'a pas pris Sébastopol, il est vrai; mais il a fait vivre l'armée durant l'hiver le plus cruel : il l'a soutenue dans les plus rudes épreuves, au milieu de cette vie de luttes permanentes, de souffrances, de privations, sans laisser un instant s'affaiblir son ressort moral, et il remet aux mains de son successeur le plus magnifique instrument de guerre, des soldats prêts à tout entreprendre, comme ils se sont montrés prêts à tout supporter. C'est l'œuvre du général Pélissier de se servir aujourd'hui de cet instrument et de frapper les coups décisifs.

Le nouveau général en chef n'a pas tardé à prendre de toutes parts l'offensive et à presser les Russes dans un cercle d'opérations hardies et brillantes. Déjà les 22 et 23 mai s'étaient livrés ces sanglans combats de nuit qui laissaient nos soldats maîtres d'une place d'armes des assiégés. Quelques jours plus tard, après des engagemens meurtriers, les redoutes du Carénage, le Mamelon-Vert, restaient entre nos mains avec cinq cents prisonniers et soixante-treize pièces d'artillerie, et notre armée occupait des positions d'où elle peut battre de son feu la ville et le port. D'un autre côté, l'expédition dirigée sur Kertch et Ieni-Kalé s'est accomplie dans les conditions les plus favorables. Les vaisseaux alliés sont maîtres de la Mer d'Azof, comme ils occupaient déjà la Mer-Noire. Ils ont pénétré jusqu'à l'embouchure du Don, jusqu'à Taganrog, la ville où mourut mystérieusement l'empereur Alexandre Ier, — détruisant successivement tous les dépôts d'approvisionnemens russes à Marianpol, à Genitschi. Ce que nos vaisseaux n'ont point détruit, les Russes eux-mêmes l'ont anéanti aux approches des alliés; ils ont cédé sans résistance sur tous ces points, et enfin la dernière forteresse russe sur la côte asiatique de la Mer-Noire, Anapa, est aujourd'hui entre les mains des Circassiens. Toute cette expédition a été conduite avec autant de rapidité que de vigueur, et elle n'a pas eu seulement pour résultat ce débarquement inattendu de nos soldats dans la vieille capitale de Mithridate, à Kertch; elle enlève à l'armée assiégée de Sébastopol ses ravitaillemens par la Mer d'Azof, et ne lui laisse d'autre point de communication avec l'intérieur de la Russie que Pérékop. C'est de ce côté que vont sans doute se diriger aujourd'hui les opérations des armées alliées. La guerre est donc entrée désormais dans une phase nouvelle, plus active, qui doit avoir pour effet d'atteindre toutes les forces, toutes les ressources de l'armée du tsar, et qui aura pour dernier terme la chute de Sébastopol. Ce jour-là, la Crimée sera entre les mains des alliés, et cette terrible doctrine du gage matériel, imaginée par la Russie à l'occasion de son envahissement des principautés danubiennes, se retournera contre elle de toute la puissance d'un droit victorieux.

Ainsi se dessinent les plus récentes opérations de la guerre au moment même où cesse l'œuvre de la conférence de Vienne. Si cette conférence pourtant eût ramené la paix en Europe, comme on s'y attendait, nos armées

ne seraient point à Kertch; nos vaisseaux n'auraient point paru devant Taganrog, et n'auraient pas montré aux populations des côtes de la Mer d'Azof que les forces de l'Occident pouvaient atteindre la Russie jusque dans ses plus inaccessibles asiles. Maintenant, si l'impuissance même de ces négociations rend à la guerre sa liberté, il est certain, d'un autre côté, qu'elle soumet à une singulière épreuve la politique allemande, ou pour mieux dire la politique autrichienne. Il devient assez difficile de préciser le système de conduite que se propose de suivre le cabinet de Vienne et la véritable nature de ses rapports avec ses alliés du 2 décembre. Peut-être du moins n'est-il point impossible de fixer à peu près les termes dans lesquels s'est accomplie la rupture récente des conférences. L'Autriche, on le sait, avait communiqué à l'Angleterre et à la France une proposition qui, à ses yeux, était un *moyen de solution* touchant la troisième garantie, celle de la limitation de la puissance russe dans la Mer-Noire. Quelque ingénieux que fût ce moyen, les cabinets de Londres et de Paris n'ont pu y souscrire, par ce motif qu'il éludait la question plus qu'il ne la résolvait, et qu'il organisait une guerre inévitable dans un avenir prochain, pour faire cesser une guerre actuelle. Dans la dernière réunion qui a eu lieu à Vienne, les plénipotentiaires de France et d'Angleterre n'ont point cependant absolument repoussé ce que l'Autriche appelait son moyen de solution; ils l'acceptaient plutôt comme le point de départ d'une discussion possible, parce qu'il se fondait sur le principe précédemment admis de la limitation des forces de la Russie. Or, la question ainsi posée, qu'ont répondu les plénipotentiaires russes? Encore un coup, ont-ils accepté ce principe invariable? Nullement, ils l'ont décliné une fois de plus, et c'est ce que le ministre de France a tenu, dit-on, à constater dans le protocole, pour bien marquer la netteté de toutes les situations. Seulement, s'ils n'acceptaient rien, les plénipotentiaires russes, voulant se donner aux yeux du cabinet de Vienne le mérite d'une certaine condescendance, ont offert de transmettre la proposition autrichienne à Saint-Pétersbourg. Dès lors, ce n'était plus qu'une tactique usée qui avait pour but de gagner du temps en cherchant à séparer, s'il se pouvait, l'Autriche de ses alliés, et il ne restait qu'à réclamer la clôture définitive d'une négociation devenue sans objet: c'est ce qui a eu lieu en effet. Toute cette œuvre diplomatique de trois mois a fini par aboutir à un protocole qui laisse à la guerre le soin de fixer les conditions de la paix entre la Russie et les puissances occidentales, et qui malheureusement ne jette pas un jour très clair sur les dispositions réelles de l'Autriche. Le cabinet de Vienne a été visiblement froissé de l'accueil fait à sa proposition par l'Angleterre et la France; il croyait avoir découvert la vraie solution des différends qui tiennent l'Europe en armes. C'est pour lui une déception, si l'on veut; mais cela peut-il changer sa politique dans sa portée générale et essentielle?

Or quelle est la politique de l'Autriche? Le moment est décisif sans contredit aujourd'hui sous le coup de la rupture récente des conférences, qui vient mettre en question le sens réel de l'alliance du 2 décembre et sommer en quelque sorte le cabinet de Vienne de faire un choix. La politique de l'Autriche n'est-elle qu'un système de temporisation savante et habile, calculé pour obtenir les avantages de la guerre sans en courir les chances,

pour traverser sans péril une crise redoutable en conservant aux yeux des puissances occidentales le mérite d'une alliance d'opinions, et aux yeux de la Russie le mérite d'une immobilité de fait? Est-ce au contraire une politique sérieuse, fondée sur le sentiment des intérêts généraux de l'Europe et des intérêts particuliers de l'Autriche, décidée à accepter la responsabilité d'une résolution fermement et mûrement délibérée? Pour l'Autriche, à tout prendre et en épuisant toutes les combinaisons, il y a trois systèmes en présence. Devant le refus obstiné de la Russie d'accéder à toute condition de paix, elle peut donner à l'alliance du 2 décembre toute sa force en prenant un rôle actif dans la guerre, et en joignant ses armées aux armées occidentales. Ce serait évidemment la conduite la plus simple, la plus logique, la plus conforme, nous ne dirons pas aux engagemens positifs du cabinet de Vienne, mais tout au moins à ses obligations morales aussi bien qu'à ses intérêts de grande puissance à demi orientale. Il ne faut point se dissimuler cependant que le gouvernement de l'empereur François-Joseph paraît peu disposé jusqu'ici à prendre, du moins immédiatement, cette hardie et nette attitude. Un autre système d'une nature tout opposée serait de désarmer et de se rejeter dans cette neutralité qui est l'idéal ou la chimère de la Prusse; mais est-ce là réellement la politique du cabinet de Vienne? L'Autriche ne s'est-elle avancée sur le terrain de la défense européenne que pour rétrograder jusqu'à une indifférente inaction? Et n'a-t-elle pris le premier rôle en Allemagne que pour se subordonner aujourd'hui à la Prusse? Ce n'est point là sans doute sa pensée : elle n'est point neutre, parce qu'elle ne peut pas l'être, parce que tous ses intérêts aussi bien que ses engagemens la placent à côté des puissances occidentales, parce que dans ce moment encore elle occupe deux provinces turques, en vertu d'un traité avec la Porte, pour garantir l'intégrité de l'empire ottoman. Toutes les fois que l'occasion s'est offerte, l'Autriche a décliné ce rôle de neutralité entre la Russie et l'Occident, et il y a peu de jours, lorsque le cabinet de Saint-Pétersbourg, par sa dépêche à M. de Glinka, offrait aux états allemands pour prix de leur neutralité le maintien de ses concessions sur les deux premiers points de garantie, le cabinet de Vienne rappelait à l'Allemagne qu'elle s'était approprié les quatre conditions de paix. Cette position de neutralité ne serait point facile d'ailleurs pour l'Autriche. A quel titre désormais resterait-elle dans les principautés? Le cabinet de Vienne ne l'ignore pas, et bien qu'on en ait dit, il n'est pas près sans doute, il faut l'espérer du moins, de réduire l'effectif de son armée. C'est une intention qu'on a pu lui attribuer, mais qu'il n'a point manifestée encore.

Non, l'Autriche ne sera point neutre, dit-on; elle n'entrera point davantage comme partie active dans la guerre : elle gardera la position d'expectative où elle s'est tenue jusqu'ici, alliée des puissances occidentales sans leur prêter son concours, disputant à la Russie une paix qui lui aura coûté plus de dépêches que de soldats, et attendant les événemens pour se prononcer. Or on peut se demander ici quels sont ces événemens qui auront la vertu de déterminer la conviction de l'Autriche, lorsqu'elle ne voit point un motif suffisant d'intervention dans le refus obstiné de la Russie de souscrire à des conditions de paix que M. de Buol lui-même a déclarées parfaitement légi-

times. Le cabinet de Vienne ne se départira point des quatre garanties, il ne cesse point d'y voir la base essentielle de la pacification de l'Europe; soit. Mais qu'on nous permette une hypothèse, la plus désespérée à coup sûr : si la France et l'Angleterre étaient vaincues dans la lutte qu'elles ont entreprise, l'Autriche ferait-elle la guerre alors pour arracher à la Russie les concessions que le tsar ne veut point faire jusqu'à présent? Et si elle ne la faisait point, comme cela est probable, comme cela est certain, quelle est la valeur de cette sanction inerte donnée aux garanties sur lesquelles repose l'alliance du 2 décembre? Faisons une autre supposition : si le cours naturel de la guerre amenait l'Angleterre et la France à exiger de la Russie des concessions nouvelles proportionnées aux sacrifices qui auront été accomplis, à quel titre l'Autriche interviendrait-elle dans ces arrangemens nouveaux? Quel pourrait être le poids de ses conseils? Le cabinet de Vienne ne saurait se faire longtemps illusion sur la possibilité de prolonger cette expectative indécise, qui en définitive ne fait que fournir des armes à la résistance de la Russie, et qui ne serait plus bientôt qu'une neutralité déguisée. L'Autriche, par ce système d'atermoiemens indéfinis, justifierait d'une façon trop évidente les soupçons de ceux qui ont cru et qui ont dit qu'elle n'agirait jamais, qu'il n'y avait rien de sérieux dans l'alliance contractée par elle le 2 décembre. En France, on a cru à la sincérité, à l'efficacité de cette alliance, dans laquelle on a vu un gage d'ordre européen en même temps qu'un moyen d'action assuré contre la Russie. En Angleterre, on y a cru beaucoup moins, et c'est ce qui explique le langage assez dédaigneux tenu par lord John Russell, si l'on s'en souvient, au moment où cet acte s'accomplit. Lord John Russell ne parlait point en vérité aussi légèrement qu'on put le croire alors; il ne faisait que dévoiler le fond de la pensée du gouvernement anglais, qui n'attachait qu'un prix médiocre au traité du 2 décembre. Le cabinet de Londres a toujours beaucoup moins compté que la France sur le concours de l'Autriche à un instant donné; peut-être même, en y croyant trop peu, l'a-t-il rendu plus difficile. Maintenant est-ce à la France, est-ce à l'Angleterre que l'Autriche donnera raison? Elle réfléchira sans doute avant de se retirer d'une des plus grandes affaires de ce siècle et du monde; elle ne voudra point reculer devant la responsabilité d'une action directe, et ce sera donner raison à tous ses intérêts de grande puissance aussi bien qu'à l'intérêt général de l'Europe.

L'Autriche ne fera en cela que ce que font la France et l'Angleterre. La guerre n'est point pour ces deux puissances un caprice d'ambition ou un entraînement irréfléchi; c'est une obligation à laquelle elles dévouent leurs forces sans calculer leurs sacrifices. Tout ce qu'a pu faire la France pour assurer l'ascendant de nos armées, pour gagner des alliances à la cause européenne, elle l'a fait; c'est un devoir pour l'Angleterre d'agir de son côté. Tandis que nos soldats poursuivent leurs succès en Crimée, la flotte anglaise est dans la Baltique avec une escadre française, et ces forces accompliront sans doute quelque acte décisif. Il n'est point à présumer que les vaisseaux alliés soient dans le golfe de Finlande pour surveiller seulement les côtes de la Russie et maintenir un simple blocus. Et ce n'est pas sous ce rapport seul que l'Angleterre peut travailler au succès de l'œuvre commune; c'est en

exerçant son influence diplomatique là où elle peut se manifester utilement, en facilitant les alliances qui peuvent se conclure, en maintenant jusqu'au bout cet accord de vues et de pensées qui a fait jusqu'ici de l'alliance anglo-française la sauvegarde de l'indépendance européenne, le puissant contre-poids des tendances envahissantes de la Russie. Pour la troisième fois depuis quelques jours, le parlement anglais vient d'avoir à discuter cette solennelle question de la guerre, et ces discussions n'ont servi qu'à mettre en relief la volonté arrêtée du peuple anglais de marcher résolument à la conquête d'une paix solide. L'issue de ces débats n'était point douteuse; le cabinet de lord Palmerston a facilement triomphé de toutes les oppositions, et quand tout le monde a eu parlé, il s'est trouvé, en fin de compte, qu'un vote de concours, proposé par sir Francis Baring, a obtenu l'unanimité dans la chambre des communes. Il y a eu cependant dans cette dernière discussion un fait qui ne laisse pas d'être curieux. Évidemment on ne peut plus s'étonner aujourd'hui de l'impuissance du cabinet présidé par lord Aberdeen : c'est que la plupart de ses membres s'étaient engagés dans la guerre sans la vouloir, et n'attendaient qu'une occasion pour y mettre un terme! Cela résulte clairement des discours de sir James Graham et de M. Gladstone, qui ont fait un reproche à lord Palmerston de n'avoir point accepté les propositions émises par la Russie dans les conférences de Vienne. Les deux anciens collègues de lord Aberdeen avaient pourtant souscrit eux-mêmes au principe de la limitation de la puissance russe; mais ils ne l'entendaient point comme l'entendent aujourd'hui l'Angleterre et la France. Sir James Graham et M. Gladstone se sont donc montrés très partisans de la paix, et il n'a point tenu, d'un autre côté, à M. Bright et à M. Cobden que l'Europe ne fût quelque peu convaincue d'iniquité à l'égard de la Russie. Pour le moment, ces manifestations restent isolées et ne sont point l'expression de l'opinion réelle de l'Angleterre. Il n'est point certain cependant qu'elles ne puissent quelque jour devenir menaçantes pour le cabinet actuel. Peut-être dans ces discussions récentes est-il permis de pressentir les symptômes d'une alliance entre diverses fractions de la chambre des communes réunies pour former au moment voulu le parti de la paix. Sir James Graham et M. Gladstone ont pris déjà position sur ce terrain, et ils ont été accueillis avec faveur, on le comprend, par l'école de Manchester. Seulement il ne suffit pas de vouloir la paix, il faut qu'elle soit possible; en un mot, il faut que la guerre fasse son œuvre terrible et glorieuse pour conduire à une paix sûre et tutélaire.

Au milieu de ces préoccupations naturelles qu'excite une grande lutte, les bulletins de la Crimée éclipsent aisément tout autre fait. C'est à peine si, au courant d'une vie intérieure sans trouble, il reste en France quelque incident sur lequel l'attention s'arrête. En ce moment, il y a cependant toute une partie de la France qui vient d'être dévastée par les inondations : c'est cette immense et féconde vallée qui va de Bordeaux à Toulouse. Les récoltes ont été submergées et emportées, et il y a ici presque un fait politique en vérité, car toutes les questions de subsistances sont loin d'être résolues; elles ne cessent d'avoir leur gravité depuis quelques années, et semblent tenir notre pays sous le poids d'une gêne universelle. Elles tiennent la place de la politique intérieure proprement dite, qui n'existe pas, qui ne se manifeste par

aucun mouvement sensible. Autrefois le renouvellement des conseils généraux et des conseils d'arrondissement eût excité l'intérêt et mis en présence toutes les opinions, toutes les rivalités. Aujourd'hui des élections viennent de se faire, elles passent inaperçues comme un acte auquel ne se rattache aucun sens politique. Et tandis que ces simples faits se succèdent, l'exposition universelle se dégage peu à peu de son chaos des premiers jours. On peut voir plus clair dans ce vaste assemblage d'œuvres de l'industrie et des arts. Le concours d'étrangers n'est point aussi considérable peut-être qu'on le pensait. Paris n'en est pas moins quelque peu envahi par ces visiteurs, dont le plus illustre en ce moment est le roi de Portugal. Après tout, à part même l'exposition, Paris ne reste-t-il pas comme le résumé vivant de cette brillante et parfois confuse civilisation française?

S'il y a un fait propre au siècle où nous vivons, c'est ce travail universel qui semble ne s'interrompre parfois que pour recommencer avec une ardeur nouvelle; c'est cette inquiète activité qui se répand dans la politique ou dans l'industrie, dans les chocs des peuples ou dans les grandes œuvres matérielles, et qui se traduit dans le domaine de la pensée par un insatiable besoin de connaître, d'étendre l'horizon de l'intelligence, de comparer les génies des races diverses. L'esprit d'inquisition, pour employer un mot d'autrefois, est en tout l'esprit de notre temps, l'esprit d'une époque qui, par ses luttes, par ses entreprises et ses passions, rappelle ce XVIe siècle où viennent se résoudre tous les conflits des âges précédens. De là le mystérieux attrait qu'a le XVIe siècle pour nos contemporains; nous y trouvons comme une image puissante de nous-mêmes. Il n'y a pas seulement l'attrait d'une analogie singulière; il y a cet intérêt qui s'attache à la recherche des traditions de la pensée, à l'étude des hommes, — de ces hommes entre lesquels comptent L'Hopital, Sully, Henri de Navarre, D'Aubigné, Duplessis-Mornay, Montaigne enfin, le penseur, l'observateur et l'acteur le moins passionné à coup sûr de ce drame d'un siècle en révolution. De Michel de Montaigne il n'est resté pendant longtemps que les *Essais*, et cela a suffi; quant à sa vie, on la connaissait à peine. Lui, l'enlumineur de son esprit et de son intime nature, il n'a pas pris beaucoup de soin d'enluminer ses actions, et ses biographes n'ont pas toujours réussi à rétablir un peu d'ordre dans cette existence à la fois réglée et nonchalante. Depuis quelques années seulement, l'auteur des *Essais* est devenu l'objet de tout un travail nouveau de recherches. On a voulu ressaisir l'homme, comme on avait déjà l'écrivain. C'est là l'explication d'un livre substantiel de M. Alphonse Grün sur *la vie publique de Montaigne*. Il ne faut pas croire que même avec les ressources de l'érudition moderne ce soit une œuvre facile de recomposer cette vie, qui, en étant mêlée à toutes les choses de son temps, reste presque complétement dérobée au contrôle de l'histoire. Montaigne a été conseiller à la cour des aides de Périgueux, conseiller au parlement de Bordeaux; mais à quel moment précis est-il entré dans ces fonctions, et à quel instant les a-t-il quittées? Il a été gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, chevalier de l'ordre de Saint-Michel : quand fut-il nommé et pour quel motif? Il a été capitaine : à quels combats a-t-il assisté? Il fut négociateur entre les princes pendant les guerres civiles de la Guienne : quelles furent les négociations qu'il eut à

conduire? Enfin, pour que rien ne manquât à sa gloire d'homme public, Montaigne fut maire de Bordeaux dans un temps où c'était encore une charge d'importance, surtout au milieu d'un pays livré à toutes les dissensions civiles; mais entre quelles dates précises exerça-t-il cette magistrature? C'est là ce que veut éclaircir M. Alphonse Grün en suivant Montaigne dans toutes les périodes de sa carrière, et dans ce cadre de la réalité ainsi restituée revit l'homme tel qu'on le connaît, tel que le montrent les *Essais*, — ce portrait qui restera toujours le plus vrai de tous ceux qu'on peut tracer du philosophe périgourdin.

Ce fut dans un moment d'ironie que la fortune jeta Montaigne au milieu d'une des époques les plus troublées, dans la seconde moitié de ce XVIe siècle qui fut un orage permanent. Nature avisée, prudente et sensée, le piquant philosophe ne partageait aucune des passions de son temps, et il se proposa de vivre du mieux qu'il pourrait entre toutes les factions ennemies. De là tout son rôle d'homme public. Il encourut les inconvéniens de cette semi-neutralité. Il fut « pelaudé à toutes mains; » au gibelin il était guelphe, au guelphe gibelin. Rien n'est plus curieux que l'apologie qu'il fait de sa conduite comme maire de Bordeaux; c'est l'apologie de la tempérance et de la modération. Malheureusement il poussa la modération et le soin de sa tranquillité fort loin : quand vint la peste de 1585, il ne voulut plus rentrer à Bordeaux, parce que, disait-il, il avait « bon air » où il était. S'il fut capitaine, il n'avait pas sans doute une vocation très prononcée pour les combats ou pour l'art militaire en général. Il avoue qu'il oubliait le mot du guet, et entre les difficultés de la guerre il comptait « les espesses poussières dans lesquelles on nous tient enterrés au chauld tout le long d'une iournée. » Cela veut dire que, conseiller au parlement, maire, négociateur ou capitaine, Montaigne restait toujours lui-même avant de s'absorber dans sa fonction. Il n'avait pas l'ambition des grands rôles, mais il n'en avait pas non plus le caractère et la force. Il aimait avant tout le repos, le calme, « la vie glissante, sombre et muette, » comme il le dit. C'était l'homme se plaisant aux voyages, amoureux de l'étude sans trop d'effort, s'enfermant quand il ne voyageait pas dans sa *librerie* de la tour du château de Montaigne, où il se laissait aller à se peindre lui-même en peignant la nature humaine : tant il est vrai que le Montaigne réel, historique, est avant tout celui des *Essais*. Montaigne était-il un sceptique, un pyrrhonien? On l'a dit sans doute. Tel est cependant un des traits de cet esprit qu'il a pris soin de ne se pas brouiller avec la postérité, et que, dans ses *Essais* comme dans sa vie, on peut trouver le pour et le contre. Qu'il fût sceptique, cela n'est guère à contester; mais il l'était comme Shakspeare, non comme Voltaire. Avec l'auteur de *Hamlet*, il eût dit : L'homme ne me plaît pas ni la femme non plus. — Ce n'est point un guide sans péril, surtout dans les momens de défaillance, dans les époques d'énervement moral. Les *Essais* seront toujours la nourriture substantielle et savoureuse des esprits d'élite, pour qui un certain scepticisme est un préservatif contre les crédulités, les sottises, les versatilités de leur temps et de leur race. Le tout est que ce scepticisme laisse intacts les grands cultes de l'âme humaine, et ne serve point de prétexte pour se retrancher dans l'égoïsme et l'indifférence.

Il y a un travail d'observation qui s'étend à toutes les races, à toutes les contrées, et qui s'accomplit chaque jour sous toutes les formes. Bientôt l'Orient lui-même ne sera plus la contrée du mystère; il s'ouvre déjà à toutes les recherches, et chacune de ses pulsations sera comptée dans la presse européenne. Les journaux anglais n'avaient-ils pas, l'an dernier, des correspondans jusque dans Silistrie assiégée par les Russes? Dans la Bulgarie, dans les Balkans, sur le Danube, en Valachie, en Crimée, partout les curieux ont pénétré à la suite de nos armées. C'est qu'en effet, si l'Orient a toujours attiré par une sorte de charme invincible, par ce mélange d'un passé grandiose et d'un présent plein de misère, par cette splendeur du soleil sur des ruines, il y a aujourd'hui bien autre chose que cette poésie des souvenirs et de la couleur pittoresque. La question qui s'agite est celle de l'existence même de la Turquie, de sa transformation possible, du rapprochement des races qui la composent, et cette question ne se tranche pas par des théories ni même par des actes diplomatiques : elle est tout entière dans la réalité vue de près; elle n'est point à Constantinople, elle est de toutes parts dans ces populations de race et de religion différentes qui vivent juxtaposées sans se confondre. C'est ce qui fait le prix et l'intérêt des témoignages directs recueillis dans les provinces de cet empire condamné à revivre. M. Eugène Jouve a parcouru une partie de la Turquie comme correspondant d'un journal de province, et il a recueilli ses impressions dans son *Voyage à la suite des armées alliées en Turquie, en Valachie et en Crimée*. Ce sont les impressions justes, rapides et sincères d'un esprit qui examine et qui écoute pour transmettre chaque jour ce qu'il voit et ce qu'il entend. Le mérite d'un tel livre est de prendre pour ainsi dire les choses sur le fait, de montrer la Turquie dans sa vie réelle, dans ses contrastes, dans ses vices comme dans ses élémens de reconstitution, et rien n'est plus curieux que de voir en présence l'inertie turque et la civilisation de l'Occident apparaissant avec nos armées, laissant un peu d'elle-même partout où elle passe.

Il est un sentiment que partagent ceux qui ont visité la Turquie : plus que tous les autres, les voyageurs croient volontiers à un rajeunissement possible du vieil empire osmanli. L'auteur du *Voyage à la suite des armées alliées* ne désespère point de la Turquie, seulement il met à nu les incohérences et les désordres accumulés sur ce sol dévasté, et par cela même il laisse pressentir l'immense effort qui sera nécessaire pour faire prévaloir un ensemble de choses mieux ordonné et plus équitable. Le mal en Turquie n'est point dans les lois autant qu'on le pense; la condition même des chrétiens n'est point, sous certains rapports, insupportable. La liberté de conscience existe peut-être plus qu'en tout autre pays. La propriété n'est nullement dépourvue de sanction légale au profit des rayas. Les impôts qui pèsent sur les chrétiens ne sont point excessifs. La loi en un mot n'a pas un caractère d'oppression; mais le malheur est que la loi n'est qu'un mot, et que tout reste subordonné en fait à cette considération première de la prédominance de la race turque. Qu'importe que les rayas aient leurs propriétés, leurs églises, leurs municipalités, là où domine la volonté d'un pacha occupé à pressurer cette population malheureuse, là où règne le Turc par la violence despotique de son orgueil? La loi n'est rien, et c'est ce qui ex-

plique comment l'administration turque est fort simple; elle est tout entière dans l'administrateur. Le gouvernement lui-même est sans action directe, sans influence réelle. Il promulgue des mesures libérales, il est animé d'intentions généreuses; mais à distance le fanatisme turc survit tout entier, et se livre parfois aux plus cruelles violences à l'égard des rayas, réduits à courber le front sans se plaindre. S'ils se plaignent, c'est pis encore. La difficulté aujourd'hui, ainsi que le dit M. Jouve, c'est de faire vivre ensemble ces populations accoutumées à se haïr, de les rapprocher sous une loi plus juste et plus douce, qui deviendra une réalité protectrice. C'est l'influence européenne qui peut aider à cette œuvre, en prêtant une force nouvelle au gouvernement du sultan pour accomplir les réformes désirables et dompter toutes les résistances du vieux fanatisme turc. Quoi qu'il arrive, le passage de nos armées n'aura point été inutile pour le succès de cette transformation. Nos soldats auront laissé partout cette impression que cause le spectacle de l'ordre, de la régularité et même de la propreté. Nos généraux, par leur simplicité et leur désintéressement, auront fait rougir ces pachas corrompus, et à part même les événemens de la guerre, ce n'est pas là le moindre résultat de cette intervention de l'Europe.

Il n'est rien de plus terrible pour un pays que d'avoir à se débattre dans une anarchie qui finit par devenir chronique. L'Espagne subit cette épreuve et ne s'en peut affranchir. Quand elle ne se trouve pas en présence de quelque crise plus grave, quand elle ne voit pas ses institutions mises en doute, elle tombe dans les crises ministérielles, et c'est ainsi que le cabinet de Madrid vient de subir une modification qu'on pourrait dire presque complète, si elle ne laissait au pouvoir les deux hommes dans lesquels se personnifie la situation de la Péninsule, le duc de la Victoire et le général O'Donnell. MM. Madoz, Luzurriaga, Santa-Cruz, Lujan, Aguirre, ont quitté ensemble le ministère. L'orage est venu à l'occasion d'une mesure adoptée par le ministre de l'intérieur, M. Santa-Cruz, pour épurer un peu la milice nationale en suspendant l'enrôlement forcé. Aussitôt les commandans de la milice de Madrid se sont émus, et la municipalité a pris en main leur cause. Des députations se sont rendues chez le président du conseil pour demander que la mesure fût retirée. Le cabinet a eu à en délibérer, et ses discussions intérieures ont eu pour résultat la démission de cinq ministres, qui ont été remplacés par des hommes d'une notoriété politique très peu établie, sauf le général Zabala, qui était capitaine-général de Madrid, et qui est aujourd'hui ministre des affaires étrangères. Les autres nouveaux ministres sont MM. Bruil, Fuente-Andrès, Huelves et Martinez; mais ce n'était pas tout de former ce ministère. Le duc de la Victoire est venu présenter des explications aux cortès sur la crise qui s'achevait, et là a eu lieu une scène des plus caractéristiques. Espartero a eu le malheur d'en appeler aux sentimens d'union du parti progressiste, en rappelant les divisions de 1843 et leur résultat. Or c'était tout simplement incriminer ceux qui s'étaient séparés de lui à cette époque. Il s'en est suivi des explications assez vives, de telle sorte que le nouveau ministère, tout obscur qu'il soit, n'est point né sous les plus favorables auspices. En réalité, c'est là peut-être une situation nouvelle qui commence pour l'Espagne.

CH. DE MAZADE.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Parmi les théâtres étrangers, le théâtre italien est un de ceux que la France connaît le moins, et que peut-être elle a le moins cherché à connaître. Aussi était-ce une entreprise hasardeuse que de venir représenter à Paris la tragédie et la comédie italiennes devant un public qu'on pouvait supposer à bon droit ignorant ou indifférent. Cette entreprise a été tentée cependant, et aujourd'hui le succès n'en est plus douteux. Le public parisien a répondu avec empressement au timide appel de quatre ou cinq comédiens modestes qui s'ignoraient presque et qui s'étonnent encore aujourd'hui de leur succès. Comment s'expliquer un résultat si peu attendu? Est-ce au choix des œuvres représentées, est-ce au mérite des interprètes qu'il faut l'attribuer? Quelques mots sur les unes et sur les autres seront notre réponse.

Ce serait se former une idée inexacte du répertoire ordinaire des théâtres d'Italie que de le juger par celui que la compagnie sarde en ce moment à Paris, a composé pour nous. Les auteurs qui règnent aujourd'hui sur la scène italienne ne sont point les classiques, Alfieri et Goldoni par exemple; ce sont, à côté de quelques nationaux contemporains, nos vaudevillistes en renom, nos dramaturges les plus excentriques :

Iliacos intra muros peccatur et extra.

Nos hôtes ont sagement agi de laisser à Turin tout leur bagage de traductions, et de résister aux instances qui leur ont été faites pour jouer à Paris tel de nos drames où Mlle Rachel a laissé sa trace. Peut-être auraient-ils dû montrer la même circonspection à l'égard de certains vaudevilles italiens sans couplets, qui ne méritaient pas de figurer à côté des chefs-d'œuvre classiques; mais enfin c'est à Alfieri, c'est à Goldoni, fort heureusement, qu'ils ont fait la meilleure part. Nous ne parlerons pas de *Francesca da Rimini*, où la compagnie sarde n'a obtenu qu'un succès d'estime, et qui n'est que le commentaire languissant et monotone de quinze vers admirables. Venons tout de suite à la *Mirra* et à l'*Oreste* d'Alfieri. Sans être un chef-d'œuvre, *Mirra* renferme de grandes beautés et commande l'attention, ne fût-ce que par les difficultés du sujet. En aimant Hippolyte, Phèdre n'offense que les lois sociales, Œdipe n'épouse Jocaste que parce qu'il ne la sait pas sa mère; mais il y a-t-il une excuse pour cette fille impie qui brûle pour son père d'un horrible amour? L'art du poète l'a pourtant rendue possible au théâtre, et par le remords qui la trouble, et par le mystère dont elle s'entoure, et surtout par cette vengeance de Vénus qui lui ôte presque la responsabilité du crime. Si les trois premiers actes sont lents dans leur simplicité un peu nue, de quelles mâles beautés, de quel vif reflet de l'antique ne brillent pas les deux derniers! Dans *Oreste*, Alfieri montre moins de sensibilité; mais cette tragédie est une de ses meilleures au point de vue de l'effet théâtral, et nulle part on ne retrouve, quoique avec un peu de sécheresse, un sentiment plus sûr, une imitation plus fidèle du génie de l'antiquité. La compagnie sarde a bien fait de représenter ces deux ouvrages; pourquoi, à

défaut de *Don Garcia* et de la *Conjuration des Pazzi*, n'y joint-elle pas *Saül*, un des chefs-d'œuvre d'Alfieri?

Plus heureux pour la comédie, nous avons vu à peu près ce que Goldoni a fait de mieux : *Un Curioso Accidente* (*une Curieuse Aventure*), *la Locandiera* (*la Maîtresse d'auberge*), *Il Burbero benefico* (*le Bourru bienfaisant*). Si l'on ajoutait *la Bottega del Caffè* (*le Café*) et une des trois parties de la trilogie intitulée *Zelinda e Lindoro*, nous n'aurions rien à regretter. Goldoni n'est pas un Molière : *le Bourru bienfaisant*, son chef-d'œuvre, est remarquable par une belle peinture de caractère; mais il manque de mouvement et d'entrain, excepté dans une ou deux scènes. L'exposition d'*une Curieuse Aventure* est interminable, et, malgré quelques effets comiques, l'intérêt y naît trop tard. *La Maîtresse d'auberge*, inférieure peut-être à la lecture, se soutient mieux à la scène. C'est un tableau de mœurs et, jusqu'à un certain point, une peinture de caractère, car Mirandolina est une Célimène de bas étage, telle que pouvait être cette impérissable coquette, cent ans plus tard, dans une auberge de Florence.

Deux tragédies remarquables d'Alfieri, quelques-uns des chefs-d'œuvre de Goldoni, ce sont là sans doute de précieux élémens d'intérêt qui pourraient suffire à expliquer le succès des représentations italiennes. Une grande part dans ce succès doit néanmoins être faite au jeu des acteurs, et c'est sur ce point qu'on nous permettra d'insister, puisque c'est à l'interprétation, plus encore qu'aux œuvres mêmes, que se sont adressés les applaudissemens du public.

Ceux qui se rendirent des premiers aux représentations de la compagnie sarde s'attendaient à une exubérance de cris et de gestes qu'on croyait inséparables de la vivacité italienne; ils ont été agréablement surpris de trouver chez presque tous tant de sobriété et de naturel. On craignait aussi que l'ensemble ne fût insuffisant : on en a au contraire été satisfait. On a trouvé surtout que chaque artiste faisait preuve d'une abnégation personnelle inconnue à nos acteurs, et qui ne contribue pas médiocrement au succès général. L'exécution de la tragédie n'a pas fait trop regretter le Théâtre-Français. Si les sociétaires de notre première scène gardent quelque supériorité, c'est dans la comédie, et cela nous paraît tenir principalement à deux causes : en premier lieu, au manque de variété qu'on peut signaler dans le jeu des Italiens. On a déjà reproché à l'un de jouer tel de ses rôles presque constamment assis dans le même fauteuil; à un autre, de s'asseoir à l'écart tandis que ses interlocuteurs parlent, et de ne se lever que lorsque c'est son tour de parler. Il faut leur dire à tous que cette monotonie dans les mouvemens scéniques, dans les gestes, dans les inflexions de voix, est mortelle pour le comique. La seconde cause, c'est que les Italiens semblent manquer de cette tenue un peu raide et guindée que les peuples du Nord appellent distinction; mais peut-être cette qualité est-elle incompatible avec la vivacité d'allures naturelle à nos voisins, et dans ce cas, s'il est permis de constater le fait, il serait injuste d'y voir un défaut, au point de vue italien.

Ces observations sont sans doute un peu vagues. En étudiant de près chacun des principaux acteurs, il sera possible d'apporter, dans la critique comme dans l'éloge, plus de précision. Mme Adélaïde Ristori, par exemple,

tient à bon droit la première place parmi ses camarades. Son port de reine, la noblesse et la régularité de ses traits un peu amaigris, les cordes graves de sa voix semblaient l'appeler à jouer la tragédie; la gracieuse mobilité de sa physionomie, la finesse de son sourire, l'éclat tour à tour brillant et voilé de ses yeux, une vivacité toute méridionale, la conviaient à ne point abandonner la muse comique. Élève de prédilection de la célèbre Carlotta Marchionni, Mme Ristori règne depuis près de dix ans sur les principales scènes d'Italie, et l'habitude du succès ne l'a pas enivrée. Elle n'a pas cru qu'il lui fût permis de se livrer à tous ses caprices, de se faire un jeu de tous ses engagemens; elle est restée simple, modeste, docile aux bons conseils. Elle y a gagné, sans rien perdre de ses dons naturels, une expérience à laquelle il ne manque aujourd'hui qu'un peu plus de réflexion et d'étude pour la féconder.

Dans *Françoise de Rimini*, où elle a débuté, Mme Ristori nous avait fait craindre un moment qu'elle ne fût qu'une belle personne qui s'habille mal et qui récite bien; mais dans la scène d'amour elle a fait éclater tant de passion, au cinquième acte elle a su mourir avec tant de pathétique et de chasteté, qu'il a fallu dès lors reconnaître en elle une artiste de premier ordre, fût-elle incapable d'exprimer autre chose que les sentimens tendres. Depuis, nous avons vu dans *Mirra* avec quelle facilité Mme Ristori passe de la douceur à la violence, de l'énergie à la grâce, et comment alors tout se transforme en elle, la voix comme les traits, la physionomie comme les attitudes. Il faut la voir, dans cette saisissante scène du mariage, prosternée d'abord et recueillie, puis perdant peu à peu conscience d'elle-même, *Deus, ecce Deus!* Quand, après une convulsion terrible, elle se retourne les yeux hagards, la bouche ouverte et tirée, les traits bouleversés, le corps en arrière, un profond sentiment d'effroi s'empare de la salle, on croit à Vénus et à sa vengeance, on tremble, on prierait presque pour son infortunée victime. Puis comme on pleure sur elle lorsque, rendue à la raison, elle courbe la tête, plus douce et plus soumise que jamais, aux amers reproches de son père; lorsqu'elle retient sur ses lèvres l'aveu fatal qu'il fait tout pour lui arracher; lorsqu'elle meurt enfin pour l'avoir laissé échapper, et que, du sein de la mort, elle se relève encore pour conjurer Cyniras, par un geste éloquent comme la plus fervente des prières, de taire son crime à Cécris! Pourquoi donc Mme Ristori croit-elle devoir compléter ce demi-aveu : *Heureuse ma mère!... elle pourra du moins mourir à tes côtés!* en tournant vers Cyniras son visage soudainement éclairé de tous les feux de l'amour? Le public applaudit au commentaire, mais je crois que le poète pouvait s'en passer, et quand même Mme Pellandi, qui avait joué ce rôle sous les yeux d'Alfieri, et Mme Internari, qui a reçu d'elle la tradition et l'a transmise à Mme Ristori, auraient joué comme cette dernière, je n'en persisterais pas moins à croire que c'est une faute qu'un goût sévère ne saurait excuser. Si Myrrha est à ce point hors d'elle-même qu'elle ne puisse contenir cet élan voluptueux, elle doit du moins se posséder assez pour le cacher à son père. Il ne faut pas l'oublier, le seul moyen de faire accepter Myrrha au théâtre, c'est qu'elle reste chaste, du moins vis-à-vis de Cyniras, jusque dans son aveu.

Dans l'*Oreste* d'Alfieri, Mme Ristori se montre très belle sous ses voiles noirs, et surtout très antique; malheureusement le personnage d'Électre est

un peu sacrifié, et fournit à peine à l'actrice l'occasion de quelques beaux mouvemens de douleur et de tendresse. J'aurais voulu voir Mme Ristori dans le rôle de Clytemnestre; mais il paraît que l'usage, en Italie, assigne aux *prime donne* celui d'Électre, tout ensemble plus jeune et moins odieux.

Je ne dirai rien du talent que Mme Ristori a déployé dans *la Suonatrice d'arpa* (*la Joueuse de harpe*), un mélodrame digne du boulevard. C'est pitié de voir ces grandes qualités tragiques employées à rendre les plus vulgaires situations de la vie bourgeoise, d'entendre cette voix puissante débiter les pauvretés d'une prose sans valeur. En fait de drames, Mme Ristori ne doit jouer que des chefs-d'œuvre; elle n'a donc, pour le moment, qu'à s'en tenir à la tragédie. Je ne voudrais pas cependant lui conseiller d'abandonner tout à fait la comédie : c'est une coquetterie innocente et légitime que de vouloir séduire par le sourire et la grâce ceux qu'on a émus par la puissance dramatique et les larmes; mais Mme Ristori doit abandonner tout à fait, sous peine d'user en pure perte ses précieuses facultés, le répertoire moderne, où, tout en restant charmante, elle manque quelquefois de dignité et souvent de mesure. N'est-ce pas dans *les Jaloux heureux*, un agréable proverbe de Giraud, qu'elle se met littéralement à genoux devant sa servante, sans motif sérieux, et qu'elle danse devant son mari pour lui témoigner sa joie? Qu'elle laisse même les rôles secondaires de Goldoni; celui de Mirandolina me paraît seul, jusqu'à présent, lui convenir à tous égards : elle y déploie une gaieté, une verve, une finesse incomparables; elle y est tour à tour ironique, douce, gracieuse, hautaine, et ce n'est pas un médiocre triomphe pour cette reine de tragédie de jouer si parfaitement un rôle de soubrette. Mlle Rachel n'a-t-elle pas échoué dans la comédie? Depuis que Mme Ristori joue aux Italiens, le nom de Mlle Rachel est en effet dans toutes les bouches, et ce serait une affectation puérile que de chercher à l'éviter. Mlle Rachel est une statue animée qui erre sur les planches comme un fantôme évoqué par le génie du poète; elle étonne et captive, mais elle n'a jamais tiré une larme à personne. Mme Ristori est une créature sensible, capable d'être tour à tour Andromaque et Hermione; en elle, l'art plastique ne fait pas oublier la vie, la science tient moins de place que l'inspiration. Mlle Rachel cherche à comprendre les anciens par la pensée; Mme Ristori les représente tels qu'ils ont dû être, avec leurs passions et leurs faiblesses : elle les devine par l'intelligence du cœur. N'y a-t-il pas dans l'effet produit sur le public par cette grâce naïve et touchante un avertissement dont la tragédienne française ferait bien de profiter?

A côté de Mme Ristori, on remarque un beau jeune homme qui supporte, sans trop y perdre, un pareil voisinage. M. Ernest Rossi joue avec aisance et chaleur les jeunes premiers de la comédie et du drame; il a le mérite assez rare de porter sans trop de gêne l'habit de soie des siècles passés. Dans la tragédie, la manière dont il remplit le rôle de Paolo, de *Françoise de Rimini*, m'avait rappelé, malgré le succès mérité du troisième acte, l'ancienne école italienne : la démarche, les gestes, le débit du jeune acteur avaient quelque chose de factice et de théâtral; mais ce défaut a presque disparu dans *Mirra*, où il joue Cyniras avec beaucoup d'âme et de dignité, et surtout dans *Oreste*. Ce rôle fait honneur à M. Rossi. Il a été, dans les deux derniers actes, d'une vérité saisissante, et les applaudissemens ne lui ont pas manqué. Que

M. Rossi mûrisse son talent par l'étude, qu'il s'efforce de mettre plus de variété dans sa diction; enfin qu'il oublie un peu les traditions de son maître, Gustave Modena, dont on dit qu'il reproduit surtout les défauts. Cette fidélité de disciple, bonne au début, ne peut plus aujourd'hui que lui nuire. Qu'il crée, au lieu de se souvenir, c'est le plus sûr moyen de prendre, dans l'art dramatique, la place que Modena a laissée vacante.

M. Gattinelli a su depuis longtemps prendre celle du célèbre Vestri, en jouant ce qu'on appelle au théâtre les *rôles de caractère*. Le talent de M. Gattinelli est le fruit de l'étude et de la réflexion. Donner à chacun des personnages qu'il représente la physionomie morale qui lui convient, tel est le grand art de cet artiste. Je dis à dessein la physionomie morale, car les traits de M. Gattinelli sont trop accentués pour qu'il lui soit possible de les transformer à sa volonté; mais il sait tour à tour être simple et digne, sérieux et plaisant, ému et ridicule. Il n'a pas besoin de se battre les flancs ou de multiplier les grimaces pour faire rire : l'hilarité naît naturellement d'un mot prononcé avec l'inflexion convenable, d'un geste fait à propos. Cependant, si M. Gattinelli a le rare mérite de ne jamais tomber dans la charge, il ne se garantit pas toujours de l'excès contraire, et il y a, dans tel de ses rôles, des intentions comiques qu'il n'accuse pas suffisamment. Il est lent à s'échauffer, ou plutôt il se contient trop au début, en vue de la gradation et des grandes scènes; il y a là un juste milieu à prendre, et M. Gattinelli, habitué à réfléchir, le trouvera certainement.

Quelques autres acteurs de la compagnie tiennent honorablement leur emploi. Nous nommerons M. Bellotti-Bon, chez qui une certaine raideur n'exclut pas de vraies qualités comiques, et dont le talent, très sympathique au public, serait mieux goûté encore, s'il ne jouait presque exclusivement dans le répertoire moderne; Mme Righetti, excellente duègne, qui dans *Mirra* fait d'un rôle de confidente un rôle important; Mme Mancini, piquante soubrette, qui dit avec esprit et joue avec une bonne humeur communicative. Il ne faudrait pourtant pas juger de l'ensemble des artistes qui se font applaudir sur les scènes italiennes par ceux qu'a réunis la compagnie sarde. Il y avait au-delà des Alpes les élémens d'une troupe incomparable : si aux artistes que nous sommes heureux d'avoir entendus étaient venus se joindre Modena, Salvini, Alberti, Mmes Sadoski, Santoni et quelques autres, quel succès pour eux, et pour nous quelles jouissances! Mais il eût fallu, comme dans l'*Impresario de Smyrne*, de Goldoni, un comte Lasca pour apaiser les rivalités, et réunir les premiers talens dans un *Théâtre-Italien*, digne émule de notre Théâtre-Français. L'Italie attend encore une institution dramatique digne de ses poètes. Des prétentions contradictoires, des habitudes municipales, ont empêché jusqu'à ce jour les meilleurs artistes de se réunir dans un centre unique d'où jaillirait la lumière; le public, en exigeant que le répertoire se renouvelle sans cesse, et qu'un ouvrage ne paraisse à la scène que trois ou quatre fois, rend impossibles les patientes études que demande la composition d'un rôle et qui mûrissent le talent; les gouvernemens enfin, par une blâmable indifférence, loin d'accorder des subventions nécessaires, ne donnent qu'à loyer les salles de spectacle, et ne créent aucun de ces établissemens où le présent prépare l'avenir. Il y a lieu de croire que le gouvernement sarde, qui marche à la tête de la civilisation italienne, encouragé

par le remarquable succès de ses comédiens à Paris, prendra l'initiative des réformes. Déjà il a fondé un prix pour les meilleurs ouvrages dramatiques, déjà il a accordé à M. Gattinelli la médaille d'or pour un petit écrit où cet intelligent artiste exposait ses vues à cet égard : le premier pas est fait, il ne s'agit plus que de persévérer, d'accorder aux compagnies des conditions pécuniaires plus favorables, de créer enfin pour l'Italie un conservatoire, un gymnase dramatique, ou du moins de coopérer à cette grande création. Le séjour de la troupe sarde à Paris ne sera ainsi perdu pour l'art théâtral ni en Italie ni en France; d'un côté, il aura provoqué d'utiles réformes, de l'autre, — espérons-le du moins, — une émulation féconde. F.-T. PERRENS.

MÉLANGES.

M. Nettement se prend pour le chef d'une école qu'il appelle modestement *l'école religieuse et traditionnelle.* C'est une illusion très innocente que je voudrais pouvoir lui laisser. Quoiqu'une école traditionnelle ne signifie absolument rien, et ne soit qu'un non-sens, je consentirais de grand cœur à le prendre pour général d'une armée imaginaire, s'il n'eût appelé au secours de sa défense des argumens d'une nature toute nouvelle, et qui m'imposent le devoir de lui répondre. Il croit sans doute, et je me range à son avis, que son dernier livre compte peu de lecteurs, ou du moins n'a pas été lu d'un bout à l'autre. Il a donc entrepris de le populariser en le publiant par extraits. C'est une idée ingénieuse dont tous les hommes de bon goût doivent lui tenir compte. Je ne voudrais pas garantir le succès de cet expédient; cependant je ne le désapprouve pas. M. Nettement essaie, en multipliant les citations de son dernier ouvrage, de prouver que sur tous les points il est du même avis que moi. Il est vrai qu'il ne réussit pas à le prouver; mais enfin son intention a du moins le mérite de l'originalité. Comme il est très verbeux et que les paroles ne lui coûtent rien, il est possible que le public n'ait pas bien saisi l'enchaînement de ses argumens. Pour l'édification de la foule et pour la gloire de l'auteur, je crois devoir le mettre à nu, le dépouiller de tous les artifices de la science oratoire.

Voici donc, en peu de mots, la défense de M. Nettement présentée par lui-même. Je l'accuse d'ignorance, preuves en main. Vous croyez peut-être qu'il se tient pour battu, et qu'il confesse humblement son erreur? Le chef de l'école religieuse et traditionnelle ne se rend pas à la première sommation. Il met sur le compte d'un prote inattentif la confusion d'un auteur comique et d'un astronome, d'un paysagiste et d'un peintre d'histoire, et promet de corriger ces deux bévues dans une prochaine édition, qui sans doute ne se fera pas longtemps attendre. Quant à la confusion de l'idéalisme et de l'idéologie, de la théologie et de la théodicée, il n'en dit mot, et pour cause, car le prote le plus complaisant ne consentirait pas à l'endosser. Puis il revient à son rôle de chef d'école, et continue son invincible raisonnement : — Vous m'accusez d'ignorance, et vous dites que mes doctrines me conduisent à la négation, à l'immobilité. Eh bien! je puis vous opposer, je vous oppose une réponse victorieuse, une réponse sans réplique : je vous compare à Julien l'Apostat, qui défendait aux chrétiens d'étudier!

Que le lecteur prenne la peine de peser les termes de cet argument. Est-il possible d'imaginer une logique plus merveilleuse et plus puissante? Vous m'accusez d'ignorance, donc vous me défendez d'étudier! Il faut rendre les armes et s'humilier. Un enfant, il est vrai, un enfant de douze ans, conclurait autrement et dirait : Vous m'accusez d'ignorance, donc vous me conseillez d'étudier; mais cette logique vulgaire ne convient pas au chef de l'école religieuse et traditionnelle. Il n'y a que les païens, les incrédules, qui puissent raisonner ainsi. Quand on a l'honneur d'être chef d'école, quand on se donne pour l'héritier de Bossuet, et qu'on trouve dans les salons des voix assez niaises pour le répéter, on se fait une logique à son usage. Il est donc avéré désormais qu'en accusant M. Nettement d'ignorance, en l'accusant preuves en main, je lui défends d'étudier! Voyez pourtant ce que c'est que le génie! Je ne me serais jamais avisé d'une pareille découverte, je n'avais pas pressenti, je n'avais pas deviné les conséquences de ma pensée; mais je dois des remerciemens à M. Nettement, car me voilà passé empereur, et mon ambition ne s'était jamais élevée si haut. J'aurais mieux aimé me voir comparé à Marc-Aurèle; cependant, quand il s'agit d'une couronne et d'un empire comme l'empire romain, il ne faut pas se montrer trop difficile. Que M. Nettement reçoive donc mes actions de grâce. Il est d'ailleurs clément dans sa défense, il ne m'en veut pas, il est si bon chrétien! Il salue au contraire avec reconnaissance, avec un profond sentiment de gratitude, les pages où j'ai bien voulu m'occuper de lui, car c'est moi qui, par mes paroles étourdies, par mes injustes accusations, ai suscité ce terrible vengeur qui devrait m'imposer silence, si j'étais animé de meilleurs sentimens. Comment M. Nettement se plaindrait-il de mes attaques? Ne pourrais-je pas lui répondre, et j'emprunte ici ses paroles élégantes et ingénieuses : Et moi, crois-tu donc que je sois sur un lit de roses? — Quelle admirable et fine plaisanterie! Tout à l'heure j'étais empereur romain, me voici maintenant empereur du Mexique. Couronné deux fois en un seul jour, quelle gloire, quelle prospérité! Comment pourrai-je m'acquitter jamais envers M. Nettement! Sa générosité me confond, et j'aurai beau faire, on me prendra pour un ingrat. Qui donc m'oblige à parler comme Guatimozin? qui donc m'a mis sur les charbons ardens? Un des écrivains les plus terribles de ce temps-ci, le meilleur, le plus fidèle, le plus zélé, le plus éloquent ami de M. Nettement, M. Armand de Pontmartin! C'est lui qui de sa main dévouée a mis le feu au bûcher sur lequel je suis étendu. Jusqu'à présent, les flammes ne m'ont pas encore atteint; mais à moins qu'une main généreuse et compatissante ne vienne les éteindre, je serai consumé dans peu d'instans.

Un avocat vulgaire, un avocat plaidant sa propre cause, se serait contenté de ces deux formidables argumens : Julien l'Apostat et Guatimozin. N'y a-t-il pas là en effet de quoi réduire au silence l'adversaire le plus acharné? Mais M. Nettement ne s'arrête pas en si beau chemin; une fois qu'il s'est mis à parler, il ne s'arrête plus. Il continue donc avec une onction pénétrante : — Vous prétendez que l'église catholique ne saurait s'accommoder de la philosophie? Vous oubliez donc le concile de Trente et le catéchisme, où ce concile reconnaît formellement que l'exercice de la raison n'est pas interdit à l'homme? Vous dites que l'église se prononce pour l'immobilité, et pourtant le concile de Trente dresse le programme des études philosophiques. — Voilà

donc qui est bien entendu : la philosophie n'est pas un cas pendable, comme la polygamie, pourvu qu'elle consente à suivre le programme du concile de Trente. Décidément M. Nettement est un grand logicien.

Vous croyez peut-être que les trésors de son argumentation sont maintenant épuisés? Détrompez-vous. Les paroles jaillissent de sa bouche comme l'eau du rocher frappé par la verge de Moïse. — L'école religieuse, poursuit M. Nettement, n'est pas plus inhabile que l'école démocratique à pénétrer les secrets de l'histoire et de la philosophie, car notre école a produit Mabillon et saint Thomas d'Aquin. L'auteur de *la Métromanie* avait un frère qui vantait son esprit. C'est sans doute ce souvenir que M. Nettement a voulu évoquer en rappelant les noms de Mabillon et de saint Thomas d'Aquin. Il sait donc l'histoire de par Mabillon, et la philosophie de par saint Thomas. Saint Thomas, il est vrai, n'eût jamais confondu l'idéalisme avec l'idéologie; mais M. Nettement, en nommant ses parrains, n'a pas besoin de prouver qu'il a lu leurs livres. Des études si arides ne conviennent qu'aux incrédules qui n'ont pas la science infuse.

Terrassé déjà par ces coups redoublés, je devais croire que mon juge me laisserait le temps de respirer. Il a cruellement déçu mon espérance. Julien l'Apostat et Guatimozin, Mabillon et saint Thomas, ne suffisent pas à sa colère. Il me crée une parenté dont je n'ai jamais entendu parler : il fait de moi le neveu de Joseph Planche l'helléniste, pour me dire que je suis plus pédant que mon oncle, sans posséder son érudition. Je demande en vain merci, il se réjouit de mes angoisses et me frappe sans pitié. Une dernière consolation me restait : je consentais à passer pour sévère, pourvu qu'on voulût bien me ranger parmi les héritiers d'Alceste, qui mettait la franchise au-dessus du mensonge; je pardonnais à M. de Pontmartin, qui m'apportait autrefois ses manuscrits à lire et ses épreuves à corriger, de m'avoir mis sur un bûcher; je me contentais de l'héritage d'Alceste. M. Nettement m'enlève cette dernière consolation, car Alceste était gentilhomme, et s'il eût vécu de nos jours, c'est M. Nettement qui le dit, il aurait détesté Béranger. Me voilà donc déshérité, car je suis roturier, et j'ai la sottise d'admirer Béranger. Quant au rôle de Philinte, M. Nettement n'en veut pas. Il n'a jamais flatté, il ne flattera jamais personne. Qui en douterait? qui oserait contester sa franchise farouche? N'a-t-il pas traité avec la dernière rudesse MM. Guizot, Thiers et Mignet, MM. Cousin, Rémusat et Vitet? Ce n'est pas lui qui leur ménage la vérité. J'avouerai pourtant que, pour accepter ses éloges, il ne faut pas se montrer difficile sur la qualité de l'encens, car M. Nettement loue avec la même ferveur M. Amédée Gabourd et M. de Conny, *dont la balance s'aiguise parfois en épée*. Sans doute une telle métaphore suffit pour établir la valeur littéraire de M. Nettement. Cependant, si, comme on nous l'assure, l'Académie française songe à faire de lui un lauréat pour son dernier livre, et même lui promet un fauteuil, elle fera bien d'y regarder à deux fois, car je doute que Dumarsais eût applaudi *la balance qui s'aiguise en épée*. C'est vraiment trop de hardiesse, même pour l'héritier de Bossuet.

GUSTAVE PLANCHE.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES DU DIXIÈME VOLUME.

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE. — AVRIL. — MAI. — JUIN 1855.

Les Chasseurs a pied et les Nouvelles Armes a feu, par M. V. de MARS... 5

Scènes et Recits des Alpes. — L'Hospice du Selisberg, par M. Émile SOUVESTRE... 29

La Vie intime et la Vie nomade en Orient, souvenirs de voyage. — III. — Le Touriste européen dans l'Orient arabe, par Mme la princesse Trivulce de BELGIOJOSO... 60

Physiologie comparee. — Les Métamorphoses. — I. — Des Transformations de l'animal dans l'oeuf et hors de l'oeuf, par M. A. de QUATREFAGES, de l'Académie des Sciences... 90

Économistes anglais. — M. John Stuart Mill et l'Économie politique en Angleterre, par M. L. REYBAUD, de l'Institut... 117

L'Enquête parlementaire en Angleterre a propos de la Guerre d'Orient, par M. John LEMOINNE... 149

Types americains. — Le Puffiste, par M. Émile MONTÉGUT... 169

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire... 192

Revue des Théatres... 205

Les Fils et Successeurs d'Attila. — IV. — Héraclius, fin du second empire hunnique, par M. Amédée THIERRY, de l'Institut... 209

Scènes de la Vie Italienne. — Le Patito, par M. P. de MUSSET... 248

Physiologie comparée. — II. — Les Metamorphoses des Papillons, des Insectes, des Reptiles batraciens, des Myriapodes, des Crustaces et des Annélides, des Mollusques gasteropodes et acéphales, par M. A. de QUATREFAGES. 275

L'Histoire romaine a Rome. — III. — Les premiers Siècles de la République, par M. J.-J. AMPÈRE, de l'Académie française... 315

La Syrie et les Bédouins sous l'administration turque. — II. — La Caravane de la Mecque, par M. P. de SÉGUR DUPEYRON... 339

L'Histoire et l'Historien de la Bohème. — Franz Palacky, par M. Saint-René TAILLANDIER... 360

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire... 398

Revue Musicale, par M. P. SCUDO... 409

Du Commencement des Nations Néo-Latines, par M. F. OZANAM... 415

Affaires d'Orient. — Une Année de Guerre et de Diplomatie, par M. Xavier RAYMOND... 433

Le Canal des Deux Mers d'Alexandrie a Suez. — Moyens d'exécution, avec une Carte, par M. Paulin TALABOT... 480

La Littérature française de 1830 a 1848, a propos d'un livre récent, par M. Gustave PLANCHE... 537

Scènes et Moeurs du Jura. — La Ferme de Champ-de-l'Épine, par M. Charles TOUBIN..... 566
Le Siége de Valenciennes, épisode de l'histoire militaire du XVIIe siècle, par M. le prince de LA MOSKOWA..... 600
Washington (*Histoire de Washington et de la Fondation de la République des Etats-Unis*, de M. Cornelis de Witt), par M. J.-J. AMPÈRE..... 630
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 644
Un Faux Dauphin en Amérique, par M. Prosper MÉRIMÉE..... 655

Joaquim, Récit des Algarves, par M. Théodore PAVIE..... 665
Astronomie cosmogonique. — La Terre avant les époques géologiques, par M. BABINET, de l'Institut..... 702
Des Controverses nouvelles sur le XVIIIe siècle, par M. Émile MONTÉGUT.. 727
Peintres et Sculpteurs modernes de la France. — David et son Influence sur l'Ecole française, par M. Henri DELABORDE..... 749
Le Cheval de Guerre, Lettre d'Abd-el-Kader sur les Chevaux arabes, par M. le général E. DAUMAS..... 771
Les Chemins de fer en Europe et en Amérique. — Troisième période. — Les Grandes Compagnies en Angleterre et aux États-Unis, par M. A. AUDIGANNE..... 793
La Littérature nouvelle. — Poésie, Théatre et Critique, par M. Gustave PLANCHE..... 822
Revue Musicale. — Les Sociétés musicales et les Concerts, par M. P. SCUDO. 841
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 857
La Philosophie de Saint Augustin, par M. Émile SAISSET..... 870

L'Exil de la Jeune-Irlande, par M. Émile MONTÉGUT..... 889
Le Cardinal de Mazarin, première partie, par M. Louis de CARNÉ..... 931
L'Histoire romaine a Rome. — IV. — Les Monumens de la République. — Relations de Rome avec la Grèce, par M. J.-J. AMPÈRE..... 962
Achim d'Arnim. — I. — Ses Romans. — Bettina et la Gunderode, par M. Henri BLAZE DE BURY..... 986
Un Tour aux Neilgerrhies, nouvelle, par M. le Major FRIDOLIN..... 1017
Athènes et les Grecs modernes (*Athènes aux quinzième, seizième et dix-septième siècles*, de M. L. de Laborde), par M. E. BEULÉ..... 1042
De la Vie humaine (*De la Longévité et de la quantité de vie sur le globe*, de M. Flourens), par M. Jules HAIME..... 1058
Les Fleurs du Mal, poésies, par M. Charles BAUDELAIRE..... 1079
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 1094
Mélanges d'Histoire et de Critique..... 1106

L'Espagne et la Révolution de 1854, par M. Charles de MAZADE..... 1113
Le Comte Willy, par Mme Emmy DAWSON..... 1158
Le Cardinal de Mazarin, deuxième partie, par M. Louis de CARNÉ..... 1172
L'Histoire romaine a Rome. — V. — L'Art grec et l'Art romain, par M. J.-J. AMPÈRE..... 1205
Ménandre. — La Comédie de Moeurs en Grèce, par M. Louis BINAUT..... 1227
Sculpteurs modernes du Nord. — Benoit Fogelberg, par M. Gustave PLANCHE. 1265
Le Roman et les Réformes religieuses en Allemagne, par M. Saint-René TAILLANDIER..... 1285
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 1317
La Comédie italienne a Paris, par M. PERRENS..... 1327
Mélanges de critique, par M. G. PLANCHE..... 1332

FIN DE LA TABLE.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00674 8657